LES SPECTACLES SPORTIFS PROFESSIONNELS ET LEURS PUBLICS : L'EXEMPLE DE LA " CONFIGURATION " PALOISE L'ELAN BÉARNAIS PAU-ORTHEZ (Basket-ball masculin), LA SECTION PALOISE RUGBY (Rugby à XV) et LE TARBES GESPE BIGORRE (Basket-ball féminin)

Vincent Charlot

▶ **To cite this version:**

Vincent Charlot. LES SPECTACLES SPORTIFS PROFESSIONNELS ET LEURS PUBLICS : L'EXEMPLE DE LA " CONFIGURATION " PALOISE L'ELAN BÉARNAIS PAU-ORTHEZ (Basket-ball masculin), LA SECTION PALOISE RUGBY (Rugby à XV) et LE TARBES GESPE BIGORRE (Basket-ball féminin). Sciences de l'Homme et Société. Université Paul Sabatier (Toulouse 3), 2006. Français. ⟨NNT : 2006TOU30108⟩. ⟨tel-04726008⟩

HAL Id: tel-04726008

https://hal.science/tel-04726008v1

Submitted on 8 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright - All rights reserved

UNIVERSITE TOULOUSE III – PAUL SABATIER
U.F.R. en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives

THÈSE

Pour obtenir le grade de :

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ TOULOUSE III

Discipline : Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives

Présentée et soutenue

Par

Vincent CHARLOT

Le 30 Mai 2006

LES SPECTACLES SPORTIFS PROFESSIONNELS ET LEURS PUBLICS :

L'EXEMPLE DE LA « CONFIGURATION » PALOISE

L'ELAN BÉARNAIS PAU-ORTHEZ (Basket-ball masculin), LA SECTION PALOISE RUGBY (Rugby à XV) et LE TARBES GESPE BIGORRE (Basket-ball féminin)

Directeur de thèse :
Pr. Jean-Paul CLÉMENT

Devant un jury composé de :

Monsieur **Jean-Pierre ALBERT**, Directeur d'études EHESS Toulouse
Monsieur **Christian BROMBERGER**, Professeur à l'Université de Provence, Membre de l'IUF
Monsieur **Jean-Paul CLEMENT**, Professeur à l'Université de Toulouse III (Directeur)
Monsieur **Jean Harvey**, Professeur à l'Université d'Ottawa
Monsieur **Dominique MARCHETTI**, Sociologue, Chargé de recherche au CNRS
Monsieur **Fabien OHL**, Professeur à l'Université de Lausanne
Invité : Monsieur **Pierre SEILLANT**, Directeur Exécutif de l'Elan Béarnais Pau-Orthez

Laboratoire de Recherche en Activités Physiques et Sportives
Equipe « Sports, organisations, Identités » EA 3690

A mon « grand » petit frère Pierre dont l'immense courage constitue un enseignement quotidien.

A Valy pour avoir quotidiennement participé à mon bien-être tout en supportant mes excès.

Remerciements

Je tiens en premier lieu à exprimer ma gratitude et ma reconnaissance à mon directeur de thèse, le professeur Jean-Paul Clément dont l'assistance et le soutien constant ont permis de mener ce travail à son terme.

C'est un grand honneur que m'ont fait Messieurs Albert, Bromberger, Harvey, Marchetti, Ohl et Seillant en acceptant de siéger au jury. Je leur adresse mes plus sincères remerciements pour avoir posé leurs regards éclairés sur ce travail.

Je voudrais de même exprimer toute mon amitié et ma reconnaissance aux membres de l'équipe « Sports, Organisations et Identités » de l'UFR STAPS de Toulouse III dont l'accueil, les remarques et les conseils avisés ont été d'une grande utilité. Je remercie en particulier Christine Mennesson et Nadine Haschar Noé pour leurs précieuses indications ainsi qu'Elsa, Samuel, Carine et Florence pour la qualité de nos échanges.

Un immense merci à tous les acteurs des clubs ayant servis de support à cette étude pour leur disponibilité et leur bienveillance, et en particulier à Messieurs : Pierre Seillant et Gérard Bouscarel, respectivement directeur exécutif et directeur sportif de l'Élan Béarnais Pau-Orthez, Jean-Louis Luneau, directeur sportif de la Section Paloise Rugby et Jean-Pierre Siutat, manager général du Tarbes Gespe Bigorre et président de la Ligue Féminine de Basket-Ball.

Je tiens bien évidemment à remercier chaleureusement l'ensemble des joueurs, joueuses et entraîneurs qui, au cours de ces quatre années, m'ont fait partager leur expérience professionnelle et personnelle. Sans eux, ce travail n'existerait pas.

Un grand merci également aux supporters et spectateurs palois et tarbais pour la qualité de leurs réponses et la gentillesse de leur accueil.

Enfin et surtout, je dois beaucoup, plus qu'ils ne croient, à l'affection dont m'ont entouré au long de ces années mes parents Yves et Yvette ainsi qu'Annick et Mamie Clara, trop vite partie.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

PARTIE I : Evolution des spectacles sportifs professionnels

CHAPITRE I - Le « sport » : un spectacle universalisé 19

I.1 - Quelques chiffres sur les spectacles sportifs 19

I.1.1 - Un espace de spectacles mobilisateurs et « universels » 19
I.1.2 - L'espace des « sports spectacles » français 23

I.2 - Spectacles sportifs et processus de mondialisation du sport 24

I.2.1 - Les sports comme analyseurs du processus de mondialisation 24
I.2.1.1 - Le processus de mondialisation : essai de définition 25
I.2.1.2 - Le spectacle comme produit et marchandise de la société libérale capitaliste : un produit économique et culturel 27
I.2.1.3 - La mondialisation des cultures sportives : modèles et « héros » sportifs 31

I.3 - La construction du modèle NBA : un processus historiquement récent 32

I.3.1 - La NBA : un cas exemplaire de « mise en spectacle » de l'activité 32
I.3.2 - « Air » Jordan, « Magic » Johnson et les autres : l'émergence des modèles afro-américains 33
I.3.3 - Des « contre modèles contemporains » : l'exemple des pays de l'est avant 1989 35

I.4 – Le rugby à XV : des modèles de pratique territorialisés 36

CHAPITRE II - Basket-ball, rugby à XV, professionnalisation internationalisation des effectifs et médiatisation 38

II.1 - La professionnalisation du basket-ball français 38

II.1.1 - Le basket-ball professionnel masculin en France : état de développement 39

II.1.2 - Le développement du basket professionnel féminin en France 41

CONCLUSION - une pratique « américaine » dominante 44

II.2 - Le rugby français : une professionnalisation lente, conflictuelle et facteur d'évolution 44
II.2.1 - Rugby à XV professionnel en France : état de développement 50
CONCLUSION - le rugby à XV, un statut particulier dans l'espace des sports français 52

II.3 – Basket-ball, Rugby et internationalisation des effectifs : des modèles différenciés 53
II.3.1 - Le basket-ball professionnel ou une mobilité intégrée 54
II.3.2 - L'ouverture progressive du rugby à XV 55
II.3.3 – Joueurs (ses) de basket-ball et de rugby à XV : des statuts très différenciés 56
II.3.3.1 - Le statut de « joueur local » 56
II.3.3.2 - Le statut de joueur « international » 57
II.3.3.3 - Le statut de joueur « étranger » 61
CONCLUSION - « Local », « International » et « Etranger » : des statuts construits 70

II.4 – Basket-ball, Rugby à XV français et médiatisation 71
II.4.1 – Le traitement télévisuel 72
II.4.1.1 – Basket-ball et télévision en France 72
II.4.1.2 – Rugby à XV et télévision en France 75
II.4.2 – La presse écrite spécialisée : « presse basket » et « presse rugby » 77

CONCLUSION – Basket-ball et Rugby à XV en France, des statuts médiatiques différents 80

PARTIE II: Construction de l'objet

CHAPITRE I- La configuration « locale » : le cas palois / tarbais 83

I.1 - « Configuration » : intérêt de la notion 85
I.2 - Une « configuration » particulière : Rugby palois, Basket masculin palois et Basket féminin tarbais 87
I.2.1 - Basket et rugby dans la région : des concurrences « locales » 87
I.2.2 – L'Elan Béarnais Pau-Orthez : du patronage au professionnalisme « réussie » 89
CONCLUSION - Entre reconnaissance internationale et forte inscription locale 93

I.2.3 – La Section Paloise Rugby : une professionnalisation récente et délicate 94
CONCLUSION - La délicate mutation d'un club « local » 99

I.2.4 – Le Tarbes Gespe Bigorre : l'entrée dans le professionnalisme 99
CONCLUSION - Une pratique féminine profondément inscrite dans le « local » 103

CHAPITRE II - Problématique : une perspective sociologique 104

II.1 – Spectacles sportifs et « identité locale » : ambiguïté et synergie 105
II.2 – L'assistance au spectacle sportif comme « consommation culturelle » et élément d'un style de vie « local » 107
II.3 – Mondialisation et « identité locale » 109
II.4 – La mobilisation des différences : « configurations » et « luttes sociales » dans la construction du « local » 111
II.4.1 – Des « différences dans la différence » 113
II.5 – Le rugby à XV palois et « les » basket-ball palois et tarbais en question 114
II.5.1 – Les caractéristiques des publics : un élément distinctif 117
II.5.2 – Corps d'hypothèses : Les clubs et leur fonctionnement, des stratégies différentes 118

CHAPITRE III - Méthodologie de l'étude 121

III.1 - La dimension « quantitative » : les questionnaires 121
III.1.1 - Construction de l'échantillon et diffusion du questionnaire 125
III.2 - La dimension « qualitative » de la méthode 126
III.2.1 – Intérêt de l'approche de type monographique 126
III.2.2 – Construction de l'échantillon 128
III.2.3 – La faisabilité des entretiens 131
III.2.4 - Liste des principaux entretiens 133

PARTIE 3 : Analyse comparative des publics

Introduction

CHAPITRE I - Les caractéristiques structurelles des 3 publics 147

I.1 - La féminisation des publics : une variable particulièrement discriminante 148

I.1.1- Basket-ball masculin et Rugby à XV : des taux de féminisation très discriminants 148

I.1.2 - Les spectatrices du TGB: un public de « pratiquantes » 149

I.2 - Distribution selon les catégories professionnelles et sociales 150

I.2.1- Public du rugby et public du basket-ball masculin : des différences majeures 151

I.2.2 - La structure sociale des spectateurs du basket-ball féminin : une position médiane 154

I.3 - L'origine géographique des spectateurs comme élément de différenciation 155

I.3.1 - Public du basket-ball masculin et public du rugby : d'un recrutement « local » à un recrutement plus « régional » 156

I.3.2 - Le public du TGB : des spectateurs majoritairement issus du « local » 159

I.4 - La répartition par classes d'âge selon les publics 159

I.4.1 - Rugby à XV et basket-ball masculin : l'âge, une variable différenciatrice 159

I.4.2 - Le public du TGB : un public plus âgé 161

I.5 - Le capital scolaire des spectateurs 162

I.5.1 - Le public du basket-ball masculin : un capital scolaire important 162

I.5.2 - Niveau d'étude et public du TGB : une grande hétérogénéité 163

Conclusion - Entre différences « attendues » et « originales » 165

- Diagrammes récapitulatifs et AFC 168 - 169

CHAPITRE II - Les « univers culturels » des spectateurs 170

II.1- Publics et « rapport au sport » 170

II1.1- Des caractéristiques communes aux 3 publics : le sport comme élément structurant des styles de vie 171

II.1.1.1 – Taux de pratique, fréquentation des enceintes sportives et lectures « sportives » 171

I.1.2 - Les pratiques sportives annexes : des choix socialement discriminants 178

Conclusion - Féminisation du public et postions sociales comme variables explicatives des goûts sportifs 181

I.1.3 - Socialisation familiale et développement du goût pour le spectacle sportif 182

I.1.3.1 - Le « poids » de la socialisation familiale dans le suivi du basket-ball et du rugby à XV 183

I.1.3.2 – Pratiques « paternelles » et goût pour le spectacle sportif chez les spectatrices du rugby 185

II.2 - Lectures, associationnisme, spectacles, usages linguistiques: des variables différenciatrices 186

II.2.1 – La lecture des grands quotidiens : un élément distinctif 186

II.2.2 - L'investissement associatif : entre associationnisme « classique » et « moderne » 187

II.2.3 – Pratiques culturelles des spectateurs : un espace socialement signifiant 190

II.2.4 – L'anglais, le patois et les manifestations culturelles « locales » 192

II.2.4.1 - Les usages linguistiques : le sexe et l'âge comme éléments de différenciation 193

Conclusion - Entre pratiques culturelles des « anciennes classes moyennes » et pratiques des « classes moyennes urbaines » 196

- AFC Bilan 197-198

CHAPITRE III - Spectateurs et « rapports » à l'équipe 199

III.I – La connaissance des joueurs : un indicateur du degré de proximité 200

III.2 – L'internationalisation : un sujet de controverses 201

III.2.1 - Appréciation et rejet des équipes concurrentes : des différences symboliquement « marquées » 203

III.2.2 – Les femmes et les jeunes : des évolutions assumées 205

III.3 - La question de la représentativité : des positions « paradoxales » 209

III.4 - Les « joueurs symboles » des clubs : la fidélité et le « style » 213

III.5 - Clubs et représentations : entre « trajectoires » des clubs et histoires disciplinaire 215

Conclusion - Le « rapport » aux équipes, une construction historique et sociale 217

- AFC Bilan 221

Conclusion : Analyse comparative des trois publics, des différences « construites » 222

Partie 4 : APPROCHES MONOGRAPHIQUES DES 3 CLUBS

Introduction

CHAPITRE I - L'Elan Béarnais Pau-Orthez 229

I.I- L'Elan Béarnais : la continuité pour credo 230

I.I.1- Le « système Seillant » : expertise et éthique 231

I.I.2 – Les collaborateurs : des experts « locaux » 239

I.I.3 – Le recrutement des joueurs et entraîneurs : « prendre des joueurs et des hommes » 242

I.I.3.1 – Communiquer pour légitimer le recours à « l'international » 245

I.I.3.2 – Le maintien des joueurs « locaux » : une inscription identitaire objectivée 245

I.I.3.3 – La localisation des recrues : persuader pour mieux intégrer 248

I.I.3.4 – Les recrues hexagonales : maintenir la continuité 254

I.I.3.5 – Le centre de formation : entre « localisme » et ouverture 255

I.I.3.6 – Le Club-House : un espace de socialisation professionnelle 256

I.2 – Les salles de l'Elan Béarnais : de la Moutète d'Orthez au Palais des Sports de Pau 257

I.3 – Le public d'Orthez à Pau : évolution des attitudes partisanes 262

I.4 – Le rapport joueurs / spectateurs : une évolution objectivable 267

I.5 – L'identité-club et son exploitation : retombées économiques, sportives et symboliques 270

I.5.1 - L'exploitation économique : l'identité-club comme source de revenu 270

I.5.2 – L'identité-club et le recrutement : un atout non négligeable 272

I.6 – L'identité-club en image : l'iconographie comme support 275

I.7 – L'Elan Béarnais face aux limites du modèle : « Il ne faut pas rêver ! » 278

Conclusion – L'histoire du club comme élément central du statut du club dans l'espace local 282

CHAPITRE II - La Section Paloise : une identité en phase de re-définition 286

2.1 - Les stades : de la *Croix du Prince* au *Hameau*, un professionnalisme anticipé 287

2.2 - Les attitudes partisanes : une évolution notable 292

2.3 - Les signes du changement : présence grandissante de la sphère économique et mobilité des acteurs 295

2.3.1 - Le club VIP ou la « 3ème mi-temps » professionnelle 295
2.3.2 - Employés du club : une instabilité caractéristique 299
2.4 - Carrières rugbystiques et professionnalisation : le choc des « mondes » 300
2.4.1 - Joueurs « Nayais » : portraits de Pierre Triep-Capdeville et Damien Traille 300
2.4.1.1 - Pierre Triep-Capdeville : un pilier « à l'ancienne » 306
Conclusion - L'archétype du joueur « local » 311
2.4.1.2 - Damien Traille : le prototype du « professionnel » 312
Conclusion -Le professionnalisme comme élément de l'identité du joueur 316
2.5 - Entre contraintes du professionnalisme et valeurs « amateurs » 317
2.5.1 - Philippe Carbonneau : « gérer les mutations » 317
2.5.1.1 - Philippe Carbonneau: le professionnalisme comme une « contrainte » identitaire 320
Conclusion - Accepter la professionnalisation à « contre cœur » 322
2.6 - Joueur étranger et rugby professionnel: une assimilation progressive 322
2.6.1 - Portrait d'étranger : le roumain Marius Tincu 323
2.6.1.1 - Marius Tincu : une trajectoire rugbystique peu commune 326
2.6.1.2 - Marius Tincu : la persistance des valeurs « originelles » du jeu 328
2.6.1.3 – Marius Tincu : pour une compatibilité du modèle « professionnel » et des valeurs originelles 329
Conclusion - Tincu ou la prégnance d'un socle de valeurs communes 330
2.7- Le rapport joueurs/spectateurs : entre évolutions et permanences 331
2.7.1 - Catégories de spectateurs et joueurs professionnels : des attentes différenciées 332
2.7.2 - Rugby professionnel et identification 335
Conclusion - La relation entre spectateurs et joueurs, un rapport évolutif 337
2.8 - La communication du club : l'iconographie pour renforcer son statut 338
Conclusion - Les performances comme élément déterminant 342

CHAPITRE III - Le Tarbes Gespe Bigorre : entre paternalisme « fédérateur » et professionnalisme total 345

3.1 - La salle du TGB : une proximité « facilitée » 346
3.2 – La mise en scène : une ritualisation de la féminité 348
3.3 - Le déroulement de « l'après match » : un processus de fidélisation ritualisé 353
3.3.1 – L'immédiat « après match » 353

3.3.2 – La salle de réception : rester « simple » pour fidéliser 355
3.4 - Les joueuses du TGB : un professionnalisme « affectif » 357
3.4.1 – La professionnalisation en marche 357
3.4.2 - Entre professionnalisme et paternalisme 357
3.5 - La relation public / équipe : des joueuses « accessibles » 360
3.6 - Spectateurs, joueuses et processus d'identification 366
3.7 - Le TGB, la différence comme atout 368
3.8 – Les Joueuses étrangères : le cas de Polina Tzekova, une « localisation » exemplaire 371
3.8.1 – Le recrutement « mouvementé » de Polina : un épisode déterminant 372
3.8.2 – Une ultime étape : l'assimilation 376
Conclusion - Le statut des joueuses et la question du genre 380
CONCLUSION 385
LISTE DES TABLEAUX, CARTES ET FIGURES 404
BIBLIOGRAPHIE 407
ANNEXES : cf. TOME II

- INTRODUCTION -

- INTRODUCTION -

Le spectacle sportif, par le nombre de spectateurs directs ou indirects qu'il mobilise, la diversité de ses modalités et de ses usages, son succès médiatique, le statut de ses « héros », son universalité… est sans aucun doute un des analyseurs privilégiés des sociétés contemporaines. Il peut être appréhendé par les sciences sociales comme un objet économique, culturel, social, anthropologique, historique, juridique... en fonction du point de vue disciplinaire adopté.

L'analyse comparative de trois publics des spectateurs et spectatrices[1] de Pau (ceux du club de basket-ball masculin de l'Elan Béarnais et ceux du club de rugby à XV de la Section Paloise) et de Tarbes (ceux du club de basket-ball féminin du Tarbes Gespe Bigorre) s'inscrit ici dans une perspective sociologique. *L'assistance directe au spectacle sportif (exigeant le déplacement sur les lieux du spectacle par contraste avec l'assistance distancée de la retransmission télévisuelle) est définie comme une pratique sociale et culturelle ou encore comme une « consommation culturelle », s'intégrant dans un style de vie particulier et participant à la construction d'une « identité sociale », au sens large et provisoire, engageant des dimensions essentielles de la vie sociale et culturelle des individus.*

La question théorique des « usages différenciés » du spectacle sportif, comme de toute pratique sociale et culturelle, ou encore celle des rapports différenciés des spectateurs au spectacle sont centrales dans ce travail.

Plusieurs approches « théoriquement compatibles » sont ici mobilisées. Dans la lignée des travaux inspirés par les approches de Pierre Bourdieu, la sociologie de la culture et des « cultures sportives » (Defrance, 1995 ; Pociello, 1995) et plus récemment la sociologie des consommations sportives (Desbordes, Ohl & Tribou, 1999), la « dimension symbolique » des « pratiques » (au sens large, quelles qu'elles soient, même les plus « économiques » et « rationnelles » en apparence) ou des « métiers » (ici les joueurs professionnels) autorise l'articulation des dimensions économiques et sociales (Bourdieu, 1994 ; Lebaron, 2004). Ainsi, comme le souligne Frédéric Lebaron, « *les aspects économiques dérivent d'opérations symboliques spécifiques qui tendent à autonomiser une sphère particulière de la réalité par rapport à des situations hybrides*

[1] Dans le cadre de ce travail, nous spécifierons par l'emploi du terme « spectatrices » lorsqu'une analyse concerne uniquement les femmes d'un public. Le terme « spectateurs » (sans autre précision) englobera l'ensemble d'un public.

et mélangées » (2004 : p. 128). La notion de « *cosmos économique* » est employée par Bourdieu (2000) pour en quelque sorte « dénaturaliser » cet ordre social en mettant à jour ses fondements symboliques. On retrouve chez Bourdieu cette forte relation entre les « stratégies économiques » des acteurs et la dimension symbolique autour de l'analyse d'objets divers tels que les inégalités économiques, les changements démographiques ou encore les pratiques de consommation. Cette problématique est bien sûr au centre de la définition du « métier » par les différents types de joueurs professionnels, l'internationalisation croissante des équipes n'étant pas sans conséquence sur la notion de « statut » à la fois économique et symbolique des joueurs. Cette relation entre dimension économique et sociale est également perceptible dans le statut de certains supporters de quelques grandes équipes de football (association de supporters des grands clubs, leurs présidents et responsables devenant parfois des acteurs économiques ou politiques du club).

Les travaux de l'anthropologie sociale et culturelle, en particulier ceux précurseurs de Christian Bromberger (1987 ; 1995) sur le football méditerranéen ou ceux plus récents d'Arjun Appadurai (2001) concernant le cricket indien ou encore d'Andy Smith (2001) sur le football et le rugby en Europe, insistent sur la place parfois centrale des « sports spectacles » dans le processus de construction des identités locales ou nationales. Ces approches, en particulier celles d'Appadurai (2001) et de Bromberger (1987 ; 1995), mettent l'accent sur les relations entre l'histoire d'une région, dans toutes ses dimensions (économique, politique, culturelle, géographique etc.) et l'incorporation par des individus de valeurs historiquement construites participant à la constitution d'une « communauté » parfois conjoncturelle, voire éphémère. Elles rejoignent d'ailleurs à certains égards les perspectives développées par Elias et Dunning (1994) à propos de la construction sociale et historique des « émotions sportives », c'est-à-dire la sociogenèse des « sentiments d'appartenance » à une communauté et leur relation avec la dimension « corporelle ». En effet, nous verrons concernant les spectateurs que le fait de pratiquer ou d'avoir pratiqué le sport suivi engendre en tant que spectateur un « rapport au spectacle » et aux joueurs particulier. A ce niveau, une commune appartenance sexuelle entre joueurs et spectateurs renforce cette observation (les cas des « hommes pratiquants » spectateurs du rugby ou des « spectatrices pratiquantes » du basket-ball féminin permettront d'objectiver cette situation).

L'ensemble de ces approches, sociologiques ou anthropologiques, insiste au fond sur les formes d'engagement sociales et culturelles plus ou moins totales qu'implique l'assistance au

spectacle et renvoient à l'analyse des sociabilités sportives qu'elles suscitent (jusqu'aux « déviances » possibles d'un « engagement total » comme dans le cas du hooliganisme, Mignon, 1998*a*, 1998*b*) et des processus de socialisation antérieurs qu'elles impliquent. Dans ce travail, nous aborderons en particulier, d'un point de vue quantitatif chez les spectateurs et qualitatif chez les joueurs, la nature de ces relations joueurs - spectateurs.

Les approches de la sociologie anglo-saxonne concernant le processus de mondialisation du sport et ses répercussions sur les gestions « locales » du sport, à la fois sur les plans économiques, sociaux et culturels seront également mobilisées (Appadurai, 1990; Giddens, 1990 ; Klein, 1991 ; Kidd, 1991 ; Tomlinson, 1991 ; Bale & Maguire, 1994 ; Harvey & Houle, 1994 ; Maguire, 1994 ; Bourgeois & Whitson, 1995 ; Roudometof & Robertson, 1995 ; Donnelly, 1996 ; Scherer, 2001). En effet, ce processus entraîne une diversification des modèles de pratique mais également des types de « professionnels ». Par exemple, dans le cas du basket-ball, on comprend que la « socialisation sportive » des joueurs américains n'a rien de comparable avec celle des joueurs natifs des Pays de l'Est, impliquant en ce sens une gestion « humaine » et des rapports clubs – joueurs – spectateurs (et communauté locale) différenciée.

La configuration « paloise/tarbaise » constitue par là même un terrain original pour aborder, dans des perspectives différentes, le thème récurrent et délicat des effets de la mondialisation du sport, appréhendée comme une « métaculture », sur l'évolution des « identités régionales » ou « locales » ou encore des « sentiments nationaux ». Cette question sera indirectement abordée dans ce travail. La plupart des travaux anglo-saxons présentent le processus de mondialisation et l'accroissement des échanges sur le plan économique et culturel comme un élément de « promotion » du local (Maguire, 1994 ; 1999 ; Scherer, 2001). Ces travaux discutent par ailleurs en permanence de la question du degré « d'hégémonie » du système capitaliste libéral par l'intermédiaire de l'économie des pratiques culturelles (sports, mais aussi cinéma, goûts alimentaires etc.). C'est surtout à ce niveau que la problématique des rapports entre « local » et « global » apparaît, avec en filigrane la question très discutée de la construction ou le maintien des « identités locales » dans le processus de mondialisation, le sport professionnel et les spectacles qu'il génère pouvant jouer un rôle particulièrement important. Cette question de « l'identité locale » émerge, y compris chez les plus hauts responsables du sport mondial (Cf. encadré 1). Ces approches mettent également en relation la dimension économique et culturelle à

partir de points de vue en général plus imprégnés de « modèles économiques » que les précédentes.

En s'interrogeant par exemple sur ce que nous avons appelé les processus de « localisation » des joueurs étrangers, le travail abordera les relations entre la logique du marché des joueurs professionnels, leurs types de socialisation sportive (NBA ou pays de l'Est par exemple dans le cadre du basket-ball) et les « processus d'intégration aux équipes locales » pour montrer que la rationalité économique et sportive (logique de la performance) n'explique pas à elle seule la construction des équipes professionnelles.

Encadré 1

M. Blatter s'inquiète des dérives du football

Joseph Blatter, président de la Fédération internationale de football (FIFA), s'est ému du « *fossé* » qui se creuse entre les clubs de plus en plus puissants et les fédérations nationales à l'autorité contestée, lundi 12 septembre, à Marrakech (Maroc), où se tient le congrès de la FIFA. « Au niveau des clubs, le fossé devient de plus en plus grand, a-t-il expliqué. Il y a un mouvement que je ne considère pas nécessairement comme un exemple de solidarité. Les clubs riches deviennent de plus en plus riches, ils favorisent aussi l'exode des joueurs. C'est préoccupant ». Et de poursuivre : « il y a aussi une sorte d'abandon de la formation des jeunes joueurs, parce que l'on préfère acheter comme une marchandise un joueur déjà formé. Dans les grandes ligues européennes, on veut beaucoup de joueurs « tout faits ». Mais on ne peut jouer qu'à onze. Et beaucoup de ces joueurs sont sur le banc ou dans les tribunes, ils ne sont pas à la disposition des autres clubs. ***Il y a une perte de l'identité locale des clubs***. Aujourd'hui, onze joueurs de nationalités différentes jouent pour un seul club ». (AFP.)

Le Monde – 14 septembre 2005

En d'autres termes, la décision d'un joueur d'intégrer une équipe, et surtout d'y rester, ainsi que le choix des recruteurs et des gestionnaires dans le marché des joueurs, ne répondent pas exclusivement à des critères sportifs et /ou économiques. Les choix et les stratégies de carrière, dépendent, parmi d'autres facteurs, des différents systèmes de valeurs incorporés par les joueurs (par exemple les types de valeurs attribués au sport dans les différentes structures fréquentées par le joueur, la famille, les conjoints etc.). A ce niveau, la « culture d'origine » des joueurs (ses) étrangers (ères) de basket-ball (nord américain ou Pays de l'Est par exemple) ou encore l'âge des joueurs de rugby (passage par les centres de formation après l'avènement du professionnalisme) s'avèreront déterminants. La « dimension symbolique » n'est semble-t-il jamais totalement absente des processus apparemment les plus économiques. Les différents types de « carrières » des joueurs (ses) de basket-ball et rugby des clubs étudiés peuvent être décryptés

à l'aide de cette problématique. On peut comprendre la construction de « l'identité » d'une équipe, au-delà des aspects strictement économiques et sportifs, comme l'agencement de ces différents facteurs, qui peuvent, dans certain cas, comme celui de l'Elan Béarnais, devenir une « ressource économique » : l'image d'un club à la fois très professionnel mais également accueillant et convivial, demeure attractive pour des professionnels « étrangers » de haut niveau. Il faudrait, pour analyser et comprendre la dynamique d'une équipe, étudier les trajectoires individuelles de chaque joueur.

Sans que cela soit explicitement traité dans notre travail, certaines données permettent d'aborder cet aspect d'un point de vue quantitatif pour les spectateurs et qualitatif pour les joueurs (par exemple par l'appartenance à des « familles de rugby » pour les spectateurs et spectatrices ; le passage ou non par les centres de formation pour les joueurs de rugby ; les expériences « sportives » et sociales des joueurs (ses) de basket-ball dans d'autres clubs ou universités etc.).

La « configuration paloise/tarbaise » présente un certain intérêt dans la mesure où coexistent dans un espace géographique limité (seulement trente kilomètres séparent Pau et Tarbes) trois clubs professionnels (la Section Paloise en rugby, l'Elan Béarnais Pau-Orthez en basket-ball masculin et le Tarbes Gespe Bigorre en basket-ball féminin) évoluant au plus haut niveau de pratique national et international, dans deux disciplines collectives, le basket-ball et le rugby à XV dont les trajectoires historiques et les statuts sont très différents aussi bien sur le plan national qu'international dans le domaine du sport professionnel et de leur inscription culturelle.

L'objectif de cette thèse est de procéder à une analyse comparative à la fois des publics de chaque spectacle (d'un point de vue structurel, social et culturel) mais également du fonctionnement interne des clubs afin de mieux appréhender leur statut respectif dans l'espace local.

Il s'agit dans un premier temps de déterminer le profil des « consommateurs » de chaque type de spectacle, pour ensuite s'intéresser au rapport que ces derniers entretiennent avec leur club favori, étant entendu qu'au sein d'un même public coexistent des rapports bien différenciés. En accord avec les différentes approches qui guident ce travail, on admet ici que ce rapport au spectacle (et au club) s'inscrit dans une configuration spécifique nécessitant la prise en compte des trajectoires historiques des disciplines sur le plan international, national et local tout comme celles des clubs étudiés. Dans un second temps, nous tenterons de montrer qu'il existe une relation forte entre le fonctionnement interne des clubs (permanences, conflits, formes de sociabilité interne, stratégies

de recrutement et de communication etc.) et le mode de construction du « rapport au club » chez les spectateurs.

Ce travail s'organisera en cinq parties. La première partie consiste à dresser un « état des lieux » relativement détaillé concernant les différentes dimensions du spectacle sportif d'une part, les deux disciplines « supports » de l'étude d'autre part (basket-ball et rugby) et enfin des trois clubs étudiés.

La seconde partie effectue une mise en relation des différentes données afin de dégager une problématique, les hypothèses de travail qui en découlent et enfin d'expliciter la démarche méthodologique mise en œuvre.

Les résultats et leur analyse font l'objet des deux volets suivants. La troisième partie traite des résultats relatifs au versant « quantitatif » de l'étude (questionnaires diffusés auprès des publics) qui s'organisent autour de trois thèmes : les caractéristiques structurelles des publics, les « univers culturels » des spectateurs et enfin leur « rapport au club ».

La quatrième partie concerne l'aspect plus « qualitatif » du travail reposant sur une approche de type monographique des clubs à partir de la réalisation d'entretiens avec joueurs, dirigeants et spectateurs.

Le travail s'achève par une « discussion/conclusion » autour de l'ensemble des résultats et à la proposition d'axes de recherche susceptibles d'approfondir les « mécanismes sociaux » mis à jour dans ce travail.

- PREMIERE PARTIE -

Evolution des spectacles sportifs professionnels

- I -

Evolution des spectacles sportifs professionnels

CHAPITRE I - Le « sport » : un spectacle universalisé

L'objet de cette partie est de montrer l'intérêt du spectacle sportif comme analyseur privilégié des sociétés contemporaines. Les différentes dimensions du spectacle sportif, économique, sociale, politique, symbolique, culturelle etc., en tant que « fait social total », ne peuvent être totalement dissociables. Dans cette perspective, les sportifs professionnels sont à la fois des « héros », des « modèles » ou encore des acteurs économiques. Le spectacle sportif par définition, comme tous les spectacles, rassemble différents groupes d'acteurs aux fonctions et statuts très différenciés mais néanmoins indispensables à sa mise en œuvre. A ce niveau, les spectacles sportifs professionnels ont pour particularité d'accentuer les différences entre les acteurs et de spécifier le rôle de chacun, dans une perspective de rationalisation de leur gestion. Afin d'appréhender au mieux l'espace des spectacles sportifs à la fois sur le plan international et national, il est indispensable de fournir un certain nombre de données démographiques et économiques préexistantes permettant d'évaluer le « poids » de cette pratique dans le contexte contemporain. Ces données ont également le mérite de mettre à disposition des informations autorisant une certaine hiérarchisation de l'espace, les divers spectacles sportifs ne bénéficiant pas d'un statut équivalent à la fois sur le plan économique et médiatique.

I.1 - Quelques chiffres sur les spectacles sportifs

I.1.1 - Un espace de spectacles mobilisateurs et « universels »

L'engouement pour le spectacle sportif est un phénomène qui ne se dément pas. Ce dernier, comme le souligne Christian Bromberger (2000), tire très certainement son attractivité de « *l'éventail de qualités dramatiques et esthétiques singulières* » qu'il propose. Il est quasi-impossible d'aborder le thème du spectacle sportif sans évoquer le public, qu'il soit *in praesentia* ou devant son téléviseur ou poste de radio car c'est la dimension « participative » de l'événement

qui lui donne sa particularité. En effet, directement (dans l'enceinte) ou indirectement (retransmissions), le suivi du spectacle sportif se démarque difficilement d'un esprit partisan qui renforce sa dimension pathétique et donne véritablement du sens à cette pratique culturelle. Ainsi, *The Quest for Excitement* (la recherche des émotions), pour reprendre les termes de Norbert Elias (1986), semble constituer le moteur principal du goût pour le spectacle sportif. Le caractère « globalisé » du phénomène sportif (via la diffusion des modèles de pratique et l'émergence de moyens de communication à échelle mondiale) offre dès lors aux évènements sportifs majeurs sur le plan international un retentissement quasi-planétaire (Gantz & Wenner, 1995 ; Grossberg, 1997). Ce constat est directement observable dans les enceintes abritant les spectacles (2,5 millions de spectateurs à l'occasion de la Coupe du Monde de Football en 1998, 20 millions de spectateurs sur le bord des routes lors du Tour de France 2000) mais prend d'autant plus d'ampleur lorsque l'on évoque le nombre de téléspectateurs à l'occasion de ces grands rendez-vous sportifs (saison 1996 de Formule 1 : 41 milliards de téléspectateurs cumulés, Coupe du Monde de Football 1998 : 40 milliards de téléspectateurs cumulés, JO d'Atlanta 1996 : 20 milliards de téléspectateurs cumulés, etc.) (Sources : Desbordes, Ohl & Tribou, 1999). A ce sujet, il est d'ailleurs fréquent que les retransmissions sportives représentent le pic d'audimat annuel dans de nombreux pays (voir le cas de la France – Tab. 1). En France, le temps consacré par un individu au suivi d'un programme sportif télévisé fut multiplié par trois sur les quinze dernières années (Donnat, 1998).

Tableau 1 : quelques audiences « records » pour le sport français

Événements (date)	Audience (en millions)	Parts de marché (en %)
Finale Chpt d'Europe de football (France-Italie, 2000)	**21,44**	**77,5**
Finale Cpe du Monde de football (France-Brésil, 1998)	**20,57**	**75,8**
Finale Cpe Europe de football (Marseille-Belgrade, 1991)	**17,50**	**67**
Finale Cpe du Monde de rugby (France-Australie, 1999)	**14,20**	**79,6**
Finale Chpt du Monde de handball (France-Suède, 2001)	**8,25**	**51,1**

Source : Observatoire du Sport Professionnel/CDES

Ce poids démographique et médiatique du spectacle sportif se traduit bien évidemment sur un plan économique. Ainsi, on estime à environ 50 milliards d'Euros les recettes provenant de la vente de tickets dans les enceintes sportives dans le monde, à 42 milliards d'Euros celles attribuées à la vente des droits de retransmissions télévisuelles ou encore à 15 milliards d'Euros les recettes générées par le sponsoring autour du spectacle sportif (Sobry, 2003). Au milieu des années 90, la fréquentation des spectacles sportifs représentait, pour les ménages français, une dépense annuelle avoisinant 183 millions d'euros (soit environ 8 euros par famille) et 2,8 % de la dépense « sportive » par ménage (INSEE, 1995) (cf. Tab. 2). Le secteur de l'assistance aux spectacles sportifs au sein de la consommation « sportive » totale des ménages est, avec le secteur des cotisations (+30,6% d'évolution), celui qui offre l'évolution la plus notable (+27 % d'évolution) entre 1995 et 2001 (INSEE, 2003).

Tableau 2 : Les dépenses des ménages français en spectacles sportifs en 1995

Catégories professionnelles et sociales d'appartenance	Dépense annuelle (en millions d'euros)
Autres inactifs	**4,7**
Retraités	**1,8**
Ouvriers	**3,2**
Employés	**3,3**
Professions intermédiaires	**3,8**
Cadres et professions libérales	**3,8**
Artisans, commerçants, chefs d'entreprise	**3,8**
Agriculteurs exploitants	**3,2**

Source : INSEE et *La lettre de l'économie du sport* n°423, janvier 1998 (adaptée)

Ces chiffres confirment l'émergence d'un véritable marché de l'assistance aux spectacles sportifs, qui, à l'instar d'autres activités culturelles, se trouve caractérisé par la primauté de l'offre sur la demande (Desbordes, Ohl & Tribou, 1999). Cette assistance résulte d'un choix délibéré de l'individu dans une offre de plus en plus diversifiée au sein de la palette des loisirs culturels dans son ensemble mais également dans celle des spectacles sportifs en particulier.

On observe dès lors une sorte de hiérarchisation des disciplines, la popularité d'un spectacle sportif à l'autre pouvant être bien éloignée. Par exemple, le football, le tennis, la boxe ou encore la formule 1 représentent des spectacles « universellement » suivis aussi bien dans les

enceintes que devant les téléviseurs tandis que d'autres tels que la gymnastique sportive ou les arts martiaux se révèlent plus confidentiels. Le facteur attractif d'un spectacle sportif ne semble pas directement lié aux nombres de pratiquants. En effet, si en France le football et le tennis, fédérations comptant le plus grand nombre de licenciés, représentent les disciplines les plus prisées sur le plan télévisuel, certaines telles que le judo (environ 580 000 licenciés) ou encore l'équitation (384 000 licenciés et plus de 200 000 pratiquants hors fédération) ne mobilisent qu'un nombre restreint de téléspectateurs (et occupent donc une place réduite sur les grilles de programmation) (Bromberger, 2000).

Cependant, d'importantes distinctions en terme de goûts en matière de spectacles sportifs peuvent être relevées selon les nations et les territoires. Si les pratiques ayant une aire de diffusion très large comme le football voire quasiment planétaire comme le basket-ball sont assez universellement fédératrices, certaines pratiques connaissent un très fort engouement dans des aires géographiques ou « culturelles » bien délimitées. A titre d'exemple, des disciplines telles que le base-ball, le cricket, le football US ou même le rugby (à XV ou à XIII) font partie des spectacles les plus prisés dans certaines aires géographiques (USA, Amérique du Sud et Japon pour le base-ball, USA pour le football américain, Angleterre et Inde pour le cricket, Hémisphère Sud, France et ex-empire britannique pour le rugby) mais restent relativement confidentiels au-delà. Dès lors, des sports « régionaux » sur le plan international voire national (football australien, football gaélique, football américain) ou régional (rugby à XV dans le Sud Ouest de la France) peuvent ainsi détenir un statut symbolique particulièrement fort, voire même dominant dans certains cas (la finale du « SuperBowl », championnat national de football américain, est régulièrement le plus important événement médiatique annuel aux USA).

La problématique des « aires culturelles », c'est-à-dire de territoires plus ou moins grands (la Catalogne ou le Pays Basque par exemple) ayant une certaine spécificité politique, culturelle, sociale etc., peut être intéressante pour analyser le succès de certains spectacles sportifs. En particulier, en relation avec notre travail, le succès d'un spectacle sportif dans un « territoire », une région ou une localité n'est pas toujours en relation avec son degré de développement international. Comme nous le verrons, l'intérêt présenté par les spectacles du basket-ball et du rugby à XV professionnels réside dans leurs statuts différenciés aussi bien dans l'espace international que dans les espaces des sports nationaux.

I.1.2 - L'espace des « sports spectacles » français

Le propos de ce paragraphe est de montrer comment l'espace national français est structuré en terme de spectateurs directs (fréquentation des enceintes sportives) et en terme de médiatisation (télévision et presse en particulier) autour de certaines disciplines « phares ». Ainsi, on constate que l'espace des « sports spectacles » français s'organise autour d'un nombre réduit de pratiques : football, tennis, rugby à XV, basket-ball et cyclisme. Ces disciplines creusent un écart conséquent avec leurs homologues au niveau du volume de l'assistance directe mais également et surtout en matière de suivi indirect (télévision notamment) du fait de leur prédominance sur les grilles de programmes (cf. Tab. 3). En effet, elles représentent à elles seules plus de 60 % de l'offre sportive télévisuelle sur le réseau hertzien (entre 1996 et 1999 : 25,3 % pour le football, 11,6 % pour le tennis, 9,2 % pour le rugby à XV, 8,6 % pour le basket-ball et 7,7% pour le cyclisme – Chiffres : Desbordes, Ohl & Tribou, 1999).

Tableau 3 : Pratiques sportives et télévision en France

Disciplines	Temps total de diffusion sur les chaînes hertziennes en 1999
Football	566 H 29 minutes
Rugby	287 H 9 minutes (année de coupe du monde)
Basket-ball	185 H 8 minutes
Cyclisme	165 H 38 minutes
Tennis	161 H 8 minutes
Judo	2 H 19 minutes
Sports équestres	Pas de programmation

Sources : C. Sobry (2003)

Les deux disciplines « supports » de notre travail, le basket-ball et le rugby à XV, figurent parmi ces spectacles sportifs majeurs en France. Il conviendra cependant d'affiner ces données par la suite en précisant le statut de chaque sport dans l'espace national car la situation a notablement évolué ces dernières années. En effet, le rugby a renforcé sa position au sein du peloton de tête tandis que le basket-ball se trouve plutôt fragilisé notamment sur le plan

médiatique. Cette analyse se fera ultérieurement au moyen d'éclairages plus précis sur les caractéristiques des deux disciplines. Si les informations concernant la structuration de l'espace des « sports spectacles » en France sont nécessaires à une meilleure compréhension du statut des disciplines au sein d'aires plus locales, des éclaircissements relatifs à la dimension « globale » du spectacle sportif sont également incontournables.

I.2 – Spectacles sportifs et processus de mondialisation du sport

La propension du spectacle sportif à produire des « modèles » voire des « héros » plus ou moins populaires, parfois « universels » dans certains cas (les basketteurs Michael Jordan ou Earving Johnson, les footballeurs Pelé et Maradona, le boxeur Mohammed Ali etc.), à « exporter » internationalement méthodes d'entraînement et « produits dérivés » (équipements notamment) ainsi que son statut particulier dans les relations internationales, l'instaure comme un analyseur privilégié du processus de mondialisation.

I.2.1 - Les sports comme analyseurs du processus de mondialisation

L'une des principales caractéristiques du sport, modèle de produit culturel originellement occidental voire anglo-saxon pour la majorité des disciplines, largement diffusé et hégémonique sur le plan mondial, réside dans sa faculté d'appropriation par diverses cultures « nationales », notamment non européennes (football au Brésil, cricket en Inde, courses d'endurance pour l'Afrique de l'est etc.) au point d'en devenir une des caractéristiques « culturelles » structurantes. Cette situation constitue un des thèmes récurrents dans le domaine de la sociologie (et de l'histoire) du sport nord américaine et anglo-saxonne (Andrews, 1997 ; Maguire, 1994, 1999). Dans ce cadre, elle est étroitement en relation avec la problématique « local » / « global » et ses incidences sur les processus de construction identitaire (Klein, 1991 ; Mitrano, 1999 ; Appadurai, 2001 ; Scherer, 2001). Le traitement de ce type de questionnement nécessite une prise en considération «totale» du fait sportif mêlant les apports sociologiques, économiques, historiques etc. L'adoption d'une telle démarche paraît indispensable pour penser les rapports entre les différentes dimensions du spectacle sportif et conditionnera l'organisation de la problématique de ce travail.

Analyser les spectacles sportifs selon cette perspective implique d'aborder de manière approfondie et critique la question complexe des effets du processus de mondialisation sur le statut des « spectacles locaux ». En effet, de manière analogue à d'autres produits culturels massivement diffusés (musique, art, littérature etc.), le spectacle sportif au travers de ses principales caractéristiques (internationalisation, multiplication des manifestations, etc.) est un élément important du processus de mondialisation.

I.2.1.1 - Le processus de mondialisation : essai de définition

On peut définir de façon très générale la mondialisation comme « *à la fois le processus et le résultat du processus selon lequel les phénomènes de divers ordres (économie, environnement, politique, etc.) tendent à revêtir une dimension planétaire* » (Mercure, 2001 : p.18). Dans le même ordre d'idée, Anthony Giddens affirme que ce processus entraîne *« l'intensification, à l'échelle mondiale, des relations sociales qui unissent différentes aires géographiques, générant une situation qui veut que les évènements locaux soient façonnés par d'autres évènements se déroulant à des kilomètres de là et vice-versa »* (Giddens, 1990 : p. 64). Aujourd'hui, comme le suggère Joseph Maguire, *« tous les aspects de la réalité sociale, nos activités, conditions de vie, modes de croyance, bases de connaissances et de réponses sont influencés par des inter - connections avec d'autres groupes, à la fois proches et éloignés*» (Maguire, 1999 : p. 13). De nombreux auteurs s'attachent à discerner des règles de fonctionnement ou une structure régissant ces interconnections. Ainsi Appadurai (1990) et Hannerz (1990) décrivent ce phénomène complexe comme une série de diverses et imprévisibles « flux culturels » globaux concernant aussi bien des capitaux économiques, des techniques et technologies, des individus, des images médiatiques. Le monde serait donc devenu un seul et unique réseau de relations sociales au sein duquel ces « flux culturels », dont les sports et leurs spectacles font évidemment partie, circuleraient au gré des espaces géographiques, des régimes politiques et des croyances.

Si l'existence de ce processus n'est pas en cause, la nature de ses conséquences fait l'objet de nombreux débats. Certains voient dans la mondialisation un formidable vecteur d'enrichissement économique et culturel qui, bien que renforçant la supériorité de certaines nations (essentiellement les USA et l'Europe de l'Ouest), favorise également le développement de nations jusque là isolées. Ses détracteurs, en revanche, dénoncent sa capacité à sur développer

l'impérialisme économique et culturel des nations puissantes au détriment des autres. Le rôle crucial joué par les USA et l'Europe de l'Ouest dans ce processus a amené certains auteurs à conceptualiser ce phénomène sous le terme d' « Américanisation » et de « Westernisation » (Tomlinson, 1991). Il est donc ici question du caractère « homogénéisant » du processus de mondialisation puisqu'à terme la prédominance de certaines cultures au sein de ces flux engendrerait une domination, voire une disparition des cultures minoritaires.

Ce type de raisonnement est à la base de la création d'un mouvement culturel, économique et politique dénommé *Alter-Mondialisme* dont la vocation est de s'opposer à cette homogénéisation imposée tout en valorisant la mondialisation de leurs idées. L'avènement du processus de mondialisation s'accompagne donc d'un accroissement à échelle mondiale des revendications « identitaires ». La préservation du « local » et des caractéristiques culturelles, économiques et linguistiques propres à un espace géographique ou à un groupe devient dès lors un enjeu incontournable.

Parallèlement à cette diabolisation quasi-systématique du processus, certains auteurs tels que Roudometof et Robertson (1995) pensent que l'universalisme des pratiques, voire des « goûts » engendré par la mondialisation, met parallèlement en évidence les différences culturelles : *« L'homogénéité et l'hétérogénéité culturelle sont des conséquences du processus de globalisation. Même si la diffusion culturelle peut modifier un lieu, la récurrente invention de la tradition rend possible la préservation, la création ou la re-création de l'hétérogénéité culturelle à un niveau local »*. (Roudometof & Robertson, 1995 : p. 284). Ces perspectives rejoignent d'un certaine manière l'idée selon laquelle les « identités culturelles » des nations, régions ou territoires relèveraient d'une construction historique comme le font justement remarquer entre autres Pierre Bourdieu (1980*a*), Marie Carmen Garcia (1998) respectivement à propos du Béarn et de la Catalogne. Il convient de noter que d'un espace à l'autre, ces « identités culturelles » sont plus ou moins marquées et prégnantes. A ce titre, l'exemple béarnais est nettement éloigné du niveau de revendication identitaire basque, catalan, breton ou encore corse. Cependant, il n'en reste pas moins vrai que, comme le souligne de manière exemplaire Arjun Appadurai (2001) en s'appuyant sur l'exemple de *« l'invention-construction »* de l'idée de nation indienne, ces représentations liées au territoire et à sa culture propre deviennent « fonctionnelles » et génèrent bon nombre de pratiques sociales parmi lesquelles la domination culturelle de certaines disciplines sportives (dans notre cas, le rugby à XV).

Le sport, entendu comme un objet culturel massivement développé et diffusé, n'est bien évidemment pas épargné par le processus de mondialisation et ses effets, d'où l'attention portée aux incidences du processus dans le monde sportif et plus particulièrement dans l'espace des sports collectifs professionnels.

En dépit de ses origines qui le fondent en produit de la « culture européenne », le sport n'est pas perçu ni traité comme tel mais plutôt comme un produit universel standardisé, appropriable par toutes les sociétés quel que soit leur niveau de développement : « *la médiatisation du spectacle sportif, qui s'affranchit largement des barrières linguistiques et des pesanteurs culturelles, en fait une sorte de référent universel, le seul langage commun à l'ensemble de la planète, compris de tous, transgressant les frontières, des générations, des régions, des nations* » (Bromberger, 2000 : p. 98).

L'émergence d'un « marché sportif mondial » au sein duquel évoluent des professionnels autorise ce type d'observation (ces dernières années, nombreux sont par exemple les coureurs kenyans ayant opté pour des nationalités aussi diverses que le Danemark ou Bahreïn afin de poursuivre leur profession). Ainsi, comme nous pourrons le constater, le sport professionnel et ses acteurs, en particulier les joueurs et les entraîneurs, obéissent aux lois d'un marché économique lui-même régulé par des « lois sportives » nationales ou internationales promulguées par des organismes non marchands (fédérations). Dès lors, si des joueurs étrangers peuvent exercer leurs talents dans les championnats nationaux, ils restent suspendus aux règles émises par les instances sportives concernant leur nombre, par définition variable, dans chaque formation. Cette situation entraîne parfois le recours à des stratégies professionnelles spécifiques telles que la naturalisation afin de se positionner sur un marché fortement concurrentiel.

I.2.1.2 - Le spectacle comme produit et marchandise de la société libérale capitaliste : un produit économique et culturel

Les spectacles sportifs, consommations culturelles de masse, sont à ce titre concernés par l'intensification des flux culturels et donc des échanges générés par le processus de mondialisation. Les interconnections évoquées précédemment ont effectivement de multiples conséquences sur le monde des spectacles sportifs d'élite tant sur le plan économique qu'humain.

I.2.1.2.1 - La mondialisation du spectacle sportif : une hausse croissante des enjeux économiques

Sur le plan économique, la mondialisation a considérablement augmenté les enjeux. Le développement des techniques de communication (réseaux câblés, satellites, web, etc.) offre aux compétitions majeures une visibilité accrue et favorise à l'heure actuelle l'internationalisation de l'intérêt pour les grandes compétitions des pays dominants dans certains sports nationaux (par exemple le championnat américain pour le basket-ball, les championnats entre les nations de l'Hémisphère Sud pour le rugby, les grands championnats européens pour le football etc.). Notons à ce sujet que des pratiques ayant un très fort impact dans certains espaces (par exemple le base-ball ou le cricket) mais dont la diffusion s'avère plus limitée suscite bien sûr moins d'intérêt, voire aucun dans d'autres espaces culturels. Cette remarque pose évidemment la question de la différenciation des influences en fonction des intérêts de la « culture d'accueil » et des usages locaux ou nationaux des modèles importés.

Ainsi, les grands championnats européens ou nord américains font l'objet d'une lutte farouche pour l'obtention des droits de retransmissions télévisuels dont les tarifs augmentent de manière exponentielle ces dernières années[2] (Sobry, 2003). La hausse des enjeux économiques dans le domaine du sport professionnel amène les prestataires d'images à se regrouper en conglomérats de plus en plus puissants et multidimensionnels tels que les groupes Murdoch, Kirch ou encore Vivendi Universal qui, au-delà d'assurer la visibilité des compétitions, sont également actionnaires majeurs dans certains clubs.

Devenus incontournables dans le paysage médiatique mondial, ces spectacles représentent un formidable vecteur promotionnel pour le monde de l'entreprise et notamment les grandes marques d'équipementiers dont l'omniprésence permet, quasiment à elle seule, de comprendre l'importance des enjeux économiques. Les rétributions des principaux acteurs de ces spectacles ne pouvaient demeurer insensibles à cet intérêt planétaire et se trouvent majorées pour atteindre

[2] A titre d'exemple, les droits de retransmission télévisée des compétitions d'élite de football en France sont passés de 21 millions d'euros en 1991 à 389 millions en 2001. La NBA a négocié en 1997 un contrat à la hauteur de 2,5 milliards de dollars sur 4 saisons avec NBC et le réseau câblé de Ted Turner (augmentation de 127 % par rapport au contrat précédent). En 2002, le groupe Canal + a renégocié les droits de retransmission télévisée du championnat de France de rugby (TOP 16) à hauteur de 78 millions d'euros sur 4 saisons (le précédent contrat s'élevait à 59,4 millions d'euros).

des sommes colossales[3] (Sobry, 2003). L'hyper médiatisation du spectacle sportif transforme certains athlètes en véritables icônes dont le nom est bien souvent rattaché aux produits commerciaux dont ils assurent la promotion. L'exemple le plus abouti de ce phénomène est jusqu'à présent celui du basketteur américain Michael Jordan (Andrews, 2001). La réussite du modèle proposé par Jordan souligne si besoin est le lien incontournable entre les secteurs économique, culturel et social tout en insistant sur la nécessité d'appréhender l'intérêt pour le basket-ball comme un élément de la culture nationale américaine. Aussi, il semblerait que les limites de l'analyse économique en terme de marché à conquérir résident dans le poids de ces facteurs culturels et sociaux.

I.2.1.2.2 - Acteurs sportifs et mondialisation : l'intensification des flux migratoires

La recherche constante d'une performance accrue conduit les dirigeants de clubs à bouleverser continuellement leurs effectifs. En effet, au-delà des transferts de capitaux, de marchandises ou de technologies, ce « nouvel ordre mondial » a eu pour conséquence d'accroître de manière considérable les flux migratoires en matière d'élites sportives (joueurs, entraîneurs, arbitres, dirigeants) (Bale & Maguire, 1994 ; Gudmundur, 2001 ; Pautot, 2003). A l'instar des artistes, les sportifs représentent aujourd'hui une population particulièrement mobile à l'échelle planétaire, illustrant de façon exemplaire ce que certains auteurs anglo-saxons qualifient de « *New Global Cultural Economy* » (Apparudai, 1990). Selon ces derniers, les flux migratoires des sportifs de haut niveau sont à appréhender à trois niveaux: national, international et enfin intercontinental (Maguire, 1999). Si la grande majorité des disciplines sont sujettes à cette intensification des échanges, il semble tout de même essentiel de préciser que certains paramètres économiques et culturels facilitent ou au contraire ralentissent le processus. En effet, le « poids économique » de chaque pratique, entendu comme le volume de capitaux échangés entre institutions (clubs, médias, marchands d'articles de sport, etc.), ainsi que l'étendue de sa diffusion (locale, nationale ou internationale) et sa place au sein des « styles de vie » de certaines fractions de classes, déterminent le degré d'intensité de ces flux. Il n'est donc pas surprenant que les disciplines les plus représentées médiatiquement et possédant un ancrage culturel indéniable dans

[3] Les sportifs américains sont sur représentés au sein du classement mondial des sportifs les mieux rétribués, les joueurs de basket-ball et de base-ball occupant 7 des 10 premières places du ranking (gains de 69 à 18 millions de dollars par saison en 2002).

certaines régions du globe, offrent une exemplaire modélisation de ce que peut engendrer un tel processus. Ainsi, le football en Europe tout comme le basket-ball, le hockey sur glace ou encore le base-ball sur le continent américain sont des disciplines collectives extrêmement sujettes à une mobilité accrue de leurs élites. A titre d'exemple, les cas particulièrement étudiés de certaines pratiques constitutives des différents « styles de vie » américains telles que le base-ball ou le football américain montrent bien comment l'ancrage culturel conditionne les transferts (Bale & Maguire, 1994). Leur diffusion encore confidentielle hors du continent américain limite les échanges à un niveau continental, voire national.

De la même manière, le football a longtemps vu ses élites se déplacer quasi-exclusivement au sein d'une zone « européenne ». Cela dit, le récent développement de cette discipline dans certains pays (Japon, Quatar, USA par exemple) et l'intérêt croissant qu'elle suscite auprès des publics, augmentent considérablement la zone d'échange et entraînent une plus grande diversification des flux (de nombreuses vedettes du football international vont achever leurs carrières au sein de ces « nouveaux championnats » très rémunérateurs).

En Europe, certaines disciplines telles que le football ou le basket-ball au regard de leurs trajectoires historiques et de leurs modes de diffusion, se trouvent plus exposées à ce phénomène. Notons que, depuis une dizaine d'années, certains aménagements législatifs (arrêt Bosman en 1995 et arrêt Malaja en 2003) conjugués à des bouleversements d'ordre politique (dissolution du bloc soviétique) ont autorisé une intensification des flux notamment en Europe (Pautot, 2003). Le processus de mondialisation a donc incontestablement rapproché la sphère économique de la sphère sportive à tel point qu'aujourd'hui, au plus haut niveau de pratique, elles semblent indissociables.

Sur un plan plus « identitaire », l'effectivité d'un tel processus conduit indubitablement à la diffusion de modèles de pratique plus ou moins structurants selon les disciplines traitées.

I.2.1.3 - La mondialisation des cultures sportives : modèles « universels » et héros « locaux »

Comme nous l'avons précédemment évoqué, le processus de mondialisation facilite la production de « modèles » sportifs en offrant à certaines figures une reconnaissance planétaire dans des disciplines largement diffusées et médiatisées (basket-ball, football, boxe etc.).

Il est cependant nécessaire de préciser que le mode de diffusion et d'implantation des disciplines sportives ainsi que leur degré d'appropriation dans certains espaces géographiques ou « territoires » génèrent un espace de figures « héroïques » et de modèles très différencié. Ainsi, dans le cas de certaines pratiques à fort impact national ou régional, les sportifs d'excellence bénéficient d'un statut spécifique dans une aire géographique (ou culturelle) qui bien souvent dépasse ceux de « héros » plus universels (par exemple, le cas de certains sumotoris, véritables demi-dieux au Japon). Cependant le rayonnement de ces vedettes « locales » ou nationales se limite fréquemment à un espace géographique et culturel au sein duquel la pratique est dominante. Au-delà, leur reconnaissance s'avère extrêmement confidentielle (par exemple, les vedettes indiennes du cricket sont inconnues des européens non britanniques). Dans le cas des disciplines « supports » de ce travail, les deux niveaux d'analyse sont présents. Ainsi, pour certains « héros » universels issus de la ligue professionnelle américaine de basket-ball, discipline mondialement diffusée, (dont les figures idéales typiques sont entre autres Michael Jordan ou Magic Johnson), leur notoriété dépasse largement le strict plan des amateurs de la pratique. En ce qui concerne le rugby, pratique plus « régionale » sur le plan mondial, l'aura de ses joueurs « phares » est beaucoup moins universelle et importante (hormis peut-être Jonah Lomu, ailier néo-zélandais aux mensurations « hors normes »). En revanche, les « stars » de la discipline jouissent d'une très grande popularité au sein des aires rugbystiques, supplantant même dans certains cas les « modèles » universels (l'anglais Johnny Wilkinson ou l'irlandais Brian O'Driscoll sont connus dans toutes les régions rugbystiques, aussi bien dans le Sud Ouest de la France que dans les provinces néo-zélandaises). Le processus de mondialisation offre ainsi à certaines figures du basket-ball américain une large renommée mais contribue aussi d'une certaine manière à renforcer le statut dominant de certains rugbymen sur les « terres de rugby ». Ces deux sports renforcent les observations majoritairement relevées dans les travaux concernant le processus de mondialisation des pratiques, à la fois facteur d'homogénéisation (ou d'universalisation) en facilitant la diffusion de certains modèles occidentaux mais également susceptible de renforcer les particularismes locaux. En ce sens, les deux disciplines « supports »

de ce travail de recherche, à l'analyse de leurs trajectoires historiques respectives, de leurs modes de diffusion particuliers ainsi que de leurs caractéristiques techniques et symboliques propres, permettent d'objectiver les effets différenciés du processus de mondialisation.

I.3 – La construction du modèle NBA : un processus historiquement récent

Il est aujourd'hui impossible d'évoquer la pratique du basket-ball de haut niveau et les représentations qu'elle véhicule sans aborder le modèle dominant que constitue la ligue professionnelle nord-américaine (National Basket-ball Association). En effet, les représentations de la discipline sont indissociables de cette ligue appréhendée comme une référence en matière de « spectacularisation » et de « commercialisation » des sports en général. Le processus de mondialisation a développé de manière exponentielle l'impact de ce modèle de pratique sur l'ensemble des « terres » de basket-ball, c'est à dire sur la grande majorité du globe. Cependant, il faut rappeler que ce processus est relativement récent, émergeant réellement avec l'avènement de la mondialisation. Le pouvoir « universalisant » du modèle NBA repose sur deux caractéristiques majeures : sa propension à produire des « héros » sportifs « humains » (et donc à fort pouvoir identificatoire) et sa connexion constante avec l'univers médiatique qui exacerbe son caractère spectaculaire (Andrews, 2001).

I.3.1 - La NBA : un cas exemplaire de « mise en spectacle » de l'activité

La réussite sportive mais surtout économique de la ligue professionnelle américaine repose sur le rapport privilégié qu'elle entretient avec l'univers médiatique. Historiquement et culturellement constitutive du mode de vie nord-américain (au même titre que le base-ball ou le football américain), le basket-ball constitue un programme de choix pour les diffuseurs. Le développement de la NBA s'est donc opéré parallèlement à celui des médias pour aujourd'hui atteindre une audience mondiale. Plusieurs facteurs sont à même d'expliquer ce phénomène. Le premier pourrait résider dans une mise en image de l'activité dédiée à la célébration du caractère spectaculaire de la discipline. Les moyens techniques déployés (ralenti, angles de diffusion divers etc.) ont pour objectif principal de souligner les exploits techniques ou athlétiques des acteurs du jeu (Bolotny, 2003). Par ailleurs la réglementation du jeu contribue à valoriser une forme de jeu

spectaculaire et rapide (ligne de tir à trois points particulièrement éloignée de la cible, règle des 24 secondes pour tenter un tir, tolérance accrue des contacts entre joueurs etc.). Enfin, si le spectacle est bien présent sur le terrain, l'une des spécificités du sport professionnel américain, et en particulier du basket-ball, réside dans le « décorum » encadrant la rencontre sportive. Les enceintes sont ainsi le théâtre de nombreuses animations (mascottes, musiques, cheer-leaders etc.) qui donnent aux rencontres des allures de parc d'attraction comme le font remarquer de nombreux auteurs américains ou européens (Bryman, 1999 ; Jary, 1999 ; Bromberger, 2000). Avec la complicité du « marché mondialisé » de l'image, ce modèle de pratique du basket-ball visuellement attrayant devient hégémonique à partir du début des années 90, période à partir de laquelle les vedettes américaines vont étendre leur popularité.

I.3.2 - « Air » Jordan, « Magic » Johnson et les autres : l'émergence des modèles afro-américains

L'efficacité économique et symbolique de la NBA repose également sur la capacité à construire des « stars » (le système médiatique environnant leur offrant une visibilité mondiale). En dépit de l'aspect collectif de la pratique, le basket-ball américain exacerbe son caractère « individuel » (omniprésence du jeu en « un contre un ») et valorise de fait les joueurs développant un style particulièrement identifiable (Andrews, 2001). Certains exploits techniques deviennent ainsi la « marque de fabrique » de joueurs clairement identifiés (un surnom leur étant bien souvent attribué selon leur style de jeu : Michael « Air » Jordan, Allen « the Answer » Iverson, Earving « Magic » Johnson, Gary « the Glove » Payton etc.). La médiatisation constante de la ligue accroît bien évidemment la visibilité de ces phases de jeu « déposées » et particulièrement prisées des réalisateurs de retransmissions (Bolotny, 2003). La médiatisation quasi systématique depuis la fin des années 80 de « héros universels », pour la majorité d'origine afro-américaine dans cet espace sportif, se développe parallèlement à celle constatée dans les milieux du cinéma, de la télévision et de la musique.

Cette surexposition du versant sportif s'accompagne d'une insistance particulière concernant les personnalités des acteurs en dehors du terrain. De fait, la « fabrication » d'une vedette de la NBA exige la mise en valeur de certaines trajectoires personnelles au-delà des exemples de réussite professionnelle et sociale qu'incarnent ces joueurs. Des « personnages » diversifiés sont ainsi crées participant au renforcement des représentations sociétales de l'afro-américain (*the good black*, symbole d'intégration et de réussite à la fois sportive et sociale

comme peuvent l'incarner Jordan ou Johnson, *the bad black*, reprenant les clichés de l'afro-américain ghettoisé, égoïste et violent à l'image du basketteur Dennis Rodman ou du boxeur Mike Tyson) (Lule, 95 ; Andrews, 1996 ; Wilson, 1997, 1999). On identifie donc par exemple les « mauvais garçons » (tel Allen Iverson) correspondant aux joueurs se signalant par une persistance des codes sociaux en vigueur dans les ghettos nord-américains ou les « gendres idéaux » (tel Grant Hill) plus en accord avec une certaine idée de l'intégration des afro-américains (hautes études universitaires, codes verbaux et vestimentaires correspondant à une éducation particulière) (Cole & Andrews, 1996 ; Boyd, 1997 ; Wilson, 1997 ; Hughes, 2004). De la même manière, un événement tel que l'annonce de la séropositivité d'une vedette comme Earving « Magic » Johnson, la médiatisation de son combat contre la maladie et sa « rédemption » quant à d'éventuels « écarts » conjugaux, participent de ce puissant processus d'identification que suscitent les vedettes de la ligue. Cette faculté à promouvoir des modèles (*role model*) représente une des données les plus explicatives du pouvoir d'attraction de la NBA. L'idéal type en la matière demeure Michael Jordan, joueur offrant une combinaison optimale entre un style de jeu clairement identifié pour son caractère aérien, esthétique et une trajectoire personnelle parfaitement en phase avec le « rêve américain » (réussite sportive et financière éclatante, stabilité familiale longtemps mise en avant) (Andrews, 2001). A la médiatisation dont bénéficie la NBA s'ajoute celle proposée par les équipementiers sportifs qui contribuent à pérenniser (et à rentabiliser) cette notoriété. En effet au-delà de la diffusion d'images, nous sommes en présence d'un système de commercialisation particulièrement efficace. Les produits en rapport direct avec le championnat nord-américain sont en effet parmi les plus prisés dans les rayonnages des magasins d'articles de sport, voire de mode, dans le monde. Les vêtements de sport d'origine américaine participent de fait à l'objectivation de l'efficacité de ces processus identificatoires dans un système économique au sein duquel les joueurs vedettes constituent de véritables « produits d'appel » (Kellner, 2001). Ici encore, l'exemple constitué par Michael Jordan et son équipementier, la firme Nike, illustre de manière éloquente ce constat. Les produits à l'effigie du célèbre basketteur (dont les chaussures Air Jordan et le maillot n° 23 des Bulls de Chicago, vendus à plusieurs millions d'exemplaires) font ainsi à la fois partie de la panoplie « indispensable » du fan de NBA à travers le monde mais également de l'individu désireux de signaler son adhésion à la « culture » américaine (Amstrong, 2001). Dans ce domaine, la démonstration offerte par la Dream Team (« l'équipe de rêve » réunissant les meilleurs éléments

de la NBA de l'époque) à l'occasion des Jeux Olympiques de Barcelone en 1992 s'avéra représenter un événement majeur en matière de consolidation de cette renommée globale du mode de pratique américain y compris dans des espaces qui jusque là, pour des raisons politiques et idéologiques, étaient restés hermétiques comme cela fut notamment le cas avec les pays de l'Est de l'Europe avant la chute du communisme ou la Chine.

Cette dynamique entre le versant économique et les aspects symboliques (et sociaux) est particulièrement présente dans le basket-ball comme dans la grande majorité des activités sportives hautement spectacularisées (Desbordes, Ohl & Tribou, 1999 ; Bourg, 2003).

I.3.3 - Des « contre modèles contemporains » : l'exemple des pays de l'est avant 1989

Si la quasi-totalité des espaces géographiques, notamment en Europe de l'ouest, offrait un « terrain favorable » à l'intégration du modèle professionnel américain, l'exemple constitué par les pays de l'est de l'Europe (en particulier ceux faisant partie de l'ex Union Soviétique) illustre l'émergence de « contre modèles » extrêmement prégnants (Bale & Maguire, 1994 ; Duke, 1994). Ainsi, parallèlement à une conception « économisée », professionnelle et individualisée de la pratique se développe dans les pays imprégnés par l'idéologie communiste une conception plus nationaliste du basket-ball (et du sport en général). Dans ce contexte, le sport de haut niveau, présenté idéologiquement comme fondamentalement « amateur », est au service du système politique dont il constitue un appareil de propagande (Brohm, 1976). Son organisation est en correspondance avec un modèle de société fondé essentiellement sur les notions de « travail » et de « nation socialiste », notions qui constitueront les axes d'une socialisation particulière pour les sportifs de haut niveau originaires de ces aires géographiques. Le style de jeu pratiqué dans ces espaces retranscrit d'une certaine manière ce constat. A « l'égocentrisme » du joueur professionnel américain se substitue ici la recherche d'une efficacité collective et stratégique. Les exploits individuels s'inscrivent dans un système collectif (on parle d'une culture de la « rigueur » en évoquant les cadres techniques issus des Pays de l'Est)[4]. Cette conception de l'activité se révèle d'autant plus fonctionnelle que le niveau de performance des « équipes de l'Est » leur permet bien souvent de rivaliser avec les américains à l'occasion de compétitions

[4] Ces approches concernant les relations entre « individu et collectif » sont par ailleurs reprises par les méthodes pédagogiques et les conceptions de l'éducation physique comme celles initiées par les pédagogues de la FSGT dans les années 60 en France.

internationales à forte dimension politique. La chute du régime communiste à la fin des années 80 modifiera bien évidemment ce système de représentation et autorisera, en partie, la diffusion du modèle professionnel (Duke, 1994). Cela dit, l'émergence de ce modèle à vocation universelle n'interdit pas la pérennisation de certaines conceptions, produits d'une socialisation spécifique, comme nous le verrons en portant notre attention sur certaines trajectoires de joueurs des clubs étudiés originaires des Pays de l'Est.

I.4 – Le rugby à XV : des modèles de pratique territorialisés

Dans le cas du rugby à XV, contrairement au basket-ball avec la NBA, il n'existe pas de modèle professionnel de référence dominant et incontesté. Si le Super 12, compétition née en 1995 à l'initiative du mécène australien Rupert Murdoch, et réunissant les meilleures formations « régionales » de l'Hémisphère Sud, présente le mode d'organisation qui se rapproche le plus de la NBA, il ne dispose cependant pas d'une notoriété comparable. Par ailleurs, certains championnats nationaux (en France ou en Angleterre notamment) peuvent parfois rivaliser (au niveau de la qualité de jeu proposée) avec le spectacle offert dans l'Hémisphère Sud. Il va de soi que le caractère « territorialisé » de la pratique du rugby à XV, jeu « régional » à la fois sur le plan mondial car ne concernant qu'une minorité de pays mais également sur le plan national comme l'illustre de manière exemplaire le cas de la France (concentration des foyers de pratique dans le Sud Ouest), limite son universalité et l'extension d'une « culture rugbystique » de référence. Les liens puissants établis entre le rugby à XV et « les territoires » ou « terroirs » (terme récurrent dans le vocabulaire rugbystique) sont souvent évoqués par les spectateurs et commentateurs pour expliquer leur intérêt à l'égard des rencontres nationales et locales. En ce sens, l'intérêt des amateurs de rugby pour le Super 12 est moindre que celui des fans de basket-ball pour la NBA.

Le monde du rugby, comme le montre Anne Saouter (2000), cultive une certaine historicisation (« culte des anciens », « figures historiques » dans les clubs, stades « mythiques »). Un amateur de rugby se situe donc dans l'histoire ce qui explique que, plus que des « modèles », les connaisseurs semblent identifier des « figures rugbystiques », des « équipes de référence » aux styles de jeu caractéristiques d'époques (le style tout en évitement de Serge Blanco ou Jo Maso, la puissance des avants toulonnais ou bèglais par exemple).

Dans le même ordre d'idée, les adeptes ont longtemps considéré le rugby comme un conservatoire de vertus historiquement situées : amateurisme, virilisme, renforcement des permanences historiques, souci de la continuité générationnelle, rapport puissant avec le terroir, maintien d'un réseau de relations etc. Cette conception historiquement construite se concrétise par des pratiques (la 3ème mi-temps etc.) et des types d'émotions entre spectateurs et joueurs en relation avec l'histoire de la discipline. Elle explique également en grande partie l'intérêt des amateurs de rugby pour les recrutements « locaux ».

On retrouve ici d'une certaine manière ce que Claude Dubar (1998) identifie comme des *« types d'institutions identificatoires idéales »*. Ce concept traduit le primat de l'adéquation entre les valeurs d'une institution ou d'un milieu et celles d'un acteur sur une attirance pour la pratique proprement dite.

Les identifications à des joueurs ou à des périodes sont donc historiquement et culturellement construites. En d'autres termes, l'image du rugbyman français au statut social établi (les commentateurs rappellent ces statuts : l'ingénieur, le kiné, le médecin etc.) ne ressemble pas complètement à celle par exemple du « joueur fermier » néo-zélandais. Nous retrouverons ces caractéristiques dans nos donnés recueillies après des acteurs du monde du rugby palois (joueurs et supporters).

- I -

Evolution des spectacles sportifs professionnels

CHAPITRE II - Basket-ball, Rugby, professionnalisation, internationalisation des effectifs et médiatisation

N.B : se rapporter au tome d'annexes pour une présentation plus détaillée des trajectoires historiques des deux disciplines.

II.1 – La professionnalisation du basket-ball français

Après quelques années difficiles, le basket-ball connut un nouvel essor au début des années 70 en France. La création du mini-basket pour les plus jeunes ainsi que l'arrivée massive de joueurs étrangers, souvent d'origine nord-américaine (pour la plupart étudiants ou travailleurs immigrés), au sein des équipes relancèrent l'intérêt pour une pratique basculant définitivement dans le professionnalisme, une vingtaine d'années après son homologue américain (Bayle, 2000). Cette seconde phase de développement consacre l'avènement du professionnalisme et de l'internationalisation du basket-ball français. Elle se traduit essentiellement par une structuration progressive des clubs d'élite tout au long des années 80 ainsi que par une augmentation croissante du nombre d'acteurs étrangers dans les formations. Le caractère « international » du basket français, à l'image de bon nombre de ses homologues européens, s'affirme à cette période. En 1987, la création du Comité des Clubs de Haut Niveau (CCHN), organisme indépendant de la fédération chargé de gérer les clubs de Nationale I, souligne la volonté des clubs de s'inscrire durablement comme un « spectacle sportif professionnel » (Primault, 2003).

Le début des années 90 est une période faste pour le basket hexagonal. En effet, ce dernier profita de l'exposition médiatique grandissante des sports US, en particulier de la ligue de basket-ball professionnelle américaine (NBA) et de ses vedettes universellement reconnues (Bird, Johnson, Barkley et surtout Jordan). Le basket-ball en France « se popularise » sur le modèle « afro américain », le nombre de pratiquants et d'espaces de pratiques « sauvages » (les *playgrounds*) augmente de manière importante en particulier dans les banlieues populaires au sein desquelles la discipline connaît un large succès, notamment auprès des enfants issus de

l'immigration africaine (Vieille-Marchiset, 1998). L'identification des jeunes français à ces vedettes nord-américaines allait atteindre son apogée avec les JO de Barcelone et la démonstration offerte par la fameuse *Dream Team* (Wenner, 1994). Ce succès populaire provoque l'augmentation des retransmissions télévisuelles du championnat français (des matchs sont diffusés de manière hebdomadaire sur Canal + et régulièrement sur le service public) et des effectifs de spectateurs directs (Bolotny, 2003). Cette période faste est accompagnée par la reconnaissance sportive européenne grâce à la victoire du CSP Limoges (équipe phare du basket français jusqu'à la fin des années 90) à l'occasion du Final Four d'Athènes en 1993. Cependant cette victoire n'empêchera pas un certain essoufflement du basket-ball professionnel français, illustré par les déboires économiques du club limougeaud, relégué dans les divisions inférieures ainsi que par les résultats décevants des clubs sur le plan européen et de la sélection nationale lors des compétitions internationales.

Le club de l'Élan Béarnais Pau-Orthez est exemplaire dans la mesure où il connaît une certaine longévité au plus haut niveau et permet de mieux comprendre la relation entre l'histoire d'une institution et le développement d'une discipline. En effet, la trajectoire historique de cette équipe de patronage devenue une référence en matière de professionnalisation illustre ces différentes phases de développement du basket-ball en France.

II.1.1 – Le basket-ball professionnel masculin en France : état de développement

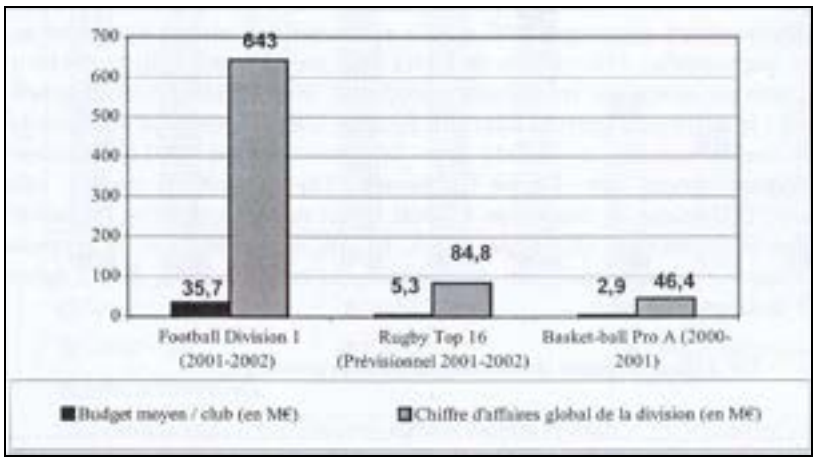
Le basket-ball professionnel masculin, par l'intermédiaire du CSP Limoges en 1993, fut la première discipline à rapporter à la France le titre européen majeur (Coupe des Champions) dans une discipline collective. Une douzaine d'années plus tard, ce titre fait toujours figure d'exception, les formations nationales éprouvant d'extrêmes difficultés à « exister » à l'échelon européen. Néanmoins les efforts de structuration des clubs de l'élite française afin de proposer un spectacle attractif dans des équipements modernes et confortables se poursuivent (dans la lignée de Pau-Orthez et son grand *Palais des Sports*, précurseur en la matière, de nombreux clubs évoluent désormais dans des salles modernes à large capacité d'accueil: Villeurbanne, Le Mans, Chalons etc.). La domination quasi-permanente de trois clubs majeurs (le CSP Limoges, depuis rétrogradé dans les divisions inférieures suite à une gestion douteuse, l'Élan Béarnais Pau-Orthez

et Villeurbanne) ces quinze dernières saisons peut expliquer le désintéressement progressif du public, notamment chez les deux derniers cités (environ 3500 spectateurs de moyenne pour la Pro A sur les trois dernières saisons – Chiffres Basket News, juillet 2005). Notons à ce sujet que la récente diversification des outsiders potentiels au cours des trois dernières saisons (Le Mans, Chalon, Gravelines) ainsi que le gain du titre 2005 par Strasbourg pourrait relancer l'intérêt de la compétition et susciter un réel engouement autour de ces formations. En ce qui concerne les clubs phares et leurs publics (en particulier Pau-Orthez), un regain d'intérêt passe par des performances répétées dans la grande ligue européenne (où la France ne peut envoyer que deux clubs compte tenu de ses modestes résultats dans les compétitions européennes ces dernières années). Il semble cependant que le plafonnement financier des clubs rende extrêmement improbable le retour des clubs français sur le plan européen. En effet, la faible puissance économique des clubs de l'élite française ne leur permet pas de recruter des joueurs de même niveau que leurs concurrents européens notamment italiens, grecs, turcs, espagnols et russes (les équipes françaises recrutant, du propre aveu des dirigeants, dans une population de joueurs de 2ème voire 3ème choix) sur un marché désormais mondial (cf. figure 1).

Ainsi, si les plus hauts budgets français « trustent » logiquement les premières places du championnat hexagonal, la tendance s'inverse à l'échelon européen au sein duquel ils font figure «d'outsiders» (les budgets de clubs tels que Villeurbanne ou Pau avoisinent 6 millions d'Euros, à titre de comparaison les clubs espagnols de Madrid ou de Barcelone affichent 12 millions et le club russe du CSKA 19 millions – Chiffres Maxi-Basket n° 264). D'une certaine manière, ces budgets limités sont à mettre en relation avec l'implantation des clubs français. En effet, contrairement à la majorité de leurs concurrents sur le plan européen, les clubs de Pro A sont majoritairement implantés dans des villes moyennes (autour de 100 000 habitants) ce qui limite à la fois l'urne de spectateurs potentiels mais également leur bassin de partenaires économiques (parmi les 24 clubs engagés en Euroligue pour la saison 2004/05, 15 clubs disposent d'un potentiel démographique supérieur à 500 000 habitants). Cette « spécificité » française a, comme on peut le comprendre, des répercussions sur ce que l'on pourrait très provisoirement appeler les identités « locales ». D'autre part, la perte de vitesse de la discipline (dans sa version française) sur le plan médiatique minore pour les clubs les retombées économiques émanant des droits télévisuels et ne leur permet pas d'offrir une visibilité aux investisseurs comparable à celle du football ou maintenant du rugby. Enfin, les lois concernant l'imposition des clubs sportifs

professionnels en France ne les autorisent pas à proposer aux joueurs des salaires équivalents à ceux qu'ils pourraient trouver dans d'autres championnats (cet argument est d'ailleurs fréquemment avancé pour expliquer les faibles résultats du football hexagonal dans les grandes compétitions européennes).

Figure 1 : comparatif des budgets moyens des clubs et des chiffres d'affaires global des élites (football, basket-ball, rugby)



Source : Bolotony 2003, chiffres Observatoire du sport professionnel/CDES. Budgets hors transferts pour le football

Cependant, le renouvellement progressif des équipements, la présence grandissante de jeunes joueurs français dans la ligue américaine et les récents résultats encourageants de l'équipe nationale (4ème à l'Euro 99, médaille d'argent aux JO de Sydney 2000, 4ème à l'Euro 2003) sembleraient constituer des supports de choix dans la tentative des dirigeants du basket-ball français de reconquérir public et médias.

II.1.2 – Le développement du basket-ball féminin en France

Les rappels relatifs à la genèse ainsi qu'à la diffusion mondiale et nationale de l'activité n'ont pas manqué de souligner sa précoce féminisation (Cf. tome d'annexes). La trajectoire historique de la pratique tout comme ses caractéristiques techniques ne sont bien évidemment pas étrangères à la mixité de la pratique. La rapide expansion du basket-ball à l'échelle mondiale n'a jamais altéré son caractère féminisé, ce qui a d'ailleurs en partie autorisé son intégration dans les activités sportives des patronages confessionnels de la région (Augustin, 2003 ; Plas, 2003). Si

l'évolution du règlement, essentiellement pour des raisons médiatiques, accroît la tolérance à l'égard de la notion de contact entre les joueurs, il n'en reste pas moins vrai que le jeu privilégie encore l'adresse et l'exploit technique (exclusion du joueur pour cinq fautes individuelles, panier à trois points etc.). La modalité de pratique féminine, aussi bien sur le plan national qu'international, fait donc partie de l'histoire de la discipline et possède une certaine antériorité sur les autres sports collectifs féminins. L'importante féminisation du basket-ball s'objective aussi bien au niveau des pratiquants que de la répartition sexuelle au sein des publics (Augustin, 1995 ; Bromberger, 2000 ; Charlot et Clément, 2004). Ainsi en 2002, on dénombre 171 982 femmes parmi les 431 409 licenciés que compte la Fédération Française de basket-ball soit environ 40 % de l'effectif total (chiffres FFBB).

A l'instar de son homologue masculin, la pratique féminine va également connaître dans les années 80 une professionnalisation de ses formations d'élite localisées pour la grande majorité dans des petites villes (parmi les meilleurs clubs de l'élite actuelle on compte : Mondeville, 10 000 habitants ; Bourges, 76 000 habitants ; Valenciennes, 42 000 habitants). L'émergence du professionnalisme au sein des élites masculines va influencer la répartition géographique des clubs d'élite féminins notamment en France. En effet, les contraintes économiques inhérentes à la gestion d'une équipe professionnelle masculine vont progressivement interdire la participation de villes de très petite taille incapables d'assumer une telle charge (le cas d'Orthez en est une parfaite illustration). Dans le cadre de la pratique féminine, les contraintes budgétaires sont moins lourdes autorisant de fait la « survie » d'équipes d'élite localisées dans les cités de taille réduite (le club de Mirande, petite ville du Gers comptant 3500 habitants, fut à trois reprises Champion de France entre 1987 et 1990).

Par ailleurs, comme pour la grande majorité des disciplines pratiquées de manière professionnelle, nous devons mettre en exergue les différences entre le milieu masculin et féminin d'un point de vue économique, sportif et médiatique (Cf. Tab. 4). Le basket-ball professionnel féminin génère beaucoup moins d'argent comparativement aux sommes parfois colossales transitant dans le milieu masculin américain. Si l'on raisonne en terme de « spectacle », le caractère attractif du basket-ball réside à l'heure actuelle essentiellement dans la vitesse d'exécution et les prouesses athlétiques des pratiquants. La pratique de haut niveau féminine présente de nombreuses similitudes avec la pratique masculine. Cependant les

différences de potentiel athlétique entre joueurs et joueuses minorent l'aspect spectaculaire des rencontres féminines aux yeux du grand public.

Cette composante essentielle évoquée dans de nombreux travaux s'intéressant au spectacle sportif dans une perspective socio-économique (Sobry, 2003) conditionne bien évidemment l'intensité du traitement médiatique d'une discipline, le spectacle sportif féminin étant dès lors bien moins exposé que son homologue masculin. Malgré les récents excellents résultats de l'équipe nationale mais également de clubs tels que Valenciennes ou Bourges dans les compétitions européennes, la médiatisation du basket féminin est toujours faible (excepté à l'occasion de certains grands rendez-vous).

Ces particularités du basket professionnel féminin ont des répercussions, comme on peut s'en douter, à la fois sur le niveau d'organisation des clubs mais également sur le statut des joueuses dont les rétributions sont de facto bien moins importantes que celles des joueurs (en France, le salaire « moyen » des hommes est au moins deux fois supérieur à celui des femmes à l'exception de certains cas particuliers). Par la même, les joueuses évoluent dans des salles aux capacités d'accueil restreintes (1500 places en moyenne) au sein de clubs à l'encadrement (staff technique, médical et administratif) moins étoffé (le budget moyen d'un club de la Ligue Féminine de Basket-ball en France avoisine 1 million d'Euros, celui des clubs masculins de Pro A est de l'ordre de 3 millions). L'écart tend néanmoins à se réduire pour les équipes majeures telles que Bourges ou Valenciennes (aux budgets certes nettement supérieurs à ceux de la majorité de leurs concurrents nationaux), témoignant d'une volonté certaine d'optimiser le caractère « professionnel » de l'élite féminine hexagonale également illustrée par la progressive disparition de clubs ne pouvant économiquement pas s'inscrire dans cette mouvance (la mise en liquidation en 1998 du club de Mirande précédemment évoqué préfigure cette situation). Cependant, ces cas isolés ne doivent pas masquer le maintien de disparités conséquentes entre milieu de pratique féminin et masculin.

Tableau 4 : Comparatif basket-ball professionnel masculin et féminin en France (2003/2004)

Caractéristiques	**Basket masculin (LNB)**	**Basket féminin (LFB)**
Nombre de clubs	18	12
Budgets moyens (en euros)	Autour de 3,5 Millions	Autour de 1 Million
Taille des villes d'accueil	Moyenne	Moyenne à petite
Capacité des salles	En moy: 4000 places	En moy : 1500 places
Exposition médiatique	Faible	Très faible
Résultats sélection nationale	Honorables	Très honorables
Résultats Compétitions Européennes	Faibles	Excellents

Conclusion - Une pratique « américaine » dominante

Il ressort de l'ensemble des données précédentes qu'aujourd'hui le basket-ball constitue un exemple « idéal typique » de la mondialisation des produits sportifs. En effet, il illustre de manière exemplaire, au même titre que d'autres produits « spectaculaires » (films, séries télé, etc.), le phénomène d'appropriation des modèles culturels initiés et développés aux Etats-Unis. Dès lors, la plupart des modèles de « stars » du jeu sont évidemment américaines ou « américanisées » (à l'instar du jeune français Tony Parker) Cela dit, malgré cette inscription dans la culture mondiale fortement américanisée y compris au niveau des tenues (chaussures, vêtements amples etc.) ou des manières d'être (encouragements entre partenaires, défi « verbal » et physique etc.), la pratique conserve ses contraintes initiales, en particulier l'interdiction du contact comme argument systématique du jeu et la permanence de la responsabilisation individuelle. Cette « contrainte défensive » accentue les qualités d'adresse des joueurs tout en favorisant des gabarits « hors normes » (tel que le pivot américain Shaq O'Neal, 2,15 m pour 140 kilos) On peut désormais parler du basket-ball américain comme du « modèle » de pratique le plus diffusé, autorisant la starisation et la mise en scène d'un type de jeu spectaculaire (dextérité,

maîtrise corporelle, etc.) tout en préservant son image de sport féminisé depuis le début au nom des mêmes principes techniques. Ainsi, une des pratiques les plus professionnalisées est également la plus féminisée, cas assez exceptionnel dans l'espace des sports collectifs. La légitimité du basket-ball professionnel féminin n'est donc jamais remise en cause (contrairement à ses homologues du football féminin ou du rugby féminin). C'est pour cette raison que nous avons intégré dans notre travail le cas du basket-ball féminin tarbais afin de procéder à une analyse comparative. D'autre part, l'internationalisation du marché des joueurs de basket-ball autorise une analyse fine du processus de localisation des étrangers dans un espace urbain délimité comme les villes de Tarbes et Pau. Dans la mesure où on considère une relation entre organisation, gestion, histoire des clubs et le statut des joueurs dans le processus de construction d'une « identité locale », le cas du basket-ball apparaît relativement heuristique dans l'optique d'appréhender le statut du spectacle sportif professionnel dans les villes moyennes.

II.2 – Le rugby français : une professionnalisation lente, conflictuelle et facteur d'évolution

La professionnalisation du rugby français se heurte à une double contrainte. D'une part le rugby à XV représente symboliquement l'ethos amateur tout en exprimant historiquement une méfiance à l'égard du processus de professionnalisation (Cf. tome d'annexes). L'acquisition progressive du statut de sport « local » permettant des affrontements à l'intérieur d'une aire particulière (le Sud Ouest) rend dès lors le principe de gratuité de l'engagement d'autant plus prégnant.

Cependant, la résistance au professionnalisme dans les bastions historiques du rugby à XV en France ne se fonde pas sur les mêmes raisons que dans le cas du rugby anglais. Lors de « la guerre des ballons », le XV s'oppose au XIII en valorisant la capacité de ses joueurs à défendre bénévolement l'honneur local. Il ne faudrait pas penser que la résistance est de même nature que celle de la bourgeoisie anglaise ce qui d'ailleurs explique clairement le fait que les pays britanniques entrent résolument dans la logique du professionnalisme au moment où leur supériorité sportive était remise en cause. Ainsi, le professionnalisme bouleverse moins le rugby britannique que le rugby du Sud Ouest de la France où les résistances au professionnalisme visent également à préserver un statut ou une certaine notoriété locale.

Le refus « officiel » du professionnalisme n'interdit pas cependant « l'amateurisme marron », terme désignant le financement officieux de beaucoup de joueurs tout en préservant un pseudo idéal amateur. Néanmoins le principe du financement occulte n'implique pas une économisation du milieu (autrement dit une relation forte entre la sphère économique et la sphère sportive), il agit telle une compensation et renforce les réseaux locaux et les jeux de pouvoir. On comprend alors que le processus de professionnalisation heurte des stratégies de bon nombre d'acteurs locaux (dirigeants, hommes politiques etc.)

Le processus de professionnalisation et l'économisation du jeu qu'il implique amène une certaine « transparence » sur le plan de la gestion financière et « humaine » des clubs en établissant la notion de contrat, en spécialisant les rôles des acteurs (joueurs, techniciens mais également dirigeants) et en éclaircissant les modalités de gestion.

Ces « aménagements » structurels expliquent en grande partie l'hypocrisie cultivée dans le milieu dans la mesure ou la professionnalisation bouleverse les situations acquises.

La fin des années 80 et le début des années 90 stigmatiseront cette relation « houleuse » qui verra le milieu rugbystique cultiver une certaine hypocrisie face à cette question de la rémunération des joueurs (Augustin et Garrigou, 1985 ; Escot, 1996 ; Nier, 1998).

Rappelons que cette question fut au cœur des oppositions « fratricides » avec le football puis le jeu à XIII (Fassolette, 1996). Le statut grandissant en France du rugby à XV dans l'espace des « sports spectacles » médiatisés va en quelque sorte contraindre les dirigeants nationaux à se mettre « en conformité » avec le modèle déjà adopté par ses homologues du football et du basket-ball notamment mais également avec d'autres zones prestigieuses du rugby (pays britanniques et nations de l'Hémisphère Sud). A partir de 1995, les joueurs de rugby français peuvent opter pour le statut de rugbyman « professionnel » à l'instar de leurs homologues britanniques ou ceux de l'Hémisphère Sud, précurseurs en la matière dès le début des années 90. Par ailleurs, au-delà de la mutation du statut des joueurs (et cadres techniques), la processus de professionnalisation concerne également les clubs contraints d'adopter des stratégies de re-structuration parfois importantes selon leurs états de développement respectifs. Ce processus de professionnalisation qui dans d'autres disciplines fait figure de simple évolution statutaire prendra dans le milieu rugbystique français des allures de révolution (transformation multidimensionnelle) et générera de fortes résistances chez les partisans d'un « conservatisme originel ». Il implique en effet de multiples bouleversements dans le « système rugby » tant au niveau sportif (joueurs,

caractéristiques des joueurs et du jeu), économiques (création d'un « marché »), symbolique (image du rugby à XV), organisationnel (redistribution du pouvoir au sein des clubs) qu'identificatoire (rapport entre la communauté locale et l'équipe).

- Professionnalisation et joueurs de rugby

Pour les joueurs et entraîneurs, la pratique du rugby devient une activité professionnelle à part entière (le joueur cumulant bien souvent par le passé son activité rugbystique avec un autre emploi à temps partiel) engendrant des devoirs envers des clubs devenus désormais « employeurs » (obligation de moyens et de résultats). Dans ce cadre, le joueur se positionne donc comme un élément d'un marché concurrentiel ce qui a pour conséquence d'augmenter considérablement sa mobilité (Fleuriel, 2000 ; Chaix, 2003). La création en 1998 d'un syndicat des joueurs (nommé aujourd'hui *Provale*) et l'émergence des agents (profession jusqu'alors peu répandue dans le milieu) illustrent ce basculement dans une économie de marché. Le processus renvoie donc à une sorte de re-définition de « l'identité du rugbyman » contraint de rationaliser son entraînement et d'abandonner toutes pratiques susceptibles de nuire à son rendement sportif (excès alimentaires, consommation d'alcool, sorties nocturnes etc.). A l'image « rabelaisienne » du rugbyman se substitue à présent celle du rugbyman athlétique, sculptural, célébrée par le calendrier des *Dieux du Stade* édité à l'initiative du Stade Français et de son « médiatique » président Max Guazzini. Les « avants » rondelets dédiés à la mêlée et aux tâches obscures ont laissé place à des joueurs affûtés et techniquement polyvalents. De la même manière, les joueurs des lignes arrières souvent représentés par le passé comme filiformes et maîtres dans l'art de l'évitement sont progressivement remplacés par des athlètes, certes rapides, mais beaucoup plus « massifs » (1m 90 pour 100 kilos sont les mensurations aujourd'hui standard) utilisés comme « perce murailles ».

- Professionnalisation et rationalisation du jeu

Les mutations engendrées par le professionnalisme au niveau des joueurs ont bien évidemment des répercussions sur la « forme » de jeu produit. La mobilité accrue des cadres techniques et des joueurs, le décryptage systématique (et approfondi) des phases de jeu de l'équipe comme de celles de ses concurrents génèrent une certaine uniformisation des styles.
La dimension athlétique des joueurs et l'évolution des morphotypes selon les postes ont accentué la vitesse du jeu. Parallèlement à l'éradication des attitudes trop brutales, on observe une nette diminution des phases statiques, des libérations de balle plus rapides et une importance grandissante du « jeu au pied » (gain de terrain, replacement défensif, jeu « dans le dos » du rideau défensif etc.). Cet « effort » va dans le sens d'une amélioration de la lisibilité du jeu, caractéristique quasi-obligatoire dans l'optique de présenter un « produit » attrayant et de fidéliser un public « profane ». Les aptitudes d'une formation à défendre sans faire de fautes constituent à présent une composante essentielle à la victoire, l'expertise actuelle des « buteurs » (jusqu'à parfois 60 mètres des buts) sanctionnant bien souvent au niveau du score les erreurs défensives. Dès lors, le « style de jeu » pratiqué se rapproche de celui du « frère ennemi » treiziste. A ce niveau, il semble pertinent de souligner qu'après avoir longtemps œuvré pour l'interdiction du jeu à XIII (Fassolette, 1996), le modèle professionnel du rugby à XV s'inspire aujourd'hui de l'expérience treiziste en la matière.

- Professionnalisation et organisation des clubs

La professionnalisation du rugby français est synonyme de modifications structurelles au niveau des clubs. Comme nous l'avons esquissé auparavant, l'économisation croissante dont fait l'objet l'élite rugbystique a modifié l'organisation des clubs et leur gestion (Fleuriel, 2000 ; Chaix, 2003). Le mode d'organisation « patriarcal » autour de figures historiques (« les gros pardessus » dans le jargon rugbystique) particulièrement influentes caractérisant le rugby de la période pré professionnelle est progressivement remplacé par des équipes dirigeantes plus diversifiées (incluant parfois des acteurs extérieurs à la « famille rugby ») au sein desquelles on observe une grande sectorialisation (président, responsable marketing et communication, gestionnaire, manager général etc.) à l'image du monde de l'entreprise dont sont issus bon

nombre de ces « nouveaux décideurs ». C'est très certainement à ce niveau que l'expression des résistances a été la plus forte. En effet, le processus de professionnalisation transforme les hiérarchies et la structure du pouvoir en mettant en cause les modes de gestion de certains dirigeants, bouleversements auxquels certains dirigeants des clubs de XV ne veulent risquer de s'exposer. Dans ce cadre, on peut comprendre que la transition entre amateurisme et professionnalisme (d'un point de vue structurel) ainsi que la permissivité « locale » quant au changement de statut des joueurs du rugby à XV est facilitée dans des aires géographiques au sein desquelles subsiste une forte concurrence entre XIII et XV (voir en France la région catalane). Le souci de rationalisation perçu dans la préparation des joueurs comme dans les formes de jeu s'objective donc également au niveau de l'organisation des clubs. Il paraît dès lors évident, compte tenu des modifications structurelles et symboliques profondes qu'a entraîné le processus de professionnalisation sur la pratique du rugby à XV d'élite en France, que la relation entre le public et les joueurs (et plus largement les équipes) a également évolué.

-- Professionnalisation et communauté locale

La professionnalisation du rugby à XV et ses corollaires que sont l'accroissement des enjeux économiques et sa médiatisation accrue sur le plan local et national pose légitimement la question de ses retombées sur les rapports entre la communauté locale et les joueurs. En effet, le fort ancrage local des clubs, la création d'un espace de concurrence relativement restreint (le Sud-Ouest de la France), la faible internationalisation des effectifs, la prépondérance d'un recrutement « local » et le statut « amateur » des joueurs exerçant une activité professionnelle au sein de la localité favorise l'émergence de processus identificatoires puissants entre joueurs et communauté locale. En effet, si les clubs de rugby à XV bénéficient d'un grand prestige au sein de leurs « foyers », c'est essentiellement parce que les acteurs du spectacle sportif étaient aussi des acteurs influents de la « vie locale » en cultivant une certaine proximité avec les habitants de l'espace. La professionnalisation de la discipline « casse » en quelque sorte cette logique en produisant une certaine mise à distance de l'athlète à l'égard des membres de la communauté. N'exerçant plus d'activité professionnelle (autre que le rugby) au sein de l'espace comme ce fut longtemps le cas (Augustin et Garrigou, 1985 ; Darbon, 1995, 1997 ; Saouter, 2000), les joueurs professionnels se consacrent désormais pleinement à leur activité de sportif professionnel et par

la même n'hésitent plus à changer de club au gré des challenges sportifs mais également économiques. Dans cette optique et afin de répondre efficacement à l'obligation de résultats qu'exige la pratique professionnelle, le joueur optimise son entraînement souvent au détriment de sa « vie sociale ». A l'instar de leurs homologues footballeurs ou basketteurs, le rugbyman professionnel s'installe dans une routine qui le conduit à une sorte d'isolement volontaire, vivant dans une « bulle » pour reprendre l'expression même du milieu. Souvent à leur insu, les joueurs héritent dès lors d'un statut social particulier au sein de la communauté. L'intérêt croissant du public pour les spectacles sportifs combiné à la multiplication des enjeux économiques implique un traitement médiatique plus important aussi bien sur le plan local que national. Le regard de la communauté sur ses joueurs s'en trouve modifié suivant le mode suivant : plus on parle du joueur et plus la distance entre « lui » et les « autres » augmente. Cette distanciation s'accompagne d'une prise de conscience collective des enjeux économiques présents dans le milieu (et par extension du montant des revenus perçus par les joueurs) qui n'est pas sans conséquence sur les rapports entretenus avec les membres de la communauté et en particulier les spectateurs[5].
Nous tenterons, par l'intermédiaire des joueurs palois, de repérer ces effets de la professionnalisation sur le statut des joueurs et leur rapport aux membres de la communauté locale.

II.2.1 – Rugby à XV professionnel en France : état de développement

Malgré cette inscription locale forte et cette grande sensibilité historique, le rugby à XV français a paradoxalement entamé une mutation radicale et rapide. En effet, en dépit du caractère « officiel » récent de sa professionnalisation, le rugby à XV occupe à présent la seconde place au rang des disciplines les plus médiatisées dans l'hexagone. Les clubs d'élite évoluant dans le Top 16 (et désormais Top 14) disposent de budgets conséquents (en moyenne 2 fois supérieurs à ceux de leurs homologues du basket-ball) leur garantissant une grande compétitivité à l'échelon européen. A titre d'exemple, les deux finalistes de l'édition 1995 du championnat de France, Toulouse et Castres affichaient respectivement à cette date des budgets s'élevant à 2 et 1,5

[5] Les écarts constatables entre les émoluments des sportifs et les salaires moyens des habitants d'un espace géographique génèrent des réflexions acerbes. Notons par ailleurs que cette indignation est amplifiée à la suite d'une saison décevante sur le plan sportif ou d'un résultat négatif (voir par exemple en France les retombées de la Coupe du Monde de football en 2002).

millions d'euros, le salaire moyen des joueurs gravitant autour de 4000 euros par mois. Dix ans plus tard, le Stade Toulousain peut afficher un budget de 17 millions d'euros tandis que le budget de Castres avoisine 9 millions d'euros. Le salaire moyen des joueurs est bien évidemment revu à la hausse, entre 7500 et 9000 euros voire jusqu'à 30000 euros pour certains joueurs « vedettes » (internationaux français et autres stars britanniques ou de l'hémisphère sud - Chiffres Lettre de l'économie du sport, 18 mars 2005).

Cette avancée rapide peut s'expliquer par le fait que la condition même de l'existence locale est liée à la capacité de se maintenir dans l'élite. Dans cette perspective, l'économisation de la discipline et son acceptation sont les conditions sine qua none à la persistance du statut local du rugby.

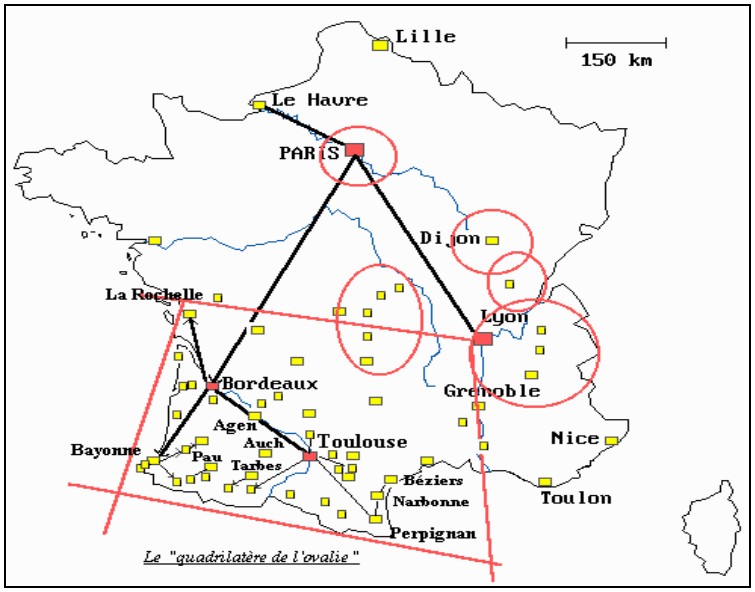
La quête d'un élitisme certain qui s'exprime dans la mise en place de formules de championnat aux nombres de clubs toujours plus réduits (16 clubs puis 14) accroît cette nécessité de professionnalisation. Elle assure en outre des affrontements de qualité et génère des affluences croissantes dans les stades (plus de 6000 spectateurs de moyenne pour l'exercice 2003/04 - Chiffres OSP). Afin de pouvoir défendre leur place au sein de cette élite resserrée, les clubs sont nécessairement conduits à accentuer leurs efforts en terme de structuration et de gestion, le soutien financier de mécènes importants (Fabre à Castres, Cap Gémini à Biarritz, Martinet à Bourgoin, Michelin à Clermont etc.) devenant quasi nécessaire à une éventuelle réussite. Progressivement, l'élite du rugby français a donc, logiquement pourrait-on dire, vu disparaître les clubs de villages et plus généralement de petites villes au profit de ceux des villes moyennes aux bassins économiques plus importants.

La seule nuance sur le plan strictement sportif formulable jusqu'ici à l'encontre de ce nouveau « visage » du rugby à XV français pourrait résider dans le manque de compétitivité de certaines formations, qui en dépit du déploiement d'efforts de structuration conséquents, ne peuvent réellement rivaliser avec les « poids lourds » du TOP 16 (et TOP 14) que sont aujourd'hui Toulouse, Paris, Biarritz et à une moindre échelle Castres, Bourgoin, Montferrand et Perpignan (ces 7 clubs regroupant la majorité des joueurs internationaux français). On assiste dès lors à la constitution d'un « club fermé » de prétendants au titre, les ténors manquant rarement à l'appel lors des phases finales (Biarritz, Toulouse et le Stade Français Paris se partageant les honneurs depuis une dizaine d'années). Pour les autres, l'objectif prioritaire reste donc de ne pas être reléguer en Pro D2 (échelon inférieur) la saison suivante. A ce niveau, le rugby à XV a donc

là aussi en quelque sorte « rattrapé » ses homologues plus précocement professionnalisés du football et du basket-ball, disciplines dans lesquelles la puissance économique de certains clubs leur permet de s'inscrire dans la durée parmi les formations « phares » (Lyon, Marseille, Monaco, PSG en football, Pau-Orthez et Villeurbanne en basket-ball). On note par ailleurs que dans le cadre du rugby, cette logique est renforcée par les évolutions récentes du jeu et sa rationalisation croissante qui « interdisent » la confrontation entre des formations de niveaux très éloignés par mesure de sécurité, les victoires des plus faibles sur les plus forts se faisant de toute manière extrêmement rares contrairement à ce que l'on peut régulièrement observer en football (la compétition de la Coupe de France constitue à ce niveau une illustration caractéristique).

Conclusion - Le rugby à XV, un statut particulier dans l'espace des sports français

Il ressort de l'ensemble de ces données que le rugby à XV dispose d'un statut particulier dans l'espace des sports français. Sport « régional » sur le plan national, intimement lié à l'image du Sud Ouest, il offre, notamment dans cette zone géographique précise, la possibilité d'observer des affrontements reproductibles entre des « localités » géographiquement proches (cf. carte 1)



Carte 1 : le rugby en France (Source Jean-Christophe Sanchez – site web perso)

Cependant, comme nous l'avons vu, cette pratique « régionale » génère une mobilisation nationale dans le cadre des affrontements internationaux (voir l'engouement autour de la Coupe du Monde et du Tournoi des 6 Nations, remakes constants des affrontements avec les britanniques qui perpétuent en quelque sorte l'histoire). Malgré la professionnalisation récente de la pratique, son ancrage historique est réactivé de façon permanente et lui permet d'être encore appréhendé comme un conservatoire des vertus « viriles » et « masculines ». Le caractère récent et conflictuel de sa professionnalisation comme à une moindre échelle de sa féminisation (très relative) attestent de la prégnance de cette dimension symbolique. Dans notre travail, cet aspect « central » se retrouvera au moment entre autre d'aborder les questions du rapport au spectacle et des attentes des spectateurs. Les conceptions du jeu et « du métier » des joueurs seront également orientées par cette dimension symbolique.

Dans la mesure où notre travail aborde les questions du rapport au spectacle et des attentes des spectateurs, il va de soi que nous tenterons de révéler le poids de ces dimensions symboliques dans cette relation.

II.3 – Basket-ball, Rugby et internationalisation des effectifs : des modèles différenciés

Les trajectoires historiques des deux disciplines vont conditionner, comme on peut s'en douter, leurs positionnements respectifs vis-à-vis du processus d'internationalisation des formations. En effet, la diffusion quasi-globale du basket et celle plus « régionalisée » à l'échelle mondiale du rugby vont réguler de manière importante les flux migratoires de leurs élites (Bale & Maguire, 1994 ; Maguire & Pearton, 2000 ; Gudmundur, 2001). Cet aspect constitue bien évidemment une donnée essentielle lors de la composition des équipes professionnelles. Une grande partie de notre tâche consistera, dans la lignée des travaux de Falcous et Maguire (2005), à déterminer les incidences de l'accroissement du nombre d'acteurs étrangers sur la dimension « identitaire » des spectacles sportifs étudiés, particulièrement en ce qui concerne les rapports entre les équipes et les publics. A cet effet, le questionnaire diffusé auprès des spectateurs comporte certaines questions interrogeant de manière directe leur « rapport » à l'internationalisation des équipes (par exemple, êtes vous pour ou contre les mesures visant à limiter le nombre d'étrangers par équipe ?).

II.3.1 – Le basket-ball professionnel ou une mobilité intégrée

Le basket-ball fut très tôt soumis aux migrations de joueurs, compte tenu du grand nombre de « foyers » géographiques au sein desquels il s'est développé et du dynamisme de sa professionnalisation. Dès les années 60, un nombre important de joueurs américains, souvent non retenus dans les ligues majeures aux USA, s'expatrie principalement en Europe de l'ouest. Les échanges restent quasiment unilatéraux, des USA vers l'Europe de l'ouest (seul un nombre très réduit de joueurs non américains évolue alors en NBA), jusqu'au début de la décennie 90. Parallèlement, les mouvements de joueurs « nationaux » s'intensifient au sein des « nations de basket ». L'activation du processus de mondialisation, conjuguée aux bouleversements politiques dans certaines régions, aux modifications législatives et au développement des technologies de communication à grande échelle, va considérablement modifier le volume des échanges concernant cette discipline. En supprimant la notion de quota de joueurs étrangers (issus de la CEE) par équipe, l'arrêt Bosman (promulgué en 1995) intensifie considérablement les flux migratoires sur le plan continental. Les joueurs originaires de l'Europe de l'est investissent alors massivement le marché de l'Europe de l'ouest (exode ayant déjà débuté avec la chute de l'Union Soviétique en 1989). Notons que cette arrivée massive revêt une certaine importance dans notre perspective puisque, comme nous le verrons, la socialisation « sportive » de ce type de joueurs est foncièrement différente de celle des joueurs américains. L'ouverture du marché à l'ensemble des nations provoque une internationalisation rapide des effectifs en France et en Europe plus généralement. Ainsi en 2001, environ la moitié des joueurs évoluant en Pro A (élite française) sont étrangers, représentant 36 nationalités. Avec en moyenne 5 éléments étrangers dans son équipe première sur les quatre derniers exercices (pour 12 joueurs inscrits sur la feuille de match), L'Élan Béarnais Pau-Orthez n'échappe pas à cette dynamique. Le récent arrêt Malaja (février 2003) élargit encore le domaine des possibles en matière de recrutement pour les clubs européens. Malgré des accords de principe visant à limiter le nombre de joueuses étrangères dans chaque formation (en France tout du moins avec un « gentlemen agreement » entre les différents présidents des clubs de la LFB), le milieu féminin internationalise également ses effectifs. Ainsi le Tarbes Gespe Bigorre, club étudié dans ce travail, compte en moyenne 4 joueuses étrangères dans son effectif ces dernières saisons. En parallèle, avec la montée progressive du niveau de jeu en Europe, on constate depuis quelques années un investissement du marché américain par un

nombre croissant de joueurs d'origine européenne. Les années 2000 sont ainsi marquées par un afflux constant de jeunes joueurs, recrutés mondialement, vers les USA. Ces contingents étrangers fournissent aussi bien le réservoir universitaire (NCAA) que celui de la ligue professionnelle NBA (en 2003/04, 80 joueurs non américains évoluent en NBA, 36 nationalités sont représentées). Le nombre de joueurs non américains « draftés » (sélectionnés par des franchises professionnelles NBA) augmente chaque saison (actuellement environ 30 % d'une promotion). Aux échanges par le passé unilatéraux succèdent aujourd'hui des échanges plus « égalitaires » entre les Etats-Unis et le continent européen.

II.3.2 – L'ouverture progressive du rugby à XV

Le volume d'échange dans le domaine du rugby à XV n'est évidemment pas comparable avec celui du basket-ball en raison de son caractère plus régional sur le plan mondial, même s'il est en nette augmentation depuis l'avènement du professionnalisme.

Longtemps, les migrations des joueurs de rugby s'effectuaient à l'échelon local ou national, les « amateurs » quittant bien souvent un club pour un autre club voisin (conduite généralement mal perçue dans le milieu rugbystique). Avant la phase de professionnalisation, l'apport étranger était marginal, se résumant à la présence de quelques « gentlemen rugbymen » désireux de découvrir de nouveaux territoires et cultures (et exerçant généralement une profession dans le pays d'accueil) (Lecocq, 2005). Ici encore les échanges étaient de type unilatéraux, les pays du Commonwealth irrigant les autres « terres de rugby ». Il faut attendre l'avènement du professionnalisme au milieu des années 90 pour que l'ouverture du marché des joueurs soit réellement fonctionnelle. Bien évidemment, on notera ici ou là quelques expériences « pionnières » avant cette période, mais ces échanges internationaux et parfois intercontinentaux restent quand même anecdotiques (certains joueurs, français notamment, intègrent des formations des provinces de l'Hémisphère Sud: Galtier, Lacroix ou Roumat par exemple). L'officialisation du professionnalisme conjuguée à la médiatisation croissante de la discipline va profondément modifier la donne.

A l'instar de leurs homologues du basket-ball ou du football, les clubs de l'élite deviennent des entreprises de spectacle aux exigences de performance élevées. Le recrutement de

joueurs hexagonaux très performants devient coûteux, voire parfois insuffisant, pour espérer s'imposer au sein de l'élite. Les apports étrangers s'inscrivent dès lors dans la logique de rationalisation du jeu et de sa gestion. On assiste rapidement à une intensification notable des flux migratoires à tous les niveaux : national, international et intercontinental. Aujourd'hui, ces flux impliquent aujourd'hui majoritairement des acteurs britanniques mais également un nombre croissant de joueurs provenant de l'ensemble des « territoires » du rugby (Amérique du Sud, France, Italie, Pays de l'Est et nations de l'Hémisphère Sud) (Chaix, 2003). Notons cependant que dans le cadre d'échanges intercontinentaux, les flux vont quasi-exclusivement dans le sens Hémisphère Sud et Amérique du Sud vers le continent européen, le nombre de joueurs optant pour le trajet inverse restant minime. Ce constat renforce l'idée selon laquelle, pour les joueurs de rugby, les championnats français ou anglais d'élite ont globalement un statut comparable à celui de la NBA en basket-ball.

Au recrutement longtemps de type « local » des clubs de rugby succède une stratégie d'internationalisation des formations. Actuellement, 20 % des joueurs professionnels en France sont étrangers (pour un contingent d'environ 1000 joueurs), proportion apparemment faible comparativement au milieu du basket-ball mais importante pour le monde du rugby. L'équipe première de la Section Paloise compte ainsi en moyenne 6 acteurs étrangers dans son effectif sur les trois dernières saisons. Elle est à ce titre assez représentative du degré d'internationalisation actuel des clubs français en rugby à XV.

Les bouleversements inhérents à l'internationalisation des disciplines ne sont pas sans conséquence, comme on peut s'en douter, sur le statut respectif des joueurs au sein des clubs. Il semble dès lors nécessaire d'aborder la question des statuts de joueurs (ses) en basket-ball masculin et féminin et en rugby à XV.

II.3.3 – Joueurs (ses) de basket-ball et de rugby à XV : des statuts très différenciés

L'intensification des flux migratoires en matière de sportifs professionnels, provoquée en grande partie par les réglementations actuelles régissant la circulation des joueurs, a pour principale conséquence la multiplication du nombre d'acteurs étrangers évoluant au sein des équipes. Cependant, il est nécessaire de noter que selon les disciplines et leurs trajectoires respectives dans « l'espace des sports » local, national et international, le statut des acteurs du

terrain et particulièrement du « joueur étranger » est sensiblement différent, ce qui n'est pas sans répercussion lorsque l'on s'intéresse d'une part aux phénomènes identificatoires entre un public et son équipe mais également d'autre part aux gestions de carrière des acteurs.

En effet, être un « local », un « international français » ou un « étranger » n'implique pas un positionnement statutaire équivalent dans les milieux du basket-ball et du rugby à XV. Aborder cette question du statut actuel des joueurs et joueuses est fondamental dans le cadre de ce travail puisque indispensable d'une part à une bonne compréhension du rapport existant entre une équipe et son public mais également d'autre part à l'éclaircissement du processus d'intégration « locale » auquel sont sujets des acteurs évoluant dans un spectacle sportif longtemps appréhendé comme un vecteur d'expression du « local ».

Nous allons dans un premier temps nous intéresser, dans chaque discipline, au statut des joueurs et joueuses dits « locaux » pour, par la suite, traiter celui des joueurs évoluant également au sein des équipes nationales françaises, et enfin évoquer le cas complexe des acteurs « étrangers ».

N.B méthodologique : cette partie fera l'objet d'insertion d'extraits d'entretiens réalisés dans le cadre de ce travail qui, à notre sens, sont particulièrement illustratifs des situations respectives des acteurs.

II.3.3.1 – Le statut de « joueur local »

Quel que soit le spectacle traité, on assiste à une naturalisation du statut des acteurs selon leurs origines et leurs trajectoires sportives. Ainsi, parallèlement au statut d'étranger, se développe celui de joueur « local ». Ce qualificatif revêt des significations sensiblement différentes en fonction des disciplines, de leurs histoires respectives et de leurs positionnements par rapport à la professionnalisation ou au processus d'internationalisation.

Sport « régional » à l'échelle mondiale, le rugby de haut niveau, durant une longue période, recrute ses joueurs localement. On retrouvera dès lors au sein des compositions d'équipe une majorité d'acteurs originaires de la région, voire de la localité. Etre un « local » implique de s'engager totalement au service de la communauté. La rareté des apports étrangers ou de joueurs français non originaires de la région a en quelque sorte banalisé ce statut de « local » tant les joueurs non locaux étaient rares. L'évolution récente du positionnement du rugby par rapport aux processus de professionnalisation et d'internationalisation semble avoir quelque peu modifié cette

situation. En effet, au plus haut niveau de pratique et même si cela est à pondérer selon les clubs, le nombre de joueurs locaux a considérablement diminué, au point d'être largement minoritaire dans certains clubs (passage d'un état de prolifération des « locaux » à un état de raréfaction). Le professionnalisme croissant accroît la mobilité des joueurs hexagonaux, dont la valeur marchande a pour certains considérablement augmenté. Il conduit par ailleurs à internationaliser les effectifs pour d'une part optimiser la compétitivité des équipes mais aussi pondérer les exigences salariales des joueurs français.

« Les salaires des joueurs français sont montés très vite à tous les niveaux, même dans le cas de joueurs très moyens. On s'est aperçu que l'on pouvait s'attacher les services de joueurs étrangers de très bonne qualité, des joueurs qui avaient fait la Coupe du Monde ou jouant dans des clubs Anglais, et qui étaient beaucoup moins chers ou du même niveau que des joueurs Français qui eux n'avaient vraiment pas le niveau ! On a dû faire des choix… aller chercher des Morgan, des Jolly, des Guatieri, des Tincu [*joueurs étrangers évoluant actuellement à la Section*] qui palliaient les carences au niveau de la formation et les problèmes de budget qui empêchaient de recruter dans le potentiel du rugby Français parce que les gars étaient trop chers ». (Jean Louis Luneau, directeur sportif de la Section Paloise).

Cette évolution conduit indubitablement à redéfinir symboliquement le statut de joueur « local » dans le monde du rugby de haut niveau.

« J'étais fier de jouer à Pau, le club s'était ouvert vers l'extérieur, on était devenu le symbole du Béarn donc c'est vrai que j'étais fier de porter le maillot Palois ! Je sais que les gens m'aimaient bien par rapport à d'autres, je restais à la buvette boire un coup, discuter et puis j'ai toujours revendiqué une culture « Béarnaise » donc… des fois, dans les vestiaires avant les matchs, je me disais, par rapport à des gars qui n'étaient pas d'ici : « Pau, c'est le pic du Midi d'Ossau etc… » (Pierre Triep-Capdeville, joueur « local » de la Section Paloise)

Cette spécificité du statut de « local » est également perceptible dans le milieu du basket-ball, même si, à la différence du rugby, son inscription dans le temps est plus ancienne. La diffusion globale ainsi que la professionnalisation et l'internationalisation précoces de la pratique ont effectivement rapidement raréfié le contingent de joueurs pouvant légitimement revendiquer cette étiquette (le cas de l'Élan Béarnais est à ce niveau particulier comme nous le verrons par la suite). Le cosmopolitisme affiché des effectifs du basket-ball professionnel octroie dès lors aux joueurs « locaux » un statut réellement « à part » aussi bien au niveau des dirigeants qu'au niveau des spectateurs.

« Didier (Gadou) correspond parfaitement à l'identité du club, à l'idée que le club se fait d'un joueur d'équipe et d'un mec en or sur et en dehors du terrain ». (Supporter de L'Elan Béarnais)

« Le statut de « local », c'est un investissement supplémentaire, c'est peut-être la petite chose qui fait la différence dans des moments serrés d'un match. Quand on joue ici, à Pau, on porte les couleurs de Pau, on joue non seulement pour justifier notre argent mais aussi pour défendre une cause régionale, locale, et un club en particulier parce que le quotidien est fait de rencontres : parents, parentés, amis, copains de lycée et c'est vrai qu'on est fier de les représenter… » (Didier Gadou, joueur « local » de l'Elan Béarnais)

« Je pense qu'au début… ça fait quand même quelque chose, moi, on me tenait des propos du style : « on te veut à Tarbes parce que tu es quand même la joueuse de Tarbes, du cru ! ». La pression, moi, je me la mets… j'ai la chance d'avoir ma famille qui est là, qui me regarde donc par rapport à ça, je me dis qu'il faut que je me bouge… » (Céline Dumerc, joueuse « locale » du TGB)

Ces propos soulignent la situation relativement paradoxale observable dans le milieu du basket-ball qui voudrait qu'en dépit d'une présence discrète de joueurs « locaux », les équipes conservent un certain pouvoir de représentativité. La suite du travail montrera que la situation observée dans le cas du club de Pau-Orthez se révèle particulièrement illustrative à ce niveau.

II.3.3.2 - Le statut de joueur « international »

Le cas des acteurs ayant eu l'opportunité d'évoluer dans la sélection nationale montre que, selon les milieux, cette « promotion » modifie de manière plus ou moins importante le statut du joueur ou de la joueuse, notamment vis à vis du public.

Nous comprenons dès lors qu'être « international » ne construit pas le même statut selon la discipline évoquée. Cet aspect se révèle donc essentiel à une juste compréhension du statut de chacun dans son milieu d'évolution.

Une fois encore, les trajectoires historiques respectives des disciplines conditionnent la portée symbolique de l'acquisition du statut « d'international ». En effet, si l'intérêt et l'investissement des joueurs de basket-ball pour le maillot tricolore suscitent de nombreuses interrogations dans les sphères journalistiques et parmi les cadres techniques nationaux ces derniers temps, celui des rugbymen en revanche ne fait aucun doute, les sélections nationales représentant toujours la référence sportive du milieu. Ces appréciations ne sont pas sans conséquence sur les représentations des spectateurs et sur les évolutions statutaires des joueurs. Ainsi, le statut « d'international » ne semble pas bouleverser le quotidien des joueurs de basket masculin, l'intérêt du public pour l'équipe nationale étant relativement limité (les échecs répétés dans les compétitions internationales suite à la médaille d'argent obtenue aux JO de Sydney en 2002 ne font qu'amplifier le phénomène). Parallèlement, les bonnes performances de la sélection

féminine suscitent un intérêt autrement plus important chez les spectateurs des clubs de Ligue Féminine. L'appartenance à cette sélection modifie donc le statut d'une joueuse.

« Moi, ça m'a desservit ce statut d'internationale…ça m'a desservit parce que tout le monde est soi-disant conscient que ce sont deux choses totalement différentes c'est à dire que si on est internationale en ayant une place dans le cinq majeur, ok, mais si on est internationale comme moi, avec un rôle bien particulier, en étant 7, 8ème joueuse, là le statut d'internationale est pesant. Moi, c'est la première fois que cela m'arrive. On me reproche mon statut d'internationale en disant : « mais comment est-ce que cela se fait ? Elle est internationale, elle devrait mettre plus de points etc. ». Sauf que moi, quand je suis prise en équipe nationale, ce n'est absolument pas pour mettre des points, c'est plus pour la course ou pour la défense, des choses comme ça…. Les gens font un peu l'amalgame et ne se rendent pas compte que ce n'est pas la même chose ». (Dominique Tonnerre, joueuse « internationale » française du TGB)

Dans le milieu rugbystique, le constat semble être encore plus saisissant, ce qui n'est guère étonnant compte tenu de l'importance des sélections dans *le XV de France* à la fois pour les joueurs et les spectateurs. Les confrontations internationales en rugby suscitent un intérêt certain et y participer modifie de manière importante le statut des joueurs vis à vis de son club et de son public.

« C'est sûr que forcément, les gens attendent beaucoup de toi et que parfois ils sont déçus… mais c'est vrai que je suis plus exposé que d'autres, je suis devenu international après mon arrivée à Pau et rien qu'au sein du club, le fait d'être international t'amène un autre statut, tu dois montrer l'exemple, faire avancer les choses, que ce soit sur le terrain ou en dehors, donc aujourd'hui, oui, on a cette pression supplémentaire que ce soit au travers des médias, du public, de l'encadrement technique, on doit donner plus… » (Imanol Harinordoquy, joueur « international » de la Section Paloise)

« C'est vrai que les gens attendent peut-être un peu plus de nous, ils veulent que l'on sorte du lot, mais c'est difficile de tout concilier : le club, l'équipe de France… Le fait d'être international, tu le ressens vite et tu « l'entends » aussi ; certaines personnes ne se privent pas de nous dire que l'on est meilleur en équipe de France qu'en club. Mais bon, on ne fait pas exprès d'être meilleur en équipe de France qu'en club, je crois que c'est le système qui nous valorise plus avec la sélection qu'avec le club. Après, quand on est comme moi « du coin », qu'on évolue, qu'on progresse, je crois que les gens sont contents d'avoir un joueur de la région qui porte les couleurs du Béarn et tout ça, ça compte pour les gens qui supportent le club, c'est sûr ! » (Damien Traille, joueur « international » de la Section Paloise)

L'importance des répercussions individuelles consécutives à l'entrée de l'acteur dans cette catégorie « d'international » se révèle être un analyseur pertinent de l'état de développement de la discipline. Ainsi, il semblerait que le degré d'économisation et de professionnalisation d'une pratique conditionne à la fois l'investissement du joueur dans les sélections nationales mais également l'importance du statut d'international auprès du public.

Les très importantes sommes d'argent investies par les employeurs pour acquérir et rétribuer les joueurs dans des disciplines telles que le football ou le basket-ball masculin (en particulier en NBA) exigent en retour une grande dévotion de leur part. Les défections courantes des joueurs européens évoluant en NBA lors des compétitions internationales de même que les « retraites internationales anticipées » ou « blessures diplomatiques » de certaines vedettes internationales du football confirment cette observation et illustrent les réticences des grands clubs ou franchises quant au départ de leurs employés vers leurs sélections nationales (chaque rencontre présentant un risque de blessure potentiel et une période d'indisponibilité pour le club ce qui explique les récents litiges entre clubs et fédérations). En revanche, dans le cadre de pratiques présentant une moindre exposition aux processus d'économisation et de professionnalisation telles que le rugby à XV ou le basket féminin, ce statut de joueur ou joueuse internationale conserve une incidence non négligeable à la fois sur ses relations avec le club mais également avec le public.

II.3.3.3 - Le statut de joueur « étranger »

II.3.3.3.1 - Acteur « étranger » et basket-ball professionnel masculin

Historiquement, et cela aussi bien en France ou dans d'autres championnats européens, les équipes de basket-ball ont très tôt fait appel à une « main d'œuvre » nord américaine (dès la fin des années 70). Aux débuts du professionnalisme en Europe, ces joueurs étaient pour la plupart des étudiants américains résidant dans le pays. Dès les années 80, le marché accueille des joueurs professionnels ayant effectué dans son intégralité leur cursus universitaire Outre Atlantique, ou parfois même ayant déjà évolué dans les ligues professionnelles américaines (NBA ou CBA). La relative garantie en terme sportif que constituait la présence d'un ou deux joueurs originaires des USA au sein d'un effectif amena les clubs à créer un véritable « marché européen du joueur américain » et dans certains cas à investir beaucoup d'argent pour convaincre des anciennes stars de la NBA de finir leur carrière en Europe. De ce fait, le basket-ball européen de haut niveau se développe grâce à la présence massive de joueurs nord-américains.

Le public du basket-ball est donc habitué à la présence d'américains dans les équipes (l'équipe type en Europe au début des années 90 était souvent composée de 7, 8 joueurs autochtones et 2 joueurs étrangers). Bien évidemment les clubs ont connu des fortunes diverses en matière

d'intégration de ces joueurs à la culture d'origine parfois bien éloignée de celle de leur pays d'accueil. Il était en effet exceptionnel d'effectuer un recrutement judicieux dans le domaine de la sélection d'un joueur américain au commencement d'un exercice. Compte tenu du nombre de joueurs naturalisés dans cette période, il semble néanmoins que le prolongement du « bail » au-delà d'une année, révélait souvent un bien-être et une acclimatation réussie de l'acteur étranger au club (les joueurs américains sont engagés dans la plupart des cas pour une saison avec souvent la possibilité pour les clubs de les licencier en cours d'exercice). Un joueur américain performant et ne posant pas de problèmes disciplinaires restait en moyenne deux saisons dans un même club voire plus (il n'était pas rare qu'il demande et obtienne sa naturalisation souvent consécutivement à son union avec une personne vivant dans le pays). Dans cette configuration, les rapports des publics à ces joueurs étaient particulièrement intenses. La notion de « respect » envers l'entité « club » et au-delà envers la « culture locale » paraît incontournable dans cette étude du rapport entre les publics du basket-ball et les joueurs étrangers.

Le statut du joueur américain est donc très spécifique. Souvent athlétique, spectaculaire, porteur d'une culture du jeu prônant la vitesse d'exécution et véhiculant avec lui un mode de vie, des façons d'être, de s'habiller, il constitue un modèle pour les jeunes générations d'Europe Occidentale particulièrement sensibles à tout ce qui vient des « States » (*modèle NBA* préalablement évoqué).

Jusqu'à la fin des années 90, les joueurs étrangers étaient donc dans la majorité des cas de nationalité nord-américaine (à l'exception de quelques joueurs d'Europe de l'Est). Les bouleversements politiques qui ont touché l'Europe communiste, conjugués à l'avènement des nouvelles réglementations en matière de circulation des joueurs européens (arrêt Bosman et Malaja) ont modifié le profil des équipes européennes. Ainsi, l'Amérique ne constitue plus l'unique vivier de joueurs « étrangers » à disposition des clubs. L'adoption de nouvelles stratégies en matière de recrutement favorise les Pays de l'Est réputés pour leur efficience dans le domaine de la formation des jeunes joueurs et leur capacité à fournir une « main-d'œuvre » sportivement et économiquement très rentable. L'exode important de nombreux joueurs provenant des Pays de l'Est associé à la toujours imposante légion américaine et aux joueurs de l'Europe Occidentale qui délaissent leurs championnats d'origine autorisent à présent des configurations d'équipes extrêmement cosmopolites au sein desquelles les joueurs « étrangers » se retrouvent souvent majoritaires.

On comprendra alors que le passage de cet état de « rareté » à une prolifération massive modifiera de manière non négligeable le statut de ces joueurs. Par le passé, générateurs de passions et parfois dépositaires d'un style de jeu (Bromberger, 1995) tant ils marquaient l'histoire des clubs ; leur nombre et leur mobilité en limitent aujourd'hui le rôle.

«Avant, les joueurs ne changeaient pas beaucoup de club… Magic Johnson, Bird [*vedettes du basket américain dans les années 80*] sont toujours restés dans les mêmes équipes. C'est pas mauvais pour les joueurs car c'est eux qui gagnent l'argent mais pour le public qui aimait bien voir un joueur rester longtemps pour s'identifier… Il n'y a plus ça maintenant, c'est comme ça…en plus avec les Bosman A, B, W [*rires*], les gens changent de club … [*désabusé*] » (Derrick Lewis, joueur Américain naturalisé Français de l'Elan Béarnais)

Bien évidemment les relations prolongées entre un club et un joueur étranger existent toujours mais se font exceptionnelles ; les contraintes économiques étant parfaitement assumée par les acteurs du basket-ball.

« Pour être franc, tu sais maintenant l'argent est partout, il guide nos choix c'est évident alors si tu es vraiment bon, tu vas souvent au plus offrant donc rester 2, 3 ans sous le même maillot ça devient difficile mais bon…le contexte actuel ne facilite pas vraiment l'attachement à un club !» (Rod Sellers, joueur Américain de l'Elan Béarnais)

« C'est un exploit aujourd'hui de re-signer un mec deux ans… c'est un renouvellement perpétuel parce que l'ouverture des frontières, parce que la loi de l'offre et de la demande… parce que c'est l'évolution des choses tout simplement et que l'argent fait beaucoup évoluer les choses. » (Gérard Bouscarel, directeur sportif de l'Elan Béarnais)

Naturellement, si la bonne intégration du joueur étranger est toujours la condition sine qua non de sa réussite, elle est en moyenne moins « complète » que par le passé. Ainsi, bon nombre d'entre eux se contentent du « minimum vital » (mots nécessaires dans la langue du pays, adaptation au rythme de vie local). La perspective de déménagements fréquents a sans doute une incidence sur l'effort d'intégration au même titre que les nouvelles technologies de communication qui offrent la possibilité de ne jamais réellement couper le lien avec leur nation d'origine.

« Par exemple, c'est comme moi ici, j'ai su l'autre jour que Chirac c'était à droite et Jospin à gauche…c'est pareil, je vois la télé espagnole, chez moi je parle espagnol, je ne regarde pas les infos télé en français » (Roger Esteller, joueur espagnol de l'Elan Béarnais)

Cette intégration « incomplète » agit sur les processus identificatoires et donc sur la relation joueurs / public et au-delà joueurs /communauté locale.

Cependant, si pour le public l'apport des américains dans les années 80 était techniquement incontournable, celui plus massif des joueurs « Bosmans » ou communautaires, « si proches » (géographiquement et culturellement) de leurs compatriotes, est plus controversé. Ils accroissent en effet la concurrence sur le marché des joueurs et sont souvent mal perçus par le public.

[A propos des règles Bosman] « C'est peut-être bien pour une minorité, les meilleurs joueurs qui partent en Europe mais la majorité des joueurs : Pro A, Pro B et encore derrière Nationale et tout ça … pour la majorité c'est négatif, certains descendent d'un niveau, certains n'ont pas de job… A l'heure actuelle, certains Bosmans se « bradent » parce qu'ils sont contents de venir en France. Si le joueur Français veut jouer, il est obligé de baisser ses conditions ou de partir en Pro B. Des fois, tu paies pas cher et tu tombes sur des perles mais faut avouer qu'en général les Bosmans, il y a 75 % de mauvaises surprises ! » » (Fabien Dubos, joueur français de l'Elan Béarnais)

De manière générale, le joueur étranger jouit donc d'un statut « à part » aussi bien au sein de l'équipe, du club et de ses dirigeants qu'auprès des spectateurs. Considéré bien souvent comme un « électron libre » (au niveau du jeu et au niveau relationnel), il lui faut un certain temps d'adaptation (plus ou moins long selon les joueurs) à des « systèmes » de jeu différents selon les équipes ou les entraîneurs, étant entendu que ces renforts étrangers ont la lourde charge de se montrer efficaces dans les secteurs fondamentaux de la discipline (points, rebonds, passes etc.) au risque de se voir éconduits avant le terme de leurs contrats.

« On sait ce que c'est d'être l'Américain, on sait que quand on perd, les Américains rentrent chez eux et sont là … [*il mime une certaine anxiété*], à côté du téléphone. Je sais ce que c'est, j'ai fais 8 ans comme ça ! » (Derrick Lewis, joueur américain naturalisé de l'Elan Béarnais)

« Si ça va mal, qui est-ce qui trinque ? Le coach ou le joueur étranger, et les mecs sont quand même instruits par une expérience…chaque année ils ont un flot de compatriotes qui restent sur le carreau après un mois, deux mois, qui sont coupés, pas payés, donc les types ont une certaine réticence à se livrer complètement tout de suite… » (Gérard Bouscarel, directeur sportif de l'Elan Béarnais)

« Un américain, deux américains, et l'entraîneur ; ça vire comme ça ! … pour revenir au statut d'américain, c'est quand même spécial car tu peux partir à n'importe quel moment ! » (Boris Diaw-Riffiod, joueur français de l'Elan Béarnais)

Cette instabilité caractéristique du métier conduit bien souvent le joueur à l'adoption d'une attitude défensive, réservée, qui ne facilite pas vraiment son intégration au sein du collectif.

Bien évidemment, ce constat est à pondérer, la personnalité de chaque individu entrant en ligne de compte dans cette problématique de l'intégration.

« On a vu plusieurs situations…il y a l'étranger qui arrive…je parle souvent des Américains à part maintenant avec les Bosmans depuis 2, 3 ans…le joueur Américain dans le passé, il y avait celui qui arrivait et qui cherchait pas du tout à s'intégrer, qui ne parlait qu'américain, qui ne fera pas un effort, ils savent que dans tant de mois ils seront rentrés chez eux, ils prennent leur argent, ils montrent ce qu'ils savent faire… et si ça ne marche pas c'est la faute aux autres ! Tu as l'Américain qui arrive ici et qui se dit : « bon, je vais prendre des cours de français pour m'intégrer, apprendre les mots je dirais « vitaux » à l'intégration, qui va sortir un petit peu après les matchs, s'imprégner du climat local, sympathiser avec les gens, goûter la culture un petit peu…et puis t'as ceux qui font vraiment l'effort de suite, qui t'invitent, qui mangent chez toi, qui découvrent la région…Voilà, je crois que le joueur dessine son statut au niveau de l'équipe, en tant que joueur mais aussi en tant qu'être humain, c'est bien distinct. » (Didier Gadou, joueur français de l'Elan Béarnais)

«Il y a des Américains qui viennent et qui disent : « moi, je m'en fous, je viens ici jouer au basket, m'amuser avec mes coéquipiers, le reste, c'est pas important ! Mais il y a quelques joueurs, un petit pourcentage, qui essayent de faire un effort pour apprendre la langue, par exemple, moi je suis en France, j'essaye de vivre comme les Français, on adopte le même style de vie. » (Derrick Lewis, joueur américain naturalisé de l'Elan Béarnais)

Ce statut particulier du joueur étranger dans le collectif se retrouve dans la sphère dirigeante des clubs. En effet, le joueur étranger ne se « gère » pas de la même manière qu'un joueur hexagonal. Il réclame une attention particulière car tout dirigeant sait que de l'adaptation du joueur dépendra son rendement.

« Si tu veux avoir un taux de chance supérieur pour que le mec s'adapte, il faut quand même quand il arrive de Croatie, de Yougoslavie, de Slovénie, des USA…il faut quand même que le mec ne soit pas lâché dans la nature… il faut que d'entrée il sente que la structure est là pour l'aider, si tu veux c'est donner pour recevoir, on ne fait pas ça pour ça mais…c'est induit… C'est la doctrine n°1, qu'il arrive ici et que tout de suite il ait à penser au jeu et non pas à tous les problèmes posés par un déménagement, un bagage qui se perd, une connerie qui perturbe considérablement un athlète de haut niveau. » (Gérard Bouscarel, directeur sportif de l'Elan Béarnais)

De manière générale, les difficultés d'intégration des joueurs étrangers résident dans des décalages culturels et leur statut spécifique sur le marché du travail (ils sont parfois accusés implicitement ou explicitement de fausser le jeu de la concurrence). Cependant, la « mondialisation » des modèles, en particulier NBA, réduit les écarts entre les jeunes générations d'athlètes, les joueurs de l'Est conservant à ce niveau une certaine originalité. Par ailleurs, l'accroissement du nombre de joueurs étrangers réduit par là même la spécificité de leur statut. Globalement, leur rôle est d'améliorer le rendement de l'équipe. En cas de réussite sportive et de longévité, ils peuvent acquérir le statut de « héros » locaux comme nous le verrons.

« Jones et Philipps (joueurs US), Mac-Rae et Winslow (joueurs US), Durham et Webb (joueurs US), ça c'était du spectacle, le spectacle c'est la balle qui va vite, les exploits athlétiques et surtout l'envie de gagner : la « grinta » (Jacques V, supporter de l'Elan Béarnais, 37 ans).

« L'an dernier Reeves, super joueur sur le papier mais qui voulait tous les ballons et tirait trop la couverture à lui, résultat : fiasco complet ! » (François T, supporter de l'Elan Béarnais, 40 ans)

Nous annoncions préalablement que d'un point de vue économique et structurel, le basket-ball professionnel féminin présentait des différences notables avec son homologue masculin. Il convient dès lors d'observer si cet état de développement différencié a une incidence sur le statut de la joueuse étrangère au sein du club mais également dans sa relation au public.

II.3.3.3.2 – Basket-ball féminin et joueuses « étrangères »

Cet « état des lieux » autour de la question du statut de joueur étranger est également applicable au monde du basket professionnel féminin, lequel est sensiblement sujet aux mêmes mécanismes que son homologue masculin. Effectivement, la pratique féminine du basket-ball de haut niveau, aussi bien en France que dans le reste de l'Europe, a précocement fait appel à des effectifs étrangers pour renforcer ses élites. Le processus de recrutement, son évolution et son cadre législatif est similaire à celui observé dans le milieu du basket masculin. La majorité des joueuses recrutées furent, pendant une longue période, d'origine nord-américaine pour par la suite observer une progressive ouverture du marché vers les Pays de l'Est et l'Amérique du Sud ou l'Australie. Nous sommes donc, ici aussi, en présence de configuration favorisant, au même titre que le basket-ball masculin, la création d'équipes particulièrement cosmopolites. Sur le plan statutaire, cette homologie est également en vigueur. La joueuse « étrangère » est considérée de la même manière que le joueur « étranger » aussi bien du point de vue des dirigeants et de l'équipe que de celui des spectateurs.

« Les principes font que les étrangers ne signent quasiment que pour une saison, c'est leur intérêt et celui de leur agent car ils font quand même du business ! » (Damien Leyrolles, entraîneur du TGB)

« Avoir un statut d'étrangère implique forcément un rendement important sur le terrain, à un moment donné, une joueuse étrangère doit justifier son statut, et donc souvent son salaire, sur le terrain. On passera certainement moins de choses à ce type de fille… on attendra d'elle qu'elle gère les derniers ballons, etc. Les Américains parlent de « money time » et à ce niveau là, je les rejoins, il faut justifier son rang, son statut… évidemment sans tomber dans l'excès de répartir les responsabilités uniquement selon la fiche de paie ». (Damien Leyrolles, entraîneur du TGB)

« Etre étrangère dans une équipe signifie : « apporter un plus ». Les étrangères viennent toujours pour élever le niveau d'une équipe. En terme de pression, cela dépend des configurations d'équipe, ici par exemple, je me dois de faire beaucoup ! » (Rankica Sarenac, joueuse Slovène du TGB)

Il faut rappeler lorsque l'on aborde le cas des joueuses étrangères en basket féminin, que les clubs disposent, dans leur grande majorité, de moyens financiers très inférieurs à leurs homologues masculins. Dans ce contexte, le coût d'une rupture de contrat prématurée avec une joueuse étrangère est relativement plus pénalisant pour le budget des clubs féminins, ce qui raréfie la procédure.

« Les clubs féminins n'ont pas forcément des budgets extensibles, je ne dis pas que c'est le cas de tous les clubs masculins mais cette solution permet quand même, à un moment ou un autre de recadrer avec des objectifs sportifs : « on perd de l'argent…mais il faut se relancer ! », mais c'est sûr que ce n'est jamais évident, il faut négocier des ruptures à l'amiable avec les joueuses, les agents » (Damien Leyrolles, entraîneur du TGB)

«Je crois qu'il faut quand même être patient, on a eu l'exemple à Valenciennes où on avait une joueuse Yougoslave vraiment pas dans le coup les 3 premiers mois, son mari et sa fille n'étaient pas encore arrivés en France…et dès qu'ils sont arrivés, elle nous a fait une bien meilleure fin de saison et le club l'a même re-signée pour la saison suivante. C'est donc qu'à un moment donné, il y a aussi une question d'affectif, de bien être, qui rentre en jeu. Chez les hommes, ça tranche beaucoup plus dans le vif… (Damien Leyrolles, entraîneur du TGB)

Les joueuses professionnelles, moins mobiles en quelque sorte que leurs homologues masculins, paraissent plus sensibles à l'aspect relationnel du club d'accueil même si bien sûr les différences individuelles sont très importantes à ce niveau.

« Je pense que le pognon guide encore beaucoup de choses mais certainement moins chez les filles que chez les garçons ! » (Damien Leyrolles, entraîneur du TGB)

« C'est vrai qu'une joueuse a pas forcément envie de changer de club chaque année… c'est possible, en tous cas, le côté affectif joue certainement plus que chez les garçons mais les joueuses savent aussi que c'est leur métier donc à partir de là, si pour X raisons, cela ne se passe pas bien durant l'année, d'un côté ou de l'autre, il ne faut pas se leurrer, il y a une mobilité totale. Cette année, nous avons conservé une joueuse intérieure que je ne citerai pas mais qui pouvait gagner plus ailleurs, seulement ça évite de re-déménager, ça évite de devoir se réintégrer… même si c'est le métier qui veut ça ». (Damien Leyrolles, entraîneur du TGB)

« Une joueuse comme Jo (Hill), elle connaît ses partenaires et l'entourage du club mais elle connaît aussi des gens en dehors du basket et c'est toujours difficile de se re-faire des amis, des connaissances. Oui, je pense que l'affectif joue plus que chez les garçons » (Damien Leyrolles, entraîneur du TGB)

Il n'est donc pas rare de voir certaines joueuses signer un bail de longue durée avec un club au sein duquel elles se « sentent bien » (Cf. le cas de Polina Tzékova traité par la suite), sentiment souvent renforcé par leur union avec un « local » et la demande de nationalité française.

Au delà de l'aspect purement économique, cette moindre activité du marché semblerait également lié au constat selon lequel la joueuse étrangère « top-niveau » serait une « denrée rare » (plus encore que son homologue masculin) que seuls une minorité de clubs ont les moyens financiers de rétribuer. Leur remplacement est donc délicat et leur possibilité de transit se limite à une liste réduite de clubs.

« Chez les hommes, il y a beaucoup de joueurs US très opérationnels alors que de très bonnes joueuses Américaines… il y en a mais pas autant et le niveau universitaire Américain est plus élevé chez les garçons que chez les filles, à mon avis. Bien sûr que lorsque l'on se sépare d'une fille, derrière on part dans l'inconnu ! » (Damien Leyrolles, entraîneur du TGB)

L'intérêt de ces éclaircissements relatifs au statut de l'acteur étranger est qu'il nous autorise à aborder plusieurs questions, et notamment dans le cadre de notre travail, celles relatives à la relation « local/international » et à l'opérationnalité d'un processus d'intégration (de « localisation ») de l'acteur étranger au sein d'une communauté.

II.3.3.3.3 – Acteur « étranger » et rugby à XV professionnel

Même si le rugby jouit d'une forte dimension locale par le mode de recrutement de ses élites, l'apport étranger fut précocement utilisé, notamment en France (on note la présence de pionniers anglais dans les clubs dès le début du 20ème siècle) (Chaix, 2003 ; Lecocq, 2005).

Il s'agissait la plupart du temps d'expatriés britanniques dont l'expertise intéressait au plus haut point les dirigeants de clubs français, un peu comme pour le judo à ses débuts avec les experts japonais. Cependant, le rugby s'est longtemps démarqué des autres disciplines collectives par le nombre restreint de joueurs non hexagonaux évoluant au sein de chaque équipe, d'autant que les effectifs d'une équipe de rugby de haut au niveau sont en règle générale trois fois plus important qu'au basket-ball par exemple. La proportion « joueurs étrangers/joueurs nationaux » confère au rugby, jusqu'au milieu des années 90, une dimension nationale voire locale plus importante que

des disciplines telles que le basket-ball, ou même le football, déjà fortement internationalisées. Il va sans dire que les rapports entre les joueurs et leur public sont tributaires de ce phénomène.
Ainsi, la grande majorité des clubs de rugby français ont construit leurs palmarès autour de talents hexagonaux. Le joueur étranger en rugby fait donc partie intégrante d'un collectif et doit, pour espérer une éventuelle réussite, se fondre dans le groupe. Cette situation, dans le cas d'une adaptation effective, contribue bien souvent à entamer une longue carrière locale. L'avènement du professionnalisme en 1995 a quelque peu modifié la donne. D'une part, le contingent étranger évoluant dans le championnat est beaucoup plus important, toutes les équipes possédant au moins un ressortissant étranger dans leur effectif, et d'autre part la relation que ce type de joueur entretenait avec son club « d'adoption » s'est transformée. En effet, si jusqu'à présent une curiosité certaine motivait l'expatriation de ces « pionniers », aujourd'hui, ce sont essentiellement des intérêts économiques qui guident les choix de ces joueurs désormais appelés à une plus grande mobilité professionnelle.
Cependant, malgré l'accroissement du nombre de joueurs étrangers, leur statut demeure, dans la majorité des cas, similaire à celui en vigueur lors de la période de pré- professionnalisation.

« Mes choix ne sont pas faits par rapport aux contrats des joueurs ; si un joueur sans contrat devient meilleur que celui qui a un gros contrat… moi, je ne rentre pas dans ce jeu là ! C'est le sportif qui va primer avant toute chose… » (Jean Louis Luneau, directeur sportif de la Section Paloise).

« En rugby, tout le monde est logé à la même enseigne…les étrangers arrivent en France pour faire quelque chose, pour montrer qu'ils ont leur place dans ce championnat relevé et ont envie de progresser. Il n'y a pas de privilégiés, que ce soit un étranger ou un joueur au club depuis longtemps… » (Damien Traille, joueur de la Section Paloise)

Au passage, il paraît intéressant de ne pas occulter le fait qu'au sein des clubs, les « joueurs phares », notamment aux yeux du public, restent des joueurs français, en particulier ceux jouissant d'un statut « d'international ». Dans ce cadre, hormis quelques exceptions dans le cas de joueurs étrangers au statut international pré-établi, les salaires des étrangers sont guère éloignés de ceux des hexagonaux, parfois inférieurs. Cela est d'autant plus surprenant que, paradoxalement, les joueurs étrangers bénéficient d'une réputation de professionnels aguerris. En effet, comme nous l'avons précédemment abordé, la majorité des renforts étrangers sont d'origine anglo-saxonne et ont donc été sensibilisés très tôt aux exigences du professionnalisme au cours de leur carrière. A ce titre, leur influence est souvent bénéfique sur l'effectif, leur

trajectoire individuelle au sein du marché est souvent exemplaire pour des joueurs français plus tardivement confrontés aux exigences de la pratique professionnelle.

[à propos des joueurs étrangers] « Ils apportent sur le plan de la culture du jeu et du professionnalisme, ça apporte beaucoup, c'est toujours intéressant de voir comment les autres travaillent en Australie, en Italie, en Angleterre… de s'imprégner de leurs méthodes d'entraînement, de cette culture professionnelle que peut-être en France on n'avait pas jusque là. Ils amènent leur savoir ». (Damien Traille, joueur de la Section Paloise).

Néanmoins, parmi le public du rugby, les réticences de certains amateurs « historiques » à l'égard de cette évolution sont encore notables.

« Le professionnalisme a amené des joueurs, disons des « mercenaires » comme on dit au foot ou au basket, donc moins d'identité reconnue, on se reconnaît moins à travers l'équipe… » (Michel J, supporter de la Section Paloise, 39 ans)

« Avant, tu te reconnaissais dans les équipes… au moins ils se parlaient en français sur le terrain ! Maintenant, il faut comprendre l'anglais pour pouvoir jouer au rugby et quelque part… ça m'attriste oui » (René M, supporter de la Section Paloise, 67 ans)

Ce type de discours souligne la disjonction encore structurante du milieu du rugby à XV français entre les « conservateurs » et les « novateurs », qui apparaît dans les « stratégies » des acteurs contemporains à tous les niveaux.

CONCLUSION – « Local », « International » et « Etranger » : des statuts construits

L'objectif de ce chapitre consistait à mettre en évidence les différences de conceptions des statuts des joueurs (et joueuses) dans chaque espace de pratique. Comme nous l'avons montré, être un « local », un « international » ou un « étranger » ne revêt pas la même signification ni les mêmes contraintes en basket-ball masculin, féminin et en rugby à XV professionnels. Le statut de chaque joueur (se) semble en effet résulter d'une co-construction entre les attentes du club employeur (mêlant versant sportif et dimension relationnelle), celles des supporters (leurs conceptions du club et de la discipline en général) et les exigences du milieu professionnel (produits de l'histoire des disciplines). Les statuts et stratégies des acteurs, et en particulier des joueurs (ses), sont donc intimement liés comme nous le verrons par la suite dans les portraits de joueurs et joueuses, le renforcement d'un statut étant bien souvent synonyme de profits

(symboliques et économiques) pour les joueurs (ses). A ce niveau d'analyse, il paraît bien évidemment indispensable de prendre en considération la trajectoire individuelle des acteurs afin de déterminer le « poids » des dispositions dans ce processus de construction statutaire (Schotté, 2004).

II.4 - Basket-ball, Rugby à XV français et médiatisation

Dans le premier chapitre traitant du contexte « global », nous avons évoqué la structuration de l'espace des spectacles sportifs professionnels français autour d'un nombre réduit de disciplines « phares » dont le basket-ball et le rugby à XV font partie. A ce sujet, il est nécessaire de fournir des indications plus précises concernant le statut médiatique (exposition télévisuelle, presse et visibilité hors des programmes sportifs) de ces deux spectacles, étant entendu que leurs positionnements respectifs ont notablement évolué ces dernières années. Le spectacle sportif professionnel entretient une relation intense avec les médias (en particulier la télévision) dont il est aujourd'hui fortement dépendant notamment sur le plan économique, « *le téléspectateur supplantant au fil du temps le spectateur comme principal financeur des compétitions sportives* » (Bolotny, 2003 : p.227). En d'autres termes, la médiatisation accompagne la professionnalisation. L'inscription des spectacles du basket-ball et du rugby à XV en France s'effectue dans des proportions moins importantes que pour le football pour lequel plus de la moitié des recettes proviennent des droits de diffusion télévisuels[6] (Boltony, 2002), ce qui n'est pas le cas pour nos deux disciplines supports. La présence « écrasante » du spectacle footballistique est en effet évidente dans les médias télévisuels et dans la presse comme le souligne Dominique Marchetti (1998).

En terme de médiatisation, le rugby à XV a, comme nous l'avons précédemment évoqué, bénéficié de la rivalité franco-britannique dans la quête de la suprématie européenne. Cet enjeu « historique » explique en grande partie la forte exposition médiatique de quelques grandes rencontres internationales, en particulier le Tournoi des 6 Nations, summum de l'affrontement franco-britannique, qui fait aujourd'hui partie du patrimoine télévisuel français. La régionalisation du rugby et la reproductibilité des affrontements entre français et britanniques

[6] Les droits de retransmission du championnat de France de Ligue 1 ont été cédés au groupe Canal + jusqu'en 2008 pour la somme record de 600 millions d'euros.

octroient à ce type de compétition un statut particulier né du partage d'une « histoire » commune se nourrissant de la rivalité entre les deux camps. En ce sens, le rugby à XV occupe d'une certaine manière le même statut que des disciplines comme le cricket ou le baseball (voir les luttes pour la suprématie mondiale entre Cuba, USA et Japon en baseball ou Angleterre et Pays Indiens en cricket). Notons en revanche que ces engouements sont la plupart du temps le fait de sports très « régionaux » en terme de diffusion mondiale. En ce qui concerne le basket-ball, une telle régularité dans des confrontations à haute portée symbolique et politique est nettement plus rare (à l'exception des « duels » américano-soviétiques à la fin des années 70).

Tableau 5 : Spectateurs et téléspectateurs de la Coupe du Monde de Rugby depuis sa création

Édition	Nombre de spectateurs	Audience cumulée
1987	600 000	300 millions
1991	1 million	1,75 milliard
1995	1 million	2,67 milliards
1999	1,75 million	+ de 3 milliards

Source : site web IRB.fr (2003)

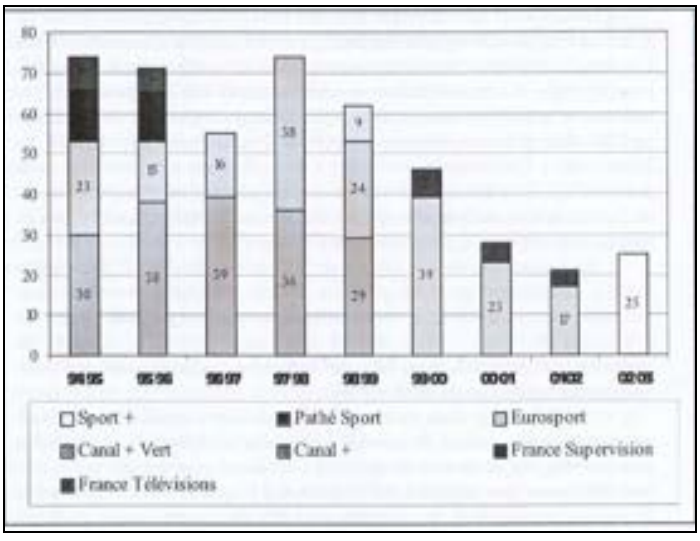
II.4.1 – Le traitement télévisuel

II.4.1.1 – Basket-ball et télévision en France

En France, au début des années 90, les promoteurs du basket-ball professionnel espéraient installer durablement leur discipline dans l'espace des disciplines sportives spectacularisées. Néanmoins, malgré « l'explosion » médiatique du basket américain (Rebillard, 2003) conjuguée à des évènements sportifs majeurs tels que la spectaculaire démonstration de la *Dream Team* aux JO de Barcelone en 1992 ou le gain de la Coupe d'Europe par le CSP Limoges en 1993, le succès populaire du basket-ball s'est rapidement estompé. En dépit d'une exposition médiatique accrue dans cette période du début des années 90 qui vit par exemple à la fois le service public (France 2 et France 3) et le groupe Canal + (Canal + et Eurosport) retransmettre plus de 70 rencontres lors de la saison 1994 / 95, le spectacle du basket-ball d'élite en France connaît une « ghettoïsation » progressive pour aujourd'hui ne faire l'objet que de rares apparitions télévisuelles sur des chaînes

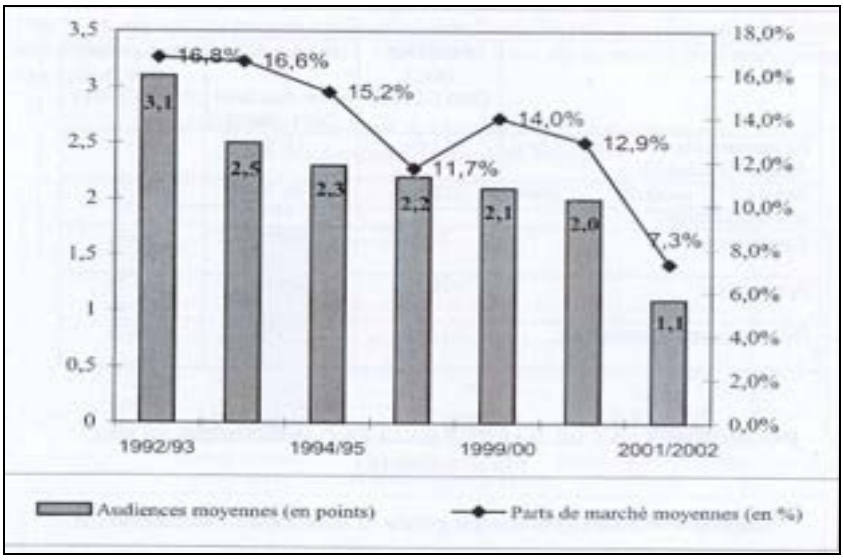
à péage (cette saison le réseau TPS diffuse une rencontre de championnat par semaine et Canal + Sport suit les deux équipes, Pau-Orthez et Villeurbanne, engagées dans l'Euroligue). Comme le souligne Frédéric Bolotny (2003), le spectacle du basket-ball de haut niveau en France mais plus généralement dans la majorité des pays d'Europe de l'ouest (hormis la médiatisée et suivie *Liga* Espagnole) présente « *une incapacité chronique à rassembler des téléspectateurs en nombre suffisant* » pour espérer une couverture médiatique conséquente (Bolotny, 2003 : p.237) (cf. fig 2 & 3 ; cf. Tab. 6). On peut faire l'hypothèse que la désaffection pour le basket-ball français illustre en réalité le décalage entre le modèle NBA surmédiatisé et le mode d'organisation et style de jeu pratiqué dans le basket-ball français. En effet, ce que l'on pourrait appeler « le drame médiatique » du basket-ball en France est de ne pas bénéficier de l'impact de la NBA. De la même manière, les seuls basketteurs français « starisés » sont ceux évoluant au sein de la ligue américaine (Tony Parker, Boris Diaw-Riffiod, Mike Piétrus etc.). Tout se passe comme si le modèle des « playgrounds » reproduisant les exploits techniques des vedettes américaines fonctionne en France comme un contre modèle par rapport à la rationalité et à la dynamique du jeu professionnel européen. La valorisation du modèle NBA entraîne un processus de stigmatisation positive du joueur de couleur dans le basket-ball français voire même européen. En ce sens, le développement récent du basket-ball semble avoir pérennisé l'idée selon laquelle la présence de joueurs noirs constitue une garantie en terme de spectacularisme. Dans la suite de notre travail, cette relation particulière aux joueurs noirs se retrouvera dans les résultats concernant les joueurs préférés des spectateurs palois.

Figure 2 : La couverture télévisuelle de la Pro A (basket-ball) depuis 1994/95 (en nombre de matchs)



Sources : Maxi-Basket-LNB. Traitement CDES

Figure 3 : L'évolution des audiences du basket sur France Télévisions



Source : Maxi-Basket-LNB. Traitement : CDES

Tableau 6 : Les audiences du basket-ball sur France Télévisions (France 3) en 2002

Rencontre	Date de diffusion	Audience	Parts de marché
Nancy-Le Mans (saison régulière)	31 mars 2002	577 000 téléspectateurs	8,9 %
Dijon-Strasbourg (1/4 finale belle)	5 mai 2002	682 500 téléspectateurs	7,2 %
Châlon-Pau (1/2 finale belle)	19 mai 2002	682 500 téléspectateurs	7,7 %
ASBVEL-Pau (Finale retour)	23 juin 2002	422 500 téléspectateurs	5,3 %

Source : CDES

Comme on peut s'y attendre, la modalité de pratique féminine bénéficie d'une exposition médiatique nettement plus faible que son homologue masculin malgré la réalisation de performances remarquables tant au niveau des clubs que de la sélection nationale (les retransmissions de basket professionnel féminin français sont extrêmement rares et ne concernent que des évènements exceptionnels tels que des phases finales de grandes compétitions internationales). D'une manière générale le basket-ball français souffre actuellement d'un réel

déficit d'image au point que des sports tels que le handball ou le volley peuvent être considérés comme des concurrents en terme de médiatisation. Parallèlement, le rugby à XV en France est plutôt lui dans une période faste sur le plan médiatique (cf. Tab.7). En effet, longtemps considéré dans les sphères journalistiques comme une activité n'intéressant que la moitié méridionale de l'hexagone (en dehors des rencontres internationales), le rugby à XV connaît aujourd'hui un « essor » médiatique significatif lui octroyant de fait une puissance économique supérieure à ses homologues des autres disciplines (excepté bien sûr le football)

Tableau 7 : Les audiences du rugby en 2002 /03

Type d'évènement	**Audience**
Rencontre Top 16 (2002/03 – C+)	600 000
Tournoi des 6 Nations 2003	Entre 3 et 5,5 millions
Finale Top 16 (2002-Fr.2 et C+)	4,3 millions

Source : La Tribune, Cahier Sport, juin 2003 – LNR

II.4.1.2 – Rugby à XV et télévision en France

En dépit du caractère récent de sa professionnalisation, le milieu du rugby à XV français s'est rapidement structuré pour devenir un programme de choix auprès des chaînes de télévision dans la continuité d'une Coupe du Monde 1999 ayant constitué un véritable tremplin médiatique pour la discipline[7]. L'implication croissante de la chaîne cryptée Canal + (avec qui la Ligue Nationale de Rugby vient d'étendre un partenariat débuté en 1998 jusqu'en 2007 pour des droits renégociés autour de 20 millions d'euros par saison) dont le rugby à XV est aujourd'hui le « 2ème produit d'appel sportif », illustre cette progression (cf. Tab. 8).

[7] Les rencontres de poule du XV de France (vs Canada, Fidji et Namibie) avaient rassemblé environ 6 millions de téléspectateurs ; le quart de finale contre l'Argentine 7,5 millions, la demi-finale contre la Nouvelle-Zélande 8,8 millions de téléspectateurs et enfin la finale contre l'Australie 14,2 millions pour un total de 79,6 % de parts de marché ce qui constitue un record à l'heure actuelle.

Tableau 8 : les contrats télévisuels des championnats de France de basket-ball, rugby et football

	Période	Diffuseurs principaux	Montant annuel	Évolution par rapport au contrat précédent
Basket-ball	2002-04	Sport +	0,52	- 78 %
Rugby	2003-07	C+ / Sport +	19,5	+ 82 %
Football	2004-07	C+/Sport +	490	+ 37 %

Source : Observatoire du sport professionnel/CDES

Différents facteurs peuvent être à même d'expliquer cette progression. Comme le soulignent Norbert Elias et Eric Dunning (Elias & Dunning, 1994), le sport représente un des derniers bastions au sein duquel l'exercice de la violence (certes codifié) est socialement toléré. Le succès du rugby repose donc dans un premier temps sur sa capacité à présenter un affrontement physique violent mais contrôlé. Le savoir-faire et les moyens techniques (caméras multi angles, « loupes » et autres procédés déjà fréquemment utilisés pour les retransmissions footballistiques) mis en œuvre à l'occasion des rencontres du championnat de France tout comme l'évolution contiguë du jeu (augmentation de la vitesse, rudesse croissante des impacts, polyvalence des joueurs) et du règlement (valorisant la continuité du jeu) contribuent à la fois à accroître la lisibilité du jeu mais également à améliorer la mise en scène dramatique de l'affrontement rugbystique.

Cette « modernisation » du jeu n'interdit pas cependant au niveau des commentaires et de la mise en scène de préserver l'aspect traditionnel fondateur de la discipline (intrusion des caméras dans les vestiaires qui pérennise l'aspect « viril » et collectif du jeu en préservant sa puissance symbolique, interviews d'anciens joueurs ou d'individus appartenant à la « famille rugby ») (Darbon, 1995, 1997 ; Saouter, 2000). De la même manière, les retransmissions soulignent la « qualité » de supporters entretenant une certaine convivialité (permanence de rapports cordiaux entre spectateurs des différentes équipes) et « folklorisation » du soutien (le kilt écossais, le béret français etc.). On peut même avancer que la modernisation ne met pas en cause

les caractéristiques fondatrices du rugby et favorise la mise en scène des représentations territorialisées aussi bien sur le plan local, national et international.

Cette « mise en scène de la tradition » semble indispensable pour attirer les téléspectateurs que le passage à l'ère « open » aurait pu désorienter. L'inscription du spectacle rugbystique moderne dans une « trajectoire référée » est dès lors nécessaire car elle participe à l'affirmation d'une continuité symbolique entre le rugby d'hier, celui des terroirs, de l'amateurisme et l'actuelle formule professionnelle. On voit bien à ce niveau comment l'alliance des commentaires et des images favorise cette immuabilité.

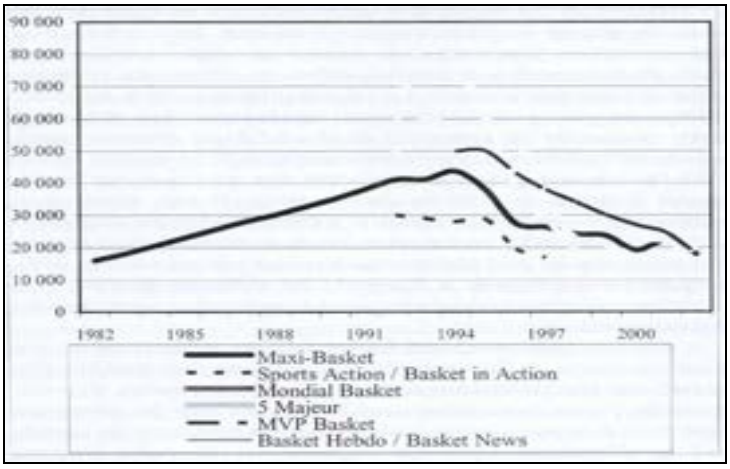
Ainsi, à titre de comparaison, les audiences du Top 16 présentent une progression d'environ 70 % de parts de marché par rapport aux rencontres du championnat de France de basket-ball retransmises à un horaire identique sur cette même chaîne à la fin des années 90. Cet intérêt médiatique pour la discipline est relayé par les récents sondages destinés à évaluer les goûts des français en matière de spectacle sportif. Par exemple, un baromètre BVA / l'Équipe prenant en compte la période 1993-1999 (base d'échantillonnage : 1000 personnes de 15 ans et plus) présente le rugby à XV comme le 3ème sport favori des français après le football et le tennis (et ce aussi bien pour les interrogés se déclarant « fans » ou seulement « amateurs »). Si l'on isole la population masculine de cet échantillon, le rugby à XV gagne une place pour représenter le second choix des français (10,6 % de « fans » et 41,4 % « d'amateurs ») (Bolotny, 2000). Les bons résultats obtenus par les retransmissions du TOP 16 par Canal + renforcent le poids médiatique de l'activité qui pouvait déjà compter depuis de très nombreuses années sur un suivi télévisuel jamais démenti des rencontres du XV tricolore toujours prompt à réveiller la fibre patriotique chez les populations de l'hexagone (notons que ces rencontres sont le plus souvent diffusées sur le service de télévision public, France Télévision détenant les droits pour l'équipe de France jusqu'en 2005).

II.4.2 – La presse écrite spécialisée : « presse basket » et « presse rugby »

L'évolution de la presse spécialisée dans chacune des disciplines traduit également leurs positionnements respectifs au sein de l'espace des spectacles sportifs médiatisés. Ainsi le « déficit d'image » du basket-ball français par rapport au modèle américain tout comme l'entrée du rugby à XV dans le professionnalisme sont objectivables au travers des stratégies de

développement de la presse écrite. Franck Rebillard (2003), dans son étude sur la presse basket-ball en France durant les vingt dernières années montre que la ligue américaine a constitué la majorité du corpus (articles et iconographie) et que parallèlement la place du basket-ball national s'amenuise régulièrement au fil des parutions (cf. fig. 4). Son analyse renforce ce que nous avons pu constater au niveau des modèles de référence dans les chapitres précédents et en particulier l'impact du basket-ball de rue comme modalité en marge des compétitions fédérales. A ce sujet, l'auteur souligne la fonction de « passerelle » revêtue par le mode de jeu spectaculaire de la NBA qui autorise un basculement de la discipline vers la dénomination de « sport-loisir » de par « *sa capacité à mettre en scène des espaces de jeu en marge de la compétition* » (Rebillard, 2003 : p. 213) au sein desquels peuvent librement s'exprimer les qualités techniques et athlétiques individuelles. Ces exploits sont dans le cadre de la NBA sublimés par une réalisation des programmes faisant appel aux moyens techniques les plus avancés (caméras multiples, montage des « highlights » etc.) (Anresma et Compte, 2000).

Figure 4 : Diffusion des magazines de basket en France (projection)



Source : Franck Rebillard (2003)

Ce processus s'inscrit plus généralement dans l'accroissement de la visibilité des pratiques libres dont fait partie le basket de rue (Augustin & Malaurie, 1997).

De la même manière, la mondialisation des images semble favoriser la construction d'un modèle de basket-ball « libre » relativement internationalisé et commun aux jeunes vivant dans les banlieues populaires à l'instar du « hip hop » ou de la « break dance ».

La médiatisation du basket « officiel » souffre de cette comparaison avec ce modèle dominant ne répondant pas aux mêmes objectifs. La disjonction est d'autant plus grande que le passage réussi des « playgrounds » au basket-ball fédéral de haut niveau est très rare (à ce titre, la réussite de Moustapha Sonko, « terreur » des playgrounds parisiens devenu un joueur de renommée internationale est assez exceptionnelle). Cette opposition entre deux modalités techniquement différenciées ayant pour origine une même pratique fut par ailleurs déjà observée dans d'autres disciplines telles que le ski (ski alpin « sportif » et « sauvage ») ou encore l'athlétisme (sur piste ou dans un espace naturel) et le volley-ball (« officiel » et « beach ») (Defrance, 1989, 1995). Cependant, contrairement au beach volley par exemple, le streetball ne donne pas vraiment lieu à des confrontations régulières organisées mais répond plutôt à la logique du défi (à l'instar des *battles* en hip hop). Il représente donc un modèle concurrent sur le plan symbolique.

Cette concurrence entre modalités de pratique proches ne peut pas vraiment être constatée dans le domaine du rugby. En effet, s'il demeure une certaine concurrence entre jeu à XIII et à XV, celle-ci est très localisée et joue en réalité au bénéfice des deux modalités en renforçant leurs particularismes. Par ailleurs, le passage pour un joueur de la pratique à XIII à la pratique à XV ne pose pas vraiment de problème (des vedettes actuelles quinzistes comme l'anglais Robinson ou les australiens Rogers et Sailor étaient auparavant des stars du XIII). Il s'installe donc autour du rugby une grande homogénéité en terme de représentation qui n'autorise pas l'objectivation d'un décalage au niveau de la presse comme cela peut être le cas au basket-ball. En d'autres termes, le lecteurs de la « presse rugby » sont les mêmes que ceux qui viennent régulièrement dans les stades. Si le rugby à XV en France tient toujours une place importante au sein des pages sportives des quotidiens locaux (particulièrement dans les « territoires » du rugby) ou dans le journal *l'Équipe*, le principal changement s'opère dans le domaine de la presse spécialisée. En effet, au côté de la référence constituée par le journal *Midi-Olympique*, dont le contenu répond aux attentes d'un public averti, se développent plusieurs lectures de type magazine qui, à l'instar de leurs homologues du football ou du basket-ball, mettent l'accent sur des individualités (portraits de joueurs, posters dédicacés, interviews nombreuses etc.). Cette « modernisation » de la presse écrite, relativement complémentaire du « *Midol* », ne semble pas contredire l'homogénéité du public. L'avènement des magazines consacrés au rugby correspond en effet à une tentative de starisation des joueurs qui fait partie de la culture moderne du sport spectacle. En ce sens,

l'approche magazine peut être rapprochée du calendrier édité par le Stade Français car tous deux participent à la formalisation de la transformation médiatique du joueur de rugby « érotisé », illustrant par là même l'évolution du statut des joueurs et du regard du public.

Conclusion - Basket-ball et Rugby à XV en France, des statuts médiatiques différents

Nous avons tenté dans cette partie de montrer les différences de statut médiatique entre les deux pratiques en essayant de repérer à ce niveau quelques éléments explicatifs. Il ressort que le basket-ball « officiel » semble être en décalage voire en opposition avec le modèle NBA et la logique de la pratique populaire du streetball qui fonctionne ici comme un « contre modèle ». Ce décalage trouble la visibilité du basket-ball et génère une image diversifiée des pratiques, des pratiquants et des publics (le streetball est particulièrement masculinisé tandis que la pratique fédérale est extrêmement féminisée). Nous verrons que ces antagonismes se retrouvent dans la composition du public palois.

En revanche, on retrouve au rugby une certaine unité de représentation autour de caractéristiques peu évolutives (joueurs majoritairement blancs, sport masculin, prégnance d'une certaine « communauté de sensations » etc.). La médiatisation moderne de la pratique n'altère pas cette permanence (primauté des notions de collectif, de puissance) ni dans le jeu, ni dans la manière de supporter, ni dans la manière de commenter les rencontres. Dans ce cadre, on ne distingue pas de contre modèle mais plutôt une certaine complémentarité entre les modalités de pratique à XV et à XIII.

L'exposition médiatique des acteurs sportifs (le plus souvent les joueurs) dans un cadre extra sportif constitue un indicateur pertinent du degré d'intérêt des populations pour un spectacle. En effet, l'imbrication croissante des sphères sportives, médiatiques et économiques a généré une ouverture progressive du monde médiatique extra sportif (l'expression « show-business » étant souvent employée dans ce cadre) pour les joueurs notamment dans des périodes précédant un événement majeur ou faisant suite à un succès retentissant (comme par exemple dans le cas du gain de la Coupe du Monde de football en 1998). Ainsi la présence sur le plateau d'un talk show d'un acteur sportif peut par exemple témoigner de la bonne santé médiatique d'un spectacle. L'écart actuel évoqué entre basket-ball et rugby à XV est en effet perceptible à travers cet indicateur, le « monde du rugby » français via certains promoteurs éclairés (tels que Max

Guazzini, président du Stade Français CASG ou encore l'animateur Patrick Sébastien, ancien président du CA Brive Corrèze) s'étant immiscé avec bonheur dans ce nouveau mode d'exposition. Il est évident que l'évolution du morphotype du rugbyman (passage d'une image d'un joueur aux « formes » peu esthétiques à celle d'athlètes sculpturaux très soucieux de leur apparence), largement célébré par le calendrier « Les Dieux du Stade » ou les publicités mettant en scène des joueurs, facilitent leur intégration dans un milieu bien souvent dévoué au culte de l'esthétisme. Parallèlement la présence des basketteurs dans ce créneau est plus que discrète et ne concerne exclusivement que les joueurs expatriés dans la ligue professionnelle américaine (et en particulier Tony Parker). La teneur du discours de ce dernier met par ailleurs en exergue la difficulté du basket français à exister médiatiquement car, tout en clamant sa filiation avec le basket tricolore, il se mue avant tout en un émissaire de la NBA à propos de laquelle il tient un discours dithyrambique quant à son excellence sportive, économique et organisationnelle. Cette situation confirme au passage la présence « écrasante » du basket américain face à son homologue européen. Ainsi, les divers expatriés en NBA du vieux continent adoptent un discours similaire à celui de Parker. Michael Jordan, symbole vivant de cette ligue, résume d'ailleurs assez bien dans une tirade peu empreinte d'humilité cet état de fait : « *Il faut féliciter David Stern (administrateur de la NBA) à qui l'on doit l'expansion et la mondialisation du basket-ball (…). David l'a tant développé que les joueurs européens ont compris l'esprit du jeu, le prestige qui y était associé et l'expérience de jouer avec les meilleurs* [8]». Le rapport entre diffusion et médiatisation semble être plutôt paradoxal notamment si l'on se focalise sur les cas du rugby et du basket-ball français. Le rugby à XV à la diffusion très « régionalisée » jouit d'un impact médiatique croissant tandis que le basket-ball, pratique globalement diffusée, doit se contenter d'une exposition plus faible et faire face à une forte concurrence de la ligue américaine. En définitive, il transparaît une forte médiatisation du rugby à XV sur ces « territoires » (France, Hémisphère Sud, Angleterre), la médiatisation du basket-ball prenant pour sa part un caractère plus « mondial ». De tels éclaircissements quant aux positionnements médiatiques respectifs de nos deux disciplines supports sont indispensables dans l'optique d'un travail visant à appréhender le statut du spectacle sportif professionnel dans un espace local. Ils permettent en somme d'évaluer la singularité de la configuration « Paloise/Tarbaise » au sein de laquelle les deux spectacles (basket/rugby) ont un impact sensiblement équivalent sur le plan médiatique.

[8] Cité dans Wilbon, Michael. "A talent show out of this world", Washington Post, 9 Février 2003.

- DEUXIEME PARTIE -

Construction de l’objet

- II -

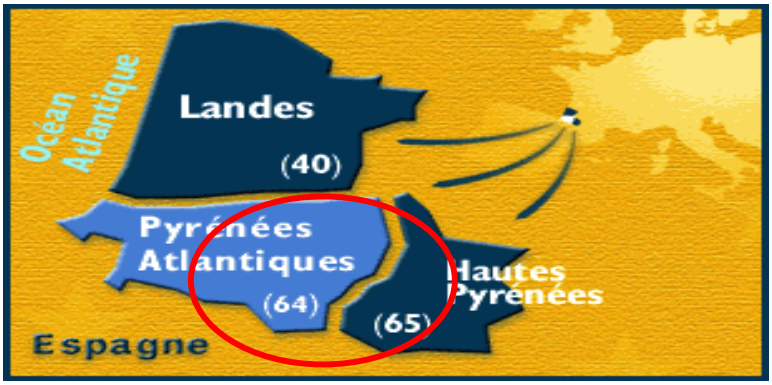
Construction de l'objet

CHAPITRE I - La configuration « locale » : le cas palois / tarbais

Le premier chapitre avait pour objectif de préciser un certain nombre de données concernant le spectacle sportif afin d'en cerner les principales dimensions. Plus précisément, le cas du rugby à XV et celui du basket-ball permettent de mettre en relation les caractéristiques actuelles techniques et symboliques des pratiques avec leurs trajectoires historiques respectives. En effet, une des hypothèses de ce travail est que les rapports subjectifs des acteurs de chaque milieu (spectateurs, joueurs, dirigeants) à leur discipline sont en relation avec cette histoire singulière.

Les trois clubs que nous allons étudier, comme nous l'avons précisé dès l'introduction, se caractérisent par une grande proximité géographique et territoriale. La Section Paloise (rugby à XV) et l'Elan Béarnais (basket-ball masculin) cohabitent dans une même ville moyenne, Pau, et le Tarbes Gespe Bigorre (basket-ball féminin) est situé dans la ville de Tarbes, distante d'une trentaine de kilomètres de l'agglomération paloise. En d'autres termes, l'offre de spectacles sportifs est implantée sur un territoire limité, situation d'une certaine manière relativement exceptionnelle par rapport à d'autres régions. D'un point de vue géographique, l'espace étudié correspondrait, pour simplifier, à la jonction d'une partie du département des Pyrénées-Atlantiques (64) et d'une grande partie du département des Hautes-Pyrénées (65) (Cf. carte 2 et encadré 2).

Carte 2 : localisation de l'aire géographique « support » de l'étude



Encadré 2

Le Béarn

Capitale : Pau (100 000 habitants)
Population : 300 000 habitants
Superficie : 4100 Km2
Langue officielle : Français
Dialecte local : le « Béarnais » (Gascon branche de l'Occitan) peu usité à l'heure actuelle
Situation administrative: situé dans le département des Pyrénées Atlantiques (France), fait partie de la région Aquitaine.

La Bigorre

Capitale : Tarbes (50 000 habitants)

Population : 232 000 habitants
Superficie : 4507 km2
Langue officielle : Français
Dialecte local : le « Bigourdan »
(Gascon branche de l'Occitan) peu usité à l'heure actuelle
Situation administrative: située dans le département des Hautes-Pyrénées (65), fait partie de la région Midi-Pyrénées.

Dans la perspective développée ici, il va de soi que nous devons préciser l'histoire particulière de ces clubs (leur mode d'implantation et de développement) dans cet espace géographique spécifique en vue de mieux appréhender leur statut respectif dans la région. Les trois clubs constituent à notre sens une configuration particulière (ensemble d'acteurs en interdépendance) comme nous allons le préciser en essayant de mettre à jour les relations entre le développement de ces clubs professionnels par définition « locaux » et l'évolution de chaque discipline sur le plan national et international. A ce titre, il paraît donc nécessaire de souligner pourquoi nous avons choisi d'opter pour le terme de configuration parmi les termes connexes.

I.1 – « Configuration » : intérêt de la notion

Norbert Elias définit la notion de configuration comme un système d'interdépendance entre les individus (ou des éléments d'un système) dans un contexte donné. Les trois spectacles professionnels étudiés se situent dans un espace géographiquement restreint, voire dans une même ville dans le cas du basket-ball et du rugby palois, en constituant une offre locale relativement diversifiée de spectacles sportifs dans le domaine des sports collectifs. Cette offre est susceptible d'intéresser le même public potentiel. La notion de configuration, voire de configuration « locale », est donc très heuristique pour aborder notre objet d'étude. Selon Elias, les dépendances réciproques entre individus, « à cause de leur interdépendance et de la constante interconnexion de leurs actes et de leurs expériences forment un ensemble, une sorte d'ordre » (Elias, 1981). On peut penser que l'ensemble des spectateurs palois, quel que soit leur sport favori, connaissent l'existence des autres spectacles sportifs de proximité. Il existe donc d'une certaine manière une forme de dépendance entre les différents spectacles qui sont à la fois en relation et en concurrence. Tout espace social structuré, peut être ainsi appréhendé comme un « espace de pertinence » au sein duquel les effets de l'action individuelle (assistance à un spectacle), dans une situation à dimension spatio-temporelle variable impliquant plusieurs acteurs, vont modifier cette situation. Les configurations, qui rassemblent donc des individus en interdépendance, peuvent être plus ou moins larges, plus ou moins éphémères (les participants à une partie de cartes). La sociologie utilise par exemple cette notion pour désigner une famille (configuration familiale), tandis que les historiens évoquent une configuration internationale pour désigner un système international instaurant des interdépendances entre des politiques nationales.

Par de nombreux aspects, la notion de configuration est proche de celle « d'espace » élaborée par Pierre Bourdieu pour désigner un ensemble d'acteurs institutionnels ou individuels en interaction, établissant des relations régulières et hiérarchisées, comme l'espace des sports, lui même susceptible d'être divisé en sous espaces. La notion de *champ* est également proche de la notion de *configuration*. On peut cependant estimer que les logiques d'évolution du *champ* et de la *configuration* s'appuient sur des facteurs principaux distincts. Pierre Bourdieu insiste sur le caractère central du processus de luttes internes pour la définition des enjeux, tandis qu'Elias inclut l'intervention de variables exogènes au sein du système. Tous deux s'accordent à considérer la lutte pour le pouvoir comme moteur de toute interaction sociale. L'outil conceptuel élaboré par Pierre Bourdieu souligne la spécificité des enjeux et des logiques opérant dans le *champ*. A ce titre, la notion de *champ* est plus délicate à utiliser dans une situation d'interaction sociale entre des acteurs ne partageant pas un certain nombre d'attributs et d'intérêts communs. Dans notre cas, les stratégies des agents ou « acteurs » du rugby et du basket-ball palois relèvent au moins autant du *champ* (ou du « marché » international des joueurs) du basket-ball professionnel et du rugby professionnel que des facteurs locaux. De la même manière, les spectateurs et spectatrices des différents sports ne sont pas en concurrence directe. La notion de *configuration* n'implique pas une telle limitation et de fait autorise plus aisément l'interprétation de situations d'interactions impliquant des individus dont les positionnements sociaux et les stratégies sont éloignés et les concurrences moins établies. Dans le cadre de notre travail, la notion de *configuration* semble plus adaptée en particulier pour désigner un espace de clubs sportifs historiquement construit dans un espace géographique restreint et ayant pour objectif de produire des spectacles sportifs professionnels. D'une certaine manière, les acteurs institutionnels sont certes en interrelation concurrentielle au niveau, par exemple, du recrutement des spectateurs et du statut symbolique dans un espace local donné, mais chacun est également soumis aux effets de « configurations » plus générales, exogènes, comme les évolutions spécifiques du système professionnel national ou international de chaque discipline, qui construisent également l'historicité de la « configuration paloise ». Par exemple, l'évolution des règlements sportifs ou des règles de gestion des clubs ne dépend pas directement des acteurs locaux mais d'autres enjeux, plus généraux. Ces évolutions s'imposent de fait aux clubs locaux qui n'ont pas en réalité le choix de les ignorer. L'analyse des trajectoires historiques des disciplines et des clubs, de leurs caractéristiques techniques et symboliques ainsi que la prise en compte de certaines variables

géographiques et culturelles propres à l'espace local, définissent conjointement la configuration abordée. Afin de compléter ces indications générales, nous allons à présent rapidement présenter les trajectoires particulières des trois clubs en tentant de les mettre en relation avec les évolutions des pratiques sur le plan international et national.

I.2 - Une « configuration » particulière : Rugby palois, Basket masculin palois et Basket féminin tarbais

L'aire géographique traitée dans ce travail possède la particularité de présenter une offre « riche » et diversifiée en terme de spectacle sportif professionnel. Ainsi, pas moins de trois clubs implantés dans l'espace « béarno-bigourdan », l'Elan Béarnais et le Tarbes Gespe Bigorre en basket-ball et la Section Paloise en rugby à XV évoluent au plus haut niveau de pratique. Il convient à présent de rappeler quelques éléments de leur histoire. L'objectif de cette partie est de mettre en relation les évolutions historiques des clubs avec les évolutions des conjonctures nationales et internationales dans lesquelles évoluent les sports étudiés.

En particulier, les travaux d'Augustin (1992, 1994, 2003) de type géographique ou de Pociello (1983, 1995) sur le rugby et le basket-ball montrent l'interaction et la concurrence historique entre ces deux disciplines dans le Sud Ouest dans un contexte de luttes opposant laïcs et confessionnels pour le contrôle de la jeunesse. L'histoire de chaque club doit être resituée dans cette perspective surtout pour mieux appréhender la rupture que va constituer leur passage au professionnalisme (pour des raisons différentes). Dans tous les cas, la professionnalisation implique des conciliations entre le statut des disciplines dans leur espace local et les exigences de la rationalisation du jeu et de la rentabilité professionnelle.

I.2.1 - Basket et rugby dans la région : des concurrences « locales »

Le processus d'implantation des deux pratiques dans la région Aquitaine est susceptible d'être éclairé par les travaux sur la territorialisation sportive menés par Jean-Pierre Augustin dans cet espace (Augustin, 1994, 2003). Son appréhension fine du cas des Landes, département voisin de l'espace béarno-bigourdan, permet d'effectuer certains parallèles. L'intérêt des travaux

d'Augustin est de montrer la relation entre les luttes politiques et l'inscription territoriale des disciplines à un moment donné de leur histoire. Une fois l'origine politique de la formation des clubs enfouie, la structuration sportive du territoire persiste. On assiste dès lors à la disparition des enjeux originels et à l'émergence de nouveaux enjeux dans un contexte renouvelé. En effet, à l'instar du territoire landais, notre aire « support » peut apparaître comme « un terroir de l'Ovalie », le nombre de clubs de rugby à XV disséminés dans cet espace étant particulièrement important (le comité du Béarn est l'un des plus importants en terme de clubs et de pratiquants sur le plan national). D'autre part, sa prégnance au niveau symbolique dans un espace encore rural participe au renforcement de ce constat. Pourtant, cette vision masque une certaine polyvalence en matière de sport collectif sur le territoire. Ainsi, le football et le basket-ball sont également des pratiques particulièrement inscrites dans l'histoire de l'espace.

D'une certaine manière, les explications de cette implantation différenciée trouvent leur source dans un contexte socio-historique comparable au cas landais. En effet, ce sont les choix sportifs effectués par les milieux associatifs notamment après la première guerre mondiale qui vont générer cette diversification. A ce niveau, les origines des disciplines, leurs caractéristiques techniques et symboliques vont faire du rugby une pratique prisée des milieux laïques et républicains (relayée par le rôle moteur des instituteurs) tandis que le football est dans un premier temps érigé comme la pratique sportive collective la plus en phase avec les conceptions de mise dans les milieux confessionnels (en particulier les patronages). Par la suite, le football devra composer avec le basket-ball, discipline originellement confessionnelle et comme nous l'avons vu propice à la mise en avant d'une certaine responsabilisation des joueurs et à la féminisation des effectifs. L'histoire de l'Élan Béarnais illustre d'ailleurs de manière exemplaire cette apparition progressive du basket-ball au sein des patronages catholiques. La forte implantation de cette discipline dans l'espace voisin du sud des Landes facilite sa reconnaissance notamment en Béarn. Les performances répétées du club de l'Élan Béarnais « médiatisent » le basket-ball béarnais à partir de la fin des années 70 qui devient progressivement un élément de la « culture locale ». L'émergence du club du TGB et de son équipe féminine au plus haut niveau à la fin des années 80 va parachever la constitution d'un « terroir de basket » abritant deux clubs phares des élites hexagonales masculine et féminine.

Dès lors, à l'instar de la Chalosse (sud des Landes), l'aire béarno-bigourdane constitue un espace « mixte » en terme de prégnance d'une activité sportive collective, basket-ball et rugby à XV étant des disciplines particulièrement inscrites dans l'espace local.

Nous allons donc procéder à une présentation assez synthétique des trois clubs. Dans tous les cas, la démarche sera identique : elle comprendra une « fiche signalétique » visant à faire le point sur les caractéristiques structurelles, économiques et sportives de chaque entité puis un éclairage historique destiné à objectiver les grandes phases de leur développement respectif.

I.2.2 – L'Elan Béarnais Pau-0rthez : du patronage au professionnalisme « réussi »

Date de création : 1908

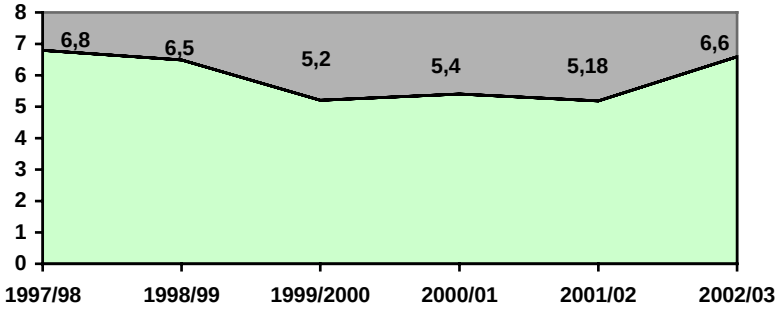
Adresse : Palais des Sports de Pau. Avenue Suzanne Bacarisse. 64 000 Pau

Salle : Palais des Sports de Pau (capacité : 8000 places)

Affluence moyenne : 5000 personnes

Nombre de spectateurs abonnés : environ 3000 personnes

Évolution budgétaire : le budget par saison en millions d'Euros

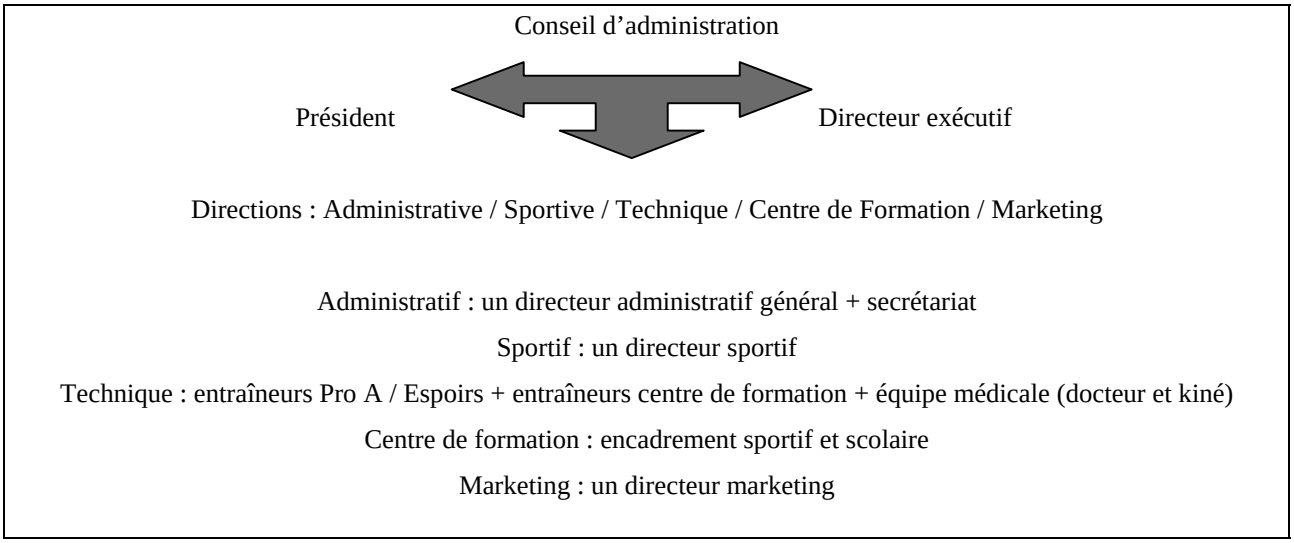


Palmarès :

Champion de France (1986/1987/1992/1995/1997/1998/2001/2003)
Vainqueur du Tournoi des As (1991/1992/1993/2003)
Vainqueur de la Coupe de France (2002/2003)
Vainqueur de la Coupe Korac (1984)
Participation ininterrompue aux Coupes Européennes depuis 1977

Cadre juridique : S.E.M (société d'économie mixte)

Organigramme (en 2002) :



Effectifs des dernières saisons : (joueurs « étrangers » en gras)

Saison 2000/01 : Gadou / **Mc Cullough** / Piétrus M & F/ Diaw-Riffiod / **Nwosu** / **Muresan** / **Silvajacnin** / **Esteller** / Fauthoux / **Drozdov**/ Dubos / Masingue

Saison 2001/02 : Gadou / **Sellers** / Piétrus M & F/ Diaw-Riffiod / **Milling** / Lewis / **Esteller** / Fauthoux / **Drozdov** / **Luvkoski**

Saison 2002/03 : **Sellers** / Piétrus M & F/ Diaw-Riffiod / **Hill** / Dubos / Julian / Fauthoux / **Drozdov** / **Luvkoski**

Saison 2003 / 2004 : **Skelin** / Piétrus. F / Foirest / **Drozdov** / **Luvkoski** / Dubos / **Erdmann** / Darrigand / Petro / Julian

I.2.2.1 – Historique de L'Elan Béarnais Pau-Orthez

I.2.2.1.1 - L'Elan Béarnais d'Orthez : un club issu du patronage

L'Élan Béarnais Pau-Orthez occupe une place à part dans le paysage du sport hexagonal en raison de sa trajectoire historique bien particulière. Il incarne, en effet, à la fois une réussite totale en matière de professionnalisation d'une institution sportive et un exemple de continuité dans le maintien de ce que ses promoteurs appellent « l'esprit originel ». Crée en 1908, l'association sportive l'Élan Béarnais, dont « *le nom rutilant et flamboyant exprime à sa manière l'idée d'un catholicisme ostentatoire et déterminé* » (Roux, 1997 : p. 44) illustre le souhait de l'Église de fournir de « nouvelles formes d'encadrement » à la jeunesse orthézienne en réponse

au développement des idées modernes prônées par les Républicains conformément aux luttes historiques régionales relatées dans de nombreux travaux par les historiens (Augustin, 1992 ; 1994 ; 2003). Le basket-ball fait ses premières apparitions dans les années 30 au sein du patronage de la ville d'Orthez en écartant progressivement le football, sport phare depuis 1930, à partir des années 60. A partir de cette époque, l'équipe fanion ne cessera de progresser sportivement : accession en Nationale II en 1970 puis en Nationale I en 1973, niveau qu'elle ne quittera plus à partir de 1975. Au fil des années, le village béarnais de 11 000 habitants devient incontournable dans le paysage du basket français et européen en raison de succès majeurs sur de grands clubs tels que Villeurbanne, Limoges ou encore Madrid.

La salle « mythique » (pour les supporters) de la Moutète qui abrite aussi le marché couvert de la ville, exalte le chauvinisme et la ferveur des spectateurs à l'occasion des grandes rencontres. On comprend que le transfert de l'équipe dans le Palais des Sports de Pau suscita quelques inquiétudes sur le maintien de l'atmosphère « identitaire » des rencontres. En effet, l'Elan Béarnais représente dans la compétition nationale la « petite » équipe rurale susceptible de bousculer la hiérarchie. Cette position de l'Elan participe à la construction d'un statut particulier dans la région. Comme toute histoire « légendaire », celle de l'Elan Béarnais se nourrit de nombreuses anecdotes (Cf. encadré 3) qui renforcent ce sentiment d'être en présence d'une institution à part.

Encadré 3

La Moutète d'Orthez : un élément structurant de la « légende

L'histoire du club béarnais est indissociable de cet espace de pratique pour le moins atypique. En effet, la configuration architecturale du lieu comme son « double emploi » (marché couvert de la ville dans lequel était posé puis démonté un revêtement permettant la pratique du basket) ont généré de fameuses anecdotes.
Le premier contact entre cette salle et le « non-initié » donnait bien souvent lieu à de savoureux moments. Ainsi certains joueurs des équipes visiteuses crurent à un canular lors de la présentation de la salle, d'autres furent contraints d'y évoluer gantés tant la température en hiver y était basse, un joueur américain fraîchement recruté se révéla allergique aux plumes de canard … ce sont en fait autant de situations rappelant l'originalité du lieu. A ces conditions d'évolution pour le moins atypiques s'agrègent d'autres caractéristiques : un public très proche de l'aire de jeu, des matchs rythmés au son des « bandas » (orchestres locaux), des supporters « typiques » au verbe haut, une rivalité historique avec le club de Limoges ou encore quelques bagarres épiques dignes de matchs de rugby. Nous comprenons donc que l'histoire de cette salle est indissociable de celle du club, tant elle a participé à l'établissement de cette fameuse « légende ».

Sur le plan sportif, l'Élan se maintiendra dans les compétitions européennes à partir de 1977, date de sa première participation à la Coupe Korac, épreuve remportée en 1984 et qui reste l'une de ses victoires de référence. Le club a su s'adapter aux évolutions de la pratique durant les

années 80 en introduisant chaque saison dans son effectif des joueurs (et un entraîneur, George Fischer) américains pour suppléer le contingent de « locaux » et donc se donner les moyens de rivaliser avec les meilleures formations françaises et européennes. Les acteurs (surtout les promoteurs mais en partie également les supporters) étaient ainsi préparés à accueillir les grands bouleversements inhérents à la professionnalisation totale de la discipline. L'Élan remportera par deux fois consécutivement le championnat de France en 1986 et 1987, s'illustra au plus haut niveau européen (au sein de la Coupe des Clubs Champions) avec d'excellentes performances au cours de l'exercice 1986 /1987 (victoires sur Milan, Madrid, Tel-Aviv, Kaunas) qui lui permirent de se classer 3^{e} de la compétition. Après cette saison exceptionnelle, la meilleure réalisée par le club, les exercices de 1988 et 1989 rappelèrent la réalité des limites sportives et financières de l'Élan Béarnais.

I.2.2.1.2 – D'Orthez à Pau : une professionnalisation réussie

Le club et son Président emblématique, Pierre Seillant, se trouvèrent au début des années 90 dans l'obligation d'accepter la délocalisation d'Orthez vers Pau, ville voisine de plus grande importance, pour assurer la survie sportive et financière de l'Elan. En 1989, le club devient l'Élan Béarnais Pau-Orthez, ses promoteurs espérant acquérir dans ce partenariat les garanties financières faisant défaut et un lieu de pratique en adéquation avec son statut sportif (Palais des sports de 8000 places). Le club se rapproche ainsi du modèle organisationnel mis en œuvre par la ligue américaine.

Le *Palais de Sports* est inauguré le 12 janvier 1991 par une victoire hautement symbolique sur le rival de la dernière décennie, le Cercle Saint Pierre de Limoges. L'union des destinés de l'Élan et de la ville de Pau ne tarda pas à porter ses fruits, le club profitant de la décennie pour étoffer son palmarès et redevenir incontournable dans le monde du basket français et européen (voir palmarès dans la fiche signalétique). La mutation du club de village au fonctionnement proche d'une conception « amateur » en une institution totalement professionnelle fut d'autant plus facilitée qu'elle fut rapidement couronnée de succès, assurant une réelle continuité avec l'époque orthézienne.

Solidement ancré comme l'un des clubs phares du championnat hexagonal et une « valeur sûre » sur le circuit européen, l'Élan Béarnais est en mesure de présenter saison après saison des

effectifs de qualité mêlant un « noyau » de joueurs formés au club à des renforts internationaux, en nombre croissant ces dernières saisons. Ainsi au fil des exercices, des joueurs de renom, internationaux français et étrangers ont porté le maillot de l'Élan Béarnais : Demory, Rigaudeau, Sonko, Foirest, Risacher, Dubos ou encore Julian pour les français, Henderson, Carter, Jones, Philipps, Muresan, Winslow, Mac-Rae, Funderburke, Grant, Sellers pour le recrutement étranger (la liste n'est bien sûr pas exhaustive). Ces joueurs ont conjugué leurs talents avec ceux des joueurs « locaux » : Hufnagel, Ortega, Fauthoux et les frères Gadou notamment. La mutation structurelle du club est réussie parce qu'elle s'accompagne de la formation de joueurs locaux de dimension internationale qui assureront la transition sur le plan sportif tout en « rassurant » les fidèles d'Orthez. En d'autres termes, le « local » est préservé dans ce processus d'internationalisation des effectifs. Si une continuité certaine en terme de résultats sportifs peut caractériser le club, son mode de fonctionnement, en dépit de la rationalisation engendrée par une professionnalisation croissante, semble également s'inscrire dans cette « logique de continuité » autour d'un Président : Pierre Seillant. La personnalité de cet acteur, véritable « gardien du temple », se révèle dans ce contexte comme une donnée incontournable pour comprendre la réussite du club sur le terrain sportif comme sur le plan « identitaire ». L'approche de type monographique du club permettra de souligner ce rôle central.

CONCLUSION- Entre reconnaissance internationale et forte inscription locale

La trajectoire historique très spécifique de l'Élan Béarnais lui confère une place à part dans le paysage du sport professionnel français et international. En effet, rares sont les clubs qui assurèrent de manière aussi exemplaire la délicate transition entre une ère « amateur » et une phase de professionnalisation extrême. Cette réussite « structurelle » conjuguée à des succès sportifs offre au club palois une reconnaissance internationale. Cependant, grâce à une stratégie de communication faisant la part belle à ce passé si singulier et à la présence de certaines personnalités liges (quelques joueurs « locaux » et le Président Seillant par exemple), le club maintient une forte inscription « locale » et se construit un statut particulier (et enviable) dans l'espace.

I.2.3 – La Section Paloise Rugby : une professionnalisation récente et délicate

Date de création : 1902

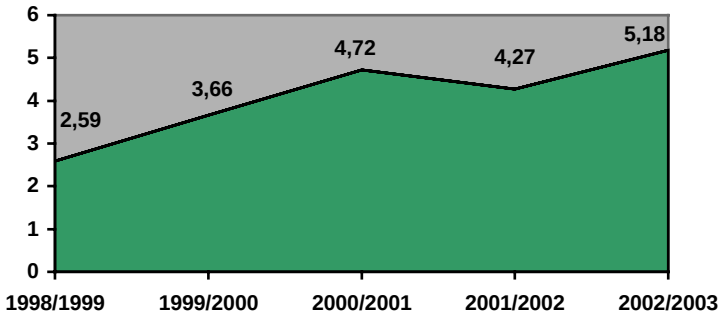
Adresse : Stade du Hameau. Boulevard de l'Aviation. 64 000 Pau

Stade : Stade municipal du Hameau à Pau (capacité : 13 000 places)

Affluence moyenne : 9000 personnes

Nombre de spectateurs abonnés : 3000 en moyenne

Évolution budgétaire : le budget par saison en millions d'Euros.



Palmarès :

Champion de France (1928/1946/1964) Vainqueur du Challenge Yves du Manoir (1997) Vainqueur du Bouclier Européen (2000) / ½ de Finaliste de l'Heineken Cup en 2001

Cadre juridique : 2 entités Section Paloise (club omnisports loi 1901)
Section Paloise Rugby Pro (SAOS-SASP)

Organigramme (en 2002) : Section Paloise Rugby Pro

Président de la SASP + 2 Vice-présidents + Directeur

↓

Secteurs : Administratif et comptabilité Communication / Marketing / Commercial Sportif

↓

Administratif et comptabilité responsable comptable/ Comptable / Assistante Administrative et Sportive

Communication / Marketting / Commercial : Attachés commerciaux / Contact Communication/Presse/Internet / Abonnement et billetterie

- Club Henri IV (réceptions partenaires)

Secteur Sportif (Pros et centre de formation) : Directeur Sportif / Entraîneurs + Responsables Préparation Physique et Musculation

- Médecin et Kiné

Effectifs des trois dernières saisons : (joueurs « étrangers » en gras)

Saison 2000/01 : Arriéta / Brusque / Arbo / Bomati / Cambres / Sarrat / Cistacq / Guilhem / Paille / Traille / Aucagne / Carbonneau / Lannes / Gouloumet / Harinordoquy / Agueb / Bacqué / Combes / Tanir / Mallier / Aurignac / **Charron** / Chassérieau / Cléda / Lagouarde / Sierra /Bria / Etchégaray / **Espag** / Larrouy / Laperne / Triep-Capdeville / Dal-Maso / Rey.

Saison 2001/02 : Arriéta / Bouti / Arbo / Bomati / Racine / Sarrat / Cistacq / Guilhem / Som / Traille / **Warner** / Carbonneau / Siro / Gouloumet / Harinordoquy / Agueb / Nègre-Gauthier / Combes / **Pearson** / Mallier / Chassérieau / Cléda / Sierra / Bria / Etchégaray / Larrouy / Laperne / Triep-Capdeville.

Saison 2002/03 : Arriéta / / Cistacq / **Tincu** / **Guatiéri** / **Jolly** / **Morgan** / **Cheesbrough** / Som / Traille / Carbonneau / Harinordoquy / Nègre-Gauthier / **Pearson** / Cléda / Sierra / Etchégaray / Larrouy / Laperne / Aucagne / Sestaret / Peyras / Artiguste / Jonnet / Sourgens / Duffard / Carré / Barragué.

Saison 2003/04 : Nègre-Gauthier / Lacrouts / **Guatieri** / Aucagne / Jahouer / Cabannes N / Carbonneau / Cantonnet / Souverbie JM / Artiguste / Beauxis / Cabannes R / **Tincu** / Faure / Laperne / **Mc Donald** / Som / Peyras / Furet / **Mockford** / **Morgan** / Souverbie / **Cheesbrough** / Traille / Harinordoquy / Terrain / Toevalu / **Manta** / Bordenave / Cistacq / Barragué / Sourgens / **Jolly** / **Murphy** / **Thomas**.

I.2.3.1 – La Section Paloise : une trajectoire « classique »

N.b : La Section Paloise est, depuis sa création, un club omnisports mais nous nous limiterons ici à l'historique de la section rugby.

La Section Paloise fut crée en 1902, sous l'impulsion de la Ligue Girondine d'éducation physique. L'implantation du rugby dans la capitale béarnaise doit beaucoup en effet à l'installation en son sein de Philippe Tissié (Bodis, 1987). Celui-ci, soucieux de promouvoir ses méthodes d'éducation physique et d'en démontrer le bien-fondé, fit de Pau son principal terrain d'expériences et de démonstration. L'originalité des conceptions de Tissié dans l'espace de l'éducation physique de l'époque réside dans l'intégration des jeux de plein air et de certains « sports » comme moyen d'action pédagogique. En ce sens, la pratique de ce que l'on a appelé la *barette*, jeu d'origine française qui présente beaucoup de similitudes avec le rugby, pourrait, parmi d'autres, être un des facteurs explicatifs de l'importation facilitée dans le Sud Ouest de ce sport d'origine anglo-saxonne. La Section Paloise se présente au début du siècle comme une association périscolaire destinée à prendre le relais des établissements d'enseignement dans le cadre de la formation des jeunes. Elle leur permet de poursuivre la pratique sportive au-delà de l'institution scolaire comme le concevait Tissié dans son plan d'ensemble de formation sportive de la jeunesse française (Staes, 1997). On y retrouve, selon Charles Lagarde (personnage emblématique du club dont il fut président entre 1932 et 1952) : « *des jeunes gens désireux de sacrifier à la mode naissante qui était de faire du sport, épris d'anglomanie au contact d'une colonie britannique alors importante à Pau, ou encore, cédant à l'influence de ces premières Fêtes du muscle des lendits du Docteur Tissié* » (Alliez, Bachoué, Bouscayrol, Jauréguy & Lévèque, 2001). A l'époque, les manifestations sportives se déroulent sur un champ, le *Champ Bourda*, acheté en 1903 par la Ligue Girondine désireuse d'offrir à la Section un bel outil de travail. Le club attire un public important, les rencontres de *barette* et les compétitions d'athlétisme pouvant parfois se dérouler devant plus de 2000 personnes. Rapidement, la *barette* est remplacée par une activité au succès populaire grandissant : le Football Rugby. Parallèlement, la tutelle de la Ligue Girondine disparaît peu à peu, si bien qu'en 1905, il n'est désormais plus uniquement question que de la Section Paloise. En 1907, un jeune anglais du nom de Crockwell arrive à Pau et, tout en intégrant l'équipe, distille des conseils techniques qui permirent aux

Sectionnistes de franchir un nouveau pallier. Le club évolue alors en deuxième série mais devant l'indéniable engouement suscité par le rugby, il se voit dans l'obligation de déménager du *Champ Bourda*, en 1910, pour s'installer au *Champ de la Croix du Prince* sur lequel sera érigé son stade fétiche : le *Stade de la Croix du Prince*. Cette période coïncide avec l'essor connu par l'activité et les modifications organisationnelles découlant de son passage sous tutelle de l'UFSA (Union Française des Sports Athlétiques). Dans ce contexte, la Section participe au championnat de première série du Comité Côte Basque en compagnie de Bayonne, Dax, Biarritz ou encore Mauléon. L'arrivée d'un nouvel élément étranger en 1912, le gallois Tom Potter (joueur-entraîneur jusqu'à la première guerre mondiale), perpétue la volonté du rugby palois d'enrichir son éventail technique et de prendre position au sein de l'élite hexagonale. Dans cette optique, des rencontres internationales opposant la Section à des équipes Britanniques sont disputées à la *Croix du Prince* (venues d'un club gallois en 1912 et Anglais en 1913 et 1914). Le *Stade de la Croix du Prince*, pourtant érigé trois années auparavant, est agrandi en 1913 afin de pouvoir accueillir des spectateurs toujours plus nombreux (en 1913-1914, on recensera 36 000 entrées en 26 matchs disputés). A l'instar de bon nombre de ses homologues, la Section paya un lourd tribut à la Grande Guerre. En effet, une quarantaine de ses membres perdirent la vie au front, obligeant les dirigeants de l'après-guerre à se lancer dans une reconstruction des équipes autour de jeunes joueurs locaux. Les efforts consentis par le club et ses dirigeants ne tardent pas à porter leurs fruits puisqu'en 1928, après une campagne victorieuse au sein du Comité Côte Basque, la Section gagne le droit de disputer les phases finales du championnat national qu'elle remporte brillamment au terme d'une rencontre serrée face à Quillan pourtant favori.

La Section Paloise appartient donc dès lors à l'élite du rugby hexagonal et ses performances régulières (dont une victoire du Challenge Yves Du Manoir en 1938) durant la vingtaine d'années qui suivirent stabiliseront son statut. En 1946, au sortir d'un second conflit mondial aux conséquences moins dévastatrices que son prédécesseur pour le club, la Section remportera de nouveau le titre suprême face à Lourdes et récidivera 18 ans plus tard face à Béziers en 1964. S'en suivirent 25 années durant lesquelles le club se maintiendra au plus haut niveau de pratique mais sans vraiment briller puisqu'il ne remportera aucun titre majeur. La fin de la décennie 80 fut synonyme de turbulences pour la Section, celle-ci se voyant reléguer au « purgatoire » (groupe B-2ème division) durant trois longues saisons (1988/1991). Un autre changement majeur vînt alimenter les polémiques durant l'année 90 : l'équipe première du club

n'évoluera plus dans son « historique » *Stade de la Croix du Prince* en utilisant désormais le *Stade Municipal du Hameau* entièrement rénové et offrant une capacité d'accueil plus large. Ce transfert s'accompagne d'une amélioration notable des résultats sportifs.

I.2.3.2 – Le rugby palois et la professionnalisation

Au milieu des années 90, période charnière pour le rugby français, la Section se retrouve, comme la majorité de ses concurrents, face au choix délicat du passage au professionnalisme. Jusqu'alors fidèle aux principes d'un rugby amateur ou plutôt semi professionnel, elle se voit dans l'obligation de répondre aux exigences sportives mais surtout économiques de la discipline. En effet, si sur le plan des infrastructures, le passage de la *Croix du Prince* au *Hameau* avait permis une anticipation certaine de ce contexte évolutif, sur le plan économique et statutaire, la situation était inquiétante. Les dirigeants sont soucieux d'assurer la survie du club au sein de ce « nouveau » rugby où règnent désormais les impératifs économiques. Les choix stratégiques permettent à la Section d'entamer cette nouvelle ère en obtenant un nouveau trophée (victoire en Coupe de France Trophée Yves Du Manoir en 1997) ce qui rassure un public toujours nombreux mais quelque peu perplexe au cours de ces années de « disette sportive ». Ce succès bienvenu fut l'élément détonateur d'une nouvelle dynamique au sein d'un club qui attire de nouveau supporters et investisseurs. Qualifiée pour les compétitions européennes nouvellement crées (Heineken Cup, Bouclier Européen), la Section y glanera de nouveaux lauriers, atteignant les demi-finales de l'Heineken Cup en 1998 et remportant le Bouclier Européen en 2000. Entre-temps, en juillet 1998, une nouvelle institution voyait le jour sous l'appellation Section Paloise Rugby Pro, symbole d'une volonté affirmée de définitivement prendre la voie du professionnalisme. L'équipe première est donc désormais gérée par cette société anonyme à objet sportif (SAOS) dirigée par André Lestorte, comme l'exige la législation. Les autres équipes du club restent sous la responsabilité de l'association Section Paloise Rugby, branche de la Section Paloise, club omnisports. Depuis l'avènement de cette entité professionnelle, sur le plan sportif, le club, de mieux en mieux structuré au fil des exercices, alterne les très bonnes performances (demi-finales du Championnat de France en 2000 et qualification pour les play-offs en 2003) et les saisons très moyennes (play-downs en 2001, 2002, 2004) au sein de l'élitiste TOP 16 (devenu récemment TOP 14 suite à la réduction de l'élite). Sur le plan économique, la Section a, semble-t-

il, réussi sa mutation autour de nombreux partenariats avec à la fois de grandes entreprises nationales comme TOTAL-FINA ELF et des entreprises « locales » (cave coopérative de Jurançon par exemple).

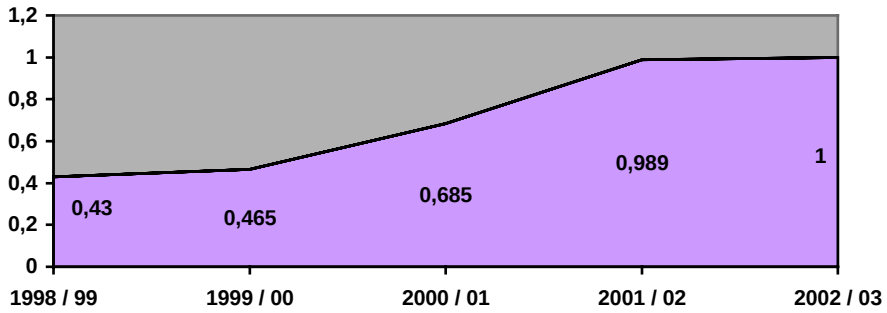
CONCLUSION - La délicate mutation d'un club « local »

L'histoire de la Section Paloise est somme toute « classique » dans le milieu du rugby d'élite et en totale correspondance avec la trajectoire « nationale » de la discipline. On y retrouve ainsi de manière chronologique les phases clés de la diffusion et de l'implantation de la pratique dans le Sud Ouest français, la construction d'un espace fortement concurrentiel dans cette zone géographique après la 1ère guerre ou encore les bouleversements initiés par le choix du professionnalisme depuis le milieu des années 90. A l'heure actuelle, malgré des efforts notables et constants en vue d'inscrire durablement le club dans l'élite et d'y briller, force est de constater que les résultats sportifs ne lui permettent pas de revendiquer la réussite de ce projet. Contraint de disputer un match de barrage afin d'éviter une relégation à l'échelon inférieur à l'issue de l'exercice 2004-05, la Section Paloise fait désormais partie des « petits » clubs (en terme de budget) qui luttent pour conserver leur place dans un championnat d'élite ramené à 14 clubs pour l'exercice 2005-2006 (sous l'appellation Top 14).

I.2.4 – Le Tarbes Gespe Bigorre : l'entrée dans le professionnalisme

Date de création : 1983
Adresse : 46, rue Larrey. BP 1034. 65 000 Tarbes.
Salle : Palais des Sports du « Quai de l'Adour » à Tarbes
Capacité : 2500 places
Affluence moyenne : 1500 personnes
Nombre de spectateurs abonnés : en moyenne 250

Évolution budgétaire : le budget par saison en millions d'Euros



Palmarès :

Champion de France NF2 (1990/91)
Champion de France NF1B (1991/92)
Vice-Champion de France NF1A (1992/93, 1994/95 et 1995/96)
Vainqueur de la Coupe Ronchetti (1995/1996)
Vainqueur du Tournoi de la Fédération (1994/95)
Vainqueur de la Coupe de France (1995/96, 1996/97, 1997/98)

Cadre juridique : association Loi 1901

Organigramme (en 2002) :

Comité Directeur

Bureau

Président

5 Commissions

Commission Sport : Sport I élite / Sport II centre de formation / Logistique sportive
Commission Presse et Communication : Relations Presse / VIP Entreprise / Internet / Autres Communications
Commission Administration et Finances : Finances / administratif et « quotidien » / Gestion du personnel
Commission Marketing : Boutique / Marketing prospectif / Marketing opérationnel
Commission Animation, Salle et Evènements : Club des Supporters / Animations, Salle / Organisation VIP / Evènements

Coordination, Mise en œuvre et suivi

Effectifs des trois dernières saisons (joueuses « étrangères » en gras)

Saison 2000/01: Savasta / Mijoule / **Hill** / Lacrabe / **Whittle** / Bonnan / Tonnerre / Castets / Bolanga / **Tzekova**

Saison 2001/02: Savasta / **Hill** / Gomis / Dumerc / Bonnan / Tonnerre / Castets / **Boyd** / **Sarenac** / **Tzekova**

Saison 2002/03: Savasta / **Hill** / Gomis / Dumerc / Siedel / Tonnerre / **Radunovic** / **Sarenac** / **Luptakova/** Tran-Van Ho

Saison 2003/04 : Savasta / Picot / Lepron / **Boyd** / **Lelas** / Sy / **Gaither** / **Nieuwveen** / **Tzekova** / Tomaszewski / **Hill**

I.2.4.1 – Le Tarbes Gespe Bigorre : du basket masculin au basket féminin

Le club du TGB est né en 1983 de la fusion entre un club masculin (ASC Gespe) et un club féminin (Basket Club Tarbais) de la ville de Tarbes. En effet, à l'initiative d'un dirigeant de l'équipe masculine de l'ASC Gespe, Robert Dourthe, les deux clubs évoluant jusqu'alors au niveau régional vont dès lors unir leurs destinées pour donner naissance au TGB. Le but de cette fusion est de parvenir à construire une nouvelle structure capable de hisser le basket Tarbais (masculin et féminin) à un niveau de pratique plus élevé. Le secteur qui le premier récolta les fruits de cette fusion, fut l'équipe masculine. En effet, au début des années 90, l'équipe masculine du TGB se hissa en Nationale III et fit naître un engouement certain pour le basket-ball dans une ville jusque là entièrement dévouée au rugby (le Stadoceste Tarbais, devenu Tarbes Pyrénées Rugby évoluant actuellement en deuxième division, fut longtemps pensionnaire de l'élite du rugby Français, champion de France en 1973 et finaliste du championnat en 1988). En 1997, le TGB garçons fusionnait avec le club voisin du BC Lourdes dont la structure professionnelle (LBBC) venait d'être dissoute. S'en suivirent deux saisons en Nationale II sous l'appellation du BCLT 65 pour l'équipe masculine, qui ne put poursuivre l'aventure plus longtemps du fait d'une adaptation impossible aux exigences du niveau semi professionnel. A l'heure actuelle, l'équipe masculine du club évolue au niveau régional. Parallèlement, les féminines progressaient de manière régulière, sur la base d'une génération de jeunes particulièrement douée qui sous la houlette de Jean-Pierre Siutat gravissait les échelons un à un pour remporter le championnat de Nationale II en 1991 et atteindre la finale de la Coupe de France cette même année. Dès sa première saison en Nationale 1B (1991/92), l'équipe, qui a accueilli des joueuses étrangères notamment originaires des Pays de l'Est, est sacrée championne de la division et accède donc à l'élite.

I.2.4.2 – Se structurer pour exister

L'équipe de Tarbes débute donc sa « carrière » dans l'élite à partir de la saison 1992/93. Dans l'optique de tenir son rang à ce niveau, le TGB se renforce en intégrant une nouvelle joueuse bulgare dans son effectif, Sonia Dragomirova rejoignant sa compatriote Krassimira Banova, déjà tarbaise depuis la saison précédente. La grave blessure de cette dernière en cours

d'exercice va être à l'origine de l'arrivée d'une joueuse américaine qui marquera de son empreinte l'histoire du club. En effet et durant deux saisons, par son talent, Andrea Stinson haussa considérablement le niveau de l'équipe permettant au TGB d'accéder, dès sa première saison dans l'élite, à la finale du championnat. Cette réussite ouvra donc les portes de l'Europe au club qui disputa pour la première fois en 1993 la Coupe Ronchetti et en atteignit les demi-finales. Le sigle TGB prit alors une nouvelle dimension : le Tarbes Gespe Basket devînt le Tarbes Gespe Bigorre, signalant le retentissement régional des exploits des filles Tarbaises. A l'issue de la saison 1994/95, le TGB s'inclina de nouveau en finale du championnat mais s'adjugea tout de même le Tournoi de la Fédération. Le club, présidé par Pierre Montagné puis par Michel Uriarte, poursuivit sans heurts son ascension dans le gotha de l'élite féminine pour, en 1996, remporter la Coupe Ronchetti et la Coupe de France à l'issue d'une saison pourtant mouvementée. En effet, cette saison vit Jean Pierre Siutat, coach emblématique, abandonner les destinées de l'équipe à son jeune assistant Damien Leyrolles, après un début d'exercice décevant. La réussite du TGB durant la deuxième moitié de la décennie 90 tient essentiellement en un recrutement étranger qui amènera en Bigorre des joueuses de renom et d'exception telles que les américaines Teresa Edwards, Dawn Staley, la hongroise Judith Balogh ou la bulgare Polina Tzekova. C'est pourtant après cette saison couronnée de succès que le TGB connut les mésaventures de bon nombre de ses homologues car, si par la suite les résultats sportifs du club restaient tout à fait honorables, l'état des finances, lui, n'était guère enviable et entraînait sa mise en redressement judiciaire. L'avenir du TGB s'écrivait dès lors en pointillés. Cependant, cette période mouvementée ne fut que passagère car grâce à l'énergie et l'investissement déployés par un nouveau président, Jacques Dutrey, et son entourage, le TGB sut rebondir. Certes, les restrictions budgétaires eurent quelques effets en terme de résultats sportifs (le TGB quittait le quatuor de tête du championnat) mais le club repartait sur des bases financières saines. Jean Pierre Siutat fit son retour au sein de son club fétiche en qualité de dirigeant, entraînant dans son sillage de nouveaux partenaires. Le club reprit donc sa marche en avant, recruta comme de coutume fort judicieusement et retrouva rapidement son lustre de naguère. En 2002, le TGB, se classa 3ème de la saison régulière, ce qui lui ouvrit les portes de la compétition Européenne suprême qu'est l'Euroligue, et atteignit pour la seconde fois la finale de la Coupe Ronchetti, avec malheureusement moins de bonheur que 6 ans auparavant. Le TGB, moribond il y a quelques années, est de nouveau apte, sous la houlette du

nouveau président Pascal Claverie, à rivaliser avec les meilleurs comme l'atteste son intronisation parmi les 16 meilleures formations du Vieux Continent.

CONCLUSION - Une pratique féminine profondément inscrite dans le « local »

Le club tarbais, malgré une histoire « récente », semble profondément inscrit dans le « local ». Bien évidemment, les performances répétées de la formation féminine sont à la fois à l'origine de son éclosion rapide au plus haut niveau de pratique d'abord national puis international mais expliquent également l'engouement qu'elle suscite dans un espace local longtemps dominé par le rugby. Comme nous l'avons vu au préalable, la modalité de pratique féminine professionnelle est particulièrement (voire quasi exclusivement) implantée au sein de villes de taille réduite pouvant difficilement « supporter » d'un point de vue économique un club masculin (moins de 50 000 habitants). A ce titre, le cas du basket-ball tarbais peut paraître particulièrement représentatif de la majorité de ses homologues de la LFB (hormis peut-être les clubs de Bourges et de Valenciennes, économiquement plus puissants et mieux structurés).

- II -

Construction de l'objet

CHAPITRE II - Problématique : une perspective sociologique

Les spectacles sportifs et les mobilisations qu'ils suscitent sont un excellent objet pour penser les rapports entre deux phénomènes complexes, la « mondialisation » ou la « globalisation » des échanges économiques et culturels, pour reprendre les termes les plus utilisés dans la littérature contemporaine, et les processus de « constructions identitaires » individuelles, locales, nationales etc. Ce constat renvoie immédiatement à la diversité des approches théoriques susceptibles d'aborder ces rapports. Nous adopterons ici un point de vue résolument sociologique, ce qui ne règle pas pour autant le problème, pour montrer l'intérêt du sport, au sens large, dans cette perspective.

Depuis plusieurs années, le spectacle sportif est devenu un des objets privilégiés de la sociologie de la culture et de l'anthropologie sociale (Callède, 1985 ; Bromberger & al, 1987 ; Bromberger, 1995 ; Bourgeois et Whitson, 1995 ; Darbon, 1995 ; Appadurai, 2001 ; Charlot & Clément, 2004). L'importance du phénomène sur le plan international, l'intérêt, voire la « passion » pour le sport partagée par des peuples ou communautés souvent très éloignés culturellement et socialement, expliquent que cet objet considéré parfois comme mineur (voire « illégitime ») par les sciences sociales soit progressivement « normalisé ». Au-delà de la mobilisation quantitative que suscite le spectacle sportif, par assistance directe ou bien sûr via les retransmissions télévisuelles, l'intérêt réside surtout dans la diversité de l'offre de spectacle, la diversité des modalités, les différences de popularité des sports en fonction de ce que nous appellerons provisoirement les « aires culturelles » (Smith, 2001). Le cricket, magistralement analysé par Arjun Appadurai (2001), véritable « passion » indienne et pakistanaise (et pour le moment toujours anglaise) suscite peu d'intérêt, voire aucun, au-delà de l'ex Commonwealth. De même, comme nous l'avons rappelé (on l'oublie trop souvent en « terre de rugby »), le rugby n'est qu'un grand sport régional sur le plan mondial (et national en France). D'un point de vue sociologique, les nombreuses homologies entre la position sociale des spectateurs et des supporters des différents sports et l'intensité du « sentiment d'appartenance locale » renvoient

aux relations entre l'espace des positions sociales et l'espace des « goûts » et des pratiques culturelles dont les sports font partie.

On voit se profiler des questions sociologiquement et anthropologiquement essentielles et complexes sur le plan des constructions identitaires : comment (et pourquoi) un sport « typiquement anglais » inventé dans les écoles privées des classes dominantes anglaises du 19ème siècle, a pu, en moins d'un siècle, devenir le « sport » le plus représentatif du sud ouest français ? (Dunnning & Sheard, 1989 ; Collins, 1998) Comment le cricket, sport très « chic » et complexe au niveau des règles, a pu devenir le sport national indien et pakistanais ? (Appadurai, 2001) Quel rôle jouent-ils dans la construction des « identités masculines » contemporaines et « régionales » ? (Darbon, 1995, 1999 ; Saouter, 2000, pour le rugby ; Appadurai, 2001, pour le cricket) Pour quels « groupes » ou « fractions de classes » en priorité ? Comment les processus de socialisation (« primaires » ou « secondaires ») participent-ils à la construction des sentiments d'appartenance nationale ou locale ? Le chantier est énorme et à peine ouvert. La complexité des approches possibles pour aborder ces questions exige un choix conceptuel précisé.

I.1 - Spectacle sportif et « identité locale » : ambiguïté et synergie

Dans le domaine du sport, la notion d'identité est très utilisée, compte tenu des relations fortes, « passionnelles » pour reprendre les termes journalistiques, que les publics entretiennent avec les équipes soutenues. Le domaine sportif illustre parfaitement une situation où pour Rogers Brubaker (2001) « le terme *identité* a tendance à signifier trop quand on l'entend au sens « fort » (dans le cas des supporters « fanatics » ou « ultras » de certains clubs de football par exemple). En revanche, le terme peut aussi signifier trop peu quand on l'entend au sens faible, ou ne rien signifier du tout (à cause de son ambiguïté intrinsèque) » (Brubaker, 2001 : p. 66). La conception « forte » ou « dure » de l'identité, proche de la signification du « sens commun », met l'accent sur l'idée de l'existence d'une permanence de « valeurs » entre des structures ou/et des personnes, intangibles en somme, inaltérables, insensibles à travers le temps aux évolutions conjoncturelles et aux positions sociales. La conception « molle » ou « faible », de plus en plus présente dans les travaux concernant la notion d'identité, privilégie l'idée d'une rupture de cette homogénéité et met en avant l'hétérogénéité des « formes identitaires », des « attachements communautaires » etc. A ce titre, comme le fait justement remarquer Brubaker, la notion

d'*identité* peut difficilement remplir une fonction théorique utile. Il existe en quelque sorte plusieurs façons de se sentir basque, béarnais, catalan ou corse et de se « comporter » comme tel. D'où la difficulté de l'emploi du terme *identité* face à la pluralité des manières d'être, d'agir et des nombreux conflits que cela entraîne souvent. Les notions de *forme culturelle dure* et de *forme culturelle douce* utilisées par Arjun Appadurai (2001) pour analyser les conséquences culturelles de la mondialisation dans les ex colonies britanniques, et en particulier le statut du cricket dans la société indienne contemporaine, se rapprochent des types de conception « dure » et « molle » évoquées par Brubaker. Pour pallier à cette difficulté, Brubaker suggère d'utiliser une diversité de termes, souvent des néologismes, susceptibles d'objectiver les mécanismes dont la notion polysémique d'*identité* est censée rendre compte. On évoquera donc plutôt les notions d'*identification*, de *catégorisation*, d'*autocompréhension* ou encore de *communalité*, de *connexité*, de *groupalité* lorsqu'il sera question d'aborder les rapports complexes entre des acteurs et leur équipe, en définissant par là même différentes conceptions de « l'appartenance locale » ou de rapport au local.

Le processus d'*identification* peut être tourné à la fois vers soi-même mais également vers les autres (se caractériser, se localiser vis à vis d'autres personnes connues) et se décline sur plusieurs modes. En effet, il est important de distinguer les modes d'identification relationnels et catégoriels. On peut ainsi s'identifier en fonction de sa position dans un réseau relationnel mais aussi en fonction de son appartenance à un groupe (ou une classe) d'individus partageant un attribut catégoriel (nationalité, sexe, appartenance ethnique etc.). Le terme d'*autocompréhension* renvoie quant à lui à l'idée que l'on se fait de soi-même et autorise de fait une « localisation » au sein de l'espace social, les deux notions étant profondément liées. Notons que la notion d'*autocompréhension* n'induit pas une conception du moi homogène, limitée et unitaire, le « moi » limité ou le groupe fermé pouvant être considérés comme des spécificités culturelles plutôt que des formes universelles. Les termes de *communalité*, de *connexité* et de *groupalité* sont quant à eux à rattacher à l'idée de l'établissement de groupes. La *communalité* rend compte du partage d'un attribut commun, la *connexité* dénote les attaches relationnelles liant les individus du groupe, la notion de *groupalité* pouvant quant à elle être ramenée à la perception d'un sentiment d'appartenance à un groupe particulier, solidaire. Dans cette perspective, le suivi et le soutien d'une formation peuvent être interprétés comme l'expression d'un certaine *groupalité*.

I.2 - L'assistance au spectacle sportif comme « consommation culturelle » et élément d'un style de vie « local »

L'apport de la sociologie de la culture dans la lignée à la fois des « cultural studies », des travaux issus de la théorie de l'*habitus* et du *champ* de Pierre Bourdieu (1980*c*) ainsi que de la sociologie des « consommations », permet globalement de définir l'assistance aux spectacles sportifs comme une « consommation culturelle » qui s'inscrit dans des styles de vie très différents, pouvant y occuper parfois une place centrale au point de les structurer, et participe dans une « configuration locale » à la construction des identités sociales et donc en partie « locales » des individus (Smith, 2001). Aux côtés de l'anthropologie, l'approche sociologique a pour objectif l'analyse des processus d'individuation dans des contextes ou conjonctures, par définition, « collectives » et historiquement construites. Il serait en effet imprudent d'ignorer, par exemple, que certaines *formes extrêmes* (« idéales typiques » d'une certaine manière) « d'identification » à la « culture rugby » dans le sud ouest de la France ou à la « culture cricket » chez les hindous sont généralement et massivement « masculines » et productrices de « catégorisations » très différenciatrices particulièrement actives chez les fractions de classes populaires ou les plus populaires des classes moyennes (Appadurai, 2001 ; Charlot & Clément, 2004). Dans le même ordre d'idée, le spectacle sportif est un élément plus ou moins structurant, plus ou moins organisateur du « style de vie » des agents. Entre le supporter occasionnel d'une grande équipe, le curieux sensible à l'ambiance et au spectacle (technique et mise en scène), le supporter « *fanatic* » ou « *ultra* » d'une grande équipe de football, le statut du spectacle dans la construction identitaire de l'agent sera complètement différent et souvent corrélé à sa position sociale (Bromberger, 1995 ; Mignon, 1998*a*).

Ainsi, si *identité* il y a, elle est à la fois *collective* parce que sociale, culturelle, locale (donc déjà différenciée) et bien sûr *individuelle*, « construite » pour Giddens (1991) *« délibérément à partir de choix successifs dans les sphères du travail et des loisirs »*, étant entendu que l'on peut discuter le « délibérément » et préférer le terme de « stratégie » dans le sens que lui donne Bourdieu (ni calcul totalement rationnel, ni programme totalement inconscient mais plutôt mise en œuvre d'un sens pratique ; Bourdieu, 1980*b*). Les *concepts médiateurs* (Lenoir, 2004) comme ceux de *stratégie*, de *champ* ou d'*habitus*, à condition d'être situés dans leur cadre théorique, mais aussi, à d'autres niveaux d'analyse, comme celui des politiques publiques « locales » de

« système d'action local», de « stratégie », de « prise de décision » etc., proches cette fois des théories des organisations initiées par Crozier et Friedberg (1977), sont très pertinents pour aborder, plutôt pour ne pas l'aborder, la question de « l'identité locale ».

Dans cette perspective, les choix « stratégiques » des agents, liés en grande partie à leurs différents niveaux de socialisation, s'effectuent dans des offres de pratiques localisées dont les spectacles sportifs font non seulement partie mais sont en quelque sorte « permanents » et récurrents. Il est en effet plus facile de « s'identifier » à un club sportif professionnel « historique », c'est-à-dire participant depuis parfois un siècle à la représentation et à la définition de la spécificité locale (au point, comme le montre Bromberger de construire progressivement des homologies entre style de jeu, type de joueurs vedettes et « culture urbaine », Bromberger, 1995), qu'aux performances internationales d'une équipe de recherche ou d'un chef d'orchestre (même si, par exemple, des chanteurs comme Claude Nougaro pour Toulouse peuvent parfois jouer ce rôle). Le cas du sport est particulièrement révélateur de la force des socialisations sportives familiales dans les processus de construction identitaire à la fois local, social et individuel. Le rugby, pratique et/spectacle, (mais aussi, on y pense moins, générateur de pratiques annexes comme « l'entretien du linge » par les femmes et les mères en particulier, la préparation des repas, l'accueil des partenaires de jeu dans les familles, bref le système de relations sociales spécifiques au rugby), est à ce point « incorporé » en particulier dans les instances de socialisation familiale, qu'il fait partie « naturellement » de la « culture locale », pourtant produit d'une histoire construite (Saouter, 2000). Ainsi, la puissance objectivante de ces « représentations » est telle, que bon nombre de nouveaux arrivants dans la ville ou la région assistent (souvent en famille) à une rencontre des clubs sportifs emblématiques de l'espace, pratiques perçues certainement comme une des meilleures manières de prendre contact avec la « culture locale » et d'entamer un processus d'intégration et dans une certaine mesure « d'acculturation », tout en restant parfois « supporter à distance » (Smith, 2001 ; Lestrelin & Basson, 2004) des équipes de la localité d'origine, souvent dans d'autres sports. Ce questionnement renvoie bien évidemment aux relations entre « mondialisation » des échanges, des produits, des personnes et « identité locale ».

I.3 - Mondialisation et « identité locale »

On retrouve ici les questions génériques posées par Appadurai (2001) à propos de son étude sur les rapports entre la diaspora indienne et le cricket: *comment être un local quand on est **d'ailleurs** et rester un local quand on est **ailleurs** ?* (le cricket est un sport commun au indiens et aux anglais, donc à priori vecteur intégrateur). Cette question est récurrente par exemple pour bon nombre de joueurs professionnels « étrangers » adoptés par le club et le public local au point, parfois, de participer à la définition de « l'identité locale », le cosmopolitisme devenant une caractéristique « identitaire » (l'Olympique de Marseille en football ou le Stade Français en rugby). On voit d'ailleurs dans cet exemple que la même caractéristique peut être dans le cas de l'OM et du football plutôt populaire, perçue et valorisée comme un « métissage culturel » à l'instar du football brésilien, tandis que pour le Stade Français (parisien) il est perçu et présenté par certains dans le milieu rugbystique comme la caractéristique d'une « caste », d'un monde de privilégiés. Une fois de plus, une caractéristique prend sa signification en fonction de la discipline, de son histoire nationale et de l'espace des clubs concerné, c'est-à-dire dans une configuration de sens.

Dans l'analyse des rapports entre « construction identitaire » et « mondialisation », les spectacles sportifs sont un espace producteur de modèles et de « héros » universels mais également de formes extrêmes « d'identifications locales » ou encore de « groupalités » de quartiers. La mondialisation du spectacle sportif, surtout dans les grands sports collectifs, et la généralisation hyper médiatisée des affrontements sportifs entre nations ou clubs rivaux au niveau national, européen, nord américain etc. illustre l'idée que l'accroissement de la mondialisation des échanges sur les plans économique et culturel s'accompagne d'une promotion accrue du local. Même si, apparemment, l'internationalisation des échanges favorise la montée des particularismes « locaux », ces derniers participent en quelque sorte au processus de mondialisation (Harvey & Houle, 1994 ; Maguire, 1994 ; Donnelly, 1996 ; Maguire & Pearton, 2000).

En effet, davantage peut être que dans d'autres domaines de la culture, la logique de l'affrontement institue historiquement certains sports comme des précurseurs de futurs échanges économiques et culturels (c'est le cas du baseball entre le Japon et les Etats-Unis, du cricket entre les indiens et les anglais, du Judo entre japonais et occidentaux etc.). Le sport constitue

également un des rares domaines où les pays, classes sociales ou groupes ethniques dominés économiquement, politiquement, culturellement peuvent combattre et éventuellement vaincre symboliquement des dominants (l'histoire et la sociologie du sport sont riches en exemples de ce type, qui participent par la même au succès de l'idéologie sportive : le cas du cricket indien, du football brésilien ou africain, du baseball japonais à la fin du 19ème siècle, de l'athlétisme kenyan ou éthiopien aujourd'hui etc.). Le principe de la confrontation « symbolique » à l'œuvre dans le sport et systématiquement mis en scène dans les spectacles sportifs favorise également la mobilisation intense et fidèle (statistiquement) des membres des classes et/ou catégories sociales les plus dominés socialement et culturellement dans le soutien organisé aux équipes sportives « représentatives » de leur « condition » et de leur « ethos » (le foot populaire de Saint Etienne et de Lens en France, par opposition au clubs « chics » comme Monaco ou dans une certaine mesure Lyon). Comme le rappelle Remi Lenoir, *« les différences de fait, qu'elles tiennent à la position ou à la situation de classe, se transmuent en signes distinctifs, en distinctions signifiantes, bref en distinctions symboliques »* que les sports et les spectacles mettent en scène y compris dans les mêmes enceintes, *« car la logique sociale est celle de la distinction et des luttes de classement qui lui sont associées »* (2004 : p. 145). Une des particularités du sport pourrait bien être, point aveugle des conflits sociaux mais réputé pour annuler les inégalités sociales et économiques par son pouvoir « homogénéisateur », de ne pas apparaître comme tel, en particulier dans le domaine de la différenciation sexuée (dernier refuge de la « virilité » ?).

Quoiqu'il en soit, par sa capacité à mettre en scène différents types d'affrontements symboliques : dominant/dominé ; riche/pauvre ; chic /populaire et bien sûr local/central (toulousains ou marseillais/ parisiens,) ou local/local (Marseille/Lyon ou nord/sud) pour un même sport, comme le football ou le rugby en France, le spectacle sportif est un vecteur privilégié de la représentation du « local ». Il reste que, même si les spectacles sportifs donnent à voir la plupart du temps des affrontements entre entités « locales » (au niveau européen ou national, coupe d'Europe ou coupe de France en foot par exemple, mais aussi des affrontements intra régionaux, comme souvent en rugby), la définition du « local » comme objet d'étude est délicate, voire impossible. Il est préférable de poser que ce sont des « groupes » qui construisent « leur local » dans un domaine particulier de la culture (le local du sport n'est pas celui de la cuisine par exemple) dans des conjonctures historiques particulières (l'existence d'une équipe « locale » au plus haut niveau n'est jamais assurée contrairement à une recette de cuisine) qui impliquent en

permanence des luttes « locales » pour la définition des caractéristiques de « l'identité locale ». En d'autres termes, la perspective « constructiviste » ne doit pas faire oublier que le local est aussi défini comme un espace de conceptions concurrentes socialement pertinentes. Tous les travaux contemporains soulignent par ailleurs que ce n'est pas la « pesanteur d'un territoire » qui façonne le « groupe » (lequel d'ailleurs) au nom d'un hypothétique « primordialisme » ou « naturalisme » (les qualités de la « race » catalane ou basque en rugby par exemple).

Ici encore, tout se passe comme si les sports et les spectacles qu'ils génèrent entretiennent des rapports de plus en plus privilégiés, voire symboliquement « obligatoires » au « local », avec l'accroissement de la mondialisation (fiers d'être marseillais ou toulousains, ce qui, on en conviendra, n'est pas de mise dans d'autres champs culturels), sans masquer néanmoins la persistance des luttes sociales. L'analyse détaillée des clubs « supports » de ce travail objectivera à la fois ce « lien symbolique » puissant qu'ils entretiennent avec le « local » comme les multiples conflits autour de « ce que doit représenter » chaque club.

I.4 - La mobilisation des différences: « configurations » et « luttes sociales » dans la construction du « local »

Toute « construction identitaire » implique divers niveaux de mobilisation des différences dans un contexte, une conjoncture ou encore une configuration particulière. La notion de configuration, telle que Norbert Elias la définit, permet de comprendre que le processus de mobilisation des différences par un « groupe » est historiquement situé et s'effectue synchroniquement en relation avec les groupes concurrents ou proches dont il s'agit de se différencier (Heinich, 1997). Les notions d'*interdépendance* entre des individus et de *stratégie* dans la mise en œuvre du processus sont donc ici essentielles. Comme le montrent Dunning et Sheard (1989) à propos du rugby anglais et de la scission XIII / XV, « l'ethos amateur » fut en quelque sorte inventé par les promoteurs du rugby du sud (grande bourgeoisie) pour disqualifier leurs concurrents du nord « socialement » et « sportivement ». La notion de *configuration* rend compte ici à la fois de l'*interdépendance* entre les acteurs et des *stratégies* mises en œuvre (qui aboutit à l'exclusion des dissidents du Nord et à la création de deux fédérations concurrentes) dans les luttes qui consistent en somme à définir « l'identité » du rugby, sport viril et amateur pratiqué par des « gentlemen » désintéressés et donc « fair-play », c'est-à-

dire capables de maintenir une « distance au jeu ». On voit bien dans cet exemple comment, dans une phase d'implantation, le travail de « catégorisation » consistant à transformer des caractéristiques sociales en caractéristiques du jeu, grâce souvent à l'action de promoteurs « experts » et socialement situés (susceptibles comme le montre Tony Collins d'inventer tardivement la légende de Webb Ellis pour conforter l'esprit du jeu ; Collins, 1998) favorise le processus d'*identification* entre des groupes sociaux et une discipline sportive (comme pour un domaine culturel en général). Le cas des promoteurs du judo français issus ou proches des fractions les plus cultivées des classes moyennes urbaines pour imposer dans l'espace des sports français de l'après guerre la « voie de la souplesse » contre les « sports de combat brutaux et vulgaires » est également très éclairant (Brousse, Clément, 1996 ; Clément, 2001). Le rôle des experts sur le plan social, politique et technique, dans le travail de mobilisation des différences s'avère essentiel, comme pour la plupart des combats politiques du champ artistique ou littéraire (Bourdieu, 1984 ; Dobry, 1986 ; Charle, 1990 ; Bobille, 2005).

Le processus de mobilisation des différences conduit à se demander quels sont les éléments qui sont mobilisés et par qui, c'est-à-dire par quel type d'experts ou d'intermédiaires et avec quels objectifs ? Les différences, dans tous les cas, sont celles qui s'expriment majoritairement et non « celles qui sont ». La conjoncture contemporaine facilite en effet de plus en plus la mobilisation « consciente » des agents et favorise paradoxalement la « naturalisation » des spécificités « locales » au détriment du travail de « problématisation » permanent des représentations du local. Le rôle des médias, divulgateurs de caractéristiques locales en quelque sorte « officielles » ou estampillées, est essentiel dans la mesure où les experts locaux reprennent et amplifient ces versions, facilitant d'une certaine manière le travail de « représentation ». Ainsi, les commentaires sportifs et les reportages télévisuels d'avant ou d'après matchs recueillant les commentaires des supporters (généralement « idéaux typiques » de la localité, habillement, accent et propos conformes aux attentes) se renforcent mutuellement dans la production de la représentation des «locaux » et par la même du « local », au point que certains acteurs locaux, entrepreneurs ou artistes par exemple, sont parfois conduits à rappeler que Marseille ne se résume pas seulement l'OM et aux supporters du « Vieux Port ». Les médias jouent plus ou moins consciemment dans le domaine du sport le rôle que les ethnologues (et souvent les sociologues) ont pu involontairement tenir en formalisant les cultures étudiées et en fournissant ainsi aux locaux (aux indigènes si l'on veut) les éléments qui permettent d'autant

mieux de construire et de renforcer l'image locale qu'ils sont attendus par les visiteurs et touristes. On peut évoquer ici le terme de *mobilisation consciente*, c'est-à-dire de stratégie identitaire, au sens classique cette fois, susceptible de mondialiser le local et par la même de l'exporter en procurant profits économiques et symboliques aux médias avides de différences et de « catégorisations », mais aussi à un certain nombre d'acteurs locaux (on pense par exemple aux associations officielles de supporters).

Paradoxalement, la mondialisation des échanges (y compris des images) conduit à la « naturalisation des différences » et accentue l'ambiguïté de la notion de « culture locale » et plus encore « d'identité locale » constituée conjoncturellement parfois en « produit d'appel ». Le sport et les spectacles sportifs illustrent parfaitement, plus que tout autre produit culturel, la montée du « local » et son intégration dans le processus d'internationalisation économique et symbolique des échanges, par exemple dans le domaine du marché des joueurs professionnels (Maguire & Pearton, 2000 ; Charlot & Clément, 2004).

I.4.1 - Des « différences dans la différence »

L'apport de la sociologie des « cultures sportives » est également de montrer que le processus de « construction identitaire », à tous les niveaux, n'est pas seulement « subjectif », mais participe aussi à l'objectivation des différences techniques dans un même sport (Pociello, 1981, 1995), et que les caractéristiques techniques d'un sport, difficiles par ailleurs à objectiver, sont par ailleurs des caractéristiques symboliques susceptibles de participer à la construction d'identités spécifiques (Defrance, 1995 ; Clément, 1995). Sur le plan de la constitution des « consciences nationales », Appadurai (2001) rappelle que la spécificité technique du jeu indien en cricket se construit en même temps que la représentation de la « nation » indienne qui agrège un ensemble de castes, de religions, de sectes, de classes sociales, de régions très différenciées et souvent violemment antagonistes sur un territoire mal défini. Le même processus peut être observé pour le baseball japonais, qui devient un sport « national » grâce auquel les japonais peuvent affirmer leur « identité politique » contre les militaires américains « résidents » à la fin du 19ème en obtenant des victoires sportives (Roden, 1980). Ces différences techniques sont telles qu'il est encore difficile aujourd'hui pour des professionnels japonais, malgré la rationalisation du jeu, d'être efficaces dans des équipes américaines et inversement.

La relation fusionnelle entre un public et certains joueurs, ou en tout cas la partie la plus populaire du public (majoritaire dans bon nombre de sports dits « populaires ») peut dans certains cas être remarquable. Lopes et Maresca (1989) montrent que l'attachement du public à la personne de Garrincha, le plus grand joueur brésilien de l'histoire avec Pelé, est lié aux caractéristiques techniques de son style de jeu déconcertant et imprévisible, « indomptable », « rusé », autant qu'à son destin populaire dont il ne parviendra pas à se défaire. D'une manière générale, la relation privilégiée qu'entretiennent ces fractions avec les héros sportifs malheureux et rattrapés par leur condition sociale constitue un ressort essentiel de « l'héroïsme » sportif et de la médiatisation du sport (Marchetti, 1998 ; par exemple le cas de Maradona en football et d'une certaine manière de Virenque en cyclisme, victime expiatoire d'un système injuste et réhabilité par sa « force de caractère » et son honnêteté ; Duret & Trabal, 2001).

I.5 - Le rugby à XV palois et « les » basket-ball palois et tarbais en question

Dans l'espace étudié, le rugby et le basket-ball masculin et féminin, peu concurrencés localement, mobilisent de façon régulière depuis de nombreuses années un public nombreux pour des villes de cette importance (environ 130 000 habitants pour Pau et 70 000 pour Tarbes). On peut donc avancer, comme le rappellent Bourgeois et Whitson (1995), que cette offre de spectacles sportifs participe, pour celles et ceux qui y assistent plus ou moins assidûment, à la construction de l'identité des spectateurs locaux, c'est à dire à « *quelque chose qui est*, selon Giddens (1991), *délibérément construit à partir de choix successifs dans les sphères du travail et du loisirs* » (Bourgeois & Whitson, 1995 : p.157), ceci à la fois sur le plan personnel et collectif (Desbordes, Ohl & Tribou, 1999). L'assistance occasionnelle ou systématique aux spectacles sportifs devient ainsi un élément plus ou moins constitutif de différents « styles de vie » définis à la suite des travaux de Pierre Bourdieu comme des ensembles de pratiques culturelles révélateurs de la position sociale des agents, ou si l'on veut de leur identité sociale. Celle-ci ne se réduit pas à l'adhésion ou au partage des valeurs d'une «culture locale» et ne désigne pas non plus systématiquement un « sentiment d'appartenance local » homogène, même si l'assistance au spectacle sportif et le soutien régulier apporté par les spectateurs à leurs équipes peuvent le laisser penser. En effet, comme il est possible de le repérer pour d'autres disciplines comme le hockey sur glace ou le base-ball dans les villes nord américaines (Scherer, 2001), l'assiduité en matière

de spectacle de basket-ball à Pau peut aussi bien exprimer l'adhésion à une « culture NBA » très internationaliste et « urbaine », l'attachement aux valeurs « originelles » du patronage catholique d'Orthez d'où est issu l'Elan Béarnais, ou encore une certaine idée de la « modernité locale » objectivée par exemple dans l'architecture de la salle du club. En d'autres termes, les différentes identités « locales » sont dans notre perspective avant tout des identités sociales « situées ». C'est pourquoi, en terme de « style de vie », la pertinence sociale et culturelle de l'assistance à un ou plusieurs types de spectacles de l'offre locale ne peut être saisie qu'en relation avec l'ensemble des pratiques sociales et culturelles de chaque spectatrice ou spectateur, étant entendu que des groupes relativement homogènes peuvent être identifiés.

Compte tenu de sa trajectoire historique, de l'implantation disséminée des clubs dans l'espace du grand sud ouest, de leur mode de gestion (Augustin & Garrigou, 1985), du type de recrutement des joueurs, de ses caractéristiques techniques et symboliques (Pociello, 1983), du type de sociabilité des équipes (Saouter, 2000), le rugby symbolise et exprime, à Pau, une conception plus « territorialisée » de l'attachement communautaire. Cette pratique n'est pas à notre sens un élément de ce que Giddens (1991) définit comme une identité « *prémoderne* » territorialisée, et surtout relativement stable et « immuable » dont les « quilles de neuf » ou encore « les sauts béarnais » seraient quelques unes des pratiques les plus représentatives (Clément & Dubertrand, 2004). Le rugby est une pratique culturelle « moderne », comme toutes les pratiques sportives, « appropriée » de manière privilégiée dans le sud ouest français, la logique compétitive impliquant un processus d'acculturation rapide et l'ouverture au-delà du territoire. Néanmoins, jusqu'à une période récente (que la création de la coupe d'Europe des clubs inaugure d'une certaine manière), les confrontations sportives essentielles impliquaient très majoritairement (et impliquent encore dans le cadre du Top 14, le championnat national) les clubs du grand sud et du sud ouest en particulier. La proximité territoriale des équipes en concurrence, objectivée par le nombre important de derbys régionaux (par rapport au basket-ball notamment, et bien sûr au football européen), accentue la représentativité locale des équipes et des joueurs essentiellement issus du « terroir » dans un jeu qui valorise par ailleurs l'organisation collective, la solidarité tout en permettant de « souder affectivement » la collectivité (Pociello, 1983). Cette proximité « territoriale » au sens strict entre les joueurs, les dirigeants et les spectateurs, qui, nous le verrons, est aussi en partie sociale et culturellement pertinente, définit ce que nous avons

appelé une conception « territorialisée » de l'attachement communautaire, géographiquement limitée et « représentée ».

Si l'on reprend la typologie esquissée par Appadurai à partir de l'exemple du cricket indien, le rugby s'apparenterait à une *forme culturelle dure* s'accompagnant « *d'un réseau de liens entre valeur, signification et pratique qui sont aussi difficiles à briser qu'à transformer* » (2001 : p.140). L'approche de type monographique du club de la Section Paloise aura ici pour objectif de montrer la prégnance actuelle de cette notion de « *permanence* » dans le milieu en dépit des évolutions induites par la professionnalisation croissante de la discipline.

Le basket-ball serait dans cette perspective plutôt une *forme culturelle douce* qui permet de « *séparer assez facilement la performance physique de la signification et de la valeur et donc de permettre une transformation réussie à chaque niveau* » (Appadurai, 2001 : p.140). Historiquement inscrit plus précocement dans le processus de nationalisation puis d'internationalisation des échanges sportifs, il en serait ainsi un des éléments moteurs. Le jeu valorise l'exploit, l'excellence individuelle performante du professionnel (le terme « money time » pour désigner les fins de partie décisives illustre cette conception) et la production de stars internationales (Andrews, 2001). A Pau ou Tarbes comme d'ailleurs dans bon nombre de villes moyennes françaises (le Cercle Saint Pierre de Limoges par exemple) ou petites (en ce qui concerne la pratique féminine), il est cependant un élément essentiel et constitutif de la culture sportive locale, compte tenu de l'ancienneté de son implantation dans la conjoncture spécifique de l'entre deux guerres dans la région (Augustin, 1992, 1994). Cependant, contrairement au rugby, les adversaires « historiques » de l'Elan Béarnais ou du TGB sont disséminés sur tout le territoire français voire européen, aucune autre équipe du sud ouest ne pouvant les concurrencer. En ce sens, si le basket-ball et le rugby, par l'intermédiaire de l'Elan Béarnais, du Tarbes Gespe Bigorre et de la Section Paloise, sont au centre de la culture sportive locale, ils n'occupent pas des positions similaires dans l'espace étudié. Notre travail s'appuie dès lors sur deux niveaux d'objectivation de ces statuts différenciés des spectacles dans l'espace local. Le premier niveau concerne les publics respectifs de chaque club, le second a trait plus directement au fonctionnement interne des institutions.

I.5.1 – Les caractéristiques des publics : un élément distinctif

Si les trois spectacles sportifs constituent des manifestations culturelles susceptibles de faire connaître et reconnaître les villes de Pau et Tarbes sur le plan national et international, on peut faire l'hypothèse que les caractéristiques des publics de chaque club sont différenciées et expriment aussi des usages socialement différenciés de l'assistance à un spectacle sportif. Ces différences s'objectivent statistiquement au niveau de la structure sociale des publics (sexe, âge, catégories professionnelles et sociales…) et au niveau du statut de cette « consommation » ou « pratique » culturelle dans le style de vie des spectateurs ainsi que dans leurs rapports aux équipes.

On peut avancer que l'Élan Béarnais mobilise des spectatrices et spectateurs plutôt issus des « classes moyennes urbaines », la valorisation du « local » s'appuyant ici sur l'internationalisation du basket-ball tant au niveau des flux des joueurs que des modèles de jeu et d'organisation (le modèle NBA). En revanche, les spectateurs du rugby plus proches en majorité d'une conception « territorialisée » de l'attachement local sont plutôt issus des couches sociales historiquement ancrées dans une région de « tradition rurale », avec la prudence que l'emploi de ce terme exige. Les caractéristiques du basket-ball féminin tarbais ne laissent pas entrevoir une structure de public et des positionnements aussi « homogènes » que dans les cas précédents. En effet, si d'une part, sur le plan technique, la modalité de pratique féminine se rapproche sensiblement de son homologue masculine, et d'autre part, que le processus d'internationalisation fait partie intégrante des « usages » du milieu, son état de développement est en revanche globalement éloigné du modèle masculin (il est plus proche d'un modèle « paternaliste »). Dès lors, on peut penser que ce type de public se positionnera tel « un entre deux », mêlant des traits structuraux repérés à la fois au rugby et au basket-ball masculin, tout en revendiquant une conception plus « territorialisée » de l'attachement local que les spectateurs du club de l'Elan Béarnais.

Même si les trois équipes et leurs spectacles peuvent entrer en concurrence sur le plan de la notoriété locale, elles incarnent cependant trois éléments structurants d'un « système symbolique local » qui participent en somme à la construction de « l'identité » d'une ville et au-delà d'une région (Bromberger, 1995 ; Mitrano, 1999 ; Rowe & Mac Guirk, 1999 ; Scherer, 2001 ; Merle, 2005), au point de devenir des éléments essentiels des politiques locales.

L'appartenance des spectatrices et des spectateurs (et de tous les palois (ses) et tarbais (ses)) à une ville (ou à ses environs) offrant des spectacles sportifs majeurs, définis cette fois comme des consommations culturelles, n'interdit pas d'intégrer l'assistance au spectacle sportif de leur choix (ou des combinaisons) à des styles de vie très différenciés préservant ou construisant parfois de façon ostentatoire, un certain type d'identité sociale (Bourgeois et Whitson, 1995).

L'analyse des deux publics de spectateurs permettra d'objectiver cette dynamique en faisant l'hypothèse que les différences structurelles sont en homologie avec les types d'attachement au « local » des spectateurs et ce que nous avons appelé leurs « univers culturels », les usages sociaux « locaux » des spectacles sportifs demeurant toujours des pratiques sociales. Néanmoins, la différenciation structurelle des publics, qui conduit inévitablement à une esquisse de typologie des publics, n'implique en aucun cas l'homogénéité sociale et culturelle de chacun des publics, chaque stade étant à la fois « un espace de consensus et de différenciation sociale » (Bromberger, 1995).

I.5.2 – Corps d'hypothèses : Les clubs et leur fonctionnement, des stratégies différentes

Nous avons avancé l'idée selon laquelle les différences de statut entre les clubs dans l'espace local s'objectivent au travers des caractéristiques sociales et culturelles des publics ainsi que dans leur rapport à l'équipe. Dans notre perspective, ces distinctions sont le produit d'une configuration spécifique englobant l'histoire des disciplines et des clubs. De fait, elles doivent être « lues » en correspondance avec le fonctionnement interne de chaque institution et les modes de sociabilité qui s'y développent. La réalisation d'approches de type monographique des trois clubs s'inscrit dans cette démarche.

Il s'agit de comprendre comment, en interne, chaque club construit son « statut local », le modifie ou le renforce. En d'autres termes, comment les membres de l'Elan Béarnais (dirigeants et joueurs) arrivent à combiner harmonieusement une forte inscription locale (renforcée par une histoire bien spécifique) avec l'image d'un club résolument « moderne », urbain et professionnel. Concernant la Section Paloise, il sera question d'analyser de quelle manière les différents acteurs (essentiellement joueurs et dirigeants dans la monographie) « vivent » la professionnalisation de la discipline et comment cette dernière peut « coexister » avec les attributs d'une pratique s'apparentant à une forme culturelle dure. Au niveau du TGB, nous

tenterons de montrer que l'hétérogénéité structurelle, sociale et culturelle du public peut être en quelque sorte expliquée par l'état de développement du club et le mode de sociabilité « original » qu'il propose (par rapport à d'autres spectacles professionnels).

Dans le cadre de ces approches monographiques, nous porterons une attention toute particulière aux cas des joueurs étrangers, qui, comme le souligne Andy Smith (2001), « *fournissent un matériel riche* » en vue d'appréhender le rapport entre l'altérité, l'identité et la territorialité.

Contrairement à une conception de sens commun (et nous l'avons vu, reprise par les dirigeants des hautes instances du sport mondial – cf. encadré 1 dans l'introduction), le joueur étranger ne doit pas être perçu comme « *destructeur d'identités territoriales* » (Smith, 2001 : p. 77). En effet, les travaux de George Simmel sur « la thématique de l'étranger » soulignent le rôle clé de cet acteur dans l'émergence d'un sentiment de groupe (*groupalité*) sur un territoire: *« il (l'étranger) est attaché à un groupe spatialement déterminé ou à un groupe dont les limites évoquent les limites spatiales, mais sa position dans le groupe est essentiellement déterminée par le fait qu'il ne fait pas partie de ce groupe depuis le début, qu'il y a introduit des caractéristiques qui ne lui sont pas propres (…) Le fait d'être un étranger est naturellement une relation tout à fait positive, une forme particulière d'interaction (…) L'étranger est un élément du groupe lui-même »* (Simmel, 1979 : p. 53-54).

Les travaux sur le football de Bromberger rejoignent l'idée développée par Simmel puisqu'il note que le supporter de l'Olympique de Marseille fait « *célébrer sa propre identité par des étrangers, c'est à la fois affirmer symboliquement sa force d'attraction face au dédain ambiant, et répéter, sur un mode idéal, une histoire façonnée par des puissants mouvements migratoires. Ainsi, en affichant une diversité dans son équipe, le Marseillais peut souligner une facette complémentaire de l'imaginaire urbain, celle (…) d'un cosmopolitisme valorisé »* (Bromberger, 1995 : p. 159).

Comme on peut le comprendre, l'internationalisation croissante du sport professionnel a pour conséquence d'amplifier ce « rôle clé » de l'acteur étranger dans la dimension « identitaire » des clubs.

Nous avons préalablement souligné « qu'être un joueur étranger » ne revêtait pas la même signification dans un effectif de basket-ball et de rugby. On peut dès lors avancer que la « localisation » du joueur ne fera pas l'objet de stratégies identiques dans les trois clubs étudiés. Par exemple, en rugby, nous pouvons faire l'hypothèse que les caractéristiques techniques et

surtout symboliques du jeu assurent en grande partie à elles seules l'intégration du joueur, tout joueur de rugby fait en somme partie de la « famille » (peu de différenciation importante de statut économique et de « starisation ») (Saouter, 2000). En revanche, les contraintes liées au statut de joueur étranger dans le milieu du basket-ball professionnel (masculin et dans une moindre mesure féminin) exigent la mise en place de stratégies spécifiques afin d'assurer cette « localisation » dans un marché très hiérarchisé. Dans tous les cas, au-delà des aspects disciplinaires structurels, il convient de prendre en considération la trajectoire individuelle (et professionnelle) des acteurs et leurs dispositions respectives, certains « profils » facilitant en quelque sorte l'opérationnalité du processus.

Dès lors, il semblerait donc normal que, compte tenu du contexte actuel, la capacité d'un club à « localiser » ses joueurs, en particulier les étrangers, s'avère être un élément déterminant dans l'évaluation de sa « représentativité locale » par ses supporters et plus largement dans la construction du rapport entre un public et son équipe.

En définitive, l'ensemble des questionnements abordés dans cette problématique ne pourra pas être traité de manière exhaustive du fait de l'étendue du champ d'investigation proposé. Dans un premier temps, nous allons nous attacher à définir les caractéristiques propres (structurelles, sociales et culturelles) et les « rapports à l'équipe » qui y sont développés (à partir de la diffusion d'un questionnaire) de chaque public afin de tester les éventuelles homologies préalablement abordées. Dans un second temps, on s'intéressera de manière plus qualitative aux principaux acteurs des clubs (notamment les joueurs, en particulier étrangers) afin de rendre compte de la complexité des relations entre un public (et ses attentes, « sportives » et « identitaires ») et une équipe de sport professionnel.

- II -

Construction de l'objet

CHAPITRE III - Méthodologie de l'étude

La question de la faisabilité d'une étude de type ethnologique dans le cadre du spectacle sportif de haut niveau se pose systématiquement. Christian Bromberger évoque les problèmes soulevés par l'analyse du football professionnel en insistant notamment sur le nombre d'individus impliqués dans le champ ainsi que leur diversité en terme de statut (Bromberger, 1995). On perçoit la nécessité d'opter pour une recherche à échelles multiples, conjuguant approches quantitatives et qualitatives afin de saisir au mieux les mécanismes sociaux à l'œuvre dans ces structures. Ce constat renforce l'idée que toute recherche abordant la question du « processus identitaire » et ses modes de construction exige le recours à une méthodologie diversifiée.

III.1 - La dimension « quantitative » : les questionnaires

Dans un premier temps, le recueil de données de type quantitatif a été effectué auprès des publics de chaque spectacle en diffusant un questionnaire dans les enceintes des clubs.
A ce niveau, les contraintes méthodologiques induites par l'interrogation des masses de spectateurs se révèlent moindres que dans le cas du spectacle footballistique par exemple. En effet, les trois spectacles se déroulent dans des enceintes aux capacités d'accueil certes conséquentes mais tout de même éloignées de celles des grands stades de football (5000 spectateurs en moyenne pour l'Élan Béarnais, 1000 spectateurs pour le TGB et autour de 8000 spectateurs pour la Section Paloise). La diffusion d'un questionnaire s'avère en ce sens « facilitée », d'autant plus que les responsables du club nous ont toujours soutenus au cours de ce travail (sensibilisation au travail et incitation à répondre par les speakers dans les enceintes).

Plusieurs entretiens préalables ont été réalisés auprès de spectateurs « historiques » de chaque club (considérés ici comme des informateurs « indigènes », ce sont le plus souvent des connaissances personnelles) afin de tester nos variables. Au cours de ces entretiens, la plupart des hypothèses (surtout opérationnelles) évoquées dans la construction de l'objet furent testées. Comme on pouvait s'y attendre, les thèmes relatifs à la professionnalisation, au processus

d'internationalisation ou encore à la représentativité des formations se révélaient centraux dans les débats engagés. En d'autres termes, ces entretiens préfiguraient les débats entre spectateurs, promoteurs et joueurs sur le statut de la professionnalisation, surtout dans le cas du rugby. On retrouve à ce niveau la question centrale du rapport entre « l'efficacité du jeu » (ou d'une pratique) et la préservation d'un « style » comme cela a été montré dans de multiples travaux de la sociologie et de l'anthropologie du sport (Bromberger, 1987, 1995 ; Clément, 1981, 2001 ; Clément, Defrance & Pociello, 1994 ; Clément & Dubertrand, 2004 ; Defrance, 1995 ; Pociello, 1983, 1995).

Ces entretiens informatifs ont permis de construire une première ébauche de questionnaire testée auprès d'un nombre limité de spectateurs afin d'évaluer à la fois l'intelligibilité des questions mais également leur fiabilité et leur degré de discrimination. Cette « diffusion test » renseigna par ailleurs sur les délais de passation de l'outil (environ une quinzaine de minutes).
Dans la perspective d'une étude comparative, des questions identiques furent posées aux spectateurs et spectatrices des trois publics (avec les nécessaires adaptations en terme de lectures spécialisées, de joueurs symboles, d'équipes appréciées ou rejetées, etc.).

Compte tenu des conditions de diffusion, nous avons naturellement privilégié les questions fermées élaborées à partir d'un prétraitement des entretiens informationnels (Cf. la maquette du questionnaire dans le tome d'annexes). Le questionnaire a pour vocation d'objectiver les éventuelles homologies entre la structure des publics au sens large et les « rapports » au spectacle sportif suivi.

Un premier type de questions, en rapport avec notre problématique, concerne les indicateurs structurels comme le sexe, l'âge, la catégorie professionnelle et sociale d'appartenance, le lieu de résidence etc. permettant la comparaison avec l'ensemble des publics en ce qui concerne la sociologie de la culture.

Un second type de questions avait pour ambition d'objectiver, dans une certaine mesure, les « univers culturels », les « styles de vie » ou encore les trajectoires sociales des spectateurs. Dans cette perspective, ils furent donc interrogés sur leur niveau d'étude, leurs lectures (non sportives), leurs implications associatives (non sportives), en somme leurs pratiques culturelles au sens large, mais également sur leur « rapport au sport » (lecture, associationnisme, assistance aux spectacles sportifs en général, pratiques sportives personnelles et parentales…) et au spectacle

sportif suivi en particulier (pratique de la discipline suivie, lecture de la presse spécialisée, ancienneté du suivi, intérêt des parents pour la discipline…).

En effet, on connaît la pertinence pour différencier des rapports à l'information et identifier le capital culturel des spectateurs de l'ensemble des variables concernant les lectures « générales » (presse nationale et locale). A ce niveau par exemple, la lecture du quotidien *Le Monde* se révèlera discriminante entre le public du basket-ball masculin et du rugby.

Un deuxième type de lecture concerne les « lectures spécialisées » (quotidiens ou magazines), il va par exemple de soi que la lecture conjuguée de *Midi Olympique* et de *l'Equipe* constitue un bon indicateur du degré d'expertise des spectateurs en rugby. De la même manière, une lecture régulière des magazines consacrés au basket-ball, dont on a préalablement évoqué l'intérêt pour le modèle américain, permet de différencier les fractions du public du basket-ball les plus intéressées par la NBA.

Un des objectifs du questionnaire était de tenter de repérer différents types de socialisation (même si bien sûr le questionnaire n'est pas le meilleur moyen). En interrogeant les spectateurs sur les pratiques sportives de leurs parents, on tentera d'objectiver la relation, par ailleurs déjà démontrée dans de multiples travaux, entre une pratique parentale intensive et la construction de dispositions favorables au suivi du spectacle sans pour autant pouvoir rentrer dans le détail (dans le cas du rugby, cet aspect s'avèrera très prégnant, notamment chez les spectatrices).

Un autre axe consiste à repérer la participation associative des spectateurs, c'est à dire de mesurer leur degré d'implication dans la vie associative souvent synonyme de la détention d'un certain capital culturel en fonction du type d'associations fréquentées. L'ensemble de ces questions nous permet de dresser un profil d'implication relativement complet pour l'ensemble des spectateurs interrogés dans chaque club.

Il va de soi qu'une grande partie du questionnaire est consacrée à l'objectivation (pratiques sportives, suivi de spectacles sportifs « locaux ») du « rapport » au spectacle sportif suivi mais également plus généralement à l'ensemble des spectacles sportifs professionnels étudiés (fréquentation des spectacles sportifs autres que celui durant lequel ils ont été interrogés).

Structure sociale des publics / « styles de vie » / « univers culturels

Principaux indicateurs testés

Age / sexe / CPS / Niveau d'étude / lieu de résidence / lectures (sportives et non sportives)
Pratiques culturelles (sportives et non sportives) / Associationnisme (sportif et non sportif)
Goûts et pratiques sportives dans la sphère familiale / fréquence de l'assistance aux rencontres du club (et suivi d'autres spectacles sportifs dans la région et en général)

Une dernière catégorie de questions est orientée de façon plus spécifique sur notre objet. Elles portent principalement sur les thèmes qui nous ont semblé centraux, voire « sensibles » dans le cadre de la recherche, comme le positionnement des spectateurs par rapport aux évolutions des disciplines (processus de professionnalisation et d'internationalisation), à la représentativité de leurs équipes, aux relations entretenues avec les joueurs (ses), au degré d'affinité avec des formations concurrentes, au symbolisme lié à l'équipe, etc. Il ne s'agit pas là d'appréhender des comportements, mais de tenter de différencier des conceptions. C'est à ce niveau que la catégorisation des équipes préférées ou rejetées, le choix des «joueurs modèles », le jugement sur la représentativité des formations etc. permettent de repérer ces conceptions différenciées de la pratique dans ce que nous avons appelé l'identité « sociale « et « locale » des individus. C'est bien évidement la partie la plus subjective de ce travail mais également la plus innovante. Ce type de questions permet également de comprendre le degré de proximité entre les spectateurs et leurs équipes tout comme l'adéquation entre « l'image du club » et celle d'un espace géographique et culturel spécifique. Ces questions permettent de montrer que les rapports ne sont pas homogènes et que le spectacle sportif est vécu et approprié de manière différente en fonction du capital social et culturel des spectateurs.

« Rapport » aux spectacles suivis

Principaux indicateurs testés
Connaissance des joueurs (ses) / degré d'appréciation des formations concurrentes / termes qualificatifs du club / rapport « cosmopolitisme - niveau de performance » / permissivité face à l'internationalisation / évaluation de la représentativité de l'équipe / joueurs (ses) « symboles » / pratiques culturelles dans les enceintes des clubs (usages dialectiques) / Après match ? / poste de jeu préféré

III.1.1 - Construction de l'échantillon et diffusion du questionnaire

Les questionnaires furent diffusés dans les trois cas à l'occasion de rencontres majeures durant la saison 2002 / 03 (Pau-Orthez vs Dijon / Barcelone ; TGB vs Valenciennes ; Section Paloise vs Agen / Perpignan) ayant plus de chance d'attirer une proportion plus importante de spectatrices et de spectateurs occasionnels pour qui le rapport au spectacle sportif n'est pas comparable à celui des abonnés par exemple. Distribués avant les coups d'envoi, les questionnaires furent récupérés à la mi-temps. La diffusion avait pour objectif de questionner les différentes catégories de spectateurs: non abonnés (réguliers ou exceptionnels), abonnés, adhérents aux clubs de supporters, V.I.P (partenaires économiques et invités). Le nombre de questionnaires, distribués de manière aléatoire dans chaque type de tribune, fut proportionnel aux effectifs pouvant y prendre place.

Au total, 2000 questionnaires furent distribués dans le cadre de cette étude. La répartition fut la suivante : deux sessions de diffusion pour l'Elan et la Section pour un total de 800 questionnaires par club (à chaque fois, 500 questionnaires lors du 1er match et 300 lors du 2nd). En ce qui concerne le TGB, 400 questionnaires furent distribués à l'occasion de la « rencontre test ».

Au final, 923 questionnaires exploitables furent recueillis répartis comme suit : 464 pour l'Élan Béarnais, 321 pour la Section Paloise et enfin 268 pour le TGB (taux de réponse : Elan Béarnais : 58 % ; Section Paloise : 40 % ; TGB : 67 %).

En règle générale, les taux de réponse peuvent être jugés satisfaisants, le soutien des équipes dirigeantes des clubs n'étant bien évidemment pas étranger à la réussite de notre entreprise. On peut faire l'hypothèse que le différentiel observé dans les taux de réponse entre le basket-ball et le rugby palois renvoie à la plus grande réticence du public du rugby à s'exprimer vis-à-vis de thèmes historiquement « sensibles » (professionnalisation, internationalisation, représentativité etc.)

Les données recueillies firent par la suite l'objet d'un traitement informatique à l'aide du logiciel MODALISA.

Les données quantitatives

Rencontres « supports » de la diffusion : Pau-Orthez vs Barcelone/ vs JDA Dijon

TGB vs Valenciennes

Section Paloise vs Agen / vs USAP (Perpignan)

Mode de diffusion : -distribution avant les coups d'envoi / récupération à la mi-temps des rencontres.

-distribution de manière aléatoire dans chaque type de tribune en nombre proportionnel à leur capacité d'acceuil

Nombre de total de questionnaires distribués : 2000 (2 sessions de 500 et 300 pour l'Elan et la Section / 1 session de 400 pour TGB)

Nombre de questionnaires recueillis:

- **Pau-Orthez : 464** / Taux de réponse : 58 %
- **TGB : 268** / Taux de réponse : 67 %
- **Section Paloise : 321** / Taux de réponse : 40 %

Traitement informatique : logiciel MODALISA

III.2 - La dimension « qualitative » de la méthode

III.2.1 – Intérêt de l'approche de type monographique

Une monographie a pour objectif principal de décrire de manière détaillée un objet circonscrit et bien situé dans un espace. Ce type d'approche, souvent considéré comme un « genre mineur » ne se réduit cependant pas à une description non problématisée. Dans notre perspective, la description « thématisée » du mode de fonctionnement des trois clubs permet de s'inscrire dans une démarche comparative. Nous adoptons donc ici une démarche de type monographique orientée autour de thèmes précis. Il ne s'agit donc pas de tout dire dans les moindres détails. Ces thèmes, en relation directe avec la problématique générale, sont issus d'hypothèses émises dans la première partie. En particulier, nous avons évoqué l'idée d'un rapport historiquement et culturellement construit entre public et joueurs. L'étude de la trajectoire des joueurs et de leur statut au sein des clubs permet de traiter en partie cette question. Les trois approches de type monographique complétées par des entretiens approfondis avec les joueurs et dirigeants permettent de repérer les différents types de socialisation professionnelle. En d'autres termes, cette partie du travail est censée aider à comprendre « de l'intérieur » comment les joueurs appréhendent l'exercice de leur profession dans chaque club et de repérer l'effet des contextes dans les différences de statuts et de positions. Ainsi, entrer dans le détail du fonctionnement des institutions permet de mieux analyser le contexte dans lequel vont s'effectuer ces rapports entre publics et équipes.

Les trois « monographies » sont construites autour de thématiques en relation avec notre problématique. Dans un premier temps, il sera question de s'intéresser aux « lieux » de la pratique. En effet, on peut penser que l'architecture et l'aménagement de ces espaces bien circonscrits qui constituent le cadre du spectacle (salles ou stades) favorisent un certain type de rapport aux joueurs. Une salle ou un stade matérialisent aussi pour les spectateurs un ensemble de souvenirs « construits », une architecture particulière prend alors du sens en fonction des évènements qui s'y déroulent ou se sont déroulés. On comprend par exemple que l'aménagement de la salle de la *Moutète*, en relation avec la trajectoire du club de l'Elan Béarnais, renforce le sentiment de proximité entre l'équipe et les spectateurs et favorise l'expression d'une certaine « groupalité ». Par la même, le changement de salle ou de stade est un évènement extrêmement marquant dans l'histoire d'un club qui induit des changements d'habitudes pour les spectateurs et les joueurs et génère des comparaisons notamment autour du degré de « convivialité » que chaque espace autorise et des ruptures économiques (prix des places), symboliques et culturelles qu'il provoque. L'analyse de l'évolution des « attitudes partisanes » dans chaque enceinte est intimement liée à ces observations. On ne peut donc pas aborder l'histoire d'un club sans prendre en compte les lieux de la pratique. Dans le même ordre d'idée, une analyse des salles de réception et des « manières de recevoir » après les rencontres permet d'affiner l'hypothèse selon laquelle la gestion de ces moments « hors cadre » de la pratique exprime un certain état de développement des clubs (et plus largement de la discipline) et ses conséquences sur le statut des différents acteurs.

Les entretiens réalisés avec les joueurs, dirigeants, cadres techniques et spectateurs sont destinés à mieux repérer les acteurs centraux du système (le cas du Président Seillant à l'Elan Béarnais est à ce titre exemplaire) mais également d'analyser les conflits internes, en particulier autour des thèmes de la professionnalisation et de l'internationalisation. A ce niveau, les questions abordées rejoignent les préoccupations générales du travail et s'intéressent en particulier plutôt aux rapports public/joueurs qu'au versant économique. Enfin, dans le cas de l'Elan Béarnais et de la Section Paloise, l'analyse des récentes campagnes publicitaires permettra d'affiner le statut de chacun des deux clubs dans l'espace des sports local. Dans notre travail, l'approche de type monographique a pour objectif de mettre en relation le fonctionnement des clubs et la nature des relations entre leurs acteurs principaux (joueurs/dirigeants ; joueurs/public) et non de décrire tous les aspects du fonctionnement. Les résultats de cette investigation au

« cœur » des clubs sont à mettre en relation avec les résultats quantitatifs de l'étude, ce qui permet de construire une typologie des joueurs à partir des stratégies respectives utilisées (développées dans chaque contexte pour construire une position ou un statut). A ce niveau, on distingue plus particulièrement le cas des joueurs étrangers et celui des joueurs locaux.

Bien évidemment, les trois clubs étudiés ont des « histoires » plus ou moins longues mais qui ne s'inscrivent pas dans des « histoires » disciplinaires identiques (basket-ball/rugby à XV). L'histoire d'un club ne relève pas donc pas uniquement de sa propre trajectoire mais également de celle d'une discipline. L'approche monographique permet par exemple de comprendre pourquoi un club tel que la Section Paloise connaît plus de difficulté à s'inscrire dans le processus de professionnalisation et d'internationalisation que ces homologues du basket-ball palois et tarbais. C'est bien entendu à ce niveau que l'on retrouve la notion d'interdépendance entre la trajectoire historique d'une pratique et l'histoire « locale » d'un club. En différenciant le fonctionnement des clubs à tous les niveaux, on peut tenter de repérer des fonctionnements plus généraux permettant de comprendre comment fonctionne le sport professionnel dans son ensemble. Appréhender les « systèmes clubs » sur ce mode justifie le recours à une double méthode (quantitative et qualitative) afin d'une part d'évaluer l'état du rapport spectateurs/équipes et la manière dont ils s'inscrivent dans le social aujourd'hui, mais également de comprendre comment le « social » est historiquement construit (le produit à la fois de l'histoire des disciplines et des clubs). On observe dès lors plus clairement comment des spectateurs peuvent, au-delà de leur existence sociale, avoir globalement intégré cette historicité dans le rapport à l'équipe. Cette posture permet de mieux décrypter les jugements parfois critiques de spectateurs de longue date, particulièrement sensibles à cette dimension historique sans pouvoir toujours l'exprimer (parce que précisément « incorporée ») et par là même davantage attachés à une certaine image de leur club favori.

III.2.2 – Construction de l'échantillon

La dimension qualitative, comme nous l'avons évoqué dans la problématique, a surtout été développée pour appréhender le point de vue des différents acteurs dans la compréhension de ce que pourrait signifier la « localisation » des joueurs. En d'autres termes, il s'agit de comprendre comment les joueurs se situent dans la dynamique locale des équipes. Faire partir

d'un club professionnel, c'est forcément appartenir à un espace local, être identifié à un territoire, à une histoire propre, acquérir un statut, développer des modes de fonctionnement et des conceptions dans la dynamique de l'équipe (qui rencontrent des attentes de spectateurs).

Dans ce cas, les entretiens permettront d'essayer de comprendre comment dans ce phénomène d'internationalisation du jeu, une équipe arrive à plus ou moins intégrer des étrangers au point que certains deviennent à leur tour des modèles locaux. Cet aspect constitue une des dimensions importantes du travail dans la mesure où nous avons pu interviewer un nombre conséquent de joueurs étrangers des trois clubs (en particulier dans les deux clubs de basket-ball, le club de rugby étant moins concerné par l'internationalisation).

Il faut dès lors rappeler que la trajectoire des joueurs (socialisation antérieure différenciée notamment entre les joueurs des Pays de l'Est et les américains) va avoir un rapport avec la manière dont ils vont s'intégrer sur le plan local. On retrouve à ce niveau la question des carrières de sportifs telles qu'elles sont étudiées par Manuel Schotté (2004) dans le cas des coureurs marocains en France. Cette question permet, entre autre, de lier l'aspect économique (marché des joueurs) et l'aspect culturel et social (les joueurs sont des êtres socialisés antérieurement à leur passage dans le club). Cette question semble devenir centrale dans les travaux s'intéressant au spectacle sportif (Chiba, Ebihara, & Morino, 2001 ; Falcous & Maguire, 2005). Aussi, notre échantillon de joueurs interviewés fut construit dans l'optique de rendre compte de la réalité des « marchés » actuels dans chaque pratique. Le choix des interviewés fut guidé par une volonté de recueillir les réflexions sur leur pratique de joueurs (ses) aux statuts différents. Cette option permet bien sûr d'entrer par la suite dans une démarche comparative. Nous avons donc porté un intérêt particulier à la trajectoire de chacun, à la fois sur le plan sportif mais aussi sur le plan personnel afin d'obtenir un échantillon représentatif des populations de joueurs(ses) dans chaque discipline.

Le corpus ainsi constitué regroupe des joueurs (ses) d'âges variés : « locaux » (originaires du Sud Ouest, bien souvent formés au club), « hexagonaux », « naturalisés » et enfin des étrangers de nationalités diverses.

Les entretiens furent menés en français, en anglais ou en espagnol selon les joueurs (es) (et firent donc parfois l'objet de traduction à posteriori) et tous intégralement retranscrits. Pour d'évidentes raisons déontologiques, les passages de certains entretiens mettant parfois directement en cause

certaines personnalités des clubs ou des espaces professionnels se verront volontairement « anonymés » lors de la retranscription.

Les données qualitatives

Les entretiens réalisés dans le cadre de ce travail auprès des joueurs (ses), entraîneurs, dirigeants et spectateurs firent tous l'objet d'un enregistrement audio phonique pour être par la suite intégralement dactylographiés (après traduction dans certains cas).
Menés sur un mode semi guidé, ces entretiens ont vu l'ensemble des acteurs être interrogés sur des thématiques prédéfinies répondant aux exigences de l'étude.

Thèmes traités (selon le statut de l'interviewé) :

- Trajectoire individuelle
- Nature des relations entretenues avec le club
- Conception de la profession
- Evolutions récentes majeures de la discipline de leur point de vue (« de l'intérieur »)
- Statut de l'acteur au sein du club
- Perception du statut d'étranger dans la discipline
- Positionnement vis à vis du processus d'internationalisation
- Appréciation du processus de mondialisation
- Rapport au public / à la communauté locale
- Rapport à « l'identité locale »
- Rapport à la médiatisation de la pratique

Le lieu de l'entretien fut, dans la majorité des cas, la salle de presse des clubs, les joueurs enchaînant généralement avec une séance d'entraînement.

Concernant les entretiens réalisés avec les supporters de chaque club, ils furent menés suite à des contacts pris directement dans les enceintes les soirs de rencontre. Nous n'avons pas rencontré de réticences particulières quant à l'élaboration de ces entretiens hormis une volonté d'anonymat lors de leur retranscription.

Si on compte parmi les interviewés des supporters et des dirigeants, l'objectif principal de cette démarche fut de recueillir des informations auprès des joueurs et joueuses de chaque club en vue d'objectiver les évolutions des disciplines mais également d'apprécier finement les relations « joueurs-club- spectateurs - communauté locale ».

III.2.3 - La faisabilité des entretiens

Il convient d'ajouter que, comparativement au spectacle du football de haut niveau par exemple, les contraintes méthodologiques, même si elles existent, sont moins importantes dans les deux disciplines étudiées. Concernant la réalisation d'entretiens avec les acteurs centraux des spectacles (dirigeants, président, supporters etc.) et en particulier les joueurs, il est important de noter leur relative disponibilité contrairement aux footballeurs, beaucoup plus sollicités en terme médiatique et évoluant comme le fait justement remarquer Christian Bromberger, dans « un monde saturé de micros et d'interviewers » (Bromberger, 1995 : p.15).

Grâce à la bienveillance de l'ensemble des membres des équipes dirigeantes, il fut possible de rencontrer un nombre important de joueurs(ses) dans chaque club et de procéder à la réalisation d'une trentaine d'entretiens auprès de cette population dont la durée avoisine bien souvent une heure voire plus dans certains cas[9].

Le soutien et la réceptivité des dirigeants à notre enquête furent essentiels dans l'obtention de ce corpus original (car rare). En dehors de précautions d'usage quant à la nature des thèmes abordés lors des entretiens, les dirigeants des clubs ne sont à aucun moment intervenus dans l'élaboration des questions et l'interaction.

Par ailleurs, ce rapport privilégié avec les acteurs a permis, avant l'entretien proprement dit, d'insister sur le caractère « personnel » des entretiens ne s'intéressant pas uniquement au versant sportif, contrairement à la majorité des interviews journalistiques auxquelles ils sont habitués. Cette démarche a généralement été très bien perçue. La grande accessibilité des acteurs ne garantissait cependant pas la réalisation d'entretiens toujours « informatifs » par rapport à notre objet. Aussi, il est important de rappeler ici la posture adoptée par le chercheur dans le cadre de ces entretiens afin de dépasser les discours convenus et de reconstruire les trajectoires des joueurs.

En effet, si les joueurs et joueuses ont honoré leurs rendez-vous d'entretiens (fixés par les équipes dirigeantes), une majorité d'entre eux étaient susceptibles de percevoir ce moment comme une contrainte supplémentaire dans des emplois du temps journaliers déjà particulièrement chargés.

[9] Il est arrivé dans certains cas que des joueurs particulièrement réceptifs sollicitent eux-mêmes une seconde entrevue afin d'approfondir la discussion (par exemple, l'entretien avec D. Lewis, joueur de l'Elan Béarnais, se déroula en deux séances et dura plus de deux heures).

Il convenait également de se démarquer de la situation d'entretien journalistique (qui sur la forme peut s'apparenter à la nôtre), à laquelle certains sont particulièrement habitués, afin d'éviter un recueil trop conséquent de propos « stéréotypés ».

Aussi, comme bien souvent dans le cas d'une démarche qualitative, l'amorce des entretiens s'avéra déterminante quant à leur déroulement. Il s'agissait de faire comprendre que l'entretien n'était pas destiné à être divulgué mais s'inscrivait dans le cadre d'une recherche universitaire et d'autre part de faire la démonstration de notre « proximité » avec le terrain sportif.

En ce sens, notre connaissance des milieux étudiés permit d'entretenir des relations de confiance et d'aller souvent « au fond » de certains types d'interrogations.

La démonstration d'une certaine proximité culturelle entre les deux parties fut décisive pour lever la méfiance émanant de certains joueurs (ses) (« Rappelle-moi à quoi vont te servir les entretiens ? », « Tu vas tout retranscrire ? », « C'est pour un travail universitaire hein ? » etc.).

Ces inquiétudes s'estompèrent dans la plupart des cas et le dialogue put s'engager avec un haut degré de réflexivité pour le joueur.

La complicité entre le chercheur et l'interviewé pourrait susciter des réserves d'un point de vue académique. En réalité cette posture est imposée par la nature du terrain comme une condition sine qua non du bon déroulement de l'entretien.

Après des premiers échanges parfois hésitants, les joueurs et en particulier les étrangers, se livrent par la suite sans retenue à ce type d'exercice leur permettant d'évoquer leur quotidien avec une personnalité extérieure au club[10].

Enfin, parallèlement à la réalisation d'entretiens et à la diffusion du questionnaire, outre une lecture régulière de la presse (journal l'*Équipe*, revues spécialisées, journaux locaux), il fut entrepris un collectage méthodique de données iconographiques relatives aux clubs concernés, en particulier celles relatives aux campagnes promotionnelles. Il va sans dire qu'à ces diverses entrées méthodologiques s'ajoute une observation quasi-hebdomadaire des milieux, de nombreuses heures furent ainsi passées dans les gradins de chaque spectacle.

[10] Une fois le joueur averti de la connaissance du « milieu » de l'interviewer, il fut bien souvent ressenti un certain plaisir à dialoguer autour de thèmes en rapport direct avec leur expérience « vécue ». Dans le cas des étrangers, la barrière de la langue autorise en effet rarement ce type d'interaction avec des individus extérieurs au club ou à leur entourage proche.

II.2.4 - Liste des principaux entretiens

II.2.4.1 - Les entretiens avec les joueurs et dirigeants (données à la date de l'entretien)

Bergeaud Claude

Fonction : directeur du centre de formation de l'Elan Béarnais / entraîneur de l'équipe fanion de 97 à 2001 / sélectionneur national depuis 2004
Âge : 43 ans
Nationalité : Française
Nombre d'années au club : 12
Statut : arrivé au club au début des années 90 en qualité d'assistant de l'équipe première et d'entraîneur de l'équipe « espoirs », il fut appelé, à la demande de Pierre Seillant, à prendre en main la destiné de l'équipe professionnelle en cours de saison 97 à la place de Jacques Monclar. S'en suivront 4 saisons couronnées de succès qui ont fait de cet Ariégeois un des entraîneurs « historiques » du club.
Date de l'entretien : 25 Mars 2003
Lieu de l'entretien : dans son bureau au Palais des Sports de Pau
Durée de l'entretien : 1h 40 minutes

Bouscarel Gérard

Fonction : directeur sportif de l'Elan Béarnais
Âge : 55 ans
Nationalité : Française
Nombre de saison au club : 14
Statut : ancien journaliste dans un groupe de presse local, il devient directeur sportif du club (et « bras droit » du Président Seillant) lors du déménagement à Pau. Fait partie des figures emblématiques du club.
Date de l'entretien : 04 Octobre 2002
Lieu de l'entretien : bureau de Mr Bouscarel (Palais des Sports de Pau)
Durée de l'entretien : 1 heure 20 minutes

Seillant Pierre

Fonction : Assureur de profession /Président de l'Élan Béarnais de 1967 à 2003 / Directeur exécutif depuis janvier 2003 (salarié du club)
Âge : 63 ans
Nationalité : Française
Nombre de saisons au club : 38
Statut : personnalité centrale de l'Elan Béarnais, le « prési » est à l'origine de la mutation structurelle du club tout en incarnant une certaine continuité identitaire.
Date de l'entretien : 8 décembre 2003
Lieu de l'entretien : Palais des Sports de Pau / bureau de Pierre Seillant
Durée de l'entretien : 46 minutes

Diaw-Riffiod Boris

Fonction : joueur professionnel
Âge : 20 ans
Nationalité : française
Poste : ailier
Nombre de saisons au club : 2 / International A français
Statut : ce jeune joueur est l'un des grands espoirs du basket français et un produit de la formation fédérale (INSEP). Discret mais extraordinairement doué, il impressionne par sa maturité aussi bien sur le terrain qu'en dehors. A rejoint la NBA (Atlanta puis Phoenix) à l'issue de la saison 2003 (dont il fut élu Meilleur joueur). Sa mère, Elisabeth Riffiod, fut une des plus grandes joueuses du basket français (années 70).
Date de l'entretien : 18 janvier 2002
Lieu de l'entretien: salle de presse du Palais des Sports de Pau.
Durée de l'entretien : 50 minutes.

Dubos Fabien

Fonction : joueur professionnel
Âge : 27 ans
Nationalité : française
Poste : intérieur
Nombre de saisons au club : 6 / International A français
Clubs précédents: Lourdes (Pro B), Montpellier (Pro A), Elan Béarnais (Pro A), Cholet (Pro A), Nancy (Pro A)
Statut : joueur intérieur très « doué » offensivement, Fabien est considéré comme un « local ». Très lié à l'Elan Béarnais et notamment à Pierre Seillant, qui l'a fait revenir au club.
Date de l'entretien : le 6 Janvier 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du Palais des Sports de Pau
Durée de l'entretien : 55 minutes

Esteller Roger

Fonction : joueur professionnel
Âge : 32 ans
Nationalité : espagnole
Poste : ailier
Nombre de saisons au club : 2/ International A espagnol
Clubs précédents : Barcelone, Manresa et Vitoria (Espagne).
Statut : joueur « communautaire » reconnu au plus haut-niveau Européen, il est, depuis son arrivée, l'arme offensive n°1 de l'équipe. « El tigre de Sants » (en référence à un quartier de Barcelone où il a grandi) s'est remarquablement fondu dans l'esprit du club et a rapidement trouvé ses marques pour devenir la coqueluche du public qui apprécie l'engagement du catalan.
Date de l'entretien : 4 mai 2002
Lieu de l'entretien : salle de presse du Palais des Sports de Pau
Durée de l'entretien : 1 heure / Cet entretien fut réalisé en Français (Roger parlant bien notre langue).

Fauthoux Frédéric

Fonction : joueur professionnel
Âge : 30 ans
Nationalité : française
Poste : meneur de jeu
Nombre de saisons au club : 12/ International A français
Statut : Landais d'origine, ce spécialiste du tir longue distance affectueusement surnommé « Petitou » a intégré le centre de formation du club en 1989. Devenu depuis 2 saisons le capitaine de l'Elan, ce joueur très combatif est particulièrement aimé du public.
Date de l'entretien : 15 Février 2002
Lieu de l'entretien : salle de presse du palais des sports de Pau / Durée de l'entretien : 1 heure

Gadou Didier

Fonction : joueur professionnel / entraîneur depuis mars 2004
Âge : 39 ans
Nationalité : française
Poste : ailier
Nombre de saisons au club : 22/ International A français
Statut : Membre d'une des plus célèbres fratries du basket français, ce landais est un modèle de fidélité au club dont il a participé à tous les succès. Il a « symboliquement » cédé son capitanat à Frédéric Fauthoux à partir de la saison 2003. Cette fidélité à son club de toujours ainsi que son abnégation sur le terrain en font le joueur « symbole » de l'Elan dont il a été élu par le public « joueur de la décennie (1991-2001) ». Après avoir arrêté sa carrière de joueur à l'issue de la saison 2001/02, il a récemment pris en main la destiné de l'équipe en remplacement de Frédéric Sarre.

Date de l'entretien : 1/03/2002

Lieu de l'entretien : Palais des Sports de Pau (au bord du terrain)

Durée de l'entretien : 55 min

Julian Cyril

Fonction : joueur professionnel
Âge : 30 ans
Nationalité : Française
Poste : intérieur
Nombre de saisons au club : 2 / International A français
Clubs précédents: Tarbes (N 2), Nancy (Pro A), Paris (Pro A), Nancy (Pro A)
Statut : joueur international reconnu, ce natif du Sud-Ouest est arrivé en 2002 au club après un long passage à Nancy. Est considéré comme l'un des pivots les plus performants du championnat. Médaillé d'argent aux JO de Sidney avec l'équipe de France (défaite en finale contre les pros US).
Date de l'entretien : le 28 Janvier 2003
Lieu de l'entretien : un bureau du Palais des Sports de Pau
Durée de l'entretien : 1 heure

Foirest Laurent

Fonction : joueur professionnel
Âge : 31 ans
Nationalité : Française
Poste : ailier
Nombre de saisons au club : 4
Clubs précédents: Antibes, Pau-Orthez, Tau Vitoria (Espagne) / International A
Statut : joueur reconnu à l'échelon européen, a déjà effectué trois saisons au club avant de partir pour le championnat espagnol. Réintègre l'effectif de l'Elan cette saison. A fait partie de l'équipe nationale vice-championne olympique à Sydney en 2000.
Date de l'entretien : le 6 avril 2004
Lieu de l'entretien : salle de presse du Palais des Sports de Pau
Durée de l'entretien : 45 minutes

Sellers Rod

Fonction : joueur professionnel
Âge : 34 ans
Nationalité : américaine
Poste : pivot
Nombre de saisons au club : 1 / formé à l'université du Connecticut, diplômé en psychologie/ N°1 draft CBA (Grand Rapids)

Clubs précédents : AEK Athènes et Panonios Athènes (Grèce)/ Efes Pilsen (Turquie)/ Caceres et Valence (Espagne)/ ADR Roma (Italie).
Statut : « globe-trotter » expérimenté et valeur sûre du circuit européen, ce joueur, non retenu par la NBA, s'est fait un nom en Europe grâce notamment à sa régularité sur le plan de ses statistiques personnelles ainsi qu'à sa stabilité relationnelle, deux qualités très prisées par les clubs lors de l'engagement d'un joueur américain.
Date de l'entretien : 24 Mai 2002
Lieu de l'entretien : salle de presse du Palais des sports
Durée de l'entretien : 50 minutes / Rod Sellers ne parlant pas du tout Français, l'entretien fut effectué en Anglais.

Luvkoski Dragan

Fonction : joueur professionnel
Âge : 29 ans
Nationalité : Yougoslave
Poste : meneur de jeu
Nombre de saisons au club : 2 / International A Yougoslave
Clubs précédents : Étoile Rouge de Belgrade (Youg) / Partisan Belgrade (Youg) / Fenerbahce (Turquie)
Statut : arrivé en début de saison 2002 pour pallier, sur une courte période, la blessure d'un meneur étranger préalablement engagé par le club, Luvkoski a su se rendre incontournable au point que son maintien dans l'effectif fut l'objet d'un véritable « plébiscite » à la fois de la part des dirigeants et du public. Depuis cette date, il confirme le potentiel entrevu et se révèle être un des meilleurs meneurs de jeu du championnat de France et évidemment un élément essentiel du collectif palois.
Date de l'entretien : 26 Mars 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du Palais des Sports de Pau
Durée de l'entretien : 50 minutes / entretien réalisé en anglais

Lewis Derrick

Fonction : joueur professionnel
Âge : 38 ans
Nationalité : américaine et française (naturalisé)
Poste : intérieur
Nombre de saisons au club : 1/ formé à l'université de Maryland
Clubs précédents: Rockford (USA CBA 88), Reims (89/92), St Brieuc (92), Mulhouse (93), Nancy (94/01)
Statut : arrivé en 2002 de Nancy (Pro A française), club dans lequel il est resté 7 ans, Lewis est un joueur reconnu et apprécié en France qui met sa « science » du jeu et surtout sa défense au service de l'Elan. A longtemps évolué en France en qualité d'étranger.
Date de l'entretien : 12 Avril 2002
Lieu de l'entretien : salle de presse du Palais des Sports de Pau
Durée de l'entretien : 1 heure 30 / Cet entretien fut réalisé en Français.

Piétrus Florent

Fonction : joueur professionnel
Âge : 23 ans
Nationalité : Française
Poste : intérieur
Nombre de saisons au club : 6 / International A français
Clubs précédents : formé à Pau.
Statut : ce joueur intérieur très athlétique est un pur produit du centre de formation palois, symbole avec son frère Michael et Boris Diaw de la nouvelle génération de joueurs français de grand talent sur lesquels sont actuellement basés l'équipe nationale et le club de l'Elan depuis déjà trois saisons. Courtisé par les plus grand clubs européens et certaines franchises NBA, ligue que son frère Michael a intégrée à l'issue de la saison 2003.
Date de l'entretien : le 12 Mai 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du Palais des Sports de Pau / Durée de l'entretien : 35 minutes

Luneau Jean Louis

Fonction : directeur sportif de la Section Paloise.
Âge : 52 ans
Nationalité :
Nombre de saisons au club : 2
Clubs précédents : Dax, Pau, Bayonne
Date de l'entretien : 19 Février 2003
Lieu de l'entretien : un bureau au Stade du Hameau
Durée de l'entretien : 1 heure

Carbonneau Philippe

Fonction : joueur professionnel / capitaine de la Section Paloise

Âge : 32 ans
Nationalité : française

Poste : demi de mêlée
Nombre de saisons au club : 4 / International A
Clubs précédents : Toulouse / Brive
Statut : joueur reconnu sur le plan international, il fut durant plusieurs saisons le demi de mêlée titulaire du XV de France (1995 / 2001) avant de devenir un élément incontournable de la formation paloise.
Date de l'entretien : le 04 Février 2003
Lieu de l'entretien : à Pau, dans une brasserie proche du lieu d'entraînement
Durée de l'entretien : 50 minutes

Triep-Capdeville Pierre

Fonction : joueur semi-professionnel (employé de mairie) retraité du rugby depuis la saison 2002 / 03
Âge : 36 ans
Nationalité : française

Poste : pilier

Nombre de saisons au club : 13 / International A
Clubs précédents : Nay (64)
Statut : Béarnais d'origine, il fut un des joueurs emblématiques de la Section Paloise durant la dernière décennie.
Date de l'entretien : le 15 Mai 2003
Lieu de l'entretien : Stade du Hameau à Pau
Durée de l'entretien : 50 minutes

Tincu Marius

Fonction : joueur professionnel
Âge : 25 ans
Nationalité : roumaine
Poste : Talonneur
Nombre de saisons au club : 2 / International Roumain
Clubs précédents : La Teste, Rouen, Cluj (Roumanie)
Statut : jeune international roumain méconnu évoluant auparavant dans les divisions inférieures, devenu incontournable au sein du pack palois et l'une des révélations du championnat ces dernières saisons.
Date de l'entretien : le 11 Juin 2003
Lieu de l'entretien : Tribune d'honneur du Stade du Hameau
Durée de l'entretien : 50 minutes. L'entretien fut réalisé en Français, Marius parlant bien notre langue.

Cheesbrough Stephen

Fonction : joueur professionnel
Âge : 24 ans
Nationalité : anglaise
Poste : 3ème ligne
Nombre de saisons au club : 2
Clubs précédents : Leicester tigers (Angl)
Statut : jeune joueur anglais prometteur ; sa première saison sous le maillot palois fut gâchée par de multiples blessures. Il était encore en période de rééducation à la date de cet entretien.
Date de l'entretien : le 17 avril 2003
Lieu de l'entretien : un bureau du Stade du Hameau
Durée de l'entretien : 45 minutes. L'entretien fut réalisé en anglais

Harinordoguy Imanol

Fonction : joueur professionnel
Âge : 23 ans
Nationalité : Française
Poste : 3 ème ligne aile
Nombre de saisons au club : 5 / International A
Clubs précédents : Garazi (St Jean Pied de Port Juniors)
Statut : d'origine basque, ce jeune joueur international est devenu une des pièces maîtresses à la fois du club palois mais également de l'équipe nationale.
Date de l'entretien : le 06 Mai 2003
Lieu de l'entretien : dans un bureau du Stade du Hameau
Durée de l'entretien : 50 minutes.

Traille Damien

Fonction : joueur professionnel
Âge : 25 ans
Nationalité : française
Poste : ¾ centre
Nombre de saisons au club : 8 / International A
Clubs précédents : Nay (64 – équipes de jeunes)
Statut : béarnais d'origine, ce jeune joueur est devenu un des éléments incontournables des lignes arrières du club mais également du XV de France.
Date de l'entretien : le 13 Mai 2003
Lieu de l'entretien : dans un bureau du Stade du Hameau
Durée de l'entretien : 45 minutes

Siutat Jean-Pierre

Fonction : Président de la Ligue Féminine de Basket-ball / manager général du club
Âge : 44 ans
Statut : Figure emblématique du club tarbais depuis ses premières années d'existence (a été entraîneur de l'équipe).
Date de l'entretien : le 16 Février 2004
Lieu de l'entretien : un bureau dans la salle du TGB
Durée de l'entretien : 45 minutes

Leyrolles Damien

Fonction : entraîneur du TGB (jusqu'à la fin de la saison 2003)
Âge : 34 ans
Nationalité : Française
Clubs précédents : assistant entraîneur à Toulouse (Pro B masculine) / Tarbes / Toulouse (ProA masculine) / Valenciennes.
Nombre de saisons au club : 3
Statut : entraîneur particulièrement apprécié au club où il effectue un deuxième passage après une première expérience qui l'avait vu mener l'équipe au titre Ronchetti (il avait pris en main l'équipe alors qu'il était assistant de Jean-Pierre Siutat en 1997/98).
Date de l'entretien : 20 avril 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du TGB
Durée de l'entretien : 1 heure et ¼

Savasta Laure

Fonction : joueuse professionnelle / capitaine de l'équipe
Âge : 29 ans
Nationalité : française
Nombre de saisons au club : 4
Poste : meneuse de jeu / internationale française
Clubs précédents : Valenciennes (Fr)
Statut : capitaine de l'équipe, meneuse internationale reconnue sur le plan européen. Championne d'Europe en 2001 avec l'équipe de France. Formée dans une université américaine.
Date de l'entretien : 28 février 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du Quai de l'Adour
Durée de l'entretien : 50 minutes

Tzekova Polina

Fonction : joueuse professionnelle
Âge : 35 ans
Nationalité : bulgare (en attente de naturalisation française)
Poste : intérieure
Nombre de saisons au club : 8 / internationale bulgare
Clubs précédents : Priolo 1992/95 (Italie), Houston Comets 1998/99 (WNBA)
Statut : joueuse étrangère emblématique du club. Longtemps considérée comme l'un des meilleures joueuses d'Europe, elle reprend le chemin du terrain cette saison après une interruption d'un an due à sa grossesse.
Date de l'entretien : le 29 Octobre 2003
Lieu de l'entretien : à Tarbes, au domicile de la joueuse
Durée de l'entretien : 1 h 20 minutes / entretien réalisé en français

Siedel Diesa

Fonction : joueuse professionnelle
Âge : 23 ans
Nationalité : franco-canadienne
Nombre de saisons au club : 1
Poste : intérieure
Clubs précédents : Marist College (NCAA)
Statut : jeune joueuse au potentiel intéressant formée aux USA.
Date de l'entretien : le 27 Février 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du TGB
Durée de l'entretien : 45 minutes / entretien réalisé en français et anglais

Luptakova Martina

Fonction : joueuse professionnelle
Âge : 26 ans
Nationalité : Slovaque
Nombre de saisons au club : 1
Poste : ailière / internationale slovaque
Clubs précédents : Bordeaux / Banska Bystrica (Slov)
Statut : joueuse internationale slovaque ayant déjà évolué dans le championnat français au sein duquel elle a fait montre d'une certaine régularité.
Date de l'entretien : le 27 Février 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du TGB
Durée de l'entretien : 35 minutes / entretien réalisé en anglais

Manchangana Clarisse

Fonction : joueuse professionnelle
Âge : 30 ans
Nationalité : Mozambicaine
Nombre de saison au club : 1
Poste : intérieure / internationale A mozambicaine
Clubs précédents : Los Angeles Sparks (WNBA), La Spezia (Italie), Charlotte Sting (WNBA), Caja Navarra (Esp), Barcelone, Pampelune (Esp).
Statut : joueuse étrangère expérimentée formée aux USA, Clarisse est arrivée au club en février 2003 pour pallier la blessure d'une joueuse étrangère.
Date de l'entretien : le 27 Février 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du TGB
Durée de l'entretien : 50 minutes / entretien réalisé en anglais

Sarenac Rankica

Fonction : joueuse professionnelle
Âge : 29 ans
Nationalité : slovène
Nombre de saisons au club : 2
Poste : intérieure / internationale Slovène
Clubs précédents : Valence (Espagne)
Statut : joueuse intérieure au gabarit imposant particulièrement reconnue et convoitée sur le plan européen.
Date de l'entretien : 27 Février 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du TGB
Durée de l'entretien : 40 minutes / entretien réalisé en espagnol

Hill Jo

Statut : joueuse professionnelle
Âge : 31 ans
Nationalité : australienne
Nombre de saison au club : 3
Poste : ailière / internationale australienne
Clubs précédents : Minnesota (WNBA) / Melbourne Tigers (WLNB)
Statut : joueuse internationale reconnue particulièrement appréciée au club.
Date de l'entretien : le 27 Février 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse TGB
Durée de l'entretien : 45 minutes / entretien réalisé en anglais

Dumerc Céline

Fonction : joueuse professionnelle
Âge : 22 ans
Nationalité : française
Nombre de saisons au club : 3
Poste : meneuse de jeu
Clubs précédents : INSEP / internationale A française
Statut : jeune joueuse internationale originaire de Tarbes, s'affirme comme une des toutes meilleures en France à son poste.
Date de l'entretien : 12 mars 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du TGB
Durée de l'entretien : 50 minutes

Gomis Émilie

Fonction : joueuse professionnelle
Âge : 20 ans
Nationalité : française
Poste : ailière / internationale junior
Clubs précédents : INSEP
Nombre de saisons au club : 2
Statut : jeune joueuse à fort potentiel formée à l'INSEP
Date de l'entretien : le 27 Février 2003
Durée de l'entretien : 45 minutes
Lieu de l'entretien : salle de presse du TGB

Tonnerre Dominique

Fonction : joueuse professionnelle
Âge : 29 ans
Nationalité : Française
Poste : intérieure
Nombre de saisons au club : 3 / internationale A
Clubs précédents : Rennes (Fr), Mondeville (Fr)
Statut : joueuse intérieure véloce pour sa taille, Championne d'Europe 2001avec l'équipe de France.
Date de l'entretien : 20 avril 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du Quai de l'Adour
Durée de l'entretien : 1 heure / Donnait sa lettre de départ du club le jour de l'entretien

II.2.4.2 - Les entretiens avec les spectateurs

Michel M. : 55 ans, commerçant, abonné du club depuis 18 ans, habite Orthez.

François T. : 40 ans, fonctionnaire, spectateur régulier depuis 20 ans, habite Pau.

Jacques V. : 37 ans, enseignant, spectateur régulier depuis 5 ans, habite l'agglomération paloise.

Francine U. : 32 ans, sans emploi, spectatrice occasionnelle depuis 10 ans, habite l'agglomération paloise.

Laurent A. : 25 ans, étudiant, abonné du club depuis 2 ans, habite Bordeaux, joueur de basket-ball.

Évelyne L. : 29 ans, secrétaire, abonnée du club depuis 6 ans, habite Mont-De Marsan.

Anne T. : 26 ans, étudiante, spectatrice régulière depuis 6 ans, habite Pau.

Thierry. E. : 17 ans, lycéen, spectateur régulier depuis 5 ans, habite l'agglomération paloise, joueur de basket-ball.

Micheline V. : 61 ans, retraitée fonction publique, abonnée du club depuis 8 ans, habite l'agglomération paloise.

Jean F. : 57 ans, comptable, spectateur régulier depuis 15 ans, habite l'agglomération paloise. Ancien joueur de rugby.

Francis G. : 49 ans, ouvrier agricole, spectateur occasionnel depuis 4 ans, habite l'agglomération paloise.

Didier T. : 34 ans, salarié secteur privé, spectateur régulier depuis 10 ans, habite Pau.

Alain U. : 58 ans, chef d'entreprise, spectateur régulier depuis 15 ans, habite l'agglomération paloise. Ancien joueur de rugby.

Michel J. : 39 ans, salarié secteur privé, abonné du club depuis 4 ans, habite Pau.

Jacques O. : 40 ans, commerçant, abonné du club depuis 8 ans, habite l'agglomération paloise.

Olivier Y. : 22 ans, étudiant, spectateur régulier depuis 5 ans, habite l'agglomération paloise.

Franck M. : 16 ans, lycéen, spectateur régulier depuis 2 ans, habite Pau. Vient au stade avec son père et son frère, tous deux joueurs de rugby.

Jacqueline S. : 62 ans, retraitée fonction publique, spectatrice régulière depuis 15 ans, habite l'agglomération paloise. Vient au stade avec son mari.

René S. : 67 ans, retraité milieu agricole, spectateur régulier depuis 20 ans, habite l'agglomération paloise. Ancien joueur de rugby. Vient au stade avec sa femme.

Bernard T. : 48 ans, employé EDF, spectateur régulier depuis 5 ans, habite l'agglomération tarbaise, ancien arbitre de basket-ball.

Lilian C. : 34 ans, cadre secteur privé, spectateur régulier depuis 2 ans, habite Tarbes, ancien joueur de basket-ball.

Francis L. : 58 ans, retraité armée de l'air, spectateur régulier depuis 8 ans, habite l'agglomération tarbaise.

Solène B. : 20 ans, étudiante STAPS, spectatrice occasionnelle depuis 2 ans, habite Pau. Joueuse de basket-ball.

Myriam S. : 26 ans, secrétaire de mairie, spectatrice régulière depuis 5 ans, habite Tarbes. Joueuse de basket-ball.

Mathieu F. : 30 ans, adjoint d'enseignement, spectateur régulier depuis 2 ans, habite l'agglomération tarbaise.

Viviane L. : 38 ans, sans emploi, spectatrice occasionnelle depuis 5 ans, habite Tarbes. Ancienne joueuse de basket-ball.

Fernand T. : 67 ans, retraité enseignement, spectateur abonné du club depuis 5 ans, habite l'agglomération tarbaise.

Suite à ces dizaines d'entretiens, il sera possible de rentrer dans une « vision approfondie » des rapports différenciés des spectateurs à leurs équipes mais également de la dynamique d'intégration des joueurs (ses) dans les clubs. Ces données sont à notre sens suffisantes pour avancer un certain nombre d'interprétations précises sur le fonctionnement des clubs professionnels dans une perspective socioéconomique.

- TROISIEME PARTIE -

Analyse comparative des 3 publics

- III -

Analyse comparative des 3 publics

Introduction

L'objet de cette partie est d'esquisser une cartographie des publics et de repérer des différences essentielles à partir des variables usuelles : âge, sexe, CPS, lieu de résidence, niveau d'étude etc. D'une manière générale, il s'agira de mettre en relation les différents volumes de capitaux avec les « rapports » au spectacle sportif. En effet, de multiples travaux dans le domaine de la sociologie de la culture et du sport, en dépit des nuances que l'on peut apporter à ce type d'analyse, insistent sur les puissantes relations entre ces caractéristiques structurelles objectivées et des « rapports au monde », à la culture (et donc aux spectacles sportifs) ou au sport particuliers (Donnelly & Harvey, 1999 ; White & Wilson, 1999 ; Giulianotti, 2002 ; Mehus, 2005). Par exemple, la définition de « l'efficacité combative » dans les disciplines de combat (Clément, 1985) ou encore des « manières de grimper » concernant l'escalade (Corneloup, 1993 ; De Leseleuc, 2000 ; Vachée, 2003 ; Aubel, 2004) sont en corrélation statistique avec les positions sociales des pratiquants. Cependant, comme le montrent Jean-Paul Clément et Jacques Defrance (1987) ou plus récemment Olivier Aubel (2004), il n'y a pas obligatoirement correspondance entre le sens attribué à la pratique et les caractéristiques techniques de celle-ci. Ainsi, on peut considérer le marathon comme une pratique ascétique ou au contraire une activité « informationnelle », écologique selon le contexte d'évolution et le positionnement du pratiquant dans la pratique (Defrance, 1995 ; Clément, 2001).

De la même manière, la conception de la représentativité locale d'une équipe pour les spectateurs n'est pas en relation directe avec la composition objective de l'équipe en terme de type de recrutement. En d'autres termes, une même équipe peut être considérée comme particulièrement représentative ou comme trop cosmopolite. Notre analyse cherche plus à comprendre les différences de perception de ces caractéristiques à partir de caractéristiques objectivables comme la position sociale au sens large. Dans ce domaine de l'analyse, nous sommes toujours dans la compréhension de la subjectivité des acteurs en fonction de leur position sociale par rapport aux caractéristiques de l'objet analysé. Par hypothèse, des structures sociales différenciées devraient permettre de repérer un statut différencié du

spectacle sportif dans l'espace des consommations culturelles et les « styles de vie » des spectateurs.

La démarche comparative entre les trois publics s'organisera autour de deux grands types de comparaison : d'une part le public du basket-ball masculin (EBPO) et celui du rugby à XV (SP) et d'autre part le public du basket-ball féminin et son homologue masculin (EBPO), étant entendu que les interprétations mettront en relation tous les types de comparaison.

Cette démarche est fondée sur l'existence de différences en terme de structure et de « rapport au sport » entre les publics de deux disciplines (basket-ball et rugby à XV) pour les raisons déjà évoquées. En particulier, un même spectacle sportif occupera un statut différent entre les modalités de pratique masculine et féminine comme l'ont déjà souligné un certain nombre de travaux traitant du statut des équipes féminines dans les fédérations ou chez les spectateurs (Saouter, 2000 ; Theberge, 1995*a*, 1995*b* ; Louveau, 1996). L'analyse des publics du basket-ball semble d'autant plus intéressante que c'est apparemment dans la comparaison des modalités les plus proches que se révèlent les différences les plus significatives sur le plan social (Pociello, 1981). La comparaison des assistances du basket-ball masculin et féminin est en ce sens très révélatrice, en particulier au niveau de la structure sociale des publics et des différents types de rapport à l'équipe.

Il sera donc question dans un premier chapitre de comparer les caractéristiques structurelles des trois assistances. Le second chapitre consistera en une tentative d'objectivation des « univers culturels » des spectateurs de chaque club. Enfin, dans un troisième temps, les questions relatives aux « rapports » entre les publics et leurs équipes de basket-ball et de rugby seront analysées. Il est bien sûr entendu que ces trois niveaux d'analyse sont en synergie et que l'interprétation des résultats en tiendra compte.

- III -

Analyse comparative des 3 publics

CHAPITRE I - les caractéristiques structurelles des trois publics

L'analyse comparative des trois publics à partir des variables classiques de la sociologie empirique permet de révéler des différences structurelles importantes entre les publics du basket masculin, féminin et du rugby à XV au sein de l'aire géographique étudiée. Comme on pouvait s'y attendre, le public du basket masculin, très féminisé et relativement jeune, fédère majoritairement des spectateurs issus de la « nouvelle classe moyenne urbaine» de la région (Cf. encadré 4).

Encadré 4

Nous utiliserons ici le terme de « classes moyennes urbaines » pour définir les catégories sociales et professionnelles qui se caractérisent généralement chez les actifs par un capital scolaire (et culturel) relativement important (cadres et professions intellectuelles supérieures, professions intermédiaires), travaillant dans le secteur tertiaire et adoptant des styles de vie « urbains » qui incluent un taux de pratique sportive plutôt important. Cette notion est à mettre en relation avec la « classe mondiale urbaine » définie par des caractéristiques similaires dans les travaux anglo-saxons (Maguire, 1994 ; Donnelly, 1996). Par opposition, le terme « anciennes classes moyennes » qualifie les professions non salariées : agriculteurs exploitants, artisans, commerçants et chefs d'entreprise, dont les effectifs sont de fait très minoritaires par rapport aux salariés du secteur tertiaire, mais encore relativement importants dans l'espace géographique étudié.

De la même manière, l'assistance du rugby à XV est particulièrement « masculinisée » et plus âgée que son homologue du basket-ball palois.

Le public du rugby est composé en grande partie de membres appartenant à « l'ancienne classe moyenne » et aux catégories plus populaires de la localité paloise et de ses environs proches.

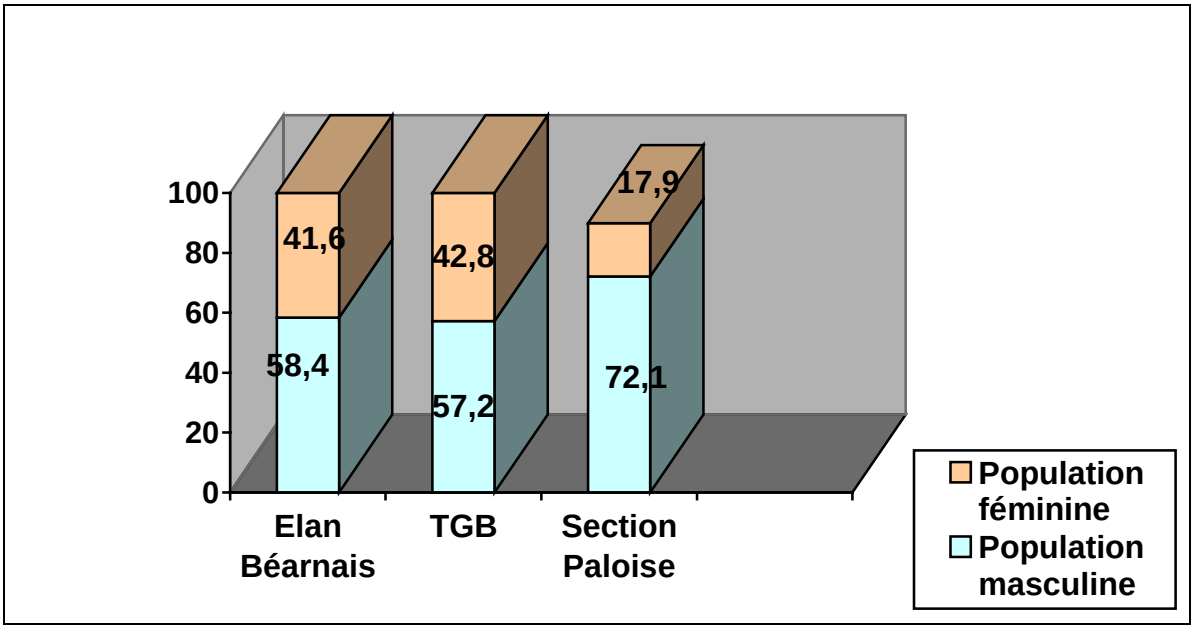
En revanche, si le public du basket féminin tarbais est, comme son homologue masculin, très féminisé, il est en moyenne relativement âgé, sa composition sociale s'avère plus équilibrée et il réside majoritairement dans la ville de Tarbes et sa proche banlieue. L'intérêt de l'analyse de ce public tarbais relativement important (800 spectateurs en moyenne) permet de construire de manière plus précise un ensemble de spectateurs territorialement proches et susceptibles d'assister à l'ensemble des spectacles.

Les premières données soulignent déjà l'existence des différences remarquables entre ces trois publics malgré leur proximité géographique.

I.1 - La féminisation des publics : une variable particulièrement discriminante

Un des premiers constats concerne les taux de féminisation de chaque public. Comme le montre la figure 5, les publics de spectateurs du basket-ball sont beaucoup plus féminisés que leur homologue du rugby à XV palois. En effet, si plus de 40 % des spectateurs du basket-ball sont des femmes, ces dernières ne représentent que 17,9 % du public du rugby.

Figure 5 : Répartition sexuelle des spectateurs



I.1.1- Basket-ball masculin et Rugby à XV : des taux de féminisation très discriminants

L'importante féminisation du public de l'Élan Béarnais par rapport à celui de la Section Paloise (41,6% de femmes au sein de l'assistance de l'Élan Béarnais contre seulement 17,9 % au rugby) est une différence centrale très révélatrice d'un ensemble de différences. Cet écart « attendu » est historiquement et culturellement compréhensible.

Comme nous l'avons rappelé dans la contextualisation du travail, le basket-ball est un des sports collectifs les plus précocement féminisés dès la fin de l'entre deux guerres et plus

particulièrement après la deuxième conflit mondial, au point d'être aujourd'hui le sport collectif le plus pratiqué par les femmes en France (171 982 pratiquantes pour un effectif total de 431 409 licencié(e)s en 2002, soit 40% environ, chiffre sensiblement proche de ceux caractérisant les publics des deux spectacles de basket-ball étudiés.

En revanche, le taux de féminisation des pratiquants du rugby à XV (218 442 licenciés en 2002), appréhendé en permanence dans la littérature comme un fief de la « masculinité virile » (Elias et Dunning, 1994 ; Collins, 1998 ; Saouter, 2000), représente à l'heure actuelle seulement 1,5 % des licenciés de la fédération, très faible taux qui n'est pas sans conséquence sur l'organisation de la pratique (très peu de niveaux de pratique différenciés).

Le faible taux de féminisation du public palois peut être mis en relation avec cette « masculinisation » historique du rugby à XV qui est encore très prégnante dans le milieu de pratique. D'ailleurs le public féminin de la Section Paloise ne compte aucune pratiquante de rugby, ce qui le différencie notablement des spectatrices du basket-ball. Cependant on constate que le taux de féminisation du public du rugby palois est plus important que le pourcentage des pratiquantes au sein la fédération (17,9 % contre 1,5 %). Cette dernière observation concrétise d'une certaine manière les efforts produits en terme de communication et de médiatisation en vue « d'ouvrir » le spectacle rugbystique professionnel à un « nouveau » public féminin.

I.1.2 - Les spectatrices du TGB: un public de « pratiquantes »

La part des spectatrices dans les deux spectacles de basket-ball est sensiblement équivalente. En revanche, ces taux de féminisation des publics proches masquent des différences importantes en terme de pratique de la discipline entre les spectatrices. En effet, tandis que 50,8% des spectatrices tarbaises sont des pratiquantes ou d'anciennes pratiquantes de basket-ball, seules 17 % des spectatrices paloises le sont.

Ces résultats montrent déjà que le statut du spectacle tarbais ne peut être équivalent à celui de son homologue palois, ne serait-ce que par le niveau d'expertise des spectatrices. D'une manière générale, la présence d'un fort taux de pratiquants ou d'ex-pratiquants au sein d'une assistance est bien souvent un signe de relative confidentialité du spectacle ; c'est le cas par exemple de certains sports de combat, considérés comme très « techniques » et difficilement lisibles par les non-initiés (judo, karaté etc.). A contrario plus un sport est médiatisé et attire

un grand nombre de spectateurs, moins le taux de pratique de l'activité par les spectateurs est important (c'est par exemple le cas du spectacle de boxe anglaise). On peut donc émettre l'hypothèse que l'imposante proportion de pratiquantes ou anciennes pratiquantes au sein du public du TGB peut être mise en relation avec la faible médiatisation du basket-ball féminin et plus globalement avec son état de développement actuel par rapport à son homologue masculin.

Cette mobilisation des pratiquantes ou ex pratiquantes autour du basket-ball féminin aura, comme on peut s'en douter, des incidences sur le « rapport à l'équipe ». Il indique par ailleurs un certain état de développement de la modalité de pratique féminine relativement organisé autour de la « famille basket » (pratiquants, anciens pratiquants ou famille de pratiquants).

Par ailleurs, ces données apportent des éléments de compréhension non négligeables sur la question de la relation des publics avec leurs équipes. On peut en effet admettre que la « connaissance du jeu » par les spectatrices favorisera l'établissement d'une certaine proximité entre les joueuses tarbaises et ces spectatrices (nous reprendrons cette analyse par la suite). A contrario, le faible taux de pratiquantes relevé dans l'assistance du basket-ball palois indique un état de développement du spectacle sportif masculin plus autonome par rapport au développement de la pratique elle-même.

I.2 - Distribution selon les catégories professionnelles et sociales

La répartition selon les catégories professionnelles et sociales au sein des trois publics révèle des différences significatives et apporte un ensemble d'indications intéressantes pour analyser le statut de chaque spectacle à la fois dans l'espace local mais également dans le style de vie des spectateurs. Tout se passe comme si on pouvait établir un axe « Section Paloise– TGB –Élan Béarnais» en fonction du recrutement de chaque public en terme de catégories professionnelles et sociales.

En effet, le public de la Section Paloise est majoritairement composé d'individus appartenant à ce que l'on pourrait appeler « les anciennes classes moyennes » tandis que dans le public de l'Élan Béarnais prédominent des spectateurs pouvant appartenir à « la nouvelle classe moyenne urbaine ». Dans cette typologie, le public du basket-ball féminin tarbais présente une position médiane, regroupant de manière assez équitable des spectateurs pouvant être classés dans les deux catégories (Cf. fig 6).

I.2.1- Public du rugby et public du basket-ball masculin : des différences majeures

L'analyse de la figure 14 met en évidence des répartitions socialement bien différenciées entre les spectateurs du rugby et ceux du basket masculin. En effet, la proportion importante en pourcentage cumulé des catégories « artisans et commerçants » (14,5% contre 6,4% au basket), « employés » (30,8% contre 18,6 %) et « ouvriers » (9,8% contre 4%) caractérise le public du rugby tandis que dans le basket-ball masculin prédominent les catégories « cadres et professions intellectuelles supérieures » (20,3% contre 9,8 % au rugby), et les « étudiants » (27,8% contre 15,6% au rugby). Les « professions intermédiaires » se répartissent en revanche équitablement pour les deux publics (15,3% pour le basket et 14% pour le rugby).

Ces différences confirment que le spectacle rugbystique attire de manière significative des catégories sociales historiquement plus ancrées dans les « anciennes » classes moyennes et les classes populaires qui constituent le « noyau dur » du public du rugby (artisans, employés et ouvriers représentent en effectif cumulé 54,6 % des spectateurs du rugby contre 29% chez le public du basket-ball masculin).

Le public de l'Élan Béarnais est lui constitué majoritairement de spectateurs appartenant plutôt aux « nouvelles classes moyennes urbaines » (cadres, professions intermédiaires et étudiants représentent 63,4 % des spectateurs contre 39,4 % au rugby).

Notons par ailleurs que la présence notable d'agriculteurs exploitants (4,4 % au rugby et 5,3 % au basket-ball masculin) au sein des deux publics rappelle la longue tradition « rurale » de l'espace géographique étudié, cette catégorie d'acteurs étant traditionnellement peu représentée dans les enceintes sportives (Bromberger, 2000 ; Desbordes, Ohl & Tribou, 1999).

En revanche, si le chiffre correspondant à la proportion des « agriculteurs exploitants » (4,4%) au rugby ne suscite pas d'interrogation spécifique au regard des caractéristiques historiques, techniques et symboliques de la discipline, celui relevé au sein du public du basket-ball masculin (5,3 %) mérite un attention particulière. On peut faire l'hypothèse que cette proportion du public exclusivement masculin doit être mise en relation avec la trajectoire historique de l'Élan Béarnais (et ses « racines » orthéziennes) ainsi qu'avec le processus d'implantation de la discipline dans la région (Augustin, 1985) A ce propos, les entretiens menés auprès de spectateurs appartenant à cette frange du public de l'Élan mettent clairement en évidence la fidélité de ces derniers envers leur spectacle favori (ils étaient déjà pour la

plupart supporters du club à l'époque orthézienne) et renforcent l'idée d'une certaine filiation entre les débuts du club et son état de développement actuel.

Ces données relatives aux recrutements de spectateurs selon leurs catégories professionnelles et sociales renvoient aux caractéristiques techniques et symboliques de disciplines ainsi qu'à leurs trajectoires historiques dans l'espace local mais également à l'échelle nationale et internationale.

Si de tels enseignements pouvaient être attendus et correspondent globalement aux tendances relevées dans bon nombre de travaux s'intéressant aux publics des spectacles sportifs professionnels masculins en France ou à l'étranger (Bromberger, 2000), les résultats concernant le spectacle sportif féminin, méritent une attention particulière du fait de leur relative « rareté ».

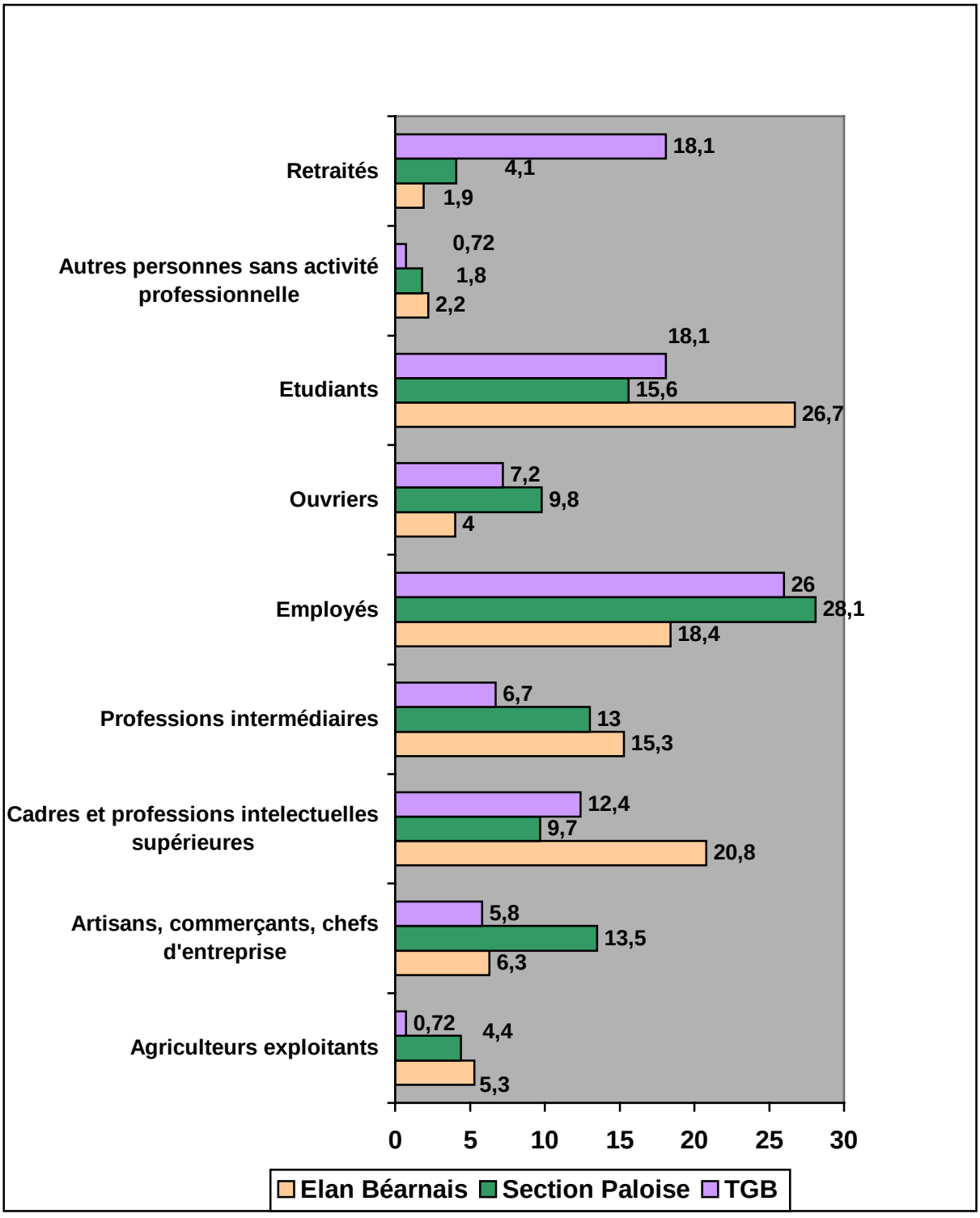


Figure 6 : Répartition des spectateurs selon les catégories socioprofessionnelles

I.2.2 - La structure sociale des spectateurs du basket-ball féminin : une position médiane

La comparaison entre les publics du TGB et de l'Élan Béarnais met en évidence d'importantes différences. En effet, si les spectateurs du club palois sont en grande partie issus des « nouvelles classes moyennes urbaines », ce n'est pas le cas de ceux du TGB (Cf. fig 6).
Ainsi, en matière de statut professionnel et social des spectateurs, la position de ces derniers peut être statistiquement qualifiée de médiane par rapport à celles du basket-ball masculin et du rugby à XV. En effet, on peut considérer que 39 % des spectateurs appartiennent plutôt aux classes « populaires » ou aux « anciennes classes moyennes » (7,2 % d'ouvriers, 5,8 % d'artisans et commerçants, 26 % d'employés) et que 18,1 % sont plutôt proches des « nouvelles classes moyennes urbaines » (12,1 % de cadres et PIS et 6,7 % de professions intermédiaires). Par ailleurs, les étudiants représentent 18,1 % de l'assistance, proportion qui pour une petite ville comme Tarbes est non négligeable. En ce sens, si le public du TGB est un peu plus diversifié en terme de catégories professionnelles et sociales que le public de la Section Paloise, il reste quand même néanmoins proche de ce dernier.
Il faut souligner également la proportion importante de « retraités » au sein du public tarbais (18,1 %), ce chiffre étant à mettre en relation avec l'âge moyen relativement élevé du bassin de population tarbais (28 % de la population totale en région Midi-Pyrénées a plus de 60 ans- Source INSEE). Ici encore, comme le fort taux de pratiquantes et de pratiquants relevé dans l'assistance tarbaise, ce taux élevé de retraités renforce l'hypothèse d'une grand proximité du public envers son équipe et sa fidélité à son égard.(Cf. encadré 5)

Encadré 5

L'observation durant les rencontres ainsi que les entretiens menés auprès des acteurs du club renforcent le sentiment que cette catégorie de spectateurs est particulièrement structurante du public du TGB. Les données recueillies soulignent par ailleurs l'extrême fidélité de cette frange du public tarbais et les rapports privilégiés qu'elle entretient avec les joueuses. Notons par ailleurs que l'énumération des anciennes professions de ces retraités traduit la relative diversité de l'ensemble du public du TGB en terme de CSP (on retrouve par exemple des proportions équivalentes de cadres supérieurs du public et du privé et d'ouvriers).

« Les filles du TGB, je les adore… nous sommes quelques « anciennes » à les suivre régulièrement et elles nous le rendent bien. Tu sais que deux joueuses sont venues me voir à la clinique après une opération… » **(Monique, 68 ans, retraitée commerce, supportrice du TGB)**

« Tu sais, ou plutôt tu verras, à la retraite parfois on s'ennuie… ma famille vit assez loin d'ici et quelque part, le TGB me permet de m'occuper, d'oublier la solitude… » **(Louis, 62 ans, retraité milieu ouvrier, supporter du TGB)**

« Je suis le club depuis ses débuts il a une vingtaine d'années… les filles ont su progressé sans pour autant avoir les « chevilles qui enflent », elles respectent les anciens qui sont nombreux ici et de nos jours cela fait vraiment plaisir car cela devient trop rare ! » **(Jean, 60 ans, retraité instituteur, supporter du TGB).**

« Ici, comme je te le disais avant, c'est un peu « club du 3ème âge ». Entre nous, ça arrive qu'on déconne là-dessus mais bon, moi, j'ai été 6 ans dans le club d'une ville étudiante très jeune, qui bougeait donc en arrivant ici, on se dit : « bon, c'est pas ici qu'on va trouver un mec ! » [*rires*] **(Dominique Tonnerre, joueuse du TGB)**

« Oh pour moi c'est assez clair : il n'y a que des vieux ! [*sic*] Non, mais c'est vrai, c'est une ville…c'est pas une ville de jeunes, et puis les gens sont… de la campagne, dans la salle, on voit toujours les mêmes ! Bon, ils sont gentils, ils nous encouragent mais ce serait plus agréable d'évoluer devant un public plus jeune ! » **(Émilie Gomis, joueuse du TGB)**

« Je pense que c'est un public plutôt âgé… il y a peu de jeunes mais il faut être lucide, c'est une ville de 40 000 habitants mais le club a 150 licenciés, tu prends Mondeville, ville de bien moindre importance, ils ont 350 licenciés qui amènent leurs familles etc. Et puis il paraît que la population Tarbaise est âgée, ceci expliquerait aussi cela… » **(Damien Leyrolles, entraîneur du TGB)**

Pour continuer à dresser le profil de la structure des différents publics, il est nécessaire de s'attarder sur l'origine géographique des spectateurs des clubs qui peut renforcer ou au contraire nuancer les caractéristiques structurelles de chaque assistance. En effet, il va de soi qu'un fort ancrage local des spectateurs peut favoriser une certaine proximité avec l'équipe et ses joueurs (ses). L'origine géographique va d'une certaine manière donner du sens à l'analyse en terme de catégories professionnelles et sociales. C'est en effet à ce niveau que l'on peut illustrer l'idée que toute identité sociale est également une « identité locale ».

I.3 - L'origine géographique des spectateurs comme élément de différenciation

Comme les données précédentes pouvaient l'annoncer, le rugby à XV attire plutôt des spectateurs locaux, au sens géographique du terme, tandis que ceux du basket-ball proviennent d'un territoire géographique plus large (régional voire national). A ce niveau, le public du TGB se rapproche encore de celui de la Section Paloise en recrutant majoritairement des spectateurs dans l'espace tarbais (ville de Tarbes et agglomération proche) (Cf. fig. 7).

I.3.1 - Public du basket-ball masculin et public du rugby : d'un recrutement « local » à un recrutement plus « régional »

En ce qui concerne la Section Paloise, 30,1 % des spectateurs résident à Pau et 52,7% dans sa banlieue proche tandis que le recrutement du public de l'Élan Béarnais est plus large et plus « régionalisé ». En effet, même si 24,6 % des spectateurs de l'Élan résident dans la commune Pau et 36,7 % dans sa banlieue, la proportion de spectateurs habitant hors du département des Pyrénées Atlantiques ou originaires des départements limitrophes (Landais, Gersois et Bigourdans notamment) est très significative puisqu'elle représente 38,7 % de l'ensemble (contre seulement 18,2 % pour la Section Paloise). L'analyse détaillée de l'origine géographique des spectateurs de l'Élan Béarnais permet d'insister sur l'importante proportion d'individus originaires de départements non limitrophes des Pyrénées Atlantiques. Ils sont en effet 21,1 % à ne pas résider dans les Pyrénées Atlantiques, les Hautes Pyrénées, les Landes ou le Gers, ce qui constitue un indicateur particulièrement révélateur du statut du club dans l'espace des sports régional mais également national (contre seulement 9,8 % pour la Section). L'Elan Béarnais est un spectacle majeur pour les non résidents ou les personnes de passage dans la ville ou la région. D'autre part, comme nous l'avons dit dans la problématique, il représenterait une des meilleures manières pour un nouvel habitant de l'espace de prendre contact avec la « culture locale » et d'entamer un processus d'intégration et dans une certaine mesure « d'acculturation » Parallèlement, il faut rappeler que l'Élan Béarnais constitue l'unique représentant régional à ce niveau de pratique masculine, ce qui peut en partie expliquer l'importance de sa zone d'influence et de recrutement. Notons que le discours des dirigeants aborde régulièrement ce recrutement géographique diversifié (et les difficultés qui en découlent) (Cf. encadré 6)

encadré 6

« La moitié de notre public vient d'assez loin, de tout le Béarn et des Landes, du Gers … ce sont surtout des amateurs et des connaisseurs de basket, les curieux sont moins nombreux que par le passé, il y en a encore quelques-uns mais les 5000 fidèles, nous les retrouvons d'une saison sur l'autre. Sur les gros matchs, on arrive à avoir 1500 voire 2000 personnes de plus, une frange du public que je qualifie de « curieux » **(Pierre Seillant, directeur exécutif de l'Élan Béarnais)**

« Il y a une réalité, nous sommes quand même dans un petit bassin de population…toutes les opérations de communication que nous menons vont dans ce sens, pour aller chercher les gens là où ils sont, c'est à dire relativement loin ! Il s'ajoute à cela d'autres difficultés : l'axe autoroutier, quand il existe, est payant, tu ne peux pas venir des Landes ou du Lot et Garonne, fiefs de basket, par l'autoroute… il faut 2 heures pour venir d'Agen donc tu vois, on est quand même dans l'adversité. Quand tu es le club d'une grande ville, tu peux recruter « large » en communiquant ! Nous, on a beau communiquer, on atteint un plafond. Le plafond étant lié aux spectateurs qui « bougent » donc hors abonnés… » **(Claude Bergeaud, cadre technique de l'Élan Béarnais / sélectionneur national)**

Cette proportion de spectateurs extérieurs différencie notablement l'Elan Béarnais de son homologue du rugby et confirme son fort impact régional sans toutefois atteindre celui de certaines grandes équipes de football qui, bien que très implantées localement (Olympique de Marseille, Paris St Germain ou encore St Etienne), attirent une proportion importante de spectateurs parfois très éloignés d'un point de vue géographique (au point de générer un important « supportérisme à distance », Lestrelin & Basson, 2004).

Cette plus faible proportion de spectateurs « extérieurs » dans le cas du rugby palois peut s'expliquer par offre régionale rugbystique particulièrement diversifiée. Comme on le sait, un nombre très important de clubs de rugby à XV du Sud Ouest évolue en 1ère et 2ème division (Pau, Agen, Mont de Marsan, Dax, Auch, Tarbes, Bayonne, Biarritz) en relation avec le processus de diffusion et d'implantation de ce sport dans la région. Ils constituent ainsi un espace fortement concurrentiel et très « localisé » en terme de recrutement de spectateurs (Augustin et Bodis, 1994). Cette situation peut expliquer le caractère extrêmement local de la composition du public du rugby à XV palois.

En définitive, au niveau du recrutement géographique des spectateurs, l'Elan Béarnais apparaît en fait comme un club « régional » alors que la Section Paloise revêt un caractère beaucoup plus « local ».

A ce niveau d'analyse, bien que bénéficiant théoriquement d'une situation quasi identique à celle de son homologue masculin (en terme d'espace de concurrence), les caractéristiques du public tarbais le différencient fortement du public du basket-ball palois.

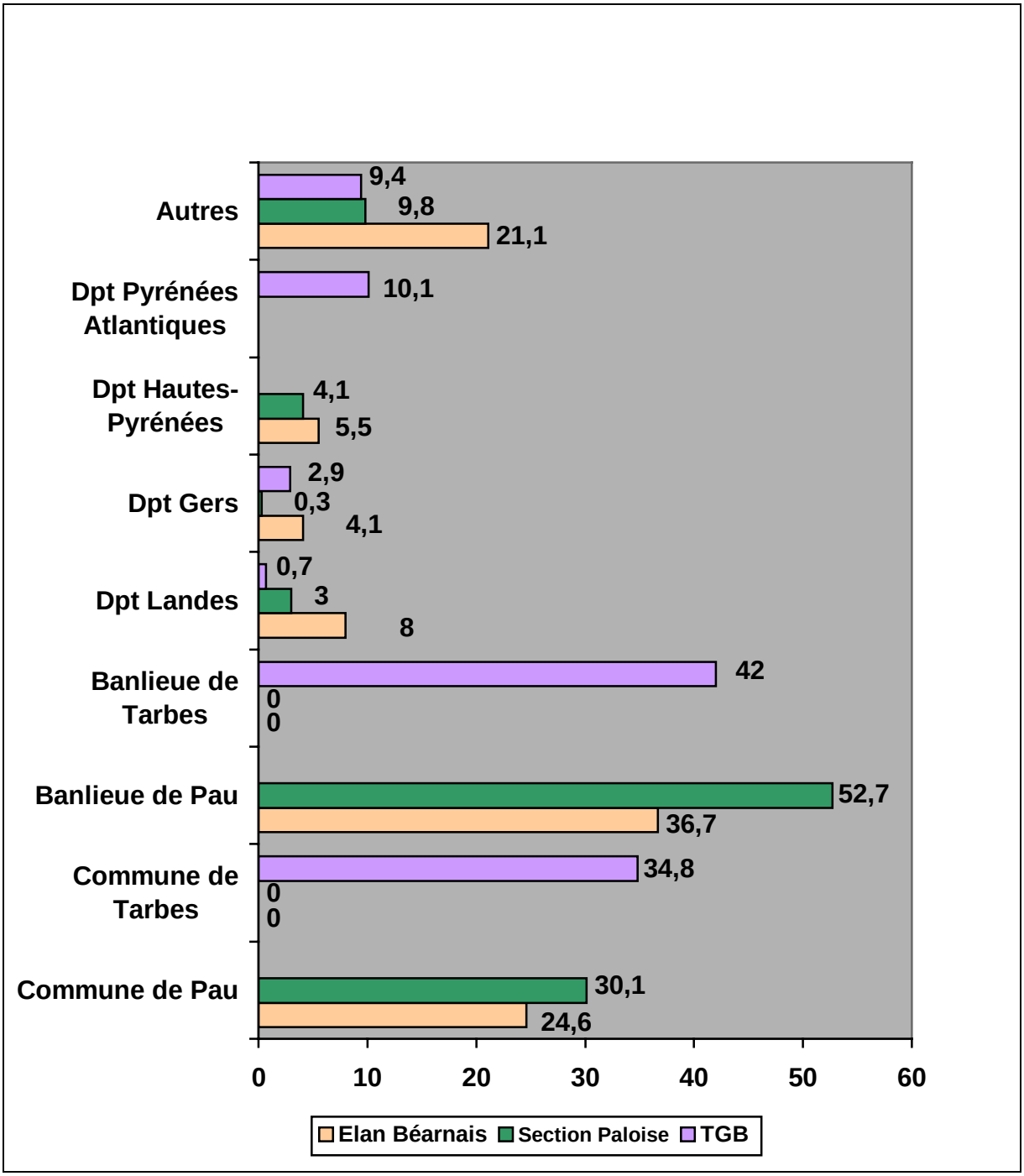


Figure 7 : Le recrutement géographique des spectateurs

I.3.2 - Le public du TGB : des spectateurs majoritairement issus du « local »

Le TGB s'inscrit dans une configuration quasi identique à celle de l'Élan Béarnais en terme de répartition géographique des clubs concurrents (le TGB est avec le club de Toulouse le seul représentant régional depuis la disparition du club gersois de Mirande en 1998),
Néanmoins, avec 34,8 % du public résidant dans la commune de Tarbes et 42 % dans son agglomération, le recrutement des spectateurs du TGB reste extrêmement « local » et se rapproche à ce niveau de celui de la Section Paloise. Il convient de noter que cette répartition géographique des clubs de haut niveau féminins n'a pas d'incidences comparables (un recrutement « régional ») à celles constatées dans le milieu masculin puisque le contingent de spectateurs résidant hors du département des Hautes Pyrénées représente 23,1 % de l'ensemble (contre 38,7 % à l'Élan) (Cf. fig 7).
Ces dernières indications confirment l'engouement particulièrement « localisé » à Tarbes et sa banlieue pour la formation féminine professionnelle. Ce « localisme » ajouté à d'autres données (concernant le sexe, l'âge ou les CPS par exemple) peut expliquer la relation particulièrement forte entre le public et l'équipe d'autant que la limitation du public (autour de 1000 spectateurs par rencontre) renforce ce sentiment.
Jusque là, l'analyse comparée de la structure de chaque public laisse apparaître des différences importantes. L'observation de la répartition par classes d'âge au sein des assistances renforce ces différenciations.

I.4 - la répartition par classes d'âge selon les publics

Si les écarts constatés dans la répartition par classes d'âge entre les différents publics accentuent les différences entre le public du rugby à XV (plus âgé) et celui du basket-ball masculin (plus jeune), une fois de plus le public tarbais se distingue par une répartition moins « tranchée » à ce niveau (Cf. fig. 8).

I.4.1 - Rugby à XV et basket-ball masculin : l'âge, une variable différenciatrice

Avec un âge moyen de 39 ans, le public du basket-ball masculin est majoritairement composé de « jeunes adultes » (39,9% de moins de 25 ans, 36,7% entre 25 et 40 ans contre respectivement 32,9 % et 47,2% pour le public du rugby) tandis que celui de la Section Paloise

présente une moyenne d'âge plus élevée (âge moyen de 44 ans), les 40-55 ans constituant la classe la plus nombreuse (29,2% contre 20,7%). Le public de l'Élan Béarnais est globalement plus jeune que celui de la Section Paloise et également plus équilibré en terme générationnel, sans que cette variable soit pour autant aussi différenciatrice que la féminisation ou la structure sociale. Compte tenu des caractéristiques techniques, symboliques de chaque discipline et de leurs histoires respectives, de tels résultats ne semblent pas étonnants et confirment un état de fait déjà objectivé dans des travaux antérieurs (Bromberger, 2000).

En revanche, les « plus de 55 ans » sont plus nombreux au sein du public du basket-ball masculin que dans celui du rugby avec respectivement 18,2% contre 13,4%. On peut se demander si cette importante proportion de spectateurs relativement âgés n'exprime pas en réalité le « poids » des supporters « historiques » qui ont en quelque sorte « vieilli » avec le club (Cf. encadré 7)

Encadré 7

« L'Élan, pour moi, c'est une passion qui dure depuis 25 ans… j'étais là pour les grandes épopées à la Moutète, j'ai suivi le déménagement à Pau et ça n'a pas altéré notre relation. J'espère être là encore pour un moment ! [*rires*]» **(Francis, 61 ans, retraité fonction publique, supporter de l'Élan Béarnais)**

« Le club de Pierre Seillant fait partie de mon histoire… cela fait une vingtaine d'années qu'il rythme mon quotidien. J'étais de ceux qui remplissaient le marché d'Orthez les samedi soirs et qui « aboyaient » sur les bords du terrain ! » **(Fernand, 58 ans, commerçant, supporter de l'Élan Béarnais)**

Cette fidélité qui se traduit par une proportion conséquente de spectateurs âgés objective d'une certaine manière la capacité de l'Elan à se maintenir à un haut niveau de pratique indépendamment de son transfert d'Orthez à Pau. Comme vont le montrer par la suite les entretiens réalisés auprès de supporters de longue date du club, ce bouleversement n'a pas engendré trop de déception, d'autant que cette professionnalisation accrue est synonyme d'amélioration des résultats sportifs, constat bien différent à ce niveau en ce qui concerne la Section Paloise.

En revanche malgré une proportion plus faible de spectateurs de « plus de 55 ans », la Section Paloise attire un public globalement plus âgé que celui de son homologue du basket-ball (âge moyen de 44 ans contre 39 ans au basket-ball). Cette observation constitue un indicateur de moindre renouvellement générationnel du public du rugby et justifie d'une

certaine manière la stratégie de communication récemment développée par le club visant à fédérer un public plus « familial » (et donc plus jeune). Nous reviendrons sur cet aspect dans le volet « qualitatif » des résultats.

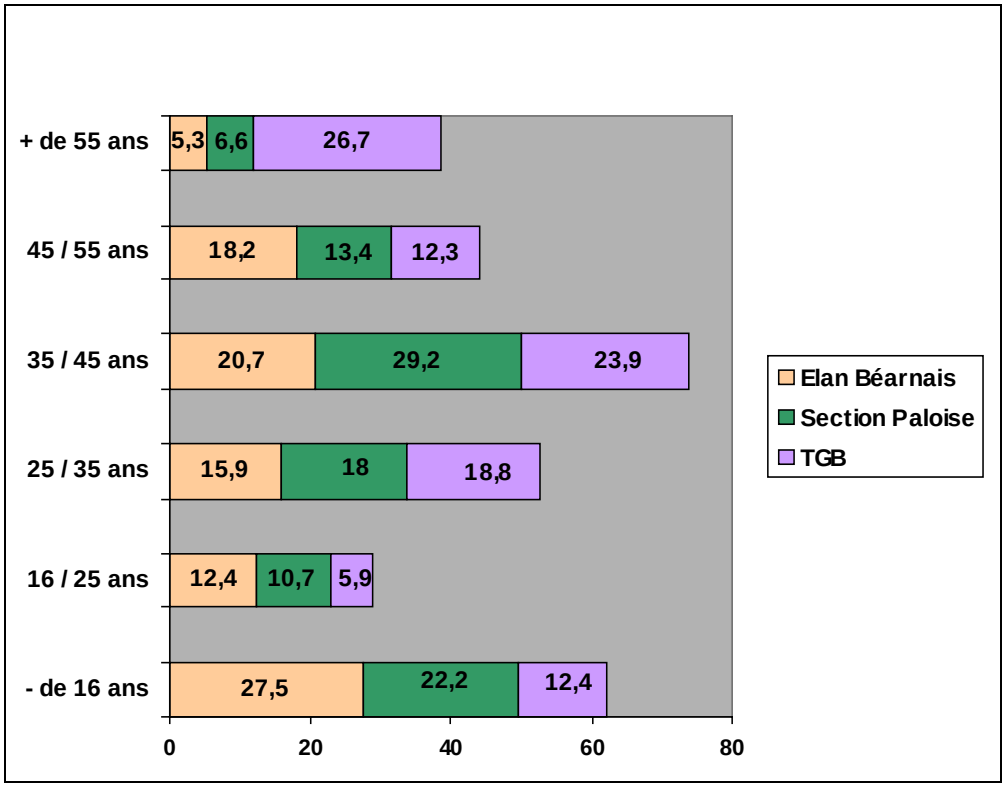
On peut par ailleurs noter que la jeunesse du public de l'Élan Béarnais est corrélative de sa féminisation. En effet, 53,3 % des spectatrices de l'Élan ont moins de 24 ans. Ce dernier aspect révèle une importante synergie entre la variable de genre et celle de l'âge puisque le rajeunissement du public passe par sa féminisation. Ce processus est bien connu dans le domaine de la sociologie du sport, aussi bien au niveau de la pratique qu'au niveau du spectacle (Defrance, 1989 ; Waser, 1992 ; Brousse & Clément, 1996). Ici encore, le public du basket-ball masculin se distingue radicalement de celui du basket-ball féminin. En effet, la structure par âge du public du TGB se rapproche beaucoup plus de celle du public du rugby à XV.

I.4.2 - Le public du TGB : un public plus âgé

Une fois de plus, l'isolement de la variable « âge » permet de constater des disparités entre les publics de la pratique féminine et de la pratique masculine. En effet, le public du TGB est composé d'une imposante proportion de personnes relativement âgées (26,7 % ont plus de 55 ans et 12,3 % plus de 45 ans, comparativement les plus de 55 ans représentent 5,3% à l'Élan et les plus de 45 ans 18,2 %) ce qui accroît de manière significative sa moyenne d'âge (42 ans). Notons d'ailleurs que suite à la présence d'un grand nombre de retraités au sein du public tarbais (18,1 % de retraités), une telle observation ne constitue pas une surprise. Parallèlement, les plus jeunes (les moins de 25 ans) ne représentent que 18,3 % de l'assistance (contre quasiment 40 % chez son homologue masculin).

Le public du TGB s'avère une nouvelle fois plus proche des caractéristiques de celui de la Section Paloise contrairement au caractère relativement intergénérationnel (une répartition plus équitable selon les tranches d'âge) du public de l'Élan Béarnais. Ce constat conforte d'une certaine manière l'idée d'une homologie entre la structure des publics et celle d'un espace géographique comme l'a montré Bromberger (1995) dans le cas de la ville de Marseille et de son club de football. On comprend d'autant mieux que le public du basket-ball tarbais soit relativement âgé que la population de la ville de Tarbes et de son agglomération est elle-même âgée.

Figure 8 : Répartition des spectateurs par classes d'âge



I.5 - Le capital scolaire des spectateurs

Les différences en terme de catégories professionnelles et sociales, notamment entre les publics de l'Élan Béarnais et de la Section Paloise, renvoient à des différences en terme de niveau d'étude. Il nous a semblé plus suggestif d'isoler le niveau d'étude (capital culturel objectivé) des autres niveaux de capital culturel (lecture, associationnisme etc.) pour le mettre en relation avec les autres caractéristiques structurelles du public.

I.5.1 - Le public du basket-ball masculin : un capital scolaire important

Globalement plus jeune, beaucoup plus féminisé et présentant une proportion plus élevée d'étudiants et de cadres supérieurs, le public du basket-ball masculin est, fort logiquement, mieux doté en capital scolaire que son homologue du rugby à XV (Cf. fig. 9).
D'une manière générale, les spectateurs et spectatrices de l'Élan Béarnais sont plus nombreux à avoir eu accès à des filières universitaires longues (2ème cycle) que ceux et celles de la Section Paloise, 17,2 % de l'assistance du basket-ball masculin sont dans ce cas contre 10,8 %

au rugby. A contrario, le nombre de spectateurs et spectatrices titulaires de diplômes sanctionnant des filières d'études très courtes (Certificat d'étude, BEPC) est plus important au sein du public de la Section Paloise. Ils sont en effet 31,7 % au rugby contre 25,8 % à l'Élan.

Tout à fait normalement, le public plus âgé est celui pour qui l'accès aux études longues s'avérait plus difficile. D'autre part, le fait que 27,2 % des spectateurs du basket-ball palois se déclarent « en cours d'étude » contre seulement 15,1 % au rugby laisse entrevoir un renforcement très sensible de cet écart dans un avenir proche.

Il convient cependant d'ajouter que si l'on isole les données relatives à l'obtention de diplômes sanctionnant des filières « intermédiaires » telles que le BEP, CAP ou baccalauréat, la distinction entre les deux publics à ce niveau est bien moins flagrante, les proportions de spectateurs ayant eu accès à ce type de filière étant proches (37,6 % du public de l'Élan et 41,8 % du public de la Section).

Les résultats recueillis auprès du public du TGB sont encore une fois intéressants et révèlent des situations très hétérogènes en terme de détention d'un capital scolaire. En effet, l'assistance du basket-ball féminin regroupe à la fois un nombre important de détenteurs d'un capital scolaire moyen ou faible mais également des spectateurs ayant suivi des cursus longs.

I.5.2 - Niveau d'étude et public du TGB : une grande hétérogénéité

L'analyse en terme de capital scolaire des spectateurs du TGB révèle une grande diversification à ce niveau. On ne retrouve pas au niveau du capital scolaire et du cursus universitaire du public tarbais ni la prédominance des filières courtes comme chez les spectateurs du rugby à XV ni celle des filières plus longues comme observé chez le public de l'Élan Béarnais.

En effet, il comprend à la fois une importante proportion de spectateurs et spectatrices titulaires de diplômes sanctionnant des études longues (17,5 % de spectateurs détiennent des diplômes de 2ème cycle universitaire pour 17,2 % à l'Élan Béarnais) qui cohabitent avec un nombre très important de personnes détenteurs d'un capital scolaire moyen (50,3 % de niveau BEP, CAP ou baccalauréat pour 37,6 % à l'Élan Béarnais).

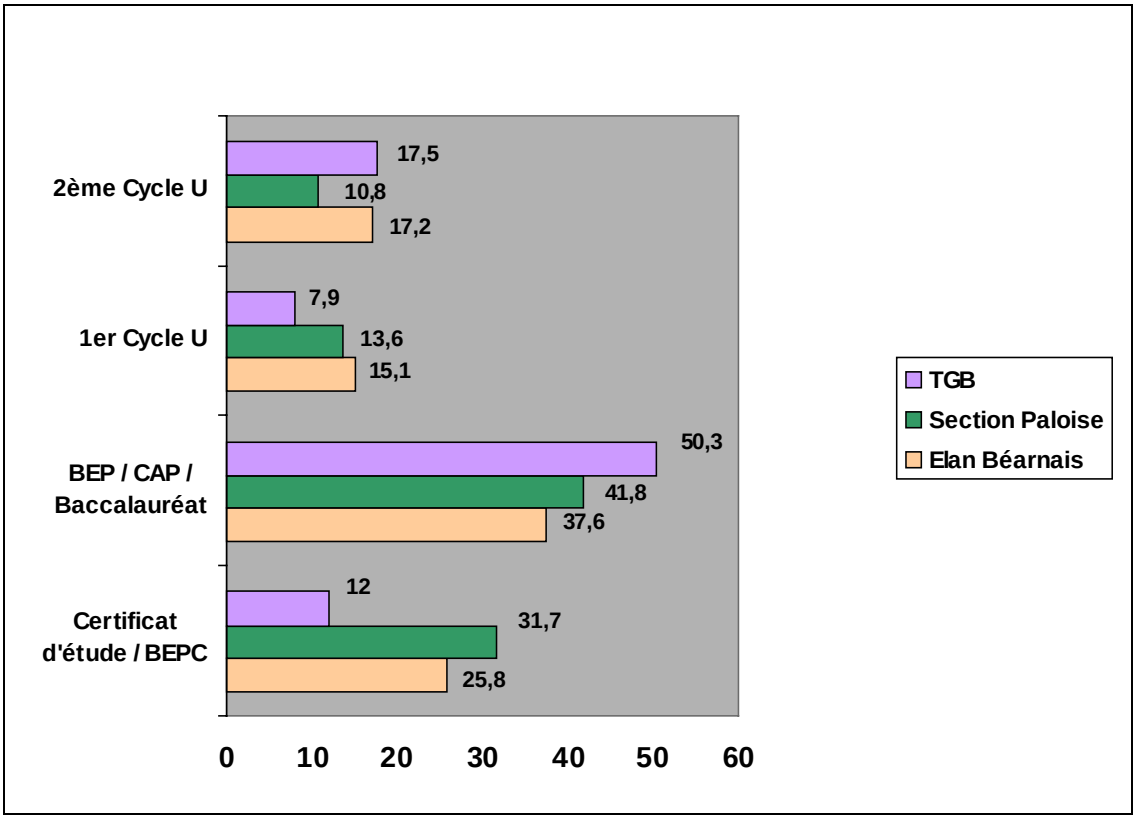
Par ailleurs, le public du TGB est celui qui possède le plus faible taux de diplôme du 1er cycle universitaire parmi les trois (7,9 % au TGB, 13,6 % à la Section et 15,1 % à l'Élan).

Cela dit, le public tarbais présente un niveau de formation scolaire moyenne important (50,3 % de spectateurs de niveau Bac) compte tenu de sa moyenne d'âge relativement élevée et d'un faible effectif étudiant.

Tout se passe comme si nous étions dans une répartition relativement bipolaire. Ce constat renforce les observations faites à propos de la catégorie des « retraités » du public tarbais rassemblant à la fois des spectateurs issus des « classes populaires » mais également des détenteurs d'un fort capital culturel.

Ces données permettent d'avancer que le basket-ball féminin mobilise des spectateurs aux positions sociales et culturelles plus diversifiées que dans les autres types de publics. Un premier élément d'explication pourrait résider dans les caractéristiques propres du spectacle sportif féminin et les représentations qu'il véhicule. Se présentant comme idéal typique d'un sport professionnel assez peu «économisé », s'intéressant à des catégories de la population peu médiatisée (les femmes sportives) dans le milieu du sport professionnel, le basket-ball féminin objective en quelque sorte des conceptions relativement unificatrices du sport et à ce titre serait susceptible de rassembler des acteurs d'origine et de positionnements sociaux divers, phénomène peu ou pas constatable dans d'autres consommations culturelles généralement distinctives à ce niveau. L'âge relativement élevé du public et la faible probabilité d'accéder aux cycles d'étude longs il y a une quarantaine d'années n'autorisent pas une interprétation « mécanique » (variable à variable) à ce niveau mais nécessitent plutôt une mise en relation systématique des différentes variables.

Figure 9 : le niveau d'étude des spectateurs



Conclusion - Entre différences « attendues » et « originales »

En définitive, nous sommes donc en mesure d'avancer que l'objectivation de ces caractéristiques structurelles « classiques » permettent déjà de fortement distinguer les trois publics testés. A ce niveau d'analyse, ce travail rejoint les enseignements de recherches précédentes ayant pour objectif de dégager de grandes tendances structurelles au sein de publics de spectacles sportifs en France et à l'étranger.

Dans la configuration paloise, les distinctions relevées par rapport au degré de féminisation, à la répartition selon les CPS et les classes d'âge ou encore selon les lieux de résidence entre les publics du basket-ball masculin et du rugby à XV confirment l'hypothèse d'un statut différencié de ces spectacles dans l'espace des consommations culturelles sportives.

En revanche, les données concernant le public du TGB pour ces mêmes variables apparaissent souvent paradoxales (public très féminisé, recruté localement, relativement âgé et

très hétérogène au niveau du capital culturel) ne permettent pas de le caractériser de manière aussi homogène que les deux autres publics. En effet, en terme d'âge et d'origine géographique, il se rapproche du public du rugby à XV tandis que si l'on se focalise sur son taux de féminisation, le public du TGB est sensiblement équivalent à son homologue du basket-ball masculin palois. Enfin, au regard de sa répartition par CPS et selon le niveau d'étude de ses spectateurs, il semble posséder une certaine originalité et hétérogénéité par rapport aux deux autres assistances. Dans cette perspective, la variable « disciplinaire » au sens strict (type de spectacle) ne constitue donc pas un élément pertinent pour expliquer ces différences car on voit bien que les différences entre les deux modalités d'un même sport ne peuvent pas s'expliquer au niveau des considérations « techniques ». Le basket-ball masculin est certes souvent jugé plus « spectaculaire » mais la rationalisation croissante du jeu rapproche les « deux baskets ». Il existe donc d'autres variables qui expliquent cette structure différenciée (en tant que système de variables) entre les deux publics comme nous essaierons de le voir par la suite.

Un des éléments les plus explicatifs de ces différences entre le public de Tarbes et ses deux homologues pourrait être en relation avec le type de présentation et de représentation des femmes en action dans le basket-ball féminin. Comme nous le verrons par la suite, il semble que certaines de ces caractéristiques doivent être analysées en gardant à l'esprit que la mise en scène des femmes n'est pas ici « conforme » à l'image médiatique des femmes sportives allant plutôt dans le sens d'un renforcement des différenciations sexuées (Brocard, 1992, 2000 ; Mennesson, 2005*a*, 2005*b*).

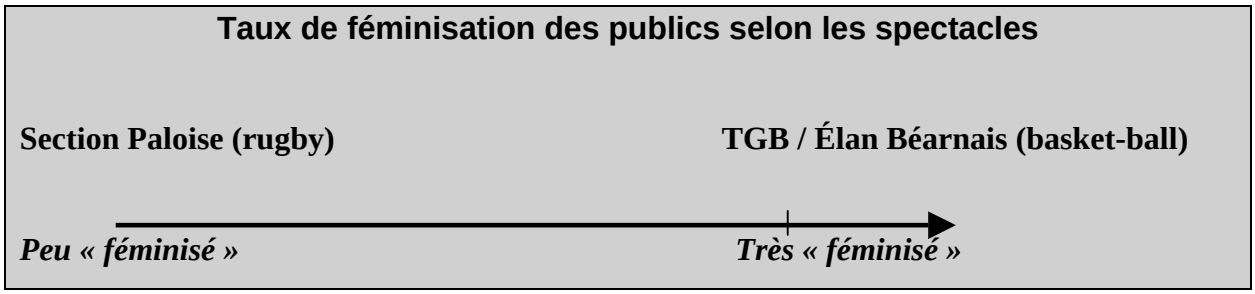
Si les données recueillies mettent clairement en évidence des différences notables sur le plan structurel, leurs explications précises nécessitent une investigation plus approfondie dans les milieux étudiés. En attendant, si les oppositions relevées entre les publics du basket-ball masculin et du rugby étaient « attendues », les différences entre les deux modalités de basket-ball sont très suggestives et ouvrent certaines « pistes » sur la question de la relation entre « identité de genre » et « identité locale ».

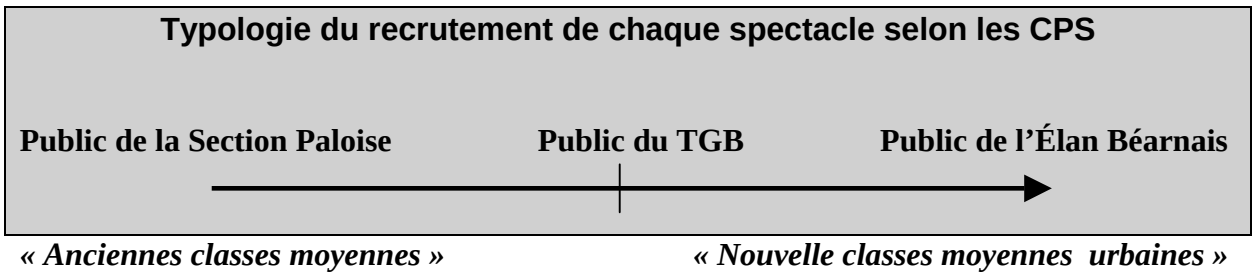
On peut penser que la spécificité du basket-ball féminin se construit, explicitement ou implicitement, aussi bien au niveau de ses spectateurs que de ses « actrices » (joueuses) en s'opposant à certaines caractéristiques du basket-ball masculin. Ces oppositions se construisent à différents niveaux : professionnalisation, économie et mode de gestion des

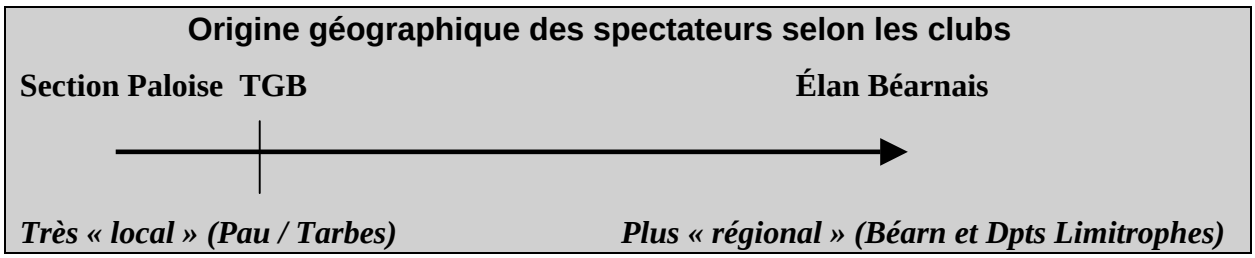
clubs, rapports différents entre les acteurs mais également en relation avec la « mise en scène » des femmes dans ce type d'activité.

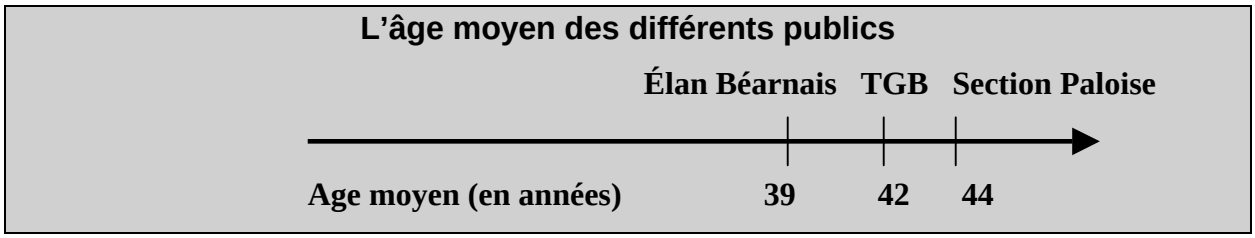
Dans cette perspective, il sera donc fondamental de se pencher sur le rapport existant entre les spectateurs ou spectatrices et les pratiques suivies. En effet, on peut comprendre qu'être soi-même pratiquant ou ex-pratiquant de rugby à XV ou de basket-ball construit des relations particulières avec le spectacle sportif de prédilection (aussi bien au niveau du rapport aux joueurs(ses) que du rapport à l'équipe ou au spectacle sportif en général). C'est à ce niveau que l'on peut comprendre l'assistance plus ou moins régulière au spectacle sportif et la construction des identités sexuées. Il va de soi que la virilité exprimée au cours des rencontres de rugby constitue un modèle pour un certain nombre de garçons socialisés dans l'espace du Sud Ouest tandis que le modèle proposé par les filles du basket-ball peut paraître comme anticonformiste par rapport au modèle féminin dominant et valorisé dans le milieu sportif via la médiatisation. Nous reviendrons sur ce point central dans un chapitre ultérieur. En attendant, nous allons tenter de mettre en relation ces structures objectives des publics avec les univers culturels des spectateurs, étant entendu que ces univers culturels ne sont pas complètement homogènes dans un même spectacle et qu'ils peuvent varier pour un même public en fonction du genre, de l'âge ou encore de la position sociale.

- Les caractéristiques structurelles des publics : Diagrammes récapitulatifs

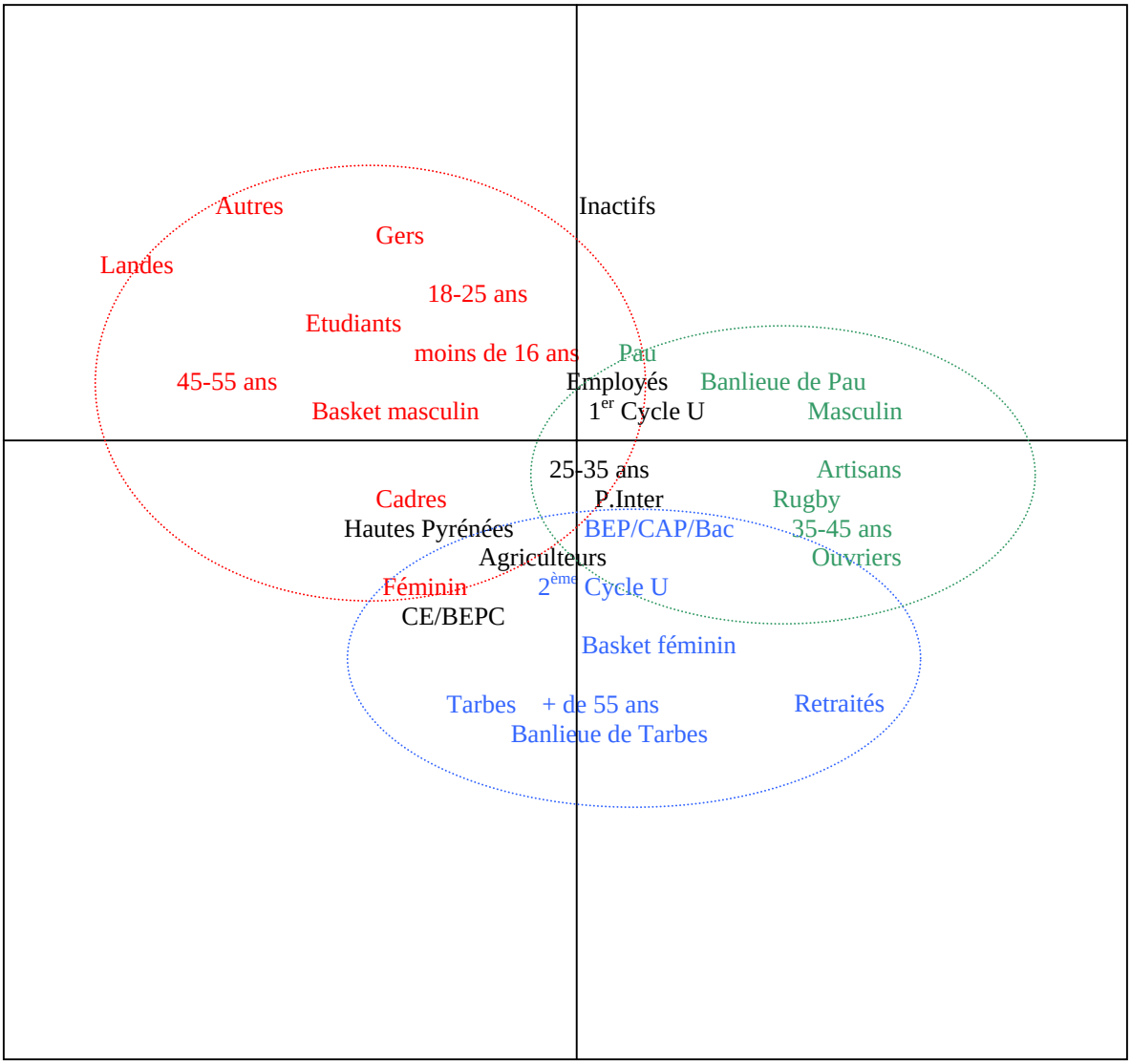








- AFC Bilan : les caractéristiques structurelles des publics



↑Caractéristiques du public du basket-ball masculin

↑Caractéristiques du public du rugby à XV

↑Caractéristiques du public du basket-ball féminin

Cette analyse factorielle de correspondances prend en compte 6 variables

Variable 1 : type de spectacle (3 modalités : basket masculin / basket féminin / rugby)

Variable 2 : le sexe (2 modalités : masculin / féminin)

Variable 3 : l'âge (6 modalités : - de 16 / 16-25 / 25-35 / 35-45 / 45-55 / + de 55 ans)

Variable 4 : niveau d'étude (4 modalités : CE-BEPC / BEP-CAP-BAC / 1er cycle U / 2ème Cycle U)

Variable 5 : lieu de résidence (8 modalités : Pau / Banlieue de Pau / Tarbes / Banlieue de Tarbes / Dpt Hautes Pyrénées / Dpt Landes / Dpt Gers / Autres)

Variable 6 : CPS (9 variables : ouvriers / employés / P.inter / agriculteurs / artisans / cadres / inactifs / retraités / étudiants

- III -

Analyse comparative des 3 publics

CHAPITRE II - Les « univers culturels » des spectateurs

Les spectateurs dans chaque enceinte furent questionnés sur leurs positionnements autour de variables susceptibles de dégager leurs « univers culturels », définis comme un ensemble de pratiques culturelles pouvant caractériser certains aspects du « style de vie » des agents (Bourdieu, 1979 ; 1980*c*). Comme nous l'avons rappelé dans la première partie de l'étude et dans la lignée d'un grand nombre de travaux dans le domaine de la sociologie du sport et de la culture, le choix des pratiques culturelles expriment un certain « rapport au monde » et s'inscrit dans un style de vie particulier.

Pour d'évidentes raisons méthodologiques concernant la construction d'un outil « trop lourd » pour être diffusé facilement, nous avons choisi les variables qui, à notre sens, permettent au mieux d'objectiver ces « univers culturels » (Clément, 1981).

Les « univers culturels » des spectateurs ont été évalués à partir de deux grands types de variables. D'une part, ce que nous avons appelé leur « rapport au sport » ou si l'on veut « leur culture sportive » en terme d'expertise, de pratiques sportives, de fidélité au spectacle, c'est-à-dire d'indicateurs destinés à évaluer le statut du spectacle sportif dans leur style de vie.

Dans un second temps, nous avons tenté d'objectiver leurs « préférences » culturelles à partir de variables telles que le niveau de lecture (hors presse sportive), les implications associatives (hors associations sportives), la fréquentation de diverses manifestations culturelles et spectacles (non sportifs) ou encore les usages des « patois locaux » et langues étrangères.

II.1- Publics et « rapport au sport »

D'une manière générale à partir des indicateurs sélectionnés, l'ensemble des spectateurs fait preuve d'un intérêt important pour le sport (pratiques et spectacles). Cela dit, leur niveau de pratique et d'expertise dans les disciplines suivies ainsi que leurs choix en

terme de « pratiques annexes » (hors rugby et basket-ball) permettent de repérer certaines différences.

Nous allons donc dans un premier temps aborder les éléments de rapprochement entre les trois publics autour de l'expression d'un « rapport au sport » intense, et dans un deuxième temps, analyser leurs caractéristiques distinctives notamment en terme de pratiques « annexes » (hors basket-ball et rugby).

II1.1- Des caractéristiques communes aux 3 publics : le sport comme élément structurant des styles de vie

L'ensemble des spectateurs (et spectatrices) fait preuve d'un intérêt marqué pour le monde du sport en général tant au niveau des lectures (presse omnisport et presse spécialisée) que du suivi du spectacle sportif ou de la pratique proprement dite.

II.1.1.2 – Taux de pratique, fréquentation des enceintes sportives et lectures « sportives »

II.1.1.2.1 – Spectateurs et pratiques sportives : un goût prononcé pour les « sports collectifs »

Ainsi, 70,2 % des spectateurs de l'Élan Béarnais, 69,1 % du TGB et enfin 64,4 % de la Section Paloise déclarent pratiquer une activité sportive (Cf. Tab. 9). Ces chiffres sont proches des taux de pratique nationaux tels qu'ils sont annoncés dans les récentes enquêtes (Mignon et Truchot, 2001) concernant les pratiques sportives des français (plus de 80 % des français déclarent pratiquer une activité sportive dans l'année). Dans le cadre de ces travaux, il convient de prendre en considération que la définition du sport (ou de ce qu'est une activité sportive) s'avère très « large », incluant de nombreuses activités de loisirs et n'exigeant pas une fréquence de pratique élevée. Or, comme nous le verrons par la suite, la définition du « sport » est bien souvent entendue comme une activité nécessitant la détention d'une licence et donc l'affiliation à une fédération ou à un cadre institutionnel (le taux de pratique national dans ce cas est ramené à environ 20 %).

Tableau 9 : taux de pratique sportive des spectateurs des trois disciplines (basket et rugby compris)

	Public de l'Élan Béarnais	Public de la Section Paloise	Public du TGB	Taux nationaux (Mignon, Truchot, 2001)
Déclarent pratiquer une activité sportive	70,2 %	64,4 %	69,1 %	83 %
Déclarent adhérer à une association sportive	31,9 %	18,2 %	28,1 %	23 %

Globalement, le public de l'Elan Béarnais est tout de même le plus « sportif » et surtout le plus « licencié » des trois. Cette remarque est évidemment à mettre en relation avec sa relative « jeunesse », la variable « âge » étant régulièrement présentée comme déterminante dans le choix de l'engagement dans une activité sportive, qui plus est dans le cadre institutionnel (Mignon & Truchot, 2001). En revanche, les spectateurs du rugby se révèlent être moins « sportifs » que leurs homologues du basket-ball féminin malgré des moyennes d'âge sensiblement équivalentes. Mais surtout les pratiques sportives déclarées par les différents publics révèlent des choix différenciés en terme de disciplines. La surreprésentation dans ce panel des activités « collectives » ou de combat, pratiques bien souvent synonymes d'affiliation fédérale, explique le fort taux d'adhésion aux associations sportives de la part des publics. (Cf. Tab. 10)

Tableau 10 : spectateurs et pratiques sportives « fédérales »

Types de pratiques (licenciés et non licenciés)	**Public de l'Élan Béarnais** (% de pratiquants dans le sport concerné)	**Public de la Section Paloise** (% de pratiquants dans le sport concerné)	**Public du TGB** (% de pratiquants dans le sport concerné)	**Pourcentages nationaux de pratiquants en club (Mignon & Truchot, 2001)**
Tennis	**35,2 %**	**15,3 %**	**11,7 %**	**31 %**
Rugby	**22,4 %**	**53,1 %**	**26,5 %**	**73 %**
football	**26,1 %**	**31,4 %**	**22,3 %**	**51 %**
Basket-ball	**51,4 %**	**20,6 %**	**42,8 %**	**50 %**
Sports de combat	**3,6 %**	**12,1 %**	**4,2 %**	**71 %**

* Lire par exemple : 35, 2 % des spectateurs de l'Elan déclarent pratiquer le tennis (licenciés et non licenciés), discipline dont 31 % des pratiquants sur le plan national sont licenciés à la Fédération Française de Tennis.

Plusieurs observations importantes peuvent être formulées. Tout d'abord, on constate que les spectateurs sont souvent des pratiquants ou d'anciens pratiquants de basket-ball ou de rugby en fonction des spectacles fréquentés. En effet, 51,4 % des spectateurs de l'Élan (hommes et femmes) et 42,8 % des spectateurs du TGB (hommes et femmes) sont des joueurs ou d'anciens joueurs tandis que 53,1 % des spectateurs (uniquement des hommes) de la Section Paloise pratiquent ou ont pratiqué le rugby à XV.

Cependant, si l'intérêt pour la discipline suivie transparaît nettement lorsque l'on s'intéresse à la pratique sportive des spectateurs et spectatrices, on peut tout de même remarquer que ces derniers font preuve d'une certaine polyvalence à ce niveau puisqu'ils sont respectivement 63,4% à l'Élan Béarnais, 68,1 % au TGB et 55,1 % à la Section Paloise à déclarer pratiquer ou avoir pratiqué une activité autre que le basket-ball ou le rugby à XV (Cf. Tab. 11).

A ce stade, les données recueillies révèlent également, pour les hommes, l'interpénétration non seulement des deux disciplines supports mais plus généralement des sports collectifs « masculins » régionaux dans leur ensemble : 26,1 % des spectateurs de l'Élan ont ainsi pratiqué le football et 22,4% le rugby, 22,3 % des spectateurs du TGB ont pratiqué le football et 26,5 % le rugby tandis que 31,4 % des spectateurs de la Section ont pratiqué le football et 20,6% le basket. Nous reviendrons au cours de l'analyse sur l'importance de la pratique du football dans le « monde du rugby ».

Tableau 11 : le « rapport au sport » des spectateurs (en %)

	Public interrogé	Elan	Section	TGB
Suivi d'autres spectacles sportifs (assistance directe ou diffusion) excepté celui durant lequel ils sont interrogés		**61,3**	**66,1**	**71**
Adhésion à une association sportive		**31,9**	**18,2**	**28,1**
Pratique d'une autre activité sportive (hors basket ou rugby selon les cas)		**63,4**	**55,1**	**68,1**

* Lire par exemple : 71 % des spectateurs du TGB déclarent suivre (directement ou devant leurs postes de télévision ou de radio) un autre spectacle sportif que celui du basket professionnel tarbais.

II.1.1.2.2 – les spectateurs et la fréquentation des spectacles sportifs : une polyvalence « marquée »

L'analyse de l'assistance à d'autres spectacles sportifs « régionaux » ou « locaux » renforce ce sentiment d'interpénétration. On observe effectivement que 74,1 % des spectateurs de la Section ont déjà assisté à une rencontre de l'Élan tandis que 58,2% des spectateurs de l'Élan ont déjà assisté à une rencontre de la Section. Les données relevées auprès du public du TGB vont également dans ce sens : 50,3 % de l'assistance déclarent assister parfois aux rencontres du club masculin voisin, 28,7 % affirment déjà avoir soutenu le club de rugby local (le Tarbes Pyrénées Rugby évoluant en 2ème division) et 11,9 % se rendent parfois au Stade du Hameau pour encourager la Section Paloise. (Cf. Tab. 12)

D'autre part, il semble intéressant de relever que si, pour les spectateurs du basket-ball féminin, les spectacles sportifs « locaux » phares constituent une consommation de choix (environ 1 spectateur sur 2 du TGB déclare avoir déjà soutenu l'Elan Béarnais et quasiment 1 spectateur sur 3 du TGB a déjà assisté à une rencontre du club de rugby de Tarbes), la situation inverse paraît moins évidente puisque seuls 9 % des spectateurs de l'Elan et 1,8 % des spectateurs de la Section déclarent avoir fréquenté la salle des joueuses tarbaises.

Il faut ici souligner que le volley-ball, le hand-ball ou encore le football ne font pas partie des spectacles sportifs les plus appréciés par les publics de l'aire géographique concernée. Un questionnement analogue sur les mêmes sports renverraient probablement à des fréquentations différentes et peut-être moins oecuméniques dans d'autres régions ou localités.

Tableau 12 : Spectateurs et assistances aux spectacles sportifs « locaux »

	Public interrogé	Elan	Section	TGB
Spectateurs ayant déjà assisté aux spectacles sportifs « locaux » suivants (en %) :				
ELAN BEARNAIS (basket masculin)		**/**	**74,1**	**50,3**
SECTION PALOISE (rugby)		**58,2**	**/**	**11,9**
TGB (basket féminin)		**9**	**1,8**	**/**
BILLERE HANDBALL (2ème division masculine)		**3,7**	**4,2**	**/**
TARBES PYRENEES RUGBY (2ème division)		**/**	**2,4**	**28,7**
FC PAU (football 3ème division masculine)		**22,8**	**13,4**	**4,2**

* Lire par exemple : 74, 1 % des spectateurs de l'Elan déclarent avoir déjà assisté à une rencontre de la Section

II.1.1.2.3 – Les lectures « sportives » des spectateurs : un renforcement de la « culture » sportive spécifique

Le rapport intense entretenu par les spectateurs avec leur discipline favorite s'objective également au niveau de la lecture de la presse spécialisée. Ainsi, ils sont respectivement 25,9% au sein du public de l'Élan, 27,9 % pour la Section Paloise et 23,9 % pour le TGB à déclarer lire régulièrement les revues consacrées à leur spectacle de prédilection (cf. Tab.13). La lecture du tableau 14 récapitulant les titres les plus lus en matière de presse spécialisée confirme certaines tendances préalablement évoquées. En effet, on peut dans un premier temps, souligner la surreprésentation des sports collectifs parmi ce panel de citations (2 revues consacrées au football, 4 consacrées au basket-ball et 3 dédiées au rugby à XV). Cette situation est bien sûr à mettre en relation avec le rôle « structurant » de ces pratiques dans l'espace des sports national mais surtout local comme nous l'avons déjà rappelé.

Tableau 13 : Spectateurs et « rapport à la discipline » suivie (en %)

	Elan Béarnais	**Section Paloise**	**TGB**
Lecture régulière du quotidien omnisport *l'Equipe*	**18,2**	**22,1**	**14,5**
Lecture régulière de la presse spécialisée dans la discipline suivie	**25,9**	**27,9**	**23,9**
Pratiquants ou anciens pratiquants dans la discipline suivie	**51,4**	**53,1**	**42,8**

* Lire par exemple : 18,2 % des spectateurs de l'Elan Béarnais déclarent lire régulièrement le quotidien l'Equipe, 25,9 % lisent régulièrement la presse consacrée au basket-ball et 51,4 % sont des pratiquants ou d'anciens pratiquants de basket-ball.

Tableau 14: les lectures « sportives » des spectateurs (en % de citations)

Revues Spécialisés Les + citées	Public de l'Élan Béarnais	Public du TGB	Public de la Section Paloise
Midi Olympique	16,7 %	16,2 %	88,8 %
Rugbyrama			12,3 %
Rugbyman			10,1 %
Maxi Basket	49,2 %	38,4 %	5,1 %
Basket News	59,4 %	44,1 %	1,8 %
5 majeur	12,1 %	5,2 %	
Slam	3,5 %		
France Football	20,5 %	9,5 %	30,1 %
Onze Mondial	18,4 %	7,3 %	17,8 %

Si les forts taux de citations relatifs à la « presse basket » et à la « presse rugby » ne sont pas surprenants étant entendu que ces choix des publics en matière de lecture correspondent à leur choix en terme de fréquentation de spectacles sportifs, l'importance du taux de lectures consacrées aux magazines spécialisés de football est remarquable (ici *France Football* et *Onze Mondial*). Tout d'abord, ils confirment à la fois la place centrale de la discipline dans l'espace des sports national (et international) tout comme son statut « hégémonique » sur le plan médiatique. Ces choix vont également dans le sens d'une interpénétration entre les disciplines collectives majeures déjà relevée au niveau des pratiques et des spectacles. Dans un second temps, ces forts taux de citations de la « presse football » contredisent fortement certaines idées de sens commun concernant les puissants clivages entre le monde du rugby et celui du football notamment, surtout dans une « terre de rugby » comme la région étudiée, sans clubs de football de niveau équivalent. En effet, le fait que les magazines dédiés au football soient massivement cités comme une des lectures sportives de prédilection par les spectateurs de la Section Paloise, c'est bien que leur « supposée » désaffection pour les « pousses citrouilles » (terme employé par le milieu rugbystique pour qualifier les joueurs de football) n'est en réalité plus ou pas avérée. En effet, si la pratique du football peut être compréhensible compte tenu de sa présence sur le territoire, la lecture des magazines objective un goût prononcé pour cette activité. L'assistance « médiatisée » de nombreux joueurs de rugby de haut niveau à des rencontres de football majeures va dans le sens de cette observation.

La synergie observée entre les données relevées et les « tendances » du marché de la presse sportive, en particulier en ce qui concerne la « presse basket » et la « presse rugby » est également remarquable. Ainsi, comme cela fut présenté dans la première partie du travail relative à la médiatisation des « disciplines supports », l'approche « magazine » est, depuis le début des années 90, la plus développée et diversifiée dans le milieu du basket-ball. Il n'est donc pas étonnant de relever 4 magazines « basket » (*Basket News, Maxi Basket, 5 Majeur, Slam*) parmi les lectures favorites des trois publics. La présence dans ce listing de revues telles que *5 majeur* (revue francophone dédiée au basket US) ou *Slam* (revue US) rappelle pour sa part le caractère dominant de la NBA pour les amateurs de basket-ball en général.

La citation des mensuels consacrés au rugby, *Rugbyman* et *Rugbyrama*, au côté de la référence « historique » *Midi Olympique*, souligne l'évolution du marché de la « presse rugby » et sa propension à adopter depuis quelques années une approche magazine (déjà très utilisée dans le football et le basket-ball) plus en phase avec le degré de médiatisation (télévisuel notamment) actuel de la pratique de haut niveau.

Il faut noter en ce qui concerne le public du TGB que la grande majorité des lecteurs de la « presse basket » (80,2 % des lecteurs) estiment que la pratique féminine est sous représentée dans la presse spécialisée en général. Ce constat est en relation avec nos observations antérieures à propos de la moindre médiatisation de la pratique féminine par rapport au basket-ball masculin.

Parallèlement, la présence de lecteurs réguliers du journal « *L'Équipe* » (quotidien omnisports de référence en France) dans chaque assistance renforce l'idée d'un intérêt pour le sport en général : 14,5 % des spectateurs du TGB, 22,1 % de la Section Paloise et 18,2 % de l'Élan Béarnais consultent régulièrement ce journal (Cf. Tab. 13).

Deux tendances apparaissent nettement dans ces résultats relatifs à l'évaluation de l'intensité du « rapport au sport » des spectateurs. D'une part, ils mettent incontestablement en évidence la place importante de l'ensemble des pratiques liées au sport et notamment des spectacles sportifs masculins dans les « styles de vie » des spectateurs de chaque club.

D'autre part, il n'y a pas, contrairement à ce que l'on pourrait croire, une séparation nette en le monde du football et du rugby à la vue des pratiques (notamment lectures et sports pratiqués) des publics. On peut même dire que les spectateurs du rugby apprécient plus le football que le basket-ball. Les différences entre le monde du basket et celui du rugby

apparaissent déjà importantes à ce niveau. Certains entretiens réalisés avec des acteurs (joueurs et spectateurs notamment) du milieu rugbystique palois souligneront cette distinction. Néanmoins, les choix annexes en matière de pratique sportive (hors rugby et basket-ball) permettent de préciser les différences déjà esquissées dans ce premier point. Cette première différenciation entre spectateurs du rugby et du basket-ball est renforcée par l'analyse en matière de pratiques annexes (hors rugby et basket-ball).

I.1.2 - Les pratiques sportives annexes : des choix socialement discriminants

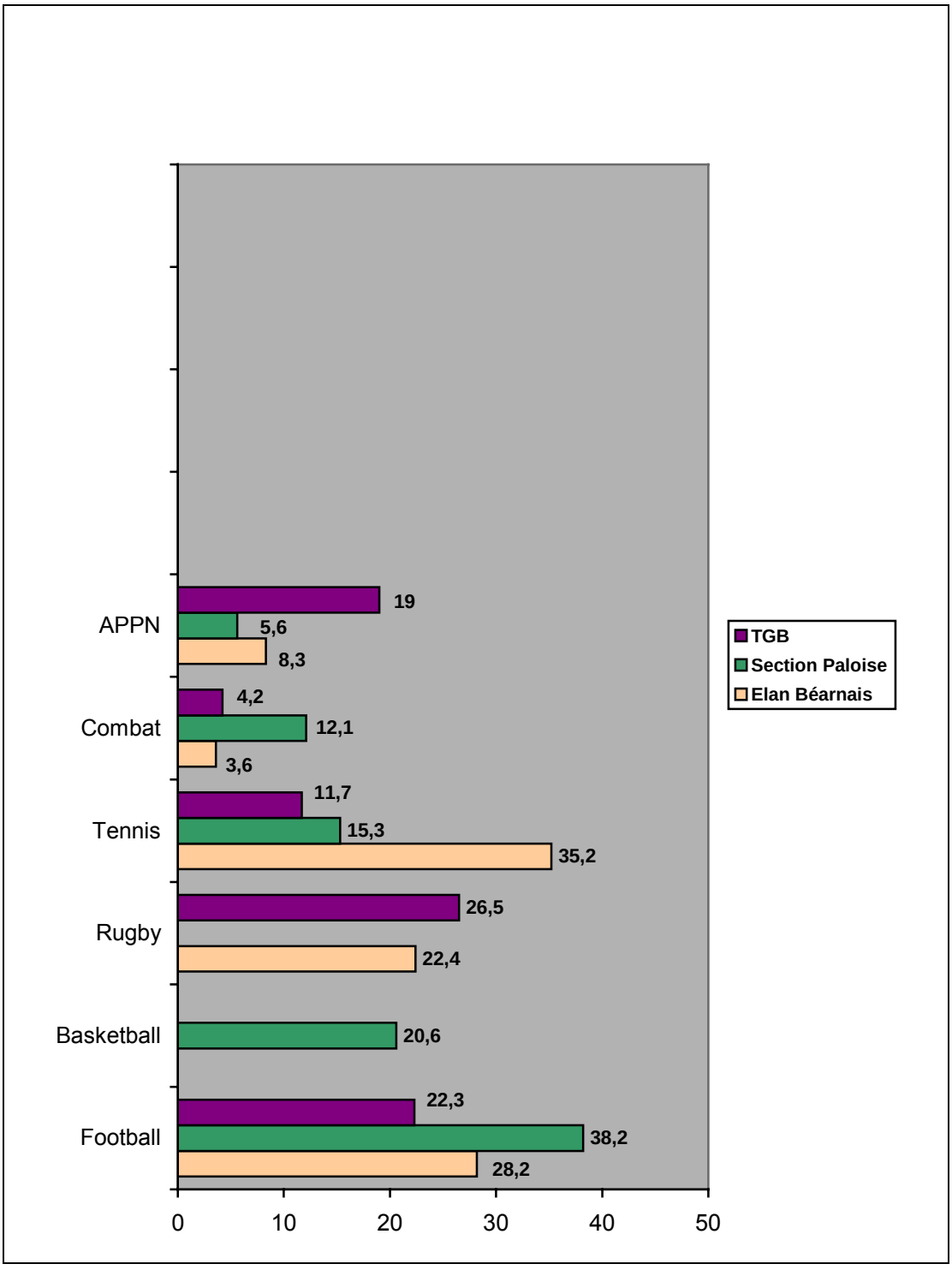
Si les résultats précédents ont clairement mis en évidence le goût très prononcé pour la pratique des sports collectifs majeurs (basket-ball, football, rugby) chez les trois publics, ceux relatifs aux pratiques sportives annexes laissent entrevoir certaines différences (Cf. fig. 10).
Il ressort de cette analyse que l'ensemble des pratiques des spectateurs du rugby renforce l'idée d'un style de vie masculin tandis que celui des spectateurs et spectatrices du basket-ball masculin privilégie des pratiques plus « contemporaines » des classes moyennes urbaines.
Ainsi, deuxième discipline nationale en terme de licences après le football, le tennis est de très loin le premier sport pratiqué (excepté le basket-ball à 51,4 %) par les spectateurs et spectatrices de l'Élan Béarnais avec 35,2 % de l'effectif, devant le football avec 26,1 % et le rugby avec 22,4 %. Si la forte pratique du rugby peut s'expliquer par l'ancrage local de cette pratique (d'autant plus que la moitié du public de l'Elan est féminin) et la forte pratique du football par son impact national, la position privilégiée du tennis renvoie plutôt aux différences de positions sociales du public du basket par rapport au public du rugby ainsi qu'à son fort taux de féminisation. Le tennis est en effet un des sports les plus pratiqués par les classes moyennes urbaines et intermédiaires (Waser, 1989).
Ce chiffre est à comparer avec les 15,3 % de citations du public du rugby pour le tennis qui arrive en deuxième position (hors rugby et loin derrière le football cité à 31,4%). Par ailleurs le succès relatif des sports de combat, 12,1% de pratiquants déclarés auprès du public du rugby (pratiquants exclusivement masculins dans notre échantillon), renforce cette idée d'une « culture sportive » organisée autour de pratiques plutôt masculines et beaucoup moins polyvalente et moins fréquente (55,1 % toutes disciplines confondues hors rugby contre 63,4% pour les spectateurs de l'Élan hors basket-ball) que celle du public de l'Elan. En terme de

« système de pratiques sportives » statistiquement pertinent, ces différences sont socialement très significatives, d'autant que le taux de masculinisation du public du rugby aurait statistiquement dû favoriser une plus grande pratique sportive fédérale. Le taux de pratique supérieur du public du basket-ball masculin, hommes et femmes confondus, et la part du tennis dans les activités pratiquées sont à mettre en relation avec la proportion importante des fractions de classes moyennes urbaines du public de l'Élan. On retrouve donc à ce stade la relation récurrente entre la position sociale et l'intensité de la pratique.

Encore une fois le public du basket-ball féminin adopte ici une position que l'on peut qualifier d'intermédiaire entre celui du rugby à XV et du basket-ball masculin.

De manière analogue au public de l'Élan, les spectateurs du TGB font preuve d'une certaine polyvalence en matière de choix des pratiques sportives (68,1 % pratiquent une activité sportive autre que le basket-ball). Si on retrouve des taux de pratique du football et du rugby sensiblement proches de ceux relevés auprès du public de l'Elan (24,5 % pratiquent ou ont pratiqué le rugby et 22,3 % le football), en revanche le taux de pratique du tennis est nettement moins élevé puisque seulement 11,4 % des spectateurs tarbais s'y adonnent (contre 35,2 % à l'Elan). Au niveau de la pratique du tennis, les spectateurs tarbais sont donc plus proches des spectateurs du rugby (15,3 % de pratiquants de tennis). Cette observation est à mettre en relation avec la proximité en terme de répartition sociale et générationnelle entre les deux assistances. Par ailleurs, le statut privilégié des activités de pleine nature (19 % de pratiquants), 3ème sport pratiqué par les spectateurs tarbais (en dehors du basket-ball et derrière le rugby et le football) peut s'expliquer d'une part du fait de la très grande proximité géographique avec des zones montagneuses mais également par les caractéristiques du public en terme de degré de féminisation, d'âge et de composition sociale.

Figure 10 : Spectateurs et pratiques sportives « annexes » (hors discipline suivie)



* Lire par exemple : 28,2 % des spectateurs de l'Elan Béarnais déclarent pratiquer le football (licenciés ou non) et 22,4 % déclarent pratiquer le rugby (licenciés ou non).

Conclusion - Féminisation du public et postions sociales comme variables explicatives des goûts sportifs

La première partie des données exprime l'intérêt commun d'une grande partie des spectateurs des deux sports en matière de spectacle et de pratique des sports collectifs. Cette culture sportive commune (pratiques et spectacles) est fortement nuancée par l'analyse des pratiques sportives annexes, dans la mesure où les différences de pratiques les plus fines révèlent des différences socialement les plus pertinentes.

Ainsi, la « culture sportive » des publics du basket, en terme de pratiques, est nettement plus polyvalente que celle du public du rugby. L'importance du combat comme pratique annexe pour une partie significative du public masculin du rugby illustre le statut de sport « viril » de cette discipline, et, par extension, son rôle dans les processus de socialisation des jeunes hommes des régions « rugbystiques ». Non seulement les hommes sont plus nombreux dans les gradins du rugby, mais ils expriment une prédilection pour les sports virils en matière de goûts sportifs contrairement aux hommes du basket.

L'axe délimité par le tennis, sport d'opposition distancé, autorisant la mixité de l'affrontement dans ses modalités de loisirs et d'entraînement, avec ses formes de sociabilités particulières (Waser, 1989) et les activités de combat (dans notre échantillon, judo essentiellement, sport de préhension plutôt viril malgré sa féminisation relative (15% environ des licenciées, 5% environ de « licences compétition »), favorisant les contacts rugueux est ici socialement très pertinent pour appréhender les différentes significations que peuvent revêtir l'assistance à un spectacle sportif en l'intégrant dans un « style de vie sportif » ou une « culture sportive » plus large.

Il semble enfin primordial de rappeler les importantes proportions dans chacun des publics de pratiquants ou d'anciens pratiquants dans les disciplines suivies : 51,4 % des spectateurs de l'Élan (hommes et femmes) et 42,8 % des spectateurs du TGB (hommes et femmes) jouent ou ont joué au basket-ball et 53,1 % des spectateurs de la Section Paloise (hommes uniquement) pratiquent ou ont pratiqué le rugby à XV.

Dans ses travaux analysant le rôle de la pratique sportive dans le processus de construction identitaire, Arjun Apparudai (2001), dans le cas du cricket en Inde, souligne que le partage d'une « communauté de sensations sportives » entre les joueurs de haut niveau et la masse de pratiquants dans le pays se pose comme un élément de renforcement du lien unissant les deux

partis. On peut donc comprendre, dans l'exemple qui nous intéresse, que le rapport entre les publics de spectateurs et leurs équipes s'avèrera d'autant plus intense que le nombre de pratiquants de basket-ball ou de rugby à XV y est important. Sur le même mode, nous sommes également en mesure d'admettre que le degré de proximité avec l'activité du spectacle auquel on va assister (le fait ou non de pratiquer) peut constituer un élément extrêmement différenciateur en matière de « rapport à l'équipe » ou de puissance des processus d'identification entre les spectateurs d'un même club.

A ce sujet, la prise en compte du groupe « pratiquants ou anciens pratiquants » au TGB montre qu'une grande partie d'entre eux sont des femmes (60,1 % des « spectateurs pratiquants »). Ces données renforcent l'idée que le partage de sensations communes dans l'exercice d'un sport combiné à l'appartenance de genre favorisera une très forte proximité entre les femmes ou les hommes des publics (selon les cas) et leurs équipes.

Le statut « d'initié » voire « d'expert » (pratiquant ou ancien pratiquant) ou de « profane » (non pratiquant) peut dès lors orienter le « regard » porté sur le spectacle sportif suivi et proposer diverses modulations en terme de tolérance ou de critique, d'appréciation ou de rejet.

L'évocation de ces statuts différenciés des spectateurs et spectatrices plus ou moins « initiés » permet de penser que la socialisation sportive au sein de la famille est décisive dans la construction de « la culture sportive » et de ses conséquences en terme de construction identitaire.

Nous avons donc, logiquement pourrait-on dire, interrogé les spectateurs de chaque club sur les goûts en matière de sport et notamment de spectacle sportif de leurs parents. Les résultats à ce niveau révèlent de nouvelles différences selon les disciplines et surtout selon le sexe des spectateurs.

I.1.3 - Socialisation familiale et développement du goût pour le spectacle sportif

Un grand nombre de travaux contemporains souligne l'importance de la socialisation familiale, comme pour tous les domaines de la culture, dans la construction des dispositions favorables à l'investissement sportif tant au niveau de la pratique que du suivi des spectacles. (Saouter, 2000 ; Mennesson, 2005*b*)

Nous avons donc questionné les spectateurs de chaque club sur le « rapport » entretenu par leurs parents à l'activité, en particulier les pères, afin d'aborder le poids de ces relations

dans la construction du goût pour un spectacle sportif particulier. Encore une fois, les données recueillies révèlent certaines distinctions entre les différents publics mais également au sein même des publics, notamment selon le sexe des spectateurs interrogés.

I.1.3.1 Le « poids » de la socialisation familiale dans le suivi du basket-ball et du rugby à XV

Il ressort que la relation entre la pratique des parents et la fréquentation des spectacles est plus intense pour le rugby que pour le basket-ball. On peut dire que ces tendances confirment l'inscription profondément locale du rugby et le caractère plus universel du basket en terme de spectacle.

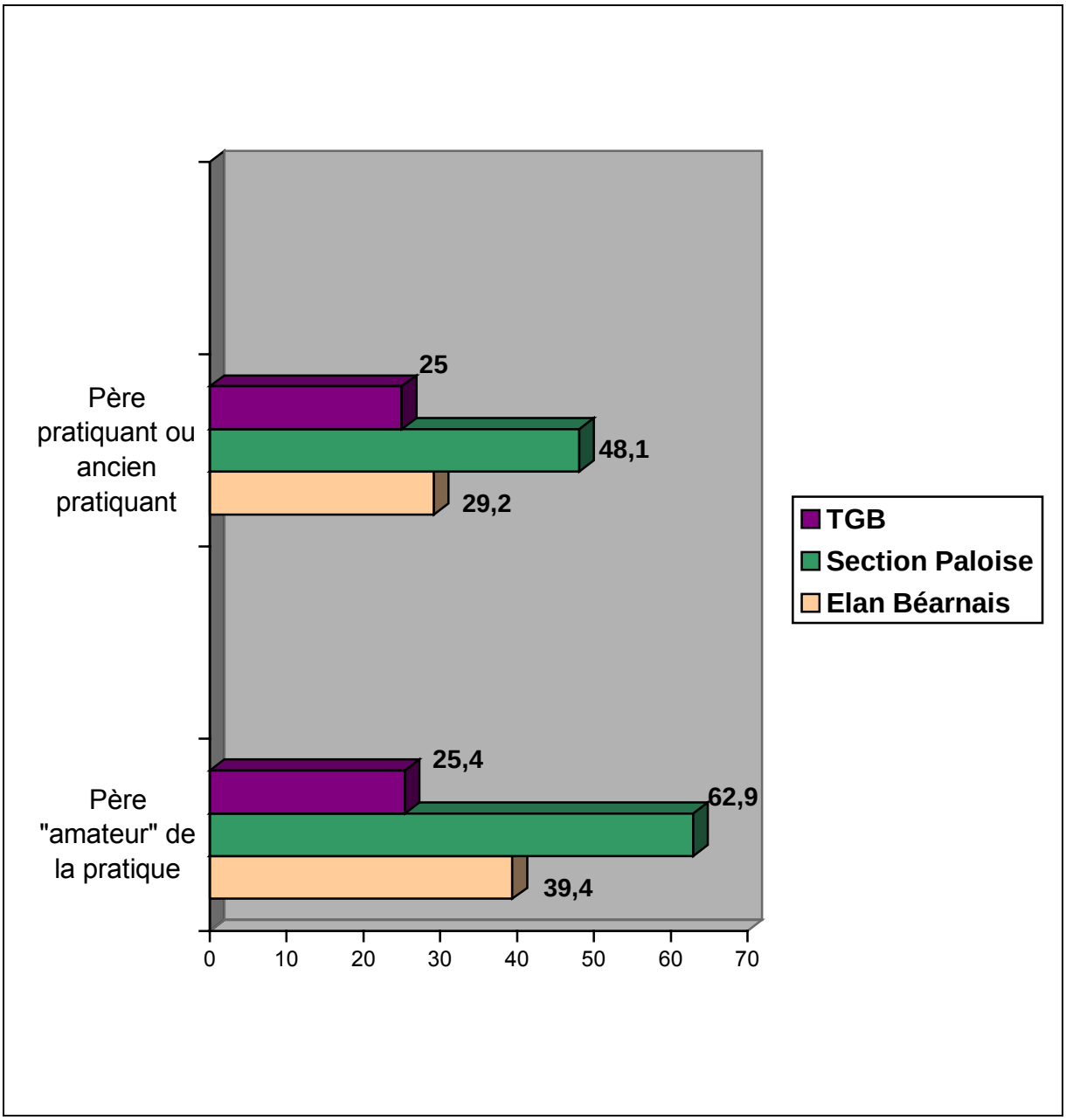
Les résultats à la question relative à « l'intérêt des parents pour l'activité » (c'est à dire assistance aux spectacles et/ou pratique de la discipline) montrent ainsi que 48,1% des pères des spectateurs de rugby pratiquent ou ont pratiqué le rugby tandis que seulement 29,2 % des pères de spectateurs de l'Élan et 25 % des pères de spectateurs du TGB ont pratiqué le basket (Cf. fig. 11).

De la même manière, 62,9 % des pères des spectateurs du rugby sont estimés « amateurs » de la discipline par leur descendance (assistent ou ont assisté aux rencontres sans forcement pratiquer) contre seulement 39,4 % chez les spectateurs de l'Élan et 25,4 % au TGB.

Ces chiffres révèlent la forte continuité entre les pratiques du père et le goût pour cette discipline chez les enfants dans le cas du rugby. De multiples travaux ont déjà mis en évidence cette situation dans la « famille » du rugby (terme particulièrement utilisé pour qualifier ce milieu) (Darbon, 1997, 1999 ; Saouter, 2000 ; Pociello, 1983). Ces résultats renvoient par ailleurs au « culte des anciens » et la fréquence des marques d'honneur à l'égard des figures marquantes dans le monde rugbystique (distribution des maillots, commémorations etc.). On peut dire d'une certaine manière que le « style de vie rugby » se transmet de génération en génération. L'écart autour de ces questions entre le milieu du basket-ball et celui du rugby est à cet égard significatif.

Il convient de noter que le caractère « familial » de la transmission est particulièrement prononcé pour le public féminin.

Figure 11 : Taux de pratique et « rapport » des pères au spectacle suivi



* Lire par exemple : 25 % des pères des spectateurs du TGB sont des pratiquants ou d'anciens pratiquants de basket-ball et 25,4 % apprécient le basket-ball (selon leur enfant).

I.1.3.2 – Pratiques « paternelles » et goût pour le spectacle sportif chez les spectatrices du rugby

Ainsi, 70,2 % des pères des spectatrices de rugby « apprécient » le rugby (et seulement 2,4% pour les mères de spectatrices) et 34,2 % sont des pratiquants ou d'anciens pratiquants, ce qui confirme le caractère puissant de la construction familiale du goût pour le rugby au sein de cette population. Ces données vont dans le sens des conclusions de travaux récents concernant le rôle bien souvent déterminant des pères dans l'investissement des femmes (pratiquantes ou supportrices) dans des sports dits « masculins » (Saouter, 2000 ; Mennesson, 2005*b*).

En revanche, l'intérêt des spectatrices pour le basket-ball apparaît moins fortement lié aux pratiques familiales et en particulier au rôle des pères. En effet, pour le public de l'Élan, 45,2% des pères de spectatrices apprécient cette pratique et seulement 29,2 % sont des pratiquants ou d'anciens pratiquants tandis qu'ils sont respectivement 42,4 % « d'amateurs » et 25 % de pratiquants ou ex-pratiquants au TGB. La comparaison des résultats entre rugby et basket-ball montre que l'assistance au spectacle sportif est plus discriminante que la pratique elle-même, ce qui confirme la nécessité d'aborder le spectacle sportif comme une consommation culturelle intégrée dans des styles de vie, surtout pour des sports « masculins ». On peut voir dans cette assistance des femmes au spectacle la préservation de certaines formes de différenciation sexuée, l'affrontement des hommes apparaissant comme un spectacle « possible » pour les femmes contrairement à la pratique plus difficilement accessible. Naturellement le statut du basket-ball n'est pas de même nature, compte tenu de son extrême féminisation.

La pratique du basket-ball et l'intérêt pour le spectacle sont en ce sens relativement indépendants des pratiques familiales pour une majorité de spectateurs et surtout de spectatrices du basket. Le rôle des deux parents est en outre beaucoup moins différencié qu'en rugby. Ces données illustrent l'ancrage plus « local » de tradition masculine du rugby palois et permet de penser que la socialisation familiale, ou plutôt la « socialisation primaire » (au sens de Berger et Luckmann, 1989), est plus importante dans la transmission du goût pour le rugby, à la fois plus « sexuée » et plus importante que pour le basket-ball.

II.2 - Lectures, associationnisme, spectacles, usages linguistiques: des variables différenciatrices

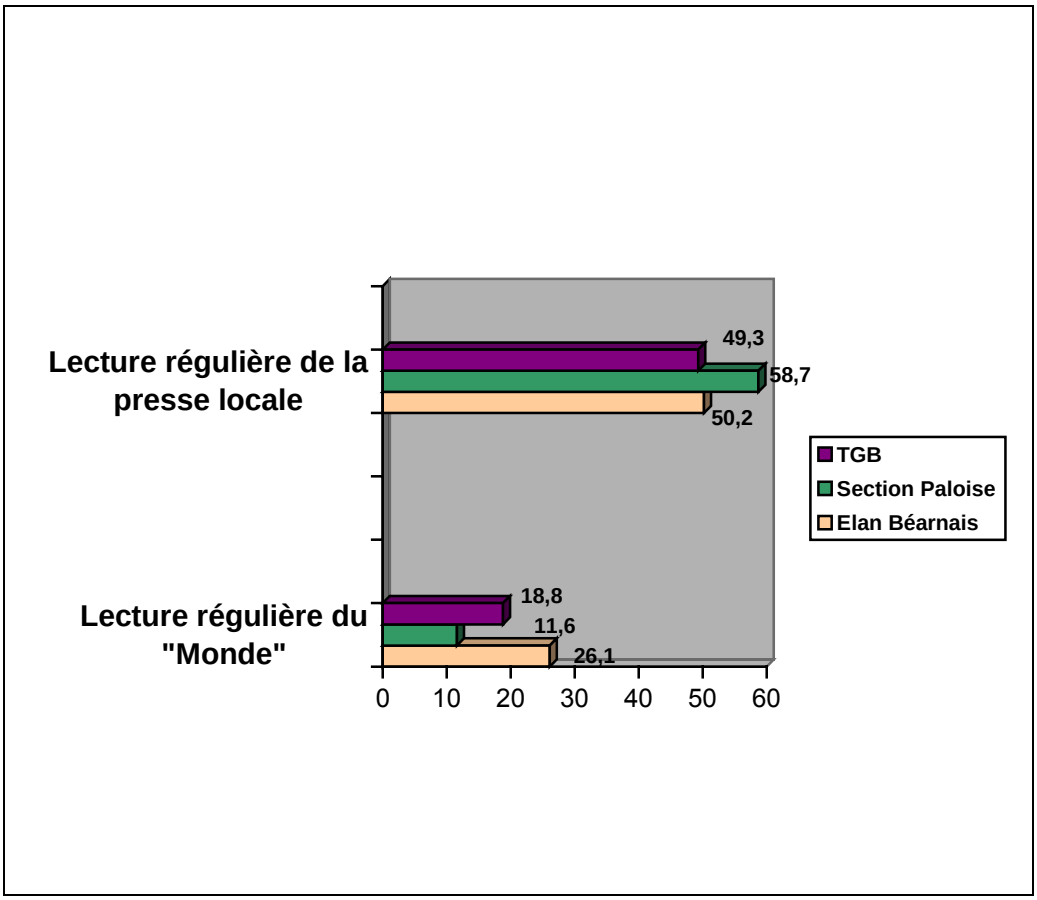
L'analyse de pratiques culturelles plus éloignées du versant sportif telles que les lectures (autres que sportives), les implications associatives (non sportives), l'assistance à d'autres types de spectacles ou encore les usages linguistiques (langues étrangères et/ou « locales ») permet de compléter la démarche d'objectivation des « univers culturels » des spectateurs de chaque club.

II.2.1 – La lecture des grands quotidiens : un élément distinctif

La lecture des quotidiens nationaux à grande diffusion, et en particulier *le Monde,* permet de distinguer les trois publics. Ainsi, 26,1% des spectateurs de l'Élan Béarnais et 18,8% de ceux du TGB déclarent lire régulièrement ce quotidien tandis qu'ils sont seulement 11,6 % parmi le public de la Section Paloise (Cf. fig. 12). Ces différences sont bien évidemment à mettre en correspondance avec la structure des publics, en terme de CPS (Catégorie Professionnelle et Sociale), de différenciation sexuée et, dans une moindre mesure d'âge. Le capital économique et culturel est en effet plus élevé au sein d'un public plus féminisé et diplômé, appartenant à des catégories sociales mieux dotées en capital scolaire.

La lecture de la presse locale est en revanche nettement moins discriminante. En effet, les spectateurs de tous les publics consultent majoritairement la presse locale sans que l'on décèle une différence marquée entre ces trois publics : ils sont respectivement 50,2 % à l'Élan Béarnais, 58,7 % à la Section Paloise et 49,3 % au TGB à déclarer consulter la presse locale de manière régulière (Cf. fig. 12). On remarque cependant que le différentiel « *le Monde* / presse locale » confirme la plus grand inscription locale des spectateurs du rugby.

Figure 12 : Spectateurs et lectures « non sportives »



II.2.2 - L'investissement associatif : entre associationnisme « classique » et « moderne »

L'investissement associatif se révèle être également un indicateur pertinent dans la perspective de définir les « univers culturels » des spectateurs.

Si les spectateurs du basket-ball présentent un taux d'adhésion aux associations sportives plus important que ceux du rugby à XV (31,9 % à l'Élan, 28,1 % au TGB contre 18,2 % à la Section Paloise – Cf. Tab. 11), le constat s'applique également en matière d'associationnisme non sportif. En effet, 47,8 % des spectateurs de l'Élan Béarnais et 39,2 % des spectateurs du TGB adhérent à une association non sportive contre 30,4 % pour le public de la Section Paloise. Ces données confirment, tout en les nuançant quelque peu, les résultats de certaines enquêtes de l'INSEE (Héran, 1988a , 1988b) estimant que l'investissement dans le sport conduit statistiquement à une participation moindre à la sphère associative autre que sportive.

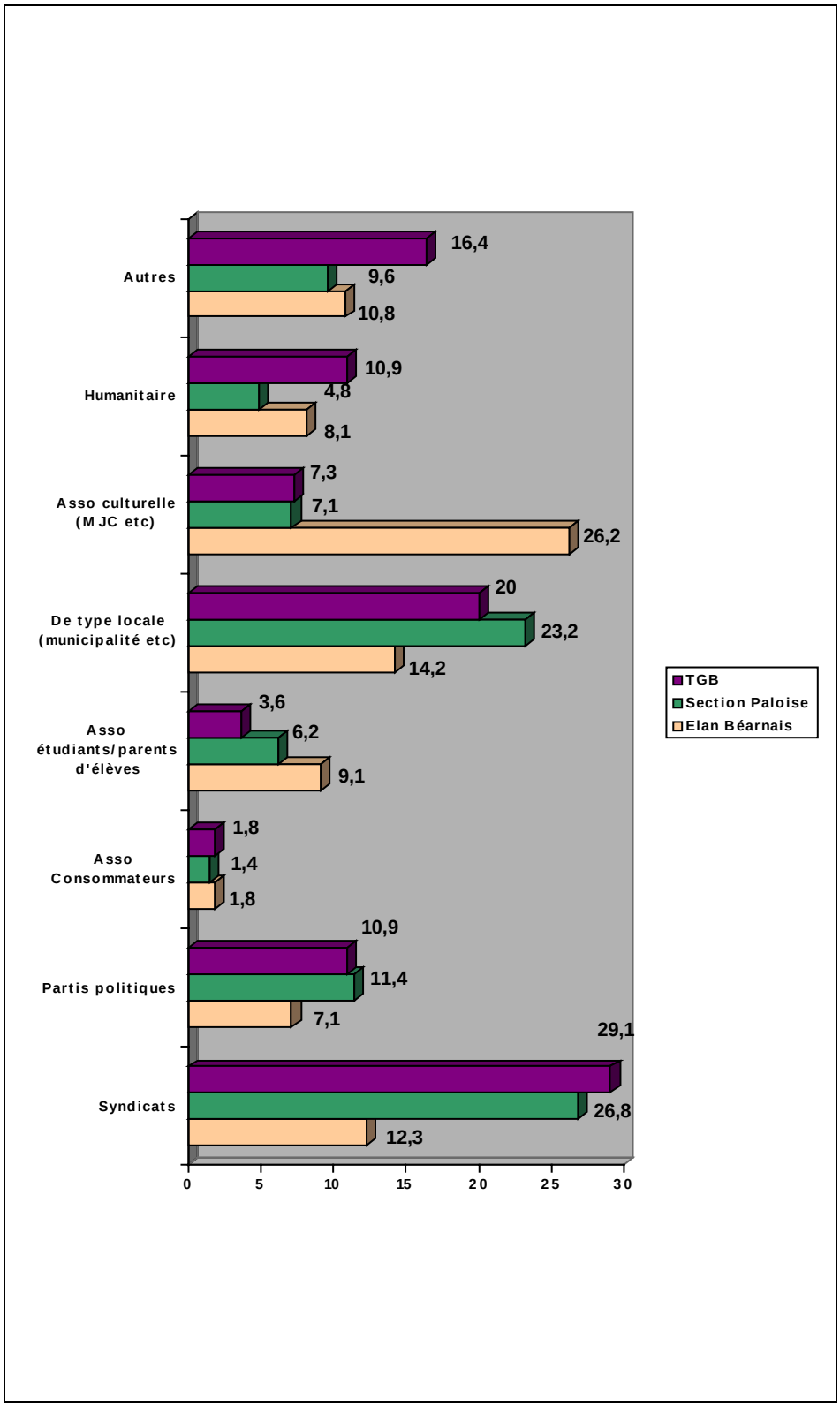
En fait, les résultats tendent à montrer que la variable active semble davantage renvoyer d'une part au statut du sport dans le style de vie et d'autre part au type de sport pratiqué plutôt qu'au « sport » considéré comme une variable en soi.

Pour affiner ces observations, il faut détailler le type d'association[11] fréquenté par les spectateurs de chaque public (Cf. fig. 13). Les spectateurs du rugby impliqués dans la vie associative, le sont plutôt dans les syndicats (26,8 % de citations), les partis politiques (11,4 %) ou les associations de type « local » (23,2 %). Les spectateurs du public tarbais investissent plutôt des associations de type politique et « local » : 29,1 % des spectateurs sont syndiqués et 10,9 % adhèrent à un parti politique tandis qu'ils sont 20 % à appartenir à une association de type « local » (foyer culturel, MJC etc.). Les rapprochements en matière de choix associatifs entre le public du rugby à XV et celui du basket-ball féminin sont compréhensibles au regard des similitudes relevées au niveau des caractéristiques structurelles des deux assistances. Ce type d'adhésion est proportionnellement nettement moins important chez les spectateurs du basket masculin (à peine 12,3 % de syndiqué(e)s et 7% d'adhérent(e)s à des partis politiques). Les spectateurs de l'Elan Béarnais sont en moyenne plus investis dans les pratiques associatives, mais surtout expriment une préférence plus marquée pour un associationnisme plus « contemporain » : associations de consommateurs, de parents d'élèves, humanitaires etc. (19% pour le public de l'Élan, 16,3% au TGB et 12,4% au rugby).

Les choix en matière d'associationnisme relèvent bien évidemment d'initiatives personnelles, mais il est intéressant de remarquer que l'adhésion aux partis politiques, aux syndicats ou à des associations locales est plus souvent mentionnée dans le cas de publics relativement âgé, comptant une importante proportion de personnes appartenant aux « anciennes classes moyennes », observations plus caractéristiques des assistances de la Section Paloise et du TGB. L'associationnisme plus « contemporain » présenté par le public de l'Élan Béarnais peut être mis en relation avec des caractéristiques structurelles affichant un âge moyen moins élevé et un recrutement plus important parmi les « nouvelles classes moyennes urbaines ». Les résultats en matière de pratiques culturelles (hors spectacles télévisuels) autres que le spectacle sportif différencient (en toute logique) les trois publics.

[11] Au niveau des différents types d'associationnisme, la typologie utilisée fut la suivante : syndicat / parti politique / Asso. de consommateurs et de protection de l'environnement / Asso. d'étudiants, de parents d'élèves / Asso. de type locale (municipalité etc.) / Association culturelle (MJC, théâtre etc.) / Asso. humanitaires / Autres.

Figure 13 : Spectateurs et associationnisme « non sportif »



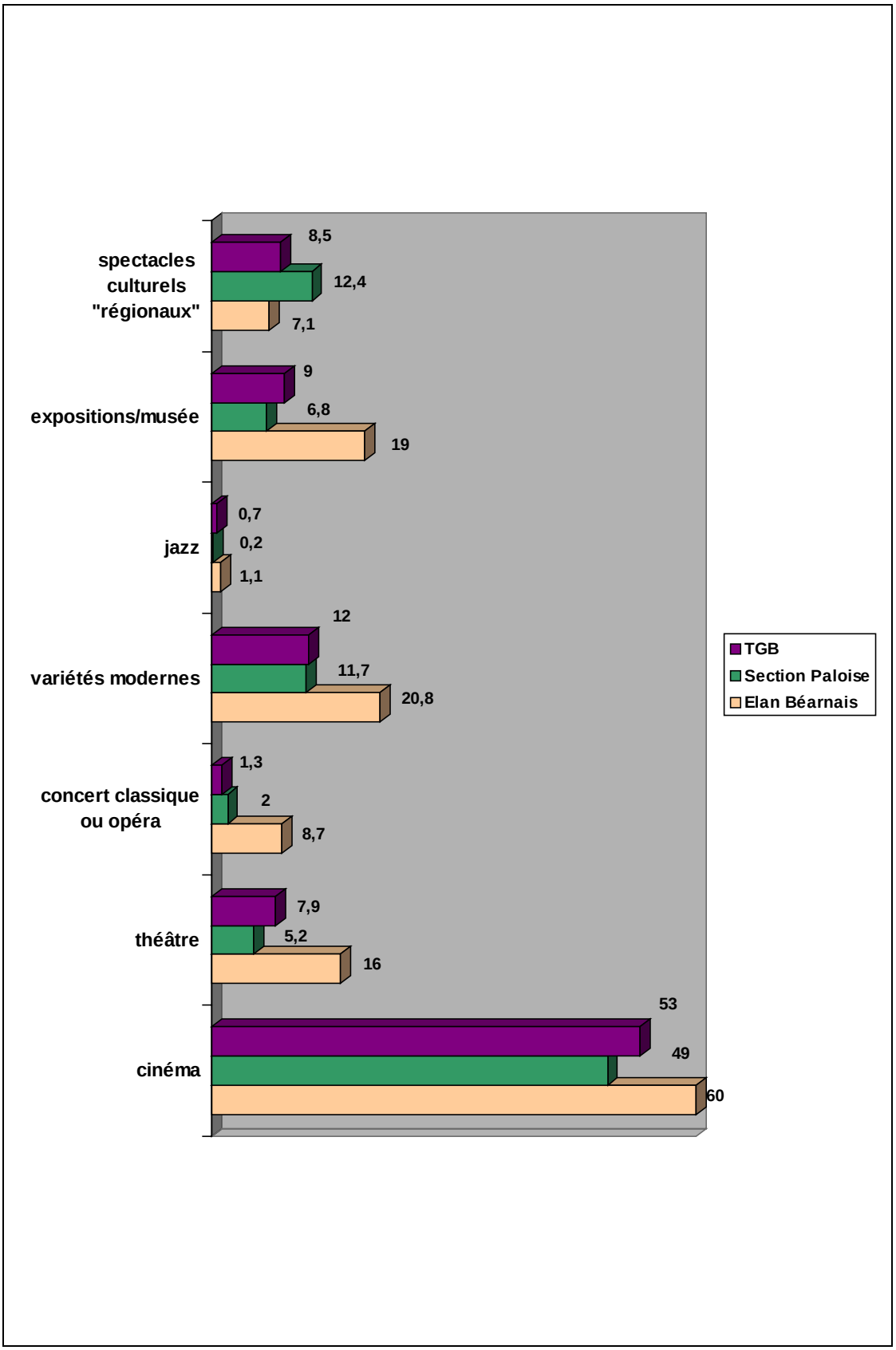
II.2.3 – Pratiques culturelles des spectateurs : un espace socialement signifiant

En effet, si l'ensemble des publics déclare fréquenter de manière assez régulière des spectacles non sportifs (à 78 % pour le public de l'Élan, 71 % pour le public de la Section et 74% pour le public du TGB), le type de spectacles fréquentés permet de distinguer les trois publics.

Le cinéma reste évidemment le plus massivement cité et apprécié pour les trois publics (60 % pour les spectateurs de l'Élan, 49 % pour ceux de la Section Paloise et 53 % pour les spectateurs tarbais) mais l'analyse détaillée des choix révèle une polyvalence certaine de la part du public du basket-ball masculin contrairement aux spectateurs du spectacle rugbystique et du basket-ball féminin. Ainsi, la fréquentation des théâtres (16 % pour le public de l'Élan, 5,2 % pour le public du rugby et 7,9 % pour le public du TGB), des concerts classiques ou de l'opéra (8,7 % à l'Élan, 2% à la Section et 1,3 % au TGB), des expositions (19 % pour le public de l'Élan, 6,8 % pour le public de la Section et 9 % pour le public du TGB), des variétés modernes (20,8 % pour l'Élan, 11,7 % pour la Section et 12 % pour le TGB) dessine pour les spectateurs de l'Elan à la fois une activité culturelle plus importante et plus diversifiée dans les secteurs « classiques » de la culture (Cf. fig. 14). Il est frappant de constater à quel point les analyses réalisées par Pierre Bourdieu (1966 ; 1979) mettant en relation le positionnement social (et en particulier le capital culturel) avec certains types de pratiques culturelles sont encore opérationnelles.

L'expression d'une certaine polyvalence dans ce domaine n'est guère étonnante de la part d'un public de l'Élan Béarnais particulièrement féminisé, plus « jeune » et plus « cultivé » que ses homologues dont on sait qu'il est caractérisé par la pratique d'un « zapping culturel » conséquent. Cela confirme que le basket-ball est plus ancré dans les pratiques des classes moyennes urbaines.

Figure 14 : Spectateurs et assistance aux spectacles « non sportifs »



II.2.4 – L'anglais, le patois et les manifestations culturelles « locales »

Comme nous l'avions fait remarquer lors de la construction de l'objet, les pratiques culturelles « locales » (danses, musiques, festivals traditionnels etc.) ainsi que toutes leurs activités satellites, malgré le regain d'intérêt récent qu'elles suscitent, connaissent un succès relativement limité. Si 12,4 % des spectateurs de la Section assistent à des spectacles de ce type, seuls 7,1 % des spectateurs du basket-ball masculin et 8,5 % de ceux du basket-ball féminin fréquentent ces manifestations (Cf. fig. 14). Compte tenu des caractéristiques du public du rugby, ces différences sont attendues. Ce type de pratiques culturelles « locales » constitue une « consommation culturelle » de choix (12,4%) pour une partie du public de la Section Paloise, spectacle sportif attirant de manière significative des individus relativement âgés majoritairement recrutés dans des catégories sociales historiquement plus ancrées dans les « anciennes » classes moyennes et les classes populaires qui constituent son « noyau dur ». Il paraît donc logique qu'au regard de ses caractéristiques structurelles, cette assistance se révèle plus sensible que celles du basket (particulièrement pour l'assistance de l'Élan Béarnais, plus « jeune » et plus « urbaine ») à ce type de spectacles fondamentalement inscrits dans l'histoire de la localité voire de la région.

Dans cette perspective, les résultats relatifs au questionnement sur les usages linguistiques et en particulier l'emploi des idiomes « locaux » (les patois béarnais et bigourdan, tous deux branches du Gascon) confirment cette situation (Bourdieu & Boltanski, 1975 ; Bourdieu, 1982).

En effet, 27,6 % des spectateurs du rugby déclarent utiliser le patois dans l'enceinte du stade contre 13,8 % pour les spectateurs tarbais et seulement 5,2 % pour les spectateurs de l'Élan.

Les données recueillies autour de cette variable confirment les différences déjà objectivées à propos de l'assistance aux manifestations culturelles locales, l'usage du patois local allant bien souvent de pair avec l'intérêt pour ce type de « consommations culturelles ». Dans le même ordre d'idée, nous avons questionné chaque assistance quant à l'emploi éventuel d'une autre langue dans le stade ou les salles. Si l'usage de l'anglais est marginal dans l'enceinte du stade de rugby (0,8% du public déclarent l'utiliser), il constitue une pratique relativement répandue dans le cadre du spectacle du basket-ball (12,8 % du public de l'Élan et 21 % du public du TGB déclarent l'utiliser). Plus « jeunes » (notamment à l'Élan), très féminisés, plus richement dotés en terme de capital scolaire et culturel que celui du rugby,

les publics du basket-ball sont dès lors plus à même de déclarer une pratique régulière d'une langue étrangère. Cet emploi régulier de l'anglais, considéré comme la langue internationale par excellence, renforce le statut « globalisé » de la discipline et l'idée selon laquelle le public du basket-ball, considéré plus « ouvert » que ses homologues du rugby ou du football, adhère à cette philosophie (Charlot et Clément, 2004). Au niveau des usages linguistiques, une fois de plus, l'âge et le sexe des spectateurs permettent de les distinguer fortement au sein même de chaque public.

II.2.4.1 - Les usages linguistiques : le sexe et l'âge comme éléments de différenciation

En effet, l'emploi du patois local est majoritairement le fait d'un public âgé, les classes plus jeunes en faisant usage de manière beaucoup plus limitée et ce quel que soit le spectacle.

Ils sont ainsi 53,8 % des plus de 45 ans du rugby à déclarer utiliser le patois béarnais dans le *Stade du Hameau* contre 12 % chez les moins de 30 ans. Cette tendance est également observable dans les spectacles de basket-ball, en dépit d'un usage globalement beaucoup plus modéré, puisqu'ils sont respectivement, chez les plus de 45 ans, 12,4 % au TGB et 7,1 % à l'Élan Béarnais à déclarer avoir parfois recours au patois contre seulement 4,4 % chez les moins de 30 ans du TGB, aucun spectateur de moins de 30 ans de l'Élan Béarnais n'adoptant cette usage idiomatique (Cf. fig. 16).

A l'instar des plus jeunes, le public féminin des trois clubs semble avoir un usage très limité du patois comparativement aux populations masculines des gradins. Ainsi, elles sont 12,1 % à la Section Paloise, 5,1 % au TGB et seulement 1,3 % à l'Élan à déclarer utiliser le patois tandis que les hommes de chaque assistance démontrent un intérêt plus marqué pour cette pratique linguistique : ils sont en effet 20,3 % au TGB, 11,2 % à l'Élan Béarnais et 28,2 % à la Section Paloise à avoir parfois recours à cet idiome dans le cadre de leur spectacle sportif favori (Cf. fig. 16)

L'emploi de l'anglais, en particulier dans les milieux du basket-ball, révèle pour sa part des positionnements « inversés » puisque dans ce cas, ce sont les catégories les plus jeunes et les femmes des publics qui se montrent les plus sensibles à cette pratique. Ainsi les jeunes spectateurs (moins de 25 ans) de l'Élan et du TGB sont respectivement 21 % et 29,1 % à déclarer utiliser l'anglais dans les salles abritant les spectacles contre 4 % chez les plus de 45

ans à l'Élan et 5,4 % chez les plus de 45 ans au TGB (Cf. fig. 15). Les publics féminins affichent également une certaine prédilection pour l'anglais comparativement aux publics masculins puisqu'elles sont 14 % à l'Élan contre 6,8% chez les hommes et 27,1 % au TGB contre 21,5% chez les hommes (Cf. fig. 15).

Ces usages différenciés du patois local et de l'anglais en fonction du sexe et de l'âge des spectateurs sont tout à fait compréhensibles. On comprend bien que le patois constitue un repère culturel évident pour une fraction âgée du public masculin, en particulier au rugby. En revanche, la prédilection des jeunes et des femmes pour l'emploi de l'anglais dans les enceintes du basket-ball est à mettre en relation avec le capital culturel globalement plus important (par rapport à l'ensemble des publics) de ces populations de spectateurs.

Figure 16: Usage de l'anglais selon l'âge et le sexe des spectateurs

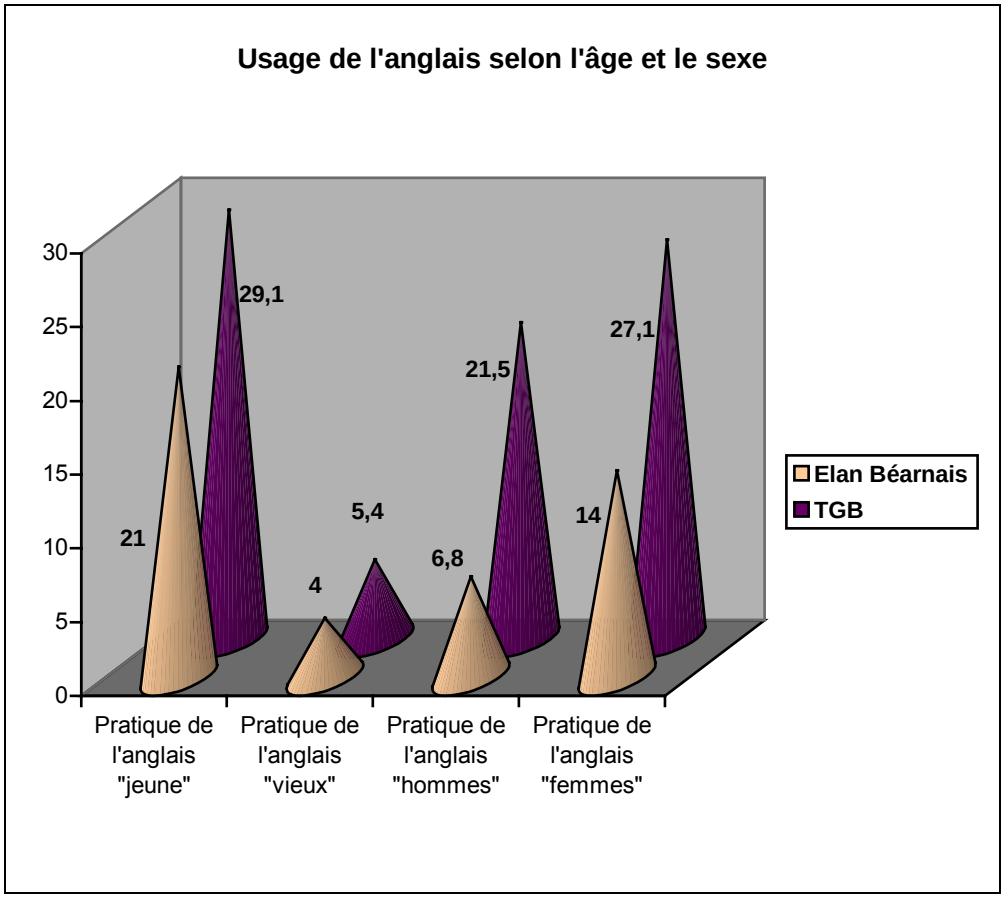
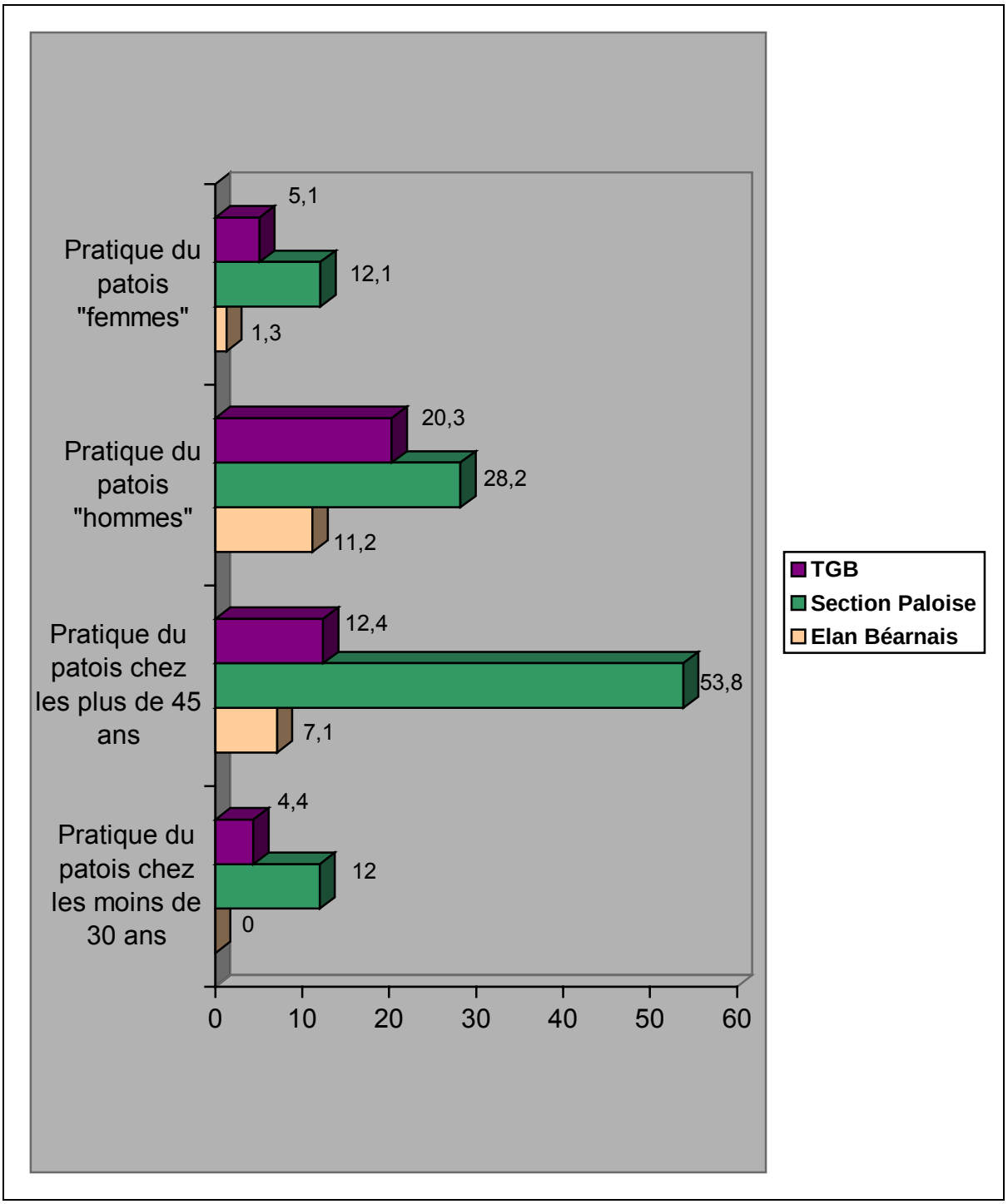


Figure 15 : Usage du dialecte local selon l'âge et le sexe des spectateurs

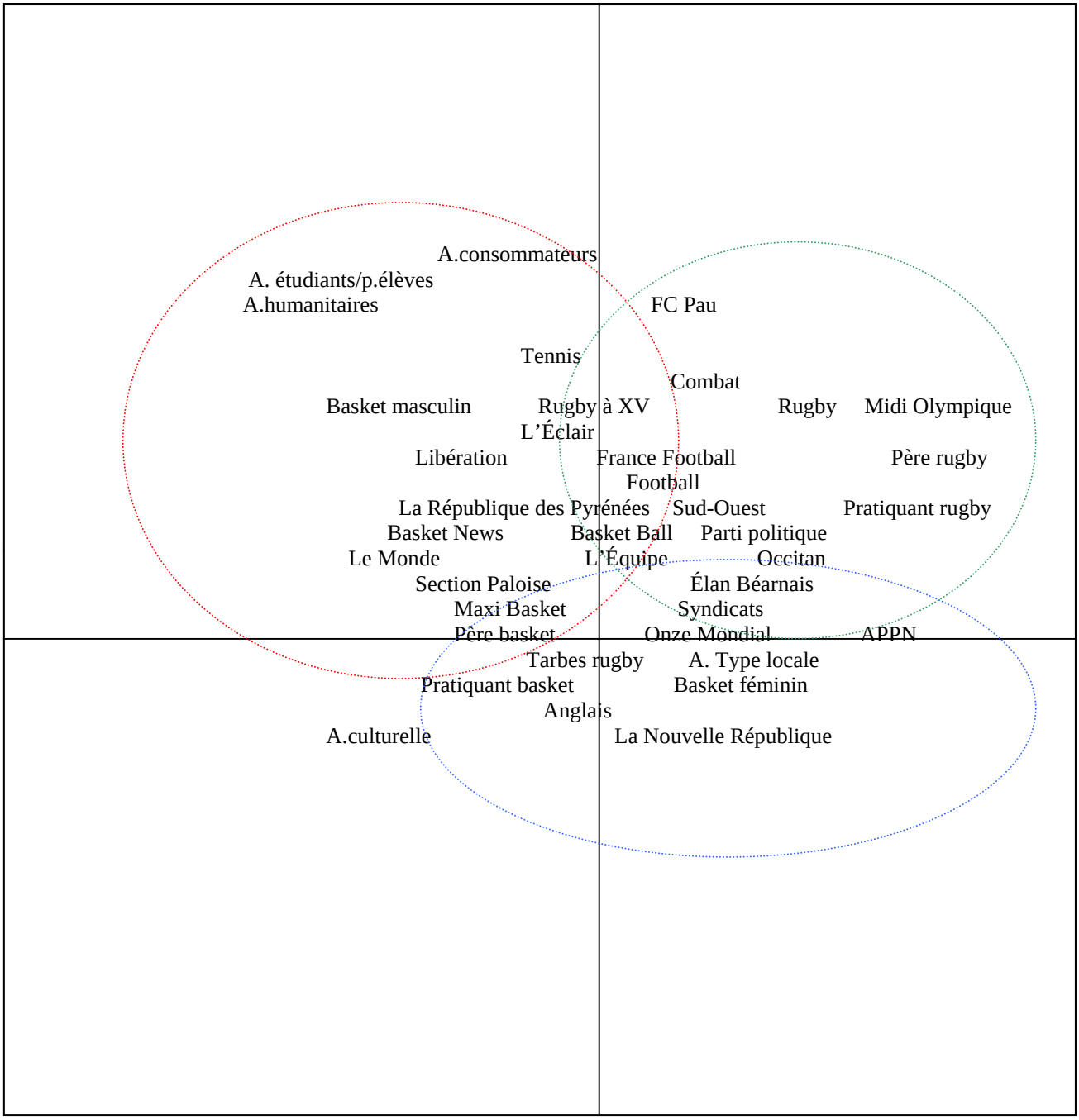


Conclusion - Entre pratiques culturelles des « anciennes classes moyennes » et pratiques des « classes moyennes urbaines »

L'objectivation des « univers culturels » des spectateurs de chaque spectacle met en évidence des différences notables. Compte tenu des homologies constatées par les travaux de la sociologie de la culture et du sport, entre le sexe, l'âge, les CPS d'appartenance et les « styles de vie » (Bourdieu, 1980*c* ; Clément, 1995 ; Defrance, 1995), ces différences pouvaient être prévisibles entre le public du basket-ball masculin, très féminisé, plutôt jeune, plutôt diplômé, comprenant une plus grande proportion de cadres, de professions intermédiaires et d'étudiants, et le public du rugby, très masculin, plus âgé, dans lequel on retrouve une proportion plus importante de personnes appartenant aux « classes populaires » ou à « l'ancienne classe moyenne ». A ce niveau, le public du basket-ball féminin offre un positionnement singulier renvoyant à sa relative hétérogénéité sur le plan structurel. En effet, sa forte féminisation comme ses disparités en terme d'âge et de positions sociales des spectateurs ne permettent pas de dégager des « univers culturels » aussi homogènes que ceux observés dans les cas du basket-ball masculin et du rugby palois.

Ces données confirment l'importance cumulée de l'origine sociale et du sexe dans la différenciation des publics. Par ailleurs, elles révèlent également des synergies entre variables locales (pratique du béarnais, inscription territoriale) et variables sociales en renvoyant à la nécessité de situer les catégories du social dans les configurations locales pour aborder la construction des identités culturelles et sexuées.

- AFC Bilan : Les « univers culturels » des spectateurs



↑Caractéristiques du public du basket-ball masculin

↑Caractéristiques du public du rugby à XV

↑Caractéristiques du public du basket-ball féminin

Cette analyse factorielle de correspondances prend en compte 9 variables.

Variable 1 : type d'activité (3 modalités : basket masculin / basket féminin / rugby)

Variable 2 : pratiques sportives (6 modalités : rugby à XV / basket / football / APPN / tennis / combat)

Variable 3 : lecture presse « sportive » (4 modalités : l'Équipe / Midi Olympique / Maxi basket / Basket News)

Variable 4 : assistance aux spectacles sportifs « locaux » (4 modalités : FC Pau / Tarbes Rugby / Élan Béarnais / Section Paloise)

Variable 5 : pratique de l'activité (2 modalités : pratiquant basket / pratiquant rugby)

Variable 6 : lecture (6 modalités : Le Monde / Libération / L'Éclair / La République des Pyrénées / Sud-Ouest / la Nouvelle République)

Variable 7 : usages linguistiques (2 modalités : anglais / occitan)

Variable 8 : type d'associationnisme (7 modalités : syndicats / Partis Politiques / A.consommateurs / A.étudiants-p.élèves / type locales / A.culturelles /A.humanitaires)

Variable 9 : pratique sportive du père (2 modalités : Père basket / Père rugby)

- III -

Analyse comparative des 3 publics

Chapitre 3 - Spectateurs et « rapports » à l'équipe

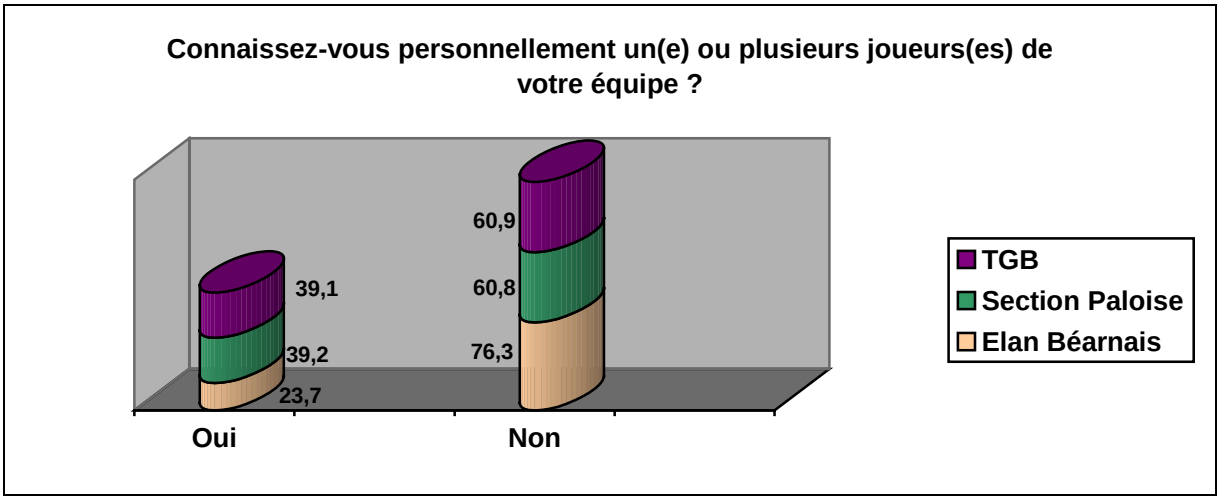
Le deuxième objectif du questionnaire diffusé auprès des publics de chaque spectacle réside dans l'évaluation de l'intensité des rapports entretenus à leurs équipes favorites. Le propos n'est pas ici de mettre en cause le puissant vecteur identitaire que représente les spectacles sportifs de haut niveau mais plutôt de tenter de déterminer l'impact de certaines évolutions culturelles (professionnalisation croissante, internationalisation des effectifs) sur cette relation publics / équipes. Il est entendu qu'une bonne compréhension des résultats recueillis nécessite une constante mise en rapport avec les trajectoires historiques de chaque discipline, avec leurs caractéristiques techniques, symboliques et avec la structure des publics étudiés. Il sera dès lors question de repérer d'éventuelles homologies entre les caractéristiques structurelles des publics et leurs positionnements vis à vis de l'accroissement des processus d'internationalisation et de professionnalisation que connaissent les spectacles sportifs du basket-ball et du rugby.

L'entrée récente du rugby dans le professionnalisme (déjà effectif depuis plusieurs années dans le milieu du basket-ball) suscite en effet bien des interrogations auprès des divers acteurs investis dans le milieu. Les plus fréquentes portent sur l'impact de la professionnalisation du jeu et l'internationalisation des effectifs sur les « valeurs originelles » du rugby. D'éventuelles mutations à ce niveau pourraient, comme on peut s'en douter, avoir une influence sur la représentativité de la communauté par les équipes locales. Les réponses à la série de questions portant sur les rapports entre l'équipe et son public renseignent sur la position de chaque spectacle dans « l'espace des sports béarnais et bigourdan » en apportant quelques précisions sur les rapports qu'entretiennent les spectateurs et les spectatrices avec leurs équipes et leurs conceptions de la représentativité locale des équipes.

III.I - La connaissance des joueurs : un indicateur du degré de proximité

Le premier souci fut donc d'évaluer le degré de proximité entre les spectateurs et les acteurs principaux du jeu. Les résultats font état d'une plus grande proximité joueurs/spectateurs dans les spectacles proposés par la Section Paloise et le TGB. Ainsi, 39,2 % de l'assistance du rugby et 39,1 % du public du basket féminin déclarent connaître personnellement un(e) ou plusieurs joueurs (ses) de leur formation favorite tandis qu'ils sont seulement 23,7 % au sein du public de l'Elan Béarnais (Cf. figure 17).

Figure 17 : la proximité « directe » entre spectateurs et joueurs (ses)



Ce décalage en terme de proximité est bien évidemment à rapprocher des trajectoires historiques et symboliques des disciplines mais également des clubs. En particulier, on note que la professionnalisation tardive du rugby à XV n'a pas entamé encore l'importance de son ancrage local et territorial au regard de ses adeptes. A l'instar du monde du rugby, l'engouement local connu par le basket-ball féminin et son état de développement actuel (bien éloigné de son homologue masculin) favorisent le maintien d'une certaine proximité entre la communauté de spectateurs et son équipe, malgré l'internationalisation croissante des formations d'élite. En revanche, le caractère à la fois très « professionnalisé » et « globalisé » du basket-ball masculin pourrait expliquer en partie une moindre proximité directe entre joueurs et spectateurs au fil des années.

Dans cet ordre d'idée, quel que soit le public interrogé, lorsqu'un spectateur déclare connaître personnellement un(e) joueur (se), le qualificatif de « connaissance », item qui

exprime une proximité relationnelle relative, est majoritairement attribué aux joueurs (ses). Cette observation, attendue dans le basket-ball masculin, révèle en revanche certaines évolutions du milieu rugbystique comme du basket-ball féminin, sports longtemps caractérisés par l'existence d'une grande proximité entre les spectateurs et des joueurs ou joueuses particulièrement intégrés au sein des communautés. Le remplacement progressif de termes qualifiant une relation étroite entre les spectateurs et les joueurs (ses) (par exemple : amis, famille etc.) par celui de « connaissance » traduit un moindre recrutement « local » et par là même une moindre stabilité des effectifs et le relatif isolement des joueurs.

L'analyse des positionnements respectifs de chaque public concernant les questions de la professionnalisation et de l'internationalisation des formations va permettre de renforcer cette idée selon laquelle le rapport publics / équipes est le résultat d'un processus historique et culturel.

III.2 – L'internationalisation : un sujet de controverses

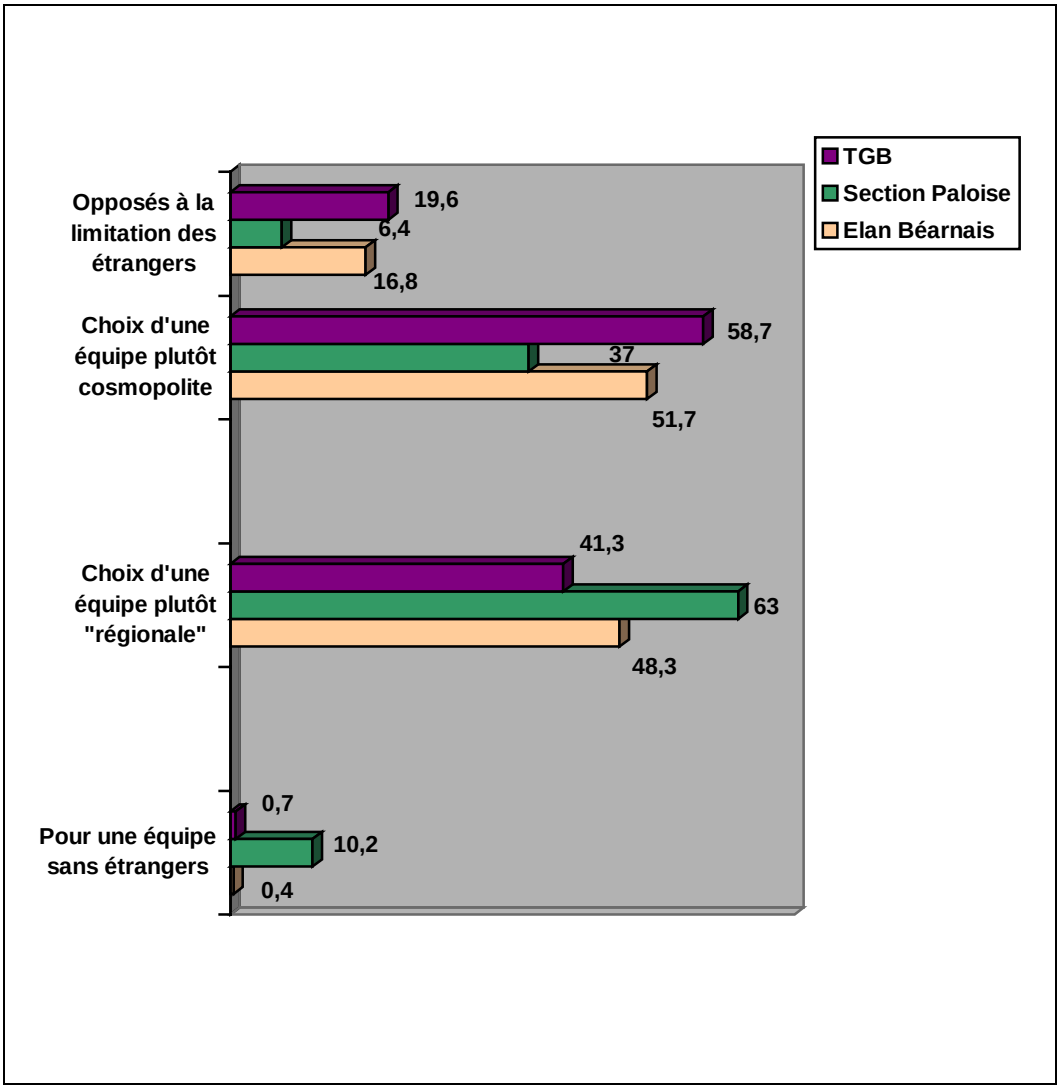
L'analyse des positionnements respectifs des publics par rapport au processus de professionnalisation et corrélativement d'internationalisation (« normalisé » pour le basket-ball palois et en cours de normalisation pour le rugby et le basket-ball féminin) est en ce sens très révélateur.

Les positions des spectateurs à l'égard des mesures visant à limiter le nombre d'acteurs étrangers évoluant dans les équipes professionnelles expriment ces états de développement différenciés entre les trois spectacles. Ainsi, les spectateurs du basket-ball (féminin et masculin) se montrent plus permissifs vis à vis du processus d'internationalisation que ceux du rugby. En effet 16,8 % de l'assistance de l'Elan et 19,6 % de celle du TGB déclarent être opposés aux mesures qui visent à limiter le nombre d'acteurs étrangers par formation. Ils ne sont seulement en revanche 6,4 % à exprimer une position identique à la Section Paloise.

Même si le principe de la limitation du nombre d'étrangers n'est pas massivement contesté par les publics du basket-ball, le pourcentage important de rejets des mesures restrictives exprime une position plus ouverte en matière de recrutement international. La réticence des spectateurs du rugby à l'égard d'une internationalisation du recrutement est plus importante. Elle s'exprime en particulier dans l'adoption d'une position plus radicale à cet égard. En effet 10,2 % des spectateurs de la Section refusent que des joueurs étrangers

évoluent sous le maillot de leur club. Ces positions sont quasiment inexistantes parmi les assistances de l'Elan et du TGB (respectivement 0,4 % et 0,7 %), ce qui montre que l'intégration de joueurs étrangers est normalisée dans le basket-ball moderne (Cf. fig. 18). Il convient malgré tout de souligner dans le cas du rugby que le contingent non négligeable de spectateurs optant pour un positionnement ouvert à l'égard de l'internationalisation de leur équipe et plus généralement de la pratique, illustre l'évolution du statut de la discipline d'un point de vue symbolique. Néanmoins, la présence d'un « noyau dur » refusant l'ouverture de l'équipe aux joueurs étrangers témoigne de la persistance de la conception du « localisme » à ce niveau. Tandis que le public du basket-ball est très homogène sur ces postions, on devine que cette question est encore un objet de controverses chez les adeptes du spectacle rugbystique.

Figure 18 : Les spectateurs et le processus d'internationalisation



Dans la même perspective, une des questions demande d'effectuer un choix : la première privilégiant un recrutement local même si le performances sportives ne suivent pas ; la seconde accepte la constitution d'un effectif très internationalisé pour accroître les performances sportives. Ce choix s'avère particulièrement révélateur des concessions que les spectateurs de chaque discipline sont « statistiquement » prêts à effectuer pour optimiser la qualité du spectacle et par là même du statut attribué à chacun de ces spectacles. Ainsi 51,7 % des spectateurs à l'Elan et 58,7 % au TGB optent pour une configuration d'équipe favorable au cosmopolitisme contre seulement 37 % au sein du public de la Section Paloise (Cf. fig. 18). Ces résultats confirment l'adhésion majoritaire du public au processus d'internationalisation du milieu du basket-ball professionnel et la persistance de réticences importantes au niveau du milieu rugbystique.

L'appréciation des modèles représentés par les formations concurrentes de l'espace en rugby et en basket confirme ces différenciations observées à propos de la composition des équipes.

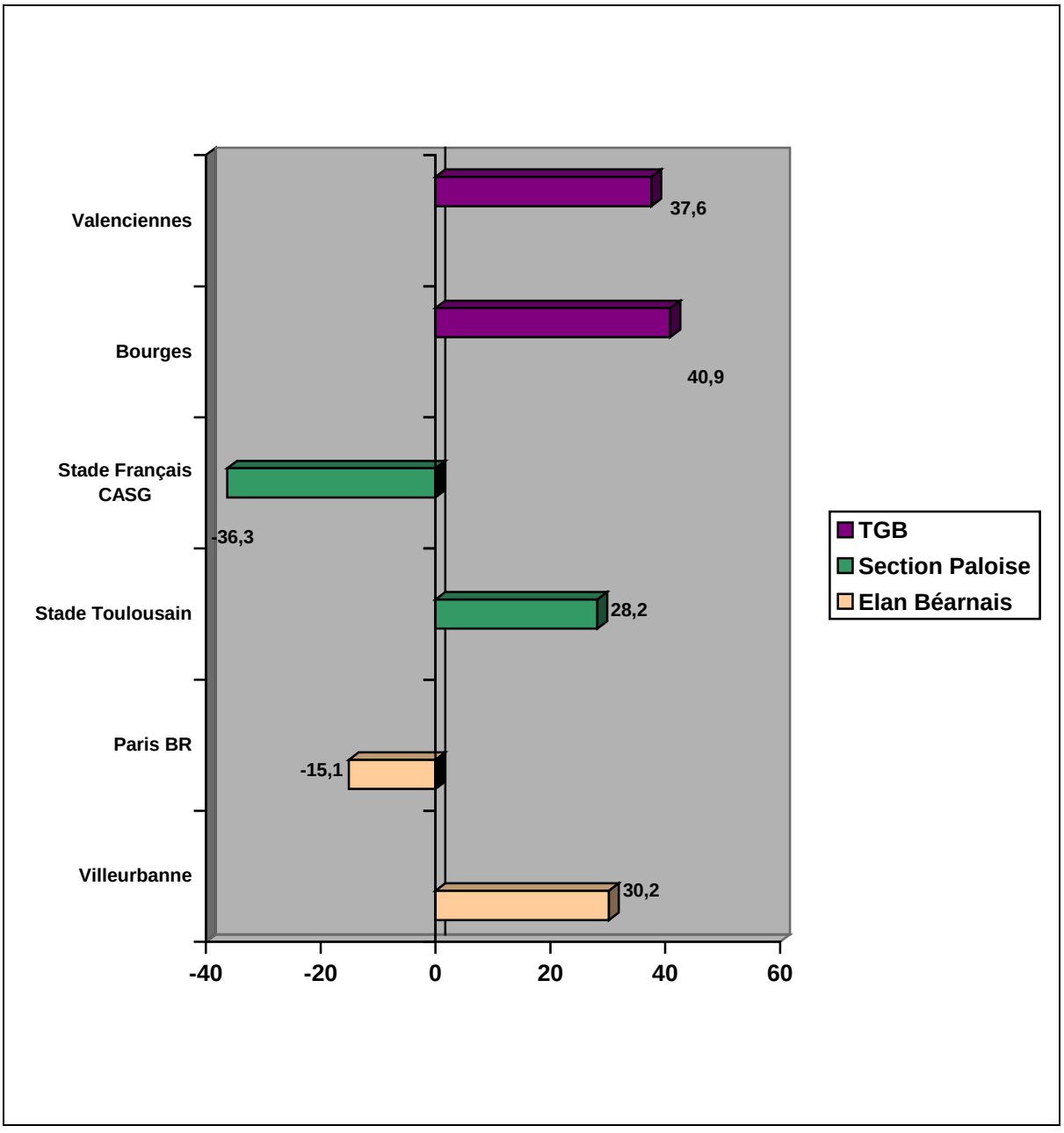
III.2.1- Appréciation et rejet des équipes concurrentes : des différences symboliquement « marquées »

Le degré d'appréciation des « modèles rugbystiques » actuels par les spectateurs de la Section exprime une certaine distance à l'égard du professionnalisme « cosmopolite ». En effet, avec 36,3 % d'appréciations négatives, le modèle du Stade Français, symbole du professionnalisme mondialiste (valorisant la « caste » pour ses détracteurs) et parfois ostensiblement transgressif à l'égard des « valeurs » du milieu rugbystique, est nettement rejeté par les spectateurs du rugby palois. En revanche, le public du basket palois reconnaît et apprécie l'équipe de Villeurbanne (équipe historique et concurrente de la banlieue lyonnaise) avec 30,2% d'appréciations positives et celui du TGB montre une certaine admiration à l'égard des équipes de Bourges et Valenciennes (respectivement 40,9 % et 37,6 % d'appréciations positives). Ces positions qui pourraient s'expliquer par la classique rivalité entre capitale et province en rugby (Pech et Thomas, 1986 ; Bodis, 1987), nettement plus atténuée au basket (le Paris BR recueille seulement 15,1% d'appréciations négatives), rejette un club qui semble s'éloigner des « valeurs originelles » au regard d'une proportion importante de spectateurs. Les 28,2% d'opinions positives obtenues par le Stade Toulousain, club historique dominant du rugby français, montrent que le professionnalisme n'est pas en soi

une cause de rejet, à condition qu'il préserve d'une certaine manière l'ancrage local ou régional de l'équipe (Cf. fig. 19).

A ce niveau, il est intéressant de remarquer qu'en fonction du sexe et de l'âge des spectateurs, ces positionnements vis à vis du professionnalisme et de l'internationalisation des pratiques sont nettement plus marqués.

Figure 19 : Spectateurs et positionnement à l'égard des formations concurrentes (choix et rejets)



* N.B : Les spectateurs du TGB ne rejettent aucune équipe de manière significative

III.2.2 – Les femmes et les jeunes : des évolutions assumées

Les femmes et les jeunes font preuve d'une plus grande permissivité à l'égard de la constitution d'effectifs cosmopolites que les hommes ou les spectateurs plus âgés, et cela quel que soit le sport considéré ; cependant le mouvement est beaucoup plus fort chez les jeunes et les femmes du basket-ball masculin et du rugby que chez les jeunes et les femmes du basket-ball féminin.

L'âge des spectateurs discrimine fortement les publics en faisant apparaître l'historicité des positions. Les spectateurs âgés de moins de 25 ans sont respectivement 42,9 % à l'Elan, 38,7 % à la Section et 23,7 % au TGB à s'opposer aux mesures visant à limiter le nombre d'acteurs étrangers par formation. En revanche, leurs aînés de plus de 45 ans affichent une moindre permissivité à ce niveau, puisqu'ils ne sont plus que 22,8 % à l'Elan, 8,2 % à la Section et 18,9% au TGB à adopter cette position. Ces résultats montrent, ici encore, les différences de conception générationnelles dans le milieu du rugby alors qu'elles sont plus atténuées dans le monde du basket-ball voire très atténuées dans le milieu du basket-ball féminin (Cf. fig.20).

De la même manière, les résultats relatifs à la question du choix d'une équipe plus cosmopolite ou plus « locale » renforcent ce constat. En effet les moins de 25 ans sont 62,9 % à l'Elan, 55,1 % à la Section et 57,9 % au TGB à accepter la constitution d'un effectif très internationalisé (contre respectivement 49,2 %, 30,6 %, 54 ,1 % pour les plus de 45 ans) (Cf. fig. 20). A ce niveau encore, les résultats confortent l'idée d'un gros écart de conception entre les générations dans le milieu du rugby. Il ressort de ces résultats que l'âge est une variable très discriminante à l'égard du cosmopolitisme dans le monde du rugby tandis que cette même variable semble beaucoup moins discriminante au basket-ball, féminin en particulier. On constate une certaine homogénéité de conception entre les générations au basket alors qu'au rugby, l'âge différencie notablement les positions. On peut attribuer cette différence à la précocité de l'intégration d'éléments étrangers dans les équipes de basket-ball et au contraire à la nouveauté que représente cette internationalisation dans le rugby professionnel dont une partie du public n'a pas encore incorporé les normes.

La variable « sexe » met en évidence la plus grande « permissivité » en matière d'internationalisation des équipes dans les trois spectacles, en particulier pour le basket-ball. Elles sont effectivement 28 % à l'Elan, 19 % à la Section et 22 % au TGB à s'opposer aux

mesures visant à limiter le nombre de joueurs (ses) étrangers (ères) par équipe tandis que le public masculin est plus réservé à l'égard de l'internationalisation des effectifs (ils sont respectivement 17 % chez les spectateurs de l'Elan, 8 % chez ceux de la Section et enfin 17,7% au TGB) (Cf. fig. 21). Ici encore le positionnement différentiel des femmes et de l'ensemble du public de la Section Paloise confirme le poids de l'appartenance sexuelle sur ce type de positionnement.

Comme on pouvait s'y attendre, le choix des femmes en faveur d'un effectif cosmopolite (plutôt que local) est majoritaire dans les deux publics du basket-ball, (63,7 % des spectatrices du basket palois et 66,1 % de celles du TGB), confirmant les positions novatrices des femmes en matière d'internationalisation. En revanche elles ne sont que 43,1 % à la Section Paloise mais rappelons que les hommes ne sont que 35,8 % à effectuer ce choix (Cf. fig. 21).

L'interprétation du poids de l'appartenance sexuelle dans les prises de position par rapport aux variables culturelles (internationalisation) est délicate. En effet ces deux types de variables sont en synergie, les spectatrices étant en général plus dotées en capital scolaire et culturel que les hommes. Il reste tout de même que la proportion importante de femmes et de jeunes participe à la diversification sociale des publics du basket-ball et accentue les différences avec le public du rugby dont les hommes sont, d'une part, proportionnellement plus nombreux, et, d'autre part, plus proches de ce que nous avons appelé une conception « territorialisée » de l'attachement communautaire.

L'effet cumulé de l'appartenance sexuée et de l'âge, ici « femmes » et « jeunes », apparaît si l'on compare la position du groupe des femmes de moins de 40 ans des publics du basket-ball avec le positionnement de l'ensemble des assistances autour de la question du cosmopolitisme. En effet, elles se montrent encore plus réfractaires à la limitation du recrutement international que l'ensemble du public de l'Elan et du TGB : 27,2 % des femmes de moins de 40 ans du public de l'Elan adoptent cette position contre 16,8 % pour le public dans son ensemble et 29,9 % des spectatrices de moins de 40 ans du TGB contre 19,6 % pour le public global.

Comme nous le verrons, ces deux variables seront très discriminantes lorsqu'il s'agira de traiter de l'évaluation de la représentativité des formations par les publics.

Figure 20 : L'âge des spectateurs et « rapport » à l'internationalisation

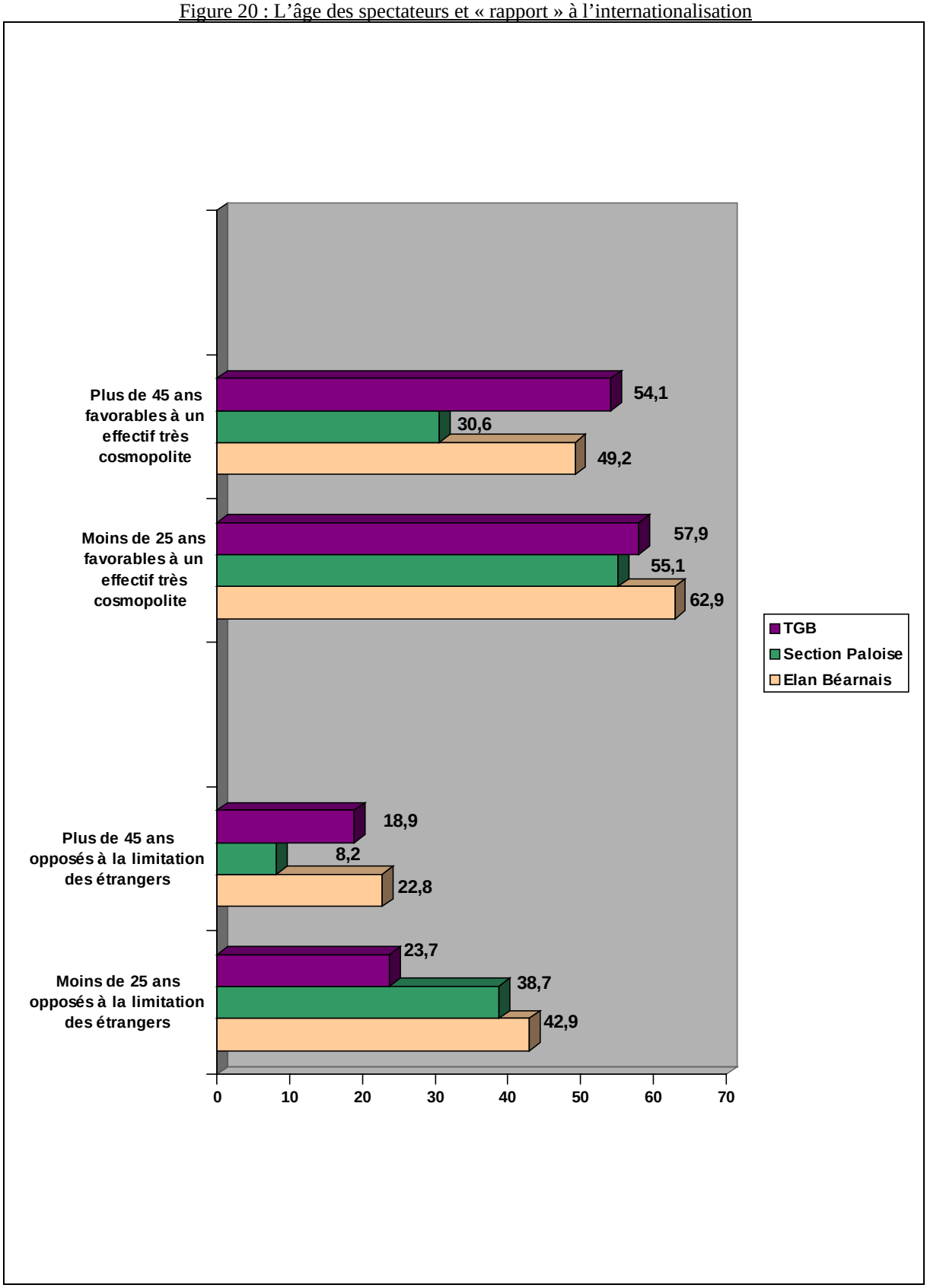
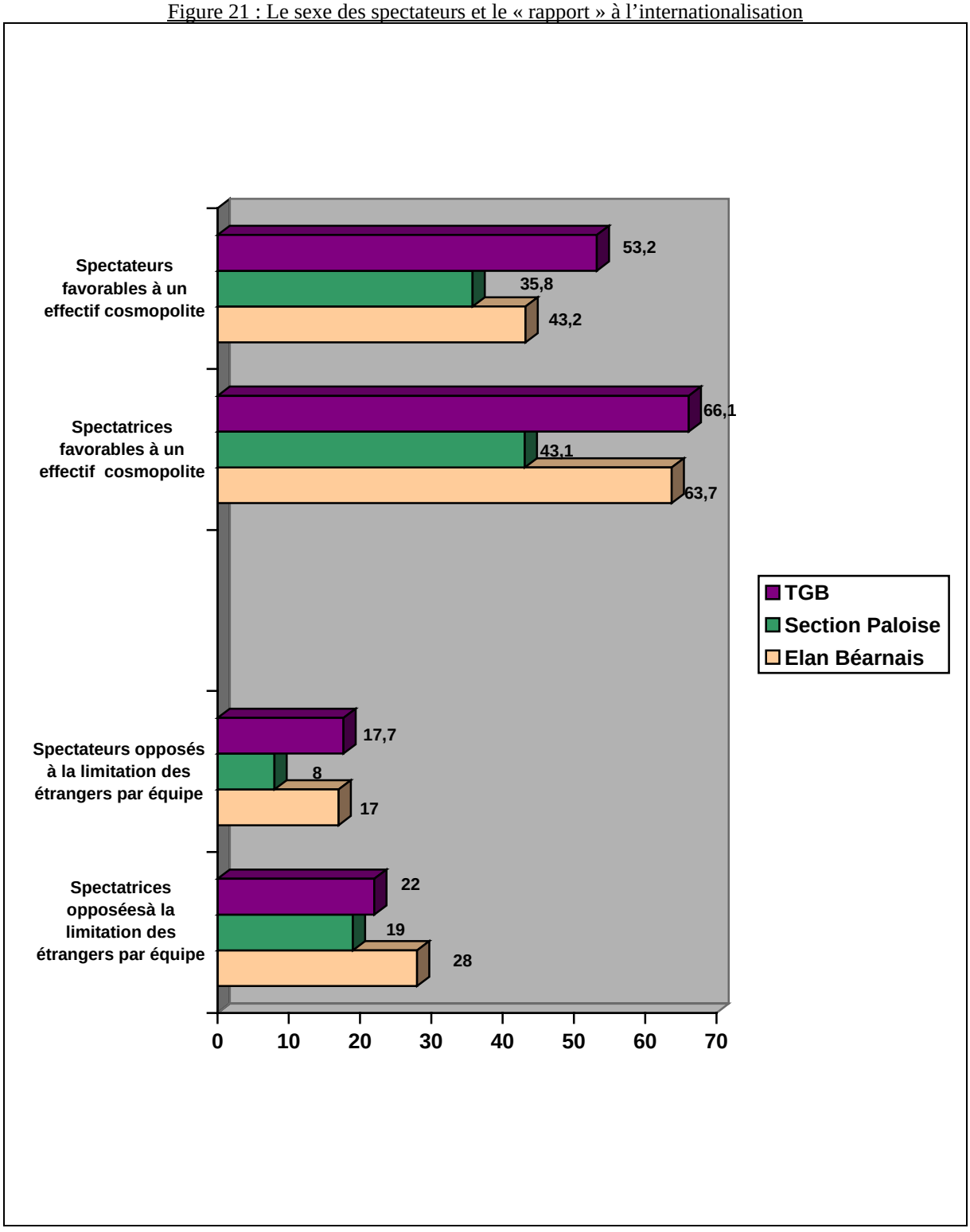


Figure 21 : Le sexe des spectateurs et le « rapport » à l'internationalisation

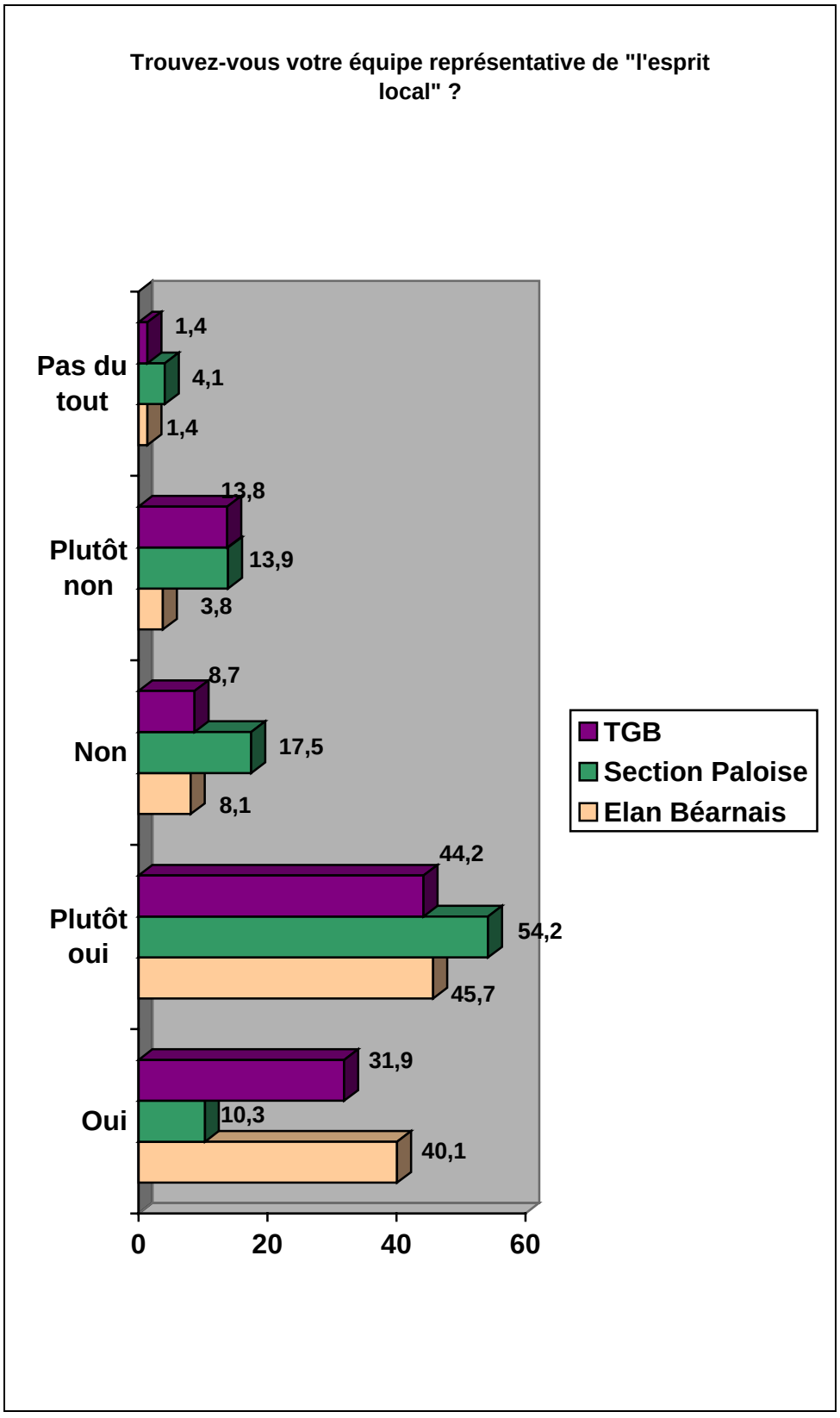


III.2.3 - La question de la représentativité : des positions « paradoxales »

Le thème de la représentativité locale de chaque formation, particulièrement sensible et évoqué compte tenu des évolutions du spectacle sportif professionnel, permet de souligner le rapport entre les trajectoires historiques, les caractéristiques symboliques de chaque discipline et les caractéristiques structurelles de leurs publics. En effet, à la question « trouvez-vous votre équipe représentative de l'esprit local ? », les spectateurs de l'Elan Béarnais et ceux du TGB répondent massivement de manière affirmative (respectivement 85,6 % et 76,1 %) et cela en dépit du cosmopolitisme de leurs formations. En revanche, avec 64,5 % des spectateurs à répondre par l'affirmative malgré une moindre internationalisation des effectifs comparée à celle du basket-ball, les avis sont plus contrastés chez les spectateurs du rugby (Cf. fig. 22). Bien évidemment le contexte sportif intervient sur ce type de jugement. Les bons résultats des clubs de basket et ceux plus contrastés du club de rugby ces dernières saisons ne sont pas totalement étrangers à ce constat. Cependant, cet élément n'est pas totalement explicatif. Ainsi, si la constitution d'une équipe comprenant 5 ou 6 éléments étrangers (sur 12 joueurs alignés) n'est pas une stratégie nouvelle dans le cadre de la pratique du basket-ball de haut niveau, elle est en revanche beaucoup plus récente dans le milieu rugbystique, malgré un ratio joueurs nationaux / joueurs étrangers toujours largement favorable aux nationaux.

Une fois de plus, à ce niveau, le rugby palois se différencie nettement des deux autres. Ainsi, comme on pouvait s'y attendre, les jugements les plus critiques à l'égard de la représentativité des formations émanent du public le plus attentif à l'inscription territoriale forte du spectacle, surtout quand les résultats sportifs sont moyens. Il est bien évidemment possible qu'un questionnement identique dans un contexte de grande réussite sportive ne donne pas des résultats aussi tranchés.

Figure 22 : Spectateurs et représentativité locale des équipes



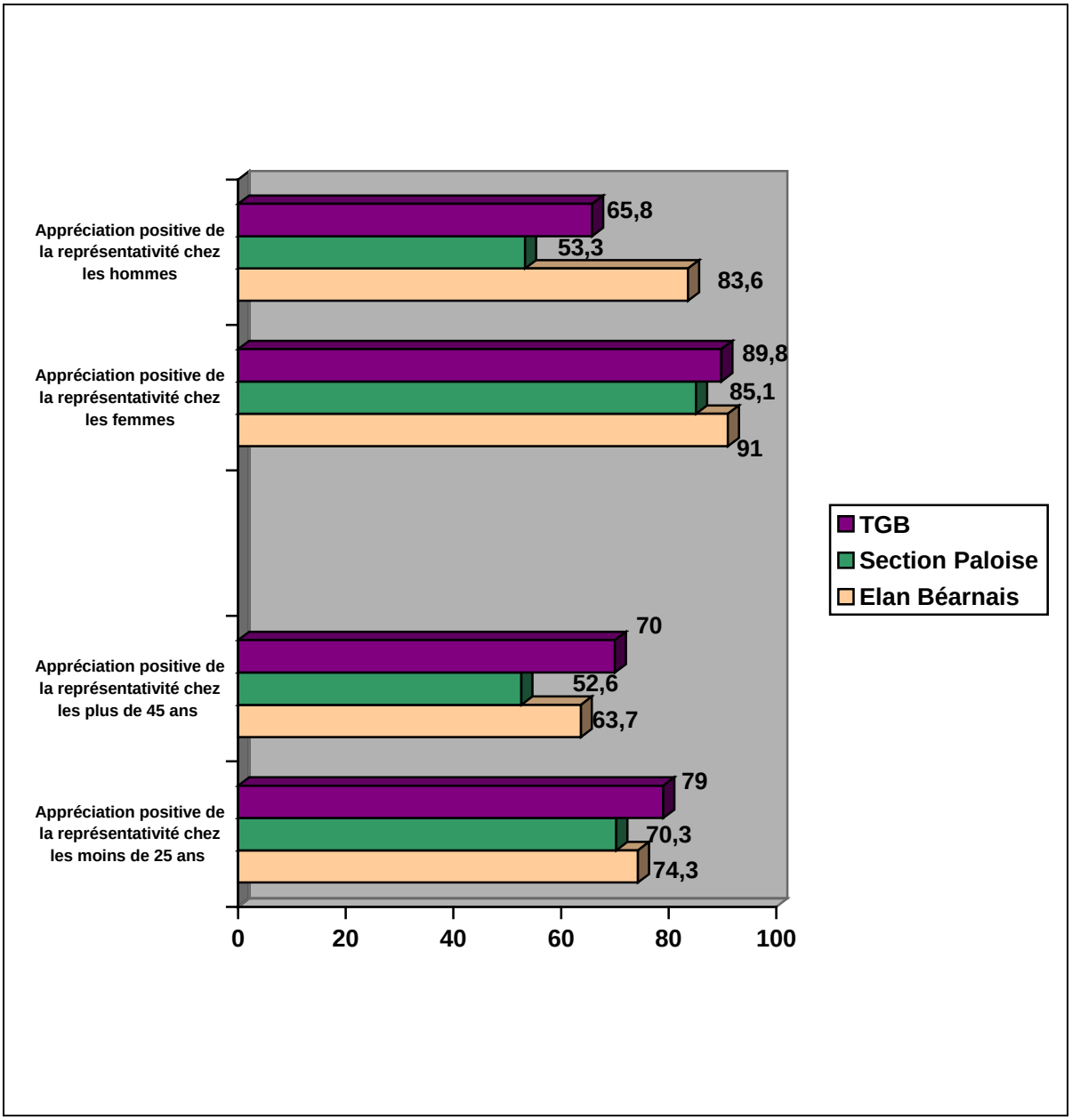
Ici encore, les femmes et les jeunes expriment une plus grande permissivité à l'égard du cosmopolitisme. En effet, les spectatrices sont 91 % à l'Elan et 89,8 % au TGB à apprécier positivement la représentativité de leur club contre respectivement 83,6 % et 65,8 % chez les spectateurs masculins. Les différences sont encore plus importantes au rugby : 85,1 % des spectatrices se montrant satisfaites de la représentativité de leur équipe contre seulement 53,3% des spectateurs masculins (Cf. fig. 23). De la même manière, les « moins de 25 ans » de chaque assistance jugent plus positivement la représentativité de leur équipe que leurs aînés de plus de 45 ans : les jeunes sont en effectivement 74,3 % à l'Elan, 79 % au TGB et 70,3 % à la Section à trouver leur équipe représentative contre respectivement 63,7 %, 70 % et 52,6 % chez les spectateurs de plus de 45 ans (Cf. fig. 23).

Une fois de plus, c'est dans le monde du rugby que l'on constate l'écart le plus significatif entre les générations. C'est donc logiquement que les taux d'appréciation positive de la représentativité les plus élevés se retrouvent dans la population des jeunes spectatrices de moins de 25 ans de chaque public (certes largement plus nombreuses au basket-ball qu'au rugby). Elles jugent en effet quasi unanimement les équipes de l'Elan et du TGB représentatives de « l'esprit local » (à respectivement 99,6 % et 94,9 %). Le taux présenté à ce niveau par les quelques jeunes spectatrices du rugby palois (6 dans notre échantillon) va également dans ce sens avec 83,3 % d'appréciations positives.

De manière générale, les données montrent que la professionnalisation du spectacle sportif et le processus d'internationalisation des équipes professionnelles sont plutôt acceptés, de façon cependant plus unanime et massive au basket-ball, par les femmes et les jeunes générations. Ces évolutions s'inscrivent dans une nouvelle problématisation des rapports au local pour les jeunes générations comme semblent l'indiquer les préférences des spectateurs en matière de joueurs « symboles » dans le cas du basket-ball notamment. Cependant, la fracture semble plus importante au rugby, comme s'il y avait deux « vitesses » dans le degré d'intégration du processus de professionnalisation et d'internationalisation des équipes.

Figure 23 : L'appréciation de la représentativité selon le sexe et l'âge des spectateurs

** Comparatif « Hommes / Femmes » et « + de 45 ans / - de 25 ans »*



III.2.4 - Les « joueurs symboles » des clubs : la fidélité et le « style »

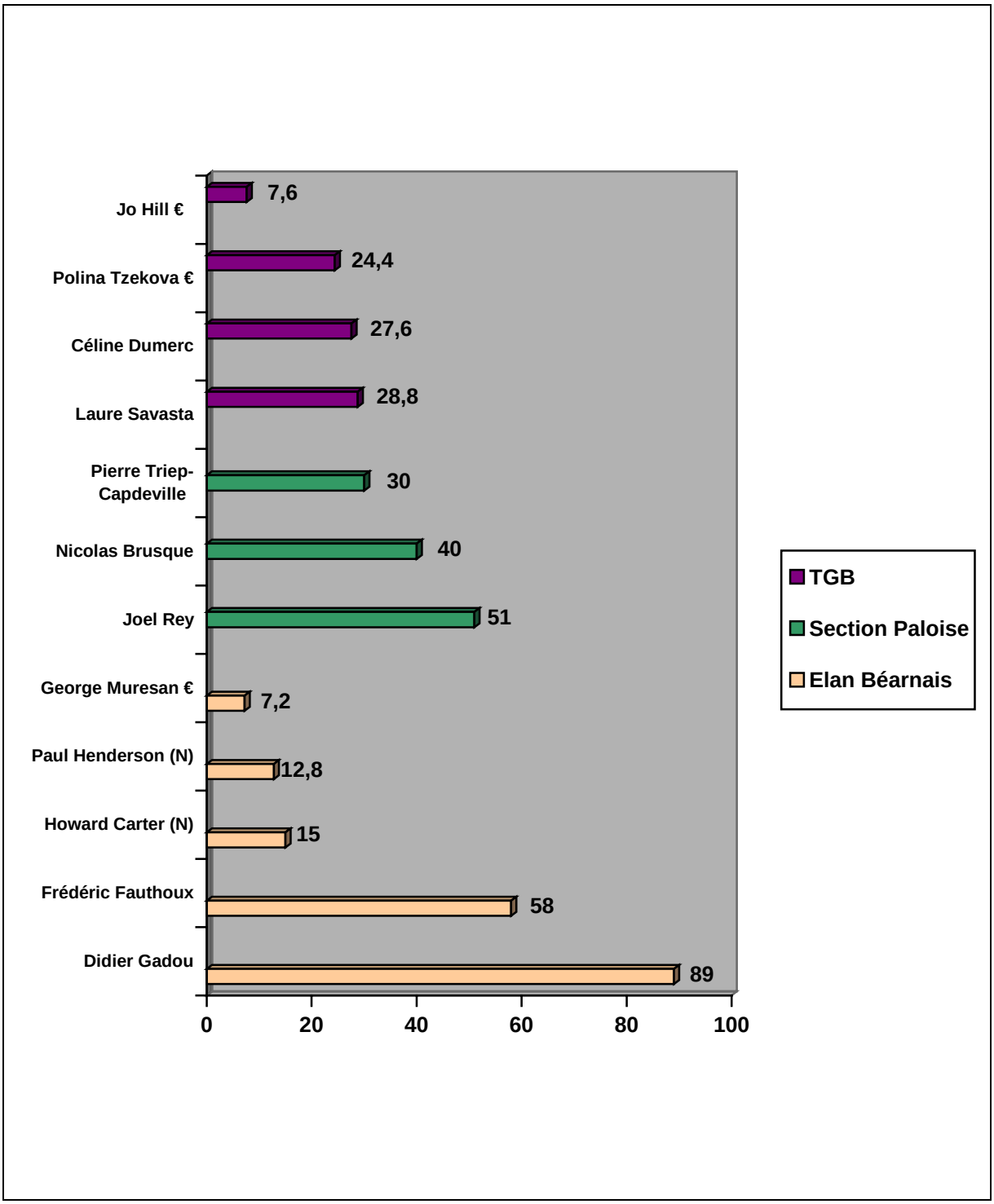
Les résultats concernant les joueurs « symboles » de chaque club apporte un éclairage supplémentaire sur cette question de la représentativité. Ainsi, les publics de chaque spectacle citent majoritairement des joueurs « locaux » ou ayant démontré une fidélité certaine à leurs couleurs (étant entendu que cette dernière caractéristique se raréfie compte tenu de la mobilité extrême des acteurs dans le contexte actuel du sport de haut niveau). Didier Gadou et Frédéric Fauthoux pour l'Elan, joueurs originaires de la région landaise voisine formés au club obtiennent respectivement 89 % et 58 % de citations tandis que Joël Rey, Nicolas Brusque et Pierre Triep-Capdeville pour la Section Paloise, tous trois de souche béarnaise et pensionnaires du club depuis longtemps recueillent respectivement 51 %, 40 % et 31 % de citations. Le constat est sensiblement identique dans le cas du TGB, Laure Savasta, capitaine de l'équipe au club depuis 3 saisons et Céline Dumerc, jeune joueuse native de Tarbes recueillent respectivement 28,8 % et 27,6 % de citations, les citations étant plus équilibrées (Cf. fig. 24).

Si l'attachement aux joueurs « locaux » ou faisant preuve de fidélité au club est manifeste, ce questionnement renforce tout de même les observations préalables à propos du degré d'acceptation du cosmopolitisme. Ainsi, et cela aussi bien auprès du public du basket-ball masculin que de son homologue féminin, les acteurs étrangers font l'objet d'un taux non négligeable de citations. En effet, Howard Carter (15 %), Paul Henderson (12,8 %), deux anciens joueurs d'origine nord américaine naturalisés, toujours proches du club, ainsi que Georges Muresan (7,2 %), géant roumain (2m30) à l'histoire singulière sont fréquemment cités par les spectateurs de l'Elan Béarnais. De manière analogue, les noms de la bulgare Polina Tzekova, fidèle au TGB depuis 8 saisons (24,4 %), et de l'australienne Jo Hill (7,6 %) figurent en bonne place parmi les joueuses « symboles » du club tarbais (Cf. fig. 24). Ce constat ne s'applique pas dans le cas du rugby palois où des joueurs étrangers ne sont quasiment jamais cités (seul le roumain Marius Tincu recueille 1,2 % de citations).

Il est cependant important de noter que la plupart des acteurs étrangers mentionnés présentent des trajectoires individuelles peu communes dans le milieu du basket-ball et constituent des exemples de « localisation » des étrangers nécessitant une analyse plus fine qui sera menée dans la suite du travail.

Figure 24 : Spectateurs et « joueurs symboles »

(€) joueurs étrangers /(N) joueurs naturalisés



Ce questionnement relatif aux « joueurs symboles » dans le cas de l'Elan Béarnais a également le mérite de renforcer les observations préalables concernant la prégnance d'un modèle dominant (le basket-ball US) notamment auprès des jeunes générations. En effet, si les joueurs fidèles au club sont plébiscités par le public dans son ensemble, les choix des jeunes spectateurs palois à ce niveau révèlent une certaine attirance pour le modèle NBA. Les jeunes joueurs Boris Diaw-Riffiod et Michael Piétrus (« blacks » au style de jeu spectaculaire) recueillent respectivement 22 % et 19 % de citations auprès des moins de 25 ans contre 1,9 % et 0,8 % chez les plus de 45 ans. Ce résultat est à mettre en relation avec le suivi du championnat NBA chez les moins de 25 ans notablement plus intéressés par cette modalité de basket-ball que l'ensemble des spectateurs de l'Elan (28 % des jeunes spectateurs déclarent suivre régulièrement des rencontres NBA à la télévision contre 11 % pour l'ensemble du public). A titre de comparaison, le suivi du Super 12 par les spectateurs du rugby est beaucoup plus confidentiel quelle que soit la tranche d'âge testée (5 % des plus de 45 ans et seulement 2,1 % des jeunes spectateurs de la Section suivent le championnat des provinces de l'Hémisphère Sud), ce qui confirme la difficulté à dégager un modèle de pratique dominant dans le monde du rugby. Ces résultats renvoient aux interprétations préalablement esquissées dans la première partie du travail, soulignant d'une part le « poids » du modèle de pratique américain universellement reconnu dans le monde basket-ball international, et d'autre part la prégnance de modèles particulièrement « territorialisés » et divers dans le monde du rugby.

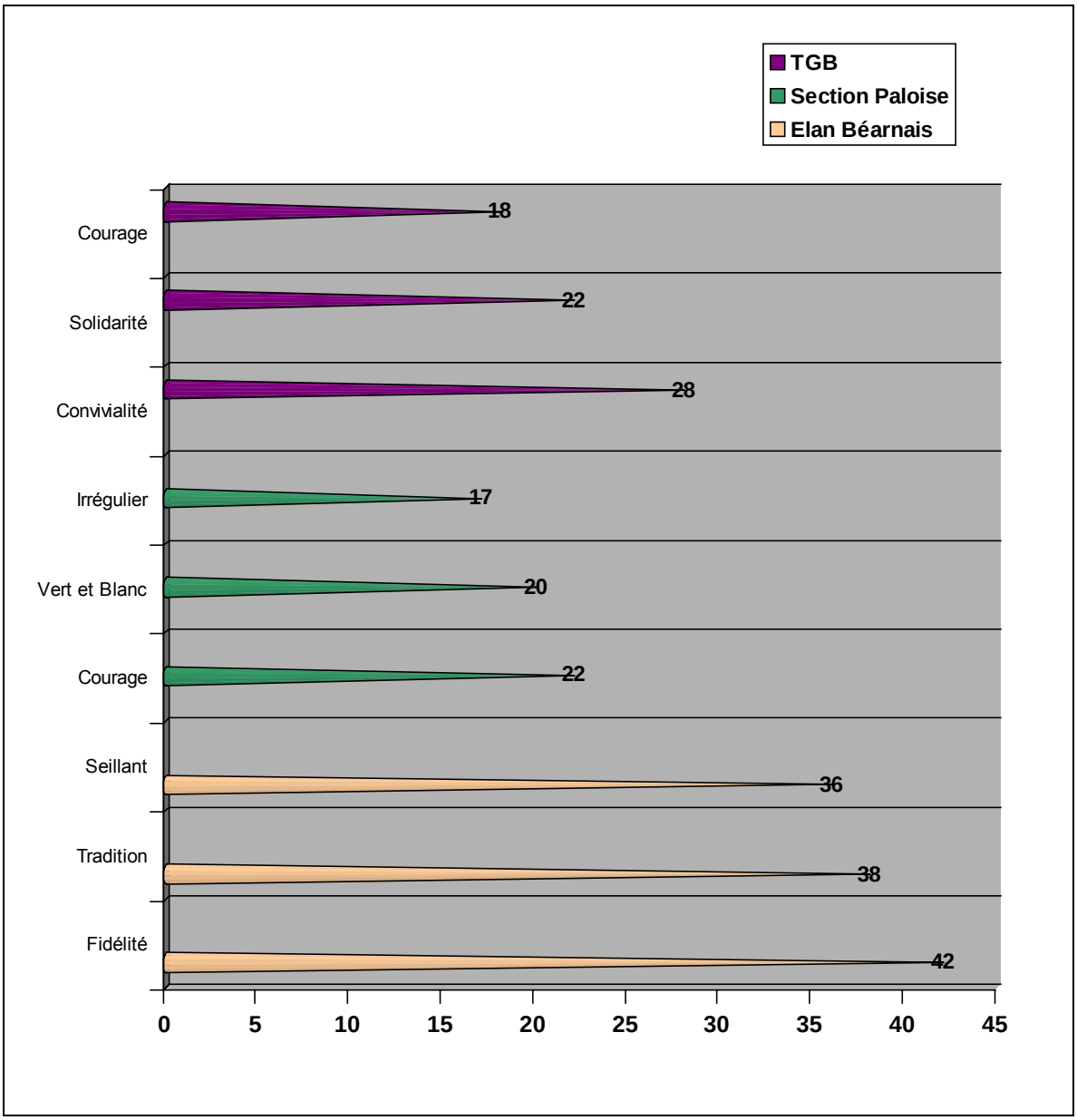
A ce niveau, un questionnement relatif à la demande de l'évocation des termes les plus représentatifs de chaque club (« quels sont les trois mots, qui, selon vous, qualifient le mieux votre club ? ») permet de renforcer les particularités déjà esquissées à propos de chaque club et de chaque discipline.

III.3 – Clubs et représentations : entre trajectoire des clubs et histoire disciplinaire

Les réponses à la question demandant aux spectateurs d'évoquer les trois termes les plus représentatifs de leur club renforcent le caractère « historicisé » de la relation public / équipe. En effet, on retrouve majoritairement dans les termes proposés par chaque assistance à la fois des correspondances avec l'histoire des clubs mais également avec la trajectoire et la dimension symbolique des disciplines. A la lecture des résultats, dans le cas de l'Elan

Béarnais, l'aspect identitaire propre du club est réactivé par l'intermédiaire des termes « Fidélité » (42 % de citations) et « Tradition » (38 % de citations). La conservation des figures emblématiques locales (Gadou, Fauthoux, Henderson par exemple) et l'adoption d'une stratégie de communication privilégiant la continuité à la fois historique et sportive du club (publicité, presse, site internet, etc.), expliquent la prégnance actuelle du couple « Fidélité / Tradition », renforcé et « incarné » par son président Pierre Seillant qui obtient 36% de citations (nous reviendrons sur le rôle particulier de cet acteur par la suite) (Cf. fig. 25).

Figure 25 : Quels sont les termes qui selon les spectateurs qualifient le mieux le club suivi ? (% de citations)



Du côté de la Section Paloise, la thématique est différente et renvoie à certains aspects propres à la discipline. En effet, les termes « Courage » (22 % de citations) et « Vert et Blanc » (20 % de citations) expriment les caractéristiques perçues comme « fondatrices » par les spectateurs. Le « courage » est la « vertu » essentielle de cet affrontement tandis que les couleurs expriment l'attachement territorial. Le troisième terme « Irréguliers » (17 % de citations) renvoie ici à l'irrégularité des résultats du club ces dernières saisons (Cf. fig. 25).

En ce qui concerne les spectateurs du TGB, les termes « Convivialité » (28 % de citations) et « Solidarité » (22 % de citations) et « Courage » (18 % de citations) sont fréquemment évoqués, situant d'une certaine manière une fois de plus le club de basket-ball féminin dans une position médiane entre son homologue masculin et le club de rugby palois au niveau de son image (Cf. fig. 25). Dans le contexte de la professionnalisation du basket-ball féminin, la fréquence d'apparition du terme de « Convivialité » pour qualifier le club du TGB exprime la continuité entre l'image du basket-ball traditionnel et sa professionnalisation. Ce triptyque pourrait renvoyer au statut de l'Elan Béarnais dans sa période orthézienne (avant la délocalisation à Pau). On peut donc légitimement se demander si la configuration actuelle du club de basket-ball féminin tarbais ne comble pas en quelque sorte le « vide » laissé par l'évolution du basket-ball masculin, comme semble l'indiquer la prédominance de cet aspect convivial à la fois perçu et revendiqué par les spectateurs du TGB. Notons également que la fréquence de la notion de convivialité évoquée dans le cadre de la pratique féminine rappelle le décalage existant entre milieu masculin et milieu féminin au niveau du processus d'économisation des pratiques.

L'ensemble de ces derniers résultats renforce donc l'idée selon laquelle la professionnalisation ne renvoie pas aux mêmes valeurs pour les spectateurs et en d'autres termes qu'elle n'homogénéise pas les conceptions.

Conclusion - Le « rapport » aux équipes, une construction historique et sociale

Les résultats des questions destinées à évaluer le « rapport à l'équipe » des publics renforcent le postulat selon lequel cette relation ne peut être correctement appréhendée sans prendre en considération son historicité. Les positionnements respectifs des spectateurs du basket-ball masculin et féminin comme ceux des spectateurs du rugby expriment l'état de

développement à un moment donné d'une discipline (ou d'une modalité de pratique dans le cas du basket-ball féminin) dans les espaces des sports local, national et international. Il convient par ailleurs de comprendre que les positions différenciées relevées s'expliquent aussi par la proximité géographique des trois clubs.

En ce qui concerne le basket-ball masculin, les résultats vont dans le sens d'une certaine homogénéité de conception au sein du public confirmant un état de développement relativement achevé. La question de la professionnalisation et de l'internationalisation des clubs ne suscite pas de réel débat. Ces mutations sont normalisées et « incorporées » par les spectateurs. L'adéquation entre l'image de la discipline (sport moderne, urbain, très féminisé etc.) et les caractéristiques structurelles (public intergénérationnel, très féminisé), sociales (prédominance de spectateurs issus de la « classe moyenne urbaine ») et culturelles (fort capital scolaire) du public de l'Elan Béarnais renforce ce sentiment d'homogénéité. La stratégie du club de former, et surtout de conserver dans son effectif des joueurs « locaux » au côté des étrangers, participe à la construction d'un modèle particulièrement efficace alliant en quelque sorte « tradition » et « modernité ». Ce constat explique très certainement l'appréciation très positive de la représentativité de l'Elan Béarnais par son public malgré le caractère cosmopolite de son effectif.

Le basket-ball féminin tarbais se rapproche à bien des égards de son homologue palois, tout en révélant certaines particularités. De la même manière qu'à Pau, la professionnalisation et l'internationalisation de l'équipe ne constitue pas vraiment un problème pour la très grande majorité des spectateurs. La plus grande hétérogénéité structurelle, sociale et culturelle du public tarbais (par rapport au public du basket-ball masculin) ne se retrouve pas au niveau des perceptions de la représentativité de l'équipe ou plus généralement du rapport à l'équipe. En revanche, l'attractivité du spectacle féminin pour ce public relativement âgé et socialement et culturellement hétérogène semble renvoyer à un ensemble de valeurs « unificatrices » attribuées au sport en général (courage, esprit de groupe, convivialité). Tout se passe comme si la certaine proximité et convivialité exprimée par le milieu féminin permettait aux spectateurs, pourtant très « locaux », de mieux accepter la professionnalisation et l'internationalisation de l'équipe.

Le cas du rugby illustre la corrélation entre le rapport public/équipe et l'état de développement d'une discipline à un moment précis de son histoire. En effet, les réponses

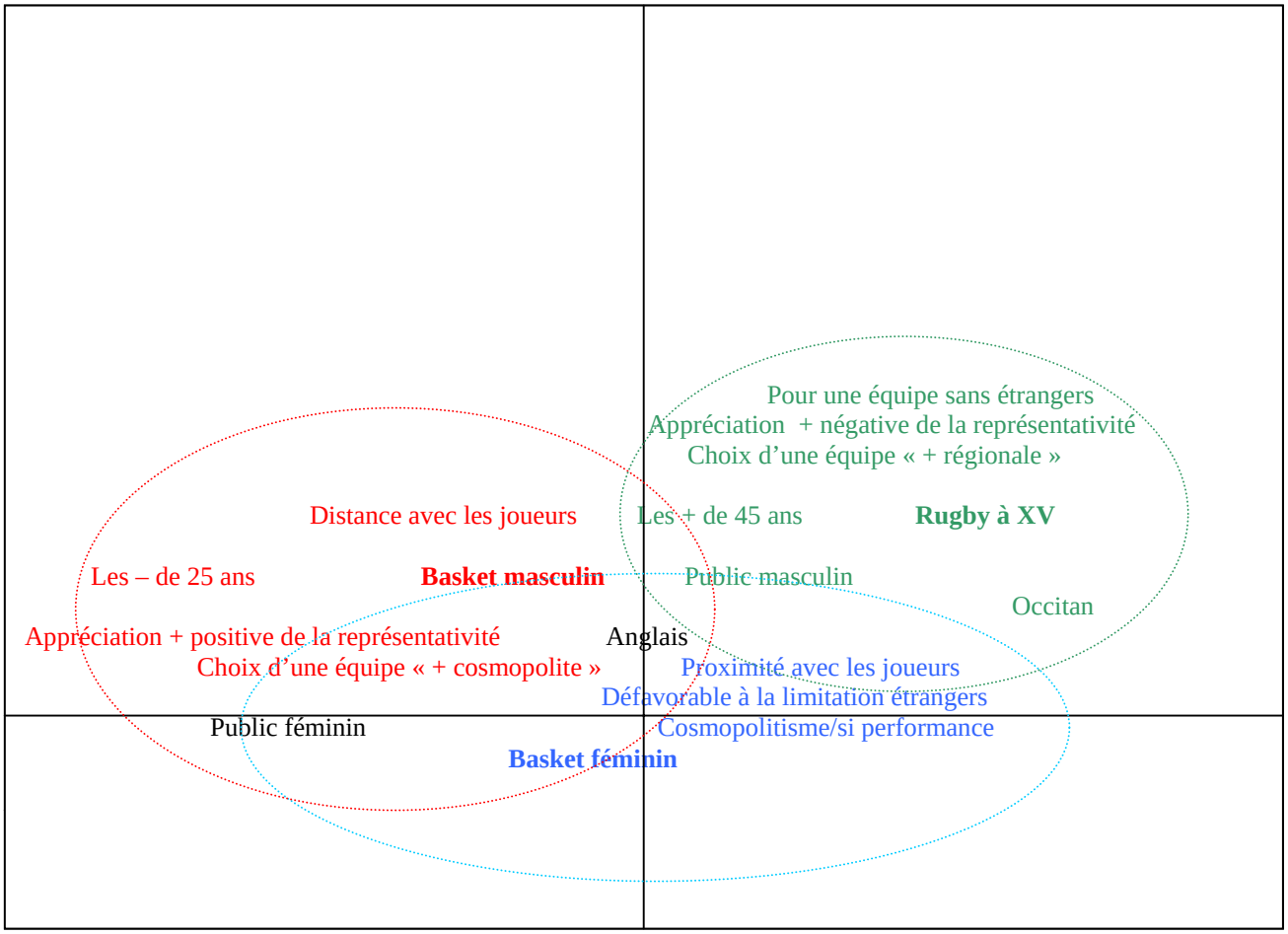
formulées à ce niveau traduisent des différences de perception marquées au sein d'un même public, notamment en fonction de l'âge et du sexe des spectateurs. Si les chiffres relatifs à la professionnalisation et l'internationalisation des équipes confirment d'une certaine manière l'intégration progressive de ces évolutions récentes pour une grande partie du public, en particulier les jeunes spectateurs et les femmes, ils mettent cependant en évidence la persistance de résistances à ce niveau notamment au sein des fractions masculines et relativement âgées du public. Les différences de positions « très tranchées » relatives à des acceptations différenciées du processus d'internationalisation comme les diversités d'appréciation de la représentativité illustrent ces conflits internes de conceptions souvent générationnels du public. Les clivages repérés au sein du public palois expriment les difficultés du milieu à imposer le professionnalisme comme modèle dominant dans le monde du rugby, même s'il est majoritairement perçu comme nécessaire. La logique de l'économisation s'impose dans le milieu rugbystique de haut niveau comme la condition sine qua none de la perpétuation du rugby de haut niveau. Cependant, elle est plus perçue comme une contrainte nécessaire que comme une évolution souhaitable. On comprend donc que dans cette phase de transition délicate, l'unité se réalise autour des valeurs qui lui permettent de se différencier des autres disciplines (rattachement aux valeurs « fondatrices » : combat, courage, maillot etc.). La valorisation des aspects immuables est d'autant plus importante que le contexte évolue. C'est plutôt autour de ces questions de valeurs que la communication des clubs va se mettre en œuvre comme nous le verrons ultérieurement.

Dans la 2ème partie du travail, ces mêmes questions seront abordées à partir des entretiens et des observations menés au cours de ces trois dernières années. En particulier, il s'agit de tenter de mettre en évidence certaines homologies entre les conceptions des acteurs principaux (joueurs, spectateurs, dirigeants) et l'organisation des clubs. Rappelons que le statut de chaque club résulte d'une co-construction (avec des situations de renforcement et de contradiction) entre un certain état de développement historique des clubs et les acteurs des clubs (qui ont eux mêmes une trajectoire personnelle). Les trajectoires individuelles des joueurs (en particulier pour les joueurs non « locaux ») « rencontrent » en fait un état de développement et de fonctionnement d'un club aussi bien sur le plan symbolique qu'économique. La position et le statut que le joueur va se construire au sein du club sont le

résultat de cette « rencontre » plus ou moins réussie (le cas de certains joueurs étrangers qui s'intègrent au point de devenir des « symboles » du club est à ce niveau exemplaire).

De la même manière, surtout dans le cas du basket-ball palois, les spectateurs ne sont pas tous des « locaux » et « rencontrent » également un club sans pour autant avoir incorporé son histoire. C'est à ce niveau qu'il faut comprendre les différences de positionnements entre les spectateurs en fonction de l'ancienneté du suivi. La même problématique à l'égard des dirigeants peut s'appliquer, le turnover observé à la Section et la stabilité constatée à l'Elan pouvant être interprétés sous cette focale. On peut donc penser que les grandes tendances apparues dans le versant quantitatif vont apparaître dans cette étude plus qualitative de chaque club. Rappelons que nous nous focaliserons sur les thèmes de la professionnalisation et de ses conséquences sur le fonctionnement des clubs au cours de ces dernières années. Dans cette perspective, les déclarations des spectateurs, joueurs ou dirigeants sont à resituer dans un contexte particulier incluant à la fois les performances sportives, l'histoire des disciplines, des institutions mais également des hommes (trajectoires individuelles des joueurs notamment). On peut d'ailleurs penser que les permanences et les conflits apparus dans l'analyse quantitative risquent de ressortir au cours de cette dimension qualitative de l'étude. Une approche de type monographique de chaque club semble donc particulièrement appropriée afin d'aller « au plus près » de leur fonctionnement interne. Bien évidemment, nous sommes dans une étude de cas particuliers, mais il sera possible d'extraire certains éléments génériques notamment en ce qui concerne le thème de la professionnalisation (et de l'internationalisation) et ses conséquences. Il s'agit de mettre en relation les effets d'une « socialisation » (même si on ne rentre pas dans le détail) et une manière de s'intégrer dans un club.

- AFC Bilan : Spectateurs et « rapport aux équipes »



↑Caractéristiques du public du basket-ball masculin

↑Caractéristiques du public du rugby à XV

↑Caractéristiques du public du basket-ball féminin

Cette analyse factorielle de correspondances prend en compte 8 variables

Variable 1 : type de spectacle (3 modalités : basket masculin / basket féminin / rugby à XV)

Variable 2 : le sexe (2 modalités : public masculin / public féminin)

Variable 3 : l'âge (2 modalités : les – de 25 ans / les + de 45 ans)

Variable 4 : relation spectateurs – équipes (2 modalités : proximité / distance)

Variable 5 : usages linguistiques (2 modalités : anglais / occitan)

Variable 6 : choix de l'équipe « type » (2 modalités : « + cosmopolite » / « + régionale »)

Variable 7 : appréciation représentativité (2 modalités : « positive » / « négative »)

Variable 8 : favorable au cosmopolitisme si performances améliorées (1 modalité : cosmopolitisme/ si performance)

Conclusion : Analyse comparative des trois publics, des différences « construites »

Les différences observées entre les trois publics illustrent à notre sens deux grands types de processus concomitants. Tout d'abord, le statut social et culturel des deux sports dans la région Pau/Tarbes résulte de la rencontre entre l'histoire du basket-ball et du rugby au niveau international et leur histoire « locale ». Inscrites dans ce processus historique, les différences structurelles entre les trois publics de spectateurs et leurs équipes expriment des rapports différents au spectacle sportif et à leurs équipes ainsi que des manières contrastées d'intégrer ces rapports dans des « styles de vie ». En d'autres termes, l'espace des préférences locales en matière de spectacles sportifs révèle en quelque sorte des manières socialement différenciées de se situer à l'égard du processus d'internationalisation des sports.

En ce sens, le rapport à la professionnalisation et les ruptures symboliques, économiques (au sens large) qu'elle implique, sont des indicateurs extrêmement pertinents pour comprendre le statut symbolique des disciplines et la nature de leur représentativité locale. Le spectacle de basket-ball apparaît comme un sport pouvant représenter « la modernité urbaine » (Axthelm, 1970) et correspond plutôt à ces fractions de classes très sensibles, ou en tout cas moins réticentes, au processus de mondialisation et présentant des caractéristiques communes en terme de consommations culturelles et de styles de vie au-delà des régions et des nations. Les caractéristiques de cette « classe mondiale urbaine » qui apparaît en France dans les années 1960 et surtout 1970, en particulier la « fascination de l'Amérique », ont d'une certaine manière été décrites par Luc Boltanski dans *les cadres* (1982). On retrouve une de ses caractéristiques principales dans la mixité des publics du basket-ball et surtout une certaine homogénéité des positions et des pratiques entre les hommes et les femmes, à la différence du rugby. Dans tous les pays occidentaux, les dirigeants et les gestionnaires des clubs d'élite, souvent, comme le Président de l'Élan Béarnais, modèle « idéal typique » de ces fractions de classe modernistes, ont privilégié la logique de la mondialisation et de l'internationalisation de la « culture basket » (Andrews, 1997) conformément en somme à leur « habitus ». Les dirigeants des équipes de basket-ball de Pau et Tarbes adoptent une position similaire à celle des grands clubs de basket-ball ou de hockey sur glace nord américains et canadiens qui valorisent le « local » en s'appuyant sur le processus de mondialisation (Scherer, 2001 ; même un pays communiste comme la Chine

accepte l'internationalisation de « son » basket). Cette stratégie consiste à jouer sur l'internationalisation de l'équipe de Pau ou Tarbes pour maintenir et renforcer les liens avec des publics globalement « prédisposés » à participer à la construction de ce type d'inscription locale ouverte en renforçant par là même un certain style de vie. Pour le basket-ball, l'adoption de cette position est facilitée par l'importance que peut avoir un seul joueur au sein du collectif et donc du maintien d'un niveau de performance élevé saison après saison. En effet, la présence d'une ou deux individualités (souvent « l'Américain » ou « l'ex Yougoslave » de l'équipe) de grand talent dans l'effectif et leur influence sur un jeu prônant « l'exploit permanent » (Calhoun, 1987) assure une relative stabilité des équipes au sein de la hiérarchie.

Le rugby, sport fortement régionalisé en France en tant que pratique et bien implanté (dominant parfois) dans quelques nations européennes et de l'hémisphère sud, a connu sur le plan international une professionnalisation récente et difficile (Dunning et Sheard, 1989 ; Collins, 1998). La difficulté est exacerbée en France dans les régions d'implantation ancienne, comme le sud ouest, par l'importance historiquement acquise par le rugby dans la constitution des identités sociales locales. Le « style de vie rugby » (« être rugby » pour Anne Saouter, 2000), plutôt masculin et très différenciateur sur le plan sexué (Elias et Dunning, 1994), avec ses modes de socialisation particuliers pour les garçons (mais aussi des filles indirectement), très communautaires, ancrés dans des territoires géographiquement et symboliquement « bornés » etc., participe très puissamment à la construction des identités individuelles et collectives des adeptes, majoritairement issus à Pau des classes populaires et des anciennes classes moyennes (ce qui n'est pas le cas pour tous les publics de rugby). Les réticences de quelques acteurs importants du rugby français à l'égard de la professionnalisation sont dues au statut singulier d'un sport longtemps considéré comme un bastion de l'amateurisme pour des raisons de politique locale (Augustin et Garrigou, 1985). L'actuelle mutation de ce long « affrontement permanent », si prompt à représenter les valeurs supposées d'un terroir et à exprimer de manière objective la « masculinité virile » (Pociello, 1983), n'est pas toujours perçue comme un élément favorable à l'évolution de la discipline. En effet, l'internationalisation et le professionnalisme bouleversent le statut de joueurs autrefois très intégrés à la localité (employés municipaux, commerçants, parfois même notables locaux etc.) ainsi que le mode de gestion des clubs. Ces évolutions sont difficilement conciliables avec la

persistance au sein du public d'un fort attachement à une conception « territorialisée » du local (qui peut dans certaines configurations, au pays basque par exemple avec le Biarritz Olympique et l'Aviron Bayonnais, maintenir des oppositions puissantes entre des localités géographiquement très proches).

La relative disjonction qu'implique la rencontre entre le statut du rugby dans les styles de vie locaux et les contraintes de l'internationalisation du jeu et des enjeux, se traduit dans les appréciations contrastées portées sur la représentativité de l'équipe locale : 64,5% des spectateurs et spectatrices du rugby (mais à peine 53,3% des hommes) considèrent que leur équipe représente « l'esprit local », avec seulement 10,3% de « oui » pour 54,2% de « plutôt oui ». La dispersion des positions du rugby et les différences enregistrées à partir des variables d'âge indiquent une acceptation plus importante des jeunes générations, entrées dans la pratique (au sens large, pratique et spectacle) au moment de la transformation du jeu et de ses enjeux. On peut faire l'hypothèse que la plus grande tolérance des femmes (qui ne pratiquent pas le rugby) à l'égard des conséquences de l'évolution du jeu sont plutôt à mettre en relation avec leur moindre implication « identitaire » dans le style de vie rugby et les processus de socialisation afférents. Compte tenu de leurs « expériences corporelles », les hommes du rugby ont en effet toutes les chances « d'incorporer », au sens strict, les « valeurs » du rugby qui d'une certaine manière les rassemblent et les constituent en « catégorie homogène » dans certaines circonstances (comme le suggère Appadurai pour le cricket indien, 2001 : p.139-168). Les résultats reflètent en ce sens un état de développement du rugby où cohabitent des positions très tranchées entre différents groupes construisant des rapports différenciés au jeu à partir de leur degré de proximité avec la pratique (en terme de socialisation) et d'ancienneté dans la pratique. En revanche, les publics de l'Élan et du TGB sont très majoritairement satisfaits de leurs équipes qu'ils estiment massivement représentatives de « l'esprit local » (85,8 % pour l'Elan et 76,1 % pour le TGB, les « oui » et les « plutôt oui » étant à parité, le score des hommes et des femmes étant proches) bien que leurs effectifs soit très internationalisés. A ce niveau, les positions entre les hommes et les femmes et entre les générations sont beaucoup plus homogènes, comme si l'internationalisation du jeu et le statut du basket-ball professionnel (masculin et féminin) étaient en quelque sorte stabilisés et que la mixité de la pratique atténuait les différences identitaires.

Il convient cependant de souligner certaines distinctions « centrales » entre les publics du basket-ball féminin et masculin. Si de nombreux rapprochements sont possibles entre ces deux assistances (en particulier en ce qui concerne la forte féminisation des publics et leur grande tolérance vis-à-vis des processus de professionnalisation et d'internationalisation de la discipline), elles ne sont néanmoins pas totalement identiques. En effet, comme nous l'avons préalablement avancé, on peut dire que le basket-ball féminin objective des conceptions du sport relativement « unificatrices » (le sport fédérateur qui rassemble des acteurs d'origine et de positionnements sociaux divers) ce qui ne se constate pas ou peu dans d'autres consommations culturelles. Il est dès lors probable que dans ce contexte, la place du spectacle sportif pour les spectateurs du TGB ne va pas être similaire à celle relevée chez leurs homologues du basket-ball palois. Elle renverrait à des usages différents du spectacle sportif dans l'espace des consommations culturelles ou dans les styles de vie (pratique sociale moins socialement « discriminante »). On peut même avancer l'idée selon laquelle les spectateurs qui possèdent un certain capital culturel retrouvent au TGB une sorte « d'idéal type » de ce qu'ils attendent d'un spectacle sportif : pas trop commercialisé et économisé, garantissant un maximum de proximité avec les acteurs du terrain, s'intéressant à des catégories de la population auxquelles le sport professionnel s'intéresse généralement peu (les « femmes sportives »). En outre, le spectacle du TGB ne suscite pas une adhésion en terme d'identité masculine, contrairement à ces homologues du basket-ball et surtout du rugby palois. Il est donc à la fois « conservateur » (respect des valeurs « originellement » attribuées au sport) et « transgressif » (mettant en scène une « minorité ») dans l'espace des sports professionnels et plus largement des consommations culturelles. Cette position ambivalente peut en partie expliquer un recrutement social plus hétérogène que celui observé au niveau des spectacles masculins du rugby et du basket-ball palois.

- QUATRIEME PARTIE -

Approches monographiques des 3 clubs

- IV-

Approches monographiques des 3 clubs

Introduction

L'inscription dans une démarche de type monographique permet d'approfondir la nature des relations unissant les clubs et la communauté locale. Dans les trois cas, les monographies sont construites autour de thématiques identiques. Tout d'abord, l'attention sera portée sur les « lieux » de la pratique. En effet, on peut penser que l'architecture et l'aménagement de ces espaces bien circonscrits qui constituent le cadre du spectacle (salles ou stades) favorisent un certain type de rapport aux joueurs. Concernant l'Elan Béarnais et la Section Paloise, il s'agira également d'évaluer l'impact du changement de stade ou de salle sur le rapport public / équipe. Ces choix s'effectuent dans une période de municipalisation accélérée des enceintes sportives (fin des années 80) durant laquelle la gestion budgétaire du sport français est de plus en plus déléguée aux municipalités (Callède & Dané, 1991 ; Chantelat, 2001). Cette période marque également le début d'un lien profond entre les clubs de haut niveau et l'image des villes (Rowe & Mac Guirk, 1999 ; Merle, 2005). Cela dit, l'intervention croissante de la ville dans le sport d'élite à des fins de communication (valorisation de l'image de la ville) ne provoque pas les mêmes types de rupture selon l'histoire des disciplines. Ici la municipalisation du sport de haut niveau, provoquent des effets différenciés en fonction des disciplines : le changement de stade ou de salle en basket-ball ou en rugby ne revêt pas une signification identique notamment pour les spectateurs.

L'analyse des salles de réception et des « manières de recevoir » après les rencontres permet d'affiner l'hypothèse selon laquelle la gestion de ces moments « hors cadre » de la pratique exprime un certain état de développement des clubs (et plus largement de la discipline) et ses conséquences sur le statut des différents acteurs.

Les entretiens réalisés avec les joueurs, dirigeants, cadres techniques et spectateurs, destinés à mieux repérer les acteurs centraux du système, permettent également d'analyser les conflits internes, en particulier à propos de la professionnalisation et de l'internationalisation. A ce niveau, les questions abordées rejoignent les préoccupations générales du travail et s'intéressent plutôt aux rapports public/joueurs qu'au versant économique.

Enfin, dans le cas de l'Elan Béarnais et de la Section Paloise, l'analyse des récentes campagnes publicitaires permettra d'affiner le statut de chacun des deux clubs dans l'espace des sports local (ce travail ne sera pas réalisé pour le TGB, le budget alloué à la publicité ne permet pas l'obtention d'un corpus « récent » à ce niveau, ce qui est déjà une indication). Dans notre travail, l'approche de type monographique a pour objectif de mettre en relation le fonctionnement des clubs et la nature des relations entre leurs acteurs principaux (joueurs/dirigeants ; joueurs/public) et non de décrire tous les aspects du fonctionnement. Les résultats de cette investigation au « cœur » des clubs sont à mettre en relation avec les résultats quantitatifs de l'étude. Ils permettent de construire une typologie des joueurs à partir des stratégies respectives utilisées (développées dans chaque contexte pour construire une position ou un statut). A ce niveau, on distingue plus particulièrement le cas des joueurs étrangers et celui des joueurs locaux. Fort logiquement, l'analyse de chaque club conduira à objectiver le « poids » des histoires disciplinaires différenciées (basket-ball et rugby à XV), l'histoire « locale » d'un club étant en interdépendance avec la trajectoire historique des pratiques.

- IV-

Approches monographiques des 3 clubs

CHAPITRE I - L'Elan Béarnais Pau-Orthez : un exemple de continuité identitaire

Le premier volet des résultats relatifs aux données recueillies auprès des différents publics souligne le statut spécifique et « exemplaire » de l'Elan Béarnais dans l'espace des sports local. En effet, les spectateurs du basket-ball palois, relativement jeunes, très féminisés, plutôt proches de ce que l'on peut appeler la « nouvelle classe moyenne urbaine » ... ont une vision très positive du club qu'ils jugent particulièrement représentatif du « local » (85,6 % d'appréciations positives de la représentativité du club). Ceci est d'autant plus remarquable que le spectacle sportif palois est profondément inscrit dans le processus d'internationalisation et présente un effectif très cosmopolite.

Ce positionnement est le produit d'une stratégie d'évolution et de développement efficacement menée. Compte tenu de l'histoire si particulière de cette institution (et en définitive caractéristique de bon nombre de clubs en France à certains niveaux), seule une gestion efficace du couple « performances / identité » était en mesure d'assurer un tel statut, voire de le renforcer, en dépit d'un contexte de professionnalisation croissante et d'internationalisation à l'extrême.

Cependant, nous avons déjà souligné qu'un grand nombre de clubs se trouvant dans le même cas de figure ont également réussi leur « inscription identitaire » dans d'autres disciplines (les cas du FC Barcelone ou du Chelsea FC sont à ce titre exemplaires). Ainsi, le cosmopolitisme des équipes n'est pas contradictoire avec le « sentiment d'appartenance » local des spectateurs à condition bien évidemment que les résultats sportifs soient conformes à leurs exigences. Il va de soi que le soutien de l'équipe par les « locaux » ne peut être optimal que si l'accomplissement sportif est au rendez-vous.

L'investigation menée « au cœur » du club permet de comprendre les processus de socialisation interne qui assurent en quelque sorte la pérennité « historique » du statut de l'Elan Béarnais Pau-Orthez parmi les multiples manifestations culturelles proposées dans la ville. Il s'agit donc ici de mettre en évidence les éléments qui objectivent une volonté

certaine « de ne pas renier l'héritage Orthézien » (selon les propos du Président Seillant) tout en insistant par ailleurs sur les aménagements exigés par le plus haut niveau de pratique.

I.1 - L'Élan Béarnais : la continuité pour credo

Les entretiens ainsi que l'observation du fonctionnement interne du club soulignent la coexistence de deux dimensions à la fois distinctes et complémentaires : l'une que l'on pourrait qualifier de « dimension sportive » et l'autre de « dimension sociale ». D'une part, de manière similaire à ce que l'on observe dans la quasi-totalité des clubs professionnels en sport collectif, un intérêt tout particulier est porté à la rationalisation des choix et des stratégies sportives (recrutement de joueurs et de cadres techniques, méthodes d'entraînement etc.) afin de garantir un succès sportif indispensable à la pérennité du club. D'autre part, on assiste à la mise en place de stratégies visant à offrir (ou à conforter) une certaine « image » ou représentation du club auprès des supporters mais aussi plus largement dans les « espaces des sports collectifs professionnels » local, national et international. Si cette « dimension sociale » est transversale à l'ensemble des clubs professionnels, l'importance qu'elle revêt dans le cas de l'Elan Béarnais est assez exceptionnelle, à divers niveaux. Elle se présente sous la forme d'un « package » s'articulant autour de l'histoire du club et qui inclut des stratégies de communication (externe et interne), des choix sportifs (type de recrutement) et des stratégies « identitaires » (notamment le processus de « localisation » des nouveaux arrivants). Le discours extrêmement « construit » des acteurs renforce et objective la prégnance de cette « dimension sociale » et la nécessité pour les membres d'incorporer l'histoire de l'institution à laquelle ils appartiennent désormais. Nous sommes donc ici face à un processus de socialisation interne spécifique qui, en quelque sorte, contraint les membres du club à adhérer à un mode de fonctionnement historiquement construit (voire à une idéologie spécifique) s'ils aspirent à une quelconque réussite. A ce titre, on peut opérer un certain rapprochement entre le fonctionnement interne du club béarnais et la notion « d'institution totale » développée par Erving Goffman (1979) qui caractérise la faculté d'une institution à « donner » de l'identité à ses acteurs ou, en d'autres termes, à favoriser un processus d'acculturation. Goffman définit une institution totale comme « *un lieu de résidence ou de travail où un grand nombre d'individus, placés dans une même situation, coupés du monde extérieur pour une période relativement longue, mènent ensemble une*

vie recluse dont les modalités sont explicitement et rigoureusement réglées » (1968 : p. 41).

Bien évidemment, dans le cas qui nous intéresse, tout cela se fait de manière plus « douce », les membres du club ne vivent pas de façon recluse et « coupés du monde extérieur » mais ils sont quand même sujets à une socialisation spécifique visant à assurer leur adhésion à un « socle » de valeurs historiquement construites et constitutives de « l'identité du club ». Dès lors, l'institution n'est pas « totale » au sens autoritaire du terme mais « totale » dans le sens où elle crée une homogénéisation des conceptions de ses membres. Dans le cas de l'Elan Béarnais, le système ne repose bien sûr pas sur une forme d'autoritarisme, mais plutôt sur une entreprise de persuasion de la qualité des valeurs prônées. Ces valeurs peuvent être qualifiées de « totales » dans le sens où elles ont pour fonction d'exclure ceux qui n'y adhèrent pas et au contraire d'assurer le bien être des membres « conformes ». A ce niveau, les échecs sont donc imputés à la non-conformité des membres (voir ici les échecs au niveau du recrutement des joueurs).

Cette caractéristique du mode de socialisation spécifique présenté par le club de l'Elan Béarnais explique en grande partie le discours homogène de ses acteurs et la sensation d'être confronté à une véritable « culture d'entreprise » dont l'établissement, selon un processus générique fréquemment observé, passe par l'émergence de figures qui, à un moment donné, cristallisent les spécificités de l'institution et en régulent les conflits. Dans ce contexte, ces personnalités liges renforcent mutuellement leur légitimité. Dès lors, il est judicieux d'aborder le fonctionnement du club de basket-ball palois au travers des stratégies développées par un acteur central de l'institution : le Président Pierre Seillant.

I.1.1 – Le « système Seillant » : expertise et éthique

« Je pense qu'il ne faut jamais oublier d'où on vient ; nous, on vient de la terre, d'Orthez, du marché couvert et même en étant passé de la ferme au palais, on n'a rien perdu de nos qualités et on n'a pas accentué nos défauts ». (Pierre Seillant)

Évoquer le cas de l'Elan Béarnais conduit à s'attarder sur la trajectoire de Pierre Seillant, président du club de 1967 à 2003 (aujourd'hui directeur exécutif du club) qui incarne le « système Elan Béarnais » pour l'ensemble des acteurs du club (Cf. encadré 8).

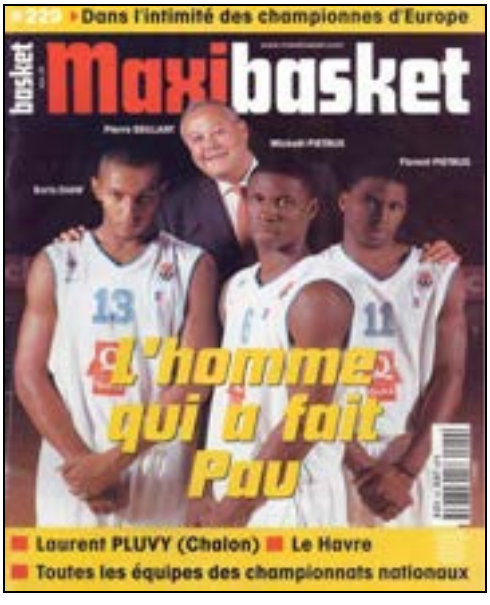
Encadré 8

Pierre Seillant et l'Elan Béarnais : deux trajectoires indissociables

Pierre Seillant est né en 1941 à Orthez. Il fut le Président de la section basket de l'Elan Béarnais de 1967 à 2003 (tout en exerçant la profession d'assureur), date à laquelle il céda la présidence à Alain Béral pour occuper le poste de directeur exécutif du club (salarié du club). Affirmer que l'histoire de cet acteur est intimement liée à celle de L'Elan Béarnais relève du pléonasme tant Seillant a pour ainsi dire « grandi » avec le club, étant à l'origine de l'ensemble des évolutions qui l'ont marqué. Sa plus grande réussite réside dans l'établissement d'un partenariat entre l'Elan Béarnais d'Orthez et la ville voisine de Pau (avec le soutien d'André Labarrère, Député Maire de Pau) qui, d'une part, assura la pérennité sportive et financière du club et d'autre part, l'érigea en modèle de professionnalisme dans l'espace des sports français. Le succès de cette stratégie lui vaut d'ailleurs d'être extrêmement respecté dans le milieu du basket-ball national et international, mais également dans l'ensemble du monde sportif. La réussite de ce choix stratégique opportun n'explique pas à elle seule l'aura du personnage. En effet, d'autres éléments participent à asseoir son statut et sa grande notoriété locale. Ainsi, au travers de son mode de gestion (à la fois sur le plan économique mais également et surtout sur le plan humain), le « Prési » (son surnom) a contribué à façonner une image résolument « atypique » de « son » club au sein duquel son pouvoir décisionnel n'est jamais démenti. Dans l'entourage du club, on dit qu'il a en quelque sorte construit l'Elan Béarnais « à son image », cherchant à mêler harmonieusement rationalité et respect des valeurs « humaines » qui caractérisaient le club orthézien à ses débuts.

En effet, lorsque le mensuel Maxi-Basket titre à la une de son numéro de novembre 2001 : « L'Homme qui a fait Pau » (avec une photographie du président Seillant « veillant » sur les frères Piétrus et Boris Diaw-Riffiod, trois jeunes joueurs symbolisant la réussite de l'organe de formation du club), il confirme ce que tout le milieu du basket-ball français mais également international a admis depuis de très nombreuses années (Cf. Image 1).

Image 1 : Pierre Seillant un rôle « central » objectivé



Les entretiens réalisés avec les principaux acteurs du club (joueurs, dirigeants, supporters) tout comme les données quantitatives recueillies auprès des spectateurs confirment le rôle central du Président dans la réussite de l'Elan Béarnais. Son nom est souvent évoqué très tôt dans les entretiens, avant même que les questions posées n'y fassent référence. Spectateurs comme joueurs et collaborateurs sont à ce niveau unanimes. Quand il est demandé aux spectateurs d'évoquer les termes symbolisant le mieux le club, le patronyme du « Prési » (son surnom) recueille 36 % de citations. A la question : « Comment expliquer la réussite de l'Elan Béarnais ? », Gérard Bouscarel, directeur sportif du club, répond simplement :

« C'est simple : un … Pierre Seillant et deux… méthode Pierre Seillant ! » (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

Fréquemment qualifié de « visionnaire » par ses proches collaborateurs (souvent dithyrambiques à son égard), le Président accepte ce compliment, conscient d'avoir su prendre les décisions stratégiques qui, avec le recul, ont assuré la pérennité du club en lui permettant de s'adapter aux exigences du professionnalisme sans définitivement occulter ses « racines » orthéziennes. Les entretiens réalisés avec Gérard Bouscarel, bras droit de Seillant depuis le début de l'ère paloise du club, sont très informatifs sur la stratégie et l'action du Président, mais également sur les liens très puissants qui l'unissent à ses proches collaborateurs.

« C'est sûr que je représente pas mal de choses ici, j'ai repris la section basket à Orthez en 67 et beaucoup d'évènements ne seraient pas arrivés si je n'avais pas été là… » (Pierre Seillant)

Les propos de Bouscarel mettent également d'emblée en évidence la grande expertise du Président, non seulement sur un plan gestionnaire mais aussi et surtout le plan sportif.

« L'erreur, ce serait effectivement de vouloir faire du Seillant après Seillant parce que personne ne le fera… je sais bien que personne n'est indispensable, mais ce qui est sûr, c'est qu'il faudra faire table rase d'une méthode qui ne peut exister que par lui parce que d'abord c'est un président mais c'est aussi un grand connaisseur du basket, c'est ça aussi le problème. Il n'est pas qu'un excellent gestionnaire ou excellemment humain, il n'est pas que ça ; sa 1ère qualité c'est que le basket, c'est son truc et que lui, il peut sur une cassette choisir un joueur… » (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

En d'autres termes, ce qui fait l'efficacité de Seillant, c'est cette double affiliation (à l'instar par exemple d'une personnalité telle que François Pinault, à la fois entrepreneur

reconnu mais également expert dans le monde des arts). La trajectoire professionnelle du « Prési » objective ce constat puisque jusqu'en 2003, il dirigea un important cabinet d'assurances tout en prenant en charge la destiné du club béarnais. Il dispose donc d'une légitimité « entreprenariale » (ses compétences « d'assureur » auxquelles s'agrègent la réussite « gestionnaire » du club depuis ses débuts) et d'une légitimité « sportive » (longue inscription dans l'espace corrélée à des choix sportifs synonymes de réussite). Dès lors, on comprend d'autant mieux que l'aura de Seillant dépasse la simple sphère du basket-ball français.

Cette gestion de type « entreprenariale » du club s'objective dans le recrutement à la fois de joueurs et de collaborateurs qui vont permettre d'opérationnaliser une stratégie de maintien et de puissance. Il est ici également question de rappeler que les caractéristiques du jeu (effectif de 10/12 joueurs) favorisent le caractère parfois décisif du recrutement, le choix de quelques joueurs d'exceptions ou prometteurs pouvant en effet dynamiser une formation sur le plan technique et tactique.

« Si tu veux, Pierre Seillant est un homme qui ne raisonne jamais en disant : « c'est bien ou c'est mauvais », Pierre Seillant est un homme qui raisonne en disant : « il faut ou il ne faut pas », donc à partir de là…qu'il ait après, lui, des sautes de tension, des coups de cafard, de nostalgie…certainement. La différence de Pierre Seillant…c'est que lui, il a su que la Moutète c'était pas possible, il n'a pas oublié mais il a fait une croix et il a dit : « il faut passer à autre chose ! » et il est passé à autre chose ! L'ouverture des frontières lui a fait perdre l'identité complètement régionale de son équipe…il n'y avait pas d'autres solutions, si on voulait rester Européen, si on voulait rester au plus haut niveau Français, il fallait suivre…donc si tu veux c'est quelqu'un qui se sert de l'Histoire mais qui ne se retourne jamais sur le passé…jamais ! Lui, l'Histoire le pousse à avancer…lui, les mots : regrets, les mots « ah, c'est dommage », les mots nostalgie, ils ne transpercent jamais. Je ne dis pas qu'ils n'existent pas mais ils ne transpercent jamais et il ne les montre jamais…et il avance, il avance (insistant) parce que…c'est le plus compétiteur de nous tous. Il est constamment à la recherche des solutions aux problèmes qui vont venir…et là, il a vu venir le coup donc pan !…il a anticipé la venue à Pau…extraordinaire, il a vu venir ces gros budgets, cette inflation galopante, les Grecs, les Turcs, les naturalisations à tout va, les Bosmans, les contrats, le Pana[12] et tout… et lui tout de suite, qu'est ce qu'il a fait ? Il fait venir les deux Piétrus qui ont explosé, c'était pas écrit mais bon, qui ne tente rien n'a rien et lui il a quand même le nez pour les choisir…il fait le pari Drozdov, il fait le pari Boris Diaw, donc si tu veux, il s'est dit : « avec ces quatre là, j'ai une base qui va me durer au moins 3 ans… ». Et là, aujourd'hui il est déjà dans un plan suivant de savoir comment il va nous faire passer le cap de ces jeunes que l'on ne gardera peut-être pas ad vitam aeternam parce qu'ils ont un destin promis beaucoup plus haut … » (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

En effet, sa personnalité incarne ce club issu du patronage qui, dans une période critique (fin des années 80) durant laquelle émerge la possibilité de la disparition progressive du

[12] Il s'agit ici du Panatinaikos d'Athènes, club grec de référence au niveau européen en matière de puissance financière.

club au plus haut niveau, se transforme en une institution extrêmement professionnelle à tous les niveaux (sportif, économique, marketing).

« Le passage à Pau, ce fut un changement énorme et c'est sûr qu'à partir de là, il y a un côté « buisness » qui fait que les relations avec les joueurs deviennent complètement différentes et que…tout devient professionnel tout d'un coup quoi, c'est pas une transition, c'est pas une évolution…c'est une révolution ! à Orthez, il y a Pierre Seillant et puis une équipe de bénévoles (…), et puis il arrive à Pau, dans le Palais des Sports et tout de suite il crée trois départements, trois directeurs, un secrétariat à temps plein, un kiné à temps plein, un docteur à temps plein ou presque, donc il y a une sectorialisation des responsabilités et une délégation présidentielle sur certains secteurs… » (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

Sa compréhension fine de ce que nous avons appelé « la configuration historique » (évolutions de la discipline et du marché) l'a conduit à initier des bouleversements de structure pour s'adapter aux contraintes de l'espace. La réussite avec laquelle il a mené à bien ce projet, en partenariat avec André Labarrère, Député-Maire de Pau, loin d'être évident au départ, fait de lui un homme particulièrement respecté et écouté par ses pairs sur le plan national et européen. La stratégie de Seillant a, dans une période clé de l'histoire du club, rencontré une écoute et une compréhension de la part d'un acteur politique, André Labarrère, qui a rapidement évalué l'intérêt pour Pau de soutenir cette stratégie dans l'optique d'un futur développement de l'image de la ville. C'est en réalité la jonction de deux stratégies qui se situent dans des champs différents (sportif et politique) qui a construit cette réussite.

Aussi, le personnage et surtout son mode de fonctionnement relèvent d'une combinaison entre des méthodes (ou des usages) propres à une période que l'on peut qualifier « amateur » d'un club sportif (paternalisme, prépondérance de l'aspect relationnel et affectif, grand attachement aux valeurs « originelles » du sport etc.) et des stratégies de rationalisation efficientes plus en correspondance avec le niveau de professionnalisation du spectacle sportif de haut niveau dans son état actuel.

« (Les joueurs) Ils rentrent dans un club qui n'est pas tout à fait comme les autres, et qui vaut surtout par son engagement, sa générosité et son respect des valeurs sportives, et c'est tout quoi ! Le sport est porteur de vertus qu'il faut respecter et appliquer ». (Pierre Seillant)

Les joueurs confirment officiellement ce type de fonctionnement. Cette perspective est certainement un des éléments centraux de ce que nous appelons socialisation ou « localisation » des acteurs, à un point que cette conception du sport vertueuse, familiale, unificatrice est incorporée par les anciens du club qui, à leur tour, initient les nouveaux

joueurs. Ainsi, les acteurs qui éprouvent des difficultés à intégrer cette socialisation font rarement de longs séjours au sein de l'effectif du club.

« Je ne vais pas dire que Pierre Seillant, c'est le papa de tout le monde mais c'est presque ça donc il veut vraiment que Pau soit à l'image du coin, que l'Élan colle à cette l'identité, que l'Elan représente un club familial avec le patriarche et ses enfants qui jouent pour lui. Tout le monde le sait à peu prés que ça se passe comme ça, on a toujours dit que Pierre Seillant maternait ou plutôt « paternait » ses joueurs ». (Cyril Julian, joueur français de l'Élan Béarnais)

« Quand on passe les portes du palais des sports, il y a les gens qui sont là au quotidien, pour encourager, pour soutenir dans les moments difficiles, il y a les gens qui épaulent, avec le président qui a un rôle de catalyseur, c'est lui qui gère, c'est le chef de famille qui donne le tempo…quand ça va il sait se faire discret, quand ça ne va pas, il sait se montrer ! » (Didier Gadou, joueur de l'Élan Béarnais)

« Nous, d'une façon générale, on a gardé, surtout de par la présence d'un homme, une forme d'humanisme qui se retrouve dans les contrats, dans la mise en place des contrats, dans la rotation de joueurs, dans les évictions de joueurs même…quand on se sépare d'un joueur ça se passe quand même toujours à peu prés bien quand on sait que dans ce milieu là, avec les sommes d'argent brassées, ça se passe toujours mal ! » (Claude Bergeaud, entraîneur)

« C'est certainement qu'il se passe quelque chose à Pau, quelque chose qui ne se passe ailleurs et cela ça tient effectivement à la personnalité de Pierre Seillant et à la philosophie qu'il a donnée à son club et dont tout le monde est le relais. Pierre a un rapport avec les joueurs qui est extraordinaire de professionnalisme mais en même temps de paternalisme et donc c'est sûr que les joueurs sont un petit peu stupéfaits de voir un président rigoler et plaisanter avec eux et puis de temps en temps passer dans le bureau pour parler de choses sérieuses…ça se passe de façon linéaire, il n'y a pas de « attention, le patron arrive », ça n'existe pas ! Beaucoup de choses tiennent quand même à lui… » (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

« Il construit son équipe avec passion, il vit les matchs intensément, peut-être pas comme un chef d'entreprise mais d'abord comme un supporter parce qu'il aime nous voir gagner. Bon après bien sûr si ça ne va pas, il met un coup de poing sur la table et c'est son rôle de président mais c'est plus fort que ça, lui le dit lui-même : il aime ses joueurs, je sais que ça lui fait aussi mal que nous quand on perd des matchs ». (Didier Gadou, joueur français de l'Élan Béarnais)

« Cela, ça fait partie de mon personnage et de ma perception du sport. Bien que tout ça soit devenu extrêmement professionnel, pour moi, ça reste quand même du sport, un spectacle… et un spectacle ne peut se dérouler que dans un certain confort, une certaine ambiance. Je suis quelqu'un qui aime bien raconter des histoires, faire rire les gens à table… j'aime les joueurs, j'aime les artistes et ce spectacle qu'ils produisent. Et puis mon Dieu, je leur parle un peu comme à des enfants, ce n'est pas du paternalisme, enfin, ça l'est un petit peu, c'est le terme à la mode…moi, je crois que je les considère comme des grands enfants et je fais avec eux un petit peu pareil qu'avec les miens. Ma femme dit toujours : « tu as là-bas les fils que tu n'as pas eus avec moi ! », j'adore les joueurs effectivement, pour moi ce sont des artistes et je le répète, j'ai beaucoup de respect pour les artistes ». (Pierre Seillant, directeur exécutif)

On retrouve par ailleurs dans le discours du président relatant l'affection et l'admiration qu'il éprouve pour ses joueurs, l'illustration de la théorie du « garçon

manquant » fréquemment utilisée dans les travaux sur le rôle des pères dans le processus de socialisation des filles (Theberge, 1995*a* ; Saouter, 2000 ; Mennesson, 2005*b*).

Ce mélange, aujourd'hui atypique, du fait d'une raréfaction des acteurs ayant connu cette période « amateur » de clubs désormais professionnels, n'est pas étranger à la continuité identitaire observable dans le cas de l'Élan Béarnais. En réalité, tout se passe comme si la présence de Pierre Seillant garantissait la pérennité de cet héritage « historique » né durant les années orthéziennes du club.

« Tant qu'il sera là, il sera le garant de certaines valeurs de l'Élan Béarnais, des valeurs qui font que dès qu'on parle de l'Élan Béarnais, on dit : « Pierre Seillant », on dit : « la durée », « l'art c'est de durer ! », des choses toutes simples qui font qu'on est toujours là, année après année. C'est vrai que les gens aiment bien les champions… et on est champions assez souvent mais les gens aiment bien aussi une image positive et je crois qu'à travers la personnalité du président, le club véhicule une image positive ». (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

La forte implication personnelle du « Prési » à ce niveau révèle l'importance de ce facteur identitaire à ses yeux.

« On a, à travers l'histoire, une identité de jeu, une identité de vie, qui feront toujours que l'on essaiera de prendre des joueurs qui sont à la fois… des joueurs et des hommes. Chez nous, il n'y a pas de mauvaise tenue, il n'y a pas de débordements ni sur le terrain ni même en dehors. On fait attention à respecter les autres, mais on demande aussi à être respecté, accompagné ». (Pierre Seillant)

« Ceux qui viennent ici, on leur explique un peu où ils mettent les pieds. Ils voient le mini-musée que l'on a crée dans le couloir, ils s'imprègnent souvent vite de l'histoire et puis je leur fais un petit discours quand ils arrivent, je leur parle en tête à tête. Il faut qu'ils comprennent que quand ils arrivent à Pau, ils n'arrivent pas sur Mars ou sur la lune quoi ! Ils arrivent sur un lieu de vie sympathique, dans un cadre agréable et naturellement, les joueurs respectent ça et démontrent une envie certaine de jouer pour nous. Ceux qui ne respectent pas ce contrat moral ne font pas de vieux os… » (Pierre Seillant)

Il n'est dès lors pas étonnant d'observer certaines réserves quant aux évolutions de la discipline, notamment en matière d'économisation et d'internationalisation, dans son discours.

« Aujourd'hui, nous sommes essentiellement devenus des gestionnaires et qui dit gestion dit rendement… ou rentabilité, une certaine attitude à adopter qui fasse que l'on ait des résultats sur le terrain, en s'asseyant parfois un petit peu sur les sentiments, on devient de plus en plus exigeant avec les joueurs, qui eux aussi le sont devenus par rapport à nous. Ils ont des contrats substantiels, des agents pour les négocier… donc ce qui avant se faisait directement avec eux se fait aujourd'hui via l'intermédiaire d'agents. A partir de là, le rapport a un petit peu changé ; moi, j'essaie de conserver une présence auprès des joueurs, d'être souvent près d'eux mais effectivement, le temps passant, les mœurs évoluant, on arrive effectivement à l'heure actuelle à un rapport « employeur/employé », ça ne me plaît pas trop mais c'est comme ça ! Mais ce sont les joueurs qui nous y ont poussés en prenant des agents… quand on a un agent en face, ça devient un peu différent ! » (Pierre Seillant)

« Aujourd'hui, en Europe, tout est « open », on peut prendre autant de joueurs Européens que l'on veut, sur 12 joueurs, on peut aligner une équipe sans Français… 10 joueurs communautaires et 2 étrangers Américains ou autre. On peut dès lors jouer sans Français dans l'équipe et ça… c'est catastrophique ! Pour moi, c'est une aberration mais c'est ça ou disparaître, c'est suivre ou mourir. Des années après, on se retrouve dans une situation similaire, on était parti d'Orthez vers Pau pour survivre, et bien aujourd'hui c'est pareil, c'est suivre ou mourir ! Alors on suit, à contre cœur certes… » (Pierre Seillant)

Tout se passe donc comme si le « système » ou le mode de fonctionnement du monde sportif contemporain (augmentation de la distance joueurs / dirigeants, évolution des rapports de pouvoir) s'impose à Seillant sans toutefois altérer sa conception originale d'inspiration « amateur » (ou son « habitus sportif »). Cette coexistence chez le « Prési » d'un ensemble de dispositions acquises qui continuent à fonctionner au niveau « éthique » avec un « habitus sportif entreprenarial » aboutit chez lui à la construction de ce que Bourdieu dénomme un « habitus clivé » (Bourdieu, 2001).

Le changement de statut de Seillant en 2003 (il est désormais directeur exécutif) n'a en rien altéré son influence en qualité de décideur majeur de l'Élan (évidemment les décisions importantes sont prises de manière collégiale avec l'actuel Président Alain Béral).

Cette personnalisation à l'extrême (on peut même dans ce cas parler de « psychologisation » tant la personnalité de Seillant semble incontournable à la fois dans le discours de la grande majorité des acteurs du club mais également dans les aspects décisionnels) qui fait la force de l'Elan Béarnais à la fois dans l'espace local mais également dans le milieu du basket-ball national et international, semble cependant soulever certaines inquiétudes dans la perspective d'un futur retrait du « gardien du temple ».

« Je crois qu'aujourd'hui, il est difficile de savoir comment on va perdurer au départ du président Seillant. La difficulté, c'est que le président, c'est une entité globale… personne ne pourra être Pierre Seillant, ni Didier Gadou, ni Claude Bergeaud, ni Frédéric Fauthoux, ni Gérard Bouscarel, ni personne ! On aura certes les qualités humaines mais peut-être pas la capacité à pouvoir gérer, dans la difficulté, les événements comme l'a fait le président Seillant. Quand il été en difficulté à Orthez, il a pensé à Pau ; quand il a été ici, il a toujours eu… ce que certains appellent des idées d'avant-garde. Non, non, c'étaient des idées du moment, elles n'étaient pas si avant-gardistes, c'étaient dans l'instant, comment pouvoir se relever dans une situation, comment gérer le départ des « stars » quand l'arrêt Bosman a tout pété, tout le monde voulait partir à l'étranger… qu'est-ce qu'il fallait faire ? Là, il s'est dit : « tiens, Claude Bergeaud me propose ça, est-ce c'est pas la meilleure solution ? ». Et pendent 2 ans, il a réfléchi, il a cogité, il est venu voir, il a assisté à tous les matchs des espoirs, le cas Boris Diaw… pendant 1 an on a bataillé pour la venue de Boris Diaw, avoir vraiment une capacité d'anticipation mais pas vraiment d'avant-garde, la formation ce n'est pas d'avant-garde ! Le football, ça fait 50 ans qu'ils font de la formation ! Il a eu cette capacité, est-ce que les Gadou, Bergeaud, Fauthoux, Bouscarel auront la capacité de le faire à un moment donné, est-ce que nous, on aura l'anticipation ciblée et juste…Dieu seul le sait ça ! » (Claude Bergeaud, entraîneur)

« Aujourd'hui, j'incarne le club par définition puisque je suis le président depuis 36 ans, que je suis encore là et ce n'est pas par hasard, je vais voir les sponsors, je vais batailler… je suis donc aussi un point de faiblesse pour l'avenir. Le club s'en remettra, ils feront différemment, c'est tout… (…) Vous voulez savoir si je suis inquiet quant à l'avenir de l'Elan ? Si pour perdurer, il faut passer par la prise de contrôle d'un grand groupe financier comme c'est le cas déjà ailleurs, moi, je serais tout à fait d'accord ! On ne peut pas rêver, on arrive à une époque… on y est même déjà, où l'économie guide le sport. Il faut savoir ce que l'on veut, soit on veut uniquement participer et là, on arrivera toujours à se débrouiller mais il faudra abandonner des « rêves de grandeur », ou alors on voudra perdurer au plus haut niveau et auquel cas il faudra trouver des moyens et ces moyens, hormis les investisseurs privés, je ne sais pas où on va les trouver. Si j'arrêtais du jour au lendemain, il y aurait certainement plus qu'un soubresaut dans l'économie du club. On n'en est pas encore là, j'espère durer encore un peu et puis par la suite, les gens vont comprendre qu'il faut évoluer et voir les choses autrement. Je peux difficilement vous répondre même si, au fond de moi, j'ai des craintes… Des craintes parce que je suis à la fois la force du club et une faiblesse, une force depuis 35 ans et une faiblesse par rapport justement aux 35 prochaines années ». (Pierre Seillant)

La réussite à la fois sportive et « identitaire » de l'Élan Béarnais doit donc beaucoup à la cohérence des décisions et du discours du Président Seillant qui a su, parallèlement à son club, s'adapter à la configuration actuelle du spectacle sportif sans pour autant négliger cette « identité-club » dont il admet sans détour qu'elle est aujourd'hui son « fonds de commerce » mais qui au fond est viscéralement liée à cet acteur.

Il est donc nécessaire de « thématiser » ce « système Seillant », construit sur une trentaine d'années (prise de fonction en 1967), qui s'impose par son efficacité et sa capacité à maintenir une « éthique » originelle tout en permettant de s'adapter aux contraintes du marché du basket-ball international. On repère en effet plusieurs processus historiques assurant la stabilité de ce système exerçant son pouvoir à travers sa capacité à créer une culture d'entreprise, qui aboutit à ce que l'ensemble des acteurs développe le même point de vue et adhère à un processus complexe. Notons que ce pouvoir ne s'exerce pas de « haut en bas » mais prend plutôt une forme « immanente » à la structure (Foucault, 1975).

I.1.2 – Les collaborateurs : des experts « locaux »

Nous avons déjà évoqué le professionnalisme total dans lequel avait basculé le club en passant d'Orthez à Pau. Cependant, quand bien souvent ce bouleversement est synonyme de rupture avec un passé amateur, la transition fut ici habilement négociée autour de la personnalité de Seillant.

« Mon attitude aujourd'hui est toujours un petit peu paternaliste, j'aime bien parler avec eux, les côtoyer, mais il faut dire que la différence d'âge fait qu'aujourd'hui, on ne peut plus avoir les mêmes pôles d'intérêt que l'on avait il y a 30 ou 35 ans avec eux. Le gestionnaire a pris le dessus, j'ai tendance maintenant… enfin j'ai tendance, je suis dans l'obligation de raisonner un peu différemment, il y a une pression que j'exerce sur le staff et sur les joueurs, qui est un peu différente de celle du passé… » (Pierre Seillant)

Désireux de ne pas rompre brutalement avec le passé du club, Pierre Seillant a veillé à conserver dans son entourage une grande partie de ceux qui l'accompagnaient du temps d'Orthez. Ainsi, au secrétariat comme à la direction technique, on ne retrouve à l'heure actuelle que des acteurs profondément liés au club, se nourrissant d'une relation qui dépasse largement celle qui unit classiquement un employeur et ses employés. Nous sommes en présence d'une volonté affichée de rationaliser la gestion des ressources humaines, le Président entretenant une relation personnelle profonde avec ses collaborateurs.

« Oui, il y a une relation employeur / employé, on ne rigole pas tous les jours mais c'est vrai que les valeurs traditionnelles et j'allais dire…hormonales de l'Élan Béarnais font que c'est pas « aide-toi et le ciel t'aideras ! », c'est d'abord un président qui s'est entouré de gens qu'il connaît bien pour la plupart, avec lesquels il y a une longue histoire en commun. Bon, moi j'en fais partie donc si tu veux au-delà de la relation employeur / employé, il n'y a pas une épée de Damoclès permanente qui pèse sur ta tête, c'est vrai qu'il y a une convivialité, une chaleur humaine, une joie de travailler, c'est un peu une mutuelle interne dans laquelle les problèmes de chacun ne sont pas indifférents aux autres… » (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

« Je crois que le président s'est entouré de gens qui étaient en osmose avec son mode fonctionnement sur le plan des relations humaines. Il n'a pas pris des personnes qui pouvaient entraver une bonne marche et une image à dimension humaine de son club ». (Claude Bergeaud, entraîneur)

« J'ai donc choisi des gens imbibés de l'histoire du club, de la nature béarnaise, et en qui j'avais confiance. Ce que l'on faisait de façon artisanale, on l'a réalisé beaucoup plus scientifiquement pour optimiser tous les secteurs à la fois ». (Pierre Seillant – Maxi-Basket Novembre 2001, p. 14)

L'actuel directeur sportif Gérard Bouscarel, ancien journaliste proche du club depuis plus de 25 ans, était, selon ses propres termes « vacciné Élan » avant même de devenir, depuis le déménagement à Pau, le bras droit de Pierre Seillant.

« L'Élan, je le connaissais sur le bout des doigts, ça faisait quand même depuis 1973 que j'allais à la Moutète, que je ne loupais pas un match pour le journal, que j'avais eu la chance que le président me prenne en amitié et donc… si je suis ici c'est parce que j'étais vacciné Élan ! » (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

De la même manière, lorsque Claude Bergeaud, actuel sélectionneur national et ancien cadre d'un club dont il est toujours très proche (il occupa les postes d'entraîneur adjoint, d'entraîneur en chef et de responsable de la formation), évoque la relation qui le lie à l'Elan Béarnais, on apprécie mieux le « poids » de cette socialisation interne historique.

« Le fait d'avoir un jour été sollicité lorsque le club est venu ici à Pau, ça a été plus que la proposition d'un travail, ça a été surtout la position de quelqu'un qui épousait une cause régionale, à savoir la défense du patrimoine basket de la région avec tout ce que ça comporte comme valeurs identitaires : perdurer dans les Larrouquis, les Hufnagel, les Roger Duquesnoy, les Bisséni et tout ça (joueurs emblématiques du club dans les années 70/80),

c'était rentrer un petit peu en étant le tout petit de la famille…donc, aujourd'hui, je ne sens toujours pas que je fais un métier, c'est pas un métier, c'est une occupation à temps…plus que plein mais qui est plus un sacerdoce parce qu'on y est tout le temps 365 jours par an mais ça reste tout de même la volonté farouche de défendre des choses, tu vois, c'est pas du tout une relation employeur/employé quoi ! » (Claude Bergeaud, entraîneur)

Depuis que l'Elan Béarnais d'Orthez est devenu l'Elan Béarnais Pau-Orthez, l'ensemble du personnel recruté par Seillant entretient un lien plus ou moins direct avec le club ou la région : « anciennes gloires », personnes natives du Sud Ouest ou impliquées dans les entreprises locales, cadres techniques issus de clubs du bassin palois. Cette stratégie de « localisation » des experts facilite bien évidemment l'incorporation des valeurs du club.

« Le fait que tu voies dans le staff, il y ait quand même Paul Henderson, Didier Gadou, Paco Laulhé d'Amou, Bergeaud de Toulouse…bref, dans le staff, il y a quand même une forte régionalisation du personnel. Après même dans les choix du personnel, je sais pas si c'est le hasard… c'est trop, Eric Sidobre, directeur administratif, Palois ; plein de mecs prennent des directeurs administratifs sur dossier, à Strasbourg, ils prennent un mec de « tataouine les oies » à 800 bornes de là. Au marketing, ancien d'Orthez, on le remplace, la fille, elle est de Saint-Gaudens et pourtant elle est d'Havas, elle bossait à Barcelone, à Paris … elle est de Saint-Gaudens. Quand Eric Sidobre va partir, qui on va prendre, Pierre Olçomendy, il est d'Oloron. Tu vois il y a quand même un hasard quoi… mais est-ce que c'est le hasard ? Et tout ça autour d'un homme, c'est lui qui fait les choix du personnel alors…il coopte parce qu'il demande un peu à tout le monde mais quand même… » (Claude Bergeaud, entraîneur)

La mise à distance de la relation « employeur – employé » oriente le système vers un fonctionnement patriarcal très efficace car obéissant à des règles et des normes construites par l'adhésion à des valeurs « incorporées » au cours des trajectoires à la fois sportives et professionnelles des acteurs. Le « pouvoir » de Seillant est d'autant plus puissant qu'il exprime une dynamique historiquement élaborée sur l'éthique de la « vocation » et de la « conversion » aux valeurs du basket-ball « local » (Weber, 1904).
En fait, il s'exprime dans ce cas une forme de « localisme » historicisé favorisant l'insertion du club dans le processus d'internationalisation du marché sportif. On retrouve ici une application remarquable de la thématique du « local » au service de l'internationalisation. En d'autres termes, on accepte les contraintes du « marché », à contrecœur, mais de façon redoutablement efficace sur le plan identitaire.

De même, lorsque le président Seillant, confronté à un problème juridique (il cumulait les fonctions de directeur général de la société et de président du conseil d'administration, cas de figure que la loi n'autorise plus) et soucieux de préparer sa succession, doit choisir de fait, un « nouveau » président, il n'oriente en aucun cas son choix vers une personnalité extérieure au club, à son environnement et à sa région. Ainsi,

Alain Béral, ex-PDG d'un grand groupe industriel français, grand amateur de basket-ball, supporter du club de longue date et fortement lié à une région dont est originaire sa belle-famille, succède au poste de président à Pierre Seillant, devenu directeur exécutif en janvier 2003 (il est toujours le « président moral » mais n'a plus administrativement ce statut). Ce choix ne suscitera guère d'étonnement dans l'entourage du club.

« Alain Béral le président de Quick, il partage viscéralement la passion du basket. Voilà un homme qui est capable de mettre beaucoup d'argent dans le basket, évidemment il sait où va son argent… mais de mettre en même temps que son argent une passion au service du basket. C'est un problème d'homme ! » (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

On retrouve dans ce choix l'idée de la relation chère à Seillant entre « éthique sportive » (attachement à l'activité et à la région) et « éthique entreprenariale », son successeur présentant une trajectoire professionnelle comparable à la sienne (à la fois un gestionnaire qui a fait ses preuves dans le monde de l'entreprise et un connaisseur du basket « régional »). Dès lors, cette situation, qui aurait pu s'avérer délicate à gérer, tant la succession (pour l'instant symbolique) du Président soulevait bien des interrogations, aboutit finalement à un épilogue sans remous. Afin d'assurer une fois de plus une transition « en douceur », Seillant reste au club et assume toujours les tâches qui étaient les siennes tout en sensibilisant son successeur, officiellement président du club, aux pratiques du milieu.

I.1.3 - Le recrutement des joueurs et entraîneurs : « prendre des joueurs et des hommes » [*sic*]

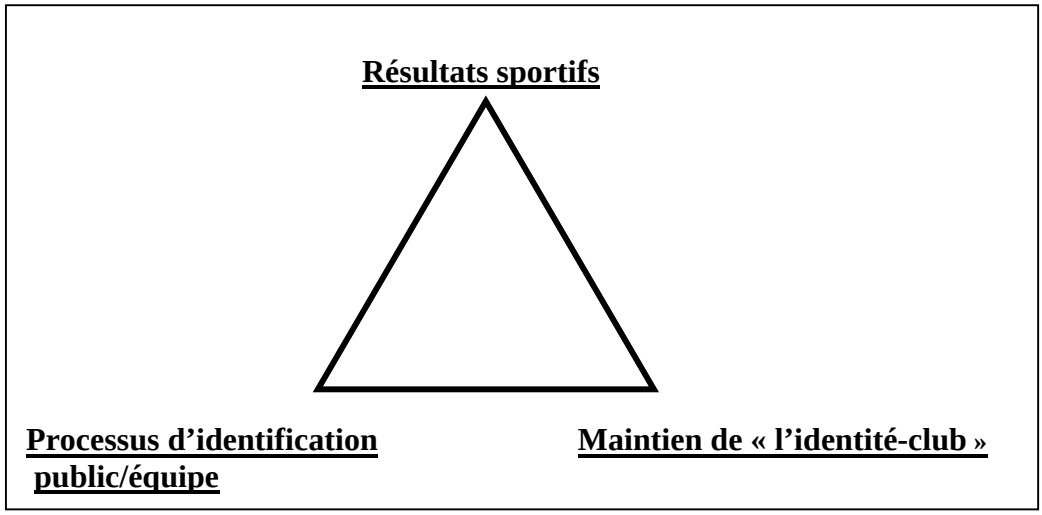
Le recrutement des joueurs et des techniciens est un point particulièrement sensible dans la problématique de la construction du statut du club notamment dans l'espace local.
L'objectivation de la présence d'une « identité-club » à l'époque orthézienne ne suscite pas de questionnement du fait d'un recrutement extrêmement local. En revanche, elle est, depuis quelques années, au centre des débats, compte tenu des exigences du spectacle sportif professionnel et de l'internationalisation croissante dont il fait l'objet.
La pérennité de « l'identité du club » (c'est-à-dire être reconnu dans la continuité) implique une sensibilisation certaine de ses principaux acteurs, notamment les joueurs.

« On est parti sur un concept qui est difficile à tenir, à savoir maintenir une certaine identité locale, régionale, avec des joueurs issus du cru… il y en a encore 3 ou 4. Mais bon, la tendance maintenant au plus haut niveau c'est de prendre des joueurs d'un peu n'importe où, l'Europe est ouverte, elle est « open » et on ne peut pas espérer monter ici une équipe avec sept Béarnais, deux Basques, deux Landais et un Gersois même si on en a encore quatre ou même cinq. C'est le chant du cygne… je crois que plus ça ira et moins on aura d'identité locale. Par contre on a, à travers l'histoire, une identité de jeu, une identité de vie, qui feront toujours que l'on essaiera de prendre des joueurs qui sont à la fois… des joueurs et des hommes ». (Pierre Seillant)[13]

Les caractéristiques du « marché » conduisent à une re-problématisation de la notion « d'identité » dans les sports collectifs professionnels, cette dernière n'est plus en effet objectivée dans l'origine des joueurs mais dans « un style de jeu » et des « modes de vie » reconnus et appréciés (les travaux de Bromberger concernant le football soulignaient déjà ce phénomène dès le début des années 90).

Les dirigeants doivent gérer un triptyque délicat car le recrutement doit déboucher sur des résultats sportifs honorables sans mettre en péril les rapports public/équipe et « l'identité du club » (Cf. figure 26).

Figure 26 : Le « triptyque de la réussite » pour l'Élan Béarnais



L'ampleur de la tâche est d'autant plus grande à l'Elan Béarnais que la réalisation de ces trois objectifs revêt une importance capitale aux yeux du public et conditionne son statut dans l'espace. En effet, la perte de l'un d'entre eux aurait de graves conséquences qui pourrait se traduire par une certaine désaffection du public. Si ce dernier se rend en masse au *Palais des Sports* depuis une quinzaine d'années, c'est justement parce que le club a su présenter jusqu'à présent une habile combinaison de ces trois aspects.

[13] Le discours de Pierre Seillant, à propos de l'identité de son club est le produit d'une grande expérience, son argumentaire se nourrissant en quelque sorte de travaux tels que le nôtre qui renforcent sa stratégie.

« Maintenant, il faut trouver l'équilibre parce que je pense que 6 Russes, 2 Yougos, 2 trucs… à Pau, ça ne marchera pas ! Ou à une condition : gagner la Coupe d'Europe ! Là on va te dire : « chapeau ! » mais il faut gagner la Coupe d'Europe et tu n'es pas sûr de le faire ! » (Claude Bergeaud, entraîneur)

On retrouve dans le discours de Bergeaud une certaine homologie avec les attentes des spectateurs dont nous avons préalablement vu qu'ils « tolèrent » une internationalisation massive de l'équipe uniquement au prix de performances sportives d'envergure.

« Il est clair que si nous allons régulièrement voir Pau… c'est parce que les dirigeants ont su quasiment chaque saison construire des équipes qui nous ressemblaient, avec des gagneurs, des joueurs qui ne trichaient pas sur le terrain. Quelle que soit la nationalité… maintenant on en a pris notre parti, il faut des joueurs qui montrent leur implication et leur fierté de porter ce maillot ! » (Micheline V. supportrice, 61 ans)

« Et puis c'est un cercle infernal parce que monter une équipe hyper cosmopolite… elle doit être programmée pour gagner, si tu ne gagnes pas avec ça…t'as une désertification qui se fait autour et qui est souvent immédiate, le Pana l'a vérifié ! L'année où ils conservent un seul Grec dans l'équipe, ils ont 200 abonnés, ils ont une grève de leur public… C'est vraiment réjouissant non ? » (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

L'adoption de cette stratégie de recrutement est en quelque sorte « nourrie » par les échecs connus à ce niveau par certains grands clubs à l'échelle nationale ou européenne.
Il est désormais acquis que pour rivaliser avec les meilleures formations continentales, voire hexagonales, il devient délicat voire impossible d'aligner une équipe essentiellement composée de joueurs français et de deux seuls étrangers (comme cela était encore le cas jusqu'au milieu des années 90). Le réservoir national, en terme de potentiel, ne le permet pas et les élites françaises s'expatrient pour des raisons financières évidentes. Il faut dès lors composer avec une forte présence étrangère au sein de l'effectif et être en mesure de légitimer cette stratégie.

« J'aurais préféré que Bosman (joueur de football belge à l'origine de l'arrêt portant son nom) n'existe pas ou en tout cas qu'il n'aille pas au bout de sa pensée. Certes, on ne peut pas lui donner tort puisqu'il a été exploité par son club pendant des années en Belgique donc il est allé au bout, il a fait péter le système (…). On peut dès lors jouer sans Français dans l'équipe et ça, c'est catastrophique ! Pour moi, c'est une aberration mais c'est ça ou disparaître, c'est suivre ou mourir. Des années après, on se retrouve dans une situation similaire, on était parti d'Orthez vers Pau pour survivre, et bien aujourd'hui c'est pareil, c'est suivre ou mourir ! Alors on suit, à contre cœur certes… » (Pierre Seillant)

On retrouve une fois de plus dans le discours de Seillant ce « poids » du marché du basket-ball international professionnel. Il convient alors de « s'adapter sans perdre son âme » en s'appuyant sur trois éléments centraux dans la stratégie du club : la

communication, le maintien de joueurs « symboles » et le processus de localisation des nouveaux arrivants (en particulier les recrues étrangères).

I.1.3.1 – Communiquer pour légitimer le recours à « l'international »

La rationalisation de cette stratégie d'accomplissement s'accompagne bien évidemment d'une stratégie de communication. Il est en effet indispensable que cette conception rationnelle des joueurs et des dirigeants soit légitimée par le public.
Dans cette optique, un « travail de fond » sur le plan de la communication est entrepris par l'équipe dirigeante qui insiste, notamment dans la presse locale et la presse spécialisée, sur la nécessité de recruter à l'étranger pour « survivre » et assurer une continuité dans les résultats sportifs du club. Comme nous le verrons ultérieurement, les campagnes publicitaires du club (slogans et iconographie) objectivent également cette stratégie.

La difficulté réside ici dans le fait d'être obligé de diversifier le recrutement sans pour autant porter atteinte à une certaine image locale du club. Pour ne pas prendre ce « risque identitaire », Pierre Seillant s'efforce de maintenir dans son effectif quelques joueurs « locaux », symboles du club auprès du grand public. Bien évidemment, seul le haut degré d'expertise des « locaux » autorise ce type de recrutement (la génération des frères Gadou, Fred Fauthoux voire par la suite Fabien Dubos ou encore le bordelais Diaw). La volonté de réunir dans le centre de formation les meilleurs jeunes de la région participe bien sûr de cette stratégie en faisant l'hypothèse que quelques uns seront un jour susceptibles d'intégrer l'équipe fanion à l'instar de leurs aînés.

I.1.3.2 – Le maintien des joueurs « locaux » : une inscription identitaire objectivée

« C'est une volonté... une volonté d'identification et de respect par rapport à tout, à l'histoire, à votre appartenance, par rapport à nos valeurs…c'est fondamental dans l'esprit d'un club comme l'Elan Béarnais dirigé par Pierre Seillant, c'est fondamental de résister à l'invasion. Je ne pense pas que Pierre puisse être le président d'une équipe où il y aurait 7 joueurs non Français et 3 Français qui cireraient le banc pendant toute la saison…ça ne lui conviendrait pas, ni à lui ni à personne ». (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

« L'Élan a fait ce type de contrat mais c'est assez exceptionnel…je crois que ça peut exister parce que certains sont super adaptés au club, à la ville et la relation entre le club et ce joueur va au-delà du rendement sportif. C'est comme avec Didier (Gadou), c'est un symbole pour tout le club alors il faut le garder… » (Roger Esteller, joueur espagnol de l'Élan Béarnais)

En fait, le maintien de « joueurs symboles » constitue un vecteur puissant d'objectivation du local. Les propos des joueurs « locaux » relaient « naturellement » ce constat :

« C'est vrai qu'après 20 ans, je rappelle un petit peu …le témoignage du passé, le pourquoi de cette salle parce que le palais des sports n'est pas le fruit du hasard. Le Maire l'a monté parce qu'il existait une belle équipe depuis déjà des années à Orthez. Rappeler aussi que si des trophées ont été gagnés c'est parce que des joueurs se sont battus, rappeler que si Pau-Orthez est reconnu en Europe c'est parce que cela fait des années qu'il y participe, qu'il a gagné des matchs importants et qu'il a su en faire tomber des « gros ». Oui, je suis un témoin du passé ». (Didier Gadou, joueur de l'Élan Béarnais)

Ainsi, les frères Gadou (Didier est aujourd'hui entraîneur de l'Elan et son frère Thierry est revenu à l'Élan pour achever sa carrière), Frédéric Fauthoux (encore en activité) ou Paul Henderson (staff technique) présentent des records de fidélité au club. Le maintien des « fidèles » dans l'effectif ou dans l'entourage de l'équipe s'apparente donc à une reconnaissance de la valeur du « local », l'attachement au club étant dans cette perspective perçu comme un facteur de stabilité et de continuité. Comme nous le verrons, le système fonctionne parce qu'il génère du profit pour ses membres. Véritable « tremplin » pour certains acteurs (joueurs et entraîneurs) aspirant à évoluer dans des championnats plus prestigieux (et plus rémunérateurs), il constitue également un gage de continuité pour les « figures » locales.

« L'Élan sait se souvenir des joueurs qui ont porté fièrement son maillot, c'est une famille ! Pas comme à Limoges quand on voit comment ils ont jeté Dacoury ! On retrouve ça dans les clubs nordistes style Nancy, Gravelines où l'on retrouve cette filiation et cet attachement affectif aux clubs ». (François T. supporter, 40 ans)

Ce profit s'opérationnalise dans des situations précises, l'efficacité de ce fonctionnement pour les supporters étant bien souvent démontrée par opposition à celui de ses rivaux. Ainsi, François T., fustige le manque de reconnaissance du concurrent historique, le CSP Limoges, qui n'a pas conservé dans son effectif ou dans son staff Richard Dacoury, joueur emblématique de ce club ces vingt dernières années, parti achever sa carrière à Paris au milieu des années 90 (avant la mise en redressement judiciaire du club et sa rétrogradation).

La volonté affirmée de maintenir une présence « locale » au sein de l'effectif est tout aussi perceptible dans les choix en matière de cadres techniques. Si comme Claude Bergeaud (au club depuis le début des années 90, originaire de Pamiers) ou Jacky Commères (entraîneur adjoint, d'origine gersoise), tous les techniciens ne sont pas

originaires de la région, ils partagent en revanche une parfaite connaissance du club (Frédéric Sarre, entraîneur ayant succédé à Bergeaud avant d'être lui-même remplacé par Didier Gadou, fut entraîneur adjoint de 1992 à 1996). Dans certains cas, l'adhésion aux « valeurs » du club apparaît même comme un véritable leitmotiv. La stabilité plutôt exceptionnelle des équipes techniques renforce cette représentation d'un club qui aime à s'inscrire dans la durée (depuis la délocalisation vers Pau, les entraîneurs restent en fonction au minimum deux saisons. Cf. Tableau 15)

Tableau 15 : les entraîneurs de l'Elan sous l'ère paloise

Entraîneurs	Durée d'exercice	Indications
Gomez Michel	1990 – 1995	/
Monclar Jacques	1995 – 1997	/
Bergeaud Claude	1997 – 2001	Adjoint de Monclar / responsable de la formation
Sarre Frédéric	2001 – 2003	Adjoint de Gomez, Monclar et Bergeaud
Gadou Didier	2003 – en fonction	Ancien joueur et adjoint de Sarre

« En 35 ans de présidence, Pierre cette année, il va user son 6ème coach, tu t'imagines, c'est fabuleux ! » (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

Claude Bergeaud parlant des conditions de sa nomination comme entraîneur de l'équipe première : « Quand il y a eu quelques embrouilles avec Jacques (Monclar), quand son message ne passait plus auprès des joueurs, il s'est dit : « de toute façon, on n'a plus rien à perdre ! Si je mets quelqu'un de la maison qui se plante, je re-tente quelque chose derrière ! » (Claude Bergeaud, entraîneur)

L'adoption d'une telle stratégie au niveau des cadres et des joueurs locaux rend dès lors plus « acceptable » un recrutement désormais résolument tourné vers l'étranger. Tout se passe comme si la valorisation du « local » se révélait être la condition de l'ouverture aux éléments internationaux. Cette orientation présentée comme « inéluctable » ne fait donc pas disparaître la dimension identitaire ; elle la re-problématise en conduisant les promoteurs du club béarnais à développer une stratégie de « localisation » notamment des joueurs étrangers (Falcous & Maguire, 2005). Si un grand soin est apporté à la sélection des nouveaux « entrants » afin que ces derniers répondent à la fois aux critères sportifs, mais également humains exigés par l'Elan, le caractère très « individuel » du recrutement comporte une certaine part d'aléas, qui nous conduit à insister sur l'important travail de « socialisation » mené par les dirigeants historiques du club et les joueurs « locaux ».

« On arrive maintenant avec internet à avoir un profil de joueur, quasiment depuis ses premiers pas de basketteur jusqu'à ses derniers, on peut savoir si le mec shoote mieux à droite qu'à gauche. Après, le profil psychologique, c'est plus difficile, c'est sûr qu'on se renseigne énormément, on fait le tour mais… tu téléphones au club turc qui a eu Luvkoski (joueur yougoslave de l'Elan), bon à partir du moment où lui a passé une saison catastrophique sur le plan sportif, le sportif et l'humain, c'est lié, le Luvkoski qui shoote à 18 % toute une saison en Turquie ça peut pas être le Luvkoski qu'on voit nous ! Donc les gens en Turquie te disent que c'est un gars renfermé, qui ne s'intègre pas, qui ne pense qu'à ses problèmes. Attends, quand t'es à 18 % c'est sûr que tu ne penses qu'à tes problèmes en te disant : « mais qu'est ce que tu deviens ? », tu as une fausse image ! C'est la limite du système… tant que le mec n'est pas arrivé et tant qu'il n'a pas fait 10 pas dans le Palais des Sports, tu ne peux jamais vraiment savoir si le mec va adhérer. Ce qui est sûr c'est que dès qu'il arrive, le président est là pour l'accueillir, c'est vraiment rarissime si le président n'est pas là alors qu'un nouveau arrive…le mec, il est tout de suite pris en « entretien », pas un entretien d'embauche puisque le mec arrive avec un contrat mais bon (…). C'est très aléatoire : il y a d'abord une adaptation sportive, le feeling sur le terrain, avec les équipiers, le coach, la philosophie et puis l'adaptation à la vie, à une structure, à tout quoi ! Et ça, ce n'est jamais gagné d'avance… » (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

I.1.3.3 - La « localisation» des recrues : persuader pour mieux intégrer

L'attention permanente portée par les dirigeants aux nouvelles recrues facilitent leur intégration au sein de la structure et leur permet d'incorporer rapidement les « usages » du club d'autant que cette stratégie « de personnalisation » des rapports est perçue par les joueurs.

« Si tu veux avoir un taux de chance supérieur pour que le mec s'adapte, il faut quand même quand il arrive de Croatie, de Yougouslavie, de Slovénie, des USA, il faut quand même que le mec ne soit pas lâché dans la nature (…), il faut que d'entrée il sente que la structure est là pour l'aider, si tu veux c'est donner pour recevoir, on ne fait pas ça pour ça mais…c'est induit. Un mec arrive, tiens Pecjinnovic (dernière recrue Croate) arrive, on lui dit pas : « voilà, t'es là… » non, non, il est entouré, épaulé dans toutes ses démarches, ses recherches, ça va de l'acquisition du portable à l'ouverture du compte en banque, à la régularisation des papiers de son épouse… On est, nous, mandaté par Pierre Seillant pour mettre les mecs dans les meilleures conditions pour que tout de suite ils n'aient qu'un soucis, le jeu ». (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

« Ils font tout pour que tu t'adaptes au mieux, que tu trouves vite tes repères…si tu es bien dans ta tête, tu seras performant sur le terrain, c'est évident ! Ce club est très attachant parce qu'il s'appuie sur une bonne gestion des rapports humains , en fait, au départ, bien sûr ils s'intéressent au joueur mais par la suite c'est plus la personne qui les intéresse que le joueur. Ils apprennent à te connaître, ils font des efforts pour multiplier les échanges, s'assurer que tout va bien pour toi…tout le temps : « hé Rod, tout se passe bien ? la famille, la maison ? ». Ils te prennent en charge à 100 %, tu te sens soutenu…et quand tu débarques dans un nouveau club, un nouveau pays, que tu ne parles pas la langue, c'est très important car ça te rend le quotidien plus facile et tu n'as qu'à te concentrer sur ton job ! » (Rod Sellers, joueur américain)

« Il faut qu'il sache qu'il est dans un club où l'on ne fait pas n'importe quoi et lui, lui, s'il est normalement, humainement constitué, il saura à travers ça, qu'il ne peut pas non plus faire n'importe quoi ! » (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

Ce travail de « localisation » des joueurs est matérialisé par le mini musée situé dans le couloir menant aux vestiaires (Cf. image 2). Dans cet emplacement stratégique (ce couloir est le centre « névralgique » du club et donne accès aux divers bureaux et installations du club), les dirigeants ont apposé sur les murs de multiples reliques, photos et trophées retraçant l'histoire si particulière du club. A l'instar du maintien des joueurs locaux, les trophées du club rappellent le passé (et le construisent en quelque sorte), ce type de support étant vrai pour l'ensemble des clubs professionnels quelle que soit la discipline.

« Ceux qui viennent ici, on leur explique un peu où ils mettent les pieds. Ils voient le mini musée que l'on a crée dans le couloir, ils s'imprègnent souvent vite de l'histoire et puis je leur fais un petit discours quand ils arrivent, je leur parle en tête à tête. Il faut qu'ils comprennent que quand ils arrivent à Pau, ils n'arrivent pas sur Mars ou sur la lune quoi ! Ils arrivent sur un lieu de vie sympathique, dans un cadre agréable et naturellement, les joueurs respectent ça et démontrent une envie certaine de jouer pour nous. Ceux qui ne respectent pas ce contrat moral ne font pas de vieux os parce que… je ne dis pas qu'il y a un phénomène de rejet mais bon, d'eux même, ils sentent qu'ils ne sont pas faits pour ce club. Il y a quand même des exigences sur le comportement, sur et en dehors du terrain ». (Pierre Seillant)

« On met en place toute une stratégie de communication, le couloir… c'est pas un hasard, les mecs, tous les jours, quand ils rentrent dans le couloir, les affiches sont là pour leur rappeler que ce ne sont pas « les rois du monde » quoi ! Avant eux, il y en a eu des bons joueurs… et tous les jours, tu y passes et tu y repasses devant ! ». (Claude Bergeaud, entraîneur)

Cependant, contrairement à bon nombre de clubs professionnels, ce musée n'est pas situé dans une pièce réservée mais accompagne au quotidien le « parcours physique » des membres du club. Nous sommes ici dans un cas typique de spatialisation. En fait, l'espace est organisé de manière à « enfermer » le joueur dans « l'histoire objectivée » (ou « l'histoire faite chose »). De plus, les couloirs comme les vestiaires du « temple du basket-ball béarnais » ne sont pas « pollués » par les traces d'autres activités sportives, l'utilisation de la salle étant réservée à l'Elan Béarnais. Cette observation qui peut sembler anecdotique illustre tout de même de manière exemplaire l'effort de sensibilisation aux « usages » du club et semble avoir un effet non négligeable sur les joueurs.

« Moi, j'avais hésité avant de signer ici, pas pendant des semaines mais pendant 2, 3 jours parce que quand tu vas dans un grand club comme ça, ce n'est pas uniquement pour jouer au basket, c'est pour vivre la culture ce club ! Quand j'ai signé à Nancy, là c'était que du basket…ici, c'est du basket plus d'autres choses à côté : le président, tout le monde le connaît, pas en France mais en Europe [*il fait les gros yeux*], il y a une façon de vivre ici, bien sûr on a notre vie privée mais si je vais au Géant [*hypermarché palois*], je suis un joueur de l'élan et les gens le savent. Quand tu mets ce maillot, que tu sois joueur, supporter, dirigeant, gardien de la salle…il y a une exigence, tu n'as pas le choix ! Quand tu entres dans le hall du palais, tout est différent, tu vois les affiches des meilleurs joueurs de Pau : Benkaly Kaba ici, Paul Henderson là…pour un joueur qui vient ici, tu te dis : « c'est pas des blagues ici, ça rigole pas ! » [*l'air visiblement impressionné*] (Derrick Lewis, joueur américain naturalisé français)

Image 2 : Le « Hall of Fame » dans le couloir du Palais des Sports (mini musée)

Au-delà de l'objectivation de l'histoire du club, cette spatialisation façonne une culture d'entreprise fondée sur l'adhésion aux « valeurs » du club et sur une certaine rationalisation du fonctionnement proche de ce que Weber dénomme « la rationalisation en valeur » (« *Tu n'as pas le choix…* » - Derrick Lewis) (Weber, 1904, 1920). Ce travail de localisation des recrues est bien évidemment « relayé » au quotidien par les joueurs emblématiques du club encore en activité (Fauthoux et Gadou notamment).

« J'avais quand même cette garantie, c'est que dans le vestiaire, endroit interdit à toute autre personne que les joueurs, le kiné et Daniel Garcia (concierge de la salle)…même le staff n'y avait pas accès, là où la vie de l'équipe s'exprime, les gars sont assis face à face, les mecs se parlent avant les entraînements et après, eh bien j'avais ce « gardien du temple »qui de temps en temps mettait « un bon coup de tronçonneuse » à un gars qui l'ouvrait un peu trop, qui avait tout vu ou tout fait, français ou américain, ça te remet tout le monde d'aplomb ! Par le passé, c'était comme ça, quand Larrouquis ou Hufnagel parlaient, ça se taisait à côté : « toi, tu as gagné quoi toi avant de venir ici! », maintenant, il n'y a plus que Freddy qui joue ce rôle et petit à petit ça va s'estomper ». (Claude Bergeaud, entraîneur)

« A l'heure actuelle Pau est le seul club dans lequel j'ai joué où l'on trouve des joueurs qui sont là depuis aussi longtemps ! Et ça, pour l'intégration ça aide aussi, quand tu as avec toi des mecs qui connaissent bien le club, ses traditions, son style de jeu…ils t'aident à comprendre ce que veut le Président, le coach, le public. Maintenant, avec toutes ces nationalités différentes que l'on trouve dans les équipes…des Yougos, des Grecs, des Espagnols, des Américains…C'est bien de garder des joueurs « repères » avec qui tu peux discuter des attentes du club ». (Rod Sellers, joueur américain)

« Il y a Didier (Gadou) et moi qui sommes là depuis longtemps mais il y a aussi des dirigeants, des entraîneurs qui sont là depuis longtemps, donc d'avoir des joueurs qui adhèrent à un collectif, ça permet aux joueurs qui viennent pour un an d'adhérer plus facilement à cette philosophie-là quoi ! » (Frédéric Fauthoux, joueur français « local »)

Cette exigence de conduite envers le club rappelle les devoirs de l'employé au sein du système selon les principes édictés dans la « culture d'entreprise » chère au monde de l'industrie dont le sport professionnel se rapproche aujourd'hui. La « logique du don / contre don» (Mauss, 1925) appliquée au quotidien par le club implique une réciprocité qui se traduit pour le joueur par une implication maximale au sein de l'équipe et du club.

« Si quelqu'un fait des efforts pour toi, a des attentions, la moindre des choses c'est de faire de même enfin je pense…ce club me respecte, je ferais tout pour qu'il soit respecté sur le terrain, voilà c'est comme ça que ça marche, pour moi en tout cas ! » (Rod Sellers, joueur américain)

« S'il y a de bonnes relations avec le club, tu te sens d'autant plus attaché à défendre ses couleurs et le club te traite bien en retour… » (Roger Esteller, joueur espagnol)

« Le club m'a démontré une certaine affection, ils m'ont re-signé et dès lors, pour moi, il s'agit d'être à la hauteur de cette confiance, de leur renvoyer l'ascenseur… » (Dragan Luvkoski, joueur yougoslave)

L'accent est donc mis sur l'adéquation entre les dispositions des joueurs et les usages de l'institution. Bien évidemment, la réussite de cette intégration est en relation avec la capacité de la nouvelle recrue à accepter ce type de fonctionnement. On retrouve à ce niveau le problème de la socialisation des acteurs et de leur mise en conformité. Ici, le travail de « socialisation » des nouveaux arrivants mobilise l'intégralité des acteurs « historiques » du club. Il ne prend pas vraiment une forme autoritaire puisqu'il précède l'intégration du joueur, d'où l'impression d'une relative harmonie (« *les joueurs, dès leur arrivée, je les prends en entretien.…* » - Pierre Seillant). Dès lors, les échecs à ce niveau, s'ils existent, se font plus rares que chez bon nombre des concurrents directs du club béarnais. Notons cependant que ce processus d'intégration n'est pas totalement autonome puisqu'il est en relation avec la réussite sportive du joueur. En d'autres termes, la logique sportive (et économique) prédomine, un joueur particulièrement intégré étant susceptible d'être limogé si ses performances sportives ne sont pas à la hauteur des espérances du club.

« Les joueurs avec qui cela s'est mal passé chez nous, c'était plus pour des problèmes d'intégration et des gens qui ont refusé d'ouvrir les yeux à la réalité de ce qui se passe à Pau… » (Didier Gadou, joueur « local »)

« Le fait qu'on ait gagné des titres, souvent les joueurs se disent : « ben ouais, peut-être que moi aussi je vais faire l'effort d'adhérer à ça quoi, de pouvoir apporter ma pierre à l'édifice », de dire : « moi aussi j'ai fait partie de ce club, moi aussi j'ai participé à l'aventure ! ». Quand ils viennent pour un ou deux ans, je crois que ces joueurs ont plus de facilité que dans d'autres clubs où ils viennent pour se montrer et repartir… » (Frédéric Fauthoux, joueur « local »)

A ce titre, on peut d'ailleurs remarquer que bien souvent l'équipe dirigeante met un maximum de chances de son côté en privilégiant des recrues aux caractéristiques « personnelles » laissant présager une adaptation optimale et une certaine facilité d'intégration aussi bien dans le club que dans la communauté locale. Les cas des joueurs espagnols Aisa et Esteller ou encore celui du jeune ukrainien Drozdov illustrent de manière exemplaire cette dernière observation.

« L'ouverture de frontières c'est bien…quand on le fait bien. Je veux dire que…, bon je prends peut-être un peu parti mais je trouve qu'ici on le fait très bien. On ne prend pas n'importe qui n'importe comment ! On a eu Aisa (joueur espagnol saison 99/00) qui était dans le moule, on a Roger (Esteller) qui se fond dans le moule aussi… » (Frédéric Fauthoux, joueur « local »)

« La raison la plus importante de mon intégration est que j'ai appris le Français en très peu de temps, au moins pour survivre. Depuis mon arrivée, j'ai toujours voulu parler en Français, même si au début je faisais beaucoup d'erreurs…j'en fait encore (rires), mais je voulais parler Français, que tout le monde me parle en Français (…). C'est une question de respect pour les joueurs Français parce que si je viens là, je prends la place d'un joueur Français alors la moindre des choses à faire, c'est d'apprendre la langue pour m'adapter (…). C'est pour ça que le public me considère comme un joueur « local », je crois que c'est encore plus pour cela, cette volonté de m'intégrer, que pour le fait d'être espagnol ». (Roger Esteller, joueur espagnol).

« La cohérence c'est d'aller chercher ailleurs ce que tu n'as pas chez toi parce qu'à concurrence égale, tu te fais taper sur les doigts, avoir une cohérence en terme de marketing. C'est intéressant de vendre Arthur Drozdov (jeune joueur ukrainien), un jeune qui est venu parce que les parents étaient restaurateurs sur Pau… tout ça c'est pas du hasard ! Si à chaque fois que tu vois un jeune intéressant « ah ouais on le prend ! », on le prend et tu t'écœures tous les jeunes du centre de formation, tu vois on fait attention à tout ça ». (Claude Bergeaud, entraîneur)

La fidélité d'un grand nombre de joueurs témoigne de l'efficacité de la méthode et quand bien même ils ne seraient restés qu'une brève période sous le maillot vert et blanc, ils sont nombreux à être restés proches du club et à assurer sa promotion auprès de leurs pairs (les correspondances écrites ou informatiques entre des anciens joueurs, français et étrangers, et le personnel du club sont très fréquentes). Le cas du géant roumain Gidza Muresan (Ndlr : 2m 30) est à ce sujet éloquent (Cf. encadré 9).

Encadré 9

Gidza Muresan : la « logique du don »

Repéré par l'Élan Béarnais au cours d'une campagne européenne où l'équipe béarnaise affrontait la modeste équipe de Cluj (Roumanie), ce joueur prometteur évolua la saison suivante sous le maillot palois et se fit ainsi connaître des recruteurs de l'ensemble du milieu. Sa notoriété lui permit d'intégrer rapidement les rangs de la fameuse NBA au sein de laquelle il fera une brillante (et lucrative) carrière. A l'occasion du Lock Out (grève des joueurs NBA) organisé en 2000, ce dernier reçut de multiples propositions pour renforcer les effectifs des plus grandes formations européennes. Contre toute attente, il choisit de revenir en Béarn afin de « renvoyer l'ascenseur » (selon les propos de l'intéressé) au club qui lui a offert l'opportunité de se faire connaître. Ce choix, plus affectif que financier, illustre de manière exemplaire la profonde relation qui unit parfois le club du Président Seillant avec ses joueurs.

« Il y a un panneau dans le couloir du Palais où il y a le 5 de l'Elan qui a plus de 10 ans de fidélité au maillot… c'est d'ailleurs pas un 5, c'est un 10 quoi ! » (Gérard Bouscarel, directeur sportif du club) (Cf. Image 3)

Image 3 : dans le couloir musée de l'Élan, l'éloge des joueurs « fidèles »

« La fidélité des joueurs a montré que c'était un club attachant et donc que c'était sûrement un club différent des autres. On a cherché à savoir pourquoi, à l'époque c'était Orthez, une petite ville, on disait : « oui, mais bon, c'est un petit coin, ils sont sympas…le Sud-Ouest, on mange bien, on vit bien, le soleil, la mer, la montagne », puis on est passé à Pau et c'est vrai qu'on a gardé les mêmes qualités, une façon de gérer le club, je dirais de faciliter l'intégration des gens… » (Didier Gadou, joueur « local »)

« Stéphane Risacher (ailier international Français qui a joué à l'Elan), il dit quand même qu'il n'a jamais rencontré quelque chose comme à Pau. Laurent Foirest (ailier international Français qui a joué à l'Elan et revenu depuis au club), c'est idem, dès qu'il a un jour de congé, il n'a qu'une hâte c'est de revenir faire un tour ici. Un garçon comme Rod Sellers est revenu ici sur la qualité de vie en faisant un effort financier ou du moins en attendant pas d'autres propositions qui auraient pu être supérieures… » (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

Le mensuel du club (magazine *« Vert et Blanc »*) et la presse locale, dans les portraits consacrés aux nouveaux arrivants, ne manquent jamais de souligner leur degré d'intégration et surtout leur adhésion à cette fameuse « identité-club » voire à « l'identité de la région ». De la sorte, le public est « rassuré » sur les dispositions extra sportives de la recrue et accepte d'autant mieux l'intensification du turn-over au sein de la formation et son cosmopolitisme.

I.1.3.4 - Les recrues hexagonales : maintenir la continuité

La volonté affirmée de ne pas céder, ou le plus tard possible, au « tout étranger » s'objective également dans le souci quasi-constant de la part des décideurs de s'assurer de la venue ou du maintien dans l'effectif d'une « vedette » hexagonale (Antoine Rigaudeau, Laurent Foirest, Stéphane Risacher, Moustapha Sonko, Cyril Julian) et de jeunes joueurs prometteurs (Fabien Dubos, Vincent Masingue, Boris Diaw-Riffiod et plus récemment Johan Pétro). Cette politique permet d'une certaine manière de contrebalancer la « concession » identitaire que représente un recrutement de plus en plus internationalisé. Par ailleurs, il convient de mentionner que le club a de tout temps accordé une attention toute particulière au développement de son organe interne de formation dont est issu un nombre important de joueurs ayant par la suite revêtu le maillot de l'équipe fanion (les frères Gadou, Fauthoux ou plus récemment Drozdov et les frères Piétrus). A ce niveau, l'accent mis sur la formation interne permet de compenser les limites budgétaires du club en matière de recrutement et de pouvoir garder dans son giron, pour une durée certes de plus en plus limitée, des jeunes joueurs de grand talent.

I.1.3.5 – Le centre de formation : entre « localisme » et ouverture

L'internationalisation progressive des effectifs du centre de formation semble confirmer la nécessité de se tourner désormais vers une politique de recrutement « globale » en dépit d'un souhait de privilégier les jeunes joueurs de la région.

« Dans le centre de formation, on a voulu continuer à former les Français…mais on s'ouvre aussi vers l'extérieur avec une limite. Bon, moi j'ai récemment été en Yougoslavie mais je ne vais pas prendre tous les gamins de Yougoslavie, parce que ce n'est pas notre volonté. On veut garder une forte identité Française et on commence par la région, nous on commence régionalement… c'est notre farouche volonté ! Après… aller chercher quelque chose qui est vendeur, avoir un ou deux régionaux, c'est pas mal mais s'il n'y avait que des régionaux, ce serait peut-être aussi le bordel ! Il faut remarquer que chaque fois que l'on fait appel à de la « main d'œuvre » étrangère, c'est de la taille ! Varga, 2 m 13 ; Luka c'est 2m 11, George (Midvani) c'est 2m 02 avec un cœur énorme…, nous on a toujours privilégié l'apport étranger par rapport à un plus et notamment la taille (…) On va chercher ce que nous n'avons pas chez nous parce que des meneurs, des propositions de meneurs, on en a et des bons ! (…) C'est aussi une qualité parallèle à cette volonté d'exprimer cette identité régionale : l'ouverture sur le monde extérieur. On est quand même pas des tarés, on a tu vois des propositions toujours très intéressantes [*il me montre des lettres de candidatures et des photos de jeunes africains désireux d'intégrer le centre de formation*], là des gamins d'Afrique, on reçoit beaucoup, beaucoup de propositions… » (Claude Bergeaud, entraîneur)

L'ouverture est ici invoquée pour des raisons « morphologiques », le potentiel de jeunes joueurs français de très grande taille étant plus faible que chez certains voisins européens (la possession dans un effectif de joueurs de plus de 2 m 10 est aujourd'hui présentée comme une condition du succès sur le plan européen).

Depuis le transfert du club à Pau au début des années 90, l'Elan Béarnais présente au fil des exercices un effectif certes beaucoup plus internationalisé qu'à l'époque orthézienne mais alliant une « nécessaire » ossature française à un contingent étranger dont il est attendu, outre un rendement sportif conforme aux attentes, une adhésion à « l'esprit » qui anime cette institution. Cette dernière exigence est, dans le contexte actuel, le privilège de clubs au passé et donc un patrimoine culturel important et reconnu. L'Élan doit donc à son importante faculté d'intégration d'acteurs provenant de divers horizons la majeure partie de sa réussite sportive.

« Les gens sont accueillants, fidèles au club et à l'équipe… quand tu vois ça, tu ne peux y rester insensible, ça te marque obligatoirement. Dans de nombreux clubs, c'est uniquement du « business », ici c'est « business » et plaisir, je dirais même qu'ici pour moi, c'est plus « plaisir » que « business » actuellement… » (Dragan Luvkoski, joueur yougoslave).

I.1.3.6 - Le Club House : un espace de « socialisation professionnelle »

Dans le cas de l'Élan Béarnais, le passage de la vétuste *Moutète* au *Palais des Sports* de Pau permet à lui seul de comprendre la mutation radicale opérée par le club au début des années 90 et son inscription dans un professionnalisme total. Le mode de gestion de « l'après match » renforce cette observation. Ainsi, depuis l'inauguration du *Palais des Sports*, le Président et les dirigeants reçoivent environ 200 convives dans une salle de réception cossue (club house) à l'issue des rencontres (Cf. Images 4 & 5). Sauf exception, seuls les détenteurs de billets de « loge VIP » (sièges rouges dans la salle) peuvent prendre part à cette réception en présence des joueurs. La majorité des spectateurs « privilégiés » sont donc des collaborateurs de partenaires privés du club ou des représentants des collectivités territoriales (l'achat d'un billet de loge par un spectateur occasionnel étant rare).

Image 4 : Le club-house : le professionnalisme « objectivé »

Image 5 : Joueurs et spectateurs (ici les joueurs américains Winslow et Mc Rae)

Cette stratégie, adoptée par la majorité des clubs professionnels du championnat de France, est une expression de la place prépondérante des « décideurs économiques » dans l'espace du sport professionnel. Elle marque également l'accroissement de la distance entre les spectateurs fidèles (et experts) et les joueurs du club, expliquant les réserves émises par cette catégorie d'acteurs qui souhaiteraient avoir accès à cet espace de socialisation privilégié.

« Il y a un club-house à Pau, un abonné depuis 25 ans me disait que ce qui aurait été bien en arrivant à Pau c'est de faire une tournante sur tous les plus « vieux » abonnés et de les faire participer au club-house, de les y convier de temps en temps afin de leur faire sentir qu'ils faisaient partie intégrante du club, ça aurait été bien de montrer un peu de respect aux gens qui chaque année lâchent 6000 balles (900 euros)… mais bon le club-house, c'est pour les invités des loges, les sponsors, par pour nous ! » (Michel M. supporter, 55 ans)

« Le club-house, c'est le symbole de l'évolution… du temps d'Orthez, on se retrouvait tous, joueurs et supporters, chez Moulia (café proche de la Moutète). Depuis l'arrivée à Pau, les différences entre les spectateurs se ressentent… il y a ceux qui pèsent et puis nous ! Mais bon, c'est l'évolution du sport « pro », je pense qu'ils en ont conscience mais ils n'ont guère le choix ! » (Jacques V. supporter, 37 ans)

On constate par ailleurs chez les supporters que malgré ce regret de ne pouvoir pénétrer fréquemment dans cet espace privilégié, ces derniers sont relativement résignés face à cette situation perçue en quelque sorte comme « un mal nécessaire » intrinsèquement lié au contexte du spectacle sportif professionnel. Afin cependant de ne pas « couper » l'équipe de ses plus fervents admirateurs et donc de maintenir du lien, le club organise ponctuellement des événements (soirées, matchs de gala) auxquels l'ensemble des abonnés sont conviés.

I.2 - Les enceintes: de la *Moutète* d'Orthez au *Palais des Sports* de Pau

Le passage du club de patronage orthézien à une organisation professionnelle s'inscrit dans la transformation architecturale de ses enceintes sportives. Apparemment, le *Palais des Sports* de Pau, bâtiment ultramoderne voire avant-gardiste, rompt symboliquement et architecturalement avec la vétuste *Moutète* d'Orthez, « fondatrice » de l'histoire du club (Cf. Images 6 & 7). La vue intérieure de l'édifice moderne propose un aménagement qui rappelle spatialement la relation unissant l'équipe à son public. Le pari résidait dans la construction d'une salle à la capacité étendue (environ 8000 places assises) offrant néanmoins une proximité optimale entre le terrain et les spectateurs, principal atout de la *Moutète*, marché couvert de la ville d'Orthez (Cf. Images 8 & 9). L'agencement du

moderne *Palais des Sports* rappelle ainsi les arènes accueillant les arts taurins (spectacles de choix dans la région) grâce à son architecture offrant une vue imprenable à tous les spectateurs quel que soit leur positionnement conformément à la volonté de ses concepteurs :

« C'est de la Moutète que nous nous sommes inspirés parce qu'elle est un exemple du rapprochement des spectateurs et des acteurs… » (Jean-Michel Lamaison, un des architectes – La République des Pyrénées, 10 Janvier 1991).

Les spectateurs les plus impliqués (voire virulents), souvent nostalgiques de la *Moutète*, peuvent ainsi prendre place derrière les panneaux où sont massés les supporters et se faire entendre des joueurs. Pour les « experts » soucieux d'analyser les diverses phases de jeu, le positionnement plus aérien de certaines places répond parfaitement à leurs attentes. A la fin de l'époque orthézienne, une des principales craintes des dirigeants à l'occasion du transfert à Pau réside dans la perte de la fameuse ambiance qui accompagne les rencontres du club à Orthez. Mais dès les premières confrontations au *Palais des Sports*, le doute est rapidement levé. En effet, le maintien de la proximité spatiale permet de générer, même dans une grande salle, une forte atmosphère partisane. Sans avoir une capacité comparable aux grands stades de football, la salle moderne offre néanmoins, à l'instar des enceintes footballistiques, « un espace à la mesure de l'expression des phénomènes d'identité collective dans le cadre de la vie urbaine contemporaine » (Bromberger, 2000 : p. 98). La volonté du Président Seillant de ne pas « couper » les joueurs de leur public fut respectée, l'équipe évoluant dans une enceinte alliant confort et tradition.

« Quand je venais à Pau par l'autoroute et que je voyais se construire ce truc monumental… je me disais : « mais qu'est-ce qu'on va devenir là-dedans ? ». Et puis les premiers matchs à Pau sont arrivés, l'ouverture contre Limoges, le vieux rival, et tout s'est déroulé comme dans un rêve… il y avait du monde, du bruit, de la ferveur, c'est peut-être stupide à dire mais j'étais heureux pour la Moutète ! » (Michel M. supporter de l'Élan, 55 ans)

« Je me souviens des premières rencontres au Palais… avec les copains on s'est dit : « mais qu'est ce qu'on fout là ? C'est trop propre, trop neuf, trop confortable ! ». La vieille Moutète avec ses gradins en bois et en ferraille et ses aboyeurs de bord de terrain, oui je l'ai regretté …mais avec le temps on « s'embourgeoise » et prend plaisir à être bien assis, au chaud et puis ma foi, quand on a envie de gueuler … et bien on gueule, même au Palais ! Alors vu que l'évolution était indispensable… on peut dire que ça a été remarquablement fait ». (François T. supporter de l'Élan, 40 ans)

Images 6 et 7 : De la Moutète d'Orthez… au Palais des Sports de Pau (vues extérieures)

Images 8 et 9 : De la Moutète d'Orthez… au Palais des Sports de Pau (vues intérieures)

On relève dans le discours des supporters de l'Elan concernant la vétuste *Moutète* ce que Smith a déjà souligné à propos des stades de football ou de rugby à savoir que « *la force mythique des enceintes sportives se manifeste plus clairement lorsque ces derniers se trouvent menacés par des projets de déplacement* » ou de remplacement (Smith, 2001 : p.25). Notons cependant que dans le cas du club de basket-ball béarnais, les rapides bons résultats de l'équipe à la suite de son transfert d'Orthez à Pau, l'importante communication de la part des dirigeants (en particulier Pierre Seillant) autour de la nécessité de l'adoption d'une telle stratégie ainsi que l'aménagement intérieur du *Palais des Sports* ont facilité l'acceptation de la nouvelle enceinte.

La comparaison entre le moderne *Palais des Sports* et les enceintes abritant les rencontres de football ne s'arrête pas là. Ainsi, le transfert à Pau accentue d'une certaine manière la répartition « territoriale » du public comme le remarque Christian Bromberger

(1995) à propos des gradins marseillais (Cf. Image 10). Certaines des variables différenciatrices relevées dans le cas du football (âge, CSP, quartier de la ville, fréquence d'assistance, prix des places, etc.) le sont également dans le cas du basket-ball palois[14].

Les gradins du deuxième anneau (le plus haut) regroupent majoritairement des spectateurs occasionnels (à 65 %, mais y trouve également quelques abonnés) et les jeunes générations (90 % des étudiants prennent place à ce niveau). Ce constat est en corrélation avec le prix attractif des places (1/2 tarif étudiants et moins de 18 ans autour de 5 euros) et les multiples partenariats avec des associations et des écoles expliquent en grande partie ce type de recrutement (places offertes aux clubs, associations de quartier, etc.). Les jeunes joueurs spectaculaires (Diaw-Riffiod, les frères Piétrus) sont souvent cités comme « symboles » du club par ce type de spectateurs, phénomène qui conforte l'idée d'une filiation autour de l'âge. En revanche, le secteur du premier anneau (emplacements plus proches de l'aire de jeu dont le prix avoisine 20 euros) est fréquenté par les « abonnés » (environ 70 % des abonnés sont placés à ce niveau) et les spectateurs plus âgés (68 % des plus de 45 ans). Si les étudiants sont majoritaires dans le second anneau, les cadres, commerçants et retraités composent le « noyau dur » de ce secteur (52 % des spectateurs). Ici, les joueurs « locaux » fidèles à l'Élan depuis de nombreuses saisons tels que Gadou ou Fauthoux sont plébiscités en tant que joueurs « symboles ».

[14] La notification sur le questionnaire de l'emplacement du spectateur « répondant » nous a fourni des enseignements à ce niveau.

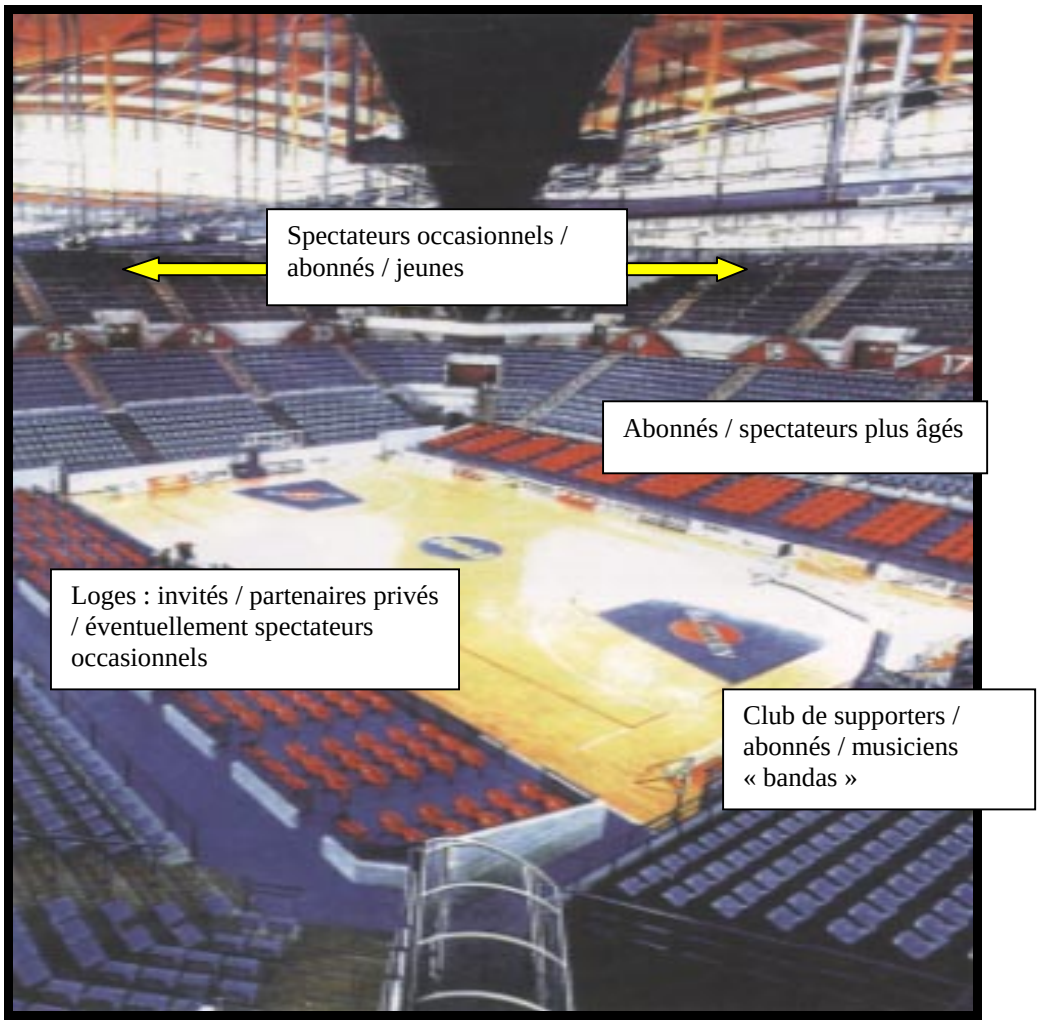


Image 10: Les « territoires » dans le Palais des Sports de Pau

Les « pavés » du premier anneau situés derrière les panneaux sont investis par les supporters dont la moyenne d'âge est relativement élevée (41 ans) malgré la volonté de Pierre Seillant de rajeunir ces effectifs en soutenant la création d'une « jeune » section.

Le sexe ou le lieu de résidence ne semblent pas constituer des éléments de différenciation, les femmes se répartissant de manière homogène dans l'ensemble du Palais des Sports et les lieux de résidence étant pour leur part très hétérogènes dans les différents pavés.

Le dernier « territoire » du Palais des Sports est constitué par les loges (sièges rouges plus confortables) situées latéralement au bord du terrain. Dans ce secteur, la majorité des spectateurs sont des collaborateurs des partenaires économiques de l'Élan (collectivités territoriales et partenaires privés). On y trouve éventuellement certains spectateurs occasionnels, principalement des « invités » du club. La détention d'une place dans cet espace donne accès au club-house à l'issue des rencontres.

Les installations dont bénéficie depuis une quinzaine d'années l'Élan Béarnais sont radicalement différentes de celles qui le rendaient si atypique dans les années 80. Le transfert du club d'Orthez à Pau est matérialisé par cette évolution des structures et ce passage de la *Moutète* au moderne *Palais des Sports*. Dans l'histoire de l'Élan Béarnais et en particulier dans la stratégie qui l'a conduit à la fusion avec la ville de Pau au début des années 90, Pierre Seillant, apparaît comme l'instigateur principal de cette orientation.

« Il n'y a certainement pas dans l'histoire de l'Elan Béarnais quelqu'un qui fondamentalement, charnellement, regrette autant la Moutète que Pierre Seillant. La différence de Pierre Seillant…c'est que lui, il a su que la Moutète, c'était pas possible…il n'a pas oublié mais il a fait une croix et il a dit : « il faut passer à autre chose ! » et il est passé à autre chose ! » (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

I.3 - Le public d'Orthez à Pau : évolution des attitudes partisanes

On peut légitimement s'interroger sur l'évolution des attitudes du public de l'Élan Béarnais en terme d'adhésion depuis le transfert du club à Pau. En effet, à l'instar de tous les phénomènes touchant au domaine de l'expression identitaire, le développement des « attitudes partisanes » est conditionné par le maintien et la reconnaissance d'une certaine continuité au sein de l'institution comme l'ont mis en exergue les travaux de Christian Bromberger sur le football (1995).

« Le passage à Pau ? Nous l'avons vécu de la même manière que l'a expliqué le Président, une survie financière et…un contrecoup moral pour les Orthéziens. Mais une survie financière avant tout pour pouvoir rivaliser au niveau européen, il fallait, c'était obligé. Donc nous on l'a perçu de la même manière que l'a dit le Président et les conseillers municipaux de Pau ». (Michel M. supporter, 55 ans)

L'évocation de l'historique du club a permis de souligner l'atmosphère particulièrement partisane régnant dans la *Moutète* les soirs de rencontre, significative du lien puissant qui unissait la petite cité à son équipe. A cette époque, l'assistance était majoritairement composée d'habitants de la localité (et par la suite de la région) pour qui les rencontres de l'Elan s'apparentaient au mythe de David (l'Elan) contre Goliath (les « autres »). Ce rapport exacerbait la « fibre partisane » d'un public parfois excessif mais garantissant une ambiance exceptionnelle. Aujourd'hui, si les Orthéziens viennent toujours au *Palais des Sports*, leur nombre s'est considérablement réduit au fil des années malgré la volonté présidentielle de ne jamais les exclure (une billetterie et une boutique sont installées à Orthez).

« Les premiers temps, on n'a pas senti de changements notoires, non. En fait les premiers temps il y avait 3,4 bus qui venaient d'Orthez et beaucoup de gens qui venaient en voiture. Et après, il y a eu le contrecoup moral. Les gens d'Orthez ont réalisé ce qu'ils avaient perdu, sur le plan moral et financier, pour les bars, les restaurants. Ce fut progressif, sur 2,3 ans on l'a vraiment ressenti ». (Michel M. supporter, 55 ans)

Comme nous l'avons observé dans le premier volet des résultats, le public de l'Elan présente aujourd'hui un certain nombre de caractéristiques similaires à celles des publics des spectacles sportifs professionnels. Très féminisé, relativement jeune, majoritairement composé de spectateurs issus des « nouvelles classes moyennes urbaines » de la région, ce public n'a en réalité plus grand chose de commun avec l'ancien orthézien (plus âgé, plus masculin et plus « local »).

Dans ce cadre, on comprend que les manières de « vivre » les rencontres ont évolué. En effet, hormis les premières saisons « paloises » durant lesquelles s'exerçait l'influence orthézienne, on constate que l'ambiance s'est progressivement « aseptisée » dans l'enceinte du *Palais des Sports* malgré des affluences conséquentes (depuis l'arrivée à Pau, la fréquentation moyenne avoisine 5000 spectateurs).

« On ne vit plus les matchs de la même façon, surtout des matchs dits « petits » contre Evreux, Gravelines… On se surprend à dire : « on va se faire chier ce soir ! », dans les gradins tout le monde est un peu amorphe, et nous aussi. On attend les grosses affiches, et le public aussi. Il n'y a plus l'effervescence d'avant, avant n'importe quelle affiche suscitait l'engouement ! » (Francine U. supportrice, 32 ans)

Ce constat s'applique à la majorité des clubs, toutes disciplines confondues, quittant une enceinte « historique » pour prendre possession d'un nouvel espace plus moderne (Smith, 2001). Cependant, et quasi-exclusivement à l'occasion de grands rendez-vous (phases finales, venue d'une équipe « phare » en Coupe d'Europe), ce public « familial » est capable de se mobiliser en masse et de re-créer une atmosphère partisane marquée.

« Je pense qu'au début, on dit toujours : « tout nouveau, tout beau ! », là c'était il y a 12 ans et en 12 ans, on a gagné 12 trophées, 6 titres de champion de France, 2 Coupes de France, 4 tournois des AS. Aujourd'hui, les gens se déplacent en nombre pour les grosses affiches, Barcelone, Madrid et puis il y a la télévision et toutes les chaînes qui existent maintenant, les gens sont abonnés au numérique, Canal +, TPS… de temps en temps, ils préfèrent voir un match tranquille chez eux, sans payer et quand il y a 4 ou 5 personnes dans le foyer, ça fait une économie ! » (Pierre Seillant)

Ainsi, comme le notent la plupart des acteurs interrogés dans le cadre de ce travail, le public palois est devenu au fil des exercices plus « consommateur » (ou spectateur) que « supporter » d'autant que la médiatisation provoque une baisse de l'affluence chez les spectateurs « experts » (surtout dans le cas de l'Euroligue, une chaîne câblée retransmettant

l'ensemble des rencontres du club). L'adoption d'une telle attitude contrarie bien évidemment les joueurs et dirigeants qui expriment au fond une certaine résignation. Cette situation est bien souvent appréhendée par les acteurs comme un corollaire de l'économisation croissante du spectacle sportif.

« Parfois c'est calme mais peut-être devons-nous nous en prendre à nous et au spectacle qu'on propose ! Il paye sa place, fait peut-être un sacrifice pour venir nous voir jouer…bien sûr des fois on aimerait qu'ils soient plus excités mais cela dépend de la personnalité de chacun. Le fait que le public vienne en nombre, c'est déjà pour nous joueurs, une satisfaction car cela veut dire que l'on fait bien notre travail non ? » (Rod Sellers, joueur américain)

« Cela ne me dérange pas particulièrement, il fait ce qu'il veut et voilà…du moment qu'il paie sa place, il a tous les droits ! » (Florent Piétrus, joueur français)

« Le spectateur paie sa place, il est libre de faire ce qu'il veut. Bien sûr que je préfère lorsqu'ils sont bruyants mais bon… Je regarde surtout si la salle est pleine, ça oui ça me plaît et me motive. Parfois j'aimerais qu'il se montre plus passionné. A l'occasion de grandes rencontres, lorsqu'à l'entame de la partie nous perdons 3, 4 ballons, et qu'il sent que l'équipe adverse prend le dessus, on entend plus des « oh, oh… » de dépit. Dans ces moments là, je pense que justement ils devraient nous pousser et non baisser les bras. Mais par ailleurs, ils sont très fidèles, mettent la pression sur les arbitres, les coachs donc… je dirais qu'il peut être encore plus présent à certains moments mais ce qu'il fait est déjà très bien ! Je sais que par le passé, on jouait dans une petite salle et que l'ambiance y était particulièrement chaude, on me l'a raconté… » (Dragan Luvkoski, joueur yougoslave)

« Je le prends comme il est mais c'est sûr que je préfèrerais que le public se manifeste plus. Ok, le spectateur paie sa place, il peut faire ce qu'il veut mais bon… il peut aussi économiser de l'argent en restant devant sa télé ! Si tu viens, c'est pour profiter de l'ambiance et participer… » (Laurent Foirest, joueur français)

« C'est vrai que parfois t'entends les mouches voler, il y a pas d'ambiance mais il faut s'en prendre à nous, quand le spectacle n'est pas beau…Tu peux aller au théâtre, si c'est une pièce comique et que ça te fait pas rigoler, tu vas pas te forcer ! » (Frédéric Fauthoux, joueur « local »)

La professionnalisation du spectacle (incluant les changements de salles, la hausse du prix des places etc.) génère des modifications dans les rapports et les attentes des joueurs envers le public. Dans le cas de l'Elan Béarnais, l'exceptionnelle continuité en terme de performances est souvent évoquée. Si ce facteur peut être considéré comme attractif, il est également fréquemment invoqué comme un élément générateur de hautes exigences (en terme de résultats mais également de spectacle) de la part des spectateurs.

« C'est un public exigeant mais c'est un peu normal. Le fait d'avoir gagné, les gens deviennent exigeants, des fois, lorsque l'on gagne et que l'on ne fait pas le spectacle, ça siffle… des trucs comme ça quoi ! Les gens sont blasés… …avant, il y avait beaucoup d'équipes de têtes : Paris, Antibes, Limoges, Villeurbanne, nous alors que depuis quelque temps c'est Pau / Asvel donc pour le public c'est ou champion ou on est nul quoi ! Il y a 7, 8 saisons de ça, on était champion, c'était l'exploit ! Et pour nous les joueurs, je te dirai que c'est la même chose : c'est ou champion ou on est déçu. Tu vois c'est plus Pau-Orthez outsider, non, c'est Pau-Orthez ultra favori donc c'est peut-être pour ça que le public a… changé ». (Fabien Dubos, joueur français)

« Là quand même, il y a quelque chose qui me surprend un peu. On nous reproche de trop gagner, trop facilement et dès que l'on perd, on se fait allumer ! Quand c'est trop facile, c'est pas intéressant et dès qu'on perd ça devient inintéressant… on ne peut quand même pas programmer que l'on gagnera tous les matchs de 1 ou 2 points ! Les gens sont vraiment très difficiles ». (Pierre Seillant)

« A l'échelon national, quand tu habitues les gens à la victoire, il y a un désintérêt certain qui s'installe, c'est la nature humaine… être 1er, toujours 1er, ça use forcément. Chaque début de saison, on t'annonce quoi… que tu risques encore d'être premier. Alors le public, il attend quoi, il attend les gros matchs européens ». (Claude Bergeaud, entraîneur)

En revanche, la grande majorité des acteurs interrogés insistent sur la relative expertise du public du Palais des Sports. La fidélité d'une grande partie du public et son « habitude » d'assister à des rencontres de haute tenue expliquent en partie cette attitude. On peut ajouter que cette connaissance du jeu et des « forces en présence » est également un facteur explicatif à la fois du désintérêt des spectateurs pour les rencontres hexagonales comme de leur intérêt pour les rencontres européennes offrant des oppositions plus relevées.

« Notre public est bon dans le sens où il nous pousse fort quand il le faut, il se mobiliser pour les grandes occasions tout en restant dans les limites…il n'y a pas d'attitudes violentes, les gens sont là pour nous supporter, pas pour conspuer l'équipe adverse. En plus ils connaissent le basket, ils savent reconnaître les mérites des joueurs… » (Rod Sellers, joueur américain)

« Ce sont des connaisseurs ici, ils ont une certaine compréhension du jeu, ils ont l'habitude de voir des grands matchs ». (Derrick Lewis, joueur américain naturalisé français)

« A une époque, quand on perdait des matchs, ça sifflait vite…les gens sont devenus plus indulgents, ils commencent à comprendre que c'est jamais une science parfaite le basket. Ils sont plus connaisseurs, donc plus indulgents… » (Frédéric Fauthoux, joueur « local »)

« Ce n'est pas un public de fans, c'est un public de connaisseurs et c'est justement parce qu'ils connaissent qu'ils réagissent comme ça… Mais quand les arbitres se trompent, ils connaissent aussi ! » (Claude Bergeaud, entraîneur)

Il semble cependant que cette « attitude » apparemment distante du public palois soit en réalité observable pour la grande majorité des spectateurs de basket-ball professionnel en France. Le problème est ici plutôt d'ordre structurel et concerne en réalité le statut médiatique de la discipline. Ainsi, la finale du championnat de France 2005, disputée sur une seule rencontre à Paris (Bercy) a mobilisé 14 000 spectateurs. En revanche, elle s'est soldée par un « échec » sur le plan médiatique. En effet, la confrontation « inédite » entre Nancy et Strasbourg n'a rassemblé que 700 000 téléspectateurs malgré une retransmission sur le service public (France 3 – 14 h). Cette récente observation confirme la difficulté du basket-ball français à s'imposer comme une programmation de choix au sein des grilles de retransmission sportive, comme nous l'avons évoqué dans le cadre de la contextualisation du travail.

« Les Grecs et les Turcs sont quand même au dessus, au niveau de la pression, c'est eux qui mettent le plus de pression sur un match, après t'as l'Espagne et l'Italie… et puis nous, on est quand même loin derrière, nous, on est BCBG dans toutes les salles de France ! » (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

« Il y a en France une forme de respect je pense que la physionomie des salles y est pour beaucoup, maintenant, on a de belles salles, tu vois à Nancy, on était mal aimé mais bon, tu sors quand même sous les applaudissements quand tu en mets 40 à la fin ». (Claude Bergeaud, entraîneur)

« Je discutais encore récemment avec Kambala (joueur Letton jouant à Istanbul), eux savent que quand ils viennent jouer en France, ils ne sont pas inquiétés, il y a pas de problème. Ils disent que le public va autant les applaudir que nous alors que si tu vas jouer en Lettonie… c'est pas que tu te fais huer mais tu sais que ça va être dur parce que non seulement l'équipe en face est forte mais en plus t'as le public qui risque d'être vraiment hostile, donc ça te met une pression supplémentaire ! » (Cyril Julian, joueur français)

« En Espagne par rapport à ici…tout le monde crie plus, je dis bien crie. Ici, ils sont super bien élevés même si l'autre jour Gérard Bouscarel me disait : « on va à Bourg-en-Bresse, c'est une salle chaude, chaude… [*insistant*] ». On est sorti de là et tout le monde nous a applaudis ! Je lui ai dis : « c'est chaud ça ? Va voir en Espagne si c'est chaud ça ! » [*rires*] (Roger Esteller, joueur espagnol)

Bien évidemment, les évolutions structurelles à la fois du public mais également du club ont quelque peu conduit à certains aménagements du « décorum » des rencontres. Ainsi, les fameuses « bandas » (orchestres locaux) sont toujours présentes dans l'enceinte du *Palais des Sports* et rythment les phases de jeu, mais elles doivent aujourd'hui composer avec des airs enregistrés plus « modernes » afin de répondre aux attentes d'un public rajeuni et urbain.

« On s'adapte à la modernité mais par exemple dans l'animation, on a des bandas plutôt que de la musique électronique, on conserve quand même la couleur locale même si on a un disc-jockey qui envoie par-ci par-là quelques jingles. Mais essentiellement, c'est la banda qu'on entend, qui entonne des chansons reprises par le public ». (Pierre Seillant)

Ce mélange des genres situe l'ambiance de l'enceinte au carrefour de la modernité et de la tradition. Dans le même ordre d'idée, de nombreuses animations « modernes » (danse hip-hop, démonstration de hockey en salle, cheer-leading ou encore football US) exclusivement proposées par le milieu associatif local occupent les nombreux temps morts autorisés par le récent découpage des rencontres en quart temps en Europe. Cette dernière observation renforce l'idée selon laquelle, malgré les mutations, le spectacle veut favoriser une certaine « groupalité » au sens de Brubaker (2001), c'est-à-dire la perception d'un sentiment d'appartenance à un groupe particulier, solidaire.

« Mon idée, c'est de faire vivre les animations locales, je me suis lancé sur pas mal de trucs, on va avoir du rink-hockey… Le but, c'est d'exposer d'autres personnes comme ça se fait dans les galas… samedi, les écoles, 100 gosses sur le terrain pour faire des shoots, tu vois grosse animation avec les écoles de la ville. Je crois plus à ça en terme d'animations… faire vivre les animations locales qui profiteront de l'exposition de l'Elan Béarnais » (Claude Bergeaud, entraîneur)

Les évolutions constatées au niveau des attitudes partisanes et de la manière d'appréhender le spectacle sportif proposé par l'Elan Béarnais trouvent, fort logiquement pourrait-on dire, des résonances dans le rapport entretenu entre les spectateurs ou plus largement la communauté locale et les joueurs.

I.4 - Le rapport joueurs / spectateurs : une évolution objectivable

Les évolutions majeures du spectacle sportif de haut niveau (professionnalisation, internationalisation) et ses exigences ont, comme cela a été évoqué dans la contextualisation du travail, modifié son statut dans l'espace des consommations culturelles. Ce nouveau positionnement a bien évidemment des conséquences sur le rapport entre les joueurs et les spectateurs (voire plus largement la communauté locale).
L'attitude parfois « consumériste » des spectateurs relevée auparavant se traduit dans la relative discrétion de la relation entre les palois et les joueurs (ce qui ne déplaît pas aux joueurs les plus âgés ou à ceux ayant vécu des relations plus « passionnelles » voire

nerveusement éprouvantes dans d'autres clubs mais qui, semble-t-il, déçoit quelque peu les jeunes joueurs en quête de reconnaissance).

« Je pense que cela vient de l'éducation, ici les gens sont polis…en ville quand ils te reconnaissent, tu as toujours droit à un petit signe, un salut, un encouragement : « bonne chance pour samedi ! ». Ils n'ont pas ce besoin de te toucher…de te courir après pour un autographe quand tu es avec ta femme ». (Rod Sellers, joueur américain)

« En Yougoslavie, tout le monde dans la rue te pose des questions sur les matchs : « pourquoi vous avez fait ça et ça… ? », « pourquoi le coach a fait ça… ? », tout le monde a un avis sur le basket. A Pau, tu sens parfois que les gens te reconnaissent, les jeunes…mais ça s'arrête là, ils ont leurs activités, leurs jobs, « c'est Luvkoski, son job c'est le basket…OK » mais ils ne cherchent pas à rentrer dans « ta vie de basketteur (sic) ». Quand je suis à la salle, là tout le monde ne parle que de basket mais après, à l'extérieur, dans la rue, je ne me sens pas du tout à part, je suis un citadin comme les autres et personne ne vient m'importuner ». (Dragan Luvkoski, joueur yougoslave)

« Ici en arrivant j'en parlais souvent avec ma femme, personne me connaissait, c'était parfait…le palais est plein, il y a de l'ambiance et tu te promènes en ville et personne ne dit rien ! C'est parfait ! (…) Tu sais là-bas (à Vitoria), on devait dîner dans un restaurant avec un paravent pour éviter que les autres clients viennent nous voir…sinon, ils venaient même regarder ce que tu mangeais « voyons, qu'est ce qu'il mange Esteller ? », ça faisait vraiment chier ! » (sic) (Roger Esteller, joueur espagnol)

« De temps en temps les gens se retournent ou disent « hé c'est un tel ou un tel !» ou te demandent un autographe mais ça s'arrête là, ils ne te persécutent pas et ne changent en rien leurs habitudes par rapport à une toute autre personne ». (Laurent Foirest, joueur français)

« Quand je croise un basketteur de l'Élan dans la rue, je me retourne mais… je ne vais pas l'importuner ou lui courir après pour avoir un autographe ou une tape dans la main. Ils sont quand même accessibles au quotidien, les grilles du palais sont toujours ouvertes… c'est pas comme si je voyais une rock star ou Jordan ». (Thierry E. supporter, 17 ans)

« Je pense qu'il y a un manque de ferveur populaire… et cela par manque de médiatisation, le basket n'est pas médiatisé comme le foot hein ! Médiatiquement, c'est pas terrible, il y a de gros efforts à faire à ce niveau là pour le basket français en général de toute façon. Tu vois, par exemple, en Espagne, le basket est largement plus médiatisé qu'ici, les joueurs sont des vedettes au même titre que les footballeurs… » (Florent Piétrus, joueur français)

Une fois de plus, on constate que la position du joueur dans sa « carrière » implique des attentes différenciées en terme de rapport au public et à la notoriété.

Les résultats concernant les spectateurs et en particulier leur degré de proximité avec l'équipe exprimaient déjà cette réserve. Les entretiens réalisés avec les joueurs révèlent de manière convergente cette augmentation de la distance entre joueurs et spectateurs dans le contexte professionnel contemporain.

Dans le cadre des questionnements relatifs à la relation entre le joueur et le public, le statut « médiatique » du basket-ball français en général fut régulièrement invoqué par les joueurs

pour expliquer ce relatif anonymat. Notons que le décalage avec le championnat « voisin » espagnol, référence européenne en matière de médiatisation du basket-ball, est fréquemment évoqué par les joueurs.

« Quand je parle avec Alain Digbeu (joueur Français ayant évolué à Barcelone puis maintenant au Réal de Madrid) ou Laurent Foirest et qu'ils me parlent de Canal + local en Espagne qui sur sa présentation du mois met en couverture une photo de basket ou que les matchs sont diffusés en clair les ¾ du temps… je me dis attends, c'est le rêve quoi ! Les gens ont accès au basket pro, il y a beaucoup plus de monde, c'est beaucoup plus populaire parce qu'ils ont la possibilité d'avoir le basket gratuit à la télé… t'imagines en France, il faut que le mec ait le bouquet satellite avec en plus les chaînes supplémentaires pour qu'en plus, le samedi soir à 8h 30 il ait envie d'allumer la télé ! Sinon, le mec, il voit rien ! La place dans les stades c'est 100 balles (francs)… enfin 15 euros donc c'est l'horreur. C'est cher, en plus si tu veux le regarder à la télé il faut un abonnement qui te coûte 400 balles (60 euros) par mois et t'es même plus sûr d'en voir puisque maintenant ils ont diminué le taux d'audience… on a un match tous les 15 jours je crois ! » (Cyril Julian, joueur français)

« En Espagne, le basket est le 2ème sport, il y a 10 ans c'était même au même niveau que le foot ! Le rapport avec l'extérieur, les fans, est donc différent à cause de la télé ». (Roger Esteller, joueur espagnol)

La professionnalisation précoce et intégrée du basket-ball implique de rationaliser la relation entre le joueur et le spectateur. En effet, l'attention accordée au public fait désormais partie intégrante des devoirs du joueur et donc de son travail. Cet aspect est renforcé par la volonté du club de voir les joueurs s'impliquer ponctuellement dans des évènements locaux.

« Des fois dans une même soirée, je peux parler dix fois du match, quand t'es pris par ton métier, ta passion, il faut en faire profiter les gens qui te soutiennent. C'est un devoir, les gens payent pour venir te voir. Quand tu achètes une cafetière, t'as un service après-vente…eh bien quand ils viennent nous voir jouer, ils ont le droit de savoir pourquoi on a fait ceci ou cela. Quand tu ne fais pas ça par force, ce n'est pas difficile ! » (Frédéric Fauthoux, joueur « local »)

« Mes parents m'ont dit : « si tu choisis de faire du basket ton métier, il y a des choses que tu seras obligé de faire, ça vient avec le métier ». Il faut signer des autographes, parler avec les enfants, les journalistes même si tu n'es pas bien, même si tu as fais un mauvais match (…) Mon père disait : « moi, je n'aime pas aller au travail avec une cravate mais cela va avec le métier que j'ai choisi donc si tu ne peux pas le faire, il faut que tu arrêtes ! ». Quand je vois les choses comme ça, après je comprends mieux…moi, quand j'étais petit, je voulais un autographe de Docteur J (Julius Earving, ancienne star des années 70 de la ligue pro américaine) et je ne pense pas que j'étais le seul, et je repense à ce que me disaient mes parents. Je pensais : « peut être qu'aujourd'hui Docteur J ne veut pas, qu'il est fatigué » et je me suis dit : « peut être que je ne vais le voir qu'une seule fois, il faut qu'il signe cet autographe ! ». Petit, c'est ce que je me disais et ma mère me le rappelle souvent et je lui dis : « c'est normal, je ne l'ai vu qu'une fois ! », elle me répondit : « c'est la même chose pour toi ! », il y a des gens qui vont me voir qu'une fois à Géant (hypermarché) et c'est tout. Elle me dit : « prends 30 secondes pour discuter avec eux… » (Derrick Lewis, joueur américain naturalisé français)

Cet extrait de l'entretien réalisé avec Derrick Lewis, joueur américain naturalisé français, renforce d'une part l'idée d'un haut degré de réflexivité de certains acteurs et insiste d'autre part sur le statut privilégié de la famille et du travail (une morale « professionnelle ») au sein de la société nord-américaine.

« Il est normal que les joueurs nous accordent un peu de temps quand on les sollicite… ne serait-ce que 2 minutes. Mais je pense que cela fait partie de leur rôle… ils sont là pour fédérer autour du club. C'est pour cette raison que Seillant recrute des bons joueurs mais aussi des types qui ne font pas de problèmes au quotidien, qui s'intègrent bien » (Laurent A. supporter, 25 ans)

Ce type de propos concernant le rapport entre l'équipe et la communauté locale est un indicateur de l'état de développement actuel de la discipline en France. En effet, l'écrasante présence du football (voire progressivement du rugby) sur le plan médiatique et la starisation dont font l'objet ses vedettes octroie de fait un statut « inférieur » (en terme de popularité) aux joueurs de basket-ball, bien moins médiatisés, comme l'exprime Laurent Foirest (joueur international et vice champion olympique à Sydney) :

« Je pense qu'on ne peut se comparer avec le foot par exemple. C'est une autre dimension, les footballeurs sont perçus comme des stars alors que nous basketteurs, hormis les vedettes NBA, nous sommes juste reconnus comme des sportifs ». (Laurent Foirest, joueur français)

I.5 - L'identité-club et son exploitation : retombées sportives, économiques et symboliques

Pour maintenir ce qu'ils perçoivent comme fondateur de « l'identité du club », les promoteurs de l'Elan Béarnais ont intégré la « tradition » comme un élément important de leur stratégie de développement. La pérennisation de ce « socle identitaire » présente de nombreux atouts aussi bien sur le plan économique que sur le plan sportif.

I.5.1 - L'exploitation économique : « l'identité-club » comme source de revenu

Le propos est ici de montrer que la préservation d'une caractéristique symbolique (identité-club) permet de générer un certain nombre de profits économiques indispensables à la gestion d'un club professionnel. Nous avons précédemment évoqué l'adhésion massive des spectateurs, voire plus largement de la communauté locale, aux valeurs « historiques » véhiculées par le club. Cet élément constitue un des moteurs principaux de l'assistance au spectacle. En se situant, autant que possible, dans la continuité de ce qui faisait sa force (et

son particularisme) à l'époque amateur (convivialité, proximité, intégration dans le tissu social local, affirmation d'une identité culturelle), l'Elan Béarnais fidélise un public nombreux, générant par là même des « recettes guichet » conséquentes. En effet, en 11 ans d'exploitation, avec une moyenne de plus de 5000 spectateurs, la fréquentation est une des plus importantes en France mais également en Europe (Cf. Tableau 16).

Clubs	Total spectateurs saison	Moyenne / rencontre
Pau-Orthez	**80 265**	**5351**
Le Mans	**75994**	**5067**
Nancy	**73631**	**4909**
ASVEL	**71053**	**4537**
Strasbourg	**66950**	**4464**

Tableau 16 : les 5 plus importantes affluences de la Pro A en 2003 (source Basket News / LNB)

Les opérations de communication autour du club soulignent évidemment cette continuité. Tous les articles de presse évoquent cet aspect (Cf. Image 11). De la même manière, les slogans des campagnes publicitaires et l'iconographie utilisée sont basés sur ce mélange efficace de continuité et de modernité comme nous le verrons par la suite.

Image 11 : Le maintien de joueurs « locaux » : un élément de communication

Les propos des joueurs relayent ce processus et le valorise :

« On a su fidéliser les gens. Au départ, les gens étaient curieux de découvrir le palais des sports puis de découvrir l'équipe qui y jouait…et on a eu des résultats de suite, on a scellé les fiançailles, l'anneau, de suite entre Pau et Orthez. Non seulement on a bien joué au basket et en plus les gens sont venus, nous ont soutenus et nous sont restés fidèles, à la hauteur des grands évènements. On a aussi touché un nouveau public, c'est ça qui était intéressant ! » (Didier Gadou, joueur « local »)

Toujours sur un strict plan économique, cette continuité identitaire fédère les investisseurs. En effet, divers partenaires locaux et groupes d'envergure nationale ou internationale utilisent le vecteur de communication que représente le club. Au-delà du support « local » mais aussi « national » et « international » qu'incarne l'Elan Béarnais, les investisseurs s'associent à l'image d'une institution dont les valeurs reconnues (continuité, stabilité) hors des frontières du monde sportif ont un poids non négligeable au sein de la sphère économique.

I.5.2 - L'identité-club et le recrutement : un atout non négligeable

La stabilité financière, sportive et « humaine » (en terme de convivialité) du club est en synergie avec la qualité de son recrutement.

« Un club sans grand passé, tu peux penser que c'est un club plus fragile ! Un club comme Pau qui est en coupe d'Europe depuis 25 ans, tu peux penser qu'il va y rester encore bien longtemps, alors qu'un club qui arrive pour la première fois en Euroligue, tu peux te dire qu'il va peut-être redescendre l'année prochaine, que c'est peut-être passager ». (Boris Diaw-Riffiod, joueur français)

« Ça t'évite des surprises… tu sais que le club est stable financièrement, que les gens s'y entendent bien, qu'ils connaissent le jeu et ne vont pas te juger en 2 matchs. Après, des clubs avec une grande histoire comme Pau, ça peut aussi te donner l'assurance de jouer dans une équipe compétitive, qui a l'habitude de gagner des titres chaque année…et pour nous joueurs qui sommes avant tout des compétiteurs, c'est une donnée non négligeable ! » (Rod Sellers, joueur américain)

Ce discours, ici encore particulièrement « construit », homogène, est relativement répandu dans le sport professionnel valorisant la stabilité financière et « sportive » des clubs.

Le développement mondial de la discipline assure la promotion d'un « employeur » présentant des garanties (financières et morales) prisées par une population de joueurs et d'agents dont le caractère corporatif autorise de nombreux échanges. Ainsi, si les joueurs français sont de longue date sensibilisés aux conditions de travail dont ils pourront jouir à Pau, leurs homologues européens et surtout américains en sont désormais également informés. Cette tendance s'inscrit dans la longue tradition corporatiste chez les joueurs aux États-Unis (qui peut déboucher parfois sur la gestion de crises majeures[15]). Les joueurs, en particulier les étrangers, assurent donc une « fonction de relais » de la culture du club.

[15] Les désaccords entre le syndicat des joueurs et les propriétaires de franchises ont déjà abouti à des grèves des joueurs et des annulations totales ou partielles des saisons.

« C'est sûr que les Américains savent qu'ici on promet peut-être pas autant d'argent qu'ailleurs mais au moins, l'argent, les mecs le touchent ! Cela joue…cela joue au niveau des agents aussi, des fois certains agents nous appellent et nous proposent des joueurs qui ne sont pas de notre standing mais ils savent que nous, on permettra aux joueurs de se relancer ou de se montrer… » (Claude Bergeaud, entraîneur)

« J'étais à Vitoria avec Laurent Foirest (ancien joueur palois), c'était mon coéquipier et il m'a raconté que c'était bien, je savais qu'ils étaient sur le point d'arriver 2 fois au final four…les playoffs contre le Kinder, je savais que c'était un grand club en France et une bonne équipe sur le plan Européen ». (Roger Esteller, joueur espagnol)

« Maintenant, la parole de certains donne une crédibilité au club parce que les mecs parlent entre eux. Même chose pour les « ricains » et leurs agents, ici tu sais que le mec va être payé, qu'il n'y aura pas d'embrouilles et que s'il y en a, c'est que le mec n'y a pas mis du sien ». (Claude Bergeaud, entraîneur)

Dans un espace professionnel par définition instable, la configuration paloise attire et contrebalance (dans une certaine mesure) des possibilités financières limitées au regard de ses rivaux européens (le budget palois s'élève à environ 6 millions d'Euros tandis qu'un concurrent tel que Barcelone, champion d'Europe 2003, aligne un effectif dont la masse salariale avoisine 40 millions d'Euros).

La médiatisation des grandes compétitions (Euroligue) associée à une ambiance de travail « rassurante » confèrent au club béarnais le statut de « tremplin idéal » pour des joueurs désireux d'être reconnus et d'évoluer à terme dans les championnats les plus prestigieux et rémunérateurs. A ce sujet, les exemples ne manquent pas. De nombreux joueurs français (Rigaudeau, Foirest ou Risacher), européens (Muresan, Esteller, Luvkoski) et même américains (Funderburke, Mc Rae, Davis) sont révélés et parfois relancés au sein de l'effectif béarnais.

« Pour ceux qui sont très ambitieux, eh bien c'est le tremplin idéal pour l'Europe voire la NBA : les Risacher, Foirest, Rigaudeau, Sonko, tu peux en citer même des Américains : Emmanual Davis, Funderburke, Muresan ont quand même eu une exposition qui fait que… sans salaires mirobolants par rapport à d'autres endroits, il y a quand même une vraie exposition » (Claude Bergeaud, entraîneur)

« Tu sais souvent il y a des joueurs qui viennent à l'Elan pour s'en servir de tremplin : « je vais jouer à Pau pour gagner un titre et hop, je reste un an et je vais me casser (sic) chercher un gros contrat ailleurs ! » (Frédéric Fauthoux, joueur « local »)

Plus récemment, les jeunes Boris Diaw-Riffiod et Mickael Piétrus, après avoir assuré la domination du club pendant 3 saisons (en France), ont rejoint la ligue américaine. Ils symbolisent à eux seuls l'efficacité de la « méthode » (leurs maillots dédicacés occupent une place de choix dans le couloir de l'Elan – Cf. Image 12).

Image 12 : Diaw et Piétrus, des exemples de réussite

La reconnaissance des qualités sportives et « humaines » du club béarnais dans l'espace des clubs professionnels sur le plan international agit dès lors comme une garantie pour les clubs désireux de s'attacher un ex-palois, ce qui, en retour, constitue bien sûr un motif important pour un joueur décidé à choisir Pau-Orthez.

« Après Pau, si évidemment tu y as montré des aptitudes, tu t'assures 2, 3 saisons au plus haut niveau car réussir ici atteste d'une part de tes qualités de joueurs mais aussi de certaines qualités humaines, c'est une sorte de garantie pour les autres clubs tu vois… Après une bonne expérience à Pau, tu peux choisir ! » (Dragan Luvkoski, joueur yougoslave)

Enfin pour clore ce volet sportif, cette « continuité identitaire » ouvre de nouvelles perspectives au club en matière de recrutement des jeunes. En effet, seul un organe de formation efficace peut permettre à des formations aux moyens financiers limités de survivre sportivement.

L'intégration de jeunes talents à l'équipe fanion régénère un effectif sans que cela s'avère trop coûteux et, à posteriori, leur départ vers d'autres clubs est source de revenu (les cas des frères Piétrus ou de Boris Diaw-Riffiod en sont de parfaites illustrations). Il existe dès lors un véritable « marché des jeunes » au sein duquel il faut désormais convaincre tuteurs et parfois agents de confier leur progéniture ou leur « poulain ». L'assurance de trouver à Pau une structure stable et reconnue constitue indéniablement une garantie inestimable. Le club accueille donc régulièrement des « stars » en gestation (Pétro ou Cissé cette saison) dont la rapide progression offre au club un vivier de grande qualité.

Cette fonction de « pouponnière » sportive illustre la jonction entre les vertus « objectivées » (de nombreuses réussites) de la « formation locale » et le marché du basket-ball professionnel. Ce cas de figure commence à se retrouver dans d'autres clubs français, ainsi le Havre conserve cette saison dans son effectif un jeune joueur récemment sélectionné par les recruteurs NBA (« joueur dit drafté»), son maintien dans le club français étant jugé propice à sa maturation.

I.6 – L'identité club en image : l'iconographie comme support

Dans le cas de l'Élan Béarnais, le pari réside dans la démonstration du mélange de tradition et de modernisme que représente un club présentant un spectacle sportif résolument inscrit dans la « modernité urbaine » avec une continuité de résultats exceptionnelle. Il est compréhensible que les dirigeants et les responsables de la communication s'appuient sur ces paramètres en vue de renforcer son statut au sein de l'espace des sports local. Les stratégies de médiatisation et l'iconographie consacrée à l'Élan Béarnais s'inscrivent dans la volonté d'afficher à la fois une inscription locale, une continuité de résultats mais également une certaine modernité. En effet, par ordre d'apparition chronologique, les slogans furent les suivants : « L'art, c'est de durer ! » (2001/02), « De Septembre à Mai, le pouvoir d'enthousiasmer ! » (2002/03) et « Fort et Vert » (2003/04). L'introduction de cette idée de continuité et de performance inscrite dans le long terme est ainsi redondante au travers du recours à des termes tels que « durer », la période « de Septembre à Mai.. » ou encore le jeu de mots « Fort et Vert » (en anglais Forever signifie « pour toujours »). Misant sur une prise de conscience communautaire à propos de la complexité pour un club de haut niveau de maintenir un niveau de performance élevé dans le contexte actuel du sport professionnel (manœuvre relevant de « l'art »), les slogans « L'art, c'est de durer ! » et « Fort et Vert » soulignent le caractère exceptionnel de la trajectoire sportive de l'institution. Parallèlement, le slogan « De Septembre à Mai, le pouvoir d'enthousiasmer ! » met quant à lui l'accent sur l'efficacité du divertissement proposé, apte à répondre aux exigences d'un public relativement jeune, féminisé, urbain et « expert ».

L'iconographie met en évidence ce complexe tradition / performance. Ainsi, les affiches de la campagne 2001 / 02 présentaient l'image de Didier Gadou, joueur « local » emblématique du club, au côté du slogan « L'Art, c'est de durer ! » (Cf. Image 13). L'utilisation de l'image de Didier Gadou (à l'époque capitaine de l'équipe), reconnu

comme un modèle de fidélité au club et dont le comportement sportif et extra sportif est exemplaire au regard des commentateurs, cet acteur cristallisant l'identité du club et son ancrage local.

Image 13 : Campagne 2001 / 02 (Didier Gadou)

L'iconographie de la campagne 2002 / 03 fit elle aussi appel à l'image de certains acteurs savamment sélectionnés en mêlant plusieurs générations de joueurs « charismatiques » afin de symboliser une stratégie sportive (rajeunissement de l'ossature de l'équipe appelé « projet jeune » dans l'entourage du club) en phase avec l'histoire de l'institution (Cf. Image 14). En effet, on retrouve autour du slogan « De Septembre à Mai, le pouvoir d'enthousiasmer » certains joueurs marquants du club ces vingt dernières années (Henderson, Hufnagel, Bisséni, Larrouquis, Rigaudeau) pour la plupart associés à l'époque orthézienne du club encadrant les jeunes joueurs phares du moment (Diaw-Riffiod et les frères Piétrus) en présence du président Seillant qui apparaît au 3ème plan, véritable trait d'union entre ces générations. L'association du noir et blanc (pour les joueurs du « passé ») et de la couleur (pour la nouvelle génération) renforce ce sentiment de mise en conformité avec un héritage culturel, les jeunes faisant figure d'héritiers des plus anciens. La colorisation de l'image de Pierre Seillant souligne son incontournable présence et son rôle central à la fois dans le passé du club mais également dans la période actuelle et la préparation de son avenir. Le positionnement central de Boris Diaw-Riffiod et des frères

Piétrus est donc en ce sens compréhensible, car ils sont les acteurs du club les plus représentatifs de cette inscription dans la modernité. En effet, ces jeunes joueurs de couleur au style de jeu particulièrement athlétique, esthétique, inspiré de la ligue professionnelle américaine (que Boris Diaw-Riffiod et Mickael Piétrus ont rejoint en 2003), sont en quelque sorte la « vitrine » du club et garantissent au public un spectacle de choix réunissant les aspects les plus attractifs de la discipline (vitesse d'exécution, verticalité, explosivité etc.). Ce choix correspond également à un désir de s'appuyer sur les acteurs les plus médiatiques du club en 2003 qui incarnent de manière exemplaire la « mouvance » NBA (ces trois jeunes joueurs sont proches de Tony Parker, jeune français de la même génération faisant carrière en NBA et participant à la médiatisation de la ligue américaine en France) et sont par là même susceptibles de s'attirer les faveurs des jeunes spectateurs (Cf. premier volet des résultats).

Image 14 : Campagne 2002 / 03, le mélange des générations

L'exercice 2002 / 03 fut exceptionnel pour le club sur le plan des résultats, celui-ci s'adjugeant les trois trophées hexagonaux (Championnat, Coupe de France et Semaine des As). La campagne 2003 / 04 ne pouvait omettre de souligner cette réussite (Cf. Image 15). On y retrouve donc d'un point de vue iconographique non pas des joueurs mais ces fameux trophées glanés durant la saison gravitant autour d'un club représenté comme un astre ne cessant de briller depuis des décennies (l'iconographie complète la portée du slogan).

Image 15 : Campagne 2003 / 04, un rappel du statut du club

Dans une perspective identique, il convient enfin de remarquer l'évolution du logo du club ces dernières années (Cf. encadré 10). Le graphisme épuré du début des années 90 laisse désormais la place à un logo qui, tout en insistant sur la symbolique « locale » (ours, Pyrénées), s'inspire directement du style de ses homologues des franchises nord-américaines.

Encadré 10

Le logo actuel du club

Le logo des années 90

I.7 – L'Elan Béarnais face aux limites du modèle : « Il ne faut pas rêver ! » [*sic*]

« Il y a des flux de consommateurs, de spectateurs, de gens qui mordent, de gens qui ne mordent pas, ça c'est à nous à sans cesse être performant au niveau de nos structures pour revitaliser, re-dynamiser, redonner l'envie aux gens de continuer à venir et conquérir des supporters nouveaux et ça c'est l'un de nos buts dans les années à venir. Tous les produits sont faits pour s'user et le nôtre est comme les autres, il s'érode un petit peu donc il faut batailler pour aller chercher une tranche de public que l'on a pas encore touchée ou pour offrir d'autres genres de prestations, pour élargir, agrandir le cercle, se servir des valeurs que l'on a ». (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

Le bilan des 15 premières saisons paloises de l'Elan Béarnais est en tout point positif. En effet, durant cette période, le club a su fidéliser un public nombreux, étoffer de façon très conséquente son palmarès et s'inscrire durablement dans le modèle professionnel. L'évolution structurelle du club est caractéristique des mutations de la discipline en France et plus globalement en Europe.

Cependant, tout en veillant à assurer sa conformité avec le modèle professionnel, le club s'est efforcé de pérenniser certains éléments « identitaires » qui rappellent ses origines orthéziennes et l'esprit « amateur ». Comme le confirment les données recueillies à la fois auprès du public mais également des joueurs, cette stratégie a des conséquences sur la représentativité et plus généralement sur l'image du club. *Ainsi, malgré une internationalisation « inéluctable » de ses effectifs entraînant l'émergence d'une certaine distance entre les spectateurs (ou plus largement la communauté locale) et les joueurs, il semble que la cohérence des décisions prises en matière de recrutement (même étranger) et surtout de communication permettent à l'Elan Béarnais d'entretenir cette image « idéalisée » d'un club profondément inscrit dans le « local »*.

Il est intéressant de noter qu'à ce niveau, la continuité n'est pas synonyme de stagnation ou de crispation autour d'états antérieurs mais au contraire prend en compte les évolutions et participe à l'intégration de « nouveaux » spectateurs (les résultats de la première partie concernant la structure du public de l'Elan soulignent son caractère intergénérationnel et féminisé).

Par ailleurs, il est essentiel dans l'analyse du cas de l'Elan Béarnais d'insister sur l'aspect sportif et sur les performances du club, en réalité déterminantes. En effet, cette réussite « identitaire » s'effectue dans un club qui présente une continuité de performance assez exceptionnelle et jusqu'ici inégalée sur le territoire. Le public palois ne fut que très rarement déçu depuis l'inauguration du *Palais des Sports*. Cependant dans la configuration actuelle du spectacle sportif, cette réussite risque d'être compromise.

« Bien sûr, c'est évident qu'on aimerait avoir toujours le Palais plein et garni de supporters mais on ne peut pas lutter contre la multiplication des loisirs aujourd'hui, contre la multitude de choix qui est offerte aux gens…le samedi le mec achète son journal, il a 25 choix possibles en plus de tout un choix de sports familiaux qui se sont vachement développés. On est dans une région où la qualité de vie est telle que dès qu'il fait beau, les gens ont plein d'autres choses à faire que d'aller s'enfermer dans le Palais ou d'aller se geler au bord d'un terrain ». (Gérard Bouscarel, directeur sportif)

Les propos du directeur sportif de l'Elan « replace » l'assistance au spectacle sportif comme une « consommation culturelle » parmi d'autres dans une offre régionale de

loisir variée. Ce constat met aussi en exergue l'existence de rapports différenciés « au jeu » et à l'équipe pour une fraction du public ne se déplaçant qu'à l'occasion des « grosses affiches » contrairement au « spectateur abonné » ou encore à d'autres publics dans des espaces géographiques également bien lotis en matière d'offre de loisirs (on pense aux publics de Perpignan, Bayonne ou Biarritz en rugby).

Un des problèmes réside dans la difficulté de faire coexister performance et spectacle. Or, par essence, le basket-ball est une discipline particulièrement spectaculaire (rapidité, lisibilité, adresse, opposition, etc.), cet aspect représentant un des éléments attractifs pour les spectateurs. Cependant, être spectaculaire ne garantit pas l'adhésion et surtout la fidélité du public car il est nécessaire que cette faculté s'accompagne, à court terme, de résultats sportifs. En d'autres termes, la logique sportive « rattrape » ici la logique commerciale.

« Il y a les acteurs du spectacle qui sont des artistes, des artistes sportifs parce qu'il faudrait produire un spectacle or… on a un problème, on a un spectacle, entre guillemets car tu vas comprendre la chute, qui est quand même réglementé par une fédération sportive. On gagne/ on perd ce qui donne une sanction sportive en fin de saison : descente ou montée, un titre de champion. Ce qui veut dire aujourd'hui que le spectacle doit être fait tout autour du terrain et que le terrain doit rester quand même la compétition sportive avec… tu as beau faire 15 dunks (smatchs) et tu perds tous tes matchs, pourtant les dunks c'est du spectacle, tu ne seras pas un bon entraîneur, tu seras pas un bon joueur, tu seras viré et le club descendra. Donc en remontant et en reprenant les choses dans l'autre sens, aujourd'hui le sport n'est pas du spectacle, le spectacle doit se monter à côté dans la société commerciale. Voilà… certes il faut être attractif mais je te garantis d'une chose : il faut gagner, gagner ! Quand tu gagnes mais qu'il n'y a pas vraiment d'enjeu, les gens ne viennent pas… » (Claude Bergeaud, entraîneur)

Ce savant mélange est bien délicat à opérationnaliser car les joueurs capables à la fois d'être efficaces et spectaculaires sont rares et ont des prétentions salariales élevées.
Comme cela fut précédemment évoqué, la domination exercée par les palois sur le championnat national suscite une sorte de désengagement pour une partie de son public (les occasionnels). Aujourd'hui, seules les rencontres majeures de l'Euroligue, assurant une opposition de choix, remplissent entièrement le *Palais des Sports*.

Mais le club a de sérieuses difficultés à briller dans cette compétition au sein de laquelle les clubs français font office de faire-valoir. L'obtention de résultats honorables dans cette compétition est sous-tendue à un recrutement plus onéreux que le club n'est actuellement pas en mesure de s'autoriser. En effet, la ville de Pau et son bassin économique peuvent permettre au club de jouer les premiers rôles sur le plan national mais semblent quelque peu limités pour espérer rivaliser avec des capitales européennes telles qu'Istanbul, Athènes, Moscou ou encore Madrid.

« De toute manière, je suis intimement persuadé que dans les années à venir, il n'y aura plus beaucoup de place pour les petites villes ou les villes moyennes dans le sport pro. En basket, il y aura une ligue Européenne réservée aux clubs des grandes villes, riches… Madrid, Athènes, Istanbul. Nous n'aurons plus notre place dans cette configuration… on va faire de la résistance jusqu'au bout, mais fatalement, ça arrivera compte tenu de l'importance du secteur économique. Actuellement, notre chance réside dans le bel outil au sein duquel nous évoluons et qui peut nous permettre de durer un peu plus dans ce contexte et d'attirer toujours à la fois les gens et les partenaires ». (Pierre Seillant)

« Je pense qu'il faudra trouver une compétition intéressante à d'autres niveaux et arrêter de rêver d'être les plus grands dans un domaine où l'on ne peut pas rivaliser. En partant d'Orthez et en venant à Pau, on voulait rivaliser avec les meilleurs. On a raté cette année la marche pour être dans les 16 meilleures équipes Européennes…si on y allait, on avait le même statut qu'Orthez à l'époque. A l'heure actuelle, seules les grandes villes Européennes, qui ont le tissu économique suffisant, ont les possibilités financières de faire venir les meilleurs. Non, je crois que Pierre Seillant a construit quelque chose de magnifique, il y a tout ce qu'il faut : aéroport, salle, hôtels etc.., je le répète, mais il manquera toujours le petit truc à côté, il ne faut pas rêver… » (Didier Gadou, joueur « local »)

« Nous on communique sur un autre thème : « nous allons recevoir les plus grands d'Europe ! », « C'est une joie de recevoir les joueurs à 1,5 millions de $, venez voir ce que c'est ! » [*ironique*] Mais nous dire « se battre ! », on va se battre mais dès le départ on sait que l'on ne va pas gagner ». (Claude Bergeaud, entraîneur)

On touche donc ici les « limites du local » dans le processus d'internationalisation. En effet, le « local » doit être, dans un contexte d'internationalisation du marché sportif, une capitale ou au moins une capitale régionale (un « très gros » local en en quelque sorte). A cet égard, le milieu du basket-ball rejoint d'ailleurs celui du football. En revanche, la situation peut être différente pour des « sports régionaux » sur le plan international (par exemple le rugby).

Parallèlement, la construction d'un effectif performant à l'échelle continentale induit désormais une internationalisation extrême facilitée par la libre circulation des acteurs quelle que soit leur nationalité (par exemple aujourd'hui, un club peut aligner dix joueurs américains en Euroligue). Si la question de la représentativité locale de l'Elan Béarnais ne suscitait pas ou peu de jugements négatifs avec un effectif regroupant en moyenne quatre à cinq étrangers chaque saison, une surenchère à ce niveau pourrait quelque peu modifier cet état.

« L'équipe aura moins de crédit…quand on est en 'famille', on tolère mieux certaines défaillances mais quand ce sont des gens étrangers, on tolère moins, les gens deviendront de plus en plus exigeants… » (Didier Gadou, joueur « local »)

« Une équipe avec 7 ou 8 étrangers à l'Élan… difficilement envisageable et acceptable. Ce qui fait la force du club c'est d'avoir su présenter des effectifs performants et au « visage » agréable. Même si cette équipe composée d'étrangers gagne… je ne suis pas sûr que les gens suivraient ! Je pense plutôt qu'ils attendraient même qu'elle se plante ! » (Jacques V, supporter, 37 ans)

Par ailleurs, le recours à une telle stratégie de recrutement exprime une primauté accordée aux performances européennes au détriment de l'ancrage « local » du club au niveau des joueurs (au moins pour une période). A ce niveau, le risque est important. Jusqu'à présent, dans des cas de figure proches, Pierre Seillant a toujours privilégié la sécurité afin de ne pas « entamer » une identité-club dont il avoue sans détour aujourd'hui qu'elle représente « son fonds de commerce ».

« Les sociétés d'économie mixte sportives, les SAOS et tout ça, ce sont des spectacles dont le support est un sport, le support peut être le rugby, le support peut être le basket… Le produit n'est plus le basket ou le rugby, le produit c'est le club, le marketing…on vend le club aujourd'hui : l'identité régionale de l'Elan ». (Claude Bergeaud, entraîneur)

« C'est devenu un petit peu notre « fonds de commerce », mais plus le temps va passer et moins ce sera comme ça parce que tout va si vite… aujourd'hui, on est nous aussi emporté par la mentalité actuelle, une mentalité de « tueur », que je déplore. Mais c'est dans tous les secteurs pareil… on prend, on presse et on jette. Nous, on essaye de ne pas être comme ça mais on est rattrapé par les exigences de la compétition, du public, des sponsors qui certes aiment notre concept… mais il faut quand même gagner ! Ce concept, sans la victoire, il en prendra un coup très rapidement. Si aujourd'hui, on ne marche plus, on dira que le concept est foutu, que l'on a pas su s'adapter à la nouvelle donne… donc aujourd'hui, on a « le cul entre deux chaises » (sic) mais on y est bien pour l'instant encore ! On va essayer d'y rester mais c'est forcément un équilibre instable ». (Pierre Seillant)

Cette métaphore teintée d'humour de Pierre Seillant illustre cependant admirablement le dilemme auquel est confronté à présent le club. L'élimination précoce de l'Elan Béarnais durant les phases finales du championnat de France 2004 / 05 remporté par l'équipe de Strasbourg, alignant dans son effectif un seul joueur français de naissance, relance le débat autour de cette gestion du complexe « identité / performance ».

Conclusion - L'histoire du club comme élément central du statut du club dans l'espace local

Cette approche de type monographique du club de basket-ball de l'Elan Béarnais permet de mieux comprendre la construction de son statut dans l'espace des clubs professionnels à la fois sur le plan international, national et local. En effet, nous avons vu qu'il ressortait de l'enquête menée auprès de son public un fort sentiment d'homogénéité autour de la question de la représentativité « locale » de l'équipe et plus généralement de son image malgré une inscription puissante dans le processus d'internationalisation du spectacle sportif. Dès lors, l'investigation menée « au cœur » du club permet d'objectiver les raisons d'une telle « réussite » sur le plan identitaire.

Si l'Elan Béarnais constitue pour les spectateurs une institution particulièrement emblématique et surtout représentative du « local », c'est surtout grâce au maintien d'une grande synergie au niveau des stratégies de développement, de recrutement et de communication du club. Comme nous l'avons vu au cours de ce chapitre, la personnalité du Président Seillant est au centre du fonctionnement du club, au point de l'incarner, quasiment à lui seul, aussi bien aux yeux des spectateurs que des joueurs et collaborateurs. Le cas est typique d'une organisation fonctionnant autour d'une personnalité emblématique et se stabilisant autour de sa personne grâce à l'adhésion sans réserve de ses collaborateurs. La personnification révèle un état du système se rapprochant, dans une forme euphémisée et adoucie, du fonctionnement d'un « institution totale » (Goffman, 1979) fondées sur la persuasion et l'adhésion aux valeurs et enjeux. Le rôle central du président laisse peu de place aux conflits intérieurs, aux luttes de pouvoir, ce qui rend le système efficace mais également fragile (gestion de l'après Seillant). La « dureté » du système émerge dans les « rejets » qu'il produit à l'égard des joueurs n'entrant pas dans le jeu et les enjeux (enjeux « sportifs » et « identitaires »). Dans le cas de l'Elan Béarnais, la rareté de ces situations de « rejet » s'explique par un « droit d'entrée » dans le système élevé (recueil d'informations concernant les « dispositions » sportives et psychologiques du « potentiel » entrant, entretien avec le joueur autour des exigences du système dès la signature du contrat).

Afin de conserver (voire de renforcer) son statut, le club doit composer avec deux dimensions différentes, complémentaires et apparemment nécessaires. Il s'agit d'une part de maintenir un niveau de performance élevé (et par là même une certaine qualité du spectacle) sans pour autant trop porter atteinte à l'image résolument « locale » cultivée par le club s'appuyant sur sa trajectoire historique et sa faculté à maintenir des joueurs « locaux » dans l'effectif. Compte tenu de la difficulté croissante à assurer cet alliage dans le contexte actuel du spectacle sportif professionnel, une stratégie de « localisation » des renforts « extérieurs » (en particulier les joueurs étrangers) se révèle nécessaire, le niveau de performance du club et son image résultant d'une stratégie de recrutement en adéquation avec des usages historiquement construits. Les joueurs rentrent dans un système déjà constitué avec son histoire propre et sa logique de fonctionnement. L'intégration des joueurs dans le club passe donc autant par leur adhésion aux valeurs prônées par le club que par leurs performances sportives (Cf. essai de typologie des joueurs de basket-ball en Europe, Tome d'annexes). Cette adhésion est doublement facilitée. D'une part, la prospection de joueurs s'inscrit dans une logique d'adéquation entre leurs dispositions individuelles et les usages du club et d'autre part, l'adhésion au système

génère des bénéfices non négligeables pour les joueurs (rapports « individualisés », performances individuelles accrues et possibilité de se « faire voir »).

Cette approche monographique met clairement en évidence la « socialisation » des joueurs sous forme d'étapes depuis leur recrutement jusqu'à leur « localisation » au cours de leur « carrière » (Schotté, 2004 ; Mennesson, 2005*a*). On rejoint ici les thèmes des travaux récents en matière de « socialisation » et de « carrière », très inspirés des problématiques de la sociologie des professions nord américaine (Becker, 1985 ; Hughes, 1996). En d'autres termes, le joueur va « apprendre » un certain nombre de manières d'être et de penser qui vont achever son intégration au système. Bien sûr, ce processus mêle des éléments génériques (intégration au groupe sportif) et des particularismes (comme les exigences de comportement lors des repas ou dans les hôtels). A ce niveau, le rôle des joueurs « locaux » (ayant intégré cette logique historique), dépositaires de l'identité du club, qui relaient ce qui s'apparente à une véritable « culture d'entreprise » est central. On peut dire à ce niveau qu'ils agissent comme de véritables « entrepreneurs de morale » au même titre que l'entraîneur respecté ou les boxeurs titrés du *Gym* de Chicago étudié par Loïc Wacquant (2000).

La présence d'un espace « socialisant » tel que le mini musée du club (à l'instar des musées des grands clubs de football) matérialise cette stratégie de sensibilisation visant à faire comprendre aux nouveaux venus qu'ils intègrent une institution qui existe « au-delà des joueurs » (suprématie du club sur l'individu que l'on retrouve dans le cas par exemple du Réal de Madrid « *Màs que un club* »). On rejoint à ce niveau les analyses développées par Anne Marie Waser (1989 ; 1995) ou Loïc Wacquant (2000) qui soulignent l'importance de l'espace dans ce que l'on pourrait appeler les « rapports au club » des joueurs. Ainsi Wacquant montre comment le Gym de Chicago est organisé spatialement de telle sorte que les interactions entre les acteurs aboutissent à l'acceptation de normes collectives et de régulations. De la même manière Waser, à propos des clubs de tennis, démontre qu'au travers du règlement formel des institutions (occupation des courts, tenues exigées etc.) sont impulsées des manières d'être ensemble qui deviennent extrêmement prégnantes.

Ce processus de localisation s'accompagne, comme nous avons pu le constater dans le cas de l'Elan Béarnais, d'une grande « personnalisation » des rapports (ce qui est rare dans le milieu du sport professionnel en général) rendant particulièrement opérationnelle la logique du « don / contre don » (Mauss, 1925 ; Charlot, 2005).

Le comble du système, pourrait-on dire, est de faire en sorte qu'en apparence, la relation employé/employeur n'existe pas ou soit reléguée au second plan. En fait, l'Elan Béarnais représente une « entreprise sportive » au sens le plus puissant du terme (avec le développement d'une véritable culture d'entreprise) qui met en synergie une éthique de la conviction et une éthique de la rationalité (Weber, 1904). En responsabilisant ses membres (rôle des « anciens » et socialisation interne), le club produit une sorte d'homogénéisation des convictions autour de ce que doit être le fonctionnement du sport et la relation joueur/dirigeants (humanisation des rapports). Dans ce cadre, l'efficacité de l'entreprise sportive « Elan Béarnais » peut être symbolisée par le « Président » Seillant qui incarne la jonction entre le rôle d'entrepreneur de morale (Becker, 1985) définissant les normes de fonctionnement du club et le rôle d'entrepreneur au sens strictement financier (Cf. sa trajectoire professionnelle – Encadré 8).

Ce système est d'autant plus viable et fiable que l'ensemble des acteurs partage ce type de convictions et cherche à les faire partager aux consommateurs de leur spectacle (spectateurs) et aux nouveaux arrivants (recrues). En définitive, les enseignements de cette approche de type monographique du club de basket-ball béarnais permettent de mieux saisir la manière dont s'est construit (et se renforce) son statut dans l'espace local.

- IV-

Approches monographiques des 3 clubs

Chapitre II - La Section Paloise : une identité en phase de re-définition

Le cas de la Section Paloise permet de révéler les interrogations et les débats soulevés par l'inscription progressive dans le professionnalisme du rugby à XV français. L'entrée dans le professionnalisme déclenche des conflits de conceptions entre les promoteurs du professionnalisme et les « conservateurs » parfois farouchement opposés à cette stratégie d'évolution de la discipline. Naturellement, on ne peut pas figer les différents acteurs dans des conceptions immuables. En revanche ces conflits de conceptions sont très virulents dans la mesure où ils renvoient à des luttes de pouvoir administratif et politique au sein de la fédération. Les entretiens réalisés avec les différentes catégories d'acteurs de l'espace rugbystique (joueurs, dirigeants, spectateurs) révèlent ces luttes de conceptions et leurs évolutions au cours des vingt dernières années.

L'exploitation des entretiens de spectateurs dans le contexte de l'étude pose plusieurs problèmes majeurs. Conformément à notre positionnement, pour bien comprendre la signification (sociale) des propos tenus, il faudrait les mettre en relation avec la position sociale « locale » des agents, leur trajectoire, leur « style de vie » etc. Le risque est bien sûr, en les isolant, de recueillir des propos attendus, c'est-à-dire produits pour conforter la vision « commune » des médias et de certains « analystes » du jeu sur les « méfaits » du professionnalisme dans le rugby. Les propos illustrent d'abord la persistance d'une « vision » construite du statut du spectacle du rugby chez les spectateurs, visant à préserver « l'originalité » de la pratique dans l'espace des consommations culturelles. Par là même, on peut parler de « stratégie » dans la permanence de ce positionnement à l'égard des nécessités du professionnalisme.

La particularité du rugby est d'être constitué d'une série de configurations locales, « constructions historiques » parfois très différentes, conduisant à des gestions différentes de la professionnalisation. Si dans certains clubs (Le Stade Français, le Stade Toulousain ou encore le Biarritz Olympique), le passage à l'ère professionnelle ne semble pas avoir rencontré de difficultés majeures, ce n'est pas le cas pour la Section Paloise. Les résistances et les réserves d'une partie des spectateurs sont fortes, en particulier au niveau de la représentativité de la formation ou du cosmopolitisme de l'équipe, même si les postions ne sont pas unanimes à cet égard.

La trajectoire historique de la discipline, ses caractéristiques techniques et symboliques et sa puissante inscription territoriale dans certaines aires géographiques (telle que le Béarn par exemple) constituent autant de facteurs qui agissent sur le processus de professionnalisation. Le propos est donc par l'intermédiaire de cet « état des lieux » de mettre en évidence les éléments du professionnalisme désormais intégrés (ou en voie d'intégration) et ceux qui suscitent davantage de réticences dans le milieu rugbystique béarnais. Même si cette monographie traite du club de la Section Paloise et ses principaux acteurs, certaines interrogations abordées dans ce cadre concernent le rugby français d'élite en général. En effet, comme nous l'avons vu, le rugby à XV suit une trajectoire historique spécifique à l'intérieur des espaces des sports européens. D'un point de vue thématique, nous procéderons comme pour le club de basket-ball de l'Élan Béarnais.

2.1 - Les stades : de la *Croix du Prince* au *Hameau*, un professionnalisme anticipé

Image 16 : Le stade de la Croix du Prince à la veille de la première guerre

Image 17 : Le stade de la Croix du Prince aujourd'hui

En 1990, l'abandon de l'ancien stade au profit d'un grand stade municipal plus moderne a, d'une certaine manière, anticipé le virage du professionnalisme. Le transfert de l'enceinte historique du *Stade de la Croix du Prince* dans lequel évoluait la Section depuis ses débuts vers le stade municipal du *Hameau* concrétise la volonté de modernisation de la part des dirigeants. Il préfigure également les bouleversements à venir dans le milieu du rugby à XV de haut niveau et instaure une rupture à la fois « spatiale » et symbolique à l'égard de l'ethos amateur de la pratique.

L'aménagement du vieux stade (environ 3000 places), surnommé le « *petit Twickenham* », autorisait une grande proximité spatiale entre les joueurs et les spectateurs (Cf. Images 16 & 17). L'espace resserré renforçait le sentiment d'unité autour de l'équipe locale qui mettait un point d'honneur à conserver une certaine invincibilité sur ses « terres ». En ce sens, on voit déjà que ce processus d'invulnérabilité territoriale est de nos jours moins évident. Le transfert vers le nouveau stade moderne est donc appréhendé de manière différente selon le volume « d'expériences partagées » dans l'ancien stade pour les différents acteurs (Bromberger, 1995 ; Appadurai, 2001 ; Smith, 2001). Ainsi, l'expression de réticences émerge dans les propos de ceux qui avaient une longue histoire commune avec le *Stade de la Croix du Prince*, terrain à leurs yeux des plus belles heures du club (anciens joueurs, supporters de longue date).

« Le vieux stade de la Croix du Prince… c'était un lieu qui « respirait » le Béarn ! Je veux dire… on y entendait des chants du coin, c'était rempli de vieux béarnais typiques, pas toujours très objectifs ni corrects avec les adversaires mais bon… c'était un autre rugby » (Alain U. supporter, 58 ans)

« Il y avait dans ce petit stade une ambiance particulière. Comment te dire… c'était un peu « nous » et les « autres » quoi ! Les mains courantes étaient bondées, ça braillait, ça râlait mais au moins on ressentait une véritable communion avec l'équipe » (Jean F. supporter, 57 ans)

« Le Hameau, c'est plus grand, c'est plus confortable, ok… mais ça ne vaut pas le vieux stade. Ce stade, il avait une histoire, la Section y a vécu ses plus beaux moments. Mais bon, il a fallu tourner la page et s'adapter, on s'y est fait voilà tout » (Francis G. supporter, 49 ans)

La Section Paloise a donc en quelque sorte anticipé le virage du professionnalisme en prenant la décision de quitter le vieux stade historique pour une enceinte moderne susceptible de mieux répondre au processus d'économisation de la discipline. En effet, le *Stade du Hameau* (stade que le club partage avec le club de football local du FC Pau évoluant en National), peut accueillir confortablement 12 000 spectateurs (Cf. Images 18 & 19).

Cependant, il convient de noter que l'ancien Stade de la Croix du Prince reste un espace « sectionniste » car, hormis pour la formation d'élite, la grande majorité des rencontres des équipes du club continuent de s'y dérouler. Ce constat exprime une volonté de « patrimonialisation » dans le but de conserver une référence pour se repérer dans l'histoire, processus commun à de nombreuses activités déjà relevé dans de multiples travaux (Callède & Dané, 1991).

Image 18 : Vue extérieure du Stade du Hameau

Image 19 : Vue intérieure du Stade du Hameau

Hormis sa plus grande capacité et son confort, la distinction majeure avec son « ancêtre » réside dans sa faculté de générer une « territorialisation » plus marquée des catégories de spectateurs à l'instar des grands stades de football (Bromberger, 1995) ou des grandes salles de basket-ball (telle que le *Palais des Sports* de Pau). Ainsi, dans le vieux stade de la *Croix du Prince*, on pouvait difficilement distinguer des « territoires », ce qui avait pour effet de conforter un certain sentiment d'unité chez les spectateurs (Cf. Image 20). En revanche, dans le *Stade du Hameau*, certains groupes de spectateurs peuvent être isolés dans des aires bien spécifiques de l'enceinte. La grande tribune d'honneur (places les plus confortables) abrite l'ensemble des collaborateurs des partenaires économiques du club ainsi que des abonnés (les spectateurs occasionnels s'y font rares car le prix des places à l'unité dans cette tribune est élevé, avoisinant 30 euros). Dans cet espace, l'âge moyen du public est le plus élevé (48 ans). La tribune populaire regroupe une majorité d'abonnés (souvent de longue date) ainsi que des spectateurs occasionnels désireux d'être assis. Ici, même si l'on compte de fidèles abonnés du club (assez âgés pour la plupart), la moyenne d'âge est moins élevée que dans la tribune d'honneur (41 ans). Ce phénomène est en partie explicable par la présence des « Piranhas », récent club de supporters réunissant majoritairement des jeunes contrairement à leurs homologues des « Amis de la Section », plus ancien. Le dernier « territoire » est constitué par les pelouses et les « mains courantes » (aujourd'hui grillagées pour des raisons de sécurité). Les spectateurs massés sur les pelouses situées derrière les en-buts sont généralement jeunes (34 ans en moyenne), ces places étant proposées à un tarif réduit pour enfants, adolescents et étudiants. Derrière les grillages longeant le terrain,

l'assistance est « panachée » en terme de générations : on y retrouve en effet de très jeunes spectateurs désireux d'être au plus près des joueurs comme des spectateurs assez âgés, particulièrement investis dans le soutien de leur formation (les autres spectateurs les qualifient affectueusement « d'aboyeurs »).

Comme lors du transfert de la *Moutète* d'Orthez au *Palais des Sports* de Pau dans le cas de l'Elan Béarnais, la « territorialisation » plus marquée observée dans le grand *Stade du Hameau* provoque des répercussions dans les manières des spectateurs de soutenir leur équipe.

Image 20 : Les « territoires » du Stade du Hameau

2.2 - Les attitudes partisanes : une évolution notable

Au cours des rencontres se déroulant dans le vieux *Stade de la Croix du Prince* régnait une forte atmosphère partisane. Comme le fait remarquer Michel Chadefaux (1988), les spectateurs palois font preuve dans cette enceinte « historique » d'un chauvinisme extrême accompagné d'attitudes particulièrement hostiles envers les formations adverses. Bien que très marquée dans cet espace, cette attitude n'était pas propre au public palois. Parallèlement à ce chauvinisme, les spectateurs se montraient volontiers critiques à l'égard de leurs joueurs en cas de mauvaises performances ou de manque d'engagement physique (faire « honneur au maillot »). Il faut bien noter qu'à cette époque, la majorité des joueurs étaient originaires de Pau ou des localités voisines. Aujourd'hui, l'absence de performance de la part de joueurs est d'autant plus mal ressentie que la plupart des joueurs palois ne sont pas issus de la communauté locale et que leur statut professionnel s'est transformé.

Si les principales caractéristiques structurelles du public béarnais n'ont pas fondamentalement évolué (public très masculin, globalement assez âgé et majoritairement issu de « l'ancienne classe moyenne » de la localité), en revanche les manières de soutenir l'équipe ont, elles, évolué. Les « attitudes partisanes » à l'époque du *Stade de la Croix du Prince* revêtaient une forte dimension identitaire comme se plaisent à le souligner certains des spectateurs de longue date interviewés dans le cadre du travail :

« La Croix du Prince, c'était notre territoire… un pré sur lequel nos gars se devaient d'être intouchables. Peu importe les résultats à l'extérieur, ce qui comptait c'était la victoire sur notre terre… » (Alain U. supporter, 58 ans)

« On aimait montrer à l'équipe adverse que venir gagner ici ne serait pas une partie de plaisir… ça braillait sur la main courante, bon, c'était pas toujours « finot » mais au moins ça avait le mérite de galvaniser les joueurs… quelque part, c'était l'honneur du coin qui était en jeu ! » (Jacques O. supporter, 40 ans)

La question d'une mise en jeu de « l'honneur local » à l'occasion des rencontres à domicile du club était extrêmement prégnante. Aussi, au-delà d'un soutien de la parole et du geste à l'équipe paloise transparaissait une volonté de mettre en avant une « culture béarnaise » (pour reprendre les termes utilisés par les acteurs dans les entretiens). Ce constat s'exprimait notamment au travers de l'emploi très régulier du patois dans le stade, de la présence de chants traditionnels (en langue béarnaise) ou encore du port d'attributs

vestimentaires typiques tel que le béret. La combinaison de ces différents éléments assurait, selon les témoins de cette période, une atmosphère très particulière dans le vieux stade.

« Le vieux stade, c'était quelque chose… des vieux avec leurs bérets qui avaient attendu le match au bistrot, des chants béarnais pour donner du cœur aux « types »… tous les fanas de rugby du coin qui venaient vociférer sur le bord du terrain et bien sûr quelques jolies « parties de manivelle » (bagarres) » (René S. supporter, 67 ans)

« La Croix du Prince, il y régnait une sacrée ambiance… cela m'a marqué tout gosse quand j'allais suivre la Section avec mon grand père et ses copains. Ils attendaient ça toute la semaine, ils étaient vraiment « piqués » de rugby alors… je peux te dire qu'ils étaient « remontés » comme des pendules. Souvent, mon grand père les reprenait quand leur vocabulaire était trop dur à entendre pour un gamin de huit ans… mais moi, ça me faisait tellement rire de les voir se mettre dans cet état ! » (Francis G. supporter, 49 ans)

Aujourd'hui, en dépit de l'augmentation du nombre de spectateurs et de l'aspect sportif attractif du TOP 16 (aujourd'hui TOP 14), on peut constater que l'ambiance a bien évolué. En premier lieu, la composante identitaire est bien moins perceptible. L'emploi normalisé du patois tout comme les chants béarnais ou encore le port du béret se font plus rares, confirmant la relative désuétude des pratiques traditionnelles. On ne peut expliquer cette évolution uniquement par la substitution des airs de musique traditionnels par des bandes sons modernes ou encore par l'avènement de certaines animations au cours des temps morts de la rencontre (mascotte, etc.). L'explication relèverait plutôt de la modification du rapport du public à son équipe. Ainsi, on peut considérer que l'attitude est aujourd'hui plus « consumériste » pour une majorité de spectateurs que réellement « supportrice ». La professionnalisation progressive du club (et du milieu en règle générale), la spectacularisation et la médiatisation croissante de la discipline ont attiré un « nouveau type » de spectateurs de plus en plus représentés dans les tribunes des stades. Cette catégorie, dont l'adhésion à la « culture rugby » et son expertise ne sont pas garanties, est essentiellement composée de partenaires privés et de « curieux », ce qui explique la plus grande féminisation du public du rugby (pas très observable à Pau) attirée par l'image médiatique du rugbyman de haut niveau. Généralement stigmatisés par les spectateurs de longue date ou les anciens joueurs (peu familiarisés aux attitudes « consuméristes » du public), ces spectateurs « consommateurs » appréhendent de manière différente le spectacle rugbystique vécu comme une mise en scène spectaculaire d'un affrontement viril. Cette situation fut déjà préalablement repérée par Smith (2001) dans le cadre de son étude sur le football et le rugby. En effet, selon ses termes, ces « nouveaux spectateurs » appréhendent le

spectacle sportif comme une « sortie» intéressante permettant « *de voir des choses passionnantes sur le terrain mais sans que les tribunes soient des lieux trop passionnels* » (p.42). De la même manière que le constat observable à Pau, Smith indique que les « vieux supporters » considèrent que ces personnes assistent aux rencontres que quand le club se porte bien mais également « sélectionnent » les rencontres en fonction de l'équipe adverse. Ainsi, « *derrière ces représentations se trouve un conflit latent sur la représentation de la tradition et donc de la manière dont différents types de supporters situent leur passion dans le temps* » (Smith, 2001 : p. 42).

Cette situation s'exprime dans une baisse significative de comportements chauvins dans le stade mais également dans une importante sévérité à l'égard des performances des joueurs. Ces évolutions traduisent les mutations fondamentales du statut « professionnel » du joueur de rugby, impliquant une grande mobilité et donc une instabilité certaine des effectifs d'une saison à l'autre. On assiste à une re-problématisation du spectacle sportif par transformation parallèle à la fois du public, des équipes et des enjeux du rugby professionnel.

Ces divergences en terme de « conduite à adopter » dans l'enceinte d'un stade de rugby traduisent en fait un décalage entre une vision « historique » du rugby reposant à la fois sur les caractéristiques techniques et symboliques de la discipline, et une vision « professionnelle » apparentant le rugby à l'ensemble des principaux spectacles sportifs médiatiques (football, basket-ball etc.). Chez les uns, les supporters, le rugby peut être érigé au rang « d'art de vivre », représenter un véritable « mode de vie » (Darbon, 1995, 1999), les joueurs palois appartenant dans ce cadre à la « grande famille » (Saouter, 2000) tandis que pour ces « nouveaux spectateurs », le club est avant tout un prestataire de spectacle et éventuellement d'émotions au sein duquel les joueurs, volontairement présentés comme des « professionnels », ont des devoirs envers l'assistance (exigence de spectacle et de résultats).

Ce qui est donc perçu comme un galvaudage de « l'esprit rugby » par les « conservateurs » correspond en réalité à la matérialisation d'un nouveau statut du club (et de la discipline) dans l'espace. Ce processus n'est pas propre au rugby à XV mais fut observable à une période donnée dans l'ensemble des disciplines précocement professionnalisées. Le nouveau statut du club et des joueurs se concrétise dans le mode de déroulement et les usages de l'après match. A la « troisième mi-temps » et ses pratiques (Saouter, 2000), éléments structurants d'une certaine « culture rugby », se substituent progressivement des soirées plus

« professionnelles » correspondant aux exigences économiques (rencontre avec les partenaires du club) mais également « physiques » du professionnalisme (grande fréquence des rencontres dans une discipline particulièrement éprouvante pour les organismes).

2.3 - Les signes du changement : présence grandissante de la sphère économique et mobilité des acteurs

L'évolution de l'ambiance à l'intérieur du stade comme des manières de soutenir l'équipe peuvent constituer un indicateur du degré de professionnalisation d'un club voire plus largement d'une discipline. Dans la même perspective, le mode de déroulement de l'après match et l'objectivation d'une certaine instabilité au sein des collaborateurs du club peuvent également participer à cette démarche.

2.3.1 - Le club VIP ou la « 3ème mi-temps » professionnelle

Le mode de déroulement de l'après match est un indicateur pertinent de l'état de développement du club par rapport au processus de professionnalisation. La « troisième mi-temps » a toujours été considérée comme une des caractéristiques symboliquement très puissante du rugby au-delà du jeu, c'est-à-dire l'expression la plus achevée de sa différence à l'égard des autres disciplines collectives. La volonté de voir s'y exprimer une certaine convivialité « masculine » et « virile » (bien souvent autour de la consommation de boissons alcoolisées) n'était pas occultée. Le foyer du club ou un bar proche du stade étaient généralement les lieux consacrés à cette pratique. Comme le note Anne Saouter (2000), ce moment « privilégié » s'étire parfois jusque tard dans la soirée engendrant une évaporation progressive des participants, ce qui permet à certains « initiés » (certains joueurs, dirigeants et supporters) de donner libre cours à des excès plus prononcés.

La présence de « notables » (responsables politiques, chefs d'entreprises, « mécènes » locaux etc.) (Augustin et Garrigou, 1985) de la ville lors des « troisièmes mi-temps » constitue le trait d'union entre les périodes « amateur » et « professionnelle » du club. La différence majeure entre les deux époques réside à ce niveau dans la proportion de notables présents dans la réception d'après match, indicateur de l'économisation croissante de la discipline. Ils y sont aujourd'hui majoritaires au sein des participants. Le club Henri IV (ou « club affaires » de la

Section Paloise) fut crée à l'initiative de partenaires économiques « historiques » afin de fédérer un maximum d'investisseurs autour de la Section Paloise. La création de « contacts » entre pairs (sphère économique et politique locale) et la possibilité de « parler affaires » dans le cadre du spectacle sont également des éléments décisifs motivant l'adhésion au club Henri IV. Par ailleurs, appartenir au « club affaires » permet d'établir des rapports privilégiés avec les membres du club, en particulier les joueurs, notamment dans le cadre de la réception d'après match. Ainsi, les supporters fidèles ont été progressivement remplacés par les collaborateurs des institutions partenaires du club dont la « culture rugby » (expertise technique et connaissance des « usages rugbystiques ») est souvent plus limitée que celle des supporters. A l'instar des observations formulées par Smith (2001), cet engouement des « hommes d'affaires » (*corporate hospitality*) et l'émergence de « nouveaux supporters » peut être mis en relation avec la relative aseptisation (*sanitized*) des « attitudes partisanes » dans les stades. Comme nous l'avons préalablement souligné, les « nouveaux spectateurs » (et leurs « manières de soutenir l'équipe) ne sont manifestement pas appréciés par les spectateurs de longue date. De la même manière, la motivation « relationnelle » (création de réseaux) des spectateurs du club Henri IV est loin de faire l'unanimité chez ces anciens supporters.

« Certaines personnes se disent supporters… mais un vrai supporter, c'est quelqu'un qui s'investit de la voix et du geste, qui suit l'équipe au quotidien, pas quelqu'un qui vient au stade pour se faire voir ou discuter boulot avec un collègue… malheureusement des gens comme ça, il y a en a de plus en plus dans les stades ». (Jacqueline S. supportrice, 62 ans)

Plus que les « manières différenciées » de vivre la rencontre, il semble que ce soit l'idée d'une catégorisation des spectateurs produite par l'économie qui gêne les spectateurs « fidèles ». En effet, ce processus est perçu comme allant à l'encontre des valeurs de la pratique rugbystique et même de « l'hexis corporelle » des « vrais » supporters.

« Le rugby, c'est avant tout la convivialité, la chaleur humaine, les échanges autour d'un verre… les clubs VIP, c'est tout le contraire, c'est contraire à l'esprit… le rugby n'exclut pas, il rassemble ! Pourquoi différencier les supporters ? Le patron d'une boîte n'est pas meilleur supporter que moi… il paie juste sa place plus cher et ça lui donne le droit d'être mieux considéré. Je suis désolé… même si c'est l'évolution des choses, ce n'est pas à l'image du rugby ». (Alain U. supporter, 58 ans)

« Je comprends qu'il faille faire plaisir aux gens qui participent au financement du club mais pourquoi les séparer de la sorte du « peuple » du rugby. J'ai du mal à accepter ça… et de ce que certains m'en disent, les joueurs également ! » (Francis G. supporter, 49 ans)

« Si on te dit : « le rugby a changé, c'est plus m'as-tu vu et tout ça … », le système des loges, des partenaires, des réceptions privés, ce sont tous ces facteurs qui engendrent ces jugements ! Ok les clubs doivent bien vivre… mais s'ils se coupent de la « base », ils vont droit dans le mur à mon avis ». (Didier T. supporter, 34 ans)

En fait, ces quelques extraits expriment plusieurs aspects (en relation) des luttes « symboliques » pour la définition socialement pertinente du « vrai » supporter telles qu'elles ont été mises en évidence par le travail de Smith (2001). On y retrouve bien évidemment la question de « l'hexis corporelle » et des « expressions physiques » (gestes, paroles tenues) symbolisant le soutien mais également celle de la position sociale du supporter (opposition « classique » du peuple et des « notables »). La présence de la « notabilité locale » (décideurs politiques, entrepreneurs etc.) dans le milieu du rugby n'est pas « nouvelle » (Augustin & Garrigou, 1985), ces derniers étant fréquemment impliqués dans la gestion des clubs. Ce ne sont pas ces « notables experts » historiquement intégrés qui sont la cible des critiques des supporters, mais plutôt ceux dont la notabilité est vécue comme « extérieure » au monde rugbystique et qui s'agrègent au club de manière « artificielle ». On retrouve également dans les critiques des supporters une dimension stratégique, ces derniers se définissant comme indispensables au fonctionnement du club et au maintien d'une certaine continuité (sans « nous », pas de « vous » : « *s'ils se coupent de la « base », ils vont droit dans le mur* »).

Tandis que les exigences de la majorité des spectateurs sont exclusivement sportives (résultats et style de jeu pratiqué), celles des partenaires obéissent la plupart du temps à une logique économique. Dès l'instant où le jeu n'est plus l'unique sujet de conversation au cours de l'après match, son déroulement s'en trouve modifié. Le caractère professionnel et contractuel de cette situation rappelle aux joueurs leur statut et les contraintes qui en découlent. Aussi, la modification du statut du jeu et du fonctionnement des clubs en relation avec l'évolution de la conjoncture rugbystique transforment complètement les fonctions de l'institution et par là-même exigent des modifications du comportement des joueurs.

Cette transformation du fonctionnement du club et de la succession des différents « moments » (entraînements, matchs, réceptions, campagnes de promotion etc.) induit des types de socialisation différents. Les transformations institutionnelles provoquent progressivement, pour les jeunes joueurs, des transformations dispositionnelles générées par cette périodisation qui favorise l'émergence d'une logique unique et centrale : le professionnalisme. En ce sens, les règles institutionnelles s'imposent à tous les acteurs,

façonnent leurs comportements et peuvent aller jusqu'à exclure ceux qui n'acceptent pas ces contraintes en relation avec l'émergence de ce que l'on pourrait qualifier de morale professionnelle. D'une certaine manière, certains acteurs (notamment les collaborateurs des partenaires économiques du club et certains dirigeants) agissent comme des « entrepreneurs de morale » (Becker, 1985) par l'intermédiaire de l'éthique du professionnel. On peut penser que dans ce cadre, la socialisation de certains joueurs dans des conditions antérieures (période « amateur ») rend difficile, voire impossible, l'adaptation à ces nouvelles contraintes tandis que des jeunes joueurs socialisés dans des centres de formation « modernes » auront moins de mal à accepter ce type de contraintes. La frontière autour de cette éthique ne passe pas seulement entre dirigeants ou partenaires économiques du club et joueurs mais peut également s'instaurer entre certains joueurs en terme de génération et de rapport au jeu.

Aujourd'hui, les soirées d'après match instaurent une convivialité « de circonstance » qui agrègent des acteurs qui n'appartiennent pas tous au milieu du rugby et qui ont finalement des « rapports au rugby » stratégiquement très différents. A l'instar des observations faites dans le cadre du basket-ball masculin palois, le passage par la réception d'après match fait désormais partie des obligations contractuelles du joueur professionnel. Leurs comportements se doivent, dans ce cadre, d'être conformes à l'image d'un sportif professionnel ce qui exclut les débordements caractérisant parfois les « troisièmes mi-temps » de la période pré professionnelle. Les entretiens menés auprès des joueurs confirment que l'image du « rugbyman fêtard » est désuète, les moments festifs se font donc de plus en plus rares. L'incompatibilité de ces pratiques festives avec les exigences physiques et corporelles de l'évolution du jeu et du calendrier étant régulièrement évoquée par les joueurs.

L'abandon progressif, voire parfois la stigmatisation, de cette pratique pourtant longtemps structurante de l'identité rugbystique illustre de manière exemplaire la mutation du milieu. A ce niveau, l'expression d'une éventuelle nostalgie de la part de certains joueurs traduit bien souvent des difficultés à s'adapter à leur nouveau statut et à accepter l'économisation croissante dont fait l'objet leur discipline. L'analyse des « carrières rugbystiques » au sein du club permettra d'objectiver ces positionnements différenciés.

Tandis que la stabilité des dirigeants et des cadres techniques des clubs caractérisait le monde du rugby dans sa période « amateur », l'instabilité constatée dans ce domaine ces cinq dernières années semble être un indicateur d'une transformation du statut du club et du jeu. De

le même manière que l'évolution de l'après match traduit l'inscription dans un processus de rationalisation du milieu, l'important turn-over s'installant chez les collaborateurs du club peut également se révéler être un indicateur pertinent du degré de professionnalisation actuel du club.

2.3.2 - Employés du club : une instabilité caractéristique

Le monde du rugby, y compris au plus haut niveau de pratique, fut longtemps caractérisé par la relative stabilité régnant au sein des collaborateurs des clubs. Ce constat s'illustrait par la présence de « dirigeants historiques » ayant en quelque sorte « grandi » avec le club et au pouvoir de décision incontesté (Augustin & Garrigou, 1985). Cette catégorie de dirigeants partageait une même conception de la discipline reposant sur les valeurs « originelles » et « amateurs » du rugby. Cette conception avait l'avantage de conforter leur pouvoir dans un système organisé autour du patriarcat et de la notoriété locale. L'entrée de la pratique dans une démarche « professionnalisante » a généré l'arrivée de « nouveaux dirigeants », souvent issus du monde de l'entreprise. L'apparition de ce type d'acteurs caractérise l'émergence d'un nouveau mode de fonctionnement qui implique une grande diversification des compétences opérant une distinction profonde entre l'aspect administratif, économique et politique du club et le domaine sportif. C'est l'entrée dans le professionnalisme qui impose ce type de stratégie et qui crée des conflits avec des « anciens » (conservateurs) progressivement écartés du pouvoir. Aussi, afin d'optimiser leurs chances de réussite sportive et économique, ces derniers cherchent à s'entourer d'un personnel garantissant des compétences dans les diverses domaines gravitant autour d'une institution professionnelle (communication, gestion, animation, marketing, relations publiques etc.). Cette observation s'applique bien évidemment également au versant « sportif » (cadres techniques, kiné, médecin etc.). Parallèlement, dans des luttes de pouvoir, les dirigeants partageant une conception « vieillissante » de la gestion du club sont peu à peu écartés au profit d'une génération désireuse d'imposer une vision « professionnelle » du rugby, non sans mal et sans conflits dans certains cas.

Comme dans le monde de l'entreprise, un certain turn-over s'installe pour les collaborateurs du club à l'instar de ce qui peut être observé dans d'autres disciplines (football, basket-ball). La Section Paloise n'échappe pas à ce constat, les changements d'interlocuteurs

durant la période étudiée en attestent (notamment succession de trois « staffs » techniques différents). L'instabilité professionnelle qui caractérise aujourd'hui le club (et pour ainsi dire bon nombre de clubs du TOP 16) est un indicateur de l'adoption d'une logique de rationalisation propre aux institutions visant la maximisation des gains financiers et symboliques.

A ce niveau, une comparaison avec l'Elan Béarnais, club « voisin », s'impose. En effet, le maintien de Pierre Seillant à la tête du club pourrait s'inscrire dans cette vision patriarcale du pouvoir aujourd'hui contestée dans le milieu du rugby. Seulement, comme nous avons tenté de le montrer, le succès « sportif » et « identitaire » de l'Elan Béarnais réside dans le fait que son Président est un « ancien » dirigeant qui se comporte comme un « nouveau », c'est-à-dire qui a su adapter sa vision du milieu selon les exigences modernes du « marché ». L'analyse des trajectoires individuelles et professionnelles de certains joueurs va permettre de renforcer ce sentiment et participera d'une logique d'objectivation de cette mutation.

2.4 - Carrières rugbystiques et professionnalisation : le choc des « mondes »

L'emploi récurrent au cours des entretiens de la terminologie « rugby à papa » ou encore « rugby à l'ancienne » exprime de la part des acteurs la reconnaissance d'un changement de logique et de fonctionnement. Ces termes renforcent d'une certaine manière l'idée selon laquelle le modèle « professionnel » actuel fait aujourd'hui référence, faute de faire l'unanimité.

Au niveau des joueurs, des cadres techniques et de la plupart des dirigeants, les comportements antagonistes avec les exigences du modèle professionnel (hygiène de vie « aléatoire », troisième mi-temps particulièrement « alcoolisées », brutalités répétées sur le terrain, manque de sérieux lors des entraînements etc.) sont désormais sévèrement sanctionnés. Ainsi, il n'est pas rare que des comportements « brutaux » qui affaiblissent l'équipe au cours d'une rencontre (délivrance d'un carton jaune ou rouge synonyme d'exclusion temporaire ou définitive d'un joueur) soient passibles de sanctions financières à l'intérieur des clubs d'élite.

Au cours de la période « amateur » de la pratique, ces « écarts » pouvaient être en partie considérés comme inhérents à « l'identité » du rugbyman (la fameuse « boîte à gifles »). Ces particularités, peu communes dans le sport de haut niveau, participaient en quelque sorte à

l'affirmation d'une culture spécifique. L'adoption de ces usages était conforme au modèle de référence. Dès lors, les joueurs qui n'étaient pas en phase avec « ce que doit être le rugby » durant cette période pouvaient être considérés comme marginaux. De la même manière, ceux qui ont adopté précocement une conception professionnelle de la pratique (rationalisation de l'entraînement et des choix de carrière) étaient susceptibles d'être mis à l'index par le reste de la « famille ».

L'évocation au cours d'un des entretiens réalisé avec un joueur « emblématique » du club (Pierre Triep-Capdeville) de l'accueil hostile réservé par le public du Stade du Hameau à une ancienne « vedette » paloise partie jouer à Biarritz (Philippe Bernat-Salles, ¾ aile international de la Section à la fin des années 90 et béarnais d'origine) va dans le sens de cette stigmatisation d'un mode de réflexion « professionnel avant l'heure ».

« Ma plus grosse déception, c'est quand Philippe Bernat-Salles [*ancien joueur international de la Section natif du Béarn*] est revenu avec Biarritz, il a été hué, sifflé…honteux. C'est honteux, je les voyais les gens là [*visiblement très énervé*], ils gueulaient, ils sifflaient, alors que c'était Philippe bon, c'est quand même un type … j'étais écœuré. Je ne m'étais jamais imaginé cette situation du mec qui part et qui…et là j'ai vu quoi ! C'était honteux, dès qu'il touchait un ballon…c'est un type qui n'a pas trahi, il est parti parce qu'il voulait partir, c'est tout, mais j'étais écœuré. Je me suis dit que si ça m'arrivait… » (Pierre Triep-Capdeville, ancien pilier de la Section Paloise)

Avec le passage au modèle professionnel, tout se passe comme si on assistait à une « inversion symbolique » des rôles. Ainsi, il semble que les marginaux, voire les « déviants » de la période pré professionnelle de la pratique, sont devenus les « conformes » d'aujourd'hui.

Cette observation est commune aux processus de transformation d'une pratique dans l'espace culturel et social. A ce niveau, l'exemple des courses de fond est particulièrement significatif (Defrance, 1989). Pratique populaire et considérée comme ascétique dans les années 60, son appropriation par les classes supérieures durant les années 70 en modifia le sens (d'une pratique ascétique, elle devient informationnelle, se féminisa et s'intégra au style de vie des classes moyennes urbaines).

L'idéal type du joueur de rugby contractualisé (Lecocq, 2005) correspond en effet à un athlète qui a incorporé les exigences du plus haut niveau dans toutes leurs dimensions (morales, physiques et économiques). Parallèlement, les joueurs « conformes » des années 80 et du début des années 90 qui éprouvent certaines difficultés à abandonner les « usages rugbystiques » correspondant à cette époque font désormais l'objet d'une stigmatisation voire

d'une exclusion progressive de l'espace professionnel. Ainsi certains joueurs « fêtards » devenus alcooliques à force de « respecter » la culture de la troisième mi-temps dans les années 70/80 sont aujourd'hui considérés comme des « anti-modèles ».

Ce processus est particulièrement repérable dans le discours des joueurs et entraîneurs en activité. En effet, si cette période « amateur » fait souvent l'objet d'évocations « affectueuses », il n'en demeure pas moins vrai que les acteurs insistent sur le fait que cette période et ses usages sont révolus ou qu'ils demeurent l'apanage du rugby « amateur » des villages (faible niveau sportif). La différence est telle entre le niveau de pratique amateur et l'élite que les confrontations sportives ne sont plus possibles. En d'autres termes, on assiste à un processus de « folklorisation » du rugby de « terroir », considéré comme le « conservatoire » des aspects originaux du jeu et de son statut. Ainsi, ce qui au départ peut sembler relever de divergences conceptuelles, s'inscrit en réalité dans l'organisation des clubs, dans la gestion des corps, dans les règlements sportifs etc. On retrouve à ce niveau la dialectique entre « objectivation » et « subjectivation » des formes de pratiques évoquée par Berger et Luckmann (1989).

Dès lors, on assiste à la confrontation de deux mondes aux pratiques objectivables. Les anciens joueurs ayant uniquement vécu la période pré professionnelle de la discipline émettent des avis volontiers critiques à l'égard de l'évolution du milieu et de la rationalisation qu'a engendré le professionnalisme total.

Les joueurs ayant été socialisés dans une perspective professionnelle de l'activité (ces derniers formant actuellement la grande majorité des effectifs de joueurs en France) adoptent, comme cela peut se comprendre, un discours beaucoup plus « consensuel » autour de la question du professionnalisme. Bien souvent, les entretiens réalisés avec des joueurs appartenant à cette catégorie donnaient lieu à des propos « attendus » voire « officiels » lorsque l'on évoque leur conception du rugby. Entre ces deux catégories bien distinctes se positionnent les joueurs en activité (la majorité sont plus que trentenaires) dont la carrière chevauche les deux époques (ils sont aujourd'hui minoritaires). Ceux-là ont « appris » le rugby et ses usages durant l'ère pré professionnelle. L'évolution de la pratique vers un modèle professionnel qui condamne désormais ces pratiques culturelles et prône un certain ascétisme les a incités à rentrer «de nouveau » dans un processus d'acculturation plus ou moins réussi pour assurer leur mise en conformité. Leurs propos traduisent cette difficulté qui, selon les

joueurs, est plus ou moins délicate à surmonter et engendre même une certaine nostalgie. Ils évoquent les contraintes de leur apprentissage de la « culture professionnelle ». En réalité, leur maintien au plus haut niveau de pratique passe par ce processus « d'acculturation » au sens strict. On remarque ainsi que les joueurs (souvent dans la dernière partie de leur carrière sportive) éprouvant de trop importantes difficultés « à faire le deuil » d'une époque antérieure, mettent rapidement fin à leur carrière ou rejoignent les rangs d'équipes évoluant à des échelons plus modestes au sein desquelles persistent encore ces usages rugbystiques « amateurs ». Cela renvoie à certains travaux en sociologie du sport concernant le processus de mise en conformité qu'exigent toute rationalisation et professionnalisation du jeu (Messner, 1988 ; Bryson, 1990 ; Kane & Buysse, 2005).

Les entretiens réalisés avec deux joueurs « historiques » du club palois (Damien Traille et Pierre Triep-Capdeville) permettent de mettre en évidence à la fois des aspects communs de leurs trajectoires individuelles et professionnelles mais également leurs socialisations rugbystiques différenciées au regard du processus de professionnalisation de la discipline.

2.4.1 - Joueurs « Nayais » : portraits de Pierre Triep-Capdeville et Damien Traille

L'élaboration de « portraits croisés » de deux joueurs originaires d'une même commune est apparue comme un moyen efficace de comparer des trajectoires différentes. La similarité des trajectoires individuelles et professionnelles de Pierre et Damien permet de mieux appréhender leurs divergences à l'égard des pratiques et usages spécifiques aux différentes périodes du rugby français de haut niveau.

Pierre et Damien n'appartiennent pas à la même génération de joueurs (Pierre est l'aîné de 12 ans), n'évoluent pas au même poste (Pierre est un pilier et Damien est un joueur des lignes arrières) mais possèdent beaucoup d'expériences communes. Tout d'abord, ils sont originaires de la même commune, Nay (3000 habitants), située dans l'agglomération paloise. Ils ont tout deux débuté le rugby dans le club local. Damien y est resté jusqu'en juniors (équipe de jeunes) tandis que Pierre a porté très jeune (20 ans) le maillot de l'équipe fanion.

Repéré par les recruteurs palois à la fin des années 90, Damien quitte Nay pour le centre de formation de la Section. Quelques années auparavant, Pierre avait déjà effectué un trajet identique au sein de la mêlée paloise (il avait à l'époque 23 ans).

Ce dernier ne tarda pas à s'imposer comme un élément important du dispositif palois dont la force résidait essentiellement dans l'efficacité de son « pack ». Au-delà de ses qualités de joueur, Pierre Triep-Capdeville devient un personnage respecté et apprécié par les supporters en incarnant « un gars du coin qui sait d'où il vient » (pour reprendre les propos d'un supporter à son égard). Son style de jeu très « généreux » (avec les « petits débordements » que cela entraîne) conjugué à un caractère « épicurien », volontiers blagueur voire provocateur et à un farouche attachement à défendre « l'identité » de son Béarn natal lui confèrent un statut particulier à la fois chez les spectateurs et sur le plan médiatique.

« Je sais que les gens m'aimaient bien par rapport à d'autres, je restais à la buvette boire un coup, discuter et puis j'ai toujours revendiqué une culture « Béarnaise » donc…des fois, dans les vestiaires avant les matchs, je me disais, par rapport à des gars qui n'étaient pas d'ici : « Pau, c'est le pic du Midi d'Ossau etc … ». J'ai toujours vécu ici donc j'avais peut-être des souvenirs, des images qui me venaient et pas aux autres… » (Pierre Triep-Capdeville, ancien joueur de la Section Paloise)

Ainsi, avec la connivence d'un duo de commentateurs amusés (Albaladéjo – Salviac), ce personnage « haut en couleur » trouvait une tribune d'expression télévisuelle à l'occasion de chaque retransmission des rencontres du club à la fin des années 90 (notamment en Coupe d'Europe). Dans cette période où le professionnalisme n'est pas encore une « culture » intégrée par les acteurs (joueurs, dirigeants, spectateurs), Pierre Triep-Capdeville valorise une image du rugbyman (en particulier du joueur « avant ») en phase avec les représentations collectives s'appuyant sur la valorisation de certains usages propres à la discipline (camaraderie « masculine », recours parfois à une violence physique et verbale, exacerbation des pratiques « festives » autour du rugby etc.).

Damien pose un regard à la fois respectueux et amusé sur les « exploits » de son aîné et coéquipier (« Pierre c'était une figure de l'équipe, un pilier à la fois sur le terrain et dans le vestiaire ! »). En effet, l'encadrement technique du club l'intègre rapidement à l'équipe fanion. Grand, rapide pour sa taille, très habile dans le jeu au pied, il correspond au morphotype du joueur « trois quart » tel qu'il est idéalisé par les cadres techniques nationaux désireux de s'inscrire dans une mouvance inspirée du championnat professionnel de l'Hémisphère Sud (Super 12). Au sein de l'effectif palois au début des années 2000, le mélange des générations est important. Des jeunes joueurs prometteurs (Traille, Harinordoquy) côtoient des « vedettes nationales » (Brusque, Bernat-Salles) et des joueurs expérimentés (Triep, Rey, Rolles,

Cléda…). La complémentarité affichée entre ces générations déboucha sur des performances sportives très respectables (gain du Trophée Yves Du Manoir et ½ finale du championnat en 1998, participation régulière aux Coupes d'Europe).

L'instauration progressive du professionnalisme va bouleverser cet effectif au cours des saisons suivantes. Nicolas Brusque et Philippe Bernat-Salles, d'origine paloise, vont rejoindre les rangs du Biarritz Olympique et les joueurs très expérimentés quittent progressivement le club ou mettent fin à leur carrière. Cette période est donc caractérisée par la mise en place d'un important turn-over qui coïncide avec le recrutement de nombreux joueurs étrangers, moins onéreux que les joueurs français de niveau équivalent. Les entretiens menés dans le cadre de cette étude furent réalisés à la fin de la saison 2002/03. Cette saison marqua la fin de l'absence de résultats puisque le club réussit à se qualifier in-extremis pour les play-offs et participa aux phases finales, performance qu'il n'avait pu réaliser durant les deux saisons précédentes.

Damien Traille est aujourd'hui, avec son ami Imanol Harinordoquy, une des pièces maîtresses de la Section Paloise. Ils font également partie des internationaux « médiatiques » du XV de France. Aussi, des joueurs qui étaient pour le public des jeunes « du cru » (Imanol est originaire du Pays Basque) talentueux sont désormais les « stars » de l'équipe. C'est dans ce contexte que Pierre Triep-Capdeville a mis fin à sa carrière de joueur pour de nouveau se consacrer à « plein-temps » à son emploi au sein des services techniques de la municipalité de Pau, emploi qu'il n'a jamais voulu abandonner durant ses années « paloises ».

Nous procéderons à la comparaison des positionnements des deux joueurs à l'aide d'une interprétation thématisée de leurs propos. Nous traiterons donc de la place occupée par le rugby dans leur « style de vie » respectif, de leur appréhension de la rationalisation du jeu et de son économisation croissante induites par le professionnalisme. L'analyse de ces positionnements individuels contrastés permettra d'illustrer les « bouleversements » du rugby au cours des dix dernières années.

2.4.1.1 - Pierre Triep-Capdeville : un pilier « à l'ancienne »

Fonction : joueur semi professionnel (employé de mairie) retraité du rugby depuis la saison 2002 / 03

Né le : 09 / 11 / 1967 à Pau

Nationalité : française

Poste : pilier

Nombre de saisons au club : 13 / International A

Clubs précédents : Nay (64)

Statut : Béarnais d'origine, il fut un des joueurs emblématiques de la Section Paloise durant la dernière décennie.

Date de l'entretien : le 15 Mai 2003

Lieu de l'entretien: tribune d'honneur du Stade du Hameau à Pau

Durée de l'entretien : 1 heure et dix minutes

Note : Compte tenu du caractère « construit » et de la densité des propos de l'ancien pilier qui d'une certaine manière « se suffisent » presque à eux-mêmes et ont pour vocation de renforcer une position dans l'espace, nous préférons conserver leur homogénéité en opérant un montage des passages les plus significatifs. Ce discours quasi « officiel » constitue plutôt une série d'analyses interprétatives « prêtes à être livrées » à l'interviewer.

J'ai suivi le niveau général quand s'est passé « semi-pro », je suis devenu « semi-pro », quand s'est passé « pro », je suis devenu « pro » entre guillemets…

Physiquement, les entraînements… il y en avait plus mais c'était plus léger (…) Bien sûr pour l'hygiène de vie, il faut faire gaffe et même si moi je n'étais pas l'exemple absolu, j'ai toujours fait attention, j'ai quand même joué jusqu'à 35 ans donc… Ce n'est pas une question de rugby ou pas, une bonne hygiène de vie, tu l'as ou tu ne l'as pas. Moi, je me suis toujours maintenu en forme, je cours très régulièrement mais être professionnel, je ne pense pas que ça implique de faire plus attention quand tu vois ces jeunes qui se préparent comme des « brutes »…

J'ai toujours conservé mon emploi à la mairie à mi-temps, ça me permettait un peu de décompresser. Moi, j'étais semi-professionnel puisque je restais à la mairie, je m'entraînais comme les autres, la mairie me laissait partir pour les entraînements mais j'avais toujours cette soupape de pouvoir bosser ici, de voir d'autres têtes…

Honnêtement, faire que ça tout le temps…euh, je ne vois pas comment font les gars ! Après, je pense que c'est dur parce que ça ne prend pas beaucoup de temps l'entraînement, un le soir, un le matin mais bon, le reste du temps, il faut s'occuper. Maintenant les gens s'occupent ailleurs, ils « boursicotent », ils achètent des apparts mais ce n'est pas un style de vie qui me tente !

Les joueurs, oui, ils sont peut-être « artistes » mais seulement 80 minutes parce que le reste du temps, ils sont des commerciaux et des « durs », des « bons » ! [*rires*] il y a encore des joueurs qui s'en foutent mais c'est clair qu'à partir du moment où tu choisis de faire un sport professionnel, t'es là pour gagner de l'argent.

Je crois que maintenant tout le monde joue à peu près pareil. C'est toujours pareil… des centres de 100 kilos qui essayent de perforer, des packs gaillards comme le nôtre à Pau, même si je le trouve un peu statique. Mais c'est quand même vachement uniformisé… ce sont des équipes costauds, t'as plus un centre de 70 kilos qui va essayer de se faufiler ! Bon, mais ça c'est des cycles, ça évolue encore parce que je crois qu'un jour on va en avoir assez…mais pour le moment, c'est sensiblement partout la même chose, c'est le jeu qui veut ça. Je te dis, il n'y a plus ce côté artiste, il n'y a plus de génie, c'est fini ça, il faut être uniformisé, formé dans un même moule et puis voilà…

Actuellement à Pau, tous les étrangers qui ont signé, ce n'est que du positif, les mecs sont bien…mais c'est vrai aussi que ce ne sont pas des gens attachés au club et c'est normal ! Ils viennent faire leur business, le font bien et c'est tant mieux. Tu sais, nous à Pau, on a connu beaucoup d'étrangers qui à la fin étaient plus « Béarnais » qu'autre chose, on a eu Scotty Keith [*joueur anglais resté six saisons au club*] …

Même dans les clubs « traditionalistes » entre guillemets comme Perpignan, ils cherchent à recruter beaucoup d'étrangers. A Pau, le logo du club a changé, l'équipe… il y a quelques joueurs du coin mais très peu. Non, non, je crois que « l'amour du maillot »… les gens vont raisonner en disant : «c'est un métier, on est là… », bon après pour les clubs ça revient au même puisque les gens font bien leur boulot pour la plupart, il y a des résultats mais je crois que « l'amour du maillot », c'est fini, et puis ce n'est plus à la mode ! [*rires]*
Au début, c'était il y a 12 ans même plus que ça, j'arrivais de Nay et à l'époque, la Section représentait vraiment la ville de Pau, la Section c'était Pau (…) On n'avait pas des salaires énormes et on jouait à Pau parce que le niveau était bon et ensuite, moi, j'étais fier de jouer à Pau, le club s'était ouvert vers l'extérieur, on était devenu le symbole du Béarn donc c'est vrai que j'étais fier de porter le maillot Palois ! Après, les trois dernières années, ça a beaucoup évolué, c'était vraiment différent

Disons que maintenant on sait que l'on peut et aussi perdre à la maison et ça… j'ai passé 2 ans ici sans perdre à domicile, les gens savaient qu'ils ne pourraient pas gagner à Pau. Après on a commencé à en perdre quelques uns, on perdait… « tant pis, on a perdu ! » tandis qu'à une époque, tu perdais à la maison, c'était la fin du monde !La notion d'être « chez soi », à mon avis, elle est obsolète. Cela se ressent au moment de la préparation du match, il y a deux ans ça allait encore mais depuis…on ne prépare plus le match pareil, chacun est de son côté, se chauffe, s'étire, tu sors sur le terrain 10 minutes et basta ! Tandis qu'à une époque, on était dans les vestiaires 1 heure et demi avant le match et tu sortais de là…ça te tardait quoi ! (…) Moi j'aimais me préparer…me resserrer, chose qu'on ne fait plus. Mais les gens en face le faisaient aussi, on savait que quand tu jouais à Perpignan, si t'étais pas prêt au combat, t'allais prendre une trempe tandis que maintenant « le jeu, il faut faire ça, aller là » avec leur fameuse vidéo [*dubitatif*].
Les joueurs, du fait qu'ils bougent et changent de club souvent…on arrive à tous se connaître quasiment. N'importe quel club où tu vas, t'as des mecs qui ont joué chez toi, t'as joué chez eux donc il y a un esprit…je trouve que ça fait plus « corporation ». Avant, c'était chacun son club, les mecs d'en face, on ne les connaissait pas, on ne s'était jamais parlé mais c'est vrai que maintenant, je trouve que les joueurs sont plus…je te dis ça fait « corporation », on fait le même métier mais pas dans le même club. C'est très bien pour les relations humaines mais je trouve quand même que c'est dommageable pour les clubs parce que… moi, j'aimais bien cet esprit du « on est chez nous, on va se défendre ! ». A Pau, pendant longtemps, on est resté fermé, il n'y avait pas grand monde qui venait, moi j'aimais ce côté « clan », on disait parfois de nous « la mafia » [*rires*] tandis que maintenant… Je connais des gars d'un peu partout, c'est sympa mais ça a évolué. Cela me fait penser au foot quand les mecs s'embrassent avant les matchs, avant ça dans le rugby, c'était inconcevable ! Faire la bise à un type avant le match, oui, c'était inconcevable…c'est une évolution mais ce n'est pas la pire ! (…) J'ai l'impression que les clubs sont livrés aux « marchands du temple » quoi ! J'ai un exemple, c'est un peu terre à terre mais… on a reçu Toulouse récemment, quand Imanol (Harinordoquy) offre ce jambon avant le match… [*désabusé]* Ok, c'est un sponsor, ils payent, c'est normal qu'ils bénéficient d'une bonne exposition mais est-ce que c'est comme ça que tu rentres dans les meilleures conditions sur le terrain ? Moi, je me vois mal me « remonter la bobine » dans le couloir et quand tu sors, un mec te remet un jambon et tu vas l'offrir au capitaine adverse ! Bon, ce n'est pas pour ça qu'on a perdu, heureusement, mais pour moi le sport ce n'est pas ça ! C'est une compétition, il faut gagner, il faut les « crever » entre guillemets et si tu commences à offrir des jambons parce qu'ils

sont sponsor, on en sort plus. Mais c'est ce qui me fait peur, il y a de plus en plus de gens qui investissent parce que c'est une belle vitrine mais le côté sportif… les mecs vont signer des noms [*des stars du circuit*] plutôt que des joueurs parce que s'il a un nom, il va faire venir du monde.

Certaines choses se perdent. Déjà 5 minutes après le match, il faut être avec les sponsors donc tu ne peux plus t'arrêter à la buvette…tu sors du repas officiel, il n'y a plus personne dehors. C'est clair que les sponsors payent et que c'est donc normal qu'ils voient les joueurs, je suis entièrement d'accord avec ça mais bon, il ne faut pas oublier que les supporters aussi payent leurs places, certains viennent aux entraînements, ceux là aussi méritent de côtoyer les joueurs. Mais bon, le problème c'est l'argent et les sponsors…ils ont tous les droits et je trouve que c'est un peu dommage. Il faudrait faire la part des choses sous peine de voir les mecs de la buvette s'en aller … Je dis qu'il faut garder ce lien avec le public et j'ai malheureusement l'impression que le rugby est en en train de se couper de tout ça, de se couper de la base… parce que c'est une chose d'avoir de l'argent, des sponsors mais il ne faudrait pas avoir un stade uniquement rempli de sponsors Alors on te dit : « oui, ça c'était le rugby à papa, le passé… » mais moi je crois qu'on peut concilier les deux, ce n'est quand même qu'un sport, les clubs ne sont pas des entreprises…faut pas déconner non plus ! [*visiblement agacé]*
J'aurais 20 ans maintenant, je ne sais pas si je jouerais au rugby, honnêtement, car hormis le fait de gagner de l'argent, c'est quand même moins b… !

2.4.1.1.1 - Pierre Triep-Capdeville : Socialisation rugbystique et « style de vie »

Pierre Triep-Capdeville a « appris » le rugby dans le contexte pré professionnel. Cette « socialisation rugbystique » l'a amené à intégrer des pratiques et des usages perçus comme fondateurs de la discipline. Il évoque de manière très récurrente le système de valeurs « dominant » au sein de l'espace pendant la période pré professionnelle (attachement au club, convivialité, forte « humanisation » des rapports, combat, esprit festif, etc.). La grande majorité de sa carrière de rugbyman se déroule durant la période précédant le début du professionnalisme. L'accroissement progressif des exigences l'amène, selon ses propres termes, à s'adapter au gré des conjonctures sans toutefois abandonner son emploi d'employé municipal. Sur le plan sportif, la forte augmentation de la fréquence d'entraînement ne lui pose pas vraiment de problème, avouant que c'est plutôt l'abandon progressif de certaines pratiques désormais proscrites (fête, nourriture « riche » et abondante) qui lui demande les efforts les plus conséquents.

En revanche, le statut accordé à la pratique du rugby dans son « style de vie » révèle une profonde rupture par rapport à la génération de joueurs suivante (dont Damien Traille) avec qui il évolue à la fin de sa carrière. En effet, Pierre conçoit difficilement que le rugby professionnel puisse constituer un « projet de vie » central. La réticence de Pierre à l'égard du « tout professionnalisme » (« *pro… entre guillemets* » pour reprendre ses propres termes) le

conduit à conserver son emploi à la mairie de Pau appréhendé comme « une soupape de sécurité », un espace professionnel dans lequel il peut s'évader du monde du rugby pour quelques heures. Il exprime ici une conception assez traditionnelle du rugby de haut niveau du Sud Ouest dans lequel la pratique organise un type de sociabilité locale. La pratique du rugby exprime une convivialité particulière et très intégrée à la communauté locale (expression de la *groupalité*, Brubaker, 2001). A contrario, la professionnalisation est ici vécue comme un processus exigeant une prise de distance avec la communauté qu'il ne peut tolérer.

2.4.1.1.2 - Pierre Triep-Capdeville : rugby, rationalisation et économisation du jeu

Sur le plan strictement sportif, Triep-Capdeville ne reproche rien au processus de professionnalisation (et d'internationalisation), excepté le manque d'originalité du jeu. Selon lui, les équipes professionnelles offrent un schéma de jeu stéréotypé dans lequel la percussion et la conservation du ballon sont les maîtres mots. Concernant son appréciation des méthodes actuelles d'entraînement, on retrouve dans les propos de l'ancien pilier le refus des « artifices » liés au professionnalisme (séances de musculation et de vidéo) en valorisant à contrario le « naturel » (entraînement avec ballon, expression des qualités naturelles des individus etc.).

Globalement, ce type de propos peut être approuvé par les supporters les plus conservateurs, c'est-à-dire « son public ». Dans ce cas, on perçoit la puissante relation entre les caractéristiques du jeu (« libéré », au service d'une certaine originalité par rapport aux formes de jeu « stéréotypées » du modèle professionnel) et un « rapport au monde » et au « local » comme l'ont montré de multiples travaux sur les spectacles sportifs (Darbon, 1999 ; Smith, 2001 ; Pociello, 1995). Cette proximité de propos illustre assez bien des conceptions repérées dans l'ensemble des discours des acteurs ayant connu cette époque pré professionnelle.

2.4.1.1.3- Pierre Triep-Capdeville : Rugby professionnel et détachement du « local »

Il reconnaît que le professionnalisme a apporté un certain confort économique et une amélioration des conditions de travail des joueurs au prix d'une certaine uniformité sur le plan du jeu. Les principales critiques de Pierre à ce niveau concernent les conséquences du professionnalisme sur le versant « symbolique » de la pratique et traduisent un certain « désenchantement ». Il estime que notamment les notions de « combat », « d'attachement au club » et au « terroir » s'accommodent mal de l'économisation croissante dont fait l'objet la discipline. La permanence dans son discours d'un certaine éthique rugbystique reposant essentiellement sur le fort ancrage territorial de la pratique et la prédominance de « l'humain » sur l'argent permet d'évaluer le décalage qui s'installe alors avec le processus d'économisation. En somme, le processus de professionnalisation modifie le sens profond de l'engagement. Lorsque Pierre évoluait sous le maillot de la Section Paloise, sa motivation découlait d'une fierté certaine à défendre ses couleurs, sa ville et son terroir. La manière dont il se préparait à la rencontre (« je me remontais la bobine », « on se resserrait dans le vestiaire » etc.) laissait présager d'un affrontement viril durant lequel l'honneur local était en jeu. Dans ce cadre, la rencontre à domicile constituait une véritable épreuve dont on ne pouvait sortir perdant, quitte à volontairement « durcir » l'affrontement. Selon l'ancien pilier, la « pire » (sic) conséquence du professionnalisme et de l'économisation réside dans la modification radicale des motivations de l'engagement dans la pratique. L'accroissement des enjeux économiques contraint les joueurs à adopter des comportements de « commerciaux » guidés par une victoire désormais synonyme de profit. Cette situation se conjugue avec une intensification des mouvements inter clubs qui donne à la population des joueurs professionnels des allures de corporation au sein de laquelle les acteurs évoluant sur « leurs terres » sont minoritaires. Dès lors, comme on peut le comprendre, la dimension identitaire est reléguée au second plan. Plus que de la nostalgie, on ressent chez l'ancien pilier une déception certaine devant l'évolution actuelle du rugby qui pourrait « malheureusement » de plus en plus ressembler au football en terme d'usages. Pierre ne « se reconnaît » donc plus dans le modèle actuel du rugby d'élite au sein duquel les « valeurs fondamentales » de l'activité sont à ses yeux galvaudées. Si Pierre n'avait pas été atteint par la « limite d'âge » pour évoluer à ce

niveau, il reconnaît qu'il aurait eu beaucoup de peine à poursuivre sa carrière de joueur dans les conditions actuelles.

Conclusion - L'archétype du joueur « local »

A l'issue de sa carrière à la Section Paloise, Pierre est « naturellement » revenu dans son club d'origine (Nay) afin de faire partager son expérience aux jeunes premières lignes locaux. Après avoir évolué une dernière saison au sein du pack nayais, il prend en charge l'entraînement de l'équipe dès la saison suivante.

Cet acteur se positionne donc, à l'instar de bon nombre de dirigeants « historiques » des clubs, comme un « gardien du temple » garant de la défense d'une certaine conception du rugby et de ses valeurs peu éloignées de l'époque amateur. La trajectoire « locale » de Pierre présente donc une grande homogénéité provoquée par des choix de carrière cohérents effectués autour des valeurs « classiques » que l'on attribue généralement au rugby (rapport distancié à l'argent, maintien d'une authenticité dans les comportements sur et en dehors du terrain etc.).

Les « stratégies de carrière » de Triep-Capdeville, plus ou moins conscientes, sont en adéquation avec l'image d'homme et de rugbyman qu'il s'est construite (ces deux dimensions étant interdépendantes chez lui). En d'autres termes, « ses dispositions contribuent à déterminer ce qui le détermine » (Bourdieu, 1980) tout au long de sa carrière en construisant une trajectoire extrêmement homogène. A titre d'exemple, son éviction d'une tournée du XV de France pour des raisons « disciplinaires » (non retenu dans l'équipe type pour un des test-matchs, Pierre fit une sortie « arrosée » la veille du match et dégrada quelque peu sa chambre d'hôtel à son retour), plutôt que de signifier une très « éphémère » carrière internationale et de soulever une certaine indignation dans la communauté béarnaise, consolida localement son statut de rugbyman « traditionnel ». A ce niveau, renforcer le statut local est une priorité par rapport au statut « international » en mettant en œuvre un « sens pratique » particulier. De la même manière, son discours dépasse le stade de la nostalgie et semble stratégiquement adapté. On peut se demander si cette valorisation « ad post » de sa conception du rugby ne relève pas d'une stratégie de distinction destinée à renforcer sa position « dominante » au sein du « système rugby » local. En définitive, le discours et le comportement de Pierre traduisent une

vision du rugby en complète interdépendance avec le fonctionnement de la société locale. Cependant, le cas est idéal typique, l'ensemble des joueurs de sa génération ou ceux qui ont connu le même type de socialisation ne « poussent pas » aussi loin cette logique qui participe à sa réussite locale.

La comparaison avec les propos de Damien Traille permet de mettre en évidence la constitution de deux « mondes » distincts relatifs à des positionnements très différenciés par rapport au processus de professionnalisation. Durant les prémices de la professionnalisation, ces deux mondes cohabitaient mais la retraite progressive des joueurs fondamentalement inscrits dans la période pré professionnelle favorise désormais l'installation du modèle professionnel dominant.

2.4.1.2 - Damien Traille : le prototype du « professionnel »

Fonction : joueur professionnel
Né le : 12 / 06 / 1979 à Pau (64)
Nationalité : française
Poste : trois-quart centre
Nombre de saisons au club : 8 / International A
Clubs précédents : Nay (64 – équipes de jeunes)
Statut : pièce maîtresse des lignes arrières du club depuis plusieurs saisons, ce jeune joueur palois d'origine est également devenu un élément majeur de l'équipe nationale.
Date de l'entretien : le 13 Mai 2003
Lieu de l'entretien : dans un bureau du Stade du Hameau
Durée de l'entretien : 1 heure

Note : L'entretien avec Damien Traille est particulièrement illustratif de propos « attendus » de la part d'un sportif professionnel. Son discours très formel rend difficile la distinction de la réalité des enjeux qui ont dû animer (et animent encore) le milieu du rugby.

Je n'ai pas connu le rugby de haut niveau à la période amateur. J'ai commencé quand le professionnalisme arrivait donc je n'ai pas connu la transition entre les deux. Mais c'est vrai que le professionnalisme implique de passer beaucoup de temps dans le club et justement pour ceux qui travaillaient…il a fallu faire un choix, diminuer leur temps de travail pour pouvoir s'investir à fond dans le sport.

Je crois que c'est une bonne chose pour le sport et pour le rugby notamment parce que si on veut réussir, il faut s'entraîner car ce n'est que comme cela que l'on progresse. C'est vrai qu'avant, pour ceux qui devaient concilier travail et rugby, cela pouvait être difficile… Je pense que tout joueur qui a la chance d'évoluer à ce niveau se doit de faire des efforts pour être le plus performant. On aura le temps de se relâcher par la suite ! [*rires*] C'est vrai qu'il vaut mieux à l'heure actuelle opter pour 2 ou 3 ans de contrat maximum pour après, en cas d'échec, pouvoir rebondir dans un autre club (…)

C'est une bonne chose pour des joueurs qui justement ne jouent pas dans leur club pendant la première période du championnat de pouvoir aller dans un autre club et de gagner un temps de jeu plus conséquent. De la même manière, c'est bénéfique pour certains joueurs qui désirent quitter un club dans lequel ils ne se sentent plus bien, maintenant, ils sont libres de le faire. Ce n'est jamais facile de quitter un club, il y a un changement d'environnement auquel il faut s'adapter… mais une carrière de sportif ne dure pas très longtemps et c'est bien d'avoir l'opportunité d'aller voir ailleurs pour se donner de nouveaux challenges.

(à propos de la notion « d'amour du maillot ») Je crois qu'il a diminué parce que…c'est vrai qu'avant on jouait surtout pour ces valeurs-là, le maillot et tout ça mais maintenant que ça se professionnalise, les joueurs qui ont la chance de bénéficier de meilleures offres autre part ou qui veulent s'essayer autre part, bien qu'ils aient « l'amour du maillot », ils ont quand même envie d'aller tenter ce nouveau challenge. L'amour du club existe toujours mais il est moins fort qu'auparavant, c'est sûr, et cela date du passage au professionnalisme. Maintenant, un club peut nous dire : « on te garde plus… » ou un autre club te veut et… Tous ces facteurs rentrent maintenant en ligne de compte. Maintenant les clubs se professionnalisent et on arrive à ce rapport employeur/employé… (…) Quand j'ai signé mon premier contrat pro, c'était tout nouveau tout beau pour moi, j'avais envie de progresser dans cette équipe, d'évoluer avec le club…mais au fil du temps, on s'aperçoit qu'on peut partir, on peut rester, il y a des transferts mais ça, ça fait partie du sport, il faut s'y adapter !Le professionnalisme a amené ce côté « commercial » qui veut que du jour au lendemain… bon pas être « jeté », mais on te fait comprendre : « l'an prochain, il vaudrait mieux que tu partes pour espérer avoir un temps de jeu conséquent ! » ou parce que tu ne rentres plus dans les plans des dirigeants et des entraîneurs, où parce que tu n'as plus le niveau pour évoluer dans le jeu mis en place (…) Cette année, on s'entend vachement bien et quand on entend que l'an prochain certains joueurs ne seront pas reconduits ou qu'ils veulent partir, nous sommes un peu déçus. On a passé beaucoup de temps ensemble, on a crée des liens…ça fait toujours mal de voir un joueur que l'on apprécie partir. Mais par rapport au club, je crois qu'il ne faut pas faire de cadeau non plus puisque eux ne nous en ferons pas et justement si on a l'opportunité, il ne faut pas hésiter à tenter sa chance autre part !

Je pense que à la fois pour nous et pour les supporters, le plus important reste de gagner. On donne toujours le meilleur pour essayer de gagner et si on peut faire le spectacle… mais avant tout c'est « de gagner », on a une obligation de résultats.

Je pense qu'avant de faire venir des joueurs étrangers, on devrait plus former les jeunes dans les clubs parce qu'on s'aperçoit qu'il y a de nombreux jeunes qui mériteraient d'évoluer en élite et que malheureusement on laisse partir sous d'autres cieux dont ils font le bonheur. Mais d'un autre côté, on a aussi besoin des étrangers, de leurs cultures du jeu… mais en ce qui me concerne, je préférerais miser sur des jeunes qui ont l'envie, je ne dis pas que les étrangers n'en ont pas mais la plupart arrivent un peu âgés et viennent finir leurs carrières en France, alors que former des jeunes, les faire évoluer, je crois que ça rendrait plus service aux clubs.

2.4.1.2.1 - Damien Traille : Socialisation rugbystique et « style de vie »

L'entretien réalisé avec Damien Traille illustre le mode de fonctionnement des joueurs foncièrement inscrits dans une approche professionnelle. Contrairement à Pierre, Damien n'a connu le haut niveau exclusivement dans sa période de professionnalisation. Cette situation a, de fait, facilité l'assimilation « totale » des usages et des pratiques caractérisant le processus de professionnalisation. Durant notre conversation, il adopte un discours « attendu » mobilisant des notions fréquemment invoquées par les sportifs de haut niveau (progrès, entraînement, hygiène de vie, prépondérance de la victoire etc.).

Dans ce cadre, le professionnalisme est présenté comme un progrès considérable pour le rugby d'élite contrairement à la vision plus « désenchantée » et pessimiste de Pierre Triep-Capdeville. Le joueur « moderne » doit adapter ses conduites pour être en phase avec le modèle désormais conforme et ne pas être qualifié de « déviant ». Tout se passe comme si la fréquentation de joueurs plus âgés éprouvant certaines difficultés à se mettre en conformité avec les usages du professionnalisme renforçait sa propre détermination à ce niveau. Ainsi, la confrontation permanente avec des pratiques festives désormais bannies parce qu'incompatibles avec l'hygiène de vie d'un professionnel facilite le développement d'un sentiment d'appartenance à une autre catégorie. Sans critiquer violemment le mode de fonctionnement de certains de ses aînés qu'il respecte beaucoup, il souligne néanmoins que son statut actuel est incompatible avec ces pratiques caractéristiques d'une autre époque rugbystique. Une telle approche de l'activité conduisait il y a encore quelques années à un certain isolement dans le groupe. Aujourd'hui, ces comportements sont majoritaires au sein des équipes. Le partage de cette « vision du rugby » avec d'autres jeunes joueurs consolide en quelque sorte son ancrage. La grande complicité que Damien entretient avec son coéquipier Imanol Harinordoquy, jeune international présentant sensiblement la même trajectoire professionnelle, renforce ses convictions (à l'époque où fut réalisé cet entretien, Damien et Imanol partageaient le même logement).

2.4.1.2..2 - Damien Traille : Rugby, rationalisation et professionnalisation du jeu

Damien estime que les valeurs chères au rugby « amateur » (amour du maillot, esprit de clocher etc.) sont désormais beaucoup moins prégnantes, voire parfois obsolètes, dans le contexte actuel. Contrairement à Pierre Triep-Capdeville qui « individualise » son rapport à une certaine éthique rugbystique, Damien adopte une explication plus « structurelle » (et plus « rationnelle ») de la modification des comportements. Les conduites individuelles ne sont pas présentées comme les détonateurs du changement mais plutôt comme les produits d'un système appréhendé tel un ensemble de contraintes. Aussi, la disparition progressive de ses usages « traditionnels » est ici présentée comme le résultat du processus d'économisation et de professionnalisation de la discipline. L'imposition de ces nouvelles normes a transformé la « famille » du rugby de haut niveau en un circuit dans lequel l'élément dynamisant demeure la réalisation de performance.

2.4.1.2.3 - Damien Traille : Rugby professionnel et détachement du « local »

Son argumentation s'appuie en grande partie sur une conception « employeur / employé » de la pratique. A ce niveau, les effets de la rationalisation des relations au sein des clubs sont évidents. Ainsi, l'instauration d'une logique marchande comme élément de régulation de cette relation contraint les joueurs à adopter des comportements autrefois sévèrement critiqués. Quelles que soient les expériences partagées avec le club, ce dernier est désormais appréhendé comme une institution de « passage », les exigences du professionnalisme amenant les acteurs à intégrer la mobilité comme élément central de leur activité. A l'instar des propos tenus par des joueurs de basket-ball, Damien évoque son statut en terme d'obligations envers le club, son employeur, et les spectateurs (voire plus largement la communauté locale) dans un espace régi par des impératifs « sportifs » (obligation de résultats) et économiques. L'appréhension du monde du rugby comme un véritable « espace professionnel » l'amène à traiter du processus d'internationalisation en terme de concurrence. En effet, quand Pierre Triep insistait, malgré quelques réserves, sur l'apport « sportif » des recrues étrangères, Damien, lui, évoque l'internationalisation comme une « menace potentielle » sur le marché pour les professionnels français tout en indiquant qu'elle engendre

un certain enrichissement « culturel » et « technique ». On ressent bien à ce niveau la prépondérance de la logique économique caractérisant une pratique professionnelle.

De la même manière, lorsque ce dernier plaide pour un recrutement plus axé sur la formation locale, son argumentation se construit davantage autour de la notion d'efficacité, de performance que d'une éventuelle dimension identitaire.

Conclusion - Le professionnalisme comme élément de l'identité du joueur

La pratique du rugby est, pour Damien, un véritable métier. Si Pierre Triep-Capdeville est « l'idéal type » du joueur « local », Damien représente le « nouveau » modèle de joueur professionnel. Très tôt sensibilisé aux usages d'une conception professionnelle du rugby à XV, il n'éprouve pas vraiment d'attirance pour l'éthique rugbystique traditionnelle perçue comme incompatible avec le fonctionnement actuel de l'espace. Compte tenu de la teneur de son discours et de sa conception du métier, sa décision de rejoindre, à l'issue de la saison 2003/04, le Biarritz Olympique (en compagnie d'Imanol Harinordoquy), club géographiquement proche et sportivement plus « attractif », est une stratégie très cohérente.

2.5 - Entre contraintes du professionnalisme et valeurs « amateurs »

2.5.1 - Philippe Carbonneau : gérer les mutations

Fonction : joueur professionnel / capitaine de la Section Paloise

Né le : 15 avril 1971

Nationalité : française

Poste : demi de mêlée

Nombre de saisons au club : 4 / International A

Clubs précédents : Toulouse / Brive

Statut : joueur reconnu sur le plan international, il fut pendant plusieurs années le demi de mêlée titulaire du XV de France (1995 / 2001) avant de devenir un élément incontournable de la formation paloise.

Date de l'entretien : le 04 Février 2003

Lieu de l'entretien : à Pau, dans une brasserie proche du lieu d'entraînement

Durée de l'entretien : 50 minutes

Philippe Carbonneau est recruté par la Section Paloise en 2000 pour remplacer Frédéric Torossian, demi de mêlée palois titulaire de longue date ayant mis fin à sa carrière. Joueur expérimenté (il a 30 ans lorsqu'il s'engage à Pau) reconnu sur le plan international, il a pour mission de guider un effectif palois jeune et renouvelé. Originaire de la région toulousaine, Philippe est le prototype du joueur dont la carrière chevauche les deux périodes du rugby français (avant et après les débuts du professionnalisme). En effet, formé au Stade Toulousain au début des années 90, il a connu et apprécié les pratiques et les usages qui caractérisaient un rugby de haut niveau encore foncièrement attaché aux « valeurs » de la discipline. L'avènement de l'ère « open » au milieu des années 90 (1995) et les difficultés d'installation du professionnalisme comme modèle d'organisation lui ont permis d'évoluer dans une ambiance proche de celle qu'il connaissait depuis ses débuts. Lorsqu'il quitte Brive après d'excellentes performances (notamment un titre de Champion d'Europe) et rejoint la Section

au moment où ce club s'engage dans le professionnalisme, Philippe est en quelque sorte « rattrapé » par les exigences du rugby professionnel. L'entretien réalisé avec le joueur permet d'illustrer cette phase de transition délicate, le professionnalisme étant ici abordé en terme de concessions nécessaires à sa « survie » de joueur de haut niveau.

Note : L'entretien avec Philippe Carbonneau est particulièrement révélateur du parcours d'un joueur éprouvant certaines difficultés à se positionner par rapport aux évolutions de sa discipline compte tenu de sa « socialisation rugbystique » selon les usages de la période pré professionnelle.

C'est pas du type employeur / employé et puis vu mon tempérament… Je crois qu'il y a beaucoup de relations avec tout le monde, que ce soit au niveau du bureau, des entraîneurs ou de Jean-Louis Luneau (directeur sportif). Ce n'est pas comme un boulot où tu arrives, tu pointes, tu fais ton travail et tu reviens. Je crois qu'il y a autre chose…beaucoup de relations avec les joueurs en dehors, c'est beaucoup d'amitié… et puis ça reste le rugby quoi ! Avec la fête, beaucoup de rencontres même avec les sponsors tout ça, c'est pas une « prise de tête » quoi ! C'est beaucoup de relations et puis on parle de tout… plus souvent de rugby, c'est sûr mais bon … [*rires*]

J'ai commencé en première à Toulouse en 92… et quand je suis parti du Stade en 96, on était qu'à trois entraînements par semaine. Après à Brive, on est passé à 10 voire 12 entraînements par semaine, ça c'est la grosse évolution. Maintenant, tous les clubs se structurent à tous les niveaux… que ce soit avec des salles de muscu, des directeurs sportifs, des partenaires… là oui, on a évolué mais de là à dire que l'on est professionnel, il y a encore des années avant que ça le soit vraiment !

On dit que le rugby est professionnel mais ce n'est pas trop vrai ! Au niveau des entraînements, c'est sûr qu'on bosse dur mais bon après, il y a encore plein de joueurs qui ont des jobs à mi-temps. Par rapport aux contrats longue durée, on commence à voir des joueurs sous contrat se faire racheter justement ces contrats comme au foot ou dans d'autres sports de haut niveau. Il faut donc voir l'évolution du rugby…

Il y de plus en plus de choses autour du rugby, bon après, il ne faut pas trop que ça évolue comme le foot en particulier avec tout cet argent brassé au niveau des joueurs et des partenaires. Il faut que le rugby reste pour le moment à son niveau ce dont on parle le plus c'est surtout l'argent qui circule autour du foot… quand on voit le montant des transferts et leurs salaires, pour nous, ça paraît hors norme quoi… vu nos salaires et puis le foot, c'est quand même le sport n°1 dans le monde alors… pour le moment, on ne se pose pas toutes ces questions. Au niveau transfert, nous, chaque année, il y a des départs/ arrivées… il commence à y avoir le « mercato », les agents qui rentrent, bon ça c'est un peu la « guéguerre »… non, ça commence à évoluer mais j'espère que ça ne prendra pas l'ampleur du foot parce que… ça mettra à mal « l'esprit de clocher » du rugby, la camaraderie…
Moi, j'ai pas à me plaindre même quand j'étais à Toulouse où je n'avais pas un gros salaire jusqu'à maintenant où c'est vrai on commence à toucher de l'argent…mais bon, on ne peut pas vivre avec ça quoi ! Par rapport aux footballeurs ou aux tennismen ou peut-être même les basketteurs, peut-être pas en France, mais on ne peut pas vivre toute notre existence sur ça ! Après le rugby, on sera obligé de reprendre un boulot, une autre vie parce qu'avec l'argent qu'on touche, on ne peut pas ne plus travailler jusqu'à la retraite, ça ne suffit pas ! …
Récemment, je suis allé voir Bordeaux / Marseille parce que je connais David Jemmali (joueur Bordelais) et après le match, je lui ai dit : « vous n'avez pas de réception ? », « ah, non, non… chaque joueur rentre de son côté ». Tu vois, de suite fini le match, chacun est rentré de son côté… ça, au rugby ça n'existe pas encore ! Il y a des réceptions, on se retrouve après le match, on mange à une dizaine… après l'entraînement, souvent on reste discuter, avant les entraînements on arrive vachement à l'avance pour être ensemble… j'espère que ça restera comme ça !

Chez nous, l'humain est toujours là. Quand on arrive aux entraînements, on arrive, on se parle, on déconne et tout ça par contre ce qui a changé c'est que quand tu es à l'entraînement, c'est plus pareil… tu es à fond et après plus tu arrives vers le match et plus tu as la pression.

C'est surtout l'argent qui fait changer les gens, il commence à y en avoir dans le rugby et quand les résultats ne suivent pas, les reproches tombent… quand ça ne va pas, les gens s'y raccrochent… le terroir, les identités. En plus, les journalistes en remettent une couche, ils parlent des transferts… annoncent des sommes. Le fait que nos salaires soient évoqués, ça a changé pas mal de choses du point de vue des supporters parce que quand ça ne va pas, c'est la 1ère chose qui ressort. C'est pour cela que je te disais que j'espérais que ça ne prenne pas le même virage que le foot…
Il y a de plus en plus d'argent qui rentre dans le rugby, donc, t'as quand même une pression supplémentaire et davantage maintenant avec un championnat resserré en élite par rapport à il y a 6, 7 ans (top 16), la pression, je dirais qu'elle est deux fois plus importante ! Si t'as pas de résultats, eh bien t'entends de la part du public des… « choses », les partenaires poussent derrière en disant qu'il n'y a pas de résultats malgré l'investissement donc c'est vrai qu'il y a beaucoup de pression, oui…
Les joueurs ont pris conscience que ça prenait de plus en plus d'ampleur et par rapport à il y a 10 ans… on ne fait plus la bringue tous les week-ends quoi ! Au niveau de la préparation, de la musculation, de la diététique, ça n'a plus rien à voir. Bon, là je te parle pour notre niveau… après, si tu descends de divisions, c'est plus « l'esprit de clocher », « l'esprit de fête » mais nous à notre niveau, on ne peut plus se le permettre sinon… ça se ressent.

L'amour du maillot, ça existe toujours… enfin surtout pour les anciens, notre génération… on l'a appris comme ça, quand on a fait beaucoup d'années dans un club… pour ma part 20 ans à Toulouse, ce club, je l'ai toujours dans ma peau ! Après « l'amour du maillot »… c'est sûr que les gens, quand t'as pas de résultats, ils te reprochent ça : « ouais, ce sont des mercenaires, c'est ceci, c'est cela ! », alors que ce n'est pas vrai. Moi, on me l'a un peu reproché alors que je n'ai fait que 3 clubs par rapport à certains joueurs… moi, j'ai toujours joué à fond pour le club auquel j'appartenais, j'ai toujours fourni les efforts maximum que ce soit aux matchs ou aux entraînements… j'espère que les jeunes qui arriveront essaieront de rester le plus longtemps possible dans leurs clubs formateurs pour justement éviter d'entendre ces bruits-là. Cet esprit-là, c'est important, je pense qu'aucun joueur n'est insensible au maillot qu'il porte, le maillot, quand tu le mets… c'est l'identité d'une région, d'un club, de supporters, tout le monde doit faire le maximum pour gagner ! J'espère que pour les jeunes, cela revêt la même signification, que quand ils mettent le maillot, ils n'aient qu'une envie, c'est de le défendre… mais je suis persuadé que oui, parce que le rugby, c'est avant tout ça ! Défendre, défendre son maillot, son équipe, sa région, sa ville… la seule chose qui peut bouleverser cet amour, c'est l'argent… les partenaires, les agents qui « pètent plus haut que leur cul » [*sic*]

Pour le moment, je pense que le rugby n'a pas perdu son identité, pour le moment … les gens se retrouvent aux buvettes après les matchs, tu ne vois pas la police, t'as pas de grillage autour des tribunes comme dans d'autres sports…

[*A propos de la campagne publicitaire du club dont il est le support principal*] J'aurais préféré qu'ils trouvent une photo de match avec le pack et d'autres joueurs au lieu de prendre un individu car pour moi, le rugby a toujours été collectif, 30 « gonzes » qui représentent le club et pas uniquement un joueur. Ils m'ont expliqué ce choix par rapport à la saison dernière, où apparemment, j'étais le joueur qui aux yeux du public représentait le mieux le club… au niveau de l'envie et tout ça. Mais bon, l'envie, si on ne l'a pas tous… si le groupe ne se surpasse pas, ce n'est pas un individu qui va faire la différence ! La pub moi… je n'avais jamais connu ça, mais j'aurais préféré qu'il y ait la mêlée derrière avec « Coco » (David Aucagne, le demi d'ouverture de l'équipe), le groupe quoi !

2.5.1.1 - Philippe Carbonneau: le professionnalisme comme une « contrainte identitaire »

La conception du métier de Philippe semble corrélée avec sa socialisation rugbystique « classique ». Tout se passe comme si son activité de joueur professionnel se confondait avec les valeurs attribuées au rugby par les joueurs de sa génération. Les positions qu'il exprime sont très illustratives de la prégnance des « formes culturelles dures » (Appadurai, 2001) desquelles nous avons rapproché la pratique du rugby.

En effet, Philippe n'arrive pas à complètement intégrer les nouvelles contraintes relationnelles et statutaires imposées par le rugby professionnel. Pour lui, les partenaires et les sponsors devraient être avant tout des « amis » avec qui il parlerait « rugby » et finalement feraient partie de ce milieu convivial et spécialisé. Il accepte les contraintes « techniques » du professionnalisme (mobilité, fréquence des entraînements et des matchs, économisation etc.) en essayant d'en minimiser les conséquences sur la sociabilité du rugby telle qu'il la ressent (camaraderie, esprit de groupe, aspect « festif » etc.).

La modification des charges d'entraînement n'est pas pour lui un indicateur de professionnalisation extrême de la discipline. En fait, la preuve de cette évolution lente et inachevée réside dans le fait que beaucoup de ces homologues occupent encore des emplois à mi-temps parallèlement à leur activité de joueur. Dans cette compréhension du professionnalisme rugbystique, la comparaison avec le milieu du football, présenté comme idéal typique à ce niveau, est omniprésente. Pour Philippe, le professionnalisme renvoie au montant des rémunérations. Sa conception du professionnalisme n'est en quelque sorte pas foncièrement liée au sérieux ni au volume d'investissement personnel des joueurs. C'est en fait le niveau de rétribution des acteurs qui confère à ses yeux le statut de sportif professionnel. En ce sens, les stratégies économiques (acquisition de patrimoine immobilier, commerces, ligne de vêtements etc.) sont pour lui des indicateurs du professionnalisme. Son positionnement à ce niveau n'est pas neutre puisqu'il constitue un parfait exemple de cette stratégie de diversification des activités : en effet, il est, avec son frère Olivier, propriétaire d'un bar à Toulouse et créateur d'une ligne de prêt à porter (Ollyphil). Concernant la ligne de vêtement dont il est à l'origine, on peut remarquer que le graphisme utilisé fait souvent référence aux valeurs « festives » du rugby contrairement à d'autres plus sobres à ce niveau (comme Eden Park et 15 Serge Blanco).

A ce niveau, le milieu footballistique constitue l'exemple à ne pas suivre car l'adoption de ce mode de fonctionnement détruirait à terme les usages dont Philippe se sent si proche. Le maintien de l'aspect « convivial » de la pratique suscite dès lors une certaine fierté et matérialise la spécificité du rugby par rapport à ses homologues. Le principal facteur d'inquiétude réside dans l'économisation croissante dont fait l'objet le milieu du rugby. La primauté de l'argent sur « l'humain » est ici présentée comme un phénomène particulièrement néfaste, influant sur la vie du groupe mais également sur les rapports entre les joueurs et la communauté locale. L'intérêt majeur des propos de Philippe est de révéler la prégnance des « valeurs traditionnelles » dans le milieu du rugby et ce, quel que soit le statut de l'acteur. Le processus de professionnalisation ne doit pas nuire aux « usages » fondamentaux.

Sa participation à une campagne de promotion du club relève pour lui d'une certaine ambiguïté car son mode de présentation est symboliquement contraire à sa propre conception du jeu (individualisation) (Cf. Image 21). Philippe tente de nous persuader (et peut-être aussi de se persuader) que les usages, à ses yeux « fondamentaux », du rugby « survivront » au processus de professionnalisation tout en admettant qu'ils sont actuellement essentiellement ceux de sa génération.

Même si « Carbo » (son surnom) tente de « se fondre dans le moule », ses propos s'apparentent à ceux d'un acteur qui subit une évolution plus qu'il ne la vit. Son positionnement par rapport à la stratégie de communication du club palois illustre de manière exemplaire ce constat. En effet, bien qu'ayant été choisi comme « support » de la campagne publicitaire, il ne partage pas la personnalisation au nom des valeurs collectives du rugby et leurs conséquences sur la sociabilité.

Image 21 : L'image de Philippe Carbonneau comme support de la communication

Philippe a réussi à évoluer au plus haut niveau international tout en conservant un type de sociabilité façonnée par les usages de la période pré professionnelle de la discipline. Aujourd'hui, il convient que ces usages « traditionnels » ne sont plus en phase avec les attentes des « nouvelles exigences » du milieu. Aussi, ses propos font référence aux standards « attendus » concernant une optique professionnelle du rugby tout en réactivant certaines notions plus rattachées à sa « culture rugby » d'origine (amour du maillot, esprit de clocher, fête et camaraderie…). Ses propos, même s'ils n'expriment pas une rupture totale ou un profond rejet du processus de professionnalisation tel que cela peut transparaître chez un ancien joueur comme Pierre Triep-Capdeville, permettant de repérer un certain décalage « identitaire ». A ce niveau, il constitue un cas exemplaire d'un joueur dont la trajectoire individuelle et professionnelle rend délicat le positionnement dans un espace professionnel en pleine mutation. A l'issue d'une saison 2004/05 mouvementée aussi bien sur le plan sportif que sur le plan humain, Philippe quitte le club palois pour l'US Dax (2ème division). Auparavant, il aura été un des artisans majeurs de la victoire en match de barrage contre Aurillac assurant le maintien de la Section Paloise dans l'élite du rugby français.

2.6 - Joueur étranger et rugby professionnel: une assimilation progressive

La professionnalisation progressive du rugby à XV français s'est « logiquement » accompagnée d'une internationalisation croissante des effectifs des clubs. Le recours à une main-d'œuvre étrangère n'est pas, comme nous l'avons déjà rappelé, un phénomène nouveau dans le milieu. Les quelques « gentlemen rugbymen » du début du 20ème siècle, bien souvent des universitaires désireux de s'immerger dans une autre culture, ont en quelque sorte préfiguré une situation actuelle dans laquelle, comme le souligne Gilles Lecocq, « *l'identité culturelle d'une équipe repose quelquefois moins sur le socle d'une unité culturelle, que sur celui du métissage et de l'exotisme qui favorise la diversité culturelle* » (Lecocq, 2005 : p. 73). Ainsi, sur le millier de joueurs de rugby à XV se déclarant professionnels en France, plus de 20% de cet effectif est de nationalité étrangère. Cette proportion, en rien comparable aux chiffres observés concernant d'autres disciplines collectives professionnelles telles que le

football ou le basket-ball, souligne néanmoins l'internationalisation de la pratique au plus haut niveau. Compte tenu de leur importance dans le dispositif tactique de nombreuses équipes, la question de l'intégration du joueur étranger est devenue un élément central dans la vie des clubs. Dès lors, ces derniers adoptent, à l'instar de leurs homologues dans d'autres disciplines, des stratégies visant à faciliter son adaptation « sportive » et « sociale ». Dans ce cadre, l'efficacité du processus de localisation sous-tend bien souvent la réussite de la démarche comme nous l'avons préalablement constaté. Le cas du jeune talonneur de la Section Paloise, Marius Tincu, permet, d'une part, de comparer le processus de « localisation » du rugby professionnel avec celui du basket-ball masculin et féminin, et d'autre part, d'isoler éventuellement certaines caractéristiques propres au milieu rugbystique à ce niveau.

2.6.1 - Portrait d'étranger : le roumain Marius Tincu

Fonction : joueur professionnel
Né le : 07 / 03 / 1978 à Vanatori (Roumanie**)**
Nationalité : roumaine
Poste : Talonneur
Nombre de saisons au club : 3 / International Roumain
Clubs précédents : La Teste, Rouen, Cluj (Roumanie)
Statut : jeune international roumain méconnu évoluant auparavant dans les divisions inférieures, devenu incontournable au sein du pack palois, il est une des révélations du championnat ces dernières saisons.
Date de l'entretien : le 11 Juin 2003
Lieu de l'entretien : Tribune d'honneur du Stade du Hameau
Durée de l'entretien : 50 minutes.
Note : l'entretien fut réalisé en Français, Marius parlant correctement notre langue. Seules quelques nécessaires adaptations syntaxiques ont été faites.

Parmi les joueurs étrangers de la Section Paloise rencontrés dans le cadre de ce travail, le roumain Marius Tincu est un bon exemple de l'efficacité du processus de localisation dans le rugby professionnel actuel. L'entretien réalisé avec Tincu laisse entrevoir le poids des dispositions individuelles dans l'éventuelle réussite de cette localisation. Ainsi, à l'instar des observations formulées à l'occasion de l'évocation des cas de certains acteurs étrangers du basket-ball masculin, il semble que la « rencontre » entre une configuration locale particulière et une trajectoire individuelle jalonnée d'expériences marquantes constitue la base de ce processus. De la même manière, la reconnaissance de « qualités » communes à la culture d'origine et à la culture d'accueil comme le partage d'une relation affective avec un « autochtone » jouent un rôle important. Ces évènements sont en effet à l'origine de « chocs biographiques » dont la portée ne se limite pas à la vie privée du joueur mais conditionne en quelque sorte son positionnement dans l'espace professionnel.

Note : Lors de l'entretien, Marius Tincu a largement abordé sa trajectoire individuelle et professionnelle (de sa Roumanie natale aux clubs français de Rouen, La Teste puis Pau). Afin de mieux appréhender les diverses « étapes » de sa carrière qui l'ont conduit à Pau, nous avons décidé de restituer de larges extraits de cet entretien et de les commenter par la suite.

La Roumanie ce n'est pas si mal, bien sûr tu ne peux pas vivre du rugby, louer un appart, vivre quoi ! Il faut bosser à côté et à l'époque, quand je suis parti, j'étais encore étudiant et mes parents ne pouvaient pas m'aider sur le plan financier, donc j'ai décidé de tenter ma chance à l'étranger pour pouvoir vivre de ma passion.

Moi, ma vie a basculé quand, lors de ma 2ème année à Rouen, le club n'était pas bien au niveau financier, l'ambiance se dégradait et moi, j'avais envie de rentrer chez moi… je venais de faire une année…bof : « le rugby que je joue ici dans cette division, je peux le jouer chez moi et chez moi être une star ! ». Chez moi, je tentais même les pénalités…je faisais tout alors je me disais : « je vais rentrer en Roumanie, finir mes études, voir les copains, faire la fête ! » car à Rouen, j'étais un peu isolé et c'est grâce à ma copine que j'ai pris conscience de mon potentiel et que j'ai décidé d'aller voir ailleurs en France. J'ai pris contact avec de nombreux clubs du Sud : Aix, Auch, la Teste…

J'ai atterri à la Teste où j'ai rencontré mon agent, dirigeant à la Teste, qui s'est occupé de moi. Il m'avait conseillé d'effectuer les tournées avec l'équipe de Roumanie puisqu'à la Teste j'aurais eu du mal à m'imposer compte tenu du fait que l'équipe en place était composée d'anciens etc… Mais là-bas, j'étais bien, pas isolé, de toute façon ce n'est pas mon caractère de rester dans mon coin, et dans ce nouveau milieu de rugby, car vers Bordeaux il y a des clubs partout, j'ai fait des connaissances qui m'ont permis de toucher le plus haut niveau.

Je suis venu visiter un peu avant et j'ai passé des tests avant l'été. Mais ça m'a de suite plu ici, ma copine m'avait parlé en bien de cette région, elle m'avait dit : « si un jour t'arrives à être professionnel, il faut aller à Pau », ils sont en première division, bon ce n'est pas une aussi grosse équipe que Toulouse ou Biarritz mais…Biarritz ça fait quoi, deux ans qu'ils sont au top, avant… Tu as la mer pas loin, les montagnes, il y a tout ce qui faut et même si pas mal d'équipes s'intéressaient à moi, c'était le meilleur choix pour moi. Je sortais d'une belle saison avec l'équipe nationale de

Roumanie, j'ai été titulaire au talon durant tout le « tournoi B », j'ai marqué pas mal d'essais et on a fait le Grand Chelem, j'ai fait quelques bons matchs et c'est comme ça que je suis arrivé ici.

Personne ne me connaissait. Je venais de la Teste, de la deuxième équipe de la Teste, tu imagines…j'avais envie de prouver…

Torossian, l'entraîneur des avants, il m'avait dit : « toi, tu ne te poses pas de questions, il y a la mêlée, la touche, il faut que ce soit nickel ! Après dans le jeu… tu avances ! » Dans ces conditions, c'est plus facile, hé le rugby c'est quoi ? Il faut avancer c'est tout !

Quand tu arrives à bien parler la langue, que tu fais des efforts pour te faire comprendre, pour t'intégrer dans le groupe, de venir vers eux…après ils t'acceptent même si cela dépend aussi de ton caractère et du leur mais bon, normalement, ça se passe bien. Mais si tu ne parles pas la langue, que tu restes avec tes copains étrangers, au bout d'un moment c'est : « lui, il n'a pas envie ! ». Tu as deux, trois chances à ne pas laisser passer en début d'année, les anciens t'invitent…et si tu ne réponds pas, tant pis pour toi ! L'avantage c'est que moi, je parlais déjà Français en arrivant ici à Pau et ils ont de suite été sympa avec moi, ils m'ont trouvé un « appart », ils m'ont aidé à déménager, on a mangé ensemble… tu ne peux pas le faire avec tous parce qu'on est quand même 40 mais bon, c'est sympa !

Je suis arrivé, personne ne me connaissais, je suis venu jouer pour le maillot et pour le club, c'est clair… il n'y a que comme ça que je pouvais me faire connaître ! Et l'année prochaine, ce sera exactement pareil, je ne vois pas pourquoi je changerais…je ferai peut-être même encore plus !

J'ai souvent joué, même en Roumanie, avec des joueurs âgés qui m'ont inculqués ces valeurs là, notamment à Cluj (son club en Roumanie). J'ai joué dans ce club pour pouvoir continuer mes études mais ce n'est pas ma région d'origine. Des anciens du club m'ont « brieffé » et m'ont fait comprendre qu'on devait rester invaincu à domicile et je te promets que quand tu vois avec quel engagement ces vieux là jouent, tu fais de même ! A l'extérieur, c'était de la rigolade mais à la maison…c'était une autre histoire ! Ce truc là, quand tu es jeune, ça te marque et tu le gardes ancré en toi pour la suite.

Bien écoutes, d'abord…pour moi, pour avoir des résultats, il n'est pas nécessaire d'avoir des « stars », des joueurs connus comme le Stade Toulousain par exemple. La force, elle émane du groupe tu vois, t'as 30, 40 mecs qui se donnent à fond et c'est ça qui fait gagner des trophées et pas forcément le fait d'avoir 5, 6 « stars » dans un effectif ! Les « stars », ça peut faire la différence mais sans les autres, ils ne sont rien ! *[visiblement déterminé*] Je reste persuadé qu'avec une petite équipe, tu peux être champion ! Tout ce qui compte, c'est le groupe et son engagement, la vraie force, c'est ça ! Ce n'est pas parce que tu as deux « stars » d'Australie que tu vas tout péter… ce n'est pas vrai ! (…) Au rugby, il ne faut pas faire « le beau », au foot ils le font…à Toulouse aussi mais moi, je trouve ça nul ! Si tu es fort, tu es fort, tant mieux pour toi !

Je ne suis pas habitué à ce vocabulaire employeur/employé, je joue à la Section Paloise… je suis surtout un rugbyman, pour moi cette notion d'employeur reste assez lointaine, oui on est professionnel, on est devenu comme ça mais pour l'instant on se doit de jouer pour le maillot, pour la Section Paloise et seulement après pour l'argent, l'argent ça vient derrière et c'est normal…en tout cas moi c'est ce que je pense !Le professionnalisme, tout le monde le comprend au travers des salaires mais si tu commences à te poser des questions du style : « et pourquoi lui il gagne plus que moi, je fais plus que lui et pourtant… », tu ne t'en sors pas et ça influe sur ton jeu. Le professionnalisme, c'est : tu fais… et un jour cela paiera, si tu ne penses pas comme ça et que tu commences à regarder chez le voisin, c'est fini ! Regarde au foot, dans certaines équipes, t'as des gars qui gagnent 10 fois plus que leurs coéquipiers et pourtant ils continuent à jouer ensemble sans se poser de questions, c'est comme ça et c'est tout, ça c'est le vrai professionnalisme !

Pour moi ça reste toujours une « famille », c'est vrai que c'est un boulot : tu te lèves le matin, tu vas t'entraîner, tu manges, tu dors un peu et tu repars t'entraîner, le week-end tu joues, tu n'es jamais libre donc c'est vrai que c'est un boulot à part entière et… c'est fou mais c'est comme ça ! Et à mon avis on ne fait que le découvrir ce professionnalisme, tu vois le foot… ils n'ont pas de vie ! C'est 10, 15 ans à fond et après ils profitent. Pour nous, ça va devenir pareil, pff… tout le monde dit : « on est professionnel, on est professionnel » mais ce n'est pas vrai, on ne fait

que commencer à le découvrir ce professionnalisme. Etre professionnel, c'est faire attention à tout… de A à Z et on n'y est pas encore.

C'est sûr que pour certains mecs, quand le président leur dit : « il faut que tu cherches ailleurs », t'es mal quoi, j'espère que je ne passerai jamais des moments comme ça parce que je vois les autres… c'est difficile. Mais pour ma part, je privilégie toujours quand même l'aspect sportif. Cette année, j'ai eu la chance d'être en pleine forme toute la saison, de ne pas me blesser…en plus si dans le groupe et à la maison tout se passe bien, il n'y aucune raison d'aller voir ailleurs. Il n'y a que quand les ennuis commencent à arriver que tu te poses ces questions et là tu bascules sur le côté « commercial ».Quand tu entends parler les gens : « ouais, ils recrutent des mercenaires ! », des « mercenaires », ce ne sont pas des joueurs qui jouent pour le maillot, d'accord, mais si tu évoques le terme de « mercenaire »… un « mercenaire » c'est quoi ? C'est un gars qui, si tu l'engages, te fait les choses correctement jusqu'à la fin, fait ce pourquoi tu l'as engagé. Pour moi, si le joueur ne fait pas le boulot attendu, on ne peut pas dire que c'est un « mercenaire », les gens sont trop négatifs vis à vis de ce terme.

Tout s'est emballé…je vis avec une Française, on a des projets, je voudrais m'installer ici et tout ça influe sur ta façon de penser et de jouer.

2.6.1.1 - Marius Tincu : une trajectoire rugbystique peu commune

Afin de canaliser un tempérament fougueux et de le sortir d'une « mauvaise passe » (selon les termes de l'intéressé avouant à cette époque sombrer dans la délinquance), les parents de Marius l'incitent à pratiquer le rugby à la fin de son adolescence. Son talent et surtout sa puissance ont permis au jeune joueur de Cluj (Roumanie) de rapidement faire partie de l'équipe nationale de Roumanie qui dispute le « Tournoi des Six Nations B » (réunissant des formations nationales européennes plus modestes). Cette compétition permet une « revue d'effectif » pour les clubs des championnats européens les plus prestigieux (France et Angleterre notamment) désireux de repérer certaines « bonnes affaires » (le ratio entre les prétentions salariales de ces joueurs et leur niveau de performance étant parfois très intéressant).

Malgré sa valeur, les clubs français de l'élite ne le sollicitent pas. Marius est en revanche repéré par Rouen, club évoluant en 3ème division, qui l'accueille en France. Marius a une vingtaine d'années lorsqu'il quitte sa Roumanie natale pour rejoindre Rouen. Il y jouera pendant deux saisons sans être totalement convaincant. Pendant son séjour, il fera la connaissance d'une jeune femme qui deviendra plus tard son épouse. A de nombreuses reprises durant l'entretien, Marius insistera sur le rôle essentiel de cette rencontre à la fois sur un plan personnel mais également professionnel. Le cas de Marius permet d'insister sur le poids des rencontres affectives dans les projets et les orientations de carrière professionnelle, en particulier pour les sportifs masculins évoluant à l'étranger. Notons que ce constat est très

récurrent dans les entretiens biographiques d'expatriés, par exemple ceux d'étudiants pour qui cette rencontre affective est facteur de stabilisation et de réussite scolaire.

En effet, à l'issue de sa deuxième année à Rouen, il émet le souhait de « rentrer au pays ». Le club n'est pas au mieux sur le plan financier et Marius avoue se sentir isolé. Sur les conseils de sa compagne, il décide de proposer ses services à de nombreux clubs du Sud Ouest, cette dernière étant attirée par la région. Le club bordelais de La Teste (évoluant en Fédérale) fut le plus intéressé et s'attacha les services du jeune roumain. Si Marius éprouva des difficultés sur le plan sportif qui l'obligèrent à évoluer le plus souvent dans l'équipe réserve du club, son passage à La Teste lui permit notamment de se lier d'amitié avec un des dirigeants locaux qui, convaincu des grandes qualités du roumain, allait désormais gérer ses intérêts. Contrairement à son expérience rouennaise, Marius, faute de connaître une réussite sportive, avoue s'être rapidement intégré au club bordelais. Sur les recommandations de ce dirigeant, Marius participa activement aux campagnes internationales de l'équipe de Roumanie au cours de sa saison à La Teste. Les bons résultats de sa sélection (réalisation du Grand Chelem dans le Tournoi B) et ses prestations individuelles remarquées l'incitèrent à tenter sa chance au sein des clubs du TOP 16. Après des contacts intéressants avec Castres ou Narbonne, Marius répondit favorablement à la proposition paloise lui assurant un temps de jeu plus conséquent (Castres et Narbonne lui offrant plutôt un rôle de doublure) dans un contexte extra sportif semblant convenir à son couple. C'est donc avec un passé vierge de toute expérience de haut niveau que Tincu arrive à Pau. Mais « l'inconnu » de la première heure va, à force d'entraînement et de volonté, rapidement quitter l'anonymat. Si ce dernier n'a pas encore une dextérité exceptionnelle, il présente en revanche une combinaison efficace de vitesse, de puissance et d'explosivité rendant très perforantes ses charges ballon en main. Ses qualités, particulièrement prisées dans le rugby moderne, vont lui assurer une place de talonneur titulaire au sein d'un pack d'avants très puissant. La rencontre entre des qualités physiques, jusque là peu exploitées, et l'instauration d'un style de jeu renouvelé favorisant le mouvement perpétuel et la force de percussion a facilité l'intégration « sportive » du roumain.

Son engagement « total » et son caractère affable vont également lui assurer le soutien d'un public qui l'adopte rapidement. La maîtrise de la langue française héritée de ses expériences précédentes a bien sûr facilité son intégration au sein du groupe, du club et de la communauté locale.

A l'instar du milieu du basket-ball professionnel ou du football, les clubs d'élite de rugby développent désormais des stratégies visant à faciliter l'intégration des joueurs étrangers au sein de la communauté locale. Comme nous l'avons précédemment évoqué dans le cas de l'Élan Béarnais, cette démarche permet aux joueurs étrangers de se centrer essentiellement sur leur activité de joueur autrefois parasitée par des questions d'intendance. A ce niveau, les propos du roumain traduisent une nouvelle fois l'efficacité de la logique « du don/contre-don » fréquemment évoquée dans l'analyse du processus de localisation des acteurs étrangers.

2.6.1.2 - Marius Tincu : la persistance des valeurs « originelles » du jeu

L'étonnant parcours de Tincu permet de comprendre ses positionnements vis à vis des questionnements relatifs à la conception du métier, aux évolutions de la discipline (économisation, professionnalisation et internationalisation) ou encore au « rapport au club ».

Son discours mêle des positionnements très favorables à une optique professionnelle de son activité de joueur avec un attachement profond aux « valeurs rugbystiques » de l'époque amateur. Marius fait ainsi très souvent référence aux notions de groupe, de combat, d'attachement au maillot, moins valorisées depuis le basculement effectif de la discipline dans le professionnalisme comme nous l'avons évoqué lors des portraits précédents.

Parallèlement, il se montre particulièrement critique envers ce qu'il considère comme une dérive « individualiste » de la discipline. Plus qu'un attachement à son club, tout se passe comme si Marius était redevable au rugby de lui avoir permis de se positionner dans une démarche d'ascension sociale. Si ce dernier ne renie pas son pays d'origine, il souligne quand même l'apport du rugby dans son existence « matérielle » par rapport à celle qui se profilait dans la Roumanie post communiste. Cette « dette » envers une discipline qui l'a « sauvé de la prison » (selon ses propres termes), lui a permis de rencontrer sa future femme et de vivre du rugby, explique en réalité son attachement aux valeurs « originelles » du jeu. Sa conception du métier est dès lors particulièrement imprégnée de ces valeurs. Moins appréhendé en terme de concession, comme cela pouvait être le cas chez Philippe Carbonneau, le professionnalisme est ici accepté mais ne doit pas altérer ces valeurs « amateurs » qui lui sont chères.

2.6.1.3 – Marius Tincu : compatibilité du modèle « professionnel » et des valeurs originelles

En fait, pour Marius, être professionnel, c'est être totalement dédié à la performance. Les termes entraînement, récupération, musculation, progrès, travail etc. sont récurrents dans son discours. L'aspect économique ne tient pas une place prépondérante dans son raisonnement. Ses propos se démarquent à ce niveau d'autres joueurs de sa génération (notamment français) chez qui cette composante semble plus importante. La synergie entre cette vision du sport et les valeurs rugbystiques « amateurs » apprises au cours de sa formation de rugbyman a façonné la « manière de voir » (et de vivre) le rugby chez Tincu. On retrouve à ce niveau le lien profond entre la « socialisation sportive » et le statut du sport dans les nations communistes comme nous l'avons évoqué dans la contextualisation de ce travail.

Il n'en demeure pas moins vrai que le joueur a intégré les exigences et les contraintes propres à l'activité d'un sportif professionnel (mobilité, exigence de résultats etc.). A ce niveau, son appréhension du qualificatif de « mercenaire », fréquemment utilisé pour stigmatiser la progressive disparition du lien affectif qui lie le rugbyman à son club (et à un terroir), permet de mieux cerner l'état d'esprit qui anime le joueur roumain.

Tincu distingue donc un engagement extrêmement professionnel en ce qui concerne le versant sportif (entraînement, préparation des rencontres, attitude sur le terrain) et l'aspect humain, convivial de la pratique.

Plus que la stratégie développée par la Section pour le placer dans les meilleures dispositions et faciliter son adaptation, c'est la correspondance entre ses « dispositions » acquises au cours de sa trajectoire et le mode de fonctionnement du club et de l'équipe qui assure la « localisation » du roumain. Un certain bien-être affectif renforce l'efficacité de ce processus (le cas de Tzekova, joueuse de basket-ball bulgare du TGB, nous permettra de revenir sur ce point par la suite).

De manière analogue aux observations menées dans le cadre de l'analyse des clubs de basket-ball supports de ce travail, l'efficacité du processus de localisation repose sur la conjonction de facteurs assurant la « rencontre » d'un acteur dont les dispositions offrent un « terrain favorable » et les logiques institutionnelles des clubs d'accueil. Cependant, si un processus de localisation efficace assure bien souvent des performances individuelles intéressantes, il peut actuellement difficilement se soustraire aux « logiques » du marché sportif (à ce niveau, le cas de Tzekova [joueuse de Tarbes] est, comme nous le verrons,

extrême). Nous avons souligné que la « vision du rugby » de Marius n'interdisait pas de reconnaître les exigences de son activité. Ainsi, après trois saisons paloises, Tincu rejoindra l'effectif d'un autre club « sudiste » du TOP 16, l'USAP de Perpignan. L'émotion qu'il laissa transparaître à l'occasion de son dernier match sous le maillot de la Section illustre les propos du joueur.

L'émotion de Marius Tincu à l'occasion de son dernier match à Pau

Conclusion - Tincu ou la prégnance d'un socle de valeurs communes

Les propos de Tincu soulignent une fois de plus l'importance de la socialisation rugbystique. Tout se passe comme si les interactions (dans le cadre sportif et extra sportif) entre les joueurs de rugby participaient à la construction de ce « socle commun » créant une sorte de communauté de valeurs qui valorisent l'équipe plus que l'individu (contrairement au basket-ball, plus axé sur les vedettes de la discipline). L'éthique « traditionnelle » du rugby est caractérisée par un transfert entre les exigences du terrain (solidarité, modestie, convivialité, sens du sacrifice pour le groupe etc.) et la manière dont on doit vivre au quotidien (le rugby érigé comme « art de vivre ») (Darbon, 1995, 1999 ; Saouter, 2000).

Dans le parcours de Marius, on note la présence « d'intermédiaires » français (sa compagne et son ami dirigeant/agent), un cercle proche qui a permis son intégration au sein des clubs, d'autant plus efficace dans le cas du roumain qu'elle fut longue (3 clubs et 6 saisons) et comporta des phases difficiles.

Son jugement volontiers critique à l'égard du comportement « égoïste » des stars de la discipline est en cohérence avec sa propre trajectoire car si Marius est aujourd'hui un talonneur reconnu sur le plan individuel, il doit en partie cette réussite à la capacité d'un groupe à reconnaître et exploiter son potentiel.

Ce dernier éclairage particulier sur la trajectoire personnelle et professionnelle du joueur roumain participe, tout comme les trois précédents, à la mise à jour des mutations dont fait l'objet l'espace rugbystique, et notamment celles qui concernent directement l'appréhension du « nouveau » statut de joueurs désormais professionnels. Leurs positionnements semblent en homologie avec leurs trajectoires personnelles et rugbystiques respectives. On comprend mieux à ce niveau les relations entre les types de socialisation et le rapport entretenu par les joueurs au « professionnalisme ». L'attachement aux valeurs originelles du rugby, d'une autre « nature » que celui de Triep-Capdeville ou Carbonneau, renvoie ici à la trajectoire particulière de Marius. Comme dans le cas des boxeurs du *Gym* de Chicago étudiés par Wacquant (2000), la socialisation rugbystique préserve Marius de la délinquance « extérieure » en favorisant l'incorporation d'un « habitus rugbystique » (respect des anciens, des règles, du collectif, du groupe d'appartenance etc.) que la rencontre affective renforce encore. Ainsi, pour lui, « s'attacher au maillot », le « respecter », c'est perpétuer ces règles quelle que soit le club qui l'emploie (terme contesté d'ailleurs) en construisant son identité sociale proche de la « rédemption » par le sport et l'instituant à son tour en « entrepreneur de morale ».

Afin d'obtenir une « vision d'ensemble » de l'espace, nous allons à présent évoquer les manières dont ces mutations ont été ressenties par les spectateurs palois et leurs éventuelles conséquences sur leur « rapport aux joueurs ».

2.7- Le rapport joueurs/spectateurs : entre évolutions et permanences

Le nouveau mode d'organisation et de gestion du rugby ainsi que ses conséquences sur le statut de joueurs désormais professionnels « à part entière » engendrent parfois des difficultés de positionnement dans l'espace pour certains acteurs non préparés à cette mutation. Si ce constat peut parfois s'appliquer aux joueurs (cf. cas de Triep-Capdeville et de Philippe Carbonneau), il concerne également certains spectateurs particulièrement concernés

par cette « socialisation rugbystique » classique. Dès lors, les rapports entretenus avec l'équipe et plus globalement la discipline s'avèrent évolutifs et font apparaître certains clivages. Avant « d'entendre » les positionnements des spectateurs, il convient bien sûr de rappeler que le « statut » d'un évènement (la professionnalisation) est différent dans l'argumentaire des agents en fonction de leur position sociale locale, non seulement sur le « rugby » mais sur d'autres aspects que nous n'avons pas traités.

2.7.1 - Catégories de spectateurs et joueurs professionnels : des attentes différenciées

L'une des caractéristiques principales du public du rugby réside dans sa « proximité » avec un jeu dont il connaît bien les règles et surtout les usages (public majoritairement masculin relativement expert car comportant de nombreux joueurs ou anciens joueurs). La majorité du public est donc « socialisé rugby » et, en ce sens, partage le socle commun de valeurs culturellement attribuées à la pratique, ce qui produit un discours bien souvent convenu et repérable dans bon nombre d'écrits aussi bien journalistiques que scientifiques.

« Le rugby, jeune homme, c'est quoi ? C'est l'amour du maillot, des copains, du ballon…la convivialité, les fêtes d'après match ou du Sud-Ouest. Voilà c'est ça le rugby ! » (Jean F. supporter, 57 ans)

Comme nous avons pu l'observer par l'intermédiaire des portraits de joueurs, le poids de cette socialisation rugbystique est loin d'être négligeable lorsqu'il s'agit de façonner sa conception de l'activité. Si pour les joueurs, cette donnée s'avère de moins en moins prégnante pour bon nombre de joueurs, elle est en revanche toujours efficace pour une majorité de spectateurs fondamentalement attachés à une conception « originelle » de la pratique. Ainsi, la survivance d'une éthique « traditionnelle » de la discipline (valeurs « amateurs » : lien avec le « territoire », prédominance de « l'humain » sur l'économie tec.) au sein des spectateurs, en particulier chez les plus âgés dont on sait qu'ils sont relativement nombreux dans les tribunes, construit un décalage avec une conception plus « professionnalisée » du rugby chez les joueurs modernes.

Comme nous l'avons évoqué, le principal point de désaccord réside dans le sens de l'engagement dans le jeu. La conception « traditionnelle » insiste sur une certaine fierté à défendre, en groupe, « l'honneur local » comme moteur de l'engagement sur le terrain.

Parallèlement, pour les joueurs, il semble désormais que la réalisation d'une performance (synonyme de gains économiques) constitue l'élément dynamisant au sein d'une pratique appréhendée comme un « circuit professionnel ». Cette divergence d'appréciation explique en grande partie les tensions relevées entre les joueurs et les spectateurs depuis quelques années.

« Quand on me dit ce sont des « pros », ils ont des impératifs et tout ça… je veux bien mais ils restent des joueurs de rugby quand même ! Et des joueurs de rugby, ce ne sont pas des « footeux », ils ne sont pas déconnectés du monde réel… » (Jacques O. supporter, 40 ans)

Dans ce contexte, le statut de « joueur professionnel » est donc diversement accepté. Fort logiquement, il est d'autant plus contesté que les spectateurs sont des adeptes de longue date, souvent eux-mêmes anciens pratiquants. A ce niveau, l'effet générationnel semble incontestable, les jeunes spectateurs acceptant plus volontiers que leurs aînés les mutations statutaires (des joueurs et du club) engendrées par le processus de professionnalisation. Cette relative permissivité s'observe d'ailleurs également sur le plan de l'acceptation du cosmopolitisme dans l'équipe comme nous avons pu le mettre en évidence dans le volet quantitatif du travail.

Le clivage qui caractérise aujourd'hui la relation public/équipe se traduit dans le discours par une dévalorisation technique du jeu offert par les professionnels. Le manque d'originalité et de liberté laissée aux individus dans les schémas tactiques du rugby d'élite actuel sont les arguments les plus fréquemment avancés par les tenants d'un certain « conservatisme » technique, tactique et d'une certaine manière éthique (cf. portrait Pierre Triep-Capdeville).

« Le rugby « pro », je ne le trouve pas plus attractif que ça... ce sont des grosses défenses organisées, des attaques qui pilonnent jusqu'à l'épuisement. Il n'y a plus cette « noblesse » dans l'affrontement…. On cherche à épuiser pour trouver la faille, c'est devenu trop stratégique à mon goût. Je regrette vraiment le rugby d'il y a 20 ans, du temps des Blanco, des Maso… là c'était créatif et on prenait un sacré pied dans les tribunes… » (Alain U. supporter, 58 ans)

Cette relation entre la « manière de pratiquer » (style de jeu) et l'éthique comme les affrontements qu'elle génère ne sont bien évidemment pas spécifiques au rugby. Rappelons par exemple que le même type de luttes avaient opposé les partisans du « beau judo » et du « judo sportif » dans les années 60 en France (Brousse & Clément, 1996). De manière

générale, ces affrontements renvoient aux luttes de définition de la « bonne modalité » de pratique.

Or les arguments visant à minimiser l'impact de la professionnalisation du rugby sur un plan technique sont loin d'être avérés. A ce niveau, l'aspect plus « spectaculaire » du rugby traditionnel par rapport à son homologue professionnel est plus « fantasmé » que réel. Au contraire, l'interrogation sur ce thème de spectateurs dont la « carrière » (Mignon, 1998*b*) chevauche équitablement les deux époques (ils ont une trentaine d'années en général) tendrait à montrer le contraire.

« Tu sais, j'entends parler les anciens et leur nostalgie… avant c'était mieux, le jeu était de meilleur qualité. Je veux bien mais quand même… il faut être lucide à un moment, je me souviens des matchs des années 70/80 que j'allais voir avec mon père, d'accord ça n'avait rien à voir, peut-être plus de passion mais sur le plan du jeu, ce n'est pas comparable. Le ballon tombait par terre toutes les 30 secondes, les piliers passaient leur temps à se mettre des « bouffes » et ne participaient pas ou peu au jeu… sur le plan du spectacle, de la qualité du jeu, on a quand même progressé dans le bon sens ! » (Didier T. supporter, 34 ans)

« Moi, j'aime profondément ce jeu… il faut avouer que si l'esprit a un peu changé suite à la professionnalisation, la qualité du jeu également mais en bien ! Bien sûr de temps à autre t'as une mêlée qui se relève, ça reste un sport d'hommes quoi… mais t'as quand même des enchaînements de passes, des impacts, des combinaisons que tu ne voyais pas par le passé. Pour le spectateur, le professionnalisme s'est quand même traduit par une amélioration du spectacle, c'est indéniable ! » (Michel J. supporter, 39 ans)

Aussi, le degré d'intégration du processus de professionnalisation chez les spectateurs s'exprime dès lors dans la nature de leurs attentes vis à vis de leur formation. Là où une frange conservatrice exige toujours une démonstration permanente de la défense des couleurs du club, les spectateurs acceptant plus facilement la professionnalisation attendent des joueurs qu'ils leur offrent un spectacle de qualité débouchant sur la victoire. Ce type d'exigences (combinaison spectacle / résultats) caractérise un public familiarisé avec une conception « professionnelle » du spectacle sportif. Les critiques émises sont, dans ce cadre, beaucoup plus centrées sur le versant « sportif » de la discipline que sur sa « symbolique ».

« Considérer les garçons comme des vrais « pros », c'est à mon avis leur faire sentir le poids des exigences…étant entendu qu'ils ne font plus que ça toute la journée et qu'ils sont en plus bien payés pour le faire, je crois que nous, spectateurs, nous sommes en droit de réclamer plus que ce qui est proposé par la Section depuis quelques années ». (Jacques O. supporter, 40 ans)

« Il faut leur faire comprendre qu'ils ont des obligations envers nous… être « pro » c'est toujours avoir ça dans un coin de la tête. Personnellement, je ne crois plus au rugby des terroirs, du moins dans l'élite… donc je viens voir un beau spectacle. A ce niveau là, il y a de la concurrence dans le coin puisqu'à une heure de route, tu peux voir le B.O (Biarritz) et au niveau du spectacle et des performances, c'est quand même autre chose… il faut faire jouer la concurrence ! ». (Francis G. supporter, 49 ans)

Ce type d'attente (en terme d'amélioration du spectacle et de résultats) favorise, notamment dans le Sud Ouest, l'appréhension du spectacle rugbystique professionnel par les spectateurs comme un espace concurrentiel au sein duquel l'offre est diversifiée. Pour cette catégorie de spectateurs, l'aspect sportif supplante largement la dimension symbolique voire « identitaire » comme facteur d'attraction du rugby contrairement au positionnement des « conservateurs ». Si le détachement affiché par le rugby professionnel vis à vis d'une « éthique » traditionnelle nourrit les critiques d'une partie des amateurs de la discipline, les conséquences de la professionnalisation sur le degré d'intégration des joueurs dans la communauté font également l'objet de nombreux débats.

2.7.2 - Rugby professionnel et identification

Il est incontestable que le professionnalisme dans le milieu rugbystique a affecté, sinon transformé, les processus d'identification entre les joueurs et le public. Un des atouts majeurs du spectacle du rugby fut pendant longtemps fondé sur le statut de joueurs particulièrement intégrés et représentatifs de la communauté locale. Par là même, ils favorisaient le développement du sentiment d'appartenance chez les « locaux » (joueurs et spectateurs). Les remaniements fréquents des effectifs tout comme la massification des joueurs étrangers sont des pratiques inhérentes au processus de professionnalisation d'une discipline collective. Leur caractère récent ne leur permet pas cependant d'être aujourd'hui totalement intégrées par certains spectateurs.

« Le rugby d'aujourd'hui, avec les « pros » et tout ça, j'ai du mal à y adhérer. Disons que ça sonne creux, pas faux mais creux ! Il y moins de passion… les gars ne sont plus du coin, on ne les connaît pas ou presque pas, un jour ils sont à Pau et le lendemain ils jouent à Paris. Comment voulez-vous que l'on s'attache à des gars comme ça ! On voudrait bien mais pour ça il faut qu'ils prouvent et ça, ça ne se fait pas en un match ou en une saison ». (Jacqueline S. supportrice, 62 ans)

Une fois de plus, on retrouve chez de nombreux spectateurs (et spectatrices) un discours de « sens commun » répondant d'une certaine manière à ce que l'enquêteur « veut entendre ». Comme nous l'avons préalablement expliqué, la professionnalisation d'une pratique très médiatisée introduit une certaine distance entre les spectateurs et les acteurs du jeu. Ce processus de mise à distance constitue également une des principales critiques émanant des spectateurs apparemment « conservateurs ». Tout se passe comme s'ils matérialisaient la rupture avec une certaine tradition rugbystique chère à une partie du public (les plus âgés bien souvent). Ici encore, le discours des spectateurs sur le rôle des médias s'apparente au « sens commun » (association du rugby et des produits du terroir ; la médiatisation construit un certain manque d'humilité etc.)

« Moi, ça me fait rigoler de voir des rugbymen faire de la pub pour des produits cosmétiques…à la rigueur pour du saucisson ! *[rires*] Il ne faudrait pas que les médias leur fassent « gonfler le chou » car ça ne serait pas bon pour l'image du rugby » (Michel J. supporter, 39 ans)

« Je crois que les joueurs ne doivent pas oublier d'où ils viennent et ce qu'on leur a appris à l'école de rugby… en tout cas, on leur a pas dit que le rugby servait à faire le beau ou à snober leurs anciens copains… » (Didier T. supporter, 34 ans)

Dès lors, le retour à des pratiques « naturelles » de la part des joueurs (expression d'une certaine simplicité, pratiques festives même exceptionnelles) est perçu comme un signe encourageant et re-crée en quelque sorte du lien entre ces spectateurs et leur équipe (ce qui nuance les propos « attendus » vus précédemment).

« Moi, les joueurs, je vais presque tous les jours les voir à l'entraînement derrière le Hameau… Pros ou pas, pour moi ça n'a pas changé grand chose ! Ils sont pour la plupart toujours aussi sympas, accueillants, le seul « hic » c'est que je ne peux pas trop parler avec les étrangers car je ne maîtrise pas du tout l'anglais…mais bon, avec le temps ils apprendront le français ! » (Jean F. supporter, 57 ans)

« Ça me fait plaisir quand je croise des internationaux un peu « allumés » dans les fêtes du coin : Bayonne, Dax, Pampelune… ils sont restés proches d'une certaine idée du rugby même si certains s'attachent à « lisser » ce côté festif du rugby pour n'en montrer que l'aspect professionnel et sérieux » (Olivier Y. supporter, 22 ans)

Ces évènements peuvent être interprétés de façon contradictoire par les spectateurs selon leur « vision du rugby ». Ainsi, si pour les plus « ouverts » à la professionnalisation, ils ont pour conséquence « d'humaniser » le professionnalisme et d'une certaine manière de

faciliter son intégration, pour les plus « conservateurs », ils constituent la preuve que le rugby ne peut se concevoir sans ces pratiques traditionnelles et les confortent donc dans leurs positions.

Par ailleurs, cette dernière observation permet de mieux comprendre les opérations médiatiques menées depuis quelques années autour de la discipline. Ainsi, si au cours de divers reportages les joueurs sont présentés comme des sportifs professionnels particulièrement attentifs à leur préparation, il convient de remarquer que très régulièrement ces scènes côtoient des situations dans lesquelles les « particularismes » du rugby rejaillissent (esprit de groupe, discours « guerrier », scènes de convivialité etc.). On est ainsi en permanence dans des stratégies visant à « rassurer » les spectateurs les plus conservateurs quant aux « dispositions » des joueurs. En d'autres termes, le discours actuel des promoteurs du professionnalisme pourrait se résumer ainsi : « oui, le rugby a changé mais il reste le rugby ! ». Cette maîtrise des évolutions est, pourrait-on dire, nécessaire pour les promoteurs eux-mêmes car les stratégies de développement des clubs (et de gestion de l'image des clubs) sont « conditionnées » par ce contexte évolutif.

Conclusion - La relation entre spectateurs et joueurs, un rapport évolutif

La professionnalisation a incontestablement modifié le rapport entre l'équipe et le public, voire la communauté locale. Le mode d'organisation actuel du rugby en France est susceptible d'attirer un public « nouveau » (femmes, « curieux », jeunes, spectateurs occasionnels etc.) dont la socialisation rugbystique n'est pas achevée (voire parfois inexistante) à condition de changer les règles « symboliques » (Cf. rencontre Stade Français / Stade Toulousain au Stade de France). En ce sens, il peut ne pas véhiculer un certain « sectarisme » comme cela pouvait être le cas dans un passé proche (il fallait faire partie de la « famille » pour comprendre le jeu et ses usages). Parallèlement, ce processus a profondément modifié le statut « local » (et son image) du rugbyman non sans générer de profondes critiques liées à un éloignement d'une éthique traditionnelle longtemps de mise dans le milieu. Bien évidemment, il convient de rappeler que cette observation se base sur le cas palois. Tout se passe comme si chaque espace « local » rugbystique construisait de nouveaux statuts du spectacle par le jeu des interactions entre les différents acteurs et la combinaison plus ou

moins réussie de stratégies différentes (le statut du rugby à Paris et Toulouse n'est pas le même qu'à Agen, Toulon ou Pau).

L'enjeu pour les promoteurs du rugby d'élite réside donc dans la mise en place d'une stratégie de communication présentant la discipline comme à la fois proche de la conception professionnelle mais cultivant également sa singularité héritée des caractéristiques à la fois techniques et symboliques du jeu. Il va à présent être question d'observer de quelle manière ce phénomène s'objective dans la communication du club palois.

2.8 - La communication du club : l'iconographie pour renforcer son statut

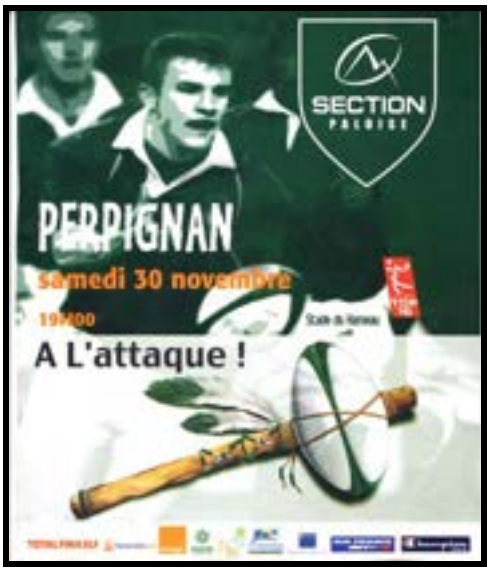
La communication du club de rugby palois s'inscrit dans cette stratégie et s'effectue sur un double registre. Elle insiste d'une part sur les caractéristiques techniques et symboliques de la discipline unanimement reconnues par le grand public (amateur de rugby ou non) et d'autre part sur son ancrage territorial puissant (le rugby faisant partie intégrante de la « culture béarnaise » et plus largement du Sud Ouest).

Le « combat » et « le groupe » (le collectif), notions chères aux pratiquants et aux amateurs de la discipline comme nous l'avons précédemment évoqué, sont donc omniprésents dans les campagnes publicitaires du club aussi bien dans la nature des slogans que dans l'iconographie utilisée.

Ainsi, « Sans vous, nous ne sommes pas au complet ! », slogan de la campagne d'abonnement 2002 / 03, souligne le caractère incontournable du « groupe » (la famille du rugby ou la « tribu ») dans la représentation de la discipline. Dans cette optique, le spectateur est appréhendé comme un membre de l'équipe dont le soutien s'avère être un facteur de réussite. L'iconographie de cette campagne renforce l'idée d'un spectateur intégré dans le groupe puisque représentant une photo de l'équipe sur laquelle manque une personne censée être ce spectateur. L'emploi de la première personne du pluriel dans un autre slogan du club, « Défendons notre Pau ! », va également dans le même sens, celui d'une nécessité d'inclure tous les acteurs du spectacle (public compris) dans le combat qui va être mené.

En effet, le rappel du caractère « viril » d'une discipline reposant sur l'affrontement physique constitue une priorité dans le cadre de la communication, cet aspect représentant l'un des facteurs d'attraction majeurs du rugby. Les slogans reprennent donc volontiers un

rhétorique guerrière : « Défendons notre Pau ! », « A l'attaque ! », « Rencontre (ou poule) explosive ».



Images 22 et 23 : Le combat et la défense d'un territoire : réactiver les caractéristiques du spectacle

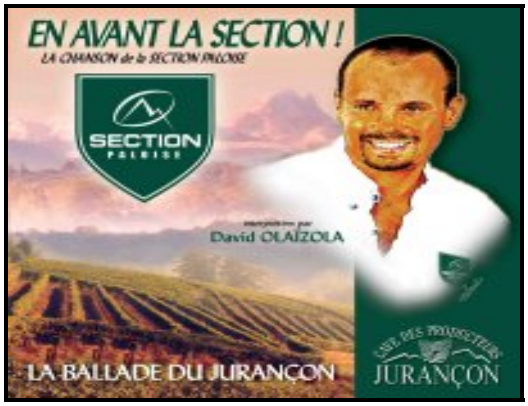
On retrouve ainsi fréquemment sur les panneaux d'affichages de la ville de Pau et de son agglomération, Philippe Carbonneau, capitaine de l'équipe, paré de peintures de guerre et tomawhak à la main (Cf. Images 22 / 23 / 24 / 25).

Le thème historique de la tribu indienne prête à défendre envers et contre tous son territoire est en effet régulièrement repris dans la communication du club (« Défendons notre Pau ! »). Il permet, au-delà de l'idée de combat sous-jacente, de rappeler le puissant ancrage territorial du club et de la pratique. Sur le terrain, c'est l'honneur local (ou l'honneur de la « tribu », de la communauté) qui est censé être en jeu. Tous les acteurs locaux sont alors conviés à « rejoindre la tribu » afin de participer au combat.

Images 24 et 25 : Le combat et la « groupalité »

Cette thématique de la défense d'un territoire (métaphore de la défense de son en-but sur le terrain) participe d'une certaine manière d'un effort de renforcement du sentiment d'appartenance communautaire, rappelant au passage certaines valeurs guerrières reléguées au second plan depuis un fin de siècle relativement « pacifique » en Europe occidentale.

L'inscription du club dans la culture locale se retrouve également dans les campagnes publicitaires reprenant une thématique « terrienne » au travers de laquelle est par exemple établi un parallèle entre l'équipe et l'activité viticole de la région (l'espace béarnais est riche en vignobles, le vin de Jurançon étant une des productions locales majeures – Cf. Images 26 & 27).



Images 26 et 27 : Le rugby comme élément de la « culture locale »

Tout se passe comme si la communication du club désirait mettre en exergue une persistance certaine des valeurs chères au milieu rugbystique malgré un contexte de professionnalisation et d'internationalisation de la discipline. A ce niveau, l'adoption de cette stratégie de communication exprime une volonté des dirigeants de réaffirmer « l'ancrage local » du club, l'importance du terroir, afin de contrecarrer en quelque sorte le manque de représentativité actuel constaté auprès des spectateurs.

L'iconographie utilisée lors de la campagne d'abonnement de la saison 2005/06 indique un changement stratégique dans la communication. Après avoir vanté la puissante inscription locale d'un club désireux d'offrir un spectacle professionnel sans pour autant renier les attributs d'une « culture rugbystique » encore prisée dans la région, les dirigeants décident de se tourner vers le « nouveau public » du rugby. Ainsi, comme nous l'avons évoqué dans la contextualisation de ce travail, la professionnalisation de la discipline s'est accompagnée d'une évolution de l'image du joueur de rugby, beaucoup plus « starisé » aujourd'hui qu'hier.

Dans la lignée des efforts de certains promoteurs éclairés, le rugby s'ouvre à de nouveaux publics et aussi d'autres groupes sociaux (notamment les femmes, les enfants et les spectateurs « profanes »). A ce niveau, la stratégie de Max Guazzini, président du Stade Français CASG, s'avère exemplaire car, non content d'avoir bousculé certains tabous dans le milieu avec l'édition du désormais célèbre calendrier « *les Dieux du Stade* », il prit le pari de remplir à plusieurs reprises le grand stade de football de la capitale (le Parc des Princes, stade de 40 000 places) à l'occasion de rencontres d'importance pour son club lors de la saison 2004/05. Cette initiative fut couronnée de succès, les rencontres du Stade Français se déroulant à chaque fois à « guichets fermés ». Le monde du rugby a conscience de la nécessité de recruter un public de « non initiés » au-delà de la « famille » du rugby afin d'assurer la viabilité de son processus de professionnalisation. Nous avons vu que la socialisation familiale peut être importante dans le processus de formation du « goût » pour le rugby, rejoignant ainsi les conclusions de travaux insistant sur l'impact de la socialisation familiale dans les choix en matière de pratiques sportives des juvéniles (Mennesson, 2005 ; Sorignet, 2004). L'iconographie et le slogan de la campagne d'abonnement de la Section Paloise pour la saison 2005/06 illustre cette stratégie (Cf. Image 28).

Image 28 : Le rugby professionnel : un spectacle « familial » (saison 2005/06)

La campagne, contrairement aux précédentes, n'est pas ici destinée aux spectateurs relativement âgés qui forment le « noyau dur » du public palois. Le spectacle du rugby du rugby apparaît comme une pratique familiale (voir la famille de supporters représentée) également attrayante pour les jeunes générations non nécessairement sensibles à « la culture

rugby ». Par ailleurs, parmi ce groupe de jeunes supporters représenté, plusieurs jeunes femmes sont présentes. Cela va dans le sens du souci de « démocratisation » du spectacle du rugby désireux d'élargir le recrutement de son public.

L'analyse des différentes stratégies de communication constitue dans notre perspective un moyen efficace de mettre en évidence les stratégies « identitaires » accompagnant le processus de professionnalisation. En effet, il s'agissait dans un premier temps de rassurer les spectateurs fidèles et initiés quant à « l'esprit » qui anime cette évolution, présenté sur un plan symbolique comme sensiblement identique à la conception « originelle » de la pratique (valeurs guerrières, défense d'un territoire, d'une identité, solidarité etc.). Une fois cette stratégie de légitimation entreprise, la communication du club vise à inscrire durablement le spectacle du rugby professionnel dans l'espace des consommations culturelles de l'espace local. Les stratégies sont destinées à attirer un public plus large et surtout plus « profane » par définition, l'unique support d'un public « d'initiés » (et donc particulièrement critique), majoritairement âgé, ne garantissant pas la réussite de ce projet. La structure du public de Pau, pourrait bien, si le club poursuit dans le TOP 14, comme nous l'avons entrevu dans les premiers chapitres, continuer à se diversifier. La réorganisation de la formule du championnat (TOP 16 puis TOP 14 remplaçant l'ancienne formule des poules) et la possibilité d'accueillir tous les « grands » transforment radicalement le statut du spectacle à l'instar du football professionnel.

Conclusion – Pour une mise en relation des stratégies et de l'histoire

Cette approche de type monographique du club de la Section Paloise a permis d'observer « de l'intérieur » les diverses ruptures provoquées par l'avènement de la professionnalisation dans le milieu du rugby. Ainsi, les appréciations différenciées de cette évolution repérées au sein du public palois se retrouvent, comme nous avons pu le constater dans le discours des différentes catégories d'acteurs. Le cas de la Section montre que ces ruptures s'avèrent d'autant plus « acceptables » par les amateurs de rugby que le professionnalisme améliore les performances. Dès lors, les résistances doivent être mises en relation avec les performances sportives du club, très moyennes depuis cinq ans. Les réussites sportives de clubs tels que Biarritz, Perpignan, Toulouse, le Stade Français ou encore

Bourgoin légitiment la professionnalisation aux yeux des spectateurs. En effet, la réussite sportive d'une équipe renforce le sentiment d'appartenance locale. On retrouve ici ce que l'on observe dans le football pour beaucoup de grandes équipes, où les liens entre nationalité des joueurs et prestige local sont inexistants. En fait, l'acceptation des « étrangers » comme symboles des équipes est en relation avec le statut sportif et historique des clubs. L'acceptation est dans ce cas un indicateur de domination symbolique (historique, sportive et également sociale) tandis que les résistances sont des signes de « dominés » face à des changements de règle du jeu. Ce processus est effectif dans tous les domaines du sport, de la culture, du politique etc. On voit bien, par rapport au cas de l'Elan Béarnais en particulier mais également du Stade Français en rugby, que les positions des acteurs sont en relation avec cette « sensibilité » de « dominé ». Aussi, la réussite (ici sportive) constitue la seule façon de faire accepter le changement, comme dans tous les domaines, par le plus grand nombre. C'est à ce niveau que l'on comprend comment les clubs historiquement « huppés » du rugby en France (Biarritz Olympique, Stade Toulousain, Stade Français etc.) ou en Angleterre (Nier, 1998), ont pu prendre le tournant du professionnalisme, préparé par l'histoire. Le cas du Stade Français, (grand club « historique » mais petit club « sportif » il y a encore une dizaine d'années) est exemplaire car il objective ce poids de « l'histoire » dans les stratégies de développement des clubs (la réussite « identitaire » du Stade Français est fondée sur une « image » valorisée par son actuel président et non sur un noyau de « fidèles »). Les réserves du public palois à l'égard de la professionnalisation du club, sont donc en relation avec les résultats sportifs médiocres.

Parallèlement, les stratégies des joueurs sont également à mettre en relation avec cette histoire des clubs mais aussi (et surtout) avec ce que les promoteurs, gestionnaires et spectateurs peuvent entendre et veulent entendre (et voir). Il est donc « normal » de repérer une sorte de « renforcement mutuel » entre les positions exprimées par des joueurs tels que Triep-Capdeville ou Carbonneau et celles de certains spectateurs. Ce constat permet de rappeler que les stratégies individuelles ne doivent pas être isolées mais au contraire analysées en relation les unes par rapport aux autres. A cet égard, la prise en considération de la socialisation rugbystique des joueurs est déterminante lorsqu'il est question d'évoquer leurs positionnements respectifs. Comme nous l'avons vu, ces stratégies incluent des « manières de se définir » et donc des usages différenciés (non sans conséquences sur le mode d'entraînement). En privilégiant notablement la logique d'accomplissement sportif, la

professionnalisation transforme en « norme dominante » ce qui pendant longtemps a relevé du stigmate. Ce processus n'est pas particulier au rugby : la rationalisation des enjeux propres au professionnalisme (ou plus globalement à la pratique d'élite) entraîne en effet des modifications des conceptions liées aux « manières de vivre » l'activité (et de pratiquer).

- IV-

Approches monographiques des 3 clubs

Chapitre III - Le Tarbes Gespe Bigorre : entre paternalisme « fédérateur » et professionnalisme total

L'approche monographique du club de Tarbes améliore la compréhension de la particularité des rapports entre spectateurs et joueurs dans une discipline peu médiatisée comparativement aux deux autres spectacles étudiés. Cette dynamique particulière permet de fédérer un public régulier et d'occuper une place de choix dans l'espace des spectacles sportifs professionnels local malgré la concurrence de son voisin béarnais (l'Elan Béarnais Pau-Orthez). Comme on le verra par la suite, le processus de « localisation » joue un rôle déterminant dans la construction de ce rapport (Chiba, Ebihara & Morino, 2001 ; Falcous & Maguire, 2005). Le fait que, contrairement aux deux clubs traités auparavant, les principaux acteurs du spectacle de basket-ball tarbais sont des femmes, a un impact central à la fois sur les rapports public / équipe mais également sur la gestion du spectacle (animations, tenues des joueuses etc.). On retrouve dès lors la question du statut « corporel » et « symbolique » particulier des basketteuses non seulement par rapport à leurs homologues masculins mais également par rapport à d'autres types de sports féminins.

Malgré la spécificité de la configuration locale, on retrouve dans le cas de Tarbes certains éléments communs avec ses concurrents nationaux. En effet, comme nous l'avons préalablement évoqué, la pratique féminine du basket-ball de haut niveau est particulièrement implantée dans des villes de taille modeste (Bourges, Valenciennes, Mondeville, Aix etc.). D'autre part, à l'exception des deux équipes accumulant les titres depuis bientôt une dizaine d'années (Bourges et Valenciennes), l'ensemble des clubs évoluant au sein de la LFB (ligue professionnelle féminine française) suit une trajectoire similaire en terme d'économisation et

de professionnalisation. A ce titre, on peut donc avancer que le fonctionnement (sur le plan sportif, gestionnaire et humain) du club tarbais est comparable aux autres clubs féminins professionnels.

Comme pour les clubs précédents, les thématiques abordées s'intéresseront successivement à l'enceinte, à l'ambiance durant les rencontres, à la réception d'après match, au mode de recrutement et plus généralement au processus de localisation des joueuses. Enfin, l'analyse du rapport entre la communauté locale et les joueuses permettra de mieux appréhender les conditions de l'inscription « locale » du club et par là même de son statut particulier dans l'espace local des sports.

3.1 - La salle du TGB : une proximité « facilitée »

Depuis sa création, le club du TGB évolue dans la salle du *Quai de l'Adour* offrant une capacité d'environ 1500 places, relativement faible comparée à celle de ses homologues du milieu masculin dotés d'édifices modernes. Néanmoins, unique utilisateur de cette structure, le club est avantagé par rapport à certains de ses rivaux.

La spécialisation « basket » de cet espace participe à la matérialisation « géographique » du club au sein de la ville. La capacité relativement limitée de cette salle et sa structure spatiale renforcent le sentiment de « proximité » entre acteurs des tribunes et acteurs du terrain.

« C'est la configuration du club qui veut ça, nous évoluons dans une petite ville, la salle n'est pas immense, le public est proche de nous…. Pour les hommes, dans ces grandes salles avec beaucoup plus de monde, ça leur est, je pense, plus difficile de rester sur le terrain à la fin d'un match » (Jo Hill, joueuse australienne)

Si la configuration spatiale des grands stades de football, de rugby ou encore des salles modernes de basket-ball (le *Palais des Sports* de Pau ou le *Stade Vélodrome* de Marseille par exemple) sépare nettement les joueurs des spectateurs, et parfois les spectateurs entre eux, il convient de remarquer que ce n'est pas le cas de la salle tarbaise (Cf. Image 29). Bien évidemment, les acteurs ressentent cette spécificité et d'une certaine manière la « cultivent ».

« Nous, on offre la possibilité d'avoir un contact direct avec les acteurs du jeu…et les conditions favorisent aussi cela. Dans notre salle, les partenaires sont proches des simples spectateurs, il n'y a pas de cassure trop prononcée, certes ils ont leurs places mais le simple spectateur est aussi proche qu 'eux de l'aire de jeu… » (Damien Leyrolles, entraîneur)

Image 29 : Vue intérieure de la salle du TGB (Quai de l'Adour)

En effet, si partenaires économiques du club et dirigeants prennent le plus souvent place dans les tribunes situées derrière les remplaçantes de l'équipe, il s'agit là de l'unique élément de différenciation spatiale des spectateurs. Comme on le voit sur la photo 29, cette catégorie de spectateurs ne bénéficie pas d'un placement « privilégié » (en terme de proximité avec l'aire de jeu et de confort) comme cela est fréquemment le cas dans d'autres enceintes.

De fait, la salle du *Quai de l'Adour* ressemble d'une certaine manière à l'ancienne salle de l'Elan Béarnais (la *Moutète* d'Orthez) dont l'aménagement permettait d'exacerber à la fois les attitudes partisanes et le sentiment de proximité entre le public et son équipe (Cf. Image 29 & 30 ; 6 & 8 pour la *Moutète*).

Image 30: Vue extérieure de la salle du TGB (Quai de l'Adour)

3.2 – La mise en scène : une « ritualisation » de la féminité

L'aménagement spatial de la salle du *Quai de l'Adour* facilite le développement d'un soutien marqué de la part d'un public dont la grande fidélité a déjà été soulignée. Il y règne donc une ambiance chaleureuse. Le soutien est ici, dans ses expressions, bien éloigné des représentations propres à certains spectacles sportifs masculins très mobilisateurs (football, rugby ou parfois basket-ball masculin) dans lesquels la démonstration d'une certaine agressivité envers la formation adverse est un phénomène répandu. Ce constat est d'ailleurs relayé par les joueuses du club qui évoquent fréquemment cette ambiance à la fois chaleureuse et peu chauvine.

« Ici à Tarbes, le public est « joyeux », il participe beaucoup et s'enthousiasme. J'ai connu bon nombre de salles dans lesquelles les gens s'installaient comme dans un théâtre, on ne ressent pas vraiment de passion tandis qu'ici ils vous soutiennent et vibrent. Oui, j'aime beaucoup le public ici ! » (Rankica Sarenac, joueuse slovène)

« On a un public difficile mais avec un noyau de fidèles qui aiment l'équipe plus que tout… » (Laure Savasta, joueuse française du TGB)

« Au niveau des ambiances dans les salles, cela n'a rien à voir avec ce que l'on observe chez les hommes… cette foule, cette effervescence, ce bruit, chez nous c'est quand même bien différent. Je n'ai eu ce type d'expérience qu'une seule fois lors des JO, c'était la première fois que je jouais devant 5000 personnes, peut-être la dernière ! » [*rires*] (Martina Luptakova, joueuse slovaque)

« Cela n'est pas comparable avec les publics du football par exemple mais je dois dire parfois que le comportement de certains spectateurs dans quelques salles, bon assez peu nombreuses mais… ce n'est pas correct. Quand je compare avec notre public, ici à Tarbes, qui montre un réel respect de l'équipe visiteuse ». (Rankica Sarenac, joueuse slovène)

Le caractère « familial » et « bon enfant » de l'ambiance dans la salle est bien évidemment à mettre en relation avec les caractéristiques de l'assistance, en particulier l'âge et le fort taux de féminisation. Ainsi comme le volet quantitatif de l'étude l'a montré, le basket-ball féminin tarbais mobilise majoritairement des catégories de spectateurs assez « extrêmes » en terme de classe d'âge (des personnes relativement âgées et de très jeunes spectateurs). Cette donnée, cumulée à la forte féminisation du public explique d'une certaine manière la correction dont fait preuve cette assistance (les femmes, les personnes âgées et les « très jeunes » ne sont généralement pas les plus « impliquées »).

(à propos de la composition du public) « Je pense qu'il y a de tout. Effectivement, au premier abord, il semble qu'il y ait pas mal de personnes âgées mais à côté de ça, il y a aussi beaucoup de jeunes qui commencent le basket… » (Céline Dumerc, joueuse française)

« Il m'arrive de jeter un œil dans les gradins à l'échauffement et je pense que le public est, comme je te l'ai dit, relativement âgé et majoritairement féminin, peut-être des anciennes joueuses… » (Martina Luptakova, joueuse slovaque)

« C'est un peu « club du 3ème âge ». Entre nous, ça arrive qu'on déconne là-dessus mais bon, moi, j'ai été 6 ans dans le club d'une ville étudiante très jeune, qui bougeait donc en arrivant ici…on se dit : « bon, c'est pas ici qu'on va trouver un mec ! » [*rires*] (Dominique Tonnerre, joueuse française)

« Je crois qu'il y pas mal de personnes assez âgées…on a un groupe de petits vieux qui sont adorables, on commence à voir des jeunes parce que le TGB mène depuis 3 ans un partenariat avec les écoles de la ville, quand les enfants viennent, ils sont accompagnés de leurs parents… » (Polina Tzekova, joueuse bulgare)

Si, à l'instar d'un grand nombre de spectacles sportifs, les affluences fluctuent au gré de la renommée des adversaires, le club peut cependant compter sur environ 800 fidèles (pour une salle de 1500 places), effectif remarquable compte tenu de la « confidentialité médiatique » de la discipline (peu de clubs proposant une pratique féminine sont en mesure d'afficher une telle audience, plus importante même que celle de bon nombre de clubs professionnels de rugby à XIII, de handball ou de volley masculin).

« L'affluence dépend aussi de l'affiche, pour les gros matchs, tu auras beaucoup de monde, pour les petits matchs, tu auras moins de monde… mais c'est comme ça depuis que je suis ici, c'est pas plein à craquer sauf pour les gros matchs ». (Céline Dumerc, joueuse française)

Depuis les campagnes européennes victorieuses au milieu des années 90 qui avaient suscité un engouement sans précédent pour le club, l'affluence s'est stabilisée, malgré une période délicate traversée par le TGB durant quelques saisons (1997-1999, période de mise en redressement judiciaire du club). La rapide « reconstruction » du club et sa capacité à rivaliser de nouveau avec les formations les plus performantes de la ligue ont très certainement constitué un facteur décisif dans la lutte contre une désaffection du public.

Les animations proposées aux spectateurs durant les temps morts d'une rencontre sont beaucoup moins présentes que dans les spectacles masculins. Bien évidemment, les airs

contemporains enregistrés rythment l'échauffement des joueuses et les mi-temps. Il s'agit néanmoins du seul aménagement observable dans l'enceinte (sauf animations exceptionnelles). On se rapproche ici du déroulement d'une rencontre telle que l'on pouvait le concevoir dans la période « pré professionnelle » du basket-ball, avec moins « d'artifices » d'influence nord américaine.

« Il faut rester à notre place et faire avec nos moyens. Proposer des animations a un coût pour les clubs et bon nombre d'entre eux ne peuvent fournir un effort financier conséquent. On s'appuie plus sur la pratique et ce qu'elle propose d'original par rapport au sport masculin ». (Jean-Pierre Siutat, président de la LFB)

La question est dès lors de savoir pourquoi le « décorum » (notamment les animations durant les temps morts) diffère par rapport au milieu masculin. Comme le traduisent les propos du Président de la Ligue, il ne s'agit pas là d'un refus mais plutôt d'un souci gestionnaire.
Par ailleurs, nous avons évoqué dans le cadre du traitement des données relatives au public, la prédominance d'une conception « originelle » (autour de valeurs « unificatrices ») du sport chez les spectateurs du basket-ball féminin. Les représentations de la femme sportive sont dans ce cas bien éloignées des standards habituels particulièrement médiatisés. Les femmes sont ici les acteurs principaux du spectacle et non des actrices « au service » du spectacle comme cela est fréquemment le cas dans les spectacles sportifs masculins. On comprend alors d'autant mieux chez les joueuses l'expression de positions « critiques » vis-à-vis des animations, et en particulier les pom-pom girls.

« Les pom-pom girls pour des matchs de filles, ce serait bien qu'ils évitent…ou qu'ils nous mettent des mecs ! » [*rires*] (Dominique Tonnerre, joueuse française)

« Proposer des danseuses à l'américaine pendant les matchs des filles, ce serait… dégradant pour elles je pense. Ici, ce sont elles les stars et nous venons pour les voir jouer, ça suffit à notre bonheur, pour moi en tout cas ! » (Francis L. supporter, 58 ans)

« Le spectacle du basket féminin se suffit à lui-même. Je pense qu'il n'est pas utile pour amener les gens vers cette activité de promettre des shows, des danseuses et tout ça… » (Lilian C. supporter, 34 ans)

Les propos de joueuses et de spectateurs masculins permettent d'avancer que la légitimité du spectacle proposé par le TGB se construit parallèlement à une mise à distance du caractère féminin de l'activité à partir de sa « sportivisation » (défense « masculine » des valeurs du groupe).

« Les filles montrent une volonté de se battre, de défendre leurs couleurs ensemble, en groupe… le sport collectif, c'est cet esprit de corps qui te permet de renverser des montagnes ! » (Bernard T. supporter, 48 ans)

Cette observation rejoint celles formulées dans des travaux s'intéressant à la construction de l'identité des femmes sportives (Messner, 1988 ; Theberge, 1995*b* ; Mennesson, 2000 ; Kane & Buysse, 2005 ; Sablik, 2005). Par ailleurs, il semble que l'ensemble des acteurs réfute tout ce qui pourrait représenter un caractère « conforme » (les femmes « objets », les « femmes de joueurs ») tel que le donne généralement à voir le spectacle masculin. Ainsi, les joueuses sont « légitimes » parce qu'elles produisent une performance qui peut se soustraire à un marquage sexué. En d'autres termes, les spectateurs masculins apprécient que les joueuses se comportent « comme des hommes » sur le terrain en adhérant aux valeurs historiquement masculines du sport (« esprit de corps », solidarité, pugnacité, etc.). Les analyses faites autour des sportives de haut niveau (Théberge, 1995*a* ; Mennesson, 2005 ; Sablik, 2005) insistent sur cette idée selon laquelle, avec la montée de l'expertise des pratiquantes de haut niveau s'instaure une primauté de la performance sur la dimension sexuée de l'activité (à l'exclusion de certaines pratiques). Dès lors, on comprend d'autant mieux l'absence de cheer-leaders (danseuses), pourtant « culturellement » liées à la pratique du basket-ball de haut niveau (équipes masculines). A ce titre, il aurait été intéressant d'analyser les manières « privées » des joueuses dans une perspective analogue à celle développée par Christine Mennesson (2000 ; 2005) lors de ses travaux sur les boxeuses. Nous ne pouvons nous inscrire dans une telle démarche faute d'enquête. Néanmoins, les « manières » des joueuses lors des moments d'entretien pourraient laisser penser que, contrairement aux boxeuses « hard » observées par Mennesson, elles ne « sur jouent » pas leur « féminité » dans le privé (qui plus est face à un interlocuteur masculin).

Cette observation est abondamment relayée par le discours des joueuses, pour la plupart farouchement opposées à ce type d'animation et à toute « érotisation » du spectacle en règle générale. Ainsi l'éventualité d'évoluer dans des tenues « plus près du corps » (comme cela se fait dans certains championnats étrangers et même dans certaines formations hexagonales), participant d'une stratégie de promotion de l'activité selon certains dirigeants, donne lieu à un refus sans équivoque de la part des joueuses.

« Nous avions émis le souhait de faire évoluer les joueuses dans des tenues spécifiques ; on a parlé des fameuses combi-shorts portées par certaines équipes d'Amérique du Sud ou par les Australiennes… ce ne serait pas tout à fait de ce style mais quoi qu'il en soit on y pense. Notre but est de nous démarquer du sport masculin et d'affirmer notre spécificité ; le recours à des tenues originales irait dans ce sens et non dans une volonté d'exhibition comme cela a pu être dit ici ou là … » (Jean Pierre Siutat, président de la LFB)

« En Australie, les dirigeants fédéraux ont par exemple modifié la tenue des joueuses en adoptant des tenues lycra très près du corps…ça fait plus sexy ! Et selon eux, ça doit attirer du monde… » [*rires*] (Jo Hill, joueuse australienne)

« Le problème, c'est toujours de ne pas copier à l'excès. C'est comme leur histoire de nous mettre en justaucorps…mais ça servirait à quoi sinon à récupérer 5 mecs qui vont se rincer l'œil et qui viennent uniquement « mater » des nanas. Je ne m'engagerais jamais dans un club qui nous obligerait à porter ce type de tenue ! » (Dominique Tonnerre, joueuse française)

« Ils ont essayé de valoriser l'image de la femme, je ne sais pas vraiment s'ils ont utilisé les bons supports ; rendre les tenues plus « féminines », je ne pense pas que ce soit la bonne solution ». (Laure Savasta, joueuse française)

« Si je vais voir les filles du TGB, ce n'est pas pour me « rincer l'œil »…pour ça j'irais ailleurs sans aucun doute ! Si j'assiste régulièrement aux rencontres, c'est justement parce qu'elle casse cette image trop lisse, trop stéréotypée de la femme. Elles proposent quelque chose de différent à ce niveau ». (Bernard T. supporter, 48 ans)

« Les filles donnent une image positive de la femme… ça change un peu des conneries que l'on voit ici et là ! » (Viviane L. supportrice, 38 ans)

Ce positionnement s'oppose d'une certaine manière à celui observé dans d'autres disciplines individuelles (athlétisme, tennis etc.) et même collectives (volley-ball) au sein desquelles les pratiquantes acceptent, voire accentuent, le « marquage sexué » de la discipline (Brocard, 2000 ; Kane & Bruysse, 2005). Il semble que les caractéristiques techniques de l'activité et en particulier la « notion de contact » (football, rugby, basket-ball, hand, sports de combat) déterminent de manière importante les positionnements des pratiquantes à ce niveau. Ainsi, les disciplines précédemment citées, au-delà d'une adresse certaine, privilégient une certaine puissance lors du contact, le morphotype des joueuses ne se prêtant pas à « l'exhibitionnisme corporel » (le gabarit moyen d'une basketteuse professionnel est d'environ 1,85 m pour 75 kilos). Cette « communauté de pensée » autour des représentations véhiculés par le basket-ball féminin participe à l'établissement d'un certain type de liens entre le public et son équipe favorite (reconnaissance de « semblables » plus qu'admiration portée à des vedettes « lointaines »). Le déroulement de l'après match, qui se différencie notablement des observations faites à ce sujet dans le cadre des spectacles sportifs masculins, traduit cette relation particulière entre joueuses et spectateurs.

3.3 - Le déroulement de « l'après match » : un processus de fidélisation ritualisé

3.3.1 – L'immédiat après match

Une des grandes différences entre les spectacles sportifs masculins et féminins réside dans le déroulement de l'après match. Ainsi, à ce niveau de pratique, tandis que la grande majorité des joueurs masculins quittent en général rapidement l'aire de jeu (après avoir tout de même salué le public) dès le coup de sifflet final, la majorité des joueuses restent une dizaine de minutes sur le parquet. Cette démarche, exceptionnelle dans le contexte du sport professionnel actuel, clôture systématiquement l'issue des multiples rencontres auxquelles nous avons assisté. Avant même d'aller rejoindre leur vestiaire (situé à proximité de la tribune principale), les joueuses vont à la rencontre de leurs supporters, signent des autographes aux plus jeunes, bavardent et « refont » le match avec les plus experts. Ces attitudes renforcent les résultats de l'enquête menée auprès du public. En effet, les discussions au « bord du terrain » apparaissent comme des moments privilégiés de rencontre entre les joueuses et leurs supporters (selon notre enquête quantitative, 8,7 % des spectateurs interrogés déclarent avoir fait connaissance d'une ou plusieurs joueuses par ce biais, proportion relativement faible mais qui correspond en réalité au « noyau dur » de supporters présents à toutes les rencontres).

Ce processus particulier, très illustratif du lien puissant qui unit l'équipe à son public, constitue l'une des caractéristiques majeures du club et participe à la pérennité du statut du spectacle du basket à Tarbes comme l'indiquent les entretiens menés auprès de certains spectateurs.

« Depuis que je suis arrivé ici, j'ai toujours mis un point d'honneur à aller voir les supporters à la fin du match (…). Ces gens-là sont aussi importants que ceux du VIP, j'ai toujours dit aux filles d'être disponibles pour le public, de les saluer, de signer des autographes aux petites, je pense que cette disponibilité fait partie de notre boulot de basketteuse professionnelle (…) Ici, les vestiaires sont proches du parquet donc on peut s'autoriser d'aller saluer les supporters « de base », ceux qui soutiennent tout au long du match. Je ne sais pas si c'est le principal élément qui motive leur venue mais je suis sûre que le fait de voir que l'on est des filles sympas les encourage à nous soutenir… » (Laure Savasta, joueuse française)

Les joueuses appréhendent cette rencontre avec leurs spectateurs comme un devoir accompli avec un plaisir non dissimulé. Par ailleurs, on ressent dans leurs propos que leur

démarche participe à la fois d'une stratégie de fidélisation et de récompense. En effet, tout se passe comme si ces dernières, conscientes que la fidélité et l'engouement pour un spectacle sportif féminin est un phénomène relativement rare, se sentent redevables vis à vis de leurs supporters. Une fois de plus, on retrouve d'une certaine manière la « logique du don/contre-don » régissant cette relation entre le public et les joueuses (Charlot, 2005)

« Nous sommes très proches du public, nous avons une relation particulière avec lui…Même durant ma période d'inactivité, la première fois que je suis revenue à la salle assister à une rencontre, la petite avait 8 jours, mon mari me dit : maintenant on rentre ! Je lui ai dit : non, non, il faut que j'aille saluer mes supporters ! ». (Polina Tzekova, joueuse bulgare naturalisée française)

Cet extrait d'entretien permet d'insister sur la « force symbolique » des rituels (Goffman, 1974). La relation semble en effet dépasser le cadre du jeu, de la rencontre pour se muer au fond en une « caractéristique » ritualisée de la pratique, c'est-à-dire obligatoire et éminemment symbolique.

« Le sport masculin déchaîne plus les passions, attire plus de monde et de fait rapporte plus d'argent… une fois que tu as compris cela, tu ne peux te lamenter sur ton sort mais au contraire te dire que ce qui t'arrive n'est déjà pas si mal. Ici, des journalistes s'intéressent à nous, les journaux locaux font des articles sur l'équipe, s'intéressent aux résultats, on a un public régulier… nous sommes proches des gens qui nous soutiennent car nous leur sommes reconnaissants ». (Jo Hill, joueuse australienne).

« Du moment que les gens viennent et montrent un certain intérêt pour notre sport, c'est déjà bien, on ne peut pas trop en demander non plus ! » (Émilie Gomis, joueuse française)

« On peut très bien discuter avec le petit vieux qui nous encourage (…) Et il faut le faire parce qu'à un moment donné, si on ne fait pas cet effort, des supporters, on en aura pas ! C'est cette proximité qui attire les gens dans le basket féminin, discuter avec eux, passer 5 minutes à parler de tout… demande à un mec de faire la même chose, ça va le saouler, tu vois ! Mais nous, on sait qu'il faut le faire sinon, des supporters, on n'en aura pas ! » (Céline Dumerc, joueuse française)

La question s'est alors posée de savoir si cette attitude est particulière au basket tarbais. Les réponses des joueuses convergent en faveur de la régularité de ce type de rapport dans l'ensemble des clubs du milieu.

« Cette proximité, on la retrouve dans tous les clubs parce que même si on aspire au vrai professionnalisme, on garde un public de familles, de personnes un peu âgées, d'abonnés… » (Dominique Tonnerre, joueuse française)

« Même les clubs plus structurés comme Bourges ou Valenciennes ont cette proximité avec leurs publics. A Valenciennes t'as deux VIP, celui des supporters et celui des partenaires…et les filles passent successivement dans les deux avec même certainement plus de plaisir dans celui des supporters » (rires) (Damien Leyrolles, entraîneur)

A ce niveau, l'attitude des joueuses participe d'une stratégie professionnelle. Si les joueuses expriment un réel plaisir à rencontrer leurs supporters, c'est, à la fois, parce que cet aspect renforce leur statut de sportives professionnelles (élément intégré à la « carrière ») et qu'il établit une différence par rapport au milieu masculin. Perçue comme une sorte de devoir par les joueuses, cette démarche traduit le besoin, plus prégnant dans le milieu féminin que dans le milieu masculin, de maintenir un contact permanent entre joueuses et spectateurs.

3.3.2 – La salle de réception : rester « simple » pour fidéliser

Après la rencontre avec les spectateurs, les joueuses se rendent ensuite directement dans la salle de réception où elles rejoignent les partenaires économiques du club. Il convient de préciser que cet espace de rencontre est bien moins « guindé » que ceux du basket-ball masculin et par là même plus « convivial ». D'autre part, l'accès à cette salle est moins « hermétique » que dans d'autres milieux, des spectateurs « classiques » pouvant se joindre aux convives sans trop grande difficulté (à l'exception des « affiches » où les contrôles sont plus sévères). La volonté des dirigeants de « filtrer » les spectateurs à l'entrée de cet espace est d'ailleurs mal perçue par certains spectateurs qui considèrent que le caractère convivial et « ouvert » du spectacle féminin tarbais constitue une « condition de leur fidélité ».

« Il ne faudrait pas que ce club se prenne pour ce qu'il n'est pas ! Ici, ça doit rester convivial, c'est ça qui fait venir les gens… ne pas autoriser l'entrée à la réception à un fidèle supporter, c'est tout faire à l'envers car les sponsors, c'est bien joli mais ce qui fait le TGB, ce sont les spectateurs loyaux ». (Fernand T. supporter, 67 ans)

« La réception pour les partenaires après le match… c'est très bien mais attention à ne pas trop s'embourgeoiser, à ne pas garder les pieds sur terre. Les supporters de base méritent autant sinon plus d'attention que ceux qui mettent « trois sous » dans le club ! » (Francis L. supporter, 58 ans)

Les spectateurs fidèles attendent que le club ne se comporte pas comme un club professionnel masculin qui instaure une grande différence entre joueurs, spectateurs et partenaires économiques. Par là même, ils n'accordent pas au basket-ball féminin le même statut que son homologue masculin (« il ne faudrait pas que ce club se prenne pour ce qu'il

n’est pas »). Comme peuvent l’attester les résultats du travail mené auprès du public, cet espace reste un des plus cités pour évoquer le lieu de rencontre avec les joueuses (12,3 % de citations). Pour les joueuses, comme pour la plupart des joueurs masculins, la rencontre avec les acteurs de l’espace VIP est souvent vécue comme une contrainte.

« Au niveau des VIP, un effort nous est demandé par le président notamment lors des réceptions (…) ça ne fait pas du tout le même effet, c’est plus une obligation professionnelle. Mais ce qui me gêne un petit peu, c’est que quand on vient au VIP, bon déjà ça ne nous enchante pas, et en plus on se retrouve dans un coin, personne ne vient nous voir…moi, je ne me vois pas aller dire « bonjour » à quelqu’un que je ne connais pas ! » (joueuse du TGB)

« Nous, au VIP, c’est vrai que l’on y va un petit peu à reculons parce qu’on ne sait pas trop ce qu’on a à y faire, on reste toutes dans le même coin, certaines de temps en temps n’y vont pas et se font rappeler à l’ordre… » (joueuse du TGB)

A ce niveau, les propos des joueuses traduisent une position de « dominé » qui contraste avec joueurs professionnels masculins. Contrairement aux hommes qui appréhendent ce moment comme un élément constitutif de leur activité professionnelle, les joueuses ne semblent pas toutes l’interpréter comme une obligation contractuelle.

Cette réticence à l’égard des relations officielles montre que la socialisation « professionnelle » des joueuses, non seulement dans le club mais plus généralement sur le « circuit », n’a pas encore atteint le niveau d’intégration des contraintes économiques et donc relationnelles observé chez les hommes. En effet, quel que soit le club féminin, les joueuses bénéficient de cette relation forte (et en quelque sorte exclusive) avec le public. Cependant, au cours des discussions tenues avec des joueuses ayant évolué dans les clubs de Bourges ou de Valenciennes (dont le degré de structuration se rapproche de celui du milieu masculin), on observe que ces dernières considèrent le passage dans l’espace VIP comme une obligation professionnelle.

Cette focalisation sur l’après match et les « manières » dont il est ressenti permet d’apercevoir l’écart entre le modèle masculin, historiquement inscrit dans le processus de professionnalisation, et le basket-ball féminin encore « en voie » de professionnalisation.
La volonté des dirigeants de développer de manière plus conséquente les réceptions organisées spécifiquement pour les partenaires économiques du club exprime le désir de voir le club s’inscrire plus profondément dans le modèle « professionnel » et de rationaliser les interactions au sein du club.

3.4 - Les joueuses du TGB : un professionnalisme « affectif »

3.4.1 – La professionnalisation en marche

Concernant la conception de leur activité, le discours des joueuses traduit de manière unanime l'inscription du basket-ball féminin de haut niveau dans le processus de professionnalisation. En effet, elles évoquent la pratique du basket-ball en terme de source de revenu et d'exigences physiques et morales comme leurs homologues masculins.
Le traitement de cette thématique permet de mettre en évidence la relative similitude, en terme d'usages, avec le milieu de pratique masculin. En effet, le caractère instable de la profession et les distinctions statutaires entre les joueurs dans le basket-ball professionnel masculin, sont également fonctionnels pour les joueuses.

En effet, la mobilité des acteurs (en terme de transfert) est réelle ainsi que la pratique du « cutting » (rupture prématurée d'un contrat conduisant bien souvent au remplacement d'une joueuse). Il convient néanmoins de mentionner que le volume des mouvements est ici bien inférieur à celui du milieu masculin et que le recours au remplacement d'une joueuse en cours de saison y est moins fréquent. Les « limites » financières des clubs féminins combinées à un marché des joueuses d'élite plus réduit sont les deux principaux facteurs explicatifs de ce phénomène.

3.4.2 - Entre professionnalisme et paternalisme

Comme entre joueuses et spectateurs, les rapports entre les joueuses et leur employeur sont conviviaux. En effet, la majorité des joueuses interrogées insiste sur le climat « humain » et convivial qui règne en général entre joueuses et dirigeants, apparemment commun à l'ensemble des clubs de la Ligue.

« Je les considère comme ma famille quoi ! Ce n'est pas uniquement mon employeur, non, pas du tout. Mes relations avec eux se rapprochent des relations « familiales ». (Polina Tzekova, joueuse bulgare)

« L'ambiance est vraiment excellente. J'ai donc du mal à imaginer avoir un autre type de relation, plus distante avec un club…même si je sais que je suis étrangère, avec tout ce que ça sous-entend… » (Martina Luptakova, joueuse slovaque)

Cependant, il faut nuancer cette observation dans le cas des deux clubs les plus structurés de la ligue (et les plus « riches »), Valenciennes et Bourges. Les joueuses ayant appartenu à leur effectif les saisons précédentes insistent en effet sur la « rationalisation » des relations depuis plusieurs années.

« Dans les très gros clubs où il y a beaucoup de pression, les enjeux sont très importants et de ce fait les mauvaises prestations ne passent pas. Ici, je pense que c'est un club supposé plus convivial que par exemple Valenciennes ou Bourges ». (Laure Savasta, joueuse française)

« Je prends l'exemple de Valenciennes, à mon avis les plus pros, c'est un groupe où beaucoup de nanas sont en équipe de France, elles sont très copines mais elles font bien la différence entre le terrain et la vie privée… » (Dominique Tonnerre, joueuse française)

Il faut souligner néanmoins que les joueuses opèrent une différenciation à l'égard des dirigeants en fonction du statut de ces derniers et de leur positionnement dans le processus de rationalisation. Ainsi, plus le dirigeant apparaît quasi exclusivement comme un acteur soucieux de rationaliser la gestion aussi bien sportive, humaine et financière du club, plus la distance entre joueuses et dirigeants semble importante. Tout se passe comme si l'absence de partage d'expériences communes entre les « nouveaux » dirigeants et les joueuses accentuait encore cette distance.

« Oui, ce n'est plus la même chose… c'est difficile à expliquer. Disons qu'avant, on était plus souvent ensemble avec les dirigeants, on se faisait des repas, le Président, le manager… ils n'étaient pas « le Président » ou « le manager », ils étaient nos papas, nos papis, des trucs comme ça. Dès que nous avions des problèmes… y compris d'ordre personnel, privé, on en discutait avec eux. Maintenant, ce n'est plus comme ça ! Moi, j'ai encore ce type de rapport avec Jean-Pierre Siutat… mais je ne pourrais pas développer la même chose avec le président actuel (…) certainement parce que nous n'avons pas d'histoire commune. Les évènements du passé sont la base de ma relation avec le TGB et les gens qui s'en occupaient à une certaine époque ». (Polina Tzekova, joueuse bulgare)

« Pour moi qui suis au club depuis trois saisons, cela dépasse le strict cadre employé/employeur…mais cela dépend aussi des personnes. Au sein du club, certains sont plus « froids » que d'autres ou ont un rapport différent avec toi selon leur statut. Mais bon, je me dis que c'est normal…on est payé pour jouer quand même ! » (Jo Hill, joueuse australienne)

Ces réactions sont relativement paradoxales compte tenu de la volonté des joueuses d'accroître leur professionnalisation, source de revenus supplémentaires et facteur de sécurité

professionnelle. Il semble en fait qu'elles conçoivent la « socialisation basket » selon un modèle antérieur (valorisant des rapports privilégiés avec spectateurs et dirigeants) tout en exprimant un désir de voir leur discipline se professionnaliser. En fait, ce souci de professionnalisation s'exprime essentiellement dans une volonté d'amélioration de leurs conditions de travail au regard de leurs homologues masculins (équipements, staff etc.).

« Le seul truc que j'envie au basket masculin, ce sont les structures que leur offrent leurs moyens financiers : le jacuzzi dans les vestiaires (rires), nous on l'a mais il ne marche pas…avoir un kiné à temps plein, c'est surtout à ce niveau-là que je les envie ». (Laure Savasta, joueuse française)

« On ne peut pas vraiment parler « d'envier », à part peut-être leur niveau de professionnalisation : avoir un kiné sur place, un docteur sur place, ce côté-là peut-être… » (Polina Tzekova, joueuse bulgare)

Parallèlement, elles apprécient au plus haut point la dimension « humaine » de leur activité en souhaitant qu'elle perdure. Comme nous l'avons régulièrement évoqué durant ce travail, le processus de professionnalisation des disciplines et des clubs ne peut se soustraire à des stratégies de rationalisation au niveau de la gestion de la structure mais aussi des individus qui y évoluent. L'importance de la dimension « relationnelle » et « affective » distingue les filles du basket du milieu masculin au fonctionnement très rationalisé et « économisé ».

« Je pense également que le besoin « d'affectif » plus naturel des femmes joue également à plein. Ce sont des femmes, elles sont plus sensibles, elles ont besoin de se sentir entourées, épaulées au quotidien dans un choix de carrière qui les oblige à de gros sacrifices, probablement plus que les hommes… Il y a moins d'étrangères « mercenaires » que l'on peut en trouver chez les hommes, elles sont extrêmement demandeuses sur le plan relationnel car cela conditionne leur épanouissement sportif » (Jean-Pierre Siutat, président de la LFB)

« Soit tout le monde admet : « c'est chacun son rendement » comme chez les mecs à la limite, au moins c'est clair, soit on reste « amateur », on fait du copinage, ça reste convivial… le plus délicat c'est que chacune ne voit pas les choses de la même façon, on est entre deux eaux (…). Je ne suis pas sûre que l'on puisse devenir la copie des hommes tout simplement parce qu'on garde « l'esprit de nana », ça fera toujours la différence, les mecs, s'ils ont un différend, ils vont se mettre leur poing sur la gueule alors que nous, c'est moins direct, c'est plus détourné, il y a beaucoup d'affectif qui rentre en jeu ». (Dominique Tonnerre, joueuse française)

« Coach chez les filles, ce n'est pas que savoir techniquement les forces et les faiblesses des joueuses mais c'est aussi gérer les filles, le groupe, et ça c'est complètement différent qu'un groupe masculin. Les filles marchent plus à l'affectif, un dirigeant de club arrivera certainement plus facilement à faire rester une fille en insistant sur le côté affectif qu'un garçon, ça c'est sûr ! » (Laure Savasta, joueuse française)

Pour expliquer cette demande « d'affectif », au-delà de la moindre économisation du milieu, joueuses et dirigeants invoquent, classiquement pourrait-on dire, la « nature féminine ». Ainsi, d'une part, les joueuses réfutent toute concession aux canons de la féminité dominante mais d'autre part revendiquent « leur féminité » en terme de personnalité. L'évocation de cette « sociabilité féminine » et de la gestion de « l'affectif » des joueuses a parfois donné lieu à l'issue des entretiens à des discussions autour du « poids » des orientations sexuelles des joueuses dans ce cadre. L'homosexualité étant fréquente dans le milieu, il est dès lors nécessaire de prendre en considération cette donnée lorsqu'il est question de la gestion de l'homosociabilité au sein du collectif[16].

3.5 - La relation public / équipe : des joueuses « accessibles »

Le traitement des données quantitatives recueillies auprès du public tarbais ainsi que l'étude par entretiens des joueuses, spectateurs et dirigeants témoignent d'une grande proximité entre les membres de l'équipe, les spectateurs, et, au-delà, les habitants de la localité (39,1 % des spectateurs interrogés déclarent connaître personnellement une ou plusieurs joueuses).

Il semble que bon nombre de facteurs sont à l'origine de l'établissement de ce rapport, apparemment original, dans l'organisation et la gestion actuelle du sport professionnel. Le rôle joué ici par la salle du club, surtout par sa capacité limitée et son aménagement architectural a déjà été évoqué. On relève notamment deux grands « traits communs » aux « villes de basket-ball féminin » de haut niveau en France : leur taille modeste et leur offre limitée en terme de spectacles sportifs de haut niveau (faible concurrence pour les clubs féminins). La reconnaissance « locale » des joueuses est d'autant plus forte que l'offre de spectacle sportif est limitée (à Tarbes, seuls les rugbymen évoluant en 2ème division peuvent à ce niveau concurrencer les filles du TGB). L'ensemble des acteurs exprime ce sentiment au cours des entretiens.

[16] A l'issue d'un des entretiens, une joueuse nous a confié que dans certains cas, la composante « amoureuse » jouait un rôle non négligeable dans la constitution des effectifs et le recrutement mais nous n'avons pas approfondi cet aspect.

« Les filles du TGB sont des « personnalités » de Tarbes (…), tu sais Tarbes est une petite ville, les gens se connaissent, échangent beaucoup et puis il faut reconnaître que… les activités pour se détendre ne sont pas si nombreuses que ça, bien sûr on a la montagne mais au niveau du sport de haute compétition, si t'aimes pas spécialement le rugby… il faut aller sur Pau et pour des personnes d'un certain âge qui n'aiment pas beaucoup se déplacer, le TGB est une aubaine ! » (Francis T. supporter, 58 ans)

« Tarbes, c'est une ville à « taille humaine », personne n'est vraiment un inconnu ici alors les filles du TGB, tout le monde ou presque les connaît… même si tu n'es pas vraiment un amateur de basket ». (Myriam S. supportrice, 26 ans)

« Ici, c'est peut-être un peu particulier parce que c'est une petite ville, les gens sont plus accueillants et développent plus l'aspect relationnel (…) Tu sais, j'ai toujours évolué jusqu'à présent dans de grandes villes, et dans ce cas, ce n'est pas facile d'être très proche des gens ». (Clarisse Machanguana, joueuse mozambicaine)

« Tarbes est une petite ville, les gens ici nous connaissent mais je dirais… on fait partie du décor, on n'est pas des « stars » qui fuient les gens » (Jo Hill, joueuse australienne)

Par rapport à des villes de taille plus importante (comme Toulouse par exemple), la position privilégiée du basket-ball féminin dans une ville de taille plus modeste comme Tarbes favorise obligatoirement le vedettariat local. Ce constat est clairement exprimé par l'entraîneur tarbais au cours de l'entretien.

« Je pense que médiatiquement parlant, nous ne sommes pas si mal lotis. Je vais prendre l'exemple du club de Toulouse, juste à côté, qui dans une ville très grande, avec de nombreuses équipes évoluant en 1ère division, a droit à 10 lignes dans la Dépêche le lundi et point barre ! Ici, toute la semaine il y a une couverture, on est quand même couvert par la Dépêche, la Nouvelle République, le gratuit le Journal des Pyrénées… alors que Toulouse, rien, car la concurrence avec les autres gros clubs est trop forte. Nous, on compose avec le TPR et voilà…le rugby, c'est quand même très ancré dans le Sud Ouest, ils ne jouent pas en 1ère division mais ont quand même un budget 3 fois plus important que le nôtre. Médiatiquement, au niveau local, on est quand même pas mal suivi…en Coupe d'Europe, 6 déplacements sur 7, on a eu un journaliste avec nous ! Je dis local… enfin sur le département ». (Damien Leyrolles, entraîneur)

« Je dirais qu'il y a deux facettes… bien sûr que le basket féminin n'est pas très médiatique à l'échelon national mais sur un plan local, on est relativement bien couvert…je pense à la presse locale, aux radios comme NRJ. Sur le plan de la notoriété, je pense qu'à Tarbes, les gens nous connaissent très bien, et soit ils ne nous dérangent pas par respect…mais dans la rue, beaucoup viennent ». (Laure Savasta, joueuse française)

En ce qui concerne le statut des joueuses, la comparaison avec les athlètes masculins est omniprésente. En effet, tout se passe comme si ce statut de « femme sportive professionnelle » était en réalité construit et appréhendé en fonction de l'activité masculine de référence (Messner, 1992 ; Theberge, 1995*a* ; Mennesson, 2000).

A ce propos, les joueuses ont tendance à se définir comme des « anti-stars » par rapport au milieu masculin, plus médiatisé, plus inscrit au cœur du processus d'économisation et de professionnalisation, générateur d'un statut de « vedette » pour les joueurs (avec l'établissement d'une distance avec le public et la communauté). Rappelons ici qu'à la question : « quels sont les termes qui définissent le mieux votre club ? », les réponses les plus fréquentes des spectateurs tarbais confortent ce sentiment de proximité et d'accessibilité des joueuses (dans l'ordre « convivial » [le plus fréquent avec 17 % de citations], « chaleureux » [11 % de citations] et « accessibles » [9 % de citations]).

« On n'est pas des « stars » qui fuient les gens : un petit autographe de temps en temps, 5 minutes à discuter avec un supporter au coin d'une rue, un petit « salut Jo ! », nous sommes proches des gens (…) Nous ne sommes que des filles qui jouent au basket, certes professionnelles, mais bon, nous ne sommes pas non plus des grandes vedettes internationales (rires). Nous gagnons beaucoup moins d'argent qu'eux, c'est peut-être vrai aussi que nos ego ne sont pas « surdimensionnés » (rires) (Jo Hill, joueuse australienne)

« La grosse différence, au-delà du jeu, entre les hommes et les femmes, réside dans les sommes engagées. Les basketteuses pros, ne touchent pas de salaires mirobolants comparativement aux hommes (…) A partir de là, les filles gardent les pieds sur terre, elles ne sont pas déconnectées de la réalité… la plupart apprécient, je pense, de pouvoir bien vivre de leur pratique mais sont bien conscientes qu'il faut rester humble car après quelques années, cette situation prendra fin. Le fait que l'argent ne soit pas omniprésent dans notre milieu évite de biaiser le rapport entre les clubs, les filles et les publics ». (Jean-Pierre Siutat, président de la LFB)

« Les filles ne se prennent pas pour des « vedettes », elles sont respectueuses des spectateurs et de gens de Tarbes. Ce n'est pas comparable avec ce que l'on peut voir à la télé avec ces « footeux » qui se prennent pour le centre du monde et qui ne savent même pas conjuguer un verbe… » (Lilian C. supporter, 34 ans)

« Les joueuses sont des filles simples, sans histoire… et c'est pour cela que le public tarbais les aime. Tu vois une fille comme Polina Tzekova, ça fait longtemps que je suis le basket-ball féminin… eh bien dans cette discipline, c'est une grande star, elle a fait partie des meilleures joueuses du monde, elle a joué aux USA etc. C'est pas pour autant qu'elle roule dans un grand 4 X 4 ou qu'elle ne se mêle pas « au peuple » (Bernard T. supporter, 48 ans)

Bref, d'une certaine manière, les spectateurs semblent apprécier la modestie des joueuses du club. En fait, il semble que la proximité des joueuses avec le public et leur degré d'intégration au sein de la communauté sont d'autant plus soulignés par les tarbais qu'ils dérogent avec les images et les comportements inhérents au statut de sportif professionnel dont le footballeur constitue l'idéal type. Ces représentations largement relayées par les médias participent en réalité au renforcement du statut local des joueuses. Ce constat d'une différence marquée entre le sport professionnel masculin et féminin, communément admis par

les joueuses, génère tout de même chez elles un certain mécontentement. En effet, elles minimisent l'investissement physique et moral des femmes dans leur activité.

« Les gens ont du mal à admettre que nous faisons un travail, quand je dis aux gens : « allez, je vais bosser ! », tout le monde rigole mais pour moi c'était boulot, boulot…Les gens ne se rendent pas compte de notre situation, c'est vrai que nous avons de la chance d'être payées pour faire un boulot qui nous procure beaucoup de plaisir… « je bosse la semaine comme toi par contre le week-end, toi, tu es avec ta femme et tes gosses tandis que moi je monte dans le car le vendredi soir, je joue le samedi et je rentre le dimanche avec la tête comme ça…défoncée ! Et le mardi je repars à Las Palmas aux Canaries », « Oh mais tu vas aux Canaries ! », « Mais qu'est-ce que j'en vois des Canaries ? » (…) C'est pas que cela me gêne mais j'aimerais bien ouvrir les yeux à ces gens-là…mais bon que veux-tu ! [*soupir fataliste*]. Aujourd'hui, les autres sont parties à Ibiza (Polina est dispensée du voyage), et j'ai entendu : « hé, mais tu n'as pas les boules de ne pas aller à Ibiza ? », je lui ai dit : « Ibiza ou Rabastens [petit village proche de Tarbes]… c'est la même chose ! Tu vas à l'hôtel et à la salle, c'est tout ! ». Si je veux aller à Ibiza, j'y vais en vacances… voilà. Mais les gens pensent que quand on arrive là-bas, on fait la fête, la 3ème mi-temps… » (Polina Tzekova, joueuse bulgare naturalisée française)

« Tu vois, moi, j'ai eu la culture Américaine, j'ai fais mes études là-bas pendant 3 ans (…). Les gens aux USA, ils savent ce que c'est que de s'entraîner dur, ils réalisent les sacrifices que l'on fait…ici, au VIP, certains nous demandent si on s'entraîne souvent ! Ils n'ont aucune connaissance du sport et encore moins du sport féminin, quand tu leur dis que tu t'entraînes deux fois par jour, que tu fais de la muscu… ils n'en reviennent pas ! » (Laure Savasta, joueuse française)

« Je suis persuadée que les femmes font autant de sacrifices que les hommes, alors pourquoi ne pas les payer en conséquence, du moins un petit peu plus. Nous, nous avons cette volonté de fonder une famille…par exemple, moi, j'ai 29 ans, j'aimerais avoir des enfants, et… Kobe Bryant (star masculine du basket US), à quoi 23, 24 ans, il peut arrêter de jouer au basket aujourd'hui, son avenir financier est assuré. Moi qui joue depuis un bon moment déjà, je ne peux pas dire que sans travailler après le basket, tout se passera bien financièrement pour moi. C'est ce genre de truc qui n'est pas…juste » (Clarisse Machanguana, joueuse mozambicaine)

« Il y a l'aspect familial qui entre en ligne de compte aussi…certaines filles aimeraient avoir des enfants, retardent l'échéance parfois et ce sacrifice est psychologiquement dur. Pour un gars, avoir un gamin ne va en rien freiner sa carrière tandis que pour une fille…obligatoirement, ça les travaille un petit peu toutes aux alentours de la trentaine ». (Damien Leyrolles, entraîneur)

En fonction des trajectoires individuelles et professionnelles des joueuses, certains aspects discriminants sont plus ou moins abordés. La question de la différence de salaire entre les hommes et les femmes est ici acceptée avec une certaine résignation, contrairement à ce que l'on peut observer dans d'autres disciplines comme le tennis. Dans cette discipline, ces dernières s'appuient, à juste titre, sur l'importante adhésion du public au tennis féminin depuis quelques années. En revanche, la question de l'appréhension de l'activité et des ses exigences

par les spectateurs et surtout le grand public soulève bien plus réactions. On relève un fort sentiment « d'injustice » de la part de joueuses désireuses d'acquérir une certaine reconnaissance de leur investissement quotidien et des sacrifices qu'il entraîne, notamment sur le plan de la vie familiale. On retrouve là les mêmes types de revendications que les « femmes salariées » ou les femmes « cadres supérieures » (Baudelot & Establet, 1998 ; Maurani, 1998 ; Mossuz-Lavau, 1998).

« Les filles, on a besoin d'un certain équilibre, on a une vie tellement difficile… enfin difficile dans le sens où on n'est pas mère de famille ou même mariée, il est très difficile d'avoir une vie de couple normale car tous nos week-ends sont pris, on est libre quand les autres travaillent et généralement c'est difficile de trouver des personnes capables de faire autant de compromis, et c'est pour cette raison que pour nous, la stabilité affective au sein du club est primordiale ». (Laure Savasta, joueuse française)

Le constat ne concerne pas uniquement les basketteuses tarbaises. Ce type de remarque est en effectivement récurrente dans les portraits consacrés aux femmes sportives dans les médias. Cette « lacune » en terme de connaissance et de représentation de l'activité des joueuses recoupe les données relatives à « l'expertise » des spectateurs. En effet, si nous avons déjà fait état dans le cadre du volet quantitatif de l'étude de la relative expertise des spectateurs du Quai de l'Adour, nous avons précisé qu'elle était majoritairement le fait des femmes des tribunes. Le public masculin, quant à lui, bien que fortement partisan et solidaire de l'équipe, possède la plupart du temps une expertise plus limitée dans l'activité (71 % des spectateurs pratiquants ou anciens pratiquants sont des femmes). Aussi, si les joueuses sont très satisfaites (dans le discours mais également dans les faits) de l'appui du public, elles déplorent ce manque de connaissance de l'activité de certains hommes qui dévalorisent leurs performances. Dès lors, si la forte proximité entre le public et l'équipe constitue de l'avis général un atout, les nombreuses interactions au sein du système génèrent également des incompréhensions et des conflits.

« L'an dernier, le fait de suivre les matchs des tribunes m'a permis d'observer les gens et c'est vrai que parfois je ne pouvais rester insensible à certaines conneries…même si ça ne plaît pas forcément aux gens » (joueuse du TGB)

« Cette année, lors d'un match, je fais 2, 3 conneries et j'entends des sifflets et je me dis : « ah, ça fait ça de se faire siffler ! », je ne sais pas si cela m'était uniquement destiné mais je me suis quand même dit : « p…, ils sont durs là ! Venez jouer et on verra ! » (joueuse du TGB)

« J'ai dû rester sur le banc pendant une longue période du fait de ma blessure et du banc… tu entends plus les réactions du public que lorsque tu es dans ton match, tu es moins concentrée et là… c'est vrai que je trouve que le public est devenu plus critique. Bon, ce n'est pas très méchant mais parfois tu entends certaines choses… pas toujours agréables. C'est vrai que parfois, tu as le droit d'exprimer ta déception après un shoot facile raté mais…moi je me dis : « quand même, ils ne sont pas très compréhensifs ! », dans le sens où chacun de nous, dans le vie de tous les jours, dans le travail, il nous arrive d'avoir des « jours sans » voire des périodes de doute, de ne pas être en réussite et nous sportifs, nous sommes comme les autres ! » (joueuse du TGB)

Il convient de souligner que ce type de réactions ne peut qu'être le privilège d'acteurs (joueuses, dirigeants, spectateurs) entretenant une proximité importante, à la fois sur le plan « spatial » (agencement de la salle) et « affectif ». Ainsi, de tels propos sont absents (ou très épisodiquement) chez les joueurs de l'Élan Béarnais qui conservent une « distance », à la fois spatiale et symbolique, plus importante avec leurs spectateurs. La diversité en terme d'expertise au sein du public tarbais est également relevée par les cadres techniques du club.

« Il faut être honnête, le public de Valenciennes est bien plus connaisseur que le public Tarbais même si certains ici sont de vrais connaisseurs. Je dis seulement qu'ici, ce n'est pas une majorité. On s'en est aperçu cette année, lors des matchs d'Euroligue, il y avait moins de monde…les gens disaient : « le TGB a encore perdu ! », oui… mais contre Pecs qui jouent l'Euroligue depuis 15 ans, Brno (autre équipe de la poule du TGB), ça fait 10 ans qu'ils vont régulièrement au Final Four. Je pense que les gens n'étaient pas bien informés sur le niveau de cette compétition dans laquelle on faisait figure d'outsider. Alors gagner contre Carmiel de 60 points (modeste formation européenne) devant une salle comble, c'est bien mais voir un match accroché, certes perdu, contre Pecs, est-ce que ce n'est pas plus intéressant ? Vu l'affluence, on dirait que non ! Mais ce n'est qu'un avis de technicien. Il y a eu quelques très bons matchs cette année ici et je pense que les connaisseurs ont apprécié, on a vu Brno, Pecs, Ekatarinenburg, ces équipes n'étaient pas loin du dernier carré… Yolanda Griffith (vedette US du basket féminin) est venue jouer cette saison au Quai de l'Adour avec Ekatarinenburg (équipe russe), je ne sais pas si les gens étaient au courant de son salaire mais… » (Damien Leyrolles, entraîneur).

Remarquons qu'à ce niveau, le discours des dirigeants du TGB se veut plus « positif » (ce qui peut se comprendre compte tenu de leur statut). En effet, il fait état d'une compréhension croissante du jeu et de ses exigences de la part du public tout en insistant sur les efforts du club en terme de communication afin de sensibiliser les plus exigeants aux contraintes sportives et économiques de la discipline.

« Il connaît mieux la discipline, ses exigences et sait surtout mieux évaluer les forces en présence et donc la performance. A partir de là, il est peut-être plus tolérant avec l'équipe, qui plus est lorsqu'elle jeune et attachante comme cette saison. Nous avons beaucoup communiqué dans la presse afin d'expliquer les choix en matière de recrutement et surtout les exigences sportives que l'on attendait de cette équipe. Conscient des problèmes connus par le club dans un passé proche, je pense que le public admet que nous oeuvrons pour respecter un équilibre à la fois sportif et financier. A ce niveau là, oui, il a évolué… mais cela n'a en rien altéré son soutien qui compte parmi les plus marqué du championnat ». (Jean-Pierre Siutat, président de la LFB et manager du TGB)

3.6 - Spectateurs, joueuses et processus d'identification

Nous allons aborder à présent la question de l'identification aux joueuses du TGB dans le cadre de leur relation avec leurs spectateurs. Comme cela est systématiquement mis en évidence dans les travaux s'intéressant aux rapports s'établissant entre un spectacle sportif et son assistance (Bromberger, 1995 ; Mignon, 1998*a* ; Andrews, 2001) le suivi d'un spectacle et le développement des « attitudes partisanes » sont intimement corrélés à l'efficacité du processus d'identification au sein du système. Les caractéristiques du spectacle du TGB permettent ici néanmoins d'insister sur la dimension sexuée de celui-ci.

En effet, la forte médiatisation des modalités de pratique masculine a érigé les sportifs masculins en « modèles universels ». On admet dès lors que l'identification est en quelque sorte « facilitée » par une commune appartenance sexuelle pour les spectateurs masculins (majoritaires dans l'ensemble des disciplines « phares » sur le plan médiatique ; Appadurai, 2001). Par ailleurs, la sous médiatisation des « modèles féminins » conduit bien souvent les spectatrices et les pratiquantes à s'identifier aux grandes vedettes masculines.

Il n'est donc pas interdit de penser que dans le cadre d'un spectacle particulièrement « féminisé » (aussi bien dans les tribunes que sur le terrain), le rapport au spectacle des spectatrices renvoie à un processus similaire. Le basket tarbais est ainsi un cas « rare » de spectacle particulièrement médiatisé sur le plan local et dont les acteurs principaux sont des femmes ne répondant pas aux « canons de la féminité » ordinaire, y compris sportive (par rapport aux athlètes ou gymnastes par exemple). L'identification est d'autant plus efficace que les spectatrices sont elles-mêmes des joueuses ou d'anciennes joueuses partageant par là même « une communauté de sensations » et de représentations (Appadurai, 2001), processus comparable à celui observé dans le cas de spectateurs « joueurs ou anciens joueurs » à la Section Paloise.

Les réflexions des joueuses autour de leur statut et de celui de leur discipline les conduisent parfois à endosser le rôle de « porte-parole » auprès de jeunes pratiquantes qui, comme elles, refusent de s'inscrire dans cette « féminité sportive » standardisée.

« A l'échelle nationale, on a été championne d'Europe mais les retombées…ils ont essayé de valoriser l'image de la femme, je ne sais pas vraiment s'ils ont utilisé les bons supports, rendre les tenues plus « féminines », je ne pense pas que ce soit la bonne solution. J'aurais plutôt préféré qu'ils donnent l'opportunité au public de connaître les joueuses parce que c'est par les actrices que tu peux faire passer des messages, c'est pas en étant plus féminines que l'on va ramener plus de licenciées à la fédé mais plutôt en disant : « j'étais un garçon manqué, comme toi et…j'avais mes idées ! ». Je pense plus que c'est plus par le message que par une image tronquée comme nous faire mettre des supers jupes, des belles robes…Ok, c'est l'image de la femme mais ce n'est pas notre image à nous quoi ! Je pense que les garçons s'identifient plus à un Mickael Piétrus habillé à l'Américaine que quand il est en costard ! » (Laure Savasta, joueuse française)

« Nous sommes un groupe de copines qui jouent au basket (…) pour nous les filles du TGB sont des modèles à suivre. On aime leur personnalité, leur style… elles aident à faire accepter aux gens que les filles peuvent être différentes des « bimbos » de magazines et nous, on se sent proche d'elles ! » (Solène B. supportrice, 20 ans)

Le positionnement exprimé par les joueuses va, comme on peut le constater, clairement à l'encontre de la « politique des tailleurs » instaurée par certaines fédérations (football et judo par exemple) afin de « féminiser » les pratiquantes en leur imposant le port du tailleur à l'occasion des cérémonies officielles.

Parallèlement, le développement et la médiatisation du sport professionnel féminin aux États Unis (notamment de la ligue professionnelle de basket-ball, la WNBA) permettent aux vedettes féminines, à l'instar de leurs homologues masculins, de devenir des modèles « efficaces » pour le public féminin et les pratiquantes.

« Cela va prendre du temps mais petit à petit, la place du basket féminin va évoluer, va gagner de l'importance. Dans les médias US, notre place a évolué (…), dans les magazines spécialisés, certaines vedettes du basket US féminin font la couverture, les jeunes filles s'identifient à elles ». (Diesa Siedel, joueuse franco-canadienne)

« La WNBA, c'est vraiment une autre planète, un autre monde Oui, j'ai vu qu'ils avaient fait des études récemment qui montraient l'importance du basket féminin en Amérique, là-bas les femmes sont aussi connues que les hommes. J'ai souvent Cynthia Cooper au téléphone, j'ai gardé des contacts avec pas mal de monde… je peux t'assurer que les professionnelles féminines sont de vraies vedettes. Et puis, ça fait toujours plaisir de voir quelqu'un en ville porter ton maillot ! » (Polina Tzekova, joueuse bulgare naturalisée française)

« Tu vois, moi, j'ai eu la culture américaine, j'ai fais mes études là-bas pendant 3 ans, tous nos matchs étaient télévisés ou passaient à la radio, c'est une tradition le basket, et le basket féminin est aussi valorisé que le basket masculin. Tu es sur un nuage et quand tu reviens en France, c'est complètement différent » (Laure Savasta, joueuse française)

Les filles du TGB offrent, à une échelle locale, une situation comparable. Les processus identificatoires dans le cadre du basket-ball féminin professionnel sont ainsi

effectivement mentionnés par les dirigeants comme un élément motivant l'adhésion du public féminin (et des hommes partageant cette vision de la « féminité sportive »)

« Récemment, des résultats sont tombés concernant les affluences en WNBA et la structure des publics qui suivent cette ligue, eh bien il se trouve que les personnes intéressées ne sont pas du tout les mêmes que celles qui suivent la NBA. Donc même avec des gros moyens comparativement à nous et un style de jeu quand même plus spectaculaire, c'est sensiblement le même phénomène…, on retrouve un public spécifique. La WNBA n'a rien de comparable avec la NBA comme nous avec notre championnat masculin, c'est le même décalage et même si beaucoup de gens suivent la WNBA aux USA, c'est un public différent que celui de la NBA. Il est plus familial, plus populaire, ce qui peut s'expliquer par une politique tarifaire plus abordable que la NBA, et il est surtout plus féminin. Les femmes et surtout les jeunes filles ont besoin de s'identifier à des vedettes du même sexe de la même manière que les garçons. Je pense que le créneau du sport féminin réside dans cette particularité… » (Jean-Pierre Siutat, président de la LFB)

Le spectacle tarbais et celui de ses homologues de la LFB revêtent donc sur ce plan une certaine originalité au sein d'un espace des sports collectifs professionnels concurrentiel, originalité qui, en définitive, constitue son plus sérieux atout.

3.7 - Le TGB, la différence comme atout

Tout au long de ce travail, nous avons rappelé les états de développement différenciés entre le milieu de pratique féminin et son homologue masculin, en particulier en ce qui concerne leur positionnement respectif par rapport aux processus de professionnalisation, d'économisation et de médiatisation du spectacle. Ces distinctions conditionnent en partie le statut du club féminin dans l'espace des spectacles sportifs professionnels national et local. Ainsi, si le TGB est une entité professionnelle dont les principaux acteurs (les joueuses) « vivent » de leur activité, il convient également de prendre en considération son « degré » de professionnalisation qui n'est pas actuellement comparable à celui de ses homologues masculins français tel que l'Élan Béarnais. A ce sujet, un parallèle peut être établi entre la période orthézienne de l'Élan Béarnais et l'état de développement actuel du TGB. Comme les données recueillies auprès du public tarbais le soulignent, la nature de la relation « public/équipe » est singulière et semble construite à la fois à partir des caractéristiques structurelles du club mais également des représentations qu'il véhicule auprès de son public, comme tend à le montrer l'appréciation très positive de la représentativité de l'équipe auprès des spectateurs (76,3 % apprécient positivement la représentativité de l'équipe, où évoluent en

moyenne 4 joueuses étrangères chaque saison) ou encore leur grande tolérance à l'égard du processus d'internationalisation (rappelons que 19,6 % des spectateurs se déclarent opposés à la limitation du nombre de joueuses étrangères par équipe et que 58,7 % seraient favorables à la constitution d'un effectif plus cosmopolite si les performances s'en trouvent améliorées) .

Par ailleurs, la « proximité » entre le public et son équipe, aussi bien « spatiale » qu'affective est également caractéristique des relations. Cette particularité (apparemment commune à la majorité des clubs de la ligue féminine) apparaît effectivement comme une étape « fondatrice » du statut du club dans l'espace local (connaissance des joueuses, relations avec les joueuse, termes définissant le club etc.). L'ensemble des entretiens réalisés auprès des joueuses, dirigeants ou supporters confirme sans ambiguïté cette situation à tel point que la « proximité » semble constituer l'aspect le plus attractif des spectateurs à l'égard de l'équipe. La proximité devient ainsi un atout stratégique dans la construction de l'image du club. Aussi, par rapport à un milieu de pratique masculin caractérisé par un degré de professionnalisation supérieur n'autorisant plus l'établissement d'une relation de ce type avec ses spectateurs, la grande proximité entre les acteurs du TGB constitue bien un avantage en terme d'adhésion et de fidélisation des spectateurs. Parallèlement, les propos des joueuses et de certains dirigeants expriment une forte volonté d'améliorer le professionnalisme du club et plus généralement de la ligue à l'instar des stratégies « pionnières » développées depuis quelques années par les clubs de Bourges et de Valenciennes, dominants sur le plan hexagonal et européen. Le processus de professionnalisation implique automatiquement une plus grande rationalisation de la gestion du club (gestion économique, sportive, « humaine »). La logique de rationalisation (et de professionnalisation), si elle peut rapidement déboucher sur des performances améliorées, peut également entraîner des modifications du statut financier et symbolique des joueuses et avoir ainsi des répercussions sur le rapport entre le public et l'équipe. De multiples exemples (notamment dans des disciplines aux gestions très « rationalisées » comme le football et le basket-ball masculin) confirment que cette rationalisation conduit bien souvent à l'instauration d'une certaine distance entre l'équipe, les spectateurs et plus largement la communauté locale.

La question réside dans la délicate gestion du couple « rationalisation/maintien de la proximité directe», processus assez opposés dans le contexte du sport professionnel actuel.

Si d'une part les propos de certaines joueuses (notamment jeunes joueuses et étrangères) quant à leur conception de l'activité et à la relation avec le public dénotent les effets émergents de la rationalisation, d'autre part les appréciations contrastées à l'égard de la tentative des dirigeants de « rationaliser » le déroulement de l'après match (réception VIP) et d'y privilégier les partenaires économiques du club expriment d'une certaine manière la difficulté à la fois « symbolique » et « gestionnaire » de cette stratégie nouvelle.

Nous avons, dans le cas du TGB, insisté sur le caractère décisif de l'existence d'une « *communauté de représentations* » (Brubaker, 2001 ; Appadurai, 2001) (modèle sportif féminin, prégnance de la composante affective dans la carrière sportive, partage de valeurs « unificatrices » autour du sport) en vue de qualifier les rapports entre les spectateurs et les joueuses. Cette situation amplifie de façon importante l'efficacité des processus identificatoires à l'œuvre dans l'espace. Si l'on admet que le développement de la professionnalisation modifie le statut des joueuses, on peut penser que ce système de représentations fédérateur sera déstabilisé.

Le TGB, dont l'état de développement est relativement comparable à celui observé chez certains clubs de rugby à XV, est donc aujourd'hui à un carrefour stratégique. Il lui faut en effet s'inscrire dans une démarche de rationalisation afin d'être en phase avec les exigences du spectacle sportif professionnel, sans pour autant trop affecter les caractéristiques qui lui assurent actuellement un statut « à part » (privilégié) dans l'espace local. Cette situation rappelle la problématique rencontrée par les dirigeants du club voisin masculin de l'Élan Béarnais d'Orthez lorsque ce dernier fut transféré à Pau et s'engagea dans un processus de professionnalisation accru. Comme les principaux acteurs béarnais le soulignent, notamment le président Seillant, cette stratégie entraîna indubitablement une modification des rapports entre le club et les joueurs, le caractère « familial » et « paternaliste » de la relation s'estompant progressivement au profit d'un rapport plus « économisé » de type employeur/employé.

« Je crois qu'il y a beaucoup moins de mercenaires chez les filles que chez les mecs. Je pense qu'il y en aura beaucoup plus si les clubs continuent à tendre vers ce professionnalisme où l'on te demande un rendement et rien d'autre. Avant, ce n'était pas comme ça car comme les clubs gardaient un esprit amateur, ça créait quelque chose… » (Dominique Tonnerre, joueuse française)

Un tel constat est formulable dans le cas du TGB : de nombreuses joueuses avouent toujours entretenir des rapports « conviviaux » avec les membres « historiques » de l'équipe dirigeante tarbaise (tel que Jean-Pierre Siutat) mais parallèlement font état d'une modification évidente de leurs relations avec des dirigeants « récents » dont la plupart sont issus du monde de l'entreprise.

« On est passé d'une période avec des dirigeants encore très « patronage » à une équipe dirigeante qui martèle : « on gère ça comme une entreprise ! », mais ça n'empêche que je trouve qu'ils ont encore des attitudes d'amateur. Si on nous disait « attention, c'est une entreprise, donc rendement… », bon ok, tout le monde est au jus et voilà. Sauf que en même temps, il y a un côté façade « amateur »… (joueuse du TGB)

Cette dernière observation confirme à la fois l'inscription progressive du club féminin dans le « modèle professionnel » et ses ambiguïtés, ce qui rend délicat le positionnement « symbolique » des joueuses dans cette configuration. La focalisation sur le cas particulier d'une joueuse étrangère évoluant au sein du club depuis de nombreuses saisons sera dès lors susceptible « d'éclairer » de manière encore plus puissante ces difficultés relatives à la construction du statut local des joueuses.

3.8 – Les Joueuses étrangères : le cas de Polina Tzekova, une « localisation » exemplaire

Nom : Tzekova
Prénom : Polina
Née le 30 avril 1968 à Pleven (Bulgarie)
Nationalité : Bulgare, naturalisée française depuis 2004
Poste : intérieure / taille : 1m 95
Nombre de saisons au club : 10
Clubs précédents : Priolo 1992/95 (Italie), Houston Comets été 1998/99 (WNBA)
Date de l'entretien : le 29 octobre 2003 / lieu : Tarbes, au domicile de la joueuse.

Le cas de la grande joueuse d'origine bulgare, Polina Tzekova constitue une illustration exemplaire (et « extrême ») de ce que nous avons nommé processus de localisation (Chiba, Ebihara & Morino, 2001 ; Falcous & Maguire, 2005). Comme nous l'avons déjà souligné, la « localisation » est une condition quasi sine qua non de l'amélioration de la rentabilité de l'équipe en plaçant le (la) joueur (se) dans une situation moralement confortable afin d'optimiser son rendement « sportif ».

L'entretien réalisé avec la joueuse dans un cadre privé (domicile de la joueuse) a permis d'aborder les diverses étapes à la fois de sa carrière professionnelle mais également de sa « vie de femme sportive » de haut niveau. Cette démarche participe à l'objectivation à la fois des dispositions comme des situations (ou évènements, souvent des ruptures biographiques, Lahire, 1998) qui, à un moment donné, jouent un rôle « central » dans le processus de localisation d'un acteur, en particulier étranger. L'histoire de « Poli » permet de comprendre l'intensité et l'efficacité du processus qui combine en réalité de multiples facteurs (trajectoire personnelle et professionnelle, histoire du club et processus de socialisation interne etc.).

3.8.1 – Le recrutement « mouvementé » de Polina : un épisode déterminant

En 1995, Polina Tzekova achève sa 3ème et dernière année du contrat qui la lie au club italien prestigieux de Priolo. De son propre aveu, cette saison fut « l'année de trop » au sein de cette structure qui trois ans auparavant avait déployé d'importants moyens financiers (dédommagement conséquent versé au club bulgare) pour lui permettre de quitter la Bulgarie (encore communiste) avant l'âge « légal » (Poli avait 22 ans alors qu'il en fallait 28). Durant ces trois saisons passés au sein du championnat italien très relevé, Polina acquiert un statut de joueuse étrangère de grand talent. Lorsque la joueuse exprime le souhait de ne pas se réengager avec Priolo à l'issue de la saison 95, la situation se complique. En effet, le club italien refuse d'entériner le départ de Polina en s'appuyant sur un contrat (apparemment signé de la main de la joueuse) liant les deux parties pour trois années supplémentaires. La bulgare, qui dément avoir signé un quelconque contrat, est alors dans l'impossibilité de répondre favorablement aux propositions de clubs européens, et en particulier du TGB, très intéressé.

Les contacts entre le club tarbais et Polina ne sont pas récents. Les recruteurs du TGB suivent avec une grande attention ses performances après l'avoir vue à l'œuvre à l'occasion d'une rencontre amicale dans le cadre d'un tournoi international en 1992. Mais pour permettre à Polina de rejoindre la Bigorre, il fallait régulariser la situation avec Priolo (Polina était prête à « sacrifier » trois ans, durée du contrat récusé, afin d'éclaircir cette situation). Dès lors, le TGB apporta un soutien « logistique » et financier à la joueuse afin de faciliter sa démarche. A l'initiative du club tarbais, une expertise calligraphique réalisée dans un laboratoire de Munich prouvera que la signature apposée sur le contrat des italiens n'était pas celle de Tzekova. Après quelques tractations financières entre les deux clubs afin de trouver un accord amiable, Polina est intégrée à l'effectif du TGB dès la reprise de la saison 95/96 pour ne plus le quitter.

Seule, jamais je n'aurais pu engager de procédure judiciaire et en fait, c'est Jean-Pierre Siutat, à l'époque entraîneur, qui est venu en Bulgarie me chercher : « je me fous de ce qui se passe, fais tes bagages et viens avec moi ! » (…) Au final, j'ai été libérée par Priolo moyennant un dédommagement de la part du TGB qui à ce moment là était en proie à certains problèmes financiers. J'ai donc accepté une baisse de salaire afin de permettre au TGB de verser cette somme aux Italiens.

Je suis partie de là-bas avec une grande… haine. Je me suis échappée, avec mon ex-mari nous avons pris le chien, la voiture et nous sommes partis. Mes bagages, c'est une personne de là-bas qui me les a envoyés deux ans après, nous sommes partis à 5 heures du matin… ça avait pris de telles proportions…

Cet épisode, pour le moins extraordinaire, conditionne d'une certaine manière la suite de la carrière de Polina. En effet, la joueuse s'estime particulièrement redevable au club tarbais de l'avoir accompagnée et aidée dans cet imbroglio juridique. Par la suite, nous verrons que la stratégie de carrière de Polina exprime cette profonde gratitude.

Sous les couleurs du TGB, Tzekova ne tarda pas à s'imposer comme l'une des meilleures étrangères du championnat national mais également européen. La grande régularité de ses performances (plus de 20 points et 10 rebonds par match) permis au TGB d'étoffer son palmarès (et de remporter une Coupe Européenne, la Coupe Ronchetti en 1996) et de renforcer sa position parmi les leaders de la ligue.

Cette victoire en Coupe Ronchetti nous a vraiment rapprochés, elle a scellé notre relation, ce fut pour moi et pour le club l'aboutissement de notre histoire commune… ils avaient fait tellement pour moi que je me disais : « enfin, nous sommes récompensés ! »

Cependant, les performances répétées de la bulgare éveillent les convoitises de nombreux concurrents français et européens économiquement plus puissants que le TGB, lui-même dans une position financière délicate (redressement judiciaire). Mais comme nous l'évoquions auparavant, Polina, bien que consciente d'un certain « manque à gagner », ne cède jamais aux avances de clubs rivaux et décide de poursuivre l'intégralité de sa carrière sous le maillot tarbais.

Ce qu'ils ont fait pour moi a vachement joué. Il y a 4 ans, quand Tarbes avait déposé le bilan, plus personne ne croyait en le club… Moi, à ce moment là, j'étais au top individuellement, j'avais des propositions d'Italie, de Bourges et de Valenciennes, qui financièrement représentaient 4 à 5 fois plus que ce que je gagnais au TGB… mais je me suis dit : « quand j'ai eu besoin du TGB, le TGB était là ! Maintenant, c'est le TGB qui a besoin de moi !». Et je suis restée malgré le manque à gagner… je me devais d'être reconnaissante à ce moment-là. Je ne vais pas te cacher que tout le monde me dit que je suis une « conne » (sic) en restant ici ! Mais bon, moi, j'ai beaucoup apprécié ce que le club a fait quand j'avais des problèmes. Ils m'ont permis de retrouver rapidement les terrains et je ne vais pas te cacher que cela revêtait une grande importance pour moi puisque j'aide beaucoup ma famille restée en Bulgarie. Et ça aussi, je l'ai apprécié à ce moment là donc… si le club a besoin de moi, je me dois de rester.

Sa sélection par un club nord-américain pour intégrer la WNBA (Women National Basketball Association, autrement dit la « NBA féminine ») et participer au championnat durant l'été 1998 dans l'équipe des Houston Comets réunissant quelques-unes des plus grandes vedettes de la discipline (dont Cheryl Swoops, surnommée « la Jordan au féminin ») représente sa seule « infidélité » au club tarbais (qui s'est achevée sur le gain du titre WNBA).

A l'issue du dernier match, ce fut très émouvant car tout le monde pleurait de joie, nous avions remporté le championnat… en plus 10 jours auparavant nous avions eu la douleur de perdre une de nos coéquipières d'un cancer au cerveau, donc tout le monde était particulièrement ému. Mais moi, je pleurais aussi de joie parce que c'était fini ! L'entraîneur m'a dit : « dans deux jours, ce sera la grande parade en ville sur le camion des pompiers ! », je lui ai dit : « moi, demain, je suis chez moi ! ». Je suis arrivée le lendemain à Pau vers 3 heures, à 3 heures et demie j'étais à Tarbes, j'ai foutu tous les sacs dans la chambre et j'ai pris mes baskets…à 5 heures, j'étais à l'entraînement du TGB.

Cette fidélité au club du TGB est l'expression d'un processus de localisation efficace et total. Le discours de Poli permet d'identifier certains éléments qui ont « facilité » ce processus. Bien évidemment, la forte implication du TGB dans le règlement de « l'épisode Priolo » constitue l'ancrage de la relation étroite entre le club et la joueuse. Cependant, d'autres éléments se sont ajoutés pour assurer définitivement l'intégration de Polina dans le club et la communauté locale dont elle est aujourd'hui une des figures emblématiques.

Au-delà du « paternalisme » dont ont fait preuve les dirigeants durant les premiers mois qui suivirent son arrivée mouvementée, cette dernière insiste sur l'adéquation entre les usages de sa culture « d'origine » et celle de sa culture « d'accueil ». En d'autres termes, on retrouve là des éléments « classiques » des processus d'acculturation réussis offrant une certaine proximité entre les usages de la « culture d'accueil » et ceux de la « culture d'origine » comme l'ont montré certains travaux sur les immigrés (Noiriel, 1992 ; Taieb, 1998 ; Revue Migrance, 22, 2002).

Déjà, je suis arrivée avec pas mal de problèmes et à l'époque, tout le monde au sein du club m'a beaucoup aidée. A cette époque, le Président, les secrétaires… dès qu'il y avait un repas, tout le monde m'invitait, il y avait une ambiance particulière (…) Pour le bricolage pareil, dès que j'avais besoin d'un truc à la maison, tout le monde venait m'aider. Les gens étaient vachement simples… très proches de mes problèmes. S'ils voyaient que mentalement ça n'allait pas trop, ils m'invitaient à venir en discuter chez eux et ça, ça a duré au moins pendant 2 ou 3 mois (…) J'ai de suite ressenti une chaleur à mon égard, cette ambiance « familiale » dans le club, dans le département, une mentalité qui se rapprochait énormément de la mienne, de la mentalité bulgare.

Le partage d'une certaine « vision du monde », possible dans la localité tarbaise, paraît être un élément déterminant dans le processus d'intégration de la recrue. L'adéquation entre les « valeurs » de la joueuse et celles de son employeur et des spectateurs, joue donc un rôle central. La simplicité qui se dégage de la personnalité de Polina, en dépit d'un statut de vedette de la discipline, n'étant pas étrangère à cette « adoption » rapide.

Quand tu vas chez quelqu'un, il faut que tu t'adaptes à ses règles de vie, de fonctionnement. C'est à toi d'aller vers la société et non l'inverse (…). Ce fut rapidement : « Bonjour Polina ! Comment ça va ? », tout le monde venait me parler dans la rue, dans les magasins…ça s'est fait naturellement. Cela a continué même durant ma période d'inactivité, la première fois que je suis revenue à la salle assister à une rencontre, la petite avait 8 jours, mon mari me dit « maintenant on rentre ! », je lui ai dit « non, non, il faut que j'aille saluer mes supporters ! ». Il savait que si j'y allais, il devrait rester 1 heure et demie de plus dans la salle (rires).

Moi, je pars du principe que tout va bien dès l'instant que j'ai 1 Euro pour m'acheter du pain et un lit pour dormir. Le reste, c'est du bonus, je mène une vie normale, vachement simple… si quelque chose me plaît chez Kiabi, je me l'achète. Je serais née aux USA, je n'aurais pas du tout eu cette mentalité là. Je pense que les problèmes familiaux que j'ai rencontrés durant mon enfance…mes parents se sont séparés quand j'avais 9 ans, nous l'avons mal supporté avec mon frère, et sur le plan financier nous avons su ce qu'était le sacrifice…

La conjonction entre une trajectoire personnelle, professionnelle et les usages d'un espace social historiquement structuré laisse donc clairement apparaître le poids des dispositions au sein de ce processus de socialisation des acteurs, ce qui renvoie nécessairement

à ne pas traiter la question de « l'étranger » indépendamment de son origine et de sa trajectoire individuelle. En effet, l'acteur « intégré » qui n'oublie pas « d'où il vient » constitue l'idéal type d'un processus d'intégration réussi.

3.8.2 – Une ultime étape : l'assimilation

Concernant Polina, les évolutions de sa trajectoire personnelle vont finaliser le processus et lui procurer un caractère assez « extrême ». En effet, son mariage avec un sportif « local » (ancien joueur de rugby de l'équipe de Tarbes), la naissance de sa fille Emma et l'obtention de la nationalité française constituent des évènements qui renforceront son inscription au sein de la communauté locale.

J'ai rencontré ma moitié ici, mon futur mari… ça s'est su dans le milieu et tout le monde a compris que cela ne servait plus à rien de me contacter pour bouger (rires) !

(à propos des tarbais) Je n'ai pas l'impression qu'ils me considèrent comme une joueuse « et ta famille va bien ? et « qu'est-ce que tu as cuisiné aujourd'hui ? » ou «et comment va Emma ? », ça tourne autour des enfants, de l'éducation…

Dans ma rue, ils sont tous abonnés…il y a 3 ans que je vis dans ce quartier, que je distribue des invitations aux voisins : « mais Polina, c'est super votre truc ! », et chaque année, ils sont les premiers à renouveler leurs abonnements. Le voisin m'a dit qu'il ne pouvait plus se passer du TGB, là il est à l'hôpital et sa femme me dit qu'il pleure comme un enfant à l'idée de manquer des matchs !

Dans le cas de Polina, on peut légitimement avancer le terme de « carrière » (dans la mesure où différentes étapes sont repérables dans la trajectoire de la joueuse : Becker, 1985 ; Schotté, 2004 ; Sorignet, 2004) lorsque l'on traite de la relation qui la lie au club tarbais.

Après une rupture « douloureuse » avec le club italien dont elle rejette le mode de fonctionnement quasi mafieux, son arrivée à Tarbes constitue une sorte de rencontre avec des « semblables » (le fonctionnement du TGB est bien éloigné de ce qu'elle avait connu en Italie). Comme on pouvait s'y attendre, l'adéquation entre les usages de la joueuse et ceux de son nouveau club va être synonyme de réussite sportive. On rentre alors dans une phase de renforcement (ou de consolidation) de son statut concrétisée par sa volonté de rester à Tarbes

en dépit d'une situation financière délicate du club et de multiples sollicitations de la part des formations concurrentes. Elle passe à ce moment du statut « d'étrangère » à celui « d'étrangère localisée » (Schotté, 2004).

Le mariage avec un joueur de rugby local et la naissance d'un enfant marquent l'installation définitive au sein de la localité et constituent l'ultime étape de la « carrière ».

La « carrière » tarbaise de Polina est donc le produit d'une rencontre entre une trajectoire personnelle jalonnée d'évènements « heurtés » (son passage de sa Bulgarie natale au championnat italien et ses « pratiques ») et un milieu particulièrement « sécurisant » (singulièrement différent de son expérience précédente). La perception de cette différence radicale de fonctionnement, véritable « choc biographique » (Lahire, 2002), a évidemment facilité ce processus de localisation, aussi bien au niveau sportif que culturel, au point de ne plus être perçue comme une joueuse étrangère mais au contraire comme une joueuse symbole de « l'identité club » auprès des spectateurs à l'instar de Gadou ou Fauthoux à l'Elan Béarnais.

Par ailleurs, la « localisation » particulièrement réussie de Polina résulte de la convergence des intérêts sportifs du club tarbais et de l'attitude de ses dirigeants, sincèrement choqués par les pratiques du club italien de Priolo. Le retour prématuré de Polina à la compétition (à 35 ans) après la grossesse, renforce l'effectif tarbais et confirme sa relation fusionnelle avec ce club qu'elle incarne.

Jamais je ne pensais revenir sur le parquet. Et puis après la naissance, Jean-Pierre (Siutat) est revenu me voir en me disant que le club aurait besoin de moi même sans être à 100 %. Je lui ai dit que je donnais priorité à mon enfant et on s'est mis d'accord sur un entraînement par jour.

Ce qui devait s'apparenter à un dernier baroud d'honneur marque en fait le début d'une « 2ème carrière tarbaise », Polina faisant toujours partie des éléments majeurs de l'effectif actuel à 37 ans. A l'interrogation « aujourd'hui, vous sentez-vous bulgare, française ou bigourdane ? », Polina se définit comme « bulgaro-bigourdane », attestant de l'impossible rupture avec sa « culture d'origine » en dépit d'une localisation extrême. L'apparente harmonie entre la joueuse et les valeurs du groupe qui l'accueille est un indicateur d'une intégration réussie, ce constat étant établi de manière récurrente dans les travaux s'intéressant à l'intégration des immigrés (Noiriel, 1992 ; Taieb, 1998)

La trajectoire de Poli illustre un certain nombre de processus relativement récurrents dans la littérature concernant ce que doit être « la bonne intégration » de l'étranger. Dans le

cas des sportifs, la grande majorité des athlètes appréhendés comme des « modèles d'intégration » sont des acteurs qui réussissent à intégrer les normes et les valeurs de la culture d'accueil au point bien souvent d'épouser un « autochtone » (qui plus est dans le cas de Polina un sportif pratiquant une activité « autochtone »). Le mariage mixte traduit d'une part l'incorporation des valeurs par l'acteur étranger et symbolise d'autre part, à un moment, la capacité d'une société à intégrer des gens venus d'ailleurs. Notons que cet aspect est fréquemment repris en terme de promotion à la fois du sportif mais également de la « terre d'accueil » (les exemples constitués par l'heptathlonienne Eunice Barber, d'origine Sierra Léonaise, le rugbyman Abdelatif Benazzi, d'origine marocaine ou encore le footballeur Zinédine Zidane, d'origine algérienne sont à ce titre particulièrement illustratifs), la capacité d'une société à intégrer les étrangers étant communément perçue comme une qualité. A l'instar des observations formulées dans certains travaux sur les trajectoires des sportifs issus de l'immigration (Revue *Migrance*, 22, 2002), cette assimilation réussie s'accompagne parallèlement d'une affection jamais démentie pour le pays d'origine. Tout se passe comme si au fond pour être une « bonne bigourdane », Polina doit rester une « vraie bulgare » malgré sa récente naturalisation. Son emploi volontaire du terme « bulgaro bigourdane » signifie son intention de ne pas se définir dans une opposition en terme de nationalité mais plutôt de souligner son intégration à un espace culturel géographiquement délimité, attestant au passage d'un haut degré de réflexivité sur sa trajectoire individuelle.

Tu sais, même si je finis ma vie ici, je suis Bulgare au fond de moi. La Bulgarie me manque beaucoup… alors je dirais plus Bigourdane que Française (visiblement très émue).

On peut dire Bulgaro-Bigourdane ?

Oui, c'est plutôt ça ! Tout le monde me dit : « tu es une vrai Bigourdane ! », je prépare la soupe locale, la garbure ! (rires) Ma belle-mère m'a dit un jour : «une Bulgare qui la prépare mieux que moi ! ». Mais je me sens toujours Bulgare au fond de moi…même si je me suis habituée à vivre selon les traditions Bigourdanes et Françaises. Quand je rentre chez moi, en Bulgarie, ma mère me dit : « vous, chez vous en France… », je lui dis : « attends, arrête … je ne suis pas Française ! ». Quand je suis ici, c'est « vous là-bas, en Bulgarie… », parfois, je me pose moi-même la question de savoir quelle est réellement ma nationalité…

Les questionnements autour du thème de la nationalité permettent de souligner la complexité de ce processus de localisation. L'intégration de la joueuse au sein de sa communauté d'adoption n'interdit pas la revendication de sa nationalité d'origine, voire d'évoquer la nostalgie du pays. Le discours de Polina exprime les réelles difficultés à se situer sur le plan « identitaire » bien souvent rencontrées par les immigrés amenés, pour des raisons

professionnelles ou personnelles, à s'expatrier. La problématique exposée ici est d'une certaine manière assez générique et peut se retrouver dans de nombreux cas d'immigrés et de leur descendance (les propos de Polina sont semblables à ceux d'immigrés ou « d'enfants de l'immigration »). L'évocation détaillée du cas de Polina Tzekova, joueuse de basket-ball « bulgaro-bigourdane », permet d'illustrer ce que nous entendons par « *processus de localisation* », paramètre essentiel à la compréhension des rapports entre un espace local, des spectateurs, un club et ses joueurs.

Comme nous l'avons vu, l'analyse de la trajectoire personnelle (et professionnelle) de Polina renvoie aux questionnements généraux à propos de l'intégration dans divers espaces professionnels. En effet, les exemples ne manquent pas dans de nombreux domaines (entreprenariat, recherche, milieu artistique etc.). Cependant, à l'instar des artistes (musique notamment), leur réussite « identitaire » est visible, médiatisée et en somme partagée par le grand public ou la communauté locale, au point d'incarner (parfois inconsciemment) ce processus d'intégration malgré l'extrême mobilité exigée par leur profession (en particulier dans le cas des « pros » dans les activités collectives). En ce sens, l'intérêt de la trajectoire de Polina réside essentiellement dans le fait qu'elle soit « restée » (* voir épilogue). Cette spécificité permet d'insister sur le « poids des chocs biographiques » qui dans certaines situations précises subsume toute stratégie professionnelle tant ces derniers « reconstruisent » la personnalité d'un acteur (Dubar, 1998 ; Lahire, 1998 ; Mennesson & Sorignet, 2004).

« Polina, elle nous fait du bien à tous… ce n'est pas uniquement une excellente joueuse, c'est aussi une personne exquise qui sait d'où elle vient, qui n'a pas oublié ses racines ! Elle est la preuve vivante que dans notre coin, on sait être accueillant, aujourd'hui je pense qu'elle est aussi bigourdane que moi qui suis née à Tarbes ». (Myriam S. supportrice, 26 ans).

La médiatisation croissante par les sphères journalistiques de ces « histoires de vie » pourrait avoir pour conséquence de progressivement « gommer » l'origine de ces sportifs. A ce niveau, l'affirmation d'un attachement au « local » (à la « terre d'accueil ») combinée à un rappel quasi systématique de ses origines participent à une valorisation de l'acteur, socialement appréhendé comme « quelqu'un de bien » (« qui n'oublie pas ses racines »).

* Epilogue

A l'issue de la saison 2004 / 05, le club de Mourenx (ville située à 20 kms de Pau et 50 kms de Tarbes), répondant aux exigences financières et structurelles lui permettant d'évoluer au plus niveau national, intègre la Ligue Féminine Professionnelle. N'ayant pu s'accorder avec les dirigeants tarbais sur les termes de son contrat pour la saison 2005/06, Polina décide de répondre favorablement à une offre du « promu » et rejoint le club de Mourenx au début de l'exercice. Bien évidemment, seule la forte proximité géographique entre son nouvel employeur et « le club de son cœur » a rendu possible cette situation (Poli résidant toujours à Tarbes).

Conclusion - Le statut des joueuses et la question du genre

L'approche de type monographique du club tarbais renseigne sur les conditions d'émergence de son succès « local », construit en partie dans sa « différence » avec le spectacle sportif masculin. En effet, les particularités du spectacle féminin l'érigent pour les spectateurs en une sorte d'archétype d'un sport « pur » (dans le sens unificateur, intégrateur, porteur de valeurs, peu économisé et médiatisé etc.) dont le modèle masculin est jugé bien éloigné. L'étude du fonctionnement du club de basket-ball féminin tarbais conduit « indirectement » à aborder la question de la construction des identités féminines. Fréquemment appréhendé comme un « terrain de contestation idéologique » (Messner, 1988), le monde sportif féminin génère des représentations différenciées de la féminité selon les caractéristiques techniques, réglementaires et symboliques d'une discipline et la correspondance entre les pratiquantes (au niveau de leur présentation) et le « modèle de féminité conforme » sur un plan sociétal. La notion de « degré de puissance physique » (exigée par l'activité et déployée individuellement par les sportives) est ici centrale. En effet, Michael Messner (1992) montre que pour l'homme sportif, la « puissance physique » est positivement connotée sur un plan social au point d'être constitutive de son identité sexuelle. Ce constat ne s'applique pas aux femmes sportives qui, dès qu'elles « dépassent » le « degré de puissance » socialement autorisé (et se rapprochent donc des pratiquants masculins à ce niveau), prennent le risque de perdre leur caractère « conforme ». Ainsi, une discipline telle que le tennis suscite des débats autour de la « féminité » de certaines joueuses (aussi bien au niveau de leur style de jeu que de leur morphotype, les cas des françaises Pierce et Mauresmo ou des sœurs Willams sont exemplaires dans ce domaine). Dès lors, tout se passe comme si, à l'instar des boxeuses « hard » étudiées par Mennesson (2000, 2005*b*), certaines joueuses, comme les sœurs Williams sur-jouent leur féminité pour prouver leur « conformité » sexuée.

Ce processus semble en réalité observable dans l'ensemble des activités dont la modalité de pratique féminine casse « le mythe de la fragilité féminine » (Theberge, 1989). Bien évidemment, les sportives engagées dans des activités socialement (et historiquement) « masculines » (boxe, rugby, body building, haltérophilie etc.) y sont pleinement exposées (Theberge, 1995 ; Mennesson, 2000 ; Roussel & Griffet, 2000). Or le basket-ball féminin professionnel privilégie bien sûr l'adresse et la vitesse mais également (et de plus en plus) la puissance physique à l'instar de la modalité de pratique féminine du hockey sur glace étudiée par Nancy Theberge (1995*a*). Cette dimension du spectacle se conjugue avec la présentation de morphotypes parfois éloignés des « canons » contemporains (la taille moyenne d'une basketteuse professionnelle avoisine 1,85m pour 80 kilos). Si la pratique du basket-ball de haut niveau ne crée pas systématiquement de « contrainte identitaire » dans le milieu masculin, la difficulté à allier « féminité conforme» et « puissance physique» se retrouve dans le discours de joueuses tarbaises voulant être reconnues à la fois comme femmes et sportives professionnelles (avec toutes les contraintes que cela sous-entend d'un point de vue physique mais également et surtout « familial »). Cependant, il est intéressant de noter que cette dimension « physique » (puissance, contact) du basket-ball féminin semble être majoritairement admise par les spectateurs du TGB, voire par le monde du basket en général. A ce titre, un travail récent de Kane et Bruysse (2005) portant sur l'iconographie (plaquette de présentation de la saison) relative aux équipes féminines de sport universitaire aux USA montre qu'aujourd'hui sont privilégiées les mises en scène d'un collectif de joueuses « en action » (en tenue sportive, balle en main) au lieu des collectifs « statiques » et socialement « conformes » (joueuses en tenue « féminine » de ville) tels qu'ils étaient présentés au début des années 90 (Cf. Image 31).

Ainsi, d'une manière générale, le consensus apparent relevé chez les spectateurs et spectatrices du TGB autour de la « féminité sportive » des joueuses serait à même d'expliquer le lien puissant qui unit le public tarbais et ses protégées (on peut d'ailleurs émettre l'hypothèse que ce constat s'applique à l'ensemble des publics du basket-ball féminin). Comme ce travail a tenté de le mettre en évidence, le statut des joueuses combine le modèle masculin du basket-ball avec celui de la « féminité », plus complexe par définition.

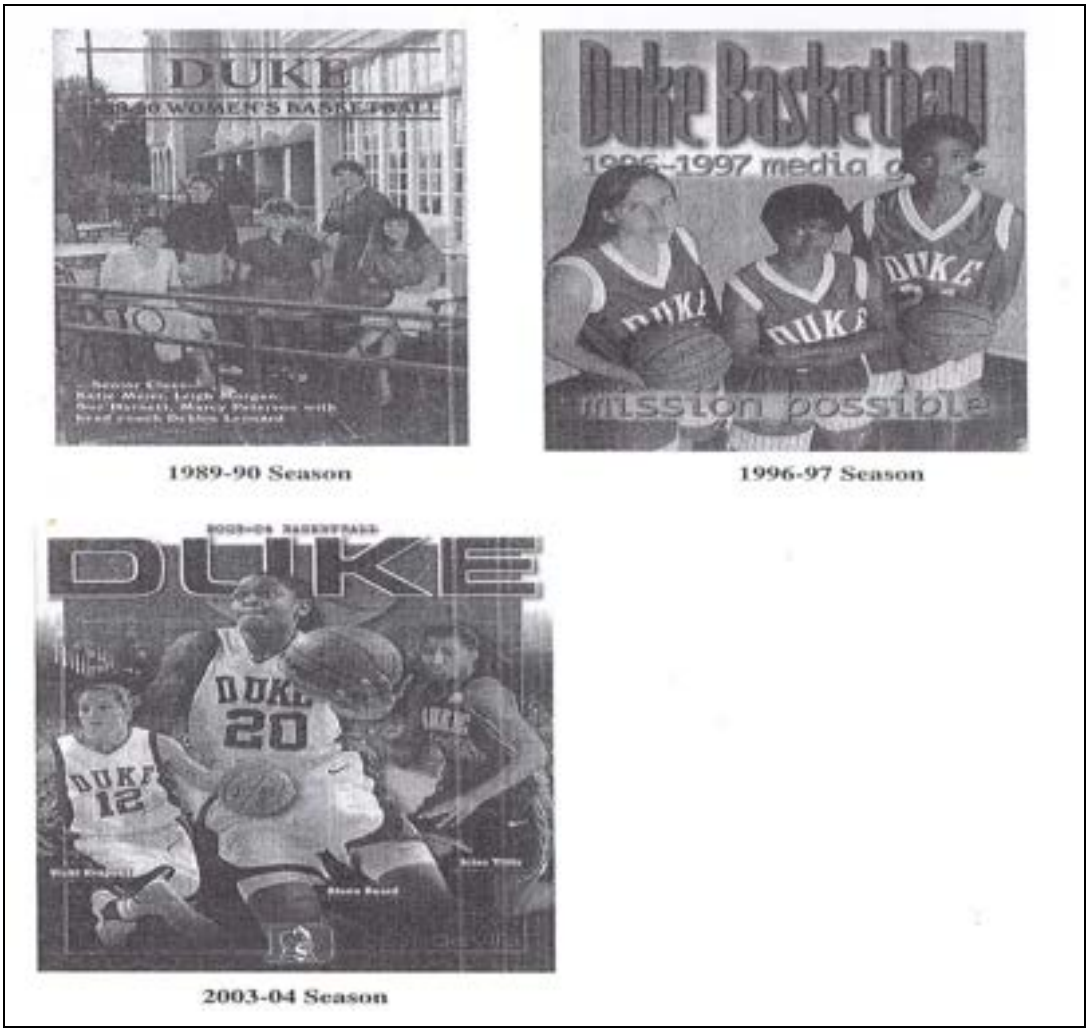


Image 31: les joueuses de basket-ball, du « collectif statique » au « collectif en action »

(sources photos : Kane & Bruysse, 2005)

Cependant, « être un pro » chez les hommes ne revêt pas la même signification « qu'être une pro » pour l'ensemble de la communauté locale (Cf. les réflexions formulées par certains acteurs du club house). Il n'est dès lors pas étonnant d'observer chez certaines joueuses (jeunes joueuses et certaines étrangères notamment) l'adoption d'usages proches, voire identiques à ceux du milieu masculin.

« Tu sais, je vais peut-être te paraître un peu « originale » mais j'ai une conception très particulière de mon activité ici ou ailleurs, ça n'a pas d'importance… pour moi, il n'y a pas « terrain » et « hors terrain ». Ce n'est pas comme un travail où tu vas travailler 8 heures, rentrer chez toi, faire le vide et te reposer, moi, sur une journée de 24 heures, il n'y a que lors de mon sommeil que je ne pense pas « basket » et encore. Je passe énormément de temps à la salle et lorsque je n'y suis pas, c'est uniquement pour me reposer afin d'être de nouveau performante : en dehors du basket…c'est encore le basket ! [*sic*], les autres filles, je ne sais pas comment elles fonctionnent… » (Rankica Sarenac, joueuse slovène)

« Je connais bien Rankica Sarenac (2 saisons au TGB), elle ne se cache pas de jouer pour l'argent et qu'elle va au plus offrant. Mais c'est normal, les carrières sont courtes, elle n'a pas d'attache affective dans les clubs, pas d'enfants… je lui ai dit qu'elle aurait tort de ne pas fonctionner comme ça. Ce sont surtout les étrangères qui fonctionnent un peu de la même manière que les hommes…mais c'est à voir au cas par cas ». (Polina Tzekova, joueuse bulgare)

« Le plus dur, c'est de faire cohabiter ces diverses aspirations qui autrefois étaient moins flagrantes. Certaines joueuses vont encore se sacrifier pour l'équipe mais d'autres ont, dès le match terminé, le nez sur leur feuille de stats. Soit tout le monde admet : « c'est chacun son rendement » comme chez les mecs à la limite, au moins c'est clair, soit on reste « amateur », on fait du copinage, ça reste convivial… le plus délicat c'est que chacune ne voit pas les choses de la même façon, on est entre deux eaux ». (Dominique Tonnerre, joueuse française)

Ce type de comportement est difficilement accepté dans le milieu. En revanche, fort logiquement, il est accepté et confirmé par leurs « semblables » (jeunes ou étrangères).

En définitive, l'analyse du statut du spectacle sportif professionnel féminin exige de prendre en considération cette problématique de la construction identitaire des joueuses, car il semble évident que c'est, pour une large part, à ce niveau que la relation public / équipe « se joue ».

- CONCLUSION -

CONCLUSION

La configuration « paloise / tarbaise », très originale en matière de spectacle sportif pour une aire géographique de cette importance, permet de comprendre comment, dans un même espace, les statuts culturels et sociaux des clubs producteurs des spectacles étudiés sont en quelque sorte historiquement « co-construits » dans des conjonctures sportives nationales et internationales évolutives par les différents acteurs (promoteurs, joueurs, spectateurs) aux trajectoires sociales et/ou sportives culturelles très distinctes. La coexistence au sein d'un espace clairement circonscrit des trois clubs professionnels implique cependant que chacun préserve, voire renforce sa pertinence symbolique dans la dynamique locale (cette observation est particulièrement objectivable dans les stratégies de communication des clubs palois) en acceptant néanmoins, efficacité sportive oblige, les contraintes des évolutions de la conjoncture sportive internationale. On mesure à ce niveau la perte de sens de certaines oppositions fondatrices, comme le conflit entre les laïcs et les patronages catholiques, à l'occasion de l'implantation du basket-ball et du rugby dans le sud-ouest de la France au profit d'autres oppositions plus signifiantes dans la conjoncture à la fois locale et internationale contemporaine.

Le premier objectif de ce travail était de montrer que les structures sociales, les « rapports aux équipes » ou encore de certains aspects des « consommations culturelles » des publics objectivent d'une certaine manière les effets différenciés de ces transformations sur la « problématisation » du statut du spectacle sportif professionnel pour différents groupes de spectateurs et spectatrices. Par exemple, on comprend que le statut symbolique du spectacle de basket-ball « orthézien » a évolué, le changement de « lieu » (du marché couvert de la *Moutète* au moderne *Palais des Sports*) étant révélateur des stratégies renouvelées des dirigeants confrontés aux évolutions du « marché du basket-ball professionnel ». L'approche de type monographique autorise une appréhension plus fine de cette « nouvelle » problématisation (le choix de la professionnalisation) et des aménagements structuraux (division du travail des acteurs, spécialisation, économisation etc.) et « éthiques » qu'elle implique (concilier « l'esprit originel » et les exigences du marché) tout comme de la manière dont ces derniers sont « construits » par les acteurs dans un souci de cohérence et d'homogénéité. Dans cette

perspective, l'analyse des différents aspects des spectacles proposés, leurs évolutions aussi bien symboliques qu'économiques ou spatiales constituent à notre sens une entrée privilégiée. Ainsi, la situation du basket-ball palois n'est pas, comme nous l'avons souligné, comparable à celle du rugby à XV.

Naturellement, notre travail porte sur celles et ceux que les spectacles sportifs intéressent. Même si ces derniers sont nombreux dans la configuration paloise, il reste que l'assistance aux spectacles sportifs ne fait pas partie des « consommations culturelles » appréciées par de nombreux « locaux ». Ainsi, à l'instar des conclusions d'une étude réalisée par Smith & Ingham (2003), il est évident que l'interrogation d'individus peu investis (voire pas du tout) dans le suivi des clubs locaux ne proposerait pas des résultats similaires. En effet dans une étude s'intéressant aux relations entre communautés locales et franchises de sport professionnel aux USA (dans la région de l'Ohio), ces auteurs montrent que l'intérêt pour le « sport spectacle local » (et au-delà l'appréciation du soutien financier apporté aux équipes par les collectivités publiques) s'avère particulièrement différencié selon les caractéristiques socioculturelles des résidents de l'espace géographique concerné.

Les clubs comme éléments complémentaires d'un « système symbolique local »

Si les trois spectacles étudiés (et en particulier les deux clubs palois) sont susceptibles d'être appréhendés comme des éléments d'un système concurrentiel en terme de notoriété locale, ils incarnent, à notre sens, trois éléments structurants d'un « système symbolique local » participant en somme à l'émergence d'une certaine « *groupalité* » (Brubaker, 2001) au sein des villes de Pau et Tarbes et au-delà d'une région au point de devenir des éléments essentiels des politiques locales (Scherer, 2001).

L'appartenance des spectatrices et spectateurs à un espace (ou une ville) offrant des spectacles sportifs majeurs, définis cette fois comme des consommations culturelles, n'interdit pas d'intégrer l'assistance au spectacle sportif de leur choix (ou des combinaisons) à des styles de vie très différenciés préservant, ou construisant parfois de façon ostentatoire, un certain type d'identité sociale (Bourgeois & Whitson, 1995). Plus qu'une concurrence entre les deux grands clubs palois, les données quantitatives et qualitatives semblent plutôt indiquer une certaine complémentarité, voire une synergie, entre deux spectacles qui participent en somme à la construction de l'image sportive de la ville. En effet, aux côtés des spectateurs

« spécialisés » dans un des sports, une partie des deux publics (plutôt masculine d'ailleurs) fréquente les deux enceintes (même s'ils déclarent dans la plupart des cas une préférence[17]).

Ainsi, à l'évocation d'une éventuelle concurrence entre les deux grands clubs palois, les réponses de la majeure partie des acteurs vont plutôt dans le sens d'une offre complémentaire. Cette idée de l'émergence d'un « système symbolique local », construit à partir de la combinaison des statuts différenciés des spectacles dans l'espace étudié, est illustrée par la création d'une boutique commune, « les Verts et Blancs », dans un grand centre commercial de la ville (Cf. Image 32).

Image 32: la boutique des Verts et Blancs

La réussite sportive comme analyseur des positionnements face aux évolutions conjoncturelles

En proposant une typologie établissant le statut respectif des clubs dans l'espace pour chaque discipline (et par extension de leur niveau de réussite actuel), cela permet de comprendre les positionnements des diverses groupes d'acteurs (joueurs, spectateurs, dirigeants) par rapport aux évolutions conjoncturelles des espaces de pratique. Ainsi, comme nous l'avons rappelé, pour les clubs de basket-ball de Pau et de Tarbes, le contexte de professionnalisation s'accompagne d'une réussite sportive évidente et d'une certaine stabilité. Pau-Orthez est incontestablement un club dominant du basket-ball masculin hexagonal depuis une quinzaine d'années. Le TGB, en dépit d'une création récente, fait régulièrement partie du

[17] Rappelons par exemple qu'environ 70 % des spectateurs de la Section ont déjà assisté à une rencontre de l'Elan Béarnais, ils sont 60 % des spectateurs de l'Elan à déjà avoir suivi la Section tandis que 50 % des spectateurs du TGB déclarent avoir assisté à une rencontre de l'Elan et 10 % à une rencontre de la Section.

quatuor de tête du championnat professionnel féminin. En d'autres termes, on peut avancer que ces deux clubs sont « structurants » de leur espace respectif (avec Villeurbanne, Le Mans, Gravelines et Strasbourg pour le championnat masculin et Valenciennes, Bourges et Aix pour le championnat féminin).

En revanche, la situation est bien différente dans le cas de la Section Paloise Rugby. Contrairement à ses homologues locaux du basket-ball, le club de rugby palois fait partie des « clubs dominés » dans un espace organisé autour de clubs comme le Stade Toulousain, le Stade Français CASG et le Biarritz Olympique qui réussissent parfaitement leur entrée dans le professionnalisme. L'instabilité constatée au niveau des membres du club (à tous les niveaux : joueurs, entraîneurs, dirigeants, cadres) est, pour ainsi dire, caractéristique de cet état de « dominé » et contraste avec la stabilité dégagée par les clubs de basket-ball locaux (particulièrement Pau-Orthez).

La « rencontre » des stratégies individuelles comme creuset de la réussite professionnelle

Nous avons pu percevoir comment les clubs ont « réagi » de manière distincte aux effets des différentes conjonctures internationales de professionnalisation disciplinaire (Clément & Defrance, 1987 ; Clément, Defrance & Pociello, 1994 ; Waser, 1992, 1995). En particulier, les « réactions » des dirigeants locaux ne sont pas similaires et participent aussi à la construction « d'histoires » de clubs distinctes. Les approches de type monographique permettent ainsi de comprendre comment les stratégies de certains acteurs centraux (comme le Président Seillant) sont susceptibles d'influencer, voire d'orienter, « l'histoire » d'un club à un moment donné à condition d'être « suivies » et « entendues » par d'autres acteurs (comme André Labarrère, Député Maire de Pau). Ces choix, fortement liés à la position sociale des acteurs et à leur capacité d'anticipation dans des conjonctures nationales et internationales particulières sont efficaces parce qu'ils rencontrèrent dans les années 80 l'intérêt de certaines fractions de classes urbaines mais également de corporations (les joueurs professionnels de basket-ball).

En définitive, ce type d'entrée permet de mettre en évidence aussi bien les conditions de la réussite ou des échecs des clubs. On constate ainsi que les conditions de la réussite de l'Elan Béarnais à la fin des années 80 et au début des années 90 sont par exemple identiques à

celles actuelles du club de rugby de la capitale (Stade Français), relevant d'une synergie entre les stratégies d'un promoteur « éclairé » (Max Guazzini), celles d'un « politique » (Bertrand Delanoë, Maire de Paris), celles de certaines fractions de classes urbaines parisiennes (particulièrement féminisées) et enfin celles de joueurs non seulement favorables à la professionnalisation de leur sport, mais soucieux également de s'éloigner, voire de rompre « symboliquement » avec les images traditionnelles du joueur de rugby.

Le cumul de différents types de données recueillies auprès de divers acteurs (publics, dirigeants, joueurs), a permis de rendre compte des quelques principes expliquant les convergences entre les représentations des clubs chez les spectateurs et le mode de fonctionnement des structures. En effet, tout se passe comme si l'homogénéité ou au contraire l'hétérogénéité des positionnements relevés au niveau des publics autour des thèmes sensibles de la professionnalisation et l'internationalisation (et par extension de la représentativité de l'équipe) se retrouve à la fois dans le discours des joueurs (es) et dirigeants mais également dans le type de socialisation à l'œuvre au sein de chaque club.

Les clubs de basket-ball : internationalisation et réussite sportive

En basket-ball, les équipes paloises et tarbaises proposent ainsi des modèles particulièrement « internationalisés » du « local » (tant au regard des flux des joueurs que des modèles de jeu et d'organisation), ce caractère « international » de la discipline se présentant comme un moyen de promotion d'un espace local se voulant « ouvert », prompt à accueillir et intégrer des acteurs sportifs de nationalités diverses. A ce niveau, la diversité culturelle affichée par les équipes est assimilée à une richesse par les spectateurs (tout en gardant à l'esprit que cette diversité est d'autant plus acceptée que les résultats sportifs des clubs sont en adéquation avec les attentes des spectateurs). En d'autres termes, ce qui dans des contextes sportifs « délicats » peut être fortement contesté (recours à la notion de « perte d'identité », cf. entretien avec Didier Gadou : *on* (les spectateurs) *est plus tolérant quand tout se passe « en famille »*) devient, dans des périodes de réussite sportive, une forme de « qualité morale ».

On retrouve à ce niveau une question théorique centrale du travail. En effet, le processus d'internationalisation des effectifs tout comme « l'adoption » des joueurs étrangers ne constituent pas une caractéristique « en soi » des clubs mais est plutôt le résultat d'une

construction historique rapprochant des périodes sportives « glorieuses » et la présence de joueurs étrangers performants comme le soulignent respectivement Dominique Marchetti (1998) et Christian Bromberger (1995) dans leurs travaux sur le football. Dans le cas de Pau-Orthez, la situation s'avère différente, puisque l'histoire du club est construite autour de figures étrangères marquantes dont les performances sont continuellement en synergie avec celles de vedettes locales.

Comme nous l'avons vu, le processus de localisation, en particulier des joueurs étrangers, joue à ce niveau un rôle décisif dans la perception du statut de l'équipe. En effet, les clubs de basket-ball étudiés accordent un intérêt tout particulier aux démarches (administratives et « affectives ») visant à faciliter l'intégration des étrangers et en somme à leur enseigner comment « être un local quand on est d'ailleurs » pour reprendre les termes d'Appadurai (2001). Dans le cas de clubs tels que l'Elan Béarnais Pau-Orthez, dont la trajectoire historique singulière « fondatrice » de leur « identité » constitue une ressource non négligeable à pérenniser, nous avons vu que cette internationalisation de l'effectif se doit d'être clairement légitimée (maintien de hautes performances) par le biais d'opérations de communication répétées (tâche dont s'acquitte remarquablement le Président Seillant). L'appréciation très positive de la représentativité de l'équipe de basket-ball paloise (pourtant très cosmopolite) par ses spectateurs atteste pour l'instant de la réussite de l'entreprise. Le recours à l'internationalisation, fréquemment critiqué dans les sphères journalistiques ou les instances fédérales, ne semble donc pas rédhibitoire sur le plan identitaire, pour peu que cette stratégie de recrutement se développe dans le respect de l'histoire singulière de l'institution. A ce niveau, de nombreux clubs « historiques » notamment dans le milieu du football au sein desquels les spectateurs ont une force décisionnelle importante (on pense aux « Socios » du Réal de Madrid ou du FC Barcelone par exemple) ont prouvé que la conjugaison entre internationalisation et représentativité de l'équipe était envisageable, étant entendu que la pérennisation du « prestige » du club (la victoire avec un certain « style » ou panache) était bien sûr un élément central dans cette perspective.

On retrouve cette connotation positive du processus d'internationalisation dans le cas du basket-ball féminin tarbais. Cependant, d'autres variables s'agrègent pour façonner un statut différent. Ainsi les particularités de la modalité de pratique professionnelle féminine par rapport à son homologue masculin sont nombreuses (moindre économisation et médiatisation,

état de développement globalement moins avancé par rapport au processus de professionnalisation, rôle « central » de la femme dans le spectacle). Les joueuses restent ou « paraissent » particulièrement « accessibles » (pour reprendre les termes employés par les spectateurs) et semblent cultiver cet aspect en dépit du caractère professionnel de l'activité. En conservant (voire en développant) cette « dimension humaine » de leur spectacle, elles réactivent certaines valeurs « unificatrices » du sport (« amateur »), moins en vue dans le cadre du spectacle sportif masculin, et fédèrent un public désireux de trouver (ou de retrouver) un état d'esprit « perdu ou oublié » dans le spectacle sportif professionnel masculin.

D'un point de vue symbolique, les quelques minutes passées par les joueuses au bord du terrain à échanger avec les spectateurs et l'accès au club house « construisent » cette image du club « ouvert » et convivial, même si ce phénomène est statistiquement peu important. Son « existence » est un élément structurant visible et original par rapport au milieu du basket-ball masculin. Méthodologiquement, cette observation permet de « toucher » les limites des statistiques sans observation de terrain, et légitime d'une certaine manière l'utilisation d'une approche pluridimensionnelle telle que la nôtre.

La question du « corps sexué » dans le spectacle de basket-ball féminin

Le choix d'intégrer une formation féminine dans l'étude revêt un intérêt théorique supplémentaire puisqu'il permet d'aborder la question du « corps sexué » dans le spectacle sportif. En effet, le basket-ball féminin de très haut niveau met en scène des corps féminins « hors normes » assez éloignés des canons de la féminité dominante (caractéristiques morphologiques des joueuses). Dans cette perspective, l'intérêt des spectateurs et spectatrices ne peut être attribué à la « grâce » et à l'érotisation des corps, comme par exemple dans le cas de la gymnastique rythmique et sportive ou de l'athlétisme. Le rapport public/équipe est ici établi en partie sur des « proximités de jeu », des « émotions corporelles ressenties » et non sur un « modèle » corporel socialement dominant que l'on retrouve majoritairement dans l'exploitation publicitaire des femmes sportives (Brocard, 1992, 2000).

Dès lors, il semble que la représentativité du spectacle pour les spectateurs et spectatrices tarbais passe par une certaine adhésion à cette « autre » féminité sportive proposée (et s'ancrant sur des valeurs « masculines » du sport comme on a pu le constater (Theberge,

1995*a*, 1995*b* ; Mennesson, 2005). Ce processus est d'autant plus puissant chez les spectatrices (en particulier pratiquantes ou anciennes pratiquantes de basket-ball) auprès desquelles fonctionnent plus systématiquement les mécanismes identificatoires.

Le rugby palois ou quand la professionnalisation ne se traduit pas par la réussite sportive

Contrairement aux observations formulées pour les équipes de basket-ball, les positionnements concernant l'appréciation de la représentativité du club de rugby à XV palois sont beaucoup plus contrastés. La relative homogénéité en terme de « rapport au club » traduit dans le milieu du basket-ball (féminin et masculin) une intégration des évolutions conjoncturelles de la discipline (professionnalisation et internationalisation accrues) par les spectateurs ; les positionnements plus hétérogènes relevés dans le milieu du rugby expriment les résistances de certains spectateurs à accepter les mutations du club et plus généralement de l'espace rugbystique au plus haut niveau de pratique. Notons que ces résistances se font plus fortes quand les résultats sportifs sont éloignés des attentes des supporters. En effet, la professionnalisation et l'internationalisation de cette discipline historiquement « amateur » et « locale » ne peut se concevoir chez certains spectateurs (les plus réticents ou conservateurs) que dans une logique de performances sportives et de « spectacularisme » accrus. Le manque de résultats depuis plusieurs saisons de la Section Paloise rend donc plus « visible » ces résistances.

Par ailleurs, au-delà des évolutions structurelles et organisationnelles des clubs, la « mue » du spectacle rugbystique engendre une transformation du statut du joueur. Le cas du rugby palois permet de montrer que les débats de conceptions concernant le statut du jeu renvoient à la question du statut de la masculinité pour certaines catégories de spectateurs, dans une période de contestation généralisée du « virilisme » qui conduit les joueurs à redéfinir le statut d'une discipline symbolisant « l'hyper masculinité ». Les « corps de guerriers » parfois dénudés des joueurs emblématiques aujourd'hui médiatisés deviennent souvent des « symboles sexuels » ambigus qui redéfinissent le statut du corps en rugby, en insistant sur sa dimension érotique à côté et peut-être au-delà de sa dimension fonctionnelle « traditionnellement » mise en valeur dans la construction de l'image du rugbyman (le calendrier des « Dieux du Stade », lors de sa première édition en 1998, scandalisa certains

acteurs du monde du rugby avant d'être systématiquement repris depuis par un grand nombre d'équipes, ou encore dans les publicités ou les reportages des magazines « people » mettant en scène des rugbymen). Si le rugby reste un spectacle majoritairement masculin (ce que confirme les chiffres relatifs au club palois), il n'en reste pas moins vrai que la phase de professionnalisation induit bon nombre de « ruptures symboliques » (représentation du corps du rugbyman, éradication progressive des comportements trop « brutaux » ou « chauvins »[18] et des 3ème mi-temps « alcoolisées », baisse du nombre de « locaux » dans les effectifs et accroissement de l'apport étranger, augmentation des mouvements de joueurs…) favorisant une certaine ouverture à un public autrefois peu investi dans le suivi des rencontres. L'évolution de l'iconographie et des slogans utilisés pour les campagnes de promotion du club palois, passant de la symbolique du « combat et de la défense d'un territoire » à celle d'une représentation de la rencontre de rugby comme véritable spectacle « familial » objective d'une certaine manière cette tendance des promoteurs à vouloir en quelque sorte dépasser l'image foncièrement « masculine » du spectacle rugbystique. L'engouement « familial » et intergénérationnel suscité par la rencontre Stade Français / Stade Toulousain au Stade de France (environ 80 000 spectateurs, record d'affluence, toutes disciplines confondues, pour un match de championnat national en France), agrémentée de multiples animations (danseuses, musiques modernes, karaoké géant) va dans le sens de cette « démocratisation », sujette à contestation par ailleurs. En effet, certains acteurs (Cf. encadré 11) s'interrogent sur le sens de cette massification et opèrent une distinction entre les « vrais » supporters et les « faux » (les « vrais », passionnés de la discipline entretiennent une relation intense avec le club, les « faux », selon eux, sont plus attirés par un package (le match comme une « sortie people »). Notons que ce constat fut déjà évoqué dans des travaux « qualitatifs » interrogeant les motivations des supporters (Smith, 2001). Nous sommes donc confrontés à une phase de problématisation nouvelle au cours de laquelle s'affrontent des conceptions entre « anciens » (ou conservateurs) et « modernes » en particulier autour de la crainte de la perte des valeurs originelles de l'activité. On comprend donc à ce niveau que la rivalité entre le Stade Français CASG et bon nombre d'équipes du Sud Ouest n'est pas seulement sportive mais qu'elle

[18] La saison 2005 / 06 du TOP 14 est marquée par la promulgation d'une « charte du respect » exigeant des joueurs un comportement exemplaire sur le terrain et invitant les spectateurs à faire preuve de « sportivité » envers l'équipe adverse (par exemple ne plus conspuer le buteur adverse). Dans le même ordre d'idée, la recrudescence de bagarres générales dans l'élite française en 2005 a soulevé une vague d'indignation parmi les dirigeants des instances fédérales et de la Ligue.

renvoie également aux luttes de définition du statut symbolique du rugby à XV en relation avec ses récentes évolutions aussi bien sur le plan technique qu'économique. *Une fois encore, la situation observée dans le milieu du rugby permet d'insister sur l'idée selon laquelle une caractéristique n'a pas de sens en soi, mais exige une mise en correspondance avec un ensemble de caractéristiques du « système rugby » à un moment donné de son histoire.* L'intérêt de cette discipline est de se situer actuellement dans une période de transformation rapide tant au niveau économique que technique et symbolique (une matrice pour reprendre la terminologie employée par les historiens). Le cas du rugby à XV en France renvoie en ce sens à des processus communs à toutes les évolutions concernant les sports appréhendés comme pratiques culturelles et sociales, quelle que soit la période étudiée (voir par exemple sur le judo, Brousse et Clément, 1996 ; sur l'athlétisme, Defrance, 1989, sur le tennis, Waser, 1989, 1992, 1995). Ainsi, la transformation du statut du « jeu » s'accompagne de mutations structurelles du public (Cf. Stade Français / Stade Toulousain au Stade de France) incluant l'adhésion de « nouveaux » spectateurs et spectatrices, d'un renouvellement des formules de compétition (resserrement de l'élite pour une meilleure qualité de spectacle) et d'une évolution des règles, afin d'accroître à la fois la vitesse du jeu et sa lisibilité (notamment une diminution des phases statiques).

Encadré 11

Commentaires au lendemain du match Stade Français Vs Stade Toulousain au Stade de France

Le sud ouest n'est en ce samedi quasiment plus chez lui. Non, ici c'est Paris. Et nulle part ailleurs. Deux heures avant le coup d'envoi, aux alentours du stade, ce n'est pas la France habituelle du rugby (…) Jessica, lolita parisienne, n'a jamais vu un grand match de rugby. De ce sport, elle ne connaît que les rencontres de son frère (…), de Michalak (jeune « star » du rugby français évoluant à Toulouse), en revanche, elle sait tout par le biais d'internet et des copines. Cinq euros pour le voir sur une pelouse, ça se tient. « Vous croyez que je pourrai le prendre en photo de loin avec mon portable » lâche-t-elle sérieuse.

Plus loin, Marie, Jacques, les parents, Gaétan et Karine, le fils et la fille, un drapeau chacun, viennent vivre un match en famille pour 20 euros. « En plus, on n'est jamais venu au Stade de France. C'est Gaétan qui nous a poussés à venir quand il a entendu NRJ [*radio*] ». De fait, si personne n'ignore tout de même qu'il y a un match de rugby, la tendance constatée dans la plaine de Saint-Denis porte à croire que le public est venu au Stade de France et non au rugby. Une enquête sociologique aurait peut-être pu le démontrer. Parce que le produit a été bien vendu. Pour preuve, alors que le public rugby est (mal) habitué à arriver au dernier moment en tribunes, le stade était au ¾ plein une heure avant le coup d'envoi. Pour l'ambiance. (…) Pour la fête annoncée.

Philippe Lauga, la Dépêche du Midi du 16 octobre 2005. Extraits de l'article « Un produit bien vendu »

L'intérêt d'avoir à la fois travaillé à partir de données émanant des spectateurs mais également des acteurs principaux des clubs (joueurs et dirigeants) permet de renforcer cette idée selon laquelle il se dégage une sorte de consensus autour des représentations véhiculées par les clubs de basket-ball tandis que le milieu du rugby français traverse un période charnière de son histoire qui favorise l'émergence de deux ou plusieurs « communautés de conception » du jeu (les promoteurs du professionnalisme et les « conservateurs ») au sein desquelles l'orientation « professionnelle » (économisation, internationalisation croissante, rationalisation à tous les niveaux) est diversement considérée.

Dans ce cadre, le discours des joueurs et dirigeants permet de fournir des éléments d'objectivation puissants quant au professionnalisme « historique » du basket-ball (masculin et féminin) et au professionnalisme « en voie d'assimilation » du rugby à XV. Au sein de l'espace rugbystique, les positionnements relatifs à la professionnalisation et à la marchandisation mettent en évidence l'instauration progressive d'un schisme entre une génération d'acteurs plus conservatrice et celle socialisée au cours de leur formation dans une conception « professionnelle » de la discipline.

L'usage du terme de « mercenaire » et la manière dont il est interprété dans le milieu, permettent de comprendre comment fonctionne un « marché » dans un espace particulier. Par exemple, son emploi récurrent dans le milieu du rugby confirme cette « lutte de définition » de la « bonne conception » de la pratique. Sa connotation tantôt péjorative, neutre, ou au contraire laudative, illustre le rapport entre le processus de professionnalisation et une histoire disciplinaire spécifique. Il est donc, somme toute, logique que son interprétation s'avère distincte entre un basket-ball précocement professionnel et un rugby en pleine période de professionnalisation.

Le « mercenaire » comme analyseur du système

Dans son essai de classification des acteurs du sport professionnel, Joseph Maguire (1999) utilise le mot « mercenaire » (*mercenaries*) pour caractériser les athlètes « principalement motivés par les gains économiques à court terme » et employés à ce titre comme des « tueurs à gages » (*hired guns*). Au cours des entretiens réalisés avec les différentes catégories d'acteurs (spectateurs, joueurs, dirigeants), il apparaît que ce terme

structure les discours relatifs à la « perception » du métier ainsi qu'à la gestion des carrières professionnelles (31 apparitions sur l'ensemble du corpus). Ce qualificatif est très régulièrement utilisé dans les médias, dans certaines circonstances, pour définir les acteurs inscrits dans l'espace des sports collectifs professionnels. Dans cette perspective, le terme « mercenaire » revêt bien souvent une connotation négative et stigmatise la disparition progressive de l'attachement « affectif » des joueurs(ses) à leurs clubs au profit d'une volonté non dissimulée d'opérer des choix de carrière avec des motivations d'ordre purement économique.

La fréquence d'utilisation de ce terme dans le discours des supporters différencie fortement le rugby à XV du basket-ball dans notre cas. L'idée est ici de constater que ce sont dans les disciplines qui connaissent certaines difficultés dans le processus de professionnalisation que les supporters ont précisément souvent recours à cette terminologie (Chiba, Ebihara & Morino, 2001 ; Falcous & Maguire, 2005). Ce terme objective donc un état de développement d'une discipline à un moment donné, de la même manière que cela put être observé dans des disciplines telles que le cricket en Inde ou le hockey sur glace au Canada (Appadurai, 2001). Dès l'instant où une activité éprouve certaines difficultés à se « professionnaliser », la problématique du « mercenaire » apparaît, stigmatisant des joueurs (ses) (comportements, choix de carrière) incarnant une perspective utilitariste de l'engagement sportif et non une perspective identitaire (et cela aussi bien sur le plan des nations, des régions ou des clubs). Dans le vocabulaire des supporters, ce terme revêt généralement une connotation très péjorative, même si, selon le degré de professionnalisation d'une discipline, cet aspect est à pondérer. En revanche, son emploi s'avère plus « objectif » (ou plus ambiguë) de la part des dirigeants ou même des joueurs, se rapportant à une certaine conception du professionnalisme (le terme « mercenaire » devant parfois s'entendre comme « c'est un grand professionnel »).

Etre un « mercenaire » en basket-ball et en rugby à XV : entre différences « historiques » et rapprochement progressif

Dans le milieu précocement professionnel du basket-ball, bon nombre de joueurs (en particulier les joueurs américains) n'ont jamais éludé le primat de la dimension économique. En ce sens, l'emploi de la terminologie « mercenaire » à l'égard des joueurs et des joueuses de

basket-ball n'est que rarement « mal vécu » par ces derniers, ce qualificatif étant pour ainsi dire intrinsèquement lié à la pratique du basket-ball de haut niveau. En revanche, son acceptation s'avère, pour des raisons historiques et symboliques, beaucoup moins consensuelle dans le milieu du rugby à XV.

Si le recours au mot « mercenaire » ne provoque pas d'indignation dans le cas du Jeu à XIII dont les acteurs ont rapidement adopté le statut de professionnel, la position longtemps controversée du rugby à XV par rapport à la question de la professionnalisation de ses élites a octroyé à ce terme une connotation péjorative.

On comprend d'autant mieux ce phénomène, dans une discipline généralement présentée comme exemplaire en matière d'inscription territoriale en raison, à la fois de son mode de diffusion et d'implantation mais également son mode de recrutement des joueurs. Ainsi, le qualificatif de « mercenaire » dans cet espace au sein duquel l'ethos amateur fut érigé comme élément fondateur de la discipline en valorisant le lien obligatoire entre le joueur et son club (voire par extension la localité), est souvent perçu comme « insultant » car en total décalage avec les représentations dominantes dans le milieu du rugby à XV. A titre d'exemple, on ne manquera pas de rappeler la stigmatisation dont fut victime le Stade Français CASG au début des années 90, à l'occasion des réussites successives d'un effectif composé majoritairement de « mercenaires » dont l'objectif était d'assurer le retour du club dans l'élite à court terme. Ce rapport à cette rationalisation professionnelle se retrouve dans le rejet par les spectateurs de la Section Paloise du club du Stade Français CASG et l'appréciation des clubs « classiques » plus proches de ce qui semble être leur ethos.

Comme cela fut le cas autour de la question du professionnalisme, les appréciations quant à ces joueurs dits « mercenaires » divisent de manière évidente les tenants d'un certain conservatisme et ceux plus enclins à accepter les mutations de la pratique en France. L'entrée progressive du rugby à XV dans le processus de professionnalisation devrait théoriquement modifier le rapport des acteurs du rugby aux joueurs « mercenaires » même si on peut aisément comprendre que l'on renonce difficilement à ce qui a été durant longtemps constitutif de son identité (modification des mécanismes *d'auto-compréhension,* Brubaker, 2001). La problématisation consiste alors à associer le terme de « mercenaire » avec celui de « fidèle » (le mercenaire devient fidèle).

Avec l'instauration du professionnalisme, le terme fait l'objet d'une réappropriation ; il devient un élément de construction de « personnage » et intègre le « capital sportif » du joueur au point de devenir, sur le plan médiatique, un support de communication mais également un facteur d'identification dans la relation joueur / spectateurs (à l'instar des « intimidateurs » en hockey ou basket-ball). A ce niveau, ce qui s'apparentait à un stigmate se transforme en qualité. Tout se passe comme si on assistait à un processus de désactivation affective (ou d'euphémisation) du terme pour lui ôter ce qu'il peut avoir de « violent » (ou péjoratif), le « mercenaire » se rapprochant de la représentation du « bon professionnel ». En fait, la terminologie est reprise pour être intégrée dans un processus de construction identitaire : ainsi, ce qui pourrait paraître péjoratif est en quelque sorte réapproprié et accepté. Par exemple, dans le cas du rugbyman roumain Tincu, le qualificatif de « mercenaire » participe au renforcement de son « capital sportif » (illustrant une certaine valeur et justifiant des stratégies professionnelles). On voit bien à ce niveau comment un stigmate peut être « ré exploité » afin de se muer en caractéristique identitaire. La réappropriation du qualificatif de « mercenaire » devient dès lors un moyen de ne pas se sentir « dominé » par la structure (liberté de choix).

Le milieu du basket-ball est beaucoup plus précis dans ses attentes que celui du rugby à XV en France. En effet, la trajectoire historique de la discipline et l'ancienneté du marché en basket-ball professionnel autorisent des « choix de carrière » hétérogènes (primat de l'aspect économique, extrême mobilité des acteurs) propices à la construction d'une typologie (Cf. tome II annexes). En revanche, au sein d'un marché en pleine construction tel que celui du rugby français, les règles de la concurrence ne sont pas encore complètement établies (règles « implicites »). La définition du « bon professionnel » dans le marché du rugby en gestation reste à éclaircir, ce qui n'est pas le cas dans le marché du basket-ball au sein duquel les droits d'entrée, historiquement construits, s'avèrent actuellement plus stricts (respect des règles de vie des groupes, certaine « traçabilité » des joueurs, exclusion du marché en cas de non respect des règles). Pour résumer, le caractère extrêmement « régulé » du marché du basket-ball induit une exigence en terme de compétence du « professionnel » pour le moment différente de celle du rugby. La focalisation sur le qualificatif de « mercenaire » et ses appréciations souligne le rapprochement évident s'opérant entre les milieux du basket-ball et du rugby et illustre à notre sens de manière éloquente l'état de développement actuel du rugby français et sa marchandisation.

Ainsi, l'opposition très « journalistique » autour de la « caste » (et de la « race ») mise en avant lors de la finale du championnat de France 1998 entre Perpignan et le Stade Français n'est plus d'actualité aujourd'hui ; elle témoignait en réalité d'un état de développement non stabilisé (le remake de cette finale en 2004, en dépit d'une très importante mobilisation du « peuple catalan » ne donna pas lieu aux mêmes commentaires).

Dans les marchés sportifs particulièrement internationalisés, très concurrentiels et par définition instables tels que celui du basket-ball (ou encore celui du football), la détention d'un important « capital sportif » est bien sûr une condition sine qua non, mais pas suffisante du recrutement. Le niveau « comportemental » (respect de « l'histoire du club », intégration au groupe etc.) constitue aussi une exigence. Ainsi, les « mises à l'écart » de certains joueurs aux qualités sportives reconnues traduisent cette situation (on se souvient du « cas Anelka » en football lors de son passage au Réal de Madrid). Dans le marché encore « neuf » du rugby, la valeur sportive reste cependant l'élément primordial à l'occasion des recrutements. En réalité, la notion de « mercenaire » est illustrative des règles du marché et de ses évolutions.

Rugby à XV, Basket-ball et « formes culturelles »

Nous avions dans la problématique évoqué l'idée selon laquelle la « culture rugby » en France s'apparenterait plutôt à une « forme culturelle dure » s'accompagnant « d'un réseau de liens entre valeur, signification et pratique qui sont aussi difficiles à briser qu'à transformer », tandis que la « culture basket » serait plutôt une « forme culturelle douce » qui permet de « séparer assez facilement la performance physique de la signification et de la valeur, et donc de permettre une transformation réussie à chaque niveau » (Appadurai, 2001 : p. 140).
L'exemple du rugby palois et « des » basket-ball palois et tarbais peut illustrer les rapports très différenciés de deux types de « cultures », non pas locales (le rugby et le basket-ball sont des pratiques internationales) mais plutôt appropriées localement, aux conséquences de la mondialisation et de la professionnalisation des spectacles sportifs. Ainsi, plus le spectacle proposé se rapproche d'une « forme culturelle dure », plus il est « local ». En favorisant les confrontations avec des « proches » (les fameux derbys) au sein d'un même espace géographique et culturel (« culture rugby » codée et homogène de par la permanence de valeurs immuables), le monde du rugby entretient une certaine proximité des clubs et des

acteurs (condition propice au développement de la groupalité et de la connexité). Dès lors, la mobilisation des différences est d'autant plus forte, générant, au sein même du milieu, des positionnements extrêmement contrastés autour de certains thèmes (la question de la professionnalisation et de l'internationalisation notamment). Dans ce contexte, on comprend bien que cette « dureté », revendiquée de manière ostentatoire par certains acteurs, s'avère nécessaire au maintien d'un statut (cf. joueurs de rugby dont la notoriété « locale » est un élément d'une notoriété plus large dans le monde du rugby) et représente un enjeu notable.

En basket-ball, si la « question identitaire » se pose parfois historiquement (au moment de la création de Pau-Orthez par exemple), elle n'est jamais traitée de la même manière, ni avec la même intensité dramatique que dans le milieu du rugby.

Les résistances à un certain type de « rationalisation du jeu » et au professionnalisme du monde du rugby illustrent la difficulté de certains acteurs du rugby français (joueurs, spectateurs, dirigeants) à modifier leur rapport au jeu par crainte de « perdre leur identité », expression récurrente et émise sur le mode du « cela va de soi ». Nous avons par exemple montré comment le style de vie rugby palois, historiquement construit, plutôt masculin et différenciateur, avec ses modes de socialisation très « communautaires » participe à la construction des identités individuelles et sociales des adeptes dans un espace à la fois local et social (la majorité sont des hommes issus des classes populaires ou de l'ancienne classe moyenne). Il semble à ce niveau que la mobilisation des différences, pour une majorité des agents, est d'autant plus « dure » que l'inscription territoriale du club est historiquement forte et fondatrice dans l'espace local.

Dans ce cadre, les évolutions conjoncturelles ne sont « acceptables » qu'à la condition d'une préservation (la « dureté ») de certaines valeurs perçues comme fondatrices. Si la professionnalisation met incontestablement en péril des réseaux « historiques » et génère certaines ruptures symboliques, elle ne peut cependant pas s'imposer comme le modèle dominant du rugby actuel sans prendre en considération le « poids » de la dimension symbolique de la discipline. Ainsi par exemple, malgré le « renouvellement » des formes de jeu, les notions de masculinité et de puissance persistent voire sont « magnifiées » par l'univers médiatique.

De la même manière, on retrouve aux postes « médiatiquement clés » du rugby français des figures emblématiques telles que Serge Blanco (Président de la ligue nationale) ou

Jo Maso (manager de l'équipe de France), génies du jeu et garants de la tradition (Blanco, le basque du Biarritz Olympique et Maso, le catalan de Perpignan, deux anciens joueurs qui « n'oublient pas leurs racines ») auprès des puristes. En ce sens, l'évolution du rugby professionnel français le rapproche du modèle proposé par le basket-ball palois conjugant rationalisation et tradition (sentiment d'unité autour de valeurs préservées et de personnalités dépositaires d'un mode de fonctionnement).

Dans ce processus, le club de rugby palois semble en retrait. Comme nous l'avons suggéré, l'instabilité chronique constatée à la fois chez les dirigeants, les cadres techniques et chez les joueurs, les faibles résultats sportifs comme le manque de diversification de son public se traduisent (inéluctablement pourrait-on dire) par des positionnements critiques à l'égard des évolutions conjoncturelles.

Les spectacles sportifs professionnels pour « discuter le local »

Les données permettent donc de renforcer le caractère extrêmement ambigu de la notion « d'identité locale » préalablement évoqué dans la problématique. De la même façon qu'il n'y pas une seule et unique manière d'être catalan ou basque (Gabaston, 1994 ; Garcia, 1998), il existe plusieurs manières d'être palois, tarbais, béarnais ou bigourdan. Ainsi pour reprendre la formule de Marc Abélès, « le local en tant que tel n'existe pas… ce sont les groupes qui produisent leur local dans un contexte historique déterminé, et non la pesanteur d'un territoire qui façonne le groupe tel quel » (Appadurai, 2001, préface : p. 17). En ce sens, la conception plus territorialisée de l'attachement local d'une grande partie des spectateurs du rugby n'est pas « originelle », mais historiquement construite au cours du XXème siècle dans une configuration particulière, comme d'ailleurs celles des spectatrices contemporaines du rugby et du basket-ball.

La notion de « formes culturelles » est certes heuristique à ce niveau d'analyse mais ne règle pas la question des éventuelles « identités locales » pour plusieurs raisons.

Tout d'abord, les résistances au professionnalisme du *rugby du sud ouest de la France* ne sont pas aussi intenses, loin de là, pour tous les clubs de la région, et, cela va de soi, pour les nombreux clubs britanniques en pointe dans le processus de professionnalisation. En d'autres termes, selon les cas, la « culture rugby » fonctionne comme une « forme culturelle »

plus ou moins dure (ou douce). Elle n'est donc pas une entité homogène et cohérente au niveau des « valeurs ». Même si certaines caractéristiques sont toujours présentes, il existe plusieurs « versions disponibles » de la « culture rugby ». La question des rapports entre un sport ou une pratique « emblématique » dans les représentations à la fois « mentales » et « théâtrales » du « local » reste ainsi posée (à ce titre, l'exemple des différentes courses taurines dans le sud de la France - dont certaines modalités, comme la corrida avec mise à mort, à la fois revendiquée par certains « groupes » comme « un patrimoine local constitutif de l'identité » et farouchement combattue par d'autres - est particulièrement révélateur).

Par ailleurs, comme de nombreux travaux antérieurs le montrent, nous avons suggéré que le statut des sports et des spectacles sportifs dans le sentiment d'appartenance locale ou de « groupalité » local varie selon les positions sociales des acteurs, le « local » et le « social » étant ici intimement liés. Par exemple, pour les supporters des deux clubs de football de Turin, la Juventus et le Torino, les positions sociales des spectateurs et supporters expliquent non seulement le soutien apporté à une des deux équipes, mais le type de soutien et l'intensité des rapports « émotionnels » avec l'équipe (Bromberger & Al., 1987). Cette dernière observation renvoie à la question de la construction des « habitus » et des « styles » de vie, dans les perspectives développées par la sociologie de la socialisation.

Le processus d'individuation consiste à construire et élaborer en permanence des « différences dans la différence » en générant ainsi du changement, y compris dans les manières de supporter une même équipe en fonction des appartenances et des trajectoires individuelles. Il implique, plus globalement au niveau des consommations culturelles, un phénomène de « multi pratiques » (et donc de « multi spectacles ») et de nouvelles formes d'adhésion plus « ouvertes » à la mixité au sens général du terme (au niveau du genre et au niveau social).

Nous avons tenté de mettre en évidence dans ce travail, en s'appuyant sur un des vecteurs les plus contemporains de la construction de « l'identité locale », à savoir les spectacles sportifs, que cette thématique ne pouvait être abordée qu'à l'aide d'approches théoriques et de concepts précis appliqués à un objet également bien circonscrit. En effet, admettre que « l'identité locale » est un processus en construction perpétuelle ne suffit pas à résoudre la question des objets étudiés et des problématiques utilisées. Le terme « d'identité locale », à l'instar des notions de « nature », de « culture » ou encore de « groupes » est une de ces prénotions caractérisées par leur ambiguïté sémantique et conceptuelle. Cependant, même

s'il n'existe pas de théories de l'identité dans le domaine des sciences sociales, ni de théories du local, et à plus forte raison de théories de « l'identité locale », il reste que cette question est *étudiable*, en creux en quelque sorte, à condition de la situer dans l'espace des problématiques de la sociologie de la culture ou de l'anthropologie sociale (pour les sociologues), en considérant pour notre part que le sport, objet longtemps considéré comme mineur par les sciences sociales est un formidable analyseur du social.

La construction de « l'identité locale » dans le domaine des cultures sportives obéit aux mêmes processus à l'oeuvre dans les autres domaines culturels, même si la rationalisation technique qu'impose le sport moderne entraîne une certaine homogénéisation (on parle néanmoins du « jeu à la nantaise » en football, du « style toulousain » en rugby). Sur le plan local, nous avons évoqué l'existence de styles de jeu locaux différents, un peu comme dans le domaine des écoles de danses ou de musiques traditionnelles. Ce niveau d'analyse, loin d'être anecdotique, montre comment ce qui relève du « subjectif » s'objective dans des pratiques apparemment « rationnelles » et performatives en illustrant parfaitement la « perspective constructiviste » (ou phénoménologique) de la sociologie de la culture et de l'anthropologie sociale, de Marcel Mauss à Pierre Bourdieu. La perspective « constructiviste », très souvent évoquée de nos jours, ne suffit pas à expliquer pourquoi des sujets placés dans la même configuration locale vont « construire » différemment le sens de l'assistance au spectacle sportif. Le recours aux concepts intermédiaires de stratégie, d'habitus, de systèmes de dispositions, c'est-à-dire à la sociologie de la socialisation ou des dispositions (Lahire, 2002) est à notre sens indispensable. Cette orientation théorique offre des perspectives de recherche particulièrement intéressantes. Si certains entretiens réalisés dans le cadre de ce travail ont permis de s'inscrire partiellement dans ce type de démarche (en particulier certains entretiens avec des joueurs et joueuses étrangères) et de faire émerger certaines congruences entre les « carrières » des joueurs et le mode de fonctionnement des clubs étudiés, cette posture méthodologique mériterait d'être systématisée (réalisation d'entretiens « biographiques »). En ce sens, même si elle est loin d'être dénuée de contraintes méthodologiques (liées à la « nature » de la population des joueurs et à leur « indisponibilité » chronique), cette orientation constitue notre priorité dans les années à venir.

LISTE DES TABLEAUX, CARTES ET FIGURES

Les Tableaux

Tableau 1 : Quelques audiences « records » pour le sport français

Tableau 2 : Les dépenses des ménages français en spectacles sportifs en 1995
Tableau 3 : Pratiques sportives et télévision en France
Tableau 4 : Comparatif basket-ball professionnel masculin et féminin en France (2003/2004)

Tableau 5 : Spectateurs et téléspectateurs de la Coupe du Monde de Rugby depuis sa création
Tableau 6 : Les audiences du basket-ball sur France Télévisions (France 3) en 2002
Tableau 7 : Les audiences du rugby en 2002/03
Tableau 8 : les contrats télévisuels des championnats de France de basket-ball, rugby et football
Tableau 9 : Spectateurs et taux de pratique sportive
Tableau 10 : Spectateurs et pratiques sportives « fédérales »
Tableau 11 : le « rapport au sport » des spectateurs
Tableau 12 : Spectateurs et assistance aux spectacles sportifs « locaux »
Tableau 13 : Spectateurs et « rapport à la discipline suivie »
Tableau 14 : Les lectures « sportives » des spectateurs (en % de citations)
Tableau 15 : Les entraîneurs de l'Elan sous l'ère paloise
Tableau 16 : Les 5 plus importantes affluences de la Pro A en 2003

Les Cartes

Carte 1 : Le rugby en France
Carte 2 : Localisation de l'aire géographique « support » de l'étude
Carte 3 : La diffusion « régionale » du rugby dans le monde

Les Figures

Figure 1 : Comparatif des budgets moyens des clubs et des chiffres d'affaires global des élites (football, basket-ball, rugby)

Figure 2 : La couverture télévisuelle de la Pro A (basket-ball) depuis 1994/95 (en nombre de matchs)
Figure 3 : L'évolution des audiences du basket sur France Télévisions

Figure 4 : Diffusion des magazines de basket en France (projection)

Figure 5 : Répartition sexuelle des spectateurs

Figure 6 : Répartition des spectateurs selon les catégories socioprofessionnelles

Figure 7 : Le recrutement géographique des spectateurs

Figure 8 : Répartition des spectateurs par classes d'âge
Figure 9 : le niveau d'étude des spectateurs
Figure 10 : Spectateurs et pratiques sportives « annexes » (hors discipline suivie)
Figure 11 : Le rapport des pères au spectacle suivi
Figure 12 : Spectateurs et lectures « non sportives »
Figure 13 : Spectateurs et associationnisme « non sportif »
Figure 14 : Spectateurs et assistance aux spectacles « non sportifs »
Figure 15 : Usage du dialecte local selon l'âge et le sexe des spectateurs
Figure 16: Usage de l'anglais selon l'âge et le sexe des spectateurs
Figure 17 : la proximité « directe » entre spectateurs et joueurs (ses)
Figure 18 : Les spectateurs et le processus d'internationalisation
Figure 19 : Spectateurs et positionnement à l'égard des formations concurrentes
Figure 20 : L'âge des spectateurs et « rapport » à l'internationalisation
Figure 21 : Le sexe des spectateurs et le « rapport » à l'internationalisation
Figure 22 : Spectateurs et représentativité locale des équipes
Figure 23 : L'appréciation de la représentativité selon le sexe et l'âge des spectateurs
Figure 24 : Spectateurs et « joueurs symboles »
Figure 25 : Quels sont les termes qui selon les spectateurs qualifient le mieux le club suivi
Figure 26 : Le « triptyque de la réussite » pour l'Élan Béarnais

---

L'iconographie

Image 1 : Pierre Seillant, un rôle « central » objectivé
Image 2 : Le « Hall of Fame » dans le couloir du Palais des Sports (mini-musée)
Image 3 : dans le couloir-musée de l'Élan, l'éloge des joueurs « fidèles »
Image 4 : Le club-house : le professionnalisme « objectivé »
Image 5 : Joueurs et spectateurs (ici les joueurs américains Winslow et Mc Rae)
Images 6 et 7 : De la Moutète d'Orthez… au Palais des Sports de Pau (vues extérieures)
Images 8 et 9 : De la Moutète d'Orthez… au Palais des Sports de Pau (vues intérieures)
Image 10 : Les « territoires » dans le Palais des Sports de Pau
Image 11 : Le maintien de joueurs « locaux » : un élément de communication

Image 12 : Diaw et Piétrus, des exemples de réussite
Image 13 : Campagne 2001 / 02 (Didier Gadou)
Image 14 : Campagne 2002 / 03, le mélange des générations
Image 15 : Campagne 2003 / 04, un rappel de la domination du club
Image 16 : Le stade de la Croix du Prince à la veille de la première guerre
Image 17 : Le stade de la Croix du Prince aujourd'hui
Image 18 : Vue extérieure du Stade du Hameau
Image 19 : Vue intérieure du Stade du Hameau
Image 20 : Les « territoires » du Stade du Hameau
Image 21 : L'image de Philippe Carbonneau comme support de la communication
Images 22 et 23 : Le combat et la défense d'un territoire, réactiver les caractéristiques du spectacle
Images 24 et 25 : Le combat et la « groupalité »
Images 26 et 27 : Le rugby comme élément de la « culture locale »
Image 28 : Le rugby professionnel : un spectacle « familial »
Image 29 : Vue intérieure de la salle du TGB (Quai de l'Adour)
Image 30: Vue extérieure de la salle du TGB (Quai de l'Adour)
Image 31: les joueuses de basket-ball, du « collectif statique » au « collectif en action »
Image 32: la boutique des Verts et Blancs

BIBLIOGRAPHIE

* Incluant également les références citées en annexes

Alliez, J., Bachoué, L., Bouscayrol, P. & M-J., Jauréguy, C., Lévèque, G. (2001). *Un siècle en Vert et Blanc*, Pau, Regards.

Amstrong, E-G. (2001). Michael Jordan and his Uniform Number, in D.L. Andrews, *Michael Jordan inc. Corporate Sport, Media Culture, and Late Modern America*, New-York, Suny Series on Sport, Culture and Social Relations, 15-33.

Andrews, D. (1996). The Fact of Michael Jordan's Blackness: Excavating a Floating Racial Signifier, *Sociology of Sport Journal*, 13, 125-158.

Andrews, D. (1997). The (trans)national basketball association: American commodity-sign culture and global-local conjuncturalism, in Cvetkovich, A. & Kellner, D. (eds), *Articulating the Global and the Local: globalization and Cultural Studies*. Westview press: Boulder, Colo., 72-101.

Andrews, D. (2001). *Michael Jordan, inc. Corporate sport, Media culture and late modern America*, New-York, Suny Series on Sport, Culture and Social Relations.

Anresma, D. & C. Compte. (2000). Impact de l'écriture télévisuelle dans les retransmissions de basket-ball, in Gabaston, P. & Leconte, B, *Sports et Télévision*, Regards Croisés, L'Harmattan, 305-323.

Appadurai, A. (1990). Disjuncture and difference in the global cultural economy, in M. Featherstone, *Global culture: Nationalism, Globalization, and Modernity*, London, Sage, 295-310.

Appadurai A. (2001). *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Paris, Payot.

Aubel, O. (2004). Les effets locaux de la marchandisation du spectacle sportif : l'exemple de l'escalade libre en France, *Loisir et Société -Society and Leasure*, 27 (1).

Augustin, J.-P. & Garrigou, A. (1985). *Le rugby démêlé. Essai sur les associations sportives, le pouvoir et les notables*, Bordeaux, Le Mascaret.

Augustin, J-P. (1988). Les patronages catholiques dans l'espace français de 1914 à 1985, in Cholvy, G. *Le patronage, gettho ou vivier ?* Paris, Nouvelle Cité, 91-106.

Augustin, J-P. (1992). Les espaces des sports collectifs : l'exemple du département des Landes. *Mappemonde*, 29-31.

Augustin, J-P. (1994). *Sport, Géographie et Aménagement*, Paris, Nathan.

Augustin, J.-P. & Bodis, J-P. (1994). *Rugby en Aquitaine. Histoire d'une rencontre*, Bordeaux, Aubéron.

Augustin, J-P. & Malaurie, C. (1997). Le territoire-monde du surf. Diffusion, médias et énonciation, *Géographie et Cultures*, 21, 119-130.

Augustin, J-P. (2003). Le basket en Chalosse, l'exemple d'une territorialisation sportive, in Archambault, F., Artiaga, L. & Frey, P-Y. *L'Aventure des Grands Hommes : étude sur l'histoire du basket-ball*, Limoges, Pulim, 128-140.

Axthelm, P. (1970). *The city game: Basketball from the Garden to the playgrounds*, New-York, Harpers Magazine Press.

Bale, J. & Maguire, J. (1994). *The Global Sports Arena: athletic talent migration in an interdependent world*, London, Franck Cass.

Baudelot, C. & Establet, R. (1998), *Allez les filles !* Paris, Seuil.

Bayle, E. (2000). La dynamique du processus de professionnalisation des sports collectives: les cas du football, du basket-ball et du rugby, *STAPS*, 52, 36-60.

Becker, H. (1985). *Outsiders. Étude de la sociologie de la déviance*. Paris, A-M. Métailié, (1ère éd. 1963, Outsiders).

Berger, P. & Luckmann, T. (1989). *La construction sociale de la réalité*. Paris, Méridiens Klincksieck (1ère éd. 1966, The social construction of reality).

Bobille, B. (2005). Les mobilisations de l'avant-garde littéraire française en mai 1968, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 158, 31-53.

Bodis, J.-P. (1987). *Histoire mondiale du rugby*, Toulouse, Privat.

Bolotny, F. (2000). Economie politique du rugby professionnel, *Revue économique et juridique du sport*, 53-54.

Bolotny, F. (2002). Les clubs de football. Quel modèle économique pour le football français ? *Eurostaf*, d'après les travaux de Vladimir Andreff, septembre 2002.

Bolotny, F. (2003). Basket et télévision : une impossible histoire d'amour ? in Archambault, F., Artiaga, L. & Frey, P-Y. *L'Aventure des Grands Hommes : étude sur l'histoire du basket-ball*, Limoges, Pulim, 227-251.

Boltanski, L. (1982). *Les cadres*. Paris, Minuit.

Bosc, G. (1999). *Une histoire du basket Français. Tome 1 (1893-1966)*, Fédération Française de basket-ball /éditions presses du Louvre.

Bosc, G. (2002). *Une histoire du basket Français. Tome 2 (1966-1990) et Tome 3 (1990-2002)*, Fédération Française de basket-ball /éditions presses du Louvre.

Bosc, G. (2003). L'apparition du basket en France (et en Europe) à la fin du XIX ème siècle, in Archambault, F., Artiaga, L. & Frey, P-Y, *L'Aventure des Grands Hommes : étude sur l'histoire du basket-ball*, Limoges, Pulim,.45-64.

Bouet, M. (1968). *Signification du sport*, Éditions Universitaires.

Bourdieu, P & Boltanski, L. (1975). Le fétichisme de la langue, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 4, 3-31.

Bourdieu, P. (1966). *L'amour de l'art*. Paris, Minuit.

Bourdieu, P. (1979). *La Distinction*. Paris, Minuit.

Bourdieu, P. (1980*a*). L'identité et la représentation : éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 35, novembre.

Bourdieu, P. (1980*b*). *Le sens pratique*, Paris, Minuit.

Bourdieu, P. (1980*c*). *Questions de Sociologie*, Paris. Minuit.

Bourdieu, P. (1982). *Ce que parler veut dire*. Paris, Fayard.

Bourdieu, P. (1984). *Homo academicus*, Paris, Minuit.

Bourdieu, P. (1994). *Les Règles de l'Art*, Paris, Le Seuil.

Bourdieu, P. (2000). *Les structures sociales de l'économie*, Paris, Seuil.

Bourdieu, P. (2002). *Le bal des célibataires : crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Seuil.

Bourdieu, P. (2001). Science de la Science et réflexivité. Cours du Collège de France 2000-2001, Paris, éd. Raisons d'agir.

Bourg, J-F. (2003). La NBA et le modèle sportif européen : approche comparée, in Archambault, F., Artiaga, L. & Frey, P-Y. *L'Aventure des Grands Hommes : étude sur l'histoire du basket-ball*, Limoges, Pulim, 253-267.

Bourgeois, N. et Whitson, D. (1995). Le sport, les médias et la marchandisation des identités, *Sociologies et Sociétés*, 27 (1), 151-163.

Bouscayrol, P & M-J. (1999). *Section Paloise*, Pau, Regards.

Boyd, T. (1997). The day the niggaz took over: basket-ball, commodity culture, and black masculinity, in Baker, A. & Boyd, T. (eds), *Out of bounds: Sport, media and the politics of identity*, Bloomington, Indiana University Press, 123-142.

Brocard, C. (1992). L'image de la femme sportive dans la publicité, *Revue STAPS*, 83-97.

Brocard, C. (2000). Performances sportives et différenciations sexuelles dans les commentaires journalistiques : l'exemple des championnats du monde d'athlétisme. *Regards Sociologiques*, 20.

Brohm, J-M. (1976). *Sociologie Politique du Sport*, Paris, Delarque.

Bromberger, C., Hayot, A. & Mariottini, J-M. (1987). Allez l'OM ! Forza Juve! La passion pour le football à Marseille et à Turin, *Terrain*, 8, 8-41.

Bromberger, C. (1995). *Le match de football. Ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, MSH.

Bromberger, C. (2000). Le sport et ses publics, in Arnaud, P. *Le sport en France : une approche politique, économique et sociale,* Paris, éditions la Documentation Française, 97-114.

Brousse M. & Clément J-P. (1996). Le judo en France. Evolution de la méthode japonaise. In Terret, T., *Histoire de sports*, Paris, l'Harmattan, 135-158.

Brubaker, R. (2001). Au-delà de « l'identité », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 139, 66-85.

Bryman, A. (1999). The Disneyization of Society, *The Sociological Review*, 47(1), 25-47.

Bryson, L. (1990). Challenges to Male Hegemony in Sport, in M. Messner & D. Sabo (eds), *Sport, Men, and the Gender Order: Critical Feminist Perspectives*, 173-184, Champaign (ill), Human Kinetics press.

Calhoun, D-W. (1987). *Sport, Culture and Personnality*. Champaign, IL: Human Kinetics.

Callède, J-P. (1985). La sociabilité sportive. Intégration sociale et expression identitaire, *Ethnologie française*, 15 (4), 327-343.

Callède, J-P & Dané, M. (1991). *Sociologie des politiques sportives locales. Trente ans d'action sportive à Bègles 1959-1989,* publications MSHA, n°158, Bordeaux.

Chadefaux, M. (1988), Les spectateurs palois, in Duboscq P. et al. *Le rugby et ses territoires*, Toulouse, Cahiers du GRECO, 1988.

Chaix, P. (2003). *Analyse Economique du Rugby professionnel en France*, Thèse de doctorat en sciences économiques, Université de Grenoble.

Chantelat, P., (textes réunis et présentés par), (2001). *La professionnalisation des organisations sportives. Nouveaux enjeux, nouveaux débats*, Paris, L'Harmattan.

Charle, C. (1990), *Naissance des intellectuels*, Paris, Minuit.

Charlot, V. & Clément, J.P. (2004). Le mondial et le local. Basket-ball et rugby à 15 professionnels à Pau : analyse comparative des publics de spectateurs, *Loisir et Société - Society and Leasure*, 27 (1), 70-89.

Charlot, V. (2005). L'Elan Béarnais Pau-Orthez, un exemple de continuité identitaire, In Bouchet, P. et Sobry, C. *Management et Marketing du sport : du local au global*, Presses Universitaires du Septentrion, 87-108.

Chiba, N., Ebihara, O. & Morino, S. (2001). Globalization, Naturalization and Identity: the case of borderless elite athletes in Japan, *International Review For the Sociology of Sport*, 36(2), 203-221.

Clément, J-P. (1981). La force, la souplesse et l'harmonie. Etude comparative de trois sports de combat (lutte, judo, aïkido), in Pociello C., *Sport et Société, approche socioculturelle des pratiques*, Paris, Vigot, 285-302.

Clément, J-P. (1985). *Etude comparative de trois disciplines de combat et de leurs usages sociaux*, Thèse de sociologie, Paris V.

Clément, J-P & Defrance, J. (1987). L'évolution du sport : Structure et Conjoncture, *Sports et changements sociaux*, Bordeaux, MSHA, 249-257.

Clément, J-P. , Defrance, J. & Pociello, C. (1994). *Sport et Pouvoirs au 20ème siècle*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.

Clément, J-P. (1995). Contributions of the Sociology of Pierre Bourdieu to the sociology of sport, *Sociology of Sport Journal*, 12(2), 147-157.

Clément, J-P. (2001). Les arts martiaux et la société française : sociologie historique de l'implantation du jûdô et de l'aikidô, *Daruma, revue d'études japonaises*, 8-9, Editions Philippe Picquier, 175-198.

Clément, J-P. & Dubertrand, L. (2004). La féminisation des « sauts » béarnais : « transgressions culturelles » et processus de légitimation dans un espace social, in *Dispositions et pratiques sportives*, Paris, L'Harmattan, 83-98.

Cole, C-L. & Andrews, D-L. (1996). Look – it's NBA Showtime !: vision of race in the popular imaginary, *Cultural Studies*, 1, 141-181.

Collins, T. (1998). *Rugby's Great split, class, culture and the origins of Rugby League Football*, Londres, Cass.

Corneloup, J. (1993). *Escalade et Société. Contribution à l'analyse du système, du communicationnel et du social*, Thèse de doctorat STAPS, Université Paris XI.

Crozier, M. & Friedberg, E. (1977). *L'acteur et le système*, Paris, Editions du Seuil.

Darbon, S. (1995). *Rugby, mode de vie. Ethnographie d'un club : Saint Vincent de Tyrosse*, Paris, J-M. Place.

Darbon, S. (1997). La « grande famille » du rugby, *Communications*, 65, 49-57.

Darbon, S (dir). (1999). *Rugby d'ici, une manière d'être au monde*, Paris, Autrement.

Defrance, J. (1989). Un schisme sportif, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, n°79, 76-91.

Defrance, J. (1995). *Sociologie du Sport*, Paris, la Découverte.

Demazière, D. & Dubar, C. (1997). *Analyser les entretiens biographiques*, Paris, Nathan.

Desbordes, M., Ohl F. & Tribou, G. (1999). *Marketing du sport*, Paris, Economica.

Dobry, M. (1986). *Sociologie des crises politiques*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.

Donnelly, P. (1996). The Local and the Global: Globalization in the Sociology of Sport, *Journal of Sport and Social Issues*, 20, 239-257.

Donnelly, P. & Harvey, J. (1999). Class and Gender. Intersections in sport and physical activity, in P. White and K. Youngs (eds), *Sport and gender in Canada*, Toronto, Oxford University Press.

Donnat, O. (1998). *Les Pratiques Culturelles des Français, enquête 1997*, Paris, La Documentation française.

Dubar, C. (1998). *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles*. Paris, Editions Armand Colin, 2ème édition revue.

Duke, V. (1994). The flood from the East ? Perestroika and the Migration of Sports Talent from Eastern Europe, in Bale, J. and Maguire, J. (eds), *The Global Sport Arena: Athletic Talent Migration in an Interdependant World*, London, Franck Cass.

Dunning, E. & Sheard, K. (1989). La séparation des deux rugbys, in *L'espace des sports. Actes de la recherche en sciences sociales*, 79, 92-107.

Duret, P., Trabal, P. (2001). *Le sport et ses affaires*, Paris, Métailié.

Elias, N. (1981). *Histoire de la violence*, Paris, Robert Laffont.

Elias, N. (1986). *The Quest for Excitment, Sport and Leisure in the civilizing process*, London, Basil Blackwell.

Elias, N. & Dunning E. (1994). *Sport et civilisation. La violence maîtrisée*, Paris, Fayard.

Escot, R. (1996). *Rugby Pro- Histoires secrètes*, Paris, Solar.

Falcous, M. & Maguire, J. (2005). Globetrotters and Local Heroes? Labor Migration, Basketball, and Local Identities, *Sociology of Sport Journal*, 22, 133-157.

Fassolette, R. (1996). *Histoire politique du conflit des deux rugbys en France*, Mémoire pour le diplôme de l'INSEP, Paris.

Fleuriel, S. (1997). Formes de résistance à l'emprise économique sur le sport : un esprit « national » face au marché mondial. Le cas du rugby Français, *Lendemains*, 88, 27-38.

Fleuriel, S. (2000). Le rugby d'élite Français et le marché professionnel : d'une coupe du monde à l'autre (1995-1999), in Raspaud, M. (dir), *Actes du 3ème congrès annuel de la Société Française de Management du Sport* (Lille, 9-11 décembre 1999).

Foucault, M. (1975). *Surveiller et Punir*, Paris. Gallimard.

Gantz, W. & Wenner, L. (1995). Fanship and the television sports viewing experience, *Sociology of Sport Journal*, 12, 56-74.

Gabaston, A. (1994), *Nations Basques, peuple mythique, aventure universelle*, Paris, Autrement, hors série n°75.

Garcia, M-C. (1998). *L'identité Catalane : Analyse du processus de production de l'identité nationale en Catalogne*, Paris, L'Harmattan.

Giddens, A. (1990). *The Consequences of Modernity*, Cambridge, Polity Press.

Giddens, A. (1991). *Modernity and Self Identity*, Cambridge, Polity Press.

Giulianotti, R. (2002). Supporters, followers, fans and flaneurs. A taxonomy of spectators identities in world football, *Journal of Sport and Social Issues*, 26 (1), 27-46.

Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*, Paris, éditions Minuit.

Goffman, E. (1979). *Asiles, étude sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*. (1ère édition 1968), Traduction Liliane et Claude Lainé, coll. Le Sens Commun, Paris, Editions de Minuit.

Grossberg, L. (1992). Is there a fan in the house? The affective sensibility of fandom. In Lewis, L. (eds), *Adoring audience: Fan culture and Popular media*, New-York, Routledge, 208-236.

Gudmundur, K- M. (2001). The internationalization of sports: the case of Iceland, *International Review for the Sociology of Sport*, 36(1), 59-69.

Hannerz, U. (1990). Cosmopolitans and locals in world culture, *Theory, Culture and Society*, 7, 237-51.

Harvey, J. & Houle, F. (1994). Sport, World economy, Global culture, and new social movments, *Sociology of Sport Journal*, 11, 337-355.

Héran, F. (1988 a). Un monde sélectif : les associations, *Economie et Statistiques*, INSEE, 208, 17-32.

Héran, F. (1988 b). Au cœur du réseau associatif : les multi-adhérents, *Economie et Statistique*s, INSEE, 208, 36-44.

Heinich, N. (1997). *La sociologie de Norbert Elias*, Paris, La Découverte, coll. Repères.

Hughes, E-C. (1996), *Le regard sociologique*, Paris, Editions de l'EHESS.

Hughes, G. (2004). Managing Blacks Guys: Representation, Corporate Culture, and the NBA, *Sociology of Sport Journal*, 21, 163-184.

Jackson, S. & Andrews, D. (1999*a*). The globalist of them all: the “everywhere man” Michael Jordan and American Popular culture in postcolonial New Zealand, in Sands, R-R. *Anthropology, Sport and Culture*, London, Bergin and Garvey.

Jackson, S. & Andrews, D-L. (1999*b*). Between and Beyond the Global and the Local: American Popular Sporting Culture in New-Zealand, *International Review for the Sociology of Sport*, 34(1), 31-42.

Jary, D. (1999). The McDonaldization of Sport and Leisure. in Smart, B. (dir), *Resisting McDonaldization*. Londres, Sage, 116-134.

Kane, M-J. & Buysse, J-A. (2005). Intercollegiate Media Guides as Contested Terrain : A Longitudinal Analysis, *Sociology of Sport Journal*, 22, 214-238.

Kellner, D. (2001). The Sports Spectacle, Michael Jordan, and Nike: Unholy Alliance in Andrews, D-L., *Michael Jordan inc : Corporate Sport, Media Culture, and Late Modern America*, New-York, SUNY, 37-65.

Kidd, B. (1991). How do you find a voice in the « new order »? A commentary on Americanization, *Sociology of Sport Journal*, 8, 178-184.

Klein, A. (1991). Sport and culture as contested terrain: americanization of Carribean, *Sociology of Sport Journal*, 8, 69-85.

Lahire, B. (dir) (1998). *L’homme pluriel. Les ressorts de l’action*, Paris, Nathan, essais et recherches.

Lahire, B. (2002). *Portraits sociologiques : dispositions et variations individuelles*, Paris, Nathan Université.

Lebaron, F. (2004). Les modèles économiques face à l’économisme, in Pinto L., Sapiro G., Champagne P., *Pierre Bourdieu, sociologue*, Paris, Fayard, 117-132.

Lecocq, G. (2005). Lorsque le rugby professionnel tente de se mondialiser, le rugby des terroirs va-t-il disparaître ? In Bouchet, P. et Sobry, C, *Management et Marketing du sport : du local au global*, Presses Universitaires du Septentrion, 67-84.

Lenoir, R. (2004). Espace social et classes sociales, in Pinto L., Sapiro G., Champagne P. *Pierre Bourdieu, sociologue*, Paris, Fayard, 133-160.

Lestrelin, L. & Basson, J-C. (2004). Le supportérisme à distance, *Dispositions et Pratiques Sportives* (collectif), Paris, L’Harmattan, 331-344.

Leseuleuc, E. (de) (2000). *Usages de la violence symbolique et appropriation territoriale dans les pratiques physiques. L'exemple de l'escalade à Claret*, Revue STAPS, 51, 81-91.

Lopes, J.S.L. & Maresca, S. (1989). La disparition de la joie du peuple. Notes sur la mort d'un joueur brésilien, *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, 79, 21-36.

Louveau, C. (1996). Sport masculin/Sport féminin : intérêts et apports de l'analyse couplée, in Arnaud, P. & Terret, T, *Histoire du sport au féminin*, tome 2. Paris, L'Harmattan, 257-269.

Lule, J. (1995). The rape of Mike Tyson: races, the press and symbolic types, *Critical Studies in Mass Communication*, 12, 176-195.

Maguire, J. (1994). Sport, identity politics and globalization: Diminishing Contrasts and Increasing Varieties, *Sociology of Sport Journal*, 11, 398-427.

Maguire, J. (1999). *Global Sport. Identities, Societies, Civilizations*, Cambridge, Polity Press.

Maguire, J. & Pearton, R. (2000). The impact of labour migration on the identification, selection and development of European soccer players, *Journal of Sport Sciences*, 18 (9).

Marchetti, D. (1998). Le football saisi par les médias, *Société et représentations*, 7, 309-331.

Maurani, M. (1998), *Les nouvelles frontières de l'inégalité, hommes et femmes sur le marché du travail*, Paris, La Découverte.

Mauss, M. (1925), Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques, *Sociologie et Anthropologie*, 143-277.

Mehus, I. (2005). Distinction through sport consumption: spectators of soccer, basketball and ski jumping, *International Review for the Sociology of Sport*, 40 (3), 321-333.

Mennesson, C. (2000). Hard Women and Soft Women: the Social Construction of Identities among Female Boxers, *International Review for the Sociology of Sport*, 35(1), 21-33.

Mennesson, C. & Sorignet, P-E. (2004). Les figures de l'immigré dans les articles sportifs de la presse régionale, in Société de Sociologie du Sport de Langue Française, *Dispositions et Pratiques sportives*, L'Harmattan, 109-123.

Mennesson, C. (2005). Les « formes identitaires sexuées » des femmes investies dans des sports « masculins », *Sciences et Motricité*, 2005 (1), 63-90.

Mennesson, C. (2005). *Etre femme dans le monde des hommes. Socialisation sportive et construction du genre*, Paris, L'Harmattan.

Mercure, D. (2001). La mondialisation : un phénomène pluriel, in Mercure, D. (dir), *Une société-monde ? Les dynamiques sociales de la Mondialisation*, Presses Universitaires de Laval, De Boeck.

Merle, S. (2005). Saint Étienne : l'image de marque d'une ville par le sport, in Sobry,C. (dir), *Management et Marketing du Sport, du local au global*, Presses Universitaires du Septentrion, 143-163.

Messner, M. (1988). Sport and male domination: The female athlete as contested terrain, *Sociology of Sport Journal*, 5, 197-211.

Messner, M. (1992), *Power at play*, Boston, Beacon Press.

Mignon, P. (1998*a*), *La passion du football*, Paris, Odile Jacob.

Mignon, P. (1998*b*), Supporters ultras et hooligans dans les stades de football, *Communications*, 67, 45-58.

Mignon, P. & Truchot, G. (2001), *Les pratiques sportives en France*, Paris, Ministère des sports et Insep.

Mitrano, J-R. (1999). The Sudden Death of hockey in Hartford: Sports Fans and Franchise Relocation, *Sociology of Sport Journal*, 16, 134-154.

Mossuz-Lavau, J. (1998). *Femmes et hommes pour la parité*, Presses de la fondation des Sciences Politiques.

Nier, O. (1998). *Professionnalisation du rugby et stratégies de clubs de l'élite Européenne*, Thèse d'état non publiée, Lyon 1.

Noiriel, G. (1992). *Population, immigration et identité culturelle en France*, Paris, Hachette.

Novak, M. (1976). *The joy of sports: end zones, bases, baskets, balls, and the consecration of the American spirit*, New-York, Basic Books.

Pautot, M. (2003). *Le Sport Spectacle. Questions Contemporaines*, Paris, L'Harmattan.

Pech, R. & Thomas, J. (1986). La naissance du rugby populaire à Toulouse. In P. Arnaud et J. Camy (dir), *La naissance du mouvement associatif en France*, Lyon, Presses Universitaires de Lyon.

Pells, R. (1993). American Culture Abroad, the American Experience since 1945. In Portes, J. (dir), *L'Amérique comme modèle, l'Amérique sans modèle*. Lille, Presses Universitaires de Lille, coll. Travaux et Recherches, 175-192.

Plas, P. (2003). Le basket et les patronages à Limoges. in Archambault, F. , Artiaga, L. & Frey, P-Y. *L'Aventure des Grands Hommes : étude sur l'histoire du basket-ball*. Limoges, Pulim, 108-127.

Pociello, C. (1981). *Sports et Sociétés. Approche socioculturelle des pratiques*, Paris, Vigot.

Pociello, C. (1983). *Le rugby ou la guerre des styles*, Paris, Métailié.

Pociello, C. (1995). *Les cultures sportives*. Paris, PUF.

Primault, D. (2003). Le syndicat national des basketteurs : une histoire édifiante pour le basket français, in Archambault, F. , Artiaga, L. & Frey, P-Y. *L'Aventure des Grands Hommes : étude sur l'histoire du basket-ball*, Limoges. Pulim, 189-204.

Prouteau, G. (1972). *L'équipe de France, anthologie des textes sportifs de la littérature française*, Paris, Plon.

Rebillard, F. (2003). La presse basket en France. Évolutions et diversifications des magazines des magazines consacrés au basket-ball (1982-2002), in Archambault, F. , Artiaga, L. & Frey, P-Y, *L'Aventure des Grands Hommes : étude sur l'histoire du basket-ball*. Limoges, Pulim. 205-225.

Robert, S. (1997). *Une Structuration inachevée : processus à l'oeuvre dans la formation d'un sport-basket de haut-niveau en France (formes et enjeux, 1920-1997)*, thèse de doctorat de sociologie, Université de Nantes.

Roden, D. (1980). Baseball and the quest for national dignity in Meiji Japan, *The american historical Review*, 85 (3), 511-534.

Roger, P. (2002). *L'Ennemi Américain. Généalogie de l'antiaméricanisme français*, Paris, Le Seuil.

Roudometof, V. & Robertson, R. (1995). Globalization, world system theory, and the comparative study of civilizations: issues of theoretical logic in world-historical sociology, in Sanderson, S.K. (ed). *Civilizations and World systems*, Alta Mira, Walnut Creek, Californie, 273-300.

Roussel, P. & Griffet, J. (2000). The path chosen by female bodybuilders: a tentative interpretation, *Sociology of Sport Journal*, 17, 130-150.

Roux, T. (1997). *L'Elan Béarnais: du patronage aux grands d'Europe*, Pau, JSD Editions.

Rowe, D. & Mac Guirk, P. (1999). Drunk for three weeks: Sporting Success and City Image, *International Review of the Sociology of Sport*, 2, 125-141.

Sablik, E. (2005). *Homosexualité et sociabilité sportive: étude du cas d'une équipe de basket-ball féminine*, Mémoire de DEA, STAPS Toulouse III.

Saouter, A. (2000). *Être rugby*, Talence, MSHA.

Scherer, J. (2001). Globalization and the Construction of Local Particularities: a case of study of the Winnipeg Jets, *Sociology of Sport Journal*, 18(12), 205-230.

Schotté, M. (2004). Le « jeu » des dispositions des coureurs Marocains en France, in Société de Sociologie du Sport de Langue Française, *Dispositions et Pratiques sportives*, L'Harmattan, 157-166.

Séoudi, N. (2003). Histoire d'une contagion : le basket-ball dans le département du Nord (1908-1939). in Archambault, F., Artiaga, L. & Frey, P-Y, *L'Aventure des Grands Hommes : étude sur l'histoire du basket-ball*, Limoges. Pulim, 97-110.

Simmel, G. (1979). Digression sur l'étranger, In Grafmeyer, Y. & Joseph, eds., *L'école de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Champ Urbain.

Smith, A. (2001). *La Passion du Sport : le football, le rugby et les appartenances en Europe*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

Smith, J-M. & Ingham, A-G. (2003). On the waterfront: retrospectives on the relationship beetween sport and communities, *Sociology of Sport Journal*, 20, 252-274.

Sobry, C. (2003). *Socioéconomie du Sport. Structures Sportives et Libéralisme Économique*, Bruxelles, De Boeck.

Sorignet, P-E. (2004). Etre danseuse contemporaine : une carrière « corps et âmes », *Revue Travail, Genre et Sociétés*, 12, novembre 2004, 10-28.

Staes, J. (1997), Rugby à Pau : une histoire ancienne (jusqu'en 1914), Pau, JSD éditions.

Taieb, E. (1998). *Immigrés: l'effet générations. Rejet, assimilation, intégration d'hier à aujourd'hui*, Paris, Les éditions de l'Atelier.

Theberge, N. (1989). Women's athletes and the myth of female frailty, in J. Freeman (eds), *Women: a feminist perspective* (4ème édition), Mountain View (Cal), Mayfield, 507-521.

Theberge, N. (1995). Gender, sport and construction of community: a case study from women's ice hockey, *Sociology of Sport Journal*, 12 (4), 389-402.

Theberge, N. (1995). Sport, caractère physique et différenciation sexuelle, *Sociologie et Sociétés*, 27, 1, printemps 1995, 105-116.

Tomlinson, J. (1991). *Cultural Imperialism*, London, Pinter Publishers.

Tournès, L. (2001). La réinterprétation du jazz : un phénomène de contre-américanisation dans la France d'après-guerre (1945-1960). *Revue Française d'études américaines*, H.S, Play it again Sim : hommages à Sim Coppans, 72-83.

Vachée, C. (2003). Représentations de la nature, styles de pratiques et formes d'élitisme en escalade, in Bartczak, F. et Rage, Y., *Les Pyrénées entre deux mondes*, Perpignan, Presses universitaires de Perpignan, 133-158.

Vieille-Marchiset, G (1998). Culture et Sociabilité sportives des basketteurs de rue : entre liberté et dissidences. In Vivier, C. & Loudcher, J-F, *Le Sport dans la ville*, Paris, L'Harmattan, 207-216.

Wacquant, L. (2000). *Corps et âme. Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Marseille, Agone, coll. Mémoires sociales.

Waser, A-M. (1989). Le marché des partenaires de tennis. Compétences techniques et compétences sociales. *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 80, 2-21.

Waser, A-M. (1992). Genèse d'une politique sportive : l'exemple du tennis, *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 91-92, 38-49.

Waser, A-M. (1995). *Sociologie du tennis. Genèse d'une crise (1960-1990)*, Paris, l'Harmattan.

Weber, M. (1904), *L'Ethique protestante et L'Esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964.

Weber, M. (1920). *Sociologie des religions*, Paris, Gallimard (réédité en 1996).

Wenner, L. (1994). The DREAM TEAM, communicative dirt, and the marketing of synergy: USA basketball and cross-merchandising in television commercials, *Journal of sport and social issues*, 18 (1), 27-47.

White, P. & Wilson, B. (1999). Distinctions in the stands. An investigation of Bourdieu's "habitus", socioeconomic status and sport spectatorship in Canada, *International Review for the Sociology of Sport*, 34 (3), 245-264.

Wilson, B. (1997). "Good Blacks" and "Bad Blacks": Media Constructions of African-American Athletes in Canadian Basket-ball", *International Review for the Sociology of Sport*, 32(2), 177-189.

Wilson, B. (1999). “Cool pose” incorporated: The Marketing of Black Masculinity in Canadian NBA coverage, in White, P. & Young, K. *Sport and Gender in Canada*. Toronto, Oxford University Press, 232-253.

Wolff, A. (2002). *Big Game, Small World. A Basketball Adventure*, New-York, Warner Books.

Numéros spéciaux de revues:

- Revue *Migrance*, n°22, Sport et immigration : parcours individuels, histoires collectives, sous la coordination de Y. Gastaut, Paris, Le Seuil, 2002.

AUTEUR: **CHARLOT Vincent**

TITRE: **LES SPECTACLES SPORTIFS PROFESSIONNELS ET LEURS PUBLICS : L'EXEMPLE DE LA « CONFIGURATION » PALOISE.**

L'ELAN BÉARNAIS PAU-ORTHEZ (Basket-ball masculin), LA SECTION PALOISE RUGBY (Rugby à XV) et LE TARBES GESPE BIGORRE (Basket-ball féminin)

DIRECTEUR DE THESE: **PR. CLÉMENT Jean-Paul**

LIEU ET DATE DE SOUTENANCE: le 30 mai à Toulouse (Université Paul Sabatier)

RESUME:

L'espace géographique regroupant les villes de Pau (France – Dpt 64) et Tarbes (France – Dpt 65), distantes d'une trentaine de kilomètres, abrite trois clubs sportifs professionnels évoluant au plus haut niveau de pratique : l'Elan Béarnais Pau-Orthez (basket-ball masculin), la Section Paloise (rugby à XV) et le Tarbes Gespe Bigorre (basket-ball féminin). Les trajectoires historiques des deux disciplines et la place qu'elles occupent dans les espaces des sports régionaux, nationaux et internationaux construisent des rapports fondamentalement différent à l'égard du processus d'internationalisation et de professionnalisation du spectacle sportif. L'analyse comparative des publics mais également du mode de fonctionnement interne de ces trois clubs permet d'appréhender la dynamique locale ou régionale en matière de spectacles sportifs professionnels. L'assistance au spectacle sportif est ici analysée en terme de consommation culturelle et de style de vie. Les résultats montrent que la composition sociale des trois publics et leurs rapports aux équipes diffèrent sensiblement. Le public du rugby exprime plutôt une conception très « territorialisée » du « local » tandis que ceux du basket-ball (féminin et masculin) acceptent le processus de professionnalisation et d'internationalisation de la discipline. Ces rapports aux équipes différenciés, historiquement construits, sont à mettre en correspondance avec le discours des principaux acteurs des spectacles, en particulier celui des joueurs (ses).

MOTS-CLES: Spectacle sportif professionnel, Identité, Internationalisation, Localisation, Styles de vie.

DISCIPLINE ADMINISTRATIVE: Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives

---

INTITULE ET ADRESSE DU LABORATOIRE: Laboratoire de Recherche en Activités Physiques et Sportives. Equipe « Sports, organisations, Identités » EA 3690.
UFR STAPS TOULOUSE III, 118, route de Narbonne – 31062 TOULOUSE Cedex – France – Tél. (33) 61 55 66 32

TITLE:

Professional Sports and Attendance: the case of Pau (French South West).

The Elan Béarnais Pau-Orthez (male basketball), the Section Paloise (XV a-side male rugby) and the Tarbes Gespe Bigorre (female basketball)

ABSTRACT:

Three top level professional sports teams are to be found in Pau (France) and Tarbes (France), cities only separated from thirty kilometres: the Elan Béarnais (male basketball), the Tarbes Gespe Bigorre (female basketball) and the Section Paloise (15-a-side rugby). Their respective historical paths and the place they occupy in all regional, national and international sports have led to the building of totally different relationships with the process of internationalizing and professionalizing spectator sport. Through both a comparison of the fans and the internal working of each club, one can apprehend the consequences of the globalization of spectator sport on local and regional dynamics. Attendance at sports events will be analyzed here in terms of cultural consumption and lifestyle. This study demonstrates that both the social make-up of the three publics and their relationship with their respective teams are very different, in spite of an identical attachment to their area. The basketball publics validate the representativeness of the Elan Béarnais and the Tarbes Gespe Bigorre on the basis of the internationalization of this sport, whereas rugby fans resist going down that road. Analysed thus, rugby can be regarded both as a collection of local values and as a sport that retains its regional nature. Basketball, on the other hand, is a sport which is definitely universal, international and professional, and fully integrated into the process of sports events globalization process. The differences in the relationships with the teams due to their respective history are to be linked to the main actors' points of view (including both basketball and 15-a-side rugby players).

KEY WORDS: Spectators, Professional sports, Identity, Internationalization process, Localization, Lifestyle.

DISCIPLINE ADMINISTRATIVE: Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives

---

INTITULE ET ADRESSE DU LABORATOIRE: Laboratoire de Recherche en Activités Physiques et Sportives. Equipe « Sports, organisations, Identités » EA 3690.
UFR STAPS TOULOUSE III, 118, route de Narbonne – 31062 TOULOUSE Cedex – France – Tél. (33) 61 55 66 32

UNIVERSITE TOULOUSE III – PAUL SABATIER
U.F.R. en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives

THÈSE

Pour obtenir le grade de :

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ TOULOUSE III

Discipline : Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives

Présentée et soutenue

Par

Vincent CHARLOT

Le 30 Mai 2006

LES SPECTACLES SPORTIFS PROFESSIONNELS ET LEURS PUBLICS :

L'EXEMPLE DE LA « CONFIGURATION » PALOISE

L'ELAN BÉARNAIS PAU-ORTHEZ (Basket-ball masculin), LA SECTION PALOISE RUGBY (Rugby à XV) et

LE TARBES GESPE BIGORRE (Basket-ball féminin)

ANNEXES TOME II

Directeur de thèse :
Pr. Jean-Paul CLÉMENT

Devant un jury composé de :

Monsieur **Jean-Pierre ALBERT**, Directeur d'études EHESS Toulouse
Monsieur **Christian BROMBERGER**, Professeur à l'Université de Provence, Membre de l'IUF
Monsieur **Jean-Paul CLEMENT**, Professeur à l'Université de Toulouse III (Directeur)
Monsieur **Jean Harvey**, Professeur à l'Université d'Ottawa
Monsieur **Dominique MARCHETTI**, Sociologue, Chargé de recherche au CNRS
Monsieur **Fabien OHL**, Professeur à l'Université de Lausanne
Invité : Monsieur **Pierre SEILLANT**, Directeur Exécutif de l'Elan Béarnais Pau-Orthez

Laboratoire de Recherche en Activités Physiques et Sportives
Equipe « Sports, organisations, Identités » EA 3690

TABLE DES MATIERES ANNEXES

PARTIE I – Maquettes des questionnaires diffusés auprès des spectateurs 5

I - Maquette « Élan Béarnais » 6

II - Maquette « Section Paloise Rugby » 14

III - Maquette « Tarbes Gespe Bigorre » 22

PARTIE II – Basket-ball et Rugby à XV : diffusion et histoire des disciplines 31

II.1 - Le basket-ball: un sport américain mondialisé 31
II.1.1 - La genèse du basket-ball : « origine » confessionnelle et caractéristiques réglementaires 32
II.1.2 - Le basket-ball : une diffusion rapide et « globale » 32
II.1.2.1 - Des origines confessionnelles comme premier facteur d'expansion 33
II.1.2.2 - Mutations du jeu américain et internationalisation des modèles 34
II.1.2.2.1 - D'un sport universitaire « blanc » à un sport professionnel «afro-américain » 35
II.3 - La mondialisation des modèles : le cas de l'implantation et de la diffusion en France 36
II.3.1- Le basket confessionnel 36
II.3.2 - La sportivisation et scolarisation du basket 37
II.4 - Le rugby : un sport anglais « régional » à l'échelle mondiale 38
II.4.1 - La genèse du rugby à XV 39
II.4.2 - Un sport anglais, symbole de l'amateurisme bourgeois et de la virilité 40
II.4.3 - Le rugby : une diffusion limitée 42
II.4.4 - Le rugby en France : un sport régional ? 44

PARTIE III – Quelques exemples d'entretiens avec joueurs et dirigeants 48

I - Entretiens avec les acteurs de « l'Élan Béarnais » 50
- Pierre Seillant (directeur exécutif) 51
- Gérard Bouscarel (directeur sportif) 58
- Claude Bergeaud (ancien entraîneur / sélectionneur national) 69
- Didier Gadou (joueur « local ») 80
- Rod Sellers (joueur américain) 87
- Derrick Lewis (joueur américain naturalisé français) 93
- Roger Esteller (joueur espagnol) 104
- Dragan Luvkoski (joueur yougoslave) 111

I.1 – Essai de typologies des joueurs de basket-ball professionnel 117

II - Entretiens avec les acteurs de la « Section Paloise Rugby » 119
- Jean-Louis Luneau (directeur sportif) 120
- Imanol Harinordoquy (joueur international français) 129
- Damien Traille (joueur international français « local ») 135
- Marius Tincu (joueur roumain) 140
- Pierre Triep-Capdeville (ancien joueur « local ») 145
- Philippe Carbonneau (joueur international français) 152

III - Entretiens avec les acteurs du « Tarbes Gespe Bigorre » 158
- Damien Leyrolles (entraîneur) 159
- Jean-Pierre Siutat (Président de la Ligue Féminine de basket-ball, Manager général du TGB) 168
- Polina Tzekova (joueuse bulgare) 172
- Clarisse Machanguana (joueuse mozambicaine) 184
- Laure Savasta (joueuse internationale française) 190
- Céline Dumerc (joueuse française « locale ») 196
- Jo Hill (joueuse australienne) 201
- Rankica Sarenac (joueuse slovène) 206

PARTIE I – Maquettes des questionnaires diffusés auprès des spectateurs

MAQUETTE QUESTIONNAIRE
« ÉLAN BÉARNAIS »

UNIVERSITE PAUL SABATIER
TOULOUSE III
U.F.R S.T.A.P.S
118, route de Narbonne
31062 TOULOUSE CEDEX 4

CHARLOT VINCENT (Doctorant)
CLÉMENT JEAN- PAUL (Professeur)
Équipe « Sports, Organisations et Identités » E.A 2044

« BASKET, RUGBY ET IDENTITÉ RÉGIONALE »

Questionnaire Elan Béarnais :

Cette enquête est effectuée dans le cadre d'un travail de doctorat en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives à l'Université Paul Sabatier de Toulouse III. Elle consiste à interroger les spectateurs de l'Elan Béarnais, du Tarbes Gespe Bigorre pour le basket et de la Section Paloise pour le rugby. Nous cherchons en effet à mieux comprendre l'attachement de chacun et chacune parmi vous à son équipe et à sa région. Par vos réponses nombreuses, complètes et sincères, vous nous aiderez à une meilleure compréhension de ce phénomène. Ce questionnaire, réalisé dans le cadre de l'Université, garantit une exploitation strictement scientifique et inscrite dans un travail de recherche.

Votre place dans le palais des sports ? : □1ère anneau □ 2ème anneau □ Loges

1. Pouvez-vous indiquer ?

-votre année de naissance : □ □
-votre sexe : □ M □ F
-dans le cas où vous ne seriez pas de nationalité française
pouvez-vous indiquer votre nationalité :……..
-votre situation de famille :

□ Marié(e) □ Divorcé(e) □ Union libre
□ Célibataire □ Séparé(e) □ Veuf(ve) □ PACS

2. Etes-vous actuellement ?
□ En apprentissage □ Profession libérale □ En cours d'étude □ Au chômage

□ Salarié (é) □ Sans profession □ Travailleur indépendant

3.-Si vous êtes actif, pouvez-vous indiquer très précisément votre profession actuelle, ou votre dernière profession si vous êtes retraité(é) (nature réelle de votre emploi, votre secteur d'activité, le nom de votre établissement…) ?

……

-Si vous êtes en recherche d'emploi, pouvez-vous indiquer dans quel domaine ?

……

4. A quel âge avez-vous terminé vos études ?
…….

5.- Pouvez-vous indiquer le diplôme le plus élevé que vous avez obtenu ?

…….

- Si vous êtes étudiant, pouvez-vous indiquer la nature des études et le diplôme préparé :

……..

6. Pouvez-vous indiquer votre lieu de résidence familial ?
□ Commune de Pau □ Département des Hautes-Pyrénées
□ Banlieue de Pau Commune de : …….. □ Autres : ……
□ Département des Landes **Dans tous les cas, indiquer votre code postal** :
□ Département du Gers ……

7. Etes-vous natif de la ville de Pau ou d'une commune proche (environ 15 kms) ?
□ oui □ non

8. Si oui, précisez la localité : ……

9. Si non, êtes-vous natif de la région (64/65/32/40) □ oui □ non

10. Si oui, précisez la commune et son code postal : ……

11. Si non, de quelle région êtes-vous natif ? (précisez le code postal) :……..

LECTURES

12. Lisez-vous le journal « l'Équipe » ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

13. Lisez-vous une ou des revues hebdomadaires ou mensuelles sur le basket ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

14. - Si oui, laquelle (ou lesquelles) ?
□ Maxi-basket □Basket-News □ Mondial Basket □ inside stuff □ 5 majeur

15. Lisez-vous des revues sur d'autres sports que le basket ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

16. Si oui, laquelle (ou lesquelles) ?
1)…….. 2)…… 3)……

17. - Lisez-vous un ou des quotidiens **non-sportifs** nationaux ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

- Si oui, lequel (ou lesquels) ?
1)……. 2)……. 3)…….

18. – Lisez-vous un ou des quotidiens **non-sportifs** régionaux ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

- Si oui, lequel (ou lesquels) ?
1)……. 2)……. 3)…….

PRATIQUES SPORTIVES

19. Pratiquez-vous ou avez-vous pratiqué le basket en club ?
□ oui □ non

20. Si oui, pouvez-vous indiquer :
- le dernier club auquel vous avez appartenu ou appartenez : …….
- le plus haut niveau de jeu auquel vous avez pratiqué :
□ départemental □ régional □ national □ international □ universitaire

21. Pratiquez-vous ou avez-vous pratiqué un ou plusieurs autres sports en club ?
□ oui □ non

22. Si oui, lequel (ou lesquels) ?
1)…… 2)……. 3)……

23. - Faites-vous actuellement partie d'une association sportive ?
□ oui □ non

- Si oui, pouvez-vous indiquer votre niveau de responsabilité ?
□ Adhérent □ Dirigeant

24. Vos parents sont-ils ou étaient-ils amateurs de basket ?
- Père : □ oui □ non
- Mère : □ oui □ non

25. Si oui, sont-ils ou étaient-ils (plusieurs réponses possibles) ?

Père	Mère	
□	□	Pratiquant(e)
□	□	Spectateur (trice) de l'Elan
□	□	Dirigeant(e), entraîneur ou animateur au sein d'un club

26. Vos parents pratiquent-ils ou pratiquaient-ils un ou plusieurs autres sports que le basket ?
- Père : □ oui □ non
- Mère : □ oui □ non

27. Si oui, lequel (ou lesquels) ?
- Père : 1)…… 2)…….. 3)…….
- Mère : 1)…… 2)……... 3)…….

28. Dans le cas où vous avez des frères, sœurs ou conjoints (tes), sont-ils ?

Frère 1	Frère 2	Sœur 1	Sœur 2	Conjoint(e)	
□	□	□	□	□	pratiquant
□	□	□	□	□	spectateur (trice) de l'Elan
□	□	□	□	□	dirigeant(e), entraîneur ou animateur

29. Depuis combien de temps suivez vous le club de l'Elan Béarnais ?

□ depuis cette saison □ depuis plus d'un an □ depuis plus de 3 ans □ depuis plus de 5 ans
□ depuis plus de 8 ans □ depuis l'époque orthézienne

30. Etes-vous abonné(e) ?
□ oui □ non

31. Assistez-vous aux rencontres de l'Elan à domicile :
□ toujours □ régulièrement □ de temps en temps □ exceptionnellement

32. Vous arrive-t-il de suivre l'Elan en déplacement ?
□ toujours □ régulièrement □ de temps en temps □ exceptionnellement □ jamais

33 .Vous arrive-t-il d'assister à d'autres spectacles sportifs régionaux de haut- niveau (**sauf retransmissions télévisées**) ?
□ oui □ non

34 .Si oui, lequel (ou lesquels) ?
□ Section Paloise Rugby □ F.C Pau □ Tarbes Pyrénées Rugby □ Billère Handball □ TGB
Autres : ……

35. Vous y assistez : □souvent □ régulièrement □ de temps en temps □ exceptionnellement

36. - Vous arrive-t-il d'assister à des spectacles sportifs féminins ?
 oui non

- Si oui, lequel ou (lesquels) ? :……

PRATIQUES CULTURELLES

37. Assistez-vous à d'autres types de spectacles non sportifs (**sauf spectacles télévisuels**) ?
 souvent parfois très rarement jamais

38. Si oui, quel(s) est (sont) le(s) type(s) de spectacle que vous appréciez le plus ?
 Cinéma Théâtre Concert classique Opéra
 Variétés modernes Exposition Autre : ……

39. - Vous arrive-t-il d'assister à des spectacles culturels « régionaux » ?
 souvent parfois très rarement jamais

- Si oui, pouvez-vous citer ces (ou cette) manifestation(s) ? : ……

40. Vous arrive-t-il de vous déplacer pour assister à ces manifestations « régionales » ?
 très souvent régulièrement de temps en temps exceptionnellement jamais

41. - Faites-vous partie d'une association culturelle s'intéressant aux pratiques traditionnelles « locales » (danses, chants, musiques, dialecte …)
 oui non

- Si oui, précisez laquelle (ou lesquelles) :……
……

42. Vous arrive-t-il de converser en dialecte local en famille ou avec des amis ?
 très souvent régulièrement de temps en temps exceptionnellement jamais

43. Faites-vous partie d'une association autre que sportive (**hors association sur pratiques traditionnelles**) ?
 oui non

44. Si oui, de quel(s) type(s) ? (**2 choix max**)
 Syndicat
 Parti politique
 Association de consommateurs, de protection de l'environnement
 Association d'étudiants, de parents d'élèves
 De type locale (municipalité, …)
 Association culturelle (M.J.C , théâtre)
 Humanitaire
 Autres : ……

45. Pouvez-vous indiquer éventuellement votre niveau de responsabilité ?
 Adhérent Militant Responsable

VOS RELATIONS AVEC LE CLUB DE L'ÉLAN BÉARNAIS

46. Connaissez-vous personnellement une ou plusieurs joueurs de l'équipe?
□ oui □ non

47. Si oui, combien ? □ un □ deux □ trois (**max**)

48. Si oui, où l'avez-vous rencontré (où les avez-vous rencontrés) ? Si vous connaissez plusieurs joueurs, nous limitons cette question et la suivante à trois joueurs :
- Joueur 1 : □ famille □ amie de quartier □ camarade de classe □ partenaire de sport
□ cadre professionnel □ club house □ autre : …….
- Joueur 2 : □ famille □ amie de quartier □ camarade de classe □ partenaire de sport
□ cadre professionnel □ club house □ autre : ……
- Joueur 3 : □ famille □ amie de quartier □ camarade de classe □ partenaire de sport
□ cadre professionnel □ club house □ autre : ……

49. Diriez-vous qu'il fait plutôt partie (ou qu'ils font plutôt partie) :
- Joueur 1 : □ de vos amis (ou famille) □ de vos relations □ de vos connaissances
- Joueur 2 : □ de vos amis (ou famille) □ de vos relations □ de vos connaissances
- Joueur 3 : □ de vos amis (ou famille) □ de vos relations □ de vos connaissances

50. Pour vous (indépendamment de l'Elan) , quelle est l'équipe qui représente le mieux « l'esprit du basket » et celle qui le représente le moins ?
(cochez votre ou vos équipes préférées (**2 max**) et rayer nettement l'équipe ou les équipes rejetées (**2 max**).)

□ Limoges □Strasbourg □ Paris BR □ Villeurbanne □ Nancy □ Le Havre
□ Hyères-Toulon □ Reims □ Dijon □ Gravelines □ Le Mans □ Vichy
□ Bourg en Bresse □ Châlons □ Cholet □ Roanne □ Besançon

51. Quels sont les trois mots qui, pour vous, qualifient l'Elan Béarnais ?
1)……. 2)……. 3)……

52. Si vous étiez président d'un club de haut-niveau, vous souhaiteriez bâtir une équipe :
□ Plus « régionale » au risque d'être moins performante.
□ Plus « cosmopolite » mais très performante.

53. Trouvez-vous l'équipe actuelle représentative de « l'esprit local » ?
□ oui □ plutôt oui □ non □ plutôt non □ pas du tout

54. Pouvez-vous expliquer : ……
……...
55. Êtes-vous favorable à une limitation du nombre de joueurs étrangers évoluant dans les équipes de Pro A ?
□ oui □ non

56. Selon vous combien de joueurs étrangers devraient évoluer dans chaque équipe (européens et extra-européens) ?
□ un □ deux □ trois □ quatre □ cinq □ six □ plus □ aucun

57. Quel(s) joueur(s) symbolise(nt) le mieux, selon vous, l'Élan (**2 choix max**)?
□ C. Julian □ A. Drozdov □ F. Piétrus □ L. Foirest □ D. Luvkoski
□ G. Darrigand □ F. Fauthoux □ F. Dubos □ N. Erdmann □ M. Skelin
□ Autres : …….

58. Assistez-vous aux retransmissions télévisées des rencontres de la NBA ou de la WNBA ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

59. Vous arrive-t-il de converser en dialecte local dans l'enceinte du Palais des Sports ?
□ oui □ non

60. - Vous arrive-t-il de converser dans une autre langue que le Français ou le dialecte local :
□ oui □ non

- Si oui, laquelle (ou lesquelles) ? : □ Anglais
□ Espagnol
□ Autres : …….

61. Assistez-vous aux matchs de l'Élan généralement :
□ seul □ en famille □ avec des amis □ avec votre conjoint

62. Après le match généralement, que faites-vous :
□ vous rentrez chez vous
□ vous passez au club-house
□ vous vous réunissez pour parler du match :
□ chez vous
□ chez des amis
□ dans un café
□ à la buvette

63. Vous est-il arrivé de faire des achats dans une boutique de votre club : □ oui □ non

64. Si vous deviez prendre part à un match de basket, en dehors de vos capacités physiques, quel est le poste qui vous semble le plus intéressant ?
□ meneur de jeu □ 2ème arrière □ ailier □ ailier-fort □ pivot

Je vous remercie sincèrement pour vos réponses qui me permettront de mieux connaître les amateurs et amatrices de basket que vous êtes.

MAQUETTE QUESTIONNAIRE
« SECTION PALOISE RUGBY »

UNIVERSITE PAUL SABATIER
TOULOUSE III
U.F.R S.T.A.P.S
118, route de Narbonne
31062 TOULOUSE CEDEX 4

CHARLOT VINCENT (Doctorant)
CLÉMENT JEAN- PAUL (Professeur)
Équipe « Sports, Organisations et Identités » E.A 2044

« BASKET, RUGBY ET IDENTITÉ RÉGIONALE »

Questionnaire Section Paloise :

Cette enquête est effectuée dans le cadre d'un travail de doctorat en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives à l'Université Paul Sabatier de Toulouse III. Elle consiste à interroger les spectateurs de l'Elan Béarnais, du Tarbes Gespe Bigorre pour le basket et de la Section Paloise pour le rugby. Nous cherchons en effet à mieux comprendre l'attachement de chacun et chacune parmi vous à son équipe et à sa région. Par vos réponses nombreuses, complètes et sincères, vous nous aiderez à une meilleure compréhension de ce phénomène. Ce questionnaire, réalisé dans le cadre de l'Université, garantit une exploitation strictement scientifique et inscrite dans un travail de recherche.

Votre place dans le Stade du Hameau ? : □ Pelouses □ Tribune « populaire » □ Tribune « honneur »

1. Pouvez-vous indiquer ?

-votre année de naissance : □ □
-votre sexe : □ M □ F
-dans le cas où vous ne seriez pas de nationalité française pouvez-vous indiquer votre nationalité :……..
-votre situation de famille :

□ Marié(e) □ Divorcé(e) □ Union libre
□ Célibataire □ Séparé(e) □ Veuf (ve) □ PACS

2. Etes-vous actuellement ?

□ En apprentissage □ Profession libérale □ En cours d'étude □ Au chômage

□ Salarié(e) □ Sans profession □ Travailleur indépendant □ Retraité(e)

3.-Si vous êtes actif, pouvez-vous indiquer très précisément votre profession actuelle, ou votre dernière profession si vous êtes retraité (é) (nature réelle de votre emploi, votre secteur d'activité, le nom de votre établissement…) ?

……

-Si vous êtes en recherche d'emploi, pouvez-vous indiquer dans quel domaine ?

……

4. - A quel âge avez-vous terminé vos études ?
…….

5.- Pouvez-vous indiquer le diplôme le plus élevé que vous avez obtenu ?

…….

- Si vous êtes étudiant, pouvez-vous indiquer la nature des études et le diplôme préparé :

……..

6. Pouvez-vous indiquer votre lieu de résidence familial ?

□ Commune de Pau □ Département des Hautes-Pyrénées
□ Banlieue de Pau Commune de : …….. □ Autres : ……
□ Département des Landes **Dans tous les cas, indiquer votre code postal** :
□ Département du Gers ……

7. Etes-vous natif de la ville de Pau ou d'une commune proche (environ 15 kms) ?

□ oui □ non

8. Si oui, précisez la localité : ……

9. Si non, êtes-vous natif de la région (64/65/32/40) □ oui □ non

10. Si oui, précisez la commune et son code postal : ……

11. Si non, de quelle région êtes-vous natif ? (précisez le code postal) :……..

LECTURES

12. Lisez-vous le journal « l'Équipe » ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

13. Lisez-vous une ou des revues hebdomadaires ou mensuelles sur le basket ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

14. - Si oui, laquelle (ou lesquelles) ?
□ Génération Rugby □ Rugby Star □ Midi Olympique magazine □ Le monde du rugby
□ Phases de jeu

15. Lisez-vous des revues sur d'autres sports que le rugby ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

16. Si oui, laquelle (ou lesquelles) ?
1)…….. 2)…… 3)……

17. - Lisez-vous un ou des quotidiens **non-sportifs** nationaux ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

- Si oui, lequel (ou lesquels) ?
1)……. 2)……. 3)…….

18. – Lisez-vous un ou des quotidiens **non-sportifs** régionaux ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

- Si oui, lequel (ou lesquels) ?
1)……. 2)……. 3)…….

PRATIQUES SPORTIVES

19. Pratiquez-vous ou avez-vous pratiqué le rugby en club ?
□ oui □ non

20. Si oui, pouvez-vous indiquer :
- le dernier club auquel vous avez appartenu ou appartenez : …….
- le plus haut niveau de jeu auquel vous avez pratiqué :
□ départemental □ régional □ national □ international □ universitaire

21. Pratiquez-vous ou avez-vous pratiqué un ou plusieurs autres sports en club ?
□ oui □ non

22. Si oui, lequel (ou lesquels) ?
1)…… 2)……. 3)……

23. - Faites-vous actuellement partie d'une association sportive ?
□ oui □ non

- Si oui, pouvez-vous indiquer votre niveau de responsabilité ?
□ Adhérent □ Dirigeant

24. Vos parents sont-ils ou étaient-ils amateurs de rugby ?
- Père : □ oui □ non
- Mère : □ oui □ non

25. Si oui, sont-ils ou étaient-ils (plusieurs réponses possibles) ?

Père	Mère	
□	□	Pratiquant(e)
□	□	Spectateur (trice) de la Section
□	□	Dirigeant(e), entraîneur ou animateur au sein d'un club

26. Vos parents pratiquent-ils ou pratiquaient-ils un ou plusieurs autres sports que le rugby ?
- Père : □ oui □ non
- Mère : □ oui □ non

27. Si oui, lequel (ou lesquels) ?
- Père : 1)…… 2)…….. 3)…….
- Mère : 1)…… 2)……... 3)…….

28. Dans le cas où vous avez des frères, sœurs ou conjoints (tes), sont-ils ?

Frère 1	Frère 2	Sœur 1	Sœur 2	Conjoint(e)	
□	□	□	□	□	pratiquant
□	□	□	□	□	spectateur(trice) de la Section
□	□	□	□	□	dirigeant(e), entraîneur ou animateur

29. Depuis combien de temps suivez vous la Section Paloise ?

□ depuis cette saison □ depuis plus d'un an □ depuis plus de 3 ans □ depuis plus de 5 ans
□ depuis plus de 10 ans □ depuis plus de 20 ans

30. Etes-vous abonné(e) ?
□ oui □ non

31. Assistez-vous aux rencontres de la Section à domicile :
□ toujours □ régulièrement □ de temps en temps □ exceptionnellement

32. Vous arrive-t-il de suivre la Section en déplacement ?
□ toujours □ régulièrement □ de temps en temps □ exceptionnellement □ jamais

33.Vous arrive-t-il d'assister à d'autres spectacles sportifs régionaux de haut- niveau (**sauf retransmissions télévisées**) ?
□ oui □ non

34. Si oui, lequel (ou lesquels) ?
□ Élan Béarnais Pau-Orthez □ F.C Pau □ Tarbes Pyrénées Rugby □ Billère Handball
Autres : ……

35. Vous y assistez : □souvent □ régulièrement □ de temps en temps □ exceptionnellement

36. - Vous arrive-t-il d'assister à d'autres spectacles sportifs féminins ?
oui non

- Si oui, lequel ou (lesquels) ? :……

PRATIQUES CULTURELLES

37. Assistez-vous à d'autres types de spectacles non sportifs (**sauf spectacles télévisuels**) ?
□ souvent □ parfois □ très rarement □ jamais

38. Si oui, quel(s) est(sont) le(s) type(s) de spectacle que vous appréciez le plus ?
□ Cinéma □ Théâtre □ Concert classique □ Opéra
□ Variétés modernes □ Exposition □ Autre : ……

39. - Vous arrive-t-il d'assister à des spectacles culturels « régionaux » ?
□ souvent □ parfois □ très rarement □ jamais

- Si oui, pouvez-vous citer ces (ou cette) manifestation(s) ? :
…… …….

40. Vous arrive-t-il de vous déplacer pour assister à ces manifestations « régionales » ?
□ très souvent □ régulièrement □ de temps en temps exceptionnellement □ jamais

41. - Faites-vous partie d'une association culturelle s'intéressant aux pratiques traditionnelles « locales » (danses, chants, musiques, dialecte …)
oui non

- Si oui, précisez laquelle (ou lesquelles) :……
……

42. Vous arrive-t-il de converser en dialecte local en famille ou avec des amis ?
□ très souvent □ régulièrement □ de temps en temps exceptionnellement □ jamais

43. Faites-vous partie d'une association autre que sportive (**hors association sur pratiques traditionnelles**) ?
□ oui □ non

44. Si oui, de quel(s) type(s) ? (**2 choix max**)
□ Syndicat
□ Parti politique
□ Association de consommateurs, de protection de l'environnement
□ Association d'étudiants, de parents d'élèves
□ De type locale (municipalité, …)
□ Association culturelle (M.J.C , théâtre)
□ Humanitaire
□ Autres : ……

45. Pouvez-vous indiquer éventuellement votre niveau de responsabilité ?
□ Adhérent □ Militant □ Responsable

VOS RELATIONS AVEC LE CLUB DE LA SECTION PALOISE

46. Connaissez-vous personnellement un ou plusieurs joueurs de l'équipe?
□ oui □ non

47. Si oui, combien ? □ un □ deux □ trois (**max**)

48. Si oui, où l'avez-vous rencontré (où les avez-vous rencontrés) ? Si vous connaissez plusieurs joueurs, nous limitons cette question et la suivante à trois joueurs :
- Joueur 1 : □ famille □ ami de quartier □ camarade de classe □ partenaire de sport
□ cadre professionnel □ club house □ autre : …….
- Joueur 2 : □ famille □ ami de quartier □ camarade de classe □ partenaire de sport
□ cadre professionnel □ club house □ autre : ……
- Joueur 3 : □ famille □ ami de quartier □ camarade de classe □ partenaire de sport
□ cadre professionnel □ club house □ autre : ……

49. Diriez-vous qu'il fait plutôt partie (ou qu'ils font plutôt partie) :
- Joueur 1 : □ de vos amis (ou famille) □ de vos relations □ de vos connaissances
- Joueur 2 : □ de vos amis (ou famille) □ de vos relations □ de vos connaissances
- Joueur 3 : □ de vos amis (ou famille) □ de vos relations □ de vos connaissances

50. Pour vous (indépendamment de la Section) , quelle est l'équipe qui représente le mieux « l'esprit du rugby » et celle qui le représente le moins ?
(cochez votre ou vos équipes préférées (**2 max**) et rayer nettement l'équipe ou les équipes rejetées (**2 max**).)
□ Montpellier □ Montauban □ Brive □ Bourgoin □ Stade français □ Stade Toulousain
□ Biarritz □ Perpignan □ Montferrand □ Colomiers □ Castres □ Grenoble
□ Agen □ Béziers □ Narbonne

51. Quels sont les trois mots qui, pour vous, qualifient la Section ?
1)……. 2)……. 3)……

52. Si vous étiez président d'un club de haut niveau, vous souhaiteriez bâtir une équipe :
□ Plus « régionale » au risque d'être moins performante.
□ Plus « cosmopolite » mais très performante.

53. Trouvez-vous l'équipe actuelle représentative de « l'esprit local » ?
□ oui □ plutôt oui □ non □ plutôt non □ pas du tout

54. Pouvez-vous expliquer : ……
……...

55. Êtes-vous favorable à une limitation du nombre de joueurs étrangers évoluant dans les équipes du TOP 16 ?
□ oui □ non

56. Selon vous combien de joueurs étrangers devraient évoluer dans chaque équipe (européens et extra-européens) ?
□ un □ deux □ trois □ quatre □ cinq □ six □ plus □ aucun

57. Quel(s) joueur(s) symbolise(nt) le mieux, selon vous, la Section (**2 choix max**)?
□ P. Carbonneau □ I. Harinordoquy □ D. Traille □ D. Aucagne □ M. Tincu
□ G. Morgan □ JM. Souverbie □ M. Barragué □ M. Jolly □ F. Guatieri
□ Autres : …….

58. Assistez-vous aux retransmissions télévisées des rencontres du Super 12 ou des Tri-nations ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

59. Vous arrive-t-il de converser en dialecte local dans l'enceinte du Stade du Hameau ?
□ oui □ non

60. - Vous arrive-t-il de converser dans une autre langue que le Français ou le dialecte local :
□ oui □ non

- Si oui, laquelle (ou lesquelles) ? : □ Anglais
□ Espagnol
□ Autres : …….

61. Assistez-vous aux matchs de la Section généralement :
□ seul □ en famille □ avec des amis □ avec votre conjoint

62. Après le match généralement, que faites-vous :
□ vous rentrez chez vous
□ vous passez au « club partenaires »
□ vous vous réunissez pour parler du match :
□ chez vous
□ chez des amis
□ dans un café
□ à la buvette

63. Vous est-il arrivé de faire des achats dans une boutique de votre club : □ oui □ non

64. Si vous deviez prendre part à un match de rugby, en dehors de vos capacités physiques, quel est le poste qui vous semble le plus intéressant ?
□ demi d'ouverture □ demi de mêlée □ arrière □ ailier □ centre □ 3ème ligne □ 2ème ligne
□ pilier □ talonneur

Nous vous remercions sincèrement pour vos réponses qui me permettront de mieux connaître les amateurs et amatrices de rugby que vous êtes.

MAQUETTE QUESTIONNAIRE
« TARBES GESPE BIGORRE »

UNIVERSITE PAUL SABATIER
TOULOUSE III
U.F.R S.T.A.P.S
118, route de Narbonne
31062 TOULOUSE CEDEX 4

CHARLOT VINCENT (Doctorant)
CLÉMENT JEAN- PAUL (Professeur)
Équipe « Sports, Organisations et Identités » E.A 2044

« BASKET, RUGBY ET IDENTITÉ RÉGIONALE »

Questionnaire TGB :

Cette enquête est effectuée dans le cadre d'un travail de doctorat en Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives à l'Université Paul Sabatier de Toulouse III. Elle consiste à interroger les spectateurs de l'Elan Béarnais, du Tarbes Gespe Bigorre pour le basket et de la Section Paloise pour le rugby. Nous cherchons en effet à mieux comprendre l'attachement de chacun et chacune parmi vous à son équipe et à sa région. Par vos réponses nombreuses, complètes et sincères, vous nous aiderez à une meilleure compréhension de ce phénomène. Ce questionnaire, réalisé dans le cadre de l'Université, garantit une exploitation strictement scientifique et inscrite dans un travail de recherche.

Précisez votre emplacement dans la salle : □ grande tribune □ Tribunes derrière paniers □ Tribune derrière joueuses

1. Pouvez-vous indiquer ?

-votre année de naissance : □ □
-votre sexe : □ M □ F
-dans le cas où vous ne seriez pas de nationalité française
Pouvez vous indiquer votre nationalité :……..
-votre situation de famille :

□ Marié(e) □ Divorcé(e) □ Union libre
□ Célibataire □ Séparé(e) □ Veuf (ve) □ PACS

2. Etes-vous actuellement ?
□ En apprentissage □ Profession libérale □ En cours d'étude □ Au chômage

□ Salarié(e) □ Sans profession □ Travailleur indépendant

3.-Si vous êtes actif, pouvez-vous indiquer très précisément votre profession actuelle, ou votre dernière profession si vous êtes retraité (é) (nature réelle de votre emploi, votre secteur d'activité, le nom de votre établissement…) ?

……

-Si vous êtes en recherche d'emploi, pouvez-vous indiquer dans quel domaine ?

……

4. A quel âge avez-vous terminé vos études ?
…….

5.- Pouvez-vous indiquer le diplôme le plus élevé que vous avez obtenu ?

…….

- Si vous êtes étudiant, pouvez-vous indiquer la nature des études et le diplôme préparé :

……..

6. Pouvez-vous indiquer votre lieu de résidence familial ?
□ Commune de Tarbes □ Département des Pyrénées-Atlantiques
□ Banlieue de Tarbes Commune de : …….. □ Autres : ……
□ Département des Landes **Dans tous les cas, indiquer votre code postal** :
□ Département du Gers ……

7. Etes-vous natif de la ville de Tarbes ou d'une commune proche (environ 15 kms) ?
□ oui □ non

8. Si oui, précisez la localité : ……

9. Si non, êtes-vous natif de la région (64/65/32/40) □ oui □ non

10. Si oui, précisez la commune et son code postal : ……

11. Si non, de quelle région êtes-vous natif ? (précisez le code postal) :……..

LECTURES

12. Lisez-vous le journal « l'Équipe » ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

13. Lisez-vous une ou des revues hebdomadaires ou mensuelles sur le basket ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

14. - Si oui, laquelle (ou lesquelles) ?
□ Basket news □ Maxi-basket □ 5 majeur □ XXL basket □ Slam □ Inside stuff

- Pensez-vous que le basket féminin est bien représenté dans ces magazines ?

□ oui □ non

15. Lisez-vous des revues sur d'autres sports que le basket ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

16. Si oui, laquelle (ou lesquelles) ?
1)…….. 2)…… 3)……

17. - Lisez-vous un ou des quotidiens **non sportifs** nationaux ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

- Si oui, lequel (ou lesquels) ?
1)……. 2)……. 3)…….

18. – Lisez-vous un ou des quotidiens **non sportifs** régionaux ?
□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

- Si oui, lequel (ou lesquels) ?
1)……. 2)……. 3)…….

PRATIQUES SPORTIVES

19. Pratiquez-vous ou avez-vous pratiqué le basket en club ?
□ oui □ non

20. Si oui, pouvez-vous indiquer :
- le dernier club auquel vous avez appartenu ou appartenez : …….
- le plus haut niveau de jeu auquel vous avez pratiqué :
□ départemental □ régional □ national □ international □ universitaire

21. Pratiquez-vous ou avez-vous pratiqué un ou plusieurs autres sports en club ?
□ oui □ non

22. Si oui, lequel (ou lesquels) ?
1)…… 2)……. 3)……

23. - Faites-vous actuellement partie d'une association sportive ?
□ oui □ non

- Si oui, pouvez-vous indiquer votre niveau de responsabilité ?
□ Adhérent □ Dirigeant

24. Vos parents sont-ils ou étaient-ils amateurs de basket ?
- Père : □ oui □ non
- Mère : □ oui □ non

25. Si oui, sont-ils ou étaient-ils (plusieurs réponses possibles) ?

Père	Mère	
□	□	Pratiquant(e)
□	□	Spectateur (trice) du TGB.
□	□	Dirigeant(e), entraîneur ou animateur au sein d'un club

26. Vos parents pratiquent-ils ou pratiquaient-ils un ou plusieurs autres sports que le basket ?
- Père : □ oui □ non
- Mère : □ oui □ non

27. Si oui, lequel (ou lesquels) ?
- Père : 1)…… 2)…….. 3)…….
- Mère : 1)…… 2)……... 3)…….

28. Dans le cas où vous avez des frères, sœurs ou conjoints (tes), sont-ils ?

Frère 1	Frère 2	Sœur 1	Sœur 2	Conjoint(e)	
□	□	□	□	□	pratiquant
□	□	□	□	□	spectateur (trice) du TGB
□	□	□	□	□	dirigeant(e), entraîneur ou animateur

29. Depuis combien de temps suivez vous le TGB ?

□ depuis cette saison □ depuis plus d'un an □ depuis plus de 3 ans □ depuis plus de 5 ans
□ depuis plus de 8 ans □ depuis plus de 10 ans

30. Etes-vous abonné(e) ?
□ oui □ non

31. Assistez-vous aux rencontres du TGB à domicile :
□ toujours □ régulièrement □ de temps en temps □ exceptionnellement

32. Vous arrive-t-il de suivre le TGB en déplacement ?
□ toujours □ régulièrement □ de temps en temps □ exceptionnellement □ jamais

33.Vous arrive-t-il d'assister à d'autres spectacles sportifs régionaux de haut- niveau (**sauf retransmissions télévisées**) ?
□ oui □ non

34.Si oui, lequel (ou lesquels) ?
 Élan Béarnais Pau-Orthez Section Paloise Rugby F.C Pau Tarbes Pyrénées Rugby
Autres : ……

35. Vous y assistez : souvent régulièrement de temps en temps exceptionnellement
36. - Vous arrive-t-il d'assister à d'autres spectacles sportifs féminins ?
 oui non

- Si oui, lequel ou (lesquels) ? :……

PRATIQUES CULTURELLES

37. Assistez-vous à d'autres types de spectacles non sportifs (**sauf spectacles télévisuels**) ?
 souvent parfois très rarement jamais

38. Si oui, quel(s) est (sont) le(s) type(s) de spectacle que vous appréciez le plus ?
 Cinéma Théâtre Concert classique Opéra
 Variétés modernes Exposition Autre : ……

39. - Vous arrive-t-il d'assister à des spectacles culturels « régionaux » ?
 souvent parfois très rarement jamais

- Si oui, pouvez-vous citer ces (ou cette) manifestation(s) ? :
…….
……
…….
40. Vous arrive-t-il de vous déplacer pour assister à ces manifestations « régionales » ?
 très souvent régulièrement de temps en temps exceptionnellement jamais

41. - Faites-vous partie d'une association culturelle s'intéressant aux pratiques traditionnelles « locales » (danses, chants, musiques, dialecte …)
 oui non

- Si oui, précisez laquelle (ou lesquelles) :……
……
42. Vous arrive-t-il de converser en dialecte local en famille ou avec des amis ?
 très souvent régulièrement de temps en temps exceptionnellement jamais

43. Faites-vous partie d'une association autre que sportive (**hors association sur pratiques traditionnelles**) ?
 oui non

44. Si oui, de quel(s) type(s) ? (**2 choix max**)
 Syndicat
 Parti politique
 Association de consommateurs, de protection de l'environnement
 Association d'étudiants, de parents d'élèves
 De type locale (municipalité, …)
 Association culturelle (M.J.C , théâtre)
 Humanitaire
 Autres : ……

45. Pouvez-vous indiquer éventuellement votre niveau de responsabilité ?
□ Adhérent □ Militant □ Responsable

VOS RELATIONS AVEC LE CLUB DU TGB

46. Connaissez-vous personnellement une ou plusieurs joueuses de l'équipe?
□ oui □ non

47. Si oui, combien ? □ un □ deux □ trois (**max**)

48. Si oui, où l'avez-vous rencontrée (où les avez-vous rencontrées) ? Si vous connaissez plusieurs joueuses, nous limitons cette question et la suivante à trois joueuses :
- Joueur 1 : □ famille □ amie de quartier □ camarade de classe □ partenaire de sport □ cadre professionnel □ club house □ autre : …….
- Joueur 2 : □ famille □ amie de quartier □ camarade de classe □ partenaire de sport □ cadre professionnel □ club house □ autre : ……
- Joueur 3 : □ famille □ amie de quartier □ camarade de classe □ partenaire de sport □ cadre professionnel □ club house □ autre : ……

49. Diriez-vous qu'elle fait plutôt partie (ou qu'elles font plutôt partie) :
- Joueur 1 : □ de vos amis (ou famille) □ de vos relations □ de vos connaissances
- Joueur 2 : □ de vos amis (ou famille) □ de vos relations □ de vos connaissances
- Joueur 3 : □ de vos amis (ou famille) □ de vos relations □ de vos connaissances

50. Pour vous (indépendamment du TGB), quelle est l'équipe féminine qui représente le mieux « l'esprit du basket » et celle qui le représente le moins ? (cochez votre ou vos équipes préférées (2 max) et rayer nettement l'équipe ou les équipes rejetées (**2 max**).)

□ Aix □ Bourges □ Bordeaux □ Toulouse □ Mondeville □ Clermont-Ferrand
□ Montpellier □ Reims □ Nice □ Villeuneuve d'Ascq □ Valenciennes

51. Quels sont les trois mots qui, pour vous, qualifient le TGB ?
1)……. 2)……. 3)……

52. Si vous étiez président d'un club de haut niveau, vous souhaiteriez bâtir une équipe :
□ Plus « régionale » au risque d'être moins performante.
□ Plus « cosmopolite » mais très performante.

53. Trouvez-vous l'équipe actuelle représentative de « l'esprit local » ?
□ oui □ plutôt oui □ non □ plutôt non □ pas du tout

54. Pouvez-vous expliquer : ……
……...

55. Etes-vous favorable à la limitation du nombre de joueuses étrangères dans une équipe comme c'est le cas dans le championnat de France actuellement ?
□ oui □ non

56. Selon vous combien de joueurs étrangers devraient évoluer dans chaque équipe (européen et extra-européen) ?

□ un □ deux □ trois □ quatre □ cinq □ six □ plus □ aucune

57. Quelle(s) joueuse(s) symbolise (nt) le mieux, selon vous, le TGB (**2 choix max**)?

□ C. Dumerc □ E. Gomis □ J. Hill □ P. Tzekova □ D. Siedel
□ R. Sarenac □ L. Savasta □ D. Tonnerre □ Autres : …….

58. Assistez-vous aux retransmissions télévisées des rencontres de la N.B.A ou de la WNBA ?

□ régulièrement □ de temps en temps □ rarement □ jamais

59. Vous arrive-t-il de converser en dialecte local dans l'enceinte du palais des sports du Quai de l'Adour ?

□ oui □ non

60. - Vous arrive-t-il de converser dans une autre langue que le Français ou le dialecte local :

□ oui □ non

- Si oui, laquelle (ou lesquelles) ? : □ Anglais
  □ Espagnol
  □ Autres : …….

61. Assistez-vous aux matchs du TGB généralement :

□ seul □ en famille □ avec des amis □ avec votre conjoint

62. Après le match généralement, que faites-vous :

□ vous rentrez chez vous
□ vous passez au club house
□ vous vous réunissez pour parler du match :
  □ chez vous
  □ chez des amis
  □ dans un café

63. Vous est-il arrivé de faire des achats dans une boutique de votre club : □ oui □ non

64. Si vous deviez prendre part à un match de basket, en dehors de vos capacités physiques, quel est le poste qui vous semble le plus intéressant ?

□ meneur de jeu □ deuxième arrière □ ailier □ ailier fort □ pivot

Je vous remercie sincèrement pour vos réponses qui me permettront de mieux connaître les amateurs et amatrices de basket-ball que vous êtes.

PARTIE II – Basket-ball et Rugby à XV : diffusion et histoire des disciplines

PARTIE II – Basket-ball et Rugby à XV : diffusion et histoire des disciplines

L'espace « béarno-bigourdan », terrain d'investigation de notre travail, présente la particularité d'accueillir des spectacles sportifs professionnels de haut niveau dans deux disciplines bien distinctes, le basket-ball (masculin et féminin) et le rugby à XV. Les trajectoires historiques de ces sports, leurs modes de diffusion et d'implantation sur le plan international et national ainsi que leurs caractéristiques techniques et symboliques respectives produisent des positionnements différents par rapport aux différentes dimensions du processus de mondialisation des spectacles sportifs. Le propos ne sera pas ici de dresser un historique détaillé de chacune des pratiques, ce que les historiens du sport ont largement réalisé (Augustin & Garrigou, 1985 ; Augustin, 1992, 1994 ; Augustin & Bodis, 1994 ; Bodis, 1987 ; Bosc, 1999, 2002, 2003 ; Collins, 1998 ; Robert, 1997), mais plutôt de rappeler les différentes étapes de développement, leurs principales caractéristiques techniques, symboliques ainsi que leurs modalités de diffusion et d'implantation. Cette démarche semble nécessaire au préalable de toute analyse particulière des « clubs supports » de notre étude et de leur statut respectif dans l'espace des « sports spectacles » local.

II.1 - Le basket-ball: un sport américain mondialisé

Le basket-ball constitue à l'heure actuelle un cas exemplaire de « produit » sportif (américain) mondialisé aussi bien au niveau de sa diffusion que des modèles de pratique. On peut expliquer cet état de développement par ses caractéristiques techniques et symboliques. Les origines religieuses de ce sport d'adresse de « petit terrain » privilégiant le « non contact » entre les joueurs, puis son évolution « symbolique » notamment dans le contexte d'après guerre aux USA (professionnalisation précoce, espace d'expression privilégié pour les afro-américains, spectacularisation de la discipline etc.) peuvent en effet constituer des éléments explicatifs du succès mondial de la discipline. L'objectif de cette partie est donc de rappeler comment cette discipline, originellement confessionnelle, est rapidement devenue un modèle de « sport spectacle ».

II.1.1 - La genèse du basket-ball : « origine » confessionnelle et caractéristiques réglementaires

Comme le note Michel Bouet (1968), les règles de cette activité ne remontent pas à des traditions anciennes mais ont plutôt été « rationnellement inventées dans un propos défini », il s'agit en effet de prendre en compte le contexte dans lequel le pasteur Naismith décida d'imaginer une pratique mettant plutôt l'accent sur l'adresse et l'évitement que sur la force et le contact physique. On retrouve ici la mise en relation « classique » entre caractéristiques symboliques (et sociales) et caractéristiques techniques d'une discipline comme l'illustre également le cas du judo de Jigoro Cano à la fin du 19ème (Clément, 2001).

Ce jeu d'adresse, après les balbutiements inhérents à toute invention, suscita rapidement l'attrait des collégiens de Springfield qui lui attribuèrent initialement l'appellation de « Naismith-ball » avant de devenir le basket-ball (de « a basket and a ball », littéralement « un panier et une balle », éléments essentiels à la pratique). Suite à l'engouement des étudiants, l'homme d'église décida d'affiner le règlement du basket-ball et placarda dans le gymnase, le 21 décembre 1891, les 13 règles fondatrices du jeu qui aujourd'hui encore structurent le Code de Jeu en vigueur. Dans le cas du basket-ball apparaît donc clairement une forte relation entre « l'esprit des règles » (non contact, élévation de la cible, espace de pratique urbain et réduit etc.) et les valeurs de son créateur (rejet de la violence, contrôle et formation de la jeunesse sur le mode de la responsabilisation etc.). Ces caractéristiques « originelles » de la pratique ont permis un premier type de diffusion et d'implantation.

II.1.2 - Le basket-ball : une diffusion rapide et « globale »

Les caractéristiques techniques (cible haute, espace de jeu réduit, primauté de l'adresse sur la force, notion de « non contact » etc.) et symboliques (exacerbation d'une certaine maîtrise corporelle, responsabilisation des joueurs au travers de la logique des fautes individuelles etc.) facilitent son adoption par les milieux confessionnels appréciant « l'esprit » de la discipline. Par la suite, sa professionnalisation précoce aux USA (après la seconde guerre mondiale) et son investissement progressif par les joueurs afro américains vont l'ériger en modèle de « sport spectacle » (tout de même géré par les blancs) et renforce sa diffusion internationale.

II.1.2.1 - Des origines confessionnelles comme premier facteur d'expansion

Le basket connaît « classiquement » une 1ère phase de diffusion à partir de ses premiers pratiquants. Par l'intermédiaire de la YMCA, la pratique du basket-ball se répand très rapidement sur les cinq continents. Dans un premier temps, les « initiés » de Springfield, de retour dans leurs établissements d'origine, ne tardèrent pas à faire connaître le jeu crée par Naismith à leurs homologues américains mais également étrangers. La vocation universelle de la YMCA autorisa dés lors une diffusion de la pratique sur les cinq continents (la 1ère rencontre européenne fut disputée le 27 décembre 1893 dans un gymnase parisien à l'initiative du Pr Rideout, émissaire de la YMCA). Les caractéristiques de la pratique lui assurent une intégration rapide dans la « palette » des activités sportives mixtes à vocation éducative (primauté de l'adresse sur l'exacerbation d'une violence physique). Les règles furent en effet rapidement adaptées (dès fin du 19ème siècle) à la pratique féminine à l'initiative d'une américaine d'origine lituanienne, Senda Berenson Abbott. Aussi, après seulement quelques années d'existence, le basket-ball devient rapidement un sport universitaire aux USA mais également un sport associatif sur tout le territoire.

A l'échelle mondiale, une vingtaine de pays vont adopter l'activité aussi bien en Europe (France 1893 ; Tchécoslovaquie 1897 ; Italie 1907 ; Russie 1906 ; Pologne 1908), qu'en Asie (Chine 1894 ; Japon 1908 ; les Philippines, l'Inde, la Corée 1907), au Moyen-Orient (Liban et Turquie dés 1904) ou en Amérique du Sud (Brésil 1896 ; Cuba 1906) et même en Australie (dés 1900). Seul le continent africain dut attendre 1920 pour être sensibilisé à ce produit culturel importé par les pays colonisateurs.

Une seconde phase de diffusion fut assurée après le premier conflit mondial par les nombreux « foyers » américains installés en Europe notamment. A ce propos, à l'occasion des Jeux Olympiques de Paris (1924), le basket-ball fut présenté comme sport de démonstration avant d'être inscrit officiellement en 1936 aux Jeux de Berlin après l'uniformisation de son règlement. Cette stratégie d'uniformisation des règles, nécessaire à la prise de position du basket-ball parmi les grandes disciplines sur le plan mondial, fut à l'origine de la création dès 1932 de la FIBA (Fédération Internationale de Basket-ball « Amateur »). Paradoxalement, pourrait-on dire, cette institution est toujours responsable à l'heure actuelle de l'organisation de toutes les compétitions internationales ainsi que de la promulgation de toute évolution réglementaire de la discipline, hors championnat professionnel américain. Cette exception constituée par le championnat professionnel nord américain illustre de manière exemplaire l'autonomisation du modèle NBA dans l'espace

des modalités de basket-ball. Tout se passe comme si la logique du spectacle échappait complètement au contrôle fédéral. Les rencontres internationales vont progressivement se structurer sous l'égide de la FIBA pour donner naissance aux Championnats d'Europe (1ère édition masculine en 1935 et féminine en 1938) ou du Monde (1ère édition masculine en 1950 et féminine en 1953). Ici encore, on peut observer que la reconnaissance de la modalité de pratique féminine est quasi immédiate, soulignant la singularité de la pratique dans l'espace des sports collectifs masculins aussi bien aux USA (par rapport au baseball ou au football US) qu'en Europe (football, rugby etc.).

Au fil des décennies, les écarts de niveau de pratique observables entre les nations n'ont cessé de se réduire, pour aujourd'hui aboutir à une réelle concurrence internationale (la constitution de la fameuse DREAM TEAM américaine, équipe composée des vedettes de la ligue professionnelle[1], en vue de remporter le titre aux Jeux de Barcelone en 1992 suite à la perte du titre olympique à Moscou en 1988 au profit de l'URSS, illustre de manière exemplaire cette espace de concurrence grandissant sur la plan international). Depuis cet événement, des professionnels américains de renom se sont succédés sous le maillot des USA mais leurs victoires sur les autres grandes nations du basket-ball furent nettement moins écrasantes jusqu'aux récentes compétitions internationales (Championnat du Monde 2002, JO d'Athènes 2004) à l'occasion desquelles les américains perdirent leurs titres. Aujourd'hui un nombre grandissant d'européens évolue en NBA avec des rôles majeurs, illustrant l'élargissement de l'élite de la discipline au-delà des frontières de son pays d'origine.

II.1.2.2 –Mutations du jeu américain et internationalisation des modèles

Au-delà de ses origines confessionnelles qui ont dans un premier temps contribué à la large et rapide diffusion du basket-ball, il est nécessaire d'identifier une seconde phase dans l'évolution de la pratique qui en quelque sorte « achève » le processus d'implantation et de reconnaissance mondiale du produit initialement américain (Wolff, 2002). En effet, dans le contexte d'après-guerre aux USA (2ème guerre mondiale), le basket-ball a connu des évolutions notables (professionnalisation, investissement massif par les joueurs afro-américains, spectacularisation) qui, d'une part, lui attribuent une position spécifique dans

[1] L'équipe US était jusque là intégralement constituée de joueurs issus exclusivement du milieu amateur universitaire.

l'espace des sports américains mais lui permettent également d'installer sa « différence » sur un plan mondial. La discipline élabore ainsi une image qui participe à son implantation.

II.1.2.2.1 - D'un sport universitaire « blanc» à un sport professionnel « afro-américain »

Dans la continuité du processus de diffusion impulsé par les promoteurs de la YMCA, le basket-ball devint rapidement une discipline majeure au sein des universités américaines à très forte dominante « blanche ». Les caractéristiques réglementaires spécifiques de l'activité (cible haute, règle du « non contact », personnalisation des fautes de jeu etc.) ne tardèrent pas à exiger des pratiquants de hautes qualités à la fois athlétiques et d'adresse. Parallèlement à ce basket-ball universitaire et « académique » se développe après la seconde guerre mondiale une modalité de pratique plus urbaine (et souvent sur des terrains extérieurs, les fameux playgrounds) particulièrement prisée des afro-américains des ghettos (contrairement au base-ball ou bien évidemment au hockey, toujours à dominante « blanche ») dans un contexte de professionnalisation du sport américain (création des franchises professionnelles dès la fin des années 40) (Axthelm, 1970 ; Bourg, 2003). Le niveau d'excellence de cette catégorie de joueurs leur ouvre les portes du système universitaire au sein duquel le sport prend une importance grandissante dans la renommée des facultés (on observera plus tard un phénomène similaire dans le cas du football américain) (Hughes, 2004). Ce constat conduit rapidement à accepter que l'excellence sportive constitue un « droit d'entrée » supérieur à l'excellence scolaire au sein du système, surtout pour les afro-américains. Même si les règles fondatrices du basket-ball sont préservées, cette appropriation de la pratique par les afro-américains entraîne une transformation radicale du jeu devenu excessivement spectaculaire, valorisant l'image de « joueurs artistes » et improvisateurs (le basketteur est souvent dans la littérature comparé au jazzman ; Novak, 1976). A ce titre, l'impact des tournées internationales effectuées par les Harlem Globe Trotters, illustration exemplaire du style afro-américain, dès le début des années 50, participe à la reconnaissance de ce « nouveau » modèle de pratique. Cette composante « ethnique » et spectaculaire de la discipline, dans un contexte de « mise en spectacle » du sport de compétition dans les années 60 aux USA, va naturellement octroyer au basket-ball une place de choix dans l'espace des sports américains (Bourg, 2003). Le modèle du basketteur américain « professionnel, noir et spectaculaire » s'installe désormais comme référent (Boyd, 1997). Les migrations de cette catégorie de joueur dans les championnats nationaux, notamment en France, à la fin des

années 60, vont bien évidemment participer à la diffusion du modèle américain. A ce niveau, la structuration progressive du championnat professionnel américain, l'efficacité de ses méthodes de promotion et sa totale inscription dans le processus de mondialisation des images et des modèles vont parachever la portée « universelle » du modèle américain (Jackson & Andrews, 1999 *a*, 1999 *b*).

II.3 - La mondialisation des modèles : le cas de l'implantation et de la diffusion en France

Il s'agit ici de rappeler les différentes étapes de la diffusion en France, qui suivent en somme la transformation des modèles américains. La réussite de la « greffe » est d'autant plus étonnante que la France est le pays européen où l'antiaméricanisme est de loin le plus vivace au début du 20ème siècle (Roger, 2002).

II.3.1- Le basket confessionnel

La première rencontre « officielle » de basket-ball sur le territoire français se déroula en 1893 en présence des promoteurs de la YMCA. Il faut attendre quelques années pour que cette nouvelle pratique prenne son envol. Le soudain intérêt de la Fédération Gymnique et Sportive des Patronages de France (FGSPF) en 1906 accéléra la diffusion et l'implantation du basket-ball dans l'hexagone, bien relayée en cela par les patronages catholiques et les unions protestantes qui l'élirent comme une de leurs disciplines sportives « phares » autorisant un haut degré de féminisation et répondant parfaitement aux usages éducatifs (espace clos, favorisant l'esprit d'équipe, le contrôle de soi) d'une pratique sportive adaptable à une certaine « personnalisation » de la responsabilité (dont la faute individuelle est une illustration exemplaire). Cette phase de diffusion initiale, en quelque sorte « calquée » sur le premier « modèle » de basket-ball proposé par le pays d'origine (modèle confessionnel), va bien évidemment conditionner son implantation dans l'hexagone.

Le travail de Jean-Pierre Augustin (1994, 2003) sur la région des Landes met clairement en évidence le poids de cet aspect confessionnel sur le choix de la pratique du football ou du basket-ball dans les patronages par opposition au jeu de rugby, préféré dans les milieux républicains et laïques. Ces choix objectivent d'une certaine manière les luttes françaises entre laïcs et religieux, surtout catholiques, pour le contrôle de la jeunesse (Plas, 2003 ; Séoudi, 2003). Notons que ce rôle déterminant des patronages dans le processus de

diffusion et d'implantation du basket-ball dans l'hexagone explique que bon nombre de clubs majeurs sont issus de ce type d'institution (l'Élan Béarnais d'Orthez, le Cercle Saint Pierre de Limoges, la Jeanne D'Arc de Dijon etc.). Par ailleurs, dans le cas du club de l'Élan Béarnais qui nous intéressera par la suite, on retrouvera parfois ce « poids » des valeurs religieuses propres au patronage catholique à l'origine de sa création. La prise de position du basket-ball dans la palette des activités éducatives « confessionnelles » à cette époque permet également de comprendre son implantation (ainsi que celle du football) dans les espaces africains sous influence française. La présence de foyers américains sur le territoire au sortir de la Grande Guerre (1914-1918) joua par la suite un rôle de catalyseur du mouvement naissant impulsé par les patronages et les unions protestantes.

II.3.2 - La sportivisation et scolarisation du basket

A partir du milieu des années 50, on assiste à une expansion de la discipline hors de ses cercles et zones initiales. Toujours appréhendée comme l'activité sportive « phare » des patronages catholiques, sa dimension éducative favorise sa sportivisation, au même titre que d'autres sports scolaires « mixtes » comme le handball (Robert, 1997). Ainsi, la dimension « scolaire » s'ajoute à la dimension confessionnelle initiale, la pratique du basket-ball devenant courante dans l'école secondaire. Cette sportivisation et scolarisation entraîneront comme on peut s'y attendre à la fois une extension de l'espace de pratique et un accroissement notable des effectifs. Cette période faste pour le basket français allait connaître un coup d'arrêt à la fin des années 60, indicateur d'un essoufflement certain du développement de la discipline. En effet, la stagnation des effectifs de formateurs aux idées peu novatrices, conjuguée à des règles de jeu un peu déroutantes pour les pratiquants et les spectateurs, ralentirent l'expansion de la discipline (Bosc, 2003). La baisse de résultats de l'équipe nationale ainsi que le délaissement temporaire de l'activité par le corps enseignant illustrent cette situation délicate.

II.4 - Le rugby : un sport anglais « régional » à l'échelle mondiale

Les caractéristiques techniques du jeu de rugby le différencient très notablement de son homologue du basket-ball. Elles sont d'une certaine manière diamétralement opposées. Pratique qualifiée de « sport de grand terrain », impliquant un nombre beaucoup plus important de protagonistes (15 ou 13 joueurs sur le terrain par équipe selon la modalité de pratique) et axée sur le « contact physique », pratiqué avec un ballon de forme ovale aux trajectoires aléatoires, le rugby impose également un mode de transmission du ballon spécifique qui doit obligatoirement se faire vers l'arrière, particularité conditionnant le placement des joueurs dans l'aire de jeu. Contrairement au basket-ball, les contacts violents et répétés sont l'essence même du jeu de rugby. Cette donnée explique en grande partie que le rugby est considéré comme un « bastion de la masculinité virile » (Pociello, 1983 ; Saouter, 2000) et revêt une forte dimension identitaire masculine dans certains espaces géographiques.

Le rugby à XV est un sport à l'histoire très singulière par rapport à bon nombre de ses homologues anglais. En effet, contrairement à des disciplines comme le football ou l'athlétisme, il connaît une expansion lente et surtout limitée sur le plan international, les espaces de pratique se résumant pendant une longue période aux pays de l'ex Empire Britannique et à la France (Bodis, 1987 ; Augustin, 1994). Aujourd'hui, plusieurs nations sont venues compléter la géographie rugbystique mondiale. En effet, en Italie, Argentine et dans certains pays d'Europe de l'Est (Roumanie, Géorgie notamment), le rugby à XV semble désormais faire partie des « espaces des sports nationaux ». Contrairement au rugby à XIII, le rugby à XV a longtemps été perçu comme un « bastion de l'amateurisme » (Collins, 1998) et à ce titre hérite d'un statut particulier dans les nations rugbystiques. Le fait que la France soit un des seuls rivaux non anglophone des grandes nations du rugby à XV aussi bien en Europe que dans l'Hémisphère Sud confère aux rencontres internationales un fort pouvoir de mobilisation nationale (ce qui n'est pas le cas du basket-ball). Parallèlement, son mode d'implantation extrêmement « régionalisé » en France (principalement dans le Sud Ouest) l'érige comme une pratique particulièrement « structurante » sur le plan identitaire dans certains espaces locaux. Désormais pratique « professionnelle », les difficultés rencontrées en France, plus que dans les pays anglophones, à inscrire la discipline dans cette logique renforcent le positionnement particulier du rugby à XV dans l'espace des sports français (Escot, 1996 ; Fleuriel, 1997 ; Nier, 1998 ; Chaix, 2003).

Enfin, si le basket-ball est une discipline fortement investie par les « noirs » sur le plan international, le rugby à XV, en revanche, reste, jusqu'à une période récente, un sport quasi exclusivement pratiqué par les « blancs » dans les pays dominants de la pratique. Le rugby à XV possède donc une trajectoire historique très particulière à la fois en Angleterre et en France, foncièrement différente de celle du basket-ball.

II.4.1 - La genèse du rugby à XV

De manière analogue à la démarche entreprise pour le basket-ball, il convient de rappeler brièvement les conditions historiques de l'émergence de la pratique rugbystique. En effet, appréhender de façon efficace le statut actuel du rugby à XV dans l'espace des sports collectifs local, national et international nécessite un détour par l'histoire afin de saisir au mieux la singularité de la discipline notamment sur le plan symbolique. Apparu à l'instar du football (le « dribbling game ») dans le courant du 19ème siècle au sein des élitistes « public schools » britanniques, la pratique fera l'objet jusqu'à la fin du siècle d'efforts de codification pour aboutir à la forme de jeu que nous connaissons actuellement (Bodis, 1987 ; Collins, 1998). Le processus de diffusion du rugby fut relativement rapide dans l'ensemble d'une l'Angleterre qui voyait déjà depuis le début du siècle de multiples créations de clubs sportifs au sein desquels se pratiquaient divers jeux de balle. Ainsi, on notera dès 1843 la création du Guy's Hospital, premier club proposant une pratique rugbystique soutenue en son sein (mais la réglementation du jeu est « locale »). Trois années plus tard sont ébauchées de premières règles destinées à universaliser le mode de pratique sur l'ensemble du territoire mais ce n'est réellement qu'en 1871 avec la création de la « Rugby Football Union » que ce souhait d'unification se concrétisera. La naissance de la R.F.U (Rugby Football Union) fait ainsi suite à celle de la « Football Association » en 1863 mettant en place le prototype de la pratique du football moderne. La formation de ces deux entités bien distinctes marque par ailleurs la rupture dès lors effective entre les deux disciplines dont les destins étaient auparavant plutôt confondus. La volonté d'uniformisation de la discipline de la part de la R.F.U se traduira par la promulgation de 59 règles formant la base du règlement actuel, ces dernières insistant particulièrement sur l'importance de la mêlée et du hors-jeu. Par la suite de nouveaux aménagements réglementaires vinrent s'agréger à cette base. Ainsi en 1877, le nombre de joueurs fut ramené de 20 à 15 et la forme du ballon devînt ovale, ce dernier étant jusque là identique à celui du football. Cette même année fut également le théâtre d'une première rencontre

« internationale » mettant aux prises l'Écosse et l'Angleterre. L'évocation de la genèse du rugby à XV ne peut se soustraire à des éclaircissements concernant sa puissante dimension symbolique, cet aspect jouant un rôle déterminant dans la définition de son statut au sein de l'espace des sports international.

II.4.2 - Un sport anglais, symbole de l'amateurisme bourgeois et de la virilité

Une des caractéristiques du rugby à XV est d'être progressivement devenu le symbole de l'amateurisme bourgeois en Angleterre. Il est donc important de retracer rapidement les étapes de la construction de ce symbole dans la mesure où les résistances au processus de professionnalisation et le statut de la discipline sont en étroite relation.

En effet, on ne peut prétendre comprendre la particularité du rugby sans s'appesantir quelque peu sur la formalisation de l'ethos amateur revendiqué par les pratiquants reposant sur un antagonisme de classe mis en exergue dans les travaux d'Éric Dunning et Kenneth Sheard (1989) ou ceux de Tony Collins (1998). Comme le souligne Olivier Nier (1998), avant les années 1880, l'ethos amateur de l'élite des « public schools » relevait plus d'un ensemble de valeurs moralisatrices que d'une véritable idéologie. Ce n'est que dans un contexte bien particulier de professionnalisation naissante dans le nord de l'Angleterre que celui-ci va réellement prendre tout son sens. A la fin du 19ème siècle, le rugby à l'instar d'autres activités telles que le football, fut, en raison de l'engouement généré par les rencontres, confronté à la question du défraiement des joueurs n'appartenant pas aux fractions aisées de la population anglaise. Ce débat sur la monétarisation du jeu a lieu dans un contexte de luttes de classes au sein de la société industrielle anglaise. La progressive supériorité des équipes du nord de l'Angleterre (majoritairement constituées de pratiquants issus de milieux modestes) fait craindre aux pratiquants du sud (fractions aisées) de ne plus être en mesure de contrôler le jeu aussi bien au niveau technique qu'organisationnel. La professionnalisation du jeu fait donc figure de prétexte pour exclure les pratiquants du nord de la ligue de rugby (RFU) et d'ainsi préserver cette supériorité sportivement remise en question. Dans cette perspective, la valorisation de l'ethos amateur s'inscrit dans une logique de préservation du pouvoir par les classes aisées.

Le ralliement des pratiquants issus des classes supérieures à une application rigoureuse de l'ethos amateur dans le cadre d'une discipline célébrant la « virilité » (le plaisir comme unique moteur de la pratique, omniprésence du « self control » dans la victoire comme dans la défaite, adoption du « fair play » face à l'adversaire) va conduire à l'exclusion

progressive des acteurs provenant des milieux populaires. Cette stratégie visant à la conservation d'un domaine « protégé » prend d'autant plus de sens que parallèlement la pratique du football, très prisée de l'élite des « public schools » jusque là, se révèle particulièrement exposée à cette professionnalisation grandissante. On constate ainsi une évaporation progressive de ces élites parmi les pratiquants du football au profit d'un rugby représentant un des « derniers bastions » de l'amateurisme dans le pays. La pratique du rugby devait donc rester un loisir dont l'unique fonction était de procurer du plaisir. L'émergence d'une éventuelle professionnalisation du jeu détruirait son essence même, transformant le loisir en travail. Dans ce contexte, l'objectif autrefois avancé d'un possible rapprochement inter-classes par le biais du partage d'une activité sportive n'était plus d'actualité au sein d'un rugby de plus en plus socialement sélectif. Comme le mentionnent Dunning et Sheard (1989) : « toutes les pratiques sportives importantes en Angleterre ont subi une crise amateur/professionnel à la fin du 19ème siècle, mais c'est le rugby qui a connu l'escalade de la tension et du conflit la plus aiguë, au point qu'il s'est avéré impossible de maintenir une structure unique et unifiée de règles et d'organisation pour le rugby au plan national ». La position de RFU quant à l'éventualité d'une monétarisation du jeu est donc sans équivoque : "La réponse à ceux qui préconisent que l'ouvrier doit recevoir une compensation pour la perte de travail est que s'il ne peut pas s'offrir le loisir nécessaire pour jouer, il n'a qu'à s'en passer" (Bodis, 1987). Dans ce contexte de tensions sociales se produit alors un « schisme organisationnel » (Dunning & Sheard, 1989) matérialisé par la création de deux entités distinctes en 1895 : la Rugby Football Union, fervente supportrice d'une pratique selon l'ethos amateur cher aux élites et la Rugby League, autorisant pour sa part une pratique professionnelle revendiquée par les joueurs appartenant aux classes populaires (Dunning et Sheard, 1989 ; Collins, 1998). Quelques années plus tard (en 1906), la Rugby League procédera à des modifications réglementaires dont la principale concernera le passage d'un jeu à XV à un jeu à XIII. L'identité « amateur » du rugby à XV ne relève pas de l'essence de l'activité mais d'une stratégie identitaire adoptée par des fractions « sportivement dominées » de la classe socialement dominante dans une configuration socio-historique bien spécifique. Le maintien du statut « amateur » du rugby à XV trouve donc sa principale explication dans le contexte d'émergence d'une discipline devenue un élément central du « style de vie » de la bourgeoisie anglaise (la « Gentry ») à la fin du 19ème siècle. Ainsi la survivance de cette conception de la pratique autorisa la conservation du pouvoir de gestion de l'activité par cette élite (Dunning & Sheard, 1989).

Le cas du rugby est complexe à ce niveau car l'ethos « amateur », réactivé au départ dans une volonté de démarcation de la bourgeoisie anglaise face aux classes populaires et en réponse à la professionnalisation de nombreuses activités (rugby à XIII, football par exemple), supportera mal la flexibilité qu'on exigera de lui par la suite. Si le rugby à XV masqua durant une longue période ses relations avec la sphère économique, il sera également à l'origine d'une re-définition de l'amateurisme autorisant certains « écarts » par rapport à l'ethos amateur construit à la fin du 19ème. La relation profonde unissant la discipline à l'histoire de la bourgeoisie masculine britannique ainsi que les luttes de définition dont elle fit l'objet vont bien évidemment conditionner son mode de diffusion sur le plan international.

Cette construction conflictuelle, par rapport à d'autres sports comme le futur rugby à XIII et la football, souligne d'une certaine manière la singularité de la trajectoire du rugby à XV dans l'espace des sports anglais et participe à la construction de son statut (« un sport de voyous pratiqué par des gentlemen »). L'élaboration de ce statut s'accompagne d'enjeux spécifiques à la pratique relevant notamment de sa relation particulière avec un certain type de notabilité locale. Cette dernière observation s'applique aussi bien au rugby à XV britannique que français.

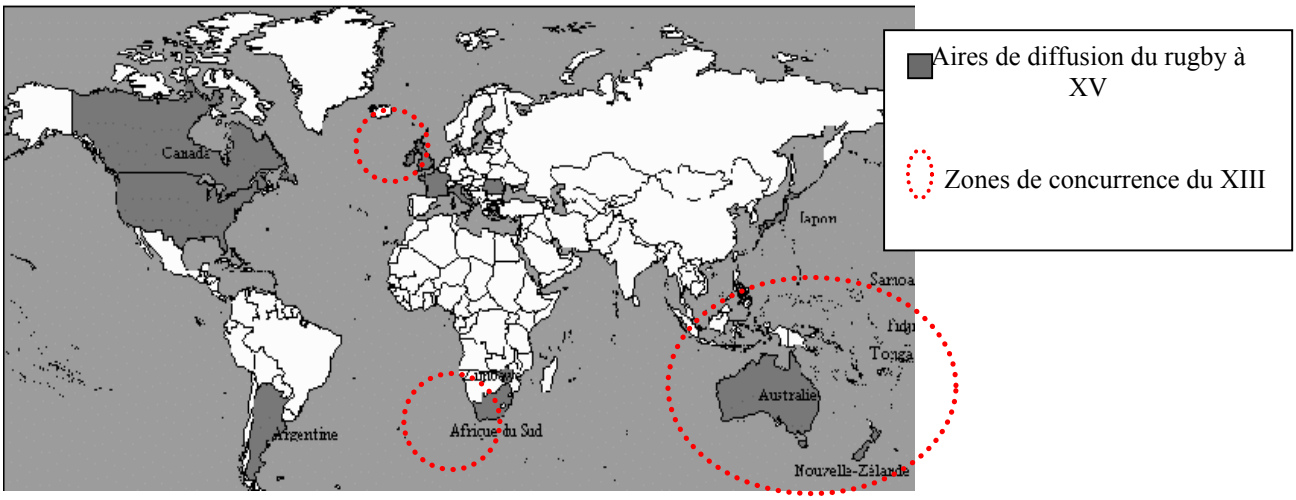
II.4.3- Le rugby : une diffusion limitée

Contrairement à d'autres disciplines, telles que le basket-ball ou le football par exemple, la diffusion internationale du rugby est très limitée. Tandis que les promoteurs américains de la YMCA ont parcouru le monde pour faire découvrir le basket-ball, la diffusion du rugby au-delà du territoire anglais fut moins spontanée. Elle s'appuie essentiellement sur la migration des sujets anglais, essentiellement vers les pays colonisés. Si la « planète ovale » regroupe aujourd'hui un peu plus d'une centaine de pays, le rugby n'est un sport majeur que dans cinq ou six d'entre eux, pour la plupart issus de l'ex-empire britannique (Écosse, Pays de Galles, Irlande) ou ayant eu des relations historiques avec celui-ci (Argentine, Australie, Nouvelle Zélande, îles du Pacifique, Afrique du Sud). Ce constat s'objective par ailleurs dans la récurrence observée au niveau des formations luttant pour les distinctions internationales (l'Angleterre, la France, l'Afrique du Sud, la Nouvelle Zélande et l'Australie sont omniprésents lors des phases finales de Coupe du Monde). Cette pratique constitue donc encore à l'heure actuelle une discipline « régionale » à l'échelle mondiale qui ne compte, globalement, qu'à peine entre 2 et 3 millions de

licenciés (à titre comparatif, le nombre de licenciés en football en France dépasse 2 millions) (Augustin & Bodis, 1994). De même les luttes de définition (qui aboutirent à la scission XIII / XV) dont fit l'objet la discipline ont des répercussions non négligeables sur la géographique du rugby. Le rugby à XV doit ainsi composer avec la popularité du rugby à XIII (Fassolette, 1996) mais également d'autres activités proches comme le football gaélique ou le football australien dans certaines zones (le rugby n'étant au fond qu'une modalité des jeux de balle autorisant un contact rugueux élaborés dans les îles britanniques). .

Attribuer au rugby un caractère « régional » reste d'autant plus évident si l'on se penche sur son implantation à l'intérieur même des états, car rares sont ceux où cette discipline est pratiquée sur l'ensemble du territoire (excepté peut-être la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud). Le rugby semble effectivement se doter d'un territoire propre ou en d'autres termes d'une « zone d'influence », au sein même des pays dans lesquels il est reconnu. On le retrouvera donc particulièrement présent dans le nord industriel de l'Angleterre, dans les terres du sud et le Queensland en Australie, dans la région de Venise, Trévise et Padoue en Italie ou encore dans la banlieue de Buenos Aires en Argentine. Le cas français est pour sa part encore plus illustratif, en terme de distorsions géographiques, de l'implantation « régionale » du rugby tant il est omniprésent dans le Sud-Ouest (Augustin et Bodis, 1994). Conséquence de cette zone géographique de pratique réduite, les grandes compétitions internationales sont moins nombreuses que dans d'autres disciplines et certaines d'entre elles sont récentes. On recense le « mythique » Tournoi des 5 Nations (devenu, suite à l'intégration de l'Italie en 2001, Tournoi des 6 Nations) crée en 1910, destiné à établir annuellement une hiérarchie entre les Pays du Nord de l'Europe, la Coupe du Monde de rugby, crée en 1987 et réunissant tous les 4 ans les meilleures nations de la planète et enfin le Tri-Nations, compétition initiée en 1996 par le groupe de communication Murdoch et dont le but est d'élire chaque saison le meilleur des 3 grands de l'hémisphère Sud (Australie, Nouvelle-Zélande, Afrique du Sud) comme le faisait auparavant la Bledisloe Cup. Il faut bien évidemment ajouter à cette liste les fameux test-matchs, restés longtemps les seules occasions de voir les nations du Nord et du Sud s'affronter lors de tournées organisées régulièrement dés le début du 20ème siècle. Au niveau des clubs, les confrontations entre les pensionnaires des championnats de l'élite européenne sont extrêmement récentes puisque la création en 1995 des Coupes d'Europe (Heineken Cup, Bouclier Européen, Challenge Européen) est contemporaine de l'ère « open ».

Carte 1 : La diffusion « régionale » du rugby dans le monde



L'éclairage sur le cas du rugby en France permet d'objectiver à la fois ce mode d'implantation très « régionalisé » de la pratique y compris à l'intérieur des nations ainsi que le poids de sa dimension symbolique.

II.4.4 - Le rugby en France : un sport régional ?

La pratique du rugby se diffusa de manière rapide en France. Cependant jusqu'à la fin du 19ème siècle, les joueurs s'adonnent aussi bien au football qu'au rugby. Progressivement et comme cela a été le cas Outre Manche, la scission entre les deux pratiques va être effective en France. On peut repérer trois grandes phases dans le processus de diffusion de l'activité (de Paris vers la région bordelaise puis dans la majorité du Sud Ouest).

Dans un premier temps, c'est dans le nord du territoire puis dans la capitale que les clubs « pionniers » vont voir le jour. La présence de nombreux résidents anglais sur le territoire français va favoriser l'implantation du rugby et ce n'est pas par hasard si, en 1872, le premier club est fondé au Havre (le Havre Football Club qui deviendra rapidement le Havre Athlétique Club), port d'escale des marins britanniques et ville dans laquelle réside une importante colonie anglaise originaire d'Oxford et de Cambridge. Au cours de cette même année, des britanniques vivant à Paris créent The English Taylors Club mais c'est en réalité 10 ans plus tard que le 2ème club Français voit le jour, des étudiants du Lycée Condorcet de Paris fondant le Racing Club de France en 1882. Ils furent vite imités par leurs homologues parisiens du Lycée Buffon qui, en 1883, créent le Stade Français, club à l'initiative duquel, 9 ans plus tard, sera mis en place le championnat de France. Si les clubs

fondés, à l'exception du HAC, sont exclusivement situés dans la capitale, la pratique du rugby ne tardera pas à s'entendre en province. Ainsi, dés 1885, Bordeaux accueille à son tour un club de rugby : le Stade Bordelais. Celui-ci se verra accompagné en 1892 par un 2ème club, à Mérignac, ville de l'agglomération bordelaise. Une fois encore, la présence d'une colonie britannique active dans la région n'est pas étrangère à l'implantation de la discipline. Il est également nécessaire de ne pas occulter le rôle déterminant joué par la Ligue Girondine du Docteur Tissié, dont l'objectif était de développer les activités physiques dans les établissements scolaires, qui facilitera le processus de diffusion et d'implantation du rugby au sein de cette aire géographique. Notons que dès l'apparition de la pratique sur le territoire français, celle-ci bénéficia du soutien inconditionnel de Pierre de Coubertin. Ce dernier, admirateur des méthodes sportives et des activités de plein air organisées Outre Manche affirme le caractère formateur du rugby, préparant plus que d'autres activités « au match de la vie ». Par ailleurs, ce soutien de marque témoigne du statut spécifique (« amateur ») de la pratique dans l'espace européen. Avant la fin du siècle, d'autres clubs seront fondés en province : à Grenoble (FC Grenoble 1892), Périgueux (1896), Lyon (1896), Auch (1897), Quillan (1898), Carcassonne (1898), La Rochelle (1898), Toulouse (1899) et Saint-Girons (1899).

Le rugby va donc progressivement s'implanter dans le sud du pays, le début du 20ème siècle étant le théâtre de la création de multiples clubs dans cette zone du territoire français dont notamment : Agen (1900), Saint-Médard et Tarbes (1901), Pau et Perpignan (1902), Bayonne et Dax (1904), Mazamet, Mauléon, Castres (1905), Langon, Narbonne, Bègles, Albi, Biarritz (1907) ou Mont de Marsan (1908). Bien évidemment, cette liste n'est pas exhaustive car en un demi-siècle, ce seront plus de 74 clubs qui seront fondés en France essentiellement dans le Sud Ouest. Le jeu va lentement migrer de la capitale vers le Midi en passant par Bordeaux, Toulouse et Lyon pour faire du Sud de la France son principal foyer d'implantation. Contrairement aux pays du Commonwealth, la pratique du rugby à XV va rapidement être hégémonique par rapport au rugby à XIII surtout après la seconde guerre mondiale sauf dans de très rares régions (Catalogne française, région des Corbières) (Fassolette, 1996). Cette défense de l'amateurisme à tout prix repose sur des fondements politiques. Le renforcement de l'ethos amateur du jeu à XV étant d'autant fort que la pratique du XIII se professionnalise. Ce constat est particulièrement observable en France et s'illustre dans la volonté des dirigeants du rugby à XV de longtemps militer dans un premier temps pour l'interdiction du rugby à XIII (discipline interdite sous le régime de Vichy, la Ligue Française de rugby à XIII ayant été dissoute le 19 décembre 1941) ou par

la suite en vue d'un changement de son appellation (le rugby à XIII devînt le jeu à XIII sous la pression des dirigeants du XV). Ce militantisme, directement lié à un positionnement politique (notabilité de droite), en faveur d'un mode de pratique amateur perdurera jusqu'aux années 1990, période à laquelle les décideurs du rugby durent se résoudre à modifier un statut continuellement discuté n'ayant plus de sens dans la configuration du « sport spectacle » auquel le rugby appartient désormais suite à une médiatisation croissante (Fleuriel, 1997 ; Chaix, 2003).

La pratique du rugby à XV en France va au final hériter d'une double dimension. D'une part elle représentera cet « esprit amateur » cher à la bourgeoisie ce qui explique que le rugby à XV s'imposera comme le sport des grandes écoles et universités. D'autre part elle se trouvera symboliquement rattachée au « Sud » du territoire au sein duquel elle est particulièrement implantée, dans les villes moyennes comme par la suite dans les villages, et appropriée au point de devenir, notamment dans le Sud-Ouest, un élément structurant sur le plan identitaire. Diverses explications sont formulées pour justifier le « glissement » progressif du rugby du nord (Le Havre, Paris) vers le sud du territoire. La plus plausible repose sur des fondements religieux et idéologiques (luttes entre laïcs et confessionnels) correspondant à la trajectoire de la république française et à sa volonté d'utilisation des activités sportives dans un but de contrôle de la jeunesse. L'établissement du contact physique comme règle fondamentale interdit son appropriation par les dirigeants des patronages catholiques qui lui préférèrent le football. En revanche, on repère certaines ressemblances entre les zones d'expansion du radicalisme et celles du rugby comme le fait remarquer l'historien Jean-Pierre Bodis : « *les deux zones d'expansion se ressemblent fort. Il n'est pas interdit de penser que le passage au jeu s'effectue dans le même temps de la montée de l'idée républicaine et de sa conquête du pays* » (Bodis, 1987 : p. 150-151). Certains travaux développant une sociologie des pratiques sportives s'attachent à mettre en évidence une correspondance, souvent socialement pertinente, entre les caractéristiques techniques et les caractéristiques symboliques des disciplines (Clément, Defrance & Pociello, 1994 ; Defrance, 1995 ; Clément, 1995). Dans cette perspective, on peut également envisager la présence d'un espace de correspondances entre les qualités « humaines » exigées par une pratique, ses caractéristiques techniques, symboliques, et son inscription « locale » dans certains foyers géographiques. La logique du jeu, son mode de fonctionnement, de gestion et les valeurs qu'il véhicule seraient d'autant plus susceptibles d'être appropriés qu'ils renverraient à des codes préexistants historiquement construits sur le plan local. L'affrontement rugueux et viril proposé par le rugby, ses valeurs

« chevaleresques » (pour reprendre les termes d'Antoine Blondin, cité par Prouteau, 1972 : p.17) et « terriennes » (« *un conservatoire vivant des vertus viriles et des forces paysannes* », Pociello, 1983) autour des notions de combat, de solidarité (prédominance de la notion de groupe, de collectif), de division des tâches (rôles sur le terrain : avants/arrières) de respect (fair-play) et de désintéressement (ethos amateur) ainsi que sa gestion basée en grande partie sur le patriarcat et la notabilité locale rendraient cette pratique d'autant plus populaire et prégnante dans un espace à dominante « rurale » tel que le Sud-Ouest par exemple.

Aucune des hypothèses ne peut à elle seule expliquer cette régionalisation du rugby en France. En revanche, il est certain que très rapidement, le rugby facilite la création d'une communauté de sensations fondée sur l'expression de la virilité, et par la même de la différenciation sexuée.

La faculté du rugby à asseoir une certaine notabilité tout en donnant aux « acteurs décideurs » des clubs une grande influence dans le jeu politique local participe également à son succès (Augustin et Garrigou, 1985). En définitive, les caractéristiques historiques, techniques et symboliques du rugby si particulières du rugby facilitent l'objectivation d'une « communauté de sensations », pour reprendre les termes d'Appadurai (2001) à propos du cricket indien, fondée sur une certaine virilité des rapports sociaux dont le « poids » se fait nettement ressentir aujourd'hui lors de l'évocation de la conception de l'activité.

Cette inscription rapide du rugby dans les cultures locales et son statut dans le processus d'expression de ce que nous nommerons provisoirement l'identité locale rendront d'autant plus délicate sa professionnalisation et son internationalisation. L'éthos de la « gratuité du jeu » prend d'autant plus de sens qu'il est profondément inscrit dans un espace local relativement restreint. On comprend dès lors que la question de la professionnalisation des élites rugbystiques, en particulier en France, suscite de vives polémiques.

PARTIE III – Quelques exemples d'entretiens avec joueurs et dirigeants

EXEMPLES D'ENTRETIENS

Elan Béarnais :

- Pierre Seillant (directeur exécutif)
- Gérard Bouscarel (directeur sportif)
- Claude Bergeaud (ancien entraîneur / sélectionneur national)
- Didier Gadou (joueur « local »)
- Rod Sellers (joueur américain)
- Derrick Lewis (joueur américain naturalisé français)
- Roger Esteller (joueur espagnol)
- Dragan Luvkoski (joueur yougoslave)

- ***Essai de typologie des joueurs de basket-ball professionnel***

Section Paloise:

- Jean-Louis Luneau (directeur sportif)
- Imanol Harinordoquy (joueur international français)
- Damien Traille (joueur international français « local »)
- Marius Tincu (joueur roumain)
- Pierre Triep-Capdeville (ancien joueur « local »)
- Philippe Carbonneau (joueur international français)

Tarbes Gespe Bigorre :

- Damien Leyrolles (entraîneur)
- Jean-Pierre Siutat (Président de la Ligue Féminine de basket-ball, Manager général du TGB)
- Polina Tzekova (joueuse bulgare)
- Clarisse Machanguana (joueuse mozambicaine)
- Laure Savasta (joueuse internationale française)
- Céline Dumerc (joueuse française « locale »)
- Jo Hill (joueuse australienne)
- Rankica Sarenac (joueuse slovène)

ENTRETIENS « ÉLAN BÉARNAIS »

Entretien avec Pierre Seillant

Fonction : - Président de l'Élan Béarnais de 1967 à 2003 / assureur
- Directeur exécutif depuis janvier 2003 / salarié du club

Âge : 63 ans (né à Orthez 64)

Statut : personnalité centrale de l'Elan Béarnais, le « prési » est à l'origine de la mutation du club mais se pose également comme le garant du maintien de son « identité ».

Date de l'entretien : 8 décembre 2003

Lieu de l'entretien : Palais des Sports de Pau / bureau de Pierre Seillant

Durée de l'entretien : 46 minutes

Comment définiriez-vous la relation que vous entretenez avec les joueurs ? Ont-elles profondément évolué depuis vous débuts ?

J'ai évolué à ce niveau parce que les contraintes sont très différentes, les contraintes sportives qui conditionnent tout le reste… encore que aujourd'hui, plus ça va, plus l'économie conditionne le sport et non le contraire. En fait aujourd'hui, au niveau professionnel, les ressources économiques passent avant tout, on construit une équipe en fonction de ces ressources, on ne peut pas partir à l'aventure en pensant que ça viendra tout seul. On part sur des budgets serrés, à 95 % intouchables, et on ne fait une équipe que selon cette enveloppe. Tout cela a fait qu'au fil des années… bon, moi j'ai commencé c'était amateur, complètement amateur, c'était des relations de copains à copains pratiquement, puis après c'est devenu des relations de père à fils puisque les joueurs étaient jeunes et que moi j'avançais en âge… et maintenant, je suis presque le grand-père de certains joueurs et surtout je suis à la tête d'une entreprise, d'une véritable entreprise avec les droits et les devoirs qui accompagnent cette notion. Aujourd'hui, nous sommes essentiellement devenus des gestionnaires et qui dit gestion dit rendement… ou rentabilité, une certaine attitude à adopter qui fasse que l'on ai des résultats sur le terrain, en s'asseyant parfois un petit peu sur les sentiments, on devient de plus en plus exigeant avec les joueurs, qui eux aussi le sont devenus par rapport à nous. Ils ont des contrats substantiels, des agents pour les négocier… donc ce qui avant ce faisait directement avec eux se fait aujourd'hui via l'intermédiaire d'agents. A partir de là, le rapport a un petit peu changé, moi, j'essaie de conserver une présence auprès des joueurs, d'être souvent prés d'eux mais effectivement, le temps passant, les mœurs évoluant, on arrive effectivement à l'heure actuelle à un rapport « employeur/employé », ça ne me plaît pas trop mais c'est comme ça ! Mais ce sont les joueurs qui nous y ont poussé en prenant des agents… quand on a un agent en face, ça devient un peu différent ! Mon attitude aujourd'hui est toujours un petit peu paternaliste, j'aime bien parler avec eux, les côtoyer, mais il faut dire que la différence d'âge fait qu'aujourd'hui, on ne peut plus avoir les mêmes pôles d'intérêt que l'on avait il y a 30 ou 35 ans avec eux. Le gestionnaire a pris le dessus, j'ai tendance maintenant… enfin j'ai tendance, je suis dans l'obligation de résonner un peu différemment, il y a une pression que j'exerce sur le staff et sur les joueurs, qui est un peu différente de celle du passé. Autrefois, à nos débuts, on avait tout à prouver, maintenant que l'on a fait nos preuves, il faut continuer à prouver que l'on est digne de notre réputation, que l'on est pas champion 8 fois par hasard… aujourd'hui, c'est la chasse à cour derrière nous, on est condamné à conserver une certain standing, tout le monde veut notre « peau » donc ça devient encore plus professionnel qu'à l'habitude. Tout est fait pour que les joueurs soient en état de gagner les matchs : préparation physique très poussée,

beaucoup d'entraînements, une bonne hygiène de vie, suivi médical… on fait en sorte de planifier au mieux pour les joueurs. Aujourd'hui, on a un joueur qui est arrivé avec 10 de tension (l'Elan jouait hier à Nancy), on l'a envoyé se coucher… on n'avait pas décelé une telle fatigue. C'est devenu encore plus professionnel, et qui dit professionnel dit des résultats, quand on est dans une profession, il faut bien la faire sinon on disparaît vite.

Malgré tout, suite aux entretiens menés avec les joueurs, on a le sentiment que votre club et vous-même restez « atypiques » dans votre mode de gestion du relationnel ?

Oui, mais bon, ça fait partie de mon personnage et de ma perception du sport. Bien que tout ça soit devenu extrêmement professionnel, pour moi, ça reste quand même du sport, un spectacle… et un spectacle ne peut se dérouler que dans un certain confort, une certaine ambiance. Je suis quelqu'un qui aime bien raconter des histoires, faire rire les gens à table… j'aime les joueurs, j'aime les artistes et ce spectacle qu'ils produisent. Et puis mon Dieu, je leur parle un peu comme à des enfants, ce n'est pas du paternalisme, enfin, ça l'est un petit peu, c'est le terme à la mode…moi, je crois que je les considère comme des grands enfants et je fais avec eux un petit peu pareil qu'avec les miens. Ma femme dit toujours : « tu as là-bas les fils que tu n'as pas eu avec moi ! », j'adore les joueurs effectivement, pour moi ce sont des artistes et je le répète, j'ai beaucoup de respect pour les artistes. Voilà, on ne me changera pas… je ne vais pas du jour au lendemain devenir un dirigeant pur et dur, « t'as pas gagné, t'es puni, t'as pas de primes ! ». Non, moi je ne résonne pas du tout comme ça, j'essaie de responsabiliser les joueurs, leur expliquer que la défaite fait partie du jeu, qu'il faut perdre moins que les autres pour être champion, qu'il y a des matchs à ne pas perdre, qu'il y a une histoire dans ce club et qu'il faut la respecter, respecter le maillot et les gens qui sont passés par là et qui souvent sont encore dans les gradins. Donc il faut donner le meilleur de soi-même et moi, j'apprends aux jeunes, aux joueurs, à donner le meilleur d'eux même, y compris ceux qui viennent de l'extérieur. Ils rentrent dans un club qui n'est pas tout à fait comme les autres, et qui vaut surtout par son engagement, sa générosité et son respect des valeurs sportives, et c'est tout quoi ! Le sport est porteur de vertus qu'il faut respecter et appliquer.

Dans la réussite du club, quelle part attribuez-vous à ce « socle identitaire » que vous avez su conserver ?

Oh, je pense que c'est la partie essentielle ! On est parti sur un concept qui est difficile à tenir à savoir maintenir une certaine identité locale, régionale, avec des joueurs issus du cru… il y en a encore 3 ou 4. Mais bon, la tendance maintenant au plus haut niveau c'est de prendre des joueurs d'un peu n'importe où, l'Europe est ouverte, elle est « open » et on ne peut pas espérer monter ici une équipe avec sept Béarnais, deux Basques, deux Landais et un Gersois même si on en a encore quatre ou même cinq. C'est le chant du cygne… je crois que plus ça ira et moins on aura d'identité locale. Par contre on a, à travers l'histoire, une identité de jeu, une identité de vie, qui feront toujours que l'on essaiera de prendre des joueurs qui sont à la fois… des joueurs et des hommes. Chez nous, il n'y a pas de mauvaise tenue, il n'y a pas de débordements ni sur le terrain ni même en dehors. On fait attention à respecter les autres mais on demande aussi à être respecté, accompagné. On essaie de vivre tout à fait normalement, en étant sérieux mais sans trop se prendre au sérieux, c'est l'expression que l'on peut employer. Je crois que l'on sait qui on est et d'où l'on vient. Je pense qu'il ne faut jamais oublier d'où on vient, nous, on vient de la terre, d'Orthez, du marché couvert et même en étant passé de la ferme au palais, on n'a rien perdu de nos qualités et on n'a pas accentué nos défauts.

Les entretiens avec vos joueurs laissent transparaître un investissement quotidien de la part du club pour favoriser leur intégration. Cette démarche est-elle complètement « désintéressée » ou exige-t-elle une réciprocité importante ?

Oui, alors voilà… ceux qui viennent ici, on leur explique un peu où ils mettent les pieds. Ils voient le mini musée que l'on a crée dans le couloir, ils s'imprègnent souvent vite de l'histoire et puis je leur fais un petit discours quand ils arrivent, je leur parle en tête à tête. Il faut qu'ils comprennent que quand ils arrivent à Pau, ils n'arrivent pas sur Mars ou sur la lune quoi ! Ils arrivent sur un lieu de vie sympathique, dans un cadre agréable et naturellement, les joueurs respectent ça et démontrent une envie certaine de jouer pour nous. Ceux qui ne respectent pas ce contrat moral ne font pas de vieux os parce que… je ne dis pas qu'il y a un phénomène de rejet mais bon, d'eux même, ils sentent qu'ils ne sont pas fait pour ce club. Il y a quand même des exigences sur le comportement, sur et en dehors du terrain.

Un joueur doué sportivement mais mal intégré est dans ce cadre mis à l'écart ?

Oui, oui… ça a déjà été le cas parfois. Je ne vous citerais pas de noms mais c'est arrivé aussi bien en espoirs que chez les pros. On ne va pas non plus se mettre le… Bon, on a fait quelques concessions à ce niveau dans certains cas précis mais pas beaucoup et pas n'importe lesquelles. Il y a un seuil à ce niveau, et au-delà, on ne peut pas accepter. On n'est pas là pour faire la morale, pour réprimander. Il existe une convention morale entre nous… quand je vois le comportement de certains individus dans d'autres équipes en déplacement, nous, ces choses là, on ne les tolère pas ! Les gens bruyants, agressifs, grossiers… on n'a pas ça chez nous. Partout où l'on passe, dans les hôtels, les restaurants, on reçoit des félicitations sur le groupe…chez nous, il y a une tenue. Bien sûr, sur le terrain, il peut y avoir certains débordements, c'est arrivé mais en dehors, c'est rare.

Hormis cette ère « open » contre laquelle vous pouvez difficilement lutter, avez-vous le sentiment d'avoir fait des « concessions identitaires » depuis quelques années ?

Bien… s'adapter, c'est aussi faire des concessions ! Effectivement, certaines animations comme les danseuses sont à la mode, sauf que nous, au lieu de prendre des professionnelles, on a pris des jeunes filles des quartiers dans le cadre d'une participation à la vie Paloise. Ce ne sont pas les plus belles ni les meilleures, ce ne sont pas non plus les plus mauvaises… on a fait plaisir à des gens, ça nous a amené une petite animation de plus. Pour ce qui est des joueurs, quand on a commencé à chercher ailleurs en Europe, on a d'abord été en Espagne, on a pris Aisa, Esteller, qui nous ressemblaient, ce sont des voisins. Un garçon comme Luvkoski s'est rapidement fondu dans le moule parce qu'il est un peu comme nous, attaché à certaines valeurs. On a pas pris n'importe qui, on a eu quelques « loupés », quelques erreurs de casting mais ça on ne peut pas l'éviter.

Il y en a eu moins qu'ailleurs semble-t-il...

Et il y en a eu moins qu'ailleurs effectivement ! On s'adapte à la modernité mais par exemple dans l'animation, on a des bandas plutôt que de la musique électronique, on conserve quand même la couleur locale même si on a un disc-jockey qui envoie par-ci par-là quelques jingles. Mais essentiellement, c'est la banda qu'on entend, qui entonne des chansons reprises par le public. A tel point qu'aujourd'hui, on est copié… les airs d'ici, on commence à les retrouver dans les salles du Nord, à Lyon, vous voyez on nous pille même… (rires)

L'internationalisation progressive depuis le milieu des années 90, comment l'avez-vous ressenti au départ ?

Je l'ai subi… je l'ai subi comme d'autres. Certains l'appelaient de tous leurs vœux, moi pas. Je considère que c'est catastrophique pour les clubs. C'est bien pour les équipes nationales parce que les joueurs vont jouer dans les plus grands clubs Européens, Espagnols ou Italiens. On peut donc penser que les équipes de France vont en sortir plus

forte et là-dessus, on a vu tout et son contraire, on a vu l'équipe de France de football devenir championne du monde en 98 et se faire éliminer au premier tour en 2002, cet argument qui veut que les joueurs deviennent plus forts en s'expatriant est donc remis en question. Même chose en basket… mais nous, les clubs, on y a été perdant. Cette ouverture à outrance, vu que les règles fiscales et sociales sont ici très coercitives… on perd nos meilleurs joueurs et ça devient compliqué pour nous de bien vivre cette « Bosmanisation » de l'Europe. J'aurais préféré que Bosman n'existe pas ou en tout cas qu'il n'aille pas au bout de sa pensée… certes, on ne peut pas lui donner tort puisqu'il a été exploité par son club pendant des années en Belgique donc il est allé au bout, il a fait péter le système. Aujourd'hui, en Europe, tout est « open », on peut prendre autant de joueurs Européens que l'on veut, sur 12 joueurs, on peut aligner une équipe sans Français… 10 joueurs communautaires et 2 étrangers Américains ou autre. On peut dès lors jouer sans Français dans l'équipe et ça… c'est catastrophique ! Pour moi, c'est une aberration mais c'est ça ou disparaître, c'est suivre ou mourir. Des années après, on se retrouve dans une situation similaire, on était parti d'Orthez vers Pau pour survivre, et bien aujourd'hui c'est pareil, c'est suivre ou mourir ! Alors on suit, à contre cœur certes… j'avais dit quand Bosman a gagné : « bientôt, on ne jouera plus qu'entre Gaulois ! », et c'est un peu ce qu'il se passe puisque ça devient difficile d'exister en Europe mais là où je me suis trompé c'est que si on regarde la composition des équipes, ce n'est pas entre Gaulois qu'on joue mais avec des équipes faites de non gaulois ! Cet aspect, je n'y avais pas trop pensé mais bon, aujourd'hui, les joueurs Français n'ont pas peur d'aller jouer à l'étranger, l'exemple du football a fait des émules dans le basket. Le rugby échappe à ce phénomène puisqu'à part l'Angleterre, il n'y a guère de destinations plus attractives que le championnat Français, qui en revanche attire des joueurs étrangers et même de l'hémisphère sud. Mais hormis le rugby, que ce soit en basket, en foot, en hand et même en volley, on a été pillé ! Cette évolution, comme beaucoup de monde, on la subit, on vit avec ou on part. Partir, je crois que ça ne me ressemble pas… le club fonctionnera comme il pourra mais on sera toujours là, on va essayer de former de bons jeunes joueurs Français autant que faire ce pourra tout en sachant qu'ils finiront par partir en Europe ou aux USA comme Diaw ou Mike Piétrus, partis à 21 ans, je le rappelle… avant, ils partaient à 28 ans ! Là aussi, ça risque de nous dégoûter de la formation mais si on ne forme plus, on est mort !

Le choix d'Alain Béral pour vous succéder fut-il en grande partie dicté par cette composante identitaire ?

Ce n'est pas du tout une succession, les gens n'ont pas bien compris parce que cela a été mal expliqué. En fait, avant j'étais PDG, je cumulais les fonctions de président du conseil d'administration et de président de la société. La loi a changé et je ne pouvais plus cumuler les deux. Président du conseil d'administration, c'est diriger quatre fois par an le CA, élaborer les grandes stratégies financières. Directeur général, c'est s'occuper de la gestion du club au quotidien… ce qui fait que pour moi, rien n'a changé puisque je suis à plein temps au club, pire qu'avant ou plutôt mieux qu'avant car j'avais du mal à tout concilier : famille, travail, basket. Aujourd'hui, tout est plus clair mais on ne peut pas vraiment parler de succession. Ce le sera quand je partirai définitivement… par contre, effectivement, je ne siège plus au CA, je ne vote plus même si j'inspire Mr Béral, les grandes décisions sont prises à deux. Après le conseil nous suit ou pas… mais en général, il nous suit parce que l'on sait un peu ce dont on parle. En réalité, Alain Béral a permis cette situation dans laquelle je me trouve aujourd'hui et quand je partirai, il faudra qu'il me remplace par quelqu'un d'autre parce que lui, je ne pense pas… il est encore en âge de tout faire, il est plus jeune que moi et a une profession très prenante, il travaille sur plusieurs continents. Donc en réalité, il y a un président du conseil d'administration et un président du directoire… après, sur le choix d'Alain Béral, je crois que c'est un homme qui aime

beaucoup le basket et l'Elan en particulier, il habite dans les Landes, c'est un vrai supporter et il fut longtemps notre sponsor principal avec Quick dont il était PDG. Le fait d'être PDG de l'Elan ne lui permet plus d'être président d'une autre société, il est donc directeur général d'une autre société. Je l'ai choisi parce qu'il nous aimait, qu'il n'habitait pas loin d'ici, à Mont de Marsan, que c'est un homme de basket avec qui nous avions sympathisé et qui avait bien compris ce qu'est l'Elan Béarnais. Nous nous entendons très bien et lui n'aurait d'ailleurs pas accepté la présidence si j'étais parti. Je suis parti sans être parti, tout en partant… en partant dans le temps. En principe, je suis là jusqu'en 2007.

Justement, vous êtes le garant de l'état d'esprit qui anime ce club, comment voyez-vous l'après Seillant d'un point de vue... on va dire identitaire ?

C'est sûr que je représente pas mal de choses ici, j'ai repris la section basket à Orthez en 67 et beaucoup d'évènements ne seraient pas arrivés si je n'avais pas été là… mais c'est partout pareil ! Vous voulez savoir si je suis inquiet quant à l'avenir de l'Elan ? Si pour perdurer, il faut passer par la prise de contrôle d'un grand groupe financier comme c'est le cas déjà ailleurs, moi, je serais tout à fait d'accord ! On ne peut pas rêver, on arrive à une époque… on y est même déjà, où l'économie guide le sport. Il faut savoir ce que l'on veut, soit on veut uniquement participer et là, on arrivera toujours à se débrouiller mais il faudra abandonner des « rêves de grandeur », où alors on voudra perdurer au plus haut niveau et auquel cas il faudra trouver des moyens et ces moyens, hormis les investisseurs privés, je ne sais pas où on va les trouver. Si j'arrêtais du jour au lendemain, il y aurait certainement plus qu'un soubresaut dans l'économie du club. On n'en est pas encore là, j'espère durer encore un peu et puis par la suite, les gens vont comprendre qu'il faut évoluer et voir les choses autrement. Je peux difficilement vous répondre même si, au fond de moi, j'ai des craintes… Des craintes parce que je suis à la fois la force du club et une faiblesse, une force depuis 35 ans et une faiblesse par rapport justement aux 35 prochaines années. Peut-être que Mr Béral trouvera des solutions autres et peut-être aussi que dans le club, certaines personnes incarneront à leur tour tout ce que moi j'incarnais.

Les choix d'hommes tels que Bouscarel ou Bergeaud s'inscrivent dans cette logique de la transmission du flambeau ?

Oui… sauf qu'il y en a de moins en moins de gens comme ça. J'ai rajeuni les effectifs de l'encadrement, les entraîneurs sont appeler à bouger, Claude (Bergeaud) part pour l'équipe de France et on va donc le perdre, Gérard (Bouscarel), dans 6, 7 ans, il sera en bout de parcours. Il faudra que les jeunes prennent le relais ou qu'on en trouve d'autres… fatalement, le club va changer. Aujourd'hui, j'incarne le club par définition puisque je suis le président depuis 36 ans, que je suis encore là et ce n'est pas par hasard, je vais voir les sponsors, je vais batailler… je suis donc aussi un point de faiblesse pour l'avenir. Le club s'en remettra, ils feront différemment, c'est tout.

Et une évolution de type « franchise », avec des équipes mobiles au gré des investisseurs ?

Oh non, on en est pas encore là ! Par contre, les structures que nous possédons ici… j'espère qu'elles permettront que des investisseurs viennent nous aider. Il faut voir comment va évoluer la loi dans les prochaines années, peut-être qu'elle permettra aux gens d'investir et de déduire ça de leurs bénéfices… pourquoi pas ? Si rien n'est fait, effectivement ça sera difficile pour celui qui me succédera sauf si quelqu'un qui à de l'argent et qui aime le club investisse. Je ne suis pas Madame Soleil tiens !

Comment appréhendez-vous l'évolution du public et la relative diminution des « attitudes partisanes » par rapport aux débuts à Pau ?

Disons que l'affluence a un peu baissé, de 15 à 20 % selon les rencontres mais pour ce qui est de la fibre partisane, on a quand même nos 4000 fidèles qui nous suivent régulièrement et qui font toujours du bruit. On a fait 20 000 personnes sur nos 3 derniers matchs, et j'ai quand même trouvé qu'il y avait de l'ambiance dans la salle… je pense qu'au début, on dit

toujours : « tout nouveau, tout beau !», là c'était il y a 12 ans et en 12 ans, on a gagné 12 trophées, 6 titres de champions de France, 2 Coupes de France, 4 tournois des AS. Aujourd'hui, les gens se déplacent en nombre pour les grosses affiches, Barcelone, Madrid et puis il y a la télévision et toutes les chaînes qui existent maintenant, les gens sont abonnés au numérique, Canal +, TPS… de temps en temps, ils préfèrent voir un match tranquilles chez eux, sans payer et quand il y a 4 ou 5 personnes dans le foyer, ça fait une économie ! Et puis il y a aussi le nombre de matchs, ça s'est un petit peu réparti mais on a plus de matchs qu'il y a 12 ans, avec l'Euroligue, la Coupe de France, on fait à peu prés 70 matchs au lieu de 50, 55 auparavant. Donc, grosso modo, on a autant de monde mais plus étalé dans le temps…et puis il faut dire que le public est de plus en plus sollicité, il y a le rugby, le football, les loisirs, la vie a changé en 12, 13 ans ! Les sollicitations sont nombreuses et si vous ajoutez à ça la télévision qui nous « pique » du monde… on comprend mieux ce constat. Je pense aussi que les jeunes aujourd'hui sont un peu moins fidèles que par le passé parce que les occasions de se distraire, autrement qu'en allant voir un match, sont plus nombreuses. Mais la dynamique est la même pour le football ou le rugby. Le football, il y a deux ans, tournait à 23 000 de moyenne, aujourd'hui, ils sont à 19 000. Une telle perte en deux ans, c'est beaucoup ! Et encore, si on enlève Marseille, Lens et Paris… c'est pas terrible. Les gens sont devenus sportifs dans le fauteuil… mais on n'a pas à se plaindre quand même.

Cette continuité dans le succès, vous la payez donc un peu ?

Oui… mais là quand même, il y a quel que chose qui me surprend un peu. On nous reproche trop gagner, trop facilement et dés que l'on perd, on se fait allumer ! Quand c'est trop facile, c'est pas intéressant et dès qu'on perd ça devient inintéressant… on ne peut quand même pas programmer que l'on gagnera tous les matchs de 1 ou 2 points ! Les gens sont vraiment très difficiles et j'espère que cette année, ils vont comprendre que le championnat reste intéressant, que l'on peut perdre à l'extérieur et même à domicile, on a eu un match difficile contre Le Mans, il y a Gravelines qui arrive, Villeurbanne, tous ces matchs, on ne les pas encore gagné. Effectivement les gens sont devenus exigeants.

Justement, vous parliez de cette offre diversifiée... Comment se passe par exemple la coexistence avec le rugby ?

Non, eux comme nous, on ne se fait pas de mal. Chacun a sa clientèle, nous devons n'avoir qu'environ 10 % de public en commun, donc… la moitié de notre public vient d'assez loin, de tout le Béarn et des Landes, ce sont surtout des amateurs et des connaisseurs de basket, les curieux sont moins nombreux, il y en a encore quelques-uns mais les 5000 fidèles, nous les retrouvons d'une saison sur l'autre. Sur les gros matchs, on arrive à avoir 1500 voire 2000 personnes de plus, public que je qualifie de « curieux ». Non, non, je pense que le rugby a aussi sa clientèle, on ne peut pas dire qu'on se pique vraiment des clients… pour les sponsors, c'est pareil, on a des sponsors communs et d'autres propres à chacun mais on fait sensiblement les mêmes chiffres depuis des années et ça n'évolue pas beaucoup. On n'est pas là pour se tirer la bourre et se piquer les partenaires, chacun à ses sensibilités, certains sponsors n'aiment pas le rugby, d'autres n'aiment pas le basket, c'est réparti harmonieusement. A ce niveau, on serait seul, on ferait peut-être un peu plus, idem pour eux, mais pas énormément plus non plus puisque je suis sûr que les 4/5ème des gens qui viennent au rugby ne viendraient pas au basket et vice-versa.

Pour finir, j'aimerais avoir votre sentiment sur le positionnement du « local » dans le sport professionnel actuel. A-t-il encore une place et si oui laquelle ?

De moins en moins, parce qu'aujourd'hui… d'abord les joueurs, de par leurs attitudes ne nous incitent pas trop à faire des efforts de ce côté là puisque aujourd'hui ils ont des contrats à durée déterminée et sont les premiers à réclamer des clauses libératoires. Dés lors, on sait qu'il ne sont que passage, cela complique les choses par rapport au passé où ils

avaient des contrats fixes sur lesquels on pouvait bâtir sur 2, 3, 4 saisons. Maintenant, ils ne pensent qu'à une chose, aller se vendre ailleurs le plus tôt possible…ça risque de tuer ce que nous, on a connu ici. Il y a effectivement un danger, mais c'est peut-être adapté au monde moderne… mais enfin, le monde moderne, moi, il ne me plaît pas ! Si c'est chacun pour soi et Dieu, ou Mahomet, pour tous, qu'importe, aujourd'hui c'est…j'allais dire un vilain terme mais… c'est moins « bandant » ! Il y a moins de plaisir qu'avant. Moi, j'ai vraiment tout connu, j'ai connu le « patro », le club à ses débuts, à son milieu et là à son zénith en France. On a tout gagné dans l'hexagone et les gens trouvent ça naturel. Mais il n'y a rien de naturel, on a rien sans rien, on a fait beaucoup d'efforts dont les gens ne se rendent pas compte. Bien sûr, on a encore ce côté local, ma personnalité et celle de quelques autres font que l'on est encore bien perçu par les gens d'ici qui continuent à nous aider, à nous soutenir. Mais après deux ou trois défaites d'affilée, on sent quand même la pression de l'argent que les gens mettent. Ils ne résonnent plus tout à fait comme auparavant. Autrefois, ils résonnaient en terme d'amour pour l'équipe… aujourd'hui, c'est plus par amour du produit. On est devenu un produit, c'est bien plus perceptible que par le passé.

Et votre identité de club est aussi devenue un produit à part entière à l'heure actuelle ?

Oui, oui mais au fil des années, c'est devenu un petit peu notre « fond de commerce », mais plus le temps va passer et moins ce sera comme ça parce que tout va si vite… aujourd'hui, on est nous aussi emporter par la mentalité actuelle, une mentalité de « tueur », que je déplore. Mais c'est dans tous les secteurs pareil… on prend, on presse et on jette. Nous, on essaye de ne pas être comme ça mais on est rattrapé par les exigences de la compétition, du public, des sponsors qui certes aiment notre concept… mais il faut quand même gagner ! Ce concept, sans la victoire, il en prendra un coup très rapidement. Si aujourd'hui, on ne marche plus, on dira que le concept est foutu, que l'on a pas su s'adapter à la nouvelle donne… donc aujourd'hui, on a « le cul entre deux chaises » (sic) mais on y est bien pour l'instant encore ! On va essayer d'y rester mais c'est forcément un équilibre instable.

L'identité « locale » ou régionale, disons qu'elle va être amenée à disparaître, pas tout de suite, mais… je pense que le sport « pro » dans cette configuration, je ne le verrais pas sauf si j'ai vraiment des « cannes » ! (rires).

Tous les clubs professionnels, quelle que soit la discipline, connaissent ce phénomène y compris le rugby. A l'heure actuelle, le monde économique prend le pas sur ce côté identitaire. Combien de clubs de rugby pros survivraient au départ de leur mécène : Cap Gémini, Martinet, Fabre etc… Ce n'est plus l'identité qui fait vivre les clubs au plus haut niveau ! Le point positif, c'est que les clubs « amateurs » seront en mesure d'offrir au public cette fibre identitaire que les « pros » ne pourront plus, à terme, leur proposer. Ce processus va amener du monde vers les « amateurs ». De toute manière, je suis intimement persuadé que dans les années à venir, il n'y aura plus beaucoup de place pour les petites villes ou les villes moyennes dans le sport pro. En basket, il y aura une ligue Européenne réservée aux clubs des grandes villes, riches… Madrid, Athènes, Istanbul. Nous n'aurons plus notre place dans cette configuration… on va faire de la résistance jusqu'au bout mais fatalement, ça arrivera compte tenu de l'importance du secteur économique. Actuellement, notre chance réside dans le bel outil au sein duquel nous évoluons et qui peut nous permettre de durer un peu plus dans ce contexte et d'attirer toujours à la fois les gens et les partenaires.

Mr Seillant, je vous remercie beaucoup de m'avoir accordé de votre précieux temps !

Avec grand plaisir, re-contactez-moi si vous désirez d'autres informations sur le club et merci de l'intérêt que vous nous portez.

Fin de l'entretien

Entretien avec Gérard Bouscarel

Fonction : directeur sportif de l'Elan Béarnais. Ancien journaliste sportif au sein d'une groupe de presse local.
Âge : 55 ans
Nombre de saison au club : 14
Date de l'entretien : 04 Octobre 2002
Lieu de l'entretien : bureau de Mr Bouscarel (Palais des Sports de Pau)
Durée de l'entretien : 1 heure 20 minutes

En votre qualité de directeur sportif de l'Elan, comment qualifierez-vous votre relation avec le club ?
Employeur / employé…bien sûr parce que c'est une structure professionnelle avec des impératifs de rigueur, de connaissance parfaite des domaines qui te sont attribués, donc à ce niveau là il n'y a pas de droit à l'erreur, on est tous responsable dans un secteur…en ce qui me concerne c'est toute la gestion du secteur professionnelle qu'elle soit administrative, sportive voire parfois économique. Oui, il y a une relation employeur / employé, on ne rigole pas tous les jours mais c'est vrai que les valeurs traditionnelles et j'allais dire…hormonales de l'Elan Béarnais font que c'est pas « aides-toi et le ciel t'aideras ! », c'est d'abord un président qui s'est entouré de gens qu'il connaît bien pour la plupart, avec lesquels il y a une longue histoire en commun, bon, moi j'en fais partie donc si tu veux au-delà de la relation employeur / employé, il n'y a pas une épée de Damoclès permanente qui pèse sur ta tête… c'est vrai qu'il y a une convivialité, une chaleur humaine, une joie de travailler, c'est un peu une mutuelle interne dans laquelle les problèmes de chacun ne sont pas indifférents aux autres…tout le monde s'entraide, se donne la main et le président le premier. Quand quelque chose ne tourne pas rond…je veux dire, on peut l'interpeller à toute heure du jour et de la nuit pour lui demander conseil, pour dire « ça, je ne sais pas…je sais pas toujours, j'hésite », il y a toujours là ! C'est vrai que ça donne à la définition du poste un côté rigoureux mais aussi un côté amitié qui transparaît tous les jours.
Selon vous l'Elan est-il un club à part à ce niveau là ?
C'est difficile de dire oui comme ça, d'emblée, dans la mesure où je ne sais pas exactement comment fonctionnent les autres clubs mais c'est vrai que pour faire comme toi, pour en parler avec les gens qui viennent d'ailleurs ou qui sont partis ailleurs et qui reviennent nous voir, c'est vrai qu'ici ils ont trouvé… Ben, récemment c'est dans Basket News ou Maxi, je ne sais plus lequel, Stéphane Risacher (ailier international Français qui a joué à l'Elan) parlait de ses difficultés en Grèce où les journalistes le déguisent en Ben Laden et lui disent que c'est de l'humour, eh bien lui n'a pas apprécié, il dit quand même qu'il n'a jamais rencontré quelque chose comme à Pau. Laurent Foirest (ailier international Français qui a joué à l'Elan) c'est idem, dés qu'il a un jour de congé, il n'a qu'une hâte c'est de revenir faire un tour ici. Un garçon comme Rod Sellers est revenu ici sur la qualité de vie en faisant un effort financier ou du moins en attendant pas d'autres propositions qui auraient pu être supérieures. Il avait passé une année ici, on lui a fait une proposition, on lui a dit : « Rod, ça sera ça et si ce n'est pas assez, tant pis pour nous !». Regarde Luvkoski, Dragan Luvkoski, c'est pareil…il est arrivé ici, il était un peu à la rue après une saison en Turquie, il se relance chez nous…bon, il a eu des contacts certainement tout l'été, eh bien il avait re-signé avant de repartir en vacances…les frères Piétrus, Boris Diaw, à qui toute l'Europe a fait la cour, de façon même indécente par rapport à ce que l'on peut leur proposer et qui ont finalement, même si à leur âge et compte tenu des propositions qui leur sont faites ils

n'y sont pas insensibles, en dernier ressort, quitter Pau ça leur pèse tellement qu'ils préfèrent ne pas le quitter. Donc, c'est certainement qu'il se passe quelle que chose à Pau, quelle que chose qui ne se passe ailleurs et cela ça tient effectivement à la personnalité de Pierre Seillant et à la philosophie qu'il a donné à son club et dont tout le monde est le relais. Pierre a un rapport avec les joueurs qui est extraordinaire de professionnalisme mais en même temps de paternalisme et donc c'est sûr que les joueurs sont un petit peu stupéfaits de voir un président rigoler et plaisanter avec eux et puis de temps en temps passer dans le bureau pour parler de choses sérieuses…ça se passe de façon linéaire, il n'y a pas de « attention, le patron arrive », ça n'existe pas ! Beaucoup de choses tiennent quand même à lui…

Cette atmosphère un peu « particulière » est-elle déterminante dans la signature des joueurs ?

Oui, c'est sûr…les exemples que je viens de te citer : Luvkoski, Sellers pour n'en citer que deux. Boris Diaw, s'il n'avait fait qu'un choix d'argent, il ne serait pas là aujourd'hui, c'est clair, net et précis ! De la part des joueurs, c'est sûr que ça joue ! Un mec comme Kyle Hill, il est venu les yeux fermés… l'Asvel avait une option sur lui pour le re-signer, ils lui ont dit qu'ils ne confirmaient pas l'option et nous on s'est mis sur les rangs, il a signé et n'a pas attendu de savoir si l'Italie, l'Espagne ou la Grèce allaient s'intéresser à lui. Il est venu ici l'an dernier, il a joué un match de saison régulière, un match de play-off…il a appelé Rod (Sellers)… c'est sûr que les Américains savent qu'ici on promet peut-être pas autant d'argent qu'ailleurs mais au moins, l'argent, les mecs le touchent ! Cela joue…cela joue au niveau des agents aussi, dès fois certains agents nous appellent et nous proposent des joueurs qui ne sont pas de notre standing mais ils savent que nous, on permettra aux joueurs de se relancer ou de se montrer… Bon ça ne fait pas toujours affaire parce qu'il y a des limites mais c'est vrai qu'on propose à l'Elan des joueurs supérieurs au statut de l'Elan, bon après, ça marche ou ça ne marche pas, cela dépend. Pour nous, c'est capital…quand on arrive maintenant avec internet à avoir un profil de joueur quasiment depuis ses premiers pas de basketteur jusqu'à ses derniers, on peut savoir si le mec shoote mieux à droite qu'à gauche…après, le profil psychologique c'est plus difficile, c'est sûr qu'on se renseigne énormément, on fait le tour mais…tu téléphones au club turc qui a eu Luvkoski, bon à partir du moment où lui a passé une saison catastrophique sur le plan sportif, le sportif et l'humain c'est lié, le Luvkoski qui shoote à 18 % toute une saison en Turquie ça peut pas être le Luvkoski qu'on voit nous ! Donc les gens en Turquie te disent que c'est un gars renfermé, qui ne s'intègre pas, qui ne pense qu'à ses problèmes …attends, quand t'es à 18 % c'est sûr que tu ne penses qu'à tes problèmes en te disant : « mais qu'est ce que tu deviens ? », tu as une fausse image ! C'est la limite du système…tant que le mec n'est pas arrivé et tant qu'il n'a pas fait 10 pas dans le Palais des Sports, tu ne peux jamais vraiment savoir si le mec va adhérer. Ce qui est sûr c'est que dés qu'il arrive, le président est là pour l'accueillir, c'est vraiment rarissime si le président n'est pas là alors qu'un nouveau arrive…le mec, il est tout de suite pris en « entretien », pas un entretien d'embauche puisque le mec arrive avec un contrat mais bon…ça n'évite pas les clashs : Catledge, Reeves (deux joueurs reconnus de NBA) c'est quand même des loupés colossaux mais bon c'est aussi dans des situations d'urgence…t'es dans la merde, t'as 48 heures, tu signes Catledge…le coup de poker, tu gagnes, tu gagnes pas, c'est sûr que Seillant a gagné plus souvent qu'il n'a perdu si on fait le bilan de sa présidence…il n'y a pas photo ! Les échecs c'est souvent la partie que l'on voit de l'iceberg, ses réussites c'est tout ce qui est sous l'eau. Mais il y a quand même une part de loterie même si on s'attache à définir un profil. Quand tu téléphones à tous les clubs européens où Rod est passé, on va te dire que c'est un mec qui n'a posé aucun problème, il y a un gage de sécurité mais ça reste quand même une loterie parce qu'un mec va être bien là et pas bien

là…mieux là et un peu moins bien ailleurs, et voilà ! C'est très aléatoire : il y a d'abord une adaptation sportive, le feeling sur le terrain, avec les équipiers, le coach, la philosophie et puis l'adaptation à la vie, à une structure, à tout quoi ! Et ça, ce n'est jamais gagné d'avance…

Croyez-vous encore au contrat « longue durée » tel que celui de Didier Gadou par exemple ?

Non, non, c'est utopique, c'est un exploit aujourd'hui de re-signer un mec deux ans. Je veux dire re-signer Sellers, Luvkoski, ce sont des exploits que l'on ne voit pratiquement plus…c'est un renouvellement perpétuel parce que l'ouverture des frontières, parce que la loi de l'offre et de la demande…parce que c'est l'évolution des choses tout simplement et que l'argent fait beaucoup évoluer les choses.

Et le statut de « joueur étranger », comment l'appréhendez-vous ? Est-il vraiment à part ?

Au départ oui, si tu veux avoir un taux de chance supérieur pour que le mec s'adapte, il faut quand même quand il arrive de Croatie, de Yougouslavie, de Slovénie, des USA…il faut quand même que le mec ne soit pas lâché dans la nature…

Ce qui arrive souvent ?

Ce qui arrive souvent oui, le mec il faut que d'entrée il sente que la structure est là pour l'aider, si tu veux c'est donner pour recevoir, on ne fait pas ça pour ça mais…c'est induit. Un mec arrive…tiens Pecjinnovic (dernière recrue Croate) arrive, on lui dit pas : « voilà, t'es là… » non, non, il est entouré, épaulé dans toutes ses démarches, ses recherches, ça va de l'acquisition du portable à l'ouverture du compte en banque, à la régularisation des papiers de son épouse, à sa mise en ordre au niveau de la direction du travail, de la préfecture, de la sécurité sociale…bon, et je te passe le logement, le repérage, la voiture… Le gars arrive, il y a toujours quelqu'un …pas à sa disposition mais il y a toujours une oreille pour l'écouter dans le club, pour l'aider à résoudre ses problèmes quotidiens. On est nous mandaté par Pierre Seillant pour mettre les mecs dans les meilleures conditions pour que tout de suite ils n'aient qu'un soucis, le jeu. C'est la doctrine n°1, qu'il arrive ici et que tout de suite il ait à penser au jeu et non pas à tous les problèmes posés par un déménagement, un bagage qui se perd, une connerie qui perturbe considérablement un athlète de haut niveau. Si le mec arrive de Yougoslavie et le lendemain soir quand tu l'installes chez lui, il a TF1, France 2, FR3, M6… le mec il te passe une soirée…le lendemain, il arrive à l'entraînement, il se demande où il est ! Nous, il faut qu'on précède…le mec vient de Croatie, il faut qu'il ait le satellite Croate…il faut qu'il soit tout de suite…qu'il sache qu'il est dans un club où l'on ne fait pas n'importe quoi et lui, lui, s'il est normalement, humainement constitué, il saura à travers ça qu'il ne peut pas non plus faire n'importe quoi !

Dans ce contexte, la nationalité des joueurs jouent-elles un rôle prépondérant, je pense notamment au cas des joueurs Espagnols qui ont joué à Pau ? Etait-ce un cas à part ?

Ce n'est pas une fausse idée mais on n'a pas un échantillonnage suffisamment large pour pouvoir juger. Nous, on a deux expériences : Aisa, il arrive, il a déjà passé un an au Mans, il a appris le Français, il le parle parfaitement…Roger (Esteller), il arrive, il apprend très rapidement le Français…donc on a deux mecs intelligents qui sont deux exceptions. Ce qui est vrai, c'est que Reyes à Paris ça s'est aussi bien passé, alors c'est sûr qu'on a dans le Sud Ouest de la France par rapport à l'Espagne un climat, un mode de vie, un langage qui permettent effectivement de mettre le joueur Espagnol dans des conditions d'acceuil plus propices qu'un Croate qui ne « barraguine » qu'Anglais, ça c'est clair ! Maintenant, le généraliser c'est quand même audacieux car c'était deux gars hyper intelligents…le mec se perd en venant pour la première fois au Palais des Sports, il s'arrête et baisse la vitre de la voiture : « pardon Monsieur, pourriez-vous m'indiquer où est le Palais des Sports ? ». Le Croate, le Ricain, c'est différent, c'est sûr que cette proximité aide, oui…

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche de celui de basketteur professionnel, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité ?

C'est un peu les deux...ce sont des artistes, des compétiteurs, des gagnants, ils font un show deux fois par semaine, plus il y a de monde plus motivés pour être bons, un peu comme un chanteur… On a un exemple, on vient de terminer la préparation et on a fait le pari un peu insensé, un peu fou, c'est de faire 4 matchs en 4 jours. On fait le tournoi de Brest : 2 matchs, 1
match à Vannes contre Perm et de Vannes on est allé à Charleroi faire un 4ème match en 4 jours avec un voyage…infernal : Vannes- Charleroi c'est à dire Vannes – Lorient en bus, Lorient - Paris en avion, Paris-Orly…bus jusqu'à la gare du Nord, là 2 heures d'embouteillage, on a cru louper le train, gare du Nord-Bruxelles, midi, Bruxelles-Charleroi en bus … t'arrives à Charleroi, il est 16 heures, les mecs ont rien bouffé sinon un sandwich du wagon restaurant et là…4 matchs en 4 jours, on se dit : « on va en prendre une ! », surtout Charleroi qui n'a pas perdu un match durant sa préparation, qui a battu Villeurbanne et le PSG au tournoi d'Alfortville… Et t'arrives dans cette salle, 7300 invités, la salle comble, un show à l'américaine extraordinaire et là…t'as une excitation naturelle chez les gars qui dépasse la fatigue et on fait le meilleur match de la préparation alors que bon, toute la journée Fred Sarre (coach de l'Elan) avait un peu « les boules » (sic), il savait que ce match on était obligé de le faire pour un tas de raisons que l'on ne va pas développer ici…et c'est vrai que Fred ça le faisait chier de terminer la préparation sur un brouillon, sur un pâté et il le sentait venir. Et puis putain ! (sic), en rentrant dans la salle, tout de suite la gueule des mecs a changé, ils ont compris que là, s'ils n'étaient pas au top ils allaient une dont ils allaient se souvenir…et je te dis, on fais le meilleur match de la préparation, pourtant les mecs étaient rincés…et on fait un match, collectivement et individuellement brillant. Tout ça pour revenir à la question…ce sont des artistes, si la salle est pleine, les mecs vont se défoncer ! Si il y a trois « pèlerins » sur les bancs…la motivation n'est pas la même quoi, ils marchent énormément à la motivation. Mais ce sont des garçons…ce sont des dévoreurs de trophées, ils ne vivent que pour gagner !

Pourtant, j'ai posé cette même question à plusieurs joueurs...et il semble évident que selon leurs origines, la balance penche plus d'un côté que de l'autre, notamment entre Européens et Américains...

La culture Américaine effectivement…le ricain, c'est le business, t'as des négociations de contrat avec les Américains et les agents, c'est infernal ! Cela dure des fois…sur des broutilles de contrat, ça pinaille parce qu'il manque une virgule ! Effectivement, tu te dis « ces mecs là…de vrais mercenaires ! », et puis le mec a signé…tout s'est fait par fax, mail, téléphone et là, là il change…là moi je pense que le côté commercial, il l'abandonne complètement et devient un artiste. La frontière, elle est au moment où il arrive ici et où justement la philosophie du club, son histoire, sa façon de fonctionner, le font obligatoirement évoluer. Mais c'est vrai que…si tu poses la question par exemple à Didier (Gadou), c'est plus une figure à ne pas prendre dans la mesure où lui, c'est une figure emblématique, charismatique, du club tandis que le ricain, c'est vrai que lui est obligé de garder ce côté commercial dans la mesure où si ça va mal, qui est-ce qui trinque ? Le coach ou le joueur étranger, et les mecs sont quand même instruit par une expérience…chaque année ils ont un flot de compatriotes qui restent sur le carreau après un mois, deux mois, qui sont coupés, pas payés, donc les types ont une certaine réticence à se livrer complètement tout de suite. C'est ce qui explique qu'ils restent effectivement un peu sur le qui vive. Et puis quand le mec a compris qu'il était à l'Elan Béarnais…Rod Sellers, c'est plus un mec de 25 ans, Rod Sellers, on sait très bien que l'an dernier, il est arrivé un peu cuit l'an dernier en fin de saison parce que Kyle Milling n'a pas joué autant qu'on aurait

souhaité qu'il joue, donc on savait très bien que Rod, il fallait le ménager. Là, cette année, Rod a été blessé à Brest, il n'a pas joué pendant trois matchs…il ne s'est fait aucun mouron parce que c'est la 2ème année et parce qu'il sait qu'on veut le ménager physiquement, qu'on ne veut pas prendre le moindre risque. La même blessure l'an dernier, elle n'a pas le même effet sur Rod, il se dit : « putain je suis blessé, c'est les matchs amicaux, début de saison…ils vont me couper ! » Donc il y a aussi si tu veux la connaissance du milieu ambiant qui fait évoluer les choses là… Derrick Lewis, l'an dernier, il arrive, il se blesse, il se re-blesse, il se re-re-blesse (sic), il arrivait au Palais en étant persuadé que le Président l'attendait avec sa lettre de licenciement…il n'a pas compris, il n'a pas compris ! Il n'a tellement pas compris qu'il ne s'y est jamais fait, il a vécu pendant des mois Derrick avec une appréhension de se faire virer qui était colossale. Et au bout de 5, 6 mois, il s'est dit : « je suis tombé dans un club comme il n'y en a pas deux ! ». C'est là que tout revient au fonctionnement de l'Elan Béarnais Pau-Orthez. A partir du moment où le mec a signé, il n'a pas de soucis à se faire alors que c'est vrai que d'après ce que l'on voit en Grèce, en Italie ou en Espagne…si au bout de 3 mois le mec n'a pas fait ses preuves et bien…à dégager, merci, au revoir et vous serez payé quand… On en revient toujours à la question de départ…le fonctionnement du club, le lieu dans lequel les mecs vivent. Un mec comme Rod cette année, il n'a plus aucune pression et le côté business ça a été a mois de Juin, ça a duré 8 jours et puis voilà…il est revenu et il ne se soucis de rien, il ne vient même plus demander « est-ce que j'ai été viré (payé) », ce n'est plus son soucis majeur, il sait très bien qu'on ne le jugera pas sur un match, sur une période…

Vous avez connu le développement de la ligue, quelles furent selon vous les mutations qui eurent le plus de répercussions sur votre quotidien et celui des joueurs ?

La première grande mutation, c'est les années 86/87…la création du comité des clubs de haut niveau, le fameux CCHN à l'époque qui vote le contrat à temps, cela ça a été la première grande évolution. Les conséquences pour un club comme le notre : c'est la mort promise à Orthez et le repli sur Pau…parce qu'avec le contrat à temps…c'était l'impossibilité de garder des joueurs, là c'est l'avenir du club qui était en jeu ! Le passage à Pau, ce fut un changement énorme et c'est sûr qu'à partir de là, il y a un côté « business » qui fait que les relations avec les joueurs deviennent complètement différentes et que…tout devient professionnel tout d'un coup quoi, c'est pas une transition, c'est pas une évolution…c'est une révolution ! Hufnagel (grand joueur Français des années 80 ayant passé la majeure partie de sa carrière à l'Elan) va à Paris…si l'Elan reste à Orthez, il n'y a plus de club. Et on est obligé de structurer et si tu veux les répercussions elles éclatent à travers notre exemple : à Orthez, il y a Pierre Seillant et puis une équipe de bénévoles…et puis il arrive à Pau, dans le Palais des Sports et tout de suite il crée trois départements, trois directeurs, un secrétariat à temps plein, un kiné à temps plein, un docteur à temps plein ou presque donc il y a une sectorialisation des responsabilités et une délégation présidentielle sur certains secteurs qui fait que la même personne ne peut plus tout faire…que chacun gère sa partie avec des barrières, des interférences mais il y a quand même un nouvelle donne du travail au quotidien pour la gestion des joueurs qui deviennent tous des professionnels avec tous des problèmes différents, avec tous un dossier complètement différent. C'est la première grande évolution et la deuxième…eh bien c'est l'ouverture des frontières qui a obligé à intégrer une notion d'équipe à connotation « Tour de Babel » avec plein de nationalités, plein de gens d'horizons différents à faire cohabiter…et à faire passer ce message d'un club où la valeur du maillot reste quel que chose d'essentiel. Cela oui ce sont vraiment les deux grandes étapes du professionnalisme.

Vous qui êtes un proche du président, quelle fut sa réaction devant cette ouverture des frontières ?

Si tu veux, Pierre Seillant est un homme qui ne raisonne jamais en disant : « c'est bien ou c'est mauvais », Pierre Seillant est un homme qui raisonne en disant : « il faut ou il ne faut pas », donc à partir de là…qu'il ai après, lui, des sautes de tension, des coups de cafard, de nostalgie…certainement. Il n'y a certainement pas dans l'histoire de l'Elan Béarnais quelqu'un qui fondamentalement, charnellement, regrette autant la Moutète que Pierre Seillant. La différence de Pierre Seillant…c'est que lui, il a su que la Moutète c'était pas possible…il n'a pas oublié mais il a fait une croix et il a dit : « il faut passer à autre chose ! » et il est passé à autre chose ! L'ouverture des frontières lui a fait perdre l'identité complètement régionale de son équipe…il n'y avait pas d'autres solutions, si on voulait rester Européen, si on voulait rester au plus haut niveau Français, il fallait suivre…donc si tu veux c'est quelqu'un qui se sert de l'Histoire mais qui ne se retourne jamais sur le passé…jamais ! Lui, l'Histoire le pousse à avancer…lui, les mots : regrets, les mots « ah, c'est dommage », les mots nostalgie, ils ne transpercent jamais. Je ne dis pas qu'ils n'existent pas mais ils ne transpercent jamais et il ne les montre jamais…et il avance, il avance (insistant) parce que…c'est le plus compétiteur de nous tous. Il est constamment à la recherche des solutions aux problèmes qui vont venir…et là, il a vu venir le coup donc pan !…il a anticipé la venue à Pau…extraordinaire, il a vu venir ces gros budgets, cette inflation galopante, les Grecs, les Turcs, les naturalisations à tout va, les Bosmans, les contrats, le Pana (il s'agit ici du Panatinaikos d'Athènes, club Grec de référence au niveau Européen en matière de puissance financière) et tout… et lui tout de suite, qu'est ce qu'il a fait ? Il fait venir les deux Piétrus qui ont explosés, c'était pas écrit mais bon qui ne tente rien n'a rien et lui il a quand même le nez pour les choisir…il fait le pari Drozdov, il fait le pari Boris Diaw, donc si tu veux, il s'est dit : « avec ces quatre là, j'ai une base qui va me durer au moins 3 ans… ». Et là, aujourd'hui il est déjà dans un plan suivant de savoir comment il va nous faire passer le cap de ces jeunes que l'on ne gardera peut-être pas ad vitam eternam parce qu'ils ont un destin promis beaucoup plus haut mais… Si tu veux, c'est pour cela que dans les nouvelles charges de Claude Bergeaud rentre un grand projet de formation avec Claude qui va mettre en branle un chantier énorme et maintenant que la structure commence à prendre forme, eh bien Claude il envisage des voyages en Guadeloupe, des voyages en Yougoslavie, en Italie…voir comment les grands font parce que Trévise par exemple est en avance sur son temps à ce niveau là. Ils ont un réservoir Russe, Géorgien, impressionnant…faut voir comment ils y arrivent sur le plan de la légalité ! (dubitatif). Cela nous permettrait d'amener des potentiels de façon à ce que le réservoir…puisque malheureusement en France, on a du mal à trouver notamment au niveau des grands gabarits…(soupir) Mais bien sûr que c'était une autre époque et que ça avait un côté que ça n'a plus, mais bon, ça sert à quoi de regretter puisque ce n'était pas possible… Un jour, il a tout résumé : « entre mourir et vivre, j'ai choisi de vivre ! », à partir de là…lui, il est comme ça mais ça n'empêche pas qu'il a un cœur énorme et que le soir où on est éliminé par Novo Mesto en Euroligue, toute la soirée il a remonté le moral, toute la soirée il a donné le change, toute la soirée il a fait le « beau » enfin il a fait le « beau » avec tout le respect…mais je veux dire, il a donné le change, il a tout avalé et je peux te dire que ça a été lui le plus malade de cette élimination…parce que lui seul et ses tous proches savaient le poids, le prix qu'elle en avait…le prix de l'image de marque, d'une qualification dans le top 16, de l'installation de l'Elan pour la première fois, c'était…le bâton de maréchal du club, la reconnaissance au niveau international et là, on l'en frustrait ! Et lui, jusqu'à deux heures du matin que durent les cérémonies, le protocole, le club-house, le repas…il a été comme si de rien était mais le problème c'est qu'il n'a pas dormi une minute et que ça…personne ne le savait, et que le lendemain il arrive frais

comme un gardon et qu'il passe à autre chose…et qu'il faut aller gagner à Paris, on perd à Paris… il faut aller gagner à Dijon et il fait ce qu'il faut pour…on gagne pas à Paris, on gagne pas à Dijon…il revient dans la mêlée et il injecte le sérum qui fait que ça repart et que l'équipe va gagner la Coupe de France dans la foulée et va en finale du championnat ! Si tu veux, on parlerait sèchement et brutalement de lui, on dirait : « il n'a pas d'état d'âme » or il en a…il en a mais il ne le montre pas et surtout…il ne va pas dans les vestiaires en claquant la porte : « vous me faites chier ! (sic) » non, il avale, il avale et il réfléchit…

Et sur un plan purement culturel, cette internationalisation de votre équipe a-t-elle un côté enrichissant ?

Oui, très enrichissant, très enrichissant…dés lors qu'on arrive par le biais d'un règlement intérieur, d'une discipline librement consentie, discutée, mise en forme après une réflexion avec les joueurs puis une réunion avec le président. On édite un règlement, qui n'est en fait pas un règlement intérieur…ça s'appelle « guide de vie de groupe » (il me le montre) ; c'est sanctionné par des amendes parce qu'ils sont professionnels…mais le côté amendes c'est un côté anecdotique parce qu'elles servent soit à faire un don au club de supporters, soit à aller faire une bouffe un soir où on a envie de se retrouver tous ensemble. Et à travers ce « guide de vie de groupe » on essaie de leur inculquer les règles élémentaires de tout groupe professionnel mais aussi tout un tas de petits trucs qui n'appartiennent qu'à nous… donc c'est très confidentiel, ce n'est qu'entre nous, on est 15 à le partager donc c'est même pas l'ensemble du club. Cela a pour but d'éliminer ou de tenter d'éliminer tous les parasites qui empêchent la communication c'est à dire que … bon, on est à l'heure du DVD, du portable, du walk-man, des CD, d'internet et nous on a estimé qu'il y avait des créneaux, en déplacement notamment…surtout en déplacement, où rien de tout ça n'existe. Donc, nous il y a des tranches, des plages de temps où le groupe est « nu », pas de journaux, pas de téléphone, pas de portable, y a rien ! On les amène petit à petit à se retrouver entre eux et donc à partir de là ils n'ont guère de solutions. Il y a aussi la personnalité du staff qui est importante, à partir du moment où t'as des gars comme Bergeaud, comme Sarre, comme Didier, comme Jacky…qui ont toujours un relationnel humain très fort et que tout se discute, se négocie, que tout se « parle », il n'y a pas de rapport employeur/employé au niveau de l'équipe…on enlève le président, on parle de la vie de groupe qui se construit en partie en déplacement lorsque l'on part à 15 et là joue cette discipline librement consentie mais on ne se « frite » jamais. Le mec qui fait une faute…elle est consignée dans le « guide de vie de groupe » et il sait à la fin du mois quand les amendes tombent qu'il va lui revenir son écho parce qu'il a fauté sur tel ou tel point ; à partir de là, t'as pas d'observations à faire, t'as pas à aller voir le mec en lui disant : « tu m'emmerdes…t'es venu à table avec le téléphone ! », non tu laisses faire…

Mais la nature humaine est quand même prépondérante quoi, si le gars arrive et qu'il est d'un naturel souriant, rieur, c'est quand même plus facile mais enfin s'il n'y a qu'une ou deux brebis égarées, elles réintègrent souvent le groupe sauf exceptions…

24 secondes, quart temps et développement marketing en Europe, défense de zone et arrivée massive de joueurs Européens en NBA, on semble aller vers ce basket universel. Cela vous réjouit-il ou chaque entité doit-elle conserver ses particularités ?

Il faut absolument que chacun garde ses particularités propres ! Le terrain c'est une chose mais on ne fera jamais nous, Européens ou Français, une mini NBA ou une imitation de la NBA donc il faut qu'on arrive absolument et c'est l'un des grands problèmes du basket Français en terme de déficit…c'est cette mimique constante avec la NBA…donc là, qu'ils aient pris une claque au Mondial ça va un peu les faire…faire tomber notre jeunesse de son nuage quoi ! Mais c'est vrai que…on a une patrimoine, on a une histoire, on a tout pour passionner les gens, pour intéresser les gens, pour que les jeunes s'intéressent mais on ne

fait pas grand chose parce que…on bouffe de l'Amérique, de l'Amérique, de l'Amérique et ça… (visiblement excédé) Non, je ne trouve pas du tout que se soit une bonne chose, on a une identité à défendre et bien si ça ne peut pas être une identité Paloise, Béarnaise, régionale, si ça ne peut pas être une identité Française mais ça c'est encore à démontrer…mais au moins que se soit une identité Européenne et non tout de suite un flash sur les Américains, les Américains, les Américains. Même l'ouverture des frontières…t'as pas un Yougoslave qui ne connaît pas Pétrovic, t'as pas un Yougoslave qui ne connaît pas Kosic…bon, nous je sais pas si tout les gens connaissent Alain Gilles et même si les jeunes joueurs pro…aujourd'hui, ils croisent Alain Gilles dans les couloirs du Palais, on n'est pas certains que tous le reconnaissent et ça…c'est dramatique ! A partir de là, tu sais quand tu perds tes racines, tu perds beaucoup et là on a un travail énorme à faire à travers la médiatisation de nos valeurs, de nos équipes et de notre histoire tout simplement, tout simplement… (pensif) C'est ce que l'on disait tout à l'heure sur le président, Seillant est un type qui avance mais qui se sert toujours de l'histoire, toujours, toujours…

Le recrutement actuel avec une ossature Française n'est donc pas un hasard ?

C'est une volonté... une volonté d'identification et de respect par rapport à tout, à l'histoire, à votre appartenance, par rapport à nos valeurs…c'est fondamental dans l'esprit d'un club comme l'Elan Béarnais dirigé par Pierre Seillant, c'est fondamental de résister à l'invasion. Je ne pense pas que Pierre puisse être le président d'une équipe où il y aurait 7 joueurs non Français et 3 Français qui cireraient le banc pendant toute la saison…ça ne lui conviendrait pas, à lui ni à personne. Et puis c'est un cercle infernal parce que cette équipe, elle doit être programmée pour gagner, si tu ne gagnes pas avec ça…t'as une désertification qui se fait autour et qui est souvent immédiate, le Pana l'a vérifié ! L'année où ils gardent un Grec, ils ont 200 abonnés, ils ont une grève de leur public…tu t'imagines le Pana, le club Européen de référence, au moins financière… la première fois que l'ouverture des frontières leur a permis, ils ont fait une équipe… il y avait un Allemand enfin, il restait un Grec et ils ont une grève de leurs supporters, ils jouaient devant 200 pèlerins et ils ont fait marche arrière ! C'est vraiment réjouissant non ? Maintenant le problème posé c'est jusqu'à quand pourra-t-on résister, puisque visiblement on a du mal en France à sortir des grands gabarits et des potentiels de grandes tailles, ça c'est le vrai problème… mais c'est sûr que nous on fera de la résistance tant qu'on pourra faire de la résistance.

A votre arrivée au club, connaissiez-vous son histoire ?

Je vais te répondre en deux temps … j'ai appris le métier parce que je suis rentré au début pour faire beaucoup de communication, communication écrite puisque la grande idée c'était le journal du club que le président a crée et puis l'évolution a fait que très vite j'ai fait complètement autre chose et qu'au bout de 2 ans le président m'a confié la direction sportive…donc là oui j'ai appris : une réunion à la FIBA, une réunion à la Ligue, une réunion à la Fédération, une qualification de joueur, la mise à jour d'un travailleur étranger, la négociation d'un contrat, la recherche d'un joueur, tout ça je l'ai complètement appris. Mais l'Elan, je le connaissais sur le bout des doigts, ça faisait quand même depuis 1973 que j'allais à la Moutète, que je ne loupais pas un match pour le journal, que j'avais eu la chance que le président me prenne en amitié et donc… si je suis ici c'est parce que j'étais vacciné Elan.

Dans le club et la salle de Pau, qu'est ce qui vous rappelle cette identité régionale ?

C'est simple : un … Pierre Seillant et deux… méthode Pierre Seillant. Après, en trois tu peux citer Didier Gadou, en quatre Fauthoux, Larrouquis, Hufnagel, Carter , Henderson…je veux dire que tant que ça a été possible, il a montré que c'était un type de fidélité, de loyauté. Il y a un panneau dans le couloir du Palais où il y a le 5 de l'Elan qui a

plus de 10 ans de fidélité au maillot… c'est d'ailleurs pas un 5, c'est un 10 quoi ! Attends, 35 ans de présidence, Pierre cette année, il va user son 6ème coach, tu t'imagines c'est fabuleux ! Il a été rattrapé par son temps et c'est vrai que maintenant il ne gardera plus des Gadou, des Carter, des Henderson ou des Fauthoux mais les mecs qui viendront là ils auront quand même en majorité, parce que le taux d'échec restera… , mais les mecs qui viendront là… lui tant qu'il sera là il sera le garant de certaines valeurs de l'Elan Béarnais, des valeurs qui font que dés qu'on parle de l'Elan Béarnais on dit : « Pierre Seillant », on dit : « la durée » « l'art c'est de durer ! », des choses toutes simples qui font qu'on est toujours là années après années et que c'est vrai que les gens aiment bien les champions, on est champions assez souvent mais les gens aiment bien aussi une image positive et je crois qu'à travers la personnalité du président, le club véhicule une image positive.

Si je suis votre argumentation, cette identité repose essentiellement sur des individus. Mais alors que se passera-t-il le jour où fatalement ces personnalités ne seront plus là ?

Le jour où Seillant arrête ? Il faudra faire complètement autre chose, complètement ! Ce sera aux gens qui prendront sa suite de décider mais l'erreur ce serait effectivement de vouloir faire du Seillant après Seillant parce que personne ne fera… je sais bien que personne n'est indispensable, mais ce qui est sûr c'est qu'il faudra faire table rase d'une méthode qui ne peut exister que par lui parce que d'abord c'est un président mais c'est aussi un grand connaisseur du basket, c'est ça aussi le problème. Il n'est pas qu'un excellent gestionnaire ou excellemment humain, il n'est pas que ça : sa 1ère qualité c'est que le basket c'est son truc et que lui il peut sur une cassette choisir un joueur… il ne va pas faire beaucoup d'erreurs, il a ce feeling, il le vit donc si tu veux à partir du moment où lui n'y est plus, la méthode devra être radicalement, fondamentalement, opposé. Qu'est ce que ce sera ? Je ne suis pas Madame Soleil pour te le dire mais ça devra être quel que chose de différent ; Alors là, est-ce qu'on se rapprochera du fonctionnement de tous les clubs d'aujourd'hui à savoir un conseil de surveillance, un directeur général, un entraîneur, ça c'est…

Ce fonctionnement de type « franchise » n'aura –t-il pas des incidences néfastes sur les liens entre la club et la communauté locale ?

Ce ne sont pas les noms qui sont importants, si l'économie, la gestion et les impératifs financiers commandent un changement de nom et que tu t'appelles Elan Béarnais machin truc au lieu de Elan Béarnais comme c'est aujourd'hui, à mon avis, ce n'est pas fondamental. C'est le contenu l'important. En Italie, tu vas sur le site de la Lega, si tu ne connais pas le basket, tu ne peux pas lire le classement… c'est la Benetton qui bat la Montepacci, il faut savoir que la Montepacci c'est Sienne, il faut savoir que Varèse c'est Métis…il n'y même plus le nom de la ville et ça n'empêche pas qu'il y ai des clubs dont la tradition demeure, dont les valeurs sont restés les mêmes. Ce sont les hommes qui font le produit et pas le contraire, et si les hommes font un bon produit, les gens sont capables de passer outre la structure. Moi je crois que c'est ce que les gens feront et voudront qui dictera…

Et dans cette configuration, « l'identité locale » aurait donc sa place ?

Elle peut y être mais je ne sais de quoi demain sera fait. Demain, des gens peuvent venir ici avec un pouvoir économique qui fera que par exemple l'Elan Béarnais passe en SA avec des privés et ces privés peuvent avoir un amour du basket comme Pierre Seillant. Je prends l'exemple… bon il se trouve à cette époque, mais un type comme Alain Béral le président de Quick, il partage viscéralement la passion du basket. Voilà un homme qui est capable de mettre beaucoup d'argent dans le basket, évidemment il sait où va son argent… mais de mettre en même temps que son argent une passion au service du basket. C'est un problème d'hommes. Un autre exemple frappant, c'est quand même Jet Service… Roger Caille, Jet Lyon, le but : devenir le n°1 à Lyon, briser la supériorité de l'ASVEL et s'implanter. Il

arrive, il a le pognon, il prend CRO Lyon, il met une montagne d'argent, il recrute à tire-larigot, il prend les meilleurs joueurs, il met des coachs, des directeurs, des entraîneurs et il construit un truc énorme : résultat échec, échec, échec. Voilà un type intelligent, supérieurement intelligent, qui fait marche arrière, qui veut continuer à investir dans le basket et qui choisit Pau… il met l'argent et il dit avec le recul : « Moi je sais pas faire ! Voilà l'argent et faîtes ! » Il est champion de France l'année d'après… ce sont les hommes qui font le produit !

Mais dans cette perspective, comment souhaiteriez-vous que l'Elan soit perçu par le public : plutôt comme un spectacle ou comme un sport ?

Il faut un compromis, on est un sport professionnel, on est là pour faire du spectacle, on doit aux gens du spectacle car les gens viennent voir un spectacle mais il faut que ce spectacle fasse passer aux gens un message de valeurs. Un spectacle qui ne soit pas par exemple comme… un chanteur, t'arrives à 20h30, le gars est à 21h sur scène, 22h30 il quitte la scène et s'en va, demain il est ailleurs, après demain ailleurs…ça je crois que c'est un spectacle brut qui est de qualité, professionnel , remarquable. A l'inverse, le sport doit ajouter à cela une émotion, un relationnel, de l'humain.

Le spectateur « consommateur » plus que « supporter » ne vous dérange donc pas dans cette optique.

Bien sûr, c'est évident qu'on aimerait avoir toujours le Palais plein et garni de supporters mais on ne peut pas lutter contre la multiplication des loisirs aujourd'hui, contre la multitude de choix qui est offerte aux gens…le samedi le mec achète son journal, il a 25 choix possibles en plus de tout un choix de sports familiaux qui se sont vachement développés. On est dans une région où la qualité de vie est telle que dés qu'il fait beau, les gens ont plein d'autres choses à faire que d'aller s'enfermer dans le Palais où d'aller se geler au bord d'un terrain mais bon… on n'a pas à se plaindre de la culture de l'Elan, on est quand même sur 10, 11 ans d'exploitation du Palais des Sports, on est dans une moyenne 6000 personnes donc on aurait mauvaise grâce de se plaindre bien au contraire. Après qu'il y ai des flux de consommateurs, de spectateurs, de gens qui mordent, de gens qui ne mordent pas, ça c'est à nous à sans cesse être performant au niveau de nos structures pour revitaliser, re-dynamiser, redonner l'envie aux gens de continuer à venir et conquérir des supporters nouveaux et ça c'est l'un de nos buts dans les années à venir. Tous les produits sont fait pour s'user et le notre est comme les autres, il s'érode un petit peu donc il faut batailler pour aller chercher une tranche de public que l'on a pas encore touché ou pour offrir d'autres genres de prestations, pour élargir, agrandir le cercle, se servir des valeurs que l'on a. Bon, un garçon comme Claude est resté, c'est quelqu'un qui va être l'ambassadeur de luxe qui peut proposer aux gens des interventions sur tout un tas de chantiers auxquels on réfléchit à l'heure actuelle.

Vous est-il déjà arrivé d'être déçu par l'attitude du public ?

C'est sûr que les gens sont devenus difficiles mais c'est normal, c'est ce qui nous pousse ! Si les gens disaient toujours : « vous êtes les plus beaux, les plus forts, les meilleurs », on s'endormiraient sur nos lauriers. Moi déçu ? Non, moi je suis choqué parfois par les 3, 4 sifflets sur une action raté dans le premier quart temps, là je me dis : « les gens sont quand même… », mais bon, qui aime bien châtie bien. Le fonctionnement du club c'est ça aussi, Seillant aussi c'est qui aime bien châtie bien, s'il faut foutre un plomb, il va foutre un plomb mais c'est pour mieux avancer et le lendemain on est copain. Et quand on fait une soirée avec 5000 abonnés sous un chapiteau, personne ne va dire à Fauthoux : « putain, t'as chié le match… », il n'y a pas de reproches, c'est du dépit parce qu'ils voudraient qu'on soit parfaits, qu'on gagne tous nos matches et si on les gagnait tous … qu'est-ce qu'ils voudraient ? Non, cela fait partie du jeu…est-ce que tu crois qu'un joueur qui fait une passe de 25 mètres à un coéquipier qui rate le lay-up, est-ce que tu crois que le passeur

n'est pas déçu ? Que le mec qui a raté n'est pas au fond du trou ? Non, ça c'est la règle du jeu, il faut l'accepter…non, il y a 0,1 % de déception … je te l'ai dis quand t'as 3, 4 mecs qui sifflent au 2ème anneau, je sais d'où ça vient mais ça tu ne peux pas l'empêcher ! Pau est difficile parce qu'une ville gâtée, choyée, où il y a beaucoup de choses qui marchent bien et beaucoup de centres d'intérêt différents donc les gens ont le droit d'être difficile… parce qu'ils ont le choix.

Les différences culturelles, par exemple quand vous jouez à l'étranger, se ressentent-elles dans une salle de basket ?

Oui, oui… chaque salle a sa spécificité ! Cela se ressent dans la façon avec laquelle les gens vivent le match, chaque club a sa spécificité.

Ce point de vue n'est pas vraiment partagé par les joueurs...

Moi, quand je vais en Italie, en Espagne, en Grèce, en Turquie… j'ai pas la même sensation que quand je vais à Moscou parce qu'à Moscou, ils sont obligés de mettre les baffles à fond et d'avoir des cheer-leaders… parce qu'à part les mecs en mitraillettes, il n'y a pas grand monde et grande ambiance dans la salle. Après quand tu vas à Gravelines, t'as 10 fois plus le frisson que quand tu vas au Havre quand même… Chaque salle et chaque public a sa particularité. Les différences culturelles, elles existent mais il ne faut pas s'arrêter au décorum…c'est pas les high-lights, c'est pas les cheer-leaders, c'est pas la musique qui font la culture d'une salle. A Istambul aussi il y a des cheer-leaders, à Milan aussi… bon, c'est devenu un lieu commun, on a pris ça aux Américains, mais les Turcs sur les majorettes, ils savent mettre l'hymne Turc, ils sont 10 000 à chanter l'hymne Turc avec un gars qui balance le drapeau… bon, c'est quand même des moments que tu n'oublies pas ! Tu vas à Sofia… tu sens que t'es à l'Est quand même, comme à Moscou, même malgré les cheer-leaders ben tu sens qu'on est à l'Est ! Culturellement, c'est quand même bien marqué…les Grecs et les Turcs sont quand même au dessus, au niveau de la pression, c'est eux qui mettent le plus de pression sur un match, après t'as l'Espagne et l'Italie… et puis nous, on est quand même loin derrière, nous on est BCBG dans toutes les salles de France !

Merci beaucoup Gérard pour toutes ces informations...

Merci à toi de cet intérêt que tu nous portes !

Fin de l'entretien

Entretien avec Claude Bergeaud

Fonction : - directeur du centre de formation de l'Elan Béarnais
- entraîneur de l'équipe fanion de 97 à 2001
- sélectionneur national depuis 2004

Âge : 43 ans
Nationalité : Française
Nombre d'années au club : 12
Statut : arrivé au club au début des années 90 en qualité d'assistant de l'équipe première et d'entraîneur de l'équipe « espoirs », il fut appelé, à la demande de Pierre Seillant, à prendre en main la destiné de l'équipe professionnelle en cours de saison 97 à la place de Jacques Monclar. S'en suivront 4 saisons couronnées de succès qui ont fait de cet Ariégeois un des entraîneurs « mythiques » du club. Cette saison, à sa demande, il a pris la direction du centre de formation, domaine qui lui tient particulièrement à cœur.
Date de l'entretien : 25 Mars 2003
Lieu de l'entretien : dans son bureau au Palais des Sports de Pau
Durée de l'entretien : 1h 40 minutes

Comment qualifieriez-vous votre relation avec le club, s'inscrit-elle dans le cadre employé/employeur ou le dépasse-t-elle ?
Moi en tant que « régional » ayant vécu la découverte et l'amour de l'Elan d'Orthez à l'époque, le fait d'avoir un jour été sollicité lorsque le club est venu ici à Pau, ça a plus été que la proposition d'un travail, ça a été surtout la position de quelqu'un qui épousait une cause régionale, à savoir la défense du patrimoine basket de la région avec tout ce que ça comporte comme valeurs identitaires : perdurer dans les Larrouquis, les Hufnagel, les Roger Duquesnoy, les Bisséni et tout ça (joueurs emblématiques du club dans les années 70/80), c'était rentrer un petit peu en étant le tout petit de la famille…donc, aujourd'hui, je ne sens toujours pas que je fais un métier, c'est pas un métier, c'est une occupation à temps…plus que plein mais qui est plus un sacerdoce par ce qu'on y est tout le temps 365 jours par an mais ça reste tout de même la volonté farouche de défendre des choses tu vois, c'est pas du tout une relation employeur/employé quoi ! On est force de proposition permanente, on est en train de défendre quelque chose… on reste quand même encore, ici, compte tenu de la carte du basket Français, le « village Gaulois » loin de tout, puisque le plus prés aujourd'hui c'est Limoges et après ça passe à beaucoup plus loin Cholet et l'Est de la France, le Sud-Est, le Centre-Est… on est encore le « village Gaulois ». Ne parlons même pas au niveau de l'Europe, où on est une petite ville, un petit budget… donc c'est vraiment différent de l'approche que l'on a quand on arrive dans un club, on est salarié, on a un contrat de 2 ans, une mission et des objectifs très précis à assumer… là à Pau, c'est un volume beaucoup plus important que ça !
A ce niveau là, Pau jouit-il d'un statut à part dans le monde du basket voire du sport professionnel ?
C'est à dire que…on ne peut comparer qu'avec ce que l'on connaît : avec le monde du football, on en est loin je pense, avec le monde du rugby professionnel… on en est beaucoup plus prés. Certains clubs de rugby prennent un virage de la professionnalisation mais gardent quand même des valeurs qui nous sont proches. C'est à dire qu'avant, nous n'avions pas les mêmes valeurs que le rugby avec cette fameuse 3ème mi-temps, cette convivialité autour de la 3ème mi-temps… elle a disparut chez eux mais ils restent quand

même proches de ce que l'ont fait nous, c'est à dire que dans le relationnel, les rapports humains, il y a moins de professionnalisme pur et dur comme on peut le rencontrer dans le football bien que certains clubs ont su conserver cet aspect : rester dans les vestiaires bien avant la rencontre, manger ensemble après l'entraînement du matin, ça reste parfois encore mais… Nous, d'une façon générale, on a gardé, surtout de par la présence d'un homme, une forme d'humanisme qui se retrouve dans les contrats, dans la mise en place des contrats, dans la rotation de joueurs, dans les évictions de joueurs même…quand on se sépare d'un joueur ça se passe quand même toujours à peu prés bien quand on sait que dans ce milieu là, avec les sommes d'argent brassées, ça se passe toujours mal !
Je crois que le président s'est entouré de gens qui étaient en osmose avec son mode fonctionnement sur le plan des relations humaines. Il n'a pas pris des personnes qui pouvaient entravaient une bonne marche et une image à dimension humaine de son club. Je vois très bien comment il réagit… dans la presse, quand ça chauffe un peu, il n'aime pas les déclarations qui brisent un petit peu l'image de la dimension humaine de son club donc… c'est sûr, c'est lié aux personnes et pas aux structures ou à la région, c'est lié aux personnes principalement !

Cette « identité club » repose donc essentiellement sur une personne, à ce titre là Gérard (Bouscarel) ou vous même, vous sentez-vous investi d'une mission de pérennisation dans le cadre de la succession de Pierre Seillant ?

Et bien…de toute façon, on ne peut pas se changer, on est comme on est… l'homme ne change pas, il naît d'une façon et en gros, sur les grandes lignes, il reste dans cette trace. Moi, je n'entrevois pas l'avenir, du tout, ni sur le court terme ni sur le long terme, quand le président arrêtera qu'est ce qui se passera ? Là, il a essayé de relayer avec un président local (Alain Béral, ancien PDG de Quick, Seillant occupant dés lors le poste de directeur exécutif) qui a quand même une autre formation, c'est un chef d'entreprise qui manage les hommes différemment même si c'est quelqu'un qui garde une touche très forte sur la formation des hommes de façon à ce que les professionnels dans leur mission, leur job, soient efficaces. En ce sens, Mr Béral a aussi une forte identité et une forte dimension humaine mais qui est différente de celle du président. Donc, je crois qu'aujourd'hui, il est difficile de savoir comment on va perdurer au départ du président Seillant. La difficulté, c'est que le président, c'est une entité globale… personne ne pourra être Pierre Seillant, ni Didier Gadou, ni Claude Bergeaud, ni Frédéric Fauthoux, ni Gérard Bouscarel, ni personne ! On aura certes les qualités humaines mais peut-être pas la capacité à pouvoir gérer, dans la difficulté, les événements comme l'a fait le président Seillant. Quand il été en difficulté à Orthez, il a pensé à Pau, quand il a été ici, il a toujours eu… ce que certains appellent des idées d'avant-garde. Non, non, c'étaient des idées du moment, elles n'étaient si avant-gardistes, c'étaient dans l'instant, comment pouvoir se relever dans une situation : comment gérer le départ des « stars » quand l'arrêt Bosman a tout pété, tout le monde voulait partir à l'étranger… qu'est-ce qu'il fallait faire ? Là, il s'est dit : « tiens, Claude Bergeaud me propose ça, est-ce c'est pas la meilleure solution ? ». Et pendent 2 ans, il a réfléchit, il a cogité, il est venu voir, il a assisté à tous les matchs des espoirs, le cas Boris Diaw… pendant 1 an on a bataillé pour la venue de Boris Diaw, avoir vraiment une capacité d'anticipation mais pas vraiment d'avant-garde, la formation ce n'est pas d'avant-garde ! Le football, ça fait 50 ans qu'ils font de la formation ! Il a eu cette capacité, est-ce que les Gadou, Bergeaud, Fauthoux, Bouscarel auront la capacité à le faire à un moment donné, est-ce que nous on aura l'anticipation ciblée et juste…Dieu seul le sait ça !

Cette « identité club » que l'on évoque, selon-vous, joue-t-elle un rôle important dans le cadre de la signature d'un joueur ?

Pas fondamentalement, je pense que l'on aurait la même identité en étant 10ème, on arriverait pas à recruter pareil. L'important, c'est surtout le projet sportif que l'on

présente : jouer l'Europe, jouer les premiers rôles et jouer le titre, ça les joueurs savent que automatiquement, c'est valorisant ! Dans n'importe quel championnat, on te propose de jouer dans une équipe qui joue le titre ou dans la 10ème… après, dans un deuxième temps, les gens négocient le temps de jeu : « ouais mais, il y a 10 joueurs… », oui, mais 2 compétitions par semaine. D'un côté, tu vas jouer 25 minutes par match et d'un autre seulement 10, 15… oui, mais 2 fois par semaine, avec une grosse dynamique d'exposition etc… Et pour ceux qui sont très ambitieux, eh bien c'est le tremplin idéal pour l'Europe voire la NBA : les Risacher, Foirest, Rigaudeau, Sonko, tu peux en citer même des Américains : Emmanual Davis, Funderburke, Muresan ont quand même eu une exposition qui fait que… sans salaires mirobolants par rapport à d'autres endroits, il y a quand même une vraie exposition. Je crois qu'en priorité, c'est cela qui attire les joueurs et non pas « l'identité locale » voire « régionale ». Après, c'est quand ils arrivent ici qu'ils se rendent compte qu'il y a une vraie solidarité, une vraie force identitaire mais… cela se fait à posteriori, pas avant. Avant, les mecs discutent entre eux, sont solidaires… ce que dit Dragan Luvkoski dernièrement dans Basket News, où il parle avec tous les Yougoslaves vice-championne du monde avec lui qui lui disent : « ici, c'est ci, c'est ça, j'ai des problèmes avec lui, j'ai pas été payé… », et lui leur dit : « moi, j'ai pas tout ça ! ». C'est après qu'il le sait parce qu'avant d'arriver…maintenant, sa parole donne une crédibilité au club parce que les mecs parlent entre eux. Même chose pour les Ricains et leurs agents, ici tu sais que le mec va être payé, qu'il n'y aura pas d'embrouilles et que si il y en a, c'est que le mec n'y a pas mis du sien.

Et ils furent nombreux ?

Oui, oui, il y en a eu… l'archétype c'est Khaleed Reeves (meneur de jeu Américain estampillé NBA ayant évolué à l'Elan durant l'année 2000), qui ne comprenait rien à rien et qui d'ailleurs n'a plus joué au basket après son expérience ici, un gros raté ce mec là…mais il y en a bien sûr parce que nous, on met en place toute une stratégie de communication, le couloir… c'est pas un hasard, les mecs, tous les jours, quand ils rentrent dans le couloir, les affiches sont là pour leur rappeler que ce ne sont pas « les rois du monde » quoi ! Avant eux, il y en a eu des bons joueurs… et tous les jours, tu y passes et tu y repasses devant.

Cela fonctionne aussi apparemment avec la plupart des étrangers ?

Disons que l'on a une histoire connue et reconnue dans le basket hexagonal voire Européen. Nous sommes le gros club Français des années 90 avec Limoges, sauf que nous, nous n'avons pas eu d'affaires ou quand il y en a eu, elles ont été à peu prés bien gérées comme l'affaire Howard Carter dans son cumul : mettre un cou de poing (au cours d'une rencontre, au joueur Antibois Georgy Adams, qui fit plusieurs heures de coma), se faire choper avec du haschisch dans une cage d'escalier (pris dans un coup de filet de la brigade des stupéfiants au Havre quelques heures avant une rencontre) , tout ça tout ça…. Le président aurait pu dire : « non, je défends mon joueur envers et contre tous », comme il l'avais déjà fait par le passé mais là, pour l'image du club, ça ne devenait plus possible donc il a dit : « j'arrête les frais ! ». Donc le club a quand même dégagé des opérations positives qui font que quand tu es toujours devant…un mec comme Derrick Lewis passé par St Brieuc, Reims, Nancy, quand il ouvrait la presse, c'était Pau-Orthez ci, Pau-Orthez ça et forcément quand un gars comme lui, qui marche beaucoup à l'affectif, débarque ici… tout renaît quoi !

Pour revenir à cette notion de fidélité, croyez-vous encore aux contrats « longue durée » dans le basket actuel ?

Ce sera de toute façon impossible, parce que les joueurs aujourd'hui sont managés par des gens, ont des intérêts de rapport, l'agent a intérêt à faire gagner le plus d'argent possible à son joueur en adéquation avec l'économie du pays bien sûr, puisqu'on sait bien qu'il peut

aller gagner plus d'argent en Italie ou en Espagne surtout, parce que partout ailleurs ça commence à diminuer car tout le monde a des problèmes. Il est donc sûr que l'on aura de plus en plus de mal à garder parce que les intérêts ne convergent pas, ceux du joueur et ceux des clubs, nous, on a signé les Piétrus 5 ans à 18 ans, donc ils sont jusqu'à l'âge de 23 ans avec nous, mais bon, avec la forme des contrats actuels, tout peut se rediscuter moyennant transfert que ce soit vers d'autres clubs Européens voire des franchises NBA. Donc, on n'y croit plus trop au-delà de 3, 4 ans. Ce qu'a fait Didier, c'est unique dans l'histoire car même Alain Gilles et Dacoury n'ont pas fait ça.

Quelle part accordez-vous à ce « socle identitaire » dans la réussite de l'Elan ?

Par le passé, une très grosse part. L'avenir, je le vois dans l'encadrement. Les joueurs transmettent le patrimoine, quand tu arrivais, les mecs t'expliquaient quand même… moi, dans une construction d'équipe, à un moment, c'est ce qu'il a fallut, je veux dire, est-ce qu'on garde des mecs qui sont sur la fin ? Est-ce qu'on repart avec de « l'exotique », du naturalisé…ça bon, ça aurait été sans moi car je voulais finir avec Didier ! J'avais quand même cette garantie, c'est que dans le vestiaire, endroit interdit à toutes autres personnes que les joueurs, le kiné et Daniel Garcia (concierge de la salle)…même le staff n'y avait pas accès, là où la vie de l'équipe s'exprime, les gars sont assis face à face, les mecs se parlent avant les entraînements et après, et bien j'avais ce « gardien du temple »qui de temps en temps mettait « un bon coup de tronçonneuse » à un gars qui l'ouvrait un peu trop, qui avait tout vu ou tout fait, Français ou Américain, ça te remet tout le monde d'aplomb ! Par le passé, c'était comme ça, quand Larrouquis ou Hufnagel parlaient, ça se taisait à côté : « toi, tu as gagné quoi toi avant de venir ici! », maintenant, il n'y a plus que Freddy qui joue ce rôle et petit à petit ça va s'estomper. Les seules personnes qui pourront garder un petit peu l'histoire, la vie, les racines, qui pourront expliquer… ce seront les cadres. Donc, il faudra qu'il y ai une continuité dans les cadres sur et hors terrain. Les entraîneurs devront être des gens d'ici, le jour où tu mets un Yougoslave, 8 joueurs étrangers et que tu tentes un truc, tu n'as qu'une exigence : ne pas te planter et gagner. Villeurbanne a fait ce choix l'an dernier, ils ont gagné mais à quel prix ? Grâce à deux matchs réussis en final, avant, durant la saison, ils n'étaient rien et ils le payent encore ce crédit ou plutôt ce discrédit qu'ils ont accumulé en voulant présenter ce type de recrutement. Moi je pense que l'avenir passe par le maintien d'un encadrement qui a cette culture du club puisque les joueurs ne pourront plus assurer le relais.

Pour rester dans l'actualité, croyez-vous justement que c'est ce manque de continuité qui pénalise à l'heure actuelle un club comme Châlons ?

Là en ce moment oui, parce que les mecs…il y a une gestion de l'après Hervé (coach emblématique du club parti à l'inter-saison à Villeurbanne) pas très bonne. Je pense que le président Seillant n'aurais pas fait cette connerie tu vois. Dans sa stratégie par exemple, quand Gomez est parti, il fallait un nom, c'était obligé, tu ne pouvais pas mettre un petit coach de Pro B par exemple, mais après, quand il y a eu quelques embrouilles avec Jacques (Monclar), quand son message ne passait plus auprès des joueurs, il s'est dit : « de toute façon, on n'a plus rien à perdre ! Si je mets quelqu'un de la maison qui se plante, je re-tente quelque chose derrière !». A Châlons, ils sont passés d'un mec starisé à son assistant, et c'était une opération difficile donc dans la stratégie…là il n'y a pas eu le « nez » par contre ils ont gardé le président, le manager général dans le trium-vira mais ils se sont plantés dans le choix de l'entraîneur, là il fallait prendre Beugnot (ancien coach emblématique de Villeurbanne, arrivé depuis pour relancer le club) pour ramener une forme de respect etc…

J'en appelle à présent au coach, comment se gère les différents statuts de joueurs (étrangers, locaux...) au sein du club ?

Disons que je pense, pour parler d'ici et du basket en général et puisque je sais que tu travailles aussi avec les rugbymen, par rapport au rugby… eux on la chance d'avoir une culture mondiale commune, nous on a des cultures identifiées : Europe, et encore Europe de l'ouest et de l'est, Etats-Unis. Donc pour ce qui est du cas des étrangers, ici, il n'a jamais été question de se mettre au service du joueur Américain, l'étranger rentre dans un projet… s'il est venu là, c'est pour amener dans le positionnement de l'équipe un apport particulier, dans le collectif il va prendre cet position et pas celle là (il m'appuie sa démonstration d'un schéma sur une feuille de papier). On a besoin d'un pivot, poste 5, il doit faire ce truc, on l'a recruté pour prendre des rebonds, prendre 5,6 shoots par matchs style Jason Lawson, 10 points, 12 points : « t'as fait ton job, OK pas de problème ! », et c'est tout et après il y a… à côté. Dans cet à côté, hors terrain, tout le monde est obligé de faire un pas vers l'autre. Nous avons des cultures différentes donc ici, nous mettons en place un guide de vie de groupe qui fait que l'un va vers l'autre, hors de question que nous, on se mette à la disposition des Américains : ce sont des mecs qui n'aiment pas rester à table et bien nous, en France, il se trouve qu'au contraire, le repas est un moment de convivialité donc nous allons rester à table mais en coupant la poire en 2, nous avons un code qui disait : il y a le buffet, il y a un plat, quand le plat est fini, qu'on vide le buffet d'entrée et qu'on met en place le buffet de desserts et de fromages, nous pouvons nous lever et regagner les chambres. Mais nous avons eu quand même un moment de convivialité qui est identifié Français, parce que eux ils ont inventé le drive, on passe et on bouffe dans la bagnole, en France on commence à s'y mettre, nous, c'est hors de question ! Voilà… et nous, on fait un pas les uns vers les autres, je te cite l'exemple des repas parce que c'est typiquement Français mais on ne peut pas obliger un mec…nous ici, ils ont les paraboles pour vivre un petit peu reliés à leurs cultures, c'est un peu différent du rugby mais enfin on ne se met pas comme certains clubs, à la disposition des étrangers. A Cholet, par exemple, les Américains ont commandé et fait virer l'entraîneur, il était trop dur et ci et ça…cela ne se passera jamais à Pau et pourtant des cas, il y en a eu : Mike Jones (joueur américain de grand talent mais assez instable) à l'époque, avec Michel Gomez, je peux te dire qu'il le haïssait Jones à Gomez et pourtant, le président a tenu, c'était pas Mike Jones qui commandait malgré son statut…

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche de celui de joueur professionnel, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité ?

Alors c'est sûr que ce sont des acteurs de spectacle parce qu'aujourd'hui, dans les sociétés d'économie mixtes sportives, les SAOS et tout ça, ce sont des spectacles dont le support est un sport, le support peut-être le rugby, le support peut-être le basket… Le produit n'est plus le basket ou le rugby, le produit c'est le club, le marketing…on vend le club aujourd'hui : l'identité régionale de l'Elan etc, etc… Tout ça ce sont devenues des sociétés commerciales mais dans ces sociétés commerciales, il y a les acteurs du spectacle qui sont des artistes, des artistes sportifs parce qu'il faudrait produire un spectacle or… on a une problème, on a un spectacle, entre guillemets car tu vas comprendre la chute, est quand même réglementé par une fédération sportive. On gagne/ on perd ce qui donne une sanction sportive en fin de saison : descente ou montée, un titre de champion. Ce qui veut dire aujourd'hui que le spectacle doit être fait tout autour du terrain et que le terrain doit rester quand même la compétition sportive avec… tu as beau faire 15 dunks et tu perds tous tes matchs, pourtant les dunks c'est du spectacle, ben tu seras pas un bon entraîneur, tu seras pas un bon joueur, tu seras viré et le club descendra. Donc en remontant et en reprenant les choses dans l'autre sens, aujourd'hui le sport n'est pas du spectacle, le

spectacle doit se monter à côté dans la société commerciale. Voilà… certes il faut être attractif mais je te garantie d'une chose : il faut gagner, gagner ! Quand tu gagnes mais qu'il n'y a pas vraiment d'enjeu, les gens ne viennent pas…nous en ce moment, nous sommes dans une période difficile parce que nous avons « tué » le championnat, nous sommes trop fort pour nos adversaires donc les gens disent : « à quoi ça sert d'aller les voir, on sait qu'ils vont gagner ! », en plus tout cela est médiatisé : l'écart de l'Elan est à 18,5 points de moyenne etc… les gens ne sont plus intéressés et nous sommes obligés, nous, de monter du spectacle (il me présente l'affiche annonçant une démonstration de la troupe de smasheurs « Slam Nation » à l'occasion d'un futur match de l'Elan), on va faire venir les gens pour ça et ils vont voir aussi le match….et surtout les meilleurs smasheurs du monde ! Tu vois là samedi, c'est une opération avec les écoles…on fait venir les écoles primaires de la ville de Pau, tu vois aujourd'hui on a les deux : société commerciale / acteurs de spectacle donc des artistes. Si par contre la société commerciale t'exige du spectacle sur le terrain : t'es mort ! On va monter des systèmes, prendre des joueurs pour faire du spectacle, après si ce sont des joueurs qui ne défendent pas, c'est pas grave ! (ironique), s'ils n'ont aucun contrôle émotionnel et qui te perdent les matchs en fin de rencontre, pas grave non plus… il y a eu du spectacle. Là, tu ne dureras pas, il y a une petite antinomie à ce niveau là.

Cette notion de « spectaculaire » est-elle vraiment totalement absente à l'occasion des recrutements ?

Aujourd'hui…non, non, je crois qu'il faut dépasser ce cadre là parce que tout simplement aujourd'hui, il faut gagner et pour gagner il faut avoir à la fois des joueurs efficaces et spectaculaires… et si ils sont spectaculaires c'est qu'obligatoirement ils ont des qualités athlétiques et la qualité athlétique aujourd'hui est le premier élément de potentialité dans le recrutement d'un joueur. Tu peux avoir un joueur très intelligent, un Josh Grant…s'il n'a pas de qualités athlétiques, il ne peut pas passer à haut niveau en terme d'efficacité, s'il est efficace, il pourra être spectaculaire, tu vois la nuance. Mais si tu ne prends un joueur que parce qu'il est spectaculaire mais peu efficace derrière…il y en a quand même de moins en moins. Donc, tout le monde est quand même en train de recruter sur le même profil : qualité athlétique et efficacité, ce deux éléments réunis te donnent le spectacle. Tu prends l'exemple du Yougoslave type : Vucevic, le gars de Châlons, une erreur de casting… un type bien, super shooteur sauf que quand ça va très vite, il ne passe plus un tir donc pas efficace, la qualité athlétique qui est notamment la vitesse, vitesse de bras, vitesse de pied… ça n'y est pas et ça ne passe plus.

Je m'adresse maintenant au formateur, la nouvelle législation en matière de circulation des joueurs a-t-elle modifié votre manière d'appréhender ce secteur de la formation ?

Ouais… par force mais moi je suis resté défenseur des valeurs de la formation à la française parce qu'on a une excellente école de formation, on a des valeurs, on a des structures sauf que l'arrêt Bosman… on ne va pas interdire à un président d'aller chercher des joueurs à l'étranger, parfois moins chers, parce que la formation ça coûte quand même ! Moi, j'ai essayé de me dire : « tiens, on ne va pas céder à la tentation et aller chercher un Polonais, un ci, un ça… ». Dans le centre de formation, on a voulu continuer à former les Français…

Même si à côté vous faites venir quelques jeunes étrangers comme cette saison...

Disons qu'on s'ouvre vers l'extérieur mais avec une limite. Bon, moi j'ai récemment été en Yougoslavie mais je ne vais pas prendre tous les gamins de Yougoslavie, parce que ce n'est pas notre volonté. On veut garder une forte identité Française et on commence par la région, nous on commence régionalement, on a fait en Février une petite semaine de perfectionnement où on a vu les meilleurs 88 et 89 de la région, c'est notre farouche volonté !

Pour faire venir Varga et Midvani (jeunes étrangers évoluant au centre de formation) je suppose qu'il faut l'aval du président...
Oui, oui !
Cela a-t-il, selon vous, représenté une concession pour lui ?
Non, non parce qu'il a toujours eu des touches « exotiques » : quand il a fait venir des Africains, Mathieu Bisséni, Benkali Kaba (joueurs Africains emblématiques du club dans les années 80) et tout ça… aller chercher quelque chose qui est vendeur, avoir un ou deux régionaux, c'est pas mal mais si il n'y avait que des régionaux, ce serait peut-être aussi le bordel ! Il faut remarquer que chaque fois que l'on fait appel à de la « main d'œuvre » étrangère, c'est de la taille ! Varga, 2 m 13 ; Luka c'est 2m 11, George (Midvani) c'est 2m 02 avec un cœur énorme… nous on a toujours privilégié l'apport étranger par rapport à un plus et notamment la taille. Tu sais quand tu vas en Yougoslavie ou au Monténégro et que tu vois dans la rue des gamins de 15 ans et 2 m 05… t'en as à tous les coins de rue ! Nous en France, 15 ans et 2 m 05, il te faut faire 3 ou 4 villes et des grosses villes pour en trouver un quand même ! Donc…on va chercher ce que l'on n'a pas chez nous parce que des meneurs, des propositions de meneurs, on en a et des bons !
Et pour vous, très attaché à la formation locale, ce ne fut pas un crève cœur ?
Non, non… car ça a aussi une qualité parallèle à cette volonté d'exprimer cette identité régionale : l'ouverture sur le monde extérieur. On est quand même pas des tarés, on a tu vois des propositions toujours très intéressantes (il me montre des lettres de candidatures et des photos de jeunes Africains désireux d'intégrer le centre de formation) là des gamins d'Afrique, on reçoit beaucoup, beaucoup de propositions… on aimerait bien parce qu'ils sont francophones malheureusement on ne peut y répondre car il y a le problème de la nationalité. Ces garçons là sont hors zones Européennes, ils pourraient jouer en cadets ou en espoirs mais après ils ne peuvent intégrer le groupe pro à moins de prendre la place d'un Américain ou de se faire naturalisé et naturalisé, ça nécessite une philosophie dans laquelle on n'est pas rentré : « là, ça y est, on est parti pour des papiers, des naturalisations, des trucs comme ça… ». Bon, on ne veut pas rentrer là-dedans. Après, cette internationalisation donne un plus au job, c'est sûr car maintenant, on est sur une richesse mondiale et s'il y a une guerre, c'est que certains échanges n'ont pas marché…on ne va pas rentrer là-dedans parce qu'on va devenir méchant…on ne peut plus vivre en autarcie, en communauté fermée, on est obligé de s'ouvrir au monde. Ne serait-ce que les Américains, eh bien c'est celui qui travaille le mieux au USA qui a le moins de chance de se planter ici, parce que quand tu as des réseaux, des relations, eh bien tu ne te plantes pas quand tu recrutes un Américain ! On te dit : « ouais, ouais…super mec ! », le mec t'arrive et il est fou complet ! Bon, plus tu prospectes, moins tu as de chance de te planter donc le fait de s'ouvrir vers le monde extérieur te condamne, sans que ce soit une obligation, à te dire : « tiens, je vais quand même prendre ces gars là parce que ça va amener un plus ! » Maintenant, il faut trouver l'équilibre parce que je pense que 6 Russes, 2 Yougos, 2 trucs… à Pau, ça ne marchera pas ! Ou à une condition : gagner la Coupe d'Europe ! Là on va te dire : « chapeau ! » mais il faut gagner la Coupe d'Europe et tu n'es pas sûr de le faire ! Il faut que ce soit cohérent, la cohérence est un vecteur de réussite parce que…se mettre « le cochon dans le maïs » tout seul, c'est aller au devant de grosses emmerdes, la cohérence c'est d'aller chercher ailleurs ce que tu n'as pas chez toi parce qu'à concurrence égale, tu te fais taper sur les doigts, avoir une cohérence en terme de marketing. C'est intéressant de vendre Arthur Drozdov (jeune joueur Ukrainien), un jeune qui est venu parce que les parents étaient restaurateurs sur Pau… tout ça c'est pas du hasard ! Si à chaque fois que tu vois un jeune intéressant « ah ouais on le prend ! », on le prend et tu t'écœures tous les jeunes du centre de formation, tu vois on fait attention à tout ça. Au niveau relationnel, tu parlais de dimension humaine… nous quand on prend des jeunes étrangers au centre de

formation, les autres, on leur explique pourquoi : ils viennent rêver, vivre leur rêve et non pas rêver de vivre et ça, il ne faut pas le leur casser !

Cette internationalisation vous a –t-elle semblé enrichissante pour les joueurs ou y sont-ils indifférents ?

Tu ne peux pas t'en foutre parce que même si tu t'en fous, tu entends des choses sur la vie des gens, automatiquement quand tu es avec un gars qui est sympa, noir, jaune ou rouge, musulman, orthodoxe, catholique… à un moment donné tu entends et tu ne peux pas rester insensible à ce que tu entends et donc ça t'interpelle. Si ça t'interpelle, tu veux en savoir plus et ça t'ouvre, ça te fais connaître… ne serait-ce que la langue, parler une autre langue, c'est une richesse inouïe, c'est la maîtrise d'une langue qui te permet de mieux connaître les autres. Au plan humain, ça enrichit les gens et l'enrichissement au quotidien peut amener un enrichissement professionnel, aller voir travailler les autres, comment ils font de l'autre côté des Pyrénées, en Yougoslavie, en Guadeloupe… ça t'explique les choses. Quand tu as des Guadeloupéens, il faut être allé en Guadeloupe pour savoir comment les gens vivent là-bas et quand tu arrives ici et que tu vois qu'ils ne comprennent pas, il faut être allé là-bas pour comprendre pourquoi ils ne comprennent pas ! Tu vois, c'est ça l'enrichissement et donc derrière…efficacité, tu es d'autant plus efficace.

24 secondes, quart temps et développement marketing en Europe, défense de zone et arrivée massive de joueurs européens en NBA, on semble aller dans le sens d'une uniformisation de la discipline. Cela vous réjouit-il ou chaque entité doit-elle conserver ses particularités ?

Je ne sais pas…je n'ai pas trop d'avis là-dessus parce que moi, j'ai toujours prôné l'intelligence de jeu. Je pense qu'à un moment donné, la NBA, si on a développé une intelligence de jeu, quelles que soient les règles, on est capable de s'adapter et l'Europe, étant donné que de toute façon pour progresser, on est obligé de développer les qualités primordiales vues en NBA c'est à dire les qualités athlétiques, le jour où on a le règlement NBA, et bien on va s'adapter facilement. Le jour où on me dit : « il va falloir qu'il s'adapte aux systèmes ! », Rigaudeau, attends, si Rigaudeau ne peut pas s'adapter aux systèmes…peut-être que c'est la capacité athlétique qui ne va pas suivre. Mais là-dessus, je n'ai pas trop d'avis déterminé : « il faut que tout le monde soit pareil comme ça le basket sera plus lisible ! », on dit le foot, c'est parce qu'on joue pareil sur toutes les parties du globe que l'on est efficace, je ne dis pas « non, ce n'est pas vrai ou oui, c'est vrai ! ». Je n'ai pas trop d'avis là-dessus encore.

Pour revenir à la notion d'identité, qu'est-ce qui dans le club vous rappelle cette identité locale ?

Si tu veux tout à l'heure lorsque l'on parlait de régionalisation, la régionalisation pour moi c'est que moi je suis Ariégeois, la région Toulousaine quand t'es dans le monde du basket, Orthez… t 'es chez toi quoi ! A l'époque, quand Orthez gagnait en Europe, on disait : « hé, c'est chez nous ça ! ». Donc tu vois, on se sent régional loin quand même… à 200 bornes, tu te sens vraiment régional. Le fait que tu vois dans le staff, il y ai quand même Paul Henderson, Didier Gadou, Paco Laulhé d'Amou, Bergeaud de Toulouse…bref, dans le staff, il y a quand même une forte régionalisation du personnel. Après même dans les choix du personnel, je sais pas si c'est le hasard… c'est trop, Eric Sidobre, directeur administratif, Palois ; plein de mecs prennent des directeurs administratifs sur dossier, à Strasbourg, ils prennent un mec de « tataouine les oies » à 800 bornes de là. Au marketing, ancien d'Orthez, on le remplace, la fille, elle est de Saint-Gaudens et pourtant elle est d'Havas, elle bossait à Barcelone, à Paris, pam… elle est de Saint-Gaudens. Quand Eric Sidobre va partir, qui on va prendre, Pierre Olçomendy, il est d'Oloron. Tu vois il y a quand même un hasard quoi…mais est-ce que c'est le hasard ? Et tout ça autour d'un homme, c'est lui qui fait les choix du personnel alors…il coopte parce qu'il demande un peu à tout le monde mais quand même…

Et donc le choix d'Alain Béral ?
Je ne crois pas que ce fut déterminant, je crois que ça se fait avec les tripes à un moment donné et je ne crois pas que ça se fasse avec une forme d'intention : « putain, il faut trouver un type du coin ! ». Non, c'est le mec du coin qui correspond à ce que l'on recherche qui peut-être, inconsciemment, prend la primeur parce que il y a cette forme de sécurité, mais tu ne sais pas que tu l'as ce bouclier… Le mec connaît la région, les sponsors, les industriels locaux, c'est sécurisant peut-être…. Encore une fois, moi, je ne veux pas avancer des trucs dont je ne suis pas…
Pour revenir sur la notion de spectacle, est-ce que pour vous, défenseur de « l'identité régionale », la présence de pom-pom girls ne représente pas encore une concession ?
A l'époque, je te parle d'il y a une dizaine d'années, on disait : « il n'y aura jamais de pom-pom girls au Palais des Sports ! », oui, c'est ce que disait. Bon, c'est la fille de… qui a souhaité le faire, bon, le président est allé dans le sens mais… je ne sais pas si ça va perdurer ça. Lui n'a pas du le prendre comme une grosse concession puisqu'il l'a voulu alors qu'il y avait beaucoup de gens réticents dans le club par rapport à ça mais si ces filles arrêtent, je ne sais pas si on re-cherchera dans cette voie. Je n'en suis pas sûr, en tout cas, Mr Béral a une autre vision des choses. L'animation, c'est un truc qu'il faut vraiment calculer par rapport à la cible que l'on a : nous 36/55 à 40 % je pense, je sais pas si le beaucoup de bruit, les pom-pom et tout ça, je ne sais pas trop ce qu'ils attendent en terme de spectacle. Aujourd'hui, quand tu as la cible, il faut savoir ce qu'elle veut et répondre en conséquence. On y travaille, je crois que Mr Béral devait se lancer dans ce dossier. Moi, je t'avoue que mon idée, c'est de faire vivre les animations locales, je me suis lancé sur pas mal de trucs, on va avoir du rink-hockey… Le but, c'est d'exposer d'autres personnes comme ça se fait dans les galas, Patrick Sébastien, il lance toujours un mec du coin avant, tu vois… samedi, les écoles, 100 gosses sur le terrain pour faire des shoots, tu vois grosse animation avec les écoles de la ville. Je crois plus à ça en terme d'animations… faire vivre les animations locales qui profiterons de l'exposition de l'Elan Béarnais, tu vois, moi, je crois plus en ces choses là. Après, quand tu t'engages à présenter du spectacle, tu ne peux pas faire dans le moyen…tu ne peux pas foutre des cheer-leaders avec des « jantes larges » comme ça, tu es obligé de mettre du haut niveau, si tu mets un jongleur, tu peux pas mettre un gars qui jongle avec 3 balles… il faut 10 balles, vraiment du haut niveau. On est allé voir l'école du cirque… bon, un mec qui traverse le terrain sur un ballon, bof…
Le public plus « consommateur » que « supporter » vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?
Ah ouais moi, quand j'étais sur le terrain, ça me faisait râler…on gagnait, on proposait de la dureté, il y avait des gros matchs et ça ne bougeait pas. Mais il y a une réalité, on est quand même un petit bassin et nous par les opérations que l'on monte avec les clubs et tout ça…on est obligé d'aller chercher les gens là où ils sont, c'est à dire relativement loin, que l'axe autoroutier est payant, que tu ne peux par venir des Landes ou du Lot et Garonne, fiefs de basket, par l'autoroute… il faut 2 heures pour venir d'Agen donc tu vois on est quand même dans l'adversité et on est donc obligé de se satisfaire d'un budget sachant en plus qu'on plafonne. Tu es une grande ville, tu peux taper en communiquant…nous, on a beau communiquer, on atteint un plafond. Le plafond étant lié aux spectateurs qui « bougent » donc hors abonnés, abonnés dont on sait que ceux-ci sont essentiellement compris dans une tranche d'âge qui est plus « spectateur » que « supporter » . Donc tu te retrouve avec le public occasionnel peu engagé et les abonnés, tu ne peux pas espérer avoir une ambiance comme à Tel-Aviv, ville de plusieurs millions de personnes et où les 12 000 personnes qui se réunissent à la salle sont des passionnés. Vitoria, c'est 200, 250 000 plus toute la province qui vient autour, sans le concurrence du rugby en plus, donc ils ont étaient obligés de limiter le nombre d'abonnés à 7500 personnes.

Pourquoi ne pas ré-activer ce qui faisait la notoriété régionale voire nationale de l'Elan, à savoir le tout petit qui défi les plus grands ?

Oui d'accord, seulement il y a un hic… c'est qu'à ce moment là nous n'étions pas premier en France. Aujourd'hui, on n'est plus le « petit village Gaulois » au niveau du championnat de France, on l'est juste géographiquement, nous on est en bas (en référence à la carte de France) et eux en haut, et tous les autres veulent nous envahir… la Loire, le Rhône et en dessous il n'y a que nous et tous veulent nous envahir…mais on est premier. Mais aujourd'hui, ça ne marche plus, les journalistes n'accrochent plus sur ce concept. Quand on leur explique qu'on est sur une concurrence déloyale au niveau économique, que nous, nous payons 80 % de charges salariales sur les joueurs, ils te disent : « arrêter avec vos histoires… », même pour le football, cet argument n'a plus de poids. Mais pourquoi les mecs partent alors ? Là-dessus on est très mal relayé par les médias. Le rugby, sport de combat, a communiqué sur la thématique de défense du territoire, mais ils peuvent géographiquement le faire car la même chose dans le Sud-Est avec la proximité géographique de Narbonne, Béziers, Perpignan, Toulon n'aurait pas de sens. Nous on communique sur un autre thème : « nous allons recevoir les plus grands d'Europe ! », « c'est une joie de recevoir les joueurs à 1,5 millions de $, venez voir ce que c'est ! »(ironique) Mais nous dire « se battre ! », on va se battre mais dés le départ on sait que l'on ne va pas gagner alors qu'au rugby tu peux.

Avez-vous le souvenir d'un certain mécontentement de la part des joueurs vis à vis du public ?

Non, non je n'en ai pas. Tout d'abord, j'ai le sentiment que quand tu rentres dans un vestiaire, avant de critiquer les autres… c'est le même réflexe que l'on a envers les arbitres. Tu vois, j'ai rarement, rarement, entendu : « putain, on s'est fait mettre ! »(sic) Même à l'extérieur, c'est plutôt une remise en question collective, on est vachement sur l'idée de projet de jeu… d'abord est-ce qu'on a fait ce qui était demandé, est-ce que moi j'ai fais ce qu'il fallait. A un moment donné, toi, quand tu es seul avec le ballon, que tu shootes et que tu rates, t'as quand même du mal vis à vis des copains qui connaissent le métier à dire « ouais putain, j'ai pas reçu le ballon comme ça… », donc j'ai rarement entendu ça. Sur le terrain, oui, des fois, en Euroligue, quand on aurait eu besoin d'une bonne bronca… t'entends rien, personne qui bouge. Parce que les gens voient aussi eux, que l'équipe en face est plus forte. Ils le ressentent et toi tu dis « ainsi soit-il », toit, tu as envie de passer outre mais bon… Ce n'est pas un public de fans, c'est un public de connaisseurs et c'est justement parce qu'ils connaissent qu'ils réagissent comme ça : « c'est vraiment plus fort ! » et ils ne te reprochent rien mais … ils n'ont pas poussé. Mais quand les arbitres se trompent, ils connaissent aussi ! Et puis à l'échelon national, quand tu habitues les gens à la victoire, il y a un désintérêt certain qui s'installe, c'est la nature humaine…le premier titre de champion à Pau c'était il y a 11 ans, être 1er, toujours 1er , ça use forcément. Chaque début de saison, on t'annonce quoi… que tu risques encore d'être premier. Alors le public, il attend quoi, il attend les gros matchs Européens.

Les différences culturelles se ressentent-elles dans une salle de basket en France à l'heure actuelle ? Et en Europe ?

En France, fondamentalement non, même si on est mal placé pour juger étant donné que bien souvent, en France, même à l'extérieur, nous l'emportons. Je ressentais le « ce sont les adversaires ! » mais cela était teinté de respect. De façon générale, c'est ça mais après t'as toujours les gars qui se postent au bord du tunnel d'entrée des joueurs pour se lâcher : « ouh, enculé Gadou ! Connard Bergeaud ! », tu vois tout ça c'est quoi : 4 mecs, sur 3000 personnes dans une salle… il y a une forme respect donc culturellement, on a quand même un basket qui… je pense que la physionomie des salles y est pour beaucoup, maintenant, on a de belles salles, tu vois à Nancy, on étaient mal aimé mais bon, tu sors quand même

sous les applaudissements quand tu en mets 40 à la fin. En Europe, c'est beaucoup plus changeant. L'Europe est quand même un continent très traditionaliste, les Slaves, les trucs… c'est marqué. L'Italie, dés que tu arrives, tu le sens, c'est classe, les gens sont cravatés, ils te disent bonjour mais dés que le match commence… c'est les jeux de Rome, tu les retrouves encore au Madison de Bologne, à Trévise, en Grèce aussi. Après c'est sûr qu'avec les pays Nordiques, nous avons le public le plus tranquille. Il faut voir aussi qu'il a des valeurs, nous, on lutte contre le dopage, contre la violence… ceci peut expliquer cela. Ce comportement du public en France n'est pas un hasard.

Claude, je vous remercie beaucoup de vous être livré à cet entretien avec autant de passion, merci !

Merci à toi et puis tu sais que ce genre de discussion me plaît particulièrement.

Fin de l'entretien

Entretien avec Didier Gadou

Fonction : joueur / entraîneur depuis mars 2004
Né le : 28/09/1965 à Vieux-Boucau (40)
Nationalité : française
Poste : ailier
Nombre de saisons au club : 22/ International A français
Statut : Membre d'une des plus célèbres fratrie du basket français, ce landais est un modèle de fidélité au club dont il a participé à tous les succès.
Il a « symboliquement » cédé son capitanat à Frédéric Fauthoux à partir de la saison 2003. Cette fidélité à son club de toujours ainsi que son abnégation sur le terrain en font le joueur « symbole » de l'Elan dont il a été élu par le public « joueur de la décennie (1991-2001) ». Après avoir arrêté sa carrière de joueur à l'issue de la saison 2001/02, il a récemment pris en main la destiné de l'équipe en remplacement de Frédéric Sarre.
Date de l'entretien : 1/03/2002
Lieu de l'entretien : Palais des Sports de Pau (au bord du terrain)
Durée de l'entretien : 55 min

En votre qualité de joueur professionnel, comment qualifierez-vous votre relation avec le club ?
Pour situer le contexte, moi, c'est ma 20ème année ici donc ça a dépassé le simple cadre employé/employeur…c'est un cadre non seulement affectif, bien que cela reste aussi dans un but lucratif que j'exerce mon métier. Non, je crois que c'est maintenant une affaire de famille un petit peu…20 ans dans une maison, on commence à connaître un petit peu les lieux. Les relations entre les personnes qui entourent…qui font le quotidien du palais, bon, on rentre dans le palais des sports…en dehors, il y a le public, les gens qui sont proches parce que Pau est une ville où l'on croise les gens, on n'est pas anonyme non plus dans cette ville… et puis quand on passe les portes du palais des sports, il y a les gens qui sont là au quotidien, pour encourager, pour soutenir dans les moments difficiles, il y a les gens qui épaulent, que ce soit le président qui a un rôle de catalyseur, c'est lui qui gère, c'est le chef de famille qui donne le tempo…quand ça va il sait ce faire discret, quand ça va pas il sait se montrer. Puis derrière, il y a les gens comme Claude Bergeaud, Jacky Commères qui dirigent vraiment, vraiment, au niveau du relationnel comme dans tout groupe où les gens se respectent.
A ce niveau là, l'Elan est-il un club à part dans le basket hexagonal ?
Oui, mais ce statut, il se l'ait créé, il a su se faire une image sur plusieurs années. La fidélité des joueurs a montré que c'était un club attachant et donc que c'était sûrement un club différent des autres. On a cherché à savoir pourquoi, à l'époque c'était Orthez, une petite ville, on disait : « oui, mais bon, c'est un petit coin, ils sont sympas…le Sud-Ouest, on mange bien, on vit bien, le soleil, la mer, la montagne »…puis on est passé à Pau et c'est vrai qu'on a gardé les mêmes qualités, une façon de gérer le club, je dirais de faciliter l'intégration des gens et aussi de toujours avoir des résultats parce que les résultats priment avant tout ! Et je vois que les gens qui sont venus on eu des titres, des consécrations personnelles et notamment des contrats plus juteux après être passé par Orthez…c'est devenu une place forte du basket français.

Croyez-vous encore au contrat « longue durée » comme le votre par exemple ?
Au jour d'aujourd'hui, un club comme Pau fait encore venir les meilleurs et il les fait transiter parce qu'un club comme Pau est sur l'avant scène Européenne depuis bien longtemps et est encore présent donc c'est vrai que les joueurs qui sont chez nous se montrent…donc je crois que c'est de plus en plus difficile de résister aux sirènes de l'argent que proposent des clubs étrangers, des gros clubs et aussi des petits. Je dirais que le basket en France est devenu un sport de villes de « seconde zone » alors que le basket européen est un sport de capitales…donc les contrats « longue durée » ont fait leur temps, ça peut revenir mais il faudrait des contrats « à vie », très juteux et les patrons du basket français actuels ont passé ce cap là, on est plutôt dans une phase de…je dirais pas de récession mais dans une phase où l'on donne et où l'on attend beaucoup en retour, on est rentré dans le monde Européen du basket.
Votre étiquette de joueur « local », comment la ressentez-vous ?
C'est un investissement supplémentaire, c'est peut-être la petite chose qui fait la différence dans des moments serrés d'un match. Quand on joue ici, à Pau, on porte les couleurs de Pau, on joue non seulement pour justifier notre argent mais aussi pour défendre une cause régionale, locale, et un club en particulier parce que le quotidien est fait de rencontres : parents, parentés, amis, copains de lycée et c'est vrai qu'on est fier de les représenter…une grande fierté avant tout et aussi le sentiment du devoir accompli lorsque c'est réalisé parce qu'on aime bien sortir…on aime bien récolter les fruits de ce que l'on a semé !
Et le statut « d'étrangers », comment l'appréhendez-vous ?
Chaque joueur crée sa place, la situation qu'il désire et ce qu'il veut montrer. On a vu plusieurs situations…il y a l'étranger qui arrive…je parle souvent des Américains à part maintenant avec les Bosmans depuis 2, 3 ans…le joueur Américain dans le passé, il y avait celui qui arrivait et qui cherchait pas du tout à s'intégrer, qui ne parlait qu'américain, qui ne fera pas un effort, ils savent que dans tant de mois ils seront rentrés chez eux, ils prennent leur argent, ils montrent ce qu'ils savent faire…et si ça ne marche pas c'est la faute aux autres ! Tu as l'Américain qui arrive ici et qui se dit : « bon, je vais prendre des cours de français pour m'intégrer, apprendre les mots je dirais « vitaux » à l'intégration, qui va sortir un petit peu après les matchs, s'imprégner du climat local, sympathiser avec les gens, goûter la culture un petit peu…et puis t'as ceux qui font vraiment l'effort de suite, qui t'invitent, qui mangent chez toi, qui découvrent la région…Voilà, je crois que le joueur dessine son statut au niveau de l'équipe, en tant que joueur mais aussi en tant qu'être humain, c'est bien distinct. Le joueur, s'il est irréprochable sur le terrain mais qu'on ne le voit jamais en dehors, ben ça restera une énigme mais lorsqu'on parle d'identité, je pense qu'il y a l'identité en tant que joueur et l'identité en tant que personne qui sont deux choses bien différentes.
Si vous deviez citer un métier qui se rapproche du votre, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité ?
On est des artistes ! On répète des scènes…bon, je dis artiste mais il y a des choses qui ne sont pas similaires…quelqu'un qui fait du théâtre, la scène, il la connaît sur le bout des doigts…la différence c'est que nous on a des oppositions et que le spectacle sera en fonction de ces oppositions. Mais sûr qu'on est des artistes avant tout, on bouge énormément, on a nos tournées, nos spectateurs dans chaque salle…
Et l'instabilité du métier, ça ne vous pèse pas alors... ?
Oh mais artiste c'est commercial aussi ! Ce côté là est présent aussi mais bon, j'ai la chance d'évoluer dans un club dans lequel, en général, il n'y a que de bons joueurs, des gens qui font bien leur boulot…les joueurs avec qui cela s'est mal passé chez nous, c'était plus pour des problèmes d'intégration et des gens qui ont refusé d'ouvrir les yeux à la réalité de ce qui se passe à Pau. Non, commercial, je n'aime pas trop le mot…même si ça

existe, on est coupé mais je crois que pour l'artiste c'est pareil, s'il n'est pas bon, il ne fait pas de public et s'il ne fait pas de public, on le coupe…

Vous avez connu le développement de la ligue, quelles furent selon vous les mutations qui eurent le plus de répercussions sur votre quotidien de joueur ?

Ben d'abord, je dirais que ça a été le passage, à la fin des années 80, début des années 90, du semi-professionnalisme au sport pro. On a eu des contrats, moi, j'ai signé mon premier contrat en tant qu'aspirant, on se basait comme ce qu'ils font actuellement dans le rugby mais nous on l'avait déjà fait il y a pratiquement 10 ans de cela…contrat aspirant, stagiaire et pro…il m'en manque peut-être un au milieu, mais à partir de là ça devenait un métier à part entière, on pouvait arrêter les études, être rémunéré en faisant notre passion…c'était déjà un truc extraordinaire ! Après, c'est vrai que l'on a vécu des années très juteuses avec l'arrivée de la télévision, des contrats télé pour les clubs, donc les clubs ont réussi à avoir de équipes meilleures, les internationaux se sont vendus à bon prix, avec des gros salaires et on a vu des équipes se monter, je citerais Limoges, Antibes, et qui se sont démontées financièrement par la suite mais où l'on proposait beaucoup d'argent. Nous, on a évolué en passant d'Orthez à Pau parce que l'on arrivait pas à survivre. Oui, la reconnaissance médiatique de ce sport a permis pas mal de choses…

Et l'ouverture des frontières ces dernières années, sur le plan sportif ?

Bon, en tant que joueur régional, je ne trouve pas ça bien car ça va pas dans le sens de la défense d'une identité…mais bon…on est plus à l'heure de la région ni de la France, on est à l'heure de l'Europe et de la mondialisation. La libre circulation des joueurs, à l'heure actuelle, est ce qu'elle est…moi je la trouve un peu trop rapide mais bon…on aura des revers, des choses bien, des choses moins bien. Je crois que ça permet de rouvrir des façons de travailler du basket Français, pour retrouver la formation et voir ce qui se fait au-delà des frontières. Mais c'est vrai que ça laisse de moins en moins de place pour les jeunes Français de trouver le bon créneau. Il y aura les bons et les autres…c'est déjà une sélection terrible !

Et sur le plan relationnel et culturel ?

Tu sais, ça peut être tout ! C'est enrichissant parce que c'est la rencontre de différentes cultures. Si déjà on arrive à s'entendre et se retrouver hors du terrain, sur le terrain mais hors du terrain surtout, pour pouvoir échanger la façon de vivre, la langue, la bouffe…tout ce que tu veux…par contre, sur le terrain, je crois que pour avoir une bonne équipe il faut avoir un même dialogue et ça, c'est pas évident parce que trouver les bonnes paroles au bon moment, c'est très difficile ! Malheureusement, les équipes se montent et se démontent aussi vite qu'elles sont faites…je prends l'exemple de mon frère Thierry qui jouait l'an dernier à Reggio de Calabria (équipe Italienne), il y avait, pour citer : deux Américains, trois Argentins, un Australien, un Allemand, un Français, un Italien…c'était la mosaïque ! Il m'a dit que c'était bien mais que côté basket c'était un peu l'anarchie quoi ! Parce que …différentes cultures et même si on prône le basket universel, c'est difficile d'avoir une cohésion.

Pour un joueur Français, cette nouvelle donne, ça représente quoi ?

Par le passé, ça a été une contrainte. Avant, on se battait contre les naturalisés qui venaient sur le marché…mais le basket Français n'a jamais été assez fort pour avoir un syndicat (il me précise qu'un syndicat des joueurs a existé par le passé, qu'il en a été vice-président mais que celui-ci a vite disparu faute d'intérêt). Maintenant, l'ouverture des frontières Européennes est une opportunité pour les joueurs Français de s'exporter, au niveau financier c'est très intéressant ; de toute façon, quelque soit le métier, tu dois t'habituer à bouger et le basketteur est prêt à bouger aussi donc je crois que ça devient intéressant.

Les différences culturelles, par exemple quand vous jouez à l'étranger, sont elles perceptibles dans une salle de basket ?
Avant plus que maintenant…t'allais en Grèce ou en Turquie…ils étaient chauds, t'étais attendu dès la sortie du bus et quelque par c'était excitant…un sacré challenge. Avec le temps, ça s'est atténué, bien sûr il y a toujours quelques fournaises mais bien moins qu'avant. La passion s'éteint avec la baisse des résultats, c'est inéluctable ! Bien sûr, ça nous arrive d'aller nous balader un peu les veilles de match, c'est enrichissant, mais de là à vraiment découvrir les diverses cultures et les particularités locales…
24 secondes, quart temps et développement marketing en Europe, défense de zone et arrivée massive de joueurs Européens en NBA, on semble aller vers ce basket universel dont vous parliez. Cela vous réjouit-il ou chaque entité doit-elle conserver ses particularités ?
C'est la mondialisation, la grosse boule bleue…il y aura une ligue mondiale fermée en basket, en foot, en hockey. Bien sûr, beaucoup de gens ont à y perdre…le haut niveau, c'est de l'argent, il ne faut pas se le cacher, pour avoir des équipes compétitives il faudra de l'argent pour vivre, pour payer les joueurs. La NBA existe, l'Euroligue existe, demain se sera peut-être « l'EBA », l'European Basketball Association qui jouera des matchs contre la NBA…ils en parlent, on en est pas loin…il y aura des franchises…si les projets sont concrets. Il y a des équipes Européennes, d'après moi, qui peuvent rivaliser avec les équipes Américaines, les meilleurs Européens sont déjà là-bas, il y a même des Français…on est pas loin d'une mondialisation. C'est bien, on va voir des « gros » se poser sur le sol Européen et sur le sol Français mais on y laissera des plumes parce qu'il y a la base…et la base…l'élite sera confrontée aux meilleurs mais tous les passionnés auront eux aussi envie de goûter au plaisir des « gros matchs » et ça, ça deviendra difficile !
Je vais être honnête, je pense que les gens…bon, tout cela sera médiatisé, on verra beaucoup de matchs mais je pense que rien ne remplacera un bon derby…un bon derby fera autant de monde que des matchs ailleurs. Je pense qu'il faudra trouver une compétition intéressante à d'autres niveaux et arrêter de rêver d'être les plus grands dans un domaine où l'on ne peut pas rivaliser. En partant d'Orthez et en venant à Pau, on voulait rivaliser avec les meilleurs. On a raté cette année la marche pour être dans les 16 meilleures équipes Européennes…si on y allait, on avait le même statut qu'Orthez à l'époque. A l'heure actuelle, seules les grandes villes Européennes, qui ont le tissu économique suffisant, ont les possibilités financières de faire venir les meilleurs. Non, je crois que Pierre Seillant a construit quelque chose de magnifique, il y a tout ce qu'il faut : aéroport, salle, hôtels etc.., je le répète, mais il manquera toujours le petit truc à côté…il faut pas rêver. Il faudra trouver des compétitions…des bons derbys quand t'iras jouer par-ci par-là et on fera du monde aussi, les gens s'y retrouveront !
A votre arrivée au club, connaissiez-vous son histoire ?
Non, je suis arrivé à 15 ans ; je passais mes après-midi au bord des terrains de rugby moi…mon père était un ancien rugbyman donc…l'Elan Béarnais, j'en ai entendu parler par le Sud-ouest (quotidien régional) et après j'ai appris. Un jour, comme j'étais grand, on m'a dit : « viens, je vais te montrer des grands, ça va te décomplexer… » et j'en ai vu…j'ai signé là et j'ai appris l'histoire parce que j'ai trempé de suite dans le « milieu Orthézien » et Orthez, c'est l'Elan Béarnais !
Cela vous semble-t-il important de connaître l'histoire d'un club pour y jouer à l'heure actuelle ?
Disons qu'actuellement je joue un petit peu ce rôle là, c'est vrai qu'après 20 ans, je rappelle un petit peu…le témoignage du passé, le pourquoi de cette salle parce que le palais des sports n'est pas le fruit du hasard. Le Maire l'a monté parce qu'il existait une belle équipe depuis déjà des années…rappeler aussi que si des trophées ont été gagnés c'est parce que des joueurs se sont battus…rappeler que si Pau-Orthez est reconnu en

Europe c'est parce que cela fait des années qu'il y participe, qu'il a gagné des matchs importants et qu'il a su en faire tomber des « gros ». Oui, je suis un témoin du passé.

Cette histoire, ce passé, jouent-ils un rôle prépondérant dans une signature de contrat à l'heure actuelle ?

Oui, je crois qu'il y a même des témoins comme Derrick Lewis…les joueurs en venant ici sont conscients de venir dans quelque chose de structurer, où il y a du respect et où l'on demande bien autre chose que d'être un bon joueur ; on demande de montrer aux gens que l'on a envie de porter ce maillot. On veut que les joueurs montrent de l'envie ; on reconnaît leurs talents, leurs talents sont financés mais en plus on leur demande d'être « vaillant », de faire honneur au maillot et de montrer aux gens que finalement on peut être mauvais mais que l'on va se battre et ce à quoi les joueurs s'engagent en signant à Pau-Orthez.

Si je vous parle « d'identité locale », pour vous, qu'est ce que cela signifie ?

Eh bien, on fait partie de l'identité locale, on est des gens reconnus au niveau du département, de la région mais ça ne s'est pas construit du jour au lendemain…on est pas éphémère, on est devenu un monument local et régional grâce à plusieurs croisades, plusieurs épopées…Bon, le folklore on l'a perdu, le folklore, c'était Orthez, la Moutète, c'était quand on disait : « les petits Gaulois… », c'était vrai, on jouait dans un marché couvert, on tapait sur des planches de bois et des plumes de canard sortaient…cela, on a voulu le garder au niveau des sensations. On voit tellement de gens qui revendiquent leur région, le département…c'est ce petit orgueil qui fait notre différence, c'est cet orgueil qui fait qu'au delà du talent on arrive à puiser un petit peu de fierté et cette petite transpiration supplémentaire, ce petit frisson qui fait que l'on s'élève, que l'on va se battre pour tout un coin, toute une région. L'identification, elle est là !

Dans la salle de Pau, qu'est ce qui vous rappelle cette identité régionale ?

Les « bandas » et les « olés », qu'ils font de moins en moins souvent (rires). Je crois que l'on a un public qui est venu en nombre, qui est devenu connaisseur ; cela fait je ne sais combien d'années qu'on leur sert du bon basket donc il est devenu exigeant. Moi tu sais, je préfère à la limite une bonne « bandas » qu'une musique rap mais bon, c'est vrai que maintenant on a plus trop le choix parce que la jeunesse réagit plus à cette musique là (soupir). On copie beaucoup sur le système Américain mais on a perdu beaucoup de notre identité, là j'ai vu que bientôt il y aura des « cheer-leaders »(danseuses) alors que Pierre Seillant s'est battu pendant des années pour garder une identité donc quelque part lui aussi il perd un peu…On est pas éternels (en parlant de Freddy Fauthoux et de lui-même)…c'est valable tant qu'on joue mais le jour où l'on ne jouera plus, les gens seront bien obliger de reconnaître l'image du tissu local parce que nous sommes des gens imprégnés dans le local…on habite dans le coin, nos familles sont du coin et on s'investit dans le coin, dans les fêtes, les soirées, dans les représentations. Les gens comprendront …l'équipe aura moins de crédit…quand on est en famille, on tolère mieux certaines défaillances mais quand ce sont des gens étrangers, on tolère moins, les gens deviendront de plus en plus exigeants…

On peut dire qu'ici, vous êtes relativement tranquille en matière de « pression sociale » et médiatique ? Comment l'interprétez-vous, comme une marque de respect ou un manque de ferveur populaire ?

Je veux bien, mais la pression, pourquoi ils la mettraient puisqu'on est champion de France depuis X temps ? Les gens sont gâtés ici, par les résultats et par la qualité du jeu. Il y plusieurs situations…t'as le cas du gars qui va venir me voir devant tout le monde dans une queue, et je ne trouve pas cela très respectueux…mais quelqu'un qui le fait discrètement dans un coin, je trouve cela respectueux…je ne me prends pas pour une star, il y a des moments où l'on tolère plus que d'autre c'est tout ! Mais c'est vrai que l'on est représentatif d'une ville, d'une région donc on est reconnu et ça, je le tolère tout à

fait…mais c'est aussi pour cela qu'on se bat, on se bat pour faire plaisir aux gens donc…Plein de fois, je me suis demandé : « Didier, à quoi sers-tu, qu'apporte-tu aux gens, pourquoi te paie-t-on aussi cher, es-tu constructif ? », non, mais je donne du plaisir aux gens donc c'est des choses qu'on perçoit pas toujours et c'est vrai que demander des autographes, c'est leur façon à eux d'être reconnaissant.

Avez-vous constaté une évolution dans le comportement du public durant votre carrière ?

Le public d'Orthez, c'était 4000 personnes, donc pratiquement la ville quoi ! On a doublé la capacité en passant à Pau…les tarifs aussi ont évolué et le public aussi, ça n'a pas était les mêmes personnes ; les passionnés sont venus mais je connais bon nombre de gens d'Orthez qui n'ont pas suivi parce que l'on était parti de chez eux. Le public d'Orthez et de Pau a toujours été gâté…je me souviens de ma dernière année à Orthez où c'était très dur…dans un petit village, pardon, une petite ville, on n'est pas anonyme. Quand ça va, on sait vous le dire mais comme me disait un rugbyman, quand tu vas chercher le pain un dimanche matin et que t'as perdu…t'as du mal quoi…ça nous arrivait certains matchs où dans le marché de la Moutète…quand c'est plein, ça sympa, mais quand c'était à moitié vide, quand les gens t'insultent un peu, qu'ils te disent : « trop payé…et tout ça », tu entends, les gens étaient exigeants donc il y avait une certaine pression locale. Ici, c'est différent, c'est plus grand mais on a eu aussi droit à nos « broncas »…mais je te dis, on gagne souvent, on est resté invaincu ici pendant je ne sais combien de temps. Au palais, les gens n'ont pas trop l'occasion de critiquer ! On a su fidéliser les gens ; au départ, les gens étaient curieux de découvrir le palais des sports puis de découvrir l'équipe qui y jouait…et on a eu des résultats de suite, on a scellé les fiançailles, l'anneau, de suite entre Pau et Orthez. Non seulement on a bien joué au basket et en plus les gens sont venus, nous ont soutenus et nous sont restés fidèles, à la hauteur des grands évènements. On a aussi touché un nouveau public, c'est ça qui était intéressant !

Avez-vous déjà été déçu par l'attitude du public de Pau ?

Ouais, je ne me souviens pas de tout…mais il y a eu des soirs où on gagnait des matchs difficilement et en plus on était sifflé presque…c'est difficile…tu gagnes des matchs, tu te fais siffler, tu te dis : « il faudrait faire le spectacle, gagner les matchs… », c'est là que je me rapproche du métier d'artiste, il faut faire passer quelque chose aux gens…si tu ne fais rien passer, ça va pas. C'est un métier difficile parce qu'il y a un adversaire, les gens en général oublient, quand on gagne souvent et on gagne souvent, que l'adversaire est pas là pour se faire marcher dessus quoi ! C'est pas les Harlem globe Trotters…c'est un défi, un championnat où il faut s'arracher pour gagner ! Alors oui, j'ai été déçu parce que des gens nous ont sifflé alors qu'on gagnait, là oui, ça fait mal…

Le public plus « consommateur » que « supporter » vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?

C'est un peu le phénomène de la Coupe du Monde de foot où on disait : « sortez les costards et mettez les maillots bleu/blanc/rouge », ça aurait pu me gêner mais je répète qu'avec l'âge…étant jeune, j'aurais pu dire : « ouais… », avec l'âge j'ai compris que le palais était une place où l'on se montre…il faut le respecter. Il y a des gens qui viennent par curiosité et qui n'y connaissent rien et justement, c'est à nous, aux structures du club de fidéliser ce genre de personne parce que ce sont parfois des gens influents de la société paloise ou du coin…c'est pas sur un match qu'on peut connaître le basket, c'est un sport technique…à nous de les faire revenir.

Avez vous une idée de la composition du public en terme d'âge, de sexe... ?

Non, je me le suis souvent dis…quand on s'échauffe, on a le regard qui s'arrête souvent derrière les panneaux, les Péones, on les voit à peine. A l'extérieur, quand ils agitent les drapeaux, on met les paniers quand même… (rires). Les gens ne se rendent pas compte de la concentration qu'on peut avoir. On ne va pas pêcher des regards à droite à gauche, on est déjà dans le match, on est dans notre bulle…on entend un brouhaha, on entend du bruit, la

musique mais notre concentration , elle est déjà sur le match. Bien sûr, il y a des matchs où t'es pas très concentré et où t'entends la « bandas » jouait tel air de musique…ça nous est arrivé de dire : « tiens, t'as entendu, ils ont joué cette musique…mais non ! », il y a des gens qui entendent, d'autres non. Entre mecs, on sait où se placent telle et telle personnes (rires)…on sait qu'il y a un public féminin qui vient au palais…moi, j'ai passé l'âge ! (rires). Non, on est conscient qu'on est un sport fermé, avec un certain confort de pratique, c'est pas rien même par rapport à la Moutète où ils ne chauffaient pas l'hiver…c'était autre chose ! Moi, j'ai déjà été au Hameau (stade de la Section Paloise Rugby) par temps de pluie, je me suis gelé ! Je sais que les gens aiment bien aller dans des endroits où ils savent qu'ils ne vont pas se mouiller !

A choisir entre votre salle à moitié vide et des installations plus vétustes mais avec un public nombreux, que choisiriez-vous ?

Une grande salle comme la notre même vide…t'as le défi de la remplir cette salle ! Quand la salle est toujours pleine, on a peur qu'elle se vide alors que quand elle est vide, on a envie de la remplir…c'est un bel objectif tu crois pas !

Didier, je vous remercie beaucoup de m'avoir accordé cet entretien !

De rien, fais-en bon usage… !

Fin de l'entretien

Entretien avec Rod Sellers

Fonction : joueur
Né le : 07/08/1970 à Florence en Caroline du Sud (USA)
Nationalité : américaine
Poste : pivot
Nombre de saisons au club : 2 / formé à l'université du Connecticut, diplômé en psychologie/ N°1 draft CBA (Grand Rapids)
Clubs précédents : AEK Athènes et Panonios Athènes (Grèce)/ Efes Pilsen (Turquie)/ Caceres et Valence (Espagne)/ ADR Roma (Italie).
Statut : « globe-trotter » expérimenté et valeur sûre du circuit européen, ce joueur, non retenu par la NBA, s'est fait un nom en Europe grâce notamment à sa régularité sur le plan de ses statistiques personnelles ainsi qu'à sa stabilité relationnel, deux qualités très prisées par les clubs lors de l'engagement d'un joueur américain.
Date de l'entretien : 24 Mai 2002
Lieu de l'entretien : salle de presse du Palais des sports
Durée de l'entretien : 50 minutes
Rod Sellers ne parlant pas du tout Français, l'entretien fut effectué en Anglais puis traduit. C'est cette version qui est présentée ci-dessous.

En votre qualité de joueur professionnel, comment qualifieriez-vous votre relation avec votre club actuel ?
Tout d'abord, tu sais, nous les Américains on ne mélange pas les rôles. Le club est mon employeur, il me paye pour jouer alors je joue, je suis un salarié de l'entreprise. Seulement ici, c'est vraiment spécial car il y a une véritable ambiance familiale au sein du club, que ce soit les dirigeants, les joueurs, le staff…on forme un vrai groupe, une famille. Ils font tout pour que tu t'adaptes au mieux, que tu trouves vite tes repères…si tu es bien dans ta tête, tu seras performant sur le terrain, c'est évident ! Ce club est très attachant parce qu'il s'appuie sur une bonne gestion des rapports humains , en fait, au départ, bien sûr ils s'intéressent au joueur mais par la suite c'est plus la personne qui les intéressent que le joueur. Ils apprennent à te connaître, ils font des efforts pour multiplier les échanges, s'assurer que tout va bien pour toi…tout le temps : « hé Rod, tout se passe bien ? la famille, la maison ? ». Ils te prennent en charge à 100 %, tu te sens soutenu…et quand tu débarques dans un nouveau club, un nouveau pays, que tu ne parles pas la langue, c'est très important car ça te rend le quotidien plus facile et tu n'as qu'à te concentrer sur ton job !
Pau-Orthez a-t-il un statut à part dans le basket français professionnel ?
Oh oui, complètement…j'ai beaucoup voyagé en Europe, j'ai fais 7 clubs différents, 5 pays différents et pourtant je n'ai jamais vu ça ! Ici, tu es obligé de t'intégrer…si tu n'y arrives pas c'est que le problème vient de toi ! Comme je te l'ai dis précédemment, ils s'intéressent à Rod Sellers en tant que personne, avec ses qualités et ses défauts, ils ne te jugent pas uniquement à ta ligne de stats. Bien sûr, le côté sportif est important, c'est pour cela qu'on me paye mais au-delà ils ont développé un esprit vraiment à part dans un club de basketball pro, c'est indéniable : « tu sais Rod, si tu as un problème, n'hésites pas à en parler ! On va t'aider » . J'ai fais tellement de clubs où tu étais livré à toi-même, avec une culture complètement différente de la tienne…eux te payaient pour jouer mais ça s'arrêtait là, ton bien être, ils s'en moquaient, ce qui les intéresse c'est que tu sois rentable sur le terrain après…

Croyez-vous encore au contrat « longue durée » tel que celui de Didier Gadou par exemple ?
A l'heure actuelle Pau est le seul club dans lequel j'ai joué où l'on trouve des joueurs qui sont là depuis aussi longtemps ! Et ça, pour l'intégration ça aide aussi, quand tu as avec toi des mecs qui connaissent bien le club, ses traditions, son style de jeu…ils t'aident à comprendre ce que veut le Président, le coach, le public. Maintenant, avec toutes ces nationalités différentes que l'on trouve dans les équipes…des Yougos, des Grecs, des Espagnols, des Américains…C'est bien de garder des joueurs « repères » avec qui tu peux discuter des attentes du club. Pour être franc, tu sais maintenant l'argent est partout, il guide nos choix c'est évident alors si tu es vraiment bon… tu vas souvent au plus offrant donc rester 2, 3 ans sous le même maillot ça devient difficile mais bon…
Des joueurs affectivement liés à leur club, à leur maillot comme on le voit ici, croyez vous que cela existe encore ailleurs ?
Le contexte actuel ne facilite pas vraiment l'attachement à un club…mais on est humain, on a un cœur contrairement à ce que pensent certains qui nous font passer pour des mercenaires, surtout nous les Américains…alors je dirais que même si on change souvent d'équipes, si un club te traite bien, fait tout pour toi, ta famille, obligatoirement tu vas avoir du respect pour ce club et tu vas avoir envie de lui rendre sur le terrain ce qu'il te donne. Je ne sais pas si c'est « l'amour du maillot » proprement dit…je dirais plutôt que c'est une chose normale entre deux personnes qui s'apprécient, si quelqu'un fait des efforts pour toi, à des attentions, la moindre des choses c'est de faire de même enfin je pense…ce club me respecte, je ferais tout pour qu'il soit respecter sur le terrain, voilà c'est comme ça que ça marche…pour moi en tout cas !
Le statut de « joueur Américain » dans les équipes Européennes est encore très « spécial » à l'heure actuelle ?
Oui…on est peut-être moins sujet à la pression, moins sur un siège éjectable tout simplement parce que les tâches dans les équipes sont plus réparties. A mon arrivée en Europe, en 92…j'étais l'Américain, plus fort que les autres (rires), je devais tenir la baraque, marquer beaucoup de points, prendre beaucoup de rebonds, j'avais beaucoup de ballons… l'équipe jouait pour moi. Maintenant, tu n'es plus le seul vers qui l'équipe se tourne quand ça va mal, les Bosman sont aussi là pour partager les responsabilités…ça nous enlève un certain poids, c'est sûr, mais bon, quand ça va vraiment mal c'est souvent toi qui dégages ! Hé, c'est notre travail, non ?
Si vous deviez citer un métier qui se rapproche du votre, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité ?
C'est une question intéressante…à vrai dire, je ne me suis jamais posé cette question alors…artiste non, je suis un sportif, on me paye pour ça, je ne revendique aucune création ni lien avec l'art quoi que… Non, on est peut-être plus proche du commercial dans notre conception du métier, surtout nous les Américains, le métier est instable, on nous demande de remplir nos obligations…vu comme ça je me sens plus proche du commercial mais en fait c'est quand même un peu des deux finalement…on fait partie d'une entreprise de spectacle alors…
Vous avez connu le développement de la ligue Européenne, quelles furent selon vous les mutations qui eurent le plus de répercussions sur votre quotidien de joueur ?
Oh sans hésiter, l'élévation du niveau de jeu des Européens…quand tu débarques en Europe, tu te dis que tu es plus fort que ces gars là, que tu vas les dominer…hé, on a inventé le basket ! C'est notre sport ! (rires), c'est ce que je me disais en arrivant en Europe en 92. Et j'ai été surpris quand j'ai vu le niveau de jeu des championnats Européens. Regarde aux JO en 2000 à Sydney, on a gagné mais pas aussi facilement qu'en 96 ou 92 (il me dit : « ça, c'était une sacrée équipe ! »), en fait, au fur et à mesure le fossé se rétrécit entre nous et l'Europe. Cette année quand je suis arrivé, dés le 1er entraînement j'ai vu

Michael, Flo, Boris, Arthur…ils ont quoi ? 19, 20 ans et je me suis dis : « putain, qu'est-ce qu'ils sont forts ces gosses ! ». C'est pour moi l'évolution la plus marquante, c'est sûr !

Sur le plan sportif, selon vous, la non-limitation des joueurs communautaires est-elle une bonne chose ?

Oui, bien sûr…tout ce qui peut augmenter le niveau de jeu est une bonne chose. Regarde en NBA, maintenant tu as des Yougos, des Russes, des Américains du Sud et même des Chinois. Le basket est un « global game », ce n'est peut-être pas encore comparable au football mais c'est pas loin. Cette internationalisation est dans la logique des choses, l'Europe s'ouvre, la NBA s'ouvre…il faut être lucide, s'adapter…les individus circulent, bougent…et les sportifs aussi !

Et sur le plan culturel, qu'est ce que cela vous inspire ?

Tu sais, je viens d'une petite ville de Caroline du Sud et quand je pense à tout ce que j'ai vécu depuis le début de ma carrière…c'est fou ! Le basket m'a donné l'opportunité de beaucoup voyager, de rencontrer des gens très différents, des cultures différentes : Turquie, Grèce, Espagne, Italie, France… Quand je rentre chez moi, là-bas en Caroline du Sud, j'ai tant de choses à raconter. Tu sais, le gros de ma carrière est derrière moi, alors à présent je me dis : « goûte chaque instant, savoure le car c'est bientôt fini ! ». C'est dans cet état d'esprit que je vis actuellement et je dois dire que c'est très agréable.

J'ai entendu que vous aviez été sollicité par la fédération Macédonienne pour intégrer leur sélection nationale. Qu'en est-il réellement et considérez-vous cet événement comme une dérive du système actuel ?

Oh non, oublies cette histoire ! En fait, ils m'ont contacté en Février pour savoir si j'étais intéressé pour obtenir un passeport Macédonien et en retour j'aurais joué pour leur équipe nationale. Ils savent qu'avec ça, j'aurais pu jouer comme communautaire et prendre encore plus d'argent…mais j'ai tout de suite refusé ! C'était une initiative de Petar Naumoski (joueur Macédonien très connu et côté sur le circuit Européen), avec qui j'avais joué, c'est le patron de l'équipe, il s'était dit qu'il y avait une opportunité à saisir pour eux et pour moi…les passeports en Europe c'est un peu n'importe quoi surtout dans ces pays où ils s'obtiennent apparemment facilement ! Mais je suis un bosseur, je déteste prendre des raccourcis, l'argent que je gagne maintenant est la récompense de mes efforts et pas le fruit d'une magouille administrative. J'ai été vexé qu'on puisse penser que j'allais accepter une telle proposition, je n'ai jamais mis les pieds dans ce pays tu te rends compte ! C'est fou ! Que Derrick Lewis qui joue depuis très longtemps en France soit naturalisé, ça oui je le comprends tout à fait…mais moi je n'avais aucune raison d'accepter ce « deal »…l'argent est important oui, mais il faut le mériter, ne pas prendre de raccourci mais toujours bosser plus fort.

24 secondes, quart temps et développement marketing en Europe, défense de zone et arrivée massive de joueurs Européens en NBA, on semble aller vers ce basket universel dont vous parliez. Cela vous réjouit-il ou chaque entité doit-elle conserver ses particularités ?

Comme je l'ai dis précédemment, c'est un « global game », il est donc normal que tout le monde joue avec les mêmes règles, c'est dans la logique…les échanges entre les deux continents sont fructueux car les conceptions du basket sont différentes, l'arrivée de joueurs Européens en NBA a apporté quelque chose…de même que l'adoption de certaines règles Américaines pour l'Europe a rendu le jeu plus attrayant, c'est sûr !

A votre arrivée au club, connaissiez-vous son histoire ?

Oui, je savais où je mettais les pieds…mon cousin Conrad Mc Rae (joueur Américain très apprécié durant son passage à Pau et décédé depuis) m'a toujours parlé en bien de son expérience ici, des rapports avec les gens, le public, de l'accueil qu'on lui avait fait et du tremplin que cela avait été pour lui, il était très redevable (visiblement ému). J'en avais aussi discuté avec Josh Grant (ancien Américain de l'Elan) qui m'avait loué les vertus de

l'Elan, la qualité du jeu qu'ils pratiquaient…et puis, je les voyais très souvent à la télé en Euroligue…j'ai toujours aimé leur façon de jouer, de faire circuler la balle, d'impliquer tout le monde sur le terrain.

Est-il important de connaître ce passé pour pouvoir jouer dans un club ?

C'est important c'est sûr ne serait-ce que pour connaître la taille du challenge qui t'es proposé. Ici, ils sont habitués à gagner, c'est une équipe de gagnants, tu ne joues pas pour « essayer de … », non, tu ne joues que pour gagner des titres et ça, ça me plaît ! Je suis arrivé l'année où ils venaient de conquérir un nouveau titre alors c'est sûr, ça te motive de ne pas les décevoir mais ça te met aussi beaucoup de pression.

Cette histoire, ce passé, jouent-ils un rôle prépondérant dans une signature de contrat à l'heure actuelle ?

Disons qu'au moins ça t'évite des surprises…tu sais que le club est stable financièrement, que les gens s'y entendent bien, qu'ils connaissent le jeu et ne vont pas te juger en 2 matchs. Après, des clubs avec une grande histoire comme Pau, ça peut aussi te donner l'assurance de jouer dans une équipe compétitive, qui a l'habitude de gagner des titres chaque année…et pour nous joueurs qui sommes avant tout des compétiteurs, c'est une donnée non négligeable !

Les différences culturelles, par exemple quand vous jouez à l'étranger, sont elles perceptibles dans une salle de basket ?

Oh oui…enfin, si tues de passage dans le pays, que tu y joues seulement en déplacement, c'est sûr que tu ne peux pas te faire une idée très précise du climat qui règne dans un pays si ce n'est peut-être à travers le comportement des fans qui sont plus ou moins agités. Mais si comme moi tu as expérimenté plusieurs pays différents, là oui je peux te dire que les différences se ressentent dans les salles, dans la manière dont est géré le club, son entourage. A vrai dire, pour moi, les publics Espagnol et Français sont les plus proches, dans leurs attitudes, des publics Américains…plus tu vas vers l'ouest de l'Europe et plus les gens sont « civilisés » (en insistant pour que je mette des guillemets), ils sont là avant tout pour passer un agréable moment, voir du spectacle…alors que dans certains pays, notre sport est un prétexte à l'expression d'une certaine violence, de conduites indignes. Dans ce cas là oui, tu ressens les différences !

En tant que jeune joueur Américain, quelle image se fait-on de son premier club Européen ?

Tu sais mon but était de jouer en NBA, quand j'ai vu que cela ne serait pas possible…je me suis motivé à l'idée de faire une belle carrière en Europe, au départ évidemment j'étais un peu inquiet à l'idée d'aller vivre en Europe, d'atterrir dans un club, une ville, un pays vraiment très différent des USA. Mais je ne partais pas totalement dans l'inconnu car auparavant j'avais des échos positifs des championnats Européens, d'anciens joueurs de ma fac avaient tenté l'expérience comme Corny Thompson (joueur Américain habitué du championnat Européen) avec qui j'avais beaucoup discuté, ils m'avaient rassuré, parlé en bien de l'Europe : bons salaires, bon niveau…en plus mon 1er club, c'était l'AEK Athènes et là…quand tu débarques là-bas à 22, 23 ans…tu te dis « mais où je suis tombé ! », les fans étaient surexcités, du délire !

Y a t-il des clubs que vous avez quittez à regrets ? Regrets sportifs ou affectifs ?

Oui, effectivement…je pense à Caceres, un club auquel j'étais attaché, l'ambiance y était très bonne comme ici, les joueurs et le staff s'appréciaient, la ville était sympa, on avait un bon public, ma famille s'y plaisait et en plus je maîtrisais bien l'Espagnol à la fin alors…oui, j'ai des regrets d'en être parti surtout pour des raisons financières. En fait je suis parti jouer en Turquie car là-bas ils me proposaient beaucoup plus d'argent et au final j'y ai passé ma plus mauvaise année aussi bien sur le plan sportif que personnel…une année à oublier et bien sûr dans ces moments là j'ai beaucoup regretté Caceres mais j'avais

pris une décision, j'avais suivi l'argent donc j'ai assumé. Maintenant en vieillissant, j'essaie plutôt d'écouter mon cœur…

Dans la salle de Pau, qu'est ce qui selon vous se rattache à ce que l'on pourrait appeler l'identité locale ?

Je dirais tout simplement la façon de vivre des gens, aussi bien les gens dans le club que nos spectateurs ou les habitants de la ville. Même si je ne suis pas là depuis longtemps, il est facile de faire un parallèle entre l'atmosphère au sein du club et celle qui existe dans la salle et même dans la ville. Ici, les gens sont relax, cool, ouverts et surtout bien élevés. Notre public est bon dans le sens où il nous pousse fort quand il le faut, il se mobiliser pour les grandes occasions tout en restant dans les limites…il n'y a pas d'attitudes violentes, les gens sont là pour nous supporter pas pour conspuer l'équipe adverse. En plus ils connaissent le basket, ils savent reconnaître les mérites des joueurs…

On peut dire qu'ici, vous êtes relativement tranquille en matière de « pression sociale » et médiatique, comment interprétez-vous ce calme relatif, comme une marque de respect ou un manque de ferveur populaire ?

Non, ce n'est pas un manque de ferveur populaire, je ne crois pas…il n'y a qu'à voir lors des gros matchs, la salle est pleine, bruyante. Je pense que cela vient de l'éducation, ici les gens sont polis…en ville quand ils te reconnaissent, tu as toujours droit à un petit signe, un salut, un encouragement : « bonne chance pour Samedi ! ». Ils n'ont pas ce besoin de te toucher…de te courir après pour un autographe quand tu es avec ta femme. Cela, nous joueurs, nous y sommes très attentifs et donc reconnaissants…personnellement c'est un comportement que j'apprécie beaucoup, j'ai connu des atmosphères tellement moins agréables notamment en Grèce où tu ne pouvais pas faire un pas sans être « emmerdé »... (sic)

Depuis le début de votre carrière, avez-vous observé une évolution dans le comportement des publics Européens ?

Oui, cela est toujours lié au but poursuivi par les spectateurs quand ils rentrent dans l'enceinte de la salle. En Grèce ou en Turquie, je me souviens que lors des déplacements, le banc de l'équipe visiteuse était systématiquement placée sous une cage en plexi…car il pleuvait toutes sortes d'objets : pièces coupantes, des briquets, des boulons…les fans étaient véhéments, ils t'insultent du début à la fin et parfois je dois dire qu'on était pas très rassuré… En Italie, et surtout en Espagne et en France les salles sont moins dangereuses (rires), le public n'a pas cette haine de l'adversaire.

Avez-vous déjà était déçu de l'attitude du public ici à Pau ?

Non…parfois c'est calme mais peut-être devons nous nous en prendre à nous et au spectacle qu'on propose ! Mais dans les moments importants, il répond présent et nous porte, c'est ça l'important !

Le public plus « consommateur » que « supporter » vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?

Je le comprends…il paye sa place, fait peut-être un sacrifice pour venir nous voir jouer…bien sûr des fois on aimerait qu'ils soient plus excités mais cela dépend de la personnalité de chacun. Le fait que le public vienne en nombre, c'est déjà pour nous joueurs, une satisfaction car cela veut dire que l'on fait bien notre travail non ?

Avez vous une idée de la composition du public en terme d'âge, de sexe... ?

Pas vraiment…bon ça ne fait pas longtemps que je suis ici donc je ne me suis pas trop interrogé là-dessus. En fait, tu sais quand tu rentres sur le terrain, enfin pour ma part…c'est le « blackout » total, je m'isole, je suis très concentré, je ne me soucis pas trop de ce qui se passe autour du terrain. Cependant, ma blessure m'a dernièrement obligé à rester sur le banc alors là effectivement oui, j'ai jeté un œil sur le public du moins le 1er anneau mais bon, c'est difficile de pouvoir dire qui compose ce public…il me semble qu'il y a beaucoup de femmes non ?

Environ 40 % ?
A quand même ! (rires) En tout cas je peux te dire qu'en Grèce, il devait même pas y en avoir 5 dans la salle…
A choisir entre votre salle à moitié vide et des installations plus vétustes mais avec un public nombreux, que choisiriez-vous ?
C'est pas évident comme question…d'un côté je vais te dire que lorsqu'on joue, on fait abstraction du public mais bon…une salle pleine c'est quand même important…ça motive, ça t'oblige à te dépasser ne serait-ce que pour leur prouver qu'on mérite leur soutien. Alors je choisirais certainement une salle bien remplie…
Rod, merci beaucoup !
De rien, avec plaisir et bonne continuation pour tes études.

Fin de l'entretien

Entretien avec Derrick Lewis

Fonction : joueur
Né le : 01/08/1966 à Tarbaro en Caroline du Nord (USA)
Nationalité : américaine et française
Poste : intérieur
Nombre de saisons au club : 1/ formé à l'université de Maryland
Clubs précédents : Rockford (CBA 88), Reims (89/92), St Brieuc (92), Mulhouse (93), Nancy (94/01)
Statut : arrivé en 2002 de Nancy (Pro A française), club dans lequel il est resté 7 ans, Lewis est un joueur reconnu et apprécié en France qui met sa « science » du jeu et surtout sa défense au service de l'Elan. A longtemps évolué en France en qualité d'étranger.
Date de l'entretien : 12 Avril 2002
Lieu de l'entretien : salle de presse du Palais des Sports de Pau
Durée de l'entretien : 1 heure 30
Cet entretien fut réalisé en Français, Derrick maîtrisant très bien notre langue (le texte est livré sans la moindre modification grammaticale et vocabulaire).

En votre qualité de joueur professionnel, comment qualifieriez-vous votre relation avec votre club actuel ?
Je crois que c'est avant tout une relation employeur/employé, il ne faut pas qu'on oublie ça même si on joue toujours au basket, qu'on est toujours ensemble comme des amis. On est des employés, eux les employeurs mais après ça s'arrête là, après c'est comme une famille, on a le président, pour moi c'est le grand chef et après il y a tous ses enfants…oui, c'est plutôt ça. Pour moi, c'est ma première année ici donc c'est un peu différent que par exemple pour Fred (Fauthoux) ou Didier (Gadou) qui sont là au moins depuis 50 ans (rires). C'est différent pour moi parce que j'ai toujours joué contre Pau, au mois 20, 24 matchs contre Pau et c'était une équipe que je détestais, on s'est toujours « bagarré »…des coups de coudes échangés avec Fred, Didier, Thierry Gadou, j'ai même été mis dehors pour une bagarre ici, en 91 quand j'étais à Reims, avec Orlando Phillips (Américain jouant à Pau à l'époque) et il n'y a que moi qui ai été mis dehors parce qu'on était ici dans la nouvelle salle ! Moi, ça me fait bizarre de venir ici avec toutes ces histoires avec les frères Gadou mais ça me plaît bien…bien sûr, c'est mon métier, un travail mais c'est aussi une famille au delà de la relation employé/employeur mais le titre c'est : eux « employeur » et moi « employé » !
Pau-Orthez a-t-il un statut à part dans le basket français professionnel ?
Je crois que oui, le club de Pau a beaucoup d'expérience européenne, a beaucoup voyagé et vu comment les autres grands clubs fonctionnaient et s'en est servi d'exemple. Maintenant par rapport à Nancy, ce n'est pas le même niveau…ils ont essayé, fait des progrès mais Nancy et Pau c'est deux clubs complètement différents. J'ai vu la différence dés que je suis arrivé ici…tu vois avec Gégé (Bouscarel, le directeur sportif), Eric (Sidobre, responsable communication), plein de gens…à Nancy, il n'y a qu'une seule personne qui fait le travail d'Eric, de Gégé, qui fait tout, c'est ça la différence ! Tu sais, j'avais parlé de ce côté « famille » avec d'anciens joueurs, Pat Durham et Corey Crowder (joueurs américains passés par Pau). A partir du début de la nouvelle saison, au mois d'Août, tout le monde arrivait, tout est nouveau, tout est frais, tout le monde est gentil ; bon, c'est toujours

comme ça dans tous les clubs mais après, vers le mois d'Octobre, Novembre, ça commence à changer normalement. C'était le mois de Novembre et j'ai appelé Pat Durham et je lui ai dit : « Bon, ça va changer quand les attitudes…les gens disent toujours bonjour ! ». Normalement, après 2,3 mois c'est fini tout ça mais ici à Pau c'est toujours comme ça et justement je me dis que ça c'est quelque chose de spécial, on parle même pas de basket…avant le basket ! Moi, je viens tous les jours au Palais, voir les secrétaires, juste pour dire bonjour, je passe…je dis bonjour à Gégé, j'ai l'impression que tout le monde est content de venir ici tous les matins pour travailler. Le gardien de la salle… j'ai jamais vu quelqu'un qui par amour des joueurs fait autant de choses, c'est de l'amour, c'est pas son travail ! Je peux comparer parce que j'étais à Nancy, Mulhouse ou Reims…des fois, tu as l'impression qu'ils viennent travailler parce qu'ils sont obligés, ils arrivent, disent bonjour mais c'est pas le même esprit…j'ai rien contre les autres clubs mais c'est la vérité, c'est ce que je vois ici, une différence entre ces clubs là et un grand club comme Pau.

Des joueurs affectivement liés à leur club, à leur maillot comme on le voit ici, croyez vous que cela existe encore ailleurs ?

Je crois qu'il y avait des joueurs comme ça mais avant tout le but des basketteurs c'est de gagner le maximum d'argent possible. Quelques-uns vont dire qu'ils sont amoureux de tel maillot…mais ils s'en foutent du maillot, ils s'en foutent ! (visiblement agacé) Moi, je peux te dire, je suis resté à Nancy 7 ans, à Reims 3 ans, j'ai pas souvent changé de club, pour moi comme pour Freddy ou Didier, je crois que je peux dire que le maillot fait partie d'eux comme pour moi à Nancy. J'avais l'opportunité de partir 2 ou 3 fois de Nancy…je suis toujours resté ! Et pour moi le premier match pour Pau (gros soupir)…ils m'ont donné le maillot vert…c'est comme si j'avais mis la culotte de ma femme ! (sic). Je me suis dis : « c'est pas pour moi ! », c'était bizarre de mettre un autre maillot et surtout le maillot d'une équipe que je détestais depuis 12 ans. C'est pas que je détestais des gens en particulier, c'est qu'ils gagnaient tous le temps et c'est ça que je détestais…chaque fois, on vient, on perd, on vient, on perd ! Pour moi, quand une équipe gagne tout le temps, avec une grand histoire, à partir du moment où ils te demandent de jouer ici, tu veux venir…c'est quelque chose de grand, d'important et je ne prends pas ça à la légère. Quand j'ai pris ce maillot, c'est comme si je m'étais transformé. Ce sont plutôt les joueurs âgés qui ont ce comportement là parce que maintenant on regarde les contrats en NBA ou même ici en Europe…c'est une autre génération, il y celle de Flo, Mike (frères Piétrus), Arthur (Drozdov, jeune joueur Ukrainien de l'Elan), Boris (Diaw) et celle de Didier, moi, Fred presque aussi…on a des attitudes différents. Bien sûr, on est tous des pros mais il y a cette différence entre eux et nous et tout cela vient de la télé, de voir des gens qui signent des gros contrats…quand j'avais leur âge, les plus gros contrats c'était un million de dollars, les joueurs ne changeaient pas beaucoup de club…Magic Johnson, Bird, sont toujours restés dans le mêmes équipes. C'est pas mauvais pour les joueurs car c'est eux qui gagnent l'argent mais pour le public qui aimait bien voir un joueur rester longtemps pour s'identifier. Il n'y a plus ça maintenant, c'est comme ça…en plus avec les Bosman A, B, W (rires), les gens changent de clubs… (désabusé)

Vous ne croyez donc plus aux contrats « longue durée » ?

Je crois que 9 joueurs sur 10 ne signent pas plus de deux ans avec des clauses libératoires, avant, il n'y avait pas ça…pour moi, ça veut dire : « je fais un an et si je fais une bonne année, je m'en vais…sinon, j'ai encore un an assuré », moi, je préfère où tu signes un an comme à mes débuts en France, ou 4, 5 ans et tu restes 4, 5 ans c'est tout ! Avec les clauses libératoires, les joueurs profitent du système. Si tu en parle avec des joueurs, ils te disent que ce n'est pas un métier facile, qu'une carrière ne dure que 10 ans donc…Parfois, ce n'est pas discutable mais je crois que des joueurs comme moi ou Didier, plus âgés, on a été élevés différemment que les joueurs plus jeunes actuels. Avant de venir à Pau, j'ai joué

avec beaucoup de jeunes joueurs, ils n'avaient aucun respect pour les adultes en dehors du terrain ; ici, ce n'est pas comme ça et c'est propre à Pau, Mike, Flo, Boris ne sont pas comme les autres jeunes que j'ai rencontré auparavant…il y a du respect.

Le statut de « joueur naturalisé », qu'est ce que cela a changé pour vous ?

Je suis naturalisé depuis 96 et ça change beaucoup de choses, d'abord, on a moins de risque d'être « coupé », il y a la sécurité, une fausse sécurité mais une sécurité…Moi, je dis que ce n'est pas très bien pour beaucoup de joueurs parce qu'on peut arriver et dire : « bon, je suis naturalisé (il prend un air intouchable), qu'est ce que tu vas me faire ! ». Il y a presque aucune pression ! 9 joueurs sur 10 pensent ça ! Avant, quand on arrive, nous les Américains avec nos egos, on arrive et on dit : « on est Américains, on est meilleurs que vous, c'est comme ça ! », après, tu prends ton passeport et tu te dis : « ah, ok, je suis meilleur que vous mais…sur le papier je suis comme vous ! »(rires). Tu peux rien y faire. Bon maintenant moi je suis là et on prend deux autres Américains…moi, ça veut dire que j'aurais moins de ballons ! C'est toujours la deuxième année que ça se passe, j'en ai parlé avec d'autres naturalisés comme Paul Fortier (Américain qui comme lui a longtemps évolué comme étranger dans notre championnat avant de jouer en qualité de Français), la première année comme Français, il n'y a aucun problème, on continue à faire notre jeu mais la deuxième année on tombe tous car on a tous le même problème pour trouver notre place dans l'équipe parce qu'avec deux nouveaux Américains avec cet ego de : « je suis le meilleur », eux, il leur faut des ballons. Mon attitude par rapport à ça…je sais ce qui se passe avec eux, s'ils ne font pas des bons matchs, qu'ils ne marquent pas des points, ils vont être « coupés » donc j'essaye de jouer plus avec eux, et donc nous, on ne fait pas notre jeu pour ne pas les mettre en balance…c'est une position délicate ! On sait ce que c'est d'être l'Américain, on sait que quand on perd, les Américains rentrent chez eux et sont là … (il mime une certaine anxiété), à côté du téléphone. Je sais ce que c'est, j'ai fais 8 ans comme ça ! Après, on se dit qu'il faut corriger ça, il ne faut pas tirer mais chercher l'Américain, après, ça continue et on ne revient jamais à notre vrai niveau. C'est toujours la deuxième année…ma première année comme Français, on avait changé deux fois d'Américains parce qu'ils ne marquaient pas assez de points…moi, j'étais à 15 points mais eux étaient en dessous donc pour les dirigeants, ça voulait dire qu'il faut changer, je comprenais tout ça…je dirais que le problème c'est de trouver une solution pas trop à droite, pas trop à gauche, comment on dit ?

Un compromis !

Oui, c'est ça ! on pense toujours à ce problème, c'est inconscient parce que tu as des gens qui ne connaissent pas le basket et qui regardent les stats…si tu as 15 points « ah, c'est un bon match ! », mais c'est pas vrai !, je prends Allen Iverson (meilleur marqueur NBA), il prend 40 tirs par match, il en met 12, ça fait des points, tout le monde dit : « c'est un bon match », non, c'est pas un bon match pour moi ! Au basket, surtout en France, depuis que je suis arrivé, les gens prennent les stats…si elles ne sont pas bonnes, c'est pas un bon match et là je sais que les Américains pensent à ça aussi. Ici à Pau, il y a 11 joueurs et on partage le temps de jeu…nous, les nouveaux arrivés, on a pas l'habitude, moi, je joue la moitié moins de l'année dernière, ça change ! Quand on perd le match, même si je n'ai pas beaucoup joué, on se dit : « qu'est ce que j'ai fais ? Quelles sont mes stats ? ». C'est un problème. Les gens ici, les dirigeants comprennent mieux mais quand même…ils regardent les stats ! Tout n'est pas dit sur une page de statistiques.

Et sur votre vie quotidienne, ce changement de statut a-t-il entraîné des modifications ?

Oui, ça change beaucoup de chose aussi…tu vois, ça fait 4 ans que mon fils va à l'école française…oui, ça change surtout quand on a une famille. Ma femme m'a suivi en France tous les ans, mon fils est né en 93…moi, qu'est ce que je regarde : « soi je reste, soi on me coupe ; si on me coupe, eh bien on part et puis c'est tout ! ». Mais je sais que la plupart des

joueurs laissent leurs familles là-bas (aux USA) comme cela ça évite ces problèmes. En tant que naturalisé, tu prends tes affaires, tes vélos, tes boules de bowling (rires), tes clubs de golf…tu sais que tu vas rester, c'est une sécurité. Est-ce bien ? Pas tout le temps, je dirais même que c'est plutôt mauvais sur le plan sportif…pour la famille c'est bien mais pour le reste comme je te l'ai expliqué, si je ne cours pas assez vite…qu'est ce qu'ils peuvent me faire, on peut prendre cette attitude. Moi, j'ai toujours essayé de ne pas prendre cette attitude, bon, j'ai deux ans de contrat ici, normalement je vais être là jusqu'à la fin de la deuxième année mais je ne peux pas penser comme ça…je suis plutôt un « bagarreur », tout le monde le sait, je ne peux pas me dire : «c'est pas grave », je ne suis pas à l'aise. Mais beaucoup de joueurs tombent dans la facilité !

Avez-vous parlé de la particularité de ce statut avec les autres Américains de l'équipe ?

Oui, surtout avec Rod (Sellers) car il me connaît, on a le même agent aux USA et il sait comment je joue, le joueur que je peut être et lui me comprend. Au début de l'année, on était à Vittel où l'équipe a reçu le trophée du championnat et moi le trophée du meilleur joueur à l'évaluation…personne le savait, c'était pour ma dernière saison à Nancy. Rod m'a demandé pourquoi cette saison je ne jouais pas mon jeu…mais ici, il y 11 joueurs, c'est ma première année à Pau, ils viennent de remporter le titre alors moi, avec mon trophée individuel…moi, j'ai essayé d'arriver discrètement, de ne marcher sur les pieds de personne afin de bien m'intégrer. Cette année, il y a des moments où je peux tirer ou partir en dribble…je ne le fais pas. J'essaye de respecter les schémas de jeu, c'est peut être dommage pour l'équipe mais il faut que je trouve le juste équilibre. Pendant 7 saisons à Nancy, on a beaucoup changé de joueurs mais moi je savais exactement ce qu'il fallait que je fasse. Ici, je cherche toujours, ça vient peut être du fait que j'ai été blessé au début de la saison…j'ai raté les matchs amicaux de pré-saison, mon premier match fut un match d'Euroligue donc ce ne fut pas facile. Mais Rod et Kyle (Milling, autre Américain de l'équipe) le comprennent, c'est peut être la première année que je ne suis pas à 10-12 points ! C'est bizarre, mais je le comprends, je savais tout ça avant de venir à Pau, j'en avais parlé avec Claude Bergeaud, il me demandé de partager le poste 4 avec Flo (Piétrus)…bon, j'ai rien à prouver individuellement et je n'ai aucun problème avec ça mais il n'y a pas beaucoup de joueur qui accepteraient cette situation.

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche du votre, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité ?

Je crois plutôt commercial, enfin pour moi. Moi, je regarde toujours les choses…enfin c'est la vérité. Quand j'étais en CBA (ligue antichambre de la NBA), si à l'aéroport tu vois l'entraîneur au téléphone c'est que quelqu'un va partir, c'était sûr, à chaque fois…on perd, on est à l'aéroport, l'entraîneur au téléphone (mimant une suite inéluctable), ça veut dire qu'on va en laisser un ici…c'est fou ! Je ne peux pas dire que je regrette ma décision de devenir professionnel mais en même tant je ne savais pas que c'était ça ! J'ai commencé avec les Chicago Bulls (franchise NBA qui l'avait sélectionné à sa sortie d'université) en 88 et déjà là j'ai vu beaucoup de choses…bizarre. Au camp de pré-saison, on m'a reproché de ne pas pouvoir défendre sur Jordan, tu te rends compte ! J'ai tout essayé mais qui peut le faire ? Une autre fois, lors du premier entraînement, ils nous ont demandé de faire un petit footing autour du terrain…et un joueur « vétéran » s'est blessé au mollet pendant les deux premières minutes du footing. Il fut arrêté 4 semaines pendant les camps et j'ai appris que si il était toujours là après les premiers jours de camp, son contrat était garanti et que blessé, une clause précisait qu'on ne pouvait pas le « couper ». Cela, en sortant de l'université on ne le voit pas…nous, on voit que si on est drafté (sélectionné par une franchise pro), on va décrocher un bon contrat et acheter une belle voiture. Tout le reste, on ne le sait pas. Moi, avant d'arriver à Chicago, j'avais joué avec Len Bias (très bon joueur des Boston Celtics décédé en 86 suite à une overdose de cocaïne) à la fac de Maryland

durant 2 ans et ça je l'avais sur le dos en arrivant : « lui, il a joué avec Bias donc… ». Le premier jour du camp, ils m'ont fait passer toutes sortes de tests mentaux (il me cite des tests tels que la récitation de l'alphabet à l'envers dans un temps imparti), c'était fou ! Et je te passe tous les contrôles anti-drogue ! Bon, moi je croyais que c'étais le cas de tous les joueurs mais il n'y avait que moi ! Moi j'étais drafté, j'étais content, j'avais signé un contrat de 2 ans, tout cela, je ne le savais pas. Tu t'imagines, moi de la drogue alors que je suis soigné depuis toujours pour des problèmes d'hypertension…Je me suis dis c'est comme ça et pas autrement (fataliste). Une autre fois, j'ai vu un joueur être coupé à Chicago parce que marié, il n'avait pas voulu sortir le soir avec les autres joueurs…le lendemain, il était « coupé ». En NBA, tu as des joueurs dans ton équipe…tu ne sais même pas qu'ils sont mariés. A Chicago, ils ne voulaient pas que les femmes des joueurs mariés jugent les autres joueurs célibataires. A l'époque, cela avait fâché ma femme mais je n'avais pas le choix ! A la fac, tu ne vois que les grosses maisons, les grosses voitures (en se frottant les mains) mais ce n'est pas comme ça !

La situation est-elle la même en Europe ?

Beaucoup moins ! La seule chose…beaucoup de gens me demande si je veux devenir entraîneur en Europe après ma carrière de joueur, moi je ne peux pas tout simplement parce que…bien sûr c'est l'entraîneur qui décide sur le terrain mais ce n'est pas lui le chef. Quel que soit le niveau, Pro A, Pro B, il y a toujours un joueur dans l'équipe qui peut faire virer l'entraîneur, à Nancy c'est Cyril (Julian)…peut être ici Didier, mais c'est peut être différent ici. Mais ça, je ne pourrais pas le supporter, moi, quand je dis : « 4 » ce n'est pas « 3 + 1 », c'est « 4 ». A la fac, c'est différent. Les joueurs respectent les choix de l'entraîneur mais il reste très dépendant des résultats, surtout dans les grandes facs, et des « boosters » (mécènes des universités américaines).

Sur le plan sportif, selon vous, la non-limitation des joueurs communautaires est-elle une bonne chose ?

Pour nous, c'est beaucoup mieux parce que je trouve que beaucoup de clubs, d'entraîneurs, de dirigeants ont déjà dans leurs têtes que les Américains avant étaient les meilleurs donc si vous aviez le choix entre un Américain et un joueur d'une autre nationalité, automatiquement c'est l'Américain qui va être pris, c'était comme ça avant ! Maintenant, ça commence à changer un peu car avec l'ouverture des frontières, on a élargi le recrutement, on regarde des vidéos, on prends des infos…avant, un agent téléphonait, disait : « moi, j'ai un Américain naturalisé », entre ça et un joueur Français, même sans voir de vidéo avant, on prenait l'Américain, c'était d'ailleurs bien pour nous (rires), mais ça a évolué, maintenant ce n'est plus la même chose !

Et sur le plan culturel, qu'est ce que cela vous inspire ?

Je crois que ça dépend des joueurs, moi, je dis que 80 % des Américains, naturalisé ou pas, on se fout de la culture, de l'autre langue. Ici à Pau, on a 5 ou 6 cultures différentes…il y a des Américains qui viennent et qui disent : « moi, je m'en fous, je viens ici jouer au basket, m'amuser avec mes coéquipiers…le reste, c'est pas important ! ». Mais il y a quelques joueurs, un petit pourcentage, qui essayent de faire un effort pour apprendre la langue, qui essaient de vivre…par exemple, moi je suis en France, j'essaye de vivre comme les Français, on adopte le même style de vie. Moi, je viens des Etats-Unis, tout y est plus grand, ça bouge beaucoup, ici, c'est beaucoup plus calme et tranquille. Je crois que des Américains qui restent longtemps ont eu une bonne adaptation à la vie de ce pays…mais cela va avec le basket, si tu t'adaptes bien dans la vie, c'est plus facile de rester longtemps en Europe. Moi, mes parents m'ont élevé comme ça ! Si je vais chez vous (en me regardant), je en fais pas comme je fais chez moi ! je ne sais pas comment expliquer…je suis un visiteur en France, je ne dis pas : « ah, le fromage…(air dégoûté), le notre est meilleur ! ». Le basket c'est important, il faut rester à un bon niveau mais par la suite,

quand on commence à « diminuer », les entraîneurs et dirigeants doivent faire un choix, est-ce qu'ils veulent un joueur Américain ou naturalisé bien intégré mais moins performant en terme statistique ou un nouveau joueur, moins intégré qui peut risquer de perturber l'équilibre de l'équipe. Je crois que ça pèse sur les décisions, ce n'est pas le plus important mais ça joue quand même…

24 secondes, quart temps et développement marketing en Europe, défense de zone et arrivée massive de joueurs Européens en NBA, on semble aller vers ce basket universel dont vous parliez. Cela vous réjouit-il ou chaque entité doit-elle conserver ses particularités ?

Je crois que c'était faisable depuis longtemps. En Europe, ça fait un moment que des joueurs étaient capables d'aller en NBA, même aujourd'hui, en Pro A, des joueurs auraient le niveau pour intégrer la NBA. Mais avant, c'était toujours : « vous êtes Français, Espagnol…automatiquement, vous ne pouvez pas jouer (air naturel) ». Je pense à Antoine Rigaudeau, il a largement le niveau depuis quelques années mais c'est Antoine Rigaudeau, il est Français, il est blanc…les Français, c'est le vin, le fromage, c'est pas des basketteurs et lui est tombé dans cette période, il n'a même pas eu la chance de montrer ce qu'il savait faire. Maintenant, les dirigeants NBA disent : « oh oui, il y a des bons basketteurs là-bas ! », faut pas être bête, il faut prendre les meilleurs joueurs même s'ils viennent de Vénus (rire). Je crois que c'est bien pour le basket mondial.

Vous avez connu le développement de la ligue, quelles furent selon vous les mutations qui eurent le plus de répercussions sur votre quotidien de joueur ?

La réglementation Bosman…elle a beaucoup changé le niveau de jeu. C'est pas parce que eux sont mieux que des joueurs Français mais c'est parce que les joueurs Français se disent : « avec l'arrivée des Bosman, si je ne travaille pas, je vais perdre mon boulot ! ». Quand je suis arrivé en France en 89, nous les Américains, on travaille beaucoup pendant l'été, on va dans les camps, mais mes coéquipiers Français disaient : « on va à la plage ! ». Ils ne font rien pendant 2 mois et reviennent avec le même niveau…et ça va. Ils étaient protégés, sans grande pression. Moi, en tant qu'Américain, il y avait au moins 500 personnes qui voulaient ma place. En 90, il n'y avait pas cette pression sur les joueurs Français, maintenant, elle existe et on voit un bon niveau avec de très bons joueurs Français…c'est pas les Bosman qui sont bons, c'est les Français qui l'été ne vont plus à la plage, maintenant, ils y vont 2 semaines et pas 2 mois et ça, je crois que c'est pour ça que le niveau en France est plus élevé qu'à mon arrivée en 89. Les joueurs moyens qui préfèrent aller à la plage jouent à des niveaux inférieurs. Bien sûr, si les naturalisés et les Bosman B n'étaient pas là, plus de joueurs Français évolueraient en Pro A mais le niveau serait moins bon même si je pense qu'il faut garder quand même un visage Français dans chaque équipe…ici, à Pau, on a 5, 6 joueurs originaires de France, c'est important pour le public de garder cette « ossature » (visiblement heureux de me montrer l'étendue de son vocabulaire).

Quelle image de son premier club Européen a un jeune Américain qui sort de l'université ?

Je suis arrivé à 23 ans, après 1 an de CBA…déjà, ce sont des agents américains qui s'occupent de nous. Quand ils nous ont envoyé en France ou en Europe pour la première fois, ça doit être dans le début des années 90 (auparavant le destin des joueurs Américains n'étaient pas aussi lié aux agents), ils me disaient : « Derrick, tu vas jouer en France ! », bon, c'est des joueurs Français…boire un peu de champagne, un peu de vin, le basket, ça va être facile parce qu'ils sont Français …c'est l'attitude ! On vient avec ça, tous les Américains, surtout au début de ma carrière, mais maintenant, c'est toujours un peu comme ça. On vient en Europe pour faire 1 an, 2 ans et retourner là-bas. Moi aussi, j'avais signé à Chicago un contrat de 2 ans, ils ont gardé mes droits jusqu'à ma deuxième année en France. Je m'étais dis : « à la fin de la deuxième année, je vais repartir ». Mais j'aimais bien le pays, le style de basket…tout en ayant toujours cette ego…beaucoup d'Américains

l'ont : « moi je suis Américain, vous vous êtes les Français… », en arrivant je le pensais mais j'ai essayé de ne pas le montrer : « eh les gars, c'est moi l'Américain, vous connaissez les règles …». Les agents te disent de penser comme ça si tu ne veux pas retourner trop vite à la maison (en se tournant les pouces). A 23 ans, c'était pas facile, tu ne parles pas la langue, tout est différent…les magasins ferment entre midi et 14 heures, tout ça c'était nouveau ! Il n'y avait aucun Mac Do à Reims, nous, on faisait une heure de voiture pour aller au Mac Do tous les Dimanche. On pense faire 2 ans et repartir…on ne pense pas rester au niveau Européen, le basket c'est nous qui l'avons inventé ! Et les agents mettent ça dans nos têtes, te disent que tu vas dominer…

A votre arrivée au club, connaissiez-vous son histoire ?

Je savais simplement qu'ils étaient dans les trois meilleurs équipes chaque année, chaque fois que j'ai joué contre eux, ici, j'ai perdu et c'était toujours le match que tu cochais sur le calendrier…toujours plus motivé, plus que contre les autres équipes. C'est bizarre de vivre ça maintenant…à part ça, je savais qu'ils avaient gagné des titres mais je ne connaissais pas la grande histoire Européenne et tout ça…J'avais joué 2 fois à la Moutète avant qu'ils ne viennent ici mais je ne connaissais pas toute l'histoire derrière, tous les titres…

Cette histoire, ce passé, jouent-ils un rôle prépondérant dans une signature de contrat à l'heure actuelle ?

Moi, j'avais hésité avant de signer ici, pas pendant des semaines mais pendant 2, 3 jours parce que quand tu vas dans un grand club comme ça, ce n'est pas uniquement pour jouer au basket, c'est pour vivre la culture ce club ! Quand j'ai signé à Nancy, là c'était que du basket…ici, c'est du basket plus d'autres choses à côté : le président…tout le monde le connaît, pas en France mais en Europe (il fait les gros yeux), il y a une façon de vivre ici, bien sûr on a notre vie privée mais si je vais au Géant (hypermarché palois)…je suis un joueur de l'Elan et les gens le savent. Quand tu mets ce maillot, que tu sois joueur, supporters, dirigeants, gardien de la salle…il y a une exigence, tu n'as pas le choix ! C'est pas facile, j'avais posé aussi beaucoup de questions quand Claude Bergeaud m'a téléphoné…j'ai hésité parce qu'ils avaient gagné le titre l'année dernière et j'ai demandé à Claude pourquoi il voulait changer une équipe qui a gagné le titre…pour moi, c'était pas la meilleure situation parce que s'ils avaient gagné là, ils voudraient gagner le prochain aussi, si je viens, il faudra le titre et rien d'autre…ça m'a beaucoup fait réfléchir ! Après, ça m'a rassuré que les deux désirent ma présence, je voulais que le président et le staff me veuillent, sinon, ça ne marche pas. J'ai déjà vu des cas où le joueur n'est voulu que par l'entraîneur ou les dirigeants…ça ne marche jamais ! Claude m'a assuré que tout le monde était d'accord mais je n'étais toujours pas à l'aise…déjà quand tu arrives, tu vois les coupes, les posters, les infos sur les murs, tu te dis : « ici, ça rigole pas ! » (rires). Même si tu es en France depuis longtemps, quand tu changes d'équipe, il faut tout recommencer, regagner la confiance des gens qui sont là. Si j'étais passé de Nancy à Strasbourg, ça va, mais là c'étais de Nancy à Pau (il mime l'écart), c'est plus la même chose ! C'est comme si tu as chez toi une Renault et que tu prends une Porsche ou une Ferrari, c'est ça…

Trop s'attacher à une ville, une région, un club, est-ce problématique pour un joueur de haut niveau ?

Cela peut-être un danger si on commence à mélanger le métier et les amis…on est là avant tout pour jouer au basket. Moi, à Nancy, j'avais réussi à faire la part des choses, j'avais gardé cette ligne entre nous même si j'étais proche d'eux. J'ai dû manger chez un dirigeant au moins 20 fois par an, le dimanche, on mangeait chez eux mais je me disais après… du lundi jusqu'au samedi…c'est plus professionnel comme ça, vous m'avez signé pour jouer au basket. Si on ne fait pas cette différence, ça commence à être dangereux. Bien sûr, il y a du positif aussi dans cette situation…mais c'est pas facile à gérer.

Dans la salle de Pau, qu'est ce qui selon vous se rattache à ce que l'on pourrait appeler l'identité locale ?

Dans la salle, il y a ce soleil qui entre par les fenêtres…à Nancy, il faisait très froid tu sais ! (rires). Déjà, quand tu entres dans le hall du palais, tout est différent, tu vois les affiches des meilleurs joueurs de Pau : Benkaly Kaba ici, Paul Henderson là…pour un joueur qui vient ici, tu te dis : « c'est pas des blagues ici, ça rigole pas ! (l'air visiblement impressionné). Ils sont fiers de leur club, de leur région, de leur ville, tout le monde même les secrétaires…ils sont contents d'être là, de travailler, je n'ai jamais connu un club comme ça, tout le monde est content de travailler. Je crois que c'est surtout lié à la culture du club, bien sûr dans le Sud, les gens sont ouverts, gentils…ils sont gentils dans le Nord aussi mais quand ils ne sont pas dehors parce qu'il y fait froid ! Mais dedans, ils sont gentils (rires). Oui, ça vient un peu de la région, du soleil…mais quand je vois le président parler avec les secrétaires…il a un tel amour pour tous, c'est incroyable ! A part ça, il y a les filets qui sont spéciaux ici…(à Pau, les filets des paniers sont de même type que ceux du championnat Espagnol c'est à dire effilochés), j'avais jamais vu ça, ils sont déchirés ou quoi ? Quand je jouais pour Nancy, j'avais demandé à Daniel (le gardien de la salle de Pau) : « pourquoi vous ne changez pas les filets, ils sont déchirés ! », il m'a dit : « non, ils sont faits comme ça ! ». Je me disais : « à Nancy, on a moins d'argent, mais on a des filets en bon état » (rires). Là, je me suis dis : « je ne suis plus à Nancy ! ». Sinon, au niveau du public, les gens qui viennent ici sont des connaisseurs de basket ; par exemple, on bat Antibes (équipe du bas de tableau), « oui ! »(mimant un petit applaudissement et un air pincé), parce que c'est normal qu'on gagne. A Nancy, quel que soit le match, si on gagne, ils deviennent fous, ils sont contents…ici, ils sont contents mais c'est normal…c'est rigolo. Mais quand c'est un grand match comme contre Madrid ou Villeurbanne, là on voit la vraie ambiance, mais c'est un club qui a l'habitude de gagner et qui ne veut rien d'autre qu'un titre et cela se ressent lors des matchs contre des équipes mal classés : « oui, c'est normal ! »

Le public plus « consommateur » que « supporter » vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?

Oui, je comprends, mais c'est drôle, venant de Nancy…quand on gagnait c'est comme si on était champion du monde alors qu'on venait de battre le dernier. Mais ce sont des connaisseurs ici, ils ont une certaine compréhension du jeu, ils ont l'habitude de voir des grands matchs. Avant tout, moi, je joue pour le club, le président …j'étais à la Coupe Davis hier (France/République Tchèque) et même moi, j'étais comme ces gens qui viennent au basket, je disais : « ouais, bien joué ! » (applaudissements contenus), je savais que c'était un match important pourtant…non, ça me gêne pas de toute manière moi je ne suis pas quelqu'un d'excité même pour les grands matchs c'est pour cela que je comprends ces gens. Moi, j'aime regarder sans faire de commentaires, cela dit, j'apprécie les bons matchs, mais il y a des gens comme ça, ils ne sont pas obligés…c'est quand même eux qui ont payé leur place ! Ils sont déjà là, derrière nous alors qu'il y a 1000 autres choses à faire : du bowling, du tennis… (rires)

On peut dire qu'ici, vous êtes relativement tranquille en matière de « pression sociale » et médiatique ?

Je parle pour moi…je suis moins sollicité ici qu'à Nancy où j'ai passé 7 ans. Je faisais partie des meubles là-bas, je viens à Pau, ici, il y a les stars…tout le monde connaît Esteller, Flo et Mike (Piétrus), ça change pour moi car à Nancy j'étais toujours obligé d'aller parler dans les écoles…Ici, même si on a des petites choses à faire…à Renault ou à Quick, pour moi, c'est beaucoup moins qu'à Nancy où j'étais sur le terrain 40 minutes, j'étais un des joueurs majeurs. Ici, on est 11 joueurs et certains d'entre eux ont gagné plusieurs titres, sont plus connus. Pour moi, c'est mieux sans hésiter…

Comment interprétez-vous ce calme relatif, comme une marque de respect ou un manque de ferveur populaire ?

Non, je crois que c'est du respect …déjà la fac c'était comme ça. Au début, j'aimais pas ça mais après mes parents m'ont dit : « si tu choisis de faire du basket ton métier, il y a des choses que tu seras obligé de faire, ça vient avec le métier ». Il faut signer des autographes, parler avec les enfants, les journalistes même si tu n'es pas bien, même si tu as fais un mauvais match…mon père disait : « moi, je n'aime pas aller au travail avec une cravate mais cela va avec le métier que j'ai choisi donc si tu ne peux pas le faire, il faut que tu arrêtes ! ». Quand je vois les choses comme ça, après je comprends mieux…moi, quand j'étais petit, je voulais un autographe de Docteur J (Julius Earving, ancienne star des années 70 de la ligue pro Américaine) et je pense que je n'étais pas le seul, et quand je repense à ce que me disaient mes parents…Je pensais : « peut être qu'aujourd'hui Docteur J ne veut pas, qu'il est fatigué » et je me suis dis : « peut être que je ne vais le voir qu'une seule fois, il faut qu'il signe cet autographe ! ». Petit, c'est ce que je me disais et ma mère me le rappelle souvent et je lui dis : « c'est normal, je ne l'ai vu qu'une fois ! », elle me répondit : « c'est la même chose pour toi ! », il y a des gens qui vont me voir qu'une fois à Géant (hypermarché) et c'est tout. Elle me dit : « prends 30 secondes pour discuter avec eux… ».

Les différences culturelles, par exemple quand vous jouez à l'étranger, sont elles perceptibles dans une salle de basket ?

Peut être dans le comportement des spectateurs…dans certains pays, le rapport avec les fans est très particulier, parfois dangereux comme en Grèce ou en Turquie. Cette culture, on l'apprend quand on parle avec les autres joueurs avant ou après le match…et on apprend que c'est un pays pauvre, qu'il y a de la corruption…il y a souvent des joueurs, bon, pas en Espagne ou en Italie mais dans d'autres pays, qui sont payés en liquide et on ne sait pas d'où vient cet argent. Je connais des joueurs qui ont peur pour leur famille s'ils perdent des matchs…c'est pas une culture mais quand il se passe des choses comme ça dans un pays, tu ne peux pas y être à l'aise. Cela se passe surtout en Turquie, en Grèce aussi, dans des petites équipes…je connais des joueurs qui ont peur de perdre ! Moi, je ne dis pas que je n'ai pas peur de perdre mais ici ça se règle avec le président, l'entraîneur, c'est déjà quelque chose mais c'est différent. Quand il existe cette pression là, moi, c'est quelque chose que je ne pourrais pas supporter…j'ai souvent eu des contacts avec des clubs en Israël, en Turquie et même en Grèce mais je ne me suis même pas dis : « je vais essayer une fois », de toute façon, si j'y vais, j'y vais tout seul…ça, c'est trop de pression pour un sport, bien sûr, c'est un métier mais ce n'est aussi qu'un jeu et dans ce cas là le prix à payer est fort ! A part ça, la musique est un peu la même partout avec des chansons américaines…mais ce qui est bizarre…j'ai joué en Ukraine un fois, on est parti de l'hôtel, certainement le meilleur hôtel de la ville, et pendant le voyage tu vois que c'est un pays très pauvre…les gens dans la rue. Et puis tu arrives à la salle, une grande et belle salle…donc il y a quand même de l'argent, mais entre la salle et l'hôtel, si tu regardes dans la rue, tu ne peux pas imaginer un instant que tu vas jouer dans une salle comme ça ! C'est là que tu vois qu'il y a quelque chose qui ne va pas…il y a un bel hôtel pour les étrangers qui viennent visiter, une très belle salle pour 15 personnes…

Inconsciemment, cela ne vous gêne-t-il pas au moment de jouer ?

Moi, je ne crois pas parce qu'on est seulement là pour 2 jours maxi, on parle entre nous des choses que l'on voit mais tu sais on se dit plutôt que c'est bien que l'on ne reste ici que 2 jours ! Dès l'arrivé à l'aéroport, tu vois de toute façon que ce n'est pas la même chose ! Rien que pour passer à l'aéroport, il y a toujours quelque chose qui ne va pas…un papier qui manque…mais ça ne pèse pas beaucoup pour nous, on n'a pas le temps de visiter et

même si on l'avait je ne suis pas sûr que beaucoup d'entre nous sortiraient pour visiter. On reste à la fenêtre et on regarde…

Avez vous une idée de la composition du public en terme d'âge, de sexe... ?

A Pau, moi, je n'y ai pas trop fait attention…déjà on voit des gros sièges VIP, ça c'est plutôt des hommes, avec leur « trophée » sous le bras, parce que c'est pas des femmes, c'est des « trophées » ! (haussement d'épaules) Après, moi je pense qu'il y a beaucoup de femmes qui viennent…mais je sais pourquoi. Il y a des mecs en short, jeunes…bien sûr, certaines aiment le basket mais la plupart viennent voir des beaux mecs en short ! Nous, on est plus beaux que des joueurs de rugby plein de boue par terre, les femmes n'aiment pas voir ça. En plus il fait froid dehors…mais ici, t'es à l'intérieur, il fait chaud, t'as de la musique, de l'ambiance et tu peux nous voir dans nos shorts (rires). Les jeunes viennent pour voir du spectacle, peut être pour recevoir un ballon, chacun a ses raisons. Pour les femmes, je ne dis pas qu'elles viennent uniquement pour ça mais je pense qu'au moins 10 % sont là pour ce côté là. A Nancy, c'était comme ça…même ma femme réfléchit comme ça (rires), elle ne vient pas pour le basket mais parce qu'elle a vu un des mes adversaires en photo. Les femmes viennent pour l'ambiance et peut être espérer faire une bise à un joueur à la fin du match…c'est fou mais c'est comme ça ! Heureusement, maintenant ma femme le comprend, elle sait que ça fait partie du métier !

Avez-vous constaté une évolution dans le comportement du public durant votre carrière ?

La seule chose…les gens qui viennent maintenant comprennent mieux le basket qu'auparavant. Quand je suis arrivé en 89 à Reims, je crois que c'était plus de la curiosité, le foot et le rugby étaient les sports préférés, les gens venaient au basket si l'équipe de foot jouait à l'extérieur. Je crois que maintenant on est plus présent à la télé, avec la NBA surtout, des joueurs Français jouent en NBA…le public du basket a grandi grâce au « bouche à oreilles », j'amène mon voisin, ça lui plaît, il le dit à un ami et voilà… A Reims, on avait la chance d'avoir déjà un public nombreux, mais à l'époque, beaucoup moins de gens s'intéressaient au basket. Les spectateurs aujourd'hui comprennent le basket, ils savent que ce n'est pas que marquer des paniers…c'est aussi faire des écrans, tirer les poils des jambes de l'adversaire (ndlr : Derrick a souvent été élu par ses pairs « joueur le plus vicieux » du championnat), des choses comme ça ! (rires)

A choisir entre votre salle à moitié vide et des installations plus vétustes mais avec un public nombreux, que choisiriez-vous ?

Personnellement, le public n'a pas une grande importance, ça ne fait pas de différence s'il n'y a que 2 spectateurs qui viennent au match…ça m'est égal ! A la fac, on jouait tous les matchs devant 17 000 spectateurs et sans VIP, tous étudiants sur le campus. Quand je suis arrivé en France, il y avait moins de monde mais c'était quand même chaud, les gens étaient excités…mais pour moi, petite salle, grande salle, pleine ou vide, bruit ou pas bruit, ça ne fait pas de différence. Je ne peux pas dire que cela vienne de ma culture car souvent les Américains aiment les « gros matchs » et sentir la pression du public, mais je suis peut-être une personne à part. Je ne dis pas que je m'en fous…mais je m'en fous ! (sic) Si les gens veulent venir, tant mieux, sinon, tant pis ! Cela ne change pas ma motivation. La seule chose qui change pour moi en terme de motivation, c'est la différence entre les matchs amicaux et les vrais matchs mais le fait que la salle soit pleine, ce n'est pas une source de motivation. De toute façon, le manque de public ne peut pas être une excuse…c'est nous qui jouons, pas eux…qu'il y ai du bruit ou pas, on mettra quand même le lancer franc. On dit toujours « le public nous a fait gagner le match », c'est une impression, mais ils n'ont rien fait, ils ne m'ont pas remplacer parce que j'étais fatigué…je crois que l'on donne trop d'importance au public. La chose la plus importante chez le public, c'est que se sont eux qui payent nos salaires, c'est ça qui est important ! Il y a des joueurs qui communiquent avec le public (mimant des gestes typiquement américain), moi, c'est pas mon truc, la

seule chose qui m'excite, c'est le terrain et mon adversaire direct que ce soit Tarlac (pivot Yougoslave du Réal de Madrid) ou un joueur de Bourg-en-Bresse.

Il me semble que vous adoptez tout de même une position très atypique vis à vis du public et de son rôle dans votre sport ?

Oui, c'est sûr ! Si tu regardes le match contre Villeurbanne, on mène de 16, 18 points et un de nos joueurs fait un smatch, tout le monde va être debout sauf moi ! C'est pas parce que je suis pas content mais bon…c'est 2 points ! On a gagné, on a fait le boulot…j'essaie toujours de garder le même niveau d'excitation, pas de haut et de bas… je suis content mais je ne montre pas la même émotion que les autres joueurs, c'est intérieur. Je n'ai pas besoin de me taper sur la poitrine (mimant ce geste venant des USA et désormais très répandu dans les championnats Européens) pour être excité, en plus, je me ferais mal ! (rires) Je ne sais pas pourquoi il faudrait que je perde de l'énergie à sauter 10 mètres en l'air pour féliciter un partenaire après un smatch…j'ai toujours été comme ça, même à la fac et ça donne l'impression que je ne suis pas dans le match, trop relax mais je dis : « viens essayer de me prendre la position…tu vas voir ! ». Mais ces comportements là, pour moi (mimant de grands gestes festifs), c'est limite ridicule (avec l'air de s'excuser). Je suis content, c'est tout…

Derrick, je vous remercie beaucoup de m'avoir accorder autant de temps !

De rien, si tu veux plus d'infos, re-contactes moi, ce sera avec plaisir !

Fin de l'entretien

Entretien avec Roger Esteller

Fonction : joueur
Né le : 06/07/1972 à Barcelone (Espagne)
Nationalité : espagnole
Poste : ailier
Nombre de saisons au club : 2/ International A espagnol
Clubs précédents : Barcelone, Manresa et Vitoria (Espagne).
Statut : joueur « communautaire » reconnu au plus haut-niveau Européen, il est, depuis son arrivée, l'arme offensive n°1 de l'équipe. « El tigre de Sants » (en référence à un quartier de Barcelone où il a grandi) s'est remarquablement fondu dans l'esprit du club et a rapidement trouvé ses marques pour devenir la coqueluche du public qui apprécie l'engagement du catalan.
Date de l'entretien : 4 mai 2002
Lieu de l'entretien : salle de presse du Palais des Sports de Pau
Durée de l'entretien : 1 heure
Cet entretien fut réalisé en Français (Roger parlant bien notre langue).

En votre qualité de joueur professionnel, comment qualifierez-vous votre relation avec le club ?
Bien, je crois que d'abord il faut savoir que c'est un métier comme un autre…c'est une entreprise qui te paye et tu dois donner du... (hésitation) « rendement ». D'abord, c'est une relation d'entreprise à employé mais après, c'est clair que tous ceux qui sont passés par Pau disent la même chose, cela va au-delà de ça parce qu'ils t'aident beaucoup, les dirigeants, le directeur sportif, tous ceux qui travaillent pour le club, c'est mieux pour être bien dans ton travail, ton métier, c'est mieux d'avoir cette relation qui va au-delà du sport no ? En plus, le sport est un métier où tu as besoin d'être bien dans ta vie no…c'est mieux. Le sport c'est un peu comme l'art no, il faut être bien dans ta tête. Ici, tout le monde fait tout pour que tu sois bien…
Selon vous l'Elan est-il un club à part à ce niveau là?
J'ai été à Barcelone, à Manresa, à Tau (Vitoria) et à Pau. A Manresa, c'était comme ici, familial…c'est un petit club en Espagne, il faisait très bien les choses et c'était similaire no. A Barcelone, c'était un plus grand club, c'était difficile d'avoir cette relation « familiale » et tu acceptes ça aussi no…et à Vitoria, c'est l'inverse, à Vitoria, il n'y a rien de tout ça. Je suis arrivé un jour là-bas, après 3 mois je ne connaissais toujours pas le président ! Il n'est pas venu me dire bonjour, je l'ai rencontré par hasard, oui par hasard un jour on s'est retrouvé face à face et il a été obligé de me dire bonjour, là-bas ça marche comme ça ! Il y a des clubs comme Vitoria, super professionnels…je crois que cela n'a rien à voir, tu peux être super pro et être bien élevé no aussi ! Mais là-bas tout le monde veut être super pro…pas de relation avec les joueurs…gagner, gagner, gagner et c'est tout, et si tu gagnes pas…
Tu es prié d'aller voir ailleurs !
Oui, exactement ! Mais je crois que Vitoria c'est un peu l'extrême. L'expérience que j'ai…à Barça, c'est un grand club mais ils sont bien, il y a de bonnes relations quand même et à Manresa et Pau…c'est très difficile de ne pas s'adapter à ces clubs.

Ce manque de relations avec le club, à Vitoria, se ressentait-il dans l'ambiance au sein du groupe de joueurs ?

A Barcelone, on ne sortait presque jamais ensemble, dîner avec nos femmes et tout ça. A Vitoria, presque après chaque match…je crois que comme la relation avec le club n'était pas bonne, tous les joueurs se joignaient, formaient un noyau, il fallait être ensemble car tu as parfois des surprises dans les clubs (soupir). Nous allions dîner après chaque match…de très bonnes relations entre les femmes aussi ! A Manresa pareil, comme à Vitoria, c'est un peu bizarre no… entre anciens joueurs on s'appelle encore souvent et l'on se revoit l'été. Par contre, à Barcelone, les relations avec le club étaient bonnes, pas incroyables mais bien, les relations entre les joueurs sur le terrain étaient bonnes mais en dehors on ne se voyait pas…c'est un grand club, c'est un petit peu différent. A Pau, c'est différent parce qu'il y a beaucoup de différence d'âge entre les joueurs, des joueurs de 19, 20 ans par rapport à des joueurs comme Gadou, les Américains, Fauthoux et moi, pour ça c'est un peu à part. Alors, on sort quelque fois avec eux mais ce n'est pas souvent…

Croyez-vous encore au contrat « longue durée » tel que celui de Didier Gadou par exemple ?

Oui, je crois que cela peut encore exister mais c'est rare. L'Elan a fait ce type de contrat mais c'est assez exceptionnel…je crois que ça peut exister parce que certains sont super adaptés au club, à la ville et la relation entre le club et ce joueur va au-delà du rendement sportif. C'est comme avec Didier, c'est un symbole pour tout le club alors il faut le garder…Par contre, à Vitoria j'ai signé un contrat de 5 ans mais la politique du club est de faire signer de longs contrats puis de vendre les joueurs. A Vitoria, c'est le club de basket le plus proche d'un club de foot qu'on puisse trouver en Europe à ce niveau là ! Mais il y a deux façons de faire les choses, des contrats longs comme Vitoria pour vendre les joueurs ou des contrats longs comme l'Elan Béarnais parce qu'un mec est un symbole, d'accord il peut bien jouer mais en plus il est un symbole pour le public.

Des joueurs affectivement liés à leur club, à leur maillot comme on le voit ici, croyez vous que cela existe encore ailleurs ?

Oui, je crois que ça existe encore, mais pas pour tous les joueurs…euh, plus que l'amour du maillot, c'est l'amour de gagner no ? Par exemple, regarde Rod Sellers (pivot Américain de l'Elan cette saison), c'est un battant, il ne veut que gagner, à chaque match, c'est le mec le plus concentré, quand il perd, il s'énerve…et il y a des mecs non, ça dépend de la philosophie du mec, pas de l'âge ou de la nationalité no, certains vont plus ressentir cet attachement au maillot que d'autres, c'est tout. Pour ma part, je suis un fan du Barça, depuis tout jeune alors…mon père était supporter, j'ai vu de nombreux matchs de foot, c'est mon club mais tu sais on revient à ce que je disais tout à l'heure, s'il y a de bonnes relations avec le club, tu te sens d'autant plus attaché à défendre ses couleurs et le club te traite bien en retour…toujours en sachant que même si tu as des bonnes relations avec ce club, su tu ne joues pas bien, tu vas partir (fataliste). L'an dernier, il y avait un mec super gentil, Corey Carr, le meneur de jeu…ils l'ont viré car il ne correspondait pas à ce dont il avait besoin comme joueur mais comme personne, c'était un mec formidable, vraiment formidable, avec qui tout le monde avait de bonnes relations mais…c'est un boulot !

En tant que joueur Espagnol, sentez-vous que vous avez un statut à part, différent des autres communautaires ?

Oui, bon d'une part c'est parce que je suis Espagnol, ça a à voir mais la raison la plus importante est que j'ai appris le Français en très peu de temps, au moins pour survivre. Depuis mon arrivée, j'ai toujours voulu parler en Français, même si au début je faisais beaucoup d'erreurs…j'en fais encore (rires), mais je voulais parler Français, que tout le monde me parle en Français. Je parlais déjà bien l'Anglais, avec l'Anglais et l'Espagnol là à Pau, tu t'en sors, pas de problèmes mais je voulais parler Français, c'est une question de respect pour les joueurs Français parce que si je viens là, je prends la place d'un joueur

Français alors la moindre des choses à faire c'est d'apprendre la langue pour m'adapter. C'est une question de respect parce qu'avec l'Anglais je peux survivre facilement mais je tenais à apprendre votre langue et je crois que c'est pour ça que le public me considère comme un joueur « local ». je crois que c'est encore plus pour cela , cette volonté de m'intégrer, que pour le fait d'être Espagnol.

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche du votre, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité ?

Je me sens plus proche du côté artistique. Pourquoi ? Parce que suis un sportif, je ne sais pas faire autre chose…j'ai fais des études mais pas pour être dans la vente, faire du business, je n'ai pas cet instinct, par contre être entraîneur ou directeur sportif, ça oui, je crois que je saurais faire, peut être pas avec succès mais…

Malgré tout, je suis un joueur de stats, je veux marquer des points, je veux faire des assists (passes décisives)…mais le plus important, c'est gagner. Si fais de bonnes stats et que l'équipe perd…j'ai toujours joué dans des équipes qui voulaient gagner et qui avaient des effectifs pour gagner. J'ai toujours joué dans des équipes qui étaient 1^{e}, 2ème, 3ème, en demi-finales du championnat même à Manresa. Dans ce cas, tu dois on peu moins penser à tes stats pour le bien de l'équipe et là je le fais mais ça ne veut pas dire que je ne fais pas de bonnes stats mais c'est plus difficile dans une grosse équipe que dans une petite. Cet aspect, c'est un autre genre d'instinct, ce n'est pas l'aspect égoïste et commercial, non c'est pas ça. Pour moi, mes stats sont importantes mais je peux me sacrifier pour l'équipe…seulement ici, si je ne fais pas mes stats, normalement l'équipe baisse de niveau alors… Dans cette équipe, je dois marquer 16, 17 points par match, mais il y a des matchs où je vais défendre très dur et je ne marquerais pas 17 points et d'autres où j'en marquerais 30… cela dépend un peu de ce dont l'équipe a besoin.

Vous avez connu le développement du basket Européen, quelles furent selon vous les mutations qui eurent le plus de répercussions sur votre quotidien de joueur professionnel ?

Bien, je crois que la médiatisation…les télés se sont mises au basket, surtout en Espagne, il y a eu plus d'argent pour le basket et quand il y a plus d'argent tu peux signer de meilleurs joueurs, avoir de meilleures compétitions et tout ça… Mais la chose qui a le plus changé le basket ces 10 dernières années, je crois que c'est les Bosman, l'Europe libre, ça a tout changé…il faut s'adapter parce qu'au début, personne ne voulait ça ! Moi, j'appartiens au syndicat des joueurs Espagnols qui était contre tout cela mais on ne peut pas lutter contre ça, c'est comme une vague géante, on peut lutter un peu, la retarder mais on peut pas l'arrêter et donc il faut s'adapter ! Au début, ça a été les joueurs Bosman, d'accord, c'était plus ou moins bien, après c'est l'Europe libre et en Italie, par exemple, c'est la circulation mondiale…

Je me souviens que l'Espagne avait devancé ces mesures en autorisant il y a déjà quelques années les équipes a évoluer avec trois joueurs Américains, à l'époque, en tant que jeune joueur Espagnol, comment aviez-vous vécu cela ?

Pff (l'air désabusé)… c'était super mauvais pour nous parce que…moi, j'avais 21 ans, je commençais ma carrière et c'était très difficile de trouver une place. J'étais à Manresa et j'avais accordé une interview à un journaliste qui m'avait interrogé à ce sujet à l'époque, et j'avais répondu qu'il ne fallait pas se plaindre, qu'il fallait réagir, jouer et être meilleur que les Américains sinon ils allaient nous « manger ». Cette loi, c'était une loi pour baisser les salaires des joueurs Espagnols, c'est clair…les salaires étaient montés pour quelques joueurs, pas pour tous : pour les internationaux, pour des Américains naturalisés mais pas pour les autres. Ils ont fait ça et ça a marché pour les clubs, mais la Liga a baissé de niveau parce qu'avec 3 Américains…le 3ème Américain c'était souvent un joueur on dira « très normal » no ! Mais il fallait s'adapter et lutter et pendant 3, 4 ans, moi, ça m'a rendu personnellement plus fort …d'abord 3 Américains, après les Bosmans…à chaque fois, les

faibles tombent et à chaque nouveau problème, moi j'étais là (visiblement très fier), j'ai survécu et les autres sont descendus.

Sur le plan sportif, selon vous, la non-limitation des joueurs communautaires est-elle une bonne chose ?

Sur le plan sportif, oui c'est bien parce que…avant les joueurs Français…aujourd'hui la situation les oblige à travailler sinon quelqu'un va te prendre la place, un Bosman, un Européen ou autre chose si c'est la circulation mondiale, alors, oui, ça améliore le niveau de tous les championnats mais il y a un danger à tout ça. Il y a des équipes qui signent des joueurs communautaires avant un joueur Français pour le simple fait qu'il est communautaire, qu'il est Yougoslave , Russe…ça ne veut pas dire qu'il est mieux que le joueur Français, ça c'est le danger ! En Espagne c'était pareil, au début de la loi Bosman, on signait des Danois, des Belges…ils n'étaient pas forts mais tout le monde voulait ses communautaires…puis ils se sont rendus compte de leur erreur et ont réalisé que les Espagnols étaient tout de même meilleurs. Il faut regarder le joueur pour ses qualités de joueur, pas pour son passeport. Parfois les équipes signent un joueur : « ah, il est Yougoslave, il doit être bon ! », non ! Même Luvkoski (meneur international Yougoslave de l'Elan cette saison) le dit, il n'y a pas autant de joueurs forts en Yougoslavie ou même en Russie comme me le disait Slivanjaninc l'an dernier. (joueur Yougoslave habitué du championnat russe et ayant joué à l'Elan la saison dernière)

Et sur le plan culturel, qu'est ce que cela vous inspire ?

Eh bien… tu sais l'an dernier on parlait 10 langues dans l'équipe si chacun parlait dans sa langue natale. Ces mélanges…selon mon expérience, c'est mieux pour une équipe d'avoir ce mélange que d'être tous pareil no, parce que tout le monde veut s'adapter vraiment, tout le monde veut être gentil, veut être ensemble parce que sinon tu restes tout seul…alors il y a cette relation. Oui, ça m'enrichit, de toute façon, quand tu rencontres quelqu'un de nouveau, ça t'apporte toujours quelque chose.

24 secondes, quart temps et développement marketing en Europe, défense de zone et arrivée massive de joueurs Européens en NBA, on semble aller vers ce basket universel dont vous parliez. Cela vous réjouit-il ou chaque entité doit-elle conserver ses particularités ?

Je crois que la règle des 24 secondes est une bonne chose, ça va plus vite et c'est ce que tout le monde veut y compris le public mais on ne peut pas comparer l'Europe et la NBA, surtout physiquement. Les joueurs ont beaucoup de talent en France, en Europe, mais physiquement ils sont vraiment au-dessus. On ne peut pas vouloir se hisser à leur niveau, ce serait une erreur mais s'inspirer de ce qu'ils font, oui…mais seulement prendre ce qui peut aider le basket Européen, pas vouloir faire une copie parce que dans ce cas on ne va pas réussir, c'est clair ! Il y a des championnats qui veulent toujours copier la NBA, mais ce n'est pas possible, là-bas, ils ont beaucoup plus d'argent, plus de public, plus d'audience…c'est autre chose.

A votre arrivée au club, connaissiez-vous son passé ?

Oui, parce que j'étais à Vitoria avec Laurent Foirest (ancien joueur palois), c'était mon coéquipier et il m'a raconté que c'étais bien, je savais qu'ils étaient sur le point d'arriver 2 fois au final four…les playoffs contre le Kinder, je savais que c'était un grand club en France et ne bonne équipe sur le plan Européen. Quand j'étais à Vitoria, on me disait : « ah, tu vas en France à Pau ! Mais c'est moins bien que Vitoria ! », c'est moins bien pourquoi, non ! Ils ont beaucoup plus d'histoire que Vitoria même en Euroligue, combien de fois Vitoria a joué l'Euroligue ? Combien de fois l'a jouée Pau ? J'avais beaucoup de respect pour l'histoire du club et quand on venait jouer à Pau avec Barcelone, on a gagné je me rappelle en prolongations, une autre fois de rien du tout, Madrid y a perdu, ils ont été gagner à Kinder, à Madrid…j'avais beaucoup de respect pour cette

équipe mais j'avais tout de même un peu peur de venir…même si, avec tout mon respect, je ne venais pas au Havre ou à Bourg (petites équipes françaises).

Cette histoire, ce passé, jouent-ils un rôle prépondérant dans une signature de contrat à l'heure actuelle ?

Oui, ça joue mais tout dépend de l'offre financière qu'on te fait…si c'est par exemple un million de francs en plus par an, pff…normalement tu t'en vas mais si toutes ces choses dont on a parlé avant, la relation avec le club, si tu y es bien, pourquoi changer, re-déménager. Si la différence est faible, tu vas rester mais…pour en parler il faut avoir les chiffres en face ! Mais oui, ça joue, ça joue…

Vous êtes d'origine Catalane, pourriez-vous me dire comment s'exprime cette identité Catalane à Barcelone, par exemple dans la salle ?

Dans le public, il y a beaucoup de drapeaux catalans…tout le monde parle Catalan, ils n'aiment pas trop l'Espagne (rires). Normalement c'est l'équipe de la Catalogne, ce n'est pas une équipe Espagnole no, no…et cette ambiance là, tu la ressens, tout le monde te le fait comprendre, tu vas voir si tu y vas…si tu y vas avec un drapeau Espagnol, tu es mort peut-être…

Et si je ne sais m'exprimer qu'en Espagnol ?

Non, là ça va, les gens vont te répondre mais le drapeau…c'est comme une provocation de ramener un drapeau Espagnol ! Mais avec la langue, nous sommes tolérants mais bon, c'est aussi un aspect du basket, il y a beaucoup de fanatiques au sein du public du Barça, c'est pas la ville mais c'est le basket ou le foot…

Dans ce contexte particulier, les joueurs ont-ils une pression particulière, des obligations ?

Oui, oui, surtout quand arrivent au Barça des joueurs Espagnols qui ne parlent pas Catalan. Les dirigeants lui disent : « tu veux être bien avec le public, tu dis quelque chose en Catalan et tout le monde va t'aimer ! » (rires) C'est la folie. Là-bas par exemple, même si tu viens de Madrid comme Luis Enrique (célèbre footballeur Espagnol)… il est venu, il venait de Madrid, et tout le monde l'a aimé parce que dés qu'il a commencé, il a fait comme ça (mimant une tape sur le cœur) Catalunia ! Pour cette attitude, le public va t'aimer. Si tu ne le montre pas, que tu dis : « non… », au moins il ne faut pas dire que tu n'es pas un véritable Catalan « non, moi je suis Espagnol, la Catalogne ça fait partie de l'Espagne… », je crois que c'est mieux de ne pas dire ça là-bas (rires). Mais ça c'est pour le public je le répète, le sentiment Catalan dans la ville c'est une autre chose hein…dans le public du basket il y a des fanatiques, comme partout c'est normal…

Les joueurs étrangers sont-ils sensibilisés à ce contexte particulier ?

Oui, on leur explique mais ils n'écoutent pas trop…ils veulent savoir quand on en parle entre nous. Cela dit, on leur dit pas : « hé, Karnishovas (joueur international Lituanien), assied-toi là et écoute ! »…non, tu lui expliques à l'occasion mais…il s'en fout. Par exemple, c'est comme moi ici, j'ai su l'autre jour que Chirac c'était à droite et Jospin à gauche…c'est pareil, je vois la télé Espagnole, chez moi je parle Espagnol, je ne regarde pas les infos télés en Français. Je peux savoir oui, quand je demande on m'explique…Fred ou Didier…pour la politique, les élections, Le Pen et tout ça. Mais c'est pas mon pays même si je vais m'adapter…c'est à moi de savoir un peu ce qui se passe mais je ne l'approfondie pas.

Dans la salle de Pau, ressentez-vous une certaine identité « locale » ?

Oui, … mais c'est pas comme en Catalogne. On peut le ressentir un peu parce que quand quelqu'un vient me voir : « ah, je parle Béarnais et toi t'es Catalan ! », mais ça ne se ressemble en rien, non ? (rires) Il commence à me parler en Béarnais et moi je comprends rien (rires). De toute façon, ici personne ne parle Béarnais no ? Toi, tu sais peut-être le parler mais tu ne le parles pas « normalement » no. En Catalogne, tu parles Catalan tout le temps, c'est quand même différent mais c'est bien d'être « bilingue », ça t'enrichit et ça te

donne des facilités pour apprendre d'autres langues, d'autres cultures, pour être ouvert à tout…et ici les gens sont ouverts. Pour le reste, il y avait de la Bandas à Manresa et à Barcelone aussi, moi j'aime bien, ça donne de l'ambiance…mais la musique rap aussi, il y a quelques morceaux que j'aime bien…de toute façon quand je rentre dans le palais pour jouer, tu oublies tout, tu n'entends rien, tu te concentres…

Les différences culturelles, par exemple quand vous jouez à l'étranger, se ressentent-elles dans une salle de basket ?

Je crois que tu ne ressens pas trop les différences. Normalement quand on va à l'étranger, bon, ça dépend des pays, mais il ne faut pas sortir de l'hôtel. On est allé à Pogdorica (Yougoslavie), on a entendu des tirs de mitraillettes à 500 mètres de l'hôtel…on s'est dit « bon d'accord ! ». Au restaurant, on était en train de manger et à côté on voit un gars qui avait un pistolet sur la table…ça ne se passe pas partout comme au Monténégro mais certains pays sont dangereux et on ne sort pas de l'hôtel et alors on voit rien. On va s'entraîner , jouer et c'est tout ! Par exemple, je suis aussi allé en Israël pendant la guerre du Golfe et là aussi c'était dangereux… On est aussi allé à Zagreb pendant la guerre et on avait un Serbe, pff…on l'a mis dans un hôtel avec un garde. Il y a des déplacements comme ça où l'on voit rien du pays et d'autres où oui, tu peux ressentir un peu l'ambiance dans le pays, mais pas souvent, pas souvent… Nous, quand on est en voyage, normalement on va revenir bientôt, on va s'entraîner, jouer et après…tu rentres chez toi tranquillement.

On peut dire qu'ici vous êtes tranquille en matière de « pression sociale » et médiatique ? Comment l'interprétez-vous ? Comme une marque de respect ou un manque de ferveur populaire ?

En Espagne tu sais il y a beaucoup plus d'argent pour le basket notamment grâce à la télé, ici, la télé paye pas, tout l'argent qu'il y a est amené par les partenaires…donc il faut faire beaucoup de repas, beaucoup de trucs que les joueurs aiment pas trop mais il faut le faire parce qu'il y a de l'argent là ! Et tous les joueurs le comprennent. Mais en Espagne il y a la télé et c'est une source d'argent considérable pour les clubs…tu peux donc signer de meilleurs joueurs, avoir de plus belles salles, tout est un peu mieux. En Espagne, le basket est le 2ème sport, il y a 10 ans c'était même au même niveau que le foot ! Le rapport avec l'extérieur, les fans, est donc différent à cause de la télé. Ici, j'ai du mal à comprendre comment avec la médaille d'argent aux JO de la France, le niveau du championnat n'a pas augmenté…mais ça me fait penser que la France c'est un pays de … des équipes nationales, quel que soit le sport. Tu vois « l'équipe », quand il y a une perf, même un nageur, c'est en 1ère page ! En Espagne, le championnat du monde de natation, il y a comme ça ! (mimant un encart minuscule), un doigt ! L'Espagne est un pays de clubs ! Sur le plan de la sollicitation au quotidien, cela dépend aussi des clubs. A Barça, c'est un grand club, une grande ville, beaucoup de monde me connaissait mais ils étaient gentils, pas de problème même quand tu sors la nuit, personne te dis rien, c'est cool…en plus si t'es Catalan ! A Manresa, une ville de 60 000 habitants, c'était pareil et pourtant 60 000 habitants…il n'y avait que le basket, on a fait de très bonnes saisons, on a gagné la Coupe du Roi et tu te promenais en ville…tranquille. Pourtant, on était les stars locales, moi et Chichi Creus (joueur emblématique du club), mais ils avaient cet esprit, ce respect : « d'accord tu joues au basket, oui, je te connais ! », mais ils ne mélangeaient pas une chose avec l'autre. A Vitoria, c'était…dégueulasse…vraiment. Tu ne pouvais pas sortir en ville, te promener…impossible. Au cinéma…une fois, tout le monde dans la salle a chanté mon nom pendant le film (visiblement très énervé). Non, c'était dégueulasse ! Tu te sentais très connu mais avec tous les inconvénients que ça peut apporter. Et ici, c'est comme à Manresa ou Barcelone, les gens te reconnaissent, viennent te serrer la main, faire un geste mais ils sont toujours super bien élevés.

Mais cela dit, calme relatif ne s'apparente-t-il pas à un manque de ferveur autour de l'équipe ?
Parfois, mais bon, tu sais quand on sort de notre travail on a pas beaucoup envie de parler de basket, c'est clair, comme tout le monde no ? Moi, ça va 5 minutes après ça me fatigue, je sature. Mais il y a le mec qui vient comme ça, qui te touche…ça, ça je déteste, je ne supporte pas…s'il ne te connaît pas…mais bon, ça arrive rarement, des mecs saouls dans les bars ou alors des cons ; mais tu ne peux pas dire que tout le monde est comme ça ! Je peux te dire qu'à Vitoria, il y en avait plein des mecs comme ça, plein ! Je ne crois pas que cela vient du fait qu'ils soient Basques ou autre chose, non, ça vient de la ville (visiblement excédé). Tu sais, là-bas, on devait dîner dans un restaurant avec un paravent pour éviter que les autres clients viennent nous voir…sinon, ils venaient même regarder ce que tu mangeais « voyons, qu'est ce qu'il mange Esteller ? », ça faisait vraiment chier ! (sic) Alors qu'ici, en arrivant j'en parlais souvent avec ma femme, personne me connaissait, c'était parfait…le palais est plein, il y a de l'ambiance et tu te promènes en ville et personne dit rien ! C'est parfait !
Avez-vous constaté une évolution dans le comportement du public durant votre carrière, notamment en Espagne ?
Non, en Espagne non…chez le public en Espagne il n'y a pas de violence sauf pour Barcelone/ Madrid, ça c'est quelque chose à part, il n'y a pas eu de problèmes comme en Grèce par exemple. Bon, les deux dernières années, je n'étais pas en Espagne mais par rapport à ici…tout le monde crie plus, je dis bien crie…ici, ils sont super bien élevés même si l'autre jour Gérard Bouscarel me disait : « on va à Bourg-en-Bresse, c'est une salle chaude, chaude… (insistant) ». On est sorti de là et tout le monde nous a applaudi ! Je lui ai dis : « c'est chaud ça ? Va voir en Espagne si c'est chaud ça ! » (rires) Là-bas, tout le monde t'insulte mais…pas de violence…à Barcelone, au Palais, quand quelqu'un jette un briquet ou autre, c'est ce même public qui dénonce la personne, même chose au stade de foot même si maintenant c'est un peu différent mais je me rappelle avec mon père, j'avais 6, 7 ans, quand j'allais voir des matchs de foot…quelqu'un jetait quelque chose…tout le monde disait : « c'est lui ! » et le mec devait partir. Maintenant, ça a changé…mais au basket, c'est toujours comme ça. Je crois tout simplement qu'ici, le rapport est moins passionnel qu'en Espagne.
Le public plus « consommateur » que « supporter » vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?
Non, ça ne me gêne pas…c'est le public qui paye, il fait ce qu'il veut. Le public est nécessaire pour nous quand on est en train de perdre parce que pour remonter il nous faut un bon public…ça met de la pression sur les arbitres, sur les joueurs adverses…et ça nous a aidé ! Si tu joues dur…pour un arbitre, c'est plus difficile de siffler dans ce cas là.
Eh bien Roger, je vous remercie beaucoup !
De nada, si tu as besoin de plus d'indications rappelle-moi !

Fin de l'entretien

Entretien avec Dragan Luvkoski

Fonction : joueur
Né le : 21 / 03 / 1975 à Skopje (Yougoslavie)
Nationalité : Yougoslave
Poste : meneur de jeu
Nombre de saisons au club : 3 / Int A Yougoslave
Clubs précédents : Étoile Rouge de Belgrade (Youg) / Partisan Belgrade (Youg) / Fenerbahce (Turquie)
Statut : arrivé en début de saison 2002 pour pallier, sur une courte période, la blessure d'un meneur étranger préalablement engagé par le club, Luvkoski a su se rendre incontournable au point que son maintien dans l'effectif fut l'objet d'un véritable « plébiscite » à la fois de la part des dirigeants et du public. Depuis cette date, il confirme le potentiel entrevu et se révèle être un des meilleurs meneurs de jeu du championnat de France et évidemment un élément essentiel du collectif palois.
Date de l'entretien : 26 Mars 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du Palais des Sports de Pau
Durée de l'entretien : 50 minutes
Note : l'entretien fut réalisé en anglais puis traduit, c'est cette version qui est présentée ci-dessous.

En votre qualité de joueur professionnel, comment qualifieriez-vous votre relation avec votre club actuel ?
En premier lieu, j'essaie pour ma part d'être un maximum professionnel et après, quand il y a de la place pour « plus », c'est du plaisir. Le basket est un boulot comme un autre, quand tu es à l'entraînement et en match, c'est un rapport purement professionnel. En dehors du terrain, tu essaies de dépasser ce cadre là.
Pau-Orthez, de par son ambiance hors terrain, a-t-il un statut à part dans le basket professionnel ?
Oh oui, oui indéniablement mais c'est difficile pour moi d'être catégorique étant donné que je n'ai évolué que dans 3 clubs différents jusqu'à présent : en Yougoslavie (étoile rouge et partisan Belgrade) et en Turquie. Ici, je me sens chez moi… et sur ce que j'entends dire d'autres joueurs Yougoslaves évoluant en Europe… ici les relations s'apparentent à une ambiance familiale tu sais, le club est très proche de nous et les liens affectifs qui lient toutes les personnes qui gravitent autour de l'équipe sont très forts. Je pense aussi que la plupart des clubs ne bénéficient pas d'un seul et unique lieu de rassemblement comme nous avec le Palais des Sports. Cette centralisation à la fois du domaine sportif et de tout l'administratif fait de la salle un vrai lieu de vie et offre justement l'opportunité de développer ce relationnel particulier. Dans d'autres clubs, certains voient leur président une fois par mois, les secrétaires une fois en trois mois… c'est sûr que dans ce cadre là, être réellement proche des gens s'avère plus difficile. Mais ici… c'est vraiment différent !
Pensez-vous que la personnalité de Pierre Seillant joue un rôle important à ce niveau là ?
Oui, oui c'est sûr… mais ça tout le monde le sait non ?

Croyez-vous encore au contrat « longue durée » tel que celui de Didier Gadou par exemple ?
Oui… enfin disons, ça peut exister mais il faut des personnalités bien particulières comme Freddy (Fauthoux) ou Didier (Gadou) tu sais. Comment dire… ce ne sont pas des gens exclusivement attirés par l'argent, par le faste, ce sont des gens « simples »… le club leur offre la possibilité d'allier un très bon niveau de pratique avec une ambiance dans laquelle ils se sentent bien donc ils n'ont pas vraiment besoin d'aller voir ailleurs mais pour réfléchir en ces termes, tu dois avoir une certaine personnalité, tu comprends. Bien sûr que la plupart d'entre nous, joueurs professionnels, n'aimons pas particulièrement changer chaque saison d'environnement… mais pour cela il ne faut pas d'une part être uniquement guidé par l'argent et d'autre part savoir te faire apprécier au sein du club pour lui donner envie de miser sur toi à long terme et pour ça, il faut être « quelqu'un de bien » tu vois… un bon joueur certes, mais aussi « quelqu'un de bien » (il insiste particulièrement)
Des joueurs affectivement liés à leur club, à leur maillot comme on le voit ici, croyez vous que cela existe encore dans le contexte actuel ?
Oui, cela existe mais je pense que ce sentiment s'installe après une certaine période c'est à dire… tout d'abord quand tu débarques dans un club, tu dois te montrer très « pro », te défoncer à la fois pour toi et pour le club, gagner des matchs et après si le club montre, comme c'est le cas ici, une attention certaine pour toi aussi bien les dirigeants que le public… ce n'est pas normal de ne pas s'y sentir bien ! Les gens sont accueillants, fidèles au club et à l'équipe… quand tu vois ça, tu ne peux y rester insensible, ça te marque obligatoirement. Dans de nombreux clubs, c'est uniquement du « business », ici c'est « business » et plaisir, je dirais même qu'ici pour moi, c'est plus « plaisir » que « business » actuellement. Mais comme je te le disais, n'ayant pas beaucoup voyagé durant ma carrière… si, je peux te parler de la situation en Turquie, à Fenerbahce, les gens étaient « fanatiques » de leur club mais malheureusement, sportivement, le club ne suivait pas, il y avait un certain décalage et forcément cela a été source de conflit. Après, pour revenir à ma situation ici, dés mon arrivée j'ai ressenti un certain élan de sympathie pour moi, la soirée de ce qui aurait dû être mon dernier match étant uniquement l'apothéose de deux mois fabuleux au sein d'un club dans lequel je me sentais bien aussi bien sur qu'en dehors du terrain (à l'issue du dernier match à domicile prévu dans le cadre de sa « pige », le public Palois lui a fait une « standing-ovation » de 5 minutes en scandant son nom, Pierre Seillant, visiblement ému, l'ayant même invité à effectuer un tour d'honneur). Ce soir là, oui c'était vraiment spécial… je sais pas trop quoi dire (visiblement ému), c'était beau…
Le statut de « joueur étranger » dans les équipes Européennes est encore très « spécial » à l'heure actuelle ?
Disons qu'il a un peu évolué avec l'ouverture des frontières…notamment dans la période d'engagement car nous avons maintenant beaucoup plus d'opportunités. Après je pense que les règles des fédérations ont modifié la donne, avant, tu pouvais changer le visage d'une équipe chaque jour, ce qui est impossible à l'heure actuelle. Tu n'étais pas performant sur 2, 3 matchs, et bien un autre venait te remplacer et ainsi de suite… Mais c'est toujours difficile d'évoluer en qualité d'étranger, Bosman ou Américains, c'est la même chose… parce que, quand tu arrives, les gens attendent que tu apportes ce « plus » qui élèvera le niveau de l'équipe et c'est pour cela tu es plus rétribué que les autres joueurs, c'est une obligation qui forcément au départ te met une certaine pression. De plus, par la suite, si le club fait preuve à ton égard d'une certaine attention, si ils te traitent bien, si le public t'aime bien, cela t'oblige à donner encore plus sur le terrain, ça devient une obligation de conscience si on peut dire ça…

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche du votre, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité ?

Je ne sais pas… j'ai connu trois situations différentes au cours de ma carrière. En Yougoslavie, le réservoir de très bons joueurs fait que tous les jours, tu dois te battre pour « survivre », pour exister et entretenir l'espoir de te faire remarquer pour aller chercher une bonne situation à l'étranger. En quittant ton pays, tu ressens le côté professionnel, tu deviens un étranger parmi tant d'autres qui doit faire ses preuves, se faire un nom.

En Turquie, je ne ressentais uniquement que le côté professionnel, à 100 %, ce ne fut pas une bonne saison et très vite j'ai joué dans l'unique souhait de finir la saison et de voir autre chose, j'ai fais mon travail sans vraiment d'enthousiasme, et puis je suis arrivé à Pau… J'étais revenu dans la situation connue en Yougoslavie, je devais me battre pour retrouver mon jeu et me refaire une place. Ils m'ont rendu mon enthousiasme, mon amour pour le jeu, pour l'entraînement, sans me dicter ce que je devais faire. Je n'avais plus ressenti un tel bien être sur le terrain depuis mon adolescence. Ils m'ont laissé jouer comme je sais le faire, comme je peux le faire, sans jamais me mettre la pression. Ce sont trois situations vraiment différentes.

Vous avez connu le développement de la ligue Européenne, quelles furent selon vous les mutations qui eurent le plus de répercussions sur votre quotidien de joueur ?

Tu sais, beaucoup de choses ont évolué ces dernières années… les règles du jeu, les règlements en matière de circulation des joueurs. Personnellement, sur le plan du jeu, j'aime les éléments que l'on a emprunté au basket US : la découpe du match en quart temps, la règle des 24 secondes. Après, pour ce qui est des règles Bosman et tout ça… je pense qu'elles n'ont pas fondamentalement modifiées la vie des joueurs de top-niveau qui s'expatriaient déjà dans des grands clubs auparavant. Je pense que cela a offert des nouvelles possibilités aux joueurs de moindre calibre qui ont, eux aussi maintenant, l'opportunité de négocier leur talent dans un nombre beaucoup plus important de clubs Européens. Mais cela a à la fois de bons et de mauvais aspects, je pense en effet que ces règles ne sont pas bonnes si on se penche sur le cas des équipes nationales. Je vois l'exemple en France, certaines équipes font appel à 5, 6 étrangers et ne laissent plus beaucoup de place pour les joueurs hexagonaux. Pour éclore au plus haut niveau, il faut avoir un minimum de temps de jeu, une place dans la rotation que peu de joueurs Français ont. En fait ces règlements sont soit bons soit mauvais selon le statut du joueur. Je pense qu'à l'heure actuelle, il devient plus facile et surtout moins coûteux d'acheter un joueur plutôt que de le former. J'ai l'impression que cette évolution a fait pas mal de tort à la formation, on forme de moins en moins de joueurs…mais encore à ce niveau, Pau est différent, ils misent beaucoup sur la formation dans l'optique de sortir 2, 3 futurs équipiers premiers comme Flo, Mike ou Arthur qui formeront la base de l'équipe première à court terme. En plus, pour les jeunes du centre de formation, cela constitue une forme d'émulation car ils voient qu'avec des efforts, tout est possible…

Et sur le plan culturel, qu'est ce que cela vous inspire ?

C'est enrichissant, c'est sûr mais bon… les échanges, le relationnel, selon moi cela ne repose pas sur une question de nationalités mais plutôt sur une question de personnalités. Quelle que soit la nationalité ou la couleur de peau, tu as toujours des gens drôles, d'autres moins, certains plus ouverts que d'autres… quel que soit le pays, nous sommes tous semblables avec nos défauts et nos qualités. Si une personne est ouverte, tu iras naturellement vers elle, qu'elle soit blanche ou black, française ou américaine… moi, en tout cas, je réfléchis dans ces termes là.

A votre arrivée au club, connaissiez-vous le club et son histoire ?

Hé, tu sais j'ai joué 10 ans au basket à haut niveau en Europe avant d'arriver ici ! Avec Belgrade, je me suis retrouvé à deux reprises dans le groupe de Pau en Euroligue, j'étais

donc déjà venu ici deux fois, ce n'était pas une terre inconnue pour moi. Et puis tout jeune, je m'intéressais déjà au basket Européen, je connaissais le nom de tous les joueurs… c'était mon truc alors tu imagines que Pau, je connaissais !

Est-il important de connaître ce passé pour pouvoir jouer dans un club ?

Oui, je pense car c'est lui qui va vous donner une idée du niveau, des exigences en terme de performance que l'on va attendre de vous. Et puis connaître la dynamique dans laquelle s'inscrit le club, le contexte, c'est très important pour un joueur. A niveau égal, votre situation selon que vous débarquiez dans un contexte sportif favorable ou au contraire délicat, sera complètement différente. A Pau, il faut t'investir, c'est sûr mais en réponse, tu recevras beaucoup, est-ce que tu me suis ? Si tu fais en sorte de t'intégrer, d'apporter ton maximum sur le terrain, en contrepartie tu auras l'opportunité de poursuivre une aventure sportive et relationnelle extraordinaire, de t'éclater au plus haut niveau !

Cette histoire, ce passé, jouent-ils un rôle prépondérant dans une signature de contrat à l'heure actuelle ?

Oui, c'est sûr ! Je pense que signer et évoluer dans un club qui a un nom, une histoire, des références te permet d'allonger du moins d'optimiser ta carrière. Après Pau, si évidemment tu y as montré des aptitudes, tu t'assures 2, 3 saisons au plus haut niveau car réussir ici atteste d'une part de tes qualités de joueurs mais aussi de certaines qualités humaines, c'est une sorte de garantie pour les autres clubs tu vois… Mais pour cela, quand tu t'engages avec Pau ou d'autres grands clubs Européens, tu sais que les exigences seront fortes, qu'à tous les matchs, tu dois gagner. Ici, on ne se satisfait pas de quelques victoires, de la 3ème ou 4ème place… ce qu'il faut ce sont des titres, des grosses joies ! Et dans ta carrière, tu n'as pas beaucoup d'occasions comme celle-ci qui se présentent, à la fois en terme de performance et d'exposition, tu en as quoi… 1, 2 maximum, et il ne faut pas les laisser passer. Si Pau t'appelle et que tu n'y joues pas bien, on dira de toi : « il n'est pas fait pour les grosses équipes ! C'est un joueur pour équipe moyenne voilà tout », et si par chance, une deuxième opportunité s'offre à toi et qu'à nouveau tu échoues, tu es fini pour les gros clubs, c'est très clair dans le milieu ! Après une bonne expérience à Pau, tu peux choisir, nous en parlions avec Didier (Gadou) et Fred (Fauthoux) à propos de Thierry, le frère de Didier qui au contraire de son aîné à préférer tenter une autre aventure un peu plus lucrative plutôt que de privilégier l'aspect « très bonne ambiance de travail ». En ce qui me concerne, l'argent n'est pas l'unique moteur sinon j'aurais répondu favorablement à d'autres propositions à l'inter-saison. L'argent est fait pour être dépensé et quoi qu'il arrive, il le sera mais le plaisir que tu as à évoluer dans un club qui « colle » avec tes aspirations sportives et relationnelles durant les 5, 6 saisons où tu seras au top, ça l'argent pourra difficilement le remplacer. Mais ça, c'est mon avis après… tu ne peux pas acheter le plaisir !

Les différences culturelles, par exemple quand vous jouez à l'étranger, sont elles perceptibles dans une salle de basket ?

Oui, c'est totalement différent ! Je me base sur mon expérience en Turquie et je peux te dire que là-bas, l'ambiance est très…particulière. Sur le plan du jeu tout d'abord, les étrangers sont bizarrement « sifflés » par les arbitres, on ne te passe rien. En ce qui concerne les tribunes, les fans sont très exubérants, surexcités, il n'est pas rare que le match soit interrompu à 2, 3 reprises à cause du public, c'est une culture totalement différente, là-bas tu vois de tout ! Ici en France, le basket est central et passe largement au-dessus des rivalités entre clubs. La Turquie, c'est particulier car seuls les deux clubs d'Istanbul se disputent la suprématie nationale et ont le niveau international : Efes Pilsen et Ulker, les autres sont faibles…

En tant que jeune joueur Yougoslave, quelle image se fait-on de son premier club en Europe de l'Ouest ?

Pour moi, je ne me suis pas posé la question en ces termes car la « transition professionnelle », je l'avais déjà faite quand à 19 ans, alors que je venais d'effectuer une bonne saison avec un club de milieu de tableau en Yougoslavie, le Partizan Belgrade m'appela. C'était un grand club au niveau national mais aussi Européen, la situation y était la même que dans les autres grands clubs Européens, tu vois. Je me suis préparé année après année à un dur combat pour exister et confirmer au sein de l'effectif du Partizan. Cette année ici, j'ai le même sentiment, je ressens plus de pression que l'année précédente pour la simple raison que l'année dernière, quand je suis arrivé pour effectuer une « pige », personne ici ne me connaissais, je n'avais pas d'états d'âme, j'ai joué mon jeu et ça a marché. Par la suite, le club m'a démontré une certaine affection, ils m'ont re-signé et dés lors, pour moi, il s'agit d'être à la hauteur de cette confiance, de leur renvoyer l'ascenseur…

Dans club de Pau, qu'est ce qui selon vous se rattache à ce que l'on pourrait appeler l'identité locale ?

Je dirais que la particularité réside dans la relation aux autres dans le club mais aussi et surtout à l'extérieur. En Yougoslavie, tout le monde dans la rue te pose des questions sur les matchs : « pourquoi vous avez fait ça et ça… ? », « pourquoi le coach a fait ça… ? », tout le monde a un avis sur le basket. A Pau, tu sens parfois que les gens te reconnaissent, les jeunes…mais ça s'arrête là, ils ont leurs activités, leurs jobs, « c'est Luvkoski, son job c'est le basket…OK » mais ils ne cherchent pas à rentrer dans « ta vie de basketteur (sic) ». Quand je suis à la salle, là tout le monde ne parle que de basket mais après, à l'extérieur, dans la rue, je ne me sens pas du tout à part, je suis un citadin comme les autres et personne ne vient m'importuner.

On peut dire qu'ici, vous êtes relativement tranquille en matière de « pression sociale » et médiatique, comment interprétez-vous ce calme relatif, comme une marque de respect ou un manque de ferveur populaire ?

Je pense tout simplement que c'est votre façon de vivre, votre culture, qui veut ça. Chaque situation est différente selon le pays, la ville… A Fenerbahce, c'était encore différent car je résidais à Istanbul, j'étais simplement une des 14 millions de personnes qui vivent à Istanbul, tu sais (rires)… Bien sûr, dans la salle de sport où s'entassaient les fans surexcités, là oui c'était particulier mais après dans la vie de tous les jours, je n'étais qu'un individu parmi la masse, je pouvais sortir sans que personne ne me reconnaisse.

Depuis le début de votre carrière, avez-vous observé une évolution dans le comportement des publics Européens ?

Oui, je dirais qu'en général, le basket suscitait plus de passion. Je me souviens quand au début de ma carrière, avec le Partizan, nous jouions contre d'autres gros clubs Yougoslaves, l'ambiance était vraiment électrique, le public très chauvin et tout ça…mais j'étais jeune, très impressionnable, à 19 ans tu ne vois pas les évènements de la même façon alors… Mais en ce qui concerne le public, je pense que les situations sont extrêmement différentes d'un club à l'autre en fonction d'une part des résultats sportifs mais aussi du passé du club, de son histoire. Je regarde les salles qui m'avaient beaucoup impressionné étant jeune comme celle de l'Aris Salonique ou du PAOK… aujourd'hui, il y a toujours du monde et une grosse ambiance même si sur le terrain, leurs équipes sont beaucoup moins fortes que par le passé, du temps des Gallis ou Yannakis. C'est une question d'histoire, de patrimoine…et aussi de manière d'entretenir une relation avec les supporters, dans certains clubs, ils sont omniprésents, dans d'autres, ils n'ont que très peu de poids…

Avez-vous déjà était déçu de l'attitude du public ici à Pau ?
Non, je ne peux pas dire cela comme ça… disons que parfois j'aimerais qu'il se montre plus passionné. A l'occasion de grandes rencontres, lorsqu'à l'entame de la partie nous perdons 3, 4 ballons, et qu'il sent que l'équipe adverse prend le dessus, on entend plus des « oh, oh… » de dépit. Dans ces moments là, je pense que justement ils devraient nous pousser et non baisser les bras. Mais par ailleurs, ils sont très fidèles, mettent la pression sur les arbitres, les coachs donc… je dirais qu'il peut être encore plus présent à certains moments mais ce qu'il fait est déjà très bien ! Je sais que par le passé, on jouait dans une petite salle et que l'ambiance y était particulièrement chaude, on me l'a raconté.
Le public plus « consommateur » que « supporter » vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?
Je ne me pose pas cette question…le spectateur paie sa place, il est libre de faire ce qu'il veut. Bien sûr que je préfère lorsqu'ils sont bruyants mais bon… Je regarde surtout si la salle est pleine, ça oui ça me plaît et me motive.
A choisir entre votre salle à moitié vide et des installations plus vétustes mais avec un public nombreux, que choisiriez-vous ?
Oh, sans hésiter, la salle vétuste mais remplie. J'aime sentir les spectateurs au bord du terrain, cette pression si particulière. Je n'aime pas du tout les salles où les premiers spectateurs sont à 5 mètres du terrain. Ici, la configuration de la salle me convient, tu sens les spectateurs proches de toi, de l'aire de jeu. Regarde en NBA, leurs salles sont immenses mais les spectateurs sont quasiment sur le terrain, je trouve cela très bien… en Yougoslavie, toutes les salles sont construites sur ce modèle et l'ambiance s'en ressent, c'est très très chaud tu sais !
Avez vous une idée de la composition du public en terme d'âge, de sexe... ?
Non, pas vraiment mais je pense que l'on retrouve un peu de tout…jeunes, vieux, hommes, femmes.
Dragan, je vous remercie beaucoup de m'avoir accordé cette interview !
Pas de problème, merci à toi…

Fin de l'entretien

I.1 - Essai de typologie des professionnels du basket-ball européen

Essai de typologie des professionnels du basket-ball européen

Même si les entretiens menés avec les joueurs (ses) ne peuvent revendiquer le statut d'entretiens biographiques au sens strict du terme, ils ont le mérite de laisser transparaître certaines indications quant aux stratégies professionnelles des acteurs (notamment lors des questions abordant les thèmes du rapport à la professionnalisation, au club, aux spectateurs et plus largement à l'espace local). Si dans le cas du « marché du rugby », il s'avère un petit peu trop tôt pour tenter d'esquisser une typologie détaillée des joueurs selon leur perception de leur profession, le « marché du basket-ball » autorise en revanche une telle démarche exploratoire. Il se dégage en effet de notre corpus quatre types de conception du métier dans le milieu du basket-ball professionnel en France (voire en Europe). Ainsi, selon la nature de leur motivation principale (économique ou plutôt « affective »), leur degré d'intégration au club et plus globalement à leur espace d'accueil, leur degré de sensibilité à « l'identité-club » et enfin l'importance de la « logique du don » dans leur mode de fonctionnement individuel, les joueurs (et joueuses) de basket-ball seraient susceptibles d'appartenir à la catégorie des « *Mercenaires* », des « *Ambitieux* », des « *Impliqués* » ou encore des « *Relancés* ».

La catégorie « Mercenaires » regroupe les acteurs pour qui les gains économiques constituent la principale motivation (et qui ne l'occultent pas). Généralement d'âge moyen, ces joueurs sont « confirmés » sur le circuit européen (expériences dans les « grandes ligues » italienne ou espagnole). Relativement « coupés » du local, leur sensibilité à « l'identité club » s'avère extrêmement variable.

Les « *Ambitieux* » sont majoritairement de jeunes joueurs (notamment américains juste sortis du système universitaire) désireux de profiter de l'exposition du club (le club « comme tremplin ») afin de démontrer des qualités qui leur permettront de changer de statut sur le « marché ». L'aspect économique ne représente pas leur principale motivation (ne pouvant aspirer des émoluments élevés faute de références). Ils se doivent de démontrer certaines aptitudes « humaines » afin construire un statut « exportable ». Dès lors, leur implication dans le club est souvent importante.

La catégorie des « *Impliqués* » regroupe majoritairement des joueurs « nationaux », plutôt en fin de carrière, particulièrement sensibles à « l'identité club ». Ils sont susceptibles de devenir des « cadres historiques » des clubs (on y retrouve parfois également des étrangers « naturalisés ») et des références pour le public en terme d'identification et de représentation du « local ». Dans ce cadre, démontrer un attachement certain au club, à ses valeurs participe d'une stratégie de renforcement d'une position.

Enfin, les « *Relancés* » sont des joueurs reconnus sur le circuit qui intègrent le club après une dernière expérience décevante. Pour ces acteurs, la « rencontre » avec leur nouveau club et son mode de fonctionnement interne se traduit par une hausse des performances individuelles. Dès lors, leur degré d'intégration à l'espace d'accueil et leur sensibilité à « l'identité club » se révèle bien souvent importante. Pour eux, il s'agit de « respecter » une structure qui leur offre la possibilité d'entamer « une nouvelle carrière », la logique du don étant dans ce cas particulièrement opérationnelle (ils sont désireux de « renvoyer l'ascenseur » pour reprendre leurs termes).

Les « Mercenaires »

Principale motivation	Economique — Affectif
Intégration à « l'espace d'accueil »	Très partielle — Complète
Sensibilité à « l'identité-club »	Faible — Forte
Logique du don	Faible — Forte

Les « Ambitieux »

Principale motivation	Economique — Affectif
Intégration à « l'espace d'accueil »	Très partielle — Complète
Sensibilité à « l'identité-club »	Faible — Forte
Logique du don	Faible — Forte

Les « Impliqués »

Principale motivation	Economique — Affectif
Intégration à « l'espace d'accueil »	Très partielle — Complète
Sensibilité à « l'identité-club »	Faible — Forte
Logique du don	Faible — Forte

Les « Relancés »

Principale motivation	Economique — Affectif
Intégration à « l'espace d'accueil »	Très partielle — Complète
Sensibilité à « l'identité-club »	Faible — Forte
Logique du don	Faible — Forte

ENTRETIENS « SECTION PALOISE RUGBY »

Entretien avec Jean-Louis Luneau

Fonction : directeur sportif de la Section Paloise.
Âge : 52 ans
Nombre de saisons au club : 3
Clubs précédents : Dax, Pau, Bayonne
Date de l'entretien : 19 Février 2003
Lieu de l'entretien : un bureau au Stade du Hameau
Durée de l'entretien : 1 heure

Pourriez-vous tout d'abord définir votre fonction au sein du club ?
Eh bien, mon rôle de directeur sportif… quelque part c'est la personne qui amène le projet de jeu et qui en est le garant, ça c'est déjà important. Et puis mon soucis, il est de faire adhérer à ce projet de jeu d'abord les personnes qui m'aident à le mettre en place au niveau du staff : les deux entraîneurs, les kinés, les préparateurs physique… Et puis bien sûr il a un gros travail d'information au niveau des joueurs par rapport à ce projet de jeu et voir quels sont les joueurs qui peuvent adhérer et ceux qui peuvent se sentir bien dans ce projet de jeu parce que si on a des joueurs qui physiquement, tactiquement ou intellectuellement sont à l'inverse de ce qui est recherché, de ce que moi je propose, ça devient compliqué ! C'est la partie professionnelle maintenant mon travail aussi au niveau de la Section Paloise puisque c'est d'ici que l'on parle, c'est de mettre des passerelles entre la partie pro et la partie amateur au niveau de la formation, qui dit formation veut dire qu'il faut former les éducateurs du club, les joueurs du club parce que quand on sait que l'on n'a pas le budget du Stade Toulousain ou du Stade Français, on a tout intérêt a être bon au niveau de la formation pour éviter d'aller chercher des joueurs à l'extérieur qui nous coûtent très cher et qui ne sont pas meilleurs que ceux que l'on a au niveau du club. Il est important que je connaisse tout le potentiel du club de l'équipe professionnelle au moins jusqu'à l'équipe cadet/junior… pour commencer à préparer les futurs équipiers premiers pour les prochaines années. C'est un rôle important qui me tient énormément à cœur, je ne suis pas que sur la partie pro. Maintenant oui, parce qu'il faut absolument qu'il y ai une assise au niveau du jeu et des résultats, il faut qu'on se qualifie (à cette époque, la Section est à une victoire des play-offs du Top 16), c'est sûr, toute mon énergie, mon attention, ma motivation sont en grande partie sur l'équipe une mais je commence un petit peu à tisser ma « toile d'araignée » sur les différentes équipes de jeunes. Et puis je suis aussi là pour créer des liens entre les différentes équipes du Comité, avec des entraînements décentralisés, la Section Paloise est quand même le club phare du Comité et il est important que l'on amène un petit peu notre savoir-faire avec beaucoup d'humilité… faire connaître notre jeu, notre esprit du jeu, nos lancements de jeu, nos principes de jeu…
Un rôle d'ambassadeur...
Ouais, un petit peu… sur les clubs du Béarn, connaître les éducateurs, en découvrir qui peut-être seront un jour capables de prendre en main nos équipes cadets, juniors…
Le but est donc de fédérer autour de la Section ?
Exactement, c'est le but que je me suis fixer à moyen ou long terme, le court terme allant vraiment à l'équipe première et à cette information sur le projet de jeu, de rappels sous forme de mini-stages, ça c'est important ! Voilà pour mon rôle en tant que directeur sportif…

En votre qualité de directeur sportif de la Section, comment qualifierez-vous votre relation avec le club ?

Cela dépend des moments, c'est vrai que l'on peut avoir des moments un petit peu tendus où les rapports sont du type employeur/employé mais ça maintenant on le sait puisque le rugby est devenu professionnel avec une société professionnelle. Il est certain que l'on est sujet aux résultats, c'est plus comme il y a quelques années où les rapports étaient plus détendus et totalement différents, il faut aussi à un certain moment se dépolluer de ce genre de fonctionnement et quand même avoir des rapports d'amitié, conviviaux avec mon employeur et donc mon président puisque mon référent au niveau du club, c'est le président.

Vous me parliez auparavant de la formation, croyez-vous encore aux contrats « longue durée » dans ce rugby professionnel comme cela était le cas par le passé ?

Non, bon ça peut encore exister… je crois que si le joueur se sent bien dans club au niveau du jeu, au niveau du projet de jeu, au niveau de l'encadrement, de sa ville, de sa région, je crois que l'on peut encore retrouver des joueurs qui vont faire l'ensemble de leur carrière dans le même club. Maintenant, il faut aussi que si c'est un joueur de grande qualité, il faut que ce joueur évolue dans une équipe de grande qualité parce que l'on sait très bien que les choix de quitter un club ne sont pas souvent sportifs mais plutôt financiers donc si le club n'est pas en mesure de fournir au joueur ce qu'il veut, que ce soit la partie financière ou la partie sportive, je crois qu'il va partir ! Maintenant, au club de structurer une équipe, je crois que ça passera par une fidélisation de l'effectif, justement de créer un jeu intéressant avec une équipe en place depuis deux ou trois ans qui aura une certaine complicité, des repères et qui risquera de progresser. Une équipe comme Agen ou le Stade Toulousain qui a la chance quelque part de garder un effectif important sur trois, quatre ans… et sans avoir des joueurs extraordinaires comme Agen, ils ont de bons joueurs mais pas extra, le Stade Toulousain c'est un peu un cas particulier, mais Agen c'est un groupe qui vit ensemble depuis longtemps et avec ce vécu de trois, quatre ans… ils deviennent très performants ! Alors pourquoi quitter Agen ?

Le rugby est-il donc un peu à part à ce niveau là, avec un aspect relationnel qui contrebalance le primat de l'argent ?

Il est encore à part mais je crois que bon…on est parti très vite dans le rugby au niveau de l'argent, il y a eu un petit coup de frein de côté là parce les joueurs se sont rendus compte qu'il fallait trouver un bon équilibre entre le côté sportif et le financier. C'est vrai que pendant quelque temps, on a vu beaucoup de mouvement dans les clubs et on se rend compte en discutant avec les joueurs… ils savent ce qu'ils quittent et ne savent pas ce qu'ils vont trouver, après, c'est jamais évident. On a vu pas mal de joueurs en échec quand ils sont partis de leur club, c'est vrai que financièrement ils ont fait un coup, ils ont progressé mais sportivement ça a été un échec total et on les retrouve très traumatisés soit sur le plan sportif ou financier. On est passé par des périodes un peu euphoriques de ce côté là, on a vu des changements, les joueurs voulaient partir de suite à l'étranger et ça a pas été tout le temps une réussite.

Votre fonction fait de vous le plus impliqué au niveau de la gestion du groupe, comment se gère les diverses statuts (internationaux, étrangers, locaux) au sein du collectif ?

Oui, c'est moi en particulier qui m'occupe de ce secteur puisque je prépare les entraînements, mes deux adjoints les mettent en pratique mais je rentre aussi sur le terrain donc j'ai un rôle de préparation mais aussi à certains moments de remettre un peu les choses en place, que ce soit au niveau du staff, leur dire : « je vous ai demandé ça, ça n'a pas été fait ! », au niveau des joueurs, de la discipline…

Le professionnalisme a modifié je suppose cette façon de gérer le groupe ?
Oui et non… moi, je fonctionne un petit peu « à l'ancienne » je dirais, mes choix sportifs sont fait dans l'intérêt du groupe et du club, quand je fais… puisque c'est moi qui ai le dernier mot au moment de la composition de l'équipe, mes choix ne sont pas fait par rapport aux contrats des joueurs, si un joueur sans contrat devient meilleur que celui qui a un gros contrat…moi, je ne rentre pas dans ce jeu là ! C'est le sportif qui va primer avant toute chose…
Après, au niveau du club, il y a un règlement intérieur qui a été fait, signé par tous les joueurs, chaque joueur y a apposé sa signature : « en disant, oui je suis d'accord ! ». Il a signé son contrat, il a signé le règlement intérieur, à partir de là, il n'y a pas de différences au niveau des « catégories » de joueurs sauf c'est vrai que les internationaux sont plus sollicités par les sponsors que d'autres, il est certain qu'ils se doivent à certains moments de participer à des opérations certainement plus nombreuses qu'un joueur qui n'a pas de contrat. C'est la seule différence que l'on peut retrouver sur le fonctionnement extra-sportif. Maintenant, sur les horaires d'entraînement, sur leur participation aux entraînements, moi, je ne fais aucunes différences, le joueur que je prends dans le groupe doit être sérieux quel que soit son contrat. Il n'y a pas de différence à faire… et même si il y en avait une, je pense que je serais beaucoup plus sévère avec celui qui a un gros contrat, ce qui peut se comprendre non ?
Le professionnalisme est-il selon vous effectif ou encore en gestation ? Comment cela se traduit-il à Pau ?
Il est effectif, il est effectif dans la partie que moi je contrôle… la partie sportive, la partie horaires, tenues après les réceptions, contenu des entraînements, je pense que l'on est assez rigide là-dessus même si parfois, je pense que la rigueur devient un peu impopulaire… mais quand on touche 20 000 francs, 30 000 francs et parfois 100 000 francs, je pense que l'on peut demander beaucoup de choses ! Quand en plus on sait que des gens sont au SMIC… je crois que l'on est en droit de demander beaucoup de choses. Maintenant, le statut de professionnel, ce n'est pas que l'argent, c'est le comportement du joueur, le temps que nous, on les a en notre « possession », on contrôle beaucoup de choses, ce qu'on va leur donner à manger, à quelle heure ils vont manger, il y a plein de choses qu'on contrôle mais en dehors, on sait très bien que là, on est inexistant ! On fait appel à leurs valeurs, je dirais à leur conscience professionnelle mais on sait que dans le lot, il y aura toujours des joueurs qui vont s'en foutre totalement et qui vont passer outre ce qu'on peut leur demander, on le sait ça… c'est toujours un peu les mêmes. C'est pour cela qu'il faut que l'on soit toujours très vigilant là-dessus.
Plusieurs générations et « cultures » rugby se côtoient dans votre effectif, des différences se ressentent-elles justement au niveau de cette conception du métier de joueur ?
Bien sûr, il y a deux mondes différents. On a les joueurs étrangers qui sont hyper sérieux, qui ont beau être sur leur fin de carrière comme Morgan… je crois que ce sont des joueurs qui ont été habitués à un rythme et une rigueur professionnelle tandis que les mêmes joueurs Français à leur âge, c'est à dire les trentenaires, ont connu la partie bringue… C'est vrai qu'on arrive sur une fin de génération au niveau des joueurs Français qui a encore du mal à accepter cette rigueur et ce cadre qu'on peut leur imposer. Même si ces joueurs là ont fait de gros progrès quand même. Cette nouvelle génération qui arrive, ils sont en plein dedans, ils ont compris que leur corps était leur outil de travail, qu'il fallait faire attention à plein de choses, que le rugby pouvait à certains moments leur servir par rapport à leur notoriété, par rapport à leur boulot, un sport qui pouvaient leur permettre de voyager, de rencontrer des gens et puis de prendre du plaisir aussi en s'entraînant. Cette génération qui arrive est beaucoup plus « professionnelle » que l'ancienne qui va finir. Je crois que dans un ou deux ans, on va basculer. Maintenant, sur l'esprit, là aussi je ne sais pas si c'est une

bonne chose… les trentenaires avaient une certaine idée du rugby, une certaine vision du rugby, certaines valeurs qui étaient quand même des choses qui avaient comme socle la solidarité, l'ambiance… ce que la nouvelle génération aura peut-être un peu plus de mal à faire parce qu'elle n'a pas connu ce genre d'époque… Après, ça peut être un motif de conflit mais je ne l'ai pas beaucoup ressenti, je pense qu'il y a un respect de la jeune génération par rapport à l'ancienne, bien sûr des fois, il y a des non-dits ou des choses qu'ils n'osent pas dire mais il y a ce respect du vécu que eux n'ont pas encore, en tout cas au niveau de la Section. Ils regardent plus les anciens en rigolant et en disant : « allez-y les mecs mais demain à l'entraînement, vous allez souffrir ! », je pense que c'est plus ça même si de temps en temps, les jeunes sont attirés et sont aussi aspirés par les anciens. Mais ça aussi, il faut que ça dure un peu, que de temps en temps ça se fasse parce que le rugby a besoin… c'est un sport de combat et on aime bien se retrouver en dehors du match pour raconter des conneries, se raconter le combat de l'après-midi, c'est dans ces moments forts que sont les « troisième mi-temps » entre guillemets, qu'on arrive à cimenter le groupe et les amitiés. On se dit des choses dans ces moments là qu'on ne se dit pas à l'entraînement ou en match où c'est difficile quoi !

Pour en revenir au cas du joueur étranger, comment l'appréhendez-vous ?

Eh bien il se gère de façon particulière parce que ces joueurs là, on a pas grand chose à leur reprocher, que ce soit au niveau préparation des matchs, au niveau mental, au niveau technique, enfin sur les joueurs qu'on a… ce sont des joueurs qui sont prêts quoi ! Moi comme les entraîneurs, on est beaucoup plus attentif à ce qui se passe à côté, sur certains joueurs qui n'ont peut-être pas préparé le match comme on l'aurait voulu ou comme ces joueurs étrangers, et c'est vrai que ces joueurs là sont pratiquement irréprochables.

Ont-ils une influence sur le reste du groupe ?

Totalement, je dirais l'influence de l'exemple qu'ils véhiculent quoi, de l'image qu'ils véhiculent, ça c'est important ! C'est pour cela que le mélange des cultures, moi, j'y crois parce qu'on s'aperçoit que ces joueurs… ils tirent automatiquement le groupe vers le haut, ils finissent les entraînements… étirements, quand c'est « jeu », c'est « jeu » et pas la « déconnante » et les quelques-uns qui sont un petit peu égarés sont obligés de recoller au groupe parce qu'ils se rendent compte qu'à un certain moment, entre eux, ils vont se rejeter avant même que l'entraîneur dise « arrête de faire le con ! ». C'est de l'intérieur que la sanction va arriver et ça c'est le plus important. Après, sur le plan de l'intégration et du terrain, cela dépend des postes. Il est certain que des postes de décideurs comme 9, comme 10 ou arrière… ce sont des postes où moi j'hésite beaucoup à les confier à des joueurs étrangers. Maintenant, seconde ligne, trois quart aile, pilier, c'est un peu moins important même si ça reste difficile parce que c'est dans le détail qu'on fait souvent la différence…. Le soucis que l'on a c'est la communication, le soucis du détail si on l'a en tant qu'entraîneur parce qu'il y en a qui ne l'ont pas…ce détail qui à un moment pourrait handicaper la valeur de l'équipe. Mais c'est sûr que quand l'on possède des joueurs étrangers comme les nôtres qui font de gros efforts à ce niveau là pour maîtriser rapidement la langue, ça devient plus simple.

Cette volonté d'intégration est-elle particulière à ces joueurs ?

Eh bien nous à côté… on est des latins, on n'a peut-être pas les mêmes conceptions…de vouloir très vite se rapprocher d'un pays, de son pays d'accueil mais eux ils l'ont. Je crois qu'ils ont une culture, un soucis de très vite s'intégrer que nous on a peut-être pas encore, une volonté de connaître très vite la région, la ville, les aspects économiques, touristiques, ils sont très curieux de tout. Les Anglo-Saxons, ce sont des voyageurs, on le sait. Ils sont capables de prendre le baluchon et de partir à droite, à gauche, d'aller courir le monde chose que nous on a un peu de mal à faire ! On a notre petit coin…on a un petit peu de mal à quitter le cocon familial, la région qu'on aime, on n'aime pas trop s'aventurer, cette

recherche d'une petite sécurité…mais c'est aussi une qualité ! Eux, c'est pas un soucis, ils ont l'habitude de partir… de toute manière, les Australiens ou les Néo-Zélandais, ce sont des arrières petits fils de… grands voyageurs.

L'arrivée massive de joueurs étrangers est donc une bonne chose, elle tire les équipes vers le haut ?

Il faut voir pourquoi il y a une arrivée massive aussi ! Il y a une raison économique, il ne faut pas se leurrer. Je crois qu'il y a un potentiel de joueurs étrangers de grande qualité et on s'aperçoit, surtout quand on s'occupe du recrutement, que ces joueurs là ne sont pas plus chers sinon moins chers que des joueurs Français donc… on est tombé dans la connerie au niveau du potentiel de joueurs Français où les salaires des joueurs Français sont montés très vite à tous les niveaux, même dans le cas de joueurs très moyens et on s'est aperçu que l'on pouvait s'attacher les services de joueurs étrangers de très bonne qualité, des joueurs qui avaient fait la Coupe du Monde ou jouant dans des clubs Anglais, et qui étaient beaucoup moins chers ou du même niveau que des joueurs Français qui eux n'avaient vraiment pas le niveau ! Alors, ça explique aussi cette arrivée massive.

Vous mettiez en exergue précédemment votre rôle de formateur... (il me coupe)

Attention, là c'est un peu par obligation ! Ces joueurs étrangers, quand ils sont venus à la Section Paloise, c'est un peu par obligation parce que l'on n'arrivait pas à trouver au niveau de l'effectif Français ainsi qu'au niveau de la formation des joueurs équivalents. Donc, on a dû faire des choix…aller chercher des Morgan, des Jolly, des Guatieri, des Tincu qui palliaient les carences au niveau de la formation et les problèmes de budgets qui empêchaient de recruter dans le potentiel du rugby Français parce que les gars étaient trop chers.

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche de celui de rugbyman professionnel, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité et le côté financier ?

Non, je pense qu'à l'heure actuelle ils sont du côté commercial, à mon avis. Bon, quand ils négocient les contrats, ils savent ce qu'ils veulent…même si ils peuvent être créatifs sur un terrain mais… je pense que le rugby est une source de plaisir pour eux, du moins je l'espère, ils jouent parce qu'ils aiment ça mais quand on s'aperçoit des discussions que l'on a en cours de saison ou dans les périodes de recrutement ou de renouvellement de contrat, ils savent exactement ce qu'ils veulent. C'est une source de plaisir mais aussi avant tout une source de revenus…

L'esprit « famille » du rugby existe-t-il encore à l'heure du professionnalisme ? S'est-il modifié ? A t-il disparu ?

Oh, il s'est modifié automatiquement dans la mesure où les effectifs sont quand même renouvelés à l'inter-saison voire en cours de saison. On n'a plus d'équipes de « quartier » où le supporter vient voir jouer le fils du boucher du coin… il est certain que là, on retrouve de plus en plus des équipes qui sont modifiées au tiers pratiquement tous les ans et donc chaque fois un renouvellement des groupes qui modifie les rapports que les joueurs peuvent avoir entre eux. Ce n'est plus tout à fait la même chose…maintenant, ils sont pros, c'est leur métier ! Avant, on allait travailler et en plus on jouait au rugby le week-end parce qu'on aimait ça, qu'on avait plaisir à se retrouver, à faire la fête ensemble, il y avait vraiment des choses fortes qui se passaient. Aujourd'hui, ça s'est modifié de façon importante… « L'amour du maillot » ou « l'amour du clocher » comme on avait pu nous les inculquer, cet aspect a disparu. C'est devenu… les joueurs ont une conscience professionnelle, la grande majorité, ils font leur job, ils te le disent : « j'essaie de faire mon job le mieux possible ! » mais on ne parle plus « d'amour du maillot » ou « d'amour du club ». Je crois qu'ils ne connaissent pas les anciens du club, les anciens internationaux… j'ai eu l'occasion d'avoir des réunions avec des anciens internationaux de la Section, ils ne

savent pas qui c'est ! Nous, à l'époque, on connaissait toute les équipes, on voulait tout savoir, on voulait connaître toutes les équipes de France, qui jouait… moi, j'avais des posters dans ma chambre (pensif). Tout ça, ça disparaît…même les joueurs internationaux qui ont joué il y a quatre ou cinq ans, ils ne les connaissent pas.

Lors du recrutement, existe-t-il un poids de « l'identification », c'est à dire qu'en plus de sa valeur, l'image que peut véhiculer un joueur compte ?

Oui bien sûr…il deux ou trois éléments au niveau du recrutement. Bon, il y a l'aspect financier, c'est sûr, il est important ; il y a la valeur du joueur et puis il y a sa mentalité, l'image qu'il véhicule. Si c'est un mec fort donc qu'il coûte cher mais si c'est un gros « con », ben moi je dis : « on le prend pas ! », c'est ma façon de voir, si c'est pour foutre le bordel dans l'équipe… donc il faut trouver un juste équilibre entre le financier et le fait que le joueur va bien rentrer dans le projet de jeu qu'on pratique, et puis les qualités morales du joueur… quand on peut le faire et que l'on n'est pas coincé par des exigences autres!

Longtemps, les équipes étaient caractérisées par leur « styles de jeu », la mêlée de la Section, le jeu de trois quart de Toulouse... cela est-il le cas encore aujourd'hui ?

Non, c'est plus uniforme, je crois que le jeu s'est « lissé »… les trois quarts de Lourdes, les avants de l'Aviron Bayonnais, le jeu s'est uniformisé dans les différents clubs, on peut le regretter mais c'est aussi le fait qu'à un certain moment un échange de joueurs se fait d'un club à l'autre par le biais du recrutement, sur 10 ou 12 ans, le joueur peut avoir participé ou jouer dans 5 clubs différents donc… à chaque fois on retrouve un jeu assez semblable. Après, il se trouve que cette année on a un pack performant mais ma volonté est plutôt d'avoir un jeu complet qui permet de jouer les différentes formes de jeu, au pied, pénétrant, en contournement… d'avoir une palette de solutions au niveau des lancements de jeu et les adapter en fonction de l'adversaire, mettre une stratégie en place. Maintenant l'idéal ce serait quoi ? Mettre une stratégie en place et ne pas s'occuper de l'adversaire ? Non, c'est sûr qu'au fur et à mesure de la saison on s'aperçoit que certains secteurs de jeu sont plus dominants que d'autres avec par exemple la mêlée qui contre Narbonne a été très forte, pas technique mais très forte en terme de masse, de puissance…mais mon souhait ce soit que l'on soit performant partout : derrière, devant, jeu au pied car un seul secteur ne suffit plus comme avant !

On a souvent parlé, notamment dans la presse, de l'influence du Super 12 sur les formes de jeu, qu'en pensez-vous ?

Moi je ne m'en suis pas du tout servi… honnêtement. Attends, nous aussi on a notre façon de faire, de fonctionner, je pense qu'au niveau des entraîneurs Français, on est reconnu, on a des années et des années d'entraînement derrière nous… c'est vrai que de temps en temps il faut regarder ce qui se passe ailleurs mais nous aussi il faut qu'on garde notre identité au niveau du jeu et que l'on n'a pas à rougir de ce que l'on fait à l'entraînement. En plus quand des joueurs comme Morgan (ancien international Australien) ou d'autres que j'ai connu à l'Aviron Bayonnais ou à Dax, apprécient beaucoup nos entraînements, sur la qualité, la recherche qu'on peut y mettre…parce que eux ont des entraînements et ils te le disent qui sont… « cul-cul la praline » quoi ! (sic) Des entraînements très directifs, toujours les mêmes, répétitifs… mais eux ont certainement cette culture de rien dire et de respect du coach où même si c'est nul, on ne dit rien et on reste vraiment dans la ligne du coach…en France, on ne pourrait pas le faire, ça explose au bout de 2 mois ! Je pense qu'au niveau de l'encadrement Français, sans nous jeter des lauriers, on est pas mal. Après, j'ai quelques références comme les Blacks qui est l'équipe que je préfère mais plus pour la qualité de leurs joueurs que sur le plan de la recherche… les Australiens m'ont un petit peu interpellé à un certain moment sur des choses très intéressantes mais bon, il faut que nous aussi on amène notre façon de faire.

Le sentiment du public importe-t-il aux joueurs professionnels dans le rugby actuel ?
Je pense qu'ils sont touchés quelque part quand ils ont fait un mauvais match, qu'il y a eu des sifflets, que le public a été très mécontent de leur prestation… je pense qu'ils sont touchés amis cela marche aussi à l'inverse quand ils sont applaudis, qu'ils reçoivent les félicitations des supporters mais après, le rapport joueurs/supporters, je crois qu'ils s'en détachent un peu, ce n'est pas leur grosse préoccupation.
Cela, vous l'attribuez au professionnalisme ?
Oui, oui je crois… peut-être un certain manque d'attache, le joueur est là pour un an, deux ans, bon… pourquoi créer des liens avec des gens que je ne vais plus revoir ? C'est sûr qu'après, quand le joueur est de Pau, qu'il travaille à Pau, qu'il rencontre les supporters après les matchs, c'est sûr que le comportement est différent…mais là en l'occurrence, avec des joueurs d'horizons divers…
Vous arrive-t-il d'être déçu de l'attitude du public au Hameau ?
Bon, on peut se dire que les gens sont venus au match, ils ont payé leur place. C'est vrai que ça ne fait jamais plaisir d'entendre siffler des supporters mais c'est leur droit, ils ont payé leur places, ils sont venus, à un certain moment…il faut que ça reste dans une certaine correction mais les gens ont le droit de s'exprimer, de dire leur mécontentement ou leur enchantement sur la partie de rugby.
Donc le spectateur plus « consommateur » que « supporter », vous le comprenez ?
Ouais, je peux le comprendre… on ne peut pas avoir 10 000 supporters comme ceux qui viennent nous voir à tous les entraînements, il est sûr que celui-là… cette poignée de supporters, cela m'étonnerait qu'ils sifflent pendant ou après les matchs.
Le fait que l'on soit au courant des montants des salaires des joueurs...
Oui, ça joue beaucoup…il est certain que les gens qui viennent au match veulent voir des joueur qui se battent jusqu'ai bout pour gagner la partie. Ils vont accepter une défaite avec des joueurs qui vont se défoncer et par contre ne pas accepter une défaite au cours de laquelle les joueurs auront lâché le morceau… mais c'est normal, moi je suis comme eux !
Qu'en est-il aujourd'hui de l'importance du match « à domicile » autrefois sacré ?
Non, je crois que cette notion disparaît. On s'aperçoit de plus en plus qu'il y a des résultats à l'extérieur, que les joueurs apprennent à gagner à l'extérieur… maintenant il faut savoir pourquoi, il y a une cause à tout ça : le rugby est beaucoup moins dangereux au niveau du jeu « dur » qu'il ne l'était avant, quand moi je jouais il y a 20 ans, il fallait mettre les « rétroviseurs », il n'y avait qu'un arbitre central, pas de télévision… les matchs à l'extérieur étaient beaucoup plus durs et difficiles car il fallait avoir du cran pour gagner à l'extérieur à cause du jeu déloyal maintenant je crois qu'on ne risque plus rien. C'est un rugby d'engagement, de contact mais au niveau du jeu « dur », il n'y a plus aucun soucis et donc les mentalités ont évolué…ça va être dur, engagé mais on est protégé par l'arbitre, les arbitres de touche, les cartons jaunes et rouges et quand il y a la télé n'en parlons pas ! On peut s'engager dés lors sans retenue.
Par rapport à « l'identité Béarnaise », est-ce que dans le club certaines particularités vous la rappellent ?
Je sais pas…non, je pense que le club s'identifie bien à sa ville, à sa région, à son comité, à sa culture. Là aussi, avec l'afflux de nouveaux joueurs, de joueurs étrangers etc … cette notion de « clocher » disparaît, la culture « club »… elle a pris un petit coup quand même ! C'est plus compliqué aujourd'hui.
Pau est une ville « multisports », vous même et les joueurs ressentent-ils une certaine concurrence à ce niveau là ?
Je ne pense pas… au niveau des joueurs, je pense que les joueurs quelque part sont contents du succès de l'Elan ou du FC Pau. Maintenant, la concurrence, elle est beaucoup plus féroce je pense au niveau de dirigeants… on est sur le plan d'une concurrence

économique, il est certain que si il n'y avait qu'un club, la Section Paloise pourrait bénéficier de tous les sponsors du Béarn. Avec 3 clubs importants, le partage… même si l'Elan est plus autonome, il y a une concurrence en terme d'échafaudage d'un budget.
Après sur un plan médiatique, je ne pense pas que les joueurs réfléchissent en terme de concurrence, bien au contraire… Mais Pau est une ville de rugby bien avant d'être une ville de basket ou de foot, le basket c'est quand même Orthez, la culture rugby est quand même bien ancrée au niveau de la Section Paloise, ça c'est sûr… la Section, c'est quand même une institution au niveau de la ville, de la région… c'est comme l'Aviron Bayonnais ou le Stade Toulousain, ce sont quand même des places fortes au niveau du rugby. Automatiquement ça se ressent…

En matière de spectacularisation, l'arrivée des mascottes, des « chauffeurs de tribunes », de la musique etc... comment les percevez-vous ?

On est rentré dans un monde professionnel donc il est certain que le club est devenu une entreprise, ce n'est pas que 32 contrats, le club c'est des joueurs, le club c'est un encadrement, le club c'est 10 personnes qui sont permanents au niveau de la Section en tant que sponsoring ou organisation des matchs, c'est devenu une entreprise et une affaire commerciale… il est certain que derrière il y a toute une forme d'animation qui se crée à l'occasion des matchs soit par des repas, des réceptions, des loges et des animations au niveau des supporters. On l'a vraiment intégré et puis ce n'est pas fini…ce n'est pas vraiment une rupture mais plutôt une évolution d'abord au niveau du jour du match, avant c'était la grande messe, le dimanche à 3 heures, les gens partaient à la messe le matin, allaient boire l'apéro après la messe, mangeaient et l'après-midi… c'était le match de rugby. Maintenant, c'est totalement différent, les matchs ont lieu le samedi, c'est en nocturne… c'est devenu un spectacle, c'est l'évolution et c'est sûr que quand on l'a suivie comme moi, de l'intérieur, ça reste une évolution. Pour celui qui a coupé 10 ans avec le rugby et qui revient, il est totalement déphasé… mais le monde change et le rugby aussi : la règle, les joueurs, les mentalités et donc…les animations pendant les matchs. On est devenu une entreprise avec 40 ou 45 salariés et puis on est tous dans le même bateau, il faut que ça marche, qu'il y ai des résultats, des gens se battent pour construire des budgets, pour faire venir des sponsors et puis…et je le dis aux joueurs, on est créateurs d'emplois, quand vous avez 1000 repas avant ou après Agen… et bien ça fait travailler des gens qui peut-être n'ont pas de travail, les serveurs, les cuistos, les fournisseurs…il y a des échanges, des affaires qui se font, automatiquement derrière il y a des créations d'emplois…ça je le dis aux joueurs. Avant, on avait deux entraîneurs et maintenant je suis directeur sportif, il y a 2 entraîneurs, 1 responsable musculation, 1 kiné à plein temps, 1 préparateur physique à plein temps…ça on l'a crée en 4 ou 5 ans et c'est un peu le bon côté de cette évolution.

Les différences culturelles se ressentent-elles dans un stade de rugby à l'heure actuelle ?

Bon, Perpignan c'est particulier parce que c'est le pays Catalan et ils ont gardé cette culture avec leur musique, leurs couleurs, c'est sûr que c'est beaucoup plus fort que Bourgoin…là la culture, elle est totalement aplatie même si il y a 100 ans il y en avait… je crois que si l'Aviron Bayonnais remonte en élite 1, on retrouvera ce genre de revendication, un petit peu moins avec le Biarritz Olympique parce que c'est une équipe plus montée, le club du Pays Basque… c'est pas le BO, c'est l'Aviron Bayonnais ! Oui, certains clubs ont encore gardé cet engouement au niveau de cette culture : Perpignan, Bayonne après… c'est difficile !

Le Stade Français...

Oui, là c'est les paillettes quoi ! C'est pas de la vraie culture telle que moi je l'entends, la culture du terroir, du pays, avec une langue…Mais ce n'est pas dû à la professionnalisation, je pense que c'est la vie qui l'a fait, c'est pas le rugby ! Il y a encore

les Bretons qui ont cette culture malheureusement c'est une terre de foot ! Sinon beaucoup se sont « couchées » et ont totalement laissé leur identité, leur culture et leurs traditions. Ici comme au Pays Basque petit à petit, ça devient dur… on est dans un monde où il faut tous se ressembler, penser la même chose, vivre pareil et ça ressent à tous les niveaux y compris dans les stades.
Mr Luneau, je vous remercie vivement de m'avoir accordé cet entretien.
Avec grand plaisir !

Fin de l'entretien

Entretien avec Imanol Harinordoquy

Fonction : joueur professionnel
Né le : 20 / 02 / 80 à Bayonne (64)
Nationalité : Française
Poste : 3 ème ligne aile
Nombre de saisons au club : 5 / International A
Clubs précédents : Garazi (St Jean Pied de Port Juniors)
Statut : jeune joueur international devenu une des pièces maîtresses à la fois du club paloise amis également de l'équipe nationale.
Date de l'entretien : le 06 Mai 2003
Lieu de l'entretien : dans un bureau du Stade du Hameau
Durée de l'entretien : 50 minutes.

Comment qualifierez-vous votre relation avec le club ? Est-elle du type employeur/employé ou dépasse-t-elle ce cadre là ?
Ouais… bien sûr étant donné qu'aujourd'hui c'est professionnel, c'est sûr qu'il y a cette relation employeur/employé mais je pense qu'ici, ça va au-delà. Dans le rugby, il y a quand même un esprit de famille, de groupe donc au-delà de cette aspect employeur/employé, il y a de la communication, la preuve en est… on fait des réunions entre tous les joueurs dont les conclusions sont transmises aux entraîneurs et au-dessus. On ne ressent pas cette relation employeur/employé même si elle existe.
Croyez-vous encore au contrat « longue durée » dans le rugby actuel ?
Bon c'est sûr que maintenant, certains joueurs changent chaque année de club… certains même changent au bout de 6 mois, enfin à Noël, donc je dirais que cela dépend des joueurs, des mentalités mais c'est vrai qu'aujourd'hui, des contrats « longue durée »… je pense que c'est un peu difficile sauf pour un jeune qui vient d'un autre club et qui réussit à se faire sa place. Mais à partir du moment où tu ne réussis pas, où tu n'as pas le niveau… c'est professionnel donc il faut s'adapter, être prêt à chercher un autre club dans le cas où ici on ne veuille plus de toi. Aujourd'hui, sur le marché du rugby, c'est la loi de l'offre et de la demande, pour preuve le nombre de joueurs sur le marché aujourd'hui à chaque fin de saison, donc des contrats « longue durée », oui, mais pour vraiment une minorité. Et puis de toute façon, il y a ces fameuses clauses libératoires… dans le rugby aujourd'hui, en moyenne, les contrats sont de 3 ans mais au-delà de 5 ans, je crois que ça n'existe pas et comme dans le foot, il y a des clauses libératoires pour des non résultats ou autre, c'est une entente entre les deux partis, le joueur a pas mal de liberté.
Avez-vous une certaine crainte au regard de ces mouvements de joueurs qui s'intensifient à l'image de ce que l'on observe dans d'autres sports?
Bon, c'est pas encore comme le foot encore que cette année, il y a beaucoup d'étrangers qui arrivent en France, beaucoup d'Australiens ou de joueurs de l'hémisphère Sud qui sont attiraient par l'hémisphère Nord, et c'est vrai qu'à ce niveau là, ça commence à ressembler au foot même si au foot, ce sont les Français qui partent à l'étranger alors qu'en rugby, les Français aujourd'hui restent en France, il n'y en a pas beaucoup qui partent dans l'hémisphère Sud ou en Angleterre, 4 ou 5 joueurs au plus, je pense que c'est un petit peu dommage que l'on ne puisse pas garder les joueurs Français en France mais ces nouveaux joueurs qui arrivent… c'est intéressant aussi. Cela permet aux clubs de se renforcer, et par rapport à cette loi du marché dont je te parlais tout à l'heure, il faut savoir que la plupart du temps, un joueur étranger coûte moins cher qu'un joueur Français et ça pose problème aujourd'hui. On en revient au problème de l'argent comme dans le foot, même si il n'y

aura jamais d'inflation des salaires comme on le voit actuellement dans le foot, je pense que tant que l'on en restera à ce niveau dans le rugby, il n'y aura pas trop de problèmes car les contrats restent raisonnables et justement ils essayent de réguler tout cela… les clubs ne font pas « monter la sauce », les enchères, comme cela avait été le cas il y a 4, 5 ans au début du professionnalisme.

Dans ce cadre là, croyez-vous encore au fameux « amour du maillot »?

Ouais… « l'amour du maillot », même je vois dans les petits clubs, les joueurs commencent à toucher de l'argent donc… l'argent est partout aujourd'hui ! Après, je ne sais pas comment on peut demander à un joueur qui arrive de l'étranger d'avoir « l'amour du maillot », c'est plus un esprit d'équipe, le fait qu'il se sente bien dans une équipe et qu'il donne tout sur le terrain, mais qu'il joue pour le maillot ou pour une région dont il ne connaît pas grand chose, je n'y crois pas trop. Il faut déjà qu'il y ai une identité pour avoir cet « amour du maillot », avoir grandi ici ou avoir un parcours rugbystique fortement lié au club, « l'amour du maillot » ça ne vient pas en 3 mois, 6 mois ou 1 an donc… à ce niveau de pratique, cela se retrouve un peu moins.

Pour en revenir au professionnalisme, celui-ci vous a-t-il contraint à certains sacrifices ou votre adaptation s'est elle faite « naturellement » ?

Bien, disons que dans ma situation ce fut un peu particulier car j'arrivais de Garazi, mon club de toujours auquel je suis vraiment attaché et je signais en juniors à la Section. L'année suivante, ils me demandaient de signer un contrat pro… c'est à dire pour moi passer de 3 entraînements/semaine à 2 entraînements quotidien plus la musculation et tout ça donc au départ, je me suis posé pas mal de question car auparavant je n'avais pas du tout envisagé de devenir pro. Dans ma tête, c'était plutôt : « j'essaye 2 mois et si ça ne me convient pas, j'arrête tout ! » mais les performances aidant, on va dire que je me suis vite pris au jeu et c'est vrai que j'ai fais quelques sacrifices pour avoir une hygiène de vie en accord avec les exigences du métier même si au début, ça n'a pas été facile ! (rires)

Natif du Pays Basque, vous considérez-vous comme un joueur « local » ?

Oui et non… je suis né au Pays Basque, j'y ai grandi, joué au rugby dans un club pour lequel j'ai ce fameux « amour du maillot »… Garazi reste le club de mon cœur donc dire que je suis un « local », même si je ne viens pas de très loin, je suis quand même Basque ! Après, c'est vrai que le fait d'avoir débuté jeune ici, de m'y être imposé, d'avoir connu l'équipe de France grâce à Pau et surtout d'adhérer à l'identité du coin… tout cela fait que les gens certainement me considèrent comme un gars du cru.

Ce double statut « international-local » vous impose-t-il une pression supplémentaire ?

C'est sûr que forcément, les gens attendent beaucoup de toi et que parfois ils sont déçus… mais c'est vrai que je suis plus exposé que d'autres, je suis devenu international après mon arrivée à Pau et rien qu'au sein du club, le fait d'être international t'amène un autre statut, tu dois montrer l'exemple, faire avancer les choses que ce soit sur le terrain ou en dehors donc aujourd'hui, oui, on a cette pression supplémentaire que ce soit au travers des médias, du public, de l'encadrement technique, on doit donner plus ouais…

Le statut de « joueur étranger », comment l'appréhendez-vous ? Est-ce un joueur à part dans un collectif comme cela peut-être le cas dans d'autres sports ?

Oui, bien sûr que c'est un joueur particulier parce que déjà, il a une culture différente, il ne parle pas forcément la langue au début, je pense que ce sont les deux gros points… mais nous, on en a deux qui sont arrivés cette année. Bon il y a en a d'autres, un Roumain (Marius Tincu), mais ça fait longtemps qu'il est en France donc il n'y a pas de problème, il parle très bien Français, il s'est très bien adapté, après on a deux Australiens qui sont là, eux venaient directement d'Australie et ma foi, ça s'est quand même très bien passé, ils ont rapidement appris le Français et se sont assez vite adaptés à l'équipe, à son état d'esprit, ça se passe très bien à ce niveau là ! Parfois, c'est vrai que dans ces cas, on peut rencontrer

des problèmes mais c'est plus dû à la barrière de la langue…si un étranger vient et qu'il met 6 mois à apprendre la langue, c'est forcément handicapant pour l'équipe mais ce n'est pas leur cas. Ils sont « du rugby », peut-être que dans leur pays ils n'ont pas toute à fait la même « mentalité club » que l'on trouve ici, avec beaucoup de monde derrière le club mais je sais que ça leur plaît de voir cet engouement autour de nous !

Justement, par rapport à cette arrivée massive de joueurs étrangers dans notre championnat, comment la ressentez-vous ?

Bon, c'est sûr que ce serait préférable de rester avec des équipes à majorité « franco-françaises » et pas l'inverse parce qu'on a l'impression aujourd'hui que dans certains clubs comme Grenoble par exemple, il y a un grand nombre d'étrangers sur le terrain et ce serait triste que la moitié de l'effectif d'une équipe pro Française soit étrangère, on y perd un peu de notre identité mais bon… c'est toujours cette histoire d'offre et de demande, et quand tu as un joueur étranger aussi bon qu'un Français mais dont le salaire est deux fois moins important, c'est professionnel, c'est aussi une entreprise donc… on cherche le meilleur rapport qualité/prix.

Et sur un plan plus « humain » et culturel, cela est-il enrichissant ?

Ah oui, non, après c'est sûr que quand tu côtoies des cultures différentes, des gens différents, ça te permet d'apprendre sans arrêt des choses, de leur culture, de leur façon de vivre le professionnalisme car ils ont une autre approche du rugby, ils amènent du positif par rapport à ça, nous on a des joueurs Australiens qui arrivent de clubs Anglais et c'est vrai que ce n'est pas le même professionnalisme qu'en France, là-dessus, ils nous amènent beaucoup… et puis par rapport à leur culture, par rapport à la langue, aux échanges, sur le plan humain ça apporte beaucoup, c'est indéniable !

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche de celui de rugbyman pro, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité et son exigence de rendement ?

Je ne sais pas si aujourd'hui, beaucoup de joueurs se considèrent comme des artistes parce que… c'est sûr que quand on se voit à la télé ou sur des photos, il y a un côté artistique dans ce sport mais quand on le pratique, un peu moins !(rires) Mais à côté, tous les jours, on est confronté à la réalité, au fin de saison où tu ne sais pas si on te garde ou pas, c'est vrai que l'on a aussi l'impression d'être des « pièces marchandes » donc aujourd'hui, étant donné que ça devient de plus en plus professionnel, je pense que l'on se rapproche de l'aspect commercial. Il faut savoir se vendre ! (rires)

Le fait d'être « pro » implique une obligation de résultats mais aussi de spectacle ? Comment la ressentez vous ?

Bon, ça c'est chaque joueur qui joue à sa façon, chacun à son style de jeu, pour ma part, ce n'est pas parce que tu es international que tu dois changer ton style de jeu, tu dois juste faire aussi bien que ce que tu as fais pour atteindre ce niveau et pas au contraire te laisser aller parce que les gens… quand tu es exposé, ils voient forcément les petits détails et en général la critique est plus dure ! Parfois ce sont des critiques constructives mais d'autre fois c'est un peu limite… (rires)

Longtemps le rugby a cultivé un esprit « famille », existe-il encore aujourd'hui avec le professionnalisme ? Le rugby reste-t-il à part selon vous à ce niveau là ?

Non, c'est sûr que cet esprit a été profondément modifié… moi, quand j'écoute les « anciens »… bon maintenant il n'y en a plus beaucoup. Les années précédentes quand il y avait Triep, Rey etc, qu'ils me racontaient leurs déplacements il y a 4, 5 ans, avant le professionnalisme, c'est vrai que ça n'avait rien à voir avec maintenant ! (rires) Forcément ça a changé, il faut faire attention à ce qu'on mange, il ne faut pas sortir, il faut se reposer, ça devient vraiment très pro, et réussissent uniquement ceux qui s'en donnent les moyens, qui font des efforts. Donc aujourd'hui, c'est moins « famille » mais dans certains clubs

comme ici, ou ailleurs aussi je pense, où il y a quand même un esprit, on sent qu'il y a un public qui vibre pour son équipe et cet esprit de famille existe toujours dans le rugby car on s'aide les uns les autres, c'est une équipe… je pense qu'à ce niveau là, même si il a évolué, le rugby cultive encore cette ambiance particulière et unique car je pense que dans les autres sports collectifs, cela n'est pas aussi fort ! Le fait que cela devienne professionnel n'a pas fondamentalement bouleversé les valeurs qui font le rugby et je suis persuadé que malgré les exigences du milieu à l'heure actuelle et dans le futur, les dirigeants font tout pour conserver cela car c'est ce qui fait le charme du rugby ! Quand quelqu'un qui ne connaît pas le rugby vient au stade le samedi, que ça lui plaît alors qu'il ne connaît rien aux règles, c'est qu'il en ressort quelque chose de particulier, il adhère à l'esprit, à l'ambiance… la « famille du rugby », ce n'est pas que les joueurs ou les entraîneurs, je crois qu'il y a aussi le public qui se fond dans ce moule et qui se plaît dans cette ambiance. Si cela n'est pas préservé dans le rugby, il court à sa perte ! Donc je ne pense pas qu'il le perdra, cela restera à tous les niveaux de la pratique.

Le lien qui unit le rugby au terroir est toujours aussi fort selon vous ou est-il plutôt l'apanage des petits clubs ?

Oui, pour moi il est toujours évident. Après, c'est sûr qu'il y a des clubs où cela se ressent plus que dans d'autres, je ne connaît pas tous les clubs malheureusement ou plutôt heureusement (rires), mais je pense qu'il est toujours présent et chaque club essaie d'avoir une identité « locale », ça c'est sûr et certain, regardes Bègles qui fait la promotion du vin… bon, ça se rapproche du côté commercial, Biarritz a aussi une image qui veut rappeler la côte, la plage, alors est-ce que c'est pour attirer des joueurs ou est-ce que c'est vraiment l'esprit du club ? C'est vrai qu'ici il y a cet « esprit montagne » et tout ça… moi, cette année quand j'entends Marius Tincu, qui n'est pourtant pas d'ici, et qui dit : « il faut faire comprendre aux équipes que cette année personne ne viendra gagner à Pau !», c'est quand même que cette idée de terroir, de famille existe encore comme j'ai pu la connaître à Garazi, quand ils jouent, c'est pour le maillot et pas grand monde ne vient gagner à Garazi ! Bon ce sont des exemples mais le cas de Marius m'avait marqué car d'entendre un étranger dire ça…

Pour revenir à ces questions d'identité, qu'est-ce qui selon vous rappelle une « identité locale » à la Section Paloise ?

Bon, c'est sûr ce n'est pas le Stade Toulousain mais c'est vrai qu'on y est bien aussi, le club est train de se structurer, on voit que toute la région est derrière nous et quand à la sortie des vestiaires on voit du monde qui nous attend, qui nous encourage et nous félicite… Je crois tout simplement qu'avant de parler d'identité locale, il faut tout simplement parler d'identité rugbystique sans parler des montagnes etc… il y a ici une identité rugbystique forte, ce doit être le sport n°1 à Pau, avec le basket donc rien que par rapport à l'engouement qu'il y a derrière le rugby, on sent que c'est un « coin de rugby » et que dire de plus… C'est vrai que l'on a perdu les anciens joueurs qui jouaient aussi pour ces valeurs là et obligatoirement, le discours dans les vestiaires change un peu mais bon, ça on ne peut pas y faire grand chose !

Et ce vécu, ce passé du club, jouent-ils encore un rôle au moment d'une signature de contrat ?

Bon, ça dépend des joueurs, je sais que certains joueurs vont à Toulouse pour autre chose qu'un salaire peu différent de celui proposé ailleurs, c'est un super club qui a été champion de France à multiples reprises, tout dépend de ce que l'on recherche dans le rugby. Un joueur qui veut à tout prix être champion de France aura plus de chance en restant longtemps à Toulouse plutôt que de signer pour un autre club. Donc je pense qu'à ce niveau là, le passé y fait beaucoup… il faut ajouter à cela le projet sportif actuel du club, les ambitions à venir, les joueurs sont aussi attirer par l'aspect sportif et pas uniquement

par le côté financier. Moi, je sais que je ne serais pas rester à Pau si ça n'avait pas bougé, si il n'y avait pas eu une restructuration du club parce qu'au quotidien, il est plus facile d'évoluer lorsque l'on a une objectif sportif ambitieux… jouer les play-downs chaque année, même si tu gagnes 2 fois plus que le mec en face qui lui joue les play-offs, c'est pas très marrant !

Les équipes ont longtemps étaient caractérisées par des « styles de jeu » (avants à la Section), cela a-t-il encore cours aujourd'hui ou va-t-on vers une certaine uniformisation des « styles de jeu » ?

Non, je pense que cette notion de « style de jeu » existe toujours, cette année on a eu une dominante devant et un peu moins performant derrière… on a joué face à des équipes très complètes que ce soit devant ou derrière comme par exemple Biarritz, certaines équipes sont très fortes derrière comme Toulouse donc je ne dirais pas qu'il y a une uniformisation totale, tous les week-end, on joue des équipes aux styles de jeu différents. Cependant, il faut reconnaître qu'aujourd'hui la défense prend une part prédominante dans le jeu.

Avez-vous ressenti une évolution de l'attitude du public depuis vos débuts à Pau ?

Moi je suis arrivé… lors de mes deux premières saisons, je n'ai connu que les play-downs donc ce n'était pas très facile ! Quand je vois que cette saison, on joue les play-offs et qu'il y a 15 000 personnes dans le stade, c'est sûr que je vois une évolution. Les gens sont ravis même si on a perdu 2 matchs à la maison, que ce soit contre Toulouse ou contre Biarritz, il y a vraiment eu de beaux matchs et c'est la première fois que je voyais les spectateurs contents quand on avait perdu ! (rires) C'est un peu paradoxal comme phrase mais c'est quand même un peu ça ! Ils ont vu une équipe qui s'accrochait, qui a tout donné, qui a perdu mais qui a montré du beau jeu, je crois qu'ici, ils aiment qu'on leur montre que l'on s'accroche… ils en sont reconnaissants ce qui prouve que c'est un public averti. Après, ils sont aussi chauvins, et quand on perd à la maison sans montrer trop d'envie, ils nous le font sentir, parfois même durement mais bon… c'est la loi du sport !

Le spectateur plus « consommateur » que « supporter », vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?

Non, non, je le comprends tout à fait ! Je connais des gens qui viennent voir le rugby parce que l'esprit leur plaît mais qui ne connaissent pas la moitié des règles, je trouve que c'est très bien et c'est là-dessus qu'il faut insister pour attirer les gens vers le rugby… parce que les règles sont très compliquées, c'est pas les règles du foot, donc un néophyte, il lui assez difficile de s'y intéresser tout seul, tant mieux que cet esprit plaise, que le jeu plaise même si on n'y connaît pas grand chose. Non, cet aspect ne me dérange vraiment pas !

Avez-vous déjà été déçu de l'attitude du public ici à Pau ?

Ouais, c'est sûr que ça arrive mais bon je les comprends aussi parfois… après, c'est vrai que certains sont plus démonstratifs que d'autres ! Je trouve ces débordements un peu dommage, du moins garder un tout petit peu plus de réserve mais je comprends aussi que quand on vient voir un match, chacun à sa mentalité, on a le droit de râler… C'est vrai qu'il arrive parfois, si on se fait huer, de ne pas trop comprendre cette réaction. Je leur dis souvent qu'ils nous aident beaucoup dans un match, quand on les sent derrière, ça nous aide, ça nous transcende et que quand ils vous huent alors que vous venez de prendre un essai… je pense que des encouragements aident plus facilement à repartir. Mais je ne suis pas là depuis très longtemps… quand je jouais avec Garazi, c'est sûr que l'on ne se faisait pas siffler mais les gens entraient gratuitement dans le stade alors qu'ici certains paient 250 francs leur place. Ici, certains viennent uniquement pour voir un match, ils ne connaissent pas le passé du club, parfois même pas les joueurs, c'est sûr que si tu vois des gamins évoluer de 12 à 25 ans dans un même club, tu ne vas pas les encourager de la même façon mais ce n'est pas le même esprit, et puis c'est à un niveau moins élevé, le public est aussi moins nombreux. Tous les sports qui attirent du monde sont maintenant soumis à ce type

de réaction, c'est comme ça, regardes le foot, ils se sont fait huer quand ils sont rentrés de la Coupe du Monde… il y a une attente de résultat !

La spectacularisation de votre sport avec ces musiques enregistrées, ces mascottes ... qu'en pensez-vous ?

Oui c'est vrai que pour les musiques… c'est le côté spectacle qui plaît à tout le monde, il y a besoin aussi de ça dans le rugby, le rugby ça a toujours été le spectacle après on trouve diverses animations plus ou moins réussies pour faire plaisir au public. Mais à côté, on entend souvent avant les matchs des supporters chanter des chants d'ici pendant qu'on se prépare dans les vestiaires, et même les joueurs qui ne connaissent pas, ça leur met des frissons… les chansons enregistrées pour signaler nos essais, ils ne nous ont pas demandé notre avis, si c'est bon pour le spectacle, tant mieux !

Dans cette ville « multisports », ressentez-vous la concurrence des autres disciplines et vous intéressez-vous à leurs expositions médiatiques ?

Non, ça se passe très bien à ce niveau là, pour parler du basket, puisque je crois que c'est l'autre sport qui prédomine, il y a une très bonne ambiance entre nous et je crois que ça a toujours été le cas. Il n'y a pas de concurrence, au contraire, quand je vois le basket qui retarde son match d'une heure parce qu'il y a le match de rugby à 17 h, je trouve que c'est bien, cela permet d'attirer un maximum de public sans pour autant obliger les gens à choisir. Nous sommes souvent invités au basket, on connaît pas mal de joueurs, on a souvent l'occasion de les croiser et je crois qu'il y a vraiment une entente parfaite. Sur le plan médiatique je n'ai pas l'impression que l'un soit favorisé par rapport à l'autre, ils parlent autant du rugby que du basket, ça dépend aussi des échéances à venir mais là aussi il n'y a à mon sens aucun problème. Nous marchons dans le même sens.

Imanol, je vous remercie beaucoup de m'avoir accordé cet entretien !

Pas e problème, re-contactes moi si tu veux d'autres information.

Fin de l'entretien

Entretien avec Damien Traille

Fonction : joueur professionnel
Né le : 12 / 06 / 1979 à Pau (64)
Nationalité : française
Poste : trois-quart centre
Nombre de saisons au club : 8 / International A
Clubs précédents : Nay (64 – équipes de jeunes)
Statut : pièce maîtresse des lignes arrières du club depuis plusieurs saisons, ce jeune joueur palois d'origine est également devenu incontournable au sein de l'équipe nationale.
Date de l'entretien : le 13 Mai 2003
Lieu de l'entretien : dans un bureau du Stade du Hameau
Durée de l'entretien : 50 minutes.

Comment qualifierez-vous votre relation avec le club ? Est-elle du type employeur/employé ou dépasse-t-elle ce cadre là ?
Je pense que c'est un peu les deux parce que maintenant les clubs se professionnalisent et on arrive à ce rapport employeur/employé. On est employé par le club mais je crois que l'on doit plus que ça… on fait avant tout un sport, on se doit de donner plus que cette relation employeur/employé. Je crois qu'au fur et à mesure des années, on développe plus de relations, plus d'amitié avec l'encadrement et je crois que ça passe au-delà de la relation employeur/employé.
Croyez-vous encore au contrat « longue durée » dans le rugby actuel ?
Cela dépend, actuellement ça va vite, je crois que les contrats…c'est 2 ans, 2ou 3 ans, après plus, c'est délicat pour un club d'engager un joueur sur 5 ans bien qu'il y ai des clauses qui permettent de se libérer. Mais c'est vrai qu'il vaut mieux à l'heure actuelle opter pour 2 ou 3 ans pour après, en cas d'échec, pouvoir rebondir dans un autre club.
Avez-vous une certaine crainte au regard de ces mouvements de joueurs qui s'intensifient à l'image de ce que l'on observe dans d'autres sports?
Non, je ne suis pas inquiet…je pense même que c'est une bonne chose pour des joueurs qui justement ne jouent pas dans leur club pendant la première période du championnat de pouvoir aller dans un autre club et de gagner un temps de jeu plus conséquent. De la même manière, c'est bénéfique pour certains joueurs qui désirent quitter un club dans lequel ils ne se sentent plus bien, maintenant, ils sont libres de le faire. Ce n'est jamais facile de quitter un club, il y a un changement d'environnement auquel il faut s'adapter… mais une carrière de sportif ne dure pas très longtemps et c'est bien d'avoir l'opportunité d'aller voir ailleurs pour se donner de nouveaux challenges.
Dans ce cadre là, croyez-vous encore au fameux « amour du maillot »?
Non, en tout cas, je crois qu'il a diminué parce que…c'est vrai qu'avant on jouait surtout pour ces valeurs là, le maillot et tout ça mais maintenant que ça se professionnalise, les joueurs qui ont la chance de bénéficier de meilleures offres autre part ou qui veulent s'essayer autre part, bien qu'ils aient « l'amour du maillot », ils ont quand même envie d'aller tenter ce nouveau challenge. L'amour du club existe toujours mais il est moins fort qu'auparavant, c'est sûr, et cela date du passage au professionnalisme. Maintenant, un club peut nous dire : « on te garde plus… » ou un autre club te veut et… Tous ces facteurs rentrent maintenant en ligne de compte.

Pour en revenir au professionnalisme, celui-ci vous a-t-il contraint à certains sacrifices ou votre adaptation s'est elle faite « naturellement » ?

Bien moi… le truc c'est que je n'ai pas connu le rugby de haut niveau à la période amateur. J'ai commencé quand le professionnalisme arrivait donc je n'ai pas connu la transition entre les deux. Mais c'est vrai que le professionnalisme a engendré une obligation de passer beaucoup de temps dans le club et justement pour ceux qui travaillaient…il a fallut faire un choix, diminuer leur temps de travail pour pouvoir s'investir à fond dans le sport, mais moi, je suis passé des juniors à la première, je n'ai pas connu l'avant professionnalisme. C'est évident que pour les joueurs encore en activité qui ont connu cette période, ce fut plus délicat, passer de 2 entraînements/semaine à 2 entraînements quotidiens… il a fallut tous nous préparer à ça. Je crois que c'est une bonne chose pour le sport et pour le rugby notamment parce que si on veut réussir, il faut s'entraîner car ce n'est que comme cela que l'on progresse. C'est vrai qu'avant, pour ceux qui devaient concilier travail et rugby… Après, tout ce qui est « hygiène de vie » etc…, je pense que tout joueur qui à la chance d'évoluer à ce niveau se doit de faire des efforts pour être le plus performant. On aura le temps de se relâcher par la suite ! (rires)

Le double statut « international-local » vous impose-t-il une pression supplémentaire ?

C'est vrai que les gens attendent peut-être un peu plus de nous, ils veulent que l'on sorte du lot, mais c'est difficile de tout concilier : le club, l'équipe de France… ça représente un nombre de matchs assez conséquent qui ne permet pas tout le temps de se reposer et d'être constamment au sommet de sa forme. Je crois qu'il faut que nous nous y adaptions afin d'être le plus régulier. Le fait d'être international, tu le ressens vite et tu « l'entends » aussi ; certaines personnes ne se privent pas de nous dire que l'on est meilleur en équipe de France qu'en club. Mais bon, on ne fait pas exprès d'être meilleur en équipe de France qu'en club, je crois que c'est le système qui nous valorise plus avec la sélection qu'avec le club. Après, quand on est comme moi « du coin », qu'on évolue, qu'on progresse, je crois que les gens sont contents d'avoir un joueur de la région qui porte les couleurs du Béarn et tout ça, ça compte pour les gens qui supportent le club, c'est sûr !

Le statut de « joueur étranger », comment l'appréhendez-vous ? Est-ce un joueur à part dans un collectif comme cela peut-être le cas dans d'autres sports ?

En rugby, tout le monde est logé à la même enseigne…les étrangers arrivent en France pour faire quelque chose, pour montrer qu'ils ont leur place dans ce championnat relevé et ont envie de progresser. Il n'y a pas de privilégiés, que ce soit un étranger ou un joueur au club depuis longtemps…

Justement, par rapport à cette arrivée massive de joueurs étrangers dans notre championnat, comment la ressentez-vous ?

J'ai un sentiment partagé, avant tout, je pense qu'avant de faire venir des joueurs étrangers, on devrait plus former les jeunes dans les clubs parce qu'on s'aperçoit qu'il y a de nombreux jeunes qui mériteraient d'évoluer en élite et que malheureusement on laisse partir sous d'autres cieux dont ils font le bonheur. Mais d'un autre côté, on a aussi besoin des étrangers, de leurs cultures du jeu… mais en ce qui me concerne, je préférerais miser sur des jeunes qui ont l'envie, je ne dis pas que les étrangers n'en ont pas mais la plupart arrivent un peu âgés et viennent finir leurs carrières en France, alors que former des jeunes, les faire évoluer, je crois que ça rendrait plus service aux clubs. Pour le reste, ce qui est du domaine économique, entre nous, nous n'en parlons jamais, seul le terrain nous intéresse. Chaque joueur se débrouille pour négocier son contrat mais entre nous, c'est un sujet que nous n'abordons pas !

Donc sur un plan purement sportif, vous y mettez un petit bémol ?

Trop massive, oui… déjà, il y a le problème de la langue, certains joueurs ne parlent pas du tout Français et sachant que sur le terrain, il faut communiquer… Cette barrière de la

langue rend les choses parfois très difficile. Mais il faut dire que dans les clubs, c'est aussi nécessaire d'avoir 2, 3 étrangers pour le bien du club, de l'équipe, à la fois sur le terrain et en dehors parce qu'ils apportent sur le plan de la culture du jeu et du professionnalisme, ça apporte beaucoup, c'est toujours intéressant de voir comment les autres travaillent en Australie, en Italie, en Angleterre… de s'imprégner de leurs méthodes d'entraînement, de cette culture « professionnelle » que peut-être en France on n'avait pas jusque là. Ils amènent leur savoir.

Et sur un plan strictement « humain » ?

Oui, oui, c'est aussi très instructif ! On communique beaucoup en dehors du terrain. On évoque l'extra sportif, on découvre leurs cultures au jour le jour et c'est toujours intéressant.

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche de celui de rugbyman pro, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité et son exigence de rendement ?

Il y a un peu des deux parce que c'est vrai que nous sommes acteurs sur le terrain mais après, on peut faire les beaux jours d'un club et le lendemain ne plus être de l'aventure. Je cumulerais les deux assurément. Le professionnalisme a amené ce côté « commercial » qui veut que du jour au lendemain… bon pas être « jeté », mais on te fait comprendre : « l'an prochain, il vaudrait mieux que tu partes pour espérer avoir un temps de jeu conséquent ! » ou parce que tu ne rentres plus dans les plans des dirigeants et des entraîneurs, où parce que tu n'as plus le niveau pour évoluer dans le jeu mis en place.

Vous étiez-vous préparé à ce contexte particulier ?

Pas vraiment, j'ai commencé en 1ère à 18 ans, le professionnalisme, c'était tout nouveau pour moi donc j'ai appris au fur et à mesure. Quand j'ai signé mon premier contrat pro, c'était tout nouveau tout beau pour moi, j'avais envie de progresser dans cette équipe, d'évoluer avec le club…mais au fil du temps, on s'aperçoit qu'on peut partir, on peut rester, il y a des transferts mais ça, ça fait partie du sport, il faut s'y adapter !

Le côté « affectif » qui régnait dans le rugby disparaît donc ?

Entre nous, au sein du collectif… il est toujours très présent, cette année, on s'entend vachement bien et quand on entend que l'an prochain certains joueurs ne seront pas reconduits ou qu'ils veulent partir, nous sommes un peu déçus. On a passé beaucoup de temps ensemble, on a crée des liens…ça fait toujours mal de voir un joueur que l'on apprécie partir. Mais par rapport au club, je crois qu'il ne faut pas faire de cadeau non plus puisque eux ne nous en feront pas et justement si on a l'opportunité, il ne faut pas hésiter à tenter sa chance autre part !

Le fait d'être « pro » implique une obligation de résultats mais aussi de spectacle ? Comment la ressentez vous ?

Je pense que à la fois pour nous et pour les supporters, le plus important reste de gagner. On s'est aperçu cette année que malheureusement on a perdu à la maison contre Biarritz et Toulouse, mais il y a eu deux bons matchs même deux très bons matchs et que le public, malgré la défaite, a apprécié le spectacle. Ils ont vu que l'on s'était accroché, on a résisté, tout donné et je crois que… cela dépend aussi des matchs, on préfère bien sûr gagner mais ça, on ne peut pas le prévoir à l'avance, mais on donne toujours le meilleur pour essayer de gagner et si on peut faire le spectacle…mais avant tout c'est « de gagner », on a une obligation de résultats.

Longtemps le rugby a cultivé un esprit « famille », existe-il encore aujourd'hui avec le professionnalisme ? Le rugby reste-t-il à part selon vous à ce niveau là ?

Famille…oui et non parce que comme je dis, avec les transferts, l'amitié que l'on entretient avec certains joueurs se coupe quand ils partent vers d'autres horizons. Il y a aussi de nouveaux staffs qui arrivent, il faut recréer des liens, reconstruire avec eux et c'est pour

cela que c'est moins « famille » qu'avant, les groupes évoluent de plus en plus contrairement à ce que l'on voyait auparavant. Après, c'est quand même une autre mentalité que le foot ou le basket, on a plus de liens et sachant que c'est un sport de combat, on a justement besoin de développer ces liens, d'être solidaire pour pouvoir avancer.

Les équipes ont longtemps étaient caractérisées par des « styles de jeu » (avants à la Section), cela a-t-il encore cours aujourd'hui ou va-t-on vers une certaine uniformisation des « styles de jeu » ?

Non, je ne crois pas que cela existe encore, un joueur maintenant… autrefois, on demandait uniquement aux avants de pousser en mêlée alors qu'aujourd'hui, un avant est capable de faire une passe « sur un pas ». C'est le professionnalisme qui nous a permis de travailler dans ces conditions et de permettre à chaque joueur de faire la différence à n'importe quel moment.

Le lien qui unit le rugby au terroir est toujours aussi fort selon vous ou est-il plutôt l'apanage des petits clubs ?

Je crois que dans les régions, on observe toujours la présence d'un club phare et de petits clubs autour. Je crois que ces petits clubs suivent avec attention le club phare, le soutiennent et ont envie d'alimenter le réservoir de jeunes de l'élite dans le coin. Donc le lien au terroir est toujours présent à mon avis.

Le vécu, le passé du club, jouent-ils encore un rôle au moment d'une signature de contrat ?

A vrai dire je ne sais pas trop puisque je n'ai connu que Pau mais si un jour je suis amené à changer de club, je regarderais pas 10 ans ou 20 ans en arrière mais je regarderais dans les 2 ou 3 dernières saisons pour ne pas m'aventurer dans l'inconnu. Il vaut mieux s'informer avant. Après, le passé plus lointain, je pense qu'à l'heure actuelle ça ne rentre pas en ligne de compte sachant qu'il y a 20 ans, ce n'était pas le même rugby ni les mêmes joueurs. Maintenant, le professionnalisme est arrivé et cela induit de nombreux changements, ce n'est pas parce que Béziers a été champion de France pendant je ne sais combien d'années que maintenant ils pourraient l'être et on le voit. Il faut regarder les 2 années passées pour voir si ils peuvent prétendre aux play-offs…

Pour revenir à ces questions d'identité, qu'est-ce qui selon vous rappelle une « identité locale » à la Section Paloise ?

Dans la région, il n'y que ce club en élite 1, après il faut aller à Mont de Marsan voire Dax auparavant… Moi, quand je jouais à Nay, je n'avais qu'un club en tête, c'était la Section, qui jouait en élite 1 et on avait tous envie d'y évoluer en élite 1. Après, je pense que suite au professionnalisme, on observe que tous les clubs se ressemblent donc pour ce qui est d'une identité propre…ça devient difficile de se démarquer à ce niveau là.

Avez-vous ressenti une évolution de l'attitude du public depuis vos débuts à Pau ?

Cela dépend des résultats. Pendant 2 ans, on a joué les play-downs et on jouait devant 3000 personnes un peu amorphes. Cette année, en jouant les play-offs et avec des affiches alléchantes pour tout le monde, on jouait devant 13 ou 14 000 personnes qui nous soutenaient et qui avaient envie de nous voir progresser. Je crois que quand on gagne, on leur en doit une partie parce qu'ils nous soutiennent. Pour ce qui est du soutien, après, je pense que c'est essentiellement lié aux résultats.

Avez-vous déjà été déçu de l'attitude du public ici à Pau ?

Oui, oui…collectivement et personnellement parce que certaines personnes dans le public « chambrent » et par devant nous disent de « grands bonjours ». Ce n'est pas ce que l'on attend du parfait supporter de club à mon sens !

Le spectateur plus « consommateur » que « supporter », vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?

Cela me dérange un peu et je le comprends aussi, ils paient leurs places au stade et voudraient voir du spectacle… C'est dérangeant parce qu'ils s'acharnent sur un ou deux joueurs qui honnêtement n'ont pas à porter seuls la responsabilité de mauvais résultats. On a tous envie d'être bons, de gagner donc cet acharnement est regrettable ! Mais cette qualification en play-offs a rapproché tout le monde : les supporters, les joueurs, les partenaires qui amènent beaucoup d'argent et qui voulaient voir le club en haut du championnat. Tout ça a permis d'avoir de meilleurs relations entre tous les partis… cette qualification était très importante et a permis au club de rebondir. Après, certains trouveront toujours à critiquer mais ça, on ne peut rien y faire.

Dans ces conditions, le match à domicile semble toujours aussi « particulier » ?

Je crois que l'on prend tous les matchs de la même façon mais on a toujours à cœur, à la maison, de tout faire par rapport au public et à nous-même. C'est vrai qu'une équipe qui perd à la maison a des difficultés par la suite à se qualifier. Mais à l'extérieur, la pression est différente, on ose plus que l'équipe qui reçoit, qui elle, a cette obligation de s'imposer pour éviter des lendemains difficiles.

Dans cette ville « multisports », ressentez-vous la concurrence des autres disciplines et vous intéressez-vous à leurs expositions médiatiques ?

Je crois que tout se passe très bien, la preuve quand nous avons un match prévu le samedi à 18 heures, le basket essaye de décaler son horaire pour permettre aux spectateurs désirant cumuler les deux de pouvoir le faire. Non, l'entente est très bonne…moi, pour ma part, j'ai de très bonnes relations avec les joueurs de basket, on s'entend bien. Cela ne sert à rien de se tirer dans les pattes entre deux clubs qui font le bonheur de la ville et qui évoluent au plus haut niveau. Sur le plan médiatique non plus, je ne pense pas qu'il y ait de la concurrence. Je ne me suis jamais dis : « eux y sont plus que nous ou nous plus qu'eux ! » surtout que le basket à l'heure actuelle est sur un dynamique de victoire importante, ils ont une régularité dans les résultats qui justifie que l'on parle d'eux, ce qu'ils sont en train de faire, ce n'est pas rien !

La spectacularisation de votre sport avec ces musiques enregistrées, ces mascottes ... qu'en pensez-vous ?

Moi, ça ne me dérange pas car pour le spectacle, je crois que c'est bien, ça fait de l'animation pour le public durant les temps morts du match ou pour patienter en attendant le coup d'envoi. Cela apporte une touche de spectacle supplémentaire et sur un plan commercial, ça permet de faire de la pub pour les partenaires : c'est l'évolution logique du rugby !

Damien, je vous remercie beaucoup de m'avoir accordé cet entretien !

Aucun problème, si tu veux des précisions, re-contacte moi

Fin de l'entretien

Entretien avec Marius Tincu

Fonction : joueur professionnel
Né le : 07 / 03 / 1978 à Vanatori (Roumanie)
Nationalité : roumaine
Poste : Talonneur
Nombre de saisons au club : 2 / International Roumain
Clubs précédents : La Teste, Rouen, Cluj (Roumanie)
Statut : jeune international roumain méconnu évoluant auparavant dans les divisions inférieures, devenu incontournable au sein du pack palois et l'une des révélations du championnat ces dernières saisons.
Date de l'entretien : le 11 Juin 2003
Lieu de l'entretien : Tribune d'honneur du Stade du Hameau
Durée de l'entretien : 50 minutes.

Note : l'entretien fut réalisé en Français, Marius parlant bien notre langue. Seules quelques nécessaires adaptations syntaxiques ont été faites.

Comment qualifierez-vous votre relation avec le club ? Est-elle du type employeur/employé ou dépasse-t-elle ce cadre là ?
Je ne sais pas moi… étant donné que je suis un nouveau venu au club, il y a certains trucs que je ne comprends pas mais de toute façon, pour moi, si tu veux être bien dans un club sur et hors du terrain, il faut faire l'effort de t'intégrer au sein de la structure, d'être bien avec tout le monde, le groupe, utiliser au mieux tout ce qui est mis à ta disposition… Après je ne suis pas habitué à ce vocabulaire employeur/employé, je joue à la Section Paloise…je suis surtout un rugbyman, pour moi cette notion d'employeur reste assez lointaine, oui on est professionnel, on est devenu comme ça mais pour l'instant on se doit de jouer pour le maillot, pour la Section Paloise et seulement après pour l'argent, l'argent ça vient derrière et c'est normal…en tout cas moi c'est ce que je pense !
Et par rapport à ce que vous avez connu à la Teste (33) par exemple ?
Non, c'est très différent, ça n'a rien à voir ! La Teste, ils sont amateurs, ils s'entraînent 3 fois par semaine, personne ne travaille la musculation puisque les mecs travaillent durant la semaine et n'ont pas le temps. Ici, on est bien structuré, on a un staff qui s'occupe du physique, de la musculation, un qui s'occupe de l'athlétisme, deux entraîneurs plus le directeur sportif qui suit tout… on est bien encadré et tu rajoutes à cela de belles installations : deux terrains, une salle de musculation, des ballons etc… tout est réunit pour progresser.
Croyez-vous encore au contrat « longue durée » dans le rugby actuel ?
Bien écoutes, d'abord…pour moi, pour avoir des résultats, il n'est pas nécessaire d'avoir des « stars », des joueurs connus comme le Stade Toulousain par exemple. La force, elle émane du groupe tu vois, t'as 30, 40 mecs qui se donnent à fond et c'est ça qui fait gagner des trophées et pas forcément le fait d'avoir 5, 6 « stars » dans un effectif ! Les « stars », ça peut faire la différence mais sans les autres, ils ne sont rien ! (visiblement déterminé) Après, pour ce qui est de la mobilité du joueur…moi je nouveau ici, c'est sûr qu'un joueur rêve d'évoluer dans des grands clubs mais ce n'est pas facile non plus de changer souvent de clubs, il faut à chaque fois refaire ce travail d'intégration, regagner la confiance d'un groupe…il te faut minimum 6, 7 mois pour connaître les gens avec lesquels tu évolues. Mais personnellement, je n'ai même pas envisagé d'aller voir ailleurs et pourtant j'ai eu pas mal de sollicitations mais…je sais que le groupe de cette année reste quasiment

inchangé et quand j'ai entendu ça, je me suis dis : « pourquoi moi je ne resterais pas ? », je suis bien ici et si en plus sur ce groupe viennent se greffer 4,5 autres bons joueurs bien intégrés, on peut vraiment faite quelque chose. Le staff a de l'ambition, le président veut plus que les play-offs…et puis le public suit, il veut nous voir en haut de l'affiche

Dans le contexte actuel, croyez-vous encore au fameux « amour du maillot »?

Je ne sais pas…il y a certains joueurs qui ont encore cette mentalité, cet amour et d'autres qui malheureusement ne l'ont pas. Quand tu entends parler les gens : « ouais, ils recrutent des mercenaires ! », des « mercenaires », ce ne sont pas des joueurs qui jouent pour le maillot, d'accord, mais si tu évoques le terme de « mercenaire »… un « mercenaire » c'est quoi ? C'est un gars qui, si tu l'engages, te fait les choses correctement jusqu'à la fin, fait ce pourquoi tu l'as engagé. Pour moi, si le joueur ne fait pas le boulot attendu, on ne peut pas dire que c'est un « mercenaire », les gens sont trop négatifs vis à vis de ce terme. Quand moi je suis arrivé, personne ne me connaissait, je suis venu jouer pour le maillot et pour le club, c'est clair… il n'y a que comme ça que je pouvais me faire connaître ! Et l'année prochaine, ce sera exactement pareil, je ne vois pas pourquoi je changerais…je ferais peut-être même encore plus !

Cette étiquette de « mercenaire », l'avez vous ressentie ?

Je sais pas…je dirais non puisque personne ne me connaissais. Je venais de la Teste, de la deuxième équipe de la Teste, tu imagines…j'avais envie de prouver. J'espère que jamais ils ne tiendront ce langage vis à vis de moi, et puis cette étiquette, ça te met une certaine pression et la pression, elle te fait déjouer, c'est évident ! Quand tu te sens bien, relâché, tu arrives toujours mieux, c 'est normal ! La pression, elle va, elle vient…le public, un coup tu l'as avec toi quand tu joues bien, quand tu te donnes et d'autre fois… Pour nous cette saison, la pression c'était quoi ? Les deux matchs pour la « qualif » pour les play-offs…gagner tout à la maison et se qualifier en play-offs mais moi, je ne peux pas dire que j'ai eu beaucoup de pression, je n'étais pas connu, j'avais tout à gagner dans cette situation. Torossian, l'entraîneur des avants, il m'avait dit : « toi, tu ne te poses pas de questions, il y a la mêlée, la touche, il faut que ce soit nickel ! Après dans le jeu…tu avances ! » Dans ces conditions, c'est plus facile, hé le rugby c'est quoi ? Il faut avancer c'est tout ! En touche et en mêlée, j'ai progressé au fil de la saison grâce aux gars, j'ai deux « pilars » (piliers) de métier qui m'ont aidé en mêlée, en touche il y a Imanol qui saute bien, Garrick qui a de l'expérience… tous m'ont aidé.

Le statut de « joueur étranger », comment l'appréhendez-vous ? Est-ce un joueur à part dans un collectif comme cela peut-être le cas dans d'autres sports ?

Pour moi…ici, je n'ai aucun de problème mais ça a pu arriver dans d'autres plus petits clubs. Quand tu arrives à bien parler la langue, que tu fais des efforts pour te faire comprendre, pour t'intégrer dans le groupe, de venir vers eux…après ils t'acceptent même si cela dépend aussi de ton caractère et du leur mais bon, normalement, ça se passe bien. Mais si tu ne parles pas la langue, que tu restes avec tes copains étrangers, au bout d'un moment c'est : « lui, il n'a pas envie ! ». Tu as deux, trois chances à ne pas laisser passer en début d'année, les anciens t'invitent…et si tu ne réponds pas, tant pis pour toi ! L'avantage c'est que moi, je parlais déjà Français en arrivant ici à Pau et ils ont de suite été sympa avec moi, ils m'ont trouvé un « appart », ils m'ont aidé à déménager, on a mangé ensemble… tu ne peux pas le faire avec tous parce qu'on est quand même 40 mais bon, c'est sympa !

Justement, par rapport à cette arrivée massive de joueurs étrangers dans notre championnat, comment la ressentez-vous ?

Ce n'est pas évident de me situer étant donné que j'évolue moi-même en tant qu'étranger donc…je ne sais pas, je dirais que c'est aux clubs de gérer tout ça. C'est sûr que si tu as la moitié d'une équipe constituée d'étrangers, ça peut être dur à accepter… on va dire que ce

n'est plus un club Français, il va y avoir des discussions. Mais regarde, même Perpignan s'y met et je crois qu'ils vont en récupérer d'autres, ils veulent monter une équipe pour être champion mais je reste persuadé qu'avec une petite équipe, tu peux être champion ! Tout ce qui compte, c'est le groupe et son engagement, la vraie force, c'est ça ! Ce n'est pas parce que tu as deux « stars » d'Australie que tu vas tout péter… ce n'est pas vrai !

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche de celui de rugbyman pro, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité et son exigence de rendement ?

Si je te parle de moi, c'est plutôt « artiste »… puisque là, j'ai re-signé pour deux ans, on peut dire que je peux voir venir, je pourrais m'endormir si tu veux. C'est sûr que pour certains mecs, quand le président leur dit : « il faut que tu cherches ailleurs », t'es mal quoi, j'espère que je ne passerais jamais des moments comme ça parce que je vois les autres… c'est difficile. Mais pour ma part, je privilégie toujours quand même l'aspect sportif. Cette année, j'ai eu la chance d'être en pleine forme toute la saison, de ne pas me blesser…en plus si dans le groupe et à la maison tout se passe bien, il n'y aucune raison d'aller voir ailleurs. Il n'y a que quand les ennuis commencent à arriver que tu te poses ces questions et là tu bascules sur le côté « commercial ».

Longtemps le rugby a cultivé un esprit « famille », existe-il encore aujourd'hui avec le professionnalisme ? Le rugby reste-t-il à part selon vous à ce niveau là ?

Pour moi ça reste toujours une « famille », c'est vrai que c'est un boulot : tu te lèves le matin, tu vas t'entraîner, tu manges, tu dors un peu et tu repars t'entraîner, le week-end tu joues, tu n'es jamais libre donc c'est vrai que c'est un boulot à part entière et… c'est fou mais c'est comme ça ! Et à mon avis on ne fait que le découvrir ce professionnalisme, tu vois le foot… ils n'ont pas de vie ! C'est 10, 15 ans à fond et après ils profitent. Pour nous, ça va devenir pareil, pff… tout le monde dit : « on est professionnel, on est professionnel » mais ce n'est pas vrai, on ne fait que commencer à le découvrir ce professionnalisme. Etre professionnel, c'est faire attention à tout… de A à Z et on n'y est pas encore.

Et vous aimeriez basculer définitivement vers ce professionnalisme ?

Oui, oui…mais pourquoi ? Le professionnalisme, tout le monde le comprend au travers des salaires mais si tu commences à te poser des questions du style : « et pourquoi lui il gagne plus que moi, je fais plus que lui et pourtant… », tu ne t'en sors pas et ça influe sur ton jeu. Le professionnalisme, c'est : tu fais… et un jour cela paiera, si tu ne pense pas comme ça et que tu commences à regarder chez le voisin, c'est fini ! Regarde au foot, dans certaines équipes, t'as des gars qui gagnent 10 fois plus que leurs coéquipiers et pourtant ils continuent à jouer ensemble sans se poser de questions, c'est comme ça et c'est tout, ça c'est le vrai professionnalisme !

Connaissiez-vous le passé du club avant de signer ici ?

Non, non… je suis venu visiter un peu avant et j'ai passé des tests avant l'été. Mais ça m'a de suite plût ci, ma copine m'avait parlé en bien de cette région, elle m'avait dit : « si un jour t'arrives à être professionnel, il faut aller à Pau », ils sont en première division, bon ce n'est une aussi grosse équipe que Toulouse ou Biarritz mais…Biarritz ça fait quoi, deux ans qu'ils sont au top, avant… Tu as la mer pas loin, les montagnes, il y a tout ce qui faut et même si pas mal d'équipe s'intéressaient à moi, c'était le meilleur choix pour moi. Je sortais d'une belle saison avec l'équipe nationale de Roumanie, j'ai été titulaire au talon durant tout le « tournoi B », j'ai marqué pas mal d'essais et on a fait le Grand Chelem, j'ai fait quelques bons matchs et c'est comme ça que je suis arrivé ici. A ma première visite ici, j'ai rencontré Torossian (ancien demi de mêlée devenu entraîneur), que j'ai d'ailleurs pris pour un ancien talonneur (rires), il m'a dit : « si tu viens, c'est pour jouer… on cherche un talonneur, pas une doublure ! » et forcément, ça m'a motivé. Castres me voulait mais il fallait compter avec la concurrence d'Ibanez donc…, à Narbonne, il y avait Ledesma, moi

j'aime bien la concurrence mais c'est à Pau que le challenge était le plus intéressant. J'ai fait des lancers tout l'été et voilà… mais ça ne s'est pas fait en un jour. Lors de nos premiers matchs, ça n'a pas été terrible, on ne se connaissait pas dans le pack : un pilier de Mont de Marsan, l'autre de Bordeaux, moi de la Teste, un seconde ligne Ecossais, l'autre Australien… tu vois le tableau ! Mais c'était normal…

Et de la Teste (33 – région bordelaise), vous entendiez parler de la Section ?

Non, mais tu sais depuis que je suis en France, je n'ai pas raté un match télévisé donc je connaissais toutes les équipes de l'élite. J'avais un copain qui avait le câble et Canal +… c'était rugby à fond. En 2001, j'étais au Stade de France pour Toulouse-Monferrand, le rugby Français je connais !

Vous avez la même trajectoire que le célèbre basketteur Roumain Muresan (passé par Cluj puis par Pau comme Marius), sa réussite ici vous a-t-elle inspirée ?

Non, je ne connais pas personnellement Muresan, je l'ai vu 2, 3 fois en Roumanie mais je ne peux pas dire que sa réussite ici m'est influencée au moment de venir. Moi, ma vie a basculé quand, lors de ma 2ème année à Rouen, le club n'était pas bien au niveau financier, l'ambiance se dégradait et moi, j'avais envie de rentrer chez moi… je venais de faire une année…bof : « le rugby que je joue ici dans cette division, je peux le jouer chez moi et chez moi être une star ! ». Chez moi, je tentais même les pénalités…je faisais tout alors je me disais : « je vais rentrer en Roumanie, finir mes études, voir les copains, faire la fête ! » car à Rouen, j'étais un peu isolé et c'est grâce à ma copine que j'ai pris conscience de mon potentiel et que j'ai décidé d'aller voir ailleurs en France. J'ai pris contact avec de nombreux clubs du Sud : Aix, Auch, la Teste… et j'ai atterri à la Teste où j'ai rencontré mon agent, dirigeant à la Teste, qui s'est occupé de moi. Il m'avait conseillé d'effectuer les tournées avec l'équipe de Roumanie puisqu'à la Teste j'aurais du mal à m'imposer compte tenu du fait que l'équipe en place était composée d'anciens etc… Mais là-bas, j'étais bien, pas isolé, de toute façon ce n'est pas mon caractère de rester dans mon coin, et dans ce nouveau milieu de rugby, car vers Bordeaux il y a des clubs partout, j'ai fait des connaissances qui m'ont permis de toucher le plus haut niveau. Mais il y a vraiment eu un moment où je voulais rentrer…la Roumanie ce n'est pas si mal, bien sûr tu ne peux pas vivre du rugby, louer un appart, vivre quoi ! Il faut bosser à côté et à l'époque, quand je suis parti, j'étais encore étudiant et mes parents ne pouvaient pas m'aider sur le plan financier donc j'ai décidé de tenter ma chance à l'étranger pour pouvoir vivre de ma passion. Et depuis, tout s'est emballé…je vis avec une Française, on a des projets, je voudrais m'installer ici et tout ça influe sur ta façon de penser et de jouer. Ma famille me manque désormais mais plus vraiment mon pays, ma deuxième vie est ici ! Les autres Roumains que je connais et qui jouent en France, ils veulent rentrer au pays après, moi, ce n'est pas mon cas.

Ce sentiment conditionne-t-il votre engagement sur le terrain et cette volonté de défendre le club et le maillot ?

Oui, c'est une explication mais…j'ai souvent joué, même en Roumanie, avec des joueurs âgés qui m'ont inculqués ces valeurs là, notamment à Cluj. J'ai joué dans ce club pour pouvoir continuer mes études mais ce n'est pas ma région d'origine. Des anciens du club m'ont « briefé » et m'ont fait comprendre qu'on devait rester invaincu à domicile et je te promet que quand tu vois avec quel engagement ces vieux là jouent, tu fais de même ! A l'extérieur, c'était de la rigolade mais à la maison…c'était une autre histoire ! Ce truc là, quand tu es jeune, ça te marque et tu le gardes ancré en toi pour la suite. Ici, quand tu vois nos internationaux qui pourraient évoluer dans tous les clubs et qui restent par amour pour leur club et leur région, tu ne peux que suivre le mouvement.

Avez-vous été parfois déçu de l'attitude du public ici à Pau ?
Déçu ? Non…c'est vrai qu'au début, c'était un peu dur parce que nos victoires à la maison étaient obtenues dans la douleur. Mais après…ça allait, le public c'est le 16ème joueur, il compte beaucoup. J'ai vu le match où Perpignan a perdu contre le Stade Français en play-off, personne n'a sifflé, personne, ils chantaient…ça c'est l'esprit du rugby ! Mais tu ne fais pas évoluer les gens comme ça, il faut du temps… tu vois les Anglais, ils chantent tout le temps, mais c'est leur mentalité. Ici, ça évolue doucement mais ça se passe quand même bien, sur les derniers matchs, c'était bien…chapeau ! Personnellement, le fait d'entendre les tribunes scander mon nom, ça te donne encore plus envie…mais bon, tu sais, tu n'y fais pas trop attention car un match ça va à 200 km/h surtout les matchs de phases finales, tu ne peux pas sortir un instant du match. En plus, au rugby, il ne faut pas faire « le beau »…au foot ils le font…à Toulouse aussi mais moi, je trouve ça nul ! Si tu es fort, tu es fort, tant mieux pour toi !
Le spectateur plus « consommateur » que « supporter », vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?
Non, ça ne me dérange pas, c'est même normal. Sur certains matchs, c'est normal que ça siffle, hé…on est nul, on est nul. C'est vrai que ça fait mal, ça fait chier mais quoi… le public lui répond toujours présent alors que nous, parfois nous passons à côté. Des gars qui viennent depuis 20 ans, 30 ans… tu acceptes. Ce comportement tu ne pourras jamais le changer.
Marius, je vous remercie beaucoup de m'avoir accord é cet entretien !
De rien, tu as de la chance d'être venu aujourd'hui parce que demain je pars en tournée pré-Coupe du Monde avec la Roumanie et je ne rentre ici qu'au mois d'Octobre.
Alors bonne Coupe du Monde !
On va essayer ! (rires)

Fin de l'entretien

Entretien avec Pierre Triep-Capedeville

Fonction : joueur semi-professionnel (employé de mairie) retraité du rugby depuis la saison 2002 / 03
Né le : 09 / 11 / 1967 à Pau
Nationalité : française
Poste : pilier
Nombre de saisons au club : 13 / International A
Clubs précédents : Nay (64)
Statut : Béarnais d'origine, il fut un des joueurs emblématiques de la Section Paloise durant la dernière décennie.
Date de l'entretien : le 15 Mai 2003
Lieu de l'entretien : Stade du Hameau à Pau
Durée de l'entretien : 50 minutes

Comment qualifierez-vous votre relation avec la Section durant votre carrière ? Etait-elle du type employeur/employé ou dépassait-t-elle ce cadre là ?
Bien, ça dépassait ce cadre là…au début, c'était il y a 12 ans même plus que ça, j'arrivais de Nay (village à une vingtaine de kilomètres de Pau) et à l'époque, la Section représentait vraiment la ville de Pau, la Section c'était Pau, les bourgeois (rires), image qu'ils aimaient bien donner d'ailleurs. Je suis rentré chez moi à Nay et je suis revenu après mais c'était différent, l'équipe remontait en première division… ce n'était plus la Section des années précédentes. Je n'ai jamais eu de relation employeur / employé, au début c'était… on n'avait pas des salaires énormes et on jouait à Pau parce que le niveau était bon et ensuite, moi, j'étais fier de jouer à Pau, le club s'était ouvert vers l'extérieur, on était devenu le symbole du Béarn donc c'est vrai que j'étais fier de porter le maillot Palois ! Après, les trois dernières années, ça a beaucoup évolué, c'était vraiment différent.
Croyez-vous encore au contrat « longue durée » dans le rugby actuel ?
Pff… je ne crois pas, enfin, peut-être qu'il y en aura mais il y a tellement de sollicitations maintenant. Et puis les gens peuvent bouger plus facilement qu'avant, avant, c'était difficile parce que les joueurs travaillaient tous et on avait un boulot qui nous maintenait ici mais maintenant…c'est difficile parce que je crois que les clubs ont une politique qui veut qu'ils ne gardent trop les jeunes et préfèrent faire venir des gens confirmés. Les jeunes s'en vont ailleurs se faire les dents et confirment leur valeur ailleurs. Dans ce cadre je ne crois pas que ce type de contrat puisse survivre.
Avez-vous une certaine crainte au regard de ces mouvements de joueurs qui s'intensifient à l'image de ce que l'on observe dans d'autres sports ?
Ouais, je ne pense pas que l'on en arrive à la situation qu'on observe en football, d'abord parce qu'il y a beaucoup moins d'argent qui circule, heureusement, mais ça peut évoluer. Je pense que cette « course à l'armement » si on peut dire, va se freiner même si à l'heure actuelle on parle de prêt, il y a des agents partout, les mômes maintenant à 17, 18 ans ont un agent. Bon, ça me fait un petit peu peur parce que je crois que le sportif en pâtit. C'est sur qu'un jeune qui, à 18 ans, pense à prendre un agent… à cet âge là, on doit surtout penser à s'entraîner pour montrer ce qu'on vaut. Alors oui ça me fait peur parce que je crois que c'est le niveau général du rugby qui va en faire les frais.
Dans ce cadre là, croyez-vous encore au fameux « amour du maillot »?
Je vais te dire…honnêtement, j'ai des doutes ! Je n'y crois pas parce que même dans les clubs « traditionalistes » entre guillemets comme Perpignan, ils cherchent à recruter beaucoup d'étrangers. A Pau, le logo du club a changé, l'équipe… il y a quelques joueurs

du coin mais très peu. Non, non, je crois que « l'amour du maillot »… les gens vont raisonner en disant : «c'est un métier, on est là… », bon après pour les clubs ça revient au même puisque les gens font bien leur boulot pour la plupart, il y a des résultats mais je crois que « l'amour du maillot », c'est fini, et puis ce n'est plus à la mode ! (rires)

Et pour vous, qu'en était-il ?

Ah oui, oui, on l'avait, on jouait vraiment parce que c'était Pau ! On était payé mais moi personnellement j'étais fier de jouer à Pau comme beaucoup d'autres. Ensuite ça a évolué, à mon sens un peu négativement mais bon, c'est mon avis…

Pour en venir au professionnalisme, celui-ci vous a-t-il contraint à certains sacrifices ou votre adaptation s'est elle faite « naturellement » ?

Non, physiquement, les entraînements… il y en avait plus mais c'était plus léger. Psychologiquement non plus parce que j'ai toujours conservé mon emploi à la mairie à mi-temps, ça me permettait un peu de décompresser. Mais honnêtement, faire que ça tout le temps…euh, je ne vois pas comment font les gars ! Moi, j'étais semi-professionnel puisque je restais à la mairie, je m'entraînais comme les autres, la mairie me laissait partit pour les entraînements mais j'avais toujours cette soupape de pouvoir bosser ici, de voir d'autres têtes. Après, je pense que c'est dur parce que ça ne prend pas beaucoup de temps l'entraînement, un le soir, un le matin mais bon, le reste du temps, il faut s'occuper. Maintenant les gens s'occupent ailleurs, ils « boursicotent », ils achètent des apparts mais ce n'est un style de vie qui me tente ! Bien sûr pour l'hygiène de vie, il faut faire gaffe et même si moi je n'étais pas l'exemple absolu, j'ai toujours fais attention, j'ai quand même joué jusqu'à 35 ans donc… Ce n'est pas une question de rugby ou pas, une bonne hygiène de vie, tu l'as ou tu ne l'as pas. Moi, je me suis toujours maintenu en forme, je cours très régulièrement mais être professionnel, je ne pense pas que ça implique de faire plus attention quand tu vois ces jeunes qui se préparent comme des « brutes » donc… J'ai suivi le niveau général quand c'est passé « semi-pro », je suis devenu « semi-pro », quand c'est passé « pro », je suis devenu « pro » entre guillemets.

Le statut de «joueur local » vous imposait-t-il une pression supplémentaire ?

Non pas trop mais…j'ai eu la chance de jouer avec pas mal de gars assez charismatiques donc à ce niveau, ça a été. Je sais que les gens m'aimaient bien par rapport à d'autres, je restais à la buvette boire un coup, discuter et puis j'ai toujours revendiqué une culture « Béarnaise » donc…des fois, dans les vestiaires avant les matchs, je me disais, par rapport à des gars qui n'étaient pas d'ici : « Pau, c'est le pic du Midi d'Ossau etc… ». J'ai toujours vécu ici donc j'avais peut-être des souvenirs, des images qui me venaient et pas aux autres mais au niveau pression, non, non.

Par rapport à cette arrivée massive de joueurs étrangers dans notre championnat, comment la ressentez-vous ?

Bien, c'est vrai qu'actuellement à Pau, tous les étrangers qui ont signé, ce n'est que du positif, les mecs sont bien…mais c'est vrai aussi que ce ne sont pas des gens attachés au club et c'est normal ! Ils viennent faire leur business, le font bien et c'est tant mieux. Moi, je me demande si par rapport à un gars de la région… ce gars là se battra plus pour le maillot. Mais c'est clair que si l'on cherche un 3ème ligne et qu'il n'y en a pas, il faut aller le chercher à l'étranger tout en sachant qu'il n'aura pas « l'amour du maillot », mais bon, ça ne reste qu'un sport, c'est pas la guerre et donc moi, ça ne me dérange pas que des mecs de l'extérieur arrivent. Tu sais, nous à Pau, on a connu beaucoup d'étrangers qui à la fin étaient plus « béarnais » qu'autre chose, on a eu Scotty Keith (joueur anglais resté 6 saisons au club)… c'est sympa mais c'est une approche différente. A l'heure actuelle, c'est un peu différent, ils n'ont peut-être pas la même culture « club » que nous puisque à ce niveau là, la France, c'est un peu particulier. En Angleterre, je ne sais pas trop comment ça se passe, ils bougent beaucoup plus mais ils ont surtout une approche beaucoup plus

professionnelle du rugby. Peut-être que ce manque technique ou physique, nous le compensons par le fait d'être Palois, de jouer à Pau, on rattrape ça comme ça ! Mais ceci dit, moi, je dis que les étrangers qui ont signé à Pau cette année, heureusement qu'ils sont venus !

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche de celui de rugbyman pro, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité et son exigence de rendement ?

Artiste, je ne crois pas quand même. C'est plus « commercial ». Cela dépend de quel côté tu te places. Si tu es dirigeant, c'est clair que c'est « commercial » et pour les joueurs, oui, ils sont peut-être « artiste » mais seulement 80 minutes parce que le reste du temps, ils sont des commerciaux et des « durs », des « bons » ! (rires) Non, je crois que le côté artistique…bon, il y a encore des joueurs qui s'en foutent mais c'est clair qu'à partir du moment où tu choisis de faire un sport professionnel, t'es là pour gagner de l'argent. Moi, à la mairie, tous les mois, il faut qu'on me paye et c'est sûr que les gars, s'ils jouent, il faut qu'on les paye sinon ils vont voir ailleurs. Donc ce côté « artiste », je ne le vois plus trop !

Longtemps le rugby a cultivé un esprit « famille », existe-il encore aujourd'hui avec le professionnalisme ? Le rugby reste-t-il à part selon vous à ce niveau là ?

Paradoxalement je trouve que les joueurs, du fait qu'ils bougent et changent de club souvent…on arrive à tous se connaître quasiment. N'importe quel club où tu vas, t'as des mecs qui ont joué chez toi, t'as joué chez eux donc il y a un esprit…je trouve que ça fait plus « corporation ». Avant, c'était chacun son club, les mecs d'en face, on ne les connaissait pas, on ne s'était jamais parlé mais c'est vrai que maintenant, je trouve que les joueurs sont plus…je te dis ça fait « corporation », on fait le même métier mais pas dans le même club. C'est très bien pour les relations humaines mais je trouve quand même que c'est dommageable pour les clubs parce que… moi, j'aimais bien cet esprit du « on est chez nous, on va se défendre ! ». A Pau, pendant longtemps, on est resté fermé, il n'y avait pas grand monde qui venait, moi j'aimais ce côté « clan », on disait parfois de nous « la mafia » (rires) tandis que maintenant… Je connais des gars d'un peu partout, c'est sympa mais ça a évolué. Cela me fait penser au foot quand les mecs s'embrassent avant les matchs, avant ça dans le rugby, c'était inconcevable ! Faire la bise à un type avant le match, oui, c'était inconcevable…c'est une évolution mais ce n'est pas la pire !

Et donc la pire ?

Je crois que…j'ai l'impression que les clubs sont livrés aux « marchands du temple » quoi ! J'ai un exemple, c'est un peu terre à terre mais… on a reçu Toulouse récemment, quand Imanol (Harinordoquy) offre ce jambon avant le match… (désabusé) Ok, c'est un sponsor, ils payent, c'est normal qu'ils bénéficient d'une bonne exposition mais est-ce que c'est comme ça que tu rentres dans les meilleures conditions sur le terrain ? Moi, je me vois mal me « remonter la bobine » dans le couloir et quand tu sors, un mec te remet un jambon et tu vas l'offrir au capitaine adverse ! Bon, ce n'est pas pour ça qu'on a perdu, heureusement, mais pour moi le sport ce n'est pas ça ! C'est une compétition, il faut gagner, il faut les « crever » entre guillemets et si tu commences à offrir des jambons parce qu'ils sont sponsor, on en sort plus. Mais c'est ce qui me fait peur, il y a de plus en plus de gens qui investissent parce que c'est une belle vitrine mais le côté sportif… les mecs vont signer des noms plutôt que des joueurs parce que si il a un nom, il va faire venir du monde. Bon, c'est l'évolution mais je te dis, on va arriver à un point où ça ne pourra plus se faire parce que les clubs ne pourront plus assumer les salaires. Pour le moment, ça tient comme ça, tant mieux, cet argent est pour les joueurs et dés l'instant où cela récompense leurs efforts, je dis que c'est très bien pour eux mais j'ai peur qu'il y ai de plus en plus de business autour et que le sportif en pâtisse. Le rugby, ce n'est quand même qu'un jeu, un

sport, c'est malheureux mais il faut revenir dans les petits clubs pour revoir des gens qui jouent pour rien, pour le plaisir.

Le lien qui unit le rugby au terroir est toujours aussi fort selon vous ou est-il plutôt l'apanage des petits clubs ?

Je ne crois pas…enfin nous sur Pau non. Le stade est quasiment plein à chaque fois, il y a beaucoup de gens, les gens s'identifient quand même toujours au club. Je crois que Pau s'est accroché, c'est ancré, c'est le symbole du Béarn, sur le plan sportif je parle et je trouve que ça n'évolue pas. Après, par contre, ailleurs je ne sais pas mais c'est vrai qu'ici les gens ne s'identifient pas au basket quoi ! Le basket, c'est que des Américains et puis bon, c'est culturel ici le rugby ! Il y a des clubs partout aux alentours, il y a un stade à 300 mètres d'ici (me montrant un stade situé derrière la tribune du Hameau)… Les gens vont dans leurs clubs mais après tout le monde se réunit ici pour la Section parce que c'est la grande messe et je crois que ça… ça n'a pas évolué, on fait plus de monde qu'il y a 10 ans. Et puis les dirigeants actuels sont proches de cette idée, ce sont des gens d'un certain âge pour la plupart et qui ont connu l'époque du « rugby à papa ». Je lisais récemment l'article sur le président de Perpignan, lui, il a envie de… il en faut des gars comme ça mais moi je crois qu'il faut faire attention de garder ses racines pour que le peuple, enfin les gens se sentent proches de leur équipe. A Pau, ça fait depuis que l'on a gagné le Du Manoir il y a 6, 7 ans que les gens aiment s'identifier, ils gueulent, ils chantent, ils sont habillés en vert et blanc. Tous les supporters ne supportent pas que Pau, moi, j'habite Nay, les gens qui habitent Nay, d'abord ils sont supporters de Nay et après ils viennent ici. On a quand même réussit à fédérer un peu tout ça et c'est tant mieux ! Il n'y a que les Oloronnais (habitants de la ville d'Oloron, distante d'une trentaine de kilomètres, rival historique de la Section) qui ne viennent pas mais ça… (rires)

Les équipes ont longtemps étaient caractérisées par des « styles de jeu » (avants à la Section), cela a-t-il encore cours aujourd'hui ou va-t-on vers une certaine uniformisation des « styles de jeu » ?

Ouais…je crois que maintenant tout le monde joue à peu près pareil. Bon Pau n'est pas un très bon exemple parce que l'on ne joue pas trop derrière mais à part Toulouse qui vraiment montre du jeu, moi je ne vois pas qui propose du jeu ! C'est toujours pareil…des centres de 100 kilos qui essayent de perforer, des packs gaillards comme le notre à Pau, même si je le trouve un peu statique. Mais c'est quand même vachement uniformisé… ce sont des équipes costauds, t'as plus un centre de 70 kilos qui va essayer de se faufiler ! Bon, mais ça c'est des cycles, ça évolue encore parce que je crois qu'un jour on va en avoir assez…mais pour le moment, c'est sensiblement partout la même chose, c'est le jeu qui veut ça. Je te dis, il n'y a plus ce côté artiste, il n'y a plus de génie, c'est fini ça, il faut être uniformisé, formé dans un même moule et puis voilà…

Pour revenir à ces questions d'identité, qu'est-ce qui selon vous rappelle une « identité locale » à la Section Paloise ?

Pff…pas grand chose, honnêtement il n'y a pas de … Tu vois ça chante pas, on n'a pas le truc comme les Britanniques ou en Irlande. Tu le vois déjà à l'occasion des rencontres internationales, quand les matchs se déroulent en France, c'est pas la grosse ambiance. Par contre c'est vrai qu'ici à Pau, ils ont, un temps, essayé de chanter, ça allait un peu mieux, des clubs de supporters se sont mis en place et ça c'est plutôt bien. Mais au niveau ambiance, il n'y a pas une « culture Béarnaise » avec des chants…un temps oui, moi j'avais faire venir le chanteur de Nadau (groupe folklorique Béarnais très connu dans la région) mais…

Il n'a pas été très suivi...

Oui mais tu sais les gens sont comme ça ! Il y a un public… bon les « populaires » ça bouge un peu mais ici (tribune d'honneur dans laquelle nous sommes installés), tu sais au

prix où sont les places, les mecs viennent s'asseoir et… Non, ce n'est pas trop ça, même à Perpignan, je ne sais pas si c'est encore comme ça mais il n'y a pas vraiment cette revendication d'une culture. Il faut aller dans les petits clubs pour retrouver cela mais bon, il n'y a que 200 personnes, c'est différent.

Au plus haut niveau, ces différences se ressentent-elles quand même d'un stade à l'autre ?

Bon, c'est sûr quand tu allais à Toulon, tu savais que tu étais à Toulon ! Quand tu vas à Bourgoin, tu sais que tu joues à Bourgoin parce que les Berjaliens ont un super public, là il y a de l'ambiance. Après à Monferrand aussi il y a du monde et une bonne ambiance mais il n'y a pas le truc… tu vois quand tu vas à Biarritz, tu ne sais pas que tu es au Pays Basque. En fait je n'ai jamais trop ressenti ces climats là…pff, non et puis à mon avis il y en aura de moins en moins parce que comme je te disais. Tu vois de Pau, les gens vont voir jouer Biarritz, chose qui avant ne se faisait pas. Autrefois peut-être à l'occasion des fameux derbys… tu sentais qu'il y avait quel que chose de particulier mais là c'est devenu un peu terne.

Avez-vous ressenti une évolution de l'attitude du public depuis vos débuts à Pau ?

Non, le public c'est toujours le même, ils sont arbitres, ils gueulent… Ici à Pau, j'ai l'impression qu'ils sont peut-être un peu plus connaisseurs maintenant mais bon, si tu vas aux « populaires », là c'est sûr tu rigoles, c'est sympa…

C'est sympa depuis que vous regardez le match en tant que simple spectateur...

Moi j'avais la côte alors ça allait. Mais je n'ai pas vu de grosse évolution.

Avez-vous déjà été déçu de l'attitude du public ici à Pau ?

Oui, oui, combien de fois…mais c'est toujours pareil, quand ça gagne pas, combien de fois on s'est fait insulter : « vous êtes meilleurs en boîte ! etc… » Ma plus grosse déception, c'est quand Philippe Bernat-Salles (ancien joueur international de la Section natif du Béarn) est revenu avec Biarritz, il a été hué, sifflé…honteux. C'est honteux, je les voyais les gens là (visiblement très énervé), ils gueulaient, ils sifflaient, alors que c'était Philippe bon, c'est quand même un type … j'étais écœuré. Je ne m'étais jamais imaginé cette situation du mec qui part et qui…et là j'ai vu quoi ! C'était honteux, dès qu'il touchait un ballon…c'est un type qui n'a pas trahi, il est parti parce qu'il voulait partir, c'est tout, mais j'étais écœuré. Je me suis dis que si ça m'arrivait…mais je ne suis jamais parti alors. Après c'est toujours pareil, quand tu gagnes, les gens te poussent, ils te feraient monter aux arbres… mais c'est vrai quand même que je crois qu'à Pau, il y a un bon public, on ne peut pas trop se plaindre. Le public suit, il se fait entendre mais ce n'est pas un public d'acharnés comme au foot où t'as des types…le foot c'est les extrêmes, si t'es bon, ils vont te monter au pinacle mais quand ça va plus… Tandis qu'ici, c'est plus tiède. Mais je trouve qu'à Pau, on a un des meilleurs publics de France.

Le spectateur plus « consommateur » que « supporter », vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?

Cela me dérange plus ou moins mais je le comprends aussi dans la mesure où tu paies une place ici 200 balles (30 euros), l'abonnement c'est…enfin c'est cher, c'est très cher. Les mecs qui viennent ici sont le plus souvent des invités de sociétés qui ont des places à l'année, donc la plupart ils viennent là parce que c'est un cadeau mais ils ne sont pas supporters. Ce sont des spectateurs, ils viennent voir un match parce qu'ils sont invités, qu'il y a du monde, une belle réception, ils vont essayer de voir les internationaux… C'est très bien, il en faut et si ça ne plaît pas, eh bien il faut s'abonner en face où là on retrouve plus les vrais supporters. Ce sont deux publics différents mais moi, je comprends les deux. Si j'ai une société qui a 10 places à l'année et que j'invite des mecs, je me fous qu'ils aillent gueuler avec des écharpes vertes et blanches. C'est l'évolution obligée car si tu veux faire rentrer des sous…

Dans ces conditions, le match à domicile semble toujours aussi « particulier » ?
Disons que maintenant on sait que l'on peut et aussi perdre à la maison et ça… j'ai passé 2 ans ici sans perdre à domicile, les gens savaient qu'ils ne pourraient pas gagner à Pau. Après on a commencé à en perdre quelques uns, on perdait… « tant pis, on a perdu ! » tandis qu'à une époque, tu perdais à la maison, c'était la fin du monde ! C'était rare d'aller gagner à l'extérieur mais c'est l'évolution car les joueurs viennent de partout donc la notion de « chez moi, chez toi ». C'est dommage mais ce brassage a aussi permis d'atténuer le jeu dur ce qui est quand même bon parce qu'il y a eu des fois… La notion d'être « chez soi », à mon avis, elle est obsolète. Cela se ressent au moment de la préparation du match, il y a deux ans ça allait encore mais depuis…on ne prépare plus le match pareil, chacun est de son côté, se chauffe, s'étire, tu sors sur le terrain 10 minutes et basta ! Tandis qu'à une époque, on était dans les vestiaires 1 heure et demi avant le match et tu sortais de là…ça te tardait quoi ! Maintenant, c'est différent, les méthodes sont différentes. Moi j'aimais me préparer…me resserrer, chose qu'on ne fait plus. Mais les gens en face le faisaient aussi, on savait que quand tu jouais à Perpignan, si t'étais pas prêt au combat, t'allais prendre une trempe tandis que maintenant « le jeu, il faut faire ça, aller là » avec leur fameuse vidéo (dubitatif). J'aurais 20 ans maintenant, je ne sais pas si je jouerais au rugby, honnêtement, car hormis le fait de gagner de l'argent, c'est quand même moins « bandant » !
Ce contexte a t-il une influence sur le rapport entre l'équipe et le public ?
Oui quand même, certaines choses se perdent. Déjà 5 minutes après le match, il faut être avec les sponsors donc tu ne peux plus t'arrêter à la buvette…tu sors du repas officiel, il n'y a plus personne dehors. C'est clair que les sponsors payent et que c'est donc normal qu'ils voient les joueurs, je suis entièrement d'accord avec ça mais bon, il ne faut pas oublier que les supporters aussi payent leurs places, certains viennent aux entraînements, ceux là aussi méritent de côtoyer les joueurs. Mais bon, le problème c'est l'argent et les sponsors…ils ont tous les droits et je trouve que c'est un peu dommage. Il faudrait faire la part des choses sous peine de voir les mecs de la buvette s'en allaient… c'est sûr aussi que si Imanol (Harinordoquy) et Damien (Traille) vont à la buvette tous les samedi soir, ils vont être assaillis et ne vont pas s'en sortir ! Je dis qu'il faut garder ce lien avec le public et j'ai malheureusement l'impression que le rugby est en en train de se couper de tout ça, de se couper de la base… parce que c'est une chose d'avoir de l'argent, des sponsors mais il ne faudrait pas avoir un stade uniquement rempli de sponsors et aboutir à des franchises comme dans le basket-ball Américain avec des équipes qui déménagent de ville en ville. Alors on te dit : « oui, ça c'était le rugby à papa, le passé… » mais moi je crois qu'on peut concilier les deux, ce n'est quand même qu'un sport, les clubs ne sont pas des entreprises…faut pas déconner non plus ! (visiblement agacé)
La spectacularisation de votre sport avec ces musiques enregistrées, ces mascottes ... qu'en pensez-vous ?
Moi, ça ne me dérange pas parce qu'ils n'en font pas trop et c'est souvent dans l'avant-match : la mascotte, les musiques, à Pau ça fait longtemps que ça existe et les joueurs se sont habitués. Le truc qui me faisait rigoler c'était ces grands panneaux en papier qu'on nous faisait traverser en sortant du tunnel, c'était la grande mode il y a 2,3 ans, pff… c'est pas gênant tant que ça n'empiète pas sur le côté sportif. Après je te dis… il ne faudrait pas en arriver à signer des autographes ou à dédicacer des maillots avant le match. Moi je te dis quand j'ai vu Imanol avec ce jambon, j'ai commencé à avoir peur : mais où va-t-on ?
Dans cette ville « multisports », ressentiez-vous la concurrence des autres disciplines et vous intéressez-vous à leurs expositions médiatiques ?
Non, non…je n'aime pas trop le basket, pas le sport en lui-même mais le club de l'Elan Béarnais, je trouve que c'est un club un peu surfait… ils sont bons d'accord mais quand tu

les vois dominer un championnat où il y a quoi ? Deux, trois bonnes équipes…ça m'énerve un peu cette notoriété mais je crois qu'actuellement ils sont un peu en baisse au niveau de la fréquentation. Après, il n'y a pas de concurrence, la rivalité elle doit être entre les dirigeants je pense car je vois un peu comment ça se passe avec le foot (FC Pau évoluant en National) qui partage le stade avec nous…pourtant à la base, c'est pareil, on bosse pour Pau, à mon avis il y a de la place pour tout le monde ici. Cela dit, je reste persuadé que c'est le rugby qui est le plus ancré ici, c'est le plus ancien, le club est centenaire… je pense que la Section n'a pas de soucis à se faire (rires)

Pierre, je vous remercie de m'avoir accordé cette entrevue !

Avec plaisir, j'aime bien me remémorer ces souvenirs, ça me rappelle le bon temps !

Fin de l'entretien

Entretien avec Philippe Carbonneau

Fonction : joueur professionnel / capitaine de la Section Paloise
Né le : 15 / 04 / 1971
Nationalité : française
Poste : demi de mêlée
Nombre de saisons au club : 4 / International A
Clubs précédents : Toulouse / Brive
Statut : joueur reconnu sur le plan international, il fut plusieurs saisons le demi de mêlée titulaire du XV de France (1995 / 2001) avant de devenir un élément incontournable de la formation paloise.
Date de l'entretien : le 04 Février 2003
Lieu de l'entretien : à Pau, dans une brasserie proche du lieu d'entraînement
Durée de l'entretien : 50 minutes.

En votre qualité de joueur professionnel, comment qualifierez-vous votre relation avec le club ?
Bon, d'abord c'est pas du type employeur / employé et puis vu mon tempérament… Je crois qu'il y a beaucoup de relations avec tout le monde, que ce soit au niveau du bureau, des entraîneurs ou de Jean-Louis Luneau (directeur sportif). Ce n'est pas comme un boulot où tu arrives, tu pointes, tu fais ton travail et tu reviens. Je crois qu'il y a autre chose…beaucoup de relations avec les joueurs. Par contre, dés que l'on est à l'entraînement, c'est très cadré et là on est en plein dans le travail mais après en dehors, c'est beaucoup d'amitié… et puis ça reste le rugby quoi ! Avec la fête, beaucoup de rencontres même avec les sponsors tout ça, c'est pas une « prise de tête » quoi ! C'est beaucoup de relations et puis on parle de tout… plus souvent de rugby, c'est sûr mais bon … (rires)
Et par rapport à ce que vous avez connu à Brive ?
Au niveau de l'ambiance dans le club, c'était équivalent…maintenant peut-être qu'à Brive, c'était un peu mieux structuré à tous les niveaux, que ce soit dans le sportif ou en dehors. Après, au quotidien, au niveau passion des gens pour le rugby…c'est équivalent, la seule chose c'est peut-être que Brive était mieux structuré à tous les niveaux, malgré que la Section fasse beaucoup d'efforts…
Croyez-vous encore au contrat « longue durée » dans le rugby actuel ?
Cela dépend de comment il va évoluer… puisque là, on dit que le rugby est professionnel mais ce n'est pas trop vrai ! Au niveau des entraînements, c'est sûr qu'on bosse dur mais bon après, il y a encore plein de joueurs qui ont des jobs à mi-temps. Par rapport aux contrats longue durée, on commence à voir des joueurs sous contrat se faire racheter justement ces contrats comme au foot ou dans d'autres sports de haut niveau. Il faut donc voir l'évolution du rugby… comment cela va se faire, je dis ça parce que beaucoup de personnes à l'heure actuelle parlent de « Provinces » (championnat du même type que celui développé dans certains pays Anglo-Saxons ou dans l'hémisphère Sud), si on en arrive là, je pense qu'après il aura beaucoup de contrats rachetés, beaucoup de départs-arrivées, ça sera fréquents oui après…
La période pré-professionnelle, en êtes-vous nostalgique ?
Bon disons qu'il y a les deux côtés, moi, pour mon cas personnel, si j'avais pu rester toute ma carrière à Toulouse, je l'aurais fait ! Après, il y eu des impératifs qui ont fait que je parte… mais c'est sûr que saisons après saisons, certains joueurs ont envie de connaître

autre chose… cela se fait de plus en plus, partir dans le championnat Anglais ou même Califano qui est parti à Auckland, des joueurs qui ont envie de connaître autre chose que le rugby Français car c'est sûr qu'au niveau des structures, les autres nations sont mieux organisées que nous mais bon… en France ça vient progressivement.

Depuis vos débuts en championnat de France, quelles sont les principales évolutions du rugby qui le plus transformées votre quotidien ?

Bon, j'ai commencé en première à Toulouse en 92… et quand je suis parti du Stade en 96, on était qu'à trois entraînements par semaine. Après à Brive, on est passé à 10 voire 12 entraînements par semaine, ça c'est la grosse évolution. C'est pour cela tout à l'heure quand je te disais que Brive était très structuré, ils se donnaient les moyens de réussir et l'année d'après, Brive est champion d'Europe. Maintenant, tous les clubs se structurent à tous les niveaux… que ce soit avec des salles de musculation, des directeurs sportifs, des partenaires… là oui, on a évolué mais de là à dire que l'on est professionnel, il y a encore des années avant que ça le soit vraiment !

Cette professionnalisation, auriez-vous « bien vécu » sans ?

Il y a deux aspects… moi, j'ai pas à me plaindre même quand j'étais à Toulouse où je n'avais pas un gros salaire jusqu'à maintenant où c'est vrai on commence à toucher de l'argent…mais bon, on ne peut pas vivre avec ça quoi ! Par rapport aux footballeurs ou aux tennismen ou peut-être même les basketteurs, peut-être pas en France, mais on ne peut pas vivre toute notre existence sur ça ! Après le rugby, on sera obligé de reprendre un boulot, une autre vie parce qu'avec l'argent qu'on touche, on ne peut pas ne plus travailler jusqu'à la retraite, ça suffit pas ! On investit bien sûr mais bon…

Et depuis votre passage « pro », avez-vous senti une pression supplémentaire, des exigences ?

C'est sûr que maintenant, tous les partenaires, tous les supporters attendent de leur équipe des résultats… il y a de plus en plus d'argent qui rentre dans le rugby, donc, t'as quand même une pression supplémentaire et plus maintenant avec un championnat resserré en élite par rapport à il y a 6, 7 ans (top 16), la pression, je dirais qu'elle est deux fois plus importante ! Si t'as pas de résultats, eh bien t'entends de la part du public des… « choses », les partenaires poussent derrière en disant qu'il n'y a pas de résultats malgré l'investissement donc c'est vrai qu'il y a beaucoup de pression, oui…

Sur le plan de la vie du groupe, ça a modifié beaucoup de choses ?

Oui, ça a modifié pas mal de choses… maintenant, tous les joueurs ont pris conscience que ça prenait de plus en plus d'ampleur et par rapport à il y a 10 ans… on ne fait plus la bringue tous les week-ends quoi ! Au niveau de la préparation, de la musculation, de la diététique, ça n'a plus rien à voir. Bon, là je te parle pour notre niveau… après, si tu descends de divisions, c'est plus « l'esprit de clocher », « l'esprit de fête » mais nous à notre niveau, on ne peut plus se le permettre sinon… ça se ressent.

Cet « esprit de clocher » est-il encore perceptible dans le rugby de haut niveau ?

Non, je crois que… même chez nous, l'humain est toujours là. Quand on arrive aux entraînements, on arrive, on se parle, on déconne et tout ça par contre ce qui a changé c'est que quand tu es à l'entraînement, c'est plus pareil… tu es à fond et après plus tu arrives vers le match et plus tu as la pression.

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche du tien, mentionnerais tu celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité ?

Je crois qu'il y a les deux, le commercial…il y de plus en plus de choses autour du rugby, bon après, il ne faut pas trop que ça évolue comme le foot en particulier avec tout cet argent brassé au niveau des joueurs et des partenaires. Il faut que le rugby reste pour le moment à son niveau et après artistique… non, il y a les deux. Le rugby… nous ce qui nous intéresse c'est de jouer, de gagner, après ce qui est autour, nous, on ne s'en préoccupe

pas beaucoup, après les autres sports je sais pas mais nous au rugby, on en est pas encore là.

L'accroissement des mouvements de joueurs de clubs à d'autres, qu'en pensez-vous ? En parlez-vous entre joueurs ?

Ouais, c'est sûr qu'on en parle… mais ce dont on parle le plus c'est surtout l'argent qui circule autour du foot… quand on voit le montant des transferts et leurs salaires, pour nous, ça paraît hors normes quoi… vu nos salaires et puis le foot, c'est quand même le sport n°1 dans le monde alors… pour le moment, on ne se pose pas toutes ces questions. Au niveau transfert, nous, chaque année, il y a des départs/ arrivées… il commence à y avoir le « mercato », les agents qui rentrent, bon ça c'est un peu la « guéguerre »… non, ça commence à évoluer mais j'espère que ça ne prendra pas l'ampleur du foot parce que… ça mettra à mal « l'esprit de clocher » du rugby, la camaraderie… Là récemment, je suis allé voir Bordeaux / Marseille parce que je connais David Jemmali (joueur des Girondins de Bordeaux) et après le match, je lui ai dis : « vous n'avez pas de réception ? », « ah, non, non… chaque joueur rentre de son côté ». Tu vois, de suite fini le match, chacun est rentré de son côté… ça, au rugby ça n'existe pas encore ! Il y a des réceptions, on se retrouve après le match, on mange à une dizaine… après l'entraînement, souvent on reste discuter, avant les entraînements on arrive vachement à l'avance pour être ensemble… j'espère que ça restera comme ça !

Et dans ce cadre, « l'amour du maillot » existe-t-il toujours ?

Oui, ça existe toujours… enfin surtout pour les anciens, notre génération… on l'a appris comme ça, quand on a fait beaucoup d'années dans un club… pour ma part 20 ans à Toulouse, ce club, je l'ai toujours dans ma peau ! Après « l'amour du maillot »… c'est sûr que les gens, quand t'as pas de résultats, ils te reprochent ça : « ouais, ce sont des mercenaires, c'est ceci, c'est cela ! », alors que ce n'est pas vrai. Moi, on me l'a un peu reproché alors que je n'ai fait que 3 clubs par rapport à certains joueurs… moi, j'ai toujours joué à fond pour le club auquel j'appartenais, j'ai toujours fourni les efforts maximum que ce soit aux matchs ou aux entraînements… j'espère que les jeunes qui arriveront essaient de rester le plus longtemps possible dans leurs clubs formateurs pour justement éviter d'entendre ces bruits là. Cet esprit là, c'est important, je pense qu'aucun joueur n'est insensible au maillot qu'il porte, le maillot, quand tu le mets… c'est l'identité d'une région, d'un club, de supporters, tout le monde doit faire le maximum pour gagner ! J'espère que pour les jeunes cela revêt la même signification, que quand ils mettent le maillot, ils n'aient qu'une envie, c'est de le défendre… mais je suis persuadé que oui, parce que le rugby, c'est avant tout ça ! Défendre, défendre son maillot, son équipe, sa région, sa ville… la seule chose qui peut bouleverser cette amour, c'est l'argent… les partenaires, les agents qui « pètent plus haut que leur cul » (sic)

On voit arriver de plus en plus de joueurs étrangers dans le championnat de France, qu'est ce que cela vous inspire ?

Moi je trouve ça dommage… que l'on fasse appel à des joueurs d'autres pays, moi, je suis pour les centres de formation, pour que les jeunes aient leur chance à notre niveau… on a qu'a voir le foot et leurs centres de formation, les jeunes commencent très tôt, ça commence à se faire dans le rugby, tous les clubs essaient d'avoir un bon centre de formation avec de bonnes structures. Je crois que plus vite ça arrivera dans notre sport… ce sera de bonne augure, on voit déjà Toulouse, nous à la Section, il doit y en avoir d'autres, on commence à voir des jeunes arriver et c'est un bon point pour le rugby. Plus vite on arrivera à mettre ces centres de formation en place, avec de bonnes structures… et moins on aura d'étrangers dans notre championnat. Maintenant il faut que tout le monde se bouge, se mobilise pour que ça soit fait le plus vite possible parce que c'est hyper important… que les jeunes puissent pratiquer au plus haut niveau le sport qu'ils aiment.

Le statut de « joueur étranger », comment l'appréhendez-vous ? Est-ce un joueur à part dans un collectif ?

Non, à part non pas du tout ! Peut-être est-ce différent dans les autres sports ? Tous les jours ils essayent d'apprendre notre langue, ils font des efforts, ils prennent des cours en dehors et tout ça, ils essaient de s'intégrer et puis en plus de ça, au niveau rugby, ils essaient de nous faire partager leur vécu, leurs expériences dans leurs pays. De ce côté là, je crois qu'ils font un gros effort pour s'intégrer le plus possible dans le groupe, ils ne restent pas… bon, c'est sûr qu'après… ils restent souvent entre eux pour discuter. Mais tu vois qu'ils font beaucoup d'efforts, déjà pour apprendre notre langue, ça c'est hyper important pour être après bien sur le terrain et en dehors quoi ! Non, sur ça je crois que les Anglais ou les Australiens font des efforts pour être bien à ce niveau là…

Le fait que l'on s'inspire beaucoup du Super 12 dans les formes de jeu et dans l'organisation des clubs, qu'est-ce que cela vous inspire ?

Moi, je ne trouve pas bien de copier sur les autres. Je crois qu'encore beaucoup de clubs ont leur identité : on peut voir Bourgoin avec un gros paquet d'avants, Toulouse qui a toujours le même jeu, nous à la Section, on ne copie pas du tout sur le Super 12… chacun à sa vérité et doit essayer d'apporter sa pierre à l'édifice. Le rugby Français a toujours était un rugby d'attaque… il ne faut pas que ça change maintenant. Bien sûr, on peut améliorer ce jeu, mais surtout pas en copiant les autres !

Et l'évolution de ce qu'il y a « autour du match » (animations, musique, speaker etc...) ?

Non, cela ça n'a rien à voir avec le rugby à proprement parler… c'est tout ce qui est autour. Chaque club donne un peu de piment aux matchs, dans le Top 12, il y a les pétards, les feux d'artifice, la musique… les Anglais, ils mettent de la musique dans les vestiaires et tout ça. Nous, le rugby en France tu sais, ça a toujours été…pas « à l'ancienne » mais on reste sur ce qui a toujours était fait depuis des années… et dans mon cas, je me sens pas avoir la musique dans les vestiaires avant un match, t'as déjà beaucoup de choses à penser alors si on t'ajoute la musique… c'est pas bon ! Après, pour tout ce qui est évènements avant et après match… si ça se fait comme dans le Super 12, pourquoi pas ? ça ne peut amener que du spectacle pour les gens qui viennent voir les matchs ou les matchs télévisés et peut-être que cela attirera des partenaires ou des sponsors en France.

Par rapport au public, cela vous arrive-t-il d'être déçu de l'attitude du public ?

Disons que ça arrive des fois, oui… d'entendre des réflexions : « trop payé… on mouille pas le maillot, ceci, cela …» mais bon, ce n'est pas la vérité. Les gens ne nous voient pas travailler, ne nous voient pas tous les jours aux entraînements, on s'entraîne 2 fois par jour… je crois qu'il faudrait qu'ils viennent vivre une semaine avec nous pour qu'ils comprennent que… c'est un métier, que notre sport, on le respecte et on fait le maximum pour avoir des résultats tous les week-ends. On peut perdre à la maison… pendant une période d'un mois de ne pas être à son niveau, ça peut arriver à tout le monde et quand en plus tu te fais siffler… c'est sûr que ça ne fait pas plaisir… Après, je ne pense pas que l'ambiance dans les stades ait baissé, les affluences sont croissantes, les clubs sont structurés… quand tu vois Perpignan, Toulouse, Montferrand ou même Brive en élite 2, leurs publics… Maintenant, le Stade Toulousain va faire un stade de 18 000 places assises, ça évolue, les gens connaissent de mieux en mieux le rugby ou veulent le découvrir… il y a de plus en plus de monde.

Mais au niveau du soutien ?

Cela dépend des clubs… tu vois Toulouse et leur structure, leur matériel, les grosses caisses, tous habillés en rouge et noir même dans les tribunes d'honneur, Perpignan c'est pareil…bon à Pau, ce n'est pas encore le cas parce que le « Béarnais » c'est quand même (rires)… la terre et tout ça, une identité un peu « spéciale » mais je crois que ça se structure petit à petit avec des clubs de supporters, de plus en plus de gens impliqués…

Si je vous parle d'identité « locale » et du club de la Section, qu'est-ce ce que cela évoque pour vous ?

Ah… c'est un peu « à l'ancienne » ici (rires), le Béarn est une terre de rugby, il y a beaucoup de clubs, des jalousies… tout le monde ne tire pas dans le même sens, mais aussi des passionnés, des gens qui viennent te voir à l'entraînement, je crois que ça ce sont les vrais supporters, qu'il pleuve, qu'il neige, ils sont toujours là… 3 femmes, un couple de personnes âgées qui sont là à tous les entraînements, des passionnées quoi ! Après t'as les partenaires qui sont peut-être là pour se faire « mousser »… tu vas à Perpignan, je prends Perpignan parce que c'est le plus flagrant, eux ce sont vraiment des passionnés, qu'ils gagnent ou qu'ils perdent, t'as toujours 12 000 personnes au stade tout le temps en train de chanter, à Toulouse ça commence à venir malgré le fait que ce soit une grande ville… Maintenant, à Pau, c'est peut-être ce qui manque… que ce soit carrément la ville de Pau qui soit supporter de la Section car j'ai l'impression que ce sont beaucoup de personnes qui vivent dans les petits villages alentours qui nous soutiennent mais qu'à Pau même, tout le monde n'est pas concerné par la Section Paloise. Des gens de Pau même qui nous supportent, d'après moi, il n'y en a pas beaucoup… une minorité, mais la plupart sont des gens des petits clubs autour. Il y a du monde qui vient aux matchs mais c'est peut-être le Béarn qui vient voir la Section avant même que ce soit Pau… moi, c'est ce que je ressens quand je discute avec des gens après les matchs. Quand tu leur demandes d'où ils viennent, ils n'y en a pas beaucoup qui te disent : « je suis de Pau ! ». En terme de concurrence avec d'autres sports, je crois qu'il n'y a pas besoin de s'inquiéter… l'Elan a ses supporters, la Section a les siens. Un truc qui récemment m'a marqué, c'était lors de la réception d'Agen, pendant qu'on se préparait dans les vestiaires, on a entendu une vingtaine de « gonzes » qui entonnaient des chants Béarnais devant le vestiaire…l'identité du club et de la région, elle est là mais il faudrait qu'ils soient plus nombreux pour faire bouger la masse.

Le professionnalisme nuit-il à cette affirmation de l'identité ?

C'est surtout l'argent qui fait changer les gens, il commence à y en avoir dans le rugby et quand les résultats ne suivent pas, les reproches tombent… quand ça ne va pas, les gens s'y raccrochent… le terroir, les identités. En plus, les journalistes en remettent une couche, ils parlent des transferts… annoncent des sommes. Le fait que nos salaires soient évoqués, ça a changé pas mal de choses du point de vue des supporters parce que quand ça ne va pas, c'est la 1ère chose qui ressort. C'est pour cela que je te disais que j'espérais que ça ne prenne pas le même virage que le foot… Pour le moment, je pense que le rugby n'a pas perdu son identité, pour le moment … les gens se retrouvent aux buvettes après les matchs, tu ne vois pas la police, t'as pas de grillage autour des tribunes comme dans d'autres sports…

A votre arrivée au club, connaissiez-vous son histoire ?

Bon tu sais, à force de rencontrer des joueurs, tu sais comment chaque club fonctionne. Je connaissais pas mal de monde à la Section…quand j'étais en rééducation à Capbreton après ma blessure au genou, je venais voir des matchs ici le week-end parce que j'y avais des copains et je savais qu'à l'époque c'était une équipe à « fort caractère » au niveau du groupe avec les anciens et tout ça… mais je suis venu quand même car le challenge m'intéressais, je connaissais les structures qui ont, depuis mon arrivée, bien évoluées :depuis 1 ou 2 ans, on a les terrains d'entraînement, la salle de musculation sur place…

A présent, par rapport à la campagne publicitaire du club (dont Philippe est le support), comment l'avez-vous perçue ? Avez-vous un avis sur cette thématique de la « défense du territoire » ?

Au départ, bien sûr, on m'a demandait mon avis. Je trouve le truc bien mais…pour ce qui est de la photo, je n'étais pas trop d'accord (il est représenté avec un tomahawk à la main).

J'aurais préféré qu'ils trouvent une photo de match avec le pack et d'autres joueurs au lieu de prendre un individu car pour moi, le rugby a toujours été collectif, 30 « gonzes » qui représentent le club et pas uniquement un joueur. Ils m'ont expliqué ce choix par rapport à la saison dernière, où apparemment, j'étais le joueur qui aux yeux du public représentait le mieux le club… au niveau de l'envie et tout ça. Mais bon, l'envie, si on ne l'a pas tous… si le groupe ne se surpasse pas, ce n'est pas un individu qui va faire la différence ! La pub moi… je n'avais jamais connu ça mais j'aurais préféré qu'il y ai la mêlée derrière avec « Coco » (David Aucagne, le demi d'ouverture de l'équipe), le groupe quoi ! En plus là, un coup c'est avec un tomahawk, un coup je suis déguisé en indien avec de la peinture et tout… ça c'est pas moi (rires). J'avais dit à celui qui s'en était occupé l'année dernière que j'aurais préféré une action de match mais : « non, c'est comme cela qu'il faut faire ! » - « Ok, si vous voulez faire comme ça, faites… », moi je m'en « branle », c'est pas mon problème mais enfin c'est plus rigolo qu'autre chose ! Et puis je lui ai dit : « imagines que je me pète le genou ou que je fasse une saison catastrophique, ce n'est pas vous qui allez en ressentir les conséquences ! » Après si je fais 6 mois catastrophiques, le public va se foutre de ma gueule ceci, cela…eux ils s'en foutent, ils sont dans les tribunes… et sur la pub, il n'est pas inscrit le nom du concepteur !

Les différences culturelles, à l'étranger ou en France, se ressentent-elles dans un stade de rugby ?

Ah oui, tu les ressens… un club comme Paris, tu vas pas le comparer à Perpignan ! Paris, c'est la capitale, c'est plus le côté show-biz qu'autre chose, Perpignan c'est vraiment les vrais supporters, derrière leur équipe, leur région… après, t'as les Basques, les Béarnais. Quand tu vas à Toulouse, Bourgoin, pareil… ce sont plus des passionnés que des gens qui viennent pour se montrer.

Et ce côté show-biz, qu'en pensez-vous ?

Bon, si tu y vas… c'est que tu adhères à l'identité du club, tu sais où tu mets les pieds en y allant. Moi, je sais que je n'irais jamais à Paris, je me sens plus proche de clubs comme Pau, Toulon, Perpignan que de certains autres clubs. Cela dépend des caractères, des individus…

Avez vous une idée de la composition du public en terme d'âge, de sexe… ?

Je crois qu'il y a de tout…sponsors, personnes âgées, jeunes, des passionnés et d'autres qui viennent uniquement pour te faire du mal, il y a de tout…mais à mon avis, c'est dans tous les stades pareil.

Hé bien Philippe, je vous remercie de m'avoir accordé un peu de temps pour réaliser cet entretien.

Aucun problème, ça m'a fait plaisir !

Fin de l'entretien

ENTRETIENS « TARBES GESPE BIGORRE »

Entretien avec Damien Leyrolles

Fonction : entraîneur du TGB (jusqu'en 2002 / 03)
Né le : 25 / 09 / 1969 à Decazeville (12)
Nationalité : Française
Clubs précédents : assistant entraîneur à Toulouse (Pro B masculine) / Tarbes / Toulouse (ProA masculine) / Valenciennes.
Nombre de saisons au club : 3
Statut : entraîneur particulièrement apprécié au club où il effectue un deuxième passage après une première expérience qui l'avait vu mener l'équipe au titre Ronchetti (il avait pris en main l'équipe alors qu'il était assistant de Jean-Pierre Siutat en 1997/98).
Date de l'entretien : 20 avril 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du TGB
Durée de l'entretien : 1 heure et ¼

Pourriez-vous définir l'état de votre relation avec le club ? Est-ce du type employeur/employé ou cela dépasse-t-il ce cadre ?
Au départ, c'est purement employeur/employé, je suis uniquement ici parce que je dois gagner ma vie…demain ou dans 2 ou 3 ans, je serais ailleurs et j'essaierais de faire mon job du mieux possible ailleurs. Je suis uniquement ici pour essayer de gagner des matchs et pour que le club avance. Pour que le club avance, ça veut dire que ça va un peu au-delà de la relation employeur/employé à savoir que si on veut qu'un club avance, il faut s'y investir et c'est vrai que ça va au-delà du simple fait de faire son travail. Il faut s'investir…tout le monde a besoin de mettre la main à la pâte, il y a des bénévoles qui sont là et même si moi, je suis employé par le club, il faut qu'il y ai un investissement important voire total…ça prend sur mon temps familial ou mon temps de loisir mais à un moment donné, il faut savoir ce que l'on veut…pour que le club avance, il faut faire cet effort donc c'est vrai que ça va un petit peu au-delà de la relation employeur/employé mais ce qui est sûr, c'est qu'aujourd'hui je suis ici et que demain je serais ailleurs… c'est mon métier.
Pour avoir fréquenté également le milieu masculin, ce surinvestissement est-il spécifique au basket pro féminin ?
Bon disons de toute façon que quel que soit le club, masculin ou féminin, l'investissement doit être important. Après, tout dépend des structures…entre le basket masculin et féminin, dans les clubs masculins où je suis passé, c'est vrai qu'ils étaient beaucoup plus structurés qu'ici, plus cadrés donc ça veut dire que l'investissement personnel était important mais il couvrait moins de domaines puisque certaines personnes étaient déjà en charge de certains secteurs. Mais je ne me plains pas car ici, nous ne nous en sortons pas trop mal en terme de structures…pour un club féminin. Certaines personnes vont mettre en avant les budgets des clubs, là où j'étais auparavant, le budget était de 12 millions, ici il est de 6…mais est-ce que structure et budget sont si liés, je n'en suis pas si sûr. De toute façon, c'est un état d'esprit, dés l'instant où tu diriges une équipe de très haut niveau, l'investissement doit être de tous les instants… nous ici, on n'a pas de général manager, on a un responsable d'équipe qui s'en occupe, Jean-Pierre (Siutat) qui nous donne un coup de main et moi-même. Evidemment, tout cela prend du temps alors que dans les équipes où l'on trouve un GM (général manager) à temps plein employé par le club, le coach ne s'occupe que du secteur sportif mais bon…ça viendra.

Justement en terme de professionnalisme, comment jugez-vous la situation de Tarbes par rapport à d'autres clubs féminins et ensuite à ses homologues masculins ?
Bon, par rapport aux références que sont Bourges et Valenciennes, ils ne faut pas se leurrer… le fait d'avoir un budget vraiment important permet d'avoir une meilleure équipe et donc normalement de meilleurs résultats, donc des retombées médiatiques plus importantes. C'est vrai que l'on parle beaucoup de Bourges et de Valenciennes parce qu'ils trustent les titres depuis plusieurs années mais ce sont des clubs qui sont montés petit à petit, qui ont fait des efforts pour justement se structurer, avec des publics intéressants qui soutiennent en masse leurs équipes. Mais les budgets sont tout de même conséquents comparés à celui de Tarbes…pour te donner un exemple sur l'aspect sportif, ce sont deux clubs qui ont un kiné à temps plein et quand tu as un match tous les 3 jours, c'est quand même important ! Nous, on n'a pas de kiné à temps plein, on n'a même pas un kiné qui nous suit en déplacement…il est juste là à domicile, ponctuellement. Bon voilà, c'est un exemple mais ça illustre bien les différences…au jour d'aujourd'hui, Tarbes ne peut pas se permettre d'avoir un kiné à temps plein… et c'est bien dommage. Mais à part Bourges et Valenciennes, je pense que Tarbes n'a rien à envier aux autres clubs, on a des structures de qualité, une belle salle à notre disposition…bon, il y a toujours des améliorations possibles mais bon, le club fête ses 20 ans et ses 10 ans de participation aux Coupes Européennes…je pense que l'on a une bonne image que ce soit au niveau des structures ou en terme de professionnalisme. On est encore loin de Bourges et Valenciennes, faute d'argent mais sinon je pense que par rapport à la majorité de nos concurrents, on est pas mal. Après, par rapport à la Pro A masculine, c'est autre chose…les petits budgets tournent autour de 10, 12 millions de francs (1,5 millions d'euros) c'est à dire celui de Valenciennes, avec des structures en conséquence. Le gros atout de Tarbes, c'est de bénéficier de sa salle 24h/24h, peu de clubs de pro A masculine peuvent en dire autant. Pour moi, la division 1 féminine correspond à la pro B masculine au niveau des structures… et les budgets y sont sensiblement équivalents. La grosse différence, elle est surtout au niveau de la médiatisation entre milieu féminin et milieu masculin mais peut-être qu'on en reparlera !
Toujours pour rester dans ces différences masculin/féminin, j'ai le sentiment que les professionnelles féminines accordent plus d'importance à l'affectif dans leur job que leurs homologues masculins...
Peut-être oui, c'est vrai qu'une joueuse a pas forcément envie de changer de club chaque année… c'est possible, en tous cas, le côté affectif joue certainement plus que chez les garçons mais les joueuses savent aussi que c'est leur métier donc à partir de là, si pour X raisons, cela ne se passe pas bien durant l'année, d'un côté ou de l'autre, il ne faut pas se leurrer, il y a une mobilité totale. Les joueuses étrangères, si elles se sentent bien intégrées au sein d'un club, font des efforts pour y rester… sincèrement. Bon, je pense que le pognon guide encore beaucoup de choses mais certainement moins chez les filles que chez les garçons. Maintenant, il ne faut pas croire… pour certaines joueuses c'est : « j'irais là où mon agent me dira d'aller ! », c'est regrettable mais c'est la réalité même si je pense qu'elles ont leur mot à dire… parfois. Le rôle des agents est très important dans notre milieu, peut-être plus que chez les hommes. Déjà, ils sont beaucoup moins nombreux, certains ont des joueuses dans tous les clubs… nous cette année, on tourne avec 4 filles ont le même agent, ce gars là en a aussi 6 à Bourges, c'est énorme…mais c'est vrai qu'elles se laissent guider même si je pense qu'elles savent ce qu'elles veulent gagner ! J'espère seulement que la décision finale appartient à la joueuse. Par exemple, cette année, nous avons conservé une joueuse intérieure que je ne citerais pas mais qui pouvait gagner plus ailleurs, seulement ça évite de re-déménager, ça évite de devoir se réintégrer…même si c'est le métier qui veut ça. Une joueuse comme Jo (Hill), elle connaît ses partenaires et

l'entourage du club mais elle connaît aussi des gens en dehors du basket et c'est toujours difficile de se re-faire des amis, des connaissances. Oui, je pense que l'affectif joue plus que chez les garçons.

Et au niveau de la gestion du groupe...

Non, c'est sûr que ça ne se gère pas tout à fait comme un groupe masculin, enfin…moi, je manage mon équipe de la même manière qu'une équipe de garçons mais après c'est vrai que ce côté affectif intervient un petit peu plus. Une fille sera peut-être parfois un peu plus marquée, on ne dira pas les choses de la même manière… les gars prennent peut-être un peu plus sur eux. Certaines brouilles à l'entraînement peuvent perdurer tandis que chez les garçons…ça peut passer plus rapidement. Après, c'est pas un affectif très proche, moi j'essaie d'être honnête, juste, d'instaurer un dialogue même si quelque part, la dernière décision me revient. Je m'impose une certaine distance en dehors du basket vis à vis du groupe même si cela m'arrive de discuter avec certaines d'autres choses que de basket… j'essaie d'être abordable, pas borné et en même temps je suis le coach, je peux te demander ton avis mais je reste le chef à bord.

Les différents statuts au sein de l'équipe se gère de la même manière que chez les hommes ?

Tout le monde est logé à la même enseigne mais c'est vrai que…les statuts, ils sont là. D'un point de vue technique sur le terrain, ce que l'on peut demander à certaines et pas à d'autre… on sait ce que chacune peut faire aussi bien en attaque qu'en défense, elles le savent aussi. C'est vrai que l'on a besoin de certaines joueuses, qu'elles ont un statut important au sein de l'équipe parce qu'elles sont étrangères…c'est important au sens que tu peux composer une équipe de 10 Françaises mais tu ne peux pas composer une équipe de 10 étrangères…bien heureusement, donc il faut que leur sélection soit judicieuse. Avoir un statut d'étrangère implique forcément un rendement important sur le terrain…une joueuse comme Céline Dumerc a acquis une grosse expérience cette année, elle a joué plus de 30 minutes par match et avait donc un statut particulier au sein de l'équipe alors que paradoxalement c'est une très jeune joueuse Française avec un salaire, puisque l'on est obligé d'en parler, bien moindre que celui de certaines étrangères expérimentées. Cela pour dire qu'à un moment donné, une joueuse étrangère doit justifier son statut, et donc souvent son salaire, sur le terrain. On passera certainement moins de choses à ce type de fille… on attendra d'elle qu'elle gère les derniers ballons, etc… Les Américains parlent de « money time » et à ce niveau là, je les rejoins, il faut justifier son rang, son statut… évidemment sans tomber dans l'excès de répartir les responsabilités uniquement selon la fiche de paie.

Mais je le sentiment qu'il y a quand même plus de stabilité dans les effectifs, notamment au niveau des étrangères...

Tout à fait, oui…c'est certain déjà premièrement parce que le marché est beaucoup moins important, faut pas se leurrer, la réglementation est différente, un joueur qui est coupé en France peut signer chez un concurrent… en pro B, c'est arrivé qu'un joueur fasse 5 clubs dans l'année. En France, une joueuse se fait « couper »… elle ne peut plus jouer en France pour la saison. Elle peut jouer à l'étranger mais certainement pas en France, on a eu l'exemple récemment à Reims, une joueuse se blesse, une pigiste vient pour 2, 3 mois, elle fait un super intérim mais la joueuse blessée réintègre l'effectif… la fille se remet sur le marché, 3 ou 4 clubs intéressés mais impossibilité de la prendre, la fille est repartie aux USA. Chez les hommes, il y a beaucoup de joueurs US très opérationnels alors que de très bonnes joueuses Américaines… il y en a mais pas autant et le niveau universitaire Américain est plus élevé chez les garçons que chez les filles, à mon avis. Bien sûr que lorsque l'on se sépare d'une fille, derrière on part dans l'inconnu mais bon, sur le terrain, ça le fait ou pas… il faut trancher et je pense sincèrement que la réglementation fait pour beaucoup dans la stabilité des équipes féminines. Je pense que si ils en avaient la possibilité, beaucoup de clubs changeraient d'étrangères en cours de saison… maintenant,

les clubs féminins n'ont pas forcément des budgets extensibles, je ne dis pas que c'est le cas de tous les clubs masculins mais cette solution permet quand même, à un moment ou un autre de recadrer avec des objectifs sportifs : « on perd de l'argent…mais il faut se relancer ! ». mais c'est sûr que ce n'est jamais évident, il faut négocier des ruptures à l'amiable avec les joueuses, les agents, à ce niveau la réglementation en basket féminin n'aide pas les clubs. Cela dit, en temps que coach, ça convient ou pas mais je crois qu'il faut quand même être patient, on a eu l'exemple à Valenciennes où on avait une joueuse Yougoslave vraiment pas dans le coup les 3 premiers mois, son mari et sa fille n'étaient pas encore arrivés en France…et dès qu'ils sont arrivés, elle nous a fait une bien meilleure fin de saison et le club l'a même re-signée pour la saison suivante. C'est donc qu'à un moment donné, il y a aussi une question d'affectif, de bien être, qui rentre en jeu. Chez les hommes, ça tranche beaucoup plus dans le vif… pour nous, c'est sûr que réintégrer une nouvelle fille, ce n'est jamais facile mais cette année nous avons l'exemple de Clarisse Machanguana, je pense que son arrivée à ce moment de l'année nous a fait un bien fou et nous a permis, je pense, d'être 4ème. Sans tomber dans les excès d'un gars qui visite tous les clubs du championnat la même saison, c'est vrai qu'il faudrait que la législation s'assouplisse un peu dans notre milieu parce qu'à l'heure actuelle, un club féminin n'a pas trop intérêt à se tromper dans le choix de ses étrangères, c'est certain.

Ne pensez-vous pas que cette situation mette certaines filles dans une position trop confortable ?

Non, je ne pense pas parce que je pars du principe qu'elles sont sportives professionnelles, elles sont là pour donner le meilleur d'elles-mêmes. Maintenant, si une joueuse venait s'entraîner sur 2, 3 semaines avec nous, peut-être que ça mettrait un peu de pression et que ça en relancerait certaines comme cela se fait chez les hommes mais c'est aussi une question de budget. Ce genre de situation, ça veut dire payer une autre nana, dépenser 5000 balles de billets d'avion, chez les hommes ils ne sont pas à ça prés mais nous…Non, je trouve juste dommage que l'on ne soit pas plus libre au niveau du recrutement justement pour pouvoir rentrer dans les objectifs que l'on s'est fixé. Si Clarisse Machanguana ne vient pas chez nous pour 3 mois, est-ce que l'on finit 4ème ? Rien n'est moins sûr ! Au-delà de ses qualités de joueuse, elle nous a apporté une fraîcheur au niveau mental et une agressivité alors que l'on avait tendance à rentrer dans un train-train… ça a vraiment « boosté » le groupe. C'est là que je me dis que je serais pour accroître cette possibilité de rentrer dans les objectifs ou juste même pour relancer un groupe… sans attendre obligatoirement qu'une joueuse se blesse car nous avons pu changer parce qu'une joueuse s'est blessée.

Croyez-vous encore aux « contrats longue durée » dans le basket féminin actuel ?

Pour les coachs ou pour les joueuses ?

Les deux...

Oh pour les coachs, certainement pas… cette année, ça a été la valse des coachs comme rarement en ligue féminine : 6 ou 7 ont été débarqués dont le dernier à un mois de la fin de la saison. Donc « longue durée » en coach, j'y crois pas trop même si je serais le premier à dire que c'est très important car il faudrait que l'on ai les moyens de travailler un minimum dans la durée pour être performant, il faut que le groupe apprenne à se connaître pour être compétitif, je pense. Les clubs veulent des résultats à court terme alors…les contrats actuels pour les coachs sont généralement de 2 ans parce que ça permet d'asseoir un peu l'équipe la 2ème année. En joueuses et joueurs, les principes font que les étrangers ne signent quasiment que pour une saison, c'est leur intérêt et celui de leur agent car ils font quand même du « business »… sans toujours tomber sur le qualificatif de « mercenaires » souvent employé à tort à mon avis. Et pour les Françaises, elles ont besoin de s'installer un peu plus, de ne pas changer chaque année de club, d'être un peu plus sereines… donc on

arrive à des contrats de 2 voire 3 ans mais guère plus, il ne faut pas se leurrer. Deux ans, c'est important, ça permet à la joueuse de vraiment s'installer, d'avoir un projet sportif aussi… c'est plutôt du « moyen terme » dirons-nous.

Cette volonté de ne signer que des contrats de ce type dénote-t-il selon vous d'un réel basculement vers le professionnalisme ?

Je pense oui, bon le professionnalisme, faut relativiser… mais je pense que maintenant de par les bons résultats de l'équipe de France et des clubs en Coupes d'Europe, de par les agents dont le nombre augmentent même s'ils ne sont pas nombreux, ça signifie qu'il a une valeur marchande aussi. Pour les jeunes joueuses, il y a une volonté de jouer dans la meilleure compétition possible, de se faire remarquer pour intégrer l'équipe nationale… cette saison, nous avons une joueuse qui va quitter le club pour un projet sportif plus intéressant que ce qu'on lui proposera nous. Oui, c'est vrai… le basket féminin est plus professionnelle qu'il y a quelques années maintenant si on compare avec le basket masculin, je dis, malheureusement : « on est quand même derrière ! » parce que…la place de la femme dans la société, un petit peu moins maintenant mais… Je sais que beaucoup d'entraîneurs de basket masculin ne connaissent pas le milieu féminin et c'est dommage. C'est vrai qu'il n'y a pas les mêmes qualités athlétiques mais parfois le jeu y est plus léché, plus tactique que ce que j'ai vu dans le basket masculin.

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche du votre, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité ?

C'est difficile…l'obligation de rendement, on l'a mais je pense sincèrement qu'il y a un tout petit peu moins de pression dans le basket féminin que dans le basket masculin. Le côté « commercial » intervient quand même beaucoup moins. C'est vrai que les clubs apparaissent comme peut-être un peu plus convivial du fait de cette obligation de « toucher à tout », tout le monde se connaît… dans les gros clubs, ça l'ai déjà moins mais les budgets sont plus importants, les objectifs plus élevés et les responsabilités plus réparties donc… Et puis le basket féminin est moins médiatique…donc le côté artistique est peut-être mis plus en avant, la notion de plaisir est plus présente, même si je pense que les mecs se font plaisir aussi, mais à un moment donné, tout le monde sait que s'est plus exposé, qu'il a beaucoup d'argent en jeu donc… Les filles, c'est leur métier, certes mais si elles doivent venir tous les matins en traînant les pieds, ça resterait difficile. Oui, la notion de plaisir est très importante chez les filles, les salaires sont bien moindres que chez les hommes et elles pensent beaucoup plus que les mecs à leurs futurs projets professionnels, elles ne gagnent pas des sommes qui leur permettent de mettre énormément d'argent de côté donc elles pensent plus à « l'après basket ». Je vois que beaucoup continuent leurs études, s'aménagent des formations côté du basket…ce qui est rarement le cas chez les hommes. Et puis il y a l'aspect familial qui entre en ligne de compte aussi…certaines filles aimeraient avoir des enfants, retardent l'échéance parfois et ce sacrifice est psychologiquement dur. Pour un gars, avoir un gamin ne va en rien freiner sa carrière tandis que pour une fille…obligatoirement, ça les travaille un petit peu toutes aux alentours de la trentaine.

Les sentez-vous parfois envieuses des hommes et si oui sur quels aspects ?

Envieuses… sur certains côtés peut-être parce que médiatiquement, c'est plus exposé mais je pense que c'est plutôt le côté sportif… Elles vont te dire : « ouais, un tel il a touché tant d'argent ! » et puis la seconde d'après c'est passé. C'est plus l'aspect faramineux de la somme que le fait de dire : « moi aussi j'aimerais toucher ça ! », ce n'est pas envieux comme ça. Le côté envieux, se serait plutôt de vivre une aventure sportive médiatiquement plus exposée…certaines de nos filles sont en équipe de France, d'autres ont joué les JO et je pense que ce qui les touche, c'est de voir la disproportion qu'il existe en filles et garçons.

Vous avez connu le développement de la ligue, quelles furent selon vous les mutations qui eurent le plus de répercussions sur votre quotidien de coach professionnel ?

Oh je dirais que l'ouverture des frontières a quand même modifié la donne, c'est sûr. Mais la ligue féminine a été prudente à ce niveau là et je pense que c'est une bonne chose car autant je trouvais la règle difficile quant aux changements de joueuses en cours de saison, autant le fait d'avoir un « gentleman agreement », certes fictif, entre les présidents de clubs pour limiter le nombre d'étrangères à quatre est une bonne chose. Si tu vois chez les hommes le Panatinaikos jouer, il y a deux Grecs sur dix joueurs, bon, nous on a bien une franco-canadienne (Diesa Siedel) mais on a seulement quatre étrangères. Je pense que c'est une bonne chose pour la ligue féminine parce qu'il faut à un moment que l'on existe par rapport à un vivier, que l'on essaye de défendre la formation, ça m'embêterais de coacher une équipe où il y a 10 étrangères. Je suis issu des centres de formations, j'ai entraîné en centre de formation et je trouve normal que l'on s'intéresse et que l'on protège notre jeunesse, ne serait-ce que pour le bien de l'équipe nationale. Après, c'est évident que les étrangères, c'est un plus, ça élève le niveau de jeu mais en avoir trop… je ne suis pas sûr qu'avoir certains communautaires « bidons » aussi bien en filles qu'en mecs, avec des rendements plus que douteux, il ne vaut mieux pas avoir un espoir qui fera aussi bien. Si c'est pour remplir le quota de communautaires dans un effectif, remplir pour remplir… non. La ligue féminine s'est un peu prémunit contre ça par cet accord, je pense que c'est une bonne chose. Après, il y a des doléances : le fait que quasiment toutes les internationales Françaises soient regroupées dans deux clubs, Bourges et Valenciennes, ça laisse peu de place aux autres clubs. Mais il ne faut pas se leurrer non plus, même avec beaucoup d'argent, on n'arriverait pas à attirer ces joueuses sans un projet sportif valable à côté. Si on ne joue pas l'Euroligue, la fille préfèrera…sauf si c'est vraiment un pont d'or, toucher un peu moins dans un club qui joue l'Euroligue avec son exposition que d'aller dans un club qui joue uniquement l'Eurocup…beaucoup de filles, notamment les étrangères, veulent jouer l'Euroligue. Avec ce « gentleman agreement », je pense que la ligue a pris une bonne décision mais il ne faut pas oublier qu'elle n'est pas seule à décider puisqu'elle dépend de la fédé, contrairement à la ligue masculine qui est, elle, autonome vis à vis de la fédé.

Et sur un plan plus humain, relationnel, cette internationalisation...

Forcément, oui ça apporte car au-delà de l'aspect sportif et technique, le côté culture est assez intéressant. Cette année, on a une Franco-Canadienne, une Slovaque, une Australienne… on s'aperçoit que ce mélange des cultures est intéressant, je pense que les filles plus que les mecs arrivent à garder des relations extra sportives plus proches et ce n'est pas parce qu'elles vont se quitter qu'elles ne garderont pas des contacts. Mais je reste persuadé que nous avons besoin de ces quatre étrangères pour pouvoir rivaliser, même un petit peu, avec Bourges et Valenciennes, même si sur la durée, personne ne peut les inquiéter. Et puis cela permet d'avoir des retours sur ce qui se fait ailleurs, dans d'autres pays ou d'autres clubs, alors oui, c'est intéressant.

24 secondes, quart temps et développement marketing en Europe, défense de zone et arrivée massive de joueurs Européens en NBA, on semble aller vers un basket universel. Cela vous réjouit-il ou chaque entité doit-elle conserver ses particularités ?

Tu sais… en ce moment, on pense à baisser le panier et jouer avec un ballon plus petit afin de rendre le basket féminin plus attractif et plus spectaculaire, pff… je ne sais pas, je pense que les joueuses ne seraient pas contre, il faut leur poser la question. Le basket féminin jusqu'au niveau national 1B est joué avec des ballons de taille inférieure, il n'y a que la ligue pro féminine qui joue avec un gros ballon mais c'est uniquement parce que la FIBA exige que l'on joue avec un gros ballon lors des compétitions internationales. Est-ce que pour le bien du basket féminin, apporter un côté un petit peu plus spectacle en baissant les

paniers serait bon ? Cela a été tenté en Italie à l'occasion de matchs de galas…ça peut permettre à certaines filles de smasher… je sais pas, je reste sceptique. Peut-être que le fait de jouer avec des ballons plus petits permettrait d'insister plus sur la technique et la vitesse… je crois que la FIBA y pense. On se plaint que le basket féminin est peu médiatisé…si c'est le cas, c'est aussi parce que ce côté spectaculaire n'y est pas, Laurent Buffard disait récemment dans Maxi-Basket que quand il est arrivé dans le basket féminin, il avait l'impression que les filles jouaient au ralenti ! Mais on arrive à trouver des points attractifs dans le basket féminin aussi… pour connaître le basket masculin, je pense que son homologue féminin est plus collectif, certains diront trop !

Pour revenir au club de Tarbes, connaissiez-vous son passé avant d'y signer ?

Oui, j'étais de l'aventure en 1995 en tant d'abord qu'assistant de Jean-Pierre Siutat pendant 3 mois avant de prendre en main l'équipe avec de bons résultats derrière. Quand je suis revenu ici, grâce à Jean-Pierre, je savais que son investissement dans le club était un gage de sécurité, il allait essayer de structurer le club qui entre temps avait eu quelques soucis financiers… et puis je connaissais quelques dirigeants encore en place, une joueuse Polina Tzekova et des jeunes que j'avais eu en espoir, donc je savais un petit peu où je mettais les pieds.

Cela joue-t-il un rôle prépondérant au moment de la signature ?

Dans mon choix personnel…non, je dirais juste que la présence de Jean-Pierre suffisait dans le sens où j'étais convaincu qu'il allait « booster » le club et l'aider à se structurer. Ce qui m'intéressait vraiment, c'était le challenge sportif, avant j'étais assistant à Valenciennes et je voulais dés lors avoir une équipe à moi, le club jouait une Coupe d'Europe… à cette époque, j'étais contacté par beaucoup de clubs féminins mais pas forcément Européens, je me rapprochais un peu de ma famille, il y avait Jean-Pierre, le club jouait une Coupe Européenne, je devenais head-coach mais de connaître le club… non. C'est surtout le fait de proposer un projet sportif ambitieux qui m'a décidé.

Dans le club de Tarbes et sa salle, qu'est ce qui selon vous se rattache à ce que l'on pourrait appeler l'identité locale ?

Il y en a peut-être, je ne sais pas trop. Moi, je ne suis pas… je suis ici depuis 3 ans mais c'est vrai que ma vision est peut-être un peu faussé dans le sens où sortant de Valenciennes… car là, oui il y a vraiment quelque chose. A Tarbes, il y a beaucoup de supporters, un groupe très présent et j'en suis le premier satisfait mais il est vrai qu'ici, le public vit au rythme de son équipe. Il y a 400 abonnés ici… mais sur 2500 personnes dans la salle à Valenciennes, ils sont je ne sais pas…1500 abonnés. Bon, c'est vrai qu'il y a là-bas un contexte social difficile, il n'est pas forcément plus facile ici avec le GIAT (arsenal militaire en pleine restructuration)… à Valenciennes, c'est très dur avec un fort taux de chômage mais ils sont présents, font beaucoup de sacrifices, ils s'identifient vraiment à leur équipe malgré un effectif changeant. C'est vrai que le club a des résultats et que l'on dit toujours que les résultats amènent le public mais je pense qu'ils sont vraiment acharnés, ils poussent, ils poussent … quand ils font un bus de supporters pour faire 12h aller, 12 h retour pour venir à Tarbes, bon, il faut le faire ! Donc, ça fausse peut-être mon jugement pour donner une réponse précise par rapport à ça. La vie Tarbaise, j'y suis impliqué…mais pas plus que ça donc ça m'est difficile de juger. L'an dernier, on fait une belle saison mais je pense que les gens n'ont pas su apprécier à leurs justes valeurs les performances. On a participé à l'Euroligue, ça veut dire faire partie des 16 meilleures formations Européennes, on a livré de bons matchs même si en terme de résultats bruts, cela ne transparaît pas (12 D/3V). On s'est accroché sur quasiment toutes les rencontres… alors c'est sûr que c'est bien de voir le TGB gagner mais d'un point de vue sportif, est-ce que c'est mieux de jouer des équipes Portugaises et de leur mettre 25 points à l'aller, 25 points au retour ?

Ils ne sont pas assez connaisseurs ?

Il faut être honnête, le public de Valenciennes est bien plus connaisseur que le public Tarbais même si certain ici sont de vrais connaisseurs. Je dis seulement qu'ici, ce n'est pas une majorité. On s'en est aperçu cette année, lors des matchs d'Euroligue, il y avait moins de monde…les gens disaient : « le TGB a encore perdu ! », oui… mais contre Pecs qui jouent l'Euroligue depuis 15 ans, Brno (autre équipe de la poule du TGB), ça fait 10 ans qu'ils vont régulièrement au Final Four. Je pense que les gens n'étaient pas bien informés sur le niveau de cette compétition dans laquelle on faisait figure d'outsider. Alors gagner contre Carmiel de 60 points devant une salle comble, c'est bien mais voir un match accroché, certes perdu, contre Pecs, est-ce que ce n'est pas plus intéressant ? Vu l'affluence, on dirait que non ! Mais ce n'est qu'un avis de technicien. Il y a eu quelques très bons matchs cette année ici et je pense que les connaisseurs ont apprécié, on a vu Brno, Pecs, Ekatarinenburg, ces équipes n'étaient pas loin du dernier carré… Yolanda Griffith (vedette US du basket féminin) est venue jouer cette saison au Quai de l'Adour avec Ekatarinenburg, je ne sais pas si les gens étaient au courant de son salaire mais… De toute manière, je pense que la motivation, le public la trouve principalement dans la victoire plus que dans la qualité du jeu proposé, à mon avis.

On peut dire qu'ici, vous êtes relativement tranquille en matière de « pression sociale » et médiatique, comment interprétez-vous ce calme relatif, comme une marque de respect, un manque de ferveur populaire ou plus globalement comme révélateur de la position du basket pro féminin en France et en Europe ?

Je pense que médiatiquement parlant, nous ne sommes pas si mal lotis. Je vais prendre l'exemple du club de Toulouse, juste à côté, qui dans une ville très grande, avec de nombreuses équipes évoluant en 1ère division, a droit à 10 lignes dans la Dépêche le lundi et point barre ! Ici, toute la semaine il y a une couverture, on est quand même couvert par la Dépêche, la Nouvelle République, le gratuit le Journal des Pyrénées… alors que Toulouse rien car la concurrence avec les autres gros clubs est trop forte. Nous, on compose avec le TPR et voilà…le rugby, c'est quand même très ancré dans le Sud-Ouest, ils ne jouent pas en 1ère division mais on quand même un budget 3 fois plus important que le notre. Médiatiquement, au niveau local, on est quand même pas mal suivi…en Coupe d'Europe, 6 déplacements sur 7, on a eu un journaliste avec nous ! Je dis local…enfin sur le département, pas sur Midi-Pyrénées, après dès que l'on passe à l'échelon national, c'est différent mais de manière général, le sport féminin n'est pas très bien loti…pendant longtemps, il n'existait même qu'au travers d'exploits individuels : Marie Pierce gagne au tennis et Marie-Jo Pérec en athlé. Je me souviens que Besançon avait été en finale de la Coupe d'Europe en hand, elles avaient trois lignes dans les quotidiens. Il a fallut quelques bons résultats des équipes nationales en hand et en basket pour que les gens s'y intéressent. Le truc, c'est que dans notre discipline, il y a aussi des résultats chez les clubs, Bourges, Aix, Valenciennes…mais la couverture reste quand même légère et le plus souvent sur des chaînes câblées. Mais je pense que les hommes traversent aussi une période délicate à ce niveau. Un temps, tu avais toutes les semaines des retransmissions, certaines chaînes avaient fait du basket leur marque…et puis elles se sont ravisées donc ça veut bien dire qu'en terme d'audience, ça tombe aussi !

Dans la salle, le public plus « consommateur » que « supporter » vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?

Oh, je le comprends…enfin c'est mitigé, il est spectateur car il assiste à un spectacle mais c'est vrai que parfois, on aimerait qu'il participe plus. Tu sais, chez les garçons, je suis passé par Toulouse, grande ville avec beaucoup d'activités proposées, forcément à 90 % on avait un public de spectateurs et pas un public de supporters. Et dans les moments difficiles, ça ne suivait pas trop…en pro B, on jouait dans une petite salle et pour la pro A,

on s'était tenté le grand palais des sports, ce choix tout le monde l'a regretté car on avait réellement perdu notre 6ème homme. Il valait mieux une petite salle copieusement garnie qu'une très grande à moitié vide et c'est vrai que nos résultats en dents de scie n'ont rien arrangés. Après, j'ai l'exemple de Valenciennes, une ville de 40 000 habitants, où là tu retrouve un public de supporters…des acharnés, des passionnés qui comme je te le disais sacrifiaient beaucoup pour venir. A un moment donné, dans cette situation, les joueurs se doivent de rendre quelque chose sur le terrain. Les joueuses disaient souvent qu'elles voulaient rendre ce que le public leur donnait. Quand ils faisaient 24 h de bus et qu'on était mauvais, rien que pour eux, ça nous faisait mal !
Ici, avec ce noyau dur de supporters, il y a un lien…c'est pour cette raison aussi que souvent on dit que le basket féminin, son créneau, c'est peut-être les villes moyennes. Toulouse arrive à remplir le petit palais des sports mais en faisant l'entrée gratuite, ça peut-être une solution mais bon, si l'on regarde au plus haut niveau : Bourges, Aix et Valenciennes sont des villes moyennes et la concurrence n'existe pas avec d'autres activités. Ici, hormis le rugby qui de toute manière attire un public différent, nous sommes tranquilles.

Pensez-vous que cette proximité entre les équipes et leurs publics est l'une des raisons de l'adhésion à l'activité ?

Oui, c'est sûr ! D'une manière générale, c'est de toute façon beaucoup plus convivial dans le milieu féminin que dans le milieu masculin. A Pau, tu vas voir un spectacle très bien organisé, nous, on offre la possibilité d'avoir un contact direct avec les acteurs du jeu…et les conditions favorisent aussi cela. Dans notre salle, les partenaires sont proches des simples spectateurs, il n'y a pas de cassure trop prononcée, certes ils ont leurs places mais le simple spectateur est aussi proche qu 'eux de l'aire de jeu. Le retour est de ce fait important de la part des joueuses et puis…je pense aussi que ça leur tient plus à cœur que les mecs. Les filles restent d'elles-mêmes discuter. Je pense que cela est plus propre au basket féminin dans son entier qu'à Tarbes en particulier. Est-ce le niveau de structure des clubs qui le permet ? Oui et non, je pense simplement que les filles ont plus de faciliter à installer un dialogue avec le public que les garçons. Même les clubs plus structurés comme Bourges ou Valenciennes ont cet proximité avec leurs publics, à Valenciennes t'as deux VIP, celui des supporters et celui des partenaires…et les filles passent successivement dans les deux avec même certainement plus de plaisir dans celui des supporters (rires). Je pense aussi qu'historiquement, les partenaires étaient avant tout des supporters et qu'ils n'étaient pas uniquement là pour avoir un panneau dans la salle, c'était plus un coup de cœur. Aujourd'hui, c'est devenu un moyen pour certaines grosses boîtes locales de se faire de la pub mais bon, la passion est toujours là car le retour n'est pas énorme par rapport à l'investissement. On a su fidéliser un public, avec pas mal de femmes… elles apprécient la chaleur de la salle et le fait de voir leurs paires évoluer à un bon niveau. Je pense que les gens ont pris conscience que des femmes pouvaient proposer un spectacle de qualité, avec de l'adresse, de la vitesse, des qualités athlétiques et surtout moins d'égoïsme et d'individualisme que les mecs.

Justement, avez-vous une idée de la composition du public du Quai de l'Adour (sexe, âge) ?

Je pense que c'est un public plutôt âgé… il y a peu de jeunes mais il faut être lucide, c'est une ville de 40 000 habitants mais le club a 150 licenciés, tu prends Mondeville, ville de bien moindre importance, ils ont 350 licenciés… qui amènent leurs familles etc. Et puis il paraît que la population Tarbaise est âgée, ceci expliquerait aussi cela. A Valenciennes, c'était un public de 7 à…77 ans alors qu'ici des « 7 ans », on n'en voit pas beaucoup ! Je dirais qu'il y a pas mal de femmes mais bon…à confirmer.

Damien, je vous remercie de m'avoir accordé cet entretien.

Mais avec plaisir, c'était intéressant. ***Fin de l'entretien***

Entretien avec Jean-Pierre Siutat

Fonction : manager général du TGB / président de la LFB
Âge : 44 ans
Statut : figure incontournable d'un club dont il est toujours resté proche.
Date de l'entretien : le 16 Février 2004
Lieu de l'entretien : un bureau dans la salle du TGB
Durée de l'entretien : 45 minutes

Comment définiriez-vous l'état actuel de votre relation avec le club du TGB ?
Je pense que c'est une relation passionnelle…, ici, j'ai occupé diverses fonctions, j'ai vu le club grandir et se hisser au sommet de la hiérarchie hexagonale voire européenne durant quelques années. Puis sont arrivées certaines difficultés financières qui ont bien faillit mettre un terme à la belle aventure du TGB mais le club s'en est sorti après avoir fourni de gros efforts. Cette épreuve a resserré les liens entre les personnes foncièrement attachées au club et aujourd'hui, même si le club a évolué, l'atmosphère qui y règne reste formidable de convivialité.
Quel statut attribuez vous au club à l'heure actuelle ? Club paternaliste ? Semi pro ou pro à 100 % ? Une entreprise de spectacle ?
Je dirais que, à l'image de l'ensemble des clubs de la Ligue Féminine, nous sommes « pros » à notre échelle. Les clubs ont évolué, se sont structurés pour répondre aux exigences du professionnalisme. Mais tout cela reste évidemment à l'échelle du sport de haut niveau féminin. A la vue des budgets des clubs, nous ne pouvons prétendre à un statut équivalent à celui des équipes masculines, elles étant des entreprises de spectacle. Pour situer, même les petits budgets du championnat d'élite masculin ont un pouvoir économique bien supérieur aux ténors de la Ligue Féminine. Évidemment, certains clubs comme Bourges et Valenciennes ont plusieurs longueurs d'avance sur la majorité des équipes et cela se ressent sur les résultats. Mais quoi qu'il en soit, je reste lucide sur ce que nous proposons… le basket féminin n'est pas le basket masculin, d'un part il n'aura jamais, je pense, sa puissance financière et d'autre part il ne sera jamais en mesure d'offrir un spectacle équivalent aux publics. Il faut être franc, sur un strict plan spectaculaire, c'est à dire ce qui fait venir les foules… le basket féminin ne propose rien d'exceptionnel. Au niveau de l'intensité physique, cela correspond selon moi aux catégories cadets hommes … alors prétendre rivaliser avec les rencontres des hommes et s'accorder le statut de « spectacle », je pense que c'est utopique ! Quand tu assistes à un Roubaix / Toulouse devant 200 spectateurs, tu ne peux pas parler des clubs en tant qu'entreprises de spectacle. En revanche, nous avons d'autres atouts et les gens suivent le basket féminin pour d'autres raisons qui, je pense, sont propres à l'ensemble des disciplines féminines. Récemment, des résultats sont tombés concernant les affluences en WNBA et la structure des publics qui suivent cette ligue, eh bien il se trouve que les personnes intéressées ne sont pas du tout les mêmes que celles qui suivent la NBA. Donc même avec des gros moyens comparativement à nous et un style de jeu quand même plus spectaculaire, c'est sensiblement le même phénomène…, on retrouve un public spécifique. La WNBA n'a rien de comparable avec la NBA comme nous avec notre championnat masculin, c'est le même décalage et même si beaucoup de gens suivent la WNBA aux USA, c'est un public différent que celui de la NBA. Il est plus familial, plus populaire, ce qui peut s'expliquer par une politique tarifaire plus abordable que la NBA, et il est surtout plus féminin. Les femmes et surtout les jeunes filles ont besoin de s'identifier à des vedettes du même sexe de la même manière que les garçons. Je pense que le créneau du sport féminin réside dans cette particularité…

Pour revenir au TGB, il semble que, majoritairement, les joueuses apprécient le côté « familial » du club. Ce caractère peut-il se conjuguer avec un professionnalisme total ou au contraire cela nuit-il à son instauration ?

Je pense que oui cela peut se conjuguer dans la mesure où, comme je te l'ai dit, nous sommes dans un professionnalisme à notre échelle. La grosse différence, au-delà du jeu, entre les hommes et les femmes, réside dans les sommes engagées. Les basketteuses pros, ne touchent pas de salaires mirobolants comparativement aux hommes. Je pense qu'en terme de budgets, nous avons actuellement atteint un plafond en LNB avec une moyenne autour de 1 Million d'euros, les masses salariales sont donc limitées. A partir de là, les filles gardent les pieds sur terre, elles ne sont pas déconnectées de la réalité… la plupart apprécient, je pense, de pouvoir bien vivre de leur pratique mais sont bien conscientes qu'il faut rester humble car après quelques années, cette situation prendra fin. Le fait que l'argent ne soit pas omniprésent dans notre milieu évite de biaiser le rapport entre les clubs, les filles et les publics.

Suite aux entretiens avec les joueuses et à l'observation de la presse spécialisée, il semble que l'affectif joue un rôle plus important dans la relation joueuse / club que chez les hommes (notamment chez les étrangères)? Est ce que je me trompe et il y a t-il eu des évolutions à ce niveau ?

Non, non, tu es complètement dans le vrai ! Si auparavant j'ai évoqué la situation économique qui joue un rôle comme je te l'ai dit dans la relation club / joueuse, je pense également que le besoin « d'affectif » plus naturel des femmes joue également à plein. Ce sont des femmes, elles sont plus sensibles, elles ont besoin de se sentir entourées, épaulées au quotidien dans un choix de carrière qui les oblige à de gros sacrifices, probablement plus que les hommes…

Il est vrai à ce sujet que les joueuses étrangères sont encore plus sensibles à cet aspect affectif car elles vivent loin de leurs bases. La joueuse, encore plus que le joueur, a besoin d'évoluer dans un climat de confiance, de se sentir appréciée dans la structure. Il y a moins d'étrangères « mercenaires » que l'on peut en trouver chez les hommes, elles sont extrêmement demandeuses sur le plan relationnel car cela conditionne leur épanouissement sportif. Et on revient inévitablement sur les salaires de joueuses… une fille comme Jo Hill, que l'on adore, qui revient nous donner un coup de main cette saison après avoir achevé le championnat Australien, eh bien elle gagnera plus chez nous en un mois que sur la saison entière là-bas où elle n'a même pas le statut de professionnelle et est contrainte de travailler à côté. Cette fille appartient pourtant à l'équipe olympique Australienne… ça te situe l'écart avec le milieu masculin.

Selon vous, la proximité des joueuses avec les publics est-elle un des aspects qui caractérise le basket de haut niveau en France ? En ce sens, peut-il constituer une alternative au basket masculin, plus distant ?

Effectivement, les rapports entre les publics et les joueuses sont très intenses … à ce niveau, oui, nous pouvons proposer quelque chose de différent. Cette proximité nous permet d'avoir un noyau dur de fidèles qui « aiment » vraiment leurs joueuses parce qu'ils les connaissent en tant que personnes au-delà de leur profession.

Dans ce cadre, comment abordez vous la massification des apports étrangers au sein des effectifs ?

Nous avons essayé de limiter le nombre d'étrangères au sein des équipes mais il faut là encore être réaliste, la bonne santé sur le plan du jeu de la Ligue est aussi due à cet apport étranger. Voir évoluer des équipes avec des ossatures quasi-exclusivement françaises n'est pas viable… ces filles haussent le niveau de la compétition et la rendent plus attractive. De plus, elles n'ont pas pour la plupart cette mentalité « particulière » qui caractérise les

étrangers dans le milieu masculin, elles sont rarement égoïstes sur le terrain et se révèlent très attachantes en dehors.

Cette saison, le TGB n'a plus ou quasiment plus de joueuse « du cru » dans son roster, est-ce selon vous handicapant ?

A ce niveau, je pense que ça aurait pu être gênant à une époque mais qu'aujourd'hui les gens ont compris que l'on recrutait en fonction des moyens du club et dans le but d'assurer un niveau de performance correct. Si les filles recrutées s'engagent pleinement sur le terrain et en dehors, il n'y a pas de problème…

Conserver à la fois des filles comme Céline Dumerc, Laure Savasta et Dominique Tonnerre devenait économiquement impossible pour le club. Bien sûr que cela aurait été bien de garder Céline, une fille du coin que le public adorait mais on ne pouvait s'aligner sur les propositions qui lui ont été faites ailleurs et sur le challenge sportif qui s'offrait à elle. Même si notre degré de professionnalisme n'atteint pas celui des garçons, les impératifs économiques sont bien présents et dictent la vie des clubs et ça, les gens qui suivent le club l'ont bien assimilé. Ils acceptent dès lors de supporter des filles d'horizons différents pour peu qu'elles donnent tout pour le club sur le terrain et qu'elles se montrent agréables, qu'elles collent à l'image conviviale et familiale du club. Cette saison, nous avons opté pour une équipe jeune, prometteuse… cette équipe a du talent mais commet également certaines erreurs de jeunesse, cependant elle produit un basket enlevé, rapide et le public suit malgré la présence de plusieurs nouvelles étrangères. Une fille comme Lélas (jeune étrangère), qui s'est malheureusement précocement blessée, avait tout pour devenir la chouchou des spectateurs, elle avait un enthousiasme débordant et se comportait en gagneuse… Je suis persuadé que cette équipe va offrir quelques bons moments au public Tarbais.

Le basket pro féminin est particulièrement implanté dans des villes moyennes voire petites. A ce titre, ne constitue-t-il pas un espace privilégié à l'expression d'un certain attachement au « local » ?

Bien sûr, et nous faisons tout pour entretenir ce lien avec le local… Nous sommes particulièrement impliqués dans le domaine social, les joueuses vont à la rencontre des habitants par le biais de nombreuses actions menées avec les écoles, les MJC etc. Elles sont reconnues comme sportives de haut niveau et comme représentantes de la ville. Nous nous devons d'être proche de la ville, ne serait-ce déjà uniquement pour une question économique puisque nous sommes dépendants des collectivités territoriales qui assurent la plus grande partie de notre budget, les partenaires privés n'étant pas très nombreux. Cette situation est d'ailleurs la même pour la plupart des clubs de la Ligue. Je crois que nous sommes parmi les mieux lotis en terme de partenariats privés, c'est te dire ! Et puis nous avons la chance, comme je t'ai dit, de pouvoir compter sur un public fidèle que nous souhaitons conserver donc c'est important d'être présent dans le tissu social et cela nous offre l'opportunité de faire connaître les joueuses et d'attirer du monde dans la salle…

Depuis vos débuts dans le milieu, avez vous constaté des évolutions dans les attentes du public ?

Disons que l'on peut dire qu'il est plus connaisseur que par le passé. Il connaît mieux la discipline, ses exigences et sait surtout mieux évaluer les forces en présence et donc la performance. A partir de là, il est peut-être plus tolérant avec l'équipe qui plus est lorsqu'elle jeune et attachante comme cette saison. Nous avons beaucoup communiqué dans la presse afin d'expliquer les choix en matière de recrutement et surtout les exigences sportives que l'on attendait de cette équipe. Conscient des problèmes connus par le club dans un passé proche, je pense que le public admet que nous oeuvrons pour respecter un équilibre à la fois sportif et financier. A ce niveau là, oui, il a évolué… mais cela n'a à rien altéré son soutien qui compte parmi les plus marqué du championnat.

Qu'est ce qui, selon vous, permettrait d'attirer plus de monde dans les salles ? Modifications des règles pour rendre le jeu plus spectaculaire ? Tenues des joueuses ? Animations ?
A la Ligue, nous réfléchissons au quotidien sur cette question. Il y a un cahier des charges à respecter par l'ensemble des clubs afin de donner la meilleure image possible lors des rencontres. Je suis conscient que cela réclame des efforts à certains clubs aux budgets très serrés mais bon… je pense qu'exiger que les joueuses évoluent dans des tenues correctes, propres au moins, ou que les coachs portent un costume, ne relève pas de l'impossible. En règle générale, tous les clubs se sont pliés à ces exigences qui me semblent le minimum vital. Nous avons cependant dû nous contraindre à exclure un club cette saison qui ne pouvait garantir ce minimum.
Sur le plan du jeu, nous avons opté pour un ballon plus petit afin de rendre le jeu plus attrayant, plus rapide mais pour ce qui est d'éventuelles modifications réglementaires, cela est compliqué car il ne faut pas non plus dénaturer l'activité. Nous avions émis le souhait de faire évoluer les joueuses dans des tenues spécifiques, on a parlé des fameuses combi-shorts portées par certaines équipes d'Amérique du Sud ou par les Australiennes… ce ne serait pas tout à fait de ce style mais quoi qu'il en soit on y pense. Notre but est de nous démarquer du sport masculin et d'affirmer notre spécificité, le recours à des tenues originales irait dans ce sens et non dans une volonté d'exhibition comme cela a pu être dit ici ou là. J'ai demandé à plusieurs équipementiers de réfléchir sur la question. Après, il faut rester à notre place et faire avec nos moyens. Proposer des animations à un coût pour les clubs et bon nombre d'entre eux ne peuvent fournir un effort financier conséquent. On s'appuie plus sur la pratique et ce qu'elle propose d'originale par rapport au sport masculin comme nous avons pu l'évoquer auparavant. Il faut optimiser la visibilité de notre discipline qui ne dispose pas de beaucoup de créneaux médiatiques pour se faire connaître. Nous avons divers projets pour construire des évènements ponctuels qui permettraient de faire parler de la Ligue comme par exemple faire se dérouler la 1ère journée du championnat sur un même site ou encore créer des évènements grand public comme le Tournoi de la Fédération qui feraient connaître la Ligue et pourraient attirer un public non-initié.
Mr Siutat, je vous remercie de m'avoir accordé cet entretien...
Avec plaisir…

Fin de l'entretien

Entretien avec Polina Tzekova

Fonction : joueuse professionnelle
Née le : 30 Avril 1968 à Pleven (Bulgarie)
Nationalité : bulgare (en attente de naturalisation française)
Poste : intérieure / Int A Bulgare
Nombre de saisons au club : 8
Clubs précédents : Priolo 1992/95 (Italie), Houston Comets 1998/99 (WNBA)
Statut : joueuse étrangère emblématique du club. Longtemps considérée comme l'un des meilleures joueuses d'Europe, elle reprend le chemin du terrain cette saison après une interruption d'un an due à sa grossesse.
Date de l'entretien : le 29 Octobre 2003
Lieu de l'entretien : à Tarbes, au domicile de la joueuse
Durée de l'entretien : 1 h 20 minutes

Note : l'entretien fut intégralement mené en français, Polina maîtrisant parfaitement la langue. Seules quelques modifications furent apportées au niveau de la syntaxe et du vocabulaire.

Pourriez-vous définir l'état de votre relation avec le club du TGB ? Est-ce du type employée/employeur ou cela dépasse-t-il ce strict cadre ?
Ah non, non, non… c'est purement « familial » ! Je les considère comme ma famille quoi ! Ce n'est pas uniquement mon employeur, non, pas du tout. Mes relations avec eux se rapprochent des relations « familiales ».
L'installation de cette grande proximité entre vous... cela a pris combien de temps ?
Disons que quand je suis arrivé de Priolo (Italie)… déjà, je suis arrivé avec pas mal de problèmes[2] et à l'époque, tout le monde au sein du club m'a beaucoup aidé. A cette époque, le Président, les secrétaires… dès qu'il y avait un repas, tout le monde m'invitait, il y avait une ambiance particulière que l'on ressent moins aujourd'hui. Pour le bricolage pareil, dés que j'avais besoin d'un truc à la maison, tout le monde venait m'aider. Les gens étaient vachement simples… très proches de mes problèmes. S'ils voyaient que mentalement ça n'allait pas trop, ils m'invitaient à venir en discuter chez eux et ça, ça a duré au moins pendant 2 ou 3 mois. Et moi, je suis quelqu'un de très reconnaissante… cette situation restera gravée dans ma tête, je ne l'oublierais jamais. J'avais 27 ans à cette époque et j'étais, dans cette situation, confronté à deux choix : soit aller devant les tribunaux pour me défendre, soit attendre 3 ans sans jouer puisque mon « faux » contrat s'étalait sur 3 saisons. Seule, jamais je n'aurais pu engager de procédure judiciaire et en fait, c'est Jean-Pierre Siutat, à l'époque entraîneur, qui est venu en Bulgarie me chercher : « je me fous de ce qui se passe, fais tes bagages et viens avec moi ! ». Une fois ici, avec son aide et celle du Président Michel …, nous avons envisagé les solutions à mon problème. Ils sont allés à Munich demander une expertise calligraphique… cela a révélé qu'il ne s'agissait pas de ma signature. Au final, j'ai été libéré par Priolo moyennant un dédommagement de la part du TGB qui à ce moment là était en proie à certains problèmes financiers. J'ai donc accepté une baisse de salaire afin de permettre au TGB de verser cette

[2] Le club de Priolo prétendait posséder un contrat, signée par Polina, attestant d'un renouvellement d'engagement pour une durée de trois saisons. Ce contrat fut déclaré caduque par la justice, une analyse calligraphique ayant démontré que la joueuse n'avait jamais apposé sa signature sur le dit contrat comme elle l'avait toujours affirmé.

somme aux Italiens. La suite m'a donné raison puisque mes meilleurs souvenirs sportifs sont les aventures vécues avec le TGB : les victoires en Coupe d'Europe, en Coupe de France… même si, sur le plan financier, tout n'a pas toujours été facile au club. Cette victoire en Coupe Ronchetti nous a vraiment rapproché, elle a scellé notre relation, ce fut pour moi et pour le club l'aboutissement de notre histoire commune… ils avaient fait tellement pour moi que je me disais : « enfin, nous sommes récompensés ! ».

Vous évoquiez une certaine évolution de cette ambiance familiale, qu'en est-il aujourd'hui ?

Oui, ce n'est plus la même chose… c'est difficile à expliquer. Disons qu'avant, on été plus souvent ensemble avec les dirigeants, on se faisait des repas, le Président, le manager… ils n'étaient pas « le Président » ou « le manager », ils étaient nos papas, nos papis, des trucs comme ça. Dès que nous avions des problèmes… y compris d'ordre personnel, privé, on en discutait avec eux. Maintenant, ce n'est plus comme ça ! Moi, j'ai encore ce type de rapport avec Jean-Pierre Siutat… mais je ne pourrais pas développer la même chose avec le président actuel. Il est arrivé l'an dernier quand moi je ne jouais pas[3], je suis resté un peu à l'écart de l'équipe qui devait se retrouver dans certains moments, je n'ai pas ce rapport de proximité avec ces nouveaux dirigeants… certainement parce que nous n'avons pas d'histoire commune. Les évènements du passé sont la base de ma relation avec le TGB et les gens qui s'en occupaient à une certaine époque.

La mise en place de cette distance entre joueuses et dirigeants n'est-elle pas, selon vous, l'illustration d'un basculement du basket féminin vers un professionnalisme plus abouti ?

Oui, certainement… ça commence à basculer vers ce professionnalisme « masculin ». C'est vrai qu'autrefois, nous prenions le temps de faire les choses (rires)… les papiers, l'administratif, les visas etc… Aujourd'hui, il y a une personne chargée de ces missions dans le club et les papiers sont prêts dès le lendemain de l'arrivée d'une nouvelle joueuse. Par le passé, je me souviens qu'on devait aller jouer en Italie… moi, avec mon passeport Bulgare, il me fallait un visa pour entrer sur le territoire Italien, eh bien 3 jours avant le match, certains au club réalisent que Polina n'a pas de visa ! Et après… ce fut la course, les allers-retours à Toulouse pour amener des papiers (rires). Aujourd'hui, cela n'est plus possible… Alors oui, le club est plus professionnel qu'avant mais a gardé quand même certains côtés « famille ». Je pense que le professionnalisme à ce niveau était nécessaire pour pouvoir maintenir des résultats.

Et comparativement avec votre expérience du professionnalisme « ultime » qu'est la WNBA ?

Oh… ça n'a rien à voir ! La WNBA, c'est vraiment une autre planète, un autre monde.

Aux vues de vos performances dès vos premières saisons Tarbaises, vous avez dû être très sollicité… vous êtes resté à Tarbes parce que vous vous sentiez redevable du club ?

Oui, oui…disons que ce qu'ils ont fait pour moi a vachement joué. Il y a 4 ans, quand Tarbes avait déposé le bilan, plus personne ne croyait en le club… et même une fois sauvé, lorsqu'il a fallut parler de recrutement pour la saison à venir, quelle histoire ! Le recrutement à cette époque s'est résumé à deux filles qui ne possédaient même pas les basiques du jeu : « à gauche, tu shootes main gauche, à droite, tu shootes main droite ! ». Moi, à ce moment là, j'étais au top individuellement, j'avais des propositions d'Italie, de Bourges et de Valenciennes, qui financièrement représentaient 4 à 5 fois plus que ce que je gagnais au TGB… mais je me suis dit : « quand j'ai eu besoin du TGB, le TGB était là ! Maintenant, c'est le TGB qui a besoin de moi !». Et je suis resté malgré le manque à gagner…je me devais d'être reconnaissante à ce moment-là.

[3] Polina n'a pas joué durant la saison 2002 / 03 du fait de sa grossesse.

Avec ce type d'attitude, ne pensez-vous pas être un cas à part dans le milieu du sport professionnel ?

Oui, je sais que ce type de comportement n'existe pratiquement plus, que l'argent est le seul moteur mais… je pense que certaines filles ont encore cette même mentalité qui m'anime. Mais je ne vais pas te cacher que tout le monde me dit que je suis une « conne » (sic) en restant ici ! Mais bon, moi, j'ai beaucoup apprécié ce que le club a fait quand j'avais des problèmes. Ils m'ont permis de retrouver rapidement les terrains et je ne vais pas te cacher que cela revêtait une grande importance pour moi puisque j'aide beaucoup ma famille restée en Bulgarie. Et ça aussi, je l'ai apprécié à ce moment là donc… si le club a besoin de moi, je me dois de rester. Puis j'ai rencontré ma moitié ici, mon futur mari… ça s'est su dans le milieu et tout le monde a compris que cela ne servait plus à rien de me contacter pour bouger (rires) !

Croyez-vous au contrat « longue durée » et à la possibilité de situation analogue à la votre à l'heure actuelle ?

Moi, je n'avais pas de contrat « longue durée » en arrivant ici. Tout d'abord nous avions convenu d'un premier contrat de deux ans…après, les années passaient : « qu'est-ce que tu comptes faire l'année prochaine ? », « oui, je reste ! », je reprenais l'entraînement et au bout de quelques mois « je ne dois pas signer un contrat ! », « ah oui c'est vrai ! »… c'était vraiment comme ça que l'on fonctionnait, une relation de totale confiance. Maintenant, ce type de situation est impossible pour les étrangères, une telle confiance… non, non. Je ne sais pas ce qui s'est passé ici, quand je suis arrivé, le public m'a de suite adopté…je ne sais pas si cela est dû à leur connaissance de ma situation mais j'ai de suite ressenti une chaleur à mon égard, cette ambiance « familiale » dans le club, dans le département… une mentalité qui se rapprochait énormément de la mienne, dans la mentalité Bulgare. Aujourd'hui, 8 ans après, j'ai toujours mes supporters qui, si je ne leur fais pas la bise après le match… ils râlent.

Comment expliquez-vous cette adoption si rapide ?

Franchement, je ne sais pas…pff. Moi, quand je fais quelque chose, je me donne à fond et encore plus quand je dois remercier quelqu'un ou quelque chose. Je crois que les gens, quand ils viennent dans la salle… ici, tu peux perdre le match de 30 points mais si tu as tout donné sur le terrain, personne ne te dira rien. Par contre, si tu gagnes en jouant de façon médiocre, tout le monde te fera des réflexions. Par la suite, ce fut rapidement : « Bonjour Polina ! Comment ça va ? », tout le monde venait me parler dans la rue, dans les magasins…ça s'est fait naturellement. Cela a continué même durant ma période d'inactivité, la première fois que je suis revenu à la salle assister à une rencontre, la petite avait 8 jours, mon mari me dit « maintenant on rentre ! », je lui ai dit « non, non, il faut que j'aille saluer mes supporters ! ». Il savait que si j'y allais, il devrait rester 1 heure et demi de plus dans la salle (rires).

Votre statut fut rapidement différent de celui d'une joueuse étrangère ?

Oh mais je n'étais plus une joueuse étrangère, même pour le club : « tu es notre petite Française ! » même si statutairement, j'étais une joueuse étrangère. Quand nous avons acheté la maison avec mon compagnon, je me suis dis : « je suis étrangère cela va me libérer de pas mal de frais ! » (rires) Au quotidien, cela est agréable mais pas toujours facile à gérer… dans ma tête, j'étais une joueuse étrangère du club, je devais me reposer, être très « pro » dans mon comportement puisque ici comme ailleurs, les étrangères ont de grosses responsabilités sportives. Alors lorsque je déclinais une invitation, une soirée… les gens ne comprenaient pas, dans ces moments… là oui, pour eux je redevenais une joueuse étrangère ! Dans ces situations, certaines réactions m'ont un peu dérangées mais bon, ce n'est pas bien grave !

Aujourd'hui, vous vous sentez plutôt Bulgare ? Française ? Bigourdane ?
Tu sais, même si je finis ma vie ici, je suis Bulgare au fond de moi. La Bulgarie me manque beaucoup… alors je dirais plus Bigourdane que Française (visiblement très émue).
Bulgaro-Bigourdane ?
Oui, c'est plutôt ça ! Tout le monde me dit : « tu es une vraie Bigourdane ! », je prépare la soupe locale, la garbure (soupe locale) ! (rires) Ma belle-mère m'a dit un jour : «une Bulgare qui la prépare mieux que moi ! ». Mais je me sens toujours Bulgare au fond de moi…même si je me suis habitué à vivre selon les traditions Bigourdanes et Françaises. Quand je rentre chez moi, en Bulgarie, ma mère me dit : « vous, chez vous en France… », je lui dis : « attends, arrêtes…je ne suis pas Française ! ». Quand je suis ici, c'est « vous là-bas, en Bulgarie… », parfois, je me pose moi-même la question de savoir quel est réellement ma nationalité…
J'ai lu dans un entretien accordé à un journal que lors de votre passage en Italie, vous aviez rapidement appris la langue... il en a été de même en France, donc pour vous, apprendre la langue est une donnée essentielle dans votre métier ?
Oui, oui…mais cela tient à ta mentalité. Quand tu vas chez quelqu'un, il faut que tu t'adaptes à ses règles de vie, de fonctionnement. C'est à toi d'aller vers la société et non l'inverse. Après, tout dépend de l'individu, tous les étrangers n'agissent pas de la même manière. J'ai vu des Américaines rester 10 ans en Italie et ne pas connaître un seul mot d'Italien, langue que je commençais à parler 3 mois après mon arrivée. Le Français, je l'ai appris toute seule…l'Italien m'a aidé à ce niveau, 8 mois après mon arrivée en France, je sortais mes premières phrases en Français. Pour moi, le constat a été le suivant : quand tu débarques dans une équipe à l'étranger et que tu n'arrives pas à communiquer, tu restes dans ton coin…tu es dans l'isolement le plus total et ça, moi je ne le supporte pas ! Après, certaines Américaines… si tu veux, elles partent du principe que tout le monde sait parler Anglais, la langue du monde c'est l'Anglais ! A mon arrivée en Amérique, je parlais en Italien à ma coéquipière Cynthia Cooper qui parlait parfaitement Italien suite à plusieurs années passées là-bas, elle traduisait ensuite aux autres en Anglais. Je communiquais de cette manière mais cela m'a en fait freiné pour apprendre l'Anglais puisque je n'avais pas à faire l'effort. Un jour, l'entraîneur de Houston s'est énervé face à cette situation… « mais c'est pas possible ! Elle arrive ici sans parler Anglais ! », moi, cela m'a profondément vexée et en plein milieu de l'entraînement, je lui ai jeté le ballon en lui disant : « écoutes, moi je suis Bulgare, je parle Bulgare, un peu d'Anglais, je parle Italien, je parle Français, je parle le Russe…toi, à part ta langue maternelle l'Américain, qu'est-ce que tu connais ? ». Une fois le championnat terminé, nous avons reparlé de ce « clash » et il m'a dit : « j'ai repensé à ce que tu m'avais dit… tu as raison ! ».
Cet ego surdimensionné des Américains, déjà très perceptible dans le milieu masculin, vous l'avez donc ressenti également dans le milieu féminin ?
Mais bien sûr…pour eux, l'Amérique, c'est le centre du monde ! Je vais te donner un exemple qui m'a choqué là-bas : un jour, quelqu'un me demande d'où je viens, je lui réponds « de Bulgarie », il me dit : « la Bulgarie, dans quel État cela se trouve ? » Mais ce n'est pas possible, un minimum de culture générale ! C'est vrai que c'est un petit pays mais quand même… mais tu sais, même en France, j'ai eu quelques surprises. Je suis sûre que si tu prends un échantillon de Français et que tu leur demande quelle est la capitale de la Bulgarie, peu sauront te répondre convenablement, on tourne autour de Bucarest, Prague… mais Sofia, personne ne connaît. Une fois, à l'aéroport de Toulouse, une hôtesse me demande ma destination, je lui dis : « Sofia ! », « mais Sofia se trouve où Madame ? », je lui ai dit : « En Bulgarie Madame ! » (visiblement agacée)
Après, les Américains…ah oui, ils savent tous qu'en Chine, ils sont plus nombreux qu'eux !

Et par rapport à votre statut d'étrangère, le ressentiez-vous différemment qu'en Europe ?
Disons qu'en France, je me sentais étrangère sur le terrain compte tenu des exigences. Mon expérience en Italie m'a beaucoup servi à ce niveau là, le coach là-bas m'avait bien fait sentir ce statut différent. Il y avait le terrain et puis c'est tout ! Nous n'échangions rien en dehors du basket. Aujourd'hui, nous sommes devenus amis… c'est marrant quand même. Là-bas, j'ai beaucoup mûri, à 22 ou 23 ans, il m'a tenu un discours du style : « toi, tu es une étrangère, tu as 50 % de l'équipe qui tient sur tes épaules…quand l'équipe perd, c'est à cause de toi, quand elle gagne, ce sera bravo tout le monde ! ». Il m'a inculqué cette façon de penser, je préparais mes matchs avec beaucoup de concentration, les veilles de match, à 10 heure j'étais au lit…depuis cette époque, j'aborde les matchs dans un état de concentration extrême. Mon unique but : que l'équipe gagne ! Si il y a des prises à deux sur moi, tant pis, je ne prends pas le ballon mais je libère des joueuses… il faut que l'équipe gagne. Après, si certaines marquaient 30 points dans une victoire, je savais que j'avais participé à ma manière et je rentrais satisfaite à la maison, j'avais fait mon boulot.
En Amérique, c'était différent parce que je me sentais étrangère à la fois sur le terrain et en société. J'étais l'étrangère dans ce spectacle là… car c'est vraiment un spectacle. Au début, ce fut difficile à vivre, nous perdions quelques matchs, l'entraîneur m'interdisait de shooter, je n'étais bonne qu'à faire des écrans et prendre des rebonds. Ce n'était pas du tout mon jeu…oui, là, j'ai beaucoup souffert. Je faisais la gentille, je répondais « okay » dès que l'on me demandait quelque chose, je n'avais pas le courage de dire non. Cela m'a desservi jusqu'au jour où j'ai explosé… je me suis engueulé avec ma partenaire Cheryl Swoops (vedette du basket Nord-Américain surnommée « la Jordan au féminin »), je lui ai parlé comme je crois jamais personne ne l'avait fait auparavant parce que là-bas, c'était la « Prima Donna », et ça a changé ma vie. J'ai montré que j'avais du caractère… et comme par hasard, on a commencé à me donner des ballons, j'ai pris des shoots, tout le monde était aux petits soins avec moi…
Lorsque vous êtes allé en WNBA, c'était plus un challenge sportif ou une opération financière ?
Non, c'était vraiment un challenge sportif. J'avais été drafté l'année précédente mais je n'y suis pas allé parce que j'avais des soucis familiaux, ce qui avait surpris pas mal de monde compte tenu que j'avais quand même été sélectionné N°9 à la draft ce qui m'assurait un très bon contrat. A cette époque, j'avais dit à l'entraîneur que je n'avais pas la tête au basket et que venir pour rien faire, cela ne m'intéressé pas. Ils m'ont alors mise sur une liste « d'intouchables », des joueuses intransférables d'une année à l'autre. L'année suivante, je me suis dit : « j'y vais ou j'y vais pas ? », mon copain (ancien 2ème ligne du club de Tarbes en rugby) m'a dit : « si les Blacks me demandent de jouer pour eux, je ne vais même pas te demander, je fais mes bagages et je me casse ! ». Je suis tombé là-bas dans une équipe de rêve, constituée de vedettes du sport Américain, ce fut une expérience sportive inoubliable que je souhaite à tout le monde. Comme je te l'ai dit, la seule erreur à ne pas commettre, c'est de dire « okay », il ne faut pas montrer de faiblesses morales… sinon, tu es mort. A l'issue du dernier match, ce fut très émouvant car tout le monde pleurait de joie, nous avions remporté le championnat… en plus 10 jours auparavant nous avions eu la douleur de perdre une de nos coéquipières d'un cancer au cerveau, donc tout le monde était particulièrement ému. Mais moi, je pleurais aussi de joie parce que c'était fini ! L'entraîneur m'a dit : « dans deux jours, ce sera la grande parade en ville sur le camion des pompiers ! », je lui ai dit : « moi, demain, je suis chez moi ! ». Je suis arrivé le lendemain à Pau vers 3 heures, à 3 heures et demi j'étais à Tarbes, j'ai foutu tous les sacs dans la chambre et j'ai pris mes baskets…à 5 heures, j'étais à l'entraînement du TGB. Voilà…le coach m'a re-contacté pour repartir l'année suivante, je lui ai dit non, j'avais

trop souffert, ce fut trop éprouvant mentalement. Il ne comprenait pas car il m'a dit que mon salaire allait encore être augmenté mais non…trop dur.

Vous êtes définitivement bien éloigné des logiques actuelles du sport professionnel ?

Peut-être…mais moi, je pars du principe que tout va bien dès l'instant que j'ai 1 Euro pour m'acheter du pain et un lit pour dormir. Le reste, c'est du bonus, je mène une vie normale, vachement simple… si quelque chose me plaît chez Kiabi (magasin de vêtements bon marché), je me l'achète. Et puis aujourd'hui, il y a la gosse…elle est très gâtée et c'est son bonheur qui compte maintenant plus que tout et c'est normal ! (un large sourire illumine son visage)

Cette mentalité atypique dans le milieu, vous l'attribuez à quoi ? A vos origines ...

Oui je pense…je serais née aux USA, je n'aurais pas du tout eu cette mentalité là. Je pense que les problèmes familiaux que j'ai rencontré durant mon enfance…mes parents se sont séparés quand j'avais 9 ans, nous l'avons mal supporté avec mon frère, et sur le plan financier nous avons su ce qu'était le sacrifice… Donc quand j'ai commencé à bien gagner ma vie, les premières personnes qui ont bénéficié de mon succès furent ma mère et mon frère. A lui, je lui ai acheté un bel appartement, j'ai offert une maison à ma mère en Bulgarie. Ils ont tous deux des appartements, des bagnoles, des portables, chez nous ces biens là sont rares… peu peuvent se le permettre. Quand je leur ai dit : « maintenant, vous êtes bien là-bas, vous n'avez plus besoin de moi… », bien sûr, ma mère pleure tous les jours. Il y a certains moments où la Bulgarie me manque vachement (très émue), mais maintenant je me suis dit qu'à 35 ans, il était temps de penser un peu à moi. Je voulais être maman…alors.

Justement par rapport à l'enfantement, avez-vous eu l'impression de faire de grosses concessions pour votre métier ?

Moi… tu sais l'arrivée d'un enfant, le fait de te savoir enceinte, cela modifie complètement ta façon de voir les choses en l'espace de quelques semaines. C'est incroyable… je ne regrette pas d'avoir conçu cette enfant à 35 ans, tout le monde me disait : « oh, c'est un peu tard ! ». Moi dans ma tête, de toute façon, je ne me sens pas comme une personne de 35 ans. J'ai encore beaucoup à donner. J'ai donné priorité à ma carrière, j'ai beaucoup misé sur le basket et celui-ci m'a beaucoup donné, j'ai gagné de nombreux trophées, je ne regrette pas ces investissements. Un enfant, tu peux prendre ton temps avant de l'avoir… tu sais, j'ai été marié en Bulgarie pendant 7 ans mais je n'ai jamais eu envie de faire un enfant avec mon ex-mari. J'aimais beaucoup mon ex-mari mais je ne le sentais pas comme le père de mes enfants. Je voulais me sentir mûre… je voulais un enfant d'un homme que je ressentais comme le père idéal car ayant souffert de la séparation de mes parents, je ne voulais par reproduire ce schéma moi-même.

Le basket n'était donc pas une contrainte ?

Une contrainte non, je dirais que j'ai fait un choix de carrière et je l'assume. Tu peux avoir un enfant vers 28 ans et revenir après. C'est plus simple que de revenir à 35 ans d'autant plus que lors de ce que je croyais être mon dernier match, l'émotion avait été énorme… jamais je pensais revenir sur le parquet. Et puis après la naissance, Jean-Pierre (Siutat) est revenu me voir en me disant que le club aurait besoin de moi même sans être à 100 %. Je lui ai dit que je donnais priorité à mon enfant et on s'est mis d'accord sur un entraînement par jour. Cela me convenait, j'ai quelqu'un pour me garder la petite un week-end sur deux lorsqu'on joue à l'extérieur…mais revenir à 35 ans, c'est dur (rires). J'aurais pu faire un enfant avec n'importe qui vers 30 ans, le problème c'est qu'après il faut l'élever le gosse ! Puis j'ai rencontré mon futur mari, je sortais d'un divorce difficile moralement…

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche le plus du vôtre, mentionneriez-vous celui d'artiste ou celui de commercial ?

Je pense qu'à l'heure actuelle, c'est un mélange des deux même si je n'ai jamais privilégié le côté financier dans mon métier. J'ai toujours donné priorité à mon bien-être, je reste là où je me sens bien.

J'ai le sentiment que l'affectif joue un rôle prépondérant dans les choix des joueuses, contrairement à vous homologues masculins ?

Oui, c'est vrai y compris pour certaines étrangères. Je sais par expérience que les Australiennes par exemple fonctionnent comme nous les joueuses de l'Est. Elles privilégient le bien-être et le cadre de travail. Les Américaines réfléchissent différemment, elles ne s'attachent pas…ou si peu. C'est uniquement l'argent qui les guide. Moi, à une certaine période, je n'avais aucune vie amoureuse ici et les propositions des autres clubs affluaient mais je suis resté parce que je me sentais bien dans ce club, dans cette région. Je me suis dit : « pourquoi partir ailleurs où tu n'est pas sûre de trouver les mêmes conditions ? », il faudra te re-faire connaître des gens, te re-faire accepter…une étrangère, lorsqu'elle débarque dans un nouveau club, un nouvel environnement, les débuts sont souvent durs psychologiquement. A ce niveau, je crois que tu as raison de dire que nous sommes bien différentes des hommes. Ici, je ne sais pas si c'est la région qui veut ça…mais beaucoup de joueuses passées par ici ont voulu rester. En 95/96, je jouais avec Judith Balogh, une Hongroise, très forte, une super joueuse, elle me disait que jamais elle ne restait plus de deux ans dans un club, qu'elle aimait changer d'air. Et bien cette année là, elle m'a dit : « tu vois, j'aime changer mais là, j'aimerais bien rester encore une année ici ! ».

L'argent est moins un moteur que pour les hommes ?

Disons que cela dépend aussi des joueuses, certaines, hormis les Américaines qui sont à part, jouent quand même pour l'argent. Je connais bien Rankica Sarenac (2 saisons au TGB), elle ne se cache pas de jouer pour l'argent et qu'elle va au plus offrant. Mais c'est normal, les carrières sont courtes, elle n'a pas d'attache affective dans les clubs, pas d'enfants… je lui ai dit qu'elle aurait tort de ne pas fonctionner comme ça. Ce sont surtout les étrangères qui fonctionnent un peu de la même manière que les hommes…mais c'est à voir au cas par cas.

Enviez-vous certains aspects du milieu masculin ? Son exposition médiatique, les revenus des joueurs...etc ?

Non… on ne peut pas vraiment parler « d'envier », à part peut-être leur niveau de professionnalisation : avoir un kiné sur place, un docteur sur place, ce côté là peut-être… Je crois que c'est un niveau atteint par Bourges et Valenciennes tandis que nous à l'époque, quand on était malade ou enrhumées, on devait attendre 3 heures au cabinet médical. C'est sûr que si on te masse les jambes dès la fin d'un entraînement éprouvant, ça va mieux lorsque tu rentres chez toi, tu peux te reposer. Nous, nous devons nous lever le lendemain de l'entraînement pour aller nous faire masser chez le kiné, si le kiné n'a pas bien dormi…il t'engueule : « pourquoi tu n'as pas appelé avant ? ». Tout ça, ce sont de petites choses qui mises bout à bout durant une saison font parfois la différence, surtout dans les équipes qui comme nous sont engagées dans les compétitions Européennes et jouent 2 fois par semaine. Lundi soir, on a fait un entraînement… je disais à Pascal Pisant (nouvel entraîneur) : « toi, tu me re-donnes une nouvelle jeunesse ! », j'avais les fessiers tétanisés…je me suis dit : « hé maintenant, si il y avait un kiné, tu rentres chez toi… ». Je me suis dis que j'irais me faire masser le lendemain et malheureusement la petite n'a pas voulu dormir, je n'avais personne pour la garder et au final je n'y suis pas allé. Résultat : hier, j'ai beaucoup souffert lors de l'entraînement parce que j'étais toute courbaturée.

Depuis que vous évoluez au sein de la ligue Française, quelles sont les transformations majeures auxquelles vous ayez assisté ?

Pff… je n'ai pas vraiment remarqué de gros changements. Si, peut-être une connerie qu'ils ont faite l'année dernière…accepter 5 étrangères par équipe. Avec 5 étrangères dans une équipes, où vont les Françaises ? Il y a des petites jeunes intéressantes qui arrivent et avec ces 5 étrangères… personne ne va se permettre de payer une étrangère pour rester sur le banc, même 4 étrangères, c'est beaucoup…les résultats de l'équipe de France ces temps-ci, je suis désolé mais je pense que tout est lié, ils se sont trop appuyés sur les étrangères même dans les gros clubs comme Bourges et Valenciennes. De toute manière, je trouve que dans le championnat Français, il y a trop de disparités économiques entre Bourges / Valenciennes et les autres clubs. Avant même de commencer, tu sais qui tu retrouveras à la fin… Pour venir à mon cas particulier, je n'ai jamais vu dans les lois Bosman un moyen de gagner plus d'argent, non, non, à aucun moment. Pour moi, cette législation est une mauvaise chose car elle abaisse le niveau des joueuses hexagonales quel que soit le pays. Tu vois cette année chez nous, avec 4 étrangères… le meilleur 5 sur le terrain, ce sont les 4 étrangères plus Laure (Savasta) mais il y a des jeunes sur le banc qui sont pleines de talent, seulement elles n'ont pas assez de temps pour s'exprimer. Je pense qu'il faudrait limiter à 3 étrangères, cela permettrait à ces jeunes qui sortent du centre de formation ou de l'INSEP de se montrer un peu plus.

Et cette diversité culturelle qu'a entraîné les lois Bosman, y trouvez vous certains avantages ?

Oui… c'est enrichissant, ça nous permet d'échanger avec des individus d'horizons totalement différents. Tu vois l'autre jour, on a parlé avec la nouvelle Américaine, par contre elle est vachement sympa… on discutait des après matchs chez eux lorsqu'elle a remarqué ça (en me montrant un bijou oriental qu'elle avait autour du cou). Comme elle avait joué en Turquie, elle connaissait ce pendentif turc destiné à lutter contre « le mauvais œil », « mais comment ça se fait que tu portes ce bijou ? Tu n'es pas Turque toi ! ». Je lui ai dit que c'était ma cousine qui me l'avait donné contre le malheur, « alors ta cousine est Turque ! », je lui ai dit « non, je vais t'expliquer ! ». Je lui ai expliqué que la Turquie et la Bulgarie sont longtemps restés en conflit et que de nombreux Turcs sont restés en Bulgarie suite à des invasions, la culture Turque est donc très présente en Bulgarie… je peux t'affirmer que sur 7 millions de Bulgares, 2 millions sont d'origine Turque. « Ah, je ne savais pas tout ça ! », elle m'a dit qu'elle adorait la cuisine Turque, alors je l'ai invitée à venir à la maison car je sais cuisiner typiquement Turc. Tu vois, en fonction de nos expériences, on échange…je suis heureuse qu'une Américaine ai appris quelque chose d'une Bulgare (rires)

Avant de venir à Tarbes, connaissiez-vous le club, son histoire ?

Oui…quand j'ai signé avec Priolo en 92, nous avons fait le « tournoi Eurostars » qui se déroulait ici dans la région. Nous avons joué à Tarbes contre Mirande, je me rappelle que nous avions gagné et que j'avais scoré une trentaine de points. Jean-Pierre (Siutat) a voulu me rencontrer après le match par l'intermédiaire d'une autre Bulgare qui évoluait déjà à Tarbes, il m'a dit : « tu veux venir jouer ici ? », « non, désolé ! » car à l'époque mon rêve était de jouer dans le championnat Italien et je pensais que j'y ferai toute ma carrière. Je me rappelle très bien de cette scène, il s'est retourné dans les escaliers et m'a dit : « un jour, tu joueras pour Tarbes ! Et que je dis quelque chose, je le fais !». A la fin de mon contrat de deux ans en Italie, il m'a re-contacté, mais bon, j'étais tranquille là-bas et je n'ai pas eu la force de bouger, j'étais bien installé dans l'hôtel des joueuses, à 10 mètres de la salle, on avait un kiné, une salle de musculation…j'ai re-signé pour 2 ans. Mais je pense que j'ai fait une année de trop, la dernière année, j'avais des problèmes relationnels avec le coach, ils sentaient que j'allais partir et donc ils n'ont trouvé que cette « magouille » pour m'obliger

à rester. Après coup, j'ai demandé à cet entraîneur la raison de ce mensonge, il m'a répondu : « je t'avais façonné, j'avais fait de toi une très grande joueuse… et en pleine possession de tes moyens, à maturité, tu voulais me quitter ! Il n'en était pas question ! ». Mais c'est du passé, je ne lui en veux plus aujourd'hui.

Cette connaissance du futur club, c'est très important selon vous ?

Déjà…en quittant Priolo, je n'avais pas d'agent. En fait, durant ces années en Italie, c'est lui qui gérait les contacts avec les autres clubs. Son discours était du style : « personne ne te veut, toi t'es nul ! ». Par la suite, j'ai su que pendant 4 ans, j'avais eu d'énormes propositions de nombreuses grosses équipes Européennes…mais tout ça passait par lui et il me cachait tout. Au bout des 4 années en Italie, je voulais vraiment voir autre chose et j'ai pris contact avec Paco Torres (agent) qui m'a prise sous son aile. Je voulais à tout prix retrouver un club car ma famille avait besoin de mes revenus. Il m'a dit : « ne t'inquiètes pas, je m'en occupe !». Et c'est là que Tarbes s'est de nouveau manifesté. De ce club, je gardais quelques souvenirs suite à des rencontres de Coupe d'Europe : Jean-Pierre Siutat, la salle et son public très « chaud »… après un match avec Priolo contre Tarbes à Tarbes, Jean-Pierre est venu me voir et m'a dit : « tu as vu ce que tu rates ! ». Et à la fin de la saison, je me suis dit : « allez, je change d'air ! ». Je pense que c'est quand même important de connaître un minimum l'environnement dans lequel tu vas évoluer. Bon, évidemment, je ne connaissais pas la ville mais les contacts répétés avec Jean-Pierre, l'ambiance dans la salle et ce que m'en avait dit une Bulgare passée par Tarbes m'avaient rassurée… le contrat était financièrement très intéressant à l'époque mais il fut revu à la baisse suite aux soucis du club. Cette Bulgare m'avait dit : « ici les gens sont sympas, on mange très bien et à 30 minutes tu as la montagne et à 1 heure 15 l'océan ! », « ah bon, ça doit être bien ça ! » et j'y suis allé.

Vous communiquez beaucoup entre joueuses sur vos clubs respectifs ...

Oui, entre Bulgares déjà…on s'appelle 2 fois par semaine, il y en a à Calais, à Marseille, à Nancy. Les étrangères communiquent sur la situation dans leurs clubs…même si chez les filles, il faut être compréhensive par rapport aux clubs, nous sommes moins exigeantes que les hommes… quand les subventions du Conseil Général mettent du temps pour arriver (rires)

Avez-vous quitté certains clubs à regret ? Priolo ? La Bulgarie ?

Pas vraiment…à Priolo, mon seul regret fut d'être restée une saison de trop ! Je suis parti de là-bas avec une grande… haine. Je me suis échappé, avec mon ex-mari nous avons pris le chien, la voiture et nous sommes partis. Mes bagages, c'est une personne de là-bas qui me les a envoyé deux ans après, nous sommes partis à 5 heures du matin… ça avait pris de telles proportions, je recevais des menaces de mort… l'entraîneur était quelqu'un de très influent dans la région, j'avais 25 ans et j'avais peur. Quand l'entraîneur a su que je voulais partir, il m'a dit : « tant mieux, Priolo va enfin gagner quelque chose ! », nous jouions chaque année les demi-finales ou la finale sans succès, « ah, je vais te dire, moi, pour gagner quelque chose, il faut que je quitte Priolo ! » (visiblement énervée).

Et ma première saison à Tarbes, nous avons remporté une Coupe d'Europe face à une équipe Italienne de Sicile… je me rappelle que quand nous sommes allés en Sicile, nous sommes partis avec un staff très élargi, des gens de la Mairie etc… « Mais pourquoi tant de monde avec l'équipe ? », après j'ai appris que tout ce monde venait pour me servir de « garde du corps » (rires). Après cette victoire, j'étais fière… à la conférence de presse, devant le parterre de journalistes qui avaient suivi « l'affaire », j'ai dit : « je suis heureuse car j'avais quitté Priolo pour gagner des titres ! », j'avais ma revanche, j'étais fière. Cet événement m'a aussi beaucoup rapproché du club car si je tenais ma revanche, c'était grâce au TGB. Pour en revenir à d'éventuels regrets… je n'en ai jamais eu. Lorsque j'ai quitté la Bulgarie, c'était au moment de la chute du Communisme… une joueuse Bulgare

ne pouvait s'expatrier avant ses 28 ans et moi, j'en avais 22. Priolo m'avait repéré lors d'une tournée en Bulgarie et même si je me suis blessé la saison suivante, ils gardaient un œil sur moi. Pour que je puisse partir, Priolo avait du verser une partie de mon salaire, 80 000 $, à mon club en Bulgarie mais moi, à ce moment-là, je réalisais mon rêve… je partais jouer en Italie. Tu sais, à 15 ans, j'avais promis à ma mère : « un jour, je te ferais monter en haut d'un gratte-ciel ! », et quelques années plus tard, lorsque je jouais en WNBA, je l'ai amené à New-York et nous sommes montés au sommet des Twin Towers. J'étais fière, j'avais 30 ans et mes rêves de petite fille se réalisaient.

Vous êtes particulièrement attaché à la ville de Tarbes et à sa région, est-ce que certaines caractéristiques du club sont liées à ce que l'on peut appeler une « identité locale » ?

Au TGB… l'ours avec le ballon (rires), non, je crois tout simplement qu'ils sont fiers de représenter la Bigorre. Le public aussi… tu peux demander à d'autres joueuses, je n'ai pas entendu une équipe dire qu'elle vient jouer avec plaisir à Tarbes ! Ce public nous soutient beaucoup, même à l'époque où nous n'étions pas très performantes avec nos problèmes financiers. Mais nous avons deux types de public : celui qui comprend le basket et celui qui n'y comprend rien ou qui pense qu'il comprend. L'an dernier, j'ai eu l'occasion de prendre place dans les gradins au milieu de nos supporters…pff, certains sont « incompétents », c'est grave…mais bon, des gens comme ça, il y en a partout.

On peut dire qu'ici, vous êtes relativement tranquille en matière de « pression sociale » et médiatique, comment interprétez-vous ce calme relatif, comme une marque de respect, un manque de ferveur populaire ou plus globalement comme révélateur de la position du basket pro féminin en France et en Europe ?

Oui, disons que notre renommée est très locale…moi, ça me fait plaisir que tout le monde me dise bonjour, mais dans mon cas… je n'ai pas l'impression qu'ils me considèrent comme une joueuse « et ta famille va bien ? et qu'est-ce que tu as cuisiné aujourd'hui ? » ou «et comment va Emma ? », ça tourne autour des enfants, de l'éducation. Personnellement, je ne cours pars après la médiatisation, à une certaine période, beaucoup de journalistes venaient à mon domicile, j'en avais marre, c'était devenu invivable ! Quand tu rentres chez toi, tu as envie que le basket reste en dehors…même les sportifs très connus ont droit à une vie de famille. Aujourd'hui, les journalistes m'appellent, essaient de ne pas trop empiéter sur ma vie de famille…mais je leur ai rarement refusé des interviews. Ici, les journalistes sont sympas…la médiatisation actuelle me suffit mais tu sais, j'ai 15 ans de différence avec les plus jeunes donc c'est possible qu'elles voient les choses différemment. Evidemment que ça me fait plaisir d'être en photo dans les journaux ou les magazines mais bon, moi, si j'ai fait mon match, que l'équipe gagne, je suis satisfaite de mon travail. Les gens ont du mal à admettre que nous faisons un travail, quand je dis aux gens : « allez, je vais bosser ! », tout le monde rigole mais pour moi c'était boulot, boulot…Les gens ne se rendent pas compte de notre situation, c'est vrai que nous avons de la chance d'être payé pour faire un boulot qui nous procure beaucoup de plaisir… «je bosse la semaine comme toi par contre le week-end, toi, tu es avec ta femme et tes gosses tandis que moi je monte dans le car le vendredi soir, je joue le samedi et je rentre le dimanche avec la tête comme ça…défoncée ! Et le mardi je repars à Las Palmas aux Canaries… », « Oh mais tu vas aux Canaries ! », « Mais qu'est-ce que j'en vois des Canaries ? ».

Cette situation vous dérange beaucoup...

C'est pas que cela me gêne mais j'aimerais bien ouvrir les yeux à ces gens-là…mais bon que veux-tu (soupir fataliste). Aujourd'hui, les autres sont partis à Ibiza (Polina est dispensée du voyage), et j'ai entendu : « hé, mais tu n'as pas les boules de ne pas aller à Ibiza ? », je lui ai dit : « Ibiza ou Rabastens (petit village proche de Tarbes)… c'est la même chose !, Tu vas à l'hôtel et à la salle, c'est tout ! ». Si je veux aller à Ibiza, j'y vais

en vacances… voilà. Mais les gens pensent que quand on arrive là-bas, on fait la fête, la 3ème mi-temps…

Pour revenir sur vos diverses déplacements, les différences culturelles sont-elles encore perceptibles dans une salle de basket ?

Non pas vraiment même si certaines destinations restent particulières… en Russie par exemple, ou plus largement dans les pays de l'Est. Ici, les publics respectent les deux équipes alors que dans les pays de l'Est, tout ce qui vient de l'étranger reste encore mal perçu, on a droit à des traitements particuliers… Mais les ambiances ne sont pas comparables avec celles connues par les garçons, regardes en Grèce, dans les salles, il n'y a personne pour voir jouer les filles alors que pour les garçons… De toute façon, c'est partout pareil, même en France, les filles furent championnes d'Europe il y a deux ans, j'avais entendu Yannick Souvré (capitaine de l'équipe de France à cette époque) se réjouir de la médiatisation que ça allait amener au basket féminin en France et quoi… ça n'a rien changé ! Samedi soir, j'attendais d'avoir les résultats du championnat sur Infosport… rien du tout ! Par contre, les résultats des mecs, dès que c'est fini, 5 minutes après ils les donnent. Oui, ça vraiment, ça me chier (sic) et je me dis que si même un titre de champion d'Europe ne les remue pas…

Cette situation n'est vraisemblablement pas la même aux USA...

Oui, j'ai vu qu'ils avaient fait des études récemment qui montraient l'importance du basket féminin en Amérique, là-bas les femmes sont aussi connues que les hommes. J'ai souvent Cynthia Cooper au téléphone, j'ai gardé des contacts avec pas mal de monde… je peux t'assurer que les professionnelles féminines sont de vraies vedettes. Et puis, ça fait toujours plaisir de voir quelqu'un en ville porter ton maillot…en arrivant, j'étais un peu la « petite chèvre perdue », les gens m'aimaient bien.

J'ai appris qu'un site internet vous avez été dédié...

Oui, oui… c'est une femme qui s'est prise d'admiration et qui m'a fait ce site. Je n'ai jamais trop compris pourquoi mais ça fait plaisir, dire le contraire serait mentir.

Et revenir à « l'exposition Tarbaise », ce ne fut pas trop difficile ?

Cela m'a fait un choc quand je suis revenu dans les vestiaires à Tarbes après la saison de WNBA : « ah, ça change ! ». Mais j'étais si heureuse de rentrer chez moi…

Avez-vous déjà été déçu par l'attitude du public à Tarbes ?

Non, jamais…vraiment, même ces spectateurs qui ne comprennent pas grand chose au basket, c'est pas méchant. Je sais que si tu as parlé avec certaines joueuses avant moi, certaines comme Dominique Tonnerre ont du te dire qu'elles étaient déçues… le problème est qu'il faut savoir accepter les mauvais moments d'une saison sans « baisser la tête », tu as fait un mauvais match, tant pis, il faut te relever et te servir de tes échecs pour avancer. Dominique avait tendance à tout négativer mais le public a été indulgent avec elle, il a attendu 3 saisons…et quand ils ont commencé à la siffler, elle a baissé la tête. Plus tu baisses la tête et plus les gens t'accablent. Moi aussi, des matchs mauvais, j'en ai eu, le public m'a aussi sifflé mais je me tournais vers eux en me disant : « ah vous me sifflez, je vais vous montrer de quoi je suis capable ! ». Je le prend en rigolant, j'en connais un qui est tout le temps en train de râler : « c'est la dernière fois que je viens ! », « écoutes, ça fait 8 ans que je t'entends dire ça et tu es toujours là ! », « oui mais vous n'avez pas été bonnes… », je lui réponds : « nous ne sommes pas des machines… tu verras la prochaine fois ! ». Il faut positiver. Nous sommes très proches du public, nous avons une relation particulière. Parfois, le public a tendance à s'endormir et il arrive que pendant les temps morts je les pousse à se réveiller « mais vous allez gueuler un peu ! », et là ils repartent… le public c'est vraiment le 6ème joueur.

Le public plus « consommateur » que « supporter » vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?

Mais partout tu as des gens comme ça ! Je n'ai pas le sentiment que notre public a beaucoup changé ces dernières années, des gens qui viennent et qui restent passifs, il y en a toujours eu. Le problème du club est plus de remplir la salle que de mobiliser les supporters, le tout c'est que l'argent rentre dans les caisses après… De toute manière, il y a des moments où tu es si concentré que tu n'entends pas le public même si tu as 1500 personnes qui gueulent. L'an dernier, le fait de suivre les matchs des tribunes m'a permis d'observer les gens et c'est vrai que parfois je ne pouvais rester insensible à certaines conneries…même si ça ne plaît pas forcément aux gens.

Avez vous une idée de la composition du public ici à Tarbes, en terme d'âge, de sexe... ?

Je crois qu'il y pas mal de personnes assez âgées…on a un groupe de petits vieux qui sont adorables, on commence à voir des jeunes parce que le TGB mène depuis 3 ans un partenariat avec les écoles de la ville, quand les enfants viennent, ils sont accompagnés de leurs parents et c'est comme ça que… Dans ma rue, ils sont tous abonnés…il y a 3 ans que je vis dans ce quartier, que je distribue des invitations aux voisins : « mais Polina, c'est super votre truc ! », et chaque année, ils sont les premiers à renouveler leurs abonnements. Le voisin m'a dit qu'il ne pouvait plus se passer du TGB, là il est à l'hôpital et sa femme me dit qu'il pleure comme un enfant à l'idée de manquer des matchs ! Tu sais il y a de supers ambiances dans les salles de Bourges ou de Valenciennes mais ici, c'est particulier… c'est une ambiance familiale. Pendant que tu t'échauffes, t'as toujours quelqu'un qui te fait un clin d'œil… c'est vrai que maintenant, dans le public, je considère certaines personnes plus comme des amis que comme des spectateurs. Mais de toute façon j'aime communiquer avec le public, même aux USA, j'avais la côte parce que quand je marquais, je fais toujours un geste vers le public et ils aiment ça… à tel point qu'une fois le match fini, lorsque je reste sur le parquet, j'ai parfois honte « mais qu'est-ce que j'ai fait ! ». Je me souviens d'une rencontre en demi-finale de play-off WNBA, je devais prendre le dernier shoot, le tir le plus important de ma carrière… en face, j'avais Lisa Leslie (vedette de la WNBA), j'ai marqué et j'ai vu 20 000 personnes se lever d'un coup, j'ai crié, j'avais la chair de poule…une grosse décharge d'adrénaline.

Si cette ambiance familiale venait à disparaître...

Pff…ça va manquer, c'est sûr. Tu vois chaque saison nous avions une fille née ici, cette année nous n'en avons plus….la tâche ne va pas être simple pour gagner le cœur du public. L'équipe est très jeune, il y a du boulot mais la qualité est là et si on risque d'être juste cette année, l'année prochaine, cette équipe va faire des dégâts ! Nous avons la chance de pouvoir vivre au moins 2 ans ensemble et ça, c'est inestimable car auparavant les effectifs changeaient souvent.

Le club a reconstruit autour de Laure (Savasta), seule rescapée de la saison dernière, et je pense que cette équipe va surprendre.

Merci Polina de m'avoir reçu et d'avoir répondu aussi gentiment à mes questions...

De rien, ça m'a fait plaisir. Tu peux me re-contacter si tu veux d'autres informations.

Fin de l'entretien

Fonction : joueuse professionnelle
Née le : 04 / 10 / 1973 à Maputo (Mozambique)
Nationalité : Mozambicaine
Nombre de saison au club : 1
Poste : intérieure / internationale A
Clubs précédents : Los Angeles Sparks (WNBA), La Spezia (Italie), Charlotte Sting (WNBA), Caja Navarra (Esp), Barcelone, Pampelune (Esp).
Statut : joueuse étrangère expérimentée formée aux USA.
Date de l'entretien : le 27 Février 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du TGB
Durée de l'entretien : 50 minutes

Note : Clarisse est arrivée au club en février 2003 pour pallier la blessure d'une joueuse étrangère. Cet entretien fut réalisé en anglais puis traduit en français. C'est cette version qui est présentée ci-dessous.

Pouvez-vous définir l'état de votre relation avec le club, est-ce du type employé/employeur ou cela dépasse-t-il ce cadre ?
Je pense que pour l'instant c'est juste du type employé/employeur puisque je viens d'arriver au club, je n'ai pas eu le temps d'approfondir la relation étant donné que je suis ici de puis trois semaines seulement.
Et dans les autres clubs par lesquels vous êtes passé ?
Ce fut toujours employé/employeur. Après ici, c'est peut-être un peu particulier parce que c'est une petite ville, les gens sont plus accueillants et développent plus l'aspect relationnel. Mais comme je te le disais, je suis ici depuis si peu de temps donc…mais tu sais, j'ai toujours évolué jusqu'à présent dans de grandes villes, et dans ce cas, ce n'est pas facile d'être très proche des gens.
Cette ambiance est-elle particulière à Tarbes ou se retrouve-t-elle dans l'ensemble du basket féminin ?
Non, je pense qu'ici l'ambiance est très bonne justement parce que c'est une petite ville. Les gens ont le temps de se connaître les uns les autres, les joueuses sont très proches, les supporters sont très proches, ça se rapproche d'une atmosphère familiale.
Croyez-vous encore au contrat "longue durée" dans le basket féminin actuel ?
Pour ma part, je n'y crois pas. Il y a à l'heure actuelle tellement d'éléments à prendre en compte et qui jouent sur ta décision : du peu bien jouer une saison et donc gagner plus d'argent la saison suivante en partant, être à un bon niveau mais ne pas t'entendre avec le coach, ne pas t'épanouir sportivement au sein de l'équipe…et tu partiras. Ce n'est pas uniquement une question d'argent, il y a beaucoup d'autres paramètres qui entrent en ligne de compte. Le basket n'est pas comparable à la course à pied, au tennis, à des activités où tu décides seul du résultat du match, de la performance…non, là il y a 5 personnes sur le parquet, tu peux être très fort et ne pas gagner parce que…nous sommes 5 ! Non, il y a beaucoup de facteurs qui comptent…
Le statut de joueuse étrangère est-il à part dans le basket féminin ?
Cela dépend vraiment du club dans lequel tu évolues. Tu sais, j'ai joué à Barcelone, une grande ville, je gagnais beaucoup d'argent mais j'avais énormément de pression. Vous êtes le meilleur joueur de l'équipe, le plus payé et ils attendent donc un certain rendement de votre part. Mais de toute façon, si vous êtes un joueur ambitieux, vous vous mettez la

pression tout seul pour être le meilleur… pas besoin de vous dire : « il faut que je fasse cela pour être payé ! ». Je pense que cela dépend aussi du coach, s'il a une mentalité de gagneur, il va vous mettre la pression, pas une pression négative mais plutôt : « hé, on a besoin de gagner et pour cela nous avons besoin de toi ! » et pas dans le sens : « si on ne gagne pas, tu auras des soucis ! ». Il faut savoir motiver les joueurs… Enfin, cela dépend de qui tu es, je veux dire…de ta carte de visite. Des joueuses qui ne jouent pas beaucoup aux USA, parce que la WNBA ne retient que les meilleures, quand elles débarquent, ici en Europe, avec des salaires non négligeables, les clubs attendent d'elles un rendement. Si tu t'appelles Lisa Leslie (grande joueuse Américaine actuellement considérée comme la meilleure au monde) et qu'en début de saison, tu fais 5 mauvais matchs, personne dans le club ne va penser à te « couper » parce qu'ils savent que ce n'est qu'une mauvaise passe, ils savent que tu vaux mieux. Cela dépend donc de qui tu es et surtout de ce que tu as fais avant. Mais bien sûr qu'en tant qu'étranger, on a une certaine pression parce qu'on attend de nous un certain rendement. Après, par rapport aux hommes, les enjeux sont différents, les sommes investies aussi…cependant la situation est quasiment similaire. Je pense en fait que plus le club est important et plus la pression qui est sur vos épaules est forte.

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche du tien, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité et son exigence de rendement ?

C'est une question délicate…je dirais plutôt que ça se rapproche de ce qu'on appelle « entertainment » (divertissement), faire plaisir aux gens qui vous regardent et quand vous ne les distrayez plus…votre boulot est terminé, vous n'avez plus qu'à partir vers une carrière différente (l'air très sérieux). Un commercial…je n'irais pas jusque là, un artiste…l'art est difficile quand vous avez plusieurs personnes responsables du résultat, vous pouvez « produire » pour aider l'équipe à gagner mais ce n'est pas votre production personnelle, votre œuvre personnelle. Non, c'est définitivement « entertainment », même si vous n'êtes pas Michael Jordan, si vous marquez 25 points par match, vous allez plaire aux gens et ils vont vous « garder »… c'est là la particularité du job je pense.

Quel est votre sentiment vis à vis du basket masculin ? Avez-vous déjà été à Pau suivre des matchs ? L'enviez-vous ... quels aspects (médiatique, financier...)

Honnêtement, je viens juste d'arriver en France et je ne connais pas le basket masculin ici mais j'imagine que si certains Français évoluent en NBA cela signifie que le basket ici s'est vite développé et a des qualités. Si je suis envieuse des hommes ? Non. Si je veux améliorer le basket féminin ? Oui. Je suis persuadé que les femmes font autant de sacrifices que les hommes, alors pourquoi ne pas les payer en conséquence, du moins un petit peu plus. Nous, nous avons cette volonté de fonder une famille…par exemple, moi, j'ai 29 ans, j'aimerais avoir des enfants, et… Kobe Bryant (star masculine du basket US), à quoi 23, 24 ans, il peut arrêter de jouer au basket aujourd'hui, son avenir financier est assuré. Moi qui joue depuis un bon moment déjà, je ne peux pas dire que sans travailler après le basket, tout se passera bien financièrement pour moi. C'est ce genre de truc qui n'est pas…juste. En WNBA, en trois mois, nous jouons 40 matchs, c'est énorme, on voyage beaucoup en laissant nos familles loin derrière nous…mais financièrement, ce n'est pas comparable car les assistances sont très importantes.

Depuis que vous exercez en Europe, quelles furent selon vous les mutations qui eurent le plus de répercussions sur votre quotidien de joueuse professionnelle ?

Bon, j'ai joué 2 saisons en Espagne, 1 an en Italie, 2 ans au Portugal et quelques semaines ici…donc un peu moins de 6 ans en Europe. Je pense que ce qui a le plus évolué est le niveau, par exemple, je pense que la France a une très bonne formation au niveau des jeunes, ils travaillent beaucoup sur ce secteur qui va donner les futures joueuses professionnelles. Après, pour moi, le championnat Italien est le plus fort parce qu'ils font

venir les meilleures étrangères de WNBA…je crois que les Français sont persuadés que leur championnat est le meilleur mais personnellement, pour avoir expérimenté les deux, je ne pense pas. Pour ce qui est de la formation en France, si je pouvais me permettre de donner un avis sur ce que j'en ai vu, je dirais qu'ils se focalisent trop sur des détails de technique individuelle : si tu es une joueuse intérieure, tu dois faire ce type de passe, ce type de mouvement etc…mais ils n'impliquent pas assez les jeunes dans la notion d'équipe, ils les forment individuellement. Et quand il s'agit de s'entraîner en groupe, là, les joueuses sont un petit peu perdues. Si tu es seul et que tu t'entraînes à exécuter un mouvement des milliers de fois, tu peux le maîtriser parfaitement mais si tu veux être le meilleur au monde, tu dois pouvoir reproduire ce mouvement avec d'autres joueurs sur le court. Donc pour ce qui est de l'évolution…le niveau Européen s'est élevé, en France la formation est excellente mais je pense que c'est en Italie que se joue le meilleur basket, pas du fait que les joueuses Italiennes sont très fortes mais plutôt comme je le disais parce que les étrangères hyper performantes élèvent grandement le niveau.

Et pour ce qui est des règles Bosman, ont-elles modifiées le visage du basket Européen ?

Oh oui…cela a je crois fait beaucoup de tort aux joueurs hexagonaux quel que soit le pays. Plus tu fais venir d'étrangères, plus le niveau de l'équipe nationale ou du moins le niveau des joueurs du pays est faible. Bien sûr, si vous êtes manager et que vous faites venir 3, 4 joueuses étrangères que vous payez grassement, tu vas exiger que ces joueuses « produisent » et tu vas reléguer les joueuses nationales sur le banc. Et parallèlement on va exiger de ces joueurs qu'elles soient performantes en équipe nationale… mais si elles ont un temps de jeu réduit en club, cela devient plus difficile de progresser ou même de rivaliser avec les autres équipes lors des compétitions internationales…non, à ce niveau là, ce n'est pas très bon pour elles, ce n'est pas bon de toute façon…

Et sur le plan culturel et relationnel, y trouvez-vous certains avantages, une source d'enrichissement personnel ?

Aucun doute là-dessus ! Je dirais même que c'est la chose la plus enrichissante que je possède grâce à la pratique du basket. Je suis née en Afrique, j'y ai joué jusqu'à l'âge de 18 ans puis je suis parti deux ans au Portugal pour par la suite traverser l'Atlantique et jouer aux Etats-Unis. Tout ce que tu apprends dans différents pays te rend plus riche, ces différents voyages m'ont offert de rencontrer un tas de personnes formidables. Quand tu vas à l'école, on t'informe sur la guerre, la vie en Russie, Hitler et tout ça…mais ça ce sont des évènements passés. Ce que tu apprends d'un pays en ce moment, c'est quelle que chose que personne ne peux te donner. Plus tu voyages, plus tu apprends à vivre dans un pays, même si tu n'en maîtrises pas la langue, et plus tu t'enrichis, tu te construis une certaine facilité d'adaptation. Je te donne un exemple : aux USA, on a une certaine idée des Français, considérés comme des gens très « snobs » qui cultivent un certain sentiment de supériorité et qui n'aiment pas les Américains, mais pour quelqu'un de l'extérieur, je ne suis ni Française ni Américaine, je pense qu'en fait les deux partis réfléchissent de la même manière ! Les Américains se prennent pour les meilleurs mais les Français aussi se prennent pour les meilleurs ! C'est un choc entre ego… personne ne réalise vraiment ce phénomène mais en réalité les deux se « battent » pour la même chose, pas tout le monde évidemment… mais ce sont les mentalités qui sont en vogue à l'heure actuelle.

24 secondes, quart temps et développement marketing en Europe, défense de zone et arrivée massive de joueurs et joueuses Européens en NBA et WNBA, on semble aller vers un basket universel. Cela vous réjouit-il ou chaque entité doit-elle conserver ses particularités ?

Je pense que c'est une bonne chose car après tout le basket est un seul et unique jeu. Si tu veux défendre les couleurs de ton pays au niveau Européen, Africain ou mondial, aller aux JO ou aux Championnats du Monde, tu dois être sur la même onde. Je crois que c'est important pour les jeunes de connaître les origines de ce sport et d'avoir à l'heure actuelle

les mêmes repères. Quand tu commences en pro à 18 ans, que selon les championnats tu joues avec des ballons de tailles différentes, que tu joues en Euroligue avec des règles différentes, même chose en WNBA, tout cela te perturbe, réclame du temps pour t'adapter surtout si tu changes souvent de pays… Je crois beaucoup en cette universalisation qui, pour ma part, facilitera la vie des joueurs.

A votre arrivée au club, connaissiez-vous son histoire ?

Je n'en connaissais absolument rien… (rires). C'est une situation qui n'est pas très…facile pour les joueuses. Par exemple, un joueur Américain qui vient en Europe, il se dit : « je vais dans cette équipe parce que c'est celle qui me paiera le plus, c'est une belle ville et quand je ne jouerais pas au basket, je pourrais me divertir, aller lire un bouquin en Anglais ou sortir… ». Pour nous les femmes, la plupart du temps, nous allons là où notre agent nous place, là où nous faisons sportivement l'affaire. Connaître le club est donc un luxe que l'on peut rarement s'offrir… (dubitative)

Cette histoire du club ne joue donc pas un rôle très important dans une signature de contrat ?

Cela en effet n'a aucune importance pour moi car je ne connaissais vraiment rien du club…je savais juste que c'était en France, voilà tout ! C'est une des raisons pour lesquelles la plupart d'entre nous ne signons que pour une saison, parce qu'avant d'arriver, vous ne savez pas où vous allez mettre les pieds : « tu vas allez à Barcelone, c'est une grande ville, tu vas adorer ! », mais ça peut t'effrayer. De la même manière qu'en arrivant à Tarbes, je me suis dis : « où suis-je ? », parce que justement je venais d'une très grande ville…

En tant que jeune joueuse étrangère, quelle fut votre première représentation d'un club Européen ?

Tu sais, ma grosse particularité dans ce milieu est que je viens d'Afrique et ça change pas mal de choses. Là-bas, tu «joues » avec la difficulté, tu vis dans la difficulté et quoi qu'on te donne, tu l'acceptes car tu n'as pas plus… Quand j'ai commencé le basket, je n'avais pas de chaussures donc quand je suis parti au Portugal, ma première expérience Européenne, j'étais heureuse parce qu'ils avaient promis à mes parents qu'ils me paieraient des études… en venant d'Afrique, tu n'espères guère plus, pour toi c'est déjà énorme ! A mon arrivée aux USA, on m'a demandé : « qui est ton idole, ton modèle ? », « as tu vu Jordan, Malone ? (stars de la NBA) », mais à ce moment là, en 91, nous n'avions pas ESPN ou Eurosport donc nous n'avions jamais vu Jordan jouer ! Non, pour moi c'était juste : « ils vont me payer des études, je vais avoir un diplôme universitaire » et j'étais heureuse. Je ne connaissais rien, ma réponse ne va pas t'apporter grand chose… je venais de mon continent sans trop d'idées sur ce que j'allais rencontrer.

Avez-vous quitté certains clubs avec regrets (sportifs ou affectifs) ?

Je n'ai jamais eu de réflexion dans ce sens. Bon, à Barcelone, j'ai eu quelques soucis avec le coach, une femme avec une très forte personnalité et parfois travailler avec une femme en étant soi-même une femme provoque des « clashs ». Mais, Barcelone mis à part, dans tous les autres clubs où je suis passé, on m'a invité à revenir, pas seulement pour jouer mais aussi pour dîner, pour passer des vacances ou sortir avec d'anciennes coéquipières. Si tu passes beaucoup de temps à l'étranger, il est très important de cultiver de bonnes relations avec les gens parce que… tu n'as pas de famille ici et pour moi, qui suis loin d'Afrique depuis si longtemps, si je n'ai pas de vie sociale à côté du terrain… Tu dois être amical, ouvert, si tu pars en disant : « je n'aime pas les Français ! », eux non plus ne t'aimeront pas ! Ils sont chez eux et te diront : « que fais-tu ici si tu ne nous aime pas ? ». Tu vois ce que je veux dire… tu dois être ouvert et ne pas penser négativement : « je n'aime pas ça et ça… ». Cette ouverture d'esprit est une chose que m'a apporté le basket.

Les différences culturelles se ressentent-elles dans une salle de basket à l'heure actuelle ?

Oui, oui, tu ressens les différences culturelles, c'est sûr ! Tout d'abord de par le langage…un coup tu es en Pologne, un coup en Tchécoslovaquie, grâce à Dieu je n'ai jamais joué pour un club en Pologne…parce que je n'aime pas le froid, la neige et tout ça (rires). A ce niveau là, je suis encore très « Africaine ». Pour nous athlètes, la différence, on la ressent beaucoup sur la nourriture, parfois en Italie je me disais : « oh mon Dieu, qu'est-ce que je suis en train de manger ? ». Avec mon club Italien, dans le cadre de la Coupe d'Europe, nous sommes allés jouer en Israël…pfff (air dégoûté), je ne pouvais pas te dire ce que j'avais dans l'assiette…là c'est dur !

On peut dire qu'ici, vous êtes relativement tranquille en matière de « pression sociale » et médiatique, comment interprétez-vous ce calme relatif, comme une marque de respect, un manque de ferveur populaire ou plus globalement comme révélateur de la position du basket pro féminin en France et en Europe ?

Je pense que l'on peut l'interpréter de deux façons. Cela peut en effet s'assimiler à du respect, les gens vous connaissent, ils savent ce que vous faites, ils peuvent aimer votre façon de jouer…dans certains clubs, il est important de « produire » mais aussi de se sentir bien, de montrer que vous aimez ce que vous faites, de montrer votre bien-être aux gens autour. Je pense que plus la ville est petite, et plus cela est possible. Je crois justement qu'ici, ce type de rapport est possible parce que les gens essaient de t'intégrer, de faire en sorte que tu te sentes comme chez toi, et là, tout est réunit pour que tu joues bien. Dans d'autres clubs ou villes, ils veulent en premier lieu que tu sois très performante et après ils s'enquièrent de ton bien-être. Toute la différence est là !

Que pourriez-vous mentionner comme faisant partie de « l'identité locale », ici, dans le club et sa région ?

Bon, c'est délicat pour moi de généraliser… mais je crois que l'identité de Tarbes, c'est de venir vers les gens, d'aller dans les écoles voir les « kids », après les matchs de rencontrer les gens, de discuter avec eux, à la réception d'après match, les gens qui viennent boire un coup te pose toujours des questions, ils veulent te connaître… Tu sais pour les gens, c'est difficile de voir quelqu'un qui, sur le parquet vous enchante, et qui à l'extérieur paraît très distant : « ok, je suis très important, je gagne beaucoup d'argent, je suis une superstar ! », comme cela peut arriver chez les hommes. Le plus sociable tu es avec les gens qui viennent aux matchs, qui paient leur place et donc amènent de l'argent, le mieux cela se passe. Ici, c'est comme ça, tout se passe très bien entre les joueuses, le coach, le président et surtout les fans. C'est le premier club que je rencontre dans lequel on fait la bise au président ! Où tu dis bonjour et au-revoir. J'ai joué en Espagne, c'est aussi l'Europe, mais c'était plus « froid », quand tu voyais le président, c'était juste « bonjour ! » ou tu lui serrais la main. C'est ce rapport affectif qui permet de développer des affinités et je pense qu'ici, voire certainement en France, vous l'entretenez très bien !

Avez-vous remarquez des évolutions dans le comportement du public durant votre carrière ?

Oui, beaucoup ! Au Portugal, quand tu joues, les gens ne disent rien, ils assistent à l'ensemble du match et sont (mimant une personne très calme). Je vais voir mon club jouait mais c'est sans trop de passion…mais cela n'est valable que pour le basket parce que quand tu vas dans un stade de football, l'ambiance est nettement plus « chaude », les gens crient, jettent des objets sur le terrain, sortent quelques « gros mots ». En Espagne aussi, la situation est similaire, les gens sont relativement calmes. Mais ici, les gens applaudissent ou expriment leurs sentiments, c'est plus interactif, beaucoup plus. Et je pense que plus les gens sont proches les uns des autres dans une culture…et plus cela se ressent dans une arène sportive. Pour toi qui vit ici depuis ton enfance, cette relation à l'autre que vous cultiver dans ce pays te paraît normale mais pour moi qui viens d'arriver, c'est assez exceptionnel !

Avez-vous déjà été déçu de l'attitude du public durant votre carrière ?

Je pense que l'un des pires ennemis d'un joueur serait de vivre votre carrière en fonction des réactions des fans. Si ma mère vient au match et que je joue vraiment mal, après le match, elle m'aimera toujours…, si vous attendez cela des fans, cela peut-être très dangereux. S'ils sont heureux, ils l'exprimeront mais si vous les décevez, ils vous le feront savoir aussi ! Non, j'essaie de ne rien attendre des fans pour justement éviter que cela influe sur mon jeu et mes réactions parce que, honnêtement, jusqu'à ce que nous soyons parfaites, nous aurons toujours des jours avec et des jours sans donc…sur le terrain, je me mets dans une bulle et je suis hermétique à tout ce qui pourrait gêner ma concentration, du moins j'essaie !

Le public plus « consommateur » que « supporter » vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?

Bien sûr que je préfèrerais des gens qui vivent le match ! J'aimerais que les gens disent : « oh, je me suis bien divertis ! », d'autres ne laissent pas transparaître leurs émotions. Je pense que cela vient du fait qu'ils ne comprennent pas très bien le jeu particulièrement dans les pays « dominés » par le football. Petit à petit, les gens apprennent le jeu et s'initient à la compréhension du basket féminin… car jusqu'à une dizaine d'années, le sport de haut niveau était uniquement un truc de « mecs ». Alors oui, j'aimerais que les spectateurs soient plus enthousiastes mais ça viendra je pense avec un peu de temps…

Avez vous une idée de la composition du public ici à Tarbes, en terme d'âge, de sexe... ?

Je pense qu'il y a beaucoup de personnes assez âgées…après sur le sexe, j'ai vu un paquet d'hommes, des hommes âgés… qui vont boire une bière après le match (rires). Mais je n'en suis pas sûre car à vrai dire je n'ai pas eu beaucoup de temps pour creuser la question…

Merci beaucoup Clarisse de vous êtres livrée avec tant de passion et de gentillesse !

Pas de problème, n'hésite pas à me re-contacter si tu en as besoin !

Fin de l'entretien

Entretien avec Laure Savasta

Fonction : joueuse professionnelle / capitaine de l'équipe
Née le : 18 / 03 / 1974 à Marseille (13)
Nationalité : française
Nombre de saisons au club : 4
Poste : meneuse de jeu / internationale française
Clubs précédents : Valenciennes
Statut : capitaine de l'équipe, meneuse internationale reconnue sur le plan européen. Championne d'Europe en 2001. Formée aux USA.
Date de l'entretien : 28 février 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du Quai de l'Adour
Durée de l'entretien : 50 minutes

Pouvez-vous définir l'état de votre relation avec le club, est-ce du type employé/employeur ou cela dépasse-t-il ce cadre ?
Oh ça dépasse ce cadre là…je pense, parce que déjà je suis capitaine de l'équipe donc je suis beaucoup plus sollicité, les dirigeants me téléphonent tout le temps, avec Damien (Leyrolles) on est très proche, donc pour moi c'est bien plus qu'être employée à Tarbes ! Je ne suis pas uniquement ici pour m'entraîner deux heures par jour et repartir… j'ai plus de contact avec les gens, les dirigeants et par rapport aux évènements, à la vie du club, je fais un peu plus ouais…mais les dirigeants me le demandent aussi.
J'ai l'impression qu'au sein du basket pro féminin, l'ambiance est plus détendue que dans le monde masculin, est-ce que je me trompe ?
Disons que dans certains clubs cela reste très convivial mais dans d'autres non ! Dans les très gros clubs où il y a beaucoup de pression, les enjeux sont très importants et de ce fait les mauvaises prestations ne passent pas. Ici, je pense que c'est un club supposé plus convivial que par exemple Valenciennes ou Bourges mais je pense que certains spectateurs viennent ici pour voir un spectacle, ils ont payé pour voir un spectacle et le jour où une fille n'est pas au mieux…là ce n'est pas vraiment « relax » mais ça se balance, il y a quand même moins de pression ici qu'à Valenciennes ou à Bourges.
Cette ambiance est donc liée au niveau d'exigence du public et du club ?
Oui, voilà…disons qu'en tant que professionnelles, l'exigence elle est là, toutes les filles sont payées et par conséquent elles ont un rendement à faire valoir mais à côté de ça c'est vrai qu'ici il y a pas mal de sponsors, on les voit au VIP et ils ont une attente, c'est sûr. Après, les autres spectateurs qui restent de l'autre côté, eux restent j'allais dire plus « humains ». Ils comprennent que quand une fille est malade, il faut être plus indulgent sur les prestations et sur le rendement, ils ne nous considèrent pas comme des machines et admettent que la saison que l'on vient de faire s'est écoulée à un rythme de folie, que sur le plan physique c 'était énorme, les déplacements et tout ça, et que tout mis bout à bout… c'état vraiment difficile. Mais les gens du VIP, eux, ont du mal à l'admettre et à le comprendre.
Croyez-vous encore au contrat "longue durée" dans le basket actuel ?
Oui, je pense même pour les plus jeunes que cela reste très important. Enfin, je pense qu'à partir de 22, 23 ans, on peut commencer à signer des contrats de 2,3 ans… 3 ans maximum car je n'ai jamais vu de contrat allant au-delà. Généralement quand on signe pour 3 ans, c'est 2 plus une dernière année avec clause libératoire… je trouve que ce serait bien de généraliser les contrats sur du long terme parce que ça pousserait les clubs à se structurer, à proposer autre chose que des résultats basket … une bonne préparation physique, un suivi

médical, offrir quelque chose de structuré à l'athlète et là ça permettrait de signer des contrats plus longs. Je pense que les clubs l'ont compris… de toute façon si le club propose 3 ans de contrat, c'est qu'il sait que la joueuse peut assurer 3 bonnes saisons, ils ont les cartes en main. Si les clubs ne proposent qu'un an, c'est pour ne pas prendre de risque avec certaines joueuses dont le potentiel n'est pas certain. Mais quand ils approchent les jeunes sur lesquels ils ont des garanties ou même dans mon cas, c'est plutôt : « combien d'années tu veux ? Nous on signe ! ». Dans ce cadre là, je trouve que cela n'est pas mal, ils peuvent construire sur du long terme… et du côté de la joueuse, quand on te propose un contrat de 3 ans, tu as des exigences, pas uniquement financières mais plutôt sportives : un préparateur physique, un encadrement médical sérieux et des ambitions sur le terrain. Je pense que maintenant les clubs vont devoir faire un effort au niveau des structures pour assurer leur avenir et des contrats plus longs.

A l'écoute des récits de tes collègues, j'ai eu le sentiment que l'affectif jouait un rôle important dans les négociations de contrat, peut-être plus que chez les hommes non ?

Oui, ça c'est vrai…chez les hommes actuellement les cas comme Polina (Tzekova) ou Jo (Hill) sont moins nombreux. Dans un groupe de fille, l'affectif c'est très important… et pour le coach, il faut qu'il sache gérer ça. Coach chez les filles, ce n'est pas que savoir techniquement les forces et les faiblesses des joueuses mais c'est aussi gérer les filles, le groupe, et ça c'est complètement différent qu'un groupe masculin. Les filles marchent plus à l'affectif, un dirigeant de club arrivera certainement plus facilement à faire rester une fille en insistant sur le côté affectif qu'un garçon, ça c'est sûr ! Les filles, on a besoin d'un certain équilibre, on a une vie tellement difficile… enfin difficile dans le sens où on n'est pas mère de famille ou même mariée, il est très difficile d'avoir une vie de couple normale car tous nos week-end sont pris, on est libre quand les autres travaillent et généralement c'est difficile de trouver des personnes capables de faire autant de compromis, et c'est pour cette raison que pour nous, la stabilité affective au sein du club est primordiale. Si l'on n'est pas bien dans nos têtes, cela est très difficile d'être performantes sur le terrain. On a besoin de compensation sur ce plan affectif, ouais… je crois. Je pense que pour une fille, si elle est bien dans le club, pour elle c'est plus important que 10 000 balles (1500 euros) de plus à la fin du mois, enfin je pense !

Par rapport aux diverses statuts dans l'équipe, le statut de joueuse étrangère est-il à part dans le basket féminin comme il peut l'être chez les hommes ?

Je pense que dans un groupe de filles, quand tu as trois étrangères, tu attends beaucoup des étrangères parce qu'elles sont supposées être plus payées et meilleures. Après, c'est quasiment la même chose pour nous les internationales…mais par rapport aux garçons, je pense que les mecs…c'est vraiment du marché, les gars jouent ici et là, sont coupés rapidement, chez les filles, ça se fait beaucoup moins parce que déjà à mon avis il y a moins de joueuses sur le marché et aussi les clubs ont moins d'argent donc essaient de ne pas se tromper sur le recrutement… ce qui offre une plus grande fidélité. Mais tu sais, je pense que tout est lié à l'argent…regardes ici, Machanguana, c'est une bonne joueuse, on aurait aimé la garder mais financièrement elle demandait trop. Cela dit, notre milieu reste bien différent de celui des garçons, beaucoup plus professionnel dans le sens où c'est « marches ou crèves ! ». C'est vrai que dans le milieu féminin, on est plus réticent à balancer une joueuse…

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche du votre, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité ?

Franchement, ce sont les deux métiers qui me viennent à l'esprit quand j'évoque ma situation. D'un côté, ce que l'on fait, c'est un peu du « showbiz » dans le sens où l'on doit faire de bonnes prestations puisque les gens paient pour voir le spectacle et après nous sommes rétribuées en fonction de notre rendement. C'est un mélange des deux, oui, mais

quand tu es commercial, tu bouges beaucoup mais tu as quand même un pied à terre fixe alors que quand tu es basketteuse, tu peux être une année à Valenciennes et l'année suivante à Aix, tu vois…Chez certaines étrangères, tu ressens la prédominance du côté « commercial », pas pour toutes car certaines ont l'esprit d'équipe et veulent vivre des moments forts en groupe. Cependant, je pense que cet aspect « commercial » est beaucoup plus fort chez les garçons à part peut-être pour les internationales chez qui cela apparaîtra en fin de carrière au moment de penser à la reconversion, quand il te reste deux années, c'est là que tu te dis : « il me reste deux ans, je vais essayer d'engranger le plus ! ».

Quel est votre sentiment vis à vis du basket masculin ? Avez-vous déjà été à Pau suivre des matchs ? L'enviez-vous ... quels aspects (médiatique, financier...)

Oui, je suis souvent allé voir Pau…mais le seul truc que j'envie au basket masculin, ce sont les structures que leur offrent leurs moyens financiers : le jacuzzi dans les vestiaires (rires), nous on l'a mais il ne marche pas…avoir un kiné à temps plein, c'est surtout à ce niveau là que je les envie, après être payé plus ou être payé moins…pff. En plus, le basket sur un plan médiatique, que ce soit les filles ou les garçons, ça ne se vend pas ! Peut-être que là où je les envie, c'est au niveau des équipes nationales et de la fédé… nous, internationales, on bataille sur tout alors que les hommes, tout ce qu'ils veulent, ils l'ont ! Nous, on lutte pour avoir un hôtel deux étoiles…les garçons, quand ils vont faire un stage à Biarritz, c'est grand standing avec les familles, bagnoles de location etc… Non, ça se ressent lors des rassemblements de l'équipe de France parce qu'après, au quotidien, on l'oublie et se focalise sur notre club, on « bricole » localement sans penser à ce qui se fait à côté… sinon, tu déprimes ! (rires)

Vous avez connu le développement de la ligue, quelles furent selon vous les mutations qui eurent le plus de répercussions sur votre quotidien de joueuse professionnelle ?

Je pense que le fait… enfin pas moi personnellement, mais le fait qu'il y ait eu le droit à 5 étrangères cette année (2 extra communautaires et 3 bosmans), ça a rehaussé le niveau du championnat. Personnellement, cela ne m'a pas dérangé parce que j'ai toujours lutté pour gagner ma place et devenir une titulaire. Chez les filles, c'est là aussi un peu différent des garçons, tu vois à Villeurbanne, ils n'ont pratiquement que des étrangers, ça devient excessif mais chez les filles, cela devient problématique pour les jeunes qui n'ont plus de temps de jeu et ne peuvent aspirer à une progression rapide. A ce niveau là, ça gêne aussi l'équipe nationale car on retarde l'éclosion des meilleurs potentiels.

Et sur le plan culturel et relationnel, trouvez-vous certains avantages à cette situation ?

Oui, enfin ça dépend sur qui tu tombes…quand tu tombes sur des étrangères « mercenaires » un peu à l'image des Américains chez les hommes, là c'est chiant, c'est ingérable car ce sont des filles qui ne pensent qu'à leur gueule, qu'à leur stats, à où elles vont jouer l'année prochaine…après, t'as des filles comme Jo, comme Lupi, qui sont plus orientées vers le groupe et vers l'envie de vivre des moments forts ensemble. Là c'est intéressant parce qu'on partage des moments hors basket qui sont riches et où l'on apprend beaucoup de choses. Mais je pense aussi aux supporters et à l'image que peut véhiculer une équipe dans laquelle il y a beaucoup d'étrangères…les gens auront du mal à s'identifier, c'est pour cela qu'il faut toujours conserver 2, 3 éléments du cru sinon au moins Françaises.

A votre arrivée au club, connaissiez-vous son histoire ?

Oui un peu…les supers étrangères qui sont passées par ici, des filles comme Stinson (joueuse américaine du début des années 90) qui arrivaient à marquer 50 points et certaines campagnes où l'ossature Française était de qualité. Après ça restait surtout un club avec de très bonnes étrangères…mais le reste n'était pas transcendant. Ce qu m'a plu ici c'est que même si ils étaient désireux de monter leur équipe autour d'étrangères fortes comme Poli

(Tzekova), ils ont réussi à faire venir un bon petit noyau de Françaises que les gens apprécient et auxquelles ils s'identifient.

Est-il important de connaître ce passé pour pouvoir jouer dans un club ?

C'est important dans le sens où… si les gens tiennent le même discours dans la durée, ça te permet de savoir où tu mets les pieds et qu'est ce que tu pourras attendre du club. Si il n'y a pas de continuité, là tu pars dans le flou. Je suis venu à Tarbes parce que je savais que les dirigeants avaient une ambition accrue pour le club et une volonté de construire un groupe à l'image de Jo (Hill) qui est quand même là depuis 3 saisons. Cette année, ils ont tenu à la conserver alors qu'elle était blessée…ils auraient très bien pu lui dire : « désolé mais… ». Chez les hommes, elle ne serait pas restée, c'est sûr ! Donc ça démontre cette volonté de construire un groupe au-delà des considérations purement sportives.

Cette histoire, ce passé, jouent-ils un rôle prépondérant dans une signature de contrat à l'heure actuelle ?

Cela peut jouer dans les grands clubs comme Valenciennes ou Bourges, ce sont des clubs qui ont un certain statut et c'est honorifique d'y aller. Tu vois, moi, quand je suis parti à Valenciennes, c'est ce qui m'a vraiment motivée. Après, dans des clubs plus modestes, tu t'en fous un peu…c'est plus le futur qui t'intéresse.

Dans le club de Tarbes et sa salle, qu'est ce qui selon vous se rattache à ce que l'on pourrait appeler l'identité locale ?

Non, je pense qu'à Tarbes, c'est un peu spécial parce qu'on a un bon public, je crois que c'est le 3ème en terme d'affluence… mais ce public est aussi spécial. Il est constitué de pas mal de vieux, très peu de jeunes… ces gens là prennent souvent à partie l'arbitre ou parfois certaines joueuses de l'équipe et ça, je ne l'ai jamais vu ailleurs ! A Valenciennes, jamais, à Bourges jamais… pour moi, cela m'a marquée car je sais que l'on a un public difficile mais avec un noyau de fidèles qui aiment l'équipe plus que tout…mais ce sont des personnes « âgées » mais c'est ce qui caractérise le public ici comme à Aix d'ailleurs. Je pense que c'est difficile pour les autres équipes de venir jouer ici, je ne sais pourquoi mais toutes expriment une certaine inquiétude. Je pense que c'est à la fois à cause du public mais aussi parce que l'on arrive à se donner une nouvelle dimension quand on évolue à la maison. Inconsciemment, on sait qu'il vont nous soutenir mais aussi nous critiquer et cela nous motive certainement. A l'extérieur, je pense que l'on ne fait peur à personne ! (rires)

Et au niveau du relationnel au sein du club ?

J'allais dire avant oui mais depuis qu'il y a un nouveau président…non. Des gars comme Atchendo ou Dutrey (anciens présidents), quand tu leur demandais des trucs, ils le faisaient mais après deux ou trois jours…c'est là que j'ai réalisé que j'étais dans le Sud-Ouest (rires) mais maintenant, avec les nouveaux dirigeants, c'est plus « business », ils ont ramené des partenaires, des personnes plus orientées sur le rendement. Moi, j'aurais aimé une transition plus en douceur parce que nous, on a à faire à certains dirigeants qui laissent vraiment transparaître cet aspect là et ça, au quotidien, c'est désagréable surtout en déplacement quand un gars dit : « il n'y en à qu'une qui sait jouer ! » et qu'il ne connaît rien au basket, c'est énervant ! Cela n'existait pas avant, c'était plus : « allez les filles ! », tout le monde avait le même statut. Alors peut-être que ça signifie que l'on devient vraiment pro, mais là où ça devient gênant c'est lorsque les gens ne savent de quoi ils parlent. Il faut que chacun reste dans son domaine… le côté basket, c'est le coach et le président mais le reste des dirigeants n'ont pas à intervenir. Mais bon après, ce sont des détails…mais au quotidien, c'est pénible. Ce n'est pas parce que tu amènes beaucoup d'argent que tu as le droit de te prononcer constamment sur l'aspect sportif. Quand je parle de structuration des clubs, cet aspect en fait parti.

On peut dire qu'ici, vous êtes relativement tranquille en matière de « pression sociale » et médiatique, comment interprétez-vous ce calme relatif, comme une marque de respect, un manque de ferveur populaire ou plus globalement comme révélateur de la position du basket pro féminin en France et en Europe ?

Je dirais qu'il y a deux facettes… bien sûr que le basket féminin n'est pas très médiatique à l'échelon nationale mais sur un plan local, on est relativement bien couvert…je pense à la presse locale, aux radios comme NRJ. Sur le plan de la notoriété, je pense qu'à Tarbes, les gens nous connaissent très bien, et soit ils ne nous dérangent pas par respect…mais dans la rue, beaucoup viennent. C'est sympa…pour te donner un exemple, quand ma grand-mère vient me voir et qu'elle se ballade en ville, les gens viennent la saluer, lui offrir des trucs : « ouais, la grand-mère de Laure… », avec moi, jamais ! Ils seront beaucoup plus réservés…mais ma grand-mère, ils lui sautent dessus. J'ai remarqué ça depuis l'année dernière. Je pense que c'est à la fois du respect et de l'intimidation. Pour revenir à l'échelle nationale, on a été championne d'Europe mais les retombées…ils ont essayé de valoriser l'image de la femme, je ne sais pas vraiment si ils ont utilisé les bons supports, rendre les tenues plus « féminines », je ne pense pas que ce soit la bonne solution. J'aurais plutôt préféré qu'ils donnent l'opportunité au public de connaître les joueuses parce que c'est par les actrices que tu peux faire passer des messages, c'est pas en étant plus féminines que l'on va ramener plus de licenciées à la fédé mais plutôt en disant : « j'étais un garçon manqué, comme toi et…j'avais mes idées ! ». Je pense plus que c'est plus par le message que par une image tronquée comme nous faire mettre des supers jupes, des belles robes…Ok, c'est l'image de la femme mais ce n'est pas notre image à nous quoi ! Je pense que les garçons s'identifient plus à un Mickael Piétrus habillé à l'Américaine que quand il est en costard ! On ne sait pas vendre le basket…tu vois, moi, j'ai eu la culture Américaine, j'ai fais mes études là-bas pendant 3 ans, tous nos matchs étaient télévisés ou passaient à la radio, c'est une tradition le basket et le basket féminin est aussi valorisé que le basket masculin. Tu es sur un nuage et quand tu reviens en France, c'est complètement différent, c'est comme si on ne te prenait pas au sérieux. Les gens aux USA, ils savent ce que c'est que de s'entraîner dur, ils réalisent les sacrifices que l'on fait…ici, au VIP, certains nous demandent si on s'entraîne souvent ! Ils n'ont aucune connaissance du sport et encore moins du sport féminin, quand tu leur dis que tu t'entraînes deux fois par jour, que tu fais de la musculation… ils n'en reviennent pas ! Quand je te parlais de message… au moins faire réaliser aux gens ce que cela représente d'être sportive de haut niveau. Les gens du VIP qui viennent surtout là pour se montrer n'ont pas conscience de cela.

Avez-vous déjà était déçu de l'attitude du public ici à Tarbes ?

Oui, j'ai été très déçu quand ils s'en sont pris à une ou deux joueuses en particulier…mais bon généralement, quand tu te donnes, les gens sont plus indulgents avec toi. Si tu mouilles le maillot, que tu le respectes, que tu es fier d'être Tarbais…les gens t'aiment. Moi, je n'ai jamais cherché à en faire plus pour faire plaisir au public, j'ai fais mon truc et ça a plu. Après c'est sûr que certaines personnes proches du banc s'autorisent des commentaires désobligeants alors qu'ils ne « pipent » rien au basket, là c'est un manque d'intelligence mais bon, je me dis : « laisses tomber… » et ça passe…

Le public plus « consommateur » que « supporter » vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?

Non, ça ne me dérange pas, je le comprends. Je le comprends depuis mon passage à Valenciennes où le coach là-bas nous disait que l'on était ici pour faire du spectacle…les gens venaient et payaient leur place pour voir quelque chose d'intéressant. Si tu n'étais pas en forme, tu faisais baisser la qualité du spectacle et que par rapport à eux, ce n'était pas réglo…donc maintenant j'accepte.

Depuis le début de votre carrière, avez-vous observé une évolution dans le comportement des publics Européens ?
Oui, disons que ça a évolué vers un public de spectacle mais peut-être moins vite que les garçons. Mais oui, ça a évolué, la preuve c'est qu'avant il n'y avait pas autant de places dévolues au VIP, c'était plus familial, plus chaud et ce ne sont pas ces personnes qui vont tout donner pour soutenir l'équipe. Après, il y a des exceptions car certains sont à fond mais certains ont ici d'autres intérêts.
Cette proximité avec le public, est-elle propre au basket féminin ou particulière à Tarbes ?
Je pense que ça, c'est un peu particulier à Tarbes, déjà, les dirigeants nous demandent de ne pas prendre notre douche et d'être rapidement au VIP pour pas que les sponsors attendent trop…et puis, moi, depuis que je suis arrivé ici, j'ai toujours mis un point d'honneur à aller voir les supporters à la fin du match, parce que eux, on les voit. Ces gens là sont aussi importants que ceux du VIP, j'ai toujours dis aux filles d'être disponibles pour le public, de les saluer, de signer des autographes aux petites, je pense que s'être disponibilité fait partie de notre boulot de basketteuse professionnelle et ça, ça ne se fait pas dans tous les clubs. Tu vois à Aix, Valenciennes, tu ne ressorts que lorsque tu es douchée mais à Valenciennes, tu as deux VIP, un avec les sponsors et les grosses huiles et puis le VIP des supporters. Mais tu dois y aller. A Bourges, c'est pareil qu'ici, tu passes voir les huiles avant d'aller te doucher (dubitative)… Ici, les vestiaires sont proches du parquet donc on peut s'autoriser d'aller saluer les supporters « de base », ceux qui soutiennent tout au long du match. Je ne sais pas si c'est le principal élément qui motive leur venue mais je suis sûre que le fait de voir que l'on est des filles sympas les encourage à nous soutenir. Si on donnait l'image de nanas imbues de leur personne, je ne sais pas si ça suivrait autant…
A l'heure de la mondialisation, les différences culturelles se ressentent-elles toujours dans une salle de basket féminin d'un pays à l'autre ?
Cela dépend, avec l'Euroligue, tu côtoies l'élite et forcément tu joues dans des salles bien garnies qui se ressemblent un peu toutes, sauf dans certains pays de l'est. Mais certaines salles comme à Pecs, c'est pire que d'aller jouer à Valenciennes…ce sont des exclusivement des hommes jeunes qui font un boucan terrible, comme dans un stade de foot… en Pologne, c'est pas mal aussi, je me souviens avoir joué une demi-finale de Coupe d'Europe là-bas… que des mecs, mais des supporters acharnés ! En Italie, ce sera plus vieux et plus agressif, en Grèce, t'aura personne parce que là-bas, le basket féminin, pff… tout le monde s'en fout. En Espagne, ça ressemble à la France… à l'Est, tu sens que c'est spécial parce que les gens sont à fond derrière leur équipe qui reste l'unique exutoire au quotidien, un peu comme à Valenciennes, ce sont des gens qui se raccrochent au basket. A Valenciennes, cal m'avait marquée, je n'imaginais pas à quel point ces gens n'avaient rien à quoi se raccrocher, hormis le basket. Ils y passaient toutes leurs économies car en dehors de nous, leurs vies étaient « vides » de sens, de but…c'était l'alcool ou le basket et parfois les deux…c'est un dévouement, ils te donneraient leur chemise…
Laure, merci de m'avoir accordé cet entretien !
Aucun problème, merci à toi !

Fin de l'entretien

Entretien avec Céline Dumerc

Fonction : joueuse professionnelle
Née le : 09 / 07 / 1982 à Tarbes (65)
Nationalité : française
Nombre de saisons au club : 3
Poste : meneur de jeu
Clubs précédents : INSEP
Statut : jeune joueuse internationale originaire de Tarbes, s'affirme comme une des toutes meilleures en France à son poste.
Date de l'entretien : 12 mars 2002
Lieu de l'entretien : salle de presse du TGB
Durée de l'entretien : 50 minutes

Pouvez-vous définir l'état de votre relation avec le club, est-ce du type employé/employeur ou cela dépasse-t-il ce cadre ?
Je pense que ça va au-delà mais bon… c'est pas non plus, il y a une président bon, c'est notre président, avec certaines filles peut-être qu'il a plus d'affinités, c'est vrai qu'avec moi, on se dit bonjour et pas plus que ça quoi ! On se voit dans les réunions… pas plus que ça. Avec certaines personnes du club comme les bénévoles, c'est plus amical, après, les gens… que ce soit Jean Pierre Siutat, entre guillemets le manager général, le président, ça reste professionnel je dirais.
Cette ambiance est-elle particulière à Tarbes ou se retrouve-t-elle dans l'ensemble du basket féminin ?
Je ne sais pas trop car c'est le seul club professionnel que j'ai connu, après de ce que j'en entends… c'est différent dans chaque club je pense, chaque club à son identité. Je ne peux parler que ce que je connais c'est à dire Tarbes donc… je ne sais pas trop.
Croyez-vous encore au contrat "longue durée" dans le basket féminin actuel ?
Je ne sais pas, je pense que c'est difficile d'être « prisonnier » d'un club, signer un contrat « longue durée », je pense que c'est être « prisonnier » du club durant la durée de ton contrat. Moi, personnellement, je n'ai pas envie de me retrouver dans cette situation… après, on peut signer 1 an plus 1 an plus 1 an et en fait au bout du compte faire 10 ans dans le même club quoi ! Mais « longue durée », ça devient de plus en plus difficile sachant qu'il y plein de facteurs qui rentrent en jeu comme par exemple le nombre d'étrangers qui sont dans les clubs, la situation financière des clubs… il y a beaucoup de choses qui rentrent en jeu donc ça deviendra de plus en plus difficile de signer « long terme ».
Comment appréhendez-vous votre statut de « joueuse locale » ?
Je pense qu'au début… ça fait quand même quelque chose, moi, on me tenait des propos du style : « on te veux à Tarbes parce que tu es quand même la joueuse de Tarbes, du cru ! » mais à côté de ça, il n'y a pas plus de pression que ça. Moi, je me la mets… j'ai la chance d'avoir ma famille qui est là, qui me regarde donc par rapport à ça, je me dis qu'il faut que je me bouge… mais après, je pense que sur le terrain on doit faire son job, c'est pas parce que j'ai fais 10 ans de carrière ou que je n'ai que 20 ans que je ne dois pas me donner de la même façon !
Le statut de joueuse étrangère est-il à part dans le basket féminin ?
Cela dépend… au niveau du salaire, ouais sûrement (rires), mais après sur le terrain, certaines personnes…certaines étrangères c'est vrai, sont uniquement là pour gagner du fric, elles viennent là pour 2 mois, elles gagnent leur fric et elles rentrent chez elles mais de plus en plus ce type de comportement disparaît. Sur le terrain… on ne regarde pas qui est

étrangère et qui ne l'est pas, peut-être que la fille se sent étrangère, au-dessus, mais sur le terrain et dans le groupe, non, il n'y a pas de statut vraiment pré-établi. Et puis de plus en plus elles viennent du début de la saison jusqu'à la fin… chez les hommes, certains Américains ou même nous, on prend des « pigistes » donc là, c'est plus difficile d'intégrer quelqu'un mais bon, c'est rentré dans les habitudes, il y a tellement de changements dans les équipes qu'on apprend à faire avec…

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche du votre, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité et son exigence de rendement ?

Aucune idée, franchement je dirais ni l'un ni l'autre… pour moi le basket, ce n'est pas un métier, c'est une passion tu vois ! Quand on met un nom là-dessus et qu'on dit que c'est un métier, qu'on gagne de l'argent avec… bien sûr que je trouve ça super parce que c'est quelque chose que je fais par passion ! Bon, peut-être aussi que je réfléchis comme ça parce que c'est le début… quand je me dis qu'un jour j'arrêterai le basket et que je rentrerai dans la « vraie » vie active, je me dirai que j'ai eu de la chance. Alors définir à quoi ressemble le plus cette situation pff…bon les gars, c'est carrément différent parce qu'ils ont des salaires bien plus élevés que les nôtres mais chez les filles, après, quand on intégrera la vie active, on pourra retrouver des salaires qui se rapproche de ceux que l'on a connu en tant que sportives tandis que les mecs… ça risque d'être beaucoup plus dur à gérer. Au niveau de l'instabilité du job, chez les filles, ça dépend des clubs… Bordeaux cette saison, ils ont coupé je ne sais combien de filles mais en général ça se fait moins souvent que chez les hommes. Moi, je dirais que le basket féminin va être plus basé sur le collectif tandis que chez les gars, si le type vient avec des stats annoncées et qu'il ne les fais pas par la suite, là, il est coupé… chez les filles, on n'a pas autant de masse salariale qui autoriserait que l'on coupe des filles comme on veut quand on veut !

J'ai l'impression que dans le basket féminin, l'aspect affectif rentre plus en ligne de compte que chez les garçons, est-ce que je me trompe ?

Oui, je pense qu'il y a de ça…comme je te dis, on ne gagne pas des mille et des cent, on sait que ça ne va pas durer toute une vie et que ce n'est pas avec 10 ans de basket que l'on va s'assurer nos arrières… donc par rapport à ça, le côté affectif joue parce que même si on passe du temps sur le terrain, à côté, il faut que l'on ai autre chose aussi quoi !

Quel est votre sentiment vis à vis du basket masculin ? Avez-vous déjà été à Pau suivre des matchs ? L'enviez-vous ... quels aspects (médiatique, financier...)

Oui… je dirais que c'est une autre dimension, chez les filles on se dit « bon, on a de la chance, c'est une passion ! » mais ce n'est pas médiatique, on ne gagne pas des mille et des cent mais bon, même si on a beaucoup d'avantages, quand on regarde les gars, on se dit : « quelle chance ils ont ! ». D'un autre côté, ils sont beaucoup plus sous pression, il y a beaucoup plus d'éléments qui rentrent en jeu donc… d'un côté, on les envie mais on sait de toute façon que nous n'aurons jamais la même chose, leur basket est beaucoup plus spectaculaire donc médiatiquement… ça n'a rien à voir.

Par rapport aux garçons, l'exode Américain fait-il autant rêver chez les jeunes joueuses ?

Pour ma part… non, ce n'est pas un rêve ! C'est clair que ça peut-être intéressant, il y a plein d'aspects positifs et tout mais moi, ça ne me fais pas rêver. Je pense qu'un bon niveau d'Euroligue comme cette année, ça vaut autant que la WNBA.

Quelles furent selon vous les mutations qui eurent le plus de répercussions sur votre quotidien de joueuse ?

Les règles par rapport aux étrangers…ça change le truc, à terme, je trouve que ça va tuer le basket Français parce qu'à force de prendre de étrangers, eh bien ça ne servira plus à rien de former des jeunes… parce qu'après les jeunes on les met où s'il n'y a plus de place dans les clubs professionnels ? Moi, je sais que j'ai eu de la chance de faire l'INSEP (Institut

National du Sport et de l'Education Physique) ce qui m'a permis par la suite de trouver une place ici, si je n'avais pas suivi ce cursus, jamais je n'aurais eu cette opportunité car passer par les Espoirs et tout ça… ça ne t'amène pas là quoi ! Le fait d'avoir ces nouvelles lois, je trouve que ça tue un petit peu le système fédéral mais bon tout évolue, on est à l'abri de rien ! (l'air grave et fataliste)

Et justement, à l'INSEP, ils ne vous sensibilisaient pas à cette situation ?

Pas vraiment, nous, tu sais à l'INSEP on passait après les gars… c'était : « mais où on va les foutre ? ». Dans mon cas, la solution de Tarbes a grandement facilité les discussions… mais bon tout n'est pas noir, si tu regardes les filles qui sortent de l'INSEP, la plupart, sont placées en Ligue (1ère division) alors que les gars vont pour la majorité en Pro B sauf exception. C'est plus difficile de classer les garçons donc c'est peut-être la raison pour laquelle ils y accordent plus d'attention, et puis c'est des mecs… c'est plus médiatique, il y a plus d'argent donc quelque part, ça me paraît relativement logique. De toute façon, à un moment donné, il faut que tu te prennes en charge, moi, ce qui m'a surpris en sortant de l'INSEP et en arrivant à Tarbes… le milieu professionnel quoi ! J'étais trop déçu… ma première année, j'avais perdu tout espoir, je partais en me disant : « ouais, ça va être super et puis… », bon, c'est pas pourri mais ça n'a quand même rien à voir avec l'INSEP où tu es dans un cocon, ça paraît vachement sain et en fait quand t'arrives chez les professionnelles et tu te rend compte que… tu joues et le reste, ils s'en foutent ! Ils te disent : « c'est ton job… » mais ce ne sont pas les premiers à te mettre dans des supers conditions, ce sont les premiers à te montrer du doigt…mais eux ne se remettent pas forcément en question. Mais ce n'est pas bien grave ! (rires)

L'arrivée massive de joueuses étrangères dans le championnat Français vous paraît-elle une bonne chose ?

Non, plutôt une mauvaise mais pas forcément sur le plan individuel mais plutôt sur le plan fédéral, je veux dire… ils montent des centres fédéraux pour former les meilleures jeunes, mais après, les jeunes, on va les mettre où ? Les clubs de Ligue n'en voudront pas car elles n'auront pas d'expérience et de fait, elles n'auront jamais leur chance et atterriront en N1b. Dans ces conditions, pour éclore, c'est toujours difficile…beaucoup restent sur le carreau malheureusement !

Et sur le plan culturel et relationnel, y trouvez-vous certains avantages, une source d'enrichissement personnel ?

Oui, moi je sais que, par exemple, je suis nulle en Anglais et là, d'avoir des Australiennes, des filles qui ne parlent que l'Anglais… ça nous oblige à nous y mettre. Bien sûr, avec certaines, on a du mal mais il y a aussi certaines filles avec lesquelles on a le temps de créer des liens et ça nous apporte vachement… je sais qu'avec Jo (Hill) par exemple, on apprend plein de choses sur l'Australie, choses qui, si je n'avais pas joué ici, je n'aurais jamais connues.

24 secondes, quart temps et développement marketing en Europe, défense de zone et arrivée massive de joueurs et joueuses Européens en NBA et WNBA, on semble aller vers un basket universel. Cela vous réjouit-il ou chaque entité doit-elle conserver ses particularités ?

Je pense que chaque championnat a sa propre identité, les Européens ne joueront jamais comme les Américains quoi ! Mais c'est quand même bien qu'à l'heure actuelle on mette certaines choses en commun, regarder ce qui se fait à côté et prendre les aspects positifs pour progresser ou rendre notre championnat plus attrayant.

A votre arrivée au club, connaissiez-vous son histoire ?

Un petit peu ouais…mais je ne me rendais pas vraiment compte. Jeune, je jouais à Ossun, à côté d'ici et le TGB, je connaissais à peine, je m'y suis mis vraiment tard. Quand on est jeune, on regarde mais l'histoire… on ne s'y intéresse qu'après. Et puis il faut dire que j'ai tendance à oublier assez vite…

Cette histoire joue-t-elle un rôle au moment de s'engager avec le club ?
Je pense que tu apprends sur le tas, des fois de trop regarder, ça t'incites à ne pas signer ou à signer trop vite… ce n'est pas non plus pour moi un point essentiel, une priorité.
Les différences culturelles, par exemple quand vous jouez à l'étranger, sont elles perceptibles dans une salle de basket ?
Franchement non, c'est super difficile d'observer des différences… on vois la salle, l'hôtel et point barre quoi. Si, le seul truc qui diffère, c'est la bouffe, là on voit oui… on est en Italie, en Espagne mais sinon…bon, bien sûr, dans l'attitude du public, il y a aussi certaines différences. Cette saison, nous avons joué à Pecs avec un public super, on a été en Grèce, il n'y avait personne dans la salle, ça dépend mais ce n'est pas propre à un pays mais plutôt à un club, en Grèce tu peux rencontrer une salle pleine comme une salle vide…mais on n'y fait pas non plus vraiment attention. Tu sens aussi quelques différences quand tu joues à l'Est, c'est vraiment glacial comme accueil ! Mais de toute façon, je n'aime pas jouer à l'étranger, à chaque occasion, cela me permet de me dire : « qu'est ce que je suis bien en France !» mais bon, tu ne choisis pas donc… tu t'adaptes.
Dans le club de Tarbes et sa salle, qu'est ce qui selon vous se rattache à ce que l'on pourrait appeler l'identité locale ?
Il faudrait trouver quelque chose… mais franchement, je ne vois pas. Sûr que le club aimerait mettre en avant le « ouais, on est de Tarbes… les montagnes et tout ça » mais bon… c'est pas ça !
On peut dire qu'ici, vous êtes relativement tranquille en matière de « pression sociale » et médiatique, comment interprétez-vous ce calme relatif, comme une marque de respect, un manque de ferveur populaire ou plus globalement comme révélateur de la position du basket pro féminin en France et en Europe ?
Je pense que cela vient effectivement de la situation globale du basket féminin, c'est vrai qu'à part Bourges et Valenciennes qui sont vraiment médiatisées, entre guillemets, parce que ça vaut le 1/12ème de ce que l'on voit chez les mecs quoi ! Et c'est un minimum, elles sont quand même au top sur le plan Européen… bon, à Tarbes, même si cela fait un moment que l'on est bien classé, on ne peut pas prétendre à la même exposition.
Avez-vous senti une évolution dans l'attitude du public Tarbais depuis vos débuts ?
Ici, c'est spécial… à Tarbes, ce ne sont pas des grands connaisseurs donc on entend beaucoup critiquer à partir du moment où l'on ne gagne pas le match. Cette année, on a bêtement perdu quelques parties et ça a pas mal critiqué mais bon, il y a toujours quelques groupes, un gros noyau qui nous supportent quoi qu'il arrive. L'affluence dépend aussi de l'affiche, pour les gros matchs, tu auras beaucoup de monde, pour les petits matchs, tu auras moins de monde… mais c'est comme ça depuis que je suis ici, c'est pas plein à craquer sauf pour les gros matchs.
Avez-vous déjà été déçue par l'attitude du public à Tarbes ?
Oui, ça m'est arrivé il y a 2 ans…on s'est fait siffler par le public et moi, j'étais sur le terrain, je n'avais rien entendu, j'étais dans mon match et à la fin de la rencontre, il y avait Sakho Bolanga (ancienne joueuse emblématique du club) qui avait pris le micro et qui avait gueulé envers les supporters en leur disant : « vous n'avez pas le droit de faire ça ! ». Moi, j'étais surprise car je n'avais rien entendu. Et là, cette année, lors d'un match, je fais 2, 3 conneries et j'entends des sifflets et je me dis : « ah, ça fait ça de se faire siffler ! », je ne sais pas si cela m'était uniquement destiné mais je me suis quand même dit : « putain, c'est vraiment des salauds ! Venez jouer et on verra ! ». Mais bon, d'un autre côté, je sais que c'est normal… quand je vais voir Pau ou autre, je sais que quand tu es supporter, même si tu sais que ce n'est pas facile, quand il y a un raté, tu es déçu et tu t'exprimes. Disons que cela m'a touché la première fois que je m'en suis rendu compte, mais après, tu te dis que c'est normal…

Le public plus « consommateur » que « supporter » vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?
Non, je le comprend…ceux qui passent leur temps à critiquer, ça oui, ça me gonfle… ce n'est que du sport, on a tué personne (rires), ce n'est pas la fin du monde si on perd, j'en ai repéré 2, 3 qui sont vraiment d'un pessimisme pas croyable mais sinon, je comprend car quand on vient supporter une équipe, c'est quand même pour la voir gagner !
Avez vous une idée de la composition du public ici à Tarbes, en terme d'âge, de sexe… ?
Non, pas vraiment… je pense qu'il y a de tout. Effectivement, au premier abord, il semble qu'il y ait pas mal de personnes âgées mais à côté de ça, il y a aussi beaucoup de jeunes qui commencent le basket. Ce que j'ai remarqué, c'est vrai, c'est que les vrais supporters ne sont en général pas très, très « finis » (sic), quand tu discutes avec eux, pff, c'est parfois dur ! J'ai observé le public de Valenciennes, ça a l'air d'être un peu la même chose, quand tu observes les « fanas », ils n'ont pas l'air bien…mais bon, il en faut (rires)
Un dernier éclaircissement, on sent une grande proximité entre l'équipe et le public après les matchs, est-ce particulier à Tarbes ou le basket féminin est-il généralement plus « relax » à ce niveau que son homologue masculin ?
Oui, je pense que c'est effectivement plus « relax » comme tu dis, en général les supporters viennent nous dire bonjour, discuter 5 minutes. Bon, nous, on ne se prend pas au sérieux non plus, il y a certaines personnes qui se prennent pour des stars mais dans le basket féminin…pour moi, le statut de star, c'est quand tu gagnes des millions, que tu es reconnu partout, dans le basket féminin, il n'y a pas de ça hormis 2, 3 personnalités médiatiques. On est comme Mr tout le monde sauf que l'on joue au basket et que l'on est payé pour ça, après, à côté de ça, on peut très bien discuter avec le petit vieux qui nous encourage… Et il faut le faire parce qu'à un moment donné, si on ne fait pas cet effort, des supporters, on n'en aura pas ! C'est cette proximité qui attire les gens dans le basket féminin, discuter avec eux, passer 5 minutes à parler de tout… demandes à un mec de faire la même chose, ça va le saouler, tu vois ! Mais nous, on sait qu'il faut le faire sinon, des supporters, on n'en aura pas !
Cette démarche est-elle spontanée ou vous est-elle demandée par les dirigeants ?
Au niveau des VIP, un effort nous est demandé par le président notamment lors des réceptions, après, pour le reste, je pense que pour la majorité d'entre nous, c'est spontané. Quand tu vois un petit vieux qui vient régulièrement à la salle et que le simple fait de lui dire « bonjour » lui met le sourire jusque là…c'est sympa. Pour les sponsors, ce n'est pas pareil, ça ne fait pas du tout le même effet, c'est plus une obligation professionnelle. Mais ce qui me gêne un petit peu c'est que quand on vient au VIP, bon déjà ça ne nous enchante pas, et en plus on se retrouve dans un coin, personne ne vient nous voir…moi, je ne me vois pas aller dire « bonjour » à quelqu'un que je ne connais pas ! Si tout le monde nous avait été présenté tu vois, un tel, un tel, là, ce serait plus facile d'aller vers les gens alors que là… eux te connaissent mais toi, tu ne les connais pas et je ne me vois pas jouer les hôtesses d'accueil, de toute façon, ils réclament uniquement notre présence. Je pense que dans d'autres clubs mieux structurés comme Bourges et Valenciennes, cela ne se passe pas de cette manière mais bon, ici, c'est comme ça et à dire vrai, je ne m'en plains pas du tout ! (rires)
Céline, je vous remercie beaucoup de m'avoir accord cet entretien !
De rien, rappelle-moi si tu as besoin.

Fin de l'entretien

Entretien avec Jo Hill

Statut : joueuse professionnelle
Née le : 19 / 06 / 1973 à Murray Bridge (Australie)
Nationalité : australienne
Nombre de saison au club : 3
Poste : ailier / internationale australienne
Clubs précédents : Minnesota (WNBA) / Melbourne Tigers (WLNB)
Statut : joueuse internationale reconnue particulièrement appréciée au club.
Date de l'entretien : le 27 Février 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse TGB
Durée de l'entretien : 45 minutes

Note : cet entretien fut réalisé en anglais puis traduit. C'est cette version qui est présentée ci-après.

Pouvez-vous définir l'état de votre relation avec le club, est-ce du type employé/employeur ou cela dépasse-t-il ce cadre ?
Pour moi qui suis au club depuis trois saisons, cela dépasse le strict cadre employé/employeur…mais cela dépend aussi des personnes. Au sein du club, certains sont plus « froids » que d'autres ou ont un rapport différent avec toi selon leur statut. Mais bon, je me dis que c'est normal…on est payé pour jouer quand même ! Ils sont donc en droit d'attendre quelque chose de nous ! Après, effectivement, avec le temps on réussit à nouer des relations amicales au sein du club même si l'autre jour, on m'a présenté un responsable que je n'avais jamais vu auparavant…et ça fait quand même 3 ans que je suis ici alors…
Cette ambiance est-elle particulière à Tarbes ou se retrouve-t-elle dans l'ensemble du basket féminin ?
Je dirais que c'est délicat de porter, pour moi, un quelconque raisonnement en ces termes étant donné que le TGB constitue mon unique expérience Européenne, le reste de ma carrière ayant été effectué en Australie. Cela dit, effectivement, je peux dire que l'aspect humain est plus privilégié ici qu'en Australie où la plupart du temps tu n'as guère d'échanges avec l'équipe dirigeante, si tu vois le président du club une fois par semaine à l'entraînement, c'est déjà bien !
Croyez-vous encore au contrat "longue durée" dans le basket féminin actuel ?
Dans mon cas, comme pour la plupart des étrangères je crois, je signe à chaque fois pour une saison, donc dans ces conditions… De toute façon les clubs proposent rarement des contrats longs aux étrangères alors on ne peut vraiment rien anticiper. Les joueuses Françaises peuvent peut-être encore signer ce type de contrat surtout si elles évoluent dès le départ dans un gros club du championnat. Après, pour ce qui de « l'amour du maillot », pour moi étrangère…je dirais plutôt que c'est plus une question de respect, respect de ton employeur, de tes valeurs, de tes coéquipières, des supporters…il ne faut pas tricher, si tu te donnes à fond, on ne peut rien te reprocher, du moins en terme de mentalité !
Le statut de joueuse étrangère est-il à part dans le basket féminin ?
Oui, il est particulier dans le sens où l'on attend beaucoup de toi en terme de performance…je dirais plus qu'une joueuse « normal ». Tu es souvent la première visée lorsque l'équipe ne tourne pas bien. Ce n'est peut-être pas comparable avec le milieu masculin où le « cutting » est une chose très courante…mais les joueurs de bon niveau sont aussi plus nombreux donc les clubs ont plus de choix. Par exemple cette année, je me suis

assez gravement blessé à la cheville en début de saison, le club aurait pu se séparer de moi et il ne l'a pas fait…est-ce particulier à Tarbes ? Je ne peux pas le dire…il y a quelques années, ils s'étaient séparés en cours de saison d'une de mes compatriotes, qui sportivement ne leur convenait pas. Je pense que c'est aussi une question de contexte, ils pouvaient se permettre d'attendre mon retour à ce moment là…tant mieux ! Mais peut-être que dans une situation sportive plus délicate…

Si vous deviez citer un métier qui se rapproche du tien, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité et son exigence de rendement ?

Je ne me considère pas comme une artiste, seulement comme quelqu'un qui utilise un talent particulier pour gagner sa vie. Donc, je me positionnerais plutôt du côté commercial car mine de rien, c'est du business, à notre niveau bien sûr… on ne peut pas comparer avec le basket masculin, c'est un autre monde !

Quel est votre sentiment vis à vis du basket masculin ? Avez-vous déjà été à Pau suivre des matchs ? L'enviez-vous ... quels aspects (médiatique, financier...)

Je me pose rarement la question…bien sûr je connais le basket masculin, ça va plus vite, plus haut mais je ne pense pas que la balle circule beaucoup plus vite elle… bon, c'est mon avis ! Ici, oui, ça m'arrive de voir Pau-Orthez à la télévision, ça à l'air très structuré comme club, très pro… En Australie, nous jouions en lever de rideau des matchs masculins et nous restions après suivre la partie des hommes donc j'ai pu un peu observer comment cela se passait chez eux… mais bon, envieuse, non ! Il faut se faire une raison, le monde fonctionne comme ça, le sport masculin déchaîne plus les passions, attire plus de monde et de fait rapporte plus d'argent… une fois que tu as compris cela, tu ne peux te lamenter sur ton sort mais au contraire te dire que ce qui t'arrive n'est déjà pas si mal. Ici, des journalistes s'intéressent à nous, les journaux locaux font des articles sur l'équipe, s'intéressent aux résultats…on a un public régulier…disons qu'on partage l'affiche avec le rugby alors qu'en Australie, l'intérêt allait quasi uniquement au basket masculin, on avait droit à cinq lignes en fin de page alors…

Depuis 3 ans que vous exercez dans notre championnat, quelles furent selon vous les mutations qui eurent le plus de répercussions sur votre quotidien de joueuse professionnelle ?

Je pense que les plus importants changements sont intervenus avec les lois d'ouverture des frontières qui ont permis à de nombreuses joueuses notamment de l'Est de s'expatrier. Et comme on le voit, ces joueuses, pour la plupart très fortes, ont élevé le niveau des championnats Européens.

Sur le plan sportif, selon vous, cette plus grande ouverture aux joueuses communautaires est-elle une bonne chose ?

Oui, c'est une bonne chose car comme je te l'ai dis cela rend les équipes Européennes plus fortes. Seulement, il y a aussi quelques inconvénients dans le sens où cela a encore agrandi le fossé entre les grosses écuries et les petites équipes. A l'heure actuelle, les grands clubs peuvent rassembler 10, 12 joueuses internationales sous leur maillot et pour rivaliser, là, ça devient très difficile. Je sais aussi que se pose le problème des joueuses du pays, ici les Françaises, dont certaines sans trop d'expérience du haut niveau ont du mal dans ce contexte à se faire une place dans l'élite…c'est sûr qu'à ce niveau là, c'est problématique car à mon avis, en ce moment, 1 joueuse sur 2 ou 3 est étrangère en LFB.

Et sur le plan culturel et relationnel, y trouvez-vous certains avantages, une source d'enrichissement personnel ?

Oui, c'est enrichissant…de toute manière, le métissage est toujours intéressant que ce soit dans une ville ou dans une équipe. Tu rencontres d'autres gens, d'autres cultures, d'autres manières de penser et de jouer le basket. Et puis, c'est aussi sympa lorsque que tu retrouves

tout ce monde là dans les confrontations internationales, aux Championnats du Monde ou aux JO… en plus, tu peux donner au coach des informations sur leur jeu. Oui, ces échanges ont vraiment de très bons côtés.

24 secondes, quart temps et développement marketing en Europe, défense de zone et arrivée massive de joueurs et joueuses Européens en NBA et WNBA, on semble aller vers un basket universel. Cela vous réjouit-il ou chaque entité doit-elle conserver ses particularités ?

Non, non, ce rapprochement est selon moi une très bonne chose même si, tu sais, la WNBA est encore assez hermétique aux joueuses Européennes et hors USA en général. Après, les retombées sont plus visibles dans le basket masculin, je pense notamment au niveau des animations dans les salles, les cheer-leaders et tout ça…dans le basket féminin, ça reste relativement confidentiel. Mais je pense que tout ce qui peut faire venir les gens dans les salles ou faire parler un peu plus de notre sport est à prendre en considération. En Australie, les dirigeants fédéraux ont par exemple modifié la tenue des joueuses en adoptant des tenues lycra très prés du corps…ça fait plus sexy ! Et selon eux, ça doit attirer du monde… (rires) Non, non, tout cela est selon moi bénéfique aussi bien sur le plan du jeu que sur celui de sa promotion. Après, nous les filles, nous sommes sûrement moins exposées…

A votre arrivée au club, connaissiez-vous son histoire ?

Absolument pas ! Rien de rien…en fait quand j'ai décidé de tenter ma chance en Europe sur les conseils de mon agent, Tarbes fut le seul club à manifester de l'intérêt pour moi (rires)…alors le choix fut vite fait ! Maintenant, avec le temps, j'ai appris à connaître les gens ici, la ville, pas encore la langue mais bon ! (rires) J'ai su que de très fortes joueuses étaient passées par le club et tout ça… Bien sûr, c'est mieux de se renseigner sur le club dans lequel tu vas signer mais moi, je n'avais pas vraiment le choix alors…

Quelle idée la jeune Australienne que tu étais se faisait-elle d'un club Européen quand tu as débarqué ici ?

Tout d'abord, j'étais très nerveuse à l'idée de quitter mon pays, mes racines, ma famille, mes amis. Je n'avais jamais étudié les pays étrangers durant mes études donc je n'avais pas d'indications précises sur l'Europe et la France en particulier. Je débarquais dans un pays sans en maîtriser du tout la langue, sans connaître personne, c'était un peu angoissant ! La seule chose que je savais c'est que là-bas, je pourrais vivre de mon activité de joueuse, je serais professionnelle… car auparavant, en Australie, j'avais le statut de semi-professionnelle, on devait prendre un job en plus à l'extérieur. C'était ma motivation principale, vivre du basket…et je savais qu'ici, on me le permettait.

Y a t-il des clubs que vous avez quittez à regrets ? Regrets sportifs ou affectifs ?

Non, non… évidemment, partir d'Australie, c'était quitter un cocon, alors sur le plan affectif comme je te l'ai dis ce fut un petit peu dur mais après pour ce qui est d'un club en particulier…non. Et puis jouer en Australie, c'est un peu particulier parce que tu sais il n'y a que 8 clubs dans le championnat d'élite dont 2 à Adélaïde, tu ne voyages pas vraiment beaucoup même quand tu changes de club…

Dans le club de Tarbes et sa salle, qu'est ce qui selon vous se rattache à ce que l'on pourrait appeler l'identité locale ?

Je parlerais sur le plan de la ville… de l'ouverture des gens, ici, les gens sont vraiment sympas. Ils t'accueillent à bras ouverts et ça, c'est vraiment appréciable. Venant moi-même d'une toute petite ville d'Australie dans laquelle tout le monde se connaissait, retrouver ici ce type de comportement m'a vraiment fait chaud au cœur. C'est la particularité que je noterais dans la ville…

Les différences culturelles, par exemple quand vous jouez à l'étranger, sont elles perceptibles dans une salle de basket ?
Oui et non… en fait la plupart des salles se ressemblent. Mais c'est vrai quand même que l'on peut ressentir une certaine différence entre l'Europe de l'Est et l'Europe de l'Ouest. Quand tu vas jouer en Pologne, en Russie…c'est quand même plus « froid » aussi bien dans les attitudes des spectateurs que dans celles des gens qui t'accueillent à la salle… Sinon pour le reste, dans les pays d'Europe de l'Ouest, c'est assez standardisé…
On peut dire qu'ici, vous êtes relativement tranquille en matière de « pression sociale » et médiatique, comment interprétez-vous ce calme relatif, comme une marque de respect, un manque de ferveur populaire ou plus globalement comme révélateur de la position du basket pro féminin en France et en Europe ?
Il y a à mon sens plusieurs explications. Tarbes est une petite ville, les gens ici nous connaissent mais je dirais…on fait partie du décor, on n'est pas des « stars » qui fuient les gens : un petit autographe de temps en temps, 5 minutes à discuter avec un supporter au coin d'une rue, un petit « salut Jo ! », nous sommes proches des gens qui nous soutiennent car nous leur sommes reconnaissant. Tu sais en Australie, quasiment personne ne s'intéressait à nous, certes les villes sont beaucoup plus grandes, mais pour ce qui est des médias, même locaux, très peu s'intéressaient au basket féminin. Seules les vedettes masculines et quelques joueuses de l'équipe nationale bénéficiaient d'un traitement médiatique, pour les autres… Donc ici, je trouve tout de même que ce n'est pas mal. Après, je reviens sur ce que je te disais tout à l'heure, le basket féminin et même le sport féminin en général, intéresse bien moins les gens que le sport masculin, c'est comme ça, « it's life !»
Justement, au niveau du relationnel avec le public, vous semblez beaucoup plus « accessibles » que les sportifs masculins ? Est-ce que je me trompe ?
C'est la configuration du club qui veut ça, nous évoluons dans une petite ville, la salle n'est pas immense, le public est proche de nous…. Pour les hommes, dans ces grandes salles avec beaucoup plus de monde, ça leur est je pense plus difficile de rester sur le terrain à la fin d'un match. C'est vrai que nous, on reste 5 minutes discuter avec les spectateurs au bord du terrain quand ils nous sollicitent mais c'est, je pense, normal… et puis nous ne sommes que des filles qui jouent au basket, certes professionnelles, mais bon, nous ne sommes pas non plus des grandes vedettes internationales (rires). Nous gagnons beaucoup moins d'argent qu'eux, c'est peut-être vrai aussi que nos ego ne sont pas « surdimensionnés » (rires) hormis certaines Américaines, mais très peu, qui sur et en-dehors du terrain cultivent un certain sentiment de supériorité…mais je ne pense pas que cela atteigne des proportions semblables à certaines stars du sport masculin…
Franchement non, car c'est aussi cette proximité qui intéressent les gens qui viennent nous voir et si on se met à rassembler au milieu masculin, ils ne viendront peut-être plus alors… je crois que quoi qu'il arrive, il faut que cela reste comme ça.
Depuis votre arrivée à Tarbes, avez-vous observé une évolution dans le comportement du public du Quai de l'Adour ?
Hé bien…je dirais oui quand même un peu. La première année, tout était tout rose à ce niveau là, les gens ont compris que mon adaptation serait délicate et ils ont tout fait pour me mettre en confiance. Pour ma part, j'ai essayé de leur montrer ma combativité, que je pouvais me jeter par terre pour grappiller un ballon, me faire mal pour l'équipe… et apparemment, ça leur a plu, la relation était idéale. Aujourd'hui, je dirais que cela à un peu changé…bon pas à mon égard particulièrement, mais… en fait j'ai dû rester sur le banc pendant une longue période du fait de ma blessure et du banc… tu entends plus les réactions du public que lorsque tu es dans ton match, tu es moins concentré et là… c'est vrai que je trouve que le public est devenu plus critique. Bon, ce n'est pas très méchant

mais parfois tu entends certaines choses… pas toujours agréables. En plus, dis-toi que je ne comprends que très peu votre langue donc parfois, c'étaient d'autres joueuses du banc qui me traduisaient leur propos ! C'est vrai que parfois, tu as le droit d'exprimer ta déception après un shoot facile raté mais…moi je me dis : « quand même, ils ne sont pas très compréhensifs ! », dans le sens où chacun de nous, dans le vie de tous les jours, dans le travail, il nous arrive d'avoir des « jours sans » voire des périodes de doute, de ne pas être en réussite et nous sportifs, nous sommes comme les autres !

Le public plus « consommateur » que « supporter » vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?

Bien sûr que j'aimerais que tout le monde soit excité durant les matchs mais tu sais, en général, les publics des sports féminins sont plus calmes que ceux des sports masculins, c'est comme ça en règle général. Mis à part certains clubs dont nous, les tribunes des salles de basket féminin sont en général clairsemées. Et puis je me dis que les gens payent pour nous voir donc quelque part, ils sont libres de rester calmement sur leur siège.

Avez vous une idée de la composition du public en terme d'âge, de sexe... ?

Oui, une petite idée mais je peux me tromper… je pense que pour l'âge, c'est assez extrême : soit très jeune, soit assez âgé, beaucoup de jeunes enfants et des couples d'une soixantaine d'années. Après sur le genre, je dirais moitié-moitié…non, peut-être 60 % d'hommes et 40 % de femmes mais à voir…

Merci beaucoup Jo de m'avoir accorder cet entretien !

De rien, c'était très sympa, merci à toi !

Fin de l'entretien

Entretien avec Rankica Sarenac

Fonction : joueuse professionnelle
Née le : 27 / 06 1974 à Sarajevo (Yougoslavie)
Nationalité : slovène
Nombre de saisons au club : 2
Poste : intérieure / internationale Slovène
Clubs précédents : Valence (Espagne)
Statut : joueuse intérieure au gabarit imposant particulièrement reconnue sur le plan européen.
Date de l'entretien : 27 Février 2003
Lieu de l'entretien : salle de presse du TGB
Durée de l'entretien : 40 minutes

Note : cet entretien fut réalisé en espagnol puis traduit en français. C'est cette version qui est présentée ci-dessous.

Pouvez-vous définir l'état de votre relation avec le club, est-ce du type employé/employeur ou cela dépasse-t-il ce cadre ?
Je dirais juste que la relation est très correcte… c'est une bonne ambiance de travail mais nos relations sont réglées, en tous cas pour ma part, sur le mode employeur/employé.
Cette ambiance est-elle particulière à Tarbes ou se retrouve-t-elle dans l'ensemble du basket féminin ?
Non, non… mais c'est vrai qu'ici l'ambiance est plutôt « tranquille » et c'est tant mieux !
Croyez-vous encore au contrat "longue durée" dans le basket féminin actuel ?
Cela dépend beaucoup des individus, de leurs personnalités et des clubs, des situations. Moi, chaque année, je signe un contrat d'un an car au cours d'une année, beaucoup de choses peuvent évoluer.
Le statut de joueuse étrangère est-il à part dans le basket féminin ?
Chaque club gère ce statut différemment mais être étrangère dans une équipe signifie : « apporter un plus ». Les étrangères viennent toujours pour élever le niveau d'une équipe. En terme de pression, cela dépend des configurations d'équipe, ici par exemple, je me dois de faire beaucoup, j'ai beaucoup de responsabilités dans le jeu mais je vois à Bourges… les responsabilités sont plus partagées et certaines Françaises ont de grosses responsabilités au sein de l'équipe donc…ça dépend de l'équipe. Mais ici, je dois quand même dire que je ne me sens pas sous pression. La saison dernière, peut-être oui, car je devais montrer ce que je valais mais cette saison, je me pose moins de questions…
Si vous deviez citer un métier qui se rapproche du tien, mentionneriez-vous celui d'artiste pour son côté créativité ou celui de commercial pour son instabilité et son exigence de rendement ?
Je me sens plus du côté créatif mais… le commercial existe aussi car nous ne pouvons par travailler jusqu'à 50 ans donc lors de la négociation des contrats… Les 2 aspects sont donc présents et selon la personnalité de chacun, c'est l'une ou l'autre qui revêt le plus d'importance. Pour ma part, c'est ce côté créatif car c'est ce qui rend notre sport si intéressant.
Quel est votre sentiment vis à vis du basket masculin ? Avez-vous déjà été à Pau suivre des matchs ? L'enviez-vous ... quels aspects (médiatique, financier...)
Oui, je suis allé à Pau une fois, quand tu es toi-même joueur, c'est très intéressant de regarder d'autres joueurs évoluer, tu apprends en observant. Les hommes sont en meilleure

position que nous, ils ont une bien meilleure organisation, beaucoup plus d'argent mais hommes et femmes s'investissent autant alors, ces différences peuvent sembler injustes. Mais moi, je le prends bien car je sais que l'on ne peut rien y faire, rien y changer (rires).

Depuis que vous exercez en Europe, quelles furent selon vous les mutations qui eurent le plus de répercussions sur votre quotidien de joueuse professionnelle ?

Je pense que l'ouverture des frontières a pas mal fait évoluer le basket professionnel, aussi bien masculin que féminin. L'arrivée de nombreuses étrangères dans les équipes a élevé le niveau des championnats. Autrefois, seulement 2 étrangères pouvaient évoluer dans une équipe… le fait que maintenant ce nombre soit plus élevé renforce d'une part le championnat et t'oblige à plus lutter pour avoir une chance de gagner. Après, cette possibilité d'avoir un nombre plus important d'étrangères n'a pas foncièrement modifié ma façon d'aborder le métier… à ce niveau, c'est l'entraîneur et sa manière de gérer cette situation qui est importante. Si celui-ci sait créer une alchimie entre ces différentes nationalités, ces différentes cultures du jeu… je veux dire une Américaine n'a pas du tout la même façon de voir le jeu que nous autres Européennes et les faire adhérer à un système de jeu un peu différent reste parfois difficile. Même si tu as d'excellentes individualités, c'est souvent difficile de les faire jouer de manière efficace ensemble, c'est un sport d'équipe et ce mélange des cultures peut nuire à l'efficacité de l'équipe, je pense particulièrement aux problèmes de communication. Je vois donc 2 côtés à cette internationalisation, l'un très positif et l'autre plutôt gênant. En terme d'opportunités, je veux dire de plan de carrière, je pense que lois Bosman ou pas, cela, sur un plan personnel, ne changea pas grand chose pour moi car à mon poste, les joueuses de très grande taille sont rares et donc très sollicitées. Après, je pense que pour certaines joueuses évoluant sur d'autres postes, cela a dû ouvrir nettement le marché !

Et sur le plan culturel et relationnel, y trouvez-vous certains avantages, une source d'enrichissement personnel ?

Oui, c'est sûr mais là encore, je le répète, beaucoup de choses dépendent de l'entraîneur et de la manière qu'il a de réunir les individus, de les intégrer à un collectif… Après, oui, c'est intéressant d'apprendre à découvrir les diverses « cultures basket » dont sont imprégnées les autres filles…

Mais qu'en est-il en dehors du terrain ?

Là, tu sais, je vais peut-être te paraître un peu « originale » mais j'ai une conception très particulière de mon activité ici ou ailleurs, ce n'a pas d'importance… pour moi, il n'y a pas « terrain » et « hors terrain ». Ce n'est pas comme un travail où tu vas travailler 8 heures, rentrer chez toi, faire le vide et te reposer, moi, sur une journée de 24 heures, il n'y a que lors de mon sommeil que je ne pense pas « basket » et encore. Je passe énormément de temps à la salle et lorsque je n'y suis pas, c'est uniquement pour me reposer afin d'être de nouveau performante : « en dehors du basket…c'est encore le basket ! » (sic), les autres filles, je ne sais pas comment elles fonctionnent…

24 secondes, quart temps et développement marketing en Europe, défense de zone et arrivée massive de joueurs et joueuses Européens en NBA et WNBA, on semble aller vers un basket universel. Cela vous réjouit-il ou chaque entité doit-elle conserver ses particularités ?

Non, non… cela me paraît être une très bonne chose. Ce mélange des cultures est une très bonne chose. Chaque pays possède, dans sa manière de pratiquer, des éléments particulièrement intéressants qu'il faut justement remarquer et s'approprier pour s'améliorer. Et puis cela ouvre la porte à des joueuses qui ont dés lors des possibilités de carrière très intéressantes.

A votre arrivée au club, connaissiez-vous son histoire ?

Je ne connaissais strictement rien… disons que la première chose que j'ai su de Tarbes, c'est que c'est le club dans lequel évoluait Polina Tzekova. C'était une joueuse très connue

qui portait l'équipe sur ses épaules et pour qui j'avais beaucoup d'admiration. Mon agent m'a donné les différentes propositions et j'ai choisi… Je venais du championnat Espagnol voisin et je me suis dis que ce serait bien de voir un petit peu autre chose. Je savais que la ligue Française était de très bon niveau avec des clubs comme Bourges que j'avais rencontré dans le cadre de l'Euroligue quand j'évolué dans le championnat Slovène.

Cette histoire du club ne joue donc pas un rôle très important dans une signature de contrat ?

Si quand même… disons que tu te renseignes un minimum pour éviter de grosses surprises car c'est déjà difficile de changer de club et surtout de pays. Tu dois te renseigner sur les dernières saisons effectuées, les 2, 3 dernières, afin de jauger le niveau de l'équipe. Mais plus important que le passé, je dirais que c'est plutôt le futur, les aspirations, les ambitions du club qui sont vraiment importantes, pour ma part en tous cas. Après, si comme Clarisse (Machangana), tu ne viens là que pour 2 mois, cela peut ne pas être très important… tu prends le job et tu attends par la suite une bonne proposition, mais si tu t'y installes pour au moins une saison, je pense qu'il faut être au courant des ambitions du club et surtout savoir avec qui tu vas évoluer sur le terrain.

Avez-vous déjà quitté un club avec regrets ? Regrets sportifs ou affectifs ?

Oui, une fois… une fois, car pour moi, dans le travail comme au quotidien, la notion de respect est très importante et malheureusement, cette fois là, ce club en question ne s'est pas montré respectueux envers moi. Dés cet instant, plus rien n'a compté à mes yeux, ni l'équipe, ni le club, ni l'argent. Le respect est une chose fondamentale, je sais que ça paraît banal comme considération mais c'est pourtant ce qui me semble le plus important. Si je ne ressens pas une certaine confiance au sein d'un club, alors pour moi, c'est terminé. Avant de venir ici, j'ai quitté un club, une équipe bien plus forte qu'ici et où je gagnais mieux ma vie, pour ces raisons…alors les regrets furent à la fois affectifs mais aussi sportifs car la question de la confiance, confiance de l'entraîneur, des autres filles est centrale pour un sportif. La confiance c'est par exemple, quand, pendant une période tu ne te sens pas bien et que tes performances s'en ressentent, ton entourage ne te lâche pas… ça c'est à mon sens très important et je peux te dire que dans ces situations, tu ressens très vite le manque de confiance !

Selon vous, les différences culturelles se ressentent dans une salle de basket ?

Oui, d'une salle à l'autre, d'un pays à l'autre, c'est très… c'est différent. Les mentalités sont différentes, par exemple, en France, se conduire comme un Espagnol vous fait passer pour quelqu'un d'impoli non ? (rires) Et réagir comme un Français, avec ce calme, cette retenue qui vous caractérise, paraîtrait « anormal » en Espagne… Dans les salles, par rapport aux publics et à leurs attitudes, les différences se ressentent aussi. Par exemple, ici à Tarbes, le public est « joyeux », il participe beaucoup et s'enthousiasme. J'ai connu bon nombre de salles dans lesquelles les gens s'installaient comme dans un théâtre, on ne ressent pas vraiment de passion tandis qu'ici ils vous soutiennent et vibrent. Oui, j'aime beaucoup le public ici !

On peut dire qu'ici, vous êtes relativement tranquille en matière de « pression sociale » et médiatique, comment interprétez-vous ce calme relatif, comme une marque de respect, un manque de ferveur populaire ou plus globalement comme révélateur de la position du basket pro féminin en France et en Europe ?

Non, c'est une chose…normale. Ici, dans une petite ville comme Tarbes, tout est si tranquille, et puis le basket féminin…ce n'est pas comme le basket masculin, on n'est moins sollicité car on ne génère pas autant de passion et de ce fait, nous sommes donc relativement « tranquilles ». Oui, parfois, nous nous devons de discuter 5, 10 minutes avec des supporters à l'issue des rencontres mais tout cela se passe dans une atmosphère très détendue.

Si vous deviez citer quelques particularités du club ou de la ville que l'on pourrait assimiler à une « identité locale », que mentionneriez-vous ?
Je dirais, quitte à me répéter, que ce qui caractérise Tarbes, c'est sa « tranquillité »… peut être même trop « tranquille » mais il faut dire que dans le cadre de mon travail, cela me convient parfaitement car les sollicitations extérieures sont rares et n'empiètent pas sur ton job. Et puis en plus, de toute manière, même si je ne suis pas une personne qui apprécie particulièrement la tranquillité, le calme, petit à petit tu t'habitues à cette ambiance et tu t'y adaptes sans trop de mal ! (rires)
Avez-vous certaines évolutions dans le comportement des publics du basket féminin ces dernières années ?
Oui, oui…bon cela n'est pas comparable avec les publics du football par exemple mais je dois dire parfois que le comportement de certains spectateurs dans quelques salles, bon assez peu nombreuses mais… ce n'est pas correct. Quand je compare avec notre public, ici à Tarbes, qui montre un réel respect de l'équipe visiteuse, c'est vrai que parfois… mais de toute façon, je ne m'intéresse quasiment pas aux réactions du public, je ne le regarde pas donc…
Avez-vous déjà été déçu par l'attitude du public à Tarbes ?
Non, non jamais… tout comme mes partenaires, la seule chose qui me déçoit parfois voire souvent, ce sont les décisions du corps arbitral. Comme je suis une joueuse assez « physique », grande (ndlr : 1m98) mais aussi costaud, ils ne sifflent que très rarement en ma faveur, surtout dans le cadre du championnat quand nous affrontons des « petites » équipes. Après, lorsque l'adversaire est Bourges, Valenciennes ou un gros club Européen, là cette situation est moins flagrante mais oui, ça, ça me frustre…
Le public plus « consommateur » que « supporter » vous dérange-t-il ou le comprenez-vous ?
Je comprends les deux types de comportement, cela dépend des personnalités de chacun je pense. Certaines personnes, à l'occasion de grands évènements, sont excités et le démontrent, d'autres même s'ils le sont aussi ne l'expriment pas physiquement alors… ces spectateurs peu démonstratifs, je peux les comprendre mais… ce serait peut être mieux pour eux d'aller au théâtre (rires)
Avez vous une idée de la composition du public ici à Tarbes, en terme d'âge, de sexe… ?
Pas vraiment mais il me semble que l'on retrouve aussi bien des petits enfants que des personnes de 70, 80 ans. Sur la question de la répartition sexuelle, je ne sais vraiment pas… mais à vrai dire cela ne m'intéresse pas beaucoup, peut être 50/50 mais bon…
Rale, je vous remercie beaucoup de m'avoir accordé cet entretien !
De rien, c'était très agréable.

Fin de l'entretien